MORGANTE

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Collection dirigée par Patrick GAUTIER DALCHÉ

MIROIR DU MOYEN ÂGE

Luigi PULCI

MORGANTE

Traduction, introduction et notes
par Pierre SARRAZIN

BREPOLS

© 2001, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2001/0095/1
ISBN 2-503-51151-1

A ma chère Agathe,
plus lumineuse que Clarielle,
Méridienne ou Lucienne,
qui a pris tant de plaisir
à entendre les exploits
du géant Morgante avant
même de pouvoir les lire.

REMERCIEMENTS

Plusieurs personnes ont bien voulu par leurs conseils et leurs observations, m'encourager dans ce travail, m'aider à en définir le projet et, souvent de façon décisive, contribuer à son amélioration : Jean Malaplatte, qui m'a initié à la traduction poétique, Adelin Fiorato, Anna Fontes-Baratto, Mario Fusco, Jean-Charles Vegliante. Qu'ils sachent que ma reconnaissance leur est acquise pour ce qu'ils m'ont apporté.

Je dois des remerciements particuliers à Davide Puccini, grand connaisseur des Pulci et de Politien, comme eux poète et philologue, qui m'a accompagné pendant de nombreuses années sur les sentiers compliqués des *luoghi scuri e paesi lontani* de la langue pulcienne en répondant avec sollicitude, patience et compétence à toutes mes questions, même incongrues.

Mais c'est envers Chantal, mon épouse, que ma dette est la plus grande. Qu'elle accepte mon immense reconnaissance pour avoir supporté avec résignation, sinon toujours avec patience, que je m'absorbe dans ce travail et pour avoir, à chacune de ses étapes, en lectrice émérite, relu, corrigé, amélioré, poli, avec science et dévouement ses multiples versions.

INTRODUCTION
À LA LECTURE DU *MORGANTE*

Le *Morgante*, une épopée tragi-comique qui porte le nom de son héros le plus populaire, un géant converti par Roland, constitue l'œuvre la plus importante du florentin Luigi Pulci, personnage paradoxal, poète de cour, familier de Laurent le Magnifique, mais aussi un «sceptique», adversaire du néo-platonisme, amateur de magie et de poésie populaire. Le *Morgante* aurait été commencé sur une commande de Lucrezia Tornabuoni, la pieuse et savante mère de Laurent, au printemps de 1461, peu de temps après que Pulci eut fait son entrée au palais Médicis. Le poème devait chanter la louange de Charlemagne. Le choix de ce sujet, justifié par la politique de rapprochement avec la France que menait la famille Médicis, n'avait rien d'incongru: Charles VII, puis Louis XI qui monte sur le trône en juillet 1461, portaient une grande admiration à l'empereur. Donato Acciaioli, un noble florentin, traducteur de Plutarque, emportera d'ailleurs au couronnement de Louis XI comme cadeau de Florence au nouveau roi une *Vita Caroli Magni* qu'il avait écrite pour la circonstance.

Lucrezia Tornabuoni, elle-même auteur de poèmes racontant en vers d'une pureté ingénue la vie de Judith, de Tobie, de saint Jean-Baptiste. devait attendre de Pulci quelque biographie pieuse dans le goût de ses propres œuvres, que l'on pourrait rapidement envoyer à la cour de France en signe d'amitié. En fait il faudra au poète environ vingt ans pour achever son travail, dont la première édition complète en vingt-huit chants ne paraîtra que le 7 février 1483, un an avant sa mort. De plus le poème se sera progressivement transformé en une énorme machine de plus de 30000 vers où s'inscriront au fur et à mesure de sa rédaction les vicissitudes du poète en même temps que les tourments intellectuels et moraux du dernier tiers du Quattrocento à Florence, ce qui le rendra particulièrement impropre à servir une politique de relation publique internationale.

À la lumière des recherches ultérieures, la période de maturation du *Morgante* se révèle encore plus longue : en 1869, Pio Rajna découvrit à la bibliothèque Laurentienne de Florence le manuscrit d'un poème épique anonyme, l'*Orlando*. Le texte de l'*Orlando* présentait, surtout dans les premiers chants, de grandes ressemblances avec le texte des vingt-deux premiers chants du *Morgante*. On en a conclu, de façon générale, que l'on tenait la source du *Morgante*, qui à partir de ce moment a été présenté comme le « rewriting génial » (Mark Davie) d'un poème populaire antérieur[1].

La genèse de cet objet littéraire compliqué, la durée de son processus d'élaboration, l'époque pendant laquelle il s'est déroulé, la personnalité difficile à cerner de son auteur soulevaient tant de problèmes et si excitants pour l'esprit qu'ils ont légitimement orienté les critiques vers des lectures « positivistes », souvent passionnantes, mais qui tendaient substantiellement à lui donner un statut de document historique, au risque de figer son sens. Peut-être serait-il opportun de repasser, au moins provisoirement, par un moment de lecture détendue, dénuée d'arrière-pensées, afin de restituer au *Morgante* son statut littéraire. Pourtant lecture détendue ne veut pas dire lecture naïve. Bien vite on s'apercevra que les distorsions des structures fondamentales du récit (le temps, l'espace), les pièges d'une écriture qui se révélera progressivement rusée, maligne, pour ne pas dire trompeuse, ouvrent des perspectives inattendues à l'intérieur du poème et, sous le récit aisé, un foisonnement de sens.

I. Le simple plaisir de lire une belle histoire

On pourrait parfaitement lire le *Morgante* au premier degré, comme un pur divertissement, pour les seules qualités narratives d'un récit qui, malgré quelques longueurs et des répétitions, reste bien conduit, tour à tour amusant ou émouvant.

Le *Morgante* raconte les aventures merveilleuses de Roland et de ses cousins, les paladins de Charlemagne, depuis la rencontre de Roland avec le géant Morgante jusqu'à la bataille de Ronce-

[1] Certains remettent actuellement en question l'antériorité de l'*Orlando*, qu'aucun document ne permet de dater, par rapport au *Morgante*. De plus les premières et les dernières pages manquent à ce manuscrit, ce qui rend plus difficile l'identification du texte.

vaux. Des aventures très surprenantes pour un lecteur de culture française, car la double tradition vénète et sicule a profondément modifié l'esprit de l'austère geste carolingienne. D'abord en y introduisant tout le merveilleux de la légende arthurienne : princesses, dragons, enchantements. Ensuite en situant ces aventures en grande partie en pays musulman, où les paladins se trouvent parfaitement à l'aise, car ils en parlent la langue et en pratiquent les mœurs. Enfin en l'insérant dans une veine héroï-comique qui n'a jamais vraiment pris racine dans la tradition littéraire française[2].

Le *Morgante* a été rédigé en deux temps : en 1471 ou 1472, parvenu au chant XXIII, Pulci interrompit sa tâche. Une première édition en vingt-trois chants est parue à une date inconnue, mais antérieure à 1478. Il ne reprendra son travail qu'en 1479. Ces deux parties sont de longueurs inégales : 2657 strophes pour la première partie ; 1106 strophes pour la seconde partie.

Les grandes articulations du poème n'apparaissent pas immédiatement, car elles sont masquées par le découpage en chants, qui ne correspond à aucune logique. Néanmoins le *Morgante* ne résulte pas de l'addition désordonnée d'une série d'épisodes, mais s'organise autour d'un nombre restreint de parties au contenu homogène, progressant selon un scénario auquel le désastre final de Roncevaux confère la plénitude de son sens.

Le premier *Morgante* (chants I à XXIII)

Au début de tout, il y a la cour de Charlemagne, qui pour ne pas être un Paradis, n'en constitue pas moins une image du ciel sur la terre, la capitale du Bien, une Jérusalem de l'Occident. Au centre du centre, *l'Aula Magna,* la grand'salle. Dans ce lieu, trois personnes. Le premier, c'est Charlemagne, le Père, que nous allons découvrir sous un aspect inattendu : non pas le noble empereur, protecteur des arts et des lettres, promoteur d'une résurrection de l'Empire, mais un vieillard méchant et vindicatif, insensible et rancunier. Le deuxième, c'est Ganelon, le traître, mais aussi celui par qui le récit avance. Enfin Turpin, qui ne fait pas l'Histoire mais en est la mémoire. C'est lui qui est censé souffler à l'auteur du récit les épisodes les moins crédibles.

[2] Le *Virgile travesti* et la *Pucelle d'Orléans* ne sont que comiques, pas héroï-comiques.

Cette trinité est entourée des douze paladins, qui sont les représentants sur terre des douze apôtres. Hormis la satisfaction de contempler Charles, les paladins ne semblent pas tirer grand plaisir de leur séjour à la cour. Mais, par rapport aux saints du vrai ciel, ils ont un avantage : ils peuvent toujours partir. Périodiquement, quand Charles lui en a trop fait, l'un d'entre eux se met en colère et s'en va. Sous prétexte d'aller à son aide, ses cousins et ses amis le suivent. Et immanquablement tous filent en Paganie, ce merveilleux terrain de jeux, couvert de forêts et déserts, où l'on peut se battre avec des dragons, des hommes sauvages, vaincre des démons, des géants, convertir des nations entières, se tailler des royaumes dignes d'Alexandre, et aussi vivre des amours émouvantes avec des princesses musulmanes, qui sont belles et ardentes, engager duels et combats avec des princes arabes qui sont nobles et tristes, car voués à la défaite et à la mort, tous plaisirs que les paladins apprécient particulièrement et que n'offre que rarement la cour de Charles.

Premier voyage en Paganie : chants I à VIII, 14, 4

Le premier à partir, c'est Roland : l'action va l'entraîner chez les païens pendant plus de sept chants et, à sa suite, Renaud accompagné par quelques-uns des meilleurs d'entre les barons de Charlemagne. C'est au début de ce voyage, dès le chant I, que Roland rencontre et convertit le géant Morgante. Après de multiples aventures tout le monde se retrouve. La petite troupe se met au service du roi Carador, dont la cité est assiégée par le roi de Syrie Manfrédon, amoureux de la belle Méridienne, fille de Carador. Après une dure bataille, Manfrédon est vaincu et retourne dans son pays. Tristesse de Manfrédon, joie des paladins. Méridienne se fait engrosser par Olivier. Carador, sa fille et ses païens se convertissent en masse et Renaud constitue les premiers éléments d'un futur empire. Les paladins retournent en France en faisant un détour par le Danemark, qui est un royaume sarrasin difficile à situer sur la carte. Divers indices laissent penser que cette première campagne se déroule au Maghreb. De tout le poème cet épisode est certainement le plus voisin de l'*Orlando,* qu'il suit parfois strophe à strophe.

Épisodes florentins à la cour carolingienne : chants VIII, 14, 5 à XII, 38

Cette deuxième partie se passe tout entière sur les terres de Charlemagne. C'est une noire chronique : l'invasion du beau royaume de France par les armées du Mal, en l'occurrence le roi Herménillon poussé par Ganelon, la déconfiture des paladins, la dissolution des liens féodaux, les basses intrigues qui agitent la cour. Ce qui conduit l'histoire, c'est la méchanceté, l'incompréhension entre les êtres, les réactions impulsives, la bêtise. Finalement Herménillon est vaincu. Mais Ganelon multiplie ses intrigues, dresse les paladins les uns contre les autres, incite Charlemagne à pendre les meilleurs. Roland, écœuré, quitte à nouveau la France, cependant que Renaud monte sur le trône impérial, après en avoir chassé Charles.

Deuxième voyage en Paganie ; prise de Babylone : chants XII, 39 à XIX

Roland, bientôt rejoint par d'autres paladins de ses amis, et notamment Renaud avec lequel il entretient des relations compliquées, a dirigé ses pas vers la Perse. Cette Perse-là n'a rien à voir avec ce que nous nommons la Perse aujourd'hui ; c'est l'ensemble des pays du Levant, mais c'est surtout le pays des méchants : Vergante, le roi fouetteur de filles, l'Amostant et le Soudan de Babylone. Précisons cependant qu'il s'agit de la Babylone d'Égypte, c'est-à-dire du Caire. Après avoir vaincu les deux premiers, les paladins s'en prennent au Soudan. Ce Soudan a une fille superbe, Anthée, dont Renaud va tomber amoureux. Cela n'empêche pas le paladin de mettre le siège devant Babylone, de tuer le Soudan et de s'emparer de la ville avec l'aide de Morgante dont l'appui se révèle décisif. Au terme de cette campagne, Renaud se trouve à la tête d'un immense empire couvrant le Maghreb, la Perse et l'Égypte.

Ports de la Méditerranée : chants XX à XXIII

Le *Morgante* avait eu jusqu'ici pour décor de vastes forêts, d'immenses déserts, peuplés de monstres, dragons, hommes sauvages, toutes créatures dangereuses mais éminemment terrestres. A partir du chant XX, qui voit la mort de Morgante, le décor dans lequel se déroulent les aventures des paladins change. Pour plusieurs chants, le récit va nous entraîner de port en port, au péril

de la mer. Ayant perdu tout désir de regagner une patrie ingrate, les paladins pratiquent dorénavant une certaine forme de tourisme nautique et belliqueux, qui les entraînera Dieu sait où, en fonction d'opportunités douteuses, de tempêtes imprévues. Jamais peut-être les paladins n'auront rencontré de personnages aussi étranges: la sorcière géante Créonte et ses six fils, l'horrible tyran de Corneille, des loups de mer aux noms de vents (le Sirocco et le Grec), l'Arpaliste, le Roi-Pirate et son armée de guerrières barbues. Pourtant ces péripéties variées et séduisantes vont s'interrompre brusquement. Les paladins apprennent que la France est à nouveau envahie par les païens (évidemment, c'est toujours Ganelon qui est derrière cela). Roland et ses amis partent au secours de Charlemagne. Mais Renaud saisit un vague prétexte pour demeurer en Orient et s'en va délivrer le Saint-Sépulcre. Et l'auteur arrête brusquement son récit à la strophe 48 du chant XXIII:

Abandonnons, comme chenilles sur les branches,
Renaud et Foulichat, jusqu'au matin,
qu'ils pourront bien ainsi digérer les alloches,
le moût et ce qu'ils ont mangé le soir;
car me vient à l'esprit autre lubie:
j'entends au loin qu'on m'appelle du cor.

Ce cor, c'est celui de Roland sonnant pour la dernière fois à Roncevaux.

Le second récit: le retour d'Anthée, la bataille de Roncevaux et la mort de Roland (chants XXIV à XXVIII)

Il n'est pas facile de démêler les sentiments de Pulci au moment où brusquement, au terme d'un chant d'une brièveté inaccoutumée, il abandonne son récit. Quand celui-ci reprend, de nombreuses années nous séparent de la fin du premier *Morgante*. Morgante est mort, les paladins sont fatigués, vieillis, Roland ne croit plus en sa mission, Charlemagne est véritablement gâteux, Renaud, ayant coupé tout lien avec la cour, poursuit à travers le monde une errance sans but. Dans la vie de Pulci lui-même, plus vieux de huit ou neuf ans, beaucoup de choses se sont passées: l'affaiblissement de sa position à la cour de Laurent, le triomphe du néo-platonisme, l'introduction de l'imprimerie en Italie, les incertitudes et les dangers qui investissent

Florence à la fin du siècle. Le second *Morgante* peut-il vraiment dans ces conditions constituer une suite du premier ? Inversement on sent bien que le premier *Morgante* prend un sens différent en raison du second. La question de l'unité du *Morgante* a fait à juste titre couler beaucoup d'encre.

Le chant XXIV était probablement consacré dans l'esprit de Pulci à rattacher le nouveau récit à l'ancien. Anthée qui a oublié Renaud, son grand amour de jadis, a décidé de venger son père, tué dans la bataille de Babylone. Elle réunit une énorme armée et envahit la France en mettant à profit l'absence de Renaud. Tout l'enjeu de ce chant est de savoir si Marsile, le roi d'Espagne, se joindra à elle et si on réussira à la persuader de partir avant qu'il y ait eu trop de dégâts. Marsile ne se joindra pas à elle, et elle partira. Sur le plan du récit, c'est un chant pour rien et qui serait assez ennuyeux s'il n'était relevé par un passage éblouissant où Maugis invoque un diablotin farceur pour abattre deux géants qui sont les fleurons de l'armée d'Anthée.

L'histoire dans laquelle Pulci s'engage à partir du chant suivant, c'est vraiment une autre histoire. Dans les dernières strophes du chant XXIII, ajoutées lors de la rédaction définitive du poème en vingt-huit chants, Pulci nous explique qu'une sorte de vision apocalyptique lui a imposé le récit de la dernière trahison de Ganelon, qui va mener les paladins à la grande boucherie de Roncevaux où la plupart d'entre eux vont mourir. Le récit de Pulci suit de près celui de notre *Chanson de Roland*, qui lui a été transmis par la *Spagna in rima*, une chanson de geste italienne de la seconde moitié du Trecento. On est pourtant bien loin de la calme grandeur de notre geste carolingienne. Le deuxième *Morgante* est un récit agité, pathétique, où domine un sentiment aigu de la fin des choses, la mort des hommes, la fin d'une époque, le pressentiment de la fin du monde. Un récit tissé de réminiscences de l'Apocalypse, comme l'a démontré A. Carrai, dont on ne sait s'il est l'expression attardée de l'obsession de la mort qui a envahi la fin du Moyen Âge ou de l'étrange humeur qui s'est emparée de Florence à la fin du Quattrocento.

Les inclusions

Le récit proprement épique, en fin de compte plutôt cohérent, est cependant fréquemment interrompu par l'inclusion de morceaux appartenant aux genres les plus variés. Genres oratoires de la rhétorique classique : éloges, délibérations ; genres de la scolastique : questions disputées, doutes dantesques ; genres populaires : contes, fables, proverbes. Ils se multiplient au fur et à mesure que le *Morgante* progresse.

Un grand nombre de ces inclusions, intimement associées au récit, demandent un lecteur en éveil pour être repérées, surtout lorsqu'elles sont courtes. D'autres en revanche se présentent clairement et obligent à les considérer comme l'insertion volontaire dans le corps du *Morgante* de morceaux fondamentalement étrangers à la narration.

La rhétorique médiévale du poème épique s'est toujours complue au mélange des genres, qui au surplus correspond à la poétique de Pulci. Les découvrir est un des savoureux plaisirs que nous offre sa lecture. On pourra donc y trouver :

– des anecdotes ou des nouvelles : la *beffa*[3] de Roland et Renaud par Maugis (X, 75-120) ; celle de l'hôtelier par Margoutte (XVIII, 150-184) ; la nouvelle des deux frères (XVI, 42-43) ; celle de l'abbesse (XVI, 59) ; des contes érotiques comme Blanche et Brunette (XXII, 224-238) ;

– des fables, apologues ou paraboles : la fourmi qui a trouvé un crâne (II, 55-6) ; le renard et le coq (IX, 20-2) ; le loup et le renard (IX, 73-6) ; Salomon et les bœufs (XIII, 31-4) ; les lions et le Griffon (XXI, 109-116, 4) ; le serpent et le hérisson (XXIII, 5) ; la parabole des piliers (XXV, 42-45) ;

– des éloges et portraits : le portrait du cheval de Méridienne (IX, 60-61) ; l'éloge d'Anthée et de son cheval (XV, 105-107) ;

– des épitaphes et des éloges funèbres : Forisène (V, 20), Margoutte (XIX, 155) ; Morgante (XX, 52-56) qui obéissent étroitement aux canons de la rhétorique médiévale ;

– des textes sacrés, dont la réutilisation, parodique ou non, constitue également un genre traditionnel de la littérature médiévale : le récit au chant XI de la montée d'Astolphe à l'échafaud, qui s'inspire de la Passion du Christ ; le *Credo* et le *Confiteor* de

[3] Comment traduire ce mot ? Le récit de « canular » élevé à la dignité de genre littéraire.

Margoutte (XVIII, 115-142)[4]; les dissertations théologiques répondant à des "doutes" sur le mode des *dubbi* dantesques[5].

Les inclusions précédemment citées sont relativement courtes et, pour nombre d'entre elles, courantes dans la tradition italienne de l'épopée. Cependant à quatre reprises Pulci a intercalé dans le *Morgante* des morceaux dont l'importance et l'organisation sont telles qu'elles empêchent de voir en eux une simple dilatation d'un topos traditionnel: le bestiaire du chant XIV; le voyage de Morgante et de Margoutte; le voyage de Renaud et du démon Astaroth; la "Carléïde" du chant final.

Le bestiaire du chant XIV. Au chant XIV, Renaud reçoit de Lucienne, qui en est amoureuse, un superbe pavillon illustré d'un bestiaire. Ces "pavillons-bestiaire", qui reprennent le très ancien procédé rhétorique de l'*ekphrasis* (le bouclier d'Achille, la coupe d'Énée, l'oreiller de divers romans français) font partie de la tradition épique italienne. On en trouve dans le roman de Thèbes, le Rinaldo, le Fiérabras, le Mambrin[6]... Mais tous ces bestiaires sont très courts et se contentent d'énumérer dans le désordre un nombre restreint d'animaux. Le bestiaire du chant XIV[7] est d'une longueur très supérieure avec 334 vers et environ 230 bêtes. Il est de plus fortement organisé, répartissant les animaux de façon systématique et hiérarchisée selon leurs principaux biotopes, c'est à dire les quatre éléments. Chacune des quatre parties s'achève sur une bête fabuleuse, emblématique de l'élément décrit parce qu'elle est censée en faire sa nourriture: la salamandre, le caméléon, l'anchois, la taupe. La description de cet animal est elle-même suivie d'une scène mythologique propre à l'élément, rappel qui manque cependant pour le feu. Ainsi l'ampleur de la matière et son organisation donnent l'impression que Pulci a

[4] La confession de Roland (XXVII, 119) à l'instant de sa mort appartient au même genre mais dans le goût sublime.

[5] Les plus célèbres sont celles d'Astaroth, le démon théologien, qui en prononce deux dans le chant XXV: la première s'adresse à Astolphe (strophes 142-161); la seconde s'adresse à Renaud (strophes 232-244).

[6] Un bestiaire existait aussi dans l'*Orlando*, mais a été presqu'entièrement perdu, de telle sorte que nous ne savons pas quelle était exactement sa consistance. En se fondant sur la longueur des chants de l'*Orlando*, Gianni estime que le bestiaire de ce dernier ne devait pas excéder douze strophes (in *Pulci uno e due*, Firenze, 1967, p. 119).

[7] Sur les sources et la bibliographie du bestiaire du chant XIV, voir les annotations très complètes de Franca Ageno dans son édition du *Morgante*. Voir également: Maria-Pia Ratti, *Avaler la tradition: sul bestiario del Morgante*, *Lettere italiane*, aprile-giugno 1990, p. 270.

voulu insérer au coeur de son ouvrage un authentique bestiaire, assumant les mêmes fonctions que les bestiaires de la tradition, les bestiaires toscans, l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli: enseigner la morale, déployer les merveilles du monde, faire participer le lecteur à l'organisation du cosmos.

Le voyage de Morgante et de Margoutte, aux chants XVIII, 112-200 et XIX, 1-155. Cet épisode, un des plus célèbres du *Morgante*, constitue un ensemble suffisamment homogène à l'intérieur du poème pour avoir fait l'objet d'une édition séparée au cours de l'hiver 1480-81. Il reprend certaines scènes-type du récit central en les parodiant, les retournant et parfois les amplifiant: la rencontre, l'arrêt à l'auberge, le repas de gala, la délivrance de la princesse. Ce récit carnavalesque pousse la démesure jusqu'à l'invraisemblance: Morgante avale à lui seul un éléphant, il prend pour flambeau un sapin. Ses acteurs sont animés d'une obsession proprement gigantesque de la nourriture, ils n'ont qu'une préoccupation, remplir leur énorme panse de tout ce qu'il trouvent en chemin: aliments domestiques (le justement célèbre repas à l'hôtellerie du «Dormeur») ou produits de leurs chasses parodiques: une licorne, un éléphant, une tortue géante, un serpent[8].

Cette longue inclusion comporte ses propres collages: le Credo et le Confiteor de Margoutte, la *beffa* de l'hôtelier, jusqu'à une recette de cuisine (XVIII, 125-6) et à une épitaphe (XIX, 155).

Le voyage de Renaud, au chant XXV, 201-332. Maugis, le paladin-magicien, ayant appris par ses magies que le sort de la bataille de Roncevaux était très incertain, demande au démon Astaroth d'aller chercher Renaud qui se trouve au fin fond de l'Égypte et de le ramener coûte que coûte sur le champ de bataille. Renaud effectue ce voyage à travers les airs sur le dos de son cheval dans lequel est entré Astaroth. Le récit de cette aventure qui mélange précision de la description géographique et fantastique des moyens de locomotion, narration détaillée de *beffe* et dissertations savantes, plus court et moins divertissant que le récit du voyage de Morgante et de Margoutte, est certainement au moins aussi excitant pour l'esprit. Il comporte lui aussi ses propres inclusions: les deux dissertation théologiques déjà citées, un complément au bestiaire du chant XIV.

[8] J.-P. Garrido, *Le thème de la grande «bouffe» dans le Morgante de L. Pulci*, in *La table et ses dessous, Cahiers de la Renaissance italienne*, 4, études réunis par A. Fiorato et A. Fontes-Baratto, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999, p. 73-94.

La « Carléide » du chant XXVIII. Parvenu au terme de son long effort, Pulci exécute enfin la commande de Lucrezia. À l'occasion des funérailles de Charlemagne, il confie à un *cantante*, Lactance, le soin de chanter les enfances de Charles qui ont un caractère principalement légendaire. L'historien Alcuin raconte ensuite sa vie historique, pour laquelle Pulci utilise la *Vita Caroli Magni* écrite par Donato Acciaioli. Enfin Pulci lui-même se charge de faire le portrait de l'empereur.

Ces morceaux de bravoure relèvent clairement des genres élevés, définis dès la rhétorique antique, que constituent le discours d'historien et le portrait de héros. Ils peuvent difficilement passer pour très amusants.

Outre leur intérêt intrinsèque, ces inclusions par les ruptures de sens, de ton, de rythme, qu'elles introduisent dans le récit épique, nous font faire l'apprentissage d'un des secrets de l'art du *Morgante*: la recherche constante du changement et de la rupture. Mais à y bien regarder le récit épique lui-même présente d'étranges ruptures. Combien d'épisodes qui ne connaissent pas le dénouement qu'aurait imposé le canon esthétique et moral de l'époque. Ces amours de princes et princesses finissent en queue de poisson: Forisène se suicide, les amours d'Olivier et de Méridienne aboutissent au retour de cette dernière au domicile paternel avec un bébé sur les bras, Anthée oublie Renaud. La lutte pour le pouvoir ne débouche sur rien: Renaud devenu empereur à la place de Charles lui rend son poste à la première occasion. Et on ne peut pas ne pas mentionner la fin brutale des aventures de Morgante et Margoutte du fait de la mort prématurée de ce dernier, l'interruption du poème au chant XXIII, le chant XXIV qui annonçait un nouveau cycle sur le thème de la vengeance d'Anthée, dont la bataille de France aurait été le premier épisode, mais qui tourne court.

II. Le théâtre du monde: l'espace, le temps et les acteurs

Ce poème est donc récit et récit épique, puisqu'il raconte l'histoire des héros. Mais il est aussi, au moins par ses origines, récit raconté par un récitant et de ce fait récit théâtral, car les poèmes chevaleresques populaires qui l'ont inspiré n'étaient pas faits pour

être lus au coin du feu à tête reposée par quelque érudit, mais pour être entendus de tous sur une place publique de la bouche des *cantambanchi,* qui les jouaient, juchés sur leurs tréteaux, autant qu'ils les disaient. Cette contamination du poème épique par le théâtral a profondément marqué ses structures profondes : le temps, l'espace et la nature des acteurs.

L'espace et le temps du *Morgante*

De cet infléchissement de l'épique par le théâtral, l'espace bipolaire et asymétrique du *Morgante* fournit un premier exemple. À l'espace restreint des tréteaux d'où s'envolent les paroles créatrices d'imaginaire, correspond le monde étroit des chrétiens, qui se résume en un point, jamais décrit d'ailleurs, où sont concentrés les personnages clés du récit, la cour de Charlemagne à Paris. S'y ajoutent, très près de Paris, à quelques heures de marche, certains lieux emblématiques : Montauban, qui est le château de Renaud ; Blaye, où est celui de Roland ; Ponthiérry, le refuge des Mayençais.

Contrairement au pays chrétien, l'espace païen est vaste, indéfini, pour tout dire merveilleux. Il serait vain d'essayer d'y retrouver, comme le fit Victor Bérard pour Ulysse, le parcours des paladins. Cette Paganie ressemble en fait beaucoup à l'Autre Monde des légendes arthuriennes[9]. Se rendre dans ce monde, ce n'est pas se rendre d'un point à un autre du globe, c'est effectuer un saut dans l'irréel. De même que Chrétien de Troyes peut oublier qu'entre Carduel et la forêt de Brocéliande, il y a la Manche à traverser, de même Pulci « oublie » de faire traverser le détroit de Gibraltar à ses paladins pour se rendre au Maghreb. Dans le mélange de réel et de mythique dont sont faites les géographies épiques[10], la part du réel dans le *Morgante* est faible par rapport à celle du mythe : quelques noms de provinces correspondant aux grandes divisions du monde arabe tel que Pulci pouvait imaginer son organisation après la dislocation de l'empire abbasside à la fin du X^e^ siècle : le Maghreb, la Syrie, qui est le pays des beaux objets, l'Égypte ; quelques noms de villes et de

[9] Fr. Le Roux et C. Guyonvar'h, *Le Monde celtique*, Rennes, 1989, p. 295-298.
[10] Voir A. Ballabriga, *Les fictions d'Homère*, Paris, 1998, p. 20, citant Bronislaw Malinoski, *Les Argonautes du Pacifique occidental.*

fleuves : les deux Babylone, le Nil. Tout le reste relève de l'invention poétique : les villes d'Arma, de Monac, de Corneille, de Saliscaille, le fleuve Balaï, la mer de Baga[11], sont des noms purement mythiques.

L'organisation de cet espace est dominée par l'unique alternance du vide et du plein, c'est-à-dire par la succession des lieux habités et des lieux d'où l'homme est absent, les déserts. D'un côté l'abondance, la nourriture, les animaux domestiques, la paix ; de l'autre, la disette, la terreur, les monstres. Le décor favori du vide, c'est la forêt, la montagne et l'abrupt. Les pays sauvages, *luoghi scuri,* dit Pulci. Certains commentateurs y trouvent un écho de la *selva oscura* par laquelle s'ouvre la *Comédie*, la forêt des erreurs de la vie. Un lieu tout en gorges et ravins, recouvert d'immenses forêts. Ces lieux sont cependant sillonnés de sentiers, l'étroit passage que tracent les pas des gens qui y circulent en cheminant à la file indienne, derrière leur guide, quelque lion messager de Dieu (IV, 7, 1-2), ou bien à l'aventure. Le chant XX nous introduit dans un autre désert, tout aussi dangereux, la mer, dépourvue de sentiers et secouée de tempêtes, hantée de monstres terrifiants.

Le théâtre où se déroulent ces aventures ne se limite pas à notre globe terrestre. La cosmologie de Pulci est toujours celle de Dante. Dans la *Comédie*, la terre est au centre du monde, entourée des ciels des sept planètes, du ciel des étoiles, du neuvième ciel (ou Premier Mobile) et enfin de l'Empyrée. L'Enfer est un entonnoir gigantesque qui s'ouvre dans l'hémisphère boréal et dont la pointe est située au centre de la terre. À la suite de sa chute, Satan s'y est planté, la tête tournée vers Jérusalem, le centre de son corps correspondant au centre du monde, les pieds dirigés vers l'île du Purgatoire, qui se trouve donc aux antipodes de Jérusalem. Le *Morgante* emprunte aux représentations sacrées que l'on donnait à Florence encore aux temps de Laurent le Magnifique la transposition théâtrale de cette cosmogonie : au chant XVIII, 77, 7-85, les hiérarchies célestes se déploient en cercles concentriques sous les yeux de Spinellone, un païen converti dans ses derniers moments ; à la mort de Roland, au chant XXVII, 158, nous entendons le grondement des portes

[11] Dans la géographie des poèmes épiques, une mer imaginaire, que certains poèmes placent au sud-ouest de l'Angleterre.

du Paradis qui se referment sur son âme. En bas, les démons sortent de la bouche des enfers.

Dans le *Morgante*, le temps n'est pas plus différencié que l'espace. Les années n'y sont pas marquées, ni les changements de saisons: on y vit dans le même et éternel printemps littéraire que marquent le vol des papillons et le chant des rossignols. Le temps n'est donc scandé que par l'alternance des jours et des nuits. Cette homogénéité du temps met en relief la seule chose qui compte dans le récit et forme événement, c'est-à-dire l'exploit, qu'il soit victoire dans un duel, conquête d'une belle ou conversion d'un païen.

Aussi les valeurs du temps sont-elles complètement renversées. Un duel de quelques minutes peut réclamer plusieurs dizaines de strophes; mais un voyage de plusieurs semaines entre deux exploits, seulement quelques vers, moins encore: tout un parcours résumé en un vers: *Il avait chevauché plus d'un grand mois déjà* (XII, 39, 1), le temps en somme d'un simple changement de décor. Comme le voyageur moderne qui, en prenant l'avion, abolit le temps et l'espace entre deux aérodromes, les paladins ne connaissent de la géographie que les lieux de leurs exploits, disséminés en un espace indéterminé que Pulci nous laisse le soin de préciser.

Les événements qui prennent place dans cette durée mythique se situent à une époque fondamentalement neutre. Si les événements, les personnages appartiennent ou sont censés appartenir à l'histoire carolingienne, en revanche les décors et les détails du récit sont dictés par l'époque à laquelle il a été écrit: le plan des cités avec la place centrale où se dresse le palais du prince; les vêtements des acteurs; les pratiques militaires ou amoureuses sont celles du Quattrocento. Le *Morgante* nous raconte les réjouissances brutales des petites gens et les fêtes sous le ciel étoilé, les rixes sauvages des portefaix et les joutes courtoises des grands, les intrigues des courtisans, les luttes sanglantes entre cités rivales. Cette époque ne résulte peut-être pas d'un choix délibéré, elle s'est imposée par sa neutralité, sa commodité, comme on fait endosser à des acteurs des costumes modernes, parce que cela coûte moins cher et que c'est le choix le plus intemporel.

On peut cependant se demander si la menace croissante que fait peser l'expansion turque dans la seconde moitié du siècle n'a pas contribué à faire entrer le deuxième *Morgante* dans un temps et un espace mieux déterminé, moins poétique et plus histo-

rique. Après la chute de Constantinople, Pie II avait envisagé l'organisation d'une croisade. La cour de Laurent le Magnifique avait accueilli plusieurs humanistes venus du monde grec. En mai 1472 Pulci rencontra, à Rome, Zoè Paléologue, fille du Prince du Péloponnèse, chassée par les Turcs. Leur expansion menaçait désormais directement les États italiens en même temps qu'elle faisait entrer à la cour de Laurent le Magnifique des personnages aussi contraires aux convictions de L. Pulci par leur néo-platonisme envahissant que dangereux pour sa position sociale. L'obsession du païen partout présente dans le poème ne trahit-elle pas la crainte éprouvée à l'égard des Turcs[12] ?

De la même façon qu'il y réintroduit l'histoire, le deuxième *Morgante* modifie assez profondément la conception que le poème se faisait de l'espace en rendant ses droits à la géographie. Le périple touristico-militaire que Renaud accomplit des pyramides d'Égypte au mont Olympe pendant ses années d'errance peut être tracé sur la carte. On repère aisément le trajet du voyage qu'il accomplit sur le dos d'Astaroth pour gagner le champ de bataille de Roncevaux en longeant les côtes méridionales de la Méditerranée et en gagnant l'Espagne par le détroit de Gibraltar. En même temps qu'il se précise, l'espace se rétrécit. Au lieu d'un Orient fantastique aux frontières dilatées et imprécises, l'action s'achève dans un nombre restreint de lieux resserrés : une salle du palais carolingien, l'*hortus conclusus* de Saragosse, l'étroite cuvette de Roncevaux. De la même façon, dans le second *Morgante* le temps lui-même s'oriente et se restreint, quitte le fabuleux pour se donner une fin eschatologique dans le grand massacre final qui va l'achever en même temps que le poème. Par le biais des malheurs du temps, le *Morgante* rentre dans l'histoire.

Les acteurs du *Morgante*

Cette dialectique du déterminé et du vague, de l'un et du multiple que nous avons décelée dans le temps et l'espace du

[12] Renaud, dans sa rage de tuer, est comparé à un Turc :
C'est comme font les Turcs, qu'il fait la guerre :
il frappe et heurte et brise et démembre et détruit,
qu'il ne reste d'espoir que pour celui qui fuit (XXVII, 89, 6-8).
Selon Carrai, cette crainte du Turc donnerait un sens au personnage de Morgante, Hercule chrétien au service de Dieu.

Morgante, nous la retrouvons dans la description des acteurs. L'épopée en elle-même est toujours histoire des héros en même temps que destin d'un peuple. Mais le *Morgante* va plus loin. Sous le héros, ce poème va chercher l'individu ; au-delà de la description des foules, il a la prétention de dénombrer l'ensemble des êtres animés (dotés de l'*anima* selon saint Thomas), des hommes aux animaux, en passant par les géants, les monstres et les sorciers.

Les hommes et les femmes

Dans le *Morgante*, tout le monde se connaît, sinon de vue, du moins de renommée, comme d'ailleurs dans tous les romans de chevalerie ou les romans de Proust, car les héros, ceux qui font avancer le récit, c'est à dire ceux qui font l'histoire, comme les princes, les paladins et même les géants, appartenant aux mêmes coteries, ne cessent de se rencontrer, de se heurter, de se reconnaître, de se mesurer. Les autres, ceux qui ne font pas l'histoire, n'existent pas, sauf de brèves apparitions au coin d'un vers. Si l'on s'en tient là, le *Morgante* compte peu de personnages, guère plus de deux cents, en comptant les démons et les géants, et encore moins de types humains : les paladins, leurs écuyers et serviteurs, les messagers, quelques hôteliers, un mendiant, quelques bergers. Mais derrière ces premiers rôles, ce sont des foules immenses que l'histoire met en marche : des centaines de milliers de combattants, les armées de Manfred, d'Herménillon, de Renaud, et surtout les armées innombrables de la bataille de Roncevaux.

C'est une idée communément reçue que les personnages de ce roman ne sont que des marionnettes, dont les traits de caractère seraient aussi interchangeables que des pièces de vêtement. Certes, au moment de l'action, surtout si elle est violente, irreconnaissables sous des casques qu'ils ne quittent pas volontiers, ils se meuvent avec le déclenchement un peu mécanique, les gestes stéréotypés des robots. Il est vrai d'autre part que la forme héroï-comique impose une galerie de portraits obligés : Roland est bigleux, bigot et coléreux, Astolfe est brave, mais ne peut s'empêcher de tomber de cheval, Olivier est un bellâtre. Mais cela ne doit pas faire oublier le sentiment de vérité humaine que donnent tant de portraits inattendus et complexes : un Renaud ruffian et généreux, Maugis le paladin magicien, Morgante, le

géant bonasse et redoutable, et son copain Margoutte, un demi-géant, qui a tous les vices et s'en vante.

Le deuxième *Morgante* fait prendre à certains personnages du premier *Morgante* une densité humaine supplémentaire : Renaud, à qui sa disparition dans le désert a donné un grand poids de mystère, devient un personnage d'une richesse humaine exceptionnelle ; Ganelon est devenu capable de remords ; Roland s'humanise au moment de mourir, confesse ses erreurs, s'attendrit sur la belle Aude, qu'il n'a pas possédée ; Astaroth surtout, le démon-théologien, constitue un personnage inoubliable de raisonneur intrépide, émouvant dans son amitié pour Renaud, toute neuve mais que sa condamnation à l'enfer va briser pour jamais.

Les femmes sont moins intéressantes : le *Morgante* n'est pas un roman courtois. L'amour y tient une place subalterne, voire un peu ridicule, car l'amour retarde l'action, qui est l'objet principal de ce roman, long mais pressé. Aussi la place des femmes y est-elle mesurée : on n'y voit guère que des princesses, peu caractérisées : leur portrait s'attarde moins sur leur visage que sur les vêtements et les bijoux de ces objets de luxe. L'éloge d'Anthée au chant XV ne fait pas exception : ce n'est pas une description, mais un pur topos littéraire.

Ces princesses n'ont guère de caractère en propre[13], et se contentent de se ranger en deux catégories : les guerrières et les victimes. Les premières, les reines de lumière, Méridienne, Clarielle, Lucienne, Anthée, la plus glorieuse de toutes, sont véritablement des professionnelles de la guerre, aussi braves et aussi fortes que les hommes, faisant l'amour comme elles font la guerre, virilement, en conservant l'initiative de l'heure, du lieu et surtout du choix du partenaire. Les autres, Forisaine, Olive... ne font pas leur destin, mais le subissent[14]. Bien que filles de roi, elles sont nées pour être broyées, par les dents d'un dragon ou les bras d'un amant. Pisanello les a peintes, à Vérone, aux murs de Sant'Anastasia en princesse de Trébizonde, avec un cou si long, une nuque si fragile sous la lourde coiffure, qu'on ne peut

[13] Faisons cependant une exception pour la princesse Florinette, que Morgante ramène chez son père après l'avoir sauvé des géants. Elle offre un délicieux portrait de jeune fille, courageuse dans l'adversité, pas bégueule, coquette par jeu, sans perdre sa dignité.
[14] Elles ne savent d'ailleurs rien faire : ni s'occuper du ménage, ni soigner les maladies ou les blessures, comme dans l'Arioste, ni même accompagner leurs amants.

les imaginer que brisés. Le preux à ses côtés la regarde avec tristesse, car il sait qu'il ne l'a sauvée d'un péril que pour la précipiter en un autre.

Géants et monstres

Les géants du *Morgante* méritent que l'on s'attarde un peu sur eux, car il faut bien savoir à qui on a affaire dans cette histoire, où ils tiennent une place si considérable. Ces géants ne viennent pas de la Fable, ni de la *Comédie*. Ce ne sont pas des êtres tératologiques[15] et de ce fait uniques, isolés, fondamentalement différents de la race humaine. Les géants de l'épopée italienne constituent des familles, des tribus, un véritable peuple. Ils éprouvent les même sentiments que les hommes. Ils aiment et haïssent comme nous. Leur taille n'est pas non plus ce qui fondamentalement les distingue de la race humaine. Elle varie non seulement d'un individu à l'autre, mais par un caprice curieux du poète, pour un même individu. Selon XVIII, 113, 8, Morgante aurait huit à dix mètres de haut, mais différents indices que nous pouvons glaner dans le texte paraissent indiquer que les géants seraient en moyenne deux ou deux fois et demi plus grands qu'un homme: un homme debout les frappant de son épée les atteint à l'aine. À d'autres moments, ce ne sont plus que des hommes un peu gros. En fait, leur caractéristique profonde, c'est de venir du fond des âges: ce sont les hommes tels qu'ils étaient avant que ne les aient polis Dieu et la civilisation. Ils diffèrent donc des paladins moins par la taille que par leur vocation profonde qui est avant tout, si l'on va au fond des choses, de représenter l'homme avant la naissance de l'homme.

Les monstres, fort nombreux, établissent le lien entre géants et animaux. Aux animaux ils empruntent les traits de leur figure composite et de leur caractère; aux géants, leur taille et leur brutalité. Le monstre de l'enfer au chant V, 38, 4-40, 6 est décrit comme une bête composite, où se mêlent l'homme, l'âne, l'ours et le molosse. L'horrible sorcière Créonte du chant XXI présente une inoubliable figure de femme tout à la fois chèvre et géante, mère et sorcière. Le Spinard du chant XXIII, 16 est un centaure où la double nature est clairement affirmée.

[15] Au chant XXXI, Dante donne à Nemrod 25 à 28 mètres selon les commentateurs.

Le monde animal

Il y a dans le *Morgante* un nombre incroyablement élevé de bêtes[16]. Une quantité d'oiseaux d'abord, rossignols, hirondelles, paons, perdrix, colombes, corbeaux, cygnes et toutes sortes de rapaces. Les bêtes domestiques, au premier rang desquelles le cheval, représenté sous toutes ses formes, destrier, palefroi, alfane, et ses couleurs. Toutes sortes de chiens aussi. Et les chats, les vaches, les porcs, toute la ferme défile. Les animaux sauvages: ceux de chez nous, les bêtes que l'on chasse surtout, levraut, faisan, perdrix, chevreuil, cerf, sanglier, lynx et loup, mais aussi les exotiques que l'on peut supposer venir des parcs princiers: lions, léopards, crocodiles, éléphants, girafes, chameaux et dromadaires. Même la vermine y est représentée. Sans oublier les animaux fantastiques, les dragons et les griffons.

Les bêtes tiennent rarement le premier rôle dans le récit, sauf les chevaux, qui ont un statut particulier, proche du statut actuel de la motocyclette, les lions et les dragons. En dehors des bestiaires et des rôles secondaires, elles se tiennent plus volontiers dans les fables, les allégories, les métaphores, les locutions proverbiales. Mais ce sont les comparaisons qui en sont le plus riche: les animaux forment à eux seuls les trois quarts de ces dernières.

Au total il y a des centaines d'espèces représentées, environ 350. De plus ces animaux apparaissent sans cesse, parfois plusieurs fois par strophe dans les récits de combats ou de grandes bâfrées. Ils forment ainsi dans le *Morgante* comme un monde parallèle à celui des hommes, le décorant, le commentant, l'explicitant, ou le parodiant.

L'analyse des structures profondes du *Morgante* a donc fait émerger au triple point de vue de l'espace, du temps et des acteurs un jeu dialectique compliqué entre des moments, des lieux, des personnages privilégiés d'une part, et d'autre part une sorte d'indifférenciation généralisée: le temps et l'espace n'y sont pas vraiment mesurables et le passé et le présent s'y confondent volontiers; ses héros n'émergent d'une foule anonyme que pour y retomber. Bien plus, entre les hommes et les animaux il n'y a

[16] «Un monde rempli d'animaux et d'êtres inanimés plus que d'hommes», dit Getto, *Studio sul Morgante*, Florence, 1967, p. 71

pas vraiment de frontières, pas plus qu'avec les monstres et les géants. Même la différence entre chrétiens et païens finirait par s'évanouir. Au moment d'engager la bataille de Roncevaux, Roland se demande si la chrétienté n'est pas une civilisation comme les autres, et à ce titre condamnée. Pourquoi serait-elle dispensée de subir l'action de la Fortune, chargée par Dieu de faire tourner les choses en ce bas monde ?

> *Ce qui s'élève, un jour enfin vient à descendre ;*
> *toute chose mortelle arrive à terme :*
> *celui-ci grimpe, et l'autre est en train de tomber :*
> *peut-être arrivera cela à Chrétienté.* (XXVI, 31, 5-8)

III. L'AVENTURE DE LA PAROLE

On ne saurait trop insister sur le fait que le discours du *Morgante* reprend et poursuit le discours des poèmes chevaleresques populaires et qu'il est donc fondamentalement un discours épique. Cependant le lecteur le moins averti, même entièrement captivé par le récit, aura senti que se mêlaient à ce discours des éléments étrangers. Les collages et l'envahissement par le théâtral, que nous avons déjà évoqués, mais aussi le mélange de divers niveaux de langage, les changements continuels de ton, l'irruption du symbolique dans ce récit soit-disant historique sous-tendu de mythes ambigus, n'auront pas manqué d'attirer son attention sur les jeux d'un discours peu innocent.

Il n'est pas donc exagéré de dire que le *Morgante* déroule parallèlement à l'aventure des paladins une « aventure des mots » (Getto) qui fait parcourir au lecteur, dans un jeu perpétuel entre l'écrit et l'oral, une nouvelle forêt enchantée dont il importe de bien repérer les sentiers.

De la parole épique à l'épopée des mots

Quel qu'en soit le motif, qui me paraît cependant être plutôt la sympathie[17] que la dérision, Pulci a repris un grand nombre des pratiques de ces *cantambanchi* qu'il était encore possible en plein XV^e^ siècle d'entendre réciter au coin des rues de Florence.

[17] Gianni en fait une idée centrale de son interprétation du *Morgante* (in *Pulci uno e due*).

C'est au poème chevaleresque de la tradition populaire que le *Morgante* doit la forte articulation des chants, chaque chant représentant les limites de la «journée» du récitant, qui ouvre son récit par une strophe d'invocation aux personnes de la Sainte Trinité ou à la Vierge et le conclut par un ou plusieurs vers appelant leur bénédiction sur l'auditoire.

C'est à lui qu'il doit aussi son vers, l'hendécasyllabe, et sa strophe, l'octave, qui imprime sa forte organisation à la poésie épique italienne: une série initiale de six vers aux trois rimes alternées, qui s'exaltent soudainement sur le coup de trompette des deux rimes plates de la fin de la strophe.

De lui vient également un certain désordre de la syntaxe, la préférence pour la parataxe au détriment de la subordination; la présence insistante de l'anacoluthe; l'anaphore, qui marque l'émotion; l'interpellation de l'auditeur-lecteur. Les scènes-types du poème chevaleresque à l'italienne se retrouvent toutes dans le *Morgante*: le duel à la lance, à l'épée, la bataille généralisée, la reconnaissance ou la présentation, le banquet, la rencontre du moine et du chevalier, l'arrêt à l'hôtellerie, la conversion (individuelle ou de masse), la pendaison, le combat avec le dragon, la ville mise à sac.

Pourtant ce n'est pas dans ces éléments un peu formels, un peu mécaniques, que se situe l'essentiel de la dette de Pulci envers la poésie épique, mais plutôt dans la façon directe et rapide de mener le récit. Les mots sont là seulement pour décrire des actes et rapporter des paroles. Les paroles sont souvent rapportées sous la forme de dialogues, où les demandes et les réponses se suivent, scandées par les mots : «il dit...», «il s'écrie...», qui sont si vides de contenu que l'on pourrait, en les remplaçant simplement par le nom du locuteur, donner une forme théâtrale au récit, comme le fit Victor Bérard dans sa traduction de l'Odyssée[18]. Elles sont faites pour l'action: tromper, séduire, convaincre, dire son nom, insulter c'est à dire déstabiliser. On sent les gestes à l'appui des mots.

Les actions sont décrites dans leur matérialité gestuelle: lever, abaisser une épée, frapper de la lance, avec une extraordinaire vivacité de trait, soulignée souvent par une image. Pulci utilise à cet effet la comparaison-formulaire propre à la narration épique, qui

[18] Parfois les demandes et les réponses se suivent vers après vers: XXI, 57; XXXIII, 32-3.

aime substituer à une description une comparaison toute faite : Bayard saute comme un chat, un léopard, un chevreuil, vole comme un oiseau.

Les personnages ne se racontent pas et l'auteur ne les analyse pas. Ils n'exposent pas plus leur monde intérieur que l'auteur n'expose le sien. Les descriptions sont réduites au minimum. Le décor urbain n'est qu'esquissé : la place, le palais du pouvoir, la grand'salle, l'escalier d'honneur qui y mène. Il s'essaie rarement à dessiner un paysage : la plaine qui se découvre au sortir d'une longue traversée de la forêt, un ermitage au bord d'un fleuve. Le plus souvent le lieu de l'action est seulement nommé et rien ne vient interrompre l'élan du récit.

S'il est vrai que le discours quantitativement dominant du *Morgante* est le discours épique, nombreux sont pourtant les éléments qui conduisaient Pulci à multiplier ses moyens d'expression : l'insertion de genres différents, la variété des situations, la propension naturelle de la rhétorique médiévale à mélanger voix sublimes et voix humbles. Plus encore, la transcription même de poèmes chevaleresques populaires faits pour la récitation le rendait inévitable. Imprimés tels quels, ils ne pouvaient que décevoir. Écoutons un contemporain, Michele Verino : « J'ai entendu un jour Antonio di Guido chanter sur la petite place de San Martino la guerre de Roland avec tant d'éloquence que je croyais entendre Pétrarque. Je croyais être dans la bataille, non entendre sa description. J'ai lu ensuite ses vers. Dieu ! Quelle rusticité ! Je ne les reconnaissais plus[19]. »

Le *Morgante*, même si la tradition veut qu'il ait été récité par son auteur à la table de Laurent le Magnifique, était fait pour l'écriture[20]. Pour éviter que le passage de l'oral à l'écrit ne fasse perdre tout ce qu'ajoutaient le ton et la gestuelle, Pulci devait nécessairement exploiter à fond les ressources du verbe.

De fait, dans le *Morgante*, Pulci mélange avec une constante allégresse les divers niveaux de langage qu'il pouvait rencontrer dans sa vie quotidienne à la cour, à la ville ou à la campagne : formes dialectales et paroles de métier, argot et jeux de mots, du

[19] Cité par V. Rossi, *Il quattrocento*, Milan, 1933, p. 413.

[20] Sous la forme manuscrite quand Pulci commence son travail. Mais il sera diffusé par l'imprimerie, dès que celle-ci pénétrera en Italie : à Subiaco en 1465, à Venise en 1469.

parler populaire jusqu'au vocabulaire sublime, courtois et sophistiqué de la parole aulique.

Le discours sublime, nous le trouverons évidemment lié aux grands genres de l'art oratoire classique, dont le *Morgante* fournit un large échantillon : le « délibératif » des grands discours de persuasion, les lettres et les discours trompeurs de Gan ; le « judiciaire », la joute oratoire de Renaud et Brunaure au chant IV ; le « démonstratif » de l'éloge d'Anthée. Il apparaîtra également dans le discours à caractère historique : discours d'ambassadeur, lettres de souverain à souverain, discours du général à ses troupes avant le combat (Roland avant la bataille de Roncevaux en XXVI, 24-43), ou dans les discours-chroniques de la Carléïde. Pour ennoblir son discours, Pulci n'hésitera pas à utiliser la parole des autres : on y trouvera de nombreuses réminiscences de la *Divine Comédie*, des échos de la Bible, de l'*Énéide*, de la *Pharsale*, de l'œuvre de Politien, voire de Pétrarque ou des grands rhétoriqueurs.

C'est pourtant la voix populaire que nous entendrons le plus souvent (et avec le plus de plaisir). Cette voix populaire marque le vocabulaire [21]. Elle apparaît dans l'emploi des proverbes, des locutions proverbiales, des expressions toute faites, des sobriquets qui font jeux de mot[22], tous éléments qui constituent le point d'application le plus fréquent du processus d' « appropriation et réinterprétation du lieu commun qui est caractéristique du style de Pulci [23]. »

Le bonheur de jouer avec les mots se montre sous une forme plus pure encore peut-être dans l'utilisation des vocabulaires spécialisés : celui des cuisiniers, des relieurs, des voleurs, des joueurs, des faussaires, qui donne une saveur professionnelle pleine d'humour au *Confiteor* de Margoutte. Le vocabulaire nautique apparaît dans la description de la tempête au chant XX. Les mots d'origine étrangère, et notamment arabe, abondent : les *salamalecs, ciriffs, arcalifs, nasser bizeff, talachiman, amostant, burnous, séraff* (monnaie syrienne), *zibibb* (raisins secs), *verzine* (carmin).

Jouer avec les mots, c'est aussi énumérer. La poétique médiévale trouve plus de plaisir à nommer qu'à décrire, à psalmodier

[21] F. Ageno, *op. cit.*, p. XIX et XX et Getto, *op. cit.*, passim.
[22] Follalier, le Dormeur, l'Écornifleur, la Brunette ; de même Ange Politien devient l'Ange Gardien.
[23] P. Orvieto, *Pulci medievale*, Rome, 1978, p. 106.

des litanies qu'à dessiner des contours et des volumes. Le *Morgante* se complaît à faire défiler des armées (II, 60; XXVI, 45-8), à établir des listes d'instruments de musique (XII, 36, 4-8; XVI, 25), à dénombrer des bateaux (XIV, 71). La poésie de l'énumération, qui est au coeur des bestiaires médiévaux, atteint un sommet dans la strophe des serpents du deuxième bestiaire:

dracopopode, arménien, ironde et chalcatrice
et alsordie, arache, altinanite,
centopède et cornue et serpent-vénéfice;
maderosse, un féroce cénobite,
le bérus, le boa, et passaire et natrice,
tous serpents qu'ignora Dame Lucie,
comme l'andrie, l'édisimon et l'arbatraffe;
et elle a oublié de même la girafe. (XXV, 324)

Du rire aux larmes

Il n'est guère de parole qui ne soit porteuse, au moins dans le *Morgante,* d'une émotion: dans la strophe des serpents, les allitérations, les assonances, les dentales, les labiales sifflent et percent avec rage, ont des glissements d'écailles; ces mots assassinent.

Le sentiment dominant de ce récit, c'est celui d'une vitalité dynamique irrésistible. L'univers du *Morgante,* animé d'une motricité généralisée comme le cosmos de saint Thomas d'Aquin, infuse au lecteur qui saura, suivant les conseils de Bachelard, entrer dans le texte avec la volonté de participer au rêve qui le sous-tend, une sorte d'allégresse, de jubilation, qui l'anime continûment même dans ses moments tragiques.

Il n'est pas possible pour autant de sous-estimer le rôle que joue dans le *Morgante* l'expression des autres sentiments, et en premier, celle du sentiment comique. Certes une partie de ce comique est aujourd'hui morte pour nous, non pas tellement parce qu'il échapperait à notre compréhension, mais surtout parce qu'il ne nous fait plus rire. Les jeux de mots, comme on en trouve dans les facéties du Curé Arlotto[24], les jeux de rimes, où les rimes deviennent jeux de mots, voire contrepèteries, par

[24] Le curé Arlotto Piovani qui vécut de 1396 à 1483, était célèbre pour ses mots d'esprit, dont beaucoup furent recueillis et imprimés. Pulci et lui étaient amis. Voir XXV, 217, 3.

exemple en II, 8, où Pulci place, dans la bouche d'un digne abbé lancé dans une dissertation théologique, à la rime 1, 3, 5 et 2, 4, 6 les mots *pome* «pomme» et *ombra* «ombre» dans trois sens différents[25], tout cela était lié à ces jeux de langue sur quoi devait se fonder la connivence de la «brigade médicéenne», comme de tous les groupes d'amis; mais la brigade a disparu depuis longtemps.

Ce qui reste est cependant encore impressionnant de diversité et d'efficacité. Il y a en effet dans le *Morgante* beaucoup de sortes de rire. De gros rires et de fins sourires dissimulés. Ou le rire de l'homme qui, placé devant le spectacle de la vie, préfère en rire qu'en pleurer, qui est un rire de défense devant les vicissitudes humaines. Et aussi des rires de sympathie: sympathie attendrie pour les petits moines qui *posent leur bréviaire, afin qu'il dorme*, pour se régaler de l'eau fraîche et des sangliers que Morgante leur a portés (I, 66) ou pour Margoutte, si vilain, mais si amusant et si fidèle.

Pour provoquer ces rires, Pulci a utilisé à peu près tout l'arsenal des procédés du comique: le comique de situation avec une certaine prédilection pour le quiproquo, le comique de mots, le portrait-charge. Un de ces procédés mérite une attention particulière, la parodie, qui parait être l'expression la plus complète de ce perpétuel renversement des valeurs auquel se livre Pulci. Elle est partout dans le *Morgante*, depuis le détournement des figures de style jusqu'aux parodies du récit lui-même.

Pulci ne se contente pas de jouer avec les mots, il joue aussi avec les figures de style: il teinte d'ironie l'innocente comparaison-formulaire: par exemple, quand le sage Turpin, un évêque, un historien même, saute comme un cabri (XXVI, 62, 4) ou comme un chat (XXVII, 26, 6) à l'idée d'aller tuer des païens. Une autre façon de donner une charge supplémentaire à ces comparaisons est de les empiler. Voici la chevelure de Méridienne:

> *qui brillait comme étoile en un ciel sans nuage,*
> *ou ressemblait à celle de Vénus,*
> *ou mieux, de celle-là qui devint un beau laure,*
> *ou mieux, semblait d'argent, ou mieux encore, d'or.* (III, 17, 5-8)

[25] Mais on pourrait aussi citer IV, 14; XV, 27; XVIII, 158; XIX, 176; XXI, 72, 1-6; XXIII, 47; XXIV, 51 et 94; XXV, 9; XXVIII, 95, 7, pour se borner aux plus remarquables!

Les clichés capillaires de la poésie amoureuse défilent avec une insistance qui parait rendre évidente la volonté parodique.

Les plaintes de Renaud amoureux d'Anthée (XVI, 29, 6-41, 2) constituent une espèce de long adynaton inversé qui me parait détruire par son exagération même le pathétique de la situation. La liste interminable des amours de la mythologie ou de la Bible qui ne se seraient pas produits, si Anthée avait vécu à la même époque, car ils n'auraient pas commencé, puisque c'est d'elle que seraient tombés amoureux leurs héros, est en même temps étalage satisfait d'érudition et dérision du discours savant.

L'expression en langue populaire d'un discours élevé est aussi parodie. Les ambassadeurs parlent comme des palefreniers: Végourte injurie longuement Charlemagne (X, 131, 7-135, 5). Les paladins parlent comme des voyous: au lieu d'exprimer en termes nobles son mépris pour Vergante, Renaud lui lance des bordées d'insultes (XIV, 7).

Mais loin de se limiter à des moments particuliers, la parodie peut contaminer des pans entiers du récit. Elle donne à certaines scènes-type une saveur particulière. Le banquet des princes dans sa version noble, codifiée, constitue une cible facile: banquet fantastico-comique du château magique au chant II, banquet servi par les démons à Renaud au cours de son voyage aérien au chant XXV ou, au cours du même chant, banquet de la cour de Saragosse auquel s'invite Renaud et qu'il transforme en pandémonium. On pourrait aussi citer les scènes de conversion à la hussarde, les duels transformés en bagarre de voyous (Morgante contre Végourte en X, 147-152) ou mieux encore en combat de chiens (Morgante contre Spèrante en XIX, 38-49).

Le récit du voyage de Morgante et de Margoutte, aux chants XVIII et XIX condense tous ces exemples: sans lien direct avec l'action, il en reprend les épisodes principaux, combats, errances, festins, délivrance de princesses captives de géants[26], en les transposant sur un mode dérisoire. Le couple de Morgante et de son écuyer-copain, Margoutte, c'est celui-là même de Roland et de Morgante. C'est la parodie d'une parodie, la charge d'une caricature.

[26] L'épisode de Florinette sauvé par Morgante au chant XIX reprend sur un mode, sinon bas, du moins humble, l'épisode de Roland sauvant Olive (XVI, 96-105 et XVII, 73-137).

Le rire n'a pas pour autant envahi tout le *Morgante*. L'émouvant, l'élégiaque et le pathétique, sans y occuper peut-être une place aussi importante que le comique et le divertissant, n'en sont pas moins présents dans ce récit plein de bruits et de fureurs et ce serait assurément fausser gravement le sens de cette œuvre que de se refuser à les y reconnaître.

Dans le registre élégiaque, ce sont les lamentations du roi Manfred, vaincu et qui a perdu l'amour de Méridienne (VII, 79-81), Marcovalde mourant qui appelle sa bien-aimée à visiter sa tombe (XII, 67-68), les regrets de Florinette, la petite princesse enlevée par des géants et qui évoque sa jeunesse perdue (XIX, 20-26).

Les moments pathétiques sont encore plus nombreux et convaincants : Roland exprimant les souffrances de l'exilé (II, 48-52) ; les sarrasins pleurant leurs morts gisant sur le champ de bataille après la défaite de Manfredon (VIII, 3-4) ; les lamentations du père de Forisaine devant le corps de sa fille qui s'est pendue par désespoir d'amour (V, 18-18) ; les pleurs de la mère de Méridienne à qui Gan fait vilainement annoncer que sa fille est enceinte d'Olivier son amant (X, 126-7) ; Bérenger retrouvant son fils Aldigier qu'il n'avait jamais vu que pour le voir expirer (XXII, 141-3). C'est encore Astolphe luttant contre ses bourreaux qui le traînent vers le gibet en lui faisant faire le « grand tour » des condamnés à mort à Florence, un récit qui s'inspire de la montée au calvaire du Christ (XI, 87-96) ou la conversion de Marcovald à l'instant de sa mort (XII, 65-6).

Dans le second *Morgante*, à partir du chant XXV, le pathétique s'impose jusqu'à devenir le sentiment dominant au cours de la bataille de Roncevaux : les adieux d'Astaroth et de Renaud où Astaroth le démon retient ses larmes en pensant à son passé, la mort de Baudoin, d'Olivier, de Roland... atteignent une grandeur tragique où Pulci peut parfois rejoindre la grandeur de son illustre modèle, la « chanson de Roland ».

La rhétorique du double jeu

N'y a-t-il pas cependant quelque présomption à vouloir distinguer ce qui dans ce poème troublant appartient au domaine du rire et à celui des larmes ? Prenons un exemple : dans le bestiaire du chant XXV, Pulci met dans la bouche du démon-théo-

logien Astaroth, sous prétexte de compléter le bestiaire brodé par Lucienne sur le pavillon qu'elle a donné à Renaud, un bestiaire savant et exotique qui s'inspire de deux livres récemment parus : une traduction par Cristoforo Landino de *l'Historia naturalis* de Pline, parue en 1476 à Venise sur les presses de Nicolaus Jenson, et le *De animalibus* d'Albert le Grand, paru à Mantoue en 1479. Le bestiaire du chant XXV se présente donc comme un rectificatif savant du premier bestiaire, le dernier mot de la science moderne, c'est-à-dire Pline et Aristote. D'où la tentation de l'interpréter comme une tentative de Pulci de s'insérer dans le nouveau cours de la culture médicéenne, ce qui d'une certaine façon, serait se rendre à l'adversaire. Pourtant la lecture attentive de ce bestiaire ne manque pas d'instiller un doute : bestiaire savant ou qui se moque des savants ? La négligence avec laquelle Pulci-Astaroth traite ses sources, le choix de traits particulièrement incroyables, des serpents dont « le dos s'allonge entre deux têtes » (311, 5), l'éalée, qui peut « orienter à son gré l'une ou l'autre des deux cornes qu'elle a. » (316), tout cela incite à se demander quel degré de respect il leur accordait. Les exclamations dont il émaille son discours sont révélatrices : « oh ! grands et beaux mystères !... C'est curieux !... C'est fou de le dire ! » Comment croire des gens qui racontent que l'hippopotame a inventé la saignée (318), ou l'ibis, le clystère, « en se mettant au cul le bec comme canule » (325) ?

On pourrait multiplier les exemples de ces passages qui jettent le commentateur sans prévention dans la perplexité. Le grondement avec lequel la porte du Paradis se referme après le passage de l'âme de Roland, vient-il casser un passage particulièrement émouvant ? Ou bien serait-ce une image volontairement naïve issue des mystères qui encore à cette époque étaient représentés à Florence ? Faut-il rappeler à son occasion le grincement de la porte du Purgatoire de Dante ? Même difficulté pour interpréter les Credo, les dissertation théologiques. Il faut donc avancer dans ce texte avec précaution et méfiance : Pulci ne se contente pas de jouer de l'héroïque et du comique, de l'imitation et de la parodie ; il pratique à la fois l'un et l'autre : chez lui une parole peut être une chose et son contraire. Au cœur du Morgante s'instaure le discours de la duplicité, car la parole du menteur bénéficie dans le poème d'une extrême complaisance. Les discours de Ganelon mentent, mais sans jamais cesser de dire le vrai :

c'est leur art consommé de la double vérité qui leur confère leur puissance de séduction[27].

L'obscène fournit un bon exemple de ce double langage au niveau des microstructures du récit. L'équivoque se fait voilée dans les locutions proverbiales :

Labourer avec l'âne et le bœuf... et le chameau (XVIII, 129, 4)
mener des oies au pâturage (XVIII, 131, 1)
donner la becquée au rossignol (XIX, 131).

Elle peut être insistante quand elle constitue le fondement d'un épisode : lorsque les lances « en arrêt » des paladins luttant avec les guerrières barbues de l'Arpaliste, « allongent » pendant plusieurs strophes[28] ces demoiselles », les « trouent », les « transpercent », les « défoncent », les « enfilent », avec le risque de ne pouvoir se redresser après de tels assauts. Le conte érotique de Blanche et Brunette (XXI, 224-2) contient plusieurs allusions clairement obscènes où la lance tient encore une grande place :

et je le dis et le répète à tous ces gens
avec la lance on acquiert la victoire,
et il y faut souvent donner coups de géants ;
de son amant toute dame se vante,
et même réjouit Dame Honnête des Champs
que celui-ci bien haut mette en arrêt sa lance. (227, 3-8)

Les lances seraient-elles innocentes partout dans le poème, sauf dans les deux passages que nous avons cités ? On peut véritablement en douter, car Pulci est trop proche de l'extraordinaire laboratoire poétique que fut la boutique du barbier Burchiello[29] pour que l'on ne puisse soupçonner le cheminement souterrain d'une poésie de l'obscène dont le double jeu ne pouvait de toute manière que séduire Pulci. Les oppositions entre le noir et le bleu, le bouilli et le rôti, la tourte et le tourteau, le pain et le poisson, recèleraient aussi un sens obscène[30]. Mais ce sur quoi il faut insister, c'est que ces images obscènes sont en même temps

[27] Les meilleurs sont aux chants XXII, XXIV et XXV à mon goût.
[28] XXII, 164-170.
[29] Domenico di Giovanni, dit le Burchiello (1404-1449) est l'auteur de sonnets burlesques qui se rattachent à une veine vivace à Florence. Sa verve et son goût du nonsens seront très imités.
[30] J. Tosca, *Le carnaval du langage : le lexique érotique des poètes de l'équivoque de Burchiello à Marino*, Lille, 1981.

porteuses de valeurs contraires: cette grive que l'on voit si souvent apparaître dans les images du *Morgante*, qui reçoit tant de coups, que l'on fourre dans des sacs, elle a certainement un sens obscène; mais elle est aussi insérée dans un tissu de comparaisons cynégétiques (chasse au filet, à la glu, au faucon) qui témoignent de l'amour réel que Pulci éprouvait pour les plaisirs de la campagne, pour la nature. Les lances grivoises sont en même temps innocemment guerrières et meurtrières.

L'usage de l'allégorie par Pulci nous fournira un autre exemple de l'ambiguïté de son discours. Il entretient en effet avec elle des rapports étranges, qu'il la vide de sa substance quand elle est claire, ou la dissimule, si elle est chargée de sens. Au chant IV, Renaud sauve un lion d'un dragon. Le lion lui marque toute sa reconnaissance et va l'accompagner dans ses pérégrinations jusqu'au chant IX. L'histoire vient de la légende arthurienne[31] et a été souvent reprise dans l'épopée italienne. Elle comporte un sens allégorique évident: le lion, c'est le parti du Bien, l'ange gardien, le Christ. L'allégorie demeure «limpide[32]» dans le *Morgante* pendant sa première partie, jusqu'à la strophe 16 du chant IV où le récit suit fidèlement les péripéties de celui de Chrétien de Troyes. La suite du roman de Chrétien de Troyes va développer ces sens symboliques en faisant du lion le guide constant et fidèle d'Yvain, à qui il donne un appui décisif dans certaines batailles. La fin du roman laisse entendre qu'ils ne vont plus se quitter: promesse de vie éternelle. Dans le *Morgante*, les choses se gâtent très vite: le lion se révèle d'une totale inefficacité, comme guide aussi bien que comme combattant. Il conduit les paladins dans les pires périls; loin de les aider, il se retire des bagarres en alléguant une position d'observateur. Finalement au chant IX, sans crier gare, sans saluer Renaud, *tout à coup et à tous il tourna les talons, et puis s'évanouit par un obscur vallon.* Ainsi par des corrections répétées du vieux récit de la légende arthurienne, Pulci a réussi à annuler sa forte charge allégorique pour le transformer en un symbole déceptif. Aux images positives de l'action héroïque, Pulci a substitué les images négatives de l'inefficacité, de la fuite et de la disparition.

[31] Voir l'épisode correspondant dans *Yvain, le chevalier au lion* de Chrétien de Troyes, aux vers 3341-3484.
[32] Orvietto, *op. cit.* p. 100.

En sens inverse Carrai a démontré de façon convaincante que les images de l'Apocalypse formaient l'armature des chants XXV à XXVII, mais fragmentées, éparpillées, difficiles à reconnaître, même si elles avaient été annoncées clairement par les strophes 49 à 54 du chant XXIII et final du premier *Morgante*[33].

IV. Le temps est venu de philosopher.

Certains barrages à une lisibilité immédiate et naïve, que le texte oppose au lecteur trop pressé, nous invitent donc à voir dans le *Morgante* bien autre chose qu'une simple épopée héroï-comique. Pulci lui-même nous invite d'ailleurs à maintes reprises à aller chercher un sens caché à son poème. Déjà dans l'épisode du monstre de l'enfer, Dodon s'exclame :

> *Tout ça n'est pas arrivé sans raison :*
> *tu as donné ce signe en vue de quelque fin,*
> *pour que ce monstre soit exemple pour certains.* (V, 23, 6-8)

De façon plus explicite encore Pulci expose une véritable philosophie du sens caché au chant XXVII :

> *Il convient de former un cercle imaginaire*
> *à qui veut contempler les hautes sphères :*
> *de même qui essaie de saisir cette histoire,*
> *doit concevoir sous une chose une autre :*
> *car ici ce ne sont chansons, fictions ou songes :*
> *le temps est venu de philosopher...* (XXVII, 40, 1-6)

Le sens de cette strophe est clair : il ne faut pas se limiter au sens littéral du poème, et Pulci conclura le *Morgante* en se félicitant d'avoir su l'écrire «*pour le cabinet et pour la place*» (XXVIII, 142), c'est à dire aussi bien pour le divertissement de la foule que pour la réflexion du sage. Bien entendu cela ne signifie pas pour autant que l'on doit y rechercher l'exposé d'un sens dominant, voire d'une doctrine cohérente. Comme beaucoup l'ont dit, le style même de la pensée de Pulci s'y oppose : elle est vouée à la duplicité (Gianni), ou même à la multiplicité, au foisonnement (De Robertis, Carrai, Garrido), un véritable écheveau (Croce). Au moins peut-on essayer de débrouiller un peu l'écheveau en

[33] S. Carrai, *Le muse dei Pulci*, Naples, 1985.

tirant avec modestie quelques fils pour démontrer la possibilité d'une herméneutique du *Morgante*, en espérant que ces fils mis bout à bout nous fourniront un guide suffisamment long pour nous conduire vers la sortie du labyrinthe.

L'exaltation des forces primitives : l'homme et la bête

Le premier thème que l'on rencontre dans le *Morgante*, de façon quasi immédiate, au sens scolastique du terme, c'est le thème de la vitalité exubérante et physique[34], de la fougue musculaire[35]. Le dernier tiers du Quattrocento, à Florence, n'est pas seulement recherche d'un beau idéal, raffinement de la mystique esthétisante de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole. Il est aussi, peut-être en réaction à la philosophie dominante, exaltation des forces primitives de l'existence, qu'elles soient incarnées par l'animal, le géant ou l'homme d'avant la civilisation. Les géants peuplent les grottes dans les jardins ; Hercule et Antée se battent interminablement dans la peinture de Pollaiuolo et dans les oeuvres des sculpteurs ; dans les tableaux de Piero di Cosimo, les centaures luttent contre les Lapithes, l'homme d'avant l'âge du fer lutte contre les bêtes féroces. De ce thème, qui a envahi les arts plastiques dans les années 1470, le *Morgante* nous offre un rare témoignage littéraire.

Ce dynamisme primitif comporte clairement une lecture positive lorsqu'il est lié à la jeunesse des héros : ils sont alors animés d'une vitalité sans borne, d'un élan aérien, bondissant, rythmé, heureux. Les duels, où les paladins virevoltent autour de l'adversaire comme s'il s'agissait d'un jeu, en donnent de multiples témoignages.

Le plus souvent pourtant, ce dynamisme révèle le côté obscur de l'être humain, son ancrage dans la matière, l'absence de frontière entre le monde des animaux et celui des hommes. De cette face obscure, les géants sont les témoins les plus évidents en raison de leur vocation générale à l'animalité, de leur comportement irréfléchi, de leur brutalité. Mais cet envahissement par la bête atteint aussi les hommes. S'apprêtant à combattre un ter-

[34] L'expression est d'Ageno (Préface au *Morgante*, p. XVI) qui de façon significative l'applique à Morgante lui-même.
[35] A. Chastel, *L'art italien*, Paris, 1982, p. 308.

rible cheval sauvage, Renaud revendique sa part animale comme susceptible de lui donner la victoire. De même, au moment où il va s'attaquer au Vieux de la Montagne, il se glorifiera d'être *bête encor plus bestiale que lui* (XVII, 33, 8). Olivier, lorsqu'il voit Méridienne pour la première fois, *lui fait des yeux de basilic* (VI,19, 1-5) et révèle, derrière la façade courtoise, une avidité sexuelle purement physique.

L'animalité se traduira alors par un appétit déréglé, une voracité sans frein, dont un bon exemple nous est fourni par les repas bestiaux de Morgante aux chants XVIII et XIX, lorsqu'il dévore à lui tout seul une licorne, un éléphant, un python géant, sans rien laisser à son ami Margoutte. La voracité peut même se dégrader jusqu'à une anthropophagie véritablement primitive: le garde du corps de Charlemagne, un esclavon appelé l'Ogre, *se vautre dans le sang comme un cochon et (....) se rôtit la nuit des moricauds, se les enfile dessus son grand bâton, puis les mange comme porcelets cuits* (XXVII, 262-4).

Elle se traduit aussi dans la brutalité des batailles: le *Morgante* est rempli de combats où le duel courtois, réglé comme un ballet, fait place à de féroces empoignades. Chez les géants, bien sûr. Au chant XIX, Morgante et Margoutte affrontent deux autres géants Spérant et Beltram pour délivrer la princesse Florinette. Ce combat, bien loin des duels courtois, est moins un combat de voyous qu'un combat de bêtes où les adversaires se mordent à belles dents, se déchirent, se griffent. Littéralement, ils se battent comme des chiens. Même les paladins peuvent céder à cette férocité guerrière qui métamorphose les combattants en bêtes sauvages dans la fièvre du combat. La bataille de Roncevaux au chant XXVII en offrira de multiples exemples: les héros y sont tour à tour comparés à un taureau (20, 5-6); un faucon (26, 4); un ours (34, 5-6); un serpent en colère (73, 3). Ainsi ce thème du dynamisme primordial se multiplie-t-il en thèmes secondaires bien ambigus, tour à tour source de forces insoupçonnées ou de pulsions étranges, joie d'un élan aérien ou pesanteur terrestre tirant le héros vers l'avilissement.

De l'avilissement du héros à l'éloge du truand

L'avilissement des personnages n'est pas propre au *Morgante*. C'est au contraire une des caractéristiques de l'épopée italienne,

même quand celle-ci était encore écrite en français. Charles apparaît déjà bien dégradé dans la *Spagna* de Sostegno di Zanobi, qui a servi de canevas au second *Morgante*, ou dans *Le pèlerinage de Charlemagne*. Roland est si pauvre dans *L'entrée d'Espagne* de Minocchio da Padova qu'il ne peut payer son passage sur un navire. Le *Morgante* ne fait donc qu'utiliser un thème préexistant. Mais il lui donne une ampleur particulière en le conduisant de la simple utilisation d'un procédé comique jusqu'à une véritable exaltation de la liberté du truand.

Il peut arriver que les revers de fortune soient cause d'avilissement: le capitaine Greco qui gagne sa vie en cabotant sur un pauvre bateau de commerce se révèle avoir été le roi déchu d'une puissance maritime. Roland fournit un autre exemple d'avilissement par la fortune, plus imprévu en raison de la personnalité du paladin: après avoir quitté la cour de Charlemagne, il se présente à un messager de Renaud comme condamné à vivre en vagabond à l'étranger, et ce n'est pas vraiment une figure de rhétorique. Au chant XXI, 129-132, sans argent il doit laisser son cheval en gage à un hôtelier. Celui-ci pris de pitié le lui rend, mais Bayard est tellement affaibli par la disette qu'en traversant la ville le misérable équipage est l'objet des quolibets des gamins.

Le plus souvent pourtant, l'avilissement résulte du caractère même du personnage: Charlemagne suit bêtement tous les conseils de Ganelon, finit par se faire chasser de son trône, se réfugie chez la femme de Roland, qu'il vient de bannir, cependant que Renaud se pavane sur son trône aux côtés de l'impératrice Gallérane qui le voit d'un œil indulgent. Dans le second *Morgante*, retombé en enfance, commettant les pires erreurs, Olivier le menacera d'une fessée (XXIV, 50, 1-2).

Face au héros avili et honteux de son avilissement, se dresse le personnage de Margoutte, l'homme qui s'enorgueillit d'avoir tous les vices et point d'argent. On ne saurait pourtant en faire un simple négatif du paladin idéal. Il y a, dans l'excès de son avilissement et dans la fierté qu'il en tire, comme le germe d'un autre idéal, fait de liberté sans contrainte ni préjugé. Après avoir confessé ses innombrables fautes, Margoutte s'écrie:

> *En sorte que je peux aller de par le monde,*
> *selon mon bon vouloir, le chapeau sur la nuque...* (XVIII, 141)

Il est vrai que le fils d'une moinesse grecque et d'un « papasson » turc n'avait guère d'autre voie à sa disposition pour s'affirmer que d'assumer la gloire équivoque du truand. Mais comment expliquer que Renaud au chant XI se jette dans le grand banditisme ? Et il ne s'agit pas d'un moment d'égarement: plus tard il mettra le feu à un quartier de Paris pour le piller (chant XII) ; plus tard encore, embarqué sur un bateau, il assurera le ravitaillement en organisant une véritable descente de pirate dans le port de Saliscaille (XXII, 161-163). Il faut bien qu'il y ait quelque secret et bien puissant ressort à l'origine de mouvements si violents que ne suffisent à les expliquer ni le goût de l'auteur pour la parodie, ni les mouvements d'humeur du héros, ni même le désir d'une aventure autre que celle bien rebattue et répétitive des chevaliers errants.

L'aventure

L'aventure peut prendre bien d'autres visages que celui, romantique et violent, des truands. Le seul fait de quitter la cour de Charlemagne et de s'enfoncer dans l'Autre Monde ouvre aux paladins la possibilité de les découvrir. Quelques vers, et les voilà qui s'enfoncent au cœur de l'aventure. Le *Morgante,* si laconique dans ses récits de voyage, si avare de descriptions de lieu et d'atmosphère, nous a donné des récits de traversée de forêt d'un relief saisissant, nocturnes le plus souvent: la solitude d'une forêt oppressante, l'air pesant, les sens abusés par des visions difficiles à interpréter. Cette lueur, le feu des hommes ou la flamme d'un dragon ? Ce monticule, une colline ou une tortue géante ? C'est ce qui fait le charme du voyage de Renaud aux chants IV et V. Ou encore, pris au premier degré, du merveilleux récit de voyage de Morgante et Margoutte au chant XIX, qui mélange, dans des proportions différentes selon les épisodes, le picaresque et le fantastique et baigne dans une espèce d'innocence enfantine, malgré la coquinerie de ses acteurs.

L'aventure du voyage, on la trouve aussi sur mer. Du chant XX au chant XXII, les paladins errent de port en port : Monacq, Corneille, Villefranche, Saliscaille. Le débarquement sur des côtes inhospitalières, les petites auberges de marins, les monstres marins, les rencontres étranges. Le parfum que l'on respire dans ces pages, c'est celui des contes et légendes du Levant et de la Grèce, sa poésie, c'est celle des navigations d'Ulysse.

L'aventure ne se donne pourtant complètement qu'à ceux qui ont su abandonner tout lien avec leur passé. Les paladins sont retenus par trop de choses, l'amour, les richesses, le respect des codes moraux et sociaux. Roland lui-même, dont la nature quasi angélique semblerait impliquer un détachement complet des choses de ce monde, n'est pas sans pesanteur bien terrestre : son désir pathétique d'obtenir la couronne d'Espagne, cette trouble histoire du mariage non consommé avec Aude la Belle. Margoutte en « s'affinant » comme lui dit Morgante, aurait pu devenir un vrai aventurier. Mais sa mort prématurée nous permet seulement d'en rêver. En fait, dans le *Morgante*, le seul qui aille au bout de l'aventure, c'est Renaud parce qu'il est le seul à avoir renoncé à tout. Au pouvoir : après avoir rendu son trône à Charlemagne (XII, 26-36), il rendra à Anthée celui de Babylone (XXI, 96-97), pourtant conquis avec difficulté. Les richesses, l'amour ne l'intéressent pas plus. Aucune règle morale ne le retient : nous l'avons vu se faire brigand sur un coup de tête, et c'est par là que l'aventure est toujours par quelque biais affaire de truand. Aussi lorsque les paladins regagneront la France pour la troisième fois, il trouvera quelque prétexte pour rester derrière (XXII, 72-73).

À partir de ce moment Renaud va vivre une aventure solitaire d'une autre qualité, me semble-t-il, que ses aventures précédentes, car elle n'a pas d'objet autre qu'elle-même. Elle va le mener en Grèce, en Égypte, à Jérusalem, en Mésopotamie, aux Indes où il combat le Prêtre Jean. Puis il revient en occident, visite les colonnes d'Hercule, repasse en Égypte. Dans chaque pays, il fait l'ascension de la cime la plus significative, le mont Olympe, le Thabor, le Sinaï, l'Atlas, ce qui fait de lui, bien avant le capitaine Antoine de Ville[36], le premier en date des alpinistes.

Ici pourtant l'aventure s'interrompt pour Renaud, car, au moment où il contemple les Pyramides, commence la bataille de Roncevaux. L'histoire se rappelle à lui sous les apparences du démon Astaroth qui lui fait traverser les airs pour lui permettre d'y participer. Il ne permettra pas aux chrétiens de gagner mais sera un des rares survivants. Après cette espèce de retour à Ithaque, on n'imagine pas Renaud restant à la cour pour rédiger ses souvenirs de voyage. Le moment est au contraire venu pour lui de

[36] Il escalade le Mont Aiguille le 26 juin 1492, dix ans après l'achèvement du *Morgante*.

partir pour un Autre Monde où se mélangent plus que jamais mythe et réalité. La réalité, ce sont les terres où vivent les antipodes, qui ne sont pas encore découvertes mais dont Astaroth lui a confirmé l'existence pendant le fameux voyage (XXV, 228-31). Le mythe, c'est celui d'Ulysse, l'Ulysse de l'Odyssée certes, mais surtout celui de Dante, qui, reparti d'Ithaque, passe les colonnes d'Hercule pour gagner en plein Atlantique l'île du Purgatoire devant laquelle il périra (*Enf.* XXVI, 90-142). Mais le sort de Renaud sera plus mystérieux encore : non seulement il aurait réussi à gagner les antipodes et y serait peut-être encore, *selon ce qui se dit.* Et pourquoi pas, ajoute Pulci avec un inimitable mélange de fantastique et d'ironie rentrée, *puisque c'est bien arrivé à saint Jean-Baptiste*[37] (XXVIII, 29-35). Ne regrettons pas trop cette "Chanson de Renaud" que Pulci avait pensé écrire[38]. Elle nous aurait fait moins rêver que ces indications ambiguës.

La mort universelle : la boucherie, l'abattoir et le néant

Quelle que soit leur séduction, les images de la vie et de la disparition de l'aventurier ne résistent guère aux images terribles que donne de la mort l'abattoir, la boucherie ou le laboratoire du charcutier. Le thème apparaît très tôt, dans le poème, dès le chant III, comme métaphore de la mort, presque complet déjà de tous ses éléments : les têtes qui s'ouvrent, les membres qui sautent, le sol couvert de sang (III, 73, 1-74, 3). Et l'image est répétée, jusqu'à satiété, peut-on dire, de bataille en bataille, annoncée souvent par une phrase quasi rituelle, où le solennel se mêle au bouffon :

Ici commence la boucherie (XV, 76, 5).
Jamais il n'y eut si grande boucherie (XXIV, 144, 2).

Il en est ainsi lors de la grande bataille avec Manfredon au chant VII ; lors de la bataille contre Herménillon au chant X ; lorsque Renaud pourchasse les Mayençais au chant XI ; lorsque commence la nuit d'épouvante au chant XV ; lors de la bataille contre Anthée au chant XXIV ; et enfin pendant toute la bataille

[37] Le Moyen Age a cru que le disciple préféré du Christ avait évité la mort. Dante combattra cette opinion dans la *Comédie.*
[38] Il semble que Pulci ait pensé écrire un poème sur Renaud. Une lettre de 1470 à Lucrezia Tornabuoni y fait allusion.

de Roncevaux. Avec chaque fois quelques précisions supplémentaires : il y a sur le sol un pied de cervelles, ou de sang, les corps sont coupés en deux jusqu'aux dents, à la poitrine, aux arçons, aux talons.

La force de ces images de la boucherie vient de ce qu'elles accouplent à une matière molle et saignante un geste doté d'une espèce d'efficacité mécanique, répétitive, celui d'abattre un instrument pour tronçonner, trancher, découper en rondelles. Mais à ces images, Pulci mêle d'autres images, où l'idée de trancher est déliée de toute idée de sang, où la coupure ne saigne pas : les têtes sont fendues comme des courges, des pastèques, les corps sont privés de leur tête comme des poireaux. Le résultat : des saucissons, des mortadelles, des pâtées, «*gélatine et confit.*» Ou des légumes préparés pour la cuisson. Ces corps épars sur le champ de bataille ne sont plus que des denrées alimentaires.

De cela découle une grande ambiguïté : ces images sont des images terribles, toutes dégoulinantes de sang, mais aussi des images grotesques, appartenant autant au monde de la « bouffe » qu'à celui de la mort. La strophe justement célèbre du chant XXVII transforme en chaudron la vallée de Roncevaux, ce qui est la conclusion logique de cette boucherie généralisée :

Et Roncevaux semblait un chaudron où cuisait
un énorme ragoût, rempli de sang,
de têtes et de pieds et d'autres abattis,
un vrai salmigondis bien bouillonnant,
qu'on aurait dit l'infernal bulicame,
sauf qu'il n'aurait baissé devant Nessus ;
et le vent fait parfois tourbillonner les jets
de sang dans l'air, et en paquets et nœuds les met (XXVII, 56).

Des images aussi fortes finissent par déboucher sur une interrogation d'ordre métaphysique. Ganelon, sur le point d'accomplir sa dernière trahison et se doutant de son échec final, nous donne sa réponse dans une réflexion où on entend comme un écho de l'Ecclesiaste :

et on se dit : « Si ce dessein échoue
à la fin, car parfois la Fortune s'embrouille,
peu importe ! Moi mort, morte une mouche en Pouilles. »
(XXV, 69, 6-8)

Le dernier mot n'est-il pas dit par l'image terrible d'un corps néantisé, ce qui reste du traître Falseron après qu'il a été tué de la main de Roland, une coquille de crabe vide :

Ses gens sont accourus avec célérité
et démontés, le cherchant de la main,
ont trouvé sa cuirasse, et dedans c'était vide
(comme un crabe jetant sa carapace) !
Ô cas étrange, ô l'étonnant prodige (XXVI, 71, 5-8) !

La dernière métaphore de la mort des bêtes est une carapace de crabe, qui n'est pas un vide mais un creux où le lecteur mettra ce qui lui semblera bon.

★

Le seul fait de choisir des thèmes, de les ranger dans un certain ordre, c'est évidemment déjà imposer un choix personnel et appauvrir le *Morgante*. De l'écheveau, on pourrait en effet tirer bien d'autres fils. Pour ne citer que quelques exemples parmi les plus évidents, on pourrait suivre le « pèlerinage gastronomique », selon l'expression de J.-P. Garrida, qui commence au chant I, avec le banquet des moines et se termine dans le chaudron de Roncevaux ; ou suivre le thème de la poursuite et de l'encerclement, que les images de la chasse et de la curée accompagnent si souvent ; ou dérouler le fil magico-théologique qu'il nous présente dès le chant II et qui culmine dans les dissertations du diable-théologien Astaroth[39] ; ou déchiffrer le « zibaldone » d'un petit noble ruiné plein de contradictions, hésitant entre soumission et révolte, plat moralisme et scepticisme sarcastique ; ou y voir une réflexion politique sur la gratitude comme fondement du pouvoir, sur la méchanceté comme ressort de l'histoire, ce que Momigliano a appelé le thème de Gan, liée à une méditation morale sur les vicissitudes de la Fortune et la relativité du bien et du mal, et bien d'autres encore.

S'il est bien difficile de trouver une pensée générale qui unisse ces différents thèmes, en revanche il est facile de voir comment ils se rejoignent, s'entrelacent, et même se génèrent les uns les

[39] E. A. Lebano, *I miracoli di Ronscivalle e la presunta ortodossia d'Astarotte*, in Italica, t. XLVI, 1969, p. 120-134 ; E. A. Lebano, *Note sulla religiosità di Luigi Pulci*, in *Forum italicum*, t. IV, 1970, p. 517-532.

autres. La brute comme l'homme avili sont deux images de l'homme privé de son âme et donc de l'homme en proie à la mort spirituelle. La vitalité animale et la voracité débouchent sur le thème gastronomique. Le thème eschatologique de l'abattoir est lié au thème gastronomique et au thème de la bestialité. Le thème de la poursuite renvoie d'un côté à la gastronomie, de l'autre à la mort. De ce foisonnement naît le sentiment d'une pensée cachée, mystérieuse, irritante pour certains, pour d'autres excitante.

Les caractères, parfois déconcertants, que nous avons rencontrés au fil de la lecture du *Morgante :* l'entrelacement du récit épique et de récits souterrains, la dialectique des aventures de la parole et de l'intertextualité, polysémie, polyphonie, la multiplication des comparaisons à sens eux-mêmes multiples, le détournement des genres littéraires, les métaphores implicites, les allégories ouvertes, auxquels on pourrait ajouter : l'insouciance de l'auteur envers son récit, l'inachèvement de certains épisodes, le souci d'établir un lien direct avec le lecteur, ouvrent ce récit à une multiplicité de lectures et lui donnent un caractère d'extraordinaire modernité.

Getto introduisait son analyse du *Morgante* en déclarant Pulci *inafferabile*, qui vous glisse entre les doigts, « insaisissable, non pas tellement par sa difficulté, qui est le propre de toute poésie et de toute présence spirituelle vaste et profonde, mais par sa mobilité particulièrement fuyante qui semble refuser toute proposition critique[40]. »

Certains auteurs nous ont cependant appris de nouveaux types de lecture. Des lectures où le lecteur dialogue avec le texte, comme Pulci lui-même avait dialogué avec les poèmes chevaleresques populaires, et peut-être avec l'*Orlando* et la *Spagna in rima*, pour les réinterpréter, les repenser, les réécrire. Plutôt que d'un texte « insaisissable », nous dirions donc aujourd'hui qu'il s'agit d'un texte « ouvert », où les jeux multipliés du sens et des mots se renforcent pour laisser au lecteur la liberté du choix de son interprétation comme dans les *Chants de Maldoror*, l'*Ulysse* de Joyce, les romans en morceaux de Gadda, Céline ou Queneau, le *Petrolio* de Pasolini. Cette liberté se paie parfois de quelques problèmes de lecture. C'est son respect qui néanmoins a inspiré le traducteur tout au long de son travail.

[40] Getto, *op. cit.* p.5.

NOTE SUR LA TRADUCTION

Jamais plaisir je n'ai pris à changer
En notre langue aucun œuvre étranger:
Car à tourner d'une langue étrangère
La peine est grande et la gloire légère.
Étienne de la Boëtie

Une tradition bien ancrée veut qu'une première traduction soit toujours imparfaite, voire « impure[1] ». Peut-être cette traduction du Morgante échappera-t-elle à cette malédiction, dont à vrai dire je saisis mal les fondements, puisque le *Morgante* a déjà été traduit en France au XVI[e] siècle, probablement aux alentours de 1530 par un certain Jean Bonfons: *L'Hystoire de Morgant le Géant..., nouvellement imprimé à Paris*. La traduction de Bonfons fit l'objet de plusieurs rééditions, la dernière en 1625[2]. Pour m'entourer de toutes les précautions et afin de mieux conjurer le mauvais sort, je crois néanmoins nécessaire de présenter le *projet de traduction* qui régit ce travail.

Je me réfère ici à des concepts qui ont été dégagés par A. Berman[3]: *position traductive* et *projet de traduction*. Avec cependant une difficulté, s'agissant d'une œuvre aussi longue que le *Morgante*, dont la traduction s'étale nécessairement sur beaucoup de temps, pour moi plusieurs années: comme ces notions définissent un processus itératif, positions et projets ne peuvent manquer d'évoluer au fil du temps. On peut lutter contre ce mouvement; on peut aussi essayer de l'utiliser pour accompa-

[1] J. Derrida, cité par A. Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris, 1995, p. 84.
[2] Je n'ai pas lu ce texte avant de me mettre à la traduction du *Morgante*, pas plus que je n'aurais lu aucune autre traduction, surtout récente, car je ne voulais pas être influencé par mon prédécesseur; une fois ma tâche accomplie, je n'ai plus envie de le faire. Je crois savoir qu'il constitue, à vrai dire, plutôt une réécriture qu'une traduction.
[3] A. Berman, *op. cit.*, p. 74-9.

gner un auteur qui lui aussi a évolué au cours d'un travail qui a duré vingt ans.

J'ai essayé de dire dans l'introduction la lecture que j'ai faite du *Morgante*. C'est évidemment cette lecture qui a inspiré ma traduction. J'ai cependant privilégié quatre préoccupations : restituer le rythme que le poème tient de sa forme prosodique ; respecter les mots du poème non seulement dans leur sens, mais dans leur son et dans leur position, maintenir la distance qui nous sépare du *Morgante*, rendre le mieux possible les jeux du langage pulcien.

Le parti que j'ai choisi ne facilite pas forcément la lecture d'un texte aux abords faussement faciles. D'autres partis l'eussent rendu plus aisée. Mais ce supplément de difficulté, d'ailleurs modeste, me semble être le prix à payer par le lecteur pour ne pas perdre par la traduction la liberté de dialogue que l'auteur lui octroyait dans le texte original.

1. *Une traduction en vers*

Pulci, peu discipliné dans les choses de la vie, s'est plié, parfois avec quelque désinvolture, aux contraintes d'une versification traditionnelle dans la poésie épique italienne et donc aisément reconnaissable par son lecteur : ses vers sont des hendécasyllables, regroupés en strophes de huit vers, dont les six premiers sont à rimes croisées et deux foix triplées, et les deux derniers à rimes plates, suivant la forme classique ABABABCC.

Il m'est apparu nécessaire d'introduire dans ma traduction un rythme métrique aussi structuré que celui auquel s'était soumis Pulci. Lorsqu'il s'agit de langues et de prosodies de même origine, la contrainte, pour qui a quelque pratique de la versification, je ne parle pas ici de poésie, est moindre qu'on ne le pourrait croire. La difficulté était plutôt de faire que ce rythme soit pour le lecteur français aussi facile à reconnaître que celui de l'hendécasyllabe pour le lecteur italien, tout en laissant entendre à ce lecteur français la musique si particulière du chant pulcien. En fait il s'agissait moins de retrouver vers par vers le mètre italien que de rendre le rythme global de la strophe du *Morgante*.

Je me suis finalement arrêté à la solution suivante : alterner alexandrins et décasyllabes sur les six premiers vers de l'octave[4],

[4] Cette alternance ne constitue pas un précédent : Maynard l'a utilisée dans plusieurs poèmes.

les deux derniers vers étant des alexandrins. Ce système me parait présenter les avantages suivant :
– assouplir la relative rigidité de ces deux types de vers en les combinant ;
– retrouver par le mètre le rythme que la rime imprime à l'octave du *Morgante* ;
– permettre de traduire tous les mots du poème, tout en évitant les chevilles, car 10+10, ce n'est pas assez de mots pour passer de l'italien, et surtout de l'italien poétique, dans une langue moins économe, mais à l'inverse, 12+12, c'est souvent trop.

Ces vers, alexandrins ou décasyllabes, sont comptés de façon classique. Aucun n'est (volontairement) faux et je crois avoir pour l'essentiel respecté de la prosodie ce que réclame notre oreille.

J'ai en revanche renoncé à donner une version entièrement rimée du poème. Cependant, je me suis efforcé de faire rimer ou au moins d'assonancer les deux derniers vers de l'octave pour rendre perceptible au lecteur le changement de strophes. De plus, chaque fois que les mots italiens m'en offraient l'occasion, je ne me suis pas privé d'utiliser dans les six premiers vers les triples rimes que la langue de départ m'offrait avec une certaine générosité. Enfin quand les vers de Pulci comportaient un jeu verbal : rimes équivoquées, léonines, dérivatives... j'ai essayé d'en donner une idée.

J'ai usé avec quelque liberté de la diérèse et de la synérèse, considérant qu'il s'agissait là de choix de lecture où se réfugie le modeste degré de liberté laissé au traducteur de poésie. Pour faciliter le travail du lecteur et conformément à un usage italien que je trouve commode, j'ai marqué les diérèses d'un tréma.

J'ai également usé avec grande liberté, mais sans avoir jamais le sentiment d'en faire plus que Pulci, des licences que permet la poésie dans l'orthographe (encor, avecques...) et dans la constructions (inversions, ellipses, anacoluthes...).

2. *Une traduction qui s'efforce de respecter le texte*

Je ne parle pas ici de fidélité au sens, qui me paraît aller de soi, étant au surplus observé qu'une version en vers ne comporte à l'expérience aucune contrainte particulière à cet égard par rapport à une version en prose, mais oblige au contraire à serrer de plus près le texte. La seule liberté que je me sois parfois permise

a été de remplacer un mot par un autre mot de sens différent, pour un effet de sonorité par exemple, quand cet effet me paraissait avoir plus de « sens » que le sens du mot. J'ai alors indiqué en note ce faux-sens volontaire.

Je parle donc surtout ici de respect du texte au sens le plus matériel qui soit, presque « géographique », ce que la proximité de la langue italienne et de la langue française justifie et en même temps facilite.

Je crois avoir traduit à peu près tous les mots du poème, même les mots qui auraient pu paraître redondants, inutiles, dictés par le souci d'obéir aux règles de la prosodie... Et autant que possible en traduisant un mot par un seul mot.

On ne peut cependant en rester à ce niveau de fidélité un peu caricatural dans sa globalité. L'amour de Pulci pour les mots se traduit par leur choix, mais aussi dans leur sonorité propre, leur combinaison, leur emplacement dans la phrase et dans le vers. Je me suis donc efforcé de suivre le rythme de la phrase de Pulci, même quand la vitalité débordante de son verbe fait cabrioler les mots hors de l'espace restreint du vers, en formant rejets, inversions, enjambements... Il en résulte que dans ce travail, en règle générale :

– à chaque vers du texte correspond un vers de la traduction.
– dans chaque vers de la traduction, les mots « tendent » à se ranger dans l'ordre du texte d'origine.

C'est un même souci de fidélité qui m'a conduit à respecter sans trop m'interroger certains désordres de la syntaxe, les changements brusques de temps, les constructions grammaticales hasardées, les mots impropres ou faibles, et jusqu'aux répétitions, en ne mettant qu'une borne à ce respect, qui était d'éviter de tomber dans le ridicule ou le grotesque, quand Pulci ne l'avait pas lui-même recherché. Ces supposés défauts contribuent en effet de façon essentielle à donner au discours pulcien sa saveur paradoxale et volontairement anachronique de langue parlée par un « courtisan ménestrel ».

J'ai également respecté les obscurités de ce texte, conformément à ma volonté de laisser sa lecture « ouverte », sans compter que je ne vois pas pourquoi le traducteur aurait la prétention d'être clair, quand les commentateurs les plus savants s'avouent perplexes. Lorsqu'un texte est obscur, la seule obligation du traducteur est de donner au lecteur de sa traduction les même élé-

ments que ceux dont dispose le lecteur du texte d'origine. Ce qui est déjà suffisamment difficile !

En revanche, contrairement à cette logique, j'ai dû à mon grand regret renoncer à traduire toujours par le même mot les mots à sens multiples de la langue d'origine, même quand ces mots ont un fumet particulier de « courtoisie » : *fiero, furia, furore, gentile, strano...* L'homonymie aurait été source de trop d'erreurs d'interprétation pour le lecteur et la contrainte, trop lourde pour le versificateur.

3. *Un usage tempéré d'une langue « différente »*

Le plaisir que l'on ressent à la lecture du *Morgante* est lié pour une part au sentiment d'entendre une voix doublement lointaine, s'agissant d'une voix parlant une langue étrangère et provenant d'un passé éloigné... J'ai donc estimé nécessaire d'établir une certaine distance entre la traduction du *Morgante* et le lecteur français, comme celle qui s'établit spontanément entre le lecteur italien et le texte de Pulci, lorsqu'il lit un poème écrit dans le florentin du XV^e^ siècle.

Le seul fait d'avoir écrit cette traduction en vers classiques, ou presque classiques, contribue déjà à établir cette distance, mais d'une façon que j'ai trouvée insuffisante. Je n'ai pourtant pas été jusqu'à utiliser la langue d'un autre temps, ce qui aurait réclamé un effort considérable au lecteur et au traducteur pour un résultat qui peut être discuté. Je me suis donc contenté de laisser venir sous ma plume, comme ils se présentaient, naissant du texte lui-même, presque d'eux-même... des mots du passé, plus souvent encore des tournures du passé. Que ces mots, ces tournures aient appartenu souvent à la langue de la Renaissance, rien de plus naturel : à aucun moment la langue française n'a été plus proche de l'italien.

J'avoue de plus qu'ils m'ont bien souvent facilité ma tâche de traducteur : par exemple en me permettant de restituer des jeux de mots que l'évolution des langues a fait disparaître : *monde* (nom) et *monde* (« propre », adjectif qui a disparu) ; de même une syntaxe plus souple permet au traducteur d'adapter le rythme de sa traduction à celui de la phrase pulcienne. Le danger serait pourtant de tomber dans le ridicule ou dans la facilité en utilisant des mots devenus trop lointains : j'ai pourchassé *l'ost franc*, le *souleoir* (malgré sa commodité).

En revanche, j'ai transcrit les noms propres italiens en français. La saveur de l'original s'y perd. Et un peu d'exotisme. Mais qui n'est guère de bon aloi. D'autre part, à dire vrai, ces héros ont presque tous la double nationalité, à supposer qu'ils aient une nationalité... De plus une traduction n'est pas en principe faite pour ceux qui connaissent la langue de l'original. Or pour ceux qui ne la connaissent pas, une pronociation nécessairement fautive leur fera perdre le rythme du vers sans pour autant qu'ils puissent jouir de la musique du mot d'origine. Enfin il ne me parait guère possible de mêler dans un même vers des mots appartenant à deux système différents d'accentuation[5].

4. *Une traduction qui mette en valeur la polyphonie du langage de Pulci*

Pour suivre Pulci sur les mille sentiers de son «aventure de la parole», il n'y a guère d'autre recette qu'un effort constant et une grande humilité. Je n'ai pas pour autant négligé de m'aider de certaines facilités pour plus d'efficacité dans le rendu de sa diversité linguistique. Pour traduire le niveau dialectal ou même populaire, j'ai utilisé un argot parisien, ou plutôt sa transposition littéraire. À l'inverse j'ai utilisé un pastiche plus ou moins ronsardisant pour les morceaux de style «relevé», bien souvent parodiques. J'ai résolu de la façon suivante le problème que pose la traduction des proverbes, locutions proverbiales, expressions idiomatiques, qui constituent une des manifestations les plus fréquentes de l'intertextualité de Pulci: introduire l'équivalent français quand il en existe un proche de l'italien; sinon, traduire le texte mot à mot, en donnant en note l'équivalent français. J'ai enfin pensé aider le lecteur à identifier les passages appartenant à des genres non épiques en leur mettant un titre ou en utilisant une typographie particulière, par exemple pour les fables, les éloges, les épitaphes, les lettres, simple astuce de présentation que l'on peut contester.

C'est ici qu'il me faut parler des notes. Certains les trouveront trop nombreuses, d'autres, insuffisantes, d'autres en critiqueront même l'existence. En fait ces notes sont rarement liées aux problèmes de traduction; essentiellement les deux cas que j'ai indi-

[5] Au surplus je peux me couvrir de l'autorité de l'Arioste, qui lorsqu'il doit citer des noms anglais, les transpose en italien (chant X, 75-81).

quées, les faux-sens volontaires d'une part, d'autre part les proverbes et locutions proverbiales, en tout deux douzaines de notes. La majorité d'entre elles a pour objet d'éclairer l'intertextualité foisonnante du Morgante en mettant en valeur la diversité des apports culturels qui tissent le poème : textes testamentaires, textes de la littérature classique latine, citations *des Trois couronnes*, Dante, Boccace et Pétrarque.

★

Je n'érige pas ces choix en doctrine et reconnais très volontaires que chacun d'entre eux peut fort légitimement être critiqué. En revanche, je demande que l'on prenne en considération leur intime liaison avant de prononcer un jugement sur ce travail. Prenons par exemple l'utilisation de la prosodie (point n° 1) : elle repousse les limites au delà desquelles le « calque géographique » (point n° 2) verse dans le ridicule ; elle contribue à créer une distance entre le texte et le lecteur (point n° 3) ; elle facilite l'expression d'une lecture intertextuelle (point n° 4). Ainsi ont-ils au moins le mérite de la cohérence.

Je ne doute pas que Pulci ai suivi mon travail du haut du ciel, où il se trouve certainement, peut-être pas au plus haut de la rose mystique, mais au moins dans les pétales plus modestes, qui doivent parfaitement lui convenir. Aussi me pardonnera-t-il si j'ai parfois trahi sa pensée et son art. Peut-être même acceptera-t-il de me protéger des critiques injustes, comme lui-même fut protégé par son Morgante :

> *Et je sais que là-haut il y a mon Morgante ;*
> *si donc j'entends ici quelque censeur,*
> *même du ciel, Morgante usera du battant*
> *Pour lui carder le poil grâce à quelque expédient.'*
> (XXVIII, 136, 4-8).

Pour les justes critiques, bien sûr, je les accepte et même les sollicite.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE.

Éditions modernes du Morgante

F. Ageno, *Morgante*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1955, reprise en édition de poche chez Mondadori, coll. Oscar Classici, 1994.

G. Dego, *Morgante*, Milano, Rizzoli, coll. BUR, 1992.

D. De Robertis, *Morgante e lettere,* Sansoni,1962, (3e éd. revue en 1991).

G. Fatini, *Morgante*, UTET, 1948, 2e éd. revue en 1984 (une nouvelle édition doit paraître prochainement).

D. Puccini, *Morgante*, Milano, Garzanti, coll. Grandi libri, 1989.

R. Ramat, *Il Morgante*, Milano, Rizzoli, 1961.

Les éditions récentes reprennent le texte établi par De Robertis. On trouvera également dans son édition les lettres de Pulci. Les autres oeuvres de Pulci à l'exception du *Ciriffo Calvaneo,* dans *L. Pulci, opere minori*, a cura di P. Orvieto, Milano, Mursia, 1986.

Traduction en français

Le *Morgante* n'a été traduit en France qu'une seule fois, au XVIe siècle: *L'Hystoire de Morgant le Géant (...) nouvellement imprimée à Paris par Jean Bonfons,* Paris, s. d. (probablement aux alentours de 1530). Il fit l'objet de plusieurs rééditions, la dernière par N. Oudot à Troyes en 1625.

Études générales

L'*Encyclopedia Britannica* fournit une bonne présentation générale de Pulci et de son œuvre.

La bibliographie du *Morgante* est considérable. On en trouvera un état plus complet dans l'édition de D. Puccini. Voir également E. A. Lebano, *Cent' anni di bibliografia pulciana: 1883-*

1983 et G. Rati, *L. Pulci e la critica (1944-1984),* in *Cultura e scuola*, XXIII, 1984, n. 91, p. 7-24. Les quelques titres indiqués ci-dessous ne représentent qu'un choix de lectures qui ont parues au traducteur particulièrement intéressantes en raison des éclairages qu'elles apportaient au *Morgante*.

L'étude de D. De Robertis est une somme, mais demande à être absorbée par petites quantités.

Il n'est pas inintéressant de lire comme exemple de lecture historiquement datée les pages que De Sanctis consacre à Pulci dans sa grande *Storia della litteratura italiana*, cap. XI, Le stanze (p. 370-376, in Oscar Classici, 1994 chez Mondadori).

Pour les problèmes de datation des chants, voir Ilkins, Publications of the Modern Language Association of America LXVI, 1951, p. 244-50.

I. Bussani. *L. Pulci e il romanzo cavallaresco*, Torino, 1933.

B. Bart, *Aspects of the comic in Pulci et Rabelais*, in *Modern language Quaterly*, t. XI, 1950, p. 56-63.

S. Carrai, *Le muse dei Pulci*, Napoli, Guida, 1985.

Mark Davie, *Half-serious rhymes, The narrative poetry of Luigi Pulci*, Irish Academic Press, 1998, Dublin.

D. De Robertis, *Storia del Morgante*, Firenze, Le Monnier,1958.

J.-P. Garrido, *Le thème de la grande "bouffe" dans le Morgante de L. Pulci*, in *La table et ses dessous*, Cahiers de la Renaissance italienne n° 4, études réunies par A. Fiorato et A. Fontes-Baratto, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999.

G. Getto. *Studio sul Morgante*, Firenze, 1967.

A. Gianni, *Pulci uno e due*, Firenze, La Nuova Italia,1967.

E. A. Lebano, *I miracoli di Ronscivalle e la presunta ortodossia d'Astarotte*, in *Italica*, t. XLVI, 1969, p. 120-134, *Note sulla religiosità di Luigi Pulci,* in *Forum italicum*, t. IV, 1970, p. 517-32.

G. Mariani, *Il Morgante e i cantari trecenteschi*, Firenze, Le Monnier,1953.

S. Nigro, *Pulci e la cultura medicea*, Roma-Bari, Laterza, 1972.

P. Orvieto, *Pulci medievale*, Roma, Salerno, 1978.

L. Pirandello, *L'umorismo*, Milano, Mondadori, 1973.

A. Savinio, *Luigi Pulci*, in *Libera cattedra di storia della civiltà fiorentina: il Quattrocento*, Firenze, Sansoni, 1954.

CHRONOLOGIE

Le portrait de L. Pulci que peignit Filippino Lippi au mur de la chapelle Brancacci montre dans un visage aux traits durs un regard refermé sur lui-même, une bouche aux commissures tombantes, un peu amère. Son caractère était mélancolique, sa santé faible et il fut souvent malade.

En dehors du *Morgante*, son œuvre la plus connue, L. Pulci est l'auteur d'œuvres nombreuses, qu'il est difficile de dater, parfois même de lui attribuer avec certitude :

– des compositions poétiques de genre variés, souvent d'origine populaire mais que la littérature « noble » se réappropriait : strambotti, rispetti, ballate, frottole... parfois attribués à Lorenzo ou à Poliziano ; le poème rustique de la *Beca da Dicomano*, qui imite la *Nencia da Barberino*, attribuée le plus souvent à Lorenzo.

– deux poèmes chevaleresques : *la Giostra*, qui a été composée « en l'honneur de la joute donnée à Florence par le Magnifique Laurent l'aîné en l'an 1468 » (1469 selon la datation actuelle) ; le *Ciriffo Calvaneo*, un poème épique en sept chants commencé par son frère Luca et que Luigi a poursuivi en y intégrant des morceaux du *Morgante*.

– il est enfin l'auteur de nombreuses lettres et de sonnets polémiques qu'il a utilisés comme armes de guerre dans sa bataille contre le néo-platonisme de Marsile Ficin et de Matteo Franco : si leur qualité littéraire est très supérieure à celle de ses contradicteurs, elle n'a pas suffit à lui faire gagner une guerre perdue d'avance. Sa dernière œuvre est une « confession », qui selon la formule de D. Puccini, serait l'acte d'un homme « vaincu plutôt que convaincu ».

1432. Luigi Pulci est né le 16 août à Florence d'une famille noble, jadis riche, mais tombée dans la gêne. Il aura deux frères, Luca et Bernardo, tous deux poètes reconnus en leur temps, et deux sœurs.

1449. Naissance de Lorenzo de Medici.

1451. Mort du père de L. Pulci, Jacopo di Francesco. Les frères de L. Pulci s'engagent dans le commerce de la banque ; lui-même entre comme homme de confiance chez un riche marchand, intime des Medici, Francesco Castellani, qui le prend en amitié et l'aide à se doter d'un culture classique.

1460. Pulci est introduit au Palazzo Medici par Francesco Castellani. La pieuse et savante mère de Lorenzo, Lucrezia Tornabuoni, le prend sous sa protection et en fait le compagnon de son fils, pour lequel il se prend d'amitié. Il

aurait commencé le *Morgante* au printemps de 1461 à la demande de cette dernière.

1462. Cosme de Medici demande à Marsile Ficin de traduire Platon et lui confie la charge de fonder l'Académie Médicéenne.

Juin 1465. Luigi et Bernado sont bannis de Florence en raison des dettes contractées par Luca. Ils peuvent rentrer à Florence à la fin de l'année suivante sur intervention de Lorenzo.

1467/8. Voyages à Pise de L. Pulci, où il se lie avec Benedetto Dei, grand voyageur, cultivé et quelque peu aventurier.

1469. Luca, déclaré en faillite, est enfermé aux *Stinche*, la prison pour dettes de Florence, où il mourra en avril suivant.
Marsile Ficin écrit ses *Commentaires sur le Banquet de Platon*. 3 décembre : mort de Piero de Medici. Lorenzo de Medici prend sa succession.

1470. À la fin de l'année. L. Pulci se rend à la grotte de la sibylle à Norcia.

1471. Voyage à Naples, afin d'ouvrir un guichet de banque pour le compte des Medici.

1471-2. Pulci interrompt l'écriture du *Morgante* au chant XXIII. Une première édition, aujourd'hui perdue, est mise à l'impression entre 1472 et 1478.

1472. Voyage à Rome, où Pulci accompagne Clarice. Il y rencontre Zoé Paléologue, la fille du tyran de la Morée.

1473. Voyages à Bologne, Milan, Venise, pour le compte de Lorenzo. Il rencontre Roberto di Sanseverino, condottiere au service de Milan.

1473/4. Pulci épouse Lucrezia dei Albrizzi sur les instances de Lorenzo. Il en aura quatre fils.

1473. Entrée de Poliziano et de Matteo Franco à la cour des Médicis. Une vive amitié unit Pulci au premier, cependant qu'il éprouve pour le second une antipathie croissante.

1474/5. Polémique avec Matteo Franco, qui se double bien vite d'une polémique avec Marsile Ficin. Sonnets « blasphématoires. »

Pulci renforce ses liens avec Roberto di Sanseverino et s'éloigne de plus en plus de Florence et de la cour du Magnifique, à la fois parce qu'il se sent étranger au néo-platonisme envahissant de l'entourage de Lorenzo et par souci d'améliorer ses affaires peu florissantes.

Entre 1474 et 1479, voyages à Bologne, Pise, Florence.

1479. Épisode de la « conversion » de Pulci par Fra Mariano da Gennazzarro. C'est probablement cette même année que Pulci reprend le *Morgante*. Poliziano quitte Florence.

1480/81. Édition séparée de l'épisode de Morgante et Margoutte.

1481/82 : Éditions en vingt trois chants du *Morgante* à Florence (Ripoli) et à Venise (Luca).

25 mars 1482. Mort de Lucrezia Tornabuoni.
Début de la prédication de Savonarole à Florence. *Théologie platonique de l'immortalité de l'âme* de Marsile Ficin.

7 février 1483. Première édition complète du *Morgante* en 28 chants.

1484. La *confession* en terzines. Luigi Pulci meurt à Padoue en octobre. L'Église refusa de l'enterrer en terre consacrée.

CHANT I

Invocation (1-2).
La commande de Lucrèce (3-7).
Où l'on voit Roland, irrité contre Charlemagne, quitter la Cour pour chercher l'aventure en pays sarrasin (8-18). Son arrivée dans un monastère qu'assiègent trois géants. Comment il en tue deux et convertit le troisième, Morgante, qui décide de l'accompagner (19-54). Le séjour de Roland et Morgante au monastère (55-86).

1. A l'origine, était le Verbe, auprès de Dieu,
et le Verbe était Dieu, et Lui, le Verbe :
telle fut l'origine (à ce qu'il me paraît),
et rien sans Celui-ci ne se peut faire[1].
C'est pourquoi, ô Seigneur doux, juste et charitable,
envoie-moi seulement un de tes anges,
afin qu'il m'accompagne et rende à ma mémoire
une très mémorable, ancienne et belle histoire.

2. Et toi, Vierge Marie, toi fille, épouse et mère[2]
de ce Seigneur, qui te donna la clé
du ciel et de l'abîme et de toutes les choses,
lorsque t'a dit ton Gabriel : « *Ave* »,
puisqu'à tes serviteurs tu es si attentive,
de vers chantants et d'un style doux et lisse
embellis mon poème en ta grande bonté,
et jusqu'au bout veuille éclairer mes facultés.

[1] Les quatre premiers vers du poème s'inspirent de l'Évangile selon saint Jean :
Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui et sans lui rien ne fut. (Jean I, 1-3 ; traduction Bible de Jérusalem).

[2] Cette invocation à la Vierge se nourrit de trois citations de Dante :
Vers 1 : *Vierge et mère et fille de ton Fils...* (*Par.*, XXXIII, 1).
Vers 2/3 : *Qui pour ouvrir au pur amour, tourna la clé...* (*Purg.*, X, 42).
Vers 4 : *En ce jour où fut dit "Ave"...* (*Par.*, XVI, 34).
À vrai dire ces diverses qualifications de la Vierge sont des *topoi* de la littérature médiévale. Dans la ballade qu'il lègue à sa mère et qui peut être datée de l'année 1461, c'est-à-dire au moment où Pulci commence à écrire le *Morgante*, Villon écrit :
Dame du ciel, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus...
On peut aussi rappeler le vers de Rutebeuf dans les « *IX joies Notre-Dame* » : *Tu es et vierge et fille et mère...*

3[3]. C'était dans la saison où Dame Philomèle[4]
près de sa sœur se lamente et gémit,
car elle se souvient de son antique peine,
et dans les bois énamoure les nymphes;
c'était l'heure où Phébus calmement son char mène,
car il n'oublie jamais son Phaéton[5],
et où il apparaît juste sur l'horizon,
ce qui fait que Tithon se déchire le front[6],

4. lorsque je mis à l'eau ma petite nacelle,
pour obéir à qui doit obéir
toujours l'esprit, en s'escrimant en vers et prose[7],
et que je pris pitié de Charlemagne[8];
car tous ceux que la plume a portés au pinacle,
seraient, je sais, surpassés par sa gloire:
mais à ce que je vois, cette histoire de Charles
a été mal comprise et écrite plus mal.

5. L'avait dit autrefois Léonard l'Arétin[9]:
s'il avait eu un chroniqueur sérieux,

[3] Si les deux strophes d'ouverture paraissent pénétrées d'un sentiment authentique et touchant de confiance en Dieu, et plus encore en Marie, en revanche les six strophes suivantes, qui ont pour objet selon la plus pure tradition de la poésie épique de présenter le sujet du poème, pourraient à bon droit inciter le lecteur moderne à refermer le livre sans plus attendre: les allusions mythologiques et littéraires qui les émaillent ne le touchent guère; il ne saisit pas le contexte historique qui les sous-tend (rapprochement entre la France et Florence). Pour tout dire elles sont, sauf pour l'érudit et l'historien, bien ennuyeuses. Le poème ne démarre vraiment qu'avec la strophe 9.

[4] Philomèle, sœur de Procné, fut violée par le mari de cette dernière, Térée. Pour se venger Philomèle tua son fils et le lui fit manger. Les Dieux transformèrent tout le monde en oiseaux: Procné, en hirondelle; Philomèle, en rossignol; Térée, en huppe.

[5] Lié par un vœu, Apollon-Phébus, père de Phaéton, fut obligé de confier à ce dernier le char solaire. Phaéton, grisé par la course, laissa le char approcher trop prés de la terre, qui commença à griller. Pour la sauver de l'incendie Zeus dut foudroyer le téméraire.

[6] Tithon, le vieux mari de l'Aurore, abandonné tous les matins par son épouse.

[7] Tout cela pour dire, avec nombre de références à Dante et à Pétrarque, en manière d'exercice de virtuosité amusée, que le poème a été commencé un matin ensoleillé de printemps, à la demande de Lucrezia Tornabuoni, ce qui n'est pas forcément à prendre au pied de la lettre...

[8] Il est possible que cet éloge de Charlemagne s'explique par le rapprochement que les Médicis effectuaient avec la France.

[9] Léonardo Bruni, humaniste né à Arezzo, fit ses études à Florence, pour laquelle il professa toujours une vive admiration. Il fut chancelier de la Seigneurie de 1427 à sa mort en 1444. Il écrivit en particulier une histoire de Florence en douze volumes. Rien n'indique qu'il ait eu l'opinion que lui attribue Pulci, qui est coutumier de ce genre d'allégations.

au lieu d'avoir ou un Heurmann ou son Turpin[10],
qui eût intelligence et diligence,
Charles serait tenu pour un homme divin,
vu qu'il a eu victoires et grands règnes
et qu'il fit beaucoup plus pour l'Église et la Foi
assurément qu'il ne se dit ou ne se croit.

6. Que l'on regarde encore à Saint-Libératoire,
ce monastère auprès de Ménapelle[11],
construit en son honneur, là-bas dans les Abruzzes,
où livra grands combats et fit tueries
un roi des sarrasins, que notre empereur Charles
tua avec tant de gens infidèles,
et l'on y voit tant d'os, ainsi que tant le savent,
qu'il n'y en aura tant au val de Josaphat[12].

7. Mais le monde ignorant et aveugle n'estime
ses qualités, comme je voudrais voir.
Florence, toi aussi tu possèdes des signes
de sa grandeur, et toujours les auras :
toutes les traditions de belle courtoisie,
qui se peuvent gagner ou conserver
avec l'esprit, avec l'argent, avec la lance,
toutes nous sont venues du noble sang de France[13].

8. Douze, les paladins qu'il avait à sa cour,
Charles ; Roland est le plus sage et grand ;
le traître Ganelon l'a conduit à la mort,
à Roncevaux, ourdissant guet-apens,
où avec tant de force il sonna de son cor :
au soir du douloureux carnage, quand[14] ...
c'est ainsi que dans sa Comédie, Dante en parle,
en un ciel fortuné le plaçant avec Charles[15].

[10] Heurmann, qui est probablement un personnage de pure invention, est cité par Andrea de Barberino, dans ses *reali di Francia*, comme une de ses sources. Turpin, qui est lui un personnage bien réel, est considéré à tort par Pulci comme l'auteur de la *Vita Caroli*.
[11] Une petite ville à 25 km au sud-ouest de Pescara.
[12] La vallée où se tiendra selon les Écritures le Jugement universel.
[13] Pulci fait ici allusion à la légende selon laquelle Florence aurait été reconstruite par Charlemagne après sa destruction par les Goths. La famille des Pulci se targuait d'avoir une origine française.
[14] Dante, *Enf.*, XXXI, 16.
[15] Il s'agit du ciel de Mars où se retrouvent tous ceux qui sont morts en combattant pour la foi, selon la cosmographie de Dante : voir *Par.* XVIII, 43.

9. C'était pendant la fête, icelle de Noël;
Charles, sa cour, il l'a toute à Paris:
le premier rang, comme j'ai dit, Roland le tient;
voici Astolph, le Dane et Anseïs;
se font cérémonies et pompes fastueuses,
et l'on célèbre hautement saint Denys;
Engelier de Bayonne et le comte Olivier
y sont venus avec le noble Bérenger.

10. Il y avait Avole et Avin et Otton,
le paladin Richard de Normandie,
et Naimes l'avisé et le vieux Salamon,
Gauthier de Moulihon avec Baudouin,
(celui-ci, c'est le fils du méchant Ganelon):
il est heureux, le fils du roi Pépin,
si bien que d'allégresse il sanglote sans fin,
en voyant rassemblés tous ses chers paladins.

11. Mais bien dissimulée, la Fortune nous guette
afin gâcher sans cesse tous nos actes.
Pendant que Charlemagne en prenait à son aise,
Roland gouverne en parole et en fait
la Cour et Charlemagne et tout ce qui s'ensuit.
Gane en crevait de dépit, le maudit,
et à Charles un jour il entreprit de dire:
«Devrons-nous donc toujours à Roland obéir?

12. Déjà millïers de fois, j'ai pensé te le dire:
montre Roland trop grande présomption.
Nous sommes là, rois, ducs, comtes, à te servir,
Naimes, Ogier, Otton et Salamon,
chacun tout prêt à t'honorer, à t'obéir.
Que lui seul ait ta considération,
nous ne le souffrirons et nous nous refusons
à ce qu'un enfançon nous fasse la leçon.

13[16]. Tu avais commencé dès les champs d'Aspremont
lui expliquer qu'il était un héros
et avait accompli des exploits à la source[17].
Mais n'eut été cet excellent Gérard,

[16] Les strophes 13 et 14 ont été ajoutées dans l'édition en vingt-huit chants. Elles font allusion à des exploits antérieurs de Roland, racontées par des chansons de geste populaires.
[17] Andrea da Barberino raconte dans *l'Aspromonte* que lors d'une campagne menée par Charlemagne en Calabre, Roland avait tué Almonte, fils du roi Agolante, près d'une source et lui avait pris ses armes et son cheval Velliantin.

moi, je sais bien qu'Almonte aurait eu la victoire;
mais Gérard ne pensait qu'à leur drapeau,
si bien qu'on aurait dû ce jour le couronner:
Charles, c'est lui qui a de toi bien mérité.

14. Souviens-toi, quand tu es descendu en Gascogne
qu'envahissait l'armée venue d'Espagne,
le peuple des chrétiens aurait connu la honte,
s'il n'avait déployé sa grande force.
On doit toujours dire le vrai, quand il le faut:
mon empereur, sache-le, tous se plaignent.
Quant à moi, je m'en vais retraverser ces monts,
que j'ai passés avec mes soixante-deux comtes.

15. Il faut que ta grandeur se répande sur tous
et que chacun en obtienne sa part;
tout le monde à la Cour se lamente de ça:
penserais-tu que cet homme, c'est Mars?»
Roland un certain jour entendit ces paroles,
comme il était assis, seul à l'écart:
cela lui a déplu, que Gane ait dit ces choses,
mais que Charles l'ait cru, encor plus l'indispose.

16. Et il voulut de son épée trucider Gan,
mais Olivier entre eux s'interposa
et lui ôta des mains son épée Durandal
et du mieux qu'il a pu, les sépara.
C'est alors que Roland s'en prit à Charlemagne:
peu s'en fallut qu'il ne le tue sur place;
et il s'est éloigné de Paris, solitaire,
enragé de douleur et crevant de colère.

17. Et des mains d'Hermeline, épouse du Danois,
il prit la Courte, et puis il prit Rondel[18],
et puis se mit en route afin de gagner Blaye[19].
Quand elle a vu son homme, Aude la Belle
afin de l'embrasser lui a tendu les bras:
Roland, dont la cervelle est égarée,
quand elle lui a dit: «Bienvenue, mon Roland»,
sur la tête voulut lui donner de l'épée.

[18] Rondel est le cheval d'Olivier; la Courte, ainsi nommée parce qu'elle avait perdu sa pointe, est l'épée du Danois.
[19] Blaye en Gironde, dont il était seigneur.

18. Comme le fait un homme aveuglé de fureur,
il crut frapper Gane réellement :
Aude la belle en eut grande stupéfaction.
Roland reprit ses esprits brusquement,
et son épouse alors s'empara de la bride ;
il descendit de cheval prestement ;
et il a raconté toute chose à icelle,
et il prit quelques jours de repos avec elle.

19. Il finit par partir, emporté par la rage,
et décida d'aller en Paganie ;
et pendant qu'il chevauche, il repense sans cesse,
sur le chemin, à ce traître de Gan.
Chevauchant au hasard d'un endroit à un autre,
en un désert tomba sur un couvent,
en une terre obscure[20], un pays fort lointain,
un pays séparant les chrétiens des païens.

20. Son abbé s'appelait le Père de Clermont :
il descendait du sang même d'Anglante.
Au-dessus du couvent s'élevait un grand mont
où habitaient de féroces géants.
Le premier de ceux-ci s'appelait Passemont,
un autre Albâtre, et le dernier Morgante :
de leur fronde ils lançaient des pierres de là-haut
et chaque jour menaient quelque nouvel assaut.

21. Les pauvres moinillons ne pouvaient pas sortir
de ce couvent, pour l'eau ou pour le bois.
Roland frappe à la porte, ils refusent d'ouvrir,
jusqu'à ce que l'abbé l'accepte enfin.
Quand il fut dans les lieux, il entreprit de dire
que Celui qui était né de Marie,
il l'adorait, était chrétien et baptisé,
et comment il était au couvent arrivé.

22. L'abbé lui répondit : « Sois donc le bienvenu.
Ce que j'ai, avec joie, je te le donne,
puisque tu crois aussi dans le Fils de Marie.
Et pour que tu n'y voies discourtoisie,

[20] *Luoghi scuri* : l'expression revient souvent. Faut-il comprendre des lieux peu connus ? Ou des lieux ténébreux, parce que recouverts par la forêt ? Certains commentateurs y trouvent un écho de la *selva oscura* par laquelle s'ouvre la *Comédie*, la forêt des erreurs de la vie...

nous te dirons, baron, la raison pour laquelle
nous refusions de te laisser entrer,
et pourquoi ne voulait ce moine ouvrir la porte :
qui vit dans la terreur, agit de cette sorte.

23. Quand je vins habiter, au début, cet endroit,
bien que ces monts fussent des lieux obscurs,
ainsi que tu le vois, on pouvait y aller
sans avoir peur, parce qu'ils étaient sûrs :
des fauves seulement il fallait se garder ;
ils nous firent souvent grandes terreurs.
Mais maintenant il faut, lorsqu'on veut y aller,
des animaux humains encore nous garder.

24. Ce sont plutôt ceux-ci qui au piquet nous mettent :
sont ici apparus trois fiers géants,
venus de je ne sais quel pays ou quel règne ;
mais très méchants, tous autant l'un que l'autre.
Force unie à l'esprit et à méchanceté,
tu sais, peut tout ; et on n'est pas de force[21] :
perturbent ces géants tellement nos prières
que j'attends qu'on m'ait dit ce qu'il convient de faire.

25. Nos Pères qui nous ont précédés au désert,
s'ils faisaient bien œuvres saintes et justes,
pour bon service avaient de Dieu un bon retour ;
ils ne vivaient, crois-moi, des seuls criquets :
la manne, c'est certain, pleuvait du haut du ciel ;
ici on doit goûter et déguster
les pierres qui souvent pleuvent sur nous des monts
et que nous expédient Albâtre et Passemont.

26. Le troisième, Morgante, encore plus féroce,
arrache pins, hêtres, peupliers, chênes
qu'il jette jusqu'ici ; voilà la vérité :
je ne peux pas m'empêcher d'enrager. »
Pendant qu'ils échangeaient ces mots au cimetière[22],
une pierre écroupa presque Rondel,
que les géants avaient lancée de tout là-haut,
si qu'il dut sous le toit se réfugier d'un saut.

[21] *Là où l'intelligence*
à puissance s'ajoute et à méchanceté,
on ne peut contre ça trouver de protection. (*Enf.* XXXI, 55, 7).

[22] Le cloître où sont ensevelis les moines.

27. « Mets-toi vite à couvert, chevalier, de par Dieu !
disait l'abbé, c'est la manne qui tombe. »
Roland lui répondit : « Mon Révérend Abbé,
il ne veut plus que paisse mon cheval :
il le souhaiterait guérir d'être rétif[23] ;
ce roc paraît par un bon bras lancé. »
L'abbé lui répondit : « Certes je ne t'engagne :
je crois qu'un de ces jours, jetteront la montagne. »

28. Le chevalier Roland a fait panser Rondel
et préparer pour lui de quoi manger.
Puis il a dit : « L'abbé, je veux aller trouver
qui lança ce pavé à mon cheval. »
L'abbé lui répondit : « C'est en frère attentif
que je te donne un avis impartial :
preux, je te déconseille une telle sortie,
parce que, j'en suis sûr, tu y perdras la vie.

29. Ce Passemont porte à la main trois javelots,
tous trois des fouets et frondes et bâtons :
tu sais que les géants plus que nous sont gaillards
parce qu'ils sont plus gros que nous ne sommes ;
si malgré tout tu y allais, fais attention,
car ce sont gens très méchants et très forts. »
Roland lui répondit : « Allons, nous verrons bien ! »
Par le désert à pied prit des monts le chemin.

30. Le père abbé lui fit une croix sur le front :
« Va, sois béni et de Dieu et de moi. »
Roland, après qu'il eut escaladé le mont,
se dirigea comme l'abbé l'avait
indiqué, vers l'endroit où était Passamont ;
lequel, voyant que Roland était seul,
longuement le toisa, par derrière et devant,
et puis lui proposa demeurer son servant ;

31. et il lui promettait qu'il serait bien traité.
Roland lui dit : « Insensé sarrasin,
je suis venu à toi, parce que Dieu le veut,
pour te tuer, et non comme larbin ;
à ses moines tu as causé grand préjudice :
il est lassé de toi, chien de mesquin. »

[23] Personne n'avait réussi à dompter Rondel jusqu'à ce que Bœuf d'Antonin au bout de sept ans en vienne à bout.

Le géant a couru s'armer à toute allure,
en entendant Roland lui dire ces injures.

32. Une fois revenu où l'attendait Roland,
qui n'avait pas abandonné ses buts[24],
il fit tourbillonner la corde sur le champ,
et il lança de la fronde une pierre,
qui est venue frapper au crâne en tournoyant
comte Roland, et son heaume en résonne;
et telle est la douleur qu'il tombe évanoui,
mais plus que mort paraît, tant il est estourbi.

33. Passamont a pensé qu'il était vraiment mort,
et dit: «Je veux aller me désarmer;
ce triste va-nu-pied, pour qui m'avait-il pris?»
Mais Christ jamais ne délaisse les siens,
et surtout pas Roland, qu'Il serait dans son tort.
Quand le géant part ôter son armure,
en ce même moment, Roland revient à lui
et retrouva soudain sa force et son esprit.

34. Et cria fortement: «Hé, géant, où vas-tu?
Tu pensais bien que tu m'avais tué!
Retourne d'où tu viens, car si tu n'as pas d'ailes,
tu ne peux m'échapper, chien renégat:
c'est par la trahison, que tu m'as assommé!»
Lors le géant est frappé de stupeur,
il arrête son pas, se retourne en arrière,
puis se baisse pour prendre une pierre par terre.

35. Baron Roland tenait la Courte nue en main;
frappe à la tête et la Courte trancha:
par moitié a fendu le crâne du païen
et Passemont, frappé à mort, s'effondre;
et pendant qu'il s'abat, le brutal, le vilain,
dévotement blasphémait Macomet[25];
mais lorsque blasphémait le hautain, le superbe,
Roland, lui, remerciait et le Père et le Verbe,

36. disant: «Combien ta grâce aujourd'hui m'a comblé!
Toujours serai, Seigneur, ton obligé:

[24] La *bomba*: dans les jeux d'enfants, aux barres par exemple, le lieu que l'on quitte et où il faut revenir sans avoir été touché par l'adversaire.
[25] Mahomet, mais aussi: Macomet, Macom, Macommetto... L'auteur n'est pas fixé et de toute façon confond le prophète et son dieu tout au long du poème.

c'est par Toi, je le sais, que ma vie fut sauvée,
quand je tombai sous le coup du géant;
l'aune de l'équité mesure tous tes actes:
notre vertu ne vaut rien sans ton aide.
Je t'en prie, dessus moi veuille ta main tenir,
pour que je puisse encore à Charles revenir.»

37. Quand il eut dit ces mots, il reprit son chemin
et retrouva Alabastre plus bas;
celui-ci s'efforçait, quand il le rencontra,
d'extirper un rocher d'une falaise.
Quand il fut près de lui, Roland l'interpella:
«Songerais-tu, gredin, lancer ce bloc?»
Alabastre, aussitôt qu'il entendit ce cri,
sans perdre un seul instant, la sienne fronde prit,

38. et lança un rocher vraiment considérable,
tellement que Roland dut l'esquiver[26],
car si ce coup l'avait trouvé sur son chemin,
point n'aurait eu besoin d'un médecin.
C'est alors que Roland déploya sa puissance:
dans le pubis toute l'épée lui mit,
et tomba raide mort ce géant paltoquet
et lui non plus n'oublia pas son Macomet.

39. Morgante s'est bâti un palais à sa guise,
fait de rameaux, de pierres et de terre;
dedans, selon son goût, il a toutes ses aises,
dedans, la nuit, il s'enferme et repose.
Roland frappe à la porte, et cela l'indispose,
car le géant à son somme s'arrache.
Il s'en vient lui ouvrir avec l'esprit hagard,
car il venait d'avoir un affreux cauchemar.

40. Il lui avait semblé qu'un féroce serpent
l'a attaqué; et d'invoquer Macom;
mais ce Macomet-là n'avait servi à rien;
et d'invoquer Jésus le bien-aimé
et Lui finalement l'avait su délivrer.
Il s'en vint à la porte et dit ces mots:
«Qui c'est qui frappe là?» toujours en grommelant.
«Tu le sauras bientôt, lui répondit Roland.

[26] Au lieu de se contenter de le repousser d'un coup de bouclier.

41. Je viens pour t'infliger le sort de tes deux frères ;
de tes péchés, je suis la pénitence ;
j'ai été envoyé par ces malheureux moines,
comme le veut la sainte Providence :
pour le mal qu'indûment vous fites à ces gens ;
le Ciel ainsi a rendu sa sentence.
Sache bien que déjà plus froids que des pilastres
j'ai laissé Passemont ainsi que l'Alabastre. »

42. Morgante répondit : « Ô gentil chevalier,
par ton Dieu, ne me dis tant d'invectives.
De grâce, je voudrais savoir quel est ton nom ;
si t'es chrétien, eh ! dis-le, s'il te plaît. »
Roland lui répondit : « À cette question-là,
je répondrai, par la foi qui est mienne :
oui, j'adore le Christ, le Dieu de vérité,
et tu peux l'adorer, si c'est ta volonté. »

43. Le païen répondit avec une voix humble :
« Je viens d'avoir une étrange vision,
je subissais l'assaut d'un féroce serpent :
c'était pour rien que j'invoquais Macom ;
aussi c'est à ton Dieu, qui fut cloué en croix,
que j'ai vite adressé mes dévotions.
Lui m'a porté secours et je m'en suis tiré ;
à me faire chrétien, je suis tout disposé. »

44. Roland lui répondit : « O baron juste et pieux,
si tient ton cœur ces bonnes intentions,
ton âme appartiendra à ce notre vrai Dieu
qui seul nous peut payer d'honneurs sans fin ;
et tu pourras m'accompagner, si tu le veux,
et moi je t'aimerai d'amour parfait ;
car vos idoles sont mensonges faux et vains,
il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens.

45. Ce Seigneur est venu, sans qu'il y ait péché,
dedans sa mère, une vierge pucelle.
Si tu avais connu ce Seigneur bienheureux,
sans qui ne brille étoile ni soleil,
ton Macomet déjà tu l'aurais renïé
et sa foi folle, injuste et mensongère :
fais-toi donc baptiser de bon gré à mon Dieu. »
Morgante répondit : « J'en serai très heureux » ;

46. et de suite il courut pour embrasser Roland.
Roland lui fit de grandes accolades
et lui dit: «Au couvent, je te veux emmener.»
Morgante dit: «Allons-y au plus vite.
Il faut faire la paix avecques tous les moines.»
De ces propos Roland était content:
«Mon frère, disait-il, qui es si pieux, si bon,
je veux qu'au Père abbé tu demandes pardon.

47. Pour ce que notre Dieu a voulu t'éclairer
et racheter par son humiliation[27],
il te faut, toi aussi, user d'humilité.»
Morgante dit: «Dans ta grande bonté,
puisque ton Dieu sera dorénavant le mien,
dis-moi quel est ton nom en vérité?
Puis, pour sûr! je me mets sous ton commandement.»
Alors il lui a dit que c'était lui, Roland.

48. Le géant répondit: «Jésus le tant béni,
milliers de fois sois-tu remercïé:
j'ai entendu dire ton nom, baron parfait,
à tous moments tout au long de ma vie;
et je veux à jamais, comme je te l'ai dit,
pour ta bravoure, être ton homme lige.»
L'un avec l'autre alors maints propos échangèrent
et puis s'en sont allés gagner le monastère.

49. En chemin sont tombés sur les deux géants morts.
Roland parla comme suit à Morgante[28]:
«De leur mort je voudrais que tu te consolasses:
et ce qui plut au Christ, pardonne-le
à moi; ils avaient fait aux moines mille torts,
et parlent clair nos Saintes Écritures:
le bien sera récompensé, le mal puni;
et jamais en cela le Seigneur n'a failli;

50. vu qu'aime Celui-ci tellement la justice,
qu'il veut toujours que son jugement broie[29]
tous ceux qui ont péché, en fonction de leur faute;

[27] Dieu a racheté les hommes en acceptant l'humiliation de devenir homme lui-même.
[28] Avant même que Morgante lui ait demandé quoi que ce soit, Roland se lance dans un long exposé théologique rempli d'échos de Dante. L'ensemble de la scène rappelle les «doutes» qu'éprouve le poète pendant son voyage et auxquels répondent ses guides, Virgile d'abord, puis Béatrice, sans qu'il ait eu besoin de les exprimer.
[29] Litt.: «morde».

et il n'oublie récompenser le bien,
et il ne serait saint s'il n'était juste aussi.
Donc sans tarder à son vouloir plie-toi,
que chacun doit vouloir ce que veut Celui-ci
et s'en accommoder volontiers et bien vite[30].

51. Et se sont nos docteurs sur ce point accordés
(tous arrivant à même conclusion),
que ceux qui ont été dans le Ciel glorifiés,
si leur esprit éprouvait compassion
pour leurs pauvres parents qui, comme ils sont damnés,
sont en enfer en grande confusion,
la leur félicité en serait annulée;
et tu vois qu'alors Dieu injuste paraîtrait.

52. Mais ceux-ci en Jésus ont mis ferme espérance,
et plaît à eux tout ce qui plaît à Lui;
ils affirment que tout ce qu'Il fait est bien fait,
et qu'Il ne peut jamais se fourvoyer;
si leur père ou leur mère est au feu éternel,
ceci ne peut être un tourment pour eux,
car ce qui fait Sa joie, ça fait aussi la leur:
voilà quelle est la loi du sempiternel chœur[31] ».

53. «À un sage, il suffit peu de mots d'ordinaire,
a dit Morgante, et tu pourras le voir
si je souffre, Roland, à cause de mes frères,
et vais me rendre aux volontés de Dieu,
dont tu me dis qu'au ciel toujours on les observe.
Les morts avec les morts; ores pensons
jouir; à ces deux-là, je veux couper les mains
et je les porterai à ces moines très saints,

54. afin qu'ils soient plus assurés et plus certains
qu'ils ont été tués et n'aient plus peur
de se rendre tout seuls dans ces endroits déserts;
et pour qu'ils voient que mon esprit est pur

[30] C'est une idée que l'on retrouve à plusieurs reprise dans la *Comédie*. Voir notamment:
Plaît dans tout ce royaume ce qui plaît
Au roi qui nous a fait vouloir sa volonté (*Par.*, III, 83-4).
Et encore:
Pour ce que notre joie s'accomplit dans la joie
que ce que veut Dieu, nous le voulons aussi. (*Par.*, XX, 137-8).

[31] Voir note aux vers, 50, 7-8.

à l'égard du Seigneur qui m'a ouvert son règne
et arraché à si noires ténèbres. »
Et ensuite il coupa les mains à ses deux frères,
et il laissa leur corps aux oiseaux et aux bêtes.

55. Ensemble au monastère ils s'en vont tous les deux,
où les attend l'abbé en grande crainte ;
les moines ne sachant ce qui s'était passé,
vers leur abbé en hâte couraient tous,
en disant, accablés de peur et d'inquiétude :
« Celui-là, vous voulez qu'il rentre ici ? »
Lorsque le père abbé aperçut le géant,
il s'est tout affolé d'abord en le voyant.

56. Mais Roland qui le voit tellement affolé,
vite lui dit : « Père abbé, calme-toi :
c'est un chrétien, qui croit en notre Christ,
et a renié son fallace Macom. »
Morgante a étalé leurs mains coupées pour preuve
que les géants gisaient morts tous les deux ;
l'abbé a de cela remercié le Seigneur,
disant : « Mon Dieu, tu m'as or comblé de bonheur. »

57. Et lui de regarder et mesurer Morgante,
sa taille immense, une fois et puis deux ;
et ensuite lui dit : « O célèbre géant,
je ne suis plus, sache-le, étonné,
que tu aies arraché et balancé des arbres,
maintenant que je vois ta silhouette.
Or tu seras un vrai et un parfait ami
du Seigneur, tout autant que lui fus ennemi.

58. Un nôtre Apôtre avait, on l'appelait Saül[32],
beaucoup persécuté la foi du Christ.
Par la suite un beau jour, enflammé par l'Esprit :
« Pourquoi me persécutes-tu ? », dit Christ.
Lui de se repentir alors de son péché ;
ensuite ne cessa prêcher le Christ[33] ;
on l'estime aujourd'hui de la foi la trompette,
laquelle tout partout retentit et tempête.

[32] Actes des Apôtres, 9, 3-4.
[33] Comme dans la *Comédie* Christ rime avec lui-même.

59. C'est ce que tu feras à nouveau, mon Morgante ;
qui se repent, nous le dit l'Evangile[34] ,
Dieu fera pour lui seul une plus grande fête
qu'à quatre-vingt dix-neuf, qui sont au Ciel.
Je t'exhorte tourner chacun de tes désirs
vers le Seigneur, avec un juste zèle,
car tu seras heureux pour une éternité,
toi qui étais perdu, à l'enfer condamné. »

60. Et rendit à Morgante un hommage marqué
l'abbé, et ils y sont restés longtemps.
Un beau jour, c'est Roland qui l'avait souhaité,
ils se sont baladés de-ci, de-là.
Dans une sienne pièce avait pendu l'abbé
grand nombre de harnois et quelques arcs :
l'un de ceux qu'il a vus à Morgante plaisait ;
l'enfila sans penser qu'il l'utiliserait.

61. Il y avait dans cet endroit pénurie d'eau.
Baron Roland a dit : « Comme un bon frère,
Morgante, je voudrais qu'il te convienne aller
chercher de l'eau. » Et il lui répondit :
« Ordonne-moi ce que tu veux, ce sera fait. »
Et se mit sur l'épaule un grand cuvier ;
au pied de la montagne il gagna une source,
où il avait coutume aller boire toujours.

62. Arrivé à la source, il entend grand fracas
subitement traverser la forêt.
Alors de son carquois il retire une flèche,
la met à l'arc, et relève la tête.
Et voici qu'apparaît au col un grand troupeau
de sangliers courant en grand tumulte,
et qui gagnaient la source à ce même moment,
ce qui fit qu'ils se sont jetés dans le géant.

63. Morgante sur l'un d'eux tire au jugé sa flèche :
et il la place en plein dans son oreille ;
et de l'autre côté le trait est ressorti ;
il tomba mort, en gigotant des pattes.
Un autre sanglier, comme pour le venger,
sur le géant se jeta en fureur ;

[34] Luc 15,7.

et trop vite arrivé sur la ligne de mire[35],
Morgante n'eut le temps de son arc se servir.

64. Quand il se voit tomber le sanglier dessus,
du poing fermé sur la tête lui donne,
tellement qu'il la fend jusqu'au fin fond de l'os,
et l'étend mort à côté du premier.
Les autres sangliers, en voyant cette beigne,
par le vallon, se mirent tous à fuir.
Morgante se leva, le cuvier sur le cou,
plein d'eau comme il était et sans le moindre à-coup.

65. Il avait le cuvier sur une des épaules,
les porcs sur l'autre, et brûlait le terrain;
il retourne au couvent pourtant très éloigné,
sans que lui tombe aucune goutte au sein.
Roland en le voyant si vite revenu
avec les porcs et ce cuvier tout plein,
s'émerveille qu'il ait complexion aussi forte;
et de même l'abbé; on lui ouvrit les portes.

66. La vue de cette eau fraîche a réjoui les moines,
mais plus encor celle des sangliers,
car tout être vivant se fait joie de manger;
afin qu'il dorme, on pose son bréviaire.
Sans ennui, semble-t-il, tout un chacun s'affaire
pour éviter mettre au sel cette viande
et que, devenue sèche, elle sente le rance;
et des règles du jeûne, ils perdent souvenance.

67. Et pour cette fois-là, s'en mirent à crever,
et ils soufflaient comme qui sort de l'eau,
tellement que le chien se plaignait, ... et le chat,
que soient les os à ce point nettoyés.
L'abbé, lorsque il leur eut rendu de grands honneurs
à tous, un jour, après tous ces festins,
a donné un très beau destrier à Morgante,
lequel était à lui depuis beaucoup de temps.

68. Morgante sur un pré conduisit ce cheval
et veut qu'il court et qu'il fasse ses preuves,
et pense que de fer il doit avoir l'échine,
ou que le pot ne se brisera pas[36].

[35] On peut aussi comprendre avec Ageno: «...arrivé sur le col».
[36] Lit.: «... que l'œuf ne s'écrasera pas».

Ce cheval sous l'effort a plié le jarret,
puis il s'effondre et se retrouve à terre.
Morgante s'exclama : « Debout, méchant bidet. »
et avec l'éperon ne cessait le piquer.

69. Cependant il faut bien qu'à la fin il démonte,
et dit : « Pourtant j'suis léger comme plume,
et il s'est effondré ; qu'est-c'que t'en penses, comte ? »
Roland répond : « À un grand mât d'antenne
tu ressembles plutôt ; la hune, c'est ton front.
Laisse tomber, car la Fortune veut
que tu viennes à pied avec moi, cher Morgante. »
« Et c'est ainsi qu'j'irai, répondit le géant.

70. Quand le besoin s'en f'ra sentir, tu le verras
comment qu'je sais au combat me tenir. »
Roland lui dit : « Je crois que tu te conduiras
comme un bon chevalier, que Dieu m'entende ;
je ne dors pas non plus, tu t'en apercevras.
De ton cheval, tu ne dois te soucier :
il aurait bien fallu le porter dans les bois,
mais le moyen ni la façon, je ne les vois. »

71. Le géant répondit : « Moi, je le porterai,
puisqu'il n'a pas voulu, lui, me porter,
afin rendre le bien pour le mal, comme Dieu ;
mais j'veux qu'on m'aide à l'mettre sur mon dos. »
Baron Roland lui répliqua : « Mon cher Morgante,
si tu veux te ranger à mon conseil,
le cheval que voici, tu ne le porteras,
car ce que tu lui fis, c'est ce qu'il te fera.

72. Gare à ce que de toi il ne tire vengeance,
après sa mort, comme autrefois Nessus[37] :
je ne sais si tu as su ou lu son histoire ;
il te fera crever, fais-lui confiance. »
Morgante répondit : « Aide-moi à m'le mettre
dessus le dos : tu verras si j'le porte !
J'pourrais bien emporter, mon Roland si gentil,
ce campanile-là et ses cloches aussi. »

[37] Le centaure Nessus, transpercé par une flèche d'Hercule et sur le point de mourir, dit à Déjanire, femme d'Hercule, de recueillir son sang et de l'utiliser comme charme, si elle se croyait abandonnée par son époux. Ce qui se produisit... Déjanire trempa la tunique d'Hercule dans le sang du centaure. Mais en la revêtant il ressentit d'intolérables brûlures, qui le conduisirent à se donner la mort.

73. L'abbé lui dit: «Le campanile est encor là,
mais vous avez brisé toutes les cloches!»
Morgante répondit: «Ont payé cette faute
ceux qui sont morts là-haut dans ces rochers.»
et dessus son échine, il s'est pris le cheval,
et dit: «Tu vois si je souffre, Roland,
aux jambes de la goutte, ou bien si je m'en tires.»
Et il a fait deux sauts, le cheval sur l'échine.

74. Ce Morgante, c'était vraiment une montagne:
pas étonnant qu'il ait pu faire ça.
Mais Roland malgré tout en lui-même tremblait,
car maintenant, il était de ses gens:
et il avait grand'peur qu'il se fasse du mal;
et à nouveau, il lui conseille encore:
«Pose-le, je te dis, ne le porte au désert.»
Le géant répondit: «Bien sûr, que j'vais le faire.»

75. Et le porta et le jeta en lieu lointain,
et au couvent revint subitement.
Baron Roland a dit: «Qu'attendons-nous de plus?
On ne fait rien nous deux ici, Morgante.»
Et un jour il a pris la main du père abbé,
et il lui dit avec beaucoup de tact
que de sa Révérence il voudrait s'éloigner
et qu'il lui demandait et pardon et congé;

76. que des honneurs reçus de lui, un jour prochain,
quand il pourra, il lui fera retour.
Et il dit: « J'entends bien regagner et très vite
les jours perdus en demeurant ici;
depuis longtemps j'aurais demandé mon congé,
Père bénin, si je l'avais osé:
je ne sais vous montrer ce qu'en moi je ressens,
tellement je vous vois de mon séjour content.

77. C'est pour toujours que dans mon cœur conserverai
l'abbé, son monastère et ce désert,
tant j'ai conçu d'amour pour vous en peu de temps:
qu'au Ciel pour moi vous le rende au centuple
ce Dieu de vérité, cet éternel Seigneur,
qui pour plus tard vous tient ouvert son règne.
Pour nous, nous attendons votre bénédiction;
et à vos oraisons nous nous recommandons.

78. Lorsque le père abbé eut entendu Roland,
s'est attendri tout son cœur de tendresse,
tant sa poitrine s'est enflammée d'affection,
et dit: «Baron, si je n'ai tes prouesses
su accueillir avec bonté et courtoisie
autant que méritait ta gentillesse,
car je le sais, ce que j'ai fait, c'est vraiment peu,
tu en accuseras l'ignorance et le lieu.

79. Nous autres, nous pourrions de messes t'honorer,
ou d'oraisons, de prêches et de laudes,
plutôt que de repas, banquets, civilités,
qui n'auraient pas leur place dans un cloître.
Tu m'as de toi à ce point fait m'enamourer,
en me montrant mille hautes vertus,
que je serai où tu seras avecques toi,
et que toi, d'autre part, tu restes avec moi:

80. certes semble en ces mots être contradiction;
mais je sais, tu es sage et comprends, goûtes
et apprécies mon dire avec pénétration[38].
De tes bienfaits, charitables et justes,
que le Seigneur te paie la rémunération,
Lui qui t'a envoyé en ces forêts;
nous fûmes libérés par Son intercession,
et à Lui et à toi, grâce nous en rendons.

81. Tu as sauvé notre âme autant que notre vie;
tant ces géants nous avaient tourmentés
au temps jadis, que nous avions perdu la route[39]
qui mène à Jésus-Christ et à ses saints;
c'est pour ça que nous fait tant souffrir ton départ,
et que nous tous en sommes désolés;
on ne peut te garder ni des mois ni des ans,
car tu n'es fait pour revêtir ce vêtement,

82. mais pour porter la lance avecques les armures;
et on peut avec ça gagner le ciel,
comme avec ce mien froc: lis donc les Écritures[40].
Si ce géant leva au Ciel son faix[41],

[38] *Tu es sage et comprends mieux que je ne parle* (*Enf.*, II, 36).
[39] Évidente référence à *Enf.*, I, 3.
[40] Il ne serait pas très facile de retrouver la référence de cette affirmation.
[41] La formule est ironiquement ambiguë: elle vise à la fois le fardeau de la vie... et le cheval mort.

c'est grâce à toi; en paix va courir l'aventure,
qui que tu sois, ton nom m'importe peu,
mais toujours je dirai, si ça m'est demandé,
que c'est par Dieu qu'ici un ange fut mandé.

83. S'il y a une armure ou chose que tu veuilles,
tu vas dans cette chambre et tu te sers,
et prends de quoi couvrir le cuir de ce géant.»
Roland lui dit: «Si tu as quelque armure,
avant que de ce lieu nous n'ayons passé l'huis,
qui puisse protéger mon compagnon,
je l'accepterais bien, ça me fera plaisir.»
Le père abbé lui répondit: «Venez choisir.»

84. Il les a fait entrer en un certain réduit,
où étaient entassées de vieilles armes;
le père abbé leur dit: «Tout ça, je vous le donne.»
Morgante va en farfouillant partout;
mais il ne put trouver qu'un haubert à sa taille,
lequel avait les mailles tout rouillées:
qu'il lui aille si bien, cela l'étonna fort,
car jamais n'en trouvait d'assez grand pour son corps.

85. Ce haubert provenait d'un géant colossal
qu'au temps jadis au couvent a tué
le grand Millon d'Anglant qui passait en ces lieux,
si est exact ce que je vous raconte;
sur les murs on voyait une fresque contant
comment mourut ce si grand ennemi[42],
qui contre le couvent fit jadis longue guerre
et l'on voyait comment Millon le mit à terre.

86. En voyant cette histoire, le paladin Roland,,
pense en lui-même: «O Dieu, qui seul sait tout,
comment Millon est-il arrivé jusqu'ici
pour y tuer cet horrible géant?»
Et il lut en pleurant certaines inscriptions,
qu'il ne put pas garder visage sec,
ainsi que le dira la suite de l'histoire.
Que vous garde du mal le Roi de haute gloire.

[42] *Ici vîmes Pluton, notre grand ennemi. Enf.*, VI, 115.

CHANT II

Invocation (1).

Où l'on voit Roland se trouver un nouveau cousin et Morgante, une armure à sa taille. Comment sur les conseils de l'abbé, ils décident d'aller offrir leurs services au roi Manfred, qui assiège la ville du roi Carador pour conquérir sa fille Méridienne. Émouvante séparation (2-17).

Le voyage de Roland : le palais enchanté : rencontre avec un démon batailleur ; baptême de Morgante (18-41, 4). Rencontre d'un messager de Renaud : Roland refuse de retourner à la cour de Charlemagne (41, 5-58).

Arrivée au camp de Manfred, qui leur confie immédiatement ses intérêts. Roland affronte en duel Lyonnet, le frère de Méridienne (59-79).

1. Ô Très Juste, ô Très Saint, ô Monarque éternel,
Grand Jupiter, pour nous crucifié[1],
qui a fermé la porte où il fallait passer
pour aller jusqu'au fond du noir abîme[2] ;
Toi qui fis au début appareiller ma barque,
sois le nocher toujours veillant et l'œil
rivé à Ta boussole et aux constellations :
que par Toi cette histoire aille à sa conclusion.

2. L'abbé, quand il a vu commencer à pleurer
Roland, et que ses yeux devenaient rouges
et que d'émoi il larmoyait comme un enfant,
se demanda pourquoi il faisait ça ;
et après qu'il eut vu qu'enfin il se calmait,
il poursuivit son discours en disant :
« Peut-être, je ne sais, as-tu été troublé
par ce qui est dépeint au mur de ce cellier.

3.[3] C'est que je suis issu de parage élevé :
je suis, je crois, ou neveu ou cousin

[1]. ... *Suprême Jupiter,*
qui sur terre a été pour nous crucifié (*Purg.*, VI, 118-119).

[2] La porte des Enfers, où tout le monde, juste ou pécheur, devait aller avant que le Christ n'y soit descendu lui-même.

[3] Pour comprendre le discours qui va suivre, il faut connaître un peu la généalogie des Clairmont telle que la décline la tradition italienne. Le fondateur de la dynastie est un certain Bernard de Clermont, dont l'histoire a surtout retenu le nombre incroyablement élevé d'enfants : Amone, Millon d'Anglante, le Pape Léon, Otton d'Angleterre, Bœuf d'Asgrimont, Gérard de Roussillon, Anseïs. Cette deuxième génération, formée de gens assez célèbres, a elle-même engendré quantité de notabilités du monde des pala-

de ce baron Renaud, qui eut si grand prestige,
et fut au monde un si grand paladin ;
mon père cependant ne fut fils légitime,
car ça ne plut au Très Haut Dieu divin ;
Anseïs fut son nom en plaine et sur les monts,
et mon nom de famille est celui de Clermont.

4. Que n'est-il en ces lieux, le fils de ce Millon,
dont mon père parfait était le frère !
Dis donc, dis-moi quel est ton nom, gentil baron,
si cela plaît à Jésus le béni. »
Roland s'est enflammé d'une vive émotion,
baignant de pleurs son entière poitrine ;
puis se met à parler : « Abbé, mon cher parent,
sache que ce Roland, il est ici présent. »

5. La tendresse les jette en les bras l'un de l'autre ;
tous deux pleuraient, submergés d'un amour
qui ne peut s'épancher en une seule fois
et de douceur fait déborder leur cœur.
L'abbé ne se pouvait cependant rassasier
de l'embrasser, si grande est son ardeur.
Roland lui dit : « Quelle est la grâce ou conjoncture
qui fait que je vous trouve en cette terre obscure[4] ?

6. Dites-moi donc un peu, ô mon très cher abbé,
pour quel motif vous vous êtes fait moine
et vous n'avez pas pris la lance comme moi
et tant de gens de la même lignée ? »
« Parce que telle fut la volonté de Dieu,
dit à Roland tout aussitôt l'abbé,
qui nous a indiqué les chemins variés
par lesquels on pouvait se rendre à Sa Cité :

7. les uns avec l'épée, d'autres avec la crosse,
car la Nature a fait esprits variés,
et donc variés y sont les degrés pour monter :

dins. C'est ainsi que Millon d'Anglante est le père de Roland, et qu'Anseïs est le père de l'abbé du couvent, qui est donc un cousin de Roland. De plus Roland et l'abbé ont en commun une certaine irrégularité de naissance. En effet l'abbé descend d'une branche illégitime, car son père Anseïs était né hors mariage. Quant à Roland, il est le fruit d'amours, certes reconnues par l'Église, mais contrariées par la société : son père, Millon d'Anglante avait enlevé la sœur de Charlemagne pour l'épouser et le jeune couple était allé se cacher en Italie, où Roland est né.

[4] Voir I,19,7.

suffit qu'au port, sain et sauf on arrive,
et le premier y vaut ce que vaut le dernier;
nous sommes tous pèlerins en tous lieux;
à Rome nous voulons aller tous, mon Roland,
par de nombreux chemins le même but cherchant.

8. S'affaire ainsi toujours notre corps et son ombre,
par le péché de cette antique pomme:
je suis là, livre en main, de jour et sous les ombres,
tu tiens l'épée entre coquille et pomme
chevauchant et suant, au soleil et à l'ombre;
gagner les buts, c'est l'enjeu de la «Pomme[5]».
Chacun ici, tu sais, se tourmente et espère
qu'il pourra retourner à son antique sphère[6]».

9. Morgante avait pleuré en chœur avec eux deux,
en entendant ces choses raconter,
et farfouillait toujours pour son harnois; sur ce,
il a trouvé un grand chapeau d'acier,
qui dormait dans un coin, tout recouvert de rouille.
Roland a dit, quand le vit l'essayer:
«Tu ressembles, Morgante, à un beau champignon:
mais pour ce chapeau-là le pied est bien trop long».

10. Puis Morgante trouva une vieille flamberge;
se la ceignit et puis s'en va tout seul
dans un coin où traînait une cloche brisée,
tombée jadis, qui gisait sous un toit,
et en prend le battant, encore à toute épreuve,
et va tout droit le montrer à Roland:
«De ça, qu'est c'que tu dis, ô mon Seigneur d'Anglante?»
«Je dis que c'est bien ça, ce qu'il faut à Morgante[7].»

11. Le géant poursuivit: «Avecques ce battant,
que tu vois qu'il est lourd, et long, et gros,
j'vais pouvoir, tu n'crois pas? jouer à la sonnaille[8].

[5] Il s'agit d'un jeu d'enfant un peu semblable à notre jeu de «barres».
[6] L'antique sphère, c'est peut-être le Paradis terrestre ou, plus platonicien, le ciel sous le signe duquel chaque homme naît.
[7] Dans l'épopée, la massue constitue l'arme distinctive des géants. Dans la *Bataille des Alyscamps*, Rainouard le géant arrache un pin pour s'en faire un «tinel», une massue. Voir également le géant à la licorne, du «Chevalier au papegau», dans la légende arthurienne.
[8] Dans le jeu de la sonnaille (*il sonaglio*) un enfant aux yeux bandés, dit: «Sonnaille.» Les autres à ce mot doivent répondre: «Prends-toi l'ail!» et le toucher sans se faire prendre. C'est une variante du jeu de la mouche aveugle (*mosca cieca*) un jeu muet, qui est l'équivalent de notre colin-maillard. Dans le poème, les allusions à ces jeux revien-

Je veux frapper le fer, broyer les os:
ores je meurs d'envie d'aller à la bataille.»
Roland a dit à l'abbé de Clermont:
" Je voudrais vous prier ores, mon saint abbé,
nous dire où se pourrait aventure trouver.

12. Nous aimerions trouver, s'il plaisait au Seigneur,
quelque bataille ou encore un tournoi.»
L'abbé lui répondit: «Vous m'en voyez heureux,
et crois avoir de quoi combler tes vœux.
Sache donc que l'on dit que là-bas au Levant,
mon cher parent, en une grande ville,
un roi païen aurait établi sa demeure,
lequel se fait donner le nom de Caradore.

13. Et la fille qu'il a est extrêmement belle,
honnête et sage, et noble et généreuse;
et personne ne peut la vider de sa selle;
de nul baron, elle n'a moindre estime:
si ce n'est qu'était née païenne la pucelle,
ne fut jamais dame si distinguée.
Autour de la cité et sur tous ses confins,
ont établi leur camp nombre de sarrasins;

14. à leur tête est un roi de grande crânerie,
qui est nommé Manfrédon par ses gens:
et celui-ci se meurt pour la dame jolie,
et fait tous les exploits qu'Amour consent,
et il a avec lui toute la Paganie,
pour conquérir cette dame plaisante:
il s'y trouve une armée, dit-on, venue de loin,
de cent quarante mille environ sarrasins.

15. Roi Carador en a peut-être quatre-vingt,
des sarrasins, très courageux et forts;
et il n'est pas de jours où Manfred ne se vante
d'avoir la dame ou bien trouver la mort,
et il a disposé canons et catapultes,
et chaque jour court assaillir les portes.»
Le paladin Roland, quand ces mots entendit,
ne me demande pas quelle ardeur l'incendie.

nent très fréquemment: VI, 15, 8; VII, 12, 7 et 43, 4; X, 147, 5; XXIII, 38, 3; XXVIII, 142, 8. Elles reposent sur le lien entre fureur et aveuglement. Colin-Maillard était un géant aveugle

16. Après qu'ils ont tenu de multiples propos,
il demanda de nouveau son congé,
en redisant nouvellement au saint abbé
qu'il se confie à son intercession;
qu'il veut se retrouver parmi les combattants,
dans le pays qu'il lui a indiqué:
qu'il le laisse partir en lui donnant la paix.
L'abbé dit: «Qu'il en soit comme cela vous plaît:

17. moi ça me va, si ça vous fait tant de plaisir.
Vous connaissez maintenant la maison:
je vous serai toujours un hôte bon et sûr:
ce qui est là, est au fils de Millon;
mais entre nous pas besoin de discours.
À tous les deux va ma bénédiction.»
Comme ça, de l'abbé de Clermont, en pleurant
ont pris congé Morgante et le baron Roland.

18. À travers le désert, ils vont à l'aventure:
l'un est à pied et l'autre est à cheval;
ont cavalé par la forêt et par la plaine,
sans rencontrer auberge ou lieu de halte.
Commençait à tomber l'obscurité nocturne.
Morgante était parfaitement heureux,
et au baron Roland en riant il a dit:
«Je crois voir près d'ici certaine hôtellerie.»

19. Comme il disait cela, voilà qu'ils aperçoivent
un beau palais au milieu du désert;
Roland, lorsqu'en ce lieu ils furent arrivés,
descend de selle, en voyant l'huis ouvert:
mais personne n'est là pour rendre leur salut.
Pour mieux savoir, ils vont à la grand'salle:
les tables sont dressées, richement apprêtées
et toute nourriture à point accommodée.

20. Toutes les chambres sont superbement ornées,
et historiées avec raffinement,
et s'y trouvent des lits d'une grande richesse,
tous recouverts de draps en tissu d'or.
Les plafonds sont d'azur[9], d'étoiles constellés
et si ornés qu'ils vaudraient un trésor;

[9] C'est la couleur la plus coûteuse, dans la composition de laquelle entrent des pierres précieuses.

les portes sont de bronze et certaines d'argent,
et d'un effet flatteur et beau le pavement.

21. Morgante s'étonnait: «Il n'est ici personne
pour surveiller ce si riche palais?
Cette halte, Roland, à moi, me semble bonne:
rester ici un jour s'ra bien plaisant.»
Mais le baron Roland dans sa tête raisonne:
«Ou quelque sarrasin, vraiment méchant,
s'apprête à déclencher sur nous quelque magouille
pour nous prendre à la gueule ainsi qu'une grenouille,

22. ou vraiment là-dessous se trouve un autre piège:
tout ça, je crois que ce n'est pas normal!»
Morgante s'exclama: «Ça nous coût'ra pas cher.»
et il se mit à penser de la dent,
en disant: «L'hôtelier va en faire les frais:
mangeons notre content pour le moment;
de ce qui restera nous ferons un ballot;
car je pourrais porter, quand je vole, un château.»

23. Roland lui répondit: «Avec un tel remède,
tu pourrais bien purger tout le palais.»
Ils sont allés fouiller jusque dans les cuisines:
mais n'ont trouvé ni chef ni marmiton.
Chacun retourne alors à la salle à manger
et il se met activer les mâchoires;
tout un jour ont mangé en rêve seulement,
et sentent grand besoin de ravitaillement.

24. Il y a là des aliments de toutes sortes:
paons et perdrix, des levrauts, des faisans,
des cerfs et des lapins, et puis de gras chapons,
du vin, de l'eau, pour boire et pour les mains[10].
Morgante engloutissait de copieuses bâfrées.
Mangent en bien portant, en fiévreux boivent;
et quand leur appétit a été rassasié,
sur une riche couche ont été reposer.

25. Lorsque l'aube apparut, tous deux se sont levés,
pensant partir ainsi que des hermines[11];
pour faire l'addition, ne réclamèrent l'hôte,

[10] L'usage était de se laver les mains au début du repas.
[11] La fourrure candide de ce carnassier, au demeurant féroce, en a fait un symbole de la pureté.

car ne voulaient verser un picaillon ;
Morgante allait de-ci de-là dans la maison,
mais ne trouvait trace de la sortie.
Et Roland murmurait : « Serions-nous si remplis
de vin que l'on ne puisse en trouver la sortie ?

26. Sauf erreur de ma part, nous voici dans la salle,
mais table et plats se sont évanouis,
à ce que je peux voir ; là c'était l'escalier :
ici, des gens cette nuit sont venus,
qui auront festoyé comme nous l'avons fait ;
où sont passés les restes du repas ? »
Longtemps ces va-et-vient en ces lieux les retiennent :
où qu'ils veuillent aller, à la salle reviennent.

27. Ils ne reconnaissaient ni portes ni fenêtres.
Morgante a dit : « Par où est-on entrés ?
On va pouvoir, Roland, digérer le repas,
car nous voici bouclés et ficelés,
tout comme un vers à soie, perché sur son genêt. »
Roland lui dit : « On est même emmurés. »
Morgante dit : « Si j'veux te dir' la vérité,
ça me paraît bien être une maison hantée :

28. ce palais-là, Roland, il doit être enchanté,
comme c'était souvent dans l'ancien temps. »
Et Roland mille fois fit son signe de croix,
mais ne pouvait retrouver ses esprits,
murmurant en lui-même : « Aurions-nous donc rêvé ? »
Morgante du souper n'a nul regret,
et dit : « J'étais, je sais, éveillé en mangeant ;
et ça m'est bien égal si rêve est le restant.

29. Suffit que le repas, je ne l'ai pas rêvé ;
et serait-il servi par Satanasse,
qu'il m'en ramène un autre, encor plus abondant. »
Ont vadrouillé trois jours en cette embrouille,
sans jamais réussir à trouver une issue ;
trois jours après, descendus au sous-sol,
le hasard les a fait tomber sur un caveau,
dans lequel une voix s'échappait d'un tombeau,

30. et disait : « Chevaliers, vous vous êt' fourvoyés !
Vous ne pourrez jamais d'ici sortir,
à moins qu'auparavant vous ne m'affrontïez ;
cette pierre tombale, il faut l'ouvrir,

sinon en cet endroit à jamais resterez.»
Sur quoi Morgante a commencé à dire:
«Dans ce tombeau, Roland, n'aurais-tu pu ouïr
un certain bruit de voix qui le fait retentir?

31. Moi, je voudrais aller ouvrir ce sarcophage,
là où s'entend, semble-t-il, cette voix;
même si en sortaient Cagnard et Farfadet,
ou le Libyen avec le Malequeue[12].»
Finalement, il s'approcha de ce tombeau,
vu que Roland louait son entreprise,
et disait: «Ouvre donc, y aurait-il dedans
ceux qui ont plu jadis du ciel jusqu'au mitan[13].»

32. À ce moment Morgante a soulevé la dalle:
c'est un démon plus noir que le charbon,
qui hors de ce sépulcre a tout à coup jailli,
la carcasse d'un mort, bien horrifiante,
nue, sèche, avec sa chair qui pendait en lambeaux.
Roland s'exclame: «Oui, c'est pourtant bien vrai:
Ce type, c'est le diable, je reconnais sa tête;»
et puis finalement dessus lui il se jette.

33. Ce démon a saisi Roland à bras le corps;
ils se secouent et Morgante disait:
«Attends, Roland, je vais venir à ton secours.»
Roland, son aide, il ne la voulait pas;
le diable cependant le pressait tellement
qu'était Roland presque à genoux tombé;
ensuite il se reprend et à nouveau l'enlace.
Morgante cependant toujours plus près se place.

34. Il se mourait d'envie d'entrer dans la bagarre;
et quand il vit Roland en cet état,
il se mit à frapper du grand battant de cloche,
disant: «C'est ça qu'on fait pour séparer.»
Mais ce diable-là était désespérant,
car il montrait les dents et rigolait.

[12] Tous ces démons proviennent de l'*Enfer* de Dante: chant XXI, 76 et 118-123.
[13] Dans la cosmogonie de Dante, l'Enfer est un entonnoir gigantesque qui s'ouvre dans l'hémisphère boréal et dont la pointe est située au centre de la terre. A la suite de sa chute, Satan s'y est planté, la tête tournée vers Jérusalem, les pieds, vers l'île du Purgatoire, le centre de son corps correspondant exactement au centre du monde. Autour de lui s'agitent les légions infernales.

Morgante le serra très fort dessous les bras
et à son grand dépit, au tombeau le fourra.

35. Quand il fut dans le trou, il cria: « Ferme pas,
car si tu ferm', jamais tu n'sortiras. »
Roland lui demanda: « Que devons-nous donc faire? »
Le diable répondit: « Tu le sauras.
Il te faut baptiser Morgante le géant
puis, à ton gré, t'en aller tu pourras:
donne-lui le baptême et quand il s'ra chrétien,
alors tu reprendras sain et sauf ton chemin.

36. Si tu veux me laisser ce tombeau-là ouvert,
je n'vous f'rai plus d'ennuis ni de misères:
ce que je te dis là, tu peux en être sûr. »
Roland lui dit: « Ça me va comme ça,
bien que ta vilenie ne le mérite pas;
mais j'y consens pour m'en aller d'ici. »
Alors il prit de l'eau et baptisa Morgante,
et il sortit avec Rondel et le géant.

37. Et aussitôt qu'il fut sorti de ce palais,
entre les murs entendit un grand bruit;
il se retourne et le palais a disparu;
alors il sut que c'était bien un leurre:
on ne reconnaît plus ni les murs ni les lieux.
Morgante dit: « Tout ça me fait penser
que nous pourrions tous deux or aux enfers aller
pour que par nous en soient tous les démons chassés.

38. Si l'on pouvait y pénétrer par quelque lieu,
car sur terre il y a, dit-on, des trous,
par où l'on peut passer, qui vomissent du feu,
où l'on passa – mais qui? – pour Eurydice,
de tous ces démons-là je me soucierais peu.
Nous tirerons de là les pauvres âmes;
et moi, à ce Minos, la queue lui couperai[14],
si cependant tout diable à ce diable semblait;

[14] Tout le passage qui suit est nourri de réminiscences de l'Enfer de Dante. Minos: roi de Crête. Connu pour son sens intransigeant de la justice, il fut appelé à siéger dans l'Hadès pour juger les morts. Dans l'Enfer de Dante, c'est un diable de haut rang, qui a conservé son rôle de juge. Il y prononce ses sentences avec sa queue, à laquelle il imprime un nombre de tours qui est fonction du cercle de l'enfer où sera précipité le damné (*Enf.*, V, 4, 12).

39. et j' la lui taillerai, la barbe, à ce Caron[15],
et j' lui prendrai son trône, à ton Pluton;
une lampée, que j'en ferai du Phlégéton[16],
et ce Frégas, je m' l'avale tout rond[17];
Tisiphone, Alecto, Mégère et Erichton[18],
Cerbérus, j' me les tue d'un seul marron[19];
et Belzébuth, je le ferai s'enfuir plus vite
que ne galoperait dromadaire en Égypte.

40. Ne se pourrait-il donc découvrir quelque trou?
Tu y verras un beau sauve-qui-peut,
si je peux y mener ce mien battant de cloche;
et puis tu m'mets au milieu des démons!»
Roland lui répondit: «On ne peut y manger,
Morgante, mon ami, hein! quelle horreur!
et même, en y entrant, nous pourrions bien y cuire:
donc ce voyage-là ne ferait que nous nuire.

41. Quand, Morgante, tu peux cheminer par la plaine,
ne cherche donc ni montées ni descentes,
ni de fourrer la tête en tanière ou en trou:
allons toujours par la voie sans péril.»
Comme ils disaient ces mots, à une source arrivent
où deux hommes menaient grande dispute:
c'étaient des messagers, qui portaient du courrier,
et qui se bâtonnaient comme on fait au baudet.

42. Roland, quand il les rencontra, leur demanda:
«Dites-moi donc, pourquoi vous battez-vous?
Vous me semblez des messagers: qui vous envoie,
ou quel message ou lettre portez-vous?
Venez-vous de la France ou d'un autre pays?
Laissez un peu tomber vos bastonnades.
Dites-moi donc aussi si vous êtes chrétiens,
et que bénisse Dieu vos bâtons et vos mains.»

[15] C'est Dante qui nous apprend que Caron porte une barbe (*Enf.*, III, 97).
[16] Le fleuve infernal de la fable grecque, transformé en lac d'eau bouillante par Dante (*Enf.*, XIV, 116).
[17] Frègas avait mis le feu au temple de Delphes pour se venger d'Apollon qui avait séduit sa fille. Dante confie à ce furieux le soin de lui faire traverser les marais du Styx, où sont condamnés à nager les coléreux (*Enf.*, VIII, 13-24).
[18] Une jolie collection de monstres, qui viennent de l'Antiquité, à travers le chant IX de l'*Enfer*: les trois Érinnyes et la magicienne de Thessalie qui a prédit à Pompée sa défaite (*Enf.*, IX, 45-48 et 23-24).
[19] Le chien de garde de l'Enfer (*Enf.*, VI, 13-18). Notons que ce dernier a trois têtes, ce qui ne rend pas facile de l'abattre avec un seul coup de poing.

43. Et lui a répondu l'un d'eux : « Je suis chrétien,
et suis venu il y a peu de temps
habiter un château appelé Montauban.
Renaud, c'est mon seigneur, m'a envoyé
chercher un sien cousin ; mais ce traître de Gane
lui court après pour lui faire du mal :
et l'homme que tu vois, il l'envoie s'enquérant
du susdit sien cousin, qui a pour nom Roland.

44. Par hasard l'un sur l'autre à la source tombâmes,
et comme il est entre courriers d'usance
de se le demander, tous deux nous demandâmes :
« Portes-tu quelque lettre ou avis d'importance ? »
et en gens épuisés, un peu nous reposâmes.
Et il m'a dit que Gane de Mayence
l'avait mandé afin tuer Baron Roland,
et qu'il le recherchait par le pays païen.

45. Et comme j'avais pris le parti de Roland,
il leva sa massue, sans dire mot :
c'est comme ça que s'alluma notre bagarre. »
Lorsque Roland entendit ces paroles,
il s'écria : « Ô Dieu, je te prie d'écarter
de moi ce traître empli de toutes ruses !
Je n'ai trouvé, en quelque endroit que je me cache,
lieu où encor ce traditeur ne me pourchasse. »

46. Lorsque notre Morgante a vu que son seigneur
se plaint de Ganelon et se courrouce,
tant lui vint de colère et de rage en son cœur
qu'il attrapat le courrier vite au cou,
(je dis celui qu'a envoyé le traditeur)
et dessous l'eau dans la source il le pousse,
il l'écrase et le broie et sa rage défoule
tellement qu'il le noie et tous les os lui foule.

47. Baron Roland a dit à cet autre courrier :
« Je suis celui pour qui tu es parti.
Dis à Renaud que tu trouvas sur ce sentier
le sien cousin, dans l'état que tu vois :
je suis Roland, et puisqu'ainsi Charles le veut,
je vais, désespéré, de par le monde. »
Quand le courrier ouït que Roland, c'était lui,
Il s'est émerveillé et agenouillé vite.

48. – A Charles dis pour moi, a poursuivi Roland
qu'il prenne avis de son vieil ami Gane ;
et c'est moi qui m'en vais de par le monde errant,
comme si, moi, j'étais son ennemi.
dis-lui comment tu m'as trouvé, et où et quand,
seul en ce lieu, vagabond misérable ;
et tout ce que j'ai fait, courrier, pour celui-ci[20],
tout le monde le sait, je crois, excepté lui,

49. qui ne sait même pas ce que c'est qu'un bienfait,
ne se soucie que je sois son neveu,
ni qu'en France, à sa cour, je sois ou ne sois pas :
suffit ! Gan avec lui peut ce qu'il veut[21],
si bien que je m'en vais me rendre en Paganie
comme les roues tournoyantes le veulent[22].
Et dis-lui que je n'ai avec moi qu'un géant
qui s'est fait baptiser et s'appelle Morgante,

50. le cheval que tu vois, et puis cette épée-là ;
je n'ai rien d'autre, à part la mienne armure ;
et je ne sais moi-même où je puis bien aller
ni où m'entraîne encore la Fortune ;
mais vers la Barbérie[23] je guiderai mes pas ;
j'irai là où le veut mon infortune,
puisque Charles consent que l'on cherche à me tuer[24] ;
et qu'à sa cour jamais je ne veux retourner.

51. Dis de ma part à mon Renaud, le fils d'Amont,
que mes amis, que j'ai laissés là-bas,
je les lui recommande avec grande émotion ;
que je crois bien mourir en Paganie.
Salue pour moi Astolph, Naimes et Salamon
et Bérenger, que j'ai toujours aimés ;
et dis à Olivier que je lui confie Dame
Aude belle, sa sœur, qui est aussi ma femme.

[20] « celui-ci », c'est Charlemagne

[21] Pulci reprend ici en l'appliquant à Ganelon, la formule par laquelle Dante définit la toute puissance divine ou mariale et qu'il utilise à trois reprises dans la Comédie : *C'est ainsi qu'on le veut en ce lieu où l'on peut toute chose qu'on veut...* (*Enf.*, III, 95, 96). Également : *Enf.*, V, 23, 24 et *Par.*, XXXIII, 34, 35.

[22] Les roues de la Fortune, disent les commentateurs... Ou les sphères célestes?

[23] Au sens propre il s'agit de l'Afrique du nord ; mais il peut s'agir plus généralement du pays païen.

[24] Autre ponctuation possible, mettre une virgule après « consent » : « puisque Charles le veut, afin chercher ma mort ».

52. Dis pour moi au Danois, mon cher ambassadeur,
qu'en ce moment il ne m'attende en France;
dis que c'est moi qui ai la Courte et le cheval[25],
pour dissiper d'éventuels soupçons;
et la décoration que porte ma tunique,
tu vois qu'elle est peinte de Macomets[26];
garde le souvenir de ton pauvre Roland
qui par le monde va, misérable mendiant.

53. Dis-moi ton nom, s'il te plaît, maintenant.»
Il répondit; «C'est pour moi un devoir,
mon seigneur: je me fais donner pour nom Clément.
Que change Christ ton funeste projet,
car ta réponse m'a causé un grand tourment:
ceci n'est pas ce que mon seigneur veut.
Je désire, Roland, que vous me pardonniez
et ces quelques paroles, que vous les écoutiez.

54. Après avoir quitté Montauban, j'ai d'abord
gagné Paris, d'où j'arrive à présent:
la Cour y paraissait une chose égarée
et l'empereur semblait n'être plus lui,
et le royaume veuf, et les gens consternés.
L'oreille ici vous doit souvent siffler[27],
parce que tous les gens de votre valeur parlent
et que le peuple entier d'un seul cri vous réclame;

55. mon seigneur vous attend avec un grand désir;
Paris, la France et tout un chacun pleure.
Or je voudrais vous dire une mienne fablette,
car souvent la raison veut un exemple.

[*La fourmi qui a trouvé un crâne*[28]]

Une mince fourmi, de par le monde un jour,
partit se promener, comme bien d'autres,
et finit par trouver le crâne d'un cheval,
qu'entreprit d'explorer le simplet animal.

[25]Lors de sa fuite précipitée, Roland a pris à Ogier le Danois son épée dite la Courte et à Olivier son cheval Rondel. Voir I,17.

[26] Roland a été obligé pour pénétrer dans le pays des païens de dissimuler sa qualité de chrétien en revêtant des armoiries aux armes de leur dieu.

[27] Lit. «jouer du cor». Le sifflet a remplacé le cor... Dégradation des mœurs!

[28] Cette fable, qui se trouve déjà dans l'*Orlando*, fait partie des fabliers populaires italiens de l'époque. Le titre est du traducteur.

56. *Quand la fourmi parvint où était la cervelle*[29],
lui a semblé demeure si superbe
que son cœur en conçut une grande allégresse
et se disait cette mesquine bête :
assurément ici habitait quelque Altesse.
Après l'avoir fouillée dans tous les coins,
elle n'y découvrit aucune nourriture
et vint à regretter toute cette aventure,

57. *et dans son petit trou enfin s'en retourna.*
M'excusera, si j'ai tort, qui m'écoute
et que son beau parler comprenne mon patois :
je veux que cette fois vous me croyiez
et que vous retourniez chez votre cher cousin,
qui autrement perdrait toute espérance :
il m'a dit que chez lui je ne rentre jamais,
si en France avec moi je ne vous ramenais.

58. Un grand amour me pousse à tenir ces propos :
n'oubliez pas vos amis et parents ;
courir ainsi le monde est vraiment éprouvant. »
Baron Roland, en entendant ces mots,
lui dit : « Clément, tu es vraiment un bon ami. »
et il émit moult soupirs attristés ;
et à la fin de celui-ci il prit congé
sans dire mot, car en pleurant s'en est allé.

59. Roland, lorsqu'il se fut éloigné de Clément,
ce jour entier soupira en lui-même ;
le messager aussi s'en va très mécontent :
ne sait comment retourner voir Renaud.
Morgante part à pied avec grand agrément
en portant ce battant dur et solide ;
et les voilà qui entrevoient du haut d'un mont
les païennes armées de ce roi Manfrédon,

60. des tentes et pavillons et flammes de pennons ;
entendent instruments des plus bruyants,
timbales et clairons, trompes et tambourins ;
voient chevaliers couverts de leur armure,
avec d'étincelants et magnifiques heaumes.
De son regard Roland parcourt la plaine

[29] C'est à dire dans la boîte crânienne

et il voit les païens sous la tente assemblés,
qui sont aussi nombreux que l'avait dit l'abbé.

61. De ça s'est réjoui énormément Roland;
Morgante aussi; descendu de ce mont,
devant roi Manfredon ils se sont présentés:
il était noble, aimable et magnifique;
et du géant Morgante il s'étonna beaucoup,
et il a pris par la bride Roland
et dit: « Tu es le bienvenu, mon cher baron.
Descends de ton cheval, puis viens au pavillon. »

62. Roland laissa Rondel à Morgante et alla
au pavillon avec le roi païen;
et le roi Manfredon lui parla comme suit:
« Qui que tu sois, sarrasin ou chrétien,
moi, je te traiterai ainsi qu'un noble frère;
et pour que tu ne sois venu pour rien,
si ça te fait plaisir, tu auras de l'argent
tellement que, baron, tu en seras content. »

63. Roland a répondu à ces bonnes paroles:
« Cela m'a plu, ce que vous m'avez dit;
mais de l'argent, je ne veux pas en demander,
tant qu'au combat vous ne m'aurez pas vu. »
Et devisant ainsi sur de nombreux sujets,
le païen dit: « Je veux vous informer
de choses que peut-être encor vous ne savez,
car vous me paraissez hommes de qualité.

64. Je vais vous raconter toute ma triste histoire,
au cas où vous pourriez me secourir:
pour mon plus grand malheur, je brûle tout entier
pour une belle, et ne sais plus que faire;
nous avons mis deux fois nos armes à l'épreuve
mais chaque fois, elle a pu l'emporter,
aussi n'éprouve-t-elle envers moi que mépris
si bien que mes espoirs se sont tous enfuïs.

65. Il est bien vrai que j'ai en ce lieu tant de gens
que je suis sûr que j'en serais vainqueur;
mais je n'en tirerais nul honneur sûrement:
j'entends la conquérir avec la lance[30].

[30] C'est à dire en combat singulier et sans qu'il y ait mort d'homme, contrairement au duel à l'épée, qui ne s'achève qu'avec la mort de l'un des combattants.

Celui qui d'entre vous sera assez puissant
pour en duel terrasser cette fille,
en récompense aura tout ce que j'ai sur terre :
car me suffit l'avoir, ma joie sera entière. »

66. Roland lui répondit : « Nous allons l'affronter :
chacun y emploiera toutes ses forces ;
et je pense vraiment qu'à la fin nous vaincrons,
si elle est bien femme en chair et en os. »
Le païen répondit : « Nous allons tout vous dire.
La demoiselle, avant de s'avancer,
envoie toujours dessus la lice un de ses frères,
un noble damoiseau et parmi les plus fiers ;

67. et on lui a donné le nom de Lyonnet,
et c'est le fils du grand roi Carador
et aucun de tous ceux qui croient en Macomet,
n'est aussi fort, pour mon très grand tourment,
et cette sœur, dont je vous ai parlé avant,
pour qui seule je brûle et croule et meurs,
gente dame et honnête, ah non ! dure et vilaine,
sache qu'elle a pour nom le nom de Méridienne.

68. Et véritablement elle est comme on l'appelle,
car semble un vrai soleil en plein midi.
Je ne me suis épris de cette noble dame
ni par sa vue, ses discours ou ses gestes,
mais pour ce que m'a dit le bruit de ses vertus,
ou parce que mon sort le veut ainsi ;
et à partir du jour où j'en fus amoureux,
pour elle me suis fait courtois et généreux.

69. Ores je veux vous demander, fameux barons,
de m'enseigner, s'il vous plaît, votre nom. »
Roland lui dit, en choisissant ses expressions :
« Je vais vous le dire afin de vous plaire,
bien que nous voudrions vous faire un plus grand don ;
mais le refuser serait vilenie.
Je suis dans le Levant très longtemps demeuré
et je suis par chacun Brunaure dénommé.

70. Et ce mien compagnon, lequel est un géant,
vous pourrez voir combien il est gaillard :
il se fait appeler le féroce Morgante,
et il est fort plus encor qu'il ne semble.

Il croit en Macomet ainsi qu'en Trévigant[31].»
Le roi en l'entendant, très poliment
répondit: «Sur ma foi, c'est sûr que vous serez
par moi-même traités comme vous le voudrez.»

71. Et autant qu'il pouvait, Manfred les honorait,
et dans son pavillon toujours les tint,
et avec eux parlait sur de nombreux sujets.
Mais un jour à la fin le hasard a voulu
que Lyonnet portât au campement l'assaut,
et vienne au pavillon, comme toujours,
et de son cor il appelait roi Manfrédon
à la bataille, avec mépris et dérision.

72. Et il se mit à guerroyer de telle sorte
qu'il faisait fuir énormément de gens:
on eut dit comme quand sur les brebis se jette
le loup, et le berger fait du raffut;
il blesse l'un, et fait tomber cet autre à terre,
et ce jour-là, en fit mourir beaucoup,
et qui ne le peut fuir, il s'en va en prison;
et voilà pourquoi tous fuyaient au pavillon.

73. Comte Roland a entendu que Lyonnet
avait porté si belle attaque au camp
que chacun s'enfuyait au devant du jeunet:
il est monté sur Rondel aussitôt,
et à Morgante a dit: «Viens, je t'attends, Morgante:
l'appel de Lyonnet, tu ne l'as entendu?
Or tu compareras de Macom la puissance
et celle de Ton Christ, qui est ton espérance.»

74. Morgante s'exclama: «Je n'ai encore vu
Roland combattre; enfin je vais le voir:
je remercie mon Dieu de pouvoir vivre ça.»
Alors Roland son cheval éperonne
et disparaît au loin comme flèche emplumée;
sur quoi Morgante aussi s'est élancé,
et il se préparait avecques son battant
et toujours regardait ce que faisait Roland.

75. Roland s'est avancé au milieu de la foule;
toujours Morgante regarde où il va,

[31]Les deux premiers personnages de la «Sainte Trinité» païenne, suivant la tradition de la littérature chevaleresque. Pour le troisième, Apollyn, voir III, 14.

et ne cessait de se tenir près de Rondel,
là où il le voyait mener sa route.
Et c'est alors que Lyonnet est arrivé,
tenant en main une sanglante épée.
Baron Roland le vit et sa lance abaissa;
mais alors Lyonnet d'une autre s'empara.

76. Fit volter son cheval, la pointa sur Roland
et en grande fureur, vont se frapper,
et l'une et l'autre lance ensemble se brisèrent;
mais Lyonnet est tombé de cheval,
et Rondel est passé... comme le dit son nom[32].
Notre Morgante suit des yeux son seigneur,
et dit: «Roland vraiment est baron consommé,
et c'est Christ qui est vrai, et faux est Macomet.»

77. Mais Lyonnet pourtant a pu se relever
et dessus son cheval est remonté,
et appelait son Macomet à haute voix
en disant: «Traditeur, que j'ai à tort
adoré si longtemps, je vais te renïer,
puisque en un tel moment tu m'as trahi:
non, mon âme ne met plus en toi sa confiance
car ce coup, ne l'aurait donné même Roland.»

78. Puis il se retourna vers Roland en disant:
«Note que c'est la faute à mon cheval.»
Baron Roland lui répondit en rigolant.
«Faudrait l' tuer à coups de chiquenaudes.»
Morgante dit: «Je n'ai pas vu la chose ainsi:
maintenant que tu es remis en selle,
je pense qu'il serait de ton devoir, païen,
que vous vous affrontiez avec l'épée en main[33].»

79. Lyonnet répondit: «De toute manïère,
je veux avec l'épée finir l'affaire.»
Morgante dit: «Par Dieu, c'est sûr, j'approuve ton idée:
car tu vas voir qu'ton ch'val n'a pas bronché.»
Or Toi, Seigneur, que ma joie seule est de servir,
toi dont les vents dévastent terre et ciel,
garde-nous, sauve-nous, soutiens-nous sans répit,
que je puisse chanter cet insigne récit.

[32] Le jeu de mot est le même en italien et en français: Rondel/ hirondelle.
[33] Il s'agit donc maintenant d'un combat à mort: voir 65, 4 et note.

CHANTS III

Suite des exploits de Roland : pour le compte de Manfred, il tue Lyonnet, mais refuse de se battre avec Méridienne (1-19).

Cependant le courrier, retourné en France, rapporte que Gane a cherché à tuer Roland. Colère de Renaud, qui quitte la cour de Charlemagne pour partir à la recherche de Roland avec Olivier et Dodon (20-33, 4).

Leur arrivée au monastère, occupé par le géant Brunaure, qui est venu venger la mort de ses cousins. Mort dudit géant et délivrance du monastère (33, 5-80).

1. Ô Père, ô équitable, impénétrable Dieu,
veuille éclairer parfaitement mon cœur,
afin qu'il soit purgé du péché odïeux ;
même si, moi, j'ai été négligent,
tu es toujours finalement mon suzerain,
tu es salut de cette humanité,
tu es celui qui fit que parte mon navire,
et me promit m'aider à bon port le conduire.

2. Roland lui[1] répondit : « C'est pour toi un devoir. »
Et de l'épée, ils se sont défiés.
Et Lyonnet, lequel avait grande puissance,
avait examiné divers moyens
de causer à Roland le plus de mal possible ;
et afin d'éviter qu'ils n'échouent tous,
de ses deux mains, il a levé sa forte épée,
pour donner, s'il le peut, la mort à son cheval[2].

3. Baron Roland a vu le païen irrité :
il essaya bien de parer son coup,
mais il ne le put pas car l'épée est tombée
dessus la croupe et fit chuter Rondel,
tant que Roland se retrouva dessus le pré,
et il dit : « Dieu n'a pu se protéger
des traditeurs : qui donc pourrait s'en protéger ?
Mais ici trahison ne devrait s'employer. »

[1] Le récit a été brutalement coupé, à la fin du chant II, entre deux répliques au beau milieu d'un combat à mort qui oppose Roland et Lyonnet: c'est à Lyonnet que Roland répond ainsi.

[2] Ce qui constitue un grave manquement au code d'honneur de la chevalerie.

4. Puis se dit à lui-même : « Où es-tu, Velliantin ? » ;
pas assez bas pour que son ennemi
ne puisse pas pourtant bien saisir ses propos :
lequel pensa le dire à son vieux père.
Roland a pénétré l'idée du sarrasin,
et il se dit : « Si je lui en dis plus,
j'ai bien peur que du coup il ne me reconnaisse :
le mieux sera que sur le pré mort je le laisse. »

5. La foule a entouré le paladin Roland
avec des dards, épées, lances et piques ;
et lui tout seul se défendait de son épée :
à l'un, coupait les bras et la pansière,
à d'autres, le haubert, à d'autres émondait
les mains et n'en restaient que les moignons ;
et à d'autres chassait la mouche de la tête,
de façon que chacun sa vertu reconnaisse.

6. Morgante a vu que se trouvait dans l'embarras
comte Roland, et le rejoignit vite,
et il a commencé à jouer du battant
et faire voir lucioles plus qu'en août ;
et les païens l'ont pris pour cible de leurs dards
et javelots, mais les jettent de loin ;
si bien que quand il vient où le comte se trouve,
il semble un hérisson que plein de dards recouvrent.

7. Roland s'était sur son cheval remis en selle,
et poursuivit aussitôt Lyonnet ;
cependant Lyonnet, dès qu'il l'eut reconnu,
vers la cité s'en était retourné,
et par crainte de lui au loin s'était enfui.
Roland éperonnait très fort Rondel,
et sur les flancs il l'a si bien éperonné
qu'à la porte il a pu rattraper Lyonnet.

8. « Reviens, reviens, païen, pourquoi as-tu si peur ? »
crie-t-il, mais celui-ci fuyait toujours,
parce qu'il redoutait la sienne destruction.
Roland l'a attaqué de son épée,
et ne put arriver à gagner la muraille
ce jeune, avant que Roland ne le frappe,
pris de telle furie et de telle tempête,
qu'il lui a détaché de son torse la tête.

9. Il revint au combat, après qu'il l'eut tué;
trouva Morgante au sein de la mêlée:
et qui prit grand plaisir au sort de Lyonnet,
puis retourna où était la bannière.
On rapporta l'affaire aussitôt à la dame,
qui brille plus que tout objet céleste:
griffa ses joues et s'arracha ses cheveux d'or
tant qu'elle a fait pleurer la cour de Carador.

10. Et disait son vieux père: «O mon fils, qui a pu
t'ôter à moi?» et il pleurait beaucoup.
«Ô Macomet, tu n'es qu'une perfide idole,
tu ne regrettes pas sa mort injuste?
Croirais-tu que je vais encore t'honorer,
et t'adorer encor dans tes mosquées?»
Méridienne au milieu de tels gémissements
a ordonné alors chercher ses armements.

11. On apporta parfaite armure et des jambières
tout aussitôt devant la demoiselle;
mailles à toute épreuve ainsi que le haubert
et la cuirasse, aussi bien éprouvée,
le heaume avec les gants, les brassards et bavières:
jamais ne s'étaient vues si belles armes;
et enfin une épée qui n'a jamais failli;
et ainsi équipée sur son cheval bondit[3].

12. Elle n'a pas voulu de gens qui l'accompagnent:
un écuyer, à pied, portant sa lance;
et il semble qu'ainsi sur la lice elle alla,
si notre auteur ne dit de balivernes[4],
et quand elle arriva, de son beau cor sonna,
qui est d'ivoire ainsi qu'était sa joue[5].
Roland dit à Manfred: «Il me faut retourner
au combat, car j'entends certain cor résonner.»

13. Morgante a harnaché rapidement Rondel;
Roland s'en va au devant de la dame
qui voulait de son frère assumer la vengeance;
Morgante s'accrochait à ses arçons.
La dame Méridienne, en voyant celui-là,

[3] N'oublions pas qu'avec toutes ces armes sur le dos, c'est un exploit digne des paladins.
[4] C'est à l'auteur anonyme de l'*Orlando* que s'en prend Pulci.
[5] On voit apparaître là une pointe de parodie qui sera développée à la strophe 17.

vite a compris qu'il s'agit de Brunaure[6].
Roland s'approcha d'elle et fit un beau salut;
la dame dit: «Non, tu n'es pas le bienvenu.

14. Si tu es bien celui qui tua Lyonnet,
qui était gloire et honneur du Levant,
que des milliers de fois notre dieu Macomet
te brise, et Apollyn et Trévigant[7]!
Sache-le bien, ce jeune homme fameux
jamais n'a eu et n'aura pas d'équivalent.»
Baron Roland lui dit en termes distingués:
«Je suis celui qui a ton Lyonnet tué.»

15. La dame lui a dit: «Ne dis un mot de plus,
et prends du champ, je vais me le venger.
Ô Macomet cruel, tu ne pleures donc pas
de ce que meurt la fleur de tes croyants?
Car meilleur chevalier ne verra le soleil,
ni n'en fera de si tôt la Nature.»
Et fit volter son destrier en sanglotant;
et de l'autre côté, pareil a fait Roland.

16. Alors avec la lance, ils s'affrontent tous deux.
Le coup de cette dame est si puissant,
lorsque frappent leurs bois pour la première fois,
que durement Roland le coup ressent.
Les lances dans le vent en mille morceaux volent,
et Rondel passe impétueusement
emportant son seigneur flottant de tous côtés,
à cause du grand coup qu'elle lui a porté.

17. Roland lui a donné un coup plein de violence:
en haut du heaume, il atteint le cimier
qui tombe sur le sol avecques le plumet:
son heaume roule, on voit sa chevelure,
qui brillait comme étoile en un ciel sans nuage,
ou ressemblait à celle de Vénus,
ou mieux, de celle-là qui devint un beau laure,
ou mieux, semblait d'argent, ou mieux encore, d'or[8].

[6] C'est le nom que Roland porte en pays païen voir II, 69, 8.
[7] Voilà au complet la fameuse trinité païenne (voir II, 70, 5). *Appollino*, le troisième personnage, plutôt qu'Apollon, le Dieu antique, serait Apollyn, le roi des sauterelles de l'Apocalypse, «l'Ange de l'abîme, qui se nomme en hébreu *Abaddon* et en grec *Apollyn*». (Apocalypse XI,11).
[8] Les clichés capillaires de la poésie amoureuse défilent avec une insistance qui paraît

18. Roland se mit à rire et regarda Morgante
et dit : « Allons par la voie sans péril[9].
Je croyais que c'était quelque baron puissant
qui se battait pour la dame si belle :
nous ne sommes venus pour flirter au Levant. »
Méridienne en a eu beaucoup de honte :
sans ajouter un mot, les cheveux dénoués,
avec son écuyer en ville est retournée.

19. Baron Manfrédon dit, lorsqu'il a vu Roland :
« Dis-moi, comment s'est passée la bataille,
Baron ? » Roland lui répondit en ricanant :
« Une dame est venue vêtue de mailles ;
et comme je lui ai fait culbuter son heaume,
ses cheveux sur le dos se répandirent.
Quand j'ai compris qu'il s'agissait de cette dame,
je me suis en allé afin sauver sa gloire. »

20. Laissons Roland rester avec son sarrasin,
et retournons chez Charlemagne en France.
Charles était toujours dans le plus grand chagrin,
et le Danois ; seul était heureux Gan,
de ce qu'était parti Roland le paladin ;
mais surtout le seigneur de Montauban,
et Astolph, et Avin, Avol et Bérenger,
pleuraient sur celui-ci, de même qu'Olivier.

21. Clément, le messager[10], un jour est revenu
et s'agenouille au pied de Sa Couronne,
disant : « Charles, je suis heureux de te revoir,
toi dont le nom et la gloire résonnent. »
Renaud, quand il le vit plongé dans la douleur,
dit : « Tu ne dois porter bonne nouvelle. »
Alors le messager lui a dit en pleurant :
« C'est que j'ai retrouvé le tien cousin Roland. »

22. Et alors qu'il voulait poursuivre plus avant,
il fut rempli d'une telle émotion,
qu'il ne put réussir à finir son discours,
en regardant tout autour les barons,

rendre évidente la volonté parodique, avec une pointe de satire du ton pétrarquisant... Laure, le beau laure...

[9] Rappel ironique de II 41,1-4.

[10] Voir II 42.

dont Roland lui avait parlé en le quittant[11],
et il tomba à terre évanoui;
ce sur quoi tout le monde a estimé certain
que le comte Roland devait être défunt.

23. Renaud s'est exclamé: «Ô mon très cher cousin,
puisque tu es de cette vie sorti,
sans toi, malheur de moi, que pourrais-je bien faire?»
et Olivier pleurait, tout égaré.
Avec humilité priait Dieu Charlemagne
pour son neveu, complètement hagard,
et maudissait ce jour où il avait quitté
sa cour, pour n'avoir pas donné la mort à Gan.

24. Pleurait aussi le sage Naimes de Bavière
et Salamon poussait gémissements.
Ces larmes ont duré jusqu'à la nuit venue:
tous paraissaient avoir perdu l'esprit;
et Ganelon montrait une feinte douleur.
Mais Clément à la fin s'est réveillé,
s'est relevé, les a réconfortés, priant
de ne pleurer, comme s'il était mort, Roland,

25. en leur disant: «Roland est en bonne santé
et à vous tous, il envoie son salut.
Je l'ai trouvé dans le désert de Chèvrefeuille,
où le sort le mena à une source,
où un autre courrier m'a beaucoup malmené,
(mais dans la source il est resté noyé)
que l'avait envoyé ce traditeur de Gane
afin faire mourir le sénateur romain[12].»

26. Renaud s'est exclamé: «Ce renégat voudrait
détruire aussi la souche des Clermont,
ainsi que tu le veux, ô fou de Charles.»
Gane lui dit, l'impudence à son front:
«Je suis meilleur, de toutes les façons,
que toi, Renaud, et ton cousin le comte.»
Renaud lui répondit: «Tu mens impudemment,
car tu fais que tramer des ruses seulement.»

27. Et il voulait de son épée trucider Gane;
Gane s'enfuit, qu'il le connaissait bien.

[11] Voir II 51.
[12] C'était un des titres que portait Roland. Il réapparaîtra plusieurs fois dans le *Morgante*.

Bernard de Ponthiérry, étant son capitaine,
irrité, dit, se tournant vers Renaud:
«Renaud, tu n'es vraiment qu'une espèc' de manant.»
Alors Renaud lui a couru après
et du torse il lui a la tête détachée,
et tous les Mayençais, il les a menacés.

28. Les Mayençais quand ils ont vu cette fureur,
ont aussitôt débarrassé la salle.
Charles criait: «Voilà qui est trop grave faute!
Ce Renaud met chaque jour à l'envers
notre cour, et m'accorde à moi peu de respect.»
Les paladins se sont interposés,
et ils ont à Renaud donné tous le conseil
de conserver patience et de rester tranquille.

29. Mais Renaud dit: «Je ne veux plus que ce félon
puisse commettre encor ses fourberies.
Ô Charl', ô Charl', tu le verras, ce Ganelon,
un jour il te rendra bien malheureux.»
Charles lui dit: «C'est le moment, Renaud d'Amon,
d'apprendre à avaler cette pilule:
C'est pour certaine fin que moi je le supporte.»
Renaud lui dit: « Pour que Roland trouve la mort:

30. voilà pourquoi tu peux le supporter, ô Charles,
et qu'il détruise et toi, et règne, et Cour.
Je veux partir afin de chercher mon cousin.»
Olivier dit: « Je m'en vais avec toi.»
Dodon a demandé d'être emmené aussi,
disant: «Crois-moi digne de cette grâce.»
Renaud lui répondit: «Je partirais, tu crois,
sans vouloir emmener mon Dodon avec moi?»

31. Il appela Guichard, Alard et Richardet:
«Veillez à bien protéger Montauban,
jusqu'à ce que j'ai pu revoir mon bon cousin:
allez-y tous dans les meilleurs délais,
parce que j'ai toujours appréhendé les traîtres,
et Gane a été traître avant de naître;
ne vous fiez à personne excepté à vous-même
et que souvent Maugis fasse ses sortilèges[13].»

[13] À cette époque où les moyens de communications sont lents et peu fiables, la magie offre, selon Pulci, une solution meilleure que les pigeons préconisés par Rabelais dans le Quart Livre.

32. Renaud avec Dodon et avec Olivier
ont pris congé de Charles l'empereur;
au moment de partir, ces chevaliers
se sont mis sur le dos trois bliauds verts,
qui sur bande de gueule avaient deux loups-cerviers,
et ils ont pris avec ceux-ci la route:
c'étaient les armoiries d'un puissant sarrasin
qui était descendu du sang du roi Mambrin.

33. Et c'est ainsi qu'ils sont partis pour l'aventure:
ils sont sortis de France incontinent,
ont traversé toutes les plaines de l'Espagne:
se dirigeant entre sud et ponant[14].
Laissons-les donc aller, que Christ les protège
et nous, parlons d'un sarrasin puissant,
qui vers la Barbarie avait fait sa demeure:
et c'était un géant et s'appelait Brunaure,

34. ou bien cousin germain ou même encore frère,
du grand Morgante, un ami de Roland,
ainsi que d'Alabastre et Passamont, ceux que
dans le désert a tués Roland, quand
celui-ci reconnut le saint abbé, auquel
il fit la joie de se trouver parent.
Brunaur pour assurer à ses parents vengeance,
de Barbarie s'en vint en grande diligence,

35. en amenant au moins trente mille soldats,
tous bien armés, entraînés au combat:
ils sont allés directement au monastère
pour débusquer les moines et l'abbé;
et ils ont chevauché avec si grande ardeur
que les voilà qui sont en vue des murs;
et arrivés au monastère, ils y ont pénétré,
car il n'y avait rien qui pût s'y opposer;

36. et Sire le Seigneur, notre bon Père Abbé,
pour premier acte, ils l'ont mis en prison.
Brunaure leur a dit: «C'est à coups de fouet
que l'on devrait tuer ce malandrin;
contentez-vous pour l'heure en prison le jeter;
je le réserve à meilleur châtiment.

[14] Les paladins se dirigent vers le sud-ouest, en traversant l'Espagne vers le détroit de Gibraltar.

C'est lui le responsable et la prime raison
que l'Alabastre est mort avecques Passamont.»

37. Renaud à ce moment au couvent arrivait,
et avec lui Olivier et Dodon;
il vit des sarrasins toute la compagnie
et demanda qui en était le maître.
Brunaure répondit en grande courtoisie:
«Moi, justement, et s'il ne vous déplaît,
dites-moi, vous aussi, chevaliers, qui vous êtes.»
Renaud lui dit: «Je vais vous le faire connaître.

38. Nous sommes chevaliers des pays du Soudan[15],
mais chevaliers errants et d'aventure:
pour le bon droit, tel Héraclès, nous combattons;
nous avons rencontré beaucoup d'épreuves:
ceci nous arriva en raison de nos fautes,
et le bon droit obtient toujours sa part;
plus d'un de nos amis y a trouvé la mort
d'avoir sans le savoir servi qui avait tort.»

39. Brunaure répondit: «Cela me stupéfie
que vous, vous surviviez; par Dieu, j'ai honte
de vous dire ce que mon esprit me susurre:
vous êtes chevaliers en rêve, en songe.
Si vous voulez en même temps que tous mes gens,
manger, peut-être en avez-vous besoin,
descendez de cheval, on vous accueillera
et vous ferez, pour une fois, un bon repas.»

40. Renaud lui répondit: «Boire et manger, cela
me va.» Le roi appelle un sarrasin;
il dit: «Voici des gens qui de la vie jouissent;
ils montent à l'assaut du pain, du vin,
et de la viande aussi, s'ils en peuvent trouver;
ils n'ont besoin qu'on leur donne un grappin
ni qu'on pose l'échelle, où la main peut suffire[16];
ils seraient chevaliers du Soudan, à son dire.

41. Si le bon droit attend que l'aident ces gens-là,
vite en prison, il se retrouvera,
aurait-il de l'argent, de l'or, des avocats,

[15] Le Soudan, c'est le sultan, le seigneur de la Babylone d'Égypte, le Caire.
[16] Loc. prov.

papiers, témoins, plus que figues en août[17].»
Brunaure se disait en riant dans sa barbe:
«Ce humepot, qui se prend pour Hercule,
... un chevalier du chat[18] on bien quelque héraut.»
Et tout ce qu'il disait, l'a entendu Renaud.

42. «Trouve-leur à manger, qu'ils fassent collation,
quelque débris, ou carcasse, ou bout d'os
abandonné, ou patte ou tête de chapon;
donne au manant haricots et brouets[19]:
alors tu le verras s'ébrouer, ce glouton,
qui comme un chien doit ronger tous les os.
Installe-les en quelque coin pour s'empiffrer,
et laisse puis les porcs dans l'auge aller pêcher.»

43. Baron Renaud faisait semblant de ne comprendre,
ni ne saisir ce que disait Brunaure:
car il n'aurait voulu dire au païen son nom
pour rien au monde, et jouait les bouffons.
Et voici apparaître un énorme brouet
dedans une auge, ainsi qu'on fait au porc,
et des os dont les chiens auraient fait leurs choux gras,
plus qu'il ne s'en pourra trouver à Josaphat.

44. Renaud se mit alors à pignocher au plat,
se retirant le heaume de la tête;
mais Olivier ne voulut pas se l'enlever;
Dodon non plus, car ils restaient méfiants:
aussi Brunaure en les voyant qui becquetaient
par la visière, en prenait grande joie;
et il a ordonné à l'un de ses valets
qu'on ôte leur harnais à tous leurs destriers;

45. et il leur fit donner l'avoine et tout le reste
et dit: «Ces gens vont me payer la note,
ou ils perdront l'armure après bien des ennuis:
ils ne vont pas manger ainsi à l'œil.»

[17] «Dans le midi, on obtient souvent deux récoltes différentes. Les figues de la première, dites figues fleurs... se mangent vertes. Les figues de la seconde récolte qui se fait en septembre... se consomment indifféremment vertes ou sèches.» (A. Masclet, *Atlas des plantes de France*, p. 238) Les figues de septembre sont les plus nombreuses; les premières, dont Pulci reparlera au chant XVIII.138, 3, sont les plus douces et ne comportent pas de pépins.
[18] Cette insulte fait allusion à un étrange divertissement des cours italienne: il s'agissait de tuer avec sa tête préalablement rasée un chat lié à une planche; celui qui y réussissait, non sans avoir été griffé, faisait partie de l'étrange confrérie des «chevaliers du chat»!
[19] Le *macco*: un plat de fèves bouillies et écrasées.

Et Renaud se disait: « Tu vas l'avoir dans l'os[20]. »
et se mit à manger comme un glouton.
Mais le sergent, obéissant aux instructions,
s'occupe tout d'abord du cheval de Dodon.

46. Puis après celui-ci prit en main Velliantin,
avec qui le marquis était venu;
ensuite de Bayard s'approche le païen[21];
comme il portait le bras vers la mangeoire,
Bayard se le happa comme eut fait un mâtin,
lui saisit l'humérus dessus l'épaule,
et broya celui-ci comme il eut fait d'un chaume[22],
si bien que de ses dents en arrache une paume.

47. D'un seul coup le valet à terre s'effondra
puis mourut de l'horrible douleur.
Et Renaud de crier: « La guerre est déclarée:
c'est toi qui la paieras, crois-moi, la note:
tu vois, dans ses projets, bien souvent l'on échoue. »
Quand Brunaur vit ce qui s'était passé,
il dit: « Jamais n'ai vu un cheval plus ardent;
que tu m'en fasses don, le faut absolument. »

48. Mais Renaud de jouer: « Seigneurs, moi albanais[23]. »
et dit: « Cette orge apparaît de première. »
Brunaure répétait sans cesse à l'écuyer:
« Ce cheval, je l'aurai, car il me plaît. »
Et Renaud retourna à sa place et s'assit,
et remangea ainsi qu'un loup vorace.
Un sarrasin, qui lui aussi avait grand faim,
afin se restaurer à ses côtés s'en vint.

49. Mais Renaud finissait par en être écœuré,
car il engloutissait, c'était merveille,
et la soupe en tombant inondait sa poitrine;
le regardait et puis s'en détournait;
et puis il s'écria: « Sarrasin, par Macom,
sûr qu't'es un porc ou semblable animal!
et je te jure bien que si tu ne t'en vas,
ta fête te ferai, que tu en pleureras. »

[20] Litt.: « Tu vas l'avoir à la barbe », tu vas me le payer.
[21] Dans la chanson de geste italienne, le cheval de Renaud est un cheval enchanté, doué de qualités et de réactions presque humaines, qui lui a été donné par Maugis, le paladin-magicien.
[22] Dans le texte un roseau.
[23] Renaud joue le rôle d'un étranger, qui ne comprend pas ce qu'on lui dit.

50. Le païen lui a dit: « Tu dois être dément
pour me vouloir chasser de ma maison. »
Renaud dit: « Tu vas voir que ça va y aller! »
Le sarrasin ne veut pas s'en aller,
et au plat replongea comme porc au brouet.
Renaud ne put le souffrir plus longtemps
et en sa dextre, il enfila son gantelet,
si bien qu'il lui a fait digérer sa platée:

51. en effet lui flanqua sur la tête un marron,
qui la lui écrasa comme une noix:
pas besoin que la bouche il s'essuie de la main;
car mort, ou presque, dans son auge il s'affaisse,
si bien que son bouillon s'en trouva tout troublé.
Dodon crie au marquis: « Allons, dépêche,
lève-toi vite fait, la bagarre commence! »
Ce sur quoi Olivier a lâché sa pitance.

52. C'est à ce moment-là qu'un ramas de ces chiens
vite a couru se jeter sur Dodon,
et sans délai se mit à le frapper du poing.
Renaud a vu s'engager la bagarre,
et s'est jeté parmi la foule des païens;
Olivier de Bourgogne a fait pareil:
de sa ceinture, il a tiré sa belle épée,
qu'il a vite souillée et dans le sang trempée:

53. le premier qu'il rencontre, il lui fend la citrouille;
Dodon tua un païen trop hardi.
Brunaure quand il vit s'enflammer la bataille,
s'est avancé en hâte vers Renaud
et lui dit: « Chevalier, que Dieu te vienne en aide,
pour quel motif t'ont assailli ces gens? »
et cria fortement à tous de s'arrêter,
afin pouvoir savoir du cas la vérité.

54. Tout aussitôt cette mêlée s'est arrêtée.
Brunaur voulait savoir tous les détails;
s'adressant à Renaud de nouveau il parla:
« Dis-moi, baron, pourquoi un tel massacre
de mes soldats, que moi, ça me peine beaucoup? »
Renaud lui dit: « Comme ceux-ci le savent,
je n'veux pas qu'on m'ennuie lorsque je suis à table,
et suis comme un cheval tout le temps sur mes gardes.

55. Vint pour manger quelqu'un ici; je le priai
de s'en aller; mon discours l'indiffère;
on eut dit que jamais n'avait mangé cet homme
et tous les mets, les faisait disparaître.
À la fin du repas, j'lui ai donné des pêches,
afin que fut son déjeuner complet.»
Et pendant qu'il disait ces choses au païen,
il tenait tout en sang Frusberte dans sa main.

56. Brunaur dit: «Si ça s'est comme tu dis passé,
sur tout cela, il faut faire la paix.
Ne soyez aussi prompts à vous mettre à frapper.
J't'ai fait plaisir: si ça ne te déplaît,
que les péchés commis soient vite pardonnés;
rengainez donc vos épées, s'il vous plaît.»
Tous alors ont remis leur épée au fourreau.
Brunaur a poursuivi le cours de ses propos:

57. «Vous m'avez dit, si je vous ai bien entendu,
que vous luttiez pour la seule justice:
c'est pour cela qu'il faut que sur autre sujet
vous me disiez qu'elle est votre opinion.
Je vous dirai d'abord les espèces du cas,
et puis vous résoudrez notre litige;
sinon tu laisseras en ce lieu ton cheval,
afin de rembourser l'orge de mon vassal.»

58. Renaud lui répondit: «Me voilà prêt à t'écouter.»
Brunaur alors lui exposa les faits:
«Ce monastère fut au pillage livré,
parce qu'en un seul jour, deux de mes frères
ont été mis à mort sans obtenir leur grâce;
moi, pour cela, entendant tel méfait,
je suis venu pour les venger; j'ai enfermé
ici l'abbé, de qui je me tiens offensé.

59. Si tu dis que toujours tu défends la justice,
tu dois, c'est sûr, être de mon côté,
j'ai l'impression pourtant que tu veux m'offenser:
je t'ai fêté, j'en attends le retour.»
Renaud lui répondit: «À tort tu me critiques.
je te dirai mon opinion, en clair:
si je n'avais qu'un bœuf, mon labour ne s'rait bon,
mais si j'en avais deux, serait droit le sillon[24].

[24] Loc. prov.

60. Si de deux cloches, toi, tu entends sonner l'une
et l'autre, non, qui peut juger qui est
la meilleure des deux. J'entends ta plaidoirie;
je veux savoir de cet abbé la suite.»
Brunaur dit: «Sur ça aussi je suis d'accord.»
L'abbé arrive avec la corde au cou,
et ces gens-là l'ont libéré de sa prison
afin qu'il soit capable exposer ses raisons.

61. Brunaure lui a dit: «A cet homme j'ai dit
les outrages que j'ai de toi reçus:
je lui ai raconté combien m'a offensé,
sur tes conseils, celui qui t'avait cru.
Maintenant tu lui peux exposer tes raisons,
qu'il me paraît très savant et très juste.»
L'abbé dit: «Écoutez maintenant l'adversaire,
si vous voulez juger justement notre affaire.

62. Je m'étais retiré dans ces forêts sauvages,
et chaque jour, ses frères me faisaient
sans raison mille méchancetés, très infâmes,
et souvent arrachaient hêtres et rocs;
ils ont plus d'une fois mis en pièces mes cloches
et ont tué avec ça certains moines.
Il fallut bien pendant longtemps le supporter,
parce que je n'avais rien à leur opposer.

63. Mais comme l'a voulu Notre Seigneur divin,
lequel toujours aide qui a raison,
il nous est arrivé un mien cousin germain,
qui a pour nom Roland, fils de Millon;
et comme celui-ci est juste paladin,
il eut de moi juste compassïon,
et dessus la montagne alla trouver iceux
et de sa propre main il en a tué deux.

64. S'est par amour de lui converti le troisième,
et avec ce Roland, il est parti
vers le Levant et il a pris congé de moi,
tant que j'en ai encor regret de lui.»
Lorsque Renaud eut entendu ce qu'on disait
dessus Roland, il en fut fort surpris
et n'arrivait à mettre en son entendement
comment l'abbé pouvait être de ses parents.

65. Et se mit à parler au païen en ces termes :
« Or tu vas voir que mon sillon est droit,
maintenant que j'ai pu entendre les deux cloches.
Tu me parlais avec feinte et mensonge ;
aussi, si tu ne sais donner autre argument,
ma sentence est déjà sur le papier :
si est exact ce dont l'abbé m'a fait rapport,
c'est lui qui a raison et tu as, païen, tort.

66. Et j'entends te prouver tout ce que je te dis,
en duel, à cheval ou bien à pied[25],
parce que, moi, je suis du bon droit grand ami. »
Le païen dit : « Il faudrait qu'on vous pende
tous deux. Regarde-toi comme mon ennemi.
Tu n'es qu'un malfaiteur assurément. »
Renaud lui répondit : « Si j'suis un malfaiteur,
tu pourras mieux le dire après le premier heurt. »

67. Brunaure dit : « Nous, nous allons faire un accord :
si je te bats, ton cheval est à moi,
qu'au premier coup, je te mettrai échec et mat,
d'un pion dans le milieu de l'échiquier. »
Renaud lui répondit : « Faisons comme tu veux :
si tu m'abats, ça me paraît normal ;
même aux échecs, je te pourrais lancer défi[26],
car tes pareils, j'les fais danser comme toupies.

68. Mais je veux faire un autre accord, si tu veux bien :
que si je sors vainqueur de ce combat,
ta troupe laissera l'abbé partir en paix,
en liberté, sans nulle autre dispute.
Donc si mon jugement s'avérait erroné,
ce cheval, qui est mien, couvert de mailles,
d'accord, qu'il soit à toi ; mais si tu m'abattais,
de toutes les manières, je dis que tu l'aurais. »

69. Lorsqu'ils eurent ainsi établi leur accord,
chacun d'eux prit du champ, comme il lui plut ;
lorsque Brunaure fit retourner son cheval,
alors Renaud fit revenir Bayard.
Le géant sarrasin avait baissé sa lance :
elle toucha la targe de Renaud,

[25] Il lui laisse donc le choix entre un duel à la lance ou à l'épée : voir note à II, 79, 2.
[26] On peut aussi comprendre : « même aux échecs, je peux te dire : « Échec au roi ! »

en entier la perça et du coup se brisa.
Renaud avecques fougue énorme le frappa,

70. et transperça l'écu ainsi que la cuirasse:
la lance en son milieu perça le tronc;
de deux bon bras ou plus, faisant bonne mesure,
pleine de sang, sort de l'autre côté;
à la renverse il s'écroula sur la verdure;
son âme alla rejoindre les enfers.
Mais les autres païens, en le voyant mourir,
coururent vivement Olivier assaillir.

71. De Renaud ne s'était pourtant rompue la lance,
et le premier païen qu'il attrapa,
il lui perce l'armure et puis après la panse;
puis la main se dérouille avec Frusberte;
Olivier, digne aussi de ce peuple de France,
comme du pain tranchait ces sarrasins
et il était monté sur son bon Veillantin
et tenait le pari de faire dix-huit points[27].

72. C'est alors que Dodon s'élança vers l'abbé,
lequel était attaché fort serré:
il tranche son licou et lui délie les mains.
Vite l'abbé se prépare au combat:
il arrache à la porte une énorme traverse
qui d'un coup brise à un païen la tête;
et puis dans la mêlée, les matraque d'icelle,
qu'à plus de six du col arrache la cervelle.

73. Tous les frérots, le froc, ils se le retiraient:
et je te prends la pierre, ou poutre ou masse;
chacun d'eux se jetait aux trousses des païens.
En ont tué beaucoup dans leur foule affolée.
Renaud en fit ce jour telle charcuterie
que dans le sang, partout on pataugeait:
à l'un sautait la tête, à l'autre le cerveau,
comme chez le boucher, on le fait aux bestiaux.

74. Olivier pour sa part, armé de Durandal[28],
tu peux penser tout ce qu'il leur faisait[29]:

[27] Le maximum de ce que l'on peut faire aux dés.
[28] C'est l'épée de Roland, qu'Olivier lui avait retiré des mains au moment où dans sa colère il allait se jeter sur Charlemagne: voir I, 3.
[29] De ces clins d'œil aux lecteurs, on rencontrera de multiples exemples dans la suite du récit: «Tu peux bien penser... Tu dois imaginer... Ne va pas croire que...». Ils créent un

il transforma le sol en un marais de sang[30].
Dodon semblait plus brave que taureau.
La foule des païens prit à la fin la fuite,
car ne pouvait résister à l'assaut.
Afin les achever, à la porte s'était
l'abbé posté et qui passait, il l'abattait[31].

75. D'un seul coup, les païens vidèrent le couvent:
en passèrent beaucoup par les fenêtres;
jusques dans le désert, ils les ont poursuivis,
puis aux bêtes des bois ils les laissèrent.
Les moines du couvent ont refermé la porte,
sont retournés à leur ancien brouet[32].
Puis s'étant reposé, Renaud alla trouver
le père abbé et en ces mots lui a parlé:

76. «Vous avez dit, l'abbé, que vous étiez cousins,
si j'ai compris comme il faut vos paroles,
de ce notre Roland, insigne paladin;
aussi veuillez m'éclairer sur ceci:
de qui êtes-vous né et dans quelle contrée,
quelle raison vous mena au couvent?»
L'abbé lui répondit: «Si le savoir t'est cher,
sur tout ce que tu veux tu seras vite au clair.

77. Je suis le fils d'un fils de Bernard de Clermont
que tout le monde appelait Anséïs[33],
qui fut frère d'Amon, et qui fut si vaillant
que dans Paris son renom sonne encore,
et d'Othon et de Bœuf, si je ne suis menteur.
Et pourquoi j'ai vêtu l'habit de bure,
ce fut d'abord du ciel la juste inspiration,
ensuite les conseils du bon pape Léon.»

double lien, d'une part entre l'auteur et ses lecteurs, d'autre part entre le récit écrit et les traditions orales qui l'ont précédé. Grâce à ces invocations aux lecteurs, Pulci nous fait entrevoir le public des *cantambanchi*, ses prédécesseurs.

[30] Le texte dit « en val de Chiana ». Ce val, situé en Toscane était une région marécageuse: Dante la cite à *Enf.* XXIX, 46-7.

[31] Un siècle plus tard, un petit cousin du père abbé, Frère Jean des Entommeures, sauvera au cours de la guerre pichrocoline la treille de son abbaye, assaillie par les troupes ennemies:

«Aux uns, écrabouillait la cervelle, à d'autres brisait bras et jambes, à d'autres, démettait les vertèbres du cou, il assommait à grands coups ceux qui voulaient sortir. Les petits moinetons... ayant laissé leur grandes capes sur une treille au plus proche... achèvent ceux que le moine a assommés.» (*Gargantua*, chap.27)

[32] On peut comprendre au sens propre ou au sens figuré.

[33] Pour la généalogie des Clermont, voir note à II, 3.

78. Quand il eut entendu ces nouvelles, Renaud
en grande joie le courut embrasser,
et il en remerciait chaque étoile du ciel
et dit: «L'abbé, je ne veux vous cacher,
maintenant que l'on a chassé ce peuple traître,
mon nom, car je ne peux faire autrement,
tellement la tendresse a vaincu mon esprit:
comme Roland je suis ton parent, moi aussi;

79. je m'appelle Renaud et suis le fils d'Amon;
comme de lui, de moi aussi vous êtes
cousin»; et il pleurait, étant plein d'émotion;
aussi l'abbé l'a alors embrassé,
et jamais il n'a eu telle consolation.
«Ô juste Dieu, que tout chrétien adore,
après si grands bienfaits, et après tant d'années,
or je vois mon Renaud, s'est exclamé l'abbé,

80. et j'avais déjà vu ce mien fameux Roland,
dont le départ me laisse inconsolé;
nunc dimitte servum tuum[34] n'importe quand
tu le voudras, mon Seigneur et mon Dieu.»
C'est alors que Renaud poursuivit en pleurant:
«Et voici Olivier, un sien beau-frère;
celui-ci est Dodon, du Danois il est fils.»
Et l'abbé embrassa Dodon et le marquis.

81. Et les moines ont fait grandes réjouissances,
parce que sont partis les sarrasins,
et que Dieu leur a fait par sa grâce connaître
que Renaud est de l'abbé le cousin.
Mais j'entends qu'on me prie, pour la troisième fois[35],
de remercier Qui me montre la voie:
mon chant fera toujours ce qu'il se doit de faire.
Que le Christ vous garde et toujours vous éclaire.

[34] Luc 2, 29.

[35] Parce que c'est la fin du troisième chant, ou bien est-ce une allusion au trois reniements de saint Pierre?

CHANT IV

Invocation (1).

Adieux de Renaud à l'abbé du couvent (2-5).

Suite du voyage de Renaud : comment il tire un lion des griffes d'un dragon et de la reconnaissance que le lion lui en eut (6-26, 4). Combat de Renaud et de l'homme sauvage (26, 5-39).

Arrivée des paladins à Carrare. Comment Olivier sauve d'un autre dragon Forisaine, fille du roi de Carrare, et de l'amour que celle-ci en conçut pour lui. Conversion des païens (40-103).

1. *Gloria in excelsis Deo* et paix sur terre[1],
par le Père, le Fils, le Saint-Esprit.
Benedicimus te, Seigneur de vérité,
Laudamus te, Seigneur, de nos chants humbles,
pour avoir accepté dans ta sollicitude
donner tel réconfort à notre abbé
et conduire mes vers tout au long du chemin
afin que cette fleur bon fruit produise enfin[2].

2. C'était dans la saison où chacun s'énamoure
et où les papillons vont folâtrer.
Le Soleil, qui avait achevé son parcours,
vers le Maroc inclinait son épaule[3] ;
la lune ne pointait que le bout de ses cornes,
l'ombre des monts recouvrait les vallées,
quand Renaud demanda de nouveau à l'abbé
de ne plus conserver de son nom le secret.

3. « Clermont, voilà mon nom, » répondit à Renaud
le Père abbé avec aménité.
Au bout de quelques jours, désireux de partir,
Renaud lui dit : « Je voudrais qu'à présent
vous nous donniez notre congé au nom de Dieu :
j'ai à Paris abandonné les miens,
c'est la raison pourquoi de l'envie nous brûlons
de retrouver celui que tous nous recherchons. »

[1] Cantique des anges devant la crèche : Luc, II, 14.

[2] *Et un bon fruit viendra après la fleur.* (*Par.* XXVII, 148).

[3] Pour Dante, qui est utilisé par Pulci comme une véritable encyclopédie, le Maroc formait la limite occidentale des terres. Voir *Purg.*, IV.139.

4. Le Père qui était prudent et sage, a dit:
«Renaud, bien que ce soit pour moi pénible,
parce qu'ici jamais tu ne m'aurais gêné,
je crois que c'est une excellente idée.
Moi, je suis bien content de ce que je t'ai vu:
je le sais bien, que ce sera mon sort
de ne plus vous revoir, que ce n'est que raison;
pour cela vous avez ma bénédictïon.

5. Si retrouver Roland, c'est ça que tu désires,
va-t-en en paix, mon frère bien-aimé[4];
que veuille Dieu t'accompagner sur tes sentiers,
ou Raphaël, comme il fit pour Tobie[5].»
Renaud dit: «C'est cela que j'implore et j'espère:
nous nous verrons au ciel près de Celui
qui donnera aux siens juste rétribution,
parce que pour la foi ici-bas combattons.»

6. Baron Renaud quitta le père de Clermont,
comme Olivier et Dodon, en pleurant;
il va en chevauchant par la plaine et les monts
avec un grand désir de voir Roland:
«Quand viendra donc, se disait-il, illustre comte,
le jour où je te reverrai, oui, quand?
Mourir après pour sûr ne me fera de peine,
si je te trouve et à la Cour je te ramène.»

7. En tête s'avançait Renaud sur son cheval
et le suivaient Olivier et Dodon,
dans un bois où régnaient des ténèbres sans faille[6],
lorsqu'apparut un féroce dragon,
étrangement couvert d'une peau verte et jaune,
qui se battait avec un grand lïon.
Renaud au clair de lune arrivait à le voir
mais qu'il soit un dragon, il ne pouvait y croire.

8. Maintes et maintes fois, Olivier avait dit,
comme le fait qui voyage de nuit:
«Je vois un feu au pied de ce petit coteau;
dans ces abrupts, des gens doivent loger.»

[4] Frère pour cousin; voir III, 63, 3
[5] Le livre de Tobie raconte que l'ange Raphaël accompagna et aida Tobie pendant le long voyage que son père lui avait ordonné.
[6] On peut aussi unir «sans faille» au verbe «suivait» et comprendre que Olivier et Dodon suivaient de près Renaud.

Mais c'était seulement ce serpent maléfique,
dont la gueule crachait parfois des flammes,
tellement qu'il semblait un fourneau allumé,
la forêt tout entière inondant de clarté.

9. Et le lion, on le voit qui s'empoigne avec lui
et le déchire avec griffes et crocs,
le prenant or au cou, or encore au poitrail;
et le dragon l'entourait de sa queue
et l'immobilisait des serres et de la gueule,
si que de lui ne pouvait se défaire;
et lorsque par la gueule il vomissait du feu,
cela ne semblait pas non plus au lion un jeu.

10. Et Bayard commença de bruyamment hennir
quand du serpent il vit qu'il était proche;
Velliantin, le cheval d'Olivier, voulait fuir,
cil de Dodon plusieurs fois recula,
car se faisait sentir le souffle du dragon.
Pourtant Renaud se porta en avant,
et il avait pitié du lion qui faiblissait
peu à peu, et sa mèche à son terme arrivait[7].

11. À la fin résolut de lui porter secours,
pour que le ver[8] ne lui donne la mort;
éperonne Bayard et le guide du mors,
tant qu'auprès du dragon il le porte,
qui sur le lion s'acharne et le griffe et le mord
au point de le mener à mauvais port;
mais Renaud invoqua le secours du Très-Haut
avant que d'entamer un si terrible assaut.

12. Et pendant qu'il priait, entendit une voix
qui disait: «N'aie pas peur, sage baron,
de ce serpent géant, féroce et sans pitié:
vite il sera par ta main déconfit.»
Renaud lui répondit: «Seigneur qui sur la croix
mourut, merci pour ce que tu m'as dit.»

[7] Litt.: «Il arrivait au vert». L'expression est tirée du vocabulaire des enchères à la chandelle. L'extrémité inférieure des bougies, qui marquait la fin des enchères, était teintée en vert.

[8] Voir 15.8. Cette terminologie, qui est encore employée dans la *Fantasy* anglo-saxonne, répond à une classification prè-linnéenne où les termes de vers, reptiles ou insectes étaient indifféremment employés pour désigner ce qui n'était ni oiseau ni poisson ni mammifère. *Cerbère, le grand ver* (*Enf.*, VI, 22).

Et avecques Frusberte il frappa le dragon,
et de peu s'en fallut qu'il n'attrape le lion.

13. Il sembla que le lion avait prévu son geste :
autant qu'il put, s'écarta du serpent,
quand il vit le baron venir à son secours.
Dans le dragon n'a pu tailler Frusberte,
car son dos est plus dur que l'acier le plus fin ;
frappe de pointe et l'épée ne pénètre,
elle qui ne manquait percer cuirasse et maille :
tellement du serpent était dure l'écaille.

14. Renaud a dit : « C'est donc celui de Satanasse,
le cuir que ce serpent a sur le dos,
puisqu'avecques l'estoc, l'épée ne l'outrepasse,
et ne peut pas, de taille, le trancher. »
D'abaisser son épée cependant ne se lasse,
croyant qu'il va le couper jusqu'à l'os :
Frusberte rebondit et fait des étincelles ;
ainsi de mille coups peut-être, il le harcèle.

15. Et ce lion le tenait toujours solidement
comme pensant : « Si moi je le tiens ferme,
il ne pourra sans cesse esquiver tous les coups. »
Mais quand Renaud a eu beaucoup frappé,
et se fut aperçu que ce féroce ver
lui faisait mal de son souffle enflammé,
il se jeta sur lui, le saisit au collet
et lui trancha la tête, ainsi qu'à un poulet.

16. S'étaient tous deux enfuis Olivier et Dodon,
car n'avaient pu tenir leurs destriers.
Lorsque la mort eut pris ce féroce dragon,
son chef sautant, son corps croulant au sol,
tout auprès de Renaud s'avança le lïon
et il se mit à lécher son cheval :
on eut dit qu'il voulait à Renaud rendre grâce ;
de fêter celui-ci jamais il ne se lasse,

17. et il marche avec lui, à côté de la bride.
Renaud disait : « Vierge pleine de grâces,
puisque tu as pour moi fait semblable miracle,
je te supplie, ô Reine de Pitié,
de me montrer la voie qu'il convient que je prenne
dans ces forêts, qui sont si terrifiantes,

afin de retrouver Olivier et Dodon,
ou bien veuille ordonner que me guide le lion.»

18. On eut dit que le lion avait compris cela,
et il se mit à marcher devant eux,
comme s'il avait dit: «Suis-moi donc par derrière.»
Renaud laissa le conduire le lion,
car les bois étaient là si épais et feuillus
que c'était dur de suivre le sentier;
mais ce lion justement les connaît, les sentiers,
et il a retrouvé Dodon et Olivier.

19. Était notre Olivier accablé de tristesse,
et du cheval avait mis pied à terre;
Dodon aussi, et pleurait tristement,
et vers Renaud il rebroussa chemin
afin porter secours au paladin fameux;
et Olivier, voilà ce qu'il disait:
«Renaud, c'est mort, je crois, que nous le reverrons,
tué par ce serpent et trop tard nous viendrons.»

20. Et ils ne savaient pas retrouver leur chemin;
ils sont entrés dans certains défilés.
Voilà Renaud avec le lion, qui les rejoint:
il s'étonne et se met les regarder;
et il voit qu'Olivier n'avait plus Velliantin;
il dit: «Ceux-là, qu'ont-ils fait des chevaux?
Dans quelque bête fauve ils se seront jetés
et tous deux y auront perdu leurs destriers.»

21. Quand Olivier a vu Renaud, on ne saurait
dire combien il apparut content,
et il a dit: «Assurément je me disais
que désormais ta vie s'était éteinte.»
Et après qu'il eut vu à ses côtés le lion
au clair de lune, il fut épouvanté.
Mais Renaud lui a dit: «Olivier, ne crains pas
que te fasse ce lion un quelconque dommage.

22. Sache que j'ai tué ce dragon si cruel,
et que j'ai libéré ce compagnon,
qui or vient avec moi comme un ami fidèle,
et ce nous est précieuse acquisition:
peut-être même avant que la lune se cache,
nous aura fait ce lion griffu sortir

du bois, et il nous montrera le bon chemin.
Mais, dis-moi, aurais-tu perdu ton Velliantin?»

23. Olivier s'excusa avec grande vergogne:
«Quand tu étais aux mains avec le ver,
nos destriers nous ont dûment gratté la rogne
dedans mille fourrés et défilés;
chacun aurait voulu faire ce qu'il fallait
afin t'aider, comme c'était justice,
mais nous n'avons jamais pu les reprendre en mains,
si que tu te seras peut-être de nous plaint[9].

24. Nous les avons laissés auprès d'une fontaine,
car là enfin s'arrêtèrent pour boire:
nous les avons attachés là au pied d'un mont,
et ores nous venions afin savoir
si tu avais du ver fracassé la cervelle
ou bien si tu gisais tué par lui.»
Renaud lui répondit: «Aux chevaux retournons;
entre nous, Olivier, d'excuses ne faisons.»

25. Chacun d'entre eux a retrouvé son destrier.
Renaud disait: «Nous n'aurons rien, je crains,
à sous la dent nous mettre, avant que ne soyons
sortis du bois et ne trouvions des gens.
Que n'as-tu même sort, empereur Charlemagne,
qui veut que j'aille affligé par le monde!
Que n'as-tu même sort, Ganelon, que j'ai ores!
Mais peut-être ton sort rendrai-je pire encore.»

26. Et tout en chevauchant avecques précaution,
Renaud se lamentait de son destin;
et tout seul, devant eux cheminait le lïon,
montrant sans cesse à ceux-ci le chemin;
quand ils eurent grimpé sur une collinette,
ils virent une clarté vraiment pas loin:
c'est que dans cette pente habitait un géant,
qui avait allumé un grand feu par devant.

27. Il avait élevé une hutte de branches
et y avait pendu à un crochet
un cerf, et de sa peau il l'avait dépouillé.
Il entend des chevaux bride et sabots:
aussitôt se saisit de son crochet ce fou,

[9] Autre sens possible: «tu auras pleuré sur nous.»

en homme qui ne sait se contenir:
et encontre Olivier, plus furibond qu'un ours,
la bête tout à coup précipite sa course.

28. Olivier aperçut cette grosse massue
et du géant les intentions hostiles;
il voulut se sauver: il reçut à l'instant
au torse un coup, si fort et si cruel
que le baron, malgré qu'il eut grande vigueur,
de Velliantin sur l'herbe s'écroula.
Lorsque Renaud a vu son Olivier par terre,
ne me demande pas quelle douleur le serre;

29. et il dit: «Ah! canaille, ah! gibier de potence,
qui, je sais, mille fois se l'ait gagnée !
avant qu'à l'horizon se soit couchée la lune,
je te rendrai la monnaie de ta pièce.»
Cet énorme bestiau dans son sale langage
lui dit: «De moi, tu n'auras que des baffes.
Ce qui t'a attiré, c'est bien du cerf l'odeur?
Je pense que tu es ou canaille ou voleur.»

30. Renaud qui n'avait pas une grande patience,
du gant frappa la face du géant,
et ce coup de poing-là avait telle puissance
qu'il lui a fracassé tout le museau,
et il dit: «Même Dieu n'en n'aurait tolérance.»
Mais le géant retrouvant ses esprits,
en rouant son crochet, en donna à Renaud
parce que, sans soleil, il voulait qu'il ait chaud.

31. Renaud, ce coup, l'évite avec beaucoup d'adresse,
et fait sauter Bayard tout comme un chat:
combattre les géants, c'était vraiment son fort;
c'est qu'il savait tous leurs coups et coutumes.
On eut cru le crochet jailli d'une arbalète.
Renaud lança son poing une autre fois,
et la nasarde fut si extraordinaire
que mort chut le géant, la face contre terre.

32. Peu s'en fallut qu'il n'arriva comme il advient
à un dragon qui tue un éléphant,
et qu'il ne comprend pas, tant il est fol et sot,
qu'en s'écroulant cet animal pesant
va le tuer, qu'il est dessous, et pleurera:
de ça Renaud était si peu conscient,

que lorsque s'écroula cet énorme gaillard,
il fut près d'écraser et Renaud et Bayard.

33. Il eut grand peine ensuite à sortir de dessous,
et il fallut que Dodone l'aidât.
Renaud dit: «Je n'avais supposé que d'un coup
comme cela, le géant s'abattrait,
et j'ai vraiment failli en régler l'addition.
L'odeur d'un cerf, dit-il, nous attira:
allons à sa cabane et regardons un peu,
là où on aperçoit dans la hauteur un feu.»

34. Alors il ont abandonné leurs étriers
et à cette cabane ils sont allés;
ils y virent le cerf et Dodone leur dit:
«Peut-être n'est-on pas si mal tombé.»
Il a confectionné d'une branche une broche.
Renaud pendant ce temps trouva trois pains
et de bonne cervoise un entier barillet.
Et il disait: «Ce cerf a odeur de brûlé.»

35. Les trois pains étaient grands comme fond de cuveau;
que j'en frémis à seulement le dire.
Renaud a dit: «Dodon, on a le pain, le vin,
qu'attendons-nous, que ça sent le cramé!»
Et Dodon répondit: «Attends encore un peu
que la peau se soulève en frisottant.»
Et Renaud a repris: «Cessons de le rôtir,
car c'est un met peu sain, un cerf qu'on fait trop cuire.»

36. Dodone répondit: «Je t'ai compris, Renaud:
ta gargoulette doit crier famine:
tant pis s'il n'est pas cuit, il suffit qu'il soit chaud.»
Ils se sont mis à taper dans le cerf.
Renaud l'aurait mangé à lui seul tout entier,
si ne l'avait retenu la vergogne;
et à l'un des trois pains il a fait grand effroi,
parce qu'au barillet, quand est à jeun, ne boit.

37. Lorsque l'aurore fut apparue à l'Orient,
ils ont abandonné cette cabane.
Dodone s'exclama: «Cette halte fut bonne,
puisque du ciel nous est tombée la manne
et puisque le géant y a perdu la vie.
Tu vois, à trompeur, trompeur et demi:

ce vantard, Olivier, t'a frappé par traîtrise
et maintenant c'est lui qui en la fosse gît.»

38. De la montagne ils sont descendus dans la plaine,
et leur lïon allait toujours devant.
Roland a dit: «Cela, c'est un vrai coup de chance!»
et Olivier pensait la même chose;
si bien qu'ils sont sortis d'une vallée obscure,
pour arriver dans des lieux habités:
ils commencent à voir maisons, domaines, villes
et des cloches sonnant en haut des campaniles.

39. Et ils n'avaient encor fait beaucoup de chemin
qu'ils ont d'abord rencontré des pasteurs
tout auprès d'un ruisseau qui leur était voisin;
ensuite ont entendu grands bruits et cris.
Bayard fait un écart et aussi Velliantin.
Et voici que surgit d'une vallée
une grande cohue de gens qui s'enfuyaient
et semblaient affolés, à qui les regardaient.

40. Baron Renaud alors à Dieu se recommande;
et voilà qu'un païen s'approche d'eux.
Dodone vite alors lui fait cette demande:
«Qu'arrive-t-il en ce lieu écarté
qu'un tumulte si grand, semble-t-il, s'y répande?
Par courtoisie, ne fais pas le manant.»
Le sarrasin a répondu vite à Dodon:
«Moi, je te le dirai, ce n'est pas sans raison.

41. Mes propos, je le sais, vont te faire pitié:
pour une fille adorable et superbe,
s'est presqu'entièrement vidée une cité,
car un cruel serpent nous empoisonne.
Le roi Corbante a décidé dans sa bonté
que son enfant, appelée Forisaine,
serait donnée à cette bête à dévorer:
le sort tomba sur elle, il la veut sacrifier;

42. et de nous tous elle a déjà mangé beaucoup:
chaque jour, en veut deux, soir et matin.»
«Dis-moi, si tu le sais, a répondu Renaud,
cette cité, de nous est-elle proche?
Le sarrasin lui répondit: «Tu vas la voir
vite, la ville infortunée, lugubre;

mais gare qu'y aller à toi ne soit néfaste:
elle est toute voisine et s'appelle Carrare.

43. La commisération que j'éprouve pour vous,
par Macomet, me fait vous prévenir,
pour que vous évitiez d'y laisser votre vie,
puisque vous montrez l'envie d'y aller.
Vous trouverez la ville en complet abandon
et mon seigneur dans le plus grand chagrin,
à cause de la bête implacable et cruelle
qui doit se dévorer notre jeune pucelle.

44. Dès le lever du jour, elle s'en vient aux portes;
si à manger on ne lui porte vite,
de son souffle fatal nous conduit à la mort:
à l'écart il faut lui laisser quelqu'un.
Cette enfant, elle fut désignée par le sort,
et son père a décidé l'envoyer;
le peuple vocifère et la bête rugit,
tellement que chacun d'épouvante s'enfuit.

45. C'est arrivé, je crois, rien que pour nos péchés:
Corbante a en effet tué son frère,
qu'entre nous nous tenions de tous les chevaliers
pour le plus sage et juste et fort et beau;
nous avons approuvé ce qui était traîtrise,
car c'est à lui qu'appartenait le règne[10]:
la vipère est venue afin purger, c'est sûr,
ce péché et régler ce qui nous était dû.

46. Il en est parmi nous qui ont pour opinion
que son esprit s'est retrouvé dedans
cet animal, je dis l'esprit de ce garçon.»
Renaud lui dit: «Pour ta civilité,
je te dis grand merci. Que vous garde Macom
de ce serpent, s'il est si terrifiant.
Mais dis-moi, sarrasin, la dite demoiselle
est-elle bien jeunette, et serait-elle belle?»

47. Le païen dit: «Ne pose pas cette question,
car jamais il n'y eut chose plus digne:
un doux comportement, angélique et modeste;
de vertu et beauté porte la palme,

[10] Ramat coupe la phrase à la fin du vers 5 et rattache le vers 6 aux vers 7-8: «comme c'était à lui...»

elle a eu ses quinze ans[11], et j'en ai dit assez;
le peuple tente encor de la sauver.
Si tu croyais pouvoir cette bête tuer,
tu peux compter avoir du règne la moitié.»

48. Renaud lui répondit: «Je ne cherche un royaume:
j'en ai bien laissé sept dans mon pays;
mais j'ai quelque plaisir à voir les belles dames:
si la fille courtoise est si jolie,
à ce fier animal je taillerai l'écaille.»
Puis se tourna vers le fameux marquis
et il dit: «Allons-y, car cette dame est nôtre,
partons pour la cité que ce païen nous montre.»

49. Lorsque les paladins entrèrent dans Carrare,
chacun sur eux son regard a tourné:
et tous les sarrasins en eurent réconfort,
et de ce lion grandement s'étonnèrent.
Renaud est arrivé près du palais du roi
et salua Corbante et puis sa fille.
Le roi Corbante dit: «Tous nous te ferons fête,
si tu viens m'apporter secours contre la bête.»

50. Alors Renaud lui répondit: «Ô Roi Corbant,
voici mon nom: le chevalier au lion;
je crois en Apollyn ainsi qu'en Trévigant;
et ne voudrais, par notre Dieu Macom,
reprendre mon chemin pour aller au Levant,
alors que je connais ce qui t'accable.»
Il dit cela tout fort, mais souffle en apostille:
«Et encor moins depuis que je connais ta fille.»

51. Olivier cependant fait de l'œil à la fille,
tout le temps que Renaud disait cela;
sur le champ il posa sur la cible la mire
et du regard, il lui tire des flèches,
sans cesse se disant en poussant des soupirs:
«Ceci n'est chair qui se puisse donner,
afin qu'il la dévore, à ce dragon cruel,
mais bien à quelqu'amant, gentilhomme et fidèle.»

52. Corbante cependant répondit en ces termes,
«Guerrier fameux, peu me chaut qui tu es,

[11] Ou selon d'autres: «entre dans ses quinze ans...» C'est l'âge que fixent les traités d'amour courtois aux demoiselles pour commencer à aimer.

il suffit que tu crois en notre Macomet.
Noble baron, si tu croyais pouvoir
tuer cet animal, je promets te donner
la moitié du royaume et de mes biens ;
et voudrais-tu le tout, je te l'accorderais
si d'un si grand tourment, toi, tu me délivrais.

53. Comme tu peux le voir, est réduite la ville,
de beau jardin, à tanière ou désert.
Déjà s'approche l'heure où ma fille devra
mourir sans avoir fait péché ou faute. »
Olivier cependant se disait en lui-même :
« Même si tous nous devions en mourir,
cet animal assurément d'un pain si blanc
ne se nourrira pas, car c'est repas d'amant. »

54. « Dis-moi donc sans tarder quelle est ta décision,
lui dit le roi, car il est sous nos murs,
et je sens son haleine âcre et insoutenable,
que vous devez probablement sentir. »
Renaud dit : « Je ne veux royaume ni empire :
je chasse ainsi par goût et par nature ;
et par l'amour que j'ai pour ta fille si belle,
nous tuerons ce dragon sanguinaire et cruel. »

55. Cet Olivier était un gentil damoiseau
et couvait du regard la jouvencelle.
Renaud maintenait l'œil attentif au peneau
et en français blaguait son Olivier ;
il disait : « Le faucon n'a plus son chaperon[12] :
ne sais s'il voit bécasse ou bien perdrix ;
mais ce qu'il me paraît de claire façon voir,
c'est que nous serons deux affamés pour un plat. »

56. Olivier à Renaud ne fit nulle réponse ;
baissa les yeux qu'il a fixés sur elle.
Le roi Corbante a pris un décret très sévère,
afin que nul ne quitte plus la ville,

[12] Le chapeau de cuir que l'on mettait sur la tête du faucon pour l'empêcher de s'agiter avant d'être lâché à la chasse. L'image renvoie directement à un passage de Dante, qui appliqué à Olivier, grand séducteur de dames, ne manque pas de saveur (*Par.* XIX, 34-36) :

Comme un faucon qui sort de son chapeau,
Et qui remue la tête et s'applaudit de l'aile,
En montrant son désir et en se faisant beau...

en sorte que le peuple a cessé de partir:
Renaud voulut que l'on fasse ces choses;
et il fit faire un gant, si du moins point je n'erre,
lequel était couvert tout de pointes de fer.

57. Et après il a pris congé du roi Corbante,
qui l'a accompagné jusqu'à la porte
avec beaucoup de gens et avec grands honneurs;
puis il lui dit: «Je ne suis bonne escorte.
Rappelle-toi qu'il faut que tu prennes bien soin
de ta vie, (et ainsi le réconforte)
et que par dessus tout ton salut m'est précieux;
arrive que pourra à ce dragon furieux.»

58. Ces mots lui ont été tellement agréables
que dans son cœur Renaud les a gravés;
«Je te rapporterai sa tête, je m'en flatte,
courtois seigneur, à tout prix, lui dit-il.
Ta bénédiction, donne-la moi du gant;
par notre amour, réconforte ton peuple.»
Corbante le bénit affectueusement
et il pria son Dieu pour lui dévotement.

59. Et Olivier aussi a fait ses oraisons:
au Dieu sauveur, il s'est recommandé.
En tête s'avançait le féroce lïon;
de l'animal il montrait le chemin;
par derrière suivait Renaud avec Dodon.
Les sarrasins étaient venus pour voir,
les uns sur la muraille, et d'autres, près des portes,
et ils souhaitaient tous voir cette bête morte.

60. Et cette douce enfant de beauté souveraine
avait gravi une tour poivrière.
Renaud s'est exclamé: «Regarde Forisaine;
ô Olivier, sur toi paraît pleurer:
c'est afin de te voir que l'amour te l'amène.»
Olivier dit: «La danse recommence:
tu as choisi ton jour pour me faire enrager.
Occupons-nous plutôt cette bête tuer»

61. Renaud dit: «Seras-tu impitoyable au point
de ne vouloir regarder la donzelle?
Tu ne mériterais être pris pour amant.
Que ferais-tu si cette demoiselle,
tu l'avais à ton bras, comme targe ou écu?

A terre étendrais-tu la bête ou elle? »
Olivier dit: « Vraiment, la langue te démange,
mais ici cela sent autre odeur que d'orange[13]. »

62. Il n'avait pas fini que le lion leur montrait
le dit serpent qui vomissait du feu.
Olivier s'exclama: « La voici, notre dame,
et de la voir, Renaud, je suis navré. »
Renaud dit: « Olivier, en ce lieu vont jouter
Mars et Vénus. » Et de nouveau blaguait.
La vipère cruelle aussitôt se dressa
et flammes et venin de sa bouche cracha.

63. Et la terre et les airs parurent s'enflammer.
Pour n'être pas de son souffle offensés,
tous avaient une éponge, arrosée de vinaigre.
Renaud a dit: «Ô bête sans sagesse,
qu'est c'que tu crois? Nous prendrais-tu pour ton goûter,
pour en ces lieux, malgré le ban, venir? »
Et sur ces mots, de son cheval il descendit,
et le firent aussi Dodone et le marquis.

64. Renaud n'eut pas plutôt abandonné Bayard,
que ce dragon se jeta sur Dodon
et le mordit avec tant d'ardeur et de rage
qu'il lui brisa armure et chair et os.
Dodone s'écria: « Ho là là, ça me brûle!
aide-moi, Olivier, qu'j'en peux plus. »
Et sur le sol soudain le firent s'affaisser
la morsure et le souffle, assommé et pâmé.

65. Olivier s'est porté à son aide trop tard,
et à Dodon ne put porter secours:
adoncques le premier qui y goûte, s'y brûle,
et pour son compagnon, autre morsure:
car le serpent soudain a projeté sa tête
et attrape Olivier, comme un trognon,
mais la chance voulut que sa jambe agrippât
et que toutes ses dents dans l'armure enfonçât.

66. Olivier entendit sa jambière craquer,
comme aucun os ne fit craquer un chien;

[13] La fleur de l'oranger est encore de nos jours le symbole de l'amour. Peut-être y a-t-il ici une allusion aux batailles que se livraient à coups d'oranges les belles et leurs chevaliers à l'occasion du carnaval.

et puis il le voulut par le bras attraper.
Mais Olivier se défend de ses mains,
car il avait ce gant que Renaud a fait faire :
il serait vain de lui jeter du pain,
de prier saint Donnin la gueule lui lier[14],
car il est nécessaire autre mode employer.

67. Il lui mit au gosier la main avec le gant,
vu que Renaud l'encourage à grands cris,
si bien que le serpent l'engloutit tout entière
et serre ; et Olivier le retient ferme
et avec son épée, il lui tranche la tête ;
mais en mourant, l'odeur et la chaleur
firent tomber pâmé Olivier sur la terre.
Mais du serpent la gueule en rien ne se desserre :

68. car dans son agonie, il contracta ses dents
tant qu'Olivier n'en put ôter la main.
La face de Renaud s'empourpra tout entière
et il a cru l'en détacher d'un coup ;
mais il ne le put pas, tant l'accablait de deuil
le sort étrange et cruel d'Olivier ;
malgré tout, tant de fois l'épée y a planté
qu'à force du gosier la lui a retirée.

69. Mais ce lion qu'ils avaient avec eux amené
se tenait là à regarder sans cesse,
parce que si jamais l'interrogeait quelqu'un,
il voulait être informé sur ces faits.
Dodon s'était déjà de terre relevé,
mais Olivier demeurait sur le sol.
Les sarrasins sortaient en courant par la porte
et se réjouissaient de voir la bête morte.

70. S'en vint le roi Corbante avec beaucoup de gens
afin de voir comment ça s'est passé :
il voit le ver qui sur la terre est renversé,
il voit Dodon, ensanglanté, blessé,
il voit notre Olivier la main toute brûlée,
qui paraît mort, et non évanoui ;
il voit par le dragon le sol carbonisé
et de cela il est vraiment bouleversé ;

[14] Saint Donnin protégeait des morsures des chiens enragés.

71. il voit aussi le chef du féroce dragon
qui lui paraît chose étonnante à voir;
il voit triste Renaud et avec lui Dodon
car Olivier à terre est étendu:
de cela il a eu grande compassïon;
il lui voyait la jambe ensanglantée,
et ne sait de quels mots et de quelle attitude
exprimer sa douleur ou bien sa gratitude.

72. Il embrassa Renaud à la fin en pleurant
et puis Dodon, disant: «Dignes barons,
vous récompenser, comment le pourrais-je, et quand?
C'est de Macom que provient cette grâce,
lui qui dans nos contrées vous a fait parvenir.
Voilà ma vie et notre entier royaume,
et la couronne avec ce sceptre, qui est nôtre;
j'ai pris la décision que tout cela soit vôtre.

73. Mais je regretterai, s'il meurt, toujours cet homme,
qui paraît chevalier si digne et noble.»
Renaud lui répondit: «Ô Roi, reprends confiance,
car il ne faut encor pleurer sur lui.
Ton propos nous le montre avec grande évidence:
tu n'es ingrat et tes pensées sont justes.
Ta couronne et ton règne, oui, nous les acceptons,
et comme ils sont à nous, nous te les redonnons.»

74. Renaud n'avait encore achevé de parler,
qu'Olivier commença se réveiller;
et s'étant réveillé, voyant le roi tout près,
et tant de gens, commença s'étonner
comme qui voit devant ses yeux nouvelles choses
surgir d'un coup, et ne sait quoi penser;
Mais petit à petit la vie est revenu
et tout étonnement de lui a disparu.

75. Le peuple n'était plus que terreur et surprise
en voyant ce qu'ont fait les paladins.
Était venue aussi, afin de voir, la fille
du roi Corbante, avec ces sarrasins,
qui ressemble au soleil, quand il brille le plus,
et on croirait tous ses gestes divins;
et baron Olivier cette dame regarde,
qui ne s'aperçoit pas encor que son cœur arde[15].

[15] Le sujet peut être aussi bien Olivier (Ageno, Ramat) que la dame (Puccini).

76. Alors le roi Corbante ordonna à son peuple
qu'à la cité soit porté le serpent;
et ensuite Renaud, il le prit par la main
et en ville revint avec ses gens;
quand il fut arrivé en ville a commandé
de faire part d'un tel événement
aux siècles à venir; et cette bête morte
la fit avec son chef accrocher sur la porte,

77. et sur le marbre il fit graver, en lettres d'or:
«À telle époque, ici sont arrivés
trois paladins», dit-il, (il écrivit leurs noms,
qu'ils lui ont fait en grand secret connaître)[16]
«lesquels ont libéré le peuple du fléau
de ce dragon, qui en reçut la mort»,
qu'il était apparu là très étrangement
et comment il avait dévoré tous ces gens;

78. et comment le jour même où à la belle enfant
le sort avait assigné de mourir,
les trois barons sont arrivés en chevauchant,
qui de la mort l'avaient pu libérer.
Pendant longtemps on avait pu voir cette histoire
et l'animal dessus la porte,
qui même mort ainsi faisait encor trembler
ceux qui dedans les murs auraient voulu entrer.

79. Et au palais Corbante a emmené Renaud
en lui faisant honneur, joyeusement;
il a cherché des médecins et ordonné
que soient soignés avec empressement
Dodone et Olivier qui en avaient besoin,
car tous les jours plus mal chacun se sent.
Entre temps Forisaine en personne avisée
s'était bien aperçu de l'amour d'Olivier.

80. Et parce que l'Amour malaisément pardonne
que ne soit à la fin aimé qui aime[17],

[16] Il est difficile d'admettre que l'on puisse confier son nom à quelqu'un dans le creux de l'oreille pour qu'il aille ensuite l'écrire sur une plaque votive. De même on ne voit pas très bien pourquoi les paladins font toute une histoire pour donner leurs noms en 91, 4 ; 93, 5... s'ils ont déjà été rendus public. Il faut donc voir là une inconséquence de Pulci, assez peu soucieux de détails, ou bien penser que la plaque n'a été posée que beaucoup plus tard.
[17] *Amour, lui qui n'épargne à nul aimé d'aimer...* (*Enf.* V, 103). Et en écho, Sennucio del Bene: *Toi qui n'épargnes à nul aimé d'aimer.*

que sa loi ne serait une loi juste et bonne
si n'obtenait merci qui s'en réclame,
qu'un bon maître ne lâche un serviteur fidèle,
quand eut compris cette gentille dame
à quel point se mourait pour elle le marquis,
toute entière l'amour d'un seul coup la saisit;

81. et elle commença des yeux à retourner
vers Olivier les flèches enflammées
que l'Amour si souvent lui avait fait lancer,
si qu'un seul feu fit s'enflammer deux cœurs.
Elle est venue le voir, un jour qu'on le soignait
et salua d'un amoureux regard,
car si furent ses mots glacés et convenus,
ses yeux étaient ardents, comme l'Amour voulut.

82. Quand Olivier s'est aperçu que Forisaine
le saluait aussi timidement,
s'est sa prime douleur, pourtant insupportable,
enfuie, qu'autre douleur son cœur ressent,
son âme étant d'espoir et de doute remplie;
mais son esprit pourtant était certain
que pour lui cette dame éprouvait de l'amour:
car qui aime beaucoup, fait fort peu de discours.

83. Il s'aperçoit aussi qu'en s'approchant de lui,
devient sa face empourprée tout entière,
que son discours se fait bref et froid et haché
pour regretter que la cruelle serre
du dragon lui ait fait payer si cher pour elle,
qu'avec pudeur, abaisse ses paupières:
de cela il conçoit son espoir le plus grand,
car c'est toujours ainsi qu'en usent les amants.

84. Forisaine lui dit: «Mon barbare destin,
le sort, le Ciel, la Fortune implacable
ou quel qu'il soit, certain dessein divin,
m'avait conduite à misérable mort.
Au pays du levant tu vins, ô paladin,
mandé pour sûr par la Cour Éternelle
pour ma libération et je te dois la vie:
c'est pourquoi de ta plaie je souffre moi aussi.»

85. Ces paroles avaient transpercé en plein cœur
Olivier et l'avait comblé de joie

tant que milliers de fois en remercia l'Amour,
dont il reconnaissait la courtoisie.
Lui aurait plu mourir par devant son seigneur[18],
car il n'apprécie plus que peu la vie;
et de peu s'en fallut qu'il ne lui dise rien;
timide cependant cette réponse vint:

86. «Sous la lune[19] jamais je n'ai accompli chose
dont l'accomplissement m'ait plu autant;
de t'avoir libérée de si triste fortune,
telle douceur dans mon cœur je ressens
que semblable jamais n'en ressentirai plus.
Te font souffrir, je le sais, mes tourments:
il est d'autres tourments réclamant autres cures.
Que n'ai-je été tué par cette créature?»

87. Elle comprend alors fort bien ce beau discours,
la dame aimable, et le grave en son cœur,
tant progresse l'élève à l'école d'Amour!
Et soupirant à part soi se disait:
«Et cette autre souffrance aussi me fait souffrir.
Mourir n'était forcément le meilleur.
Je ne serai ingrate à si fidèle amant,
parce que je ne suis marbre ni diamant.»

88. Forisaine partit en poussant des soupirs
et Olivier resta fort affligé,
ne se soucïant plus de toutes ses blessures,
car le perçait une plus dure serre.
Il regardait Renaud, et presque au bord des larmes
il ne pouvait le fixer dans les yeux.
Il dit: «C'est pourtant vrai que personne ne peut
vraiment dissimuler ni l'amour ni la toux.

89. Comme tu peux le voir, ô mon frère très cher,
l'amour enfin en ses serres m'a pris.
Je ne peux plus longtemps dérober ce désir;
je ne sais plus quoi faire ou décider.
Que soit maudit le jour où je vis cette fille.
Que me conseilles-tu? Que dois-je faire?»
Renaud lui répondit; «Ah! si tu m'en croyais,
cet endroit que voici, tu l'abandonnerais.

[18] Ce seigneur, ce peut être Forisaine ou bien l'Amour.
[19] Le français préfère dire: «sous le soleil...»

90. Quitte la demoiselle, ô marquis Olivier.
Nous ne voulions courir la prétentaine,
mais plutôt retrouver le Seigneur aux quartiers[20]. »
Dodon tenait un semblable discours :
« Il faut que nous allions battre tous les sentiers
afin trouver cet enfant de Millon. »
Olivier n'accepta qu'avec beaucoup de peine,
car lui faisait grand deuil de quitter Forisaine.

91. Lorsque Dodon et lui, au bout de quelques jours,
furent guéris, ils décidèrent tous,
que le mieux, ce serait de quitter roi Corbante
et qu'il fallait lui découvrir leurs noms
pour qu'il puisse savoir qui l'avait secouru[21] ;
et ont de plus encore décidé
d'essayer que le roi avecques tous les siens
reçoive le baptême et se fasse chrétien.

92. Le Roi Corbante a fait certains tournois et joutes,
et des ballets, fêtes à la mauresque
pour honorer ceux-ci avecques tout son peuple ;
et chaque jour il remettait cela,
afin que satisfaits ils puissent le quitter.
Mais Olivier, son amour croît sans cesse.
Finalement un jour Renaud a appelé
le roi Corbante et il lui a ainsi parlé :

93. « Sérénissime roi, (c'était son baratin !)
pensant que tu nous as fort bien traités,
(c'est ça qu'il lui a dit, en parler sarrasin)
toujours de toi nous nous souviendrons.
Par ailleurs, puisqu'il est dans le dessein divin
que nous te fassions connaître nos noms,
je m'appelle Renaud, et je suis fils d'Amon,
bien qu'on me donne nom de chevalier au lion ;

94. et voici Olivier, qui est si renommé ;
de notre Roland il est le beau-frère ;
celui-là, c'est Dodon, fils d'Ogier, c'est son nom,
qui adorait autrefois Macomet.

[20] Surnom de Roland dont les armes étaient formées d'un damier rouge et blanc. D'après les *Reali di Francia,* VI, 60, il aurait pris ces armes dans son enfance, quand ses compagnons de jeu l'avaient choisi pour chef. Pour Boiardo, *Orlando innamorato,* II, 29,14, Roland s'était acquis ces armes par sa victoire sur Almonte, à qui elles appartenaient.
[21] Voir la note à 77, 3-4.

Or, pour continuer défiler notre histoire,
piteusement nous allons par le monde
parce que de la Cour Roland s'en est allé,
et nous ne savons pas par où il est passé.

95. Il serait arrivé du côté du Levant,
selon ce que nous dit certain abbé,
et il serait accompagné par un géant:
pour le trouver, nous marchons sur ses traces.
Or je te veux dire autre chose, ô roi Corbant:
comme vous adorez encor Macom,
vous êtes condamnés : le vrai Dieu, c'est le nôtre,
qui vous montra signe évident de votre faute.

96. Il n'est pas apparu, cet animal cruel,
sans avoir obtenu de notre Dieu
la permission de dévorer les infidèles;
mais comme Il est piteux et juste et pieux,
il t'a débarrassé d'un si amer fiel
pour t'obliger lâcher ce Macomet
faux et méchant: comprend cet avertissement
sans attendre de lui un plus grand châtiment.

97. Laisse donc Apollyn et les autres dieux vains
et retourne à notre divin Père,
et aussi Belphégor et tous ses pharisiens[22]:
fais baptiser tes gens, qui sont maudits.
De cela je pourrais te fournir moult raisons,
mais tu es sage et comprends tout à fait:
je sais, tu sais parfaitement que ce dragon
à toi n'est apparu en ce lieu sans raison:

98. toute chose t'advint en raison de tes fautes
tu es pasteur : tu dois garder les autres,
et ils sont beaucoup plus excusables que toi.
Ne t'a voulu le Christ abandonner:
tu vois qu'au bon moment nous fûmes envoyés,
parce qu'il a voulu sauver ta fille:
il te faut retrouver la sainte religion
de ce Dieu qui de toi a eu compassïon.»

99. Il a semblé que Dieu inspirât le païen,
qui répondit en pleurant et a dit:
«Ainsi tu es ce grand seigneur de Montauban,

[22] Ce mot de pharisien semble avoir signifié pour Pulci: diable.

lequel jamais n'a eu d'égal au monde!
Et voici Olivier, nous l'avons entendu
souvent nommer déjà! C'est votre Dieu
qui a permis que vous veniez, et non Macom.»
Et il l'a embrassé et avec lui Dodon.

100. Et il pleurait tous ses péchés amèrement
et dit: «Je vois en quelle longue erreur
je suis longtemps resté avecques tous mes gens;
et comme ça, notre éternel Sauveur
par de nombreuses voies éclaire notre esprit,
en quelque sorte éveillant le pécheur,
et souvent d'un grand mal il peut naître un grand bien:
parce que du péché toute expïation vient.»

101. Le roi Corbante a fait appeler Forisaine
et lui apprend aussi qui sont ces gens
qui l'avaient délivrée de son entière peine;
puis réunit son conseil au complet,
si que rapidement en fut la salle pleine,
toute tendue de beaux draps tissés d'or;
puis monta sur le trône et fit déclaration,
telle que tous se plient aux siennes opinions.

102. Et il fit baptiser les petits et les grands;
par tout le règne a été ordonné
que respecte chacun ses édits et ses ordres.
Et quand chacun fut ainsi baptisé,
s'est répandue dans tous les lieux la renommée
des trois barons qui y sont arrivés;
pourtant leurs noms, tant que Renaud le désira,
à ce peuple inconstant, Corbante le cacha.

103. Et se sont reposés autant qu'il leur a plu,
et toute la cité faisait grand' fête,
tant le vrai Dieu leur a donné consolation,
avec sa grâce et sa toute puissance;
comme il vous sera dit dans le chant qui va suivre,
où vous sera exposée cette histoire.
Et je supplie le Roi de la gloire infinie
de vous donner la paix, la joie, repos et vie.

CHANTS V

Invocation (1).

Suite du voyage de Renaud : les paladins quittent Carrare ; suicide de Forisaine (2-21).

En chemin, ils rencontrent Maugis, qui ayant appris par sa magie qu'ils risquent de mourir de faim dans la forêt, vient les secourir en leur donnant une herbe magique (22-35).

Ils se heurtent au « monstre de l'enfer », et se battent avec lui. Arrivée de Renaud et de ses amis en vue du camp de Manfrédon (36-69).

1. Ô colombe impollue, pleine d'humilité,
où descendit notre Dieu infini,
afin de s'incarner dans notre humanité,
pieux, juste et saint, éternel et sincère,
accorde-moi la grâce, en ta grande bonté,
de réussir à poursuivre mon chant,
par ton Joseph, par Joachim et par sainte Anne,
et par Celui qui est né dans une cabane.

2. Renaud et son Dodon et le grand marquis font
grande fête avec les nouveaux chrétiens ;
tout le pays du roi Corbant est baptisé,
y compris les premiers des sarrasins.
Et baron Olivier pour la dame courtoise
a tous les jours mille pensées étranges
et tantôt à la joute et tantôt au tournoi,
pour plaire à celle-ci grande force déploie.

3. Et bien que l'en priât énormément Renaud
il ne pouvait prendre si tôt congé,
car le tenait solidement la demoiselle,
comme tient l'ancre une nef par la proue.
Feu d'abord étouffé est ensuite plus chaud :
ainsi s'enflamme Olivier d'autant plus
que Renaud à partir plus fort le sollicite
et toutes les raisons lui paraissaient licites.

4. Tantôt faisait semblant de n'être bien guéri,
tantôt feignait quelque autre maladie,
(et c'était vrai, car il avait le cœur blessé),
tantôt priait et tantôt promettait :
« Demain nous partirons, j'en ai pris mon parti. »

Laissons ces gens, par le nom de Marie,
et Olivier qui va d'amour ainsi mourant,
et retournons où j'ai abandonné Roland[1].

5. La dame Méridienne, une dame d'honneur,
envoya demander s'il acceptait
de se battre en duel, avec un cœur viril.
Roland dit: «Moi, je ne mets la maille
afin d'aller combattre une femelle vile,
qui ne vaut pas bisantin[2] ou cliquaille.»
si bien que pour cela ou pour son Lyonnet
elle se plaignait fort de son dieu Macomet,

6. et s'exclamait: «Qu'au moins il me fasse mourir,
puisque pour moi a dédain ce manant;
car aucun chevalier n'a plus jamais l'audace
de me combattre avec la lance en main.»
Mais à ce moment-là partout s'est répandue
la renommée du sieur de Montauban,
et que Corbante avait avec lui un baron
lequel on appelait le guerrïer au lion,

7. et que cet homme avait une grande puissance,
et avait tué le féroce serpent.
Et Méridienne a fait venir un messager
et lui a dit d'aller rapidement
auprès du roi Corbante et lui fasse savoir
comment partout s'est répandu le bruit
de ce chevalïer, qui a tant de bravoure,
et qu'il a recueilli avec lui à sa cour;

8. et comment Manfredon auprès de sa cité
a mis son camp, lui fait cruel assaut,
et à tous les instants avec ses gens la presse,
et qu'il n'y a, pour faire tout traîner,
personne qui accepte un duel avec elle;
que pour remède il devait lui mander
ce guerrier qui avait de telles qualités,
au nom de leur antique alliance et parenté;

9. vu que s'était déjà tout partout en Orient
répandu hautement sa renommée.
Le messager s'en est allé subitement:

[1] Nous avons laissé Roland en III, 19.
[2] Cette monnaie d'or de Byzance n'était pas cependant sans valeur.

au roi Corbant s'est allé présenter
et il a fait sa commission habilement.
Sur quoi Corbant raconta à Renaud
comment roi Carador ce messager lui mande
et que sa fille aussi à lui se recommande.

10. «Si tu crois que tu peux de ce tourment cruel
sortir la demoiselle, oui, je t'exhorte,
dit Corbante, à te rendre auprès de Carador;
vu que je sais que Manfrédon a tort
et qu'il a avec lui entraîné tous ses gens.
Si tu le punissais et le tuais,
peut-être Carador, ainsi que je l'ai fait,
se ferait baptiser et dans le Christ croirait.»

11. Renaud avait déjà entendu de l'abbé
qu'en ce pays Roland s'était rendu;
il répondit courtoisement: «À Manfrédon
de cette épée je couperai la tête,
ô roi Corbant; toujours pour si juste entreprise
je me tiendrai à ta disposition.»
Corbante lui a dit: «Carador est antique
allié de ma famille et un fidèle ami.»

12. Renaud lui répondit: «Or réponds au valet
que par amour pour toi, j'en suis d'accord;
et que je crois pouvoir, et j'en fais la promesse,
sauver ses gens, pour le dehors et le dedans[3];
et Manfred lèvera pour son humiliation
vite son camp et ses drapeaux au vent.»
Le roi Corbant le remercia courtoisement
d'un discours qu'il ressent comme très bienveillant;

13. et il se retourna vers l'envoyé païen:
«À Carador tu diras que se charge
de ce projet très volontiers ce paladin;
et que de son ardeur s'étonnera
n'importe quel païen du peuple d'Apollyn,
qu'il ne tournera bride devant personne;
fût-il même Roland, lequel est si fameux,
il ne le craindrait pas: à la dame dis-le.

[3] L'expression n'est pas très claire: on peut comprendre comme Puccini, le corps et l'âme, ou comme Ramat, la plaine et la ville.

14. Vois ce lion qui l'attend sans jamais le quitter:
il n'est baron dont il ait peur au monde;
vois ces deux qui sont là et sont de même espèce:
ces gens-là font beaucoup et parlent peu.»
Le messager rapidement s'en est allé:
Corbant lui dit de voler, non trotter;
si bien qu'il retourna chez Carador en hâte
et qu'il lui rapporta qu'arrivaient ces gens-là;

15. et que lui paraissait ce «guerrier au lion»,
pour l'avoir vu, homme fameux et fort;
et il disait et d'Olivier et de Dodon:
«Il n'est baron, Carador, à ta cour
qu'il te serait possible à ces gens comparer.
Corbante dit de reprendre courage,
car celui qui se fait appeler le «guerrier[4]»
n'aurait peur de Roland dessus son destrier.

16. Baron Renaud a pris congé du roi Corbant,
et s'engagea envers le roi païen
à être à lui toujours, en quelque endroit qu'il soit;
Corbant non plus ne parla en vilain
dans sa réponse; ainsi se sont-ils séparés,
se sont bénis, se sont baisé la main;
et baron Olivier avait pu dire à peine
au milieu de ses pleurs: «Adieu!» à Forisaine.

17. Celle-ci en voyant partir son Olivier
a décidé moult fois en elle-même
de le suivre et a eu sinistres intentions;
et ne put son amour tenir caché;
L'archer aux yeux bandés conduisit Forisaine
sur un balcon pour voir le plus possible
Olivier s'éloigner, puis son trait décocha,
si bien que celle-ci à terre se jeta.

18. Et son père le roi, entendant la nouvelle,
courut la voir, et morte la trouva:
sa vie durant n'avait connu telle douleur;
il comprit bien ce qui s'était passé
et que c'était l'Amour qui l'avait provoqué;
il se serait tué dessus sa fille,
s'il n'y avait eu là des gens qui le soutiennent
et aussi, qui le bras, qui la main, lui retiennent;

[4] Le guerrier au lion.

19. et il disait : « Hélas, combien je fus content,
lorsque je vis mourir ce monstre affreux ;
et aujourd'hui mon cœur tant de douleur ressent !
Voilà ton œuvre, voilà où tu me mènes,
Amour ! Toute ma joie, tu en as fait tourment.
Ô monde, tu ne veux que je me fie à toi.
Tu m'as abandonné, Fortune impitoyable,
privé de tout espoir et vieillard misérable. »

20. Il bâtit un tombeau, comme font les chrétiens
et y coucha la belle Forisaine,
et en lettres grava, avec sa propre main,
comment fut libérée de ses tourments
par trois barons venus de pays très lointains ;
et comment son destin la conduisit
malgré tout à la mort, comme il plut à l'Amour,
quand fut parti le cher objet de son amour.

21. On ne peut pas changer les décisions du ciel ;
le monde mêle au doux toujours l'amer :
à cette jeune fille à la rare beauté,
trop grand amour à la fin coûta cher ;
et Olivier chemine à travers les forêts ;
il ne connaît l'affligeante nouvelle
et de jour et de nuit appelle Forisaine.
Et c'est ainsi que plusieurs jours ils chevauchèrent.

22. Un jour au croisement d'un sentier encaissé,
ont rencontré un vieux des plus étranges,
tout égaré et plein d'une grande affliction :
ne semblait bête et ne semblait humain.
Renaud, ça le remplit de compassion :
« Qui c'est-il donc ? » dit-il entre ses dents ;
il lui voyait la barbe tout hirsute et chenue :
ça le fait frissonner, et l'approchant il le salue.

23. Celui-ci répondit en versant tant de larmes
que Renaud en a eu grande pitié :
« Au nom de la bonté qui remplit l'Esprit-Saint,
prends en pitié ma vie infortunée :
je ne crois pas pouvoir de ces forêts sortir
si tu ne m'aides. (et faisait l'affligé)
Laisse-moi donc un peu sur ton cheval monter,
au nom d'un Dieu qui te pourra récompenser. »

24. Renaud lui répondit: «Mais c'est bien volontiers,
car tu parais, cher vieillard, demi-mort.»
et sans tarder se jette à bas du destrier,
pour qu'il y monte et puisse reposer.
Viennent à cet instant Dodon et Olivier.
Renaud par le menu leur dit les choses.
Dodon lui répliqua: «Tu es très charitable»,
et pour l'aider il descendit de son cheval.

25. Baron Renaud retient son Bayard par la bride
et Dodon prend cet antique vieillard.
Bayard alors montra un grand étonnement
et fuit le vieux comme son ennemi.
Baron Renaud lui a fait plus courte la bride,
et Dodon l'aide aussi en bon ami.
Bayard alors secoue encore plus les rênes,
et or du sabot frappe, et or secoue la tête.

26. Mais après qu'il se fut enfin laisser monter,
ce petit vieux lui tenait court la bride
et ainsi qu'une feuille il le faisait trembler:
et puis le fait courir contre son gré.
Renaud dit à Dodon: «Qu'est-ce que tu en dis?
J'ai vraiment peur que cela tourne mal:
le vieux s'emballe, et or il ne me paraît las,
lui qui semblait ne pouvoir faire encore un pas.

27. Descends, ô mon cher Olivier, de Velliantin.»
Olivier descendit de son cheval.
Renaud après le vieux enfila le chemin
et il se mit à crier après lui:
«Attends un peu, que tu t'enfuis, sordide chien,
et que tu crois ainsi me le voler.»
Mais sur le vieux, c'est sûr, nul terrain ne gagnait,
qui d'instant en instant toujours plus s'éloignait;

28. et Velliantin suait de l'effort qu'il faisait
et traverse les bois comme une flèche.
Renaud se dit: «Tu vas la voir, la belle embrouille,
qu'ce vieux paraît lui avoir mis des ailes;
je n'ai été qu'un fou, et je paierai la casse»;
et il l'appelle, et crie, mais ça sert peu:
celui-ci détalait ainsi qu'un léopard,
même plus vite encor, vu qu'il montait Bayard.

29. Mais quand il eut berné, comme à l'accoutumé,
Renaud, enfin il se présente à lui
et dans un coin du bois le voilà qui l'attend.
Et Velliantin tant leva ses sabots
qu'il finit par le joindre, et Renaud est en rage.
Maugis[5] lui dit: « Que feras-tu, l'ami? »
Lorsque Renaud l'entend parler comme cela,
alors le reconnut vite au son de sa voix;

30. et dit: « Tu suis toujours tes vieilles habitudes:
tu m'as fait penser à d'étranges choses
et a causé à Velliantin grande fatigue. »
Alors Maugis répliqua comme suit:
« Tu ne connais encore, avant que je le dise,
de ce texte, Renaud, le commentaire. »
Sur ce Dodon et le marquis sont survenus,
et leur ami Maugis, ceux-ci l'ont reconnu.

31. Tous ensemble ils ont fait grande fête à Maugis
retrouvé en un lieu si éloigné.
Maugis leur dit: « J'ai un beau jour quitté Paris ,
afin tirer les sorts à Montauban;
je désirai savoir tout ce que vous faisiez:
j'ai vu que vous étiez en un pays lointain
et que vous vous trouviez en un péril extrême,
et qu'il vous convenait donner aide et conseil.

32. Dans ces forêts où vous avez été conduits,
ne trouverez à manger ni à boire,
et vous n'auriez sans moi pas pu survivre:
il faut que vous ayez de ces racines,
elles vous ôteront et la soif et la faim;
vous devez en mâcher de temps à autre. »
Il leur donna une herbe et dit: « Vous userez
de celle-ci jusqu'à la fin de la forêt. »

33. Et tous les trois ils ont mangé bien volontiers
cette herbe dont Maugis avait parlé,
en firent avaler puis à leurs destriers,
qui tous étaient accablés par la soif.
Sur quoi Maugis leur dit: « Pendant tout ce sentier,

[5] Ce Maugis, *Malagigi* en italien, que nous rencontrons pour la première fois, est un personnage étrange, mage en même temps que paladin, grand ami des démons et de caractère plutôt facétieux, dont Pulci, lui-même amateur d'occultisme, devait se sentir proche. Il jouera d'ailleurs un rôle très important dans la deuxième partie du *Morgante*.

je vous le dis, gardez-en par prudence;
vos destriers pourront toujours trouver de l'herbe,
mais pour la soif gardez de cela en réserve.

34. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur d'autre chose.
Le sénateur romain, Roland, se trouve
chez Manfred, et sous peu vous allez le revoir.»
Après avoir beaucoup parlé, il fit
sur le champ par magie se former un cheval,
si bien qu'à tous en vint grande terreur:
car alors qu'ils voulaient parler encore, on voit,
en cet endroit, tout blanc, surgir un palefroi.

35. Baron Maugis lui dit: «Mon très cher frère,
reprends Bayard, j'ai tout ce qu'il me faut.»
Renaud a regardé ce si beau destrier
et il a dit: «Mais comment ça s'est fait?»
Tout de suite Maugis est monté dessus lui
et de leurs yeux disparut comme flèche;
à tous il a touché la main auparavant,
et en trois jours est retourné à Montauban.

36. Comme nous les comptons, plus de deux mille milles[6]
séparaient Montauban, a-t-on écrit,
du lieu où a Maugis pris congé de ceux-ci.
Ça l'affligeait d'abandonner Renaud
et son frère, et souvent il supplia Jésus
de les guider par le juste sentier.
Cela faisait six jours que les preux chevauchaient
à la suite du lion, qui la voie leur montrait:

37. et le septième jour[7], le baron si gaillard
s'est retrouvé dans une forêt sombre.
Il a senti soudain que s'arrêtait Bayard;
il vit du lion se hérisser le poil,
et son œil se remplir d'un féroce regard;
et Velliantin semblait très ombrageux;

[6] *Deux mille milles*, cela fait selon la mesure que l'on retient, entre 3500 et 4000 kilomètres; la distance de Montauban à Gibraltar est de 1100 kilomètres, celle de Tanger au Caire, de 3200 kilomètres. Tout cela très approximatif, mais suffisant pour situer nos paladins dans le Maghreb.

[7] On ne peut s'empêcher de penser que ces paladins font tout à l'envers: dans l'épisode du château enchanté (voir II, 18,40), le troisième jour, Roland descendait aux enfers, alors que le Christ en remonte; maintenant, le septième jour, quand Dieu se repose, eux se battent.

et de Dodon le destrier voulait s'enfuir,
soufflait, grattait le sol et se mit à hennir.

38. Renaud dit: «Ô mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça?
Ces chevaux auront vu passer une ombre.»
Cependant on entend tout à coup un grand bruit
qui de terreur a rempli leur esprit:
et voici qu'apparaît un homme très sauvage
courant, filant en traversant le bois,
et qui leur fait à tous une belle venette,
car jamais ne se vit face plus déshonnête.

39. On eut dit que sa tête était celle d'un ours,
brute et poilue, des dents comme des crocs,
capables d'arracher à toute pierre un bout;
langue et gosier tout entier écailleux;
et il avait un œil au milieu du thorax,
comme du feu, grand de bien deux empans[8];
ses cheveux et sa barbe étaient embroussaillés;
ses oreilles semblaient oreilles de baudet;

40. ses bras fort longs, couverts de soies, des plus vilains,
son corps et tout son torse étaient velus;
avaient ongles épais ses pieds comme ses mains,
car ne portait sabots quand il fait sec[9],
mais tout nu et déchaux, aboyait comme un chien:
nul n'a jamais vu monstre aussi horrible[10];
à la main, il portait un bâton de sorbier,
aussi noir que corbeau et par le feu séché.

41. Cet homme avait creusé un trou dessous la terre,
et au-dessus percé un grand rocher:
c'est là qu'il se tenait et se cachait, le fou;
vers le chemin avait percé la pierre,
et par la meurtrière, il tirait à l'abri,
fléchant beaucoup de gens à leur passage;

[8] Deux empans font environ 40 centimètres.

[9] Loc. prov.: «Porter des sabots par temps sec», c'est avoir des mœurs sexuelles irrégulières. Ici elle tire sa force comique du fait qu'elle est précisément à prendre au pied de la lettre.

[10] *Monstre semblable, nul n'en a encor vu...* (*Purg.*, XXXIII, 147). Si personne n'a encore vu un tel monstre, celui-ci n'en possède pas moins d'impressionnantes références littéraires. Notamment le torse poilu, les crocs énormes, la tête d'animal à la chevelure hirsute, l'œil immense... viennent des *Métamorphoses* d'Ovide. Poliziano les a également utilisés dans les *Stanze* (strophes 116 et 117).

les hommes, les traitaient d'homicide manière
et on l'avait nommé le «monstre de l'enfer».

42. Lorsque Renaud a vu apparaître ce monstre,
il dit à Olivier: «Toi, tu l'as vu,
celui-là, que pour sûr ce sera l'Adversaire[11]?»
Olivier dit: «Que Dieu nous soit en aide!
Je penserais plutôt que c'est la Carabosse[12]
ou Belzébuth qui est venu ici.»
Il regardait le torse et la terrible face
et aussi le bâton long de plus de dix brasses[13].

43. L'animal arrivait en poussant de grands cris,
et comme un ours par des chiens mis en rage,
il brisait les ronciers, les branches, les épines
avec ses pieds, ses mains et son bâton.
Dodone s'exclama: «Ne serait-ce la Mort
qui nous assaille en ces forêts étranges?
A bien examiner, Renaud, les apparences,
des amis de Maugis[14] il a grande semblance.»

44. Renaud lui répondit: «Ne crains rien, mon Dodon;
quand il serait la Mort ou le Trent'mille[15]
laisse venir à moi cet horrible démon,
qu'à pire nœud j'ai su trancher la corde.»
Cependant l'animal soulève son bâton
et vers Renaud vite se précipite.
Renaud met l'éperon au flanc de son Bayard,
afin faire échouer le dessein du gaillard.

45. Il bondit de côté, ainsi que jeune daim;
la massue tombe, et le coup frappe à vide.
pendant ce temps, Renaud se prépare à l'assaut:
lui court dessus vite avec son cheval,
il lui donna un coup et le prit au poitrail,
si bien qu'à la renverse, il le culbute;
et pendant qu'il tombait, cet étrange colosse,
aboyait bruyamment, comme fait un molosse.

[11] La *versaria*: voir en vieux français, l'«aversier». L'adversaire, l'ennemi, c'est le diable.
[12] La *beffana*, ce mannequin de chiffon que les enfants promenaient dans les rues à la veille de l'Épiphanie.
[13] Cela fait plus de cinq mètres.
[14] Les amis de Maugis sont des démons, dont nous ferons plus tard la connaissance.
[15] 30 000 diables personnifiés en un seul, qui doit être particulièrement redoutable.

46. Lorsque Dodone vit ce démon-là tomber,
il dit à Olivier: « Sautons sur lui,
si qu'il ne puisse pas du sol se relever. »
Renaud lui dit: « Que personne ne bouge;
retire-toi, contentez-vous de regarder,
jamais je n'ai voulu que l'on m'assiste. »
Sur ce l'homme des bois sur ses pieds se remit,
avecques son sorbier, plein de rage et dépit;

47. et lui en déchargea un grand coup sur la tête,
si fort que s'il avait atteint Renaud,
il lui aurait suffi amplement à lui seul
et plus n'aurait senti ni froid ni chaud.
Renaud n'attendit pas qu'arrive le bâton,
car il bougeait non moins que vif argent:
et de-ci et de-là, il fait sauter Bayard,
et sans cesse maintient aux aguets son regard.

48. On eut dit un lionceau au milieu de ses jeux,
qui saute ça et là, vif et léger;
de temps en temps, de son épée, il fouettait l'air,
puis ressautait, ainsi qu'un lévrier.
déjà la troisième heure[16] avait trouvé son terme;
alors Dodon a dit à Olivier:
« J'ai crainte seulement que Renaud ne s'épuise,
si bien que ce bâton d'un coup ne le détruise. »

49. La bête ne paraît s'en soucier une guigne[17]
que Frusberte lui ait levé le poil,
et veillait seulement à frapper du bâton;
et au ciel se levait l'épée du prince.
Pitié, Seigneur! De ce bâton épouvantable,
garde, mon Dieu, qui croit en l'Évangile!
Ce bâton, on dirait le grand mât d'un navire,
noueux, pesant, passé au feu pour y durcir.

50. Neuf heures ont sonné[18], et combattent toujours
le paladin et ce diable enchanté:
Baron Renaud lui a tailladé tout le corps
et il versait beaucoup de sang par terre;
Frusberte ne cessait de lui sonner les cloches.

[16] Il est 9 heures du matin.
[17] Lit.: « une pistache ».
[18] Trois heures de l'après-midi.

À un moment, le bâton s'abattit,
quand Renaud par malheur se trouvait en dessous
et qu'il ne pouvait pas échapper à ce coup ;

51. il croise son épée pour se couvrir la tête,
car ce coup-là lui donnait le frisson ;
s'abattit le bâton : mais ici certains disent
qu'il le coupa à moitié seulement,
mais que le reste après se rompit sous le choc ;
l'aurait tout net, selon d'autres, tranché ;
conséquemment eut lieu très grande discussion
sur ce qui s'est passé au sujet du bâton ;

52. il faut bon grammairien afin de décider
s'il coupa du bâton tout ou moitié.
Ce réprouvé, ce fou furieux, cet animal,
plus dur que le sorbier qu'il brandissait,
de ce tronçon se fit efficace massue.
À Renaud il donna un coup si fort,
que celui-ci tomba, et le monstre s'enfuit.
Olivier sur le champ, à son pourchas se mit.

53. Il tire son épée qui paraît scintiller
plus que ne fit jamais rayon d'étoile,
afin que son tranchant lui découse le cuir.
Cet animal, bestial, cruel et traître
dans son terrier se réfugia, comme un blaireau ;
et Olivier en selle est demeuré
et puis est retourné là où était tombé
Renaud, qui avait jà ses esprits retrouvés.

54. Renaud de s'exclamer : « As-tu jamais vu grive
qui ait reçu autant de coups que moi[19] ?
Il pensait qu'il aurait guéri ma surdité
si son projet avait pu réussir. »
Dodone répondit : « Quand je repense à ça,
je tremble encor de ce coup de bâton.
De cette bête-là, qu'as-tu fait, Olivier ?
Tu lui courais derrière avec ton destrier. »

55. Olivier répondit : « C'est un vrai fils de crabe :
il est entré dans un trou sous un roc,
alors que je mettais mon épée à son flanc,
ou est parti en enfer chez Satan. »

[19] L'image est celle des grives prises sous le filet et qu'on assomme à coups de bâton.

La bête cependant a empoigné son arc
et a sorti de son carquois un trait
empoisonné, et puis à son créneau se mit,
tira et Velliantin à son pied atteignit,

56. et n'était qu'il toucha le cheval au talon,
très bas au sabot, dans la partie morte[20],
ni bain ni médecin n'aurait servi à rien.
Renaud lui dit: «Prends cela avec calme:
à fréquenter les fous, toujours fut faible gain.
Mon lion ne fut pour nous un très bon guide.»
Puis ne comprenant pas d'où la flèche venait,
tous étaient comme si la stupeur les frappait.

57. Et Renaud lui a dit: «Mène-moi, Olivier,
à ce rocher, où tu l'as vu entrer.
Voyons si l'animal, qui est fou à lier,
on le pourrait à son piège attraper,
c'est sûr, j'vais lui donner des marrons à dîner,
dussé-je user du feu pour le chasser.»
Il sauta sur Bayard et tous s'en sont allés
et lorsqu'au cénotaphe[21], ils furent arrivés,

58. celui qui l'occupait, arma son arbalète
et se posta devant la meurtrière:
il tira une flèche au torse de Renaud,
pensant percer de part en part les côtes;
cependant la cuirasse a supporté le choc.
Alors Renaud s'écarta de son trou
et dit: «Tu n'es ici à l'abri de mon ire,
ce rocher serait-il plus dur que le porphyre:

59. puisque tu as, ribaud, tiré sur moi des flèches,
que tu m'as matraqué, comme Renaud
n'avait jamais été ainsi jeté par terre,
je vais te châtïer, par mon Jésus.»
Et ainsi tout entier enflammé de colère,
de ses deux mains, il souleva Frusberte:
dressé sur les arçons, de l'épée il fend l'air,
en la faisant siffler ainsi qu'une vipère,

[20] C'est à dire dans la corne.

[21] Le texte parle de *monument*, ce qui renvoie implicitement à un monument funèbre: ne s'agit-il pas d'une pierre, placée au dessus d'un trou qui renferme un corps? La tanière du monstre évoque un dolmen, demeure et tombeau entouré d'une aura maléfique.

60. à tel point que les airs et les terres en grondent;
on entendit un son aigre et rompu,
comme en fait le caillou qui jaillit de la fronde:
ce coup aurait tout diamant brisé;
il frappa le rocher au-dessus cette tombe
et le coupa comme fromage cuit;
puis, sot qui ne le croit..., il fendit la cervelle,
la tête et jusqu'aux pieds, à ce monstre cruel.

61. Les éclats du rocher par milliers et milliers
sautèrent de partout (selon l'usage[22]),
et la voûte des cieux se remplit d'étincelles.
Dodon dit: «Dieu, une puissance telle
que l'a cet homme-là, qui les dépasse tous,
ne l'eut Hector ni ce fameux Achille.»
Dans la terre l'épée d'un bon bras s'enfonça
et Bayard sous le choc ses deux genoux plia.

62. À grand peine Renaud ensuite a retiré
son épée, si profond s'était fichée,
et il dit: «Tu croyais que nous ne pourrions pas
gagner l'enjeu, bandit de grand chemin!
Celui qui se délecte à fraudes et malices,
il est normal qu'il fasse cette fin:
de tes péchés tu as reçu le châtiment.
Ainsi advient toujours à tout être dément.»

63. Dodone a regardé dans le trou et a vu
fendu en deux tout du long ce félon
du chef jusques aux pieds en passant par les jambes
et s'étonna plein de stupéfaction,
disant: «Mon Dieu, de tes servants aie donc pitié!
Tout ça n'est pas arrivé sans raison:
tu as donné ce signe en vue de quelque fin,
pour que ce monstre soit exemple pour certains.»

64. Puis de la pointe de l'épée il écrivit:
«*À tel moment, vint ici par hasard*
le sieur de Montauban...» et toute chose dit:
que sous la pierre était un homme affreux;
comment Renaud en deux parties le pourfendit;
y sont encor les lettres que Dodon

[22] Entendons: selon l'usage dans les poèmes épiques! L'ironie est évidente.

du bout de son épée écrivit de sa main;
on peut encor les voir au-dessus du chemin.

65. On nomme cet endroit la forêt de l'enfer:
qui veut aller jusqu'au mont Sinaï
passe là quand il fait le voyage en hiver,
pour éviter le fleuve Balaï[23];
et on y lit comment ce diable de l'enfer,
Renaud ici l'avait fendu en deux parties;
et par le trou se voient encor ses ossements;
on y entend la nuit souvent des hurlements.

66. Puis sont partis; le lion, comme à son habitude,
montrait toujours la route aux paladins.
La nuit était venue: Renaud ne voulait pas
que dans les bois, ils fassent une halte,
ce dont Dodon et Olivier se lamentaient,
car chevaucher sans cesse est un martyre.
Toute la nuit ils vont en étant vigilant,
jusqu'à ce que le jour apparaisse en Orient.

67. Lorsque de l'Océan fut sorti Apollon,
sur un coteau ils se sont retrouvés;
ils passèrent ce mont, et ensuite le col
d'un autre mont, qui se dressait devant;
et après que ce mont eut été surpassé,
virent un plan avec un petit fleuve,
tentes et pavillons et des baraquements,
des chevaliers armés, toutes sortes de gens.

68. C'est là que se trouvait Manfred énamouré,
que le faisait Méridienne mourir,
avecques son armée sous la tente logée.
Et cette dame, à ses yeux peu courtoise,
avait au roi Corbant fait passer la nouvelle
qu'elle était assiégée par les païens[24]
et comment essayait et tentait Manfredon
de lui ôter d'honneur son très fameux blason[25];

69. et donc elle attendait le guerrïer au lion
lequel devait venir la libérer;

[23] Ici la géographie est tout imaginaire.
[24] C'est un rappel des strophes 5-9, 2.
[25] Pour savoir ce qu'est ce blason, voir 69, 6.

et de jour et de nuit était en oraison,
accomplissant de nombreux sacrifices,
et suppliant très humblement son dieu Macom
que sa virginité lui soit gardée ;
ainsi qu'au chant suivant, je vais le raconter
si l'Esprit saint veut bien son appui m'accorder.

CHANT VI.

Invocation (1) .

Arrivée de Renaud et de ses amis chez le roi Carador; premiers sentiments d'Olivier envers Méridienne (2-22) .

Roland défie Renaud et ses amis, qu'il n'a pas reconnus. Pendant le duel, Dodon est fait prisonnier par Morgante qui le livre à Manfred; le duel entre Roland et Renaud est interrompu par le lion (23-50.2) .

Une lettre de Gan fait savoir à Carador qui sont les paladins, mais Carador montre la lettre à Renaud qui convoque Roland. Arrivée de Roland accompagné de Morgante dans la cité de Carador (50.3-69).

1. Ô Notre Père, qui es aux cieux,
non circonscrit, mais par Ta préférence
pour le monde d'En-haut qu'en premier Tu créas,
que soit loué Ton nom et Ta puissance[1] ;
et veuille m'accorder ce qu'il faut de Ta grâce
pour pouvoir arriver, sans me tromper,
à la fin du récit; c'est pourquoi, digne Père,
viens aider cet esprit dont le souffle s'altère.

2. Le soleil était, dis-je, à son balcon d'Orient
et l'Aurore peignait sa face en pourpre,
et de son vieux Tithon[2] s'éloignait pour un temps;
de Jupiter on ne voyait la fille,
cette amoureuse étoile aux rayons si brillants,
qui si souvent les amants trouble fort[3] ;
quand Renaud descendit des hauteurs de ce mont
pour retrouver Roland, notre fameux baron.

3. Baron Renaud quand il a vu cette cité,
dit à Dodon : « Or tu peux voir la ville
où se trouve la dame ayant telle beauté.
Tu vois, Corbant ne nous abusait pas,
car je vois de païens immense quantité :
c'est là qu'est ce Manfred, qui lui fait guerre. »

[1] Pulci a repris les quatre premiers vers du chant XI du *Purgatoire*, qui sont eux-même une transcription du début de l'oraison dominicale : *Pater qui es in coelis, santificetur nomen tuum...*

[2] Voir I, 3.

[3] Il s'agit de Vénus, l'étoile du berger, la dernière à s'éteindre au matin, marquant ainsi pour les amants l'heure de mettre fin à leurs plaisirs nocturnes.

Comme il disait cela, voilà notre Olivier
qui reconnaît Roland dessus son destrier.

4. Il voit qu'avec Morgante il allait en balade,
et qu'il faisait les troupes s'aligner
pour aller au combat, qui était imminent,
et qu'il faisait les trompettes sonner.
Mais la vue du géant le frappa de stupeur;
il s'empressa à Renaud le montrer:
«Celui-ci, c'est Morgante, et Roland, est celui,
(ne vois-tu pas Rondel?) qui est proche de lui.»

5. Baron Renaud quand il a vu le sien cousin,
de tendresse a senti son cœur fleurir:
«Dès lors que j'ai revu, dit-il, le paladin,
mourir, pour moi, ça devient un plaisir.
Nous allons maintenant poursuivre notre route,
pour rallier Carador, comme promis;
bientôt nous en viendrons avec Roland aux mains
et avec les païens et tous les autre chiens.»

6. Quand ils furent entrés dans l'enceinte des murs,
ont demandé le roi subitement,
«Nous sommes, dirent-ils, chevaliers d'aventure,
envoyés par Corbante, au cas présent.»
Les habitants fuyaient, car ils avaient grand'peur
du lion et ne parlaient aucunement.
Tant chevaucha Renaud au cœur de la cité
qu'en la place royale enfin il est tombé.

7. Lorsque les paladins y furent aperçus,
sur-le-champ fut portée cette nouvelle
en dedans du palais au grand roi Carador.
Alors Renaud descendit de sa selle,
Olivier et Dodon sans retard l'imitèrent.
Tous alentour sur le fait s'interpellent:
«Cet homme, disaient-ils, doit être le baron
que l'on a surnommé le chevalier au lion.»

8. La belle Méridienne, étant à sa fenêtre,
vite appela les dames de sa suite,
car elle était maîtresse en courtoises manières[4];
alla vers eux avec face modeste,
un accueil si gracieux et si approprié

[4] Il n'aurait pas été correct qu'elle se rendît seule à la rencontre des paladins.

que nul n'eut pu réclamer réception
des nymphes de la cour de Pallas et de Diane
meilleure que ne fit ce jour-là Méridienne.

9. Renaud, quand il eut vu la belle demoiselle,
eut envie l'embrasser à la française[5] ;
il dit à Olivier en parlant dans sa langue :
« Moi, je n'ai vu jamais chose plus digne ! »
Olivier dit : « Il n'est étoile dans le ciel
qui ne serait près d'elle ténébreuse. »
« Je t'ai compris, lui répondit vite Renaud,
le vieux feu est éteint, rallumé le nouveau.

10. Tu n'appelleras plus peut-être comme avant,
jour comme nuit, sans arrêt, Forisaine,
qu'en vers à tout instant, tu en chantais l'éloge.
Qui souffre ailleurs, au crâne n'a plus mal ;
je vois que ton amour l'a portée au pinacle
et que déjà d'autres chaînes te lient. »
Olivier dit : « Ma vie serait-elle éternelle,
gouvernera mon cœur la seule Forisaine. »

11. Ils avaient entre temps monté tout l'escalier
et grand honneur de la dame reçu,
qui avait descendu la moitié des degrés,
et lui ont fait un bel et beau salut.
Cependant Carador, en sa salle d'en haut,
avec tous ses barons, s'était rendu.
Renaud et ses amis lui baisèrent la main
ainsi qu'il se doit faire à tous les rois païens.

12. Il ordonne à l'instant d'apprêter le repas
et aux chevaux donner avoine et foin ;
dans la cité courut le bruit de leur renom ;
beaucoup, dit-on, s'en allèrent les voir.
Arriva le repas, bien autre que de glands ;
mais Olivier ne voit que la pucelle.
Le bon roi Carador, quand ils eurent mangé,
de la façon qui suit se mit à leur parler :

13. « Je vais vous indiquer, illustres chevaliers,
ce que mon cœur attend et veut de vous.
Dans toutes nos cités, et sur tous nos sentiers,

[5] Dans le baiser à la française, on s'embrassait sur la bouche en tenant les joues du partenaire entre l'index et le médius, *afin laisser la rose à chacune des joues...* (*La Giostra* 99, 8).

dans tout l'Orient, résonne le renom
de vos capacités et de vos destriers ;
c'est la raison pourquoi je vous appelle.
Comme vous le voyez, tout le pays est plein
de gens venus pour nous donner peine et chagrin ;

14. et il y a un roi noble et d'antique souche,
qui s'est épris de cette mienne fille
et la veut par la force, elle et tout le royaume,
et qui a tué de mes gens un grand nombre ;
chaque jour il découvre une ruse inédite
afin nous vaincre et ravage mon camp ;
et le hasard a fait qu'un chevalier errant
est arrivé chez lui avec un grand géant :

15. avec sa main armée du battant d'une cloche,
toute cuirasse, il la réduit en poudre,
et il a écrasé nombre de mes païens,
et leur a fait passer le goût du pain[6] ;
en quelqu'endroit qu'il frappe, étonnant est le choc ;
nul papasson ne nous en peut absoudre ;
Je l'ai vu certain jour qui frappait une tête
de son battant, et l'écraser comme clochette.

16. Si vous aviez à cœur d'acquérir renommée
dans un duel, car il se bat ainsi,
avec ce chevalier et avec le géant,
ne seraient plus mes troupes écrasées.
Et je vous fais serment, par mon Dieu et Seigneur,
que si l'un de vous tue l'un de ceux-ci,
tout ce que vous voudrez, de moi vous l'obtiendrez,
serait-ce mon enfant que vous me réclamiez. »

17. Et Méridienne était à ce moment présente
et elle avait une riche tunique,
coupée en riche drap, à la mode païenne,
toute semée de fleurs blanches et rouges,
comme l'était son teint de lait et d'incarnat,
qui pousserait cœur de marbre à l'amour ;
au cou, un riche émail, avec pierres et or
et un rubis qui valait bien tout un trésor,

18. et sur la tête aussi un riche diamant,
qui rendrait jour la plus sombre des nuits.

[6] *Asciolvere ;* litt. : faire rompre le jeûne, et au sens fig. : tuer.

Elle avait un visage angélique et modeste,
qui alentour brillait comme soleil.
Olivier d'autant plus regardait Méridienne,
d'autant plus l'enflammait sa belle tête,
et dans son cœur, il se disait: «Si tu fais, roi,
ce que tu dis, le grand vainqueur, ce sera toi.»

19. Renaud vit qu'Olivier était pris à la glu,
nouvelle fois, et déjà tout collé
et se dit: «Celui-là s'en vient vite à l'appeau»;
lui paraissait déjà changée sa tête
et voyait qu'il faisait des yeux de basilic;
dit en français un dicton connu d'eux:
«Le May accrocherons à toutes les demeures,
comme a coutume faire âne de rétameur[7].

20. Tu ne peux cette fois soupirer seulement,
comme tu fis à la cour de Corbant;
car si son beau visage et ses cheveux te plaisent,
à elle plaît l'épée de son amant:
c'est d'une autre façon qu'il faut dompter ces dames.
Il n'est plus bel amour qu'en ce Levant.»
En son cœur Olivier pousse soupirs bien lourds,
comme disant: "Point n'aimais seul, en cette cour."

21. Il se souvint alors de dame Forisaine,
qui de son cœur tenait toujours les clés[8];
mais il ne connaissait, hélas, sa triste fin:
«Que le ciel veuille, a-t-il dit, que je meure
avant que de ce nœud mon cœur ne soit délié,
qui ne se peut délier qu'à l'heure ultime;
et si parmi les morts les Dieux encor voulaient
que nous puissions aimer, à jamais l'aimerai.

22. On ne peut pas chasser l'Amour si aisément
lorsqu'il est né du décret des étoiles:
partout où nous irons, du Levant au Ponant,

[7] Le May: il s'agit du bouquet de fleurs que les amoureux accrochaient à la porte de leur belle au matin du 1er mai. Ce thème du May est récurrent chez les poètes toscans. Voir par exemple Poliziano: *Rime*. CXXII, ed. D. Puccini, p.319: *Salut au May, au sylvestre étendard. (...) / Qu'elles chantent et dansent, celles de notre troupe. / Arrivent pour la joute, belles, vos doux amants. / Qui leur sera rebelle fera May se faner.* L'âne du rétameur, c'est cet âne qui s'arrête de lui-même à la porte des clients de son patron.
[8] *Et de son cœur lui a donné la clé...* (*Enf.* XIII, 58, 9).

à tout jamais j'aimerai Forisaine,
car le premier amour est beaucoup trop puissant;
ses dards ne sont sortis de ma poitrine,
que ne pourrait, je crois, même la mort extraire
tant que ne seront cendre et mes os et ma chair.»

23. Laissons-les un instant rester ensemble à table.
Roi Manfrèdon avait certains espions
ainsi qu'en ont les gens qui leur esprit appliquent
à s'informer sur tout ce qui se passe;
et puis celui qui aime, il pense jour et nuit
à s'extirper l'amoureux aiguillon:
on n'imaginerait tout ce qu'un amant fasse
afin de rechercher de sa dame les traces.

24. Il lui fut rapporté comment sont arrivés
chez Carador trois chevaliers fameux,
et qui semblaient vraiment hardis et bien armés;
et que nul ne savait quel est leur nom,
si ce n'est qu'ils s'étaient tous hautement vantés
de faire de ses gens un grand massacre;
et que ceux-ci avaient des destriers sous eux
que jamais on n'en vit plus grands et merveilleux.

25. Baron Roland prêta l'oreille à ces paroles:
«Ça ne serait-il pas Renaud d'Amon?»
Mais ensuite il se dit: «Renaud n'a pas coutume,
si l'on suit leur récit, mener des lions.»
Puis il dit: «Il convient mander à Carador,
pour nous tirer de toute hésitation,
certain ambassadeur afin lui rapporter
que je veux m'essayer avec ces chevaliers.»

26. Cette façon de voir a plu à Manfredon
et il envoie de suite une ambassade.
Elle les trouve encore en train de converser[9];
Carador vers Renaud s'est retourné,
lui disant: «Preux baron, qu'est-ce que tu veux faire?»
Renaud brûlait d'une grande impatience,
et le temps lui durait de combattre Roland,
et il lui dit: «Je suis à ton commandement.»

[9] Je comprends que l'ambassadeur les surprend à la fin du repas, encore en train de bavarder.

27. Et Olivier en rajoutait en leur disant :
« Tous, on parie de faire dix-neuf points[10],
et rapportez pour nous en ce sens la réponse.
(Ah ! Olivier, l'amour te rend si fier !)
Dites-lui de venir quand il veut sur la lice. »
L'ambassadeur, qui avait bien compris,
revint et dit à Manfredon : « Ils y consentent,
et ont peu de respect pour toi et pour tes gens.

28. Et il m'a bien semblé, à regarder leur tête,
qu'entre eux c'était à qui vous combattrait,
car chacun désirait être pris en premier,
tant ils avaient des visages hardis. »
Roland lui répondit : « Peu de temps passera
avant qu'ils n'aient modifié leur langage. »
et Morgante ajouta : « Avec un bout d'osier,
je veux de ces trois-là me faire un p'tit paquet,

29. et puis je veux les attacher à ma ceinture :
attends un peu qu'ils goûtent mon métal
et que moi je commence un peu à bagarrer.
Où est-c'qu'ils croient aller, ceux-là, au bal ?
Allons-y ! Moi, je veux jouer de mon battant
pour qu'en mesure ils battent des gambades. »
Mais pendant ce temps-là, Renaud s'était armé
et du roi Carador il avait pris congé ;

30. et avait accompli tels exploits sur la place
que la foule en a eu étonnement :
il a du sol, avec l'écu et la cuirasse,
sauté en selle et a saisi la bride.
Roi Carador disait : « C'est ça, la bonne race. »
Et cela fit grand plaisir à sa fille,
qui était venu là afin de s'amuser
à voir les paladins monter sur leurs coursiers ;

31. et elle avait d'abord aidé son Olivier
à s'équiper, et ça lui plut beaucoup,
et d'un coup il sauta dessus son destrier,
et à la dame il montre tout son art,
que n'aurait pu faire pareil nul chevalier ;
Dodon non plus n'est resté à couver :

[10] Amplification comique d'une loc. prov. : voir III, 71, 8.

chacun d'entre eux du sol sur son cheval s'élance
et tout le peuple en prit grande réjouissance.

32. Avait exécuté un triple saut Bayard
dont chacun mesurait au moins cent bras[11],
tant il était fougueux, généreux et gaillard;
et Olivier, afin plaire à la dame,
fit à son Velliantin faire le léopard;
éperonne Dodon les flancs du sien;
et puis finalement, à grands bonds et grands sauts,
nos barons ont quitté le bon roi Carador.

33. Après avoir passé la porte de la ville,
ils gagnèrent tous trois les barrières du camp.
Renaud est soulevé d'une telle allégresse
que de plaisir il a sonné du cor.
On rapporta cette nouvelle à Manfredon;
vite Morgante et Roland s'en allèrent
là où les attendaient les trois barons chrétiens
et les ont salués en jargon sarrasin[12].

34. Baron Roland n'a pas reconnu son cousin,
parce qu'était Bayard tout revêtu
d'armure et que Renaud parlait en sarrasin;
il vit le lion et le jugea blâmable:
« Ce n'est comportement de brave paladin
d'amener avec soi cet animal:
tu n'aurais jamais dû avec toi l'amener;
je te le dis dans un esprit de charité. »

35. Renaud dit: « Tu parais un bon prédicateur,
puisque tu as si grande charité.
Inutile d'avoir une telle terreur:
ton langage trahit la vilenie
mais si tu avais su, chevalier de valeur,
pourquoi il est venu et sa bonté,
tu n'aurais pas parlé d'une telle façon:
tu sais, ne fis du mal à personne ce lion,

36. sinon à qui me fait querelle sans raison
ou à qui est un traître consommé. »
Roland le paladin en lui-même s'étonne;
puis répondit: « Venons-en donc au fait:

[11] Chacun des sauts mesure au moins 50 mètres !
[12] N'oublions pas que les paladins parlent très bien le sarrasin.

si tu veux m'affronter sans personne avec toi,
en combat singulier, prépare-toi,
car d'une autre façon me battre ne voudrais.
Et à toi je ferai comme aux autres je fais. »

37. Dodon lui dit : « Peut-être bien que tu te trompes. »
Le géant lui a fait cette réponse :
« Toi, tu ne connais pas mon honoré seigneur,
c'est pour ça que tu dis choses si bêtes.
Je ne suis pas, baron, armé comme tu l'es,
mais je t'affronterai, quand tu voudras. »
Alors Dodon ne sut patience conserver,
ce qui pourtant pour lui meilleur aurait été.

38. Il abaissa sa lance avec grande superbe
et il frappa à l'épaule Morgante :
il croyait qu'il l'aurait renversé dessus l'herbe ;
Morgante s'en soucie comme de guigne[13]
et lui expédie si horrible châtaigne,
que sous le coup Dodon brinquebala ;
et quand Morgante vit Dodone qui chancelle,
il vint auprès de lui et l'ôta de sa selle. »

39. Le géant le porta de là au pavillon ;
et à Manfred, il présenta Dodon.
Manfredon a bien ri quand il a vu Morgante
et sur Macom jura qu'il le pendrait.
Morgante en arrïère retourne ses semelles,
rejoint Roland, qui attendait en lice.
Renaud invectivait Roland avec fureur :
« Je te ferai, ô chevalier, grand déshonneur.

40. Attends-moi, s'il te plaît, cependant que je vais
attacher ce lïon à quelque chose.
puis nous mesurerons nos épées et nos lances
pour ce que fit cet infâme géant. »
Roland lui répondit : « Fais comme il te plaira,
lance ou épée, à cheval ou à pied. »
Renaud mit pied à terre et attacha sa bête,
puis tourné vers Roland, lui parla en ces termes :

41. « Tu ne peux plus rien dire au sujet de ce lion.
Allons, essayons-nous, la lance en main :
nous verrons si tu as tant d'ardeur que tu dis,

[13] Dans le texte : « comme d'un papillon ».

car chien qui mord n'aboie pas pour un rien. »
Fit volter son cheval pour revenir frapper :
Roland fit faire à Rondel demi-tour,
prit du champ et avec grande rapidité
il revint sur Renaud, mit la lance en arrêt.

42. Ne me demande pas ce que Bayard a fait,
ni quelle ardeur lui fait brûler la route ;
et Rondelle non plus ne traînait en chemin,
bien plus, ce jour, on eut dit Velliantin.
Baron Renaud a fait attention à toucher
son cousin de la lance où il fallait[14] ;
mais il savait que celui-ci était si fort
que l'on ne risquait pas de lui donner la mort.

43. La lance le toucha en plein dans la poitrine ;
Roland frappa Renaud au même endroit,
et l'une et l'autre lance dans les airs s'envolèrent :
ne se peut voir un quelconque avantage ;
l'un et l'autre cheval se met à croupetons
et tombe au sol sous la force du choc,
de sorte qu'aussitôt les deux barons sautèrent
en dehors de la selle et l'épée empoignèrent.

44. Et ce fut le début de si fière bataille
que l'on ne sait à quoi la comparer ;
car Frusberte perçait comme la Courte taille[15]
et son seigneur travaille au petit point,
éprouvant à la fois piastrelles et mailles.
Baron Renaud ne vise que le casque,
car il savait fort bien qu'il était d'acier fin,
étant celui d'Almont, un noble sarrasin[16].

45. Pourtant en même temps il voulait se garder,
car il voyait que Roland s'échauffait,
et il n'ignorait pas ce dont était capable
son bon cousin, quand l'ire l'enflammait.
mais Christ a décidé d'accomplir un miracle
afin qu'aucun ne commette de faute ;
et comme il n'oubliait le sort de ses amis,
le féroce lïon a brisé son licou.

[14] Pour ne pas le blesser.
[15] La Courte ne peut percer, puisqu'elle a perdu sa pointe.
[16] Nouvelle allusion à l'*Aspromonte* d'Andrea da Barberino.

46. Ce lion vint à Renaud et Roland s'écria :
« Pardieu, Baron, tu me surprends beaucoup.
C'est ça que l'on pourrait appeler vilenie.
Mais cette fois tu n'as pas bien choisi ;
à vous deux, je ferai passer votre folie. »
Vite Renaud regarda en arrière :
il aperçut son lion et n'en fut pas ravi ;
et il a commencé le discours que voici :

47. « Attends-moi, Chevalier, jusqu'à ce que j'ai pu
reconduire ce lion jusqu'à la ville.
N'était mon intention, lorsque je suis parti,
venir ici me battre avec ce lion. »
Roland dit : « Ce à quoi tu pensais, je ne sais,
mais qui trompe à la fin est trompé :
si moi j'avais voulu anéantir ton lion,
regarde le battant qu'il a, mon compagnon. »

48. Renaud lui répliqua : « Nous allons retourner,
toi, à ton roi et moi, à ma cité ;
et puis demain matin, aux premiers feux du jour,
je reviendrai, crois en ma loyauté,
et je t'appellerai, comme j'ai fait, du cor[17]
et nous verrons qui pourra l'emporter :
c'est en grâce, baron, que je te le demande. »
Si bien que son accord, le lui donna Roland.

49. Et il revint avec Morgante au pavillon
et en chemin, se plaignait avec lui,
et Roland s'exclamait : « Que maudit soit ce lion !
Si j'avais Velliantin, et non Rondel[18],
il n'aurait pu repartir, ce baron ;
ou je l'aurais marqué avec mon sceau,
si j'avais eu en main mon épée Durandal. »
Et se lamentait fort de n'avoir que Cortal.

50. Sire Olivier et le seigneur de Montauban
reprirent le chemin de la cité.
Maintenant retournons à ce traître de Gan
qui en tous lieux envoyait des espions ;
voilà qu'arrive un messager subitement
à Carador portant lettre scellée ;

[17] Voir 33, 4.
[18] Voir I, 17.

et le hasard voulut qu'il s'adresse au marquis,
et dit à celui-ci: «Réponds-moi, je t'en prie.

51. Comment s'appelle donc cette cité et le pays
et son seigneur, et que Dieu te le rende.
J'ai peur d'avoir en vain fait toutes ces étapes
et d'être arrivé dans le mauvais port.»
Alors lui répondit le célèbre marquis:
«Je veux répondre à la tienne demande:
Je ne sais pas comment ce pays est nommé,
mais le nom de son roi te sera indiqué.

52. Sache-donc que ce roi s'appelle Carador
et son enfant s'appelle Méridienne:
et c'est pour celle-ci que nous font telle guerre
ceux que tu vois campés à la rivière.»
l'espion lui répondit: «Macom te récompense
et te garde toujours de mort cruelle.»
Et à la fin vers le palais il s'en alla
voir Carador, et en privé le demanda.

53. Il lui dit: «Que Macom te donne heureuse vie.
Je suis messager de Gan de Mayence,
et quand de lui je pris congé, il me confia
ce courrier-ci, lequel est d'importance:
et tu peux voir son sceau sur la lettre imprimé
pour que tu sois sûr de sa provenance.»
Le roi Carador a bien reconnu le sceau
du comte Ganelon, traître cruel et faux.

54. Il a ouvert la lettre, et reconnut son ton.
Cette lettre disait: «*Mon cher seigneur,*
sache, roi Carador, ce qui s'est découvert:
que Renaud est venu, ce traditeur,
dans la tienne cité et dans ton beau pays,
je te le dis, moi qui te porte amour;
l'accompagne Olivier, quelqu'un de grande race,
avec son compagnon, Dodon, l'homme à la masse.

55. *Et Roland est dedans le camp de Manfredon*
et chacun d'eux doit savoir qui est l'autre;
et je sais que tous deux sont en train de chercher
ô Carador, à te faire du mal:
ils vont vous mettre tous sous le merlin ensemble;
au bon moment, ils vous le montreront.

Ne plaît à notre roi une telle traîtrise,
aussi est-il content que moi, je te l'écrive.

56. *Et il a avec lui amené un géant*
que s'il s'approche un jour de tes murailles
il les ébranlera, si fortes qu'elle soient.
Tu dois veiller sur ton règne et tes gens;
eux, ce sont des chrétiens, et tu es africain;
Gare à n'en retirer peurs et malheurs,
car je sais qu'à la fin beaucoup vont sur toi fondre.
Or tu m'entends, et tu es sage... et grand le monde[19]. »

57. Ce roi était rempli d'une grande noblesse
et comprit bien ce que Gane voulait:
fit saisir l'envoyé avec grande prestesse.
A ce moment, Renaud est arrivé
et Carador le met au courant de tout ça,
et en ses mains il a remis la lettre
ainsi qu'à Olivier, lequel y assistait,
afin leur démontrer sa magnanimité.

58. Quand Renaud a compris ce qui était écrit,
à Jésus tendrement il dit merci;
et puis vers Olivier, il se tourna tout triste;
il dit: « Tu vois ce que Ganelon dit. »
La demoiselle avait une oreille attentive:
en entendant que son parfait ami
était cet Olivier qui était si connu,
ne me demande pas quelle joie elle en eut.

59. Et puis il envoya au camp un messager
en écrivant à Roland comme suit:
« *Puisque nous avons fait la trêve, chevalier,*
afin nous éviter grand traquenard,
je te prie accepter de venir me trouver
dans la cité, sans rien craindre, dit-il.
Choses tu entendras dont tu seras content;
mais viens par dessus tout vite et discrètement. »

60. Le messager a retrouvé Baron Roland
(qu'on appelait Brunaure dans le camp);
dans le plus grand secret il lui donna la lettre.
Roland la lut, et sans perdre un instant

[19] Voir I, 80, 2.

à Manfrédon il a donné la lettre à lire.
Manfrédon dit: «Peut-être Carador
veut-il manigancer quelque machination,
et que te les voudrait révéler ce baron:

61. Vas-y tranquillement, pendant qu'il y a trêve.
Qui sait qui est ce guerrier au lïon?
De par le monde vont de bien curieuses gens.
Je te conseille d'y aller, Baron.»
à tous ces entretiens Morgante était présent,
et dit: «Peut-être que cet homme est un félon:
il a eu aujourd'hui déjà envie te dire
quelque complot et d'un secret à toi s'ouvrir.

62. Je veux à cette ville avecques toi venir,
de peur qu'il n'y ait quelque double jeu,
et de toute façon avecques toi mourir;
et vous en entendrez du camp le bruit,
si j'étais obligé de frapper du battant:
car si je colle ensemble les morceaux,
qu'il demande une trêve et retourne chez lui,
me semble être signal de quelque félonie.»

63. À la cité ils sont allés finalement.
Renaud avait prévu leur arrivée:
il alla au devant de son puissant parent,
et à portée, en français le salue.
Baron Roland lui répondit courtoisement
ce qu'il a estimé lui être dû;
mais il lui répondit en parler sarrasin,
car il n'a reconnu le sien très cher cousin.

64. Roland lui dit: «Nous nous rendrons chez Carador,
si tu n'y vois, baron, d'inconvénient.»
Roland dit: «Nous ferons comme tu le désires,
parce que j'aimerai toujours te plaire.»
Morgante dit: «Allez, nous vous suivrons.»
Et à la fin au palais se rendirent.
Baron Renaud à Carador les a conduit,
car il voulait que chaque chose il entendit.

65. Roi Carador, quand il a vu baron Roland,
tout aussitôt s'est levé de son trône;
baron Roland voulait lui embrasser le pied,
mais Carador par la main l'a saisi;
et lui dit: «Que Macom soit pour toi bienveillant.

Ton arrivée, baron, m'est agréable,
car me permet de voir qui n'a d'égal au monde,
comme tu l'es, Brunaure, ô valeureux baron. »

66. La dame Méridienne, arrivée en présence
de Roland, a poussé de grands soupirs.
Roland en a conçu certaine appréhension ;
voici comment il s'adresse à la dame :
« T'aurais-je fait certain outrage ou des violences,
pour soupirer ainsi ? Dis-le moi donc,
Mademoiselle. » Et se souvint de Lyonnet,
si bien que sur le coup il s'est beaucoup méfié.

67. La dame lui a dit : « De toi me suis éprise,
ce jour où à la lance avons jouté,
et avec un grand coup, tu m'arrachas mon heaume
si bien qu'encore en rougissent mes joues,
et tu éparpillas toute ma chevelure,
comme aurait fait un paladin de France ;
ensuite tu m'as dit : « Retourne à ta cité,
car je ne suis venu faire la guerre aux dames. »

68. Ceci m'avait paru un acte si courtois,
qu'il eut été bien digne de Roland :
tu avais méprisé une femelle vile :
C'est pour ça que j'en vins ainsi à soupirer. »
Mais Roland, c'est un gros corbeau de campanile[20]
qui ne s'est pour si peu laissé troubler ;
et dit à Carador : « Continue ! En avant !
Dis ce que tu dois dire après ces compliments. »

69. Caradore lui dit : « Tu vas pouvoir l'entendre
du chevalier qui t'a ici mené. »
Et il dit à Renaud : « Tu lui diras d'abord
pourquoi on l'a fait envoyer chercher. »
Mais toi, Seigneur, qui sur les astres éternels
règne, et régit le beau ciel étoilé,
accorde-moi la grâce que dans le chant suivant
je poursuive l'histoire que je laisse à présent.

[20] Un corbeau de campanile, c'est un corbeau qui ne se laisse pas troubler facilement, car il est habitué au son des cloches.

CHANT VII.

Invocation (1). Retrouvailles des paladins : Roland et Morgante rejoignent le camp de Méridienne (2-11). Morgante va reprendre Dodon à Manfred (12-25.2).

La bataille finale : outrecuidance de Morgante ; les paladins à la rescousse ; défaite de Manfred (25.2-86).

1. Hosanna, ô grand Roi du royaume éternel,
qui jamais ne laissas tes serviteurs,
et qui as pardonné à qui goûta le fruit
– c'était péché – que tu lui défendais[1] ;
aide-moi, soutiens-moi autant que tu le peux,
que mon esprit réponde à mon récit,
afin que je revienne à cette belle histoire,
vers toi tournant mes yeux comme vers mon étoile[2].

2. Renaud n'arrêtait pas de regarder Roland ;
et Olivier ne cessait de pouffer ;
Roland ne comprenait l'effet qu'il leur faisait :
ne les reconnaissait, avec leur heaume.
C'est alors que Renaud commença à parler :
« Il y a quelques jours nous rencontrâmes
dans un bois trois chrétiens, chevaliers fiers et forts,
et nous sommes partis, les laissant tous trois morts.

3. Pour de certains affronts qu'ils voulurent nous faire,
nous nous étions défiés au corps à corps,
et nous nous étions mis à jouer de l'épée ;
finalement nous eûmes le dessus.
Je pense que les loups les pourront retrouver :
morts dans le bois, nous les avons laissés.
Ils paraissaient, à voir leur épée et leur lance,
chevaliers arrivés du royaume de France. »

4. Roland, après qu'il eut entendu ces paroles,
dit aussitôt : « Vous avez bien agi :
ce sont tous des voleurs ; je n'en ai nul regret ;
j'en ai châtiés plus d'une fois déjà ;
on doit toujours ainsi traiter ses ennemis.

[1] Adam.
[2] Voir II, 1, 7.

Quoi qu'il en soit, dis-moi donc, chevalier,
leurs noms, afin de voir si est connu de moi
l'un ou l'autre de ceux qui sont morts en ce bois. »

5. Renaud dit : « L'un d'entre eux se nommait Olivier
et l'on a dit que c'était un marquis ;
l'autre, de Montauban, un excellent guerrier,
qui est connu dans l'entier univers ;
le troisième, je crois lui aussi chevalier,
on l'appelait Dodon, fils du Danois. »
Roland en l'entendant, a été stupéfait,
mais c'était le lïon qu'en lui-même il craignait.

6. Poursuivit plus avant le cours de son propos
Renaud : « Je veux vous montrer leurs chevaux. »
Roland lui répondit : « J'en serais très heureux,
car je n'arrive à situer ces noms. »
Ils vont les regarder. Roland fut pris d'angoisse,
dès que sur eux il posa son regard,
car il a reconnu aussitôt Velliantin,
et il se dit : « Il disait vrai, le sarrasin. »

7. Jamais n'eut en sa vie une douleur plus grande :
peu s'en fallut qu'à terre il ne tomba.
Olivier le voyant tellement affecté,
dans son heaume en éclatait de rire.
De retour au palais, l'illustre paladin
en lui-même songeait à se venger,
et lui dit : « Si tu n'as autre chose à me dire,
au camp de Manfrédon, je m'en vais repartir.

8. Renaud lui dit : « Attendez donc là un instant » ;
et mena le baron en une chambre ;
et après qu'il se fut retiré son armure,
et son bliaud et ses équipements[3],
montra ses armoiries traversées d'une barre[4] ;
ôta son heaume ; Olivier fit de même ;
Roland, quand son Renaud à ses yeux apparut,
de cette grande joie s'évanouir a cru.

9. Il embrassa milliers de fois le sien cousin ;
et Olivier embrassait son beau-frère ;

[3] Pour conserver son incognito, Renaud a pris les armes d'un roi païen qu'il avait tué en duel, un certain Mambrin (voir III, 32.)
[4] Le lion traversé d'une barre.

et Roland s'exclamait: «Ô juste Dieu divin,
c'est grande grâce ici t'avoir revu!
Et puis il s'inquiéta du dernier paladin:
«Où est Dodon que tu viens de nommer?
Renaud lui répondit: «Sache que ce Dodon,
c'est celui que l'on a porté au pavillon.»

10. Morgante a vu Roland embrasser tous ce gens,
et dit au paladin: «Par gentillesse,
ne me cache donc pas qui sont tous ces gens-là,
que tu as embrassés avec tendresse.»
Quand il eut entendu Roland nommer Renaud
et Olivier, en eut grande allégresse
et il s'agenouilla et puis par la main prit
Renaud incontinent et le fameux marquis;

11. et alors Morgante a pleuré de tout son cœur.
Roi Carador dans la chambre est venu.
Renaud dit: «Mon cousin de si grande valeur,
à mon avis, si tu le trouves bon,
tu ne retourneras dans leur camp: car j'ai peur
que Manfrédon ne t'ai identifié,
ou comme à Carador, Gan lui aura écrit.
Comment pourtant laisser Dodon en tel péril?»

12. Morgante leur a dit: «Laissez-moi m'en charger;
je l'ai porté au pavillon de force,
je le ramènerai ici comme une cire[5].»
Roland lui dit: «je te comprends, Morgante,
et nous avons ici besoin de ton concours.»
Morgante n'hésita pas plus longtemps:
«Il me revient, dit-il, d'attacher la sonnaille[6];
mais avec mon battant, vaincrai toute bataille.»

13. Il gagna prudemment le camp de Manfrédon,
et par hasard arriva le géant
lorsque comparaissait devant Manfred Dodon,
qui le voulait faire pendre devant
son pavillon; et Dodon humblement,
demandait grâce; arrive alors Morgante,
et il dit à Manfred: «Que vas-tu entreprendre?»
Manfred lui répondit: «Je vais le faire pendre.»

[5] Ces cires, d'après Volpi, étaient des objets en bois et papier, recouverts de cire, que l'on avait coutume d'offrir à saint Jean lors de sa fête.
[6] Voir II 11, 3.

14. Morgante dit bien vite: «Il ne faut pas le pendre:
Brunaur[7] m'a dit d'le ram'ner à la ville,
et il doit bien savoir pourquoi il fait cela:
tu sais qu'il est sérieux et ne se trompe.»
Manfrédon répondit: «Que vienne le bourreau;
je veux qu'il soit pendu, comme à la guerre:
arrive que pourra, fut-ce pour moi mauvais,
Morgante, cette envie, je me la passerai.»

15. Morgante répondit: «Tu ne peux faire pire,
car il pourrait s'en trouver irrité
et si tu le perdais, en même temps perdrais
moi, ton état, et tous tes gens avec.
Laisse-moi l'emporter, si tu veux bien m'en croire.
Je crois que Carador cherche un accord,
et peut-être voudra sa fille te donner,
qu'il m'a semblé l'entendre à ce sujet parler.»

16. Manfredon dit alors: «Sur le dieu Macomet,
ça fait deux jours que j'ai juré le pendre,
comme tu l'as pu voir, devant le pavillon:
Macom n'est dieu qui se peut parjurer.»
Dodone cependant conjurait le Seigneur
de ne l'abandonner à sort si triste.
Lorsque Morgante entend qu'ainsi on lui répond,
il se dirige à petits pas vers Manfrédon

17. et son regard promène à l'entour de la tente:
il voit que c'est une tente de rien[8];
il pensa tout d'abord lui lâcher une beigne
au crâne... et puis qu'il chante comme il veut;
puis il se dit: «Il en aurait bien courte honte,
et j'crois qu'il faut ici un autre onguent.»
Finalement Morgante agrippa cette tente
par en haut et après en cassa les suspentes.

18. Secousse il a donnée si forte et si horrible
qu'il aurait fait s'écrouler un château,
et s'il avait ainsi secoué Piétrapane[9],
il l'aurait fait tomber comme la tente.

[7] Il ne s'agit pas du cousin de Morgante que nous avons rencontré au chant III chez le père abbé, mais de Roland lui-même qui a pris ce nom pour se présenter à Manfred.
[8] Litt.: «une tente de rêve.»
[9] Voir *Enf.* XXXII, 29. Cette montagne des Alpes Apouanes s'appelle aujourd'hui *Pania della croce.*

Voilà comment d'un coup celle-ci s'abattit;
et avec ça, il se fit un paquet
et enroula Manfred et Dodon en dedans,
et ensuite s'enfuit, en prenant son battant.

19. Il jeta son ballot en travers de l'épaule;
l'autre main, du battant, chassait les mouches;
à celui-ci, à celui-là, rompait le chef
de ces païens qui voulaient l'arrêter;
parfois encore, en bas, à la jambe il frappait,
si bien qu'à lui on ne s'attaquait plus;
têtes, jambes et bras dans les airs jaillissaient:
grande était la fureur et les cris redoublaient.

20. Aussitôt tout le camp est en ébullition,
et tous couraient comme foule en folie;
Morgante avec leur sang a peint en vermillon
tout son battant et fait le vide autour:
à l'un pète la tête, à l'autre, le téton[10].
Et Manfrédon se débat tant qu'il peut,
et appelle au secours et il crie et se tord;
Dodone plusieurs fois l'égratigne et le mord.

21. Morgante hâtait le pas autant qu'il le pouvait;
au grand dépit de l'armée des païens,
il repassa le fleuve, emportant son ballot,
tant il frappa du battant et des mains.
Dodone cependant à la fin suffoquait
et il cria: «Si sont partis ces chiens,
pose-moi sur le sol, car je suis demi-mort,
Morgante, palsambleu, et porte-moi confort.»

22. Morgante sur le sol déposa son fardeau,
car il n'a plus personne autour de lui,
et donne tous ses soins à ce pauvre Dodon.
À ce moment, se souvint de Manfred,
qui était ficelé comme un gâteau de foie[11].
Il lui sembla qu'il était vraiment mort
et il dit: «Je n'vais pas à la vill' te porter:
pour ce que tu es mort, la guerre est terminée.»

[10] Dans le texte, au lieu du téton, c'est l'épaule.
[11] La recette de ce plat, qui devait être le plat préféré de Pulci, se trouve au chant XVIII, où l'auteur lui consacre deux strophes: 125-6.

23. Dodone lui dit: « Oui, jette-le dans le fleuve. »
Morgante l'y jeta, sans plus rien dire.
Mais la force et la vue lui revinrent très vite,
car l'eau lui fit retrouver ses esprits,
ainsi que c'est vertu et coutume d'icelle.
Alors Manfred est revenu à lui;
sur les lieux accourut un vol de sarrasins,
si bien qu'il fut enfin repêché par les siens.

24. S'en est allé Morgante avec son cher Dodon;
l'a ramené à Renaud et Roland
et il a raconté à ceux-ci l'aventure,
qu'il a jeté au fleuve le païen,
et qu'il avait pensé vraiment qu'il était mort,
qu'le pavillon, il l'a écrabouillé:
ne me demande pas quel fou rire éclata.
Et Dodon mille fois son Roland embrassa;

25. et on lui a appris ce qui s'était passé,
et que c'est Gan qui les poursuit toujours.
Manfredon qui avait repris tous ses esprits,
restait au camp en soupirant beaucoup,
car l'avait stupéfait du géant le courage,
et comment il était sorti de l'eau;
et les événements qui lui sont arrivés
lui semblaient par lui-même avoir été rêvés.

26. Sur ce, est survenu un messager de Gane,
qui, comme à Carador, lui fit connaître
que le seigneur de Montauban est arrivé,
et avec lui, Olivier et Dodon;
qu'il avait dans son camp le sénateur romain[12];
et qu'ils cherchaient uniquement sa perte,
et comment fomentaient ceux-ci un double piège
pour prendre deux pigeons à une même fève.

27. « Ah! disait Manfredon, or je sais la raison
pourquoi Roland se rendit à la ville;
et ce prisonnier-là devait être Dodon.
Ores je la connais leur fourberie;
or je suis fait, or je suis pris à l'hameçon;
nombreux sont les chemins menant à Rome.

[12] Roland.

Mais je n'aurais pas cru que Roland soit félon,
ni quiconque d'ailleurs descendant des Clermont.

28. C'est certes maintenant que nous prendrons la dame
et qu'à l'assaut, nous vaincrons Carador!
Ce sont là paladins de telle renommée
que je ne vois remède à mon état.
C'est ce géant qui a ourdi toute la trame,
en me faisant traîner dans l'illusion
que tous ces gens étaient des barons musulmans,
car parmi les chrétiens il n'est pas de géant. »

29. En eut le roi Manfred une telle frayeur
qu'il a pensé de nuit lever le pied;
puis se dit: « Nous voici trop près de la muraille
pour nous sauver sans tambours ni trompettes:
et il va nous falloir endosser nos armures
et attendre l'assaut des ennemis;
dés le lever du jour, Renaud avec le comte[13]
et avec Olivier descendront de leur mont,

30. et dans mon campement sera grande douleur
et s'en viendra Dodon pour se venger,
et ce grand diable-là avecques son battant
à mes gens flanquera une raclée.
Et pourtant il nous faut affronter le combat
et je prie Macomet de nous aider. »
Et lorsqu'eut prononcé ce discours Manfrédon,
il convoqua à son conseil tous ses barons;

31. et ils ont décidé qu'il fallait résister.
Toute la nuit, restèrent a veiller.
Morgante que sa force a rendu plein d'ardeur,
dans la soirée, dit au comte Roland:
« Puisqu'il est mort, ce malfaiteur de Manfredon,
au petit jour, je vous fais la promesse
que j'irai, moi tout seul, avecques mon battant
au milieu des païens, parmi les combattants,

32. et que je brûlerai tentes et pavillons:
de ce balai, je les veux pourchasser.
Belles fumées verrez du haut de vos balcons
et tout le camp s'égailler en furie:
je les ferai filer ainsi que des larrons.

[13] Roland.

C'est par le feu qu'on fait fuir les abeilles :
avec moi porterai le battant et le feu ;
ensuite, vous verrez, quelles volées aveugles !

33. Quand la tête n'est là, la queue se porte mal :
doncques se doit porter mal tout le dos.
À tous, des trous des yeux jaillira la cervelle ;
je leur écraserai chairs, nerfs et os,
quand je leur donnerai quelques bonnes gaulées.
Sûr qu'j'en aurai d'abord un tas su l' dos,
mais après ça vous les verrez tous s'enfuïr. »
Roland en a tant ri qu'il fut près de mourir,

34. et il lui dit : « Va donc, que j'en suis bien content » ;
puis se tourna où était Carador,
et lui a dit : « Je le sais bien, ces boniments,
que ce seront paroles d'après boire,
qu'ainsi que des fumées se remporte le vent,
que le sol boit ainsi que neige ou cire.
J'estime, Carador, qu'il faudrait observer
ce que font des païens le camp et les armées.

35. Si ceux-ci désiraient d'eux-même déguerpir,
laissons-les s'en aller, car c'est plus sûr,
vu qu'il y a toujours de la casse à se battre,
et Dieu seul sait quel sera le futur.
Nous verrons à coup sûr quel parti il vont prendre.
Demain nous resterons dedans nos murs.
S'ils ne partent ce jour, nous les attaquerons,
car de toute façon te sauver nous voulons.

36. Puis tu nous donneras ta bénédictïon,
et plus à fond irons voir le Levant. »
Et ont été du même avis Renaud, Dodon
et Olivier, mais n'était là Morgante.
Ils s'en vont se coucher sur cette décision,
car ils avaient déjà dîné avant ;
et leur avait rendu les plus amples honneurs
à tous roi Carador, avec la joie au cœur.

37. Morgante avait mangé ce qu'il avait voulu,
un bel agneau castré, qu'on lui rôtit ;
il se rendit au lit plus tôt que d'habitude,
car il voulait faire ce qu'il a dit.
Aussitôt qu'à l'orient le soleil apparût,
le lendemain matin, il se leva ;

il saisit son battant, prit une torche en main,
et dirigea ses pas vers le camp sarrasin.

38. Il trouva les païens déjà tous sous les armes;
pourtant porta le feu à un endroit
où étaient leurs chevaux sous des toits de feuillages,
tant qu'il brûla un grand nombre d'entre eux.
Mais son incursïon fut vite découverte:
et le voici parmi mille païens,
et en grande furie tout le camp se leva;
et chacun sur le dos du géant se jeta.

39. Et tout autour de lui ils menaient une ronde
à le faire chanter en germanique:
au milieu des païens, il était tout à fait
comme au pont de Paris[14]; le voilà frais!
Qui lances, qui cailloux lui jette à la poitrine;
mais du battant on se tient à distance;
néanmoins tant de gens finalement accourent
que Morgante eut besoin qu'on vienne à son secours;

40. la foule cependant s'épaississait sans cesse.
Il était, ce géant, si grand, si gros
que ceux qui le visaient, faisaient mouche à tout coup.
Mais devant lui les morts s'amoncelaient,
car celui que touchait un seul coup du battant,
il était fracassé du crâne aux pieds;
et souvent il faisait tournoyer son battant
et cent têtes sautaient en l'air en même temps,

41. et ainsi il faisait le cercle s'élargir;
quelquefois il poussait des coups de pointe
si bien qu'on entendait les cuirasses s'ouvrir,
et qu'il leur écrasait foie et poumons;
parfois on entendait leurs armures gémir
et d'une jambe, il faisait deux tronçons.
Et tant crie et mugit le féroce géant
que de sa voix énorme, il assourdit les gens.

42. Chaque fois qu'il beuglait, on aurait cru entendre
la voix du Christ, disant: « *Quem queritis*[15],

[14] Lieu célèbre dans les chansons de geste pour les batailles sauvages que s'y livrèrent païens et chrétiens.
[15] «Qui cherchez-vous?» C'est la question que pose le Christ aux gens venus pour l'arrêter, dans Jean, 18.

que tous à cette voix s'effondraient de terreur.
Et il avait tant de morts tout autour,
qu'à la fin, c'est de loin qu'ils lui tiraient dessus
et le visaient de la pique et de l'arc ;
comme qui gobe un œuf, souvent sifflait Morgante
à cause de ses plaies, tel un ours s'agitant.

43. C'était comme viser une meule de foin ;
et perforé de partout, comme un crible,
il tournoyait comme un rouet pour affronter
les sarrasins jouant à la sonnaille[16] ;
et il n'en trucidait jamais moins d'une paire,
et ça, quand son bâton frappait plus mou ;
et il avait tué cinq mille sarrasins
mais il avait reçu mille coups de leurs mains.

44. Il avait dans le dos des milliers de fontaines
d'où jaillissait le sang par les piqûres,
et ce n'étaient point là celles que font les taons.
Qui coups de hache ou de masse lui donne,
qui met en perce ou bien ses bras ou bien son torse,
qui lui jette cailloux qui semblent durs :
La foule rassemblée pour tuer le géant
en cette journée là, c'était comme un torrent.

45. Et dans le camp s'élève une clameur si forte
qu'on l'entendit aussitôt dans la ville ;
les gardes qu'on avait disposés à la porte,
avec fureur se mirent à crier
que se trouvait Morgante en grand danger de mort.
Roland a dit : « Tu vas voir la pagaille !
Manfred, si ça se trouve, est encore vivant,
et cependant ce fou a attaqué son camp.

46. Tant y sera allée la clopinante chèvre
qu'avec les loups se sera rencontrée.
Cette sienne bravoure est parfois excessive ;
c'était vraiment une folle pensée,
vouloir brûler un camp avec un peu d'étoupe,
et du balai comme rats les chasser ;
mais aujourd'hui, c'est lui qui va être le rat
que l'odeur du fromage en ratière attira. »

[16] Pour le jeu de la sonnaille, déjà cité en 12, 7, voir II, 11, 3. C'est une représentation saisissante de Morgante, affolé et aveuglé par la douleur et la colère, tournoyant sur lui-même pour attraper ses ennemis

47. À l'instant il ordonne à ses gens de s'armer;
et Carador, à tous ses escadrons,
de façon à pouvoir aller sauver Morgante
des sarrasins qui l'accablent de coups.
Voilà ce qui arrive à qui trotte en la boue,
et peut au sec à son pas cheminer[17].
Roland a fait poser la selle à Velliantin
car ne voulait cheval qui ne soit pas le sien.

48. Par Olivier se fit redonner Durandal
et lui rendit et la Courte et Rondel[18];
et Dame Méridienne, élégante et gentille,
arme Olivier, qui est son damoiseau.
Tous de courir au camp de la païenne gent,
chacun si prompt qu'on eut dit un oiseau.
Morgante voit alors que les secours arrivent
et à jouer du battant son courage ravive.

49. Et se met à nouveau à défier ces païens
et les culbute en masse de leur selle,
tranche têtes et bras, les épaules, les mains:
frappe et refrappe, happe et sonne et martèle,
et tue les sarrasins comme si c'étaient chiens:
était par terre un bon pied de cervelles;
passant dessus les corps des morts, il se jetait
sur les vivants et sa tapette, il l'abattait;

50. et chaque fois faisait que la mouche partait
mais que la joue s'en allait avec elle,
ou bien il lui semblait voir une salissure
et il ôtait la tache et le morceau.
L'air roulait une nue sombre et ensanglantée,
si nombreux sont les coups de ce géant;
cuirasses et hauberts jaillissaient en morceaux
comme à l'entour du bûcheron font les copeaux.

51. Et souvent arrivait qu'il détachât un chef,
et que ce chef frappât un autre chef,
avec telle vigueur qu'il lui fendait le crâne,
et tombait mort et ne remuait plus.
Combien furent ce jour expédiés en enfer!
Combien de morts furent livrés aux fosses!

[17] Loc. prov.
[18] Il avait conservé la Courte et Rondel depuis son départ précipité de Paris.

En ordre de combat s'est Manfredon rangé ;
avec beaucoup de gens il survient d'un côté.

52. Et de l'autre côté, c'est Roland qui arrive
et le vaillant sire de Montauban,
qui accepte un duel avant qu'on l'ait défié ;
alors Renaud a fait sauter Bayard
en plein où se trouvait le blessé gigantesque :
sur les païens saute sans balancer
et se retrouve alors au milieu du ballet
des sarrasins, qui vont avoir belle suée.

53. Lorsque Morgante s'est aperçu de ce saut,
lui a semblé que son cœur bondissait,
car en l'air s'éleva de bien dix pieds de haut
Bayard, avant de retomber sur terre.
Ores commence ici le terrifiant assaut.
Vite Renaud a tiré sa Frusberte,
l'épée qui pourfendit le monstre de l'enfer[19],
pour traiter les païens d'homicide manière :

54. coups d'estoc, moulinets, revers, estramaçons,
coups de tranchant, ou du haut, ou du bas,
et certains coups fendus et certains coups croisés :
avec dix coups, c'est bien vingt qu'il en tue ;
les uns, il les coupait jusqu'au fond des arçons,
jusqu'au thorax, ou au moins jusqu'aux dents ;
et partout sur le sol jaillissaient leurs entrailles :
jamais on n'avait vu si terrible bataille.

55. Notre Roland éperonna son Velliantin :
d'un coup se porte en la foule félonne,
que cul par dessus tête en abat plus de cent ;
puis il se mit cogner comme au marteau :
il ne touchait le pouls par dessus la manchette[20] ;
des sarrasins, il faisait boucherie ;
on l'entendait crier : « Ne crains rien, ô Morgante,
César est avec toi, où se trouve d'Anglante. »

56. Ces paroles avaient tellement affolé
les sarrasins, que beaucoup d'eux s'enfuient ;
et tant mieux pour ceux-là qui en premier s'enfuirent,
tant chacun des barons déjà rugit :

[19] Voir l'épisode du chant V.
[20] Il y allait sans précaution. L'expression n'est pas proverbiale.

et ils en fabriquaient ragoûts et gélatines,
et peu à peu la foule se réduit.
Et voilà qu'Olivier et Dodon survïennent
avec un si grand bruit qu'on eut dit le tonnerre;

57. et Olivier sur le terrain a vu Manfred:
baisse son bois, car il l'a reconnu.
Roi Manfrédon éperonna son destrier,
et atteignit Olivier à l'écu,
et il l'a traversé jusques à la cuirasse,
tant que de ses arçons, il l'évacue:
et fut si grand le coup qu'il lui donna
que ce bon Olivier à pied se retrouva.

58. Et tout cela se fit sous les yeux de la dame,
venue avec ses gens sur le terrain,
et qui en elle-même a bien ri d'un tel coup.
Comme un lion, Olivier brûlait de rage
et la douleur avait fait se briser son cœur;
se dit: «J'ai trébuché au bon moment:
je suis tombé précisément devant ma dame;
pour ça je perds et son amour et mon honneur.»

59. Vois donc comme a claqué la trappe au bon moment!
Il ne pouvait en rien se consoler.
Toujours Fortune vise au vif de nos projets,
et jusqu'au bout, cherche à nous engagner.
Ne me demande pas s'il est touché au cœur!
Par gentillesse alors, cette pucelle
s'est approché de lui et lui dit: «Olivier,
monte (puis-je t'aider?) dessus ton destrier.»

60. Or c'est bien ça qui a redoublé sa vergogne;
parut en feu sa face vermillon:
il aurait désiré disparaître ce jour.
Et Méridienne a retenu sa bride,
en lui disant: «Remonte, adorné chevalier.»
Or c'est cela qui a été le comble,
et de douleur sans aucun doute il a pensé
ne pouvoir remonter dessus son destrier.

61. Morgante avait bien vu ce qui s'était passé,
comment joutant avec le roi Manfred,
Olivier est tombé sous un coup de sa lance
et que la dame en a été témoin;
et se dit: «J'essayerai, comme c'est mon devoir,

de le marquer du sceau de ce battant:
j'entends bien prendre en main d'Olivier la vengeance»;
et vite du côté de Manfred il s'élance.

62. Princesse Méridienne, en le voyant venir,
cria: «Va-t-en! Arrière, Morgante!»
et elle est accourue attaquer Manfrédon
de manière à venger son cher amant.
Morgante aussi venait afin de le frapper:
en s'approchant s'écria le géant:
«Te voilà, roi de jeu de cartes ou d'échec ?
Avecques mon battant, il faut que je te crève!»

63. La demoiselle a dit: «Cette bataille est mienne;
et si Roland était ici présent,
tu ne me ferais pas si grande vilenie:
retire-toi, ou de l'épée je frappe.
Il est venu ici avecques son armée
afin m'ôter mon honneur et mon règne.»
En arrière Morgante enfin est retourné
afin d'obtempérer à la fille adornée.

64. Il retrouva Dodon serré de tous côtés
et parvenu en bien méchantes mains:
pourtant se défendait encore ce jeunet;
et commença donner d'énormes coups,
à celui-ci, à celui-là allant briser l'armet,
et ces armets, il en faisait des cloches,
quand ceux-ci dégustaient son petit bracquemart,
sauf que frappait à l'extérieur ce jaquemart.

65. Les marquait de son sceau partout où il tapait:
tous ceux qu'avait touché le dur battant,
ils ne se portaient plus jamais les mains aux joues,
les écrasant comme si c'étaient noix;
de temps en temps faisait de certains tournoiements
qu'à plus de sept il retirait la voix;
comme un noyau de pêche il écrase tout heaume
et fait sauter en l'air têtes, bras et épaules;

66. et il remit Dodon dessus son destrier.
Dodon criait: «Holà, peuple syrien!
il me faut me venger d'aujourd'hui et d'hier,
quand me voulait pendre ce malandrin.»
En ce même moment le célèbre Olivier
courait le camp avec l'épée en main,

et il arrive là où Manfred se bagarre
avecques le tendron fleurissant et gaillard.

67. Pendant une heure ou plus, s'étaient battus ensemble,
et l'on ne voit que l'un ait l'avantage.
Comme font les amants qui sont près de leur dame,
s'est enflammé d'Olivier le visage
et il a dit: «Ne te fais plus souci, Ma dame,
laisse-moi donc venger ce mien outrage.
La mort aurait vraiment exaucé mon attente,
lorsque je suis tombé, que tu étais présente.

68. Dans ma vie je n'étais jamais tombé encore;
à toute chose, il faut commencement.»
La dame lui a dit: «Mais tu retomberas,
si tu vas au combat, cent fois et cent;
tu verras que cela peut toujours arriver
à chevalier, même des plus vaillants;
à la guerre est courant tomber de destrier;
seul qui toujours s'enfuit ne peut jamais tomber.

69. Et de toute façon, je veux que tu acceptes
que ce soit moi qui affronte Manfred,
afin venger non pas une avanie ou vingt,
mais mille et mille, et qu'il paie toute fraude.»
Olivier dit: «Si c'est ce qui te plaît, que dire,
si ce n'est que j'accepte et que je loue?»
Et le roi Manfredon, quand ces mots entendit,
de la façon qui suit, s'adressa au marquis:

70. «Par Dieu, je t'en supplie, baron tant renommé,
laisse-moi donc, en amant très fidèle,
ensemble abandonner et la dame et la vie,
puisque le veut la Fortune cruelle.
Je n'ai fait que chercher ce que cherche un amant:
mais j'ai trouvé poison pour sucre et miel;
et puisque tout le monde aspire à mon trépas,
en mourant de sa main, je ne souffrirai pas.

71. Je sais qu'en mon pays, point ne retournerai;
je sais que la Syrie ne reverrai;
je sais que le destin toujours me fut hostile;
je sais que vont mourir mes compagnons;
je sais que je n'étais digne de telle dame;
je sais qu'avoir ne se peut ce qu'on veut;

je sais qu'en la voulant par la force j'eus tort ;
je sais que l'aimerai n'importe où, même mort. »

72. Et Méridienne alors n'a pas pu s'empêcher
de ressentir pitié pour cet amant
et dit : « À qui s'éprend, voilà ce qui arrive !
Milliers de fois le pourrais-je tuer,
il ne plairait à Dieu qu'il meure de ma main,
même si lui s'est à mort condamné. »
Elle pleurait tant Manfredon l'apitoyait,
car ne répondre à tel amour lui déplaisait.

73. Et elle se souvint qu'au cours de leurs combats,
nombre de fois, il l'avait ménagée ;
et elle se disait : « Pourquoi brûler de rage
contre lui ? À quoi sert tant d'âpreté ?
Ce qu'il a fait, je le vois bien et le comprend,
c'est pour m'avoir depuis longtemps aimé :
nulle femme jamais ne reçut compliment
d'avoir été cruelle envers fidèle amant.

74. Ce n'est certes cela que notre Dieu désire. »
Méridienne ne sait ce qu'il faut faire
et lui dit : « Manfrédon, même si ton désir
est de mourir, je veux n'être cruelle.
Si tu voulais agir en suivant mes conseils,
pour te sauver avec ta gent païenne,
avec ton cor, tu sonnerais le ralliement
et t'en retournerais au pays du Levant.

75. Puisque n'a pas voulu ton pénible destin
que je sois tienne, ainsi que tu voulais,
pourquoi te battre encor contre ton Apollyn ?
Je vois ta nef aller par mille écueils :
repars chez toi, avec ton peuple sarrasin ;
ton nœud d'amour, de force délie-le. »
À cela Manfrédon de répondre très fort :
« De force le délier, seule le peut la mort. »

76. Alors la demoiselle a repris en disant :
« Ô Manfrédon, que j'ai pitié de toi ! »
et lui donna un beau et précieux diamant :
« Par mon amour, conserve-le, dit-elle,
comme le souvenir de ton amour constant ;
suis mon conseil, tu dois partir, Manfred.

Et si tu t'en sortais et sauvais ton armée,
te donnera ma main mon père volontiers.

77. Avecques la douceur, toute chose s'apaise,
mais qui sur l'arc tire avec trop de force,
même étant de Syrie[21], tu sais qu'il cassera.
Le temps trouve une issue pour toute chose.
Et puis je te supplie, en grande courtoisie,
de supporter tes tourments amoureux
et d'être satisfait de quitter ce pays
et de toute façon de conserver la vie.

78. Faisons-nous, Manfrédon, puisque nous est compté
le temps, et que je vois mourir tes gens,
nos adieux tout de suite et finissons-en là:
le ciel ne veut que nous allions plus loin.
Mon cadeau, ce bijou, garde-le pour toujours,
en souvenir de moi dans ton Orient;
et si Fortune et Ciel aujourd'hui te dédaignent,
attends époque et signe et plus propice règne.»

79. Au cœur du roi Manfred, ces dernières paroles
se sont fixées, en entendant la dame,
d'un plus durable trait que gravées dans le jaspe;
il veut parler et lui manquent les mots;
mais au bout d'un moment, tout en pleurant, il dit:
«Attends étoile et sort et temps meilleur,
puisque le veut le ciel, et retourne en Syrie»:
vraiment je suis vaincu par telle courtoisie!

80. Quand viendra donc le jour où cela se fera?
Il ne faut pas désirer l'impossible.
Je m'en vais repartir pour ne te point fâcher;
ne m'oublie pas, je ne veux rien de plus;
avecques mon armée, du moins ce qui en reste,
car dans ce camp, je vois de nombreux morts,
je m'en vais retourner, sans espérance aucune,
dans mon propre pays, si le veut la Fortune.

81. Et pour l'amour de toi, garderai ce bijou:
il restera toujours près de mon cœur.
Si jamais j'ai péché, ô pauvre misérable,
contre ton père et contre mon seigneur[22],

[21] La Syrie est renommée pour son artisanat: armes, cuir, soie...
[22] Son seigneur, c'est l'amour, ou peut-être Méridienne. Voir IV, 85, 5. L'expression a ici toute la force du lien féodal.

celui que tu devrais inculper, c'est celui
qui m'a conduit où il voulait, l'Amour;
néanmoins je voudrais te demander pardon,
vivre dans ton amour suffit à Manfredon.»

82. Il s'adressa ensuite au marquis Olivier,
lui demandant pardon de sa culbute;
Olivier la lui a pardonné volontiers,
car son départ le rend très satisfait,
vu qu'ils eussent été deux gloutons pour un plat,
et il avait été très attentif
aux mots que Méridienne a dits à Manfredon,
les avait acceptés et posé son tampon.

83. Et une fois qu'il eut quelques larmes versées,
le roi Manfred enfin a pris congé,
et cette demoiselle, avec pleurs et soupirs,
lui dit: «Adieu!» en lui serrant la main;
et tu dois bien penser s'ils ôtèrent leurs gants!
Vite Olivier alla trouver Roland
et lui dit ce qu'ils ont arrêté et conclu;
et à nos deux barons cela a beaucoup plu.

84. Par hasard Carador arrive à cet endroit;
et on lui dit que l'accord était fait.
Morgante, qui voyait qu'ils s'étaient rassemblés,
alla vers eux avecques son battant
et voulut s'informer de ce qui arrivait;
mais ne frappait du plat de son battant[23].
Roland disait: «Finis de faire ça, Morgante.»
Mais n'en frappait alors que plus fort le géant.

85. «Notre roi Manfredon avec ses compagnies
a accepté de laisser Méridienne,
lui répéta Roland, et retourne en Syrie.»
Morgante alors fait tomber son battant
et il a dit: «Roland, c'était déjà parti.»
et il donna un coup terrible à l'un,
un autre en écrasa, qui en cire sembla,
et celui-là non plus dans l'accord n'était pas.

[23] Il continue à frapper de toutes ses forces, pour tuer. En frappant du plat de l'épée, on se contente d'écarter les gens sur son passage. L'expression est d'autant plus comique qu'il s'agit d'un battant de cloche.

86. Roland lui répéta : « Pose-moi ton battant,
nous en avons ce jour assez tué. »
Et le roi Manfrédon par tout le camp rassemble
son peuple en deuil, en sonnant de son cor.
C'est ainsi qu'en ce jour et de cette manière,
ils mirent fin à ce sanglant combat,
comme vous le dira la suite du récit.
Que Christ soit avec vous et vous prenne en merci.

CHANT VIII

Invocation (1). Désespoir de Manfrédon. Amours d'Olivier et de Méridienne (2-14,4).

A l'instigation de Ganelon, le roi sarrasin Herménillon envahit le royaume de France en profitant de l'absence de Roland et de Renaud. Il fait le siège de Paris pendant que son lieutenant Lionéphant fait celui de Montauban (14.5-43). Informé par Lionéphant de la trahison de Ganelon, Astolphe en informe à son tour Charlemagne, qui garde toute sa confiance à Gane (44-56). Au cours de cette campagne, se révèle par de mirobolants exploits un certain Roi Follalier, qui fait prisonniers presque tous les paladins demeurés en France (57-95).

1. Sainte Vierge Marie, ô Mère de Jésus,
Mère de tous les malheureux mortels,
par laquelle a été sauvé le genre humain,
toi qui nous aimes tant et qui peux tant,
accorde-moi un peu de grâce et de talent,
que je revienne à mes barons lesquels
voulaient s'en retourner en dedans la cité
et Manfrédon s'en va, assez peu satisfait;

2. et même il appelait la mort à chaque pas,
disant: «Hélas! Combien j'ai espéré
être heureux grâce à toi, ah! mon Dieu, Méridienne,
et je te quitte, accablé de tristesse!»
Ils auraient fait tomber en larmes une pierre,
les mots qu'il prononçait de temps à autres;
et pendant ce temps-là son monde rassembla
et rebroussant chemin, tout triste s'en alla.

3. Or celui qui aurait contemplé le grand deuil
qu'au moment de partir ont fait ses gens,
c'est sûr qu'il en aurait été très affligé:
qui laisse un père mort, qui un parent,
et il l'a reconnu étendu dans la mort,
et il pleure sur lui piteusement;
celui-ci, c'est un frère, un ami qu'il embrasse,
et celui-là se frappe ou le sein ou la face.

4. On en voyait certains qui retiraient son heaume
à un enfant, un beau-frère ou un père,
puis lui donnaient baisers avec tendre pitié,

disant: «Hélas! avec nos escadrons,
malheureux, en Syrie tu ne retourneras.
Que dirons-nous à ta mère affligée,
et qui réussira lui donner réconfort?
Toi tu restes au camp avec les autres morts.»

5. D'autres sur le chemin disaient en chevauchant:
«Il ne fallait tant de troupes païennes
mener ici finir si misérablement:
certes n'était la dame souveraine
de si haute valeur que ce qu'elle nous coûte.
Ores l'as-tu, Manfred, ta Méridienne?
Or ton entière armée en déroute s'enfuie;
et ne furent que peu à n'y laisser la vie.

6. Avec toi tu menas toute la Paganie,
comme pour aller prendre Hélène à Troie:
ore as-tu assouvi ton coupable désir?
Si tant de gens sont morts, c'est de ta faute.»
C'est ainsi que Manfred s'en retourne en Syrie,
triste et inconsolé, pleurant, souffrant:
qui écartant raison suit sans frein ses désirs,
c'est ainsi qu'à la fin s'en devra repentir.

7. Roland accompagné d'Olivier et Renaud,
de Dodon et Morgante, est revenu
avec Roi Carador et tous ses chevaliers
avec au vent les drapeaux triomphants.
Grande fête fut faite aux combattants chrétiens
par tous les gens de ce peuple africain;
ont résonné les cors, les tambourins, les violes,
sur les remparts on fit feux de joie et caroles.

8. Lorsqu'ils eurent donné quelque temps au repos,
la dame un jour appela le marquis;
en petite chambrette, ils sont tous deux allés;
et quand se fut enflammé son visage,
elle laissa sans frein s'exprimer ses désirs;
lui demanda être son chevalier,
et dit que son amour refuser ne devrait
à celle dont le cœur ressentait mille traits.

9. Olivier répondit: «Cela ne se peut pas:
tu es païenne et moi, je suis chrétien:
par mon Dieu, je serai, je le sais, rejeté;
tue-moi d'abord avec ta propre main.»

Celle-ci répondit: «Si tu peux démontrer
que notre Macomet est un dieu vain,
je me fais baptiser par amour envers toi,
pour que mon Suzerain, ce soit toi qui le sois.»

10. Olivier décrivit la sainte Trinité,
qu'elle est une substance en trois personnes,
et leur toute puissance et leur divinité;
puis se servit d'une comparaison:
«Si vous doutez encor que l'un puisse être trois,
on voit par l'expérience et la raison,
qu'une seule bougie peut mille en allumer,
et répandre pourtant lumière accoutumée.»

11. Des miracles parla qui se font dans le monde
et comment fut ressuscité Lazare,
et qu'Il fut crucifié et descendit aux Limbes
pour en tirer une quantité d'âmes.
La dame répondit: «Je ne te dis plus rien.»
et accepta qu'Olivier la baptise.
Tous deux après cela en vinrent au Saint Chrême,
tellement qu'à la fin rompirent le Carême.

12. Maintes et maintes fois, cette carole mène
notre Olivier, en secret néanmoins:
plus ne se souvenait de dame Foriséne
qu'il avait à l'esprit toujours jadis;
et cette demoiselle adorable et amène
finalement fut engrossée par lui;
il en naquit un fils, à ce que dit l'histoire,
qui à Charles après donna grandes victoires.

13. Comme la dame un jour sortait de cette chambre,
Renaud a découvert cette aventure;
en secret appela Olivier et lui dit:
«Que fais-tu donc? Tu es fou, il me semble.»
Et Olivier lui raconta toute l'histoire,
qu'elle était baptisée, et leur accord.
Renaud dit: «Même si c'est vrai qu'elle est chrétienne,
fais cependant que cette chose au jour ne vienne.»

14. Mais laissons Olivier mener sa danse à terme
et s'amuser un peu avec les autres,
et nous, nous retournons au seigneur de Mayence,
Gan de Ponthier, qui jamais ne s'amuse.
De source sûre il sait que le sien messager

a été mis sur le champ au gibet[1]
par Carador et il en a un grand tourment
et de nouveau médite un autre guet-apens.

15. Et parce qu'il était un parfait maître en ruse,
se rappela un grand roi sarrasin,
auquel était donné le nom d'Herménillon,
ennemi de Renaud le paladin;
vu que Renaud jadis lui avait fait outrage
lorsqu'il avait tué le roi Mambrin,
car Herménillon a pris sa sœur en mariage,
nommée Dame Clémence, aussi belle que sage.

16. Avait souventes fois cette dame parfaite
(comme fait toute femme a son mari)
supplié celui-ci d'accepter la venger;
Herménillon n'y avait consenti,
en homme qui attend le lieu ainsi que l'heure
bien sagement pour prendre son parti.
Gane de Ponthierry par le menu possède
tous les traités, qu'ils soient publiés ou secrets;

17. et partout où il peut répandre la discorde,
ne le retient ni pitié ni conscience,
si bien qu'il le faisait, et sans miséricorde:
il connaissait la pensée de Clémence;
lui écrivit un bref, où après long exorde
il lui a rappelé l'outrage et la violence
du bon Renaud; qu'elle ne doit se résigner
parce qu'était venu le temps de se venger:

18. «*À toi Herménillon, très puissant souverain*
le comte Gan envoie mille saluts,
toujours prêt à se rendre à tous tes bons plaisirs,
et humblement se recommande à toi.
Je pense que tu dois être au courant de tout:
où se trouve Renaud, dans quel pays,
comment il a été de la Cour renvoyé;
et que le roi Mambrin, c'est bien lui qui l'a tué;

19. *comme un voleur de grand chemin, il court le monde;*
Roland le suit, et Dodon, un hasard,
et Olivier, je crois, est aussi avec lui:
plus besoin d'avoir peur de ces gens-là.

[1] Le lecteur savait seulement qu'il avait été arrêté par Carador. Voir VI, 57.

Abandonne ton règne et tous tes territoires
et viens dessous les murs de Montauban :
Alard et Richardet sont restés à sa garde,
et nul plus que ceux-ci n'est détesté par Charles.

20. *Si tu viens sans tarder avec tes régiments,*
je sais qu'en peu de temps tu la prendras :
elle n'a défenseurs ni ravitaillement ;
comme cela tu te seras vengé ;
vu que Renaud a fait trop grande félonie
en le tuant comme tu sais qu'il fit.
Je t'écris en vertu de notre vieille entente ;
et je sais que c'est ça que l'empereur attend.

21. *Lui, il aimerait bien qu'on lui ôte des pattes*
tous ces gens-là descendant des Clermont.
C'est son sens de l'honneur qui l'en a empêché ;
ore a banni Renaud avec le comte
rien que pour provoquer leur chute, s'il le peut ;
et si tu viens te battre avec tes troupes,
Charlemagne sera de tout soupçon lavé,
puisque ta main aura Montauban ravagée. »

22. Il scelle cette lettre, envoie un messager,
qui ne doit s'arrêter ni nuit ni jour ;
et s'il fait son devoir, Gane lui a promis
qu'il aurait cent talents à son retour.
le messager veut se gagner la récompense :
tout aussitôt il prend son cor, sa bourse
et après un très long et fatiguant chemin,
l'envoyé se présente au grand roi sarrasin.

23. Herménillon lui a accordé son oreille
et ses raisons lui ont paru sérieuses,
bien qu'il sache que Gan soit un traître avéré ;
Dame Clémence aima beaucoup l'idée.
Et à la fin ils ont armé et mis en ligne
des sarrasins hardis et valeureux :
c'en est cent mille et plus, sous un seul gonfalon,
qu'en peu de temps, a recruté Herménillon.

24. Et lorsque tous ces gens ont été rassemblés,
c'est trente mille en plus qu'un amirant[2]
amène, et tous armés avec des arcs syriens,

[2] Un chef musulman de rang élevé exerçant un commandement civil et militaire.

et il avait pour nom Lionéphant,
et ses armes portaient deux lions peints en doré
sur champ d'azur, représentés rampants[3];
et il était venu sans qu'on lui demandât
et roi Herménillon, il s'en félicita,

25. et il pensa de bon augure et un bon signe
cette arrivée, et la valeur des siens.
Les armoiries d'Herménillon, fameux et digne,
c'était sur cramoisi un aigle blanc,
si ce n'est qu'il portait un autre signe,
une petite rose à l'aile gauche.
Herménillon convoque, avecques Salincorne,
son frère Fiéramont, que tant de vertus ornent,

26. et dit à Salincorne: «Avec moi tu viendras
en belle France; et toi, mon Fiéramont,
cette mienne couronne en tête tu prendras,
tant je me fie à tes hautes vertus
et tu ne quitteras jamais notre royaume
tant que je n'aurai repassé les monts:
car c'est à toi que je confie toutes mes terres
et fais que le bon droit, tu l'aimes et le révères.»

27. Et le cœur de Clémence est rempli d'allégresse,
et elle fit au messager de Gan
au moment de partir donner un palefroi;
puis dans la main lui mit cent byzantins,
et lui donna, fait dans un drap beau et brillant,
un merveilleux et noble cafetan,
et lui dit: «Cet habit, par amour, porte-le.
Salue Gan mille fois et réconforte-le.»

28. Herménillon lui fit donner également
quantité de cadeaux à la moresque;
le messager partit, muni de sa réponse,
sans plus attendre, et ce n'est à regret.
Cette réponse tend à encourager Gan
en lui disant que le fruit va tomber[4],
qu'il avait avec lui cent trente millïers
de chevaliers, et qu'il était près d'arriver.

[3] Ce terme d'héraldique est le même en français et en italien; il indique un lion en position cabrée, pattes en avant, dans une attitude agressive.
[4] Lit.: «que le noyau se forme dans la pêche»; proverbial.

29. En peu de jours s'en retourna le messager
et il se présenta à Ganelon;
Gane sans déplaisir a lu sur la réponse
ce qu'il disait des cent trente mille hommes.
Le messager lui dit: «Sire de Ponthierry,
or donne-moi ce que tu m'as promis.
Herménillon n'a pas voulu que je me plaigne.»
Et il montra les dons qu'il a reçus, superbes.

30. Ganelon lui donna ce qu'il avait promis
et l'homme en fut tout rempli d'allégresse;
à Montauban il a écrit à Guichardet
que Roland arrivait avec son frère[5],
et serait vite en France; et il faisait cela
pour le tromper, le maudit et le traître,
afin que soit laissés de soldats dégarnis
la cité et ses murs et qu'ils ne se méfient.

31. Encependant Herménillon met tout en ordre:
fait équiper des bateaux en grands nombre;
et quand il vit le vent souffler dans le bon sens
tout aussitôt furent levées les voiles;
ni de jour ni de nuit jamais ne s'arrêtèrent.
Ont navigué sans danger les navires
et en très peu de jours cette importante escadre
s'est toute retrouvée dans les ports de l'Espagne.

32. On porta à Marsile aussitôt la nouvelle
qu'en Espagne arrivaient beaucoup de gens;
il fut très étonné de cette immense flotte
et commença par craindre grandement;
réunit son conseil, en reçut des conseils
et puis il envoya subitement
une ambassade afin que dise Herménillon
de la sienne arrivée qu'elle était la raison.

33. Herménillon lui répondit en homme sage
qu'il se rendait en France avec ses gens
afin de se venger d'un très ancien outrage,
qu'il demandait seulement le passage
et qu'à ses possessions ne ferait nul dommage.

[5] On peut entendre le mot «frère» au sens propre: il s'agit alors du frère de Guichardet. Mais plus vraisemblablement ce mot a le sens de cousin, comme c'est souvent le cas (voir III 63.3), et il s'agit du cousin de Roland, c'est à dire Renaud.

Marsile encouragea cette entreprise.
Et vite on avisa l'empereur Charlemagne
qu'une armée de païens lui arrivait d'Espagne.

34. Charlemagne entendant cette triste nouvelle,
en sa vie n'éprouva une telle douleur;
Naimes, Turpin et Salamon, il les appelle,
et du récit rapporte la teneur,
disant: «Roland ici ne montera en selle,
Renaud n'est là, et m'en tremble le cœur,
ni non plus Olivier, notre cher paladin,
qu'est-ce que nous ferons, ô Naimes, ô Turpin?

35. C'est maintenant qu'on apprécie mon cher neveu,
qu'on apprécie Renaud et le marquis!»
Turpin et avec lui les autres décidèrent
qu'il fallait s'apprêter à se défendre,
et de cette façon réconfortèrent Charles.
Au nom de tous, Naimes prit la parole,
en disant: «Nous allons défendre la cité
et nous demanderons au pape nous aider.»

36. Et dans toute la France ils ont fait fortifier
les villes et les forts et les châteaux,
et ils ont envoyé au pape un messager
pour annoncer ces mauvaises nouvelles.
Pendant ce temps, Herménillon et son armée
arrivent à cheval près de Paris
et ils faisaient trembler la montagne et la plaine
et le royaume entier était en grande peine;

37. et par tout le pays mènent des incursions,
volant, brûlant et faisant des captifs,
et ces bandes ont mis toutes choses à sac:
là où se sont jetés ces malfaisants,
tout partout, ils ont fait des dégâts infinis.
Herménillon parmi tous ses barons
choisit Lionéphant afin qu'à Montauban
il mette le siège et y dresse son camp.

38. Lui s'installa avec ses gens sur une plaine
de peu de lieux distante de Paris;
et il manda un envoyé à Charlemagne
pour rapporter qu'il faisait cette guerre
afin venger Marsile, un valeureux païen,

et prendre Montauban et Saint-Denis;
et choisit Follalier pour son ambassadeur,
un certain roi païen dont ne tremble le cœur.

39. Ce Follalier, se présentant à Charlemagne
fit comme un fol à lier exactement:
car après lui avoir dit ce qu'il devait dire,
il commença le menacer très âprement:
mais Charles répondait en homme faible et mou.
Astolphe ne le prit patïemment:
avec grande fureur il tira son épée
pour donner sur la tête à ce roi Follalier.

40. Mais il ne le put pas car Naimes l'arrêta
et il lui dit: «L'honneur ne permet pas
qu'à un ambassadeur on fasse des outrages.
Laisse-le faire, il fait ce qu'il sait faire,
en sorte qu'à son roi il ne puisse se plaindre.»
Roi Follalier lui coupa la parole,
et il lui dit: «Astolphe, en lice je te veux:
peut-être te rendrai-je un peu moins orgueilleux.»

41. Et il quitta très irrité l'empereur Charles,
bien que Naimes se soit fort excusé.
Au grand Herménillon il s'est représenté
et dit: «J'ai fait cette tienne ambassade
et j'ai reçu d'Astolphe énormément d'outrages;
donc je t'en prie, si tu m'aimes un peu,
veuille m'autoriser m'armer demain matin,
car je veux affronter tous les leurs paladins.»

42. Herménillon lui répondit: «Toi, tu ne sais
encor qui sont ces paladins de France,
et c'est bien ce pourquoi il arrive souvent
que de beaucoup est perforée la panse.
Sache que Charlemagne auprès lui ne retient
nul qui ne soit une lance excellente.
Si tu veux essayer, tu feras à ta guise;
mais réfléchis-y bien, de peur qu'il ne t'en cuise.

43. Et si ne sont pas là Renaud ni Olivier,
et si n'est là Roland qui est si fort,
il y a ce si brave et valeureux Ogier,
qui a tué tellement de païens,
et aussi ce fameux et digne Bérenger,

Othon, d'autres barons de cette cour.
S'il te plaît m'écouter, au camp tu resteras;
pourtant, si tu y tiens, à ton gré tu feras.»

44. Astolph cette nuit-là est parti à cheval,
tout seul, en direction de Montauban:
car Renaud n'y est pas, et il n'a pas confiance
en Richardet, Alard et Guichardet.
Mais arrivé près de leur camp il rencontra
certains païens et, c'est vrai, il fut pris, hé oui[6]!,
et il fut emmené près de leur amirante,
lequel était nommé le fier Lionéphant[7].

45. Ce Lionéphant a commencé l'interroger
sur Charlemagne et ses gens et ses forces;
et il lui dit pourquoi ils sont venus détruire
Montauban, qu'ils en ont prompte espérance,
et il lui dit qu'ils désiraient venger Mambrin,
vu que Renaud a fait trop grande faute
lorsque par trahison il tua ce seigneur
et à son sentiment, manqua trop à l'honneur.

46. Et cela causera une très grande guerre,
afin venger cet antique péché.
Et lui a répondu le seigneur d'Angleterre:
«Écoute, Lionéphant, ce que je dis.
Sur mon Jésus, qui dit cela, je dis qu'il erre,
parce qu'il l'a tué dans un duel
en combat singulier et sans nul guet-apens
et il n'y eut aucun péché ni manquement.

47. Et il a raconté la chose de façon
que Lionéphant en fut persuadé;
et il dit: «À présent que je sais les vrais faits,
ores, ma foi, c'est sûr que je suis triste
d'avoir ici conduit cette mienne bannière:
que ne suis-je en Syrie avec mes gens,
car s'il ne lui donna par trahison la mort,
alors, par Macomet, Herménillon a tort!

48. J'ai rencontré Renaud autrefois en Espagne
et ma foi, me parut un gentilhomme,

[6] Astolphe a une vocation à la chute, au malheur... Comme on le verra souvent dans la suite du poème. Mais c'est aussi un assez prétentieux personnage.
[7] C'est lui qu'Herménillon a chargé de prendre Montauban: voir 37,7.

incapable d'avoir ce défaut si affreux
de faire vile action par trahison;
paraissait au contraire homme de qualité
et franc et fort et juste et seigneurial.
Et je suis très peiné de ce qu'il est absent;
mais ce n'est certes moi qui l'outragerai tant;

49. même si je pouvais lui prendre Montauban,
je ne le ferai pas, par Apollyn;
et de quelque façon il faudrait l'inciter
à revenir avecques son cousin.
Mais dis-moi, prisonnier avec lequel je parle,
si tu es chevalier ou paladin.»
Baron Astolph lui indiqua son nom alors;
de quoi Lionéphant énormément l'honore;

50. et il le fit accompagner à la cité.
Était Lionéphant un homme sage:
envoya avec lui beaucoup de gens armés
jusques aux murs et après ils revinrent.
Baron Astolphe avait trouvé fermées les portes:
on les ouvrit et tous furent heureux.
Et baron Richardet quand il apprit cela,
du cœur il lui parut qu'on lui ôtât un poids.

51. Il lui a demandé si l'on savait comment
allait son frère et il lui raconta
que Gane lui avait écrit très clairement
qu'à Montauban Renaud serait sous peu.
Baron Astolphe a deviné subitement
sa ruse et a écrit à Charlemagne
que ce traître de Gan, sûrement c'était lui
qui avait conduit là ce peuple de maudits.

52. Ganelon ces jours-là se montrait accablé
plus que n'importe qui par ce siège,
et son visage était souvent couvert de larmes,
et il disait: «Je ne vois de moyen
de sauver Montauban, de quoi je souffre, Charles:
bientôt, je crois, ils vont prendre la ville.»
Et puis pendant la nuit dans son camp informait
Herménillon de ce que Charles ordonnait.

53. Un beau jour Charlemagne a pu voir par hasard
sur le dos du courrier que Gane avait
mandé au roi païen, certain vêtement rouge

en camosca[8], qu'il lui avait donné,
et en lui-même, il se disait: «Je ne peux pas
imaginer où celui-ci l'a pris»;
et il a demandé certaine fois à Gan
où il avait trouvé ce vêtement étrange.

54. Gan lui dit: «Ces jours-ci, j'ai envoyé quelqu'un
dans ces pays, pour avoir de Roland
des nouvelles; et vu que j'en ai peu tiré,
ne te l'ai dit; le messager en revenant,
(à ce que j'ai compris, n'ayant rien demandé),
un certain jour, dans un bois rencontrant
quelque païen, a dit, je crois, qu'il le tua
et de son dos son vêtement lui retira.

55. Ce qui est vrai, c'est que j'ai écrit ces jours-ci
à Richardet pour le réconforter:
«Sache donc que Renaud et les autres beaux preux
retourneront dans peu de temps en France»:
et ce, parce qu'ils croient qu'il ne reviendra plus
et qu'ils ont peur qu'il n'ait été tué.»
Charlemagne en sa tête avait tout ce discours,
lorsque le messager d'Astolphe est arrivé;

56. et il n'a cru en rien ce qu'écrivait Astolphe,
car les faits répondaient aux paroles de Gan;
aussi dans sa réponse, il lui a demandé
s'il voulait dire en écrivant cela
qu'Herménillon venait par la faute de Gan:
tant la fortune avait égaré Charles;
ou par le ciel peut-être autorisé fut-il
que ce que disait Gan lui parut d'évangile.

57. Maintenant revenons à Follalier un peu,
lequel était contre Astolphe irrité
pour ce qu'il avait fait, qu'il ne prit pour un jeu.
Le lendemain matin, il prit ses armes,
tant la colère en lui échauffait un grand feu.
Seul, comme ça, il se mit en chemin,
et il s'en vint auprès l'enceinte de Paris,
où se trouve l'église appelée Saint-Denis;

[8] Le *camucca* (en vieux français, «camosca») était une étoffe de soie et de laine ressemblant au satin: on peut penser à un précieux brocard de Damas.

58. et alors commença à sonner de son cor,
en enjoignant de venir à Astolphe,
s'il souhaite avec lui sur la lice jouter.
Charles se mit à demander à Naimes,
ainsi qu'à Salamon, ce qu'ils croient qu'il faut faire,
et s'il faut obéir à Follalier;
et après réflexion, Charles prit le parti
de lui faire envoyer le Danois bien bâti.

59. Le Danois se munit en hâte de ses armes;
et son cheval était couvert d'acier.
Il demanda la permission et il quitta
subitement l'empereur et les autres.
Il voit l'endroit où est le seigneur Follalier,
qui de son cor refaisait son appel:
de voir qu'il était seul, il fut très étonné,
et qu'il ne paraissait nulle crainte éprouver.

60. Quand il fut près de Follalier, le brave Ogier
le salua d'un très courtois salut;
et il lui dit ensuite: «Ô noble chevalier,
tu es venu pour te battre avec nous?
J'ai vraiment parcouru presque tous les sentiers
des païens et jamais ne fus battu.
Comment as-tu pensé, par l'épée ou la lance,
te pouvoir acquérir réputation en France?

61. Je suis le plus couard de tous les paladins,
et ne t'estime un byzantin[9], païen.
Si pourtant tu es brave autant que tu le crois,
va donc prendre du champ, baron d'Afrique.»
Le païen répondit: «Je veux être certain
que c'est bien toi l'arrogant chevalier
qui a voulu me faire un affront à la Cour,
afin te mettre à mort par tous moyens, ce jour.»

62. Le Danois répondit: «Beaucoup trop de patience
à ton égard a eu notre Empereur,
car il aurait bien dû punir ton impudence,
si tu n'avais été ambassadeur.
L'homme qui a voulu te faire violences,
c'est Astolph, haut seigneur de l'Angleterre.
Le Danois, c'est le nom que me donnent les gens.»
Sur quoi le sarrasin alla prendre du champ.

[9] Voir V, 5, 6.

63. Une fois que se fut éloigné le païen
d'une volée, fit volter son cheval;
et de l'autre côté, le brave paladin
s'est retourné vite pour l'attaquer;
ils se sont rencontrés à moitié du chemin,
et nul ne mit sa lance dans le vide.
Mais du Danois la lance en morceaux se brisa
sur l'écu du païen, et ce dernier plia.

64. Le sarrasin frappa avec plus de puissance
le bouclier du vigoureux baron:
il le perce en entier, atteint la couverture
de l'armure, et la perce, et le gippon[10];
Ogier plia, ore à bâbord, ore à tribord[11],
et puis enfin il vida les arçons.
Roi Follalier, quand il le voit au sol gisant,
il s'étonne et de ça il rit énormément.

65. «Ores, dit-il, je ne veux plus que tu te vantes
de n'être encor tombé de destrier;
et tu dis nous avoir affrontés vraiment tous!
Tu ne m'avais affronté, chevalier.
Tu vois bien que le Christ, pas plus que tous vos saints,
ils n'ont pas pu t'empêcher de tomber.
Rends-toi, comme tu dois, et sois mon prisonnier.»
Le Danois répondit: «Rien de plus régulier.»

66. La tenant par la pointe, tendit le paladin
son épée au païen qui l'a vaincu.
À Saint Denis le conduisit le sarrasin,
et dit: «Attends-moi là, comme il se doit.»
Puis il recommença: «Ô fils du roi Pépin,
sache qu'Ogier est tombé de sa selle
et je lui ai donné Saint-Denis pour prison.
Envoie-moi de Paris autre de tes barons.»

67. Lorsque Charles ouït le cor qui résonnait,
jamais ne fut si triste dans sa vie,
et ses yeux regardaient tout autour de la salle
où se trouvaient ses gens pleins de frayeur.

[10] On utilisait une bourre de soie floche pour rembourrer le gippon, non seulement pour avoir chaud mais pour amortir les coups.
[11] *Et celui-ci plia comme nef en tempête investie par les flots à bâbord et tribord* (*Purg.* XXXII, 116-7).

Duc Naimes conseillait, ainsi que tous les pairs
de lui mander un autre chevalier,
puisque le sarrasin le défiait ainsi,
car sinon, ce serait trop de honte pour lui;

68. et tous étaient d'accord pour que Naimes y aille.
Naimes y va, comme on lui ordonnait.
Arrivé près de Follalier, le salua,
peu satisfait, et il lui dit de loin:
«Prends du champ, venons-en tout de suite à jouter,
que je ne suis d'humeur à bavarder.»
Ce que Duc Naimes veut, le païen le comprend
et il s'en va incontinent prendre du champ:

69. Naimes revint sur lui tout à fait furïeux:
et il pensait s'avaler Follalier;
lui porta dans l'écu un coup prodigïeux:
la lance casse, et ne le veut percer,
et notre sarrasin, ardent et vigoureux,
ne paraît pas vouloir vider l'arçon;
et prit le sage duc en plein milieu du buste
et de la selle, il l'arracha, d'un coup, tout juste.

70. Le duc Naimes se vit dominé et vaincu
et dit ceci: «Je commence à penser,
puisque tu m'as jeté en dehors des arçons,
que tu dois surpasser tout sarrasin.»
Et son épée bien vite ôta de sa ceinture
et dit: «Je veux être ton prisonnier.»
Le païen poursuivit: «Il me plairait, baron,
qu'ores, si ne t'ennuie, tu me dises ton nom.»

71. Naimes lui répondit: «Ça n'a pas d'importance.
Sache donc que je suis duc de Bavière.»
Le païen poursuivit: «Par Macom, prends courage,
tu seras honoré parmi mes troupes.»
Et il le conduisit au dedans Saint-Denis,
où était prisonnier notre Danois;
et il retourne au camp et de son cor il sonne,
en défiant Charlemagne et sa sainte couronne.

72. Charlemagne, c'était bien triste chose à voir,
et pour tous ses barons, pareillement;
et chacun dans Paris avait déjà grand peur.
Et Bérenger, quand entendit le cor,
aussitôt il s'est fait porter son armement,

et il monta sur son puissant cheval.
Sur le trône fatal[12], Charlemagne est resté;
ses barons sont autour, à le réconforter.

73. Il avait une lance en cyprès à la main,
l'épée au flanc, la dague à la ceinture;
pousse son destrier et rejoint le païen
sautant, bourrant, qu'on eut dit lévrier,
et il lui dit: «C'est toi, ce chevalier vilain,
qui a mépris du glorieux empereur?
Si tu savais qui est dessous cette cuirasse,
aussitôt tu viendrais me demander ta grâce.

74. Tu s'ras bien le premier, si jamais tu m'échappes,
tant j'en ai tué déjà de cette épée:
ne me demande pas si j'peux couper avec
que'q'pluche en l'air, qu'on dirait un rasoir.»
Le païen dit: «Par Macomet, j'ai peu d'estime
pour qui s'tient trop à la rosée la nuit[13]!
Appelle un prêtre et fais les chandelles chercher,
parce que tu m'parais guenon engalochée[14]».

75. Bérenger s'emportant comme ferait un diable,
dit au païen: «Imbécile animal,
tu s'rais d'la race à te nourrir de son et d'choux,
avec les fous sur le char triomphal[15]?
Ne pourrait empêcher Macom ou son grand-père
ou Apollyn, que je te mette à mal.»
Le païen répondit, ayant ri tout son saoul:
«Hé, dis donc, c'est pas ça, la têt'que t'as là-d'ssous[16]».

76. Bérenger répondit: «C'est assez bavarder,
tu vas penser que je suis un géant.
Rire beaucoup, ça ne passe pour signe
de chevalier sage et de qualité.
Ton soleil, ta rosée, qu'est-ce que tu racontes?
et à mes pieds je n'ai pas de galoche;
mais je sais bien qu'au bout de mon glaive si fort,
ce que je t'y apporte, ô baron, c'est ta mort.»

[12] Fatal: qui lui a été assigné par le sort.
[13] Les commentateurs ne s'accordent guère sur le sens de cette expression.
[14] Loc. Prov. Elle sera mise en scène au chant XIX, 147-8.
[15] Le char des fous qui défilait au carnaval avec tous les signes des généraux vainqueurs.
[16] L'expression n'est pas des plus claires. Le plus vraisemblable est que Follalier se réfère à la «guenon engalochée» du vers 74, 8.

77. «Peut-être que tu s'rais Renaud, ou ce marquis,
qui a si grand renom, ou bien Roland,
dit le païen, ou qu'tu vaudrais plus que le Dane,
pour posséder la mort au bout d' l'épée?
Hé, dis-le moi, si tu veux bien, quel est ton nom.»
Bérenger, menaçant, lui répondit:
«Je ne suis pas Renaud, Roland ou Olivier,
mais le loyal et fort et gentil Bérenger.»

78. Le sarrasin, en l'entendant qui se nommait,
répond: «Par le saint nom du dieu Macom,
tu serais donc un paladin de Charlemagne:
je sais qu'il ne retient tels compagnons
avec lui à sa cour que s'ils sont éprouvés.
Moi, j' t'ai cadré de la tête aux talons,
afin de voir jusqu'où je pourrai t'expédier
dessus la lice et sur le pré te déposer.

79. Prends du champ, chevalier, car j'éclate de rire,
lorsque je pense à ce que tu as dis,
que tu crois me tuer, comm'ça, du premier coup:
c'est pas toi qui l'pourrait, ni Macomet!
Si tu ne soudoies pas des gens afin t'aider,
ou ne t'envoles pas, je te promets
que jusqu'à Saint-Denis, beau chevalier de France,
je m'en vais te porter au fin bout de ma lance.»

80. Bérenger répondit: «J'ai mâté d'autres fous
pendant ma vie, des milliers de fois;
et je vais te mâter. Venons-en donc au fait,
car tes propos me paraissent idiots.»
Le païen dit: «Je veux te faire ce pari:
laisse-moi seulement deux doigts de libres,
après, mets dans un sac le reste de la main
et je te montrerai que tu n'es qu'un bambin.»

81. «Va donc prendre du champ, répondit Bérenger:
sacqué, c'est toi qui le seras peut-être»;
et sans tarder il fit volter son destrier,
en disant: «Follalier, tu me fatigues:
tu portes bien ton nom, et ce n'est volontiers
qu'ici on jette à un cochon des perles[17].»

[17] L'expression se trouve dans Matthieu 7, 6.

Le païen prit du champ et en a rajouté,
puis avec Bérenger sa lance vint jouter.

82. Bérenger arrivait ainsi qu'une colombe,
le sarrasin allait comme un faucon:
de toute part on entendait le grondement
de leurs chevaux, qu'on dirait martinets;
et puis ils ont laissé leur lance retomber,
et chacun vite en arrêt mit la sienne[18].
Mais celle du chrétien, qui était de cyprès
aussitôt s'est brisée et n'a pu résister.

83. Le sarrasin a percuté au bouclier
ce Bérenger, et comme de la cire,
d'un coup le perce, et le fer nu et effilé
a traversé l'armure et la pansière:
jusqu'à la chair est arrivé ce coup cruel;
comme la lance était solide et verte,
le choc, qui a été extrêmement violent,
envoya Bérenger dans l'herbe incontinent.

84. Et au bout de sa lance, il le porta en l'air
plus de dix bras[19], puis le laissa tomber,
et dit: «C'est sûr, celui qui part en menaçant,
revient toujours en ayant fait la paix.»
Bérenger a porté à son épée la main,
et il prétend reprendre le combat;
subitement du sol sur ses pieds il s'élance
afin tirer de Follalier âpre vengeance.

85. «Ah! dit le sarrasin, tu fais trop grave faute:
la coutume est, chez les barons courtois,
que ceux qui sont tombés à la prime rencontre
présentent leur épée et capitulent.
Or que je t'ai vaincu, écrasé, estropié,
tu ne veux pas ce que veut la Justice
et dehors as sorti ton braquemart mesquin:
ceci n'est pas la tradition des paladins.

[18] Ce sont les techniques de la joute courtoise au Quattrocento. La lance est tenue verticalement tant que l'on chevauche, son talon reposant dans un étui placé sur l'étrier. Au moment du duel, elle est placée à l'horizontale, maintenue par un crochet vissé à la cuirasse.

[19] Cinq mètres environ.

86. J'ai toujours entendu que l'on parlait de toi
comme d'un chevalier brave entre tous,
qui ne saurait jamais commettre moindre faute,
honnête et sage, honorable et courtois;
maintenant tu as fait que de toi je m'étonne:
à moi cela paraît un acte vil.»
À Follalier a répondu le Bérenger:
«Je vais t'donner de mon poignard et d'mon épée.»

87. Follalier a perdu complètement patience
et dit: «Pour avoir fait si grande faute,
moi je vais te punir de cette défaillance.»
Eperonna les flancs de son cheval;
et lui donna un coup d'une telle puissance
dessus le heaume, à ce que dit l'auteur,
que Bérenger à terre a dû s'agenouiller,
et qu'il ne savait plus dans quel monde il était.

88. «Tu te rends? Tu es mon prisonnier?» dit alors
le païen. «Oui» répondit aussitôt
le paladin, sans plus vouloir atermoyer;
et par la pointe, il lui tendit l'épée;
et il est un auteur qui nous raconte encore,
comme on le trouve en de vieux commentaires,
que Follalier le fit rester genoux à terre,
tout le temps qu'il voulut, et genoux découverts,

89. et dit: «C'est pour punir le péché que tu fis,
voulant fausser la tige du fuseau[20].»
Et après qu'il lui eut enlevé son épée,
non par la pointe, où se trouvait la mort,
mais bien par le pommeau, comme on la lui donnait,
le fit entrer par ces portes sacrées
de l'abbaye de Saint-Denis; quand Naimes vit
son fils emprisonné, en lui-même il gémit.

90. Ce Bérenger était par ses mœurs et mérites,
plus que tout autre, un homme vraiment bien,
de courtoisie une fontaine, et même un fleuve,
à l'endroit et moment où il fallait,
si bien qu'on en parla dans beaucoup de volumes[21].

[20] On dirait aujourd'hui: «quand tu voulus fausser les poids de la balance».
[21] Il s'agit de ces traités de chevalerie, qui prétendaient codifier les règles des combats: le comportement de Bérenger devient un «cas»!

S'il n'observa alors les lois des preux,
c'est bien qu'il estima que toute courtoisie
est toujours gaspillée pour qui ne l'apprécie ;

91. et qu'il pensait que Follalier était un fou
comme son nom le disait clairement,
ne méritant respect ni de foi ni de pacte :
ainsi l'excusera qui a du jugement.
D'autre part, s'il avait réussi son affaire,
étaient sauvés Charlemagne et ses gens ;
pour défendre la foi, tout est autorisé :
qui le critique donc, ne voit la vérité.

92. Charles entend le cor qui sonnait à nouveau,
et dit : « Ceci me paraît mauvais signe :
il est tombé ce Bérenger si accompli ;
je ne sais pas qui tiendra à ses coups :
c'est qu'il est arrivé, ce maudit païen-là,
pour détruire mes gens et mon royaume ! »
Avin s'est équipé afin venger son frère,
entendant qu'il avait été jeté par terre.

93. Avin se retrouva étendu sur le sol.
Sur la lice descend le fier Othon[22],
le célèbre seigneur qui règne en Angleterre,
et à la fin se retrouve en prison :
ce païen, un guerrier ! les a tous abattus.
Viennent Turpin, Gauthier de Moulihon,
Salamon de Bretagne et le bon Avuïle :
allez, tous en prison, calmes comme de l'huile.

94. Le duc de Normandie, le vigoureux Richard
descend en lice et à sa grande honte,
dés le premier échange, a fait comme un canard.
Aussitôt s'arme Angiolin de Gascogne :
car il voulait prouver combien était gaillard,
et comme tous se trouve au pilori.
Charlemagne resta grandement affligé
en voyant tous ses gens bellement corrigés.

95. Restait précisément le traître Ganelon :
Charles ne veut qu'il quitte la cité.

[22] Pulci s'est un peu embrouillé entre Othon, le fils de Naimes et Othon, le père d'Astolphe...

et Follalier s'en retourna près du château
de Montauban[23], où était son seigneur,
et présenta ses prisonniers au roi païen.
Herménillon leur fit de grands honneurs
et les a invités dedans son pavillon.
Que du ciel Christ vous garde et donne protection.

[23] Herménillon devrait en fait se trouver près de Paris, si l'on en croit ce qui est dit au vers 36, 2.

CHANT IX

Invocation (1). La fête au camp d'Herménillon (2-6). Renaud, Roland et leurs amis quittent le roi Carador et sa fille Méridienne pour regagner la France. Le lion les abandonne. Ils s'emparent au passage du Danemark, royaume du roi Herménillon, que celui-ci avait mis sous la régence de son frère Fiéramont pendant son absence. Mis au courant des événements de France, ils décident de demander à Carador son aide : Méridienne et Morgante, accompagnés d'une armée de païens, les rejoignent. Ils partent tous ensemble au secours de Charlemagne (7-68).

En France, nouvelle trahison de Gan. Herménillon apprend la mort de Fiéramont et le retour de Renaud (69-93).

1. Ô âme fortunée, pleine de toute grâce,
pilier fidèle, espoir de rédemption,
ô Vierge humble et sacrée, fille de Nazareth,
puisque tu es de Dieu l'épouse au ciel,
de ta main conduis-moi jusqu'à la conclusion,
et donne un verbe à mon inspiration
par seul effet de ta bonté, toi qui peut tant,
afin que mon chant plaise à celui qui l'entend.

2. Phœbus avait déjà dans l'océan la tête,
et dans les eaux baignait ses cheveux d'or,
et à notre hémisphère, il avait enlevé
toute splendeur, quittant son beau laurier[1],
duquel il fut jadis tristement séparé ;
c'était le temps où flambe le Taureau[2] ;
quand le baron danois avec ses compagnons
se retrouva au pavillon d'Herménillon.

3. Herménillon fit faire en son camp grande fête :
ça lui semblait un bon commencement.
Et Follalier menait après lui grande escorte
de gens armés, pour son contentement,
et il s'était sur lui enfilé un bliaud
où était un Macom de pur argent :
il parcourait le camp avec grande allégresse ;
tout le monde parlait beaucoup de ses prouesses.

[1] Daphné ; voir III, 17, 7.
[2] C'est à dire fin avril, début mai.

4. Et notre Follalier regrettait seulement
de n'avoir pu désarçonner Astolphe ;
et lançait des défis du milieu de sa troupe,
et il portait un phénix au cimier.
Astolphe aurait voulu venir à tire d'aile,
pour à son tour tomber, comme il aimait[3],
mais Richardet qui connaissait bien son penchant,
refuse absolument qu'il se sauve du camp.

5. Charlemagne meuglait par la salle royale,
ainsi qu'un lion par la faim enragé,
en marchant avec Gan, qui applaudit de l'aile[4]
en grande joie ; et souvent l'a cachée
en disant : « Ah ! Malheur, ta renommée s'effondre !
Que n'est Renaud en ces lieux retourné !
car si le comte et Olivier étaient ici,
je serais délivré de mille noirs soucis. »

6. Ce traître n'était pas forcément loin du vrai,
car si Renaud, auquel on ne peut faire
prendre le blanc pour noir[5], avait été présent,
il l'aurait tué comme un vil malandrin.
Charlemagne disait : « Je vois que notre empire
or a perdu sa chaleur naturelle,
puisqu'est absent celui qui en était le cœur,
je veux dire Roland ; dont j'ai grande douleur. »

7. Laissons ces gens, les uns en fête, d'autres en peine,
et retournons à nos chers baptisés,
qui demeurent toujours chez le roi Carador ;
et des pays qu'ils ont abandonnés,
des guerres qui s'y font, ceux-ci ne savent rien.
Après un long et délicieux séjour
chez le roi des païens, ils voulurent partir
et vinrent un beau jour ce discours lui tenir :

8. « Nous avons demeuré longtemps dans ta maison
et reçu à ta cour beaucoup d'honneurs :
donc ta bénédiction, veuille nous la donner
roi Carador, et reste ensuite en paix.
Le temps que nous avons perdu, il serait bon

[3] C'est l'habituelle plaisanterie sur les piètres qualités guerrières d'Astolphe.
[4] *Par.* XIX, 35. : *qui applaudit de l'aile.*
[5] Loc. prov.

le regagner; mieux vaut tard que jamais:
nous voudrions encor courir quelques contrées
avant devoir en France auprès Charles rentrer.»

9. Carador consentit à ce qu'ils s'en allassent,
les remercia en mots appropriés,
et leur dit: «Mon royaume et ma vie pour toujours
sont tout à vous, hauts et dignes barons.»
Puis le roi fit venir la dame immaculée[6]
et il leur fit des cadeaux beaux et chers.
Mais ensuite la fille en un coin appela
notre cher Olivier, et en pleurs éclata,

10. et elle dit: «Hélas, je n'ai pas mérité
que tu me fuies, ô mon gentil amant!
Mais qu'as-tu fait de ce mien cœur si désolé?
Tu m'avais dit que tu étais constant;
Ores tu pars et je ne sais de quel côté
tu t'enfuies loin de moi, vers le Levant
ou le Ponant; pourtant me fait pire chagrin
le sort de ton enfant, qui est aussi le mien.

11. Tu vois que je demeure, enceinte et solitaire,
sans nul espoir de te revoir jamais;
voilà pourquoi je pleure avec toi sur mon sort.
mais tu m'accorderas une faveur:
puisque mon cœur endure une telle souffrance,
tu voudras bien m'emmener avec toi;
et là où tu voudras courir de par le monde,
je t'accompagnerai, menant vie vagabonde.»

12. Olivier consolait la dame Méridienne
et dit: «Ma dame, il faudra peu de temps,
quand j'aurais retrouvé mon beau pays de France,
pour que, joyeux, à toi je ne revienne;
ne crois donc pas ton sort tellement misérable,
car je suis lié et ne serai délié;
et notre enfant, lorsqu'il sera venu au jour,
qu'il te soit le précieux gage de mon amour.»

13. Au moment du départ, a laissé Méridienne
avec de grands soupirs son Olivier,

[6] *La donzella pulita*, dit le texte. Ageno comprend simplement: *leggiadra*, mais on peut y voir une pointe d'ironie, s'agissant d'une «pucelle» enceinte des œuvres d'Olivier.

mais gardait espérance, à mon avis bien vaine[7].
Roi Carador avec beaucoup de pompe
emmenant avec lui grande foule païenne,
puisqu'il ne pouvait plus s'y opposer,
les a accompagnés pendant plus de dix milles
avec toute la Cour, en dehors de la ville.

14. À la fin cependant, il leur touche la main,
et leur offre à nouveau toute son aide.
Et les voilà partis pour les pays lointains.
Lorsqu'ils furent entrés dans un désert,
subitement ce lion, apparu dans les bois[8],
les a quittés, et cela est certain,
et tout à coup à tous il tourna les talons,
et puis s'évanouit par un obscur vallon.

15. Renaud de s'exclamer: « Ô mon très cher cousin,
tu vois comme ce lion nous a quittés!
Ce miracle établit l'existence de Dieu:
s'il s'est enfui, ce n'est pas sans raison;
mais ce Seigneur qui est au ciel, vrai et piteux,
nous l'envoya pour une juste fin. »
Roland dit: « Si j'ai bien entendu tes propos,
tu es, me semble-t-il, devenu fort dévot.

16. Laissons-le s'en aller avecques tous nos vœux,
car son départ plus que son arrivée
me plaît, car c'est souvent que ce lion m'a fait peur. »
Pendant longtemps chevauchèrent ainsi
si bien qu'un jour au bout d'une plaine sans fin
au Danemark[9] ceux-ci sont arrivés:
c'est ce pays que gouvernait Herménillon,
qui est à Montauban avec ses escadrons.

17. Lorsqu'ils furent montés sur la cime d'un mont,
ont rencontré des sarrasins en armes;
et lorsqu'ils ont été tout près face à ces gens,
par ces barons il leur fut rapporté
que leur maître et seigneur s'appelait Fiéramont,

[7] En fait Méridienne reverra Olivier, et même sous peu: à la strophe 54 de ce même chant! Ce n'est pas le seul passage du *Morgante* qui laisse à penser que Pulci n'avait pas lu en entier l'*Orlando* avant de se lancer dans son travail de réécriture.
[8] Voir IV, 7, 6.
[9] *Sic*! Il n'en est pas moins certain que ce Danemark fabuleux est situé en pays musulman.

qu'il avait emmené quatre mille hommes
avec lui qui étaient tous guerriers confirmés,
qu'il allait visiter une de ses cités.

18. C'était celui qu'Herménillon avait laissé,
quand il partit, pour garder le royaume[10].
Et ledit Fiéramont a regardé Bayard:
aussitôt il a eu des vues sur lui;
se tournant vers Renaud il lui parla ainsi:
«Hé, dis-moi, chevalier fameux et digne,
où as-tu donc trouvé ce cheval si gaillard?»
et enfin il lui a demandé son Bayard.

19. Il dit: «Nombreux sont ceux qui me l'ont demandé,
mais à aucun ne l'ai voulu donner.»
Le païen dit: «Si tu ne veux me le donner,
au moins, laisse-le moi un peu monter.»
Renaud comprit rapidement son intention,
et dit: «Je veux te conter belle fable
avant de te donner, sarrasin, mon cheval»;
et raconta le dit du coq et du renard:

Le coq et le renard[11]

20. *Le renard un beau jour s'en allant promener*
affamé, ne trouvant rien à manger,
vit un coq, des plus gras, sur un arbre perché,
et il se mit faire le bon garçon
et le prier qu'il veuille un peu plus bas se mettre,
car son chant grandement le réjouit.
Ce coq un peu benêt de descendre plus bas.
Alors notre renard autre ruse avisa,

21. *et dit: «Tu as, me semble-t-il, voix par trop faible;*
je veux t'apprendre à chanter beaucoup mieux:
le point est que tu dois fermer un peu les yeux:
et tu verras quelle voix tu auras.»
Ceci parut au coq beau divertissement.
«Merci, dit-il, pour ton enseignement»
et il ferma les yeux et se mit à chanter
afin que le renard demeure à l'écouter.

[10] Le frère d'Herménillon; voir VIII, 25.

[11] Cette fable, qui se trouve déjà dans l'*Orlando*, provient des fabulistes latins. Toutefois le *Morgante* n'en rapporte que la première partie: dans la fable originale, le coq réussissait à sauver sa peau par une ruse.

22. *Comme chantait cet animal plein de candeur,*
les yeux fermés, comme le font les fous,
le renard, animal assassin et menteur,
vite le prit, grâce à cette malice,
et après dut manger cette bête sans sel.
C'est cela qui arrive aux gens peu sages;
c'est ce que tu ferais à qui en toi croirait:
je serais sot, si mon cheval, te le donnais.

23. Si tu le veux jouter, moi, je suis à tes ordres:
si tu me fais tomber par ta vertu,
dessus ce pré, avec la lance ou bien l'épée,
qu'il soit à toi, et qu'on n'en parle plus.»
Fiéramont répondit en le couvrant d'injures,
et dit: «Pouilleux, de quoi nous parles-tu?
Quelle folie te prends, cinglé de paysan!
Ce que tu dis, ne le dirait le grand Soudan[12]!

24. Si tu savais vraiment avec qui tu discutes,
tu ne parlerais pas si follement;
quoi qu'il en soit, les fous, je les châtie toujours:
mon frère Herménillon, le très puissant
ferait la guerre à France entière et à sept Charles,
comme il fait maintenant avec ses gens;
car il a déjà mis à Montauban le siège,
si bien que l'empereur n'y peut trouver remède;

25. il emmena beaucoup de gens et de géants
afin venger le tort fait à Mambrin,
qu'assassina la fleur des traditeurs connus,
Renaud, qui court par le monde en manant,
et veut débaptiser tous les gens baptisés.»
Renaud lui dit: «Ô bestial sarrasin,
qui que tu sois, sûr que ce n'est que menterie:
vu que jamais Renaud n'a fait de félonie.

26. De force ou de bon gré, tu vas prendre du champ:
moi, je défends la cause de Renaud,
car il est, je le sais, de si noble famille
qu'il n'a jamais fait fraude ou félonie»;
et ayant dit ceci, il a tourné la bride.
Le sarrasin, voyant comme il s'emporte,
s'est dit: «Ne serait-il un diable, celui-là?
Jamais je n'ai été contredit comme ça.»

[12] Le maître de l'Égypte qui va être le protagoniste des chants XII à XVIII.

27. Fit volter son cheval et tout enflammé d'ire
il prit du champ et volta de nouveau.
Alors Baron Renaud à son heaume le vise
et y planta la pointe de la lance;
Fiéramont en poussa son ultime soupir,
car il lui a la nuque transpercée,
si bien qu'entre les yeux il lui troua le front,
et sur la terre, mort, est tombé Fiéramont.

28. Lorsque les sarrasins ont vu cette défaite,
ils se sont mis s'étonner de ce coup;
et comme font tous ceux qui ont perdu leur maître,
tous ils se sont mis à fuir par le pré.
Parmi tous ces barons, Fiéramont en avait
un très sensé, qui le voyant mourir,
est venu à Renaud, à genoux s'est jeté
et il s'est exclamé: «Baron, tu m'as vengé.

29. Si tu veux que sans peur, je te dise le vrai,
je vais parler, moi, de ce traditeur,
que tu viens de tuer, généreux chevalier.
Son frère, sache-le, notre seigneur,
l'avait laissé ici pour gouverner son règne,
pendant qu'il s'attaquait à l'empereur,
et ainsi qu'il l'a dit, se trouve à Montauban,
afin s'en emparer par tous les expédients.

30. Quand celui-ci s'est vu de ces lieux le seigneur,
il a agi contre toute équité,
volé le citoyen autant que l'étranger,
montré cent fois la même iniquité,
à nul n'a fait son dû, envers nul son devoir;
et pour montrer plus sa méchanceté,
s'il est encor quelqu'un pour vouloir en douter,
nos femmes, il s'est mis à les vïolenter;

31. et parce que certains ne voulaient l'accepter,
il les faisait tuer secrètement,
en sorte que beaucoup en raison des violences,
ne disaient rien, parce qu'ils avaient peur.
Ses péchés ont reçu leur juste punition
et tout le peuple en sera satisfait.
Une aussi de mes sœurs, il l'a voulu forcer,
et ne le pouvant pas, il l'a emprisonnée.

32. Si tu es chevalier qui ait quelque valeur,
ainsi qu'il m'a semblé le voir avant,
prends-lui donc son cheval et aussi son bliaud;
nous t'accompagnerons, nous tous ensemble,
et toute la cité te fera grande fête;
nous sommes tous barons des plus vaillants:
sans lui donner l'assaut ou frapper coups d'épée,
tranquillement te livrerons cette cité.

33. Nous y avons des compagnons et des parents;
tu pourras t'arrêter dessus la place,
et nous ferons semblant faire tournois et joutes;
et cependant ferons mettre cuirasse
aux plus loyaux d'entre eux, qui en seront d'accord;
toi, tu occuperas tous ces paillasses:
et ils seront tous pris au milieu de leur liesse.
Et maintenant tu vas savoir mon nom: Fabeurre.»

34. Alors baron Renaud lui fit cette réponse:
«Fabeurre, avant que je t'aie répondu,
et pendant que j'en parle avec mes compagnons,
il faut, je crois, vite arrêter tes gens:
tu le vois, ils s'en vont aussi vite qu'oiseaux;
les voilà éloignés d'un demi-mille;
s'ils ne sont avec nous, nous sommes impuissants.»
Fabeurre répondit: «Tu parles sagement»;

35. et il se mit éperonner le sien genêt[13].
Renaud a appelé Roland, Dodon
et Olivier, et il leur a tout raconté.
Roland avec une grande attention
écouta et comprit ce qu'a dit le païen,
et dit: «Ce n'est peut-être sans raison
que Dieu nous envoya en ces pays lointains,
mais pour le bien de la foi des chrétiens.»

36. Pourtant il regrettait que ne soit avec eux
Morgante qu'Olivier avait laissé
avec la belle enfant du grand roi Carador,
(il est resté volontiers avec elle)
pour attendre les preux jusqu'à ce qu'ils reviennent[14].

[13] Un petit cheval très rapide.
[14] La ponctuation des cinq premiers vers de la strophe n'est pas évidente et le sens peut en être sensiblement affecté.

Le marquis estimait qu'il le fallait
afin que Carador ne fasse disparaître
le sien petit enfant, quand il viendrait à naître.

37. Et Méridienne avait réclamé le géant
à Olivier comme un signe d'amour,
afin se souvenir de son très cher amant,
lorsqu'il était monté sur son coursier;
et baron Olivier avait dit à Morgante:
« Tu peux bien rester où reste mon cœur.
Je reviendrai te voir avec Baron Roland,
et elle et mon enfant, je te les recommande. »

38. Et de cela Roland se lamentait très fort,
disant: « Si mon Morgante était ici,
lui qui est tellement vigoureux et si fort,
ferait crouler avec quelques secousses
le monde, sans parler des remparts et des portes;
et à beaucoup, il rougirait les joues.
Je sais que nous aurons de tels embêtements
que nous serait vraiment utile son battant. »

39. C'est à ce moment-là qu'est revenu Fabeurre,
qui ordonna ce qui était utile.
Baron Renaud à Fiéramont avait ôté
l'armure et le bliaud qui le couvrait,
et avait pris son destrier pour le monter,
si bien qu'en tout ressemblait au païen.
Et du côté de la cité, ils sont partis,
suivant le plan que ce Fabeur leur a décrit.

40. A rendu grand honneur chacun des citadins
à celui qu'ils prenaient pour Fiéramont.
Renaud dessus la place faisait à ses païens
faire à la fois des joutes et des fêtes.
Fabeurre cependant s'active des deux mains:
va trouver ses parents et ses amis
et il leur dit comment est mort leur dur tyran
et comment tout pourra se passer gentiment:

41. que bientôt ils seront, sans autre empêchement,
libres; et fit subitement s'armer
un grand nombre de gens, qui tous étaient contents
de pouvoir libérer la leur patrie.
Pendant que sur la place, on donne ce tournois,

et que les gens se prenaient du bon temps,
voilà qu'arrive avec beaucoup de gens en armes
Fabeur, qui aussitôt s'empare de la place.

42. Les sarrasins qui sont aux côtés de Renaud
se mirent tous à rougir leur épée :
qui tombe mort, et qui demande son pardon ;
et ils se mirent tous à courir la cité
en grand tumulte et grand tonnerre et tintamarre :
déjà les rues sont couvertes de gens ;
nul n'étant au courant de la conjuration,
ils disaient tous : « Est devenu fou Fiéramont. »

43. Baron Renaud courut jusqu'au palais royal,
où se trouvaient la reine et ses enfants ;
et quand il arriva en haut des escaliers,
la dame s'exclama : « Pourquoi nos gens
sont-ils si affolés ? Et pourquoi tout ce bruit ?
Mon Fiéramont, c'est pas tes habitudes.
Qu'est-ce que c'est que ça ? Et cette rébellion,
qui fait que la cité est en ébullition ? »

44. Baron Renaud lui a donné avec Frusberte
un si grand coup qu'il lui coupa la tête ;
se saisit de ses fils et tous les a tués.
Les sarrasins disaient : « Qu'est-ce que c'est ? »
et à la fin il s'empara de la cité
avec les gens qui demeuraient dedans.
Et puis de sa prison Renaud a retiré
la sœur du bon Fabeur, cette pauvre affligée.

45. Quand ils furent restés ensemble quelques jours
et qu'à Fabeur, chacun s'eût fait connaître
et qu'ils eurent donné publiquement leurs noms,
et qu'au peuple l'on ait tout découvert,
tous ont été d'accord pour être baptisés,
rendant à Jésus Christ louange et gloire
de ce qu'il les avait délivrés du cruel
et pour avoir rendu ce peuple à lui fidèle.

46. Puis on parla avec Fabeur, qui savait tout,
de cette armée qui assiégeait Paris,
et comment Ganelon avait guetté son heure,
et créé différends, guerre et conflits,
afin que l'empereur soit mis échec et mat ;

et que l'on doit secourir Saint-Denis.
Fabeurre fut d'accord aussi pour qu'on y aille
et il dit qu'il ne faut qu'encore l'on traînaille.

47. Baron Renaud a dit: «Je n'ai qu'un seul regret,
c'est de laisser notre puissant géant
à Carador, ce qui me fait grande douleur.»
Dodon lui dit: «Si tu veux, sir d'Anglante,
j'irai le rechercher, volant comme un faucon:
sous peu de jours, sera ici Morgante.»
et tous ont trouvé bon qu'il aille le chercher,
et qu'il prenne Bayard afin plus vite aller.

48. Et ainsi fut-il fait: il se mit en chemin;
et tant alla ce chevalier gaillard,
qu'il arriva chez Carador, fameux païen,
dessus la place un jour, avec Bayard.
Rapidement on reconnut le paladin;
Carador dit: «Si je ne fais erreur,
voici Dodon qui vient afin nous visiter,
et voilà de Renaud le brave destrier.»

49. Méridienne, qui l'a reconnu aussitôt,
dégringola, afin de l'embrasser,
les escaliers, disant: «Mon Dodon, quel plaisir!
À ce cheval, je t'ai reconnu vite.
Que devient Olivier? Hé bien, dis-le moi donc,
car je voudrais que tu me dises tout.»
Dodon lui dit: «Ton Olivier t'a envoyé
mille saluts et s'est à toi recommandé.»

50. Ores qui aurait vu cette dame amoureuse,
dés qu'elle a pu reconnaître Dodon,
transformer son visage en une fraîche rose,
et vite après courir pour l'embrasser
et demander où se trouvait son Olivier,
ne douterait de ce que son cœur pense.
«Qu'en est-il de Renaud, dit-elle, hardi baron?
Tu es certainement fatigué, cher Dodon.

51. Qu'en est-il de ce preux qui tout autre dépasse,
notre Roland, fameux et valeureux?
Car je voudrais savoir ce qu'ils deviennent tous.»
Est arrivé cependant Carador,
et salua Dodon, comme le veut l'usage;
puis demanda des nouvelles de tous.

Dodon lui répondit: «Je les ai laissés sains
et saufs, au Danemark, un pays très lointain.

52. Le motif pour lequel je suis venu vers toi,
c'est que m'ont envoyé Renaud d'Amont
et le comte Roland, car il faut secourir
Charles le Grand, parce qu'Herménillon
se bat à Montauban depuis de nombreux jours
et qu'il l'assiège avec son gonfalon[15]:
il faut y amener tous tes gens et Morgante.»
C'est à ce moment-là qu'apparaît le géant,

53. qui courut embrasser Dodone sur le champ,
et mille fois s'inquiéta de Roland.
Dodon lui dit que celui-ci voulait en France
s'en retourner, et l'avait envoyé
le prier de l'aller rejoindre au Danemark.
Et tous ensemble ont donné leur accord
pour qu'au sein des païens une armée soit levée,
pour aller secourir Montauban sans délai.

54. Tout de suite on forma de nombreux escadrons
qui devaient tous aller se rendre en France.
Et Méridienne dit: «Ô mon père très cher,
tu ne me dois refuser une grâce:
je voudrais démontrer mes courtoises vertus
moi-même en France, en devrais-je mourir;
si jamais tu me veux un plaisir accorder,
fais que je sois nommée le chef de ton armée.»

55. Et le roi Carador avait un tel désir
de rendre l'aide autrefois accordée
par Renaud et les siens, qu'il lui dit: «Moi aussi
je pense comme toi; je te dis donc
qu'avec l'aide de Dieu, il faut que tu y ailles,
car Renaud fut pour nous un bon ami:
quand ce fut nécessaire, nous donna son soutien:
lui rendre est un devoir, quand il en a besoin.

56. Tout mon royaume sait qu'Olivier et Roland
nous ont traités ainsi que des amis
dans un moment cruel, funeste et douloureux:
donc de Dodon cette prière est juste,
il faut se souvenir des services rendus;

[15] Avec ses escadrons: un bel exemple de métonymie.

et les ingrats, Dieu les méprise fort. »
Méridienne en a eu contentement parfait,
car elle ne savait ce qu'il lui répondrait.

57. Et puis s'étant tournée vers Morgante, elle dit:
Toi tu viendras avec moi, cher géant. »
Celui-ci répondit: « Me séparer de toi,
ne crains donc pas que jamais je le fasse:
c'est juré et tu as sur cela ma parole. »
La dame dit: « J'en suis vraiment heureuse.
Il me tarde beaucoup de retrouver Roland
et Renaud de Clermont, ce baron si ardent. »

58. Voilà ce que disait en parole la dame,
mais en son cœur, prononçait: « Olivier ».
Morgante dit, sachant les dessous de la trame:
« As-tu perdu le nom de ton amant,
qui encor, je le sais, nuit et jour te réclame?
As-tu si vite oublié son amour? »
Dit la dame: « Olivier est avec moi ici,
je n'en parle donc pas, et je suis avec lui. »

59. On leva une armée de quarante mille hommes
très vite, et on forma dix régiments,
et du roi Carador ils ont reçu congé
et déployé au vent tous les drapeaux;
et ils étaient bien équipés et bien armés,
comme il fallait pour chaque cavalier:
cimeterres, chevaux à la mode turquesque,
écus, targes et arcs à la mode mauresque.

60. Princesse Méridienne avait un palefroi
si vigoureux qu'il paraissait montagne;
et tout ce qu'il mangeait, que ce soit orge ou foin,
on l'arrosait d'eau fraîche auparavant;
ce n'était un cheval[16], mais nonobstant cela
nul n'aurait pu lui découvrir un vice:
si ce n'est qu'il avait la tête d'un serpent;
il était bien dressé, rapide et corpulent.

61. Il vivait autrefois au sein de la forêt
et naquit d'un serpent et d'une alfane[17];
il meuglait puissamment, qu'on eut cru un taureau:

[16] De fait nous allons voir que c'est un monstrueux hybride.
[17] L'alfane était un cheval arabe particulièrement puissant et rapide.

qui vit jamais animal si étrange !
Celui qui l'avait pris, à Carador l'avait
donné, et Carador, à Méridienne ;
celle-ci constamment au combat l'emmenait
et grande renommée avec lui s'attirait.

62. Tellement chevaucha cette troupe vaillante,
qu'au Danemark à la fin arriva.
Quand le baron Renaud en apprit la nouvelle,
un beau matin, en début de journée,
il appela Roland et le puissant marquis ;
et vite ont su qui étaient ces gens-là,
parce que de très loin on voyait le géant
qui avec son battant arrivait en avant.

63. Et Roland s'exclama : « Voici notre Morgante,
et avec lui, grande troupe païenne ;
et Carador nous montre un amour sans égal,
et que notre amitié n'est affaiblie. »
Olivier répondit : « Si c'est votre Morgante,
où sera donc ma belle Méridienne ?
Je la désire tant que la vois et l'entends,
et de cette illusion je suis toujours content. »

64. Quand ils furent plus près, le baron Olivier,
vit celle-ci qui s'élançait vers lui
et il la reconnut au cheval qu'elle avait,
ou bien l'Amour le lui a enseigné.
Quand Dame Méridienne aperçut celui-ci,
son visage brilla comme une étoile,
et du cheval elle sauta incontinent
cependant qu'Olivier faisait pareillement ;

65. et il se l'embrassa, en grande gentillesse ;
d'abord la baise à la mode française[18].
Cette dame courtoise, avec grande tendresse,
tant s'enflamma que ne put saluer !
Olivier ressentit une telle allégresse
qu'on ne comprenait pas ce qu'il disait,
mais qui signifiait : « La bienvenue à celle
qui sera à mes yeux une étoile éternelle. »

66. Grande fête l'on fit, païens avec chrétiens,
et Carador fut grandement loué,

[18] Voir VII, 9, 2.

pour s'être rappelé dans un pays lointain
les bienfaits qu'il reçut au temps passé.
Fabeurre lui a dit: «Chevalier souverain,
j'ai toujours entendu un adage éprouvé
et je me le conserve en l'esprit, vif et vert:
«Des services rendus jamais rien ne se perd.»

67. Et dans cette cité plusieurs jours séjournèrent.
Sont cependant prêts les nouveaux chrétiens:
à quatre mille, ils ont formé un régiment.
Fabeur dit: «Or qu'est arrivé Morgante,
il convient de partir; et j'apprécierai fort,
Roland, si tu m'aimais et m'appréciais,
être de ces gens-là nommé le commandant
et je te montrerai le mien courage en France.»

68. Roland lui répondit: «Il n'est rien que je puisse
te refuser, Fabeurre si puissant.»
Alors baron Fabeurre a rassemblé ses gens;
et après qu'il les eut bien ordonnés,
il décida porter pour blason une lune,
sur un bliaud qui était richement
brodé de blanche soie se mariant avec l'or,
de manière à sembler d'un taureau les deux cornes.

69. Or nous allons laisser le peuple sarrasin,
qui a déjà quitté le Danemark,
et nous retournerons au fils du roi Pépin,
qui pleure et qui se dit: «Je n'en peux plus!
Est parti mon Renaud, est parti son cousin,
et tous ici me tombent sur le dos.
Je n'en fis cas, quand à la Cour étaient présents;
or je m'en aperçois, et très fort m'en repens.»

70. Le traître Gan le regardait sans sourciller
et le réconfortait de mots menteurs
et feignait d'esquisser des sourires forcés:
«Charles, ceci me fait beaucoup souci:
Pourquoi de pleurs toujours tu baignes ton visage?»
et rassembla trente mille des siens,
et il a dit: «Je veux aller (le traditeur!)
à Montauban, avec mes gens, mon empereur.»

71. Et il les a tous fait défiler devant Charles
et il nomma le Taré capitaine
et il disait: «Je veux attaquer l'amirant

avecques cette armée, qui est si grande;
et je sais bien que nous prendrons Lionéphant:
«Charles, je le ferai tomber dans le filet»[19];
il sut si bien faire valoir son similor,
que Charlemagne a pris celui-ci pour de l'or.

72. Il est parti pour Montauban, sur cette ruse:
il pensait l'emporter facilement,
et ils vont tous se présenter à l'amirante,
et dit: «Je vais te livrer par la ruse
la ville avec tes ennemis en même temps,
et t'y ferai entrer, cette nuit même.»
Mais Lionéphant était quelqu'un de vraiment bien,
et fit ce qui, à des gens comme lui, convient,

73. et dit: «Je veux te dire une certaine fable.

Le renard et le loup[20].
Un certain jour, le renard eut très soif,
il entra dans un seau pour se désaltérer,
et fit si bien qu'il va au fond du puits.
Le loup vint à passer et au pauvre animal
il demanda comment il est tombé.
Le renard répondit: «Ne t'en fais pas pour ça:
qui veut prendre du gros, pêcher au fond s'en va.

74. *Ami, je prends gardons qui pèsent une livre*[21];
si tu étais ici, ça te plairait;
je m'en veux cette fois pleinement rassasier.»
Le loup lui dit: «Ton compagnon, compère,
ne le feras-tu pas profiter de l'aubaine?
Ne l'aurais-tu jamais peut-être fait?
Le renard répondit (c'était un vieux finaud):
«Allons, viens, entre donc seulement dans ce seau[22]».

75. *Le loup ne demeura réfléchir plus longtemps*
et dans le seau tout entier se jeta
et avec celui-ci s'en alla vite en bas;

[19] Ce n'est pas une image de pêche, mais l'habituelle métaphore provenant de la chasse aux oiseaux que devait pratiquer et aimer Pulci.
[20] Cette fable, qui ne se trouve pas dans l'*Orlando*, provient de la contamination de deux fables distinctes, toutes deux provenant des fabulistes latins.
[21] 300 grammes environ: ça fait beaucoup pour un gardon!
[22] Il faut imaginer deux seaux attachés aux deux extrémités d'une corde passant par une poulie; le seau le plus chargé fait automatiquement remonter l'autre seau.

voit le renard qui remontait en hâte,
et lui dit ce simplet animal: « Où vas-tu?
Ne voulions-nous pêcher? Attends, compère!»
Le renard dit: « Un escalier, c'est ça, le monde:
vois-tu, mon compagnon, l'un descend, l'autre monte[23] ».

76. *Ainsi resta le loup en dedans de ce puits.*
Puis le renard se jette dans le chien,
et lui dit qu'il avait tué son ennemi;
le chien répond que même l'ayant mis
au puit, le traître pour autant ne lui plaisait;
et le saisit, le prit en plein jabot,
et le tua et le punit de sa malice:
et de cette façon fut rendue la justice.

77. Si tu commis des trahisons durant ta vie,
mille fois, sois en paix pour celle-ci:
jamais de cet endroit tu ne repartiras
en aucune façon, traître parfait,
car vont être punies toutes tes vieilles fautes,
car ne m'a plu aucun traître jamais,
et je te passerai la corde autour du cou»;
et le prit et le fit enchaîner sur le coup.

78. Et il a envoyé aussitôt un message
dire à Astolph, qui est à Montauban,
que, parce qu'il était de très noble lignage,
bien qu'il soit sarrasin et lui chrétien,
il ne voulait par trahison lui faire outrage,
ni autrement, et qu'il avait pris Gane,
et que, lui, le pendra, s'il y a convenance,
et il lui raconta toutes ses manigances.

79. Le messager s'en est allé auprès d'Astolphe,
et répéta ce qu'a dit son seigneur,
et il lui raconta toute la trahison.
Astolphe fit au messager honneur;
et fit venir à lui Guichard et tous les autres
et leur parla de ce grand traditeur,
et demanda à tous leur sentiment et leur avis
sur ce qu'il fallait faire à Gan de Ponthierry;

80. qu'en ce qui le concerne, il lui semblerait bon
de l'engager à le pendre au plus vite.

[23] Loc. prov.

Puis tombèrent d'accord que ce serait néfaste,
car le moment était inopportun,
et parce que ses gens s'y seraient opposés[24],
même si Gane a mérité la corde ;
et ils ont remercié ce païen excellent
et lui ont demandé de rendre Gan vivant. »

81. Astolph donna au messager un palefroi,
et dit : « Prends-le, par amour envers moi. »
Le messager est reparti comme un éclair,
et rapporta ce que voulait Astolphe.
Lionéphant, qui était homme plein de noblesse,
a répondu : « Je veux ce qu'Astolph veut. »
Contre sa volonté, Gane fut relâché.
Ganelon vers Paris bien vite a cavalé ;

82. et à Charles a dit ce traditeur félon
qu'il avait combiné un certain plan
afin pouvoir tromper le roi Herménillon ;
mais que s'était un piège déclenché
et qu'il avait été pris dans son pavillon :
ainsi a-t-il caché sa fourberie
en lui disant : « J'avais tramé un double jeu
qu't'en aurais entendu jusqu'ici l'explosion. »

83. Charles le crut vraiment (c'est vrai qu'il disait vrai :
ce jeu pour être double, il était double).
Et au même moment Astolph lui écrivit
disant comment l'avait trompé ce traître.
Charles, c'est Gan qu'il crût, selon son habitude,
puisque les cieux l'avaient voulu ainsi :
et avec lui il partageait autant qu'avant
tous ses secrets et l'estimait toujours autant.

84. Le roi Herménillon, avec sa grande armée,
s'est rapproché beaucoup de Montauban.
C'était le temps de Pâques ; on annonce qu'arrive
un messager qui est tout affolé[25],
tant qu'au début parlait avec difficulté ;
ensuite il dit, de douleur éperdu :

[24] Les trente mille hommes que Gan a amenés avec lui.
[25] Autre construction possible qui a la préférence d'Agéno : « Arrivent des nouvelles apportées par un messager tout affolé. »

« Herménillon, voici de bien tristes nouvelles :
vous avez tout perdu, toi et ta parentèle ;

85. et puis ton frère est mort, le régent Fiéramont,
car un chrétien, avec qui il luttait,
un jour perça son heaume et lui troua le front ;
on dit qu'il est seigneur de Montauban,
et il a avec lui ce fameux comte,
Roland, qui fait trembler plaine et montagne ;
ta ville a été prise, entièrement brûlée,
et ton peuple a été détruit et exilé.

86. C'est Fabeurre qui a ourdi la félonie ;
tous ses amis, il les a faits chrétiens,
et le royaume, il l'a livré à ces gens-là ;
y ont trouvé la mort bien des païens,
sans avoir rencontré pitié ni compassion :
je les ai vus les frapper comme chiens,
et ta femme, au milieu de peines et tourments,
ils l'ont tuée, et tes enfants, cruellement.

87. Et je viens te le dire, ils vont tomber ici
suivis de plus de quarante mille hommes,
et ils levaient le camp, lorsque je suis parti.
De cette armée, c'est Fabeurre le chef,
qui a fait, dans son peuple, une levée en masse,
et vient avec pour leur montrer la route. »
Quand le païen eut entendu ce qu'il disait,
avecques force il blasphéma son Macomet,

88. et s'exclama : « Félon cruel et malfaisant,
je te le jure, en toi plus ne croirai :
je veux que désormais soit mon dieu Satanasse,
ou s'il en est, quelque diable plus noir.
Qu'est-ce que je t'ai fait ? Où est doncques mon frère,
que j'ai laissé en un règne paisible ?
Où est ma dame ? Entre tes mains l'avais laissée,
et où sont mes enfants, que je t'avais confiés ?

89. Si Roland vient ici, que pourrais-je bien faire,
et si revient Renaud, mon ennemi ?
C'est maintenant que je pourrai venger sur lui
l'offense faite à l'illustre Mambrin ! »
Salincorne était là et en versant des pleurs,
disait : « Mon frère, entends ce que je dis.

Où sont donc tes vertus, où est ta renommée ?
Aurais-tu donc perdu la vie ou ton armée ?

90. Le sage, c'est toujours en pleine adversité
qu'on le connaît ; et au temps du bonheur,
on ne peut pas bien voir qui a ténacité :
tu sais, le dit celui qui s'y entend.
Si Fiéramont est mort et si est ta cité
anéantie, malheureuse et dolente,
tu as là tellement de gens de ta croyance
que de tous ces malheurs, tu tireras vengeance. »

91. Enflammé de colère, Herménillon fait mettre
tous les barons aux fers, puis écrivit
à Charlemagne et envoya quelqu'un lui dire
qu'il les tuera d'une cruelle mort,
dans une grande honte et d'affreuses tortures,
s'il ne lui donne (ainsi concluait-il)
Paris et son trésor et le royaume entier ;
et que sera pendu le Danois le premier,

92. ou même écartelé, car c'était un païen
et il avait renié le dieu Macom.
Vite le messager rejoignit Charlemagne
et fit la commission d'Herménillon.
Comme un homme déjà insane et sans espoir,
il ne répond à ses déclarations ;
et l'envoyé s'en retourna rapidement,
disant que Charlemagne avait tout du dément.

93. Après que l'envoyé fut parti, Charlemagne
resta sur un balcon, plein de douleur,
et l'esprit égaré, ne savait plus quoi faire.
Mais son Jésus ne l'a abandonné :
car à ce moment-là réapparaît Roland,
comme je le dirai au chant suivant,
avecques son cousin et l'armée des païens.
Que le Christ soit toujours votre unique soutien.

CHANT X

Invocation (1). Les paladins, revenus à Paris, en chassent Ganelon puis partent à Montauban affronter Herménillon. Défaite de ce dernier, qui restitue les prisonniers (2-74).

Une méchante farce de Maugis, le paladin-sorcier, risque de tourner au drame. Lequel est évité par une intervention divine, à la suite de laquelle Herménillon se fait baptiser des mains même de Charlemagne (75-120).

Nouvelle et ignoble trahison de Ganelon : il dénonce au roi Corbante, le père de Méridienne, ses amours avec Olivier. Corbante envoie le géant Végourte la réclamer. Mémorable duel de Morgante et de Végourte (121-153).

1. *Te deum laudamus*, ô Père transcendant ;
te confessons, Seigneur juste et vérace[1] ;
que soit louée la tienne et bienveillante Mère ;
fais-moi la grâce, ô Seigneur, s'il te plaît,
de pouvoir amener à Paris mes armées
et tirer Charlemagne hors du danger ;
et retourner où j'ai laissé ce mien récit,
en m'appuyant sur le secours du Saint-Esprit.

2. De Paris n'était plus qu'à trois milles Fabeurre
qui devançait le reste de la troupe.
Charles en parcourant la plaine du regard[2],
vit son armée, entendit ses trompettes :
il ne sait pas qu'ils sont rangés de son côté,
et le voilà plus angoissé qu'avant ;
plongé dans l'affliction vers ses gens il accourt
et il appelle Gan pour avoir du secours.

3. Ganelon appela son lieutenant Taré,
et lui dit : « Rendez-vous vite à la porte,
car une armée nouvelle arrive de la plaine ;
c'est là qu'il faut montrer votre valeur,
car on gagnerait peu à rester dans la ville. »
Beaucoup de gens s'armèrent dans Paris :
de ce nouvel ennemi beaucoup se déconfortent,
et ensemble ils se sont dirigés vers la porte.

[1] *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur...* Ce sont les paroles même du *Te Deum*.
[2] Du haut du balcon où il est monté à la fin du chant précédent, en IX, 93

4. Fabeurre est arrivé, valeureux, courageux,
et chevauchant un puissant destrier;
il abaissa sa lance, en frappa un chrétien,
et sur la terre, il l'a fait tomber mort.
Ganelon de Mayence à sa rencontre va,
et il lui dit: «Attends, vil traditeur»:
il abaissa sa lance et frappa son écu;
mais des arçons Fabeur nullement ne se mut.

5. Au comte Ganelon il a donné un coup,
d'épée, qui vite au sol l'a envoyé;
il en a fait tomber beaucoup sur son chemin,
tant que la peur les a fait fuir en masse.
Gane se releva, et il n'a pas traîné,
et il voulait tenter encor sa chance;
et il a fait ce qu'il pouvait, ce renégat.
Mais alors arriva le reste des soldats.

6. Et à travers Paris s'est répandue l'alarme,
et sur son destrier Charles monta.
Arrivé à la porte avec beaucoup d'angoisse,
il reconnut d'emblée les étendards
ainsi que le cheval de son neveu Roland,
qui a montré les armes aux quartiers[3];
et Fabeurre déjà à lui s'est présenté
et descend de cheval et lui rend ses respects:

7. «Charlemagne, dit-il, que j'ai tant désiré
de voir jadis, ores je suis content.
N'aies pas peur, mets donc fin à ta longue douleur:
Roland est là, que tout près je l'entends.»
Charles se retira le gant par amitié,
et dit: «Relève-toi, baron vaillant.»
et il toucha la main au valeureux Fabeurre.
Arrive alors Renaud, de Montauban seigneur,

8. qui sauta de Bayard et se mit à genoux.
Et voici Olivier, qui fait pareil.
Charles ne savait plus dans quel monde il était,
tant d'allégresse en son cœur ressentait.
Ceux-ci ne se sont pas de terre relevés
que son neveu arrive sur les lieux,

[3] Les quartiers rouges et blancs de l'enseigne de Roland: voir IV, 90, 3.

et saute tout armé à bas de Velliantin
et se met à genoux près du fils de Pépin.

9. Charles l'a embrassé avec parfait amour
et l'a béni milliers de fois et plus.
Et c'est à ce moment qu'arriva Méridienne
et démontée, quand à terre elle fut,
elle s'agenouilla devant sa majesté.
Olivier dit: «Elle croit en Jésus
et au monde n'a pas d'égale sa valeur.
Elle vient pour te voir, bienheureux empereur;

10. et d'un grand roi païen, celle-ci est la fille;
elle amène beaucoup de gens à elle
et ils viennent afin de t'aider, Charlemagne.»
Incontinent, ouvrit Charles ses bras
et cette demoiselle, il la prit par la main,
et remercia d'un si puissant concours;
et il fit recevoir les gens de Méridienne
avec de grands égards pour la troupe païenne.

11. Olivier demanda à la dame courtoise:
«Dame, que penses-tu de l'empereur?»
Et cette demoiselle aimable et belle dit:
«Digne de gloire et lauriers et honneurs;
et celui qui répand et chante ses louanges
à mon avis ne peut pas faire erreur;
certes ne sont diminuées par sa présence
sa renommée, sa gloire et sa magnificence.»

12. Charlemagne la fit chevaucher par devant,
et puis venait le baron bourguignon.
Et voici qu'apparaît Morgante et son battant.
Charles fixait ce vaste compagnon,
et il dit: «Je n'avais jamais vu tel géant!»
Sa taille le remplit d'admiration.
Morgante agenouillé le dépassait de loin,
mais Charlemagne ainsi put lui toucher la main.

13. Charles s'en retourna heureux à son palais,
comme jamais il ne fut en sa vie.
Ganelon a pensé, quand il a vu Roland,
que celui-ci ruinerait tous ses plans;
et avec désespoir fit venir le Taré
et il commit nouvelle trahison,

en disant : « Maintenant que cette folle race
est entrée dans nos murs, faut défendre la place[4] :

14. crions que Charlemagne a commis trahison,
et qu'aux païens il a livré Paris,
et que certains d'entre eux ont pris déguisement,
afin passer pour Roland et les preux. »
Et le peuple en entier se souleva d'un coup ;
armes en main, il courut à la place ;
le peuple de Paris a donné sa faveur
à Gane, et il traitait Charles de traditeur :

15. Bien peu ont reconnu Roland et ses amis,
car ils avaient leur heaume sur la tête.
Comme les Mayençais investissaient la place,
on fit connaître à Charles la nouvelle
que tout le peuple était en train prendre les armes :
ça lui parût signe de triste fête.
Roland tout aussitôt courut aux barrïères[5],
avec les sarrasins portant leur cimeterres :

16. furent percées en un instant les barrïères ;
et là où Gan avait fait des barrages,
se trouve Méridienne avec ses gens armés ;
et fit merveille en de tels embarras ;
Roland est accouru avec d'autres brigades ;
Morgante vint et tapait du battant ;
et baron Olivier donnait grands coups d'épées
devant sa dame afin s'acquérir renommée.

17. Quant à Renaud, en plein milieu des Mayençais,
il jouait de Frusberte autant qu'il peut,
coupant brassards aux uns, aux autres, la cuirasse ;
et en jetait beaucoup morts sur la terre ;
beaucoup furent blessés, beaucoup, faits prisonniers.
Voici Taré qui arrive en ce lieu :
et Renaud lui assène un grand coup sur la tête,
et il le fend comme une tanche par l'arête.

[4] Dans les villes du Quattrocento, sont rangés autour de la vaste place centrale tous les sièges du pouvoir, le palais du peuple, le siège du podesdat, le pouvoir administratif ; les poèmes épiques y ajoutent le palais du roi.
[5] Il s'agit des barrières que les Mayençais ont dressées pour défendre la place contre les paladins.

18. Mais après que Renaud eut été reconnu
avec ses amis, par peur chacun fuit,
parce qu'il le voyait furieux et échauffé.
Vite il a fait débarrasser la place,
et il disait: «Où est le traditeur félon,
Gan de Ponthier?» Mais il s'était enfui:
ça ne l'inspirait pas de rester dans l'enceinte,
parce que de Roland il avait grande crainte.

19. Ainsi fut-il mis fin bien vite à ces fureurs.
Une fois reconnus nos bons guerriers,
chacun les embrassa avec grande ferveur;
les a revus le peuple volontiers;
tout le monde s'excuse auprès de l'empereur;
nul ne se voit des gens de Ponthïer;
et avec grand plaisir, joie et festivités
sont allés au palais quitter leur destrier.

20. À ce moment est arrivée Aude la belle
afin revoir Roland, le sien mari.
Renaud donna une couronne riche et belle
à celle-ci, sur laquelle est serti
un beau rubis qui valait bien deux citadelles:
Aude la belle au visage splendide,
fit grande fête à ce dernier, à son mari,
ainsi qu'à Olivier son frère très chéri.

21. Et lorsqu'ils ont été quelque peu reposés,
Renaud a dit les paroles qui suivent:
«Ô Charles, je regarde et pourtant je ne vois
Naimes, Ogier ou les autres barons.
Qu'en aurais-tu donc fait? Les as-tu enterrés?
Sont-ils partis, prisonniers des païens?»
Et Charles à Renaud répondit aussitôt:
«Tous sont vivants, tu les verras ici bientôt»;

22. et raconta comment se déroulait la guerre,
et lui parti, ce qui s'était passé:
comment Herménillon assiégeait Montauban
et menaçait de tuer ses barons;
et puis comment Astolphe était dans cette ville,
avec son Richardet, si courageux.
Le cas des paladins a semblé inquiétant
à nos barons, comme celui de Montauban.

23. Baron Roland a dit: «Il faut rapidement
reprendre, cher Renaud, les paladins.
Je veux que nous allions demain nous promener
pour observer le camp des sarrasins,
qui est voisin de Montauban, à trente milles[6].»
Et aussitôt Méridienne a parlé:
«Je désire venir, avec votre agrément,
et désire qu'aussi m'accompagne Morgante.»

24. Fabeurre dit pareil et le brave marquis.
«Nous allons voir à quoi leur camp ressemble»
a dit Roland; et ils ont pris leur décision.
Vite chacun se fit porter ses armes.
Une fois protégés de plaques et cuirasses,
ils sont sortis en dehors de la ville,
un beau matin, à l'heure où la journée commence,
et prirent le chemin qui mène à Montauban.

25. Ils n'avaient chevauché guère plus de huit lieues[7],
quand se dresse à leurs yeux le pavillon
d'Herménillon, où étaient enchaînés
le Bérenger, Naimes et Salamon
et notre bon Danois et d'autres malheureux;
et si ce n'est qu'au roi Herménillon
on avait rapporté que Roland arrivait,
il les aurait fait pendre ou les écartelait;

26. mais lui il hésitait sur ce qu'il fallait faire,
en se disant: «Si je les fais mourir,
il pourrait m'arriver dommages et vergogne;
qu'après, Roland viendra pour les venger,
et il pourrait nous mettre en quelque mauvais pas
et nous conduire en immense désastre.
S'ils sont vivants, on pourra faire un beau traité
avec ceux-ci et échanger des prisonniers.»

27. Roland vit maints et maints tentes et pavillons,
destriers recouverts d'armes luisantes,

[6] Mais quelques vers plus loin (25, 1), Pulci situe Montauban à seize milles de Paris, ce qui de toute façon ne fait pas le compte... C'est vraiment dans l'imaginaire qu'il faut situer Montauban, comme d'ailleurs beaucoup d'autres villes de cette histoire.

[7] Huit lieues font environ 16 milles, ce qui est contradictoire avec le vers 23, 5, comme avec IX, 84, 1-2. Ces contradictions ne sont pas dans l'*Orlando* et ne résultent pas de la tyrannie de la rime!

et entendit sonner les buccins et les trompes,
et dresser dans le camp divers engins
pour Montauban, grillons, chats et faucons[8]
avec lesquels ces gens pourront combattre ;
et il se dit : « Par Dieu, Herménillon s'affaire
à prendre la cité et pourrait bien le faire. »

28. Et dame Méridienne au bon Roland de dire :
« Si cela te convient, mon cher seigneur,
accorde-moi la grâce à laquelle j'aspire :
je veux aller au milieu de leur camp,
avec mon destrïer et venir l'assaillir,
le traverser avec grande fureur,
et faire un coup d'éclat une fois dans ma vie,
(c'est ce que demanda cette dame jolie)

29. mais je veux que Morgante avec moi vienne aussi,
s'il me fallait en plus quelque secours.
Et je ramènerai peut-être quelque enseigne ;
mais non, c'est sûr... bien que j'ai dit 'peut-être'. »
Roland lui répondit : « Ta demande me plaît,
de traverser ainsi le camp païen.
N'aies donc pas peur, c'est sans danger que tu iras,
et toi, Morgante, aussi tu l'accompagneras. »

30. Alors a Méridienne attrapé une lance ;
le destrier à tête de serpent,
elle le pique et crie : « Vive Charles et France ! »
Au bon moment elle baisse sa pique ;
rencontre un sarrasin et en plein dans le ventre
lui met le fer avec grande tempête ;
puis du fourreau retire un glaive étincelant
et se fraie un chemin en plein milieu du camp.

31. Et lorsque Méridienne eut tué ce païen,
à Salincorne on porta la nouvelle
qu'il était arrivé un méchant chevalier,
dont l'épée met beaucoup de gens à terre.
Salincorne aussitôt a revêtu ses armes,
car il voulait se venger de cet homme ;

[8] Les engins destinés à abattre les murailles portaient le nom de l'animal que leur forme évoque, comme en français le bélier : le chat est une machine lourde, une sorte de bélier protégé par un toit recouvert de peau ; les grillons et les faucons étaient des machines plus légères de même usage.

ainsi vers Méridienne a dirigé ses pas
ce bachelier gentil, distingué et courtois,

32. et tous les gens qui s'enfuyaient, les refoulait:
«Revenez! Vous fuyez pour un seul homme!
Aurait-il par hasard la membrure d'Hercule?»
On lui a répondu sans barguigner:
«Cet homme qui nous tue, c'est le diable lui-même;
si vous ne le croyez, venez-y voir:
à terre il a jeté tous les gens rencontrés,
et cela nous paraît chose nouvelle, inusitée.»

33. Salincorne leur a répondu: «Je veux voir
qui a en lui une telle arrogance,
qu'il ose ainsi passer à travers nos armées.
Roland n'aurait une telle puissance.»
Fit tourner son coursier la Dame Méridienne
dès qu'elle s'aperçut de sa présence.
Salincorne abaissa sa lance contre icelle
et attrapa en plein écu la demoiselle;

34. en l'air sauta sa lance en milliers de morceaux.
La dame dit: «Ah! chevalier couard,
est-ce là ta façon de gaspiller ta gloire?
Homme courtois n'agit pas comme toi,
qui n'hésite à frapper avec la lance
qui n'a que son épée; et tu t'en moques.
Retourne-toi vers moi, après m'avoir frappé:
et tu verras que de l'arcion je n'ai bougé.»

35. La honte s'empara alors de Salincorne,
et il revint lui faire des excuses
et il lui dit: «Je n'avais vu si tu avais
la lance en main, qu'elle soit pleine ou creuse.»
Méridienne lui a répondu aussitôt:
«Au Danemark, c'est ainsi que l'on fait?
C'est ce que font tous les barons d'Herménillon?
Assurément tu dois être un méchant fripon.

36. Mais ça ne se fait pas auprès de Charlemagne
où les belles façons fleurissent toutes.
Nous allons voir si tu seras bon chevalier
et y verras plus clair cette fois-ci:
prends-moi donc ton épée, je te défie à mort:
je te ferai goûter autre saveur.»

Salincorne a tiré du fourreau son épée,
pour retrouver, s'il le pouvait, sa renommée.

37. Après s'être donné beaucoup de coups d'épée
sans que des deux nul n'ait gagné sur l'autre,
Salincorne voulut à un moment frapper
la gente dame et cogna son coursier;
et tout autour il souleva beaucoup de blâme,
car il coupa la tête du serpent;
la dame sur le pré alors s'est retrouvée:
et c'est cela qui acheva sa renommée.

38. Morgante avait voulu frapper de son battant,
afin casser la tête du païen;
Méridienne criait: «Non, ne fais pas cela!
J'en veux tirer vengeance de ma main.»
Et Salincorne avait de quoi désespérer
et pleurait fort sur son sort inhumain.
Alors les sarrasins ont Morgante encerclé,
si nombreux qu'à la fin ils l'auraient dominé;

39. et l'ont mis au milieu avec la demoiselle,
et commencé une dure bataille;
mais le battant donnait à beaucoup des frissons,
à beaucoup il coupait lames et mailles.
Renaud s'est exclamé: «Ne restons plus au frais,
ce n'est plus le moment; que Jésus m'aide:
je vois là-bas à pied la dame Méridienne,
qui est en plein milieu de la foule païenne.»

40. Roland éperonna vite son destrier
et vers leur camp il a tourné la bride,
et de même façon fit le comte Olivier:
Dans leur armée, ils ont mis le désordre.
Au roi Herménillon, on dit que ces guerriers
étaient venus et faisaient des merveilles
et il s'est exclamé: «Traditeur de Macom,
sûrement c'est Renaud, pour augmenter ma honte,

41. et le comte Roland, les voilà revenus:
je n'en connais d'autres qui aient courage
assez grand pour venir ici risquer leur vie.»
Vite il lança contre eux beaucoup de gens;
et dit: «Je crois que moi aussi il sera bon
de m'armer vite» et fit venir ses armes

et son cheval, qui est couvert de bel acier,
qu'à vaincre ou à mourir il est bien décidé.

42. Et Roland est entré au milieu de ces gens,
et abaissa la lance qu'il tenait:
et le premier qu'il a touché au bouclïer,
il lui perça écu, cuirasse et cœur;
puis il tira sa Durandal et martela:
et l'armure qu'il frappe, il la fracasse;
il fit en peu de temps de ces gens boucherie.
Renaud en avait fait déjà grande tuerie.

43. Et Olivier faisait comme à son habitude;
il ne quittait pourtant pas des yeux celle
qui le guidait comme soleil guide l'aveugle,
frappant des coups sans pitié et cruels,
car il voulait porter à sa dame secours:
la regardait comme *l'Agnus Dei*[9],
qui regarde toujours vers sa dame si belle
et autant qu'il le peut, toujours s'approche d'elle.

44. Et il ne pouvait pas rompre encore la foule,
qui se faisait toujours plus abondante;
mais pousse son cheval comme il peut en avant,
et ça et là comme un lion il se jette,
et avec son épée il en fauche beaucoup
de cette foule animale et maudite,
et malheur à celui qui attend Hauteclaire,
car du prix de sa vie il va le payer cher[10].

45. Morgante se trouvait au milieu de la foule
et son battant y faisait grand fracas.
Méridienne sentait une grande souffrance,
qu'était déjà son corps de femme las;
et n'aurait pu s'enfuir, sinon en s'envolant,
car n'existait pour fuir aucun passage.
Mais Morgante lui donne un constant réconfort,
et tout autour de lui amoncelait les morts.

[9] L'Agneau de Dieu immolé en rémission des péchés du monde est une figure du Christ particulièrement chargée d'émotion. On peut donc comprendre qu'Olivier regardait Méridienne avec une vénération attendrie. Mais l'expression prend une certaine saveur si l'on pense qu'il s'agit d'une femme-soldat lancée dans un combat impitoyable.
[10] On peut aussi comprendre: «...au prix de sa vie qui lui est chère».

46. Et il était partout transpercé par les traits,
carreaux et dards, flèches et javelots,
et il avait le corps tout recouvert de sang,
tant que ses plaies paraissaient des fontaines,
dont le sang jaillissait de tous côtés sans cesse ;
et il avait cent carreaux dans la tête.
Mais il a tout autour tant de gens fait mourir
que déjà ne pouvait de ce cercle sortir :

47. les morts étaient tombés les uns dessus les autres,
et hommes et chevaux entremêlés,
tellement qu'on tiendra pour fait miraculeux
combien de morts furent comptés ensuite.
Il avait combattu déjà cinq heures ou plus :
imaginons combien il en a tués,
au point de ne pouvoir atteindre les païens,
tant ceux-ci se trouvaient éloignés de sa main.

48. Méridienne s'était vivement défendue
et or cherchait se protéger des flèches ;
avait face enflammée comme serait un feu,
ne pouvait plus se couvrir de l'écu,
tant était fatiguée, car il était trop lourd ;
et n'arrivait de ce cercle s'enfuir ;
infortunée, réduite à batailler à pied,
elle aime mieux mourir que réclamer pitié.

49. Et pourtant en Morgante, elle a confiance encore
et répétait : « Te coûte ma faiblesse,
car je crains que ces gens n'arrivent à te tuer. »
Voici Renaud qui s'approche du cercle,
et en y arrivant, pousse d'effrayants cris,
si bien qu'ils s'enfuyaient très loin de lui :
« Allez, du vent, foule bestiale et sans vergogne,
qu'il faut pour deux piétons tellement de personnes.

50. Écartez-vous, arrière ! » et Frusberte frappait :
« Tous, sarrasins, ici vous serez tués. »
Princesse Méridienne, en entendant Renaud,
vite, c'est sûr, recouvre son courage.
C'est alors que Renaud a redoublé ses coups
et a vengé les mille maux subis ;
et puis subitement ainsi qu'un léopard,
en plein milieu du cercle il fit sauter Bayard.

51. Et il a fait sauter en croupe Méridienne,
qui s'élança du sol ainsi qu'un chat,
et ne sembla vraiment boiteuse ou fatiguée ;
et hors du cercle il ressauta d'un coup ;
avec elle au galop, il traversa le camp.
Ceux qui l'ont vu, en furent stupéfiés :
« Ça, c'est Renaud ou bien le grand seigneur d'Anglant. »
se disaient-ils, et tous lâchèrent le géant ;

52. et à leur pavillon beaucoup s'en retournèrent,
pour avoir vu ces exploits prodigieux.
C'est à ce moment là que survint Salincorne :
Méridienne a par chance pu le voir.
Notre baron Renaud, chevalier sans pareil,
qui n'avait pas l'épée à la ceinture,
lui donna sur son heaume un si grand coup de taille,
que Frusberte trancha presque jusqu'à la taille ;

53. et Salincorne mort s'abattit sur la terre,
et a été vengée la demoiselle.
Et Renaud attrapa son cheval par le frein
et fit monter sa Méridienne en selle,
qui lui sauta dessus plus vite que l'éclair.
Et Olivier, lorsqu'il vit la pucelle
a dit : « À ton secours, je suis aussi venu,
mais traverser cette mêlée, je ne l'ai pu. »

54. Fabeurre et Olivier et Roland avaient tué
ce jour déjà des milliers de païens ;
cependant n'ont cessé de leur donner la mort.
Et se battaient toujours les sarrasins :
pourtant les paladins avaient rougi leurs armes
du sang de tant et de tant de ces chiens,
que par terreur beaucoup s'étaient réfugiés
dedans leur pavillon, pour la plupart blessés.

55. Herménillon disait : « Qui vous a mis en fuite ? »
car les voyait fuyant de toute part.
Et ils lui répondaient, à lui qui les menace :
« Nous cherchons à fuir la fureur de Mars ;
aucun homme ne peut être assez sûr de lui
pour se confier à sa force ou son art :
nouveaux Hectors dans notre camp sont arrivés
et il n'y a moyen à leurs coups échapper.

56. Nous avons vu Renaud, ou c'était son cousin,
sur son cheval, sauter dedans un cercle ;
y était rassemblé tout le peuple païen
et n'avons pu cependant l'empêcher
de prendre sur sa croupe un autre paladin
qu'on encerclait, et de quitter la ronde,
et de se l'emporter à notre grand dépit :
jamais on n'avait vu un homme si hardi.

57. Et cet homme a tué ton frère Salincorne. »
Herménillon s'est lamenté bien fort,
et il dit : « S'il est mort, cet homme qui était
le plus hardi païen de notre cour,
c'est que par trahison ce félon de Renaud
ou son cousin l'ont pu frapper à mort. »
« Ce ne fut trahison, lui fut-il répondu,
celui qui l'a tué, en tuer cent, l'eut pu. »

58. Alors Herménillon : « Macom, que soit maudite
ta déïté, a-t-il dit plusieurs fois » ;
et celui-ci jura qu'il vengerait son frère
devrait-il même en mourir mille fois :
il recherche avec rage où se trouve Renaud,
met en arrêt une lance qu'il a ;
et quand Herménillon eut Renaud reconnu,
alors le salua d'un peu commun salut :

59. « Que Dieu t'anéantisse, a dit Herménillon,
si c'est toi le seigneur de Montauban,
dont l'écu porte un lion traversé d'une barre :
car te traversera aussi ma main. »
Renaud en entendant une telle oraison,
lui répondit : « Discourtois chevalier,
que dis-tu, ô roi de papillons, roi d'abeilles[11] ?
Je te dois corriger pour mille offenses vieilles. »

60. Herménillon lui dit : « Je dois, depuis longtemps,
venger les torts qu'ont subis mes parents :
tu as assassiné en ennemi félon
le roi Mambrin avec mille traîtrises. »
Renaud lui dit : « Ecoute bien ce que je dis :
tu mens effrontément, Herménillon ;

[11] Le roi des papillons, ce n'est pas grand chose de sérieux ; quand au roi des abeilles, c'est le bourdon, dont l'utilité sociale n'est guère importante...

tu es venu ici, païen, traîtreusement,
quand je n'y étais pas, assiéger Montauban.

61. Mais j'ai tant parcouru les plaines et les monts
que je t'ai retrouvé ; tu ne peux fuir ;
et je viens de tuer ton frère Fiéramont,
et j'ai châtié ton peuple justement ;
et j'ai à Salincorne aussi fendu le front ;
et or je vais de mon épée te tuer. »
Quand le païen l'entend lui jeter à la tête
d'aussi graves affronts, alors il se soufflette

62. et par dessus l'arçon, il se tape le heaume,
blasphème Mahomet, dévotement,
et toute sa poitrine de son gant il la bat :
mourir lui aurait plu, assurément ;
et puis il répondit : « Chacun de ces affronts
que tu m'as faits, les pleureras longtemps. »
Et il poussa, comme un désespéré, ce cri :
« Prends sans délai du champ, c'est moi qui te défie. »

63. Et puis il ajouta : « Faisons tous deux ce pacte,
vu que tu m'as tant offensé à tort :
Montauban est à moi, si je te fais tomber ;
si tu me bats, je me porte garant
que te seront rendus sans faute tes amis,
car je n'en ai blessés ni tués aucun ;
et puis on conviendra d'une trêve d'un mois,
et qu'après chacun fasse ainsi qu'il lui plaira. »

64. Renaud lui répondit : « Tout cela me convient. »
Et puis d'un coup il fit volter Bayard
et lui dit : « Si jamais tu fus ardent et brave,
cette fois-ci, tâche d'être gaillard. »
et puis il s'en revient qu'on eût dit le tonnerre ;
ne semble Herménillon non plus couard ;
et quand l'un contre l'autre ensemble se heurtèrent,
on aurait pu penser que s'entrouvrait la terre.

65. Le roi Herménillon de sa lance frappa
dessus l'écu le valeureux baron ;
la lance casse et des arçons ne l'ébranla.
Le preux Renaud attrapa le païen
d'un si terrible coup, que malgré sa vigueur,
la tête en bas, il tomba sur le pré ;

et dit: «Mon Dieu, toi qui régit soleil et lune,
comment a pu ainsi m'abattre la Fortune?

66. C'est cependant bien vrai ce que l'on dit partout,
qu'il est la fleur des chevaliers errants!»
Il se leva et dit: «Bienheureux paladin,
tous mes péchés maintenant sont punis;
je ne t'affirme plus, comme avant je faisais,
que je pourrai venger tous mes parents.
Voici qu'en un instant, j'ai perdu tous mes biens;
toute ma renommée et ma gloire ont pris fin.

67. Ores seront vraiment vengés tous mes parents;
ores sera vengé mon Fiéramont
et Salincorne, avec le reste de mes gens:
car qui se venge au prix de son opprobre,
selon mon opinion, c'est un fou sûrement,
et très souvent s'en frappera le front.
Ores c'est sur l'avis de ma dame Clémence
que pour le sien péché, moi, je fais pénitence;

68. qui gouverne un état sur l'avis d'une femme
ne peut régner longtemps assurément,
car leurs pensées ne sont orientées vers leur but:
quoi d'étonnant que j'en sois abattu?
Maintenant on connaît mon projet inhumain:
c'est la fin qui révèle en clair les choses[12];
ainsi faut-il souvent que par la suite on rie
de celui qui par trop à Fortune se fie.

69. La parole donnée, baron, je la tiendrai,
en juste roi que je continue d'être,
et tous les prisonniers, ils te seront rendus:
allons-nous en au pavillon de suite.
Je te rappelle aussi ce que tu m'as promis[13].»
Renaud lui dit: «Par Notre Dieu qu'adore
le roi Charles avec toute la chrétienté,
ce que tu veux, c'est toi qui vas le demander.»

70. Ensuite au pavillon, tous deux sont retournés.
Herménillon, quelqu'un de vraiment bien,
ordonna dans le camp de sonner le rappel,

[12] Ce concept est cher à Pulci qui le répétera à plusieurs reprises au cours du poème.
[13] Herménillon rappelle la trêve d'un mois, demandée en 63, 7-8.

puisque Fortune en bas l'a fait descendre[14].
son armée paraissait égarée et perdue,
comme il advient dans les cas imprévus.
Il rend les prisonniers qu'il avait pris et liés
avec leurs armements et les leurs destriers.

71. Celui qui aurait vu la joie et l'allégresse
qui remplissait nos très puissants barons,
aurait été conduit, s'il eut quelque noblesse,
à en pleurer en paroles piteuses.
Baron Ogier disait: « Cher Renaud, tes prouesses
nous ont tirés de griffes inhumaines:
il n'en est parmi nous cette fois-ci aucun
qui eût cru que sa vie valait un fifrelin.

72. Nous avons entendu une telle rumeur
aujourd'hui dans le camp que j'ai pensé
que le monde tombait, touchant sa dernière heure,
et s'abîmait le royaume de Charles.
Et chacun d'entre nous de mourir avait peur,
car le païen cruel et enragé
de nous donner la mort nous avait menacés
et de sauver nos vie avions désespéré. »

73. Le duc Naimes disait: « C'est notre bon Jésus
qui vous a envoyés pour nous aider;
et nous avons été sauvés par ta vertu,
et libérés de grande peur et deuil. »
Roland lui répondit: « Allons n'en parlons plus.
Quittons plutôt l'armée des sarrasins:
Charlemagne ne sait ce qu'on a accompli:
il faut nous en aller pour regagner Paris. »

74. Herménillon est demeuré fort mécontent,
les paladins vers Charles retournèrent:
Charles les embrassa cent fois et encor cent,
et ont pris fin ses souffrances amères;
et dedans la cité il s'est fait grande fête.
Et pour Gan seul la chose fut amère,
tant que par peur en d'autres lieux il s'est enfui
et qu'il a eu grande terreur d'être puni.

75. Après avoir tous pris quelques jours de repos,
Renaud un jour a dit à Charlemagne

[14] Sur la roue qu'elle ne cesse de faire tourner.

qu'il désirait enfin prendre de lui congé
afin de retourner à Montauban
et demeurer un certain temps avec sa femme.
Charles, d'accord, lui a touché la main.
Et il prit seulement au paladin Roland
un certain Rovinat, serviteur compétent,

76. qui était écuyer, compagnon de Térige.
En chevauchant, il tombe dans un coin,
(ils étaient à six lieux peut-être de Paris)
où se trouvait un beau vieillard chenu;
c'était Maugis qui avait pris cette apparence,
si que Renaud ne l'a pas reconnu;
il était sur la berge escarpée d'un coteau,
et avait avec lui un barillet plein d'eau.

77. Baron Roland le salua courtoisement;
il répondit: «Soyez le bienvenu.
Et si vous désiriez boire, baron puissant,
essayez donc une certaine bière,
laquelle vous devrait convenir sûrement.»
Renaud lui dit: «Moi? Je crève de soif
et ne suis habitué, quand je suis à cheval,
de boire l'eau d'un fleuve ou celle d'un canal.»

78. Quand le baron Renaud eut bu tout à son aise,
à Rovinat, il tend le barillet,
en disant: «Pèlerin, je te suis obligé.»
et Rovinat a bu comme Renaud;
et il n'a pas compris la ruse de Maugis.
Maugis leur a repris le barillet.
Renaud et Rovinat médiocre chemin firent;
ils tombaient de sommeil; de cheval descendirent:

79. étant tout endormis, ils se sont allongés.
Maugis les suit, c'est un homme astucieux,
et il ne réussit ses rires retenir,
car il voyait ce qu'a fait son breuvage.
A Renaud retira et cheval et épée
et vers Paris, il reprit son chemin;
et il glissa Frusberte, une épée sans égale,
en dedans le fourreau où était Durandal.

80. Semblablement Bayard remplaça Velliantin;
et s'en retourne à Renaud qui dormait,
et lui mit au côté l'épée de son cousin,

pareil pour le cheval; et puis s'en va,
ayant posé dessous le chef du paladin
certaine simple, afin qu'il se réveille.
Et s'étant réveillé, ne lui a échappé
qu'est changé son cheval ainsi que son épée;

81. et se tourna vers Rovinat son écuyer,
et il lui dit: «Tu dois être un vaurien.
Où se trouve Bayard? Qu'as-tu bien pu en faire?
C'est le cheval de l'enfant de Millon.»
L'écuyer stupéfait lui fit cette réponse:
«J'ai dormi là comme un gros paresseux,
car le sommeil m'a pris comme toi peu avant,
et je n'ai plus bougé vers l'arrière ou l'avant.»

82. Baron Renaud lui dit, s'étant un peu calmé:
«Sûrement c'est Roland qui a fait ça:
toujours il cherche à me tourner en dérision,
et il a échangé glaive et cheval.»
et il était très enflammé d'ire et de rage,
et se disait: «Ça va te coûter cher!»
À Montauban, il s'est rendu plein de colère,
et il a renvoyé Rovinat en arrière,

83. et à Roland il a écrit: «Tu m'as ôté
par trahison, quand je dormais en route,
mon destrier et mon épée, et tu me traites
toujours en sot et puis te ries de moi;
et parce que tu m'as attrapé plusieurs fois,
je n'entends pas le souffrir ce coup-ci:
renvoie-moi aussitôt le cheval et l'épée,
car autrement tu vas devoir cher le payer.»

84. Baron Roland par pur hasard avait trouvé
le destrier et l'épée de Renaud,
et contre lui était fortement irrité,
et tout entier enflammé de colère,
et se disait: «Comme un bébé j'ai été joué,
et c'est, je pense, un acte de ribaud;
plus que le fait, c'est la façon qui me déplaît»,
et il n'arrivait pas à retrouver la paix.

85. C'est à ce moment là que Rovinat lui donne
la lettre qu'écrivit le sien cousin.
Baron Roland en a été très étonné
et se tournant vers Rovinat demande

s'il avait su comment tout ça s'était passé
et ce qui est arrivé en chemin.
Et Rovinat rapidement lui répondit:
«Je te dirai ce que je sais de tout ceci»;

86. Et il lui dit comment ils ont trouvé ce vieux,
et qu'après ils se sont mis à dormir.
Roland l'a écouté de toutes ses oreilles:
d'étonnement il s'est presqu'ébaudi.
Après il dit: «Renaud, en disant ça, me prend
pour un poussin enrobé de filasse[15]»;
aussi a-t-il écrit en réponse à Renaud
que ses menaces ne lui font ni froid ni chaud;

87. et que, lorsqu'il avait quitté roi Charlemagne,
assurément il était pris de vin:
et qu'il s'était trompé de cheval et d'épée:
la preuve en est qu'il dormit en chemin.
Puis il disait en conclusion de cette lettre:
«Puisque tu es, cher Renaud, mon cousin,
je ne veux pas avoir avec toi de querelle:
aussi je te renvoie le cheval et l'épée.

88. Mais si tu ne voulais me renvoyer mon bien,
je te démontrerai que ça me peine;
et si tu me voulais encor chercher querelle,
je sais agir, tu sais , et toi, parler;
tu as peu à gagner à la fin avec moi,
car je ne crains sous le soleil personne:
mais, je le sais, tu es un sage et peux comprendre[16]
et mon cheval et mon épée, tu vas les rendre.»

89. Quand Rovinat se fut rendu à Montauban,
de son seigneur apportant la réponse,
aussitôt il posa son glaive dans sa main
et lui rendit Bayard, son destrier.
Baron Renaud s'ébroue comme un lion des forêts,
pour ce qu'écrit le sénateur romain,
et il a renvoyé l'un d'entre ses valets,
appelé Trésoret, afin lui rapporter

[15] On se servait de la filasse, premier résidu du teillage du lin ou du chanvre pour rembourrer les vêtements.
[16] Voir I, 80, 2-3 pour le caractère dantesque de l'expression.

90. qu'il ne désirait pas lui renvoyer l'épée,
ni Velliantin, s'il ne lui promettait
d'accepter de combattre avec lui sur la lice ;
qu'il savait qu'il ne craint ses menaces ;
et que sur le champ clos il voulait l'affronter
à Montauban, concluait-il, en armes.
Trésoret s'en alla trouver baron Roland
et il lui fit sa commission rapidement.

91. Roland qui était homme aussi prudent que noble,
mais très violent quand il était en rage,
si bien qu'alors tenait le monde entier pour vil,
à Charlemagne à rapporté tout ça,
et comment il avait fait une humble réponse,
espérant qu'il avait calmé Renaud ;
que puisqu'en a été sa superbe amplifiée,
il avait décidé de partir le défier ;

92. et qu'il n'avait jamais refusé la bataille,
et n'entendait accepter cette injure.
Charles lui répondit : « Fais comme tu voudras :
si c'est ainsi, il te faut bien combattre. »
Roland a dit à Trésoret : « Va donc trouver
le prince et dis que je crois qu'il divague ;
mais si vraiment il veut que nous allions nous battre,
demain j'irai à lui, que Dieu en soit témoin ;

93. et que comme il a dit, sur le pré il m'attende,
un peu à l'écart du camp des païens. »
Et Trésoret est retourné à Montauban,
et rapporta ce que Roland a dit.
Charlemagne s'arma avecques son neveu[17],
quand il le voit au combat disposé :
vu que si Charlemagne aimait beaucoup Roland,
il haïssait le prince en secret tout autant :

94. aurait Charles voulu que très honnêtement
on le soulage un beau jour de Renaud
et il savait Roland avoir telle puissance
qu'il se disait : « Avec lui, ça peut faire. »
Renaud était un homme nerveux et impatient,

[17] La *Chanson de Roland* affirme déjà que Roland est le neveu de Charlemagne, mais sans expliquer le lien de parenté ; dans la tradition italienne, la mère de Roland, Berthe, est la sœur de Charles.

Charles jamais n'avait eu foi en lui,
et il se méfiait de ses folles colères,
car il lui avait fait mille avanies naguère,

95. et ôté la couronne une fois de la tête:
assurément tout affront se pardonne,
mais toujours son image dans la mémoire reste,
et l'un à l'autre ainsi fait contrepoids.
Charlemagne a pensé à lui faire sa fête,
voyant Roland et sa rage enflammée.
Roland a emprunté et la Courte et Rondel[18],
puisqu'il n'a Velliantin non plus que Durandal.

96. Méridienne et Morgante afin les voir s'en vont
avec Roland et avec Charlemagne.
Et tous les paladins fort lui déconseillèrent
d'autoriser le Seigneur aux quartiers
à défier son cousin, le baron valeureux;
mais nul ne peut contester l'empereur;
et Charlemagne fut vivement critiqué
encore qu'il se fut auprès d'eux expliqué.

97. La Cour au grand complet s'avançait par derrière,
afin de voir ces deux barons se battre.
Morgante leur avait, en homme sage et bon,
déconseillé fortement d'y aller.
Gane avait tout appris et s'en réjouissait
disant: «Je suis certain que Roland va
occire le félon qu'est ce Renaud d'Aymon,
qui a toujours été de mes maux la raison.»

98. D'autres barons de cette cour disaient encore:
«Charles paraît perdre tout jugement:
si Renaud meurt et que le comte est le plus fort,
le pleurera non une fois mais cent;
si le prince donnait à son Roland la mort,
Charles ne sera plus jamais content.
C'est cependant hier que de pays lointains
ils vinrent nous sauver de l'armée des païens,

99. et tout le peuple avait retrouvé allégresse:
or à nouveau il est triste et troublé.
Le roi Herménillon et sa troupe farouche

[18] C'est une habitude! Dès le premier chant (voir I, 17, 1), Roland emprunte au Danois son épée et son cheval.

ne sont partis et cela va leur plaire. »
Voilà ce qu'on disait, de diverses façons :
Toujours est-il qu'à tous l'affaire pèse.
Mais c'est par-dessus tout la cohorte païenne
qui s'en est attristée auprès de Méridienne,

100. et ils lui disaient tous : « De grâce, grande reine,
ne laissez faire une si grande erreur ;
il faut utiliser tout votre savoir-faire,
avec Roland et avec l'empereur :
bien que soit notre foi la foi des sarrasins,
ça nous fait mal, ça nous crève le cœur. »
Méridienne en usant d'un discours convaincant
l'a fort déconseillé à Charles et Roland.

101. Baron Roland n'écoute aucun de ceux qui parlent
et dit : « J'entends voir enfin si je suis
Roland et veux lui démontrer qu'il s'est trompé
en conservant mon cheval et mon glaive :
ce n'est pas que je cherche à lui donner la mort,
mais l'obliger à changer d'opinion. »
Finalement ils ont tellement chevauché
qu'à Montauban le second jour sont arrivés.

102. Renaud suppliait Dieu en ardentes prières
de livrer à Roland cette bataille
(vois quelle race d'homme et quel tempérament !
vois comme il est haubert de fine maille !) ;
« Si je peux l'affronter, dit-il, sur les arçons,
nous verrons bien si nos deux épées taillent. »
Mais quand il vit déjà sur le champ clos Roland,
aussitôt, tout armé, sortit de Montauban ;

103. et il prit Durandal avecques Velliantin,
en se disant : « Si m'abattait Roland,
le cheval et l'épée, c'est à lui qu'ils iraient. »
Herménillon, par ses espions sachant
que venait d'arriver le fils du roi Pépin,
et la raison, lui envoya un messager ;
et dit à l'empereur que si cela lui va,
il désire venir regarder ce combat.

104. Charles lui répondit en grande politesse
que vienne Hermenillon, si ça lui plaît.
Il vint et avec lui amène peu de gens
par courtoisie et par modération.

Charlemagne le vit avec contentement,
et se plaça sur sa gauche toujours,
bien que le roi païen ne l'ait pas accepté,
mais Charles poliment le lui a demandé.

105. Baron Renaud arrive et Richardet se tient
à ses côtés et le roi d'Angleterre[19],
qui lui avait déconseillé cette entreprise
et de faire à Roland cette querelle:
il embrasse Roland aussi fort qu'il le peut;
puis il embrasse Olivier et Morgante;
à Méridienne il fit tous les honneurs qu'il put,
vu qu'il ne les avait encore jamais vus.

106. et puis Astolph a dit: «Ô notre Charlemagne,
comment peux-tu commettre telle erreur?
Tu n'y gagneras pas, à mon avis, grand chose,
et tu ne sais combien tu perds d'honneur:
si jamais tu perdais un compagnon si bon
que l'est Renaud, ce serait grand malheur;
et si c'était ton cher neveu que tu perdais,
ensuite tes deux joues en sang tu les mettrais.

107. Qu'est-ce que c'est que ça? Si petite querelle,
née de deux mots, jamais ne se pardonne?
Ô Charlemagne, ô empereur digne et fameux,
ceci n'est juste entreprise, ni bonne;
par Dieu tu as passé les bornes du bon sens.»
Charles disait dedans lui: «Ma couronne,
ne me l'ôtera plus de la tête Renaud»
et il est demeuré ferme dans son propos.

108. En cependant Roland s'approche de Renaud,
et dit: «As-tu, cousin, toujours envie
de te battre avec moi? Si tu veux, prends du champ,
comme il te plaît: les défis sont lancés.»
Baron Renaud ne lui fit pas d'autre réponse
que de volter vite son destrier.
Charlemagne disait: «Je ne suis pas content.»
Paroles du dehors, et non pas du dedans.

109. Jamais il ne se vit un faucon pérégrin,
ou autre oiseau, volter si destrement,
que ne le fit Renaud avecques Velliantin,

[19] Astolphe.

ou que Roland ne fit avec Rondel.
Fut tout émerveillé le grand roi sarrasin
de cette action fière et vaillante et belle.
A Velliantin baron Renaud fit tourner bride,
comme le comte fait, que l'éclair va moins vite.

110. Ils s'étaient écartés d'un demi-mille au moins,
et revenaient avec si grande fougue,
que pleins d'admiration les sarrasins disaient:
«Certes la foudre a moindre agilité:
si ceux-ci sont connus de l'entier univers,
c'est bien normal, et que Charles les prise»;
Herménillon sur eux tenait fixés les yeux,
car il lui semblait voir un acte prodigieux.

111. Mais ce Dieu qui gouverne et la terre et les cieux,
montra qu'Il est de justice la source
et quel amour Il porte aux serviteurs fidèles.
Pendant que va Velliantin vers le comte,
on lui voit tout à coup se hérisser le poil,
et retourner sa tête vers Renaud,
tout comme s'il avait son seigneur reconnu
et d'aller contre lui il se fut retenu.

112. Renaud cria: «Qu'est-ce que c'est que cette histoire?
Retourne-toi. Que fais-tu, grande rosse?»
Roland tout aussitôt a rejeté sa lance[20].
Alors parut sur le rivage[21] un lion:
lequel, lorsqu'il se fut à tous manifesté,
a suscité étonnement chez eux;
et le noble animal de Roland s'approcha
et dans sa direction une patte leva;

113. dans cette patte il y avait une missive,
qu'avait Maugis à Roland envoyée.
Roland s'en est saisi avecques sa main droite,
et l'ayant lue, sourit d'un air moqueur.
Renaud qui a l'esprit en colère et troublé,
est descendu soudain de Velliantin;

[20] Il faut comprendre, selon moi, qu'il met fin au duel à la lance, joute courtoise qui normalement ne se terminait pas par la mort de l'adversaire, pour saisir son épée et tuer Renaud. Probablement parce que ce dernier a insulté son cheval!

[21] Le château de Montauban, dans l'épopée italienne, se trouve au bord de la Gironde. C'est Maugis lui-même qui l'a construit avec l'aide des démons, ses complices.

il vit le lion, qui lui sembla un drôle d'être,
et Roland qui avait à la main cette lettre.

114. Rempli d'étonnement, il alla le trouver.
Roland se mit à lui dire de loin
comment Maugis s'était de tous les deux moqué,
et aussitôt lui dit toute l'histoire:
et qu'ils avaient failli faire par leur folie
que l'un des deux ne le payât très cher.
Dés que Renaud eut pris connaissance du pli,
au comte son cheval et son épée rendit;

115. et il remercia Dieu, juste et impérissable
qui avait fait pour eux ce grand miracle;
et il dit: «Maintenant, pardonnez-moi, cousin,
Charles, vous tous, car j'ai beaucoup péché.
Mais Notre Jésus Christ, humble et compatissant,
m'a éclairé, je le vois, à la fin!»
Regardant où le lion leur était apparu,
ne le revirent plus, qu'il avait disparu.

116. Roi Charlemagne et ses barons avaient bien vu
comment Maugis leur avait fait connaître
que c'était lui, ce vieux chenu que vit Renaud,
et qu'il avait échangé leurs chevaux;
et il remerciait Dieu qui avait fait en sorte
que ces barons ne se donnent la mort.
Herménillon, qui avait vu tout clairement,
ça lui parut un grand miracle évidemment;

117. et il a commencé à critiquer Macom
en se disant: «Tu es faux sûrement
et celui qui nous a envoyé ce lïon,
est le vrai Dieu, le Père Tout-puissant:
que je t'ai toujours fait sacrifice ou prière,
ma vie durant, ça me rend tout dolent;
quoi qu'il en soit, c'est Christ que je veux adorer»;
et il a commencé sur Charles à pleurer:

118. «Ô Charles fortuné, ô notre Charlemagne,
sur vous vraiment toute grâce descend,
d'après ce que je vois maintenant, de Jésus;
je vois qu'il fit ici un grand miracle,
qu'il donne récompense à ses bons serviteurs,
que Macom est faux, comme qui y croit:

ô digne Charlemagne, c'est dès aujourd'hui même
que je veux de ta main recevoir le baptême. »

119. Et Charles d'embrasser avec grande affection
le roi, lequel semblait déjà changé
dans ses traits et rempli de grande contrition ;
et dit : « Oh ! Christ, sois à jamais béni !
Si tu veux être baptisé, Herménillon
allons au fleuve, il est tout prés d'ici »,
et c'est ainsi qu'enfin au fleuve ils sont partis,
et il le baptisa comme ils font d'habitude.

120. Ainsi fut baptisé le roi des sarrasins
et baptisé le fameux amirante,
celui qui est parti assiéger Montauban,
comme j'ai dit, nommé Lionéphant ;
et si quelque païen ne veut être chrétien,
il peut toujours retourner au Levant.
Charlemagne à Paris en grande joie retourne,
où avec ses barons dans les fêtes séjourne.

121. Mais ce traître de Gan, qui avait pris la fuite
hors de Paris et se tenait caché,
quand il apprit comment avaient tourné les choses,
dedans son cœur eut extrême douleur ;
et il chercha comment il pourrait trahir Charles ;
ni jour ni nuit ne trouvait le repos :
il entend qu'à la Cour se font de grandes fêtes,
et cette chose-là plus qu'une autre l'embête ;

122. il y pense et repense et calcule sans cesse
où il pourrait le mieux mettre la queue,
ou bien en quel endroit il tendra son filet ;
d'ire et de rage, il se ronge lui-même.
À la fin cependant, Ganelon décida
et arrêta, en son fort intérieur,
d'embrouiller Carador, autant qu'il le pourra,
de façon qu'un certain scandale en résultât.

123. Et le traître a écrit les paroles qui suivent :
« Ô Carador, je suis pour toi très triste
que ton enfant, plus belle que soleil, en France
tu l'aies mandée faire la courtisane,
qu'elle est déjà enceinte, et je suis désolé
que soit déshonoré ton sang royal.

Qu'est-ce qui t'a donc pris pour envoyer icelle
parmi des étrangers, elle si jeune et belle ?

124. Et dans toute la France tout le monde répète
que cette tienne enfant est devenue
maîtresse d'Olivier, pire que courtisane.
Où est ta gloire, et ta réputation ?
Où est ta renommée, jadis si répandue,
quand l'a tant outragée ta descendance ?
Je t'ai dit là sur ton enfant la vérité.
Si tu es sage, à toi revient de décider. »

125. Ensuite il a donné la lettre à un courrier
qui sans tarder partit chez Carador,
et qui en peu de temps accomplit ce voyage,
et présenta à Carador la lettre.
Carador entendit la honte de sa fille,
et jamais n'eut aussi grande douleur ;
et la reine sa femme en fut très affligée,
parce qu'elle estima qu'on l'a fort abusée,

126. et déplora le sort navrant de son enfant,
disant : « Hélas ! Pourquoi t'ai-je envoyée,
puisque cette inconduite a été révélée ?
Quand tu étais ici, j'en eus soupçon,
car déjà me sembla les araignes tisser
leur trahison ; mais pourtant ne pensais
que tant d'ingratitude auraient montré ces gens.
Qui vite s'est trompé, longuement s'en repent[22].

127. Ô mon cher Carador, combien de lassitude,
combien d'ennuis, combien de longs efforts
avons-nous supportés, ça se sait sans le dire,
pour l'élever depuis son plus jeune âge !
Puis la livrer en proie à ces gens ennemis,
remplis de dol, de ruse et de traîtrise.
Tu ne reverras plus ton enfant adorée ;
et si elle revient, sera déshonorée. »

128. Ces mots ont transpercé complètement le cœur
du pauvre père, qui ne savait quoi faire
afin de recouvrer sa fille et son honneur,
car à cela ne voit que bien peu de remèdes.
Pourtant après beaucoup de soupirs et douleurs,

[22] Loc. prov.

avec sa femme, ont décidé ceci :
ils allaient envoyer Végourte le géant
afin de protester contre un affront si grand ;

129. et dire qu'il devait leur renvoyer leur fille,
et que s'il est empereur juste et bon,
il doit être indigné de cette triste affaire,
que d'Olivier elle soit la maîtresse,
chose de quoi toute la France jase ;
que le géant est venu de sa part :
que sur-le-champ on doit lui rendre Méridienne,
et puis lui renvoyer la sienne armée païenne ;

130. et que s'il peut un jour se venger de cela,
il le fera, même par tout moyen
mais attendra l'heure et le lieu en homme sage[23].
Le féroce géant ne traîne pas :
et tout de suite il harnacha la sienne alfane,
vite sortit du royaume païen,
se munit de sa fronde et de tout son fourbi
et rapidement fut chez Charles à Paris.

131. Tout le peuple accourut afin d'apercevoir
ce géant qui était démesuré :
Morgante n'aurait pu être son écuyer.
Alla trouver dans la grand'salle Charles
et en usant de mots arrogants et grossiers
le salua de façon peu commune :
« Que Macomet te frapp', car t'es qu'un imposteur
et t'es qu'un déloyal et injuste empereur.

132. Grand Charles, mon Seigneur m'envoie afin d'te dire
que sur-le-champ tu dois m'rendre sa fille
et tous ces gens du peuple de Macom
qu'il t'envoya, et sans faire d'histoires ;
et le comte Olivier, cet infâme ribaud,
avec mes mains j'le pendrai par le cou :
et je vais faire tout comme i' m'a commandé,
et je le punirai de tout son grand péché.

133. Il a été écrit au bon roi Caradore,
ô Charl', ô Charl' (et il secouait la tête),
par quelqu'un de ta cour (que tu ne peux l'nïer),
dessus sa fille, histoire déshonnête :

[23] *Comme qui pour nuire attend le jour et l'heure* (Pétrarque, *Rime*, II, 4).

tu n'aurais certes dû la traiter comme ça.
Ce que je dis est chose manifeste :
ton Olivier la tient comme une concubine,
cette tant respectable et noble sarrasine.

134. Voici[24] qui n'est ce qu'il aurait pu espérer ;
Voici qui n'est la courtoisie de France ;
Voici qui n'est égal à l'honneur qu'il t'a fait ;
Voici qui n'est d'un empereur usance ;
Voici qui n'est conforme à justice et devoir ;
Voici qui n'est signe de bienveillance ;
Voici qu'elle n'est plus fille qui soit à nous,
puisqu'elle est devenue concubine pour vous.

135. Voici qui n'est vraiment ce qu'a promis le comte,
quand il quitta le règne avec les autres. »
Cependant qu'il parlait, il secouait le front :
il paraissait plein de rage et fureur.
Charles en s'entendant reprocher telle honte
lui dit : « Ambassadeur digne et fameux,
par le nom de ce Dieu que tout chrétien adore,
de ce que tu me dis, tout m'est obscur encore :

136. j'ai eu beau agiter en tous sens[25] tes propos,
je ne vois toujours pas ce que tu veux.
C'est pourquoi je te dis ceci pour commencer,
en homme qui n'est pas au fait des choses :
ton grand Seigneur, illustre et valeureux,
je le tiens pour ami vrai et très cher ;
à sa fille j'ai fait, autant qu'il faut, honneur,
je te le dis, sur ma couronne, en empereur.

137. Et Olivier non plus ne lui fit manquement,
à ce que je sais, secret ou public ;
si c'était arrivé, j'en serais mécontent :
ce ne serait juste et digne merci. »
Olivier a crié, en le voyant si arrogant :
« Ô Empereur, tu en supportes trop !
Qu'est c'qu'il va raconter, ce traître, ce ribaud ? »
Et de même criaient le Danois et Renaud.

[24] L'anaphore, procédé très courant dans la poésie épique populaire italienne, est souvent utilisée par Pulci, notamment pour exprimer la douleur. Mais ici on peut aussi y voir l'expression de la stupéfaction.
[25] Litt. : « chercher dans le monde entier... » Expression proverbiale.

138. Méridienne, assistant à tout ça, n'évita
que sur ses traits apparaisse son trouble,
quand elle a entendu qu'on parlait de sa faute,
qu'elle croyait ce secret bien caché :
« Sauf le respect dû à Sa Majesté mon père,
a-t-elle dit, il parle comme un sot :
parce qu'en cette cour, constamment j'ai été,
par Olivier plus que tout autre, respectée ;

139. que le roi Carador se plaigne maintenant
de ça, vraiment, j'en suis tout étonnée. »
Olivier dit : « Pourquoi qu'nous en supportons tant ? »
Il empoigna tout à coup Hauteclaire ;
mais vite la lui a prise le sage Naimes,
en disant : « Ce n'est pas ce qu'il faut faire :
ce géant de nature est peu évolué
et pour ça parle avec hauteur et vanité.

140. Il ne faut, Olivier, comparer leur nature
avec la nôtre au plan de la fierté,
vu que ne convient pas une telle mesure,
pas plus que n'y convient leur dimension.
Leur ambassadeur doit parler sans avoir peur :
il faut toujours être avec lui courtois. »
De patience, n'en a pas eu beaucoup Végourt
et celui-ci sur Olivier bien vite accourt.

141. Comme un dragon il s'est jeté sur ce dernier,
et de sa hache, il lui donna un coup,
croyant lui cabosser et la chair et les os.
Mais Olivier se jeta de côté.
Charlemagne fut vite enlevé de son trône.
Mais Morgante lui a fait une prise,
et courut l'enlacer de son bras à l'instant[26],
bien que Végourte fut un homme très puissant.

142. Végourte l'attrapa par en dessous les bras.
Or qui eut vu ce couple de géants
ensemble s'affronter en ce lieu face à face,
aurait montré sur ses traits sa stupeur.
Mais Morgante finit par le jeter à terre,
tant qu'il a fait s'esclaffer tout le monde :

[26] À noter l'hystéron protéron, une figure de style fréquente chez les poètes épiques italiens. Elle est utilisée pour traduire la vitesse : le résultat précède l'action.

parce que quand il l'eut sur le sol culbuté,
il sembla que sur terre une tour ait chutée ;

143. et il a dans sa chute bousculé le Danois,
et le Danois lui est tombé dessus.
Roland en a bien ri ainsi que le marquis ;
mais Naimes vite a conseillé à Charles
que se lavent ceux-ci d'aussi graves offenses.
Alors Végourt s'est remis sur ses pieds,
et quand fut relevé, il a crié très fort,
défiant les paladins dans un combat à mort.

144. Olivier dit : « Est c'que tu s'rais ce Briarée,
celui de Zeus, ou cet illustre Ephialte[27],
ou au temps d'autrefois c't glorieux Campanée[28] ?
Mais maintenant, ô géant orgueilleux,
c'est moi qui te défie, mêm' si t'étais Antée[29].
Notre empereur, puissant et renommé,
qu'il l'autorise, et je serai ton adversaire ;
fais-moi le pire, après, que tu pourras me faire. »

145. Ah ! Olivier, l'amour t'échauffe la poitrine,
car fait toujours son courageux qui aime :
ne te ferait pas peur le dieu Mars lui-même,
à condition que ta dame te voit.
Végourte dit : « Par Macomet, c'est lui qui est,
plus que tout autr', celui que j'veux me faire. »
Olivier sur-le-champ est parti pour s'armer,
qu'avecques ce géant il se veut affronter.

146. Morgante n'a pas pu plus longtemps le souffrir ;
à Charles dit : « Ô empereur, j'éclate
si je ne le fais pas de ma main mêm' mourir.
Laisse-moi du battant sonner matines :
au premier coup je vais si bien te l'étourdir,
qu' tu penseras qu'il aura bu d'l'opium. »
Charles lui répondit, mais on n'a rien compris,
tant était tout le monde en pleine frénésie.

[27] Deux des géants qui défièrent Jupiter. Briarée avait cent bras et tenait cinquante épées et cinquante boucliers dans ses mains. Jupiter foudroya le premier et le second fut frappé d'une flèche par Apollon.
[28] Un des sept rois qui assiégèrent Thèbes : il défia Jupiter et Jupiter le foudroya.
[29] Un autre géant, qui fut tué, lui, par Hercule.

147. On ne pouvait tenir Morgante encore en laisse :
il n'attendit la réponse de Charles,
mais sur-le-champ il a abattu son battant ;
le fier Végourt se lance sur Morgante.
Or qui eut vu jouer ici à la sonnaille[30],
n'aurait pu s'empêcher rire à son aise :
l'un avec son battant, et l'autre, sa cognée,
des pêches s'envoyaient qui n'étaient point gâtées.

148. Ce n'était le moment d'utiliser la fronde :
certaines fois, s'entendait un tel coup,
quand Morgante faisait retomber son battant,
que ce Végourt rentrait dans sa coquille,
et en retentissait la salle toute entière ;
mais de sa hache, il ôtait chaque fois
un bon copeau du dos du robuste Morgante,
vu qu'était grandement féroce ce géant.

149. Olivier s'en revint tout armé à la salle
et il voulait affronter ce Végourte,
mais quand il aperçoit Morgante qui abat
le grand battant, que tous deux se bâtonnent,
sans peine il se retient en suspendant son aile[31],
car il n'est temps de se mêler à eux.
Criait le grand Végourte et Morgante criait,
tant qu'au bruit de leur voix tout le monde tremblait.

150. Et l'on n'a jamais vu des lïons irrités
gronder si fort, faire si vif assaut,
ni deux dragons tant enflammés l'un contre l'autre :
hache et battant incessamment se lèvent ;
mais parfois arrivait que tombent dans le vide
les coups, et font un trou dans les carreaux.
Et deux heures durant, ou plus, tous deux se sont
frappés, mais redoublait du grand battant le son.

151. Bien que Végourte ait eu taille beaucoup plus haute
que grand Morgante, il n'était le plus fort.
Et il avait déjà toute rouge la peau ;
toute la Cour était là à les voir.
Morgante, à un certain moment, frappa Végourte

[30] Voir II, 11, 3.
[31] C'est encore une image tirée de la fauconnerie, celle de l'oiseau qui suspend son vol avant de plonger sur sa proie.

bien décidé à lui donner la mort,
et de son grand battant sur sa tête cogna
si fort que dans la mort Végourte s'écroula.

152. Et a semblé l'effondrement de cette tour,
que s'effondrait le grand mât d'un navire :
il fit trembler la terre, ce gros compagnon-là,
la salle aussi, tant chuta lourdement ;
ce qu'il toucha, murs et plancher, il le brisa
et il cassa une poutre maîtresse,
si que les soliveaux par dessous s'effondrèrent
et que beaucoup de gens par dessus lui tombèrent.

153. Ainsi mourut cet orgueilleux ambassadeur,
et ne revint avecques la réponse.
Cependant Méridienne en eut quelque douleur ;
mais Olivier en fut très satisfait.
Tout cela déplut fort à Charles l'empereur,
bien qu'il le tint au fond du cœur caché,
car malgré tout Végourte était ambassadeur,
et il se juge ingrat vis à vis Carador,

154. Celui-ci espéra en vain pendant longtemps
que puisse un jour sa fille revenir.
Laissons ces gens et retournons à Ganelon
qui n'a pas vu son dessein réussir ;
et il envoie à Charlemagne un messager,
ce que je veux au chant suivant vous dire ;
car je le sais, j'ai trop traîné, je vous ennuie.
Que le Christ vous soit et salut et appui.

CHANT XI

Invocation (1). Ganelon revient à Paris et la vie reprend son cours. Mais Renaud, s'estimant offensé par Charlemagne, quitte Paris avec Astolphe et Richardet et se fait bandit (2-23).

Tous trois décident de participer sous un déguisement à un tournoi organisé par Charlemagne. Astolphe, capturé par Gan, est condamné par Charlemagne à être pendu. Calvaire d'Astolphe. Il est délivré au dernier moment par Renaud (24-108).

Ce dernier s'empare de Paris. Charlemagne s'enfuit et est recueilli par Aude la Belle. Puis Renaud s'apaise et Charlemagne retrouve son trône (109-133).

1. Ô Pélican sacré qui au prix de ton sang[1]
nous a sauvés de la bête cruelle,
du venin sécrété par le ver pestifère,
et puis goûta au vinaigre et au fiel,
si que s'évanouit ta douloureuse mère ;
mande à mon aide Archange saint Michel,
pour me faire gagner le prix de la victoire[2],
et puisse continuer cette honorable histoire.

2. Ganelon écrivit à Charles ce qui suit :
« Que t'ai-je fait, ô mon empereur Charles ?
Je n'ai jamais commis fraudes ou félonies :
pourquoi supportes-tu que l'on m'écarte ?
Je t'ai toujours servi : hé bien vrai ! j'en profite…
Tu montres en cela être un ingrat,
et sans prêter l'oreille à mes raisons consens
que soient mes ennemis de mes malheurs contents[3].

3. *Le jour où à Paris j'ai occupé la place*[4],
comment savoir qui était dans la ville,
et que s'il s'y trouvait des gens d'une autre race,
tu y avais vu, toi, Roland caché.
Afin de m'opposer à leur folle violence,
j'ai couru à la place, et crus bien faire.

[1] Le pélican est un symbole du Christ : voir le Bestiaire (XIV, 51, 1-2).
[2] Il s'agit de la victoire sur le Mal, c'est à dire du salut de l'âme de Pulci… ou des lauriers du poète.
[3] C'est un thème récurrent des Psaumes : XII, XXIV, XXIX, XL.
[4] Il s'agit de l'épisode du chant X (13-14) à la suite duquel Ganelon avait été obligé de quitter la cour. Le texte de cette strophe, très obscur, a défié les commentateurs.

Comment aurais-je su si tu t'étais trompé
ou si c'était quelque complot dans la cité ?

4. *Jamais Renaud n'a accepté d'être attentif*
à mes raisons, mais se mettant en rage
il ne savait que menacer de me tuer:
me suis enfui, car je craignais la mort.
Toi, tu vis dans la joie; moi, je vis le martyr;
pourtant longtemps j'ai été à ta Cour
au nombre des barons et dans ton grand Concile:
ores tu m'as chassé, envoyé en exil.»

5. Charlemagne avait lu cette lettre en pleurant,
car il aimait beaucoup son Ganelon;
et parce qu'il tenait tout ce qu'il écrivait
pour chose sûre, il lui a répondu
ceci: «Ton départ, Gan, je ne l'ai pas voulu
et ton éloignement me pèse fort.
Reviens quand tu le veux, en ami bien aimé,
comme toujours tu l'as été au temps passé.»

6. Ganelon retourna comme l'écrivait Charles.
Charles l'a retrouvé, très volontiers,
et il courut, quand il le vit, pour l'embrasser:
«Heureux de te revoir, Gan de Ponthier.»
Gane comme Judas l'embrassa sur le front.
Renaud disait au marquis Olivier:
«Tu vois que Charlemagne accepte qu'il revienne:
nous voilà retournés à de l'histoire ancienne.

7. Je veux que Charlemagne, il me coupe la tête,
si ce n'est Ganelon qui a écrit
à Carador pour qu'il envoie l'ambassadeur:
comment peut-il soutenir son regard?
Mais il pourrait le mettre en un si grand péril
que de douleur un jour en pleurera.»
et le pensait aussi le marquis et Roland;
et à la Cour ça se disait en murmurant.

8. Mais c'est comme une loi que toujours la Fortune
jouit de voir évoluer les choses,
et tourne tout le temps, ainsi que fait la lune[5];
quand il parait que peut reposer Charles

[5] La lune et la Fortune: une vieille assimilation, du roman de la rose à Dante...

sans quelconque danger jamais plus redouter,
des roses jouissant sans leurs épines,
et joutes et tournois jour après jour donnait,
et tous ses paladins, les voyait satisfaits;

9. certain jour aux échecs Olivier de Bourgogne
dans une loge avec Renaud jouait;
ils en vinrent tous deux à chicanes de jeux;
et tant chacun en parlant s'échauffait
que le comte Olivier dit à Renaud d'Aymon:
«Parfois tu as moins de cerveau qu'une oie,
et tu défends toujours tes erreurs en criant.
Sans doute m'as-tu pris pour un de tes servants.»

10. Renaud lui répondit: «Peut-être que tu croies,
que, comme Méridienne est avec nous,
moi, je vais t'épargner?» Et chacun de passer
d'une parole injurieuse à une autre,
jusqu'à ce qu'Olivier lève sur lui le poing:
la demoiselle a arrêté sa main;
et Renaud se leva immédiatement.
Mais Olivier non plus n'attendit un instant:

11. il courut sur-le-champ se mettre son armure;
rejoint Renaud et tire son épée.
Renaud l'avait aussi tirée de la ceinture;
mais Roland s'est alors interposé
et Méridienne avait si peur qu'elle en tremblait;
et Charlemagne a menacé Renaud:
«Chaque jour à la Cour tu nous mets du désordre,
tu me respectes peu, et tu as toujours tort.»

12. Et Renaud, qui était vraiment très irrité,
à Charlemagne a dit: «Charles, tu mens,
car c'est lui qui a tort et il m'a menacé.»
Charlemagne criait à tous ses gens:
«Débrouillez-vous, prenez rapidement cet homme;
sinon, vous en aurez grand châtiment.»
Baron Renaud disait: «Hein, que nul ne me touche,
car de lui il croira que je chasse les mouches.»

13. Baron Roland a vu son cousin mal barré,
et lui a dit: «Prends-en donc ton parti;
va-t'en à Montauban, c'est cela, mon conseil,
puisque je vois Charlemagne en furie,
et ne voulant savoir qui a raison ou tort.»

Baron Renaud s'est prestement enfui;
il monte sur Bayard, obéit à Roland,
et chevaucha en direction de Montauban.

14. Charlemagne à Roland a fait de grands reproches
pour ce qu'il l'a poussé à se sauver,
disant: «Ce traditeur, comment qu'il m'a traité
qu'il n'est de jour où ne m'a démenti[6]!
Mais un jour à mon tour je rirai bien de lui.»
Il fit venir aussitôt son conseil
et dans une précise et belle allocution
leur demanda comment traiter le fils d'Aymon.

15. Roland lui dit: «Si tu m'en crois, tu feras ça:
laisse-le donc cuver son arrogance,
et tu l'auras plus tard à genoux devant toi
et nous ferons qu'il supplie ta clémence.»
Charles lui dit: «Jamais je ne ferai cela:
de me contrer qu'il n'ait plus l'insolence:
je le pourchasserai jusqu'à ce qu'il périsse
et plus jamais n'entends à ma cour le tenir.»

16. Naimes finalement a donné son avis:
qu'il convenait le bannir de la Cour,
pour que nouveau péril encore ne survienne,
car un malheur pourrait en découler;
et il disait: «Dans tout le peuple il se murmure
que doit venir une autre armée païenne,
et il pourrait peut-être alors se soulever,
car Renaud est aimé beaucoup dans la cité.»

17. Baron Astolph voulait qu'il ne soit pas banni,
mais qu'il soit pardonné complètement;
mais Olivier a dit le contraire d'Astolphe,
si bien qu'Astolphe en fut tout indigné;
et Charles décida que l'on s'arrêterait
au bannissement conseillé par Naimes.
Ganelon n'avait dit qu'une seule parole:
«Puisqu'il t'a contredit, pends-le donc par le col.»

18. Comme Astolphe ne voit désormais nul remède,
et que Renaud est par Charles banni,
il a quitté la Cour sans traîner plus longtemps:
à Montauban il se rendit pour dire

[6] La phrase peut être construite de plusieurs façons, mais le sens général est clair.

que l'on avait pensé venir l'y assiéger,
puis qu'on a décidé de le bannir;
et rapporta ce qu'avait dit à Charlemagne,
comme étant son avis, ce traditeur de Gane.

19. Renaud milliers de fois fit serment devant Dieu
qu'il tirerait vengeance quelque jour
de cet être trompeur, inique et malfaisant,
si ne lui est avant ôtée la vie;
et ensuite il a dit: «Mon bien-aimé cousin,
tu m'aimes bien, tu dois donc m'écouter:
partout dans le pays, je veux que nous volions,
et que tous deux menions vie de mauvais garçon;

20. et si saint Pierre, on le trouvait sur le chemin,
qu'il soit pillé et passé par l'épée;
et Richardet aussi, qu'il fasse malandrin.»
Astolphe dit: «Qu'est-ce que l'on attend?
Moi, je dépouillerais Othon[7] pour un denier.
Demain il faut les routes attaquer:
que ne soit épargné ni parent ni copain[8],
et qu'on partage après le butin et le gain;

21. si passaient en ces lieux avec sa compagnie
la sainte Ursule l'ange Gabriel,
celui qui fit l'Annonce à la vierge Marie,
qu'il soit pillé et son manteau volé!»
Renaud lui répondit: «Si à ma foi me fie,
Dieu t'a mandé parmi nous, mon cher frère.
Tu me plais fort et tu es sage, or je le sais.
Au milieu des forêts, déjà je me voudrais.»

22. Maugis était présent et pensait lui aussi
qu'on devait faire ainsi qu'il avait dit.
Celui-ci rassembla un ramas d'étrangers:
s'il sait banni quelqu'un, lui donne asile;
des gens qui avaient tous mérité le gibet,
à Montauban, et ça lui coûtait gros,
leur donne des habits, leur refait un harnois,
tant qu'il en rassembla quantité en un mois.

23. Il maintenait tout le pays dans l'épouvante;
on entendait tous les jours quelque horreur:

[7] Son propre père!
[8] *et il n'épargne ni ami ni parent ... Il Fiore,* 139, 11, éd. G. Cantini, Milano, 1984.

« Un tel a été tué dans une forêt sombre :
on lui prit vingt byzantins[9]. » « Cent à l'autre,
pas très loin de Paris, tout près des murs[10]. »
Tu peux penser si Gane était content
que de Charles la rage aille toujours croissant,
jusqu'à vouloir aller assiéger Montauban.

24. Et pour mettre Renaud encor plus en colère,
Ganelon dit un jour à Charlemagne :
« Ce ribaud tient la Cour dans le désœuvrement
en conduisant des bandits sur les routes.
Je te donne un conseil que je crois raisonnable :
il conviendrait préparer un tournoi
pour distraire la Cour et les populations
et montrer qu'on ne tient de Renaud aucun compte. »

25. Charles, ça lui a plu ce que Gane disait,
et il fit proclamer dans tout Paris
qu'un certain jour il se ferait certain tournoi,
et que pourraient venir ceux qui voudraient.
Toute la Cour en eut grande satisfaction.
Gan pour pouvoir préparer toutes choses
et montrer en cela sa bonne volonté,
mit sur le coup Griffon de la Hautefeuillée :

26. cet homme appartenait au parti de Mayence.
Roland avait abandonné la Cour.
Gan lui dit : « Ô Griffon de si grande puissance,
puisqu'est absent Renaud, qui est banni,
des autres preux tu dois accepter cette danse ;
quand à Roland, on ne sait où il est. »
Et Griffon répondit à son digne seigneur :
« J'agirai de façon que je vous fasse honneur. »

27. Arriva le tournoi avec le jour fixé ;
et l'empereur a ordonné de prendre,
pour honorer celui qui l'aurait mérité,
un beau brillant, très riche et magnifique,
qui dans un anneau d'or se trouvait enchâssé.
Une foule arriva de tout le règne ;
sont venus au tournois quantité de barons ;
en lice se montra en premier ce Griffon.

[9] Monnaie d'or de Byzance.
[10] Ageno rattache ce vers au vers 2 : « *on entendait tous les jours quelque horreur* »

28. Renaud un certain jour nourrissait son faucon;
voici venir le sien cousin Maugis,
et quand fut près de lui, en riant il lui dit:
«Tu ne sais pas que l'on joute à Paris?
Je pense que tu dois absolument t'y rendre
incognito, sous un déguisement,
et tu te porteras une barbe de foin,
afin que tu ne sois reconnu par aucun.»

29. Tout entier de Renaud le cœur s'est enflammé,
et il alla vite se mettre en quête
de vêtements, d'un armement et d'un cheval,
et dit: «Je veux emmener Richardet
ainsi que le fameux seigneur de l'Angleterre.
Alard restera là par précaution.»
Ils ont tout arrangé et le jour qui suivit,
sans être reconnus, partirent pour Paris.

30. Les paladins avaient depuis toujours coutume
de quitter leurs chevaux chez les Gauthier[11],
ou bien chez don Simon[12], un de leurs amis chers:
cette fois ont trouvé un autre hôte,
en dehors de Paris et qui était très pauvre:
ils descendirent là et y laissèrent
leurs destriers pour esquiver tout méchant piège;
et l'hôte, on l'appelait le sieur Bartholomée.

31. Et puis baron Renaud envoya Richardet
sur la place, afin voir ce qu'ils faisaient.
Et Richardet portait une bande en travers
de son bliaud et sur son palefroi,
et à un autre endroit, une belle guirlande
de fleurs, couvrant à peu près sa poitrine[13];
et son bliaud était fabriqué en drap blanc,
et nul ne l'avait vu jamais auparavant.

32. À son cheval il avait mis une guirlande
à la testière, et une autre à la croupe,
faite de fleurs variées car on est au printemps,
et le caparaçon est tout en jaune.

[11] On peut penser qu'il s'agit de Gauthier de Moulihon, un paladin mais de peu d'importance, cité en I, 10, 4.
[12] Ce don Simon est dans l'*Orlando*. On n'en entendra plus parler.
[13] Le texte ne permet pas, à mon sentiment, de dire s'il s'agit de la poitrine de Richardet ou de celle du cheval.

Et il voit le tournois qui était commencé:
ne peut s'empêcher d'entrer dans la danse;
le premier qu'il combat, l'abat sur le terrain,
et de deux et de trois, et de quatre et de cinq.

33. Ensuite il s'en alla, retourna chez son frère
et il lui dit ce qu'au camp il a fait.
Et Renaud qui était tout armé comme lui
avec Astolph est parti aussitôt;
tous les gens s'arrêtaient afin le regarder,
car il semblait très doué pour les armes.
Olivier est déjà arrivé sur le champ,
et à manier la lance se montrait fort ardent.

34. Renaud en arrivant donna à son Bayard
un coup au flanc avec ses éperons;
vint pour le rencontrer le marquis si gaillard;
ne se sont reconnus les deux barons;
deux formidables coups, sans montrer nul égard,
à mi-parcours, se donnent les champions:
et chaque lance en l'air sous le choc s'envola,
mais l'un à l'autre ils se sont faits peu de dégâts,

35. si ce n'est qu'à genoux tombent leurs destriers,
et en tombant se délace le heaume
de notre paladin, le marquis Olivier,
si bien qu'il découvrit tout son visage.
Baron Renaud le vit et forma le projet
de le tuer, et de fuir en vitesse;
pourtant il se retint pour un meilleur parti.
Olivier se remit sur ses pieds, fort marri.

36. Alors Renaud a pris une seconde lance
et il fit faire au cheval demi-tour;
il vit venir à lui un certain Mayençais,
qu'on appelait par le nom de Frasmond;
avec sa lance il le frappa dessus l'écu,
le jette à terre et en jette un second,
c'est-à-dire Griffon, l'homme à la grande puissance,
celui qu'a envoyé Ganelon de Mayence.

37. En cet endroit joutait le seigneur d'Angleterre,
et jette au sol et l'un et puis cet autre:
il en a étendu quantité sur la terre.
Renaud voulait retrouver Ganelon:
il le voit tout à coup et il lance Bayard;

ayant rejoint ce vilain traditeur,
afin le liquider, s'il le pouvait, d'un coup,
il a cherché toucher la visière du heaume :

38. Gane se tortilla tout entier sur l'arçon ;
la lance se cassa subitement
et son fort destrier, appelé Foufélon,
s'est accroupi, si Turpin point ne ment.
Et lorsque fut tombé à terre Ganelon,
vite l'ont entouré beaucoup de gens
du parti de Mayence accourus pour l'aider,
et avec son cheval ceux-ci l'ont relevé.

39. Tous ceux qu'a combattus Renaud cette journée,
tous, il les a renversés sur le sol ;
Ce chevalier tant valeureux, Aude la belle
de tout le jour, ne l'a quitté des yeux ;
et tous les chevaliers qui avec lui joutèrent,
leur lance, oui ! des tiges de fenouil ;
tant qu'il a beaucoup plu à Dame Gallérane,
qui était avec Aude et avec Méridienne.

40. La joute terminée, on en donna le prix
au bon Renaud, qui le méritait bien.
La dame Aude la belle au valeureux baron
donna ensuite un riche diamant,
en disant : « Porte-le en souvenir de moi. »
Et Gallérane un sien rubis lui donne,
tant il leur est paru chevalier accompli.
Renaud les accepta avecques courtoisie.

41. Retourna chez son hôte en dehors la cité
Renaud suivi d'Astolph et de son frère.
Gan, qui à ce tournoi s'était déshonoré,
amertumé dedans son cœur félon,
organisa avec ses gens un guet-apens
au paladin afin de le tuer,
pour que de tant de chevaliers si excellents
d'avoir été vainqueur, ce jour, il ne se vante.

42. Aussitôt au galop ils ont quitté Paris,
et arrivés chez l'hôte, ils ont trouvé
Renaud et ont cherché des griffes et des dents
à le jeter au sol, à l'improviste :
et ils se sont ainsi acharné après lui ;
à la fin ils ont pu saisir Astolph ;

et c'est péniblement que Renaud s'est enfui
avecques Richardet, lequel l'avait suivi.

43. Ganelon à Astolph fit retirer son heaume
avec l'idée de lui donner la mort,
après avoir appris à fond tout sur son compte
et sur son compagnon, qui est si fort.
Quand il l'eut reconnu, il se mit à parler:
«N'es-tu ce traditeur qui a toujours
sur Charles et la Cour jeté le déshonneur
et qui à Montauban t'es fait un malfaiteur?

44. Ce sont bien tes péchés qui t'ont amené là
où tu le méritais, si tu observes
comment tu as vécu, et tu vas nous payer
ce que tu fis, par d'horribles souffrances.»
Astolphe de chagrin ne prononçait un mot.
Retourna à Paris Gan de Mayence,
retrouva Charlemagne et d'un air satisfait,
il lui remit en main Astolph en grand secret.

45. Il faisait ça afin qu'Astolphe n'ait pas d'aide:
ne l'a montré en chemin à personne,
pour qu'on ne le lui ôte ou ne le reconnaisse;
et dit: «Ô Charlemagne, haute Couronne,
fais-le pendre et ainsi tu feras ton devoir:
en sa vie jamais ne fit chose bonne;
si tu regardes bien, ces dernières années,
il s'était mille fois mérité le gibet.»

46. Charlemagne le fit envoyer en prison,
afin qu'on en tirât âpre justice.
Pendant que Charlemagne organisait ces choses,
et que brûlait Ganelon d'allégresse,
dedans son cœur Renaud qui était plein d'angoisse,
ressentait pour Astolph grande tristesse,
se demandant comment il allait le défendre,
parce qu'il se disait: «Charles le fera pendre.»

47. C'est alors qu'arriva à Montauban Roland,
qui est allé dans de nombreux pays,
et avait désiré revoir son cher cousin;
il trouva Richardet et lui anxieux.
Mais ensuite Renaud lui a parlé d'Astolph,
et ça semble peiner beaucoup le comte;

car il avait été en Asgrimont chez Bœuf[14],
et il ne savait rien de ce cas, pour lui neuf;

48. et il pensa aussi, comme faisait Renaud
qu'on n'allait pas lui épargner la vie;
et Maugis a perdu toutes ses espérances,
car Charlemagne a posé sur Astolph
une hostie consacrée, vu qu'il craignait très fort
l'art de Maugis; et mit à sa prison
des gardes, de façon qu'on ne puisse l'aider,
ni par la ruse ou la magie le libérer.

49. Baron Roland disait: «Pour ma part, je suis prêt
à m'en aller mourir avec Astolph.»
Baron Renaud disait: «Moi aussi, faisons vite,
car ce n'est pas le moment de dormir.»
Dés que dans l'océan le soleil fut caché,
ils se sont faits vêtir de leurs armures
et ils ont avec eux emmené Richardet,
et ont toute la nuit jusqu'au jour chevauché.

50. Le lendemain matin ils sont arrivés tôt
à l'extérieur des portes de Paris;
les barons ne se sont à personne montrés,
mais sont restés cachés dans Saint-Denis;
et quelques voyageurs sont passés devant eux:
Roland leur a envoyé son Térige
afin leur demander si de la Cour ils ont
quelques informations et ce que les preux font.

51. Ils lui ont répondu: «Non, nous n'en savons rien,
si ce n'est toutefois qu'il se murmure
que Charlemagne veut pendre un de ses barons
pour tous ses manquements, ce matin même:
là-bas sur le chemin on peut voir l'échafaud.
Dans la ville on n'a rien entendu d'autre.»
Térige sans tarder a retrouvé le comte
et tout ce qui se passe à Paris lui raconte.

52. Baron Renaud a dit: «Il veut vraiment le faire.
Quel plaisir doit avoir ce traditeur!»
Baron Roland a dit: «Son projet échouera,
si tu me suis, cher cousin, de bon cœur.»
Renaud dit: «Je préfère avecques toi mourir,

[14] Un des fils de Bernard de Clermont, père de Maugis et Vivien. Voir III, 77, 5.

après avoir tué notre empereur,
plutôt que voir Astolph, comme Gan le désire,
de honteuse façon venir ici mourir.

53. J'arracherai à Gan d'abord le cœur du sein,
car jamais n'ai souffert voir tel méfait:
par conséquent, Roland, tu peux compter sur moi;
je t'accompagnerai dans la mêlée,
banni comme je suis, sans avoir nulle peur,
dussé-je tout seul y trouver la mort.»
C'est ainsi que tous deux ensemble décidèrent
de remettre leur vie dans les mains de la mort.

54. Et les voilà mis en vigie pour observer
tous ceux qui sortiraient de la cité;
Térige lui aussi, qui est leur écuyer,
balayait du regard toutes les rues;
chacun tenait tout équipé son destrier,
chacun voyait comment son épée coupe.
Roland dit à Térige: «En haut du campanile
tu iras t'installer et tu nous feras signe.

55. Mais tu fouilleras bien tout partout du regard
afin de ne risquer de te tromper;
si tu voyais qu'apparaissaient des étendards
ou que quelqu'un approche l'échafaud,
tu le dis vite afin d'agir sans nul retard
et qu'entre temps le bourreau ne le pende.
Mais c'est à mon avis sans manifestation
que s'emploiera à l'amener le Ganelon.»

56. Ganelon s'est levé très tôt ce matin-là
et prépara tout ce qui convenait:
il s'est même chargé de trouver le bourreau;
ne me demande pas s'il le pressait.
Quand à nos paladins, tous ont demandé grâce,
mais qui le prie, Charles le réprimande,
parce qu'il s'obstinait à le faire mourir;
si bien que peu de gens le voulait contredire.

57. Avait fort réclamé sa grâce l'amirante,
qui comme Hermenillon s'est fait chrétien:
je veux parler du très fameux Lionéphante,
qui avait pris Astolphe à Montauban[15];

[15] Voir VIII, 44–50.

Méridienne priait et le géant Morgante ;
finalement ils prièrent en vain.
Gane de Ponthiérry dans la salle est monté
et à Charles a dit : « Maintenant tout est prêt. »

58. À qui demandait grâce il coupa la parole,
en lui disant : « Empereur, sans justice
toute cité découvre au soleil ses racines[16] ;
n'ayant puni des méchants la malice,
tu vois que Rome et Troie ont dû s'en repentir ;
tout règne ira sans elle au précipice :
doit la tienne sentence être suivie d'effet
et ce que tu as dit, tu ne dois le changer. »

59. Charles lui répondit : « Gan, voici ton office :
fais que justice ait ce qui lui est dû ;
veille à te procurer tout ce qu'il te faudra.
Gane dit : « Empereur, ce sera fait,
et sur cela tu peux avoir l'esprit tranquille.
Si tu désirais voir Astolphe avant
de l'emmener, je le prendrai à la prison
afin pouvoir te soulager à discrétion. »

60. Charles lui répondit : « Qu'on le fasse venir. »
Astolphe fut devant Charles conduit.
Charles se mit à dire avec irritation,
quand à ses pieds il fut agenouillé :
« Comment as-tu pu être, Astolphe, si hardi
qu'avec ce triste et scélérat ribaud,
tu viennes à la Cour, ayant mis au pillage
depuis près de trois mois tout le mien apanage ?

61. Lorsque j'ai condamné ton Renaud à l'exil,
moi, je pensais que tu m'étais fidèle,
mais toi à Montauban avec lui tu as fui,
et tu devins homicide et cruel :
ton péché, il est temps que tu en sois puni ;
après le doux, on déguste le fiel.
Je ne me soucie pas de ta vie de voleur,
ni non plus de ta mort, mais de ton père seul. »

[16] La métaphore peut être comprise de différentes manières : les racines vont se dessécher et la cité en périra ; ou bien : la cité sera renversé comme un arbre abattu qui montre ses racines.

62. En dehors de Paris, Othon, plein de douleur,
s'était enfui afin de ne pas voir,
triste vieux, angoissé, accablé de malheurs,
mourir son fils si lamentablement.
Alors Astolph, le visage tout en pleurs,
lui répondit avec deuil et soupirs,
disant avec humilité: «Ô Empereur,
moi-même je m'accuse et m'appelle pécheur:

63. je ne peux pas nïer que la tienne Couronne
n'ait été offensée par mon cousin.
Mais si jamais j'ai fait choses justes et bonnes
pour toi, lorsque j'étais ton paladin,
Charles, pendant longtemps, cette fois-ci pardonne,
par Christ qui pardonna à saint Longin[17];
par mon père, ton serviteur et cher ami,
s'il est vrai que tu l'as aimé au temps jadis,

64. et par ton cher neveu, cet honorable comte;
par ce que j'ai jadis fait en Espagne;
si j'eus jamais quelque mérite en Aspremont;
par la tienne couronne auguste et magne.
Et si je dois mourir d'une mort si honteuse,
ce traditeur qui est rempli de vices
plus qu'un nouveau Judas ou Sinon le Troyen[18],
tu ne dois consentir que je meurs par sa main.»

65. «Qu'est-ce que cela peut, dit Charles, bien te faire?»
Gane voulait le frapper de son gant;
Mais le duc Naimes l'a empêché de le faire.
Les Mayençais ont à ce moment là
pris Astolphe et ils l'ont emmené à la porte;
et tout le peuple en a beaucoup pleuré.
De délivrer Astolphe, Ogier eut grande envie
plusieurs fois, et d'ôter à Ganelon la vie;

66. mais ensuite il a craint de s'opposer à Charles;
et il pensa ne pouvoir réussir:

[17] Les évangiles apocryphes donnent ce nom au soldat qui, de sa lance, perça le cœur du Christ étendu sur la croix... (évangile de Nicomède XVI, 4) ou qui veillait sur le tombeau du Christ (cycle de Pilate). Selon Ageno, le bon Larron, mais elle n'indique pas sur quelle base.

[18] Sinon est le grec qui persuada les Troyens d'ouvrir une brèche dans les murs de Troie pour y faire pénétrer le fameux cheval. Pulci a pu le connaître à travers Dante, qui le place dans les faussaires de la dixième bolge: «*Sinon le faux, le grec de Troie*» (*Enf.* XXX, 98).

les Mayençais se sont regroupés tous ensemble
car ils avaient grand peur des paladins,
et de tous les côtés une foule s'assemble.
Ce traître Gan, pour accroître sa honte,
couvrait baron Astolph comme un voleur d'injures
et il n'arrêtait pas de presser le bourreau.

67. Ont prié l'empereur Naimes et Salamon
de bien vouloir le faire relâcher,
et Avol et Avin, Gauthier de Moulihon
et Bérenger s'efforcent le sauver,
en lui disant: «Aies donc pitié du vieil Othon,
qui t'as servi pendant tant de temps, Charles»;
pour le baron Astolph, la Cour entière prie,
mais Charlemagne à tous cette grâce dénie.

68. Et à la fin il fut livré à Ganelon
pour faire ce qu'il doit faire en personne.
Ganelon sur un char l'avait fait attacher
et poser sur sa tête une couronne[19]
de traître, et il portait la tunique en brocard;
et dans Paris grande clameur résonne;
et il avait un nœud coulant en or au cou:
et Astolphe, cela le fait souffrir beaucoup.

69. On lui fit dans Paris accomplir le Grand Tour;
devant: drapeaux, étendards et trompettes,
et on le menaçait et l'appelait voleur.
Mais néanmoins le seigneur aux quartiers[20]
et le baron Renaud faisaient peur à ce traître,
et il croyait à tout moment les voir.
De l'affaire aussitôt Térige s'aperçut:
vivement vers le comte et Renaud accourut.

70. Dessus son Velliantin, Roland se met en selle;
comme faucon à qui son capuchon
a été retiré, Renaud est en alerte.
Mais pour avoir Gane plus sûrement,
il attend qu'il se soit éloigné de Paris
et qu'il soit arrivé près du gibet,
et dit: «Plus se sera éloigné Ganelon,
et mieux ensuite à notre main nous le tiendrons.

[19] Il s'agit d'une mitre en papier en signe de dérision.
[20] Les armes de Roland: voir IV, 90, 3.

71. Laissons-les donc venir au pied de l'échafaud,
car si nous leur donnons trop tôt l'assaut,
dans la cité ils pourraient bien se réfugier:
je veux ce traître attraper hors la ville.
en aucun cas, ne doit mourir baron Astolphe:
nous surviendrons à temps, juste au rôti[21].
Peut-être que viendra regarder l'empereur,
et je veux de mes mains lui arracher le cœur.

72. Les Mayençais, j'en suis certain, se sauveront
dès qu'ils verront se montrer les quartiers
ou qu'ils apercevront la bande avec le lion[22]. »
Tel est le plan qu'ont fixé nos guerriers,
et ils sont comme chiens, les oreilles dressées,
près d'attaquer lièvres et loups-cerviers.
Le traître Gane, avec affronts et vïolences,
entraîne le baron Astolphe à la potence.

73. Je ne dirai combien le seigneur d'Angleterre,
fut par ces gens couvert de railleries:
afin ne les point voir, souvent il clôt les yeux,
et avançait comme un agneau patient,
lui qui fût si longtemps à la cour et en guerre
si digne paladin, tant excellent,
ayant tué jadis, avec ses propres mains,
pour sauver l'empereur, par milliers des païens.

74. Comme tu es ingrat, empereur Charlemagne!
Ne sais-tu pas que Dieu hait ce péché?
Est-ce que tu n'as lu que pour un tel péché
tarit au ciel la source du pardon?
Et que c'est pour l'avoir associé à l'orgueil,
qu'est d'Aquilon[23] tombé en Judaïe[24]
avec ses partisans autrefois Lucifer?
Tellement ce péché est en soi pestifère.

75. De même tu auras entendu que Scipion[25],
vieux par l'esprit et jeune par les ans,

[21] Le rôti constituait le dernier plat avant les desserts.
[22] Les armes de Renaud: voir VII, 8, 5.
[23] C'est-à-dire de la région la plus septentrionale, donc la plus élevée dans la cosmogonie dantesque. Voir Isaïe 14, 13.; Psaume XLVIII, 3.
[24] Dans l'enfer le péché d'ingratitude est puni dans la zone la plus profonde, la *Giudecca*, où réside Lucifer le grand ingrat (*Enf.* XXX, 10-15).
[25] Scipion l'Africain, vainqueur d'Hannibal à Zama, en 202 avant J.-C.

reprit à Hannibal tout le si grand renom
qu'il s'est acquis auparavant à Cannes[26].
Envers lui les romains, à tort, furent ingrats,
d'où il advint de longs tourments ensuite.
On voit que ce péché, le monde, il le saccage
et que finalement tout empire ravage;

76. ce péché-là conduit à chasser la justice,
sans qui ne peut le monde subsister;
ce péché-là est plein de toutes les malices;
ce péché-là ne le cède à nul autre;
Jérusalem croula pour ce péché[27];
ce péché-là manda Judas au fond[28];
ce péché-là pousse si fort des cris au Ciel
qu'il affecte beaucoup et sa grâce et son zèle.

77. Ce qu'accomplit pour toi jadis le paladin,
tu le sais bien, mais ne le veux admettre,
lorsqu'il était au milieu des païens:
alors tu le louais plus que tout autre.
Tu oublies les bienfaits, ô fils du roi Pépin,
et tardif repentir à rien ne vaut[29].
Et même si Astolphe a commis grands péchés,
souviens-toi de Jésus sur sa croix attaché,

78. accordant son pardon au peuple qui l'offense,
et le confiant à son Père humblement[30].
Astolphe agenouillé a reconnu ses torts
et demandé pardon piteusement;
et si ne t'attendrit cette juste prière,
il te supplie vouloir finalement
que par la main de Gane il n'ait pas à mourir:
et même sur ce point tu ne le veux ouïr.

79. Et tu n'as pas compris que s'il mène à la mort
Astolphe, il va aussi t'y mener, Charles,
avecques tes barons et ta Cour toute entière.
Aies donc toujours confiance en Ganelon:
il réussira bien te conduire hors la ville[31],

[26] Hannibal vainquit les romains à Cannes en 216 avant J.-C.
[27] Matthieu 23, 37; Luc 13, 34-35: *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes...*
[28] En Judaïe, évidemment.
[29] Loc. prov. chère à Pulci.
[30] Luc, 23, 34.
[31] À l'endroit où sont dressées les fourches patibulaires.

quand ce sera le moment, ce félon!
Et c'est sur son conseil que tu deviens cruel
et ingrat à l'égard d'un serviteur fidèle!

80. Quand Astolphe se vit emmener au gibet
et qu'il ne vit personne en sa faveur,
il se mit à verser larmes irrépressibles,
quand mit le pied sur la première marche,
et les gens de Mayence au-dessous le poussaient;
il dit: «Mon Dieu, toute merci est morte?
N'est-il plus de pitié sur terre ni au Ciel
pour ceux de tes croyants qui servent l'Evangile?

81. Pour avoir fait trois mois le bandit sur les routes
par désespoir et justement outré,
Tu permets que je sois emmené au gibet?
J'ai tant donné l'assaut aux sarrasins
et tant de gens pour Toi tué de mon épée,
que j'étais digne encor de Ton pardon.
Charlemagne me pend comme on fait aux larrons;
et le bourreau, suprême injure, est Ganelon:

82. cet homme qui T'as fait milliers de trahisons
durant sa vie, et mille et mille et mille,
et qui a déjà tant tué de Tes chrétiens!
Où est donc Ta pitié, qu'on dit sans fin?
Tu acceptes ainsi que maintenant je meurs?
Par Ta divinité, la joie du ciel,
par la tienne très sainte et glorïeuse Mère,
Tu dois avoir pitié de mon malheureux père,

83. si mes propres vertus ne le justifient point,
pour ce qu'il fit de digne et juste et saint.
Mais Tu le sais pourtant combien au temps passé
j'ai combattu du Ponant au Levant:
tant que j'avais pensé que je m'étais acquis
autre couronne, autre char triomphal,
autres drapeaux de plus de gloire et de renom:
Gane avec le licol or me traite en larron.»

84. Avinc était venu de manïère à voir
ce qu'il n'aurait certes pas voulu voir;
mais sa grande affection l'y pousse et plus ne peut,
tant il a de chagrin, tenir ses larmes.
Astolphe regardait contre sa volonté
en haut la fourche et trouve la voie rude,

et autant que possible, se défend de monter,
car de mourir vraiment il n'était pas tenté.

85. Les Mayençais aussi lui crachaient au visage,
comme l'ont fait les pharisiens au Christ;
certain disait avec risées et dérision:
« Ores seront punis tes vils péchés!
Souviens-toi donc de moi là-haut au Paradis[32]. »
Un autre dit, comme firent les Juifs,
quand de son mieux chacun lui assenait des coups:
« Dis-moi, si tu le sais, qui te frappe la joue[33]!

86. Toi, tu devrais bien le savoir, ô paladin,
toi, tu devrais reconnaître la main,
si tu es bien prophète, astrologue ou devin.
Qu'attends-tu donc? Le sénateur romain?
Ou bien d'être gracié par le fils de Pépin?
Qu'espères-tu? Le sieur de Montauban?
Il viendra quand viendra aux Hébreux leur Messie[34];
Le Christ aussi en croix a invoqué Elie[35]! »

87. Voir Astolphe, c'était une chose affligeante;
et le bourreau tirait le nœud coulant,
en disant: « Monte donc, tout ira pour le mieux. »
Gane, ce traître, ajoutait: « Dépêchons. »
Astolphe cependant avait peur de la mort:
il joue dix-huit, et rien d'autre ne va[36];
et si vient le secours, incessamment regarde
et autant qu'il le peut, de monter il se garde:

88. avecques son genou aux degrés il s'agrippe,
et le bourreau lui donne une bourrade;
de quelque dard un autre à la jambe le pique,
mais il souffrait tous les coups avec calme:
de mauvais gré de chaque marche il se retire,
mais avant s'entendaient les os qui craquent.
Pourtant en le forçant de dessous, de dessus,
sur la troisième marche ils étaient parvenus.

[32] C'est ce que le Bon Larron dit au Christ en croix dans Luc, 23, 42.
[33] Ainsi que le rappellent les Évangiles Synoptiques.
[34] Loc. prov.
[35] Allusion aux paroles que le Christ prononce sur la croix avant de mourir: « Eli, Eli, lama sabactani. »
[36] Il est en grand péril, comme un joueur de dés dont l'adversaire a sorti 18 points, ce qui est le maximum: voir III, 71, 8. Mais on pourrait aussi comprendre, avec Ageno, qu'il a peur de la mort parce qu'il est très jeune n'ayant que dix-huit ans.

89. Et Ganelon disait: « Tu vas me le payer!
Hé! monte donc, minable traditeur,
qui plus n'attaqueras personne sur les routes. »
Ores c'est ça qui perce Astolphe au cœur,
et il disait: « Jamais je n'ai été un traître;
c'est plutôt toi, le traître et le voleur,
et ce que tu me fais, tu l'aurais mérité.
mais contre mon destin je ne peux plus lutter.

90. Je ne peux concevoir que la terre ne s'ouvre[37]
ni que lune et soleil ne s'obscurcissent
pour ce que dans tes mains, impudent traditeur,
m'a comme proie la fortune livré.
Jésus de Nazareth, ô Juste crucifié,
n'est-il au ciel aucun recours pour moi?
Il y a pourtant là chose atroce et cruelle
que ce soit un Judas qui un traître m'appelle.

91. Où est doncques passée Ta justice, ô Seigneur?
Pour répondre de moi, n'est-il personne?
Qu'une telle canaille, impudente traîtresse,
puisse me tuer et m'abreuver d'injures,
Dieu éternel et bon, tu ne peux le permettre! »
Telle révolte en son cœur affluait
qu'en usant de ce peu de force qui lui reste
aux marches du gibet, il se tapait la tête.

92. Cependant le bourreau sans cesse le chatouille,
or du poing, or du pied, il le titille,
cette fois à l'oreille et parfois dans la bouille;
le pauvre Astolphe, il se recroqueville
et malgré tout avec le pied il se débrouille
pour s'accrocher à marche ou à cheville.
Mais avecques ses cris l'assourdit cette horde;
et le bourreau tirait et secouait la corde;

93. et à certains moments, il lui serre la gorge:
pas de question: c'était un nouveau Job.
Il abaissa les yeux un instant vers le sol,
et dans la foule, il reconnut Avin:
ores c'est ça, qui de douleur le cœur lui perce;
qui de douleur lui fait courber le dos;

[37] *Ah! Terre cruelle, pourquoi ne t'ouvris-tu? (Enf.* XXXIII, 66).

et dessus toute chose il a recommandé
à Avin son vieux père et sa femme adorée.

94. Astolph tournait parfois son regard vers Paris;
parfois il regardait vers Montauban:
ne sait que le secours se trouve à Saint Denis.
Gane disait alors pour se moquer:
« Que regardes-tu donc? Si arrive Maugis?
Il n'est pas là. Il sera là sous peu.
Pourquoi donc contre moi, Astolph, tant de colère,
car ses esprits et lui te tireront d'affaire. »

95. Gane par précaution, ainsi que je l'ai dit,
cousit sur lui de sa main une hostie,
quand il était dans sa prison, pour éviter
que n'arrivât Maugis à le sauver,
et être bien certain qu'Astolphe serait tué.
Astolphe dit: « Hélas, pourquoi ne puis-je
dire ce que tu as, ô traître, mérité
en punition de tes péchés du temps passé! »

96. Gane recommençait à se moquer de lui
et au bourreau renouvelait ses signes
et le bourreau se remettait à le tirer.
Se rapprochait Astolphe peu à peu,
car il ne veut plus rien que promptement mourir,
et s'est ainsi à la fin résigné.
Les Mayençais criaient toujours autour de lui,
engueulades gueulaient, vannes et avanies.

97. C'est alors que Roland vit Astolphe au sommet
et dit: « C'est pas le moment de traîner:
tu ne l'entends donc pas, ce tumulte, ces cris? »
Baron Renaud disait la même chose:
« J'aperçois le bourreau qui s'apprête à le tuer,
et ce ribaud déjà lui met la corde:
n'attendons pas que celui-ci lui fasse pire. »
Vite de Saint Denis les paladins sortirent.

98. Renaud mit l'éperon dans les flancs de Bayard,
lequel sauta, si bien qu'il n'est de daim
qui à côté de lui n'aurait semblé poussif;
faisaient pareil Roland et Richardet:
un lion n'est pas plus vif, non plus qu'un léopard;
derrière allait Térige, le valet.

Renaud montre le lion d'une barre coupé ;
Roland a dévoilé les armes aux quartiers.

99. Astolphe cependant demeurait en alerte,
comme espérant jusqu'à la mort une aide :
il aperçut ceux-ci venir comme le vent,
non comme flèche, ou comme oiseau plumeux[38] :
se trouvèrent d'un coup les loups dans le troupeau,
si bien que peu s'en étaient aperçu ;
mais quand il reconnut Renaud avec Roland,
voilà qui mit un terme à tous les siens tourments.

100. Ils paraissaient vraiment nuages de poussière ;
arrivent à la fois foudre et tonnerre.
Or se faisait déjà absoudre le bourreau
par duc Astolphe, et demandait pardon,
pour ce qu'il lui allait ôter le goût du pain[39] ;
et il[40] avait renoncé à la vie,
et demande au bourreau la grâce qu'il lui puisse
accommoder le nœud de manière qu'il glisse.

101. Regarde la fortune, à quelle extrémité
elle a conduit avec le nœud au cou
ce paladin chargé de tant de dignités,
qui ne disait plus mot face à la mort !
Jadis avait acquis victoires par milliers ;
ores demande une seule faveur :
que le bourreau lui mette au cou le nœud coulant
d'une telle façon qu'il glisse vivement.

102. Quand Roland arriva parmi les Mayençais :
« Ah ! race de félons, s'écria-t-il
avec force, et il prit Durandal, son épée.
Renaud de s'écrier : « À mort, à mort ! »
et après il s'en vint auprès de l'échafaud,
tira Frusberte, et nœuds et ligatures,
il les coupa d'un coup ; le gibet, les degrés
et tout cet appareil ensemble s'effondrèrent.

[38] Le vent est aussi rapide que la flèche ou l'oiseau, mais de plus il est impétueux. Mais on peut aussi voir dans ce vers une critique d'un topos cher aux poètes pétrarquisants.
[39] Le bourreau se fait absoudre par avance du péché qu'il va commettre en tuant un de ses semblables.
[40] Astolphe.

103. Jamais il ne se vit un coup aussi violent,
tant il avait de rage, ire et fureur.
Astolphe retomba, léger comme un oiseau,
car vite il a retrouvé sa vigueur;
le bourreau lui s'était éclaté la cervelle.
Et Ganelon s'enfuit, ce traditeur;
Avine, qui le voit, derrière lui se presse;
mais ils ne purent pas s'échapper de la presse.

104. Roland est au milieu de ces gens de Mayence
et il frappait par devant et derrière
avecques Durandal, faisant comme d'usance:
ceux qu'il atteint, gambillent jambe en l'air[41].
Et Richardet, qui a une grande puissance,
en tue beaucoup de sa pesante épée.
Comme un lion affamé les barons rugissaient.
Gane de Ponthiéry vers Paris s'enfuyait.

105. Et l'on a vu subitement les Mayençais
qui s'égaillaient et par peur se sauvaient,
qui par ci, qui par là, pourvu qu'ils puissent fuir.
Renaud lança un coup à l'aveuglette:
il a fait s'écrouler, mort, un des Mayençais,
et lui a pris le cheval et l'armure
et a rééquipé Astolphe d'Angleterre;
puis tous vers la cité coururent ventre à terre;

106. ils chassaient devant eux tous ces gens de Mayence
comme le loup fait avec les agnelles,
ils en massacraient un, un autre, un autre encore,
les bras sautaient à terre et les cervelles;
les coups ont redoublé jusqu'au pied des murailles;
poussant l'épée à travers les mamelles[42],
en ont fendus certains jusqu'au bord de l'arçon,
d'autres jusqu'au thorax, d'autres jusqu'aux talons.

107. Astolphe, lorsqu'il fut monté sur un cheval
sur les Mayençais en fureur se jette,
en s'écriant: «Peuple cruel et renégat,
peuple bestial inique et détestable,
je vais te châtïer pour tous les tiens péchés!»
et de l'épée, faisait grande justice,

[41] On peut aussi comprendre: « *Tous ceux qu'il atteignait s'en vont au ciel* »
[42] «Les mâchoires» dans le texte.

et il en a tué beaucoup de cette sorte,
avant qu'ils ne se soient mis derrière la porte.

108. Richardet se trouvait au flanc de Ganelon
et le suit à cheval à toute bride:
il a donc bien fallu que le traitre cavale,
car de ses yeux point ne le quitte.
Quand furent dans Paris ces barons francs et dignes,
tout aussitôt le peuple prit la fuite;
quand leur fut annoncée cette belle nouvelle,
aussitôt sont montés les paladins en selle.

109. Charles, en entendant ce qui est arrivé,
et qu'à Paris sont Renaud et le comte,
et que baron Astolphe a pu lui échapper,
de ses deux mains, il s'est frappé le front:
il se crut arrivé à un si triste sort
qu'il s'est enfui pour éviter la honte
et sa couronne, il l'a retirée de son crâne,
et il s'est arraché son vêtement royal.

110. Renaud était déjà arrivé sur la place,
avec Roland et il a soulevé
le peuple qui s'était ému du sort d'Astolphe;
et désirait que soit détrôné Charles,
parce qu'en Ganelon il avait toujours crû,
ce qui avait donné des fruits amers.
La place prise, ils ont au palais galopé,
parce qu'ils pensaient bien là même l'attraper.

111. Renaud a dit: «Que nul ne vienne m'ennuyer:
j'entends donner ce qu'il mérite à Charles;
lorsque vous me verrez porter la main sur lui,
que chacun reste à part, à regarder.
En premier lieu, je veux le prendre par le bras
et l'arracher à son trône royal;
ensuite sa couronne, à sa tête l'ôter,
et tout le chef, et tout les poils, les lui peler.

112. Et lui mettre une mitre avecques des cordons[43]
et sur le char d'Astolph le faire aller
à travers la cité, comme on fait aux larrons;
et le faire par Gan tant flageller
qu'il en soit bariolé de la tête aux talons;

[43] C'est la mitre dérisoire des condamnés à mort à Florence (voir 68.4).

et puis tous deux les faire écarteler,
vieux malandrin, vieillard gâteux et malotru!»
C'est ainsi qu'en fureur au palais il courut.

113. Mais Charlemagne avait débarrassé la salle,
parce qu'il connaissait très bien Renaud.
Baron Renaud a vu que le trône était vide;
il est sorti aussitôt du palais,
et à travers Paris il le fit rechercher,
et ordonna à qui retiendrait Charles
caché, ou qui saurait où celui-ci a fui,
de le lui dire, ou bien il en serait puni.

114. Charlemagne s'était réfugié chez Roland
tant il eut peur, entendant la nouvelle
que Renaud se trouvait à l'intérieur des murs;
et l'avait recueilli Aude la Belle,
qui s'y trouvait ce jour par le meilleur des sorts;
et cependant tremblait la demoiselle
que le peuple n'accoure avec grande fureur
et que ne soit tué ce si vieil empereur.

115. Ganelon s'enfuyait devant baron Richard;
mais lorsque le félon n'a plus pu fuir
et qu'il a vu Renaud qui déjà s'approchait,
il se rendit prisonnier à Roland.
Et le comte Roland lui a dit: «Je t'accepte
pour faire de toi ce que veut Justice.»
Et Ganelon lui répondit: «Je te supplie,
comte Roland, au moins de me sauver la vie.»

116. Lorsque fut attrapé ce traditeur cruel,
chacun cria: «Fais-lui ce qu'il mérite!»
Et on n'arrivait pas à modérer Renaud
qui le voulait percer de sa Frusberte;
celui-ci s'agitait comme le fait un vautre
quand il a vu un lièvre à découvert.
Roland dit à Renaud: «Attends donc d'avoir Charles
car je voudrais les mettre ensemble sur le char.»

117. Par toute la cité et pendant tout le jour,
Charles fut recherché; finalement,
sans l'avoir retrouvé, on revint au palais
et le comte Roland devint régent.
Aude la Belle avec son visage enchanteur

de nuit y est allée secrètement
et à son cher époux elle a tout raconté
et comment elle avait son empereur caché.

118. Roland lui dit: «Débrouille-toi pour le tenir
caché afin que passe leur fureur;
et par tous les moyens fais-en sorte que rien
ne vienne à manquer à notre empereur
afin qu'il n'ait à supporter aucun ennui,
car il est vieux, mon père et mon seigneur»;
il ajouta: «Et fais que ça reste secret.»
Vois si notre Roland était homme avisé!

119. Et il souffrait pour Charlemagne énormément,
et par pitié trempait ses joues de pleurs,
et il avait énormément peur que Renaud
ne lui donnât finalement la mort:
parce qu'il était vieux, qu'il était son neveu,
et il savait qu'en pâtirait la Cour.
Et ils sont quelques jours en l'état demeurés;
furent les Mayençais tués ou bien chassés.

120. Mais Renaud répétait tout le temps à Roland
que l'on devrait, avec tous les supplices,
donner la mort à Gan, car il la méritait,
et qu'il devrait lui confier cet office.
Astolph de son côté le réclamait pour lui,
comme une grâce, au lieu de bénéfice,
car il voulait tirer de ses affronts vengeance.
Roland disait qu'il leur fallait attendre Charles,

121. et qu'il tirerait d'eux si cruelle justice
que tout le monde en serait bien content.
Ganelon en son cœur nourrissait grande angoisse
et il craignait subir de grands tourments,
en homme qui se sait rempli de tous les vices.
Roland qui est sage parfaitement
et du baron Renaud connaissait bien l'humeur,
se contentait laisser se refroidir son cœur.

122. Au bout d'un certain temps, quand ce fut le moment,
il l'entreprit, en lui parlant ainsi:
«De Charles désormais, dis-moi, que penses-tu?
De désespoir il est sûrement mort;
il se sera tué avec ses propres mains;
hors de Paris on ne l'a vu s'enfuir.

Et ce qui m'a donné la plus grande émotion,
c'est que cette nuit-ci je l'ai vu dans mes songes.

123. Alors il me sembla, en voyant son visage,
qu'il était plein de peine et de douleur,
de la couleur qu'on a quand on est au tombeau,
avec la barbe et le sein plein de sang,
et tout le chef échevelé, bouleversé;
avec un air tout rempli de courroux,
alors m'a regardé droit dans les yeux soudain
un crucifix que Charlemagne avait en main.

124. Moi, toute la journée, cela m'a fait pleurer:
car quand je m'éveillai, il disparût;
et moi, tremblant de peur, me levai et de suite
j'ai supplié Sainte Vierge Marie,
Dieu le Père et le Fils, le Saint Esprit
d'interpréter ce que ça signifiait;
voici ce que je crois que mon esprit comprend:
Charles est mort, et pour le Christ c'est une offense.

125. On n'aurait jamais dû vouloir ainsi sa mort,
vu qu'il avait possédé la couronne
depuis longtemps déjà, et on voit bien encor
que Dieu aimait cette lignée si bonne,
parce que le Cïel lui donna l'étendard
qu'au monde ne reçut jamais personne[44].
Je crains que nous n'ayons fait offense à Jésus
pour tous les siens exploits et les siennes vertus.

126. Et je crois qu'il serait encor très opportun
qu'il soit proclamé un ban dans Paris,
comme quoi qui saurait où se tient Charlemagne,
ou vif ou mort, le vienne rapporter;
et comme on fait pour honorer juste empereur,
que soient organisées ses funérailles;
parce que si sa mort a pu scandaliser
le ciel, par un miracle il saura le montrer.»

127. Lorsqu'a eu entendu ces paroles Renaud,
subitement, il changea de visage
et de cette aventure il se repent beaucoup,
disant: «Je n'avais pas pensé à ça»;

[44] Voir X, 131, 1 et XXIV, 23, 4 pour cette légende de l'oriflamme.

et s'allume en son cœur une telle pitié,
que ses yeux sont rougis et pleins de larmes,
et il dit: « Cher Roland, ce que tu viens de dire
me navre fort et je suis plein de repentir.

128. Mais jamais je n'eus crû que tellement de mal
eut pu venir de cette affaire-là;
mais les regrets après la faute en rien ne valent.
Pour moi, c'est sûr, il se sera tué,
car comme il est d'une souche royale,
il aura préféré se tuer lui-même
plutôt qu'un autre ait pu poser la main sur lui,
ainsi que d'Hannibal, comme tu sais, on lit.

129. Envoyons donc le ban, à mon avis, et vite,
afin que le rende et sans nulle crainte,
qui l'a tenu ou le tiendrais encor caché;
car de douleur éclate ma poitrine
et je suis disposé, par Dieu, à l'honorer
comme empereur illustre et magnanime,
et toujours pleurerai dessus les miens péchés
et j'irai aux Lieux saints, dès qu'on l'aura trouvé.

130. Et je dis qu'il convient qu'afin de l'honorer
se rassemble en entier le grand conseil
et qu'il soit décidé vite de le sculpter,
non en marbre ou en bronze, mais tout en or,
dessus un grand cheval, avecques sa couronne,
comme ont fait les romains pour certains d'eux,
et en profonds et durs caractères graver
sa gloire et renommée, louange et qualités;

131. et que jadis le ciel lui envoya l'enseigne
qui sur la terre a eu plus de victoires
que celle que Camille a rapportée à Rome,
lorsque fut occupé le Champ de Mars[45]. »
Roland l'a écouté quelque temps, sagement,
puis aussitôt il proclama le ban.
Et quand fut proclamé dans tous les lieux ce ban,
Aude la Belle vint retrouver son Roland,

132. et lui a dit que Charlemagne était chez elle
et tant souffrait qu'il ne semblait vivant.

[45] Aprés avoir vaincu les gaulois qui venaient d'occuper Rome.

Toute la Cour a fait grandes festivités,
parce que l'on croyait qu'il était mort ;
Renaud apparaissait au comble du bonheur
et s'accusait d'être un méchant coquin ;
et à la Cour en grand honneur on raccompagne
et sur son trône on met l'empereur Charlemagne.

133. Astolphe demanda pardon à Charlemagne,
et Charles lui a demandé pardon,
et il a accusé le comte de Mayence,
disant : « C'est lui qui m'avait conseillé. »
On a fait quelque temps comme on fait d'ordinaire :
chacun se disculpait de ses péchés,
ainsi qu'au chant suivant je le dirai en vers.
Que vous garde le ciel de tous les sorts contraires.

CHANT XII

Invocation (1). Ganelon, revenu à la cour de Charlemagne, trame de nouvelles machinations : il s'empare par ruse de Richardet que l'empereur décide de faire pendre. Excédé, Roland quitte la cour de Charlemagne, cependant que Renaud, après avoir sauvé Richardet, chasse l'empereur et monte sur son trône (2-37, 4).

Deuxième voyage de Roland en Paganie : Roland arrive en Perse, où le Soudan et le géant Marcovalde assiègent l'Amostant afin d'obtenir la main de sa fille Clarielle. Mort édifiante de Marcovalde, tué par Renaud. L'Amostant, réconcilié avec le Soudan, met Roland en prison (37, 5-89).

1. Ô source de pitié, source de toute grâce,
ô mère des pécheurs, notre avocate,
de laquelle jamais mon esprit ne se lasse
dire combien tu es heureuse au ciel ;
de notre iniquité, tu fus la rédemptrice,
lorsqu'ici-bas l'Annonce te fut faite :
ne m'abandonne pas, Vierge pleine de gloire,
que je puisse conduire à sa fin cette histoire.

2. Ce serait bien trop long de reproduire en vers,
par le menu, ce qu'ont dit tant de gens ;
et on n'est obligé de faire à tout un sort.
Renaud voudrait qu'on tue le traître Gane ;
Charles avait avant sollicité sa grâce :
ce qui remplit le peuple de colère.
Le lâchèrent pourtant, mais à la condition
que jamais à la Cour ne revint le félon.

3. Renaud qui n'était pas très satisfait, retourne
à Montauban, avecques Richardet.
Mais ce traître de Gan, qui jamais n'abandonne
et qui toujours médite des embrouilles,
bien vite commença à repointer les cornes :
comme Renaud est loin, il n'a pas peur ;
et Charlemagne l'a de la mort préservé
et maintenant ne sait de la Cour le chasser.

4. Et Ganelon recommença à essayer
de regagner la confiance de Charles,
pour pouvoir à la fin détruire son empire ;
et aussitôt Charles l'aime à nouveau,

et ce qui était blanc, ça lui paraissait noir.
Gane disait: «Entends ce que je dis.
Si tu ne veux honteusement passer tes jours,
il te faut supprimer ce Renaud pour toujours.»

5. Charlemagne lui dit: «Pour finir je t'approuve,
car tu comprends ce que m'a fait cet homme.
Mais je ne sais encor ni la voie ni le mode
et beaucoup de pensées luttent en moi.»
Disait ce traditeur, empli de toutes fraudes:
«Cette fois-ci, je crois te satisfaire.
Comme si tu m'avais chassé, je m'en irai
à Montauban et en secret m'y cacherai;

6. de là je t'écrirai par la suite des lettres
qui paraîtront envoyées de la Mecque:
j'y dirai que mes gens sont remplis d'affliction,
qu'il faut enfin punir tant de péchés,
et aussi quantités d'autres choses pour toi:
que je veux dire encor *salamalec*[1],
peccavi, Domine, miserere mei[2]
pour mes péchés et tout ce que je fis.

7. Toi, tu divulgueras cette correspondance:
Renaud croira qu'au loin je suis parti
et que dans ce pays, je ne reviendrai plus.
Quand celui-ci quittera Montauban,
sur-le-champ tous les deux nous en viendrons aux prises
et le tuerai, je le sais, de ma main;
et lorsqu'il sera mort, tu sais bien que ton règne
sera sûr, comme toi, ô empereur suprême.»

8. A plu finalement à Charles ce conseil:
il fit semblant d'éloigner de lui Gane.
Gane recourut vite aux armes qu'il préfère:
feignit d'abord d'implorer son pardon;
Charlemagne montrait de son œil sourcilleux
qu'il ne voulait l'accueillir à la Cour,
et qu'il devait ailleurs l'aventure chercher
et qu'il fallait que vite il vide le plancher.

9. Le traditeur s'en est allé secrètement:
et près de Montauban dressa son piège;

[1] C'est-à-dire: «*La paix soit avec vous.*»
[2] Pulci cite un vers du *Miserere* (Psaume 50)

et à Charles écrit comment avec ses gens
en Paganie il était arrivé ;
et faisait profession de prier humblement
pour que lui soient ses péchés pardonnés ;
et Charlemagne avait ces lettres envoyées
à Montauban en leur donnant publicité.

10. Renaud s'était un jour écarté de la ville
pour se distraire avec un sien faucon,
et Rouhinasse était allé avecques lui[3]
vers Agrimont, pour la leur distraction.
Et Richardet ce jour était allé au bord
du fleuve, où s'est embusqué Ganelon,
à l'abri d'un bosquet dressé dans un vallon,
débouchant dans ce fleuve au pied d'un joli mont.

11. Et cependant que ça et là se promenait,
Gane pensa que l'homme était Renaud :
il fonça hors du bois avec un grand fracas
et l'assaillit avec sa compagnie,
et c'est ainsi qu'il s'est fait prendre en cet endroit.
Gan retourna la nuit même à Paris
et à Charles livra Richardet prisonnier
et ils ont décidé le pendre sans délai.

12. Lorsque Roland a entendu parler de ça,
il a beaucoup supplié l'empereur
qu'il ne profite pas de ce qu'il l'avait pris
et ne lui fasse outrage ou déshonneur.
Charles lui répondit, enflammé de colère :
« Je veux le pendre ainsi qu'un traiteur,
en même temps qu'Astolph, pour son iniquité,
car il a empêché qu'il soit exécuté. »

13. Roland lui répondit : « N'est pas encore éteint,
Charles, ce feu qui pourrait bien reprendre.
Si tu l'exécutais, j'en serais mécontent ;
Renaud viendrait sans perdre un seul instant.
Tu sais que Ganelon ne cesse de trahir,
et tu ne peux vivre une heure sans lui. »
Charles répondit : « Traître, il ne le fut jamais
et il fit ce qu'il fit pour m'avoir trop aimé.

[3] Cet écuyer de Roland fait son apparition au chant X, 75.

14. Et vous vous l'êtes pris en grippe tous les deux[4],
toi et Renaud, parce qu'il m'est fidèle
et ne cesse jamais ni de nuit ni de jour
de s'en prendre à celui qui m'est hostile.»
Roland partit, mais peu après, se retourna,
et dit: «Je fais serment sur l'Evangile
Charles, que si tu fais mon cousin supplicier,
pour conserver la vie je te ferai mendier.»

15. Et puis il dégaina son épée Durandal
et de sa pointe une croix fit par terre
et dessus cette croix il étendit la main;
et s'en alla et quitta la cité.
Mais Gallérane, en sage reine qu'elle était,
priait, avec le seigneur d'Angleterre,
Naimes et Olivier et le baron danois,
que sa mort tout au moins soit repoussée d'un mois.

16. Charles a fait dresser près du fleuve de Seine
un échafaud et tout le nécessaire.
Ce traditeur de Gane avait grande allégresse,
car il pensait qu'aboutissait sa ruse.
Toute la Cour était remplie d'indignation.
Renaud et Rouhinas, son écuyer,
étaient à Montauban cependant retournés
et son cher Richardet, il ne l'y a trouvé;

17. écrivit à Astolph de tout lui rapporter:
qu'il l'avisât et se tienne en alerte,
parce qu'il rassemblait une foule de gens
pour promptement secourir Richardet.
Astolphe l'informa sur ce qui se passait
et comment leur avait accordé Charles,
avant de lui donner la mort, un mois de temps;
mais déplorait qu'ait dû quitter la cour Roland.

18. Or c'est aussi ce dont Renaud se lamentait,
que soit parti le paladin Roland,
car sans lui il craignait de ne pas le sauver;
il disposait cependant tous ses gens.
Et Gallérane à qui tout cela faisait peine,
venait prier chaque jour Charlemagne

[4] Litt.: «... pris sur les cornes tous les deux».

pour que soit Richardet remis en liberté,
et que puisse Roland à la Cour retourner;

19. et qu'il ne défie pas tellement la fortune,
et qu'il ne croit autant en Ganelon;
et s'il voulait jamais lui faire quelque grâce,
qu'il lui remette en main ce Richardet.
Mais rien au monde encor n'aurait pu détourner
de son projet l'empereur Charlemagne.
Pourtant Renaud attend ce qui peut se passer
et continue à mettre en ordre son armée.

20. On arrivait déjà à la date fixée:
Emérillon et Vivien de Mayence
avaient exécuté ce qu'a ordonné Charles;
et Ganelon avait telle arrogance
que ceux qui suppliaient sont par lui menacés:
Charles lui a donné telle assurance
que l'on tenait pour rien de Naimes les lumières
et de rage il était reparti en Bavière;

21. et s'en étaient allés Othon avec Avin
et Bérenger, Avol et Salamon,
et le fils du Danois, le nommé Baldovin,
voyant à Gan si grande présomption.
Herménillon, qui fut jadis un sarrasin,
envers Charles montrait plein d'affliction,
comme l'ami d'Astolph, le baron Lionéphant,
fameux et digne et courtois amirante.

22. Il y avait Morgante avec sa demoiselle,
la reine Méridienne et ses suivantes:
et tous parlaient beaucoup du baron Richardet,
disant qu'à tort Charles l'exécutait.
Gane de Ponthierry convoque ses barons,
quand arrive le temps, et leur ordonne
que Richardet soit enchaîné
et qu'il soit sur la Seine au gibet attaché.

23. Renaud était venu, quand lui dit de le faire
Astolph, et se tenait avec ses gens
aux aguets, attendant que sorte son cousin.
D'un coup il vit les étendards au vent,
avant que Richardet n'apparaisse au dehors,
Emérillon, qui était tout content,

et qui semblait très compétent dans ce métier,
comme le bon Vivien, le second justicier.

24. Il n'a pas attendu qu'il vienne comme Astolphe
jusqu'au gibet, mais vite s'élança
afin qu'il n'ait à supporter aucun outrage,
que son front ne reçoive aucun crachat:
vers la porte aussitôt il dirige sa course;
et c'est le choc avec les Mayençais;
et son cher Richardet fut délivré d'un coup,
qu'il avait comme Astolph déjà la corde au cou.

25. De ci, de là se jette ores avec Bayard,
et fit ce jour exploits avec Frusberte,
que qui les écrirait, on le dirait menteur.
Mais dès qu'ils ont su que c'était Renaud,
ils se sont tous enfuis. A ce moment Alard
a rencontré Emérillon sans casque
et d'un grand coup qu'il a donné à celui-ci,
la tête lui coupa, le crâne lui fendit.

26. Et puis se retourna avec grande tempête
vers Vivien de Ponthier, qui était près,
et avec son épée lui donne sur la tête:
jusqu'au menton il tranche heaume et coiffe[5].
Renaud a décidé faire à Gane sa fête,
et il finit par se lancer sur lui:
dessus le bras il l'a blessé d'un coup si fort
que de douleur il tombe à terre à demi mort;

27. et il fut emporté de là comme un cadavre.
Et Richardet monta le destrier
que cet Emérillon avait abandonné,
et son épée au poing il s'élança
et les coups qu'il donna, les exploits qu'il a faits,
on ne les dit, pour n'ennuyer qui lit.
Charlemagne accourut jusques à cette porte;
il vit Renaud avec une foule de morts.

28. Charlemagne se dit: «Je n'ai fait ce qu'il faut:
voilà qu'encor le peuple se soulève»;
et hors de la cité, il se sauve au plus vite.
Renaud était entré dedans Paris
et il criait: «Canaille ignoble et insensée,

[5] Il s'agit du bonnet de cuir qui se portait sous le casque pour amortir les coups.

comment as-tu permis un tel outrage?
A sac, au feu, à mort, que l'emporte fureur!»
et fit dans tout Paris lever grande rumeur;

29. et à l'un des faubourgs il fit mettre le feu
et il pilla boutiques et maisons,
si que les parisiens ne le prirent pour jeu:
on n'y faisait pas de demi-mesure.
C'est ainsi que croissaient les excès peu à peu,
tant que bien peu sont restés dans la ville,
en entendant crier: «Au feu!» et puis: «À mort!»,
et beaucoup par terreur sont sortis par les portes.

30. Il n'y est pas resté un seul des Mayençais
qui n'ait pas fui par la voie plus rapide;
et l'on a entendu grand deuil et grandes plaintes.
Mais sur-le-champ la reine Gallérane
se jeta au milieu de cette populace:
avec sagesse, humanité, tendresse[6],
elle pria Renaud que soit son bon plaisir
accepter tout au moins ces brasiers interdire.

31. À Renaud on avait rapporté les efforts
qu'avait effectués pour Richardet
cette éminente reine, honorable et glorieuse;
vite il a fait en tout lieu proclamer
que, puisqu'ainsi plaisait à la dame admirable,
chacun s'arrête; et le feu s'est éteint.
Ce jour-là Renaud prit la cité à son aise,
et Gallérane alors l'amena au palais.

32. Et le baron Renaud ce jour fut couronné,
que nul ne put y faire opposition,
et il fut installé sur le trône de Charles,
et sur la tête on lui mit la couronne,
et il fut revêtu du manteau impérial;
et tous ici discutaient de sa force
parce que ce jour-là il avait fait des choses
qui a tout un chacun parurent grandïoses.

33. Ganelon à Mayence a pu s'en retourner;
(bien qu'il y fut ramené presque mort
par ceux de son parti qui l'y raccompagnèrent).
A Gallérane, on ne fit aucun mal;

[6] Voici une assez belle définition de la dame parfaite, qui n'est pas que belle.

Chacun l'a entourée comme l'on fait aux reines :
Renaud avait expressément enjoint
qu'à cette reine on accordât autant d'honneur
que si était encor Charlemagne empereur.

34. Il est vrai qu'un auteur, qui écrit sur ces choses,
dit qu'arriva tout de suite Maugis,
et qu'il a ramené avec lui Béatrice,
la mère de Renaud, dedans Paris,
parce qu'elle voulait être l'impératrice ;
mais le prince n'oublie les bons offices,
et veut que Gallérane soit reine pour de vrai,
puisque pour Richardet elle a beaucoup œuvré.

35. Revinrent à Paris Naimes et Salamon,
et le grand Bérenger avec Baudouin,
celui qui était fils du seigneur au chevron[7] ;
et revint à la Cour Gauthier, Avin,
et revint avec eux le valeureux Othon[8],
et tout entier le peuple parisien ;
et tous les Mayençais ont dégagé le seuil,
si qu'il n'y est restée ni semence ni feuille[9].

36. On a fait feux de joie par toute la cité,
on a fait jeux, ballets, joutes et fêtes ;
toutes les dames ont été récupérées,
et leurs amants, et qui n'étaient pas peu ;
tant de rondels, chansons de geste et triolets[10] :
les baladins en furent enroués ;
et on a entendu les tambourins, les flûtes
les lyres et les vielles, les harpes et les luths.

37. Baron Renaud était homme très réputé
heureux et satisfait comme jamais,
si ce n'est qu'il n'avait retrouvé son Roland,
ce dont secrètement il souffrait fort.
Roland avec Térige ont longtemps chevauché,

[7] C'est-à-dire le fils d'Ogier le Danois
[8] Il s'agit du fils de Naimes.
[9] Chacun de ces deux vers constitue la reprise d'une locution proverbiale.
[10] Pulci évoque les trois grands genres de la poésie populaire, que la littérature de cour remet à la mode au Quattrocento : la chanson de geste ; la chanson d'amour évoquée par le *strambotto*, court poème chanté de 8 vers, comme le triolet ; les chansons à danser, évoquée par la *ballata*, que j'ai traduit par « rondel », un type de poème accompagnant les rondes.

jour après jour, contre tous les obstacles,
et vers la Paganie vivement il allait,
décidé à ne plus à la Cour retourner.

38. Et Roland ne cessait de pleurer Richardet,
disant: «Je sais que Charles l'aura tué,
ce qui cause en mon cœur une telle douleur
que je n'espère en avoir réconfort;
ce traditeur de Gan sera pour mon malheur
le premier à causer telle injustice.»
Et Térige tenait propos de même sorte,
parce que Richardet l'attendrissait très fort.

39. Roland a chevauché plus d'un grand mois déjà,
et à la fin se retrouva en Perse;
et quand fut arrivé Roland en ce pays,
apprit que s'apprêtait grande bataille;
et lorsqu'il eût un jour passé une montagne,
il aperçût une cité fameuse
où se trouvait assïégé un Amostant
par le Soudan d'Egypte et un puissant géant.

40. Il avait une fille admirablement belle,
qui plus brillait qu'étoile matutine,
cet Amostant; les gens l'appelaient Clarïelle;
si avenante, élégante et courtoise
que par amour pour elle était monté en selle
le grand Soudan, avec sa gent païenne
pour s'acquérir, s'il le pouvait, objet si beau;
et le géant énorme en perdait le repos;

41. celui-là s'appelait de son nom Marcovalde;
il arrivait du fin fond du Maroc,
d'une grande vaillance et ferme jugement;
mais son amour semblait le rendre idiot,
comme il arrive à qui ressent chaleur d'amour:
il mettait tout le monde échec et mat,
mais tant le travaillaient ses feux au dedans lui
que pour la demoiselle en perdait tout esprit.

42. Montait une jument, alfane gigantesque,
de robe sombre, et une étoile au front;
avait un seul défaut: était dure de bouche;
à son ardeur, tout mont paraissait plaine:
elle aurait pu courir une journée entière,
tant ses membres étaient forts et véloces.

Arrivèrent Térige et le fils de Millon
où le géant avait planté son pavillon,

43. qui était tout entier fait en cuir de serpent,
avec, brodés en or, des Macomet,
et de gros diamants, si Turpin point ne ment,
des saphirs, des rubis, un vrai trésor.
Roland fixait le pavillon assidûment,
où le géant avait fait sa demeure,
et restait là planté si bien à l'admirer
que se mit Marcovalde en rage, et sans traîner:

44. il jouait aux échecs pour son amusement,
comme des grands seigneurs c'est la coutume.
Il se tourna et dit à l'un de ses valets:
«Qui est ce fou qui me tient la chandelle[11]?
Chassez-le donc d'ici, ce sera quelque dingue.
D'où est venu ce raseur inouï?»
On prit à Velliantin aussitôt le bridon,
car Roland n'avait d'yeux que pour le pavillon.

45. Térige quand il vit qu'avait le sarrasin
saisi la bride à son seigneur Roland,
en serviteur brave et constant du paladin,
de l'épée vite à la tête le frappe,
et fait baisser le chef à ce païen,
que tout partout en sautait la cervelle.
«Ah! s'exclama Roland, comme tu as fait bien,
Térige, de châtier cet espèce de chien!»

46. Marcovalde a bien vu que son homme tombait:
il s'étonna, car à peine on eut pu
penser que l'a touché Térige: «Ah, misérable!
a-t-il hurlé très fort, fou à lier!»
et puis se retournant vers un autre écuyer:
«Prends-le, dit-il, et amène-le moi,
car je n'ai l'intention souffrir cette infamie,
qu'il lui ait pu, en ma présence, ôter la vie.»

47. C'est alors que Roland a pris sa Durandal,
car ce n'est le moment de rêvasser,
et il s'est avancé vers la foule païenne:
(Térige moulinait de son épée).
tous ceux qu'il atteignait, morts il les couche au sol,

[11] L'expression n'avait pas le sens implicite de complaisance qu'elle a prise par la suite.

si bien que nul ne veut plus l'affronter:
Roland qui de s'enfuir n'a guère l'habitude,
démontrait à l'épée son insigne aptitude.

48. Si fort s'émerveilla le terrible géant
de ce qu'il a vu faire en un moment
devant ses propres yeux au paladin Roland,
qu'il commença à se dire en lui-même:
«Suffirait au renom du grand seigneur d'Angrant,
qui dans le monde entier s'est fait connaître,
ce qu'accomplit cet homme avecques son épée.»
De tout cela Roland s'est beaucoup amusé.

49. «Qu'on fasse, cria-t-il, vite venir mes armes,
que cet exploit me cause étonnement.
Je veux me mesurer avec ce chevalier,
qui met à mal mon armée tout entière:
nous verrons bien s'il a envie de m'affronter.»
Et par la bride il saisit son alfane,
attrapa une lance et sur Roland courut;
mais le bon Térigel du fait s'est aperçu.

50. À la main d'un païen, il arrache sa lance,
et dit: «Prends-la, ô Comte, prends-la vite!
Les lois de courtoisie sont demeurées en France.
Voici que le géant te court dessus,
sans que nulle pudeur ne rougisse ses joues
de t'attaquer, lui qui semble montagne,
toi avecques l'épée, et lui, lance au poitrail[12]:
vois ce que sont ces gens, vraiment de la canaille!»

51. Roland lui répondit: «Qu'il soit comme il lui plaît,
car aussi bien, je m'en moque pas mal.
C'est vrai qu'il est si grand que m'attriste pouvoir
porter ma lance à peine à son nombril,
mais n'en taille l'épée pas moins qu'à l'habitude:
elle fera comme à tout adversaire.»
Térige l'observait avecques dilection,
et Veillantin allait comme un émerillon.

52. Et ensuite, d'un coup, il abaissa la lance:
sur le païen s'élança de bon cœur,
et il alla toucher tout en bas son écu,

[12] Prête pour le duel.

et il le transperça comme une feuille,
et cuirasse et haubert, les transperça aussi,
que Marcovalde en eut grande douleur;
et il rompit sa lance en plein milieu du tronc
du comte, et il se mit à blasphémer Macom.

53. Mais la jument alfane, à qui ce coup fit peur,
car lui parût d'une grande puissance,
était de bouche dure, ainsi que je l'ai dit:
prit vite aux dents le mors, comme toujours,
et se mit détaler au travers de la plaine.
Pourtant Roland n'abandonna la danse:
Térige et lui, leurs deux chevaux éperonnèrent
et au pourchas de Marcovalde s'élancèrent.

54. Lorsqu'elle eut traversé entièrement la plaine,
la jument arriva au pied des monts;
c'est là que put enfin l'arrêter le païen,
car la sueur la trempait toute entière.
Roland de s'écrier: «Sarrasin mécréant,
je t'ai suivi par toute la contrée.
Le jour est arrivé où il te faut mourir:
reviens donc sur tes pas, tu ne peux plus me fuir.»

55. Le païen, s'entendant appeler de la sorte,
se retourna et dégaina l'épée,
et dit: «Nul, ici-bas, ne pourrait se vanter
que je l'ai fui par manque de courage.
Sache qu'il n'y a pas grand nombre de remèdes
pour calmer de ma jument l'ardeur,
une fois qu'elle a pris le mors entre les dents:
c'est pour ça que je fus traîné où tu me vois.

56. Mais te voilà conduit là où je le voulais,
avec celui qui tua mon valet.
Si je suis bien toujours le même Marcovalde,
tu n'auras plus ni os ni nerfs intacts.
A plus d'un paladin, j'ai rabattu l'orgueil;
et au combat, j'ai toujours pour usage
de ne point me soucier que la lance ait manqué,
car avecques l'épée, je peux encor le tuer.»

57. Roland lui dit: «Toi, tu dis ça, car tu as honte
d'avoir brisé ta tige de fenouil
avec difficulté, et cherches t'excuser;
et moi qui près de toi semble grenouille,

je sais qu'avec ce fer je t'ai gratté la rogne[13],
le sang coulant jusque sous ton genou.
Dommage que n'ait pu te voir la demoiselle
à qui l'on a donné le nom de Clarïelle.»

58. Le païen répondit: «Mais d'où peux-tu savoir
qui tient le frein et la clé de mon cœur[14]?
Sache que bien des fois elle m'a vu jeter
morts sur le sol nombre de chevaliers
et que jamais pourtant ne s'est plainte de moi;
et simplement pour lui faire plaisir,
si je croyais que ce lui soit bonheur et fête,
c'est de toi, malandrin, que j'enverrais la tête.»

59. Roland lui répondit: «Sera plus beau présent,
géant, la tienne, assurément plus grosse.
Sus donc, nous allons voir combien tu es vaillant
et quel présent tu feras à Clarielle.»
et il leva sa Durandal subitement
en lui disant: «Ore appelle Macom!»
et à l'épaule droite il lui donne un tel coup
que l'effrayant géant ça et là se secoue;

60. et que la spallière en fait des étincelles,
mais il soutient pourtant le coup d'épée.
Et le sarrasin veut tirer de lui vengeance
et il envoie grand coup de taille au comte:
Roland avec l'écu s'en voulut protéger;
mais l'épée le fendit, pesante et dure,
et en fit deux morceaux, si mes sources point n'errent;
l'un de ces deux morceaux dégringola par terre.

61. Poussé par la fureur, Roland rejeta l'autre
et le lança au géant sur la tête;
puis il reprit en main son épée Durandal
et il frappa le sarrasin au bras,
si fort que sa cuirasse, encore que parfaite,

[13] *Mais néanmoins tout mensonge écarté,*
Tout ce que tu as vu, fais-le connaître
Et laisse se gratter qui a la rogne (*Par.* XVII, 129).
C'est un des bons conseils que Cacciaguida donne à Dante.

[14] *Je suis celui qui a tenu les deux clés du cœur de Frédéric...* (*Enf.* XIII, 58-59).
Ainsi parle Pier delle Vigna, chancelier de Frédéric III, évoquant son pouvoir de dire «oui» ou «non», suivant une formule qui a depuis fait fortune.

put sembler faite en cire ou bien en verre[15],
et lui coupa le bras à hauteur de la main,
si qu'un grand hurlement a poussé le païen;

62. sa main et son épée, il les a vues tomber
et de douleur tomba de sa jument,
en disant: «Je me rends, je le dois, car je vois
qu'en Macomet toute espérance est vaine.
De grâce, chevalier, et non pour mes mérites,
dis-moi, es-tu sous la loi des chrétiens,
puisque tu m'as ainsi amené à la mort:
car jamais n'ai trouvé païen qui soit si fort.»

63. Roland lui dit: «Puisqu'en grâce tu le demandes,
je vais agir avecques courtoisie:
je m'appelle Roland et tu vois avec moi
mon écuyer, qui me fait compagnie.
Tu es mort et damné, si tu ne crois bien vite
en qui est né de la Vierge Marie;
crois donc en l'Évangile et fais-toi baptiser,
en sorte que ton âme au ciel s'en puisse aller.

64. C'est Macom qui t'attend, dans le fond de l'enfer
avec les autres fous qui l'accompagnent,
là où tu brûleras dans le feu éternel
en bas aux noirs et douloureux abîmes.»
Le païen dit alors: «Qu'à tout jamais loué
soit Jésus-Christ ainsi que tous ses saints!
Je veux absolument recevoir de ta main
le baptême, Roland, et devenir chrétien.

65. Je remercie ton Dieu que m'ait donné la mort
la main du preux le plus fameux au monde:
si je m'en attristais, j'en aurais vraiment tort.
Baptise-moi, par Dieu, valeureux comte,
car je sens dans mon cœur déjà tel réconfort
que je me crois de tout péché lavé.»
Courut sans s'attarder vers le fleuve Roland,
a retiré son heaume, a mis de l'eau dedans;

66. et il a baptisé l'homme dévotement.
Lorsqu'il fut mort, on entendit un chant,
et des anges se sont montrés visiblement
portant son âme au royaume des cieux.

[15] Litt.: «...en glace».

Et de l'avoir tué, Roland fut tout dolent
et il pleura beaucoup avec Térige ;
et firent une fosse et profonde et obscure
et à cette dépouille ont donné sépulture.

67. Mais avant de mourir, ce géant demanda
au paladin encore une faveur :
que si par aventure il arrivait jamais
que Renaud parle à celle qu'il aima,
qu'il lui dise comment les faits s'étaient passés
et qu'il avait, jusqu'à la dernière heure,
toujours gardé au cœur, en amant très fidèle,
Clarielle et son amour persévérant pour elle ;

68. et que pour couronner si noble sentiment,
devrait venir de temps en temps icelle
là où son corps sera étendu solitaire,
pour l'appeler et dire : « Clarïelle
vient pleurer dessus toi, ô pauvre Marcovalde,
celle qui te parut en ce monde si belle. »
car il avait l'espoir, si elle l'appelait,
que son âme en son corps s'en serait retournée,

69. ou que ce qu'avait fait sous le mûrier Pyrame,
lorsque l'avait appelé sa Thisbé,
quand il était déjà aux portes de la mort[16],
il le ferait aussi. Le rassura
Roland : « Je le ferai, si avant je ne meurs,
car je suis sûr que j'irai à la ville. »
Et le moment venu, c'est ce que fit Roland,
afin que soit toujours respecté son serment.

70. Et Térige avait vu l'âme qui s'en allait
au ciel avec beaucoup d'anges bénis
qui ne cessaient chanter de douces mélodies :
les traits de son visage ont paru se troubler,
quand il entendit dire : « *Ave, salve,* Marie. »
en divine harmonie et doux cantiques :
il disait à Roland : « Cet homme, je l'envie
puisque je n'ai été tué par toi comme lui.

[16] Pulci rapporte un épisode secondaire de l'histoire de Pyrame et Thisbé auquel Dante fait allusion dans *Purg.* XXVIII, 37,9 : Pyrame, croyant à tort Thisbé morte par sa faute, s'est suicidé ; mais quand Thisbé le retrouve mourant et l'appelle, il rouvre les yeux pour un dernier regard.

71. Maintenant on peut bien aller chez les païens :
rester en vie, je ne m'en soucie plus,
du moment que l'on meurt, ô mon Dieu, dans ta foi,
puisque j'ai vu cette âme s'en aller. »
Roland lui répondit : « Retournons à son camp :
ils n'y sauront encor cette nouvelle ;
il ne faut pas que nous reconnaissent ces gens,
mais ils ne sauront rien de la mort du géant. »

72. De fait ils sont passés par le milieu du camp
et ne les reconnut vraiment personne ;
ils se sont dirigés après vers la cité,
où était l'Amostant et Sa Couronne,
et du palais royal ceux-ci se sont enquis ;
et vers ce lieu leurs chevaux éperonnent,
si bien qu'ils ont fini par gagner le palais
et devant l'Amostant ils se sont présentés.

73. Sur un balcon cet Amostant est installé.
Clarïelle, en voyant comte Roland,
(plus que rose incarnat cette dame était fraîche)
à fond l'examina et l'admira,
et à son père dit : « Si tu as observé,
lorsque ceux-ci sont venus près de nous,
comment cet homme-là se tenait sur l'arçon,
tout son comportement est d'un puissant baron.

74. Dommage qu'il ne soit Roland, un chrétïen
de grand renom, à qui tant il ressemble :
car tous ces étendards ne couvriraient la plaine
et ne serait planté si près leur camp,
et ne nous aurait pas assiégés le Soudan. »
Roland l'entend et sourit en lui-même.
Et l'Amostant s'adresse à lui courtoisement :
« Vous êtes bienvenu, ô chevalier puissant ;

75. Que Macomet toujours soit votre défenseur.
Si vous voulez obtenir de l'argent,
de moi, car vous voyez combien mon cas est grave,
vous en aurez et plus que volontiers.
Ces gens-là sont venus ici pour m'offenser ;
il y a le Soudan et ses armées,
qui est venu ici du fin fond de l'Egypte,
et de ses gens il couvre et la plaine et les monts ;

76. et il a rassemblé ici tout le Levant,
et veut, fût-ce par force, avoir ma fille ;
et le hasard y a amené un géant
qui sème la terreur dans mon armée :
monté sur sa jument il fait fuir tous mes gens :
elle ignore le mors, va à bride abattue
et déjà de mon peuple a tué quantité ;
maintenant il s'emploie mes récoltes gâter. »

77. Roland lui répondit : « Ce géant que tu dis,
ne crains donc plus qu'il monte son alfane ;
il ne t'ennuiera plus, je te le garantis,
ne reverra son règne ou son pays :
au pied de la montagne, au fond, droit devant nous,
de mon épée aujourd'hui je l'ai tué ;
je peux t'assurer, roi, pour te donner confort,
que dessous terre est étendu ce géant mort. »

78. L'Amostant ne pouvait croire cette nouvelle,
et faisait répéter pour être sûr :
« Tu dis avoir tué ce géant malfaisant ? »
Et puis il l'embrassait en grande joie,
et il disait : « Je me soucie bien peu du reste. »
La demoiselle avec grande tendresse
courut pour embrasser Roland incontinent,
ce qui, à dire vrai, ne déplut nullement ;

79. et aurait à Renaud encore moins déplu.
« Où es-tu donc, seigneur de Montauban ?
avait pensé Roland, resterais-tu de glace,
si j'étendais la main encore un peu plus loin ? »[17]
« Tu dis donc que tu as tué ce Marcovalde,
a dit la dame, ô parfait chevalier.
Que soit béni le sein qui le jour t'a donné[18] ! »
et mille et mille fois remercia Macomet.

80. Clarielle avait déjà conçu un grand amour
pour le comte Roland, tant il lui plut,
et déjà Cupidon l'avait fléchée au cœur.
Or revenons au Soudan, qui a su
que le bon Marcovalde avait perdu la vie,

[17] La phrase est (volontairement ?) ambigüe : certains comprennent : « si j'embrassais plus étroitement la demoiselle... » ; d'autres : « si j'allais à ta rencontre... ».
[18] Luc 11, 27.

et en était très triste, évidemment,
et de larmes baignait tout son entier visage,
lorsque sa vue se dirigeait vers la montagne.

81. Mais il n'arrivait pas à savoir qui l'a tué:
on lui disait que c'était un passant,
et ça ne lui semblait être bien vraisemblable,
sachant combien était fort le géant.
Et par hasard au camp il avait avec lui
un sage, antique et subtil nécromant,
et il lui dit: «Fais que je sache par ton art
quel est celui qui a tué notre vrai Mars.»

82. Alors le nécromant, afin lui obéir,
(il était maître excellent en sa science)
subitement a fait par magie apparaître
ce qu'il fallait avec son savoir-faire:
il découvrit comment l'avait tué un chrétien,
qui fait semblant d'être de foi païenne,
et comment il vivait chez le grand Amostant:
c'est ainsi qu'il trouva qui tua le géant.

83. Quand le Soudan a entendu le nécromant,
jamais douleur n'a senti aussi grande,
et il a dit: «Ô Macomet, ô Dieu absurde,
pour t'amuser tu m'as réduit à rien.»
Puis écrivit à l'Amostant la triste histoire,
en lui disant: «*Tu ne sais, Roi de Perse,*
que celui qui a tué notre géant païen,
il est avecques toi; sache qu'il est chrétien

84. et quelque trahison se prépare à commettre.
Dès aujourd'hui, si du moins ça te plaît,
je veux que nous vengions la mort de Marcovald
et à ton prix faire avec toi la paix.»
Il scelle cette lettre et l'envoie en vitesse.
L'affaire à l'Amostant énormément déplaît,
quand il a entendu que c'était un chrétien,
et il l'a appelé traître, fourbe, aigrefin;

85. et il a répondu au Soudan qu'il voulait
faire la paix et la trêve à tout prix,
à condition que soit châtïé ce chrétien:
ainsi ont-ils conclu solide paix.
Ensuite par la main un jour il prit Roland
et dit: «Baron, j'ai le plaisir, sais-tu,

d'avoir conclu la paix avec le grand Soudan,
si bien que va partir cette armée de déments.»

86. Roland ne pensait pas à une trahison:
il dit qu'il s'en réjouissait beaucoup,
et qu'une telle paix le rendait fort content,
en lui disant: «Tes malheurs me pesaient;
maintenant je me sens le cœur tout allégé.»
Puis l'Amostant fit venir le Soudan;
et il est accouru et monté vite en selle[19],
afin voir à nouveau la belle demoiselle.

87. Ils ont organisé en secret un complot
et décidé de prendre le chrétien
quand il sera au lit et sera sans défense;
c'est ça qu'ils ont établi entre eux deux.
La nuit est arrivée, ils sont allés au lit.
Roland partit se coucher dans sa chambre,
et il s'est désarmé, et se croit en lieu sûr,
et ne se doute pas de ses malheurs futurs.

88. Quand dans la nuit Roland dormit profondément,
un peloton s'est armé, des païens,
et l'un d'entre eux ouvrit la porte de la chambre;
lui ont couru dessus, des loups, des chiens.
Et Roland n'a pas pu à temps se réveiller
si bien qu'on put lui attacher les mains,
et il fut emmené sur-le-champ en prison,
sans qu'on l'ait écouté ni donné de raison.

89. Et ils ont emmené après Roland, Térige;
les ont jetés dans le fond d'une tour.
À Roland tout ceci avait tourné l'esprit:
il ne savait deviner la raison
pour laquelle l'avait abusé l'Amostant,
mais il se dit: «Il veut m'ôter la vie»,
comme dans l'autre chant il vous sera conté.
Et que l'ange de Dieu vous attrape au toupet[20].

[19] Un bel hystéron protéron, pour montrer la hâte du Soudan...
[20] Faut-il voir là une allusion sarcastique à la touffe de cheveux que le bon croyant conserve sur son crâne rasé pour que l'ange d'Allah puisse plus facilement l'entraîner au ciel?

CHANT XIII

Invocation (1). Clarielle, chargée de la garde de Roland par son père, persuade ce dernier de libérer Térige, qui se rend sur-le-champ à Paris. Renaud rend son trône à Charlemagne pour aller au secours de Roland (2-29).

Deuxième voyage de Renaud en Barbarie; exploits qu'il accomplit en passant par l'Espagne. Ayant vaincu en duel le roi Marsile, il devient l'ami de celui-ci qui l'invite à sa cour. À la cour du roi Marsile, Renaud s'éprend de sa fille Lucienne et dompte un cheval sauvage (30-68). Suite du voyage de Renaud: sa rencontre avec un vavasseur triste (69-76).

1. Vierge de sainteté, de toute bonté pleine,
Mère de Cil vers qui monte Hosanna[1],
Vierge de pureté, Vierge toute sereine,
accorde-moi ta manne quotidienne[2];
de ta main conduis-moi jusqu'à l'achèvement
de ce récit, car le temps nous abuse
et la vie et la mort et l'aveugle univers,
si qu'à tous je le fasse entendre par mes vers.

2. Et notre demoiselle avec douces paroles
et des propos bien pensés et suaves,
à son père disait: «C'est bien ça qu'il faut faire:
punir toujours fraudeurs et dépravés:
donc je n'ai nul regret de cette affaire-là.
Les clés, je veux que tu me les confies
et me laisses le soin de fermer et ouvrir,
de manière que nul ne puisse nous trahir.»

3. De cela l'Amostant s'est beaucoup réjoui,
que prenne en main cet office la dame,
et il a confié à celle-ci les clés.
Ores c'est ça que veut la demoiselle:
aussitôt se rendit près du comte Roland,
dans sa prison, lui parle doucement,
disant: «Je suis pour toi inquiète, chevalier,
et je ferai ce que tu veux pour te sauver.»

4. Baron Roland l'a remercié du mieux qu'il put,
et dit: «Dis-moi, saurais-tu la raison
pour laquelle ton père ainsi me persécute

[1] Pulci dans son glossaire personnel traduit *Hosanna* par «Sauve-nous».
[2] Paraphrase du *Pater Noster*.

et m'a jeté tout à coup en prison?
Calme, par Dieu, ma faim de le savoir:
sors-moi du doute et de la confusion[3].
et si tu ne peux pas de la tour me tirer,
empêche-le du moins de la vie m'arracher.»

5. Et Clarïelle a répondu au paladin:
«Si en ce lieu mon père te retient,
c'est que le Soudan a, par un certain devin,
su, semble-t-il, que tu étais chrétien,
même si tu faisais semblant d'être païen;
s'estimant offensé à cause du géant,
mon père a fait la paix avecques le Soudan
et il a décidé de venger Marcovalde.

6. Or tout chrétien qui a tué un africain
devra mourir: ceci est notre loi;
comme tu as donné la mort à ce géant,
d'après nos mœurs, on doit t'ôter la vie.
Mais parce que je t'ai jà élu comme amant,
j'ai pris les clés, car je souffrais pour toi;
et ne redoute plus de mourir désormais,
car tu es à l'abri, et seras libéré.

7. J'ai tellement souvent entendu glorifier
ce chevalier qui s'appelle Roland,
que ses vertus m'ont fait de lui m'énamourer,
et par amour pour lui, te sauverai.
Dis-moi ton nom, car tu peux bien à moi te fier,
dis-le, baron, j'en aurai grand plaisir.»
Roland lui répondit: «Gentille demoiselle,
Roland, voici comment tout le monde m'appelle.

8. Regarde donc où m'a la fortune conduit,
qu'à peine croiras-tu que ce soit moi.
Je me suis en allé, sans vouloir emmener
personne, si ce n'est mon écuyer;
j'ai chevauché sous le soleil et sous la lune:
ores ton père ici m'a mis de force.
Mais si j'avais pensé à un tel guet-apens,
par mon Dieu, il n'aurait pu me mettre dedans.

[3] Sous l'emphase de la formule n'y a-t-il pas comme un écho (moqueur?) des «doutes» de Dante dans la *Comédie*, par exemple en *Purg.* XXVI, 61-2?

9. Je me confie à toi, puisque je suis mené
là où tu vois ; et fais que mon cheval
soit bien soigné ; à jamais je te donne
l'âme et le cœur et ce que je pourrai.
Veuille encore écouter ce que je vais te dire :
mon écuyer, si de quelque façon
tu pouvais de ce lieu le faire libérer,
je l'enverrai chercher du secours près de Charles. »

10. Elle n'a pu souffrir qu'il parlât plus longtemps,
la dame, en entendant que c'était lui, Roland :
lui a semblé son cœur se fendre en sa poitrine
de sympathie, et a dit en pleurant :
« Macom t'a envoyé ici pour que je t'aime,
je crois, mais je ne sais comment ou quand,
parce que j'ai toujours désiré de te voir.
Mais je voudrais d'autre façon te recevoir.

11. Même si je devais faire mourir mon père
avec mes mains, toi tu ne mourras pas :
c'est Amour qui commande (et je veux obéir)
de te sauver, et sauvé tu seras ;
quand en viendra le temps, je saurai bien t'ouvrir.
Pour ton cheval, tu seras satisfait ;
et de Térige assurerai la délivrance,
et j'approuve et je loue que tu l'envoies en France. »

12. Après avoir ainsi parlé, dame Clarielle
laissa Roland et courut en vitesse
chez son père et lui dit : « Ce sergent, le pauvret,
il va mourir, c'est sûr, qu'il me paraît
tout prêt à refuser de manger : comme un fou
il a jeté ce qu'on lui a donné ;
et il n'a envers nous commis aucune faute,
car on doit obéir aux ordres de son maître. »

13. Et l'Amostant lui répondit : « Renvoie-le donc :
qu'il meurt serait chose honteuse pour nous ;
mais pour cet autre fait qu'il soit très bien gardé ;
car de lui je n'attends que des ennuis. »
La dame répondit ; « Par la foi qui est mienne,
je ne sais pas s'il délire ou s'il rêve :
quand je lui parle, il a un regard de débile,
et il ne répond pas, parait même imbécile. »

14. Puis retourna à la prison en souriant
et raconta ce qui s'était passé.
À Térige Roland a dit alors: «J'entends
que promptement tu ailles trouver Charles,
et monte Velliantin, je te le recommande,
et dis-lui tout, que j'ai été trahi
par l'Amostant, que j'ai été mis en prison,
et dis ce qui a pu en être la raison.

15. Tu diras même chose à Renaud lui aussi,
à Olivier et à toute la cour,
pour qu'avant que je meurs, on vienne à mon secours,
car tous, c'est sûr, pleureraient telle mort.»
Et Térige s'en va sans attendre un instant;
selle le destrier, sort de la ville;
et il chevauche tant par plaines et montagnes
qu'il arrive là où... n'était pas Charlemagne:

16. car il avait pensé le trouver à Paris,
mais il est avec Gan à Ponthierry;
et il apprend comment Renaud remplace Charles[4];
il alla le trouver, et Olivier.
Et lorsqu'il arriva, Renaud, en le voyant,
fut aussitôt plein de tristes idées,
car Térige pleurait si misérablement
qu'il ne pouvait vraiment parler aucunement.

17. Baron Renaud cria: «Que devient mon cousin?
Certes tu dois avoir tristes nouvelles.»
Alors Térige, autant qu'il peut, pauvre mesquin,
avec difficulté, dit ce qui suit:
«L'Amostant de la Perse, un roi des sarrasins,
l'a fait emprisonner et Clarïelle,
sa fille, le surveille, adorable et jolie,
laquelle avait promis de lui sauver la vie.

18. Et ceci pour avoir fait périr Marcovalde;
mais le Soudan avait un nécromant,
qui lui a assuré que c'était un chrétien
qui l'a tué; et avec l'Amostant
a fait la paix ce maudit traître, et décidé
de s'emparer du bon seigneur d'Anglant.

[4] Renaud a détrôné Charles à la suite de l'histoire de la pendaison de Richardet au début du chant XII.

et de nuit tous les deux nous fûmes enchaînés,
puis au fond d'une tour fûmes emprisonnés.

19. Roland se recommande à notre Charlemagne,
à toi Renaud, qui est Sainte Couronne,
à son beau-frère, à son ami, au compagnon,
avant qu'il ait ainsi perdu la vie.
Tu vois que de sueur tout entier suis trempé :
car j'ai volé et non pas chevauché,
c'est comme ça, tu vois, qu'ici je suis venu.
Or tu es sage et tu sais tout par le menu. »

20. Et dans toute sa vie jamais ne fut Renaud
si triste et affligé que ce jour-là,
et il a dit en soupirant : « Toi, Naimes, parle,
car la douleur me rend faible d'esprit. »
Ce très sage vieillard lui dit : « Nous comprenons,
si j'ai saisi le sens de ce message,
qu'il nous faut secourir Roland rapidement.
Comment je m'y prendrais, je le dis maintenant.

21. Tout secours, excepté celui de l'empereur[5]
et d'Olivier, serait vain à la fin,
car ils ont à eux deux puissance et grand amour.
Je dirais bien qu'on offre à Charlemagne
reprendre le pouvoir, comme il l'avait jadis,
pour le salut du peuple des chrétiens ;
et il acquiescera à ce que tu désires ;
et vite en Paganie, vous, vous devez partir.

22. Qu'Astolphe soit nommé comme gonfalonier[6],
car, je le sais, Charles sera d'accord,
pour ce qu'il lui a fait, à lui et Richardet.
Que soit Gan à nouveau dit rebelle et banni. »
Baron Renaud a dit, dès que Naimes eut parlé :
« C'est bien là qu'il nous faut mettre le sceau. »
C'est donc la décision que les paladins prirent ;
et puis il écrivit à Charles ce qui suit :

23. « *Parce que tu es vieux, j'ai pour toi déférence ;*
ça fait souffrir que tu sois si gâteux
qu'en Gan tu crois encore et en ses félonies,
alors qu'il t'a trahi milliers de fois,

[5] Renaud, en l'occurrence.
[6] Un titre au contenu un peu inconsistant comme l'est Astolphe lui-même.

sans que trouve jamais son péché châtiment ;
et par amour pour lui, tu m'as banni :
tu as voulu tuer, ayant mille fois tort,
Astolphe et Richardet sur ses conseils retors.

24. *Tu aurais mérité mille bannissements ;*
mais comme tu fus longtemps mon seigneur,
je te pardonne et avec toi je fais la paix
et ton ancien pouvoir saint et fondé,
si tu le veux, je te le rends, et ta couronne,
et tes barons, et ton manteau royal,
et trône et sceptre antique et vénéré,
sans plus me rappeler tout ce qui s'est passé.

25. *Sache qu'est prisonnier Roland en Paganie ;*
dans ton Paris retourne librement ;
et Olivier et moi, tout deux de compagnie
irons le libérer subitement.
Astolphe ici sera le tien gonfalonier.
Je ne veux plus du traître ici vraiment.
La reine Galérane est reine demeurée
comme elle fut toujours, et de tous honorée. »

26. Il scelle cette lettre, envoie un messager,
qui aussitôt à Charles se présente.
Charles en fut heureux et il s'est préparé ;
Gane en son cœur ressent grande douleur.
Il retourne à Paris et vient à sa rencontre
toute la cour, heureuse de cela,
et à l'envie, tous l'embrassaient en larmoyant ;
et ils se lamentaient sur le sort de Roland :

27. c'est alors que pleura le marquis Olivier,
qu'il ne croyait plus revoir son beau-frère ;
pleurait aussi Astolphe et le vaillant Ogier,
et Salamon semblait devenu fou ;
pleurait aussi Baudouin et pleurait Bérenger ;
mais les réconforta le sage Naimes.
Renaud avec de solennels et grands honneurs
sur le trône a remis l'excellent empereur.

28. Puis mit à son cheval tout son harnachement ;
et Olivier voulut l'accompagner ;
s'est apprêté Térige aussi en un moment ;
et Richardet a dit : « Je veux venir. »
Renaud, puisqu'il le veut, en est content.

Chacun offrait de partir avec eux,
mais Renaud ne voulait une autre compagnie.
Ils se sont séparés de Charlemagne ainsi;

29. et portaient des bliauds aux couleurs falsifiées[7].
En chevauchant, certain jour, en Espagne,
ceux-ci ont rencontré sur une belle plaine
le roi Marsile et les siens, à cheval;
avec des mots choisis, en langue sarrasine[8],
arrivés près de lui, l'ont salué.
Le roi Marsile au prince a dit: « Ton destrier,
il me plaît fort; voudrais-tu bien me le donner.

30. Ce matin même, un songe est venu me prédire[9]
que je gagnais ce noble destrier.
Si tu me le donnais, par le Dieu Macomet,
tu m'ôterais l'ennuyeuse pensée
que tu puisses avoir avec moi un conflit. »
par conséquent, sois courtois, chevalier;
car si je ne voyais malgré tout d'autre issue,
je me battrai pour lui et n'auras le dessus. »

31. Renaud a dit: « Il fut un temps où le cheval
aurait été à qui l'aurait rêvé:
celui qui possédait un objet, quel qu'il soit,
l'abandonnait à qui l'avait rêvé.

[*Salomon et les deux bœufs*[10].]

Un beau jour un vilain, je ne te dis son nom,
rêve en dormant une paire de bœufs,
propriété d'un sien voisin, qui y tenait,
et les voulut pour lui, mais sans verser monnaie,

32. *ou plutôt les voulut payer de songeries.*
« J'les ai payés de ma poche », a dit l'autre,
« et je pense que c'est ce qu'il faut que tu fasses,
sinon sans eux, partiras à la fin ».

[7] De façon à tromper l'ennemi; mais on peut aussi comprendre avec Ageno et Fattini : « ...de diverses couleurs».

[8] Les paladins possèdent parfaitement les langues sarrasines.

[9] *Vers le matin, c'est le vrai que l'on rêve* (*Enf.* XXVI, 7). C'était une vérité communément reçue que les rêves du matin annonçaient l'avenir avec une grande certitude.

[10] Cette fable, qui se trouve dans *l'Orlando*, a été raconté par Sacchetti dans les *Trecentonovelle* (CXCVI). Selon certains, son origine serait orientale.

Cependant que, dit-on, il le rembarre ainsi,
beaucoup de gens autour d'eux se rassemblent;
et ne sachant comment trouver la solution,
ils décident tous deux d'aller voir Salomon.

33. *Et le roi Salomon, parce qu'il était sage,*
avec ces deux s'en alla sur un pont
et fit tout à l'instant passer dessus les bœufs;
puis se tourna, la bonne humeur au front,
et il dit au songeur: «Fais-y bien attention:
aperçois-tu exactement leurs traits
là-bas sur l'eau?»; et l'on voyait se refléter
l'image de ces bœufs que l'homme avait rêvés.

34. *Et l'homme dit: «Vraiment, ça paraît bien les bœufs*
que j'ai rêvés.» Et Salomon le Sage:
«Ceux que tu as rêvés, prends-les toi, ils sont tiens;
mais qui paya, doit y trouver son compte.
Pas besoin qu'il en rêve, car il sont déjà siens.
Ainsi est la balance équilibrée.»
Ainsi, je te le dis, note-le bien, païen,
tu vas avoir rêvé à mon cheval en vain.

35. Si tu n'es pas d'accord, tu dois prendre du champ;
que soit ce destrier à qui le gagne.»
Le roi Marsile en fut très étonné et dit:
«C'est un homme pour bois et pour campagne[11]!
Je ne connais personne au sein de ma maison
d'aussi hardi (ni dans toute l'Espagne)
que celui-ci, qui montre être un homme très fort»;
puis répondit: «Allons, je te défie à mort!»

36. Renaud ne demeura longtemps à bavarder:
il fit tourner du palefroi les rênes;
et puis se retourna pour lui foncer dessus:
faisait trembler le ciel (en plus du sol),
parce que son Bayard ne paraissait boiteux:
certains disaient, remplis d'étonnement:
«Ne serait celui-ci un paladin d'élite,
pour ainsi affronter si hardiment Marsile?»

37. Lorsque le roi Marsile a vu le chevalier,
alors s'est dit: «À mon aide, Macom!»

[11] D'après Ageno, non pas un manant mais un homme débrouillard, capable de s'adapter à toutes les situations.

(car que vaudrait contre sa force en appeler
à Trismégiste, ou bien même à Platon![12]).
Il abaissa sa lance et piqua son cheval;
et il pointa sur Renaud en plein tronc;
et bien que fut ce coup plein de force et violence,
sur l'écu s'est brisée en mille éclats la lance.

38. Baron Renaud frappa son homme à la visière,
et il en fit jaillir tant d'étincelles
que jamais n'en fit tant même le Montgibel[13]:
ce coup aurait abattu milliers d'hommes;
son heaume en retentit, sa cervelle se brouille;
sans ajouter nul commentaire au texte,
Marsile abandonna pour tomber ses arçons;
donc son rêve n'était que songe et non vision.

39. Et il lui dit: «Dis-moi, en toute loyauté,
par courtoisie, qui tu es, chevalier,
que jamais je ne vis tant de force à un homme.»
Renaud lui dit: «Sur cette mienne tête,
je le dirai, car je n'ai pas d'appréhension:
et peu me chaut être en la Paganie.
Arrivera ce que pourra: païen si franc,
sache donc que je suis seigneur de Montauban.»

40. Et alors de son casque, il leva la visière,
pour démontrer qu'il n'avait nulle peur.
Le païen dit alors: «Par le dieu Macomet,
Nature en toi fit son plus grand effort.»
Renaud a poursuivi: «Et voici Richardet;
nous recherchons pour nous des aventures;
lui, c'est Térige, il est de Roland l'écuyer;
et celui-ci, c'est le fameux comte Olivier.»

41. Marsile regarda les quatre compagnons
et dit: «Si bien êtes-vous déguisés
que je vous avais pris pour quatre domestiques;
ainsi armés, je ne vous reconnus.
Certes peuvent aller sans peur de tels champions;

[12] Hermès Trismégiste était supposé être l'auteur du «*Corpus hermeticum*», un ensemble de traités plus ou moins ésotériques inspirés du *Timée* de Platon. L'idée est que contre la force, il est inutile d'en appeler aux doctrines philosophiques, même les plus subtiles. Peut-être pourrait-on déjà trouver dans ce vers une certaine ironie à l'égard du cercle néo-platonicien qui va prendre une si grande importance à la cour de Lorenzo.
[13] L'Etna.

d'autres encor seront embobinés
qui resteront, à mon avis, dans ce filet.
Dis-moi si j'ai été, cher Renaud, le premier. »

42. Renaud lui répondit : « Le premier, sur ma foi ;
puisque tu me l'enjoins, je te réponds ;
ce fut un bon début, avec un si grand roi ;
un autre après fera bien le second.
Si tu veux le cheval que je t'ai refusé,
puisque ton nom sonne si fort au monde,
je te le donnerai, magnanime Couronne. »
Et puis il ajouta : « Et armes et personne. »

43. Marsile était un homme au cœur noble et prudent ;
répondit poliment, en homme sage :
« Je ne peux même pas comme valet te suivre.
Si j'acceptais, je te ferais outrage ;
en effet ta valeur ne m'est plus un secret,
et j'en ai vu cette fois un exemple ;
et le songe était vrai : j'ai eu le destrier
car tu me l'as donné ; mais n'ai rêvé tomber.

44. Et je veux, cher Renaud, que la grâce me fasses
de séjourner chez moi à Saragosse
avec tes compagnons ; ne t'y refuse pas,
bien qu'à tes yeux ma cité sera laide :
ne crois pas qu'elle soit comparable à Paris,
où toutes courtoisies sont réunies ;
mais durant quelques jours, je t'y entretiendrai,
par le dieu Macomet, au mieux que je pourrai. »

45. Renaud lui répondit : « Si grande courtoisie,
roi, ne se peut vraiment pas refuser.
Si je t'ai fait en joutant vilenie,
or m'en repens autant que je le peux
et je dis que ce fut ou faute ou bien folie,
car faire ainsi, jamais je ne le fais :
je ne t'ai reconnu, alors, sur mon Jésus. »
Le païen dit : « De tout cela, ne parle plus ;

46. tu n'as aucun besoin de t'excuser ainsi :
il est normal démontrer son mérite
et ne peuvent vos pairs jamais vous offenser.
Je suis tombé à cause de ta force,
mais de toute façon, je désirais descendre. »

Renaud a ri de tant de courtoisie,
et dit à celui-ci : « Cette réponse indique
à quel point ta Couronne est en soi magnifique. »

47. Marsile remonta alors sur son cheval.
Renaud aussi, car il l'avait quitté,
en homme qui honore un de ses supérieurs.
Marsile par la main le prit ensuite
et il voulut aussi la prendre à Olivier,
mais Olivier s'excuse et s'en défend ;
et après qu'ils ont fait les politesses dûes,
alors à Saragosse ils se sont tous rendus.

48. Quittèrent leurs chevaux dans le palais royal ;
Marsil mena, sans lui lâcher la main,
Renaud dans l'escalier et à travers les salles.
La sienne fille, on l'appelait Lucienne,
dont les beautés sur toute autre prévalent,
s'est avancée, affable et délicate,
et salua Marsile avec ses compagnons,
usant gestes gracieux, nobles et de bon ton.

49. Et à peine Renaud eut-il vu cette fille,
qu'il a senti qu'une flèche en plein cœur
le blessait et a dit, en son fort intérieur :
« Tu m'as conduit, Amour, où tu voulais,
me menant voir cette déesse à Saragosse,
dont m'éblouit l'éclat plus que soleil. »
et il a répondu à son gentil salut
ce qu'il a estimé lui devoir être dû.

50. Là pendant plusieurs jours ils vécurent contents.
Tu peux penser si galopait Cupid,
de-ci, de-là, renouvelant ses arguments ;
et cette enfant la coupe présentait
sans cesse à son Renaud, et ses beaux yeux brillants
se rencontraient parfois avec les siens :
or c'est cela, qui comme souffre ou amadou,
réveille et fait grandir, dit-on, un feu si doux.

51. Cependant qu'ils goûtaient telle félicité,
un messager arrive au roi Marsile
et à terre se jette à genoux devant lui,
et dit qu'un grand malheur est arrivé :
qu'à la mort a conduit plus de cinq cents personnes

un grand cheval, des dents ou en ruant,
qu'il était déchaîné, qu'il était à Gisbert[14],
et qu'on l'aurait pu croire un démon au désert.

52. « Nous formions une armée de cinq cents chevaliers ;
dit le héraut. Au pied de la montagne,
nous fûmes attaqués par ce gros destrier :
nous ne pouvions fuïr à travers la plaine ;
il se rua en plein milieu des chevaliers.
Ne fut jamais chienne ou loup enragé
qui de cette façon broie, dévore et dépèce ;
ses ruades non plus de mouches ne paraissent.

53. Je l'ai vu se dresser tout debout, Roi Marsile,
et s'approcher en face d'un païen,
et ensuite frapper des sabots de devant :
qu'a-t-il donné, crois-tu ? Des pichenettes
pour faire de son chef tomber deux pellicules ?
Lui écrasa la cervelle et le heaume,
et fit voler sa tête à plus de dix coudées.
Imagine qu'il ait des postérieurs frappé !

54. S'il donnait à ce mur un couple de ruades,
s'écroulerait l'ensemble du palais.
J'ai pris subitement mes cliques et mes claques,
que rester là me mettait mal à l'aise,
car contre cette bête, il n'est arme qui tienne,
tant il paraît violent, fort et mauvais,
je le pris pour Bréus, héros sans compassion[15].
J'ai fui car tout autour pleuvaient les horïons.

55. Je ne crois pas qu'un seul ait pu y échapper ;
et ton neveu, moi, je l'ai vu mourir,
accablé, le pauvret, par de grandes souffrances. »
Lorsque Marsile eut entendu ces choses,
qu'un si gros bataillon de si triste façon
était mort là : « Ô Macom, notre Dieu,
comment peux-tu permettre, a-t-il dit en pleurant,
que soient ainsi exterminés ces tiens croyants ?

[14] Un neveu de Marsile.

[15] Bréus, surnommé « sans pitié », est un personnage du cycle breton, de caractère difficile, ennemi des dames ; il apparaît dans un poème du Trecento, le *Febusso et Breusso* ; voir également *l'Orlando furioso* (XXIX, 30, 6).

56. Ces païens-là pourtant, Macomet, étaient tiens,
et s'ils sont morts, c'est que tu l'as voulu.
Serais-tu par hasard complice des chrétiens ?
Mais si tu l'es, qu'en auras-tu tiré,
après qu'ils seront morts, tous, comme des chiens.
Tu auras fait mourir tous tes amis ;
c'est toi finalement qu'on tiendra pour cruel,
lorsque sera éteint ton peuple de fidèles. »

57. Renaud a vu alors la belle Lucïenne
se lamenter avec des mots de miel ;
à Marsile il répond de la façon qui suit :
« Fais-moi mener par un de tes soldats
qui puisse m'indiquer cette bête maudite.
et ne te plains de ce qui s'est passé :
à ces gens qui sont morts, que Dieu donne la vie[16].
Tu verras que je vais avec mes mains l'occire.

58. Parmi bêtes et fous, je serai bête folle,
qu'on peut aussi trouver bêtes bipèdes :
peut-être la folie quittera l'une ou l'autre. »
Marsile alors accepta qu'il y aille,
encore que cela lui parût vilenie,
car pour Renaud il s'était pris d'amour ;
et même lui donna un des siens écuyers ;
et Olivier voulut s'y rendre, et Richardet.

59. Et Marsile lui-même voulait l'accompagner.
Renaud a dit : « Non, personne avec moi » ;
mais Térige a voulu lui aussi y aller,
car il sait qu'il lui faut l'accompagner.
On voyait de Renaud les yeux étinceler,
comme voulait celui qu'on peint aveugle[17].
Marsile dit ; « Je prie notre Divinité,
mon cher ami Renaud, bien vouloir t'assister. »

60. Baron Renaud se dirigea vers le désert,
et le courrier montra où il pensait
que serait l'animal, bien qu'il n'en soit pas sûr.
Alors Renaud descendit de Bayard.
Sur ce, le grand cheval se montre à découvert,
car dans les bois jà les a entendus.

[16] Il s'agit évidemment de la vie éternelle.
[17] Le dieu Amour.

Quand à notre païen, quand il vit le coursier,
sur un haut chêne vert décida l'affronter,

61. et même il est grimpé tout à fait à la cime.
Olivier dit: «Pardieu, tu sais y faire:
de cette façon-là, tout animal s'affronte.»
Le païen dit: «Il est fou, lunatique,
et je sais ce qu'il fait de son petit sabot.
Ça, c'est un coup de maître et de savant:
je saurai dire après mieux ce qui s'est passé
au seigneur: c'est pourquoi je suis ici monté.»

62. Richardet en voyant comment le sarrasin
avait grimpé dans l'arbre comme un loir,
s'exclama: «Ce cheval, il faudrait qu'il soit ours,
pour jusque-là te pouvoir rattraper.»
Le païen dit: «Occupe-toi de tes affaires:
ne rien risquer, c'est mieux à tous égards.
Moi, je crains les dégâts et les tardifs regrets;
et concernant la honte, je m'y suis habitué.»

63. Quand Bayard aperçut ce sauvage cheval,
n'auraient suffi à l'arrêter cent cordes:
afin de l'affronter il le vint défier;
lui court dessus, et le frappe et le mord;
se dressent tous les deux sur les postérïeurs:
semblent autant avides d'en découdre:
et de hennir et de souffler et de siffler;
pendant deux heures et plus fit rage la mêlée.

64. Renaud est demeuré un peu à regarder;
mais quand il voit que le jeu se poursuit,
que ce cheval sauvage, avec ses coups de dents
et ses sabots, abîme son Bayard,
il s'apprête à lui faire un coup de sa façon;
et cependant que Bayard lutte encore,
flanque à l'autre cheval entre les deux oreilles
tel coup avec le gant qu'il n'en faut deux pareils;

65. et il s'est effondré comme s'il était mort.
Bayard fit un écart, tant il eut peur.
Un grand moment resta le cheval étourdi;
puis se reprit et se rassura tout.
Renaud incontinent se jeta dessus lui,

lui prit la bouche à la dure mâchoire,
et puis lui mit un mors qu'il avait amené ;
et devint ce cheval bête discipliné.

66. S'en sont émerveillés Térige et le marquis.
Sur son Bayard, Renaud était monté,
ne tenant même pas le cheval par la bride,
car il suivait comme un agneau derrière.
Et alors le païen du chêne descendit,
qui regardait encore avec méfiance
et ne se rassurait qu'avec beaucoup de peine,
concevant pour Renaud admiration certaine.

67. À travers Saragosse ont déguerpi les gens,
lorsque Renaud a traversé la porte ;
mais ce cheval, il s'en allait docilement.
Fut rapportée la nouvelle à Marsile :
il vint s'en assurer et la dame plaisante
du palefroi déjà s'esjouissait,
et elle demanda en mots attentionnés
que son père et Renaud le lui veuille donner.

68. Baron Renaud, qui lui avait donné son cœur,
peut bien aussi lui donner le cheval.
On trouva au coursier tout un équipement ;
Renaud lui mit dessus le dos la selle,
et lui, il se laissait diriger par son maître,
ainsi qu'on trait une vulgaire agnelle ;
puis elle y est montée, et en main prit la bride,
et le fait manœuvrer, que c'en était prodige.

69. Et ils sont demeurés encore un jour ensemble,
qu'Amour le tient étroitement lié ;
et ensuite à Marsile ils ont dit au revoir.
Marsile fut contraint d'y consentir,
quand on lui expliqua de Roland l'affreux sort,
et de bon cœur, leur offrit ce qu'il a.
La dame se borna à soupirer un peu
devant son père, et puis a versé de grands pleurs ;

70. et tous les jours en elle-même elle a pleuré,
car pour Renaud toute brûlait déjà.
Marsile lui promit vingt mille chevaliers,
où qu'il les veuille avoir, pour se défendre ;

et le baron Renaud l'en a remercïé ;
et en partant, il lui ouvrit son cœur :
« Quand il faudra, dit-il, j'en ferai la demande :
et toujours, demoiselle, à toi me recommande. »

71. Nos gens ont traversé de bout en bout l'Espagne
et parvinrent un jour dans un grand bois ;
s'y trouvait une foule en extrême affliction.
Renaud a dit : « Je ne connais personne
ici » et fit venir un vavasseur âgé,
dont le visage était triste et troublé,
et dit : « Par courtoisie, dites-moi la raison
pour laquelle semblez si remplis d'affliction. »

72. Lui répondit le vavasseur : « Tu le sauras
pourquoi ici s'entendent ces sanglots.
Nous habitions une cité que tu verras
bientôt ; elle est à vingt lieux environ :
Arma, l'appelle-t-on, comme tu l'entendras ;
on nous chassa et dolents nous voilà,
sans espoir de trouver nul autre apaisement
que d'ensemble pleurer nos mille et un tourments.

73. Notre seigneur porte le nom de Roi Vergante ;
il n'est au monde un homme plus cruel :
il ne croit pas au Christ et moins en Trévigante.
Ce scélérat, agissant en tyran,
a enlevé, sans exception, toutes nos filles,
pour les forcer et puis nous a chassés ;
et chaque jour il fait châtier cruellement
celle qui ne lui veut donner contentement. »

74. À Renaud, cette histoire, elle ne lui a plu ;
il s'en alla achever son étape,
laissant le vavasseur qui se désespérait
avec ces gens tellement malheureux.
À la cité parvint comme la nuit tombait ;
il a tourné la bride vers la porte,
en disant : « Allons donc éclaircir cette affaire :
peut-être y a-t-il là un bel exploit à faire. »

75. Arrivés dans la ville, allèrent chez un hôte,
qui se montrait tout rempli d'affliction :
voulurent s'enquérir du pourquoi de la chose ;
il leur conta de son seigneur les crimes ;

tant qu'ils se demandaient avec étonnement
comment ils ont supporté ce tyran.
Arriva le repas et furent honorés
et leurs chevaux et eux, parfaitement traités.

76. À Renaud, parut l'hôte un homme vraiment bien
et ça l'attriste entendre que Vergante
de force a enlevé sa fille et la retient;
«Hôte, dit-il, ça vous étonnerait
si je donnais tel châtiment au roi Vergante
qu'à tous en soient les larmes essuyées?»
et l'hôte commençait à se réconforter;
ainsi qu'au chant suivant je vais le raconter.

CHANT XIV

Invocation (1). Renaud met fin aux tristes exploits du Roi Vergante et convertit en masse ses sujets reconnaissants (2-21). Il organise ensuite, pour aller au secours de Roland, une armée à laquelle vient se joindre un détachement envoyé par le roi Marsile et commandé par Lucienne, sa fille (22-41).

Où est décrit en détail le fabuleux cadeau que fit à Renaud Lucienne: un pavillon entièrement brodé où sont représentés les quatre éléments avec les images de toutes bêtes réelles ou mythiques, et de l'amour qu'il suscita chez Renaud (42-92).

1. Père qui es aux cieux et Roi de l'univers,
sans lequel ne se meut feuille dans l'air[1],
ne me laisse égaré m'en aller de travers,
lorsqu'est encor ma volonté entière;
puisque tu m'as déjà conduit à mi-chemin[2]
depuis le seuil, chantant vers après vers,
que me guide ta main pour qu'en sécurité
j'arrive jusqu'au port avec vent mesuré.

2. L'hôte lui dit: «Qui ma vengeance accomplira,
l'adorerai à jamais tel un saint.»
Renaud lui répondit: «Attends jusqu'à demain;
pour le moment, allons nous reposer;
et lorsqu'il fera jour, apprête nos chevaux;
je vais voir si je dis vrai ou me vante.»
Et là-dessus Renaud s'en est allé au lit;
et conçut beau dessein, qui lui a réussi.

3. Le lendemain, de bon matin, il se leva.
L'hôte avait mis aux chevaux leur harnais,
et des deux chevaliers n'accepta nul paiement,
et de ses pauvres biens leur fait cadeau:
il contemplait Renaud et Olivier en armes
et concevait grand émerveillement,
tant tous deux lui semblaient superbes et gaillards,
et s'extasiait devant Velliantin et Bayard.

[1] Loc. prov.

[2] Ce vers est facile à comprendre dans la version définitive du *Morgante* qui comprend 28 chants. Malheureusement il existait déjà dans la première version en 23 chants. Il se référait peut-être au nombre total des strophes de cette première version. Les treize premiers chants comprennent en effet 1213 strophes soit approximativement la moitié des 2647 strophes des vingt-trois premiers chants.

4. Renaud s'en est allé vers le palais du roi;
chez lui monta le baron valeureux;
tout le peuple s'était pour le voir rassemblé.
Là entendit les sanglots douloureux
de ces enfants. Le roi, un vaniteux dément,
les regarda et vraiment dédaigneux:
«Qui êtes-vous, demanda-t-il à Olivier,
ô chevaliers, qui avez tant de fatuité?»

5. Renaud lui répondit: «Je répondrai au lieu
de celui que tu as interrogé.»
Et après qu'il se fut approché de son trône,
il dit: «Vraiment, il n'est bruit que de toi;
je ne sais pas pourquoi le Ciel hésite tant
à t'expédier dans la bouche à Satan:
à moi, de tes iniquités, chien traditeur,
à dix lieux de distance est parvenue l'odeur.»

6. La salle était remplie de beaucoup de païens;
nul ne dit rien, car ils étaient outrés,
et auraient dévoré ainsi que des mâtins
ce maître affreux, digne de toute mort.
Et Renaud de poursuivre: «Avec mes seules mains
pour te châtier, je suis venu, Vergante:
Je suis chiriffe[3], et c'est afin d'effectuer
le plan divin[4], qu'ici m'envoya Macomet.

7. Débauché, impudent, criminel et ribaud
tyran cruel, inique et scélérat
né d'un libertinage effroyable et sans frein,
le Ciel ne peut souffrir tant de péchés
en lesquels tu te tiens relapse et obstiné,
dévergondé, luxurïeux pourceau,
mendigot, va-nu-pied, rempli de vilenie,
digne de vivre avec cochons en porcherie!

8. Est-ce ainsi que se porte en tête la couronne?
Va donc, mets-toi une mitre[5], canaille,
hostile à toute loi lorsqu'elle est juste et bonne,

[3] Pulci note dans son «Vocabulaire»: *Chiriffe*: *ceux qui disent*: *je suis du sang du Prophète.* Renaud se présente donc comme chargé d'une mission divine.
[4] «Afin d'effectuer le plan divin...»: *per effetto divino*... L'italien est évidemment plus concis.
[5] La mitre que portent les condamnés lorsqu'on leur fait faire le Grand Tour: voir chant XI, 68, 4.

haï de Dieu, de la terre et des hommes.
Survient toujours la foudre, au moment où il tonne[6]:
Macom ne paie toujours le samedi[7];
et le feu éternel, inflexible et cuisant,
viendra, loup affamé, rapace et malfaisant.

9. Ne penses-tu qu'au ciel règne plus de justice,
vaurien, brigand, violeur et suborneur,
fornicateur, homme rempli de tous les vices,
voleur, ruffian, sacrilège et gros bouc?
Ne pourrait abréger la liste de tes crimes
la voix d'Echo d'une seule parole[8]:
avoir voulu garder les nobles sarrasines,
vierges et intouchées, comme tes concubines!

10. Et les fouetter, jour après jour, si âprement
que je ne sais qui n'en aurait pitié,
lorsque se refusait à toi l'une d'entre elles,
ni pourquoi sous tes pas l'enfer ne s'ouvre!»
Vergante paraissait avoir perdu l'esprit;
chacun tenait l'œil fixé sur Renaud.
«Celui-ci vient du ciel, entre eux se disaient-ils,
car est tout ce qu'il dit parole d'Évangile[9].»

11. Vergante ne savait vraiment que dire; et tant
s'intensifiaient sa rage et sa colère
que Renaud l'a saisi par le travers du corps
et de sa tête arracha la couronne,
et qu'il a déchiré tout le manteau royal;
chacun restait à regarder la fête;
puis le traînant parmi si folle populace,
d'un balcon le jeta en bas, dessus la place.

12. La foule de tous ceux qui avaient vu la scène,
en grande hâte a quitté cette salle
en disant: «C'est Macom qui nous l'a envoyé!»
Heureux qui peut retrouver l'escalier!
Renaud, étant un homme intelligent et sage,
qui pèse tout ce qu'il dit et qu'il fait,

[6] Loc. prov.
[7] Autre loc. prov.: Dieu ne paie pas à échéance fixe, sa vengeance arrive à une heure imprévue.
[8] L'écho ne répète que les dernières paroles d'une phrase.
[9] C'est une remarque assez savoureuse, placée dans la bouche de mahométans.

se rendit à l'instant où sont les demoiselles
qu'il entendit qu'on fustigeait, pauvres pucelles,

13. et vit qu'elles étaient encore dévêtues
avec le dos tout rayé par les verges.
Alors il s'en alla et quitta le palais,
et vit les gens d'allégresse remplis
et avec quel entrain chacun d'eux l'honorait,
parce que tous le respectaient beaucoup ;
et il alla où se trouvaient plusieurs barons ;
et alors il se mit à faire un beau sermon :

14. « Ce vrai Dieu qui d'abord avait créé Adam,
puis a voulu mourir pour son péché[10],
parce que nous étions condamnés à l'enfer,
(et la raison n'y peut rien objecter)
c'est lui qui m'appela, même si un païen[11]
a dénoncé près de moi votre roi,
afin non seulement de libérer vos filles,
mais pour vous révéler la voie qui mène à lui.

15. Laquelle vous aviez assurément perdue
depuis longtemps ; que Macom soit odieux
et faux, vous le saurez, lorsque vous serez morts.
Mais mon Jésus, bénin et juste Dieu,
par charité, laquelle est infinie chez lui,
parce qu'il est gracieux, saint et piteux,
m'envoie pour que je vous éclaire et vous révèle
qu'il vous attend un jour au royaume éternel.

16. Mon Dieu n'a pas voulu supporter les outrages
que votre seigneur vous faisait à tort :
voici qui doit servir à prouver à tout sage
Son grand pouvoir, puisque j'ai pu le tuer,
alors qu'était présent tout le sien baronnage :
de Lui seul vient tout aide et réconfort,
c'est Lui qui m'a donné la force de le faire,
et qui a fait que nul n'y a été contraire ;

17. C'est Lui qui vous souffla, soyez-en bien certain,
de laisser libre cours à la justice,
vu qu'Il l'avait déjà trop longtemps supporté ;
or pour vous tirer du feu éternel,

[10] Le péché originel, commis par Adam mais qui retomba sur tous ses enfants.
[11] Le vavasseur, ou plutôt l'hôtelier ?

Il veut que clairement je vous montre l'erreur
en quoi vous avez peu à peu grandi.
C'est pourquoi retournez tous à la foi chrétienne[12],
car on ne peut au ciel se rendre sans baptême.»

18. Son discours terminé, le peuple tout entier
se mit à crier d'une seule voix:
«Que soit béni celui qui tua le tyran,
qui fut pour ses sujets si scélérat!
Et puisqu'il doit s'ensuivre un fruit encor plus grand,
adorons tous Qui mourut sur la croix.
Dis-nous ton nom, nous tous ne voulons que cela,
puis de tes propres mains tu nous baptiseras:

19. puisque tu as tué ce traditeur ribaud,
nous désirons, pour garder ta mémoire,
te faire une sculpture ouvrée en or massif,
et où sera racontée cette histoire[13].»
Le prince devant tous a dit: «C'est de Renaud
de Montauban, que vous vint la victoire;
et maintenant, je vous apporte olive et paix
de la part de Jésus, qu'il vous plaît adorer.»

20. Alors le peuple a commencé à s'exclamer:
«Vive Renaud, et vive ton Jésus!
Ici on t'a déjà entendu célébrer
milliers de fois pour les tiennes vertus.»
C'est ainsi que Renaud se mit à baptiser
certains barons, et de ses propres mains;
chacun d'eux se jetait à genoux à ses pieds
et en hâte courait arriver le premier.

21. Ores qui aurait vu toutes ces demoiselles
se faire baptiser dévotement,
et combien paraissaient rayonnantes et belles,
il s'en serait épris assurément:
on aurait dit du ciel les premières étoiles;
et leurs parents en étaient rayonnants.
Grande fête s'en fit par toute la cité
et les châteaux et le restant de la contrée.

[12] L'Islam est considéré comme un épisode schismatique à l'intérieur du christianisme.
[13] Il s'agit donc d'un bas-relief.

22[14]. Au bout de quelques jours tous furent baptisés.
L'hôtelier qui avait reçu ceux-ci,
les avait remerciés autant qu'il le pouvait.
Le vavasseur apprit cette nouvelle,
et aussi ses amis, que Renaud avait vus[15]:
à la cité ils viennent sans retard;
et ledit vavasseur avait pour nom Balante,
et il jouissait fort de la mort de Vergante.

23. Le vavasseur de la grande forêt au prince
a dit: «Combien je te suis obligé
de ce qu'à ce ribaud tu aies brisé la tête!
Sache que je suis de noble lignée:
tout ce qui est à moi, que ce soit chose tienne.»
Renaud lui dit: «J'aimerais bien savoir
combien de gens cette cité peut rassembler,
entraînés à porter les armes comme il faut.»

24. Le vavasseur lui répondit: «Cette cité
sous elle tient cinq autres grandes villes:
elle pourrait fournir cent mille hommes de guerre,
et sans compter les bourgs et les villages;
je sais que sur ce point mes paroles sont justes,
mais tu pourras voir les troupes en armes.»
Renaud, en entendant ce qu'il lui avait dit,
en avait rendu grâce au Seigneur Jésus-Christ.

25. Et pendant quelques jours Renaud se reposa
avecques ses amis joyeusement.
Le peuple aurait voulu lui donner la couronne,
mais Renaud n'accepta aucunement,
en disant: «Je vous veux laisser en liberté;
votre seigneur, c'est le Christ tout-puissant.»
Puis quand il sentit l'heure et le moment propice,
il a fait au palais le peuple entier venir;

26. et l'ayant rassemblé, il fit un grand discours:
«Maintenant que je peux me fier à vous,
je veux que vous sachiez de moi par le menu
pourquoi donc de Paris je suis venu,
et pour quelle raison je vis avec au cœur

[14] Dans les manuscrits la strophe 23 précède la strophe 22, mais nous avons suivi la numérotation de De Robertis qui explique mieux l'enchaînement des faits.
[15] Voir XIII, 71.

un lourd souci qui m'écrase les os :
l'Amostante de Perse a jeté en prison
certain de mes cousins, qui a Roland pour nom.

27. Je désirerais donc que vous m'accompagniez
afin pouvoir retrouver mon Roland. »
Lorsque Renaud a eu terminé son discours,
on a confié la parole à Balante
afin que celui-ci, de la part des barons,
offre à Renaud ce qu'il leur demandait.
Alors Balante s'est levé droit sur ses pieds
et en sage qu'il est il se mit à parler :

28. « Baron Renaud, toi qui nous a débarrassé
de Macom, de Vergante et de l'enfer,
ne crois-tu pas que nous soyons tous désormais
et pour toujours tes servants, tes esclaves ?
Tu auras à ton gré ce que tu nous demandes
or et toujours, vivrais-tu à jamais :
mène comme tu veux cette affaire au plus vite,
car le sort de Roland vivement nous attriste. »

29. Baron Renaud a remercié tous ces gens-là.
Et ensuite à travers tout le pays
sont partis aussitôt messagers et courriers,
et une foule en hâte se prépare.
Ils se sont présentés à la cour à Renaud :
en moins d'un mois se sont rassemblés là
quatre-vingt-dix mille chevaliers équipés
et qui sont tous pour le combat bien entraînés.

30. Et puis sont arrivés deux sauvages géants
et avec eux, dix mille chevaliers,
en tous points équipés de ce qui est utile,
lesquels avaient tous renié Macomet ;
et c'est très volontiers que vont servir Renaud
ces deux géants[16] (ce sont plutôt des tours !) ;
L'un de ces deux géants avait pour nom Corante,
alors que le second s'appelait Lihorgante.

31. Celui-ci qui jadis aimait fort son seigneur,
lorsqu'il apprit que Renaud l'a tué,
n'a pas pu empêcher que se troublât son cœur ;
dit à Balante : « On l'a tué à tort ;

[16] C'est une affirmation prématurée comme le montre la suite immédiate du récit

et comme je lui fus ami et serviteur,
j'accepte mal de voir un tel outrage
et ne peux m'empêcher d'en avoir du courroux.
Par ma nouvelle foi, je n'irai avec vous.»

32. Renaud lui dit: «Peut-être est-il vrai qu'avec moi
tu ne viendras, ainsi que tu le dis,
et que tu resteras, mais mort, géant mauvais,
car tu ne crois en Christ ou en Macom.»
Il était, ce géant, superbe et téméraire,
et dit: «Si je te prends par le toupet,
je te ferai sentir que je suis un géant,
et il se pourrait bien que soit vengé Vergante.»

33. Du géant et Renaud la modeste patience
se sont trouvés parfaitement d'accord.
Baron Renaud a dégainé la sienne épée
et s'en vint lui lancer un coup de pointe,
qu'il lui plaça en plein milieu de la poitrine
et qui sortit par derrière les reins;
et ne put Lihorgant soulever sa massue,
car il s'est effondré comme un poulet qu'on tue;

34. et il sembla que tombe une très haute tour.
Accoururent les gens à tout ce bruit
et demandait chacun de ceux qui accouraient:
«Qu'est-ce que ça veut dire?» et tous disaient,
quand ils avaient compris: «Il n'y a rien à dire,
puisqu'il aimait ce traître de Vergante,
et qu'il disait qu'il fut à tort ce jour tué.»
Et ainsi fut Renaud hautement disculpé.

35. Après, sur le conseil de ce sage Balante,
Renaud a envoyé à Saragosse
un message à Lucienne, illustre et excellente,
et il lui a instamment demandé
d'arriver promptement avec beaucoup de gens,
et sans faire de bruit sur cette affaire;
et de se rappeler ce qu'elle avait promis.
Et peu après, le messager s'est présenté.

36. Et Lucienne reçut celui-ci volontiers
et à son père a dit ce qu'écrivait
le prince. A répondu Marsil: «Tes chevaliers,
rassemble-les avec toutes tes forces;
car j'aurai pour toujours dans toutes mes pensées

notre Renaud et sa magnificence :
m'ont plu énormément ses si nobles actions. »
Et se sont rassemblés ainsi ses escadrons.

37. Et Lucienne lui dit : « Je veux que tu m'accordes
également d'aller avec ceux-ci ;
Et si à ta lignée je ne faisais honneur,
que plus jamais je ne porte l'épée ;
mais c'est bien cette fois qu'elle refleurira. »
Marsile dit : « Fais donc comme il te plaît,
pourvu que cela fasse à mon Renaud plaisir,
car de le secourir j'ai plus que toi désir. »

38. Et notre demoiselle a dit à Balugant :
« Ô Balugant, je voudrais que tu viennes[17]
avec moi et ces gens que je mène au Levant,
afin que soit l'entreprise plus digne. »
Et il lui répondit : « De par mon Trévigant,
je viendrai volontiers sous ton enseigne. »
Et ainsi ont été promptement rassemblés
vingt mille cavaliers de grande qualité.

39. Et ainsi notre dame a quitté Marsilion,
accompagnée de chevaliers armés
et en tant que blason, dessus son gonfalon,
étaient deux cœurs, l'un à l'autre enchaînés ;
avec elle emportait un riche pavillon
duquel beaucoup seront émerveillés,
car jamais ne s'en vit à celui-là semblable,
tant était riche et beau, d'un travail admirable.

40. Et peu de jours après, a volé la nouvelle
jusqu'à Renaud, que la dame arrivait ;
sur-le-champ convoqua quantité de barons
et les meilleurs, les fit monter en selle
et s'en vinrent ainsi au devant de la dame ;
Baron Renaud, dès qu'il vit cette étoile,
a dit : « En vérité, un nouveau Christ est né,
car voici qu'en Orient l'étoile s'est montrée[18]. »

41. La dame est arrivée et a mis pied à terre :
de quoi Renaud s'est beaucoup désolé,

[17] Pulci ne prend pas la peine de nous présenter Balugante, mais nous savons par les *Reali di Francia* que c'est un frère de Marsile.
[18] Il s'agit de l'étoile qui s'est montrée aux rois mages : Matthieu, 2, 2.

pour ce qu'il a été en courtoisie vaincu ;
vite, démonte et en termes choisis
s'excuse et cependant fixe la demoiselle,
autant que fixe un aigle le soleil ;
tu peux penser comment la dame le salue
et qu'il lui répondit : « Sois donc la bienvenue. »

42. Remontés à cheval, ils se rendirent tous
à la cité, avec honneurs et fêtes :
quand furent descendus devant le grand palais,
dit la pucelle : « Ô mon très cher seigneur,
j'ai apporté pour toi un pavillon orné,
que par amour, toujours tu garderas :
car de ses propres mains le fabriqua Lucienne,
usant pour le tisser l'or et la soie syrienne. »

43. Et ordonna le déployer en sa présence.
Lorsque Renaud a vu ce pavillon,
il fut tout ébloui d'une telle excellence
et dit : « Vraiment, je ne connais déesse
qui aurait pu tisser telle magnificence,
fut-ce Pallas. » et il la remerciait,
disant : « Pour ton amour, toujours ce pavillon
je le conserverai, car ce n'est que raison. »

LE BESTIAIRE DE PULCI[19]

44. Il était composé de la façon qui suit :
en haut, dans la grand-salle, on l'étendit
avec ses quatre parts où étaient figurés
quatre éléments ;

LE FEU

le premier semble en flamme,

[19] La description du pavillon offre à Pulci un prétexte pour écrire son « bestiaire », un morceau de bravoure qui existait déjà dans l'*Orlando*, mais a été presque entièrement perdu. Il a pour base les quatre éléments ; à chaque élément correspond une classe d'animaux ; chaque partie se conclut par la description d'un animal fabuleux, emblématique de l'élément décrit parce qu'il est censé en faire sa nourriture : la salamandre, le caméléon, l'anchois, la taupe... Et, sauf pour le feu, par une scène mythologique. Il s'inspire des bestiaires médiévaux (comme le *Bestiaire toscan*, une de ses sources principales, l'*Acerba*...) et des croyances populaires, mais en y ajoutant une touche d'authenticité qui parait souvent provenir d'une observation directe des choses de la nature. Au chant XXV, Pulci mettra dans la bouche du démon-théologien Astaroth un bestiaire savant et exotique, pour ne pas dire fantastique, qui a de tout autres sources.

car il avait été avec tant d'art ouvré
que pour vrai feu on aurait pu le prendre,
de scintilles couvert et de flammes en rais
si qu'il éblouissait qui devant se tenait.

45. On y voyait certains rubis et diamants,
qui sur son fond se détachaient très bien,
et certains corindons et des grenats si beaux
que de partout ruisselait la lumière.
On y voyait des chérubins et séraphins
ainsi qu'au feu de l'éternel Amour.
On y voyait la salamandre en cestuy feu
s'ébattre allègrement en fêtes et en jeux.

L'Air

46. La seconde partie, on y voit l'air limpide,
tout en azur, le ciel et chaque étoile[20],
la lune et le soleil et Vénus et Mercure,
et Jupiter et Vulcain, qui martèle[21],
et puis Saturne et Mars, d'aspect plus menaçant[22],
et le zodiaque et tant de belles choses
que l'on n'a pas le temps de toutes raconter.
Puis on voyait dessous les oiseaux voleter.

47. Un aigle en tournoyant prenait de l'altitude,
les yeux fixant, comme il fait, le soleil,
au point que le soleil le plumage lui brûle,
et qu'il tombe à la mer du haut du ciel;
s'ornant en cet endroit d'un tout nouveau plumage,
il retrouvait sa première jeunesse[23].
Et le nouveau phénix, ainsi qu'il aimait faire,
au Château du soleil[24] allait porter son aire;

48. après avoir cueilli balsamine et cassier[25],
myrrhe et encens et nard et cardamome,
brûlait et renaissait au sommet du bûcher[26].

[20] Toute la strophe est inspirée par le paradis des sept planètes de la *Comédie*.
[21] Vulcain qui n'est le symbole d'aucune planète apparaît en tant que coadjuteur de Jupiter dont il forge la foudre.
[22] Mars a un aspect plus menaçant que Saturne, planète blanche et froide, non seulement parce que cette planète est rouge, mais parce que c'est la planète du dieu de la guerre.
[23] Tel est selon la légende le mode de régénération de l'aigle.
[24] C'est à dire en Orient.
[25] Plante pharmaceutique d'où on extrait un laxatif, la casse.
[26] Voir *Enf.* XXIV, 106-111.

Voici faucons, sauvage ou domestique,
et l'un fait, semble-t-il, massacre de colombes,
et l'autre pique en tenant le héron.
On y voyait l'autour, s'emparant du faisan,
le tiercelet vers la perdrix son vol hâtant.

49. On y voit l'épervier et on y voit la pie,
qui paraissait se cacher dans les branches
et pendant qu'elle fuit, pousse des cris aigus;
on y voyait voleter l'alouette,
et puis son ennemi qui la tue par derrière[27];
l'émerillon plonger en zigzaguant
du ciel jusqu'à la terre, en suivant l'hirondelle,
et il ne semble pas aller plus vite qu'elle.

50. On y voyait aussi les grues voler en bande;
celle qui est devant paraît crier;
et la troupe des oies en file s'est formée:
comme les grues, l'une paraît guider.
On y voyait encor tourterelle au printemps
qui ne fait plus de nids aux verts rameaux,
et plus ne s'esjouit et ne se marie plus,
et ne se baigne plus, sinon en eau pollue[28].

51. Ici le pélican se tire du poitrail
le sang et rend la vie à ses enfants[29];
il y avait l'outarde et la perdrix qui craint
que tout oiseau qui la voit, ne la prenne;
et voici le milan qui volette à son gré,
et toute mouche agrippe de ses serres,
et tourne le busard ainsi que le vautour,
le faucon crécerelle, qui du vent s'énamoure.

52. Et voici le million, des orbes décrivant[30],
et puis le geai qui se donne la fête;
voici la pie des mers[31] qui arrive en criant
et qui descend avec grande tempête;

[27] L'épervier.
[28] Telle était la triste condition, selon les bestiaires médiévaux, de la colombe qui a perdu son compagnon .
[29] Le pélican est un symbole du Christ: voir XI, 1, 1.
[30] Le million, c'est le milan, déjà cité au vers 51, 5; mais Pulci est coutumier de ces négligences, dont on trouvera beaucoup d'autres exemples dans le bestiaire.
[31] *Gazza marina*: le petit pingouin, *alca torda*.

et puis le hochequeue[32], on le voit agitant
sa queue ; la huppe aussi dresse sa crête ;
ici un émouché se repaît de chimères,
car il n'est pas aussi valeureux que son frère[33].

53. Il y avait le pic qui vole par à-coups ;
que l'acheta trois livres, c'est bien peu,
un crétin qui pensa que c'était perroquet :
le mande à Corsignan, quelle bévue !
si bien que Sienne en a encore les joues rouges[34].
Et voici le loriot près d'une figue[35] ;
et puis un perroquet, celui-là, c'est un vrai,
et sur lui rouge et vert, blanc et noir se voyaient.

54. Voici les étourneaux qui en bande volaient,
et tous, oui tous, portent l'olive au bec ;
les corneilles dans l'air font énorme tapage[36] ;
et le moineau, malicieux et nuisible,
qui trouve son plaisir à faire des ravages ;
et le corbeau, tel qu'il sortit de l'arche[37] ;
et voici le choucas et le freux qui croasse
et qui cherche querelle à tout oiseau qui passe ;

55. Ici avec orgueil se pavane le paon,
qui pleure en abaissant ses yeux au sol[38],
et puis voici garzette[39] et canard et grand jars ;
voici la caille, et paraît se lasser
de sans cesse voler d'une région à l'autre ;
et l'oie de mer, qui l'océan traverse[40] ;

[32] Également connu sous le nom de bergeronnette ou de lavandière.
[33] Le vol de l'émouché est effectivement plus lent que celui des autres rapaces. D'où l'idée qu'il ne mange pas toujours à sa faim. Mais qui dort dîne...
[34] Le pape Pie II, mort en 1464, était né à Corsignano. Les Florentins aimaient se raconter des histoires de ce genre pour démontrer leur supériorité sur les Siennois. Au vers 53.2, au lieu de : « c'est bien peu », on peut comprendre : « il y a peu », ce qui arrange ceux qui cherchent à dater les étapes de la rédaction du *Morgante*, puisque l'aventure remontait à l'automne de 1462 ; mais c'est moins drôle : l'homme au perroquet joignait l'avarice à la sottise.
[35] Il est exact que ce passereau se nourrit particulièrement de fruits.
[36] La *mulacchia*, le corbeau des mulets, mot toscan pour désigner *corvus corone cornix*, la corneille mantelée, au ventre et au dos blanc, qui remplace en Italie la corneille noire des pays du nord.
[37] C'est le premier oiseau de l'arche à être lâché par Noé après le déluge (Genèse 8, 6-7).
[38] Il voit alors ses pattes dont la laideur rabaisse sa superbe.
[39] Un petit héron blanc que l'on peut encore trouver dans la lagune de Venise en été.
[40] *Oca marina*, l'oie des mers, le harle marin, *mergus*.

on y voyait tadorne[41] et cormoran voler
qui se laissaient tomber pour sous les eaux plonger.

56. Voici bécasse et pagolin[42], et la cigogne,
la gallinèle[43] au chatoyant plumage,
l'oiseau Saintemarie et le Martin pêcheur[44],
le cygne blanc qui dort dessus le fleuve,
si bien qu'on l'aurait cru sur le point de mourir,
et qu'il allait chanter comme toujours;
on y voyait l'autruche et puis le caneton,
avec gésier et grand gosier si tant glouton[45];

57. le col vert, la sarcelle et puis le farcillion[46],
tant d'oiseaux d'eau, que je ne saurais dire;
certains petits oiseaux, que l'on nomme alcyons[47],
dont l'océan connaît les nids et chants;
d'autres oiseaux mastocs qu'on appelle grouchions[48]:
il serait long d'énumérer tous ceux
qui habitent les lacs, les fleuves et étangs,
parce que des poissons et de l'eau sont friands;

58. voici la draine et le mauvis et la litorne,
le merle noir et le merle des eaux,
voici la grive et le gros bec et la linotte,
le rossignol, qui a si douce gorge,
le montanel[49] et le bruant et le pinson,
et pie grièche et fauvette et torcol,
le rouge gorge et la mésange et le proyer
et le serin, qu'oncques ne sais identifier.

[41] Le texte parle de canard blanc, *anitra bianca*; l'identification en reste hypothétique; la tadorne de Belon, *Tadorna tadorna*, qui est un canard plongeur, de couleur blanche, vivant en bord de mer, conviendrait assez bien. L'eider, qui a les mêmes caractéristiques, ne vit pas en Italie. Le canard souchet auquel on pourrait également penser, est un oiseau de marais qui cherche sa nourriture en barbotant sans plonger.

[42] Peut-être le sterne, *sterne hirondeau*?

[43] La poule d'eau, *Gallinula chloropus*.

[44] L'oiseau Saintemarie (*ucello Santamaria*) et le martin pêcheur (*martin pescatore*) ne sont qu'un seul et même oiseau.

[45] Une commune gloutonnerie rapproche le plus grand des oiseau et un tout petit.

[46] Autre nom de la gallinèle... de 56,1.

[47] Plus communément appelé la mouette.

[48] Le grouchion: *griccione, gruccione*, c'est le guépier, *merops apiaster*, qui n'est ni gros ni vilain, ni surtout un oiseau marin...Il ressemble en fait beaucoup au martin pêcheur, dont il a le plumage brillant et coloré et le vol rapide. Faut-il admettre, avec De Robertis, que l'auteur ou un typographe a interverti le «petit oiseau» du vers 3 (*ugelletti*) avec «l'oiseau mastoc» (*uccellacci*) du vers 5, qui conviendrait mieux à la mouette.

[49] Le *montanello*: nom toscan de la linotte.

59. Voici la calandrelle et le chardonneret,
et le bouvreuil, qui est tout rouge et noir,
et aussi le tarin et le verdier doré,
et l'ortolan ainsi que le becfigue,
et jusqu'au tout petit souverain des fourrés[50],
et le pipit, rougequeue et queuelongue,
et le pouillot et la mésange et la fauvette,
et l'oiseau qui toujours au champignon becquette[51].

60. Voici en l'air le martinet et l'hirondelle.
Puis autre part, on voyait isolée
la passère pensive, un merle solitaire,
qui a plaisir demeurer seule à seule,
éprouvant aversion pour les autres oiseaux.
Et le coucou, toujours plein de malice,
allant mettre ses œufs dans le nid de l'oiseau
qui se nomme courrouque et lui sert de nourrice[52].

61. Et les chauves-souris volaient d'un vol étrange;
et à l'écart certains oiseaux de nuit,
la hulotte et l'effraie avec le petit duc,
chouette et hibou, et les autres maudits:
aux murs du pavillon, il n'en manquait pas un
de ceux qui ont été comptés dans l'Arche.
Le tout se terminait sur le caméléon[53],
bien que certains aient dit que c'était le griffon[54].

62. Au milieu on voyait, étincelante et belle,
Reine Junon, trônant et couronnée,
avec Déïopé et d'autres qui l'entourent,
et elle est fort des nymphes honorée.
Il paraissait qu'Eole apprêtât la tempête
et qu'il frappât à la porte fermée[55],
et que sortent déjà Notus et Aquilon
et Orion, qui porte en lui tous les typhons[56].

[50] Le troglodyte.
[51] La bécasse peut-être?
[52] La courrouque, c'est, sous un autre nom, à nouveau la fauvette.
[53] Drôle d'oiseau! Il vivait selon Pline dans les airs et il s'en nourrissait.
[54] Autre bête fabuleuse, dont la partie antérieure du corps était celle d'un aigle et la partie postérieure, celle d'un lion. Dante en fait au chant XIX du *Purgatoire* une représentation du Christ.
[55] La porte de la caverne où sont enfermés les vents.
[56] Les Anciens représentaient la constellation d'Orion sous la forme d'un chasseur géant, qui en allant se coucher au sein des flots faisait se lever tempêtes et ouragans.

63. Et après on voyait Dédalus, qui avait
perdu son fils et s'en tapait la tête,
pour ce qu'il n'avait cru en ses sages conseils;
et Phaéton laissait aller son char,
et le Scorpion cruel lui montrait l'aiguillon,
et il semblait qu'il descendit trop bas,
et s'ouvre à cette ardeur les bouches de la terre,
et Jupin de son fort lui expédie l'éclair.

L'EAU

64. La troisième partie représente la mer:
ici l'on voit émerger la baleine
et faire quelquefois chavirer les navires,
et doucement chanter une sirène,
faisant dans le sommeil plonger ceux qui naviguent;
et le dauphin, qui présente son dos,
et il semble qu'ainsi aux matelots il marque
de se préoccuper du salut de leur barque[57].

65. Voici le veau marin, hors de l'eau jaillissant,
on voit voler le poisson-hirondelle[58],
mais pour le poisson-grive, il n'en n'est pas de même[59];
on voit le crabe essayant tromper l'huître
et qui porte en son bec son petit bout de bois
et aussitôt qu'il la voyait bâiller,
alors il le plaçait en l'écailleux pertuis
et puis pour la manger pénétrait par cet huis.

66. La raie et le turbot, l'oblade et le requin,
loups et rougets, ombrines et saumons,
la rascasse aux piquants aigus et assassins,
langouste et plie, daurade et esturgeon,
et le poulpe qui a des membres si vilains,
et les mulets, truites et carpillons,
mollusques et homards et tellines et seiches
aiguilles[60], maqueraux, aloses et murènes.

[57] *ainsi que les dauphins, quand ils font signe*
aux matelots avec leur dos arqué
de se soucier du salut du bateau (*Enf.* XXII, 19-21).

[58] *Pesce rondine*: il s'agit probablement d'un poisson de la famille des *exocet*, qui par bon vent peuvent planer sur plusieurs dizaines de mètres; peut-être la chélidoine, «l'hirondelle de mer» des marseillais.

[59] C'est parfaitement vrai: *pesce tordo, dactyloptérus volitans*, notre «poisson volant», ne vole pas malgré ses énormes nageoires.

[60] *Scarzia* dans le texte; j'ai traduit par «aiguille», mais l'on ne sait de quel poisson il s'agit; certainement long et mince, d'après son nom.

67. Et l'on voyait le thon que l'on prenait par bancs,
corniolles[61] et lamproies et sardinettes,
et bien d'autres poissons en tel nombre d'espèces,
qu'on ne les peut dire avec cent paroles,
des rivières et lacs et divers lieux de pêche,
qu'il y a plus de poissons que d'étoiles;
tanches et poissons perse, anguilles et brochets,
tu penses bien que là se pouvaient admirer,

68. et que l'on y trouvait barbeaux, gardons et nases.
Et à la fin on y voyait l'anchois,
et comment celui-ci d'eau seule se nourrit
et que tiré de l'eau, il paraît mort.
La manne s'y voyait, qui tombe sur les eaux
et le poisson est prêt à la saisir;
et comment le pêcheur se donne de la peine
avec filets, appâts et pièges par centaines.

69. Puis l'on voyait Neptune, armé de son trident,
manifester réticence et surprise,
la prime fois qu'il trouve en son règne l'Argo[62],
que voulait en Colchis mener Tifise;
s'entendaient de Scylla les cruels aboiements,
montrant les dents de ses groins monstrueux[63];
on y voyait Thétis, on y voyait Ulysse
quand sa voile au delà des bornes d'Hercule hisse[64].

[61] *Cornioletto, Atherino mochon*, un poisson des lacs italiens qui se trouve en France dans le canal du Midi.

[62] ...*L'entreprise*
qui fit frémir Neptune à voir l'ombre d'Argo (*Par.* XXXIII, 96).
Le navire des Argonautes, le premier à circuler sur la mer, suscita, comme le rapporte Catulle dans «Les noces de Thétis et de Pélée», une grande stupeur chez Neptune, quand il le vit du fond des eaux passer dessus sa tête.

[63] Ce monstre marin, que le vaisseau des Argonautes, ceux d'Ulysse et ceux d'Enée rencontrèrent dans leurs navigations, portait au bout de longs cous six têtes de chiens, qui aboyaient sans cesse. Je me l'imagine comme une espèce de poulpe.

[64] Pulci se réfère à la tradition selon laquelle Ulysse après son retour à Ithaque serait reparti en expédition et aurait franchi les colonnes d'Hercule pour aller se perdre avec ses compagnons dans les solitudes inexplorées de l'Atlantique. Dante l'a reprise dans un des chants les plus célèbres de l'*Enfer*. Pulci au chant XXVIII du *Morgante* reviendra sur ce mythe en envoyant Renaud, le nouvel Ulysse, franchir à son tour les colonnes d'Hercule pour disparaître dans l'Atlantique.

70. Triton et Cimothé[65] apaiser la tempête ;
et puis Glaucon[66] frétiller dans la vague ;
Aésakos frappé d'une grande douleur
plonger sous l'eau pour chercher Hespérie[67] ;
Galathé qui parfois sort de l'eau le visage
qui fit jadis s'éprendre Polyphème ;
les navires de Troie parcouraient l'océan,
en Naïades changés, des deux mains l'eau frappant.

71. et puis l'on pouvait voir vaisseaux en quantité
aller sur l'eau et beaucoup surprenaient[68] :
grippes et galïotes, galéasses armées,
des brigantins, des saëts, des marranes,
caravelles et luts, gondoles calfatées,
et s'activer les bras dessus les fustes ;
chaloupes et esquifs, barques et baleiniers,
chargés d'hommes, de fret et de denrées variées.

LA TERRE

72. La dernière partie avait trait à la terre :
ici l'on voit toute herbe et toute plante,
et comment se resserre et se ferme le globe[69],
et toutes les cités qui sont célèbres,
et puis les animaux et comment chacun erre,
les uns privés et les autres sauvages,
qui de ci, qui de là, du Ponant au Levant,
du côté du Midi ou bien vers le Couchant.

73. On voyait l'éléphant qui est tellement grand,
noir et calleux, par devant d'une pièce[70],
et comment il étend ses immenses oreilles
et déploie son long groin, qu'il a coutume
de saisir avec lui toute sa nourriture,

[65] Une des Néréides qui aida les troyens égarés par la tempête.
[66] Un pêcheur transformé en demi-dieu après l'ingestion d'une herbe magique. Ovide. *Métamorphoses* I, 42-5.
[67] Ovide, *Métamorphoses* XI, 762-95.
[68] Pulci énumère les principaux types de navires en usage en Méditerranée dans son temps. Au siècle suivant Rabelais citera un grand nombre d'entre eux dans le *Quart livre* et tous ne sont pas encore disparus : le luts, c'est exactement le « pointu » des Marseillais.
[69] Autrement dit... que la terre est ronde.
[70] On croyait que l'éléphant n'avait pas de jointure et devait donc dormir debout. Cette fable, qui a frappé Pulci, se trouve déjà dans Aristote et dans Pline. Rabelais au livre V, 29, se moquera de ceux qui rapportent cette erreur : « ils ont joinctures et articulations : ceux qui ont écrit le contraire, n'en veirent jamais qu'en peintures. »

et nul ne peut le toucher sauf un Maure;
deux défenses sortaient dehors de sa mâchoire,
qui avaient bien six mains et étaient en ivoire.

74. Et voici le lïon, et le dippe[71] le suit;
et le cheval valeureux et sans frein,
et puis le bourricot et le bœuf si docile,
et le mulet qui est de vices plein.
On voyait le castor, qui a tant de sagesse
et entre plusieurs maux choisit le moindre,
lui-même retranchant ses parties génitales,
à la vue du chasseur, ce qui est moindre mal[72].

75. On voyait le guépard qui semblait dépité
de n'avoir pris en quatre bonds sa proie;
et voici la licorne, endormie sur le sein
d'une pucelle et on dit qu'elle accepte
que celle-ci la touche et lui passe le peigne,
mais se méfie de l'eau et ne s'y fie
que lorsqu'elle y a mis sa corne auparavant,
et si la corne sue, alors s'en abstenant.

76. Irascible et rempli de fureur, voici l'ours;
le loup qui fuit, honteux, de la forêt,
sous les cris des chasseurs et mordu par les chiens;
et le cochon qui se souille en la fange;
et voici le chevreuil qui a longtemps couru,
puis essoufflé, s'est arrêté pour boire;
et le cerf que le pâtre arrête de son chant[73],
pour que son compagnon le flèche à cet instant.

77. Et le buffle qu'on mène, empoigné au naseau,
et la chevrette et la modeste agnelle,
dont on trait la mamelle et dont on tond le dos;
le lièvre effarouché, ce malheureux,
on le voit qui s'enfuit, craignant tout ce qu'il voit;
et puis le dromadaire et la chamelle,
qui avecques sa bosse, avenante et dressée,
à genoux se laissait un fardeau imposer.

[71] Le chacal: on croyait qu'il chassait pour le compte du lion.
[72] Le castor était chassé pour les substances médicamenteuses contenues dans les dites parties.
[73] Le cerf était jugé un grand mélomane

78. On y apercevait le renard plein de ruse ;
le chien semblait loyal et sans malice ;
et voici le lapin, s'amusant tout son saoul ;
le sanglier, à l'odorat si fin ;
puis l'on voyait le daim et le lynx-cervïer,
qui voit sa proie à travers la montagne[74] ;
voici le blaireau-chien et puis le blaireau-porc[75],
et dans son trou ou son terrier chacun d'eux dort.

79. Voici le hérisson, l'hirsute porc-épic,
et puis le chat guettant le trou du rat,
avec grande patience, en astucieux qu'il est,
tant que tout net, il réussit son coup ;
le bièvre[76] et puis le loir, inerte et endormi,
le putois et la fouine et l'écureuil ;
la loutre, la voici, qui le poisson poursuit,
et qui rentre dans l'eau et dehors resurgit ;

80. et voici singe-chat[77], macaque et babouin,
mouflon, chamois, civette et chevrotin ;
et voici la belette et l'hermine sans tâche,
qui paraissait si blanche et pure et nette ;
la martre s'y tenait avec la zibeline,
le petit gris, et demeurant tout seul,
très beau, immaculé, on voyait le létisse[78],
d'autres fauves enfin, remplis de tous les vices.

81. Voici une panthère et le lynx tacheté,
et un dragon tuant un éléphant,
et ce gros bestiau-là en lui tombant dessus
le trucidait, car c'est un inconscient[79],
qui n'avait pas prévu ce qui arriverait ;

[74] Sa vue est tellement fine qu'elle lui permet de traverser les rochers.
[75] La zoologie moderne ne connaît qu'une seule espèce de blaireau, *meles meles*. Pulci a peut-être confondu avec le hérisson, où le paysan distingue un hérisson-chien et un hérisson-cochon.
[76] *Bevero*, le castor, mais le mot était déjà vieilli, aussi vieilli que le mot « bièvre ». Pulci l'a déjà nommé au vers 74,1 en lui donnant son autre nom, *castoro*.
[77] *Gattomammone*, d'après le Zingarelli, un monstre de la fable ; pour Ageno et Puccini, un cercopithèque.
[78] *Il lattizio* : pour certains un animal à la mamelle ; pour d'autres, un mustélidé inconnu. En fait, il s'agit de la belette blanche des pays du Nord, qui n'a plus de nom aujourd'hui. La zoologie ancienne la distinguait de la belette commune et lui donnait le nom de « létisse », (probablement de son nom russe « latska ») comme en témoigne un manuscrit du XVI[e] de la B.N. cité par R. Delort : *Les animaux ont une histoire* (Paris, 1984, p. 95).
[79] Voir IV, 32,1-5.

et le serpent, orgueilleux, arrogant,
qui vomit et la flamme et le feu par sa bouche
et qui de son haleine infecte ce qu'il touche.

82. Voici le crocodile, qui tue d'abord son homme,
et puis le pleure, empli de ruse et fraude ;
et le tir, qui a vu le charmeur de serpent,
pour éviter d'entendre ses paroles,
applique sur la terre une de ses oreilles
et bouche l'autre à l'aide de sa queue[80].
Voici, avec regard et souffle terrificque
tuant tout homme qui le voit, le basilique ;

83. et le serpent céraste avec l'hydre à sept têtes,
et la vipère explose en accouchant ;
on voyait le serpent, astucieux et habile,
s'arracher de sa mue entre deux pierres
et l'aspic[81] qui est sourd et plus froid que le marbre,
et de sa queue il s'apprête à frapper ;
la couleuvre et l'orvet ainsi que le lézard,
beaucoup d'autres serpents, qu'il est vain que je narre.

84. On y voyait la hyène hors de leur sépulture
ôter des morts, implacable et cruelle,
elle dont il est dit, par qui l'a étudiée,
qu'elle sait imiter la voix humaine,
et la chenchrée, avec sa tête horrible et noire,
la jaculée, si rapide en sa course,
et la fière pharée, qui par la Lybie erre[82].
L'ultime, c'est la taupe habitant sous la terre[83].

85. Et puis l'on pouvait voir, de par le monde errant,
Céres pleurant, misérable et navrée,
et qui de tous côtés s'en allait demandant

[80] Le tir, c'est l'aspic. *Psaume* 58, 5-6 : « sourd comme l'aspic qui se bouche l'oreille de peur d'entendre la voix des enchanteurs ».

[81] Trompé par le fait qu'en italien il existe deux mots pour désigner l'aspic, *tiro* et *aspide*, Pulci a nommé deux fois cette bête dans le bestiaire (voir 82, 3).

[82] *La Syrie ne doit plus se vanter de ses sables,*
car si la jaculée, la pharée, la chélydre
proviennent d'elle, et la chencrée et l'amphisbène,
jamais on n'a produit, pas plus que l'Ethiopie,
tant d'animaux si venimeux et si pervers. (*Enf.* XXIV, 85-7).
Ces serpents viennent tous de la *Pharsale* de Lucain (IX, 708-9.)

[83] On pensait que la taupe vivait sous terre parce qu'elle s'en nourrissait.

si l'on a vu sa fille Proserpine,
disant: «Je l'ai perdue et je ne sais pas quand.»
Et cette enfant admirablement belle,
elle se pouvait voir de roses et violettes
guirlandes enlacer belles et gentillettes[84];

86. et l'on voyait enfin Pluton qui l'enlevait.

ICI FINIT LE BESTIAIRE.

Ainsi était orné le pavillon;
les gemmes et rubis dont il était garni,
faisaient l'obscure nuit paraître jour,
tel que si beau n'en vit jamais plus la Syrie:
son tour était de trois cents pas au moins;
étaient faits ses haubans et tout son appareil
d'or et de soie, et ils brillaient plus que soleil.

87. Renaud ne pouvait pas s'arrêter d'admirer
ce pavillon; puis il a dit: «Vraiment,
a dû faire cela Lucienne au Paradis,
et non jadis Philomène au désert[85].
Et jamais ne sera mon cœur séparé d'elle.
Ce n'est pas moi, je sais, qui le mérite;
mais un moindre présent ou de moindre excellence
n'aurait pas convenu à ta munificence.

88. Cettuy tiendrai à tout jamais pour ton amour;
Cettuy tiendrai par dessus tout insigne;
Cettuy tiendrai avec honneur particulier;
Cettuy tiendrai de tes vertus très digne;
Cettuy tiendrai pour que mon cœur s'y réfugie;
Cettuy tiendrai comme du tien le gage;
Cettuy tiendrai, même si j'ai vie éternelle[86],
Cettuy tiendrai ensuite en enfer comme au ciel.»

[84] *Elle s'était assise dessus la verdurette,*
heureuse et elle avait enlacé des guirlandes
de toutes fleurs qu'a jamais pu créer Nature. (Ange Politien, *Stanze* 47,1-3).

[85] Abandonnée dans une forêt par son beau-frère qui venait de lui couper la langue après l'avoir violée, elle fit connaître son sort à sa sœur en représentant l'histoire sur une tapisserie. La suite, on l'a connaît déjà grâce à I, 3, 1.

[86] Il ne s'agit peut-être pas d'une simple façon de parler: Pulci reprend cette hypothèse au chant XXVIII, 34,5-6, quand il évoque le mystérieux voyage de Renaud chez les Antipodes:

Et si, encor vivant, il ressortait un jour
de l'autre monde, où le soleil se lève?

89. La dame dit: «Ecoute bien ce que je dis.
Moi, je voudrais te donner le soleil,
encore ne serait-ce assez pour tel ami:
car ton cœur généreux, comme toujours,
se montre magnanime ainsi qu'au temps jadis.
Sur qui le fit, je dois dire le vrai:
lorsque j'ai dit Lucienne[87], ai dit des menteries:
avec ses propres mains, c'est l'Amour qui le fit.»

90. Quel cœur pourrait alors, fut-il de diamant,
porphyre ou jaspe ou de toute autre pierre,
ne point s'abandonner et ne se point changer?
Et les flèches d'Amour, toutes vraiment,
et l'arc et le carquois, s'abattirent sur eux.
Renaud voulait (mais sa voix se brisa)
à cette demoiselle adresser quelques mots;
mais il ne le pût pas, la parole lui faut.

91. Elle avait bien compris, étant très avisée,
que trop amour l'empêchait de répondre,
et dit: «Comment pourrais-je être assez inhumaine
pour n'aimer point un amant si parfait,
pourvu que lieu, moyen et temps m'en soit donnés?
Quelle femme pourrait ne pas le faire,
préservant renommée et honneur tout de même?
Car serait un ingrat qui n'aime pas qui l'aime.»

92. Renaud pourtant put remercier finalement
pour les propos que la dame avenante
avait en dernier lieu tenus courtoisement,
bien qu'en son cœur il ait eu mille flèches.
Le pavillon reçut de tous des compliments,
et puis il fut rangé dedans sa chambre.
Ensuite ils se sont dit des quantités de choses,
des projets étonnants, qu'au chant suivant j'expose.

[87] Voir 42, 7.

CHANT XV

Invocation (1). Suite du voyage de Renaud en Barbarie: Renaud, arrivé en Perse près de la ville de l'Amostant, envoie Richardet lui porter son défi; l'Amostant refuse le combat et envoie se battre à sa place Roland. Terrible et interminable duel de Roland et Renaud, que la nuit interrompt (2-39,3).

Le lendemain, le géant Corante, allié de Renaud, fait prisonniers Clarielle et Copard, mais est tué par Roland. Copard révèle à Renaud que son adversaire était Roland et lui propose de lui livrer la ville (39,4-71). Les paladins s'emparent de la ville, délivrent Roland et tuent l'Amostant (72-89).

Le Soudan de Babylone envoie sa fille Anthée revendiquer la ville de l'Amostant auprès des paladins. Éloge d'Anthée et de son cheval (90-112).

1. Clémente Majesté, Toi qui vit dans les cieux,
illuminant l'un et l'autre hémisphère,
origine de tout ce qui est éternel,
accorde-moi que sous ton juste empire
à tes pieds prosternée, mon âme ait le pouvoir
de distinguer le vrai d'avec le faux;
et jusques à la fin, ce mien débile esprit,
si ma prière est juste, aide-le, je t'en prie.

2. Alors ont décidé Renaud avec Balant
que partirait la troupe des chrétiens
afin d'aller se battre avecques l'Amostant;
à quoi Lucienne a donné son accord.
La nouvelle parvint en Perse en peu de temps
qu'y arrivait grande armée de païens;
et encore n'avait bien compris l'Amostant
ni que Vergante est mort, ni qui étaient ces gens.

3. Ainsi ont-ils été cent vingt mille à partir,
tous valeureux et fiers et magnifiques,
ainsi que notre auteur les compte, en comprenant
ceux que Lucienne avait pris en Espagne;
et n'allez pas penser qu'ils allaient à la file:
ils recouvraient monts, plaines et campagnes,
si bien qu'en Perse ils ont fini par arriver
et près de la cité se sont tous installés.

4. Renaud, qui ni de jour ni de nuit ne repose
pour retrouver le sien parfait cousin,
lorsque sa belle armée eut établi ses tentes,

à l'Amostant envoya Richardet,
lui disant: «Vas-y vite et puis reviens ici
avec un pacte clair établissant
qu'en bataille rangée ou bien dans un duel
il sorte promptement vider notre querelle.»

5. Et Richardet partit, conformément aux ordres,
et fit à l'Amostant son ambassade.
Lequel lui répondit avec grande superbe
qu'il ne sait pas à qui il a affaire,
qu'il est très étonné de toute cette histoire;
que sa Couronne, honorée de tous temps,
n'est pas accoutumée de se battre au Levant
avec quelconque indigne alcade ou amirant:

6. si l'on trouve quelqu'un du rang de sa Couronne,
alors il sortira, quel que puisse être
l'arme choisie, pour en duel montrer sa force;
quand à livrer bataille, il y est opposé,
sauf une juste cause, équitable et honnête;
et puis il ajouta encor ces mots:
«Si tu n'étais en tant qu'ambassadeur venu,
c'est de mes propres mains que je t'aurais pendu.

7. Je m'en abstiens, non par amour, mais par vergogne.
Comme réponse à qui t'a envoyé,
demande-lui s'il dort ou s'il est réveillé;
car sa proposition était bien folle.
Et il est inutile d'attendre ici rien d'autre:
ça suffit comme ça, va à ta guise.»
Mais baron Richardet ne fut des plus patients,
et voici ce qu'il dit, fort dédaigneusement:

8. «Si tu connaissais bien celui qui m'envoya,
vraiment, tu ne l'appellerais alcade,
et tu ne tiendrais pas sa demande pour folle;
mais on connaît à fond ton cœur indigne.
Sache que si tu es dans ce pays un roi,
et que si moi, j'ai bien dû t'endurer,
ô indigne Amostant, orgueilleux et stupide,
mon seigneur, quand à lui, a conquis le Maroc

9. et il fut couronné à Carrare et Arma[1],
et a beaucoup d'autres pays au monde;

[1] Carrare est la cité de Corbante et Arma, celle de Vergante.

et ne serait blâmé le dieu Mars de se battre
avec quelqu'un qui est aussi puissant.»
Et l'Amostant en le voyant si en colère,
lui répondit: «Je change ma réponse:
retourne à ce seigneur qui t'avait envoyé
et dis qu'un grand baron lui sera envoyé.»

10. Richardet retourna à son camp aussitôt
et raconta comment ça s'est passé
et ce que l'Amostant lui avait répondu.
Laissons-les reposer un peu au port,
puisque le messager a accompli sa tâche;
et retournons à l'Amostant, surpris,
qui ne savait que faire, était très indécis
et à qui cette histoire oppressait fort le cœur.

11. Le voyant tellement affligé, Clarïelle
lui a dit: «Je connais un bon moyen.
Tu sais que le meilleur guerrier qui monte en selle,
on dit que c'est Roland; je ne veux pas
te faire trop languir, lui dit la demoiselle,
puisque tu es devant un tel problème:
sache donc que celui que tu tiens en prison,
c'est le comte Roland, c'est le fils de Melon;

12. et je crois qu'il fera, par seul amour pour moi,
ce que je veux, car il me l'a promis
plusieurs et plusieurs fois, car je l'ai honoré
toujours du jour où en prison fut mis.»
Aussitôt l'Amostant reprit courage et dit:
«Macomet a-t-il fait que ce soit lui?
Me plaît énormément que tu l'aies honoré,
car pour notre bonheur le ciel l'a envoyé.

13. Mais je veux qu'il promette après de retourner,
le duel achevé, dans sa prison,
car le Soudan pourrait s'irriter contre moi:
tu sais que je l'ai pris pour lui complaire;
et je pourrai toujours trouver quelque moyen
pendant ce temps, pour sa libération.»
Clarïelle est partie vite trouver Roland
et sur ça lui donna tous éclaircissements.

14. «Si pour l'amour de moi, tu voulais affronter,
Roland, celui qui cherche ce duel,
resterait ce service au-dedans de mon cœur

toujours gravé, Macom m'en soit témoin,
c'est moi qui t'en supplie, moi qui te le demande!
Tu auras un cheval couvert de mailles[2].»
Roland lui dit: «Que cela soit comme il te plaît:
mieux vaut mourir que de rester sans liberté.»

15. «Ah! lui dit Clarïelle, est-ce que c'est cela
que mille et mille fois je t'ai promis?
Tu m'as percé le cœur comme avec un couteau.
Je viendrai, je le dis, ouvrir ces portes,
quand cela te fera plaisir, mon beau seigneur;
afin ne pas mettre le feu aux poudres,
j'attendais qu'arrivât en ces lieux Charlemagne,
pour que plus sûrement s'accomplisse la trame.

16. N'hésite pas à t'engager à retourner
dans ta prison, puisque le veut mon père,
car je viendrai, par Macomet, te libérer,
avant que plusieurs jours ne soient passés.
Je vais te préparer armure et destrier.»
Ainsi ont-ils fini de discuter
et Roland de prison a été libéré,
et devant l'Amostant a été présenté.

17. Et l'Amostant l'a embrassé très humblement,
et comme il peut, s'excuse de sa faute;
s'il lui a fait outrage, hé bien, il s'en repent,
et en accuse et charge le Soudan;
que pour faire la paix, s'est conduit laidement,
comme on fait pour son bien certaines fois,
et qu'il était licite user de toute fraude
et ruse, afin sauver soi-même et son royaume.

18. Baron Roland, qui était sage, en fut d'accord,
et il lui dit: «Par amour pour ta fille,
je ferai seulement ce qui pourra te plaire,
car c'est cela ce que veut Clarïelle;
sans elle, je serais, je sais, mort de souffrances,
et que je vive est pour moi un miracle.»
Il s'arma tout entier devant le roi païen,
et l'aida à s'armer Clarielle de sa main.

19. Lorsqu'il fut équipé, il sauta à cheval,
et l'a accompagné Dame Clarielle,

[2] Roland est privé de Velliantin, que Térige lui a emprunté pour regagner la France.

armée et entourée de trois cents chevaliers ;
et c'est ainsi qu'il quitta l'Amostant
et a pris le chemin de l'armée ennemie.
Lorsque Renaud l'a vu qui se montrait,
parce qu'il l'attendait, armé, au pavillon,
tout aussitôt il est monté dans les arçons.

20. Et Lucienne l'avait, lui aussi, équipé ;
lui rendit le cheval qu'il lui avait donné
jadis à Saragosse[3], et l'a accompagné
en emmenant beaucoup de chevaliers :
Donc la partie est tout à fait équilibrée !
Et c'est ainsi que vers Roland alla
baron Renaud, qui salua courtoisement,
et la réponse fut courtoise également.

21. Mais l'un et l'autre, autant qu'il put, s'est ingénié
à ne pas être à la voix reconnu,
afin qu'à leur dessein, tous les deux ils parviennent.
Roland a dit après le sien salut :
« Je pense que tu viens, en lice, chevalier,
pour faire, armes en main, ce qui est dû :
prends du champ, que chacun déploie toutes ses forces. »
Se sont tournés, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

22. Baron Roland tourna avecques telle adresse
en s'éloignant, la bride à son cheval,
que l'on n'a jamais vu une telle prouesse ;
fixa sur lui Lucienne son regard :
ça lui parut un fait de très haute noblesse ;
mais Clarïelle à part a murmuré :
« C'est sûrement celui que les gens considèrent
aux armes tellement valeureux et expert. »

23. Renaud fit revenir le premier son cheval ;
comme toujours, il se mit à foncer.
Roland pensa qu'il était temps se retourner ;
subitement est venu l'assaillir.
Mais ni prose ni rime ici ne pourrait dire
les qualités que chacun déploya :
si l'un semble Hannibal, l'autre, c'est un Marcel[4] ;
et si l'un s'envolait, l'autre, on l'eut dit oisel.

[3] Voir XIII, 64-8.
[4] Claudius Marcellus entra dans Syracuse après un siège très long et dur en 212 av. J.-C.

24. On voyait seulement poussière et étincelles :
n'ont été, je crois, Hector et Achille
plus dignes d'être vus, sous la cité fameuse[5] :
chacun montrait de grande ardeur le signe.
Mais pourquoi faudrait-il faire tant d'apostilles,
ou donner gage à qui ne vous croit pas ?
Ne sont-ils pas, ceux-là, des paladins de France,
les meilleurs chevaliers qui brandissent la lance ?

25. Et leurs lances se sont brisées pareillement
sur leurs écus, et les chevaux passèrent
comme passe l'éclair si précipitamment.
Puis de l'épée, ils viennent se frapper ;
maintenant pour les voir se rapprochent les gens,
et les voilà qui reprennent leur lutte.
Et pour les regarder, arriva un géant
qui escortait Lucienne et s'appelait Corant[6],

26. et se tenait debout comme un ferme pilier
en regardant leur furieuse tempête.
Et Lucienne avait fait endosser à Renaud
dessus le dos un superbe bliaud ;
Roland, lequel était échauffé et furieux,
l'avait marquée avec sa Durandal ;
Lucienne cependant endurait mille morts,
disant : « Jamais n'ai vu homme qui soit si fort ».

27. L'un et l'autre, ils étaient tellement enflammés,
Roland comme Renaud, que l'un ou l'autre
ne se ménageaient plus, tant étaient enflammés !
On ne voit l'avantage à l'un ni l'autre ;
ils se frappaient d'épées si enflammées
qu'en se frappant ils se disaient l'un l'autre :
« Évite-moi donc celui-ci, sale bouffon ! »
et ceci dit, on entendait le bruit du gnon.

28. Renaud donna un coup au paladin Roland
sur le cimier, tel qu'il lui fit sentir
sa Frusberte, laquelle en sifflant s'abattit :
jamais il n'eut en sa vie tel martyr,
et il s'est renversé jusque dessus la croupe,
et il dit : « Ô mon Dieu, ne me laisse mourir !

[5] Troie.
[6] Il apparait en XIV, 30.

Viens donc à mon secours, Sainte Vierge bénie.»
et du mieux qu'il a pu, en selle s'est remis.

29. Et il frappa le prince avec telle colère
de Durandal, qu'il l'atteignit au heaume,
lequel a résonné comme fait une cloche
et avec peine a soutenu le choc;
et Dame Lucïenne a vu toutes ces choses,
si bien qu'elle eut grande peur de ce coup,
car jusqu'au col du destrier s'est affaissé
Renaud, qui à grand peine a pu se redresser.

30. Il n'en n'aurait pourtant pas fallu un troisième,
car il aurait perdu la tramontane;
mais se reprit et retrouva tous ses esprits.
L'épée frappa le cheval dans les crins,
si bien qu'il lui coupa le col en deux parties,
et qu'il s'est écroulé avec Renaud.
Et Renaud a crié au comte: «Traditeur!
Tu l'as tué par vilenie de cœur.»

31. Roland lui répondit: «Traditeur ou bien vil,
jamais ainsi on ne m'a appelé,
mais tout le temps, en vérité, baron gentil.
Si aujourd'hui j'ai pu manquer mon coup,
j'en suis bien désolé, et j'en parle humblement.
Pourtant avant que tu ne sois parti,
de ce que tu m'as dit, je te ferai dédire!»
et puis de son cheval il sauta au plus vite.

32. Et ils ont commencé la plus âpre bataille
qui se puisse voir entre deux barons:
en morceaux leurs écus l'un à l'autre se taillent;
on n'eut dit chevaliers, mais des dragons;
et bien qu'aient résisté les plaques ou les mailles,
sous les coups tombaient souvent à genoux;
et tous les deux soufflaient et rugissaient,
comme une bête fauve ou un lion le ferait.

33. Donnent des coups d'estoc et des coups de tranchant,
et des estramaçons[7] et des coups de revers;
ils font s'entrechoquer dans le heaume les dents;
fourgonnent par moments, ainsi qu'on fait

[7] Des coups de haut en bas.

pour chasser les poissons, de leurs glaives coupants,
afin que leur dessein mieux réussisse :
l'un rend son coup à l'autre, et le lui expédie,
et la terre et les airs et le ciel retentissent.

34. A un moment Renaud frappa de sa Frusberte
afin donner sur la tête à Roland :
mais Roland s'écarta, et l'épée le rata,
et retomba avec vélocité,
et elle se ficha de plus d'un bras en terre :
tu peux penser, quelle fête pour lui !
Et s'il a eu grande fureur, grande colère,
parce qu'il a peiné pour ressortir son glaive !

35. Alors Roland sur lui s'est jeté en criant :
« Maintenant je pourrais, comme tu vois,
te fendre jusqu'à l'os avecques mon épée,
puisque ton glaive est planté à tes pieds ;
mais il suffit que tu saches que je le peux,
car je ne suis, comme tu crois, un traître. »
« Tu as, lui dit Renaud, parfaitement raison,
et je ne dirai plus que tu es un félon. »

36. Le soir était venu ; le soleil vers l'Espagne
dans l'océan plongeait ses cheveux d'or ;
et Clarïelle, avenante et très belle
avec douceur a parlé à tous deux :
« Puisque déjà se fait obscure la campagne,
à un duel si cruel mettez fin ;
et pour l'amour de moi, faites ce que je veux :
respectez pour vingt jours une trêve tous deux. »

37. Et ils en ont été l'un et l'autre d'accord.
Clarïclle disait : « À mon avis,
jamais je n'avais vu tant d'ardeur à deux hommes,
et jamais plus ne pense encore en voir :
tout mon corps en frémit lorsque je me souviens
des coups donnés et de votre puissance ;
pour que tant de valeur puisse être conservée,
j'ai demandé la trêve et veux que l'honoriez. »

38. Renaud est retourné avec son cher Balante
dedans le pavillon, et sa Lucienne
l'armure lui ôta qu'elle lui avait mise.
Roland revint à la ville païenne,

et Dame Clarïelle a dit à l'Amostant
que lui parut une action surhumaine
ce qu'avait accompli Roland en sa présence,
et dit: «De tout mon cœur, je te le recommande.»

39. Baron Roland voulut en prison retourner,
et il rend Durandal et son armure,
et reste à bavarder avecques Clarïelle.
Or retournons au camp des assiégeants.
Le jour suivant, Corant se fit mettre ses armes,
et il disait: «Je veux tenter ma chance.»
et il s'est approché des murs de la cité,
et il fit annoncer qu'il venait les défier.

40. Et il avait choisi, ce géant, cinq cent hommes,
et des meilleurs qui fussent dans son camp;
et il était monté sur un cheval moreau,
né d'une alfane, et il menait grand train,
appelant l'Amostant et méchant et vilain,
et il disait: «Contre moi, pas d'espoir,
pas de trêve ou de paix, d'accord ou de concorde,
car tu n'es pas quelqu'un valant miséricorde.»

41. Etaient déjà sortis nombre de sarrasins
de la cité affronter le géant,
mais il les écrasait tous ainsi que des chiens:
brisait l'épaule à l'un, la tête à l'autre,
et il frappait des coups si brutaux et vilains,
que de terreur, aucun ne se risquait
à s'approcher à moins de dix bras de sa masse;
il le fallait avec quelqu'un de cette race.

42. Clarïelle a appris qu'à beaucoup le païen
a écrasé la tête comme un œuf,
et oblige à s'enfuir son peuple infortuné;
aussitôt elle va trouver Roland
en prison et lui dit: «Cette fois, paladin,
assiste-moi, car ne le peut nul autre:
ici est apparu, sache-le, un géant
qui de sa masse tue ceux qui vont l'affrontant.

43. Je m'en remets à toi comme à mon seul espoir,
ne m'abandonne en ce péril extrême:
il doit avoir un peu le cerveau dérangé,
nous défie tous et ne craint pas le ciel.

Et il te faut venir nous secourir en hâte,
car notre peuple entier semble trembler,
et tous sont retournés par peur dans la cité,
parce que son bâton les avait effrayés.

44. Et il en a déjà bâtonnés des centaines,
leur écrasant la chair, les nerfs et l'os.»
Roland lui répondit: «Clarielle, ma personne
toujours sera là où tu le voudras;
c'est sûr, si celui-ci ne se défile pas,
tu verras, tous tes gens seront sauvés.»
Il se fit apporter armes et destrier
et voulut seulement Clarielle pour l'armer;

45. et il fit s'équiper certains des chevaliers.
Roland disait qu'il voulait peu de gens,
que du géant, c'était à lui de s'occuper.
Clarïelle s'arma incontinent
et tout comme Roland monta à destrier,
bien plus sauta dessus, très lestement;
son frère, qui était très ardent et gaillard,
est parti avec elle, il avait nom Copard.

46. Le géant se trouvait les attendre à la porte;
il les a vus et il s'est avancé.
Mais Clarïelle a dit, le voyant s'approcher:
«Je voudrais avec lui me mesurer,
si tu voulais, Roland, me faire cette grâce.»
Roland lui répondit qu'il est d'accord.
S'est avancée la dame alors vers le païen,
lequel s'en aperçut et prit sa lance en main.

47. A abaissé aussi sa lance Clarïelle,
et l'a brisée sur le sein du géant;
mais il n'a pas bougé d'un pouce de sa selle
en raison de sa force et de sa taille;
et il a attrapé dans l'écu la donzelle
de son bois dur, avec grande fureur,
et il l'a fait tombée dehors de ses arçons,
ce qui a fort déplu à l'enfant de Millon.

48. Corante la voulait attraper par le bras
et comme un loup se l'emporter au loin.
Baron Roland lui dit: «Ne lui fais pas de mal:
ou par ma foi, si jamais tu la touches,
je te mets mon épée à travers la poitrine!

Ouste, balourd rempli de couardise!
Ta grande vilenie, palsambleu, me repousse;
mauvaise herbe, c'est vrai, toujours plus vite pousse.

49. Tu n'as pas honte, toi, de vouloir enlever
chien de pécheur, une dame si digne
qu'en toutes les régions où règne le soleil
il n'en n'est pas digne de plus d'honneur?
Et ne t'attribue pas la gloire de sa chute,
car son cheval en fut le responsable.»
Le géant répondit: «Par Macom, je te crois:
elle est ta prisonnière, et la voici à toi.»

50. Roland dit: «Maintenant tu me parais un sage:
tu veux donner ce que tu ne peux vendre.
Si tu voyais de cette dame le visage[8],
tu te dirais: «Ceci n'est pas un mets
pour un homme brutal, primitif et sauvage»;
et je sais que tes dents ne peuvent s'y planter.»
C'est alors que Copard s'est dessus lui jeté,
en voulant de sa sœur la défaite venger;

51. et l'un et l'autre s'est emparé d'une lance,
et tous deux tour à tour se sont défiés;
mais à la fin Copard s'est retrouvé par terre,
et sans recours devint son prisonnier;
en foi de quoi Corant dit ceci à Roland:
«Qu'il est mon prisonnier, tu dois l'admettre!»
et ainsi, pour ne pas outrager l'équité,
Copard au pavillon s'en alla prisonnier.

52. Le géant s'exclama: «Et même la donzelle
est mienne prisonnière (or je ne veux
la disputer), puisque je l'ai sortie de selle;
si je voulais, je te la ferais rendre,
même si tu prétends que je te l'ai donnée
pour la raison que je ne peux la vendre.»
Baron Roland lui répondit: «Quoi qu'il arrive,
par l'épée, non les mots, tu auras cette fille.»

53. Et le géant lui répondit: «Je te défie,
puisque tu m'as enlevé mon butin,
et puis m'a menacé et dit des vilenies;

[8] Clarielle est équipée pour le duel et son visage est donc caché par son casque

tu crois que je te l'ai laissée par peur:
mais je te l'ai donnée par courtoisie,
cette donzelle, et tu ne veux le croire.»
Roland a fait tourner la bride au destrier
et puis d'un vol de flèche, au moins, s'est éloigné;

54. puis il revint pour lui donner sa récompense;
et le païen, sa lance, il l'a baissée;
mais le comte Roland la lui mit dans la panse;
et sein, et cœur, et reins, il les lui perce.
De deux bras ou de plus est ressortie la lance,
et semble alors que s'écroule une masse,
car le géant Corante abandonna les rênes
et de son corps donna un vieux coup sur la terre.

55. Au pavillon Renaud avait dit à Copard
lorsqu'il y fut amené prisonnier,
qu'il pouvait dans les rangs aller tout à son aise,
et qu'il souffrait de le voir enchaîné;
et Copard lui avait juré par Macomet
qu'à moins que le géant ne le libère,
il se présentera à son commandement;
et s'en va contempler les armées dans le camp.

56. C'est à ce moment là qu'arrive la nouvelle
que ce Corant avait été tué,
et que le fer l'avait en entier transpercé.
Renaud fut fort contrarié de cela,
et il voulut savoir qui l'avait pu tuer,
et jura se venger de cette injure;
et il a menacé faire une boucherie,
aussitôt que serait cette trêve finie.

57. Copard a dans le camp déjà entendu dire
que Renaud est de Roland le cousin;
c'est pourquoi le voyant en si grande colère:
«Pardonne-moi, lui dit-il, paladin,
vu ce que j'ai déjà de tes gens entendu,
pour la paix suffira un peu de vin[9];
j'ai à te raconter choses qui te plairont
et qui vont mettre fin à si grande affliction.

58. Sache donc que celui qui vient de t'affronter,
c'est ce Roland, qui fut fait prisonnier;

[9] Loc. prov.

si tu veux, avec moi, je te l'amènerai,
c'est juré sur le Dieu que prie mon peuple.»
Lorsque Renaud s'était battu avec Roland,
il s'était étonné de sa puissance,
et aussitôt il commença se souvenir
d'exploits que seul Roland avait pu accomplir.

59. «Et s'il n'y avait eu, a poursuivi Copard,
la mienne sœur, qui s'est énamourée
de sa réputation et de sa hardiesse,
ores sa vie serait anéantie,
car mon père ignorait qui était celui-ci.
Mais quand il vit sa cité assiégée,
lui conseilla Clarielle en guise de remède
le faire relâcher pour qu'il lève le siège;

60. pourtant il le retient par terreur du Soudan
et ne lui permet pas de s'en aller.
Mais tu es maintenant ici avec tes gens:
en ton pouvoir, je livrerai la ville,
tant me donne regret le destin désolant
d'un homme digne et de telle excellence;
et si grand est l'amour que Clarielle lui porte,
que nous t'en livrerons par la ruse une porte.»

61. Renaud, lequel avait déjà le cœur empli
de grande tendresse, embrassa Copard,
et dit: «Je sens déjà une telle ferveur
pour mon cousin, que tout brûle en mon sein.
Tu parles, je le sais, avec parfait amour,
si j'entends bien tout ce que tu me dis;
et dame Clarïelle, sur la foi qui est mienne
n'aura qu'à se louer de sa civilité.

62. Je pense qu'il te faut retourner à la ville,
et de cela parler à Clarïelle.
Puis le moment venu, vous m'en aviserez,
car je le sais, ce plan doit réussir;
et comme je me fie à ta fidélité,
je ne fais avec toi ni accord ni traité.»
Et il lui a donné son cheval et ses armes,
et vite chez son père est retourné Copard.

63. L'Amostante disait: «Mais qui t'as renvoyé?»
Copard lui dit: «J'ai pris sur moi de fuir.»
Répondit l'Amostant: «Tu as fait une faute!»

puis ajouta: «C'est mieux peut-être ainsi,
car il se peut qu'un jour il t'y aurait pendu.»
Copard est retourné voir Clarïelle,
et ils ont bavardé de cela tous les deux,
et notre demoiselle en pleurait de bonheur.

64. Roland est retourné en prison le jour même
où il tua sur la lice Corant.
Et notre demoiselle en vint à décider
de trahir sa patrie et l'Amostant,
et renïer Macom par dessus le marché!
Hein, cet amour, vois comme il est constant!
Elle laisse Copard et va trouver Roland,
lequel vivait, comme toujours, en soupirant,

65. et elle dit: «Qu'est-ce que tu dirais, baron,
si ton Renaud était venu ici
afin te libérer et tirer de prison,
et si tu t'étais avec lui battu,
et que tu aies tué sous lui son canasson,
pour lui ôter le moyen de t'aider?
Ne serait-il normal que toi, tu confessasses
à qui l'exigerait, que tu fus un ingrat.

66. Allons, je te dis tout et vite je te fais
révélation qui te semblera bonne,
car je vois que ta vie est des plus douloureuse:
sache que Renaud est là en personne
pour te tirer d'une prison si ténébreuse,
comme celui que l'amour éperonne:
pour ça à l'Amostant a déclaré la guerre,
et pour l'amour de toi attaque sa cité.

67. Copard est revenu et m'a tout raconté.
Comme je t'ai donné tout mon amour,
et mon âme et mon cœur, et tout le reste avec,
je suis d'accord pour renverser mon père,
et donner vite à ton cousin cette cité,
pour que tu vois de mon amour le fruit,
et ne plus te nourrir de feuilles et de fleurs,
et que de ta prison tu puisses ressortir.»

68. Et Roland, quand il eut entendu Clarïelle,
lui dit: «J'ai cru que tu étais un ange
envoyé par le ciel, lorsque le premier jour,
dans ma prison, tu t'es montrée à moi;

et ensuite tu fus sans cesse mon étoile,
et le pôle montré par ma boussole.
Quel sort et quel mérite a voulu que je sois
en grâce auprès de toi, ma Clarïelle à moi ?

69. Je te donne les clés de ma vie pour toujours
et tu détiens et mon cœur et mon âme[10] :
Je veux que notre amour se fasse éternité.
Tu m'apportas l'olivier et la palme ;
tu es celle qui m'as arraché de l'enfer
et transformé ma tempête en un calme. »
Et ne fut pas Roland capable plus en dire,
telle fut la douceur qu'il lui parut sentir.

70. Clarïelle partit pour retrouver Copard,
et disposa que la nuit qui suivrait
baron Renaud viendrait et tirerait Roland
dehors de sa prison, secrètement ;
et à Renaud elle envoya un messager,
lui écrivit de venir promptement ;
et ajouta ces mots à la fin du courrier :
« Et à la réception, qu'on pende l'envoyé. »

71. Renaud, qui du projet se trouvait au courant,
tenait déjà tout prêts ses gens en armes ;
il obéit à cette lettre exactement :
au messager il prépara son compte
et il lui fit donner des coups de pied au vent ;
puis il gagna la porte de la ville :
et là il a trouvé tous armés et en selle
Copard avec Roland et avec Clarïelle.

72. Quand la porte fut prise, ils lancèrent le cri :
« À sac, à sac ! À mort, à mort, à mort !
Que l'on fasse mourir ce traître d'Amostant
avec sa cour et tout son entourage ! »
Le peuple se leva dans le plus grand désordre :
voit l'ennemi déjà dedans les portes,
et qui tente de fuir et qui aux armes court,
et qui cherche cachette et qui crie au secours.

73. L'Amostant s'éveilla, tout rempli d'épouvante,
en entendant tant de gens, tant de cris ;
à l'un des serviteurs sur- le-champ demanda :

[10] Pour la référence à Dante, voir VI, 21, 2.

«Que signifient les cris de tous ces gens?»
et du mieux qu'il a pu, se lève et prend ses armes,
et court ainsi qu'un aveugle sans guide,
et en quel lieu se rend, lui-même n'en sait rien,
car il avait perdu et raison et chemin.

74. Se dirigea pourtant où entendait grand bruit,
et rencontra justement Olivier,
qui se trouvait au beau milieu de la mêlée,
et de l'épée, lui donna au cimier
tellement que le coup en fit tomber la rouille;
mais ne put l'arracher du destrier.
Olivier reconnaît l'Amostant sur le champ,
et de l'épée lui lâche un grand coup de tranchant.

75. L'Amostant, cette nuit, s'était mis sur la tête
un bassinet formé de cuir bouilli[11];
mais Olivier le traversa de part en part,
et du païen, tête et gorge fendit,
et le jeta au sol, le vidant des arçons.
Tous ceux qui l'entouraient se sont enfuis,
pleins de douleur et d'affliction et de terreur,
comme il advient toujours quand est mort le seigneur.

76. Baron Renaud avait vu tomber celui-ci:
«Que soit bénie la main, a-t-il crié,
qui à ce sale chien a fendu la cervelle!
Tu es vraiment des preux de Charlemagne.»
C'est là que commença la grande boucherie.
Il arriva un géant infidèle,
le terrible Grandon, ainsi le nommait-on,
qui parmi eux s'est élancé sans précaution.

77. Ce maudit rencontra le baron Olivier
qu'il contraignit à tomber de cheval,
car ne lui fut possible à son coup résister;
puis se jeta au milieu de la danse;
comme une foule épaisse y était rassemblée,
ne frappe un coup qui tombe dans le vide,
et souvent il donnait grands marrons même aux siens,
car de malentendus, courroux et nuit sont pleins.

78. Pendant que le géant poursuivait son combat,
arrive aussi Lucienne par hasard;

[11] Il s'agit du casque rond et sans visière que portaient les cavaliers musulmans.

voilà que ce Grandon, quand il tombe sur elle,
lui donna un horion des plus méchants,
car les coups du géant sont coups démesurés,
et puis enfin l'étendit sur le sol,
et jamais plus n'aurait senti ni froid ni chaud,
si n'était accouru à ce fracas Renaud;

79. il fit remettre en selle Olivier et Lucienne,
et demanda qui les a abattus.
Olivier répondit: «À terre, m'allongea
un grand géant et point ne l'ai revu[12].»
Pendant que ces combats si confus se déroulent,
Roland sur Richardet s'est abattu;
et comme il ne l'avait reconnu dans la presse,
avecques son cheval d'un coup le jette à terre.

80. Et ensuite il rejoint Térige, l'écuyer,
et sur le heaume avec l'épée le frappe,
tant qu'il le fait tomber à bas son destrier,
sans que pourtant en soit brisé son heaume.
Quand Térige se vit ainsi au sol jeter,
il dit: «Roland, où es-tu donc passé?
Eusses-tu été là, je ne serais tombé,
et serais-je tombé, j'aurais été vengé.»

81. Au son de ses paroles, Roland le reconnut,
démonta vite et demanda pardon,
en disant: «De ton sort, tu me vois désolé.
Le mieux serait de remonter en selle.
De nuit, ces choses-là arrivent tout le temps.
Roland a dit: «Les autres, où sont-ils?
Aurais-tu par hasard aperçu Richardet
ou Olivier? Car sur leur sort, je suis inquiet.»

82. Térige dit: «J'ai vu Olivier à l'instant,
qui pourchassait une foule païenne;
mais sur la terre gît devant nous Richardet,
c'est toi qui de tes mains aurais fait ça.
je crois bien qu'il n'a plus que peu de temps à vivre:
ils l'auront tué, ces dogues acharnés.»
Le cherchant du regard, Roland vit Richardet
qui démonté de son épée se défendait;

[12] Nous n'en saurons pas plus sur ce géant qui apparaît et disparaît avec la soudaineté des personnages qui peuplent les rêves.

83. et s'écria: «Ho! Richardet, aurais-tu peur?
Roland est là, tu ne peux pas périr,
car tu sais que mon sort est protégé des fées.
Celui qui t'a des arçons fait sortir,
c'était un grand ami, ou ta mauvaise étoile.»
Quand Richard entendit ces choses dire,
il a dit: «Je m'étais, il est vrai, étonné
que mon cheval et moi, un coup nous fit tomber;

84. et me dit en moi-même: «Y a-t-il un païen,
un seul qui puisse avoir telle valeur?»
C'est alors que Roland prit son épée en main
et s'élança en plein dans la mêlée,
et s'écria: «Holà, peuple traître et vilain,
contre homme seul, crois-tu gagner la gloire?
Arrière, sarrasins, canailles, porcs, couards,
qui avez cru pouvoir occire mon Richard.»

85. Et Richardet sur son cheval est remonté;
ils vont chercher Renaud dans la cité,
jusqu'à tant que Roland a retrouvé Renaud,
et de nouveau, reprennent le combat.
Clarïelle vivait son enfer sur la terre[13],
car elle était souvent en grand danger,
et elle avait du mal à se garder en vie,
car elle avait perdu son frère et ses amis.

86. Combattirent ainsi pendant toute la nuit;
mais l'ennemi demande enfin la paix,
car leurs membres étaient fatigués et rompus
et ils craignaient que vienne la défaite.
Ils avaient parmi eux personnes avisées:
cessent la guerre aux conditions suivantes:
la ville se rendrait à eux entièrement
mais seraient sains et saufs les biens comme les gens.

87. Le jour à l'orïent fit son apparition.
Et Clarielle au devant de Renaud vint
et lui tint ces propos: «Éminent chevalier,
je vois que désormais tout va très bien.»
et tous ensemble au grand palais s'en retournèrent:
Renaud a pris son Copard par la main,

[13] Loc. prov.

et échangeait avecques lui mille nouvelles.
Roland à son côté garde toujours Clarielle.

88. Le peuple a défilé toute la matinée
devant ceux-ci comme devant ses maîtres.
Baron Renaud a dit avec beaucoup d'ardeur:
« Tu m'as rempli d'amour, ô Clarïelle!
De la cité je veux que tu deviennes reine,
pour tes bienfaits, services et faveurs,
et en nulle façon ne paraître un ingrat;
et ton Copard, il faut qu'on le couronne roi. »

89. Et puis de l'Amostant il a fait retrouver
le corps, et fit lui donner sépulture,
et toute la cité, la fit remettre en ordre.
Roland le laisse en toutes choses faire,
et avec Clarïelle, il reste à badiner;
parfois chevauche en dehors des murailles,
et tous les jours ainsi ils se divertissaient:
c'est Renaud qui gouverne en dedans le palais.

90. Ils nous faut maintenant abandonner ces gens.
Le Soudan retournait à Bambilone,
la paix faite et Roland enfermé en un lieu
où il pensait qu'il laisserait sa peau[14];
mais on lui dit qu'un nouveau feu s'est allumé,
et que l'on a tué sa Majesté
l'Amostant, et qu'on a envahi sa cité
et il a commencé à redouter la guerre.

91. Et vers la Perse il a rebroussé son chemin
avec ses gens, comme plus sûr dessein,
et il a établi son camp à quelque lieux,
et compris mieux ce qui s'était passé.
Il envoya un messager à la cité:
qu'il regrettait que soit mort l'Amostant,
mais de quelque façon que ça se soit produit,
que c'est à lui qu'appartenait la Seigneurie.

92. Que si baron Renaud n'abandonne la ville,
il va devoir s'apprêter la défendre;
sinon, qu'il lui apportera beaucoup d'ennuis;
et qu'il blâmait énormément Clarielle

[14] L'Amostant a fait la paix avec le Soudan et mis Roland en prison à le fin du chant XII.

de ce qu'en courtisane, ou plutôt en putain
de Roland, elle avait ainsi trahi ;
et qu'était estimé très haut le vavasseur
qu'il avait envoyé en tant qu'ambassadeur.

93. Se rendit au palais, où tous sont installés,
ce vavasseur et livra son message :
« Que ce grand Macomet que nous tous, on adore,
veuille écraser ce peuple baptisé,
et que ce mien seigneur, qui est campé dehors,
avec sa fille, aux armes enchantées,
célèbre et vigoureuse et qui s'appelle Anthée,
qu'il les sauv' et secour' (voilà ce qu'il disait)

94. et qu'il gard' et qu'il sauv' chacun des sarrasins,
et ceux du grand Soudan spécialement ;
et vive Trévigant et vive l'Apollyn,
et qu'soient détruits tous les chrétiens fidèles,
et avant tout, baron Roland le paladin,
et l'orgueilleux seigneur de Montauban,
Astolphe et le Danois et aussi Olivier
et Charles et les Francs et tous les chevaliers. »

95. Et Renaud n'a pas pu supporter tant d'orgueil
du païen rustre et fou, qui les traitait
comme s'il les avait ramassés dans la boue[15] ;
dit à Roland : « Je veux faire un grand coup,
car je sais bien punir les fous, quand je le veux :
nous allons voir si l'homme sait sauter
et si vraiment adroit de son corps il sait être. »
Et sur la place, il le jeta d'une fenêtre.

96. La nouvelle au Soudan fut porté d'un coup d'aile ;
le Soudan en pleura amèrement,
et il a menacé faire avancer l'armée
et assiéger la ville avec ses troupes.
Sa fille lui voyant une telle douleur,
disait : « Rappelle-toi la raison de sa mort,
que n'aurait certes dû parler ton vavasseur,
comme on dit qu'il a fait devant tous ces seigneurs :

97. je crois savoir qu'il a dit des injures.
Si tu voulais que la tienne ambassade
reçoive bon accueil de la part des chrétiens,

[15] Litt : « ramassés dans l'ivraie ».

tu n'as besoin d'autre lettre ou message :
laisse-moi y aller, qu'avec des mots urbains,
plus d'art et plus de tact, je parlerai ;
et reviendrai, c'est sûr, avec une réponse. »
Ce sur quoi le Soudan lui dit : «Fais à ta guise »

98. Avait la renommée fait entendre à la dame
nommer Roland très souvent en Syrie,
et comme elle appréciait vivement la vertu,
elle s'énamoura de sa vaillance.
Ores si quelqu'un veut savoir quel est son nom,
bien que l'ai dit déjà le vavasseur[16],
nous redirons encor qu'elle se nomme Anthée
et que d'une déesse a toutes les beautés.

ÉLOGE D'ANTHÉE ET DE SON CHEVAL[17]

99. *On eut cru de Daphné sa chevelure d'or ;*
semblait avoir de Vénus le visage ;
et du chœur éternel[18] *ses yeux étaient étoiles ;*
Junon donna de son nez le modèle,
et la bouche et les dents d'un ivoire divin,
le menton rond à fossette et bien fait ;
et la gorge si blanche, et l'une et l'autre épaule
qu'on auraient bien pu croire empruntées à Pallas.

100. *Lestes et vifs et prompts, voilà comment étaient*
ses bras, avec les mains blanches et longues,
capables de bien tendre à la chasse son arc,
si qu'en ceci à Diane ressemblait.
Donc tout détail en elle à l'ensemble se plie,
doncques n'était une mortelle femme :
en son tour de poitrine avait bonne mesure ;
de Proserpine avait l'aspect pour la ceinture ;

101. *et de Déiopé*[19] *semblait avoir le flanc,*
capable de porter carquois et flèches ;

[16] Voir 93,7.
[17] Belle occasion pour Pulci de nous offrir un grand morceau de littérature encomiastique, ambiguë cependant : dans cet éloge pétrarquisant d'Anthée et de son cheval, il est difficile de faire la part de la parodie, de l'admiration sincère pour Pétrarque, voire même du plaisir de démontrer sa virtuosité. Le lecteur qui n'éprouverait pas d'intérêt pour ce genre quelque peu délaissé pourra sauter ce passage qui occupe toute la fin du chant.
[18] La voûte des cieux où se trouve le paradis.
[19] Voir XIV, 62,3.

ne montrait que ses pieds, tout petits et bien blancs.
Pense qu'était aussi le reste beau,
si bien que nul attrait n'était en elle absent:
comme cela sont faites les étoiles;
et les nymphes devraient toutes s'aller cacher,
car certes à côté paraîtraient sans beauté.

102. *Elle avait certains doux mouvements, certains ris,*
et certains airs élégants et suaves,
à faire s'ouvrir l'huis de bien six paradis
et vers le haut des monts, grimper les fleuves,
faire s'énamourer plus d'un cent de Narcisse[20];
même Joseph aurait brûlé pour elle[21];
son pas et son maintien étaient ceux de Rachel[22];
ses paroles étaient à la fois sucre et miel.

103. *Elle était raffinée et toute courtoisie,*
honnête et sage, angélique et pudique,
elle tenait toujours la parole donnée;
était parfois un peu trop altière,
avecques des façons nobles et magnanimes,
car elle avait cœur et sang généreux:
les mérites étaient en elle plus nombreux
qu'il n'en est sur la terre ou bien parmi les dieux.

104. *Elle avait cultivé tous les arts libéraux*[23];
portait souvent le faucon pèlerin;
à la chasse frappait les lions et sangliers;
quand chevauchait son cheval sans défaut,
ne le faisait courir, mais lui donnait des ailes,
et le menait de tous côtés à l'aise,
et qui la regardait le faire voltiger,
qu'elle était le dieu Mars, l'aurait alors gagé .

105. *Ce cheval au Soudan avait été offert;*
le lui offrit l'alcade gouverneur
de Barbarie; il était né en Arabie
et jamais ne se vit plus beau coursier;

[20] Sa beauté était telle qu'elle aurait détourné Narcisse de l'amour qu'il éprouve pour lui-même.
[21] Ce Joseph de l'Ancien Testament qui avait refusé la femme de Putiphar. Genèse 37, 7-12.
[22] Pour l'avoir, Jacob servit sept ans son père Laban, et gratuitement... Gen. 29, 17-30.
[23] Le *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique et astronomie), base de l'enseignement au Moyen Age.

et le père l'avait à sa fille donné,
car il l'avait ardemment dans son cœur;
sa robe allait de moreau clair à gris souris
et ne s'en vit jamais de semblable en Syrie.

106. *En lui se révélaient pleinement tous les traits*
du bon cheval, comme vous allez voir,
(bien que ne soit son sang né du sang des Clermont):
petite tête et bouche bien fendue,
avec l'œil vif et sur le front une rosette,
naseau ouvert, lèvres souvent froncées,
il avait courte oreille et cou long et solide,
si léger que jamais ne tirait sur la bride.

107. *Mais une qualité ne le rendait vilain:*
avait poitrail de trois palmes au moins[24],
l'échine ramassée et le garrot bien plein;
des membres forts, dépourvus d'éparvins[25],
le boulet ramassé, le pied large, haut et sain,
très beau et très plaisant dans son maintien;
il redressait la queue, hennissait et grattait,
et sans cesse piaffait et la terre frappait.

108. *Et le jour où Anthée le voulut essayer,*
à Bambilone, il fit dessus la place
des choses qui vraiment étaient très étonnantes.
Quand elle eut découvert toute la classe,
toutes les qualités de ce puissant cheval,
elle voulut endosser la cuirasse
et dès lors commença à mettre le harnois
et à lancer défis en joutes et tournois.

109. *Puis elle commença s'armer pour le combat*
comme Camille[26] *ou la Penthésilée*[27];
et son armure était une armure enchantée,
qu'il n'était fer qui la puisse entamer;
car elle avait été à Damas travaillée,
et ornée d'or brillait plus que soleil;
autant de chevaliers qui luttaient avec elle,
autant qu'elle jetait en dehors de leur selle.

[24] Disons 75 cm.
[25] Le texte est moins précis: «dépourvus de défauts».
[26] Personnage de l'Énéide; elle mourut en combattant Enée.
[27] Reine des amazones.

110. *Il en était venu de tout l'entier Levant,*
de Phénicie, de Perse et de l'Egypte,
et un des plus fameux des chevaliers errants :
les avait tous abattus et vaincus ;
et plus aucun baron ne l'avait affrontée,
que ne l'abatte au premier jet[28] *sa lance ;*
et sa célébrité jusqu'au ciel résonnait,
et Bambilone et le Soudan se l'adoraient.

111. *Et qu'on l'ait adorée, ce n'était pas merveille,*
que paraissaient tous ses actes divins,
tout à fait en dehors de l'humaine nature ;
par dessus tout à ce peuple païen,
déjà accoutumé à mille erreurs antiques,
ainsi qu'on lit de Bâal et de Ninus :
d'où venait que ceux-ci avaient sûre créance
que la dame venait de divine semence.

112. Et l'on pourrait encore ajouter mille choses
sur les vertus de cette demoiselle ;
mais parce que s'enfuit le temps et l'heure aussi,
à notre histoire il nous faut retourner ;
et si peut quelquefois enchanter un beau chant,
finit pourtant par plaire ouïr du neuf ;
c'est ce que nous ferons dans le beau chant qui suit,
afin de réjouir de chacun les esprits.

[28] Le terme « *al getto* » est emprunté au jeu des osselets.

CHANT XVI

Invocation (1).

Au nom du Soudan, son père, Anthée réclame à Renaud les terres de l'Amostant. Sur son refus, elle lui propose de les jouer en duel. Renaud accepte. Mais il est tombé amoureux d'Anthée et en fait un éloge passionné qui inquiète beaucoup Roland sur l'issue du duel (2-62, 2).

Le duel a lieu; mais Renaud refuse de se battre. Anthée désarçonne alors Olivier et Richardet, qu'elle remet à son père, puis se bat avec Roland, sans résultat. On décide de remettre la suite du duel au jour suivant. Sur ces entrefaites, Gan arrive chez le Soudan et réussit à le convaincre de retourner à Bambilone avec ses deux prisonniers (62, 3-88).

Les paladins partent à sa poursuite; en chemin ils rencontrent cinq géants, qui tiennent prisonnière la fille du roi Constance. Dans le combat, Renaud et Roland sont séparés: Roland part avec la fille du roi Constance; Renaud, à qui on a volé son cheval, rejoint Bambilone à pied (89-117).

1. Ô fille de David, Marie pleine de gloire,
beauté du ciel, lumière des deux sphères[1],
par qui furent sauvées tant d'âmes affligées
ce jour où Gabriel t'a dit «*Ave*»[2],
j'ai jusqu'à ce moment pu peindre nos histoires
avec ton art, ton pinceau, tes couleurs;
j'ai passé le mitan avec ton assistance[3];
ne laisse mon esprit en noire défaillance.

2. Anthée mourait d'envie de revoir son Renaud
et Olivier et le comte Roland
et Richardet qui est un si bon chevalier;
en même temps, elle se préparait;
avec ses gens elle a formé trois régiments,
bien cuirassés, avec épées et lances;
et du Soudan son père elle se sépara,
et puis finalement en Perse s'en alla.

3. Dès que fut sur la place arrivée celle-ci,
prit une lance avec belle hardiesse
et poussa son cheval, puis la mit en arrêt,

[1] Voir note au vers IX, 2, 3.
[2] Voir I, 2, 4.
[3] Pulci à cet endroit du poème a pu effectivement croire qu'il avait accompli la moitié de sa tâche. Voir la note à XIV, 1, 6.

la brise en terre avec grande noblesse,
et cependant que son cheval rage et tempête,
elle le cabre avecques tant d'adresse,
qu'Hector n'en fit jamais si destrement cabrer;
et le peuple accourait en hâte l'admirer.

4. Renaud, lequel la regardait par sa fenêtre,
de ses exploits était émerveillé,
et dit: «Jamais n'ai vu une dame si destre,
ni rien de mieux que ce qu'elle accomplit:
celle-ci est vraiment de tout art la maîtresse.»
Roland en paraissait abasourdi;
et ils s'en vont accueillir tous la demoiselle,
et les accompagnaient Lucienne et Clarïelle.

5. Quand ils eurent rejoint cette noble païenne,
tous la saluent, lui rendant grand honneur;
et elle répondit en langue syrïenne,
mots qui à tous ont enflammé le cœur;
et au milieu de Clarïelle et Lucïenne
fut emmenée dans le Palais Majeur,
et sur un riche trône à s'asseoir invitée;
puis elle a comme suit son offre présentée:

6. «Ce prime Dieu qui fit et le ciel et la terre,
et la nature, étoiles, soleil, lune,
et qui à son gré ouvre ou bien ferme l'abysse,
et quand il veut, rend l'air clair ou obscur,
et qui juste et piteux, jamais ne fait d'erreur,
bien que chacun maudisse la Fortune,
sauve et maintienne en paix mon père le Soudan,
le bon Renaud, le sénateur romain Roland,

7. et Olivier et Richardet et puis Térige,
et tous les gens qui sont dans votre suite,
et Charles l'empereur et aussi Saint Denys.
Ce pourquoi le Soudan m'envoie ici
ce n'est afin de rechercher guerre ou litige;
mais vous, je crois, devinez mon message:
il veut uniquement ce que veut l'équité,
et garder ce qui est sous son autorité.

8. Cette cité avec aussi toutes les autres,
de ces confins de Perse et de Syrie,
et la totalité des pays du Levant,
tous sont soumis à notre monarchie:

conséquemment puisqu'est décédé l'Amostant,
à mon père revient sa seigneurie :
cela se dit, cela clairement se démontre,
que de toute façon cette cité est nôtre.

9. Et il ne croit que vous l'ayez fait par erreur,
en ne sachant à qui revient ce règne ;
mais ce qui s'est passé, le sénateur romain
l'a accompli par vengeance et courroux,
lesquels ont tant de force en un cœur généreux,
qu'il font passer de l'équité les bornes ;
le Soudan fit pareil, (remarque-le, Renaud)
pour venger lui aussi la mort de Marcovald[4].

10. Si vous voulez abandonner cette cité
et retourner dedans votre patrie
sans discussion, mon père en sera bien content.
Au cas contraire, à la grâce de Dieu !
Nous essayerons de voir si taille notre épée ;
cela, c'est de sa part que je le dis,
et je viens déclarer une nouvelle guerre,
si vous ne nous rendez et quittez la cité.

11. Mais à bon entendeur, suffisent peu de mots ! »
Puis ajouta : « Ô malheureux Copard !
Ô chère Clarielle, une pareille faute !
Ô châtiment du ciel, qui vient si tard !
Sois pourtant pardonnée, pour avoir arracher
(si ma pensée jette un juste regard)
d'un endroit ténébreux et obscur comme nuit
si gentil chevalier que se montre icelui. »

12. Et vers Roland se retourna avec un ris,
avec un si doux geste et des paroles
telles que l'on voyait ouvert le Paradis,
que se sont arrêtés lune et soleil
pour écouter ; mais le visage de Clarielle
prit la couleur des pourpres violettes ;
Copard a fait de même ; et les yeux ont baissés,
parce que de leur faute ils se sont souvenus.

13. Et Anthée poursuivit : « Ce que je vous ai dit,
c'est tout ce que de vous mon père veut ;
ores je vous dirai ce qui me tient à cœur :

[4] Anthée rappelle les événements du chant XII.

c'est lui, le chevalier de tel renom
que certes son aspect ne le peut pas cacher?
C'est toi celui que tout le monde appelle
le meilleur paladin qui ait baissé sa lance,
et la gloire et l'honneur de Charles et de France?

14. C'est toi ce mien Renaud si fameux et si beau?
C'est toi celui qui se tient sur le mont[5]?
C'est toi qui est le cousin de Roland?
C'est toi qui sort du beau sang de Clermont?
C'est toi qui a tué le géant Clarïel[6]?
C'est toi qui abattit le géant Brunamont?
C'est toi qui fait la guerre à Gane de Mayence?
C'est toi qui ici-bas tous les autres devance?»

15. «C'est moi qui suis Renaud, ô gente demoiselle,
comme tu dis, et de cette lignée.»
Reprit la demoiselle: «Dans l'entier univers
de toi on parle, et ce m'est agréable;
si ce n'est que certains t'accusent de manquer
de courtoisie: car on dit rarement
qu'à un ambassadeur on fit telle avanie;
quoi qu'il ait raconté, quel que soit celui-ci.

16. C'est toi qui as tué ce nôtre ambassadeur:
moi je ne veux savoir qui a eu tort,
si ce n'est que cela entache ton honneur
comme le mien, puisque cet homme est mort,
bien qu'il fut envoyé par un si grand seigneur.
J'espère bien assurer sa vengeance,
et ne repartirai qu'après m'être battue:
voilà, je te défie, prends tes armes, veux-tu.

17. Si c'est toi qui m'abats, grâce à tes qualités,
tu garderas ce que tu as conquis,
et je sais que mon père, il en sera d'accord;
mais si c'est moi qui du cheval t'arrache,
je veux que tu déploies tes étendards au vent
et qu'en France tes gens, tu les ramènes;
et que notre pays, tu le laisses en paix,
et ne reviennes plus pour attaquer mon père.»

[5] Celui de Montauban!
[6] Ce géant se faisait accompagner d'un lion; après l'avoir tué, Renaud prit cet animal dans ses armes. C'est le frère du Brunamont cité au vers suivant.

18. Renaud a répondu à la dame fameuse :
« Pour ne sembler être sourd ou muet,
tout ce que tu as dit, tout cela en mon cœur
je l'ai gravé afin m'en souvenir ;
mais enfin tu donnas tels éclaircissements,
que sur tous points, sommes tombés d'accord :
il n'y a de moyens plus justes que l'épée
pour trancher nos conflits ; il nous faut en user.

19. Mais j'implore une grâce, avant que sur la lice
avecques nos épées nous nous rendions ;
et mon cousin Roland t'en prie également :
c'est que ce jour ensemble nous restïons ;
car je me sens frappé au cœur et je ne sais
quand tu m'as pris et de quel hameçon ;
et le troisième jour sur mon bon destrïer
je viendrai sur la lice en armes à ton gré. »

20. À sa proposition répondit vite Anthée :
« Ce qui te plaît, il faut que ça me plaise »,
et cependant qu'ainsi elle lui répondait,
s'est enflammé tout entier son visage,
parce qu'un même feu allait brûlant deux cœurs.
Comme vite s'éprend une âme noble !
Ainsi furent frappés et l'un et l'autre amant
par ce carreau qui peut percer tout diamant.

21. Et ils ont commencé se contempler l'un l'autre,
chacun fixe et tendu, plus que d'usage ;
Renaud n'arrivait pas à se rassasier d'elle :
ne croit qu'il y ait mieux au Paradis ;
et notre demoiselle a commencé penser
que jamais n'a été si beau Narcisse ;
partout où il se rend, ne le quitte des yeux
et l'Amour en son cœur fait pleuvoir mille feux.

22. Et l'on fit apprêter si superbe festin
que jamais on n'en vit plus beau peut-être.
Baron Renaud a dit à son cher compagnon :
« Cher Olivier, il faut ici ton aide.
Qu'aille au diable la Perse et le gain que j'y trouve !
Prends bien soin de veiller à toutes choses ;
et par amour pour moi, je veux que tu la serves,
comme pour toi je le ferais, de ta main même.

23. Et si j'ai témoigné de quelque courtoisie
envers tes Foriséne et Méridienne,
fais en sorte qu'ici nulle chose ne manque
pour honorer cette noble païenne. »
Olivier répondit : « Ainsi va la fortune :
tu devras te chercher un autre amant, Lucienne.
Par moi elle sera servie avec grand soin. »
Et il fit apprêter sur-le-champ le festin.

24. Au banquet il y eut toutes les nourritures
que l'on pouvait trouver en ce pays,
avec des vins précieux, des gâteaux et des fruits ;
sont invitées toutes les nobles dames
de la cité, et pas, crois-moi, les plus vilaines ;
et de sa main, sans cesse le marquis
avec un grand respect, surtout envers Anthée,
fait l'échanson, tranche les mets et les essaie.

25. Le banquet terminé, vinrent des musiciens,
afin désennuyer cette journée :
trombes et tympanons, trompettes et buccins,
tambours, hautbois, cymbales pour la danse,
cornemuses et cors, flutiaux et tambourins,
et beaucoup d'instruments à la moresque,
des cithares et luths, harpes et psaltérions,
un tas d'autres plaisirs, des jeux et des bouffons.

26. Ainsi ont-ils passé le jour en grande fête.
Mais lorsque le soleil toucha Grenade,
la noble dame a dit, d'une voix réservée,
qu'elle voulait sans faute retourner
(bien que lui pesât fort cette séparation)
chez le Soudan qui attend sa réponse ;
et le troisième jour, conformément à sa promesse,
elle serait en lice et en armes, dit-elle.

27. Ainsi s'est arrêtée la fête avec le bal
et s'en alla cette dame fameuse.
Renaud l'accompagna monté sur son cheval
presque jusqu'où est le camp du Soudan ;
et il s'est cru mourir frappé d'un coup fatal
quand il laissa cette dame charmeuse,
et ce n'est pas sans mal que ses larmes retint
jusqu'à ce qu'au palais il s'en revienne enfin.

28. Le Soudan demanda ce qu'en Perse avait fait
sa noble fille avecques les chrétiens ;
elle lui raconta leur rencontre et leur pacte :
que dans trois jours ils en viendraient aux mains,
et qu'elle espérait bien de faire échec et mat
ce bon Renaud en armes sur la lice,
et de reconquérir toutes ses possessions :
de ça eut le Soudan grande satisfaction,

29. car il avait en elle une grande confiance.
Ore il nous faut, pour le réconforter,
retourner à Renaud, qui est allé au lit,
et ne semblait être ni vif ni mort,
mais avec des soupirs réclamait son Anthée,
disant : « Hélas, combien tu m'as fait tort
en me donnant ton cœur et me volant le mien ! » ;
puis ayant dit cela de l'Amour il se plaint :

30. « Comment as-tu permis que cette demoiselle
m'ait pu ainsi dépouiller de moi-même
et m'ait si promptement en elle anéanti[7],
si que je ne suis plus ce que je fus ?
La dame a emporté mes pensées avec elle :
ceci n'est pas ce que tu m'as promis ;
et ne te glorifie si je fus au passage
de ta flèche touché pour la dame si sage.

31. Car n'aurait pas été Europe prise au piège,
ni en taureau ne se serait changé
Jupiter, ni n'aurait sa forme modifiée,
ni Ganymède à sa Cour entraîné,
s'il avait contemplé une image si belle[8].
Ni ne serait Daphné un vert laurier,
si Phébus avait vu Dame Anthée en ce jour
où il disait : « Attends ! » sans cesse par amour,

[7] Expression du langage mystique.

[8] Jupiter ne se serait pas livré à ses frasques amoureuses célèbres par leur nombre et leur éclectisme, s'il avait connu Anthée, qui aurait recueilli tous ses suffrages. C'est le début d'une longue série d'histoires d'amour fameuses, recueillies par Renaud chez les meilleurs auteurs, et qui ne se seraient pas produites... si Anthée avait existé à leur époque.

32. ni n'aurait dû servir les serviteurs d'Admète [9];
ni si longtemps Jacob été fidèle[10],
car en homme avisé, en voyant cette dame,
aurait servi pour Anthée, non Rachel,
car avec son visage elle aurait su calmer
un âpre tigre, enragé et cruel,
et aurait apaisé et la mer et les vents
les rendant pour la voir attentifs et constants.

33. Et ne se serait pas Persée pour Andromède
battu, usant du chef de la Méduse,
ni n'aurait transformé Phinée en un rocher[11];
ni Hippolyte, avancé des excuses[12],
ni Orphée tellement réclamé Eurydice,
ni ne serait une source Aréthuse,
si à l'époque Anthée avait été sur terre,
elle qui séduirait les âmes des Enfers.

34. N'aurait pas eu besoin la déesse Vénus
à Hippomène autrefois enseigner
comment il jetterait, quand courait Atalante,
si celle-ci le dépassait, la pomme;
ni Aconthius écrit sur la sienne «Cidippe»[13],
s'il avait vu ses beaux traits et son crin;
et n'aurait pas été le festin perturbé
à cause de la pomme à Paris envoyée,

35. car il ne l'aurait pas à Vénus décernée:
il n'aurait pas fallu faire un concours,
et n'aurait pas été réduite Troie en cendres,
jetée la Grèce en une telle guerre,

[9] Le sujet est toujours Apollon: celui-ci, tombé amoureux d'une mortelle, une certaine Coronis, la transperça d'une flèche, la croyant infidèle. Il recueillit le fils qu'il avait eu d'elle, Esculape, qui confié au centaure Chiron devint le thaumaturge que l'on sait. Mais Jupiter jaloux de la science d'Esculape, le tua. Apollon, pour se venger, tua les Cyclopes. Jupiter condamna Apollon à devenir l'esclave d'Admète pendant un an. Évidemment si Apollon avait aimé Anthée au lieu de Coronis, rien ne serait arrivé...

[10] Voir XV, 102, 7.

[11] Phinée, oncle d'Andromède, épris de cette dernière, la contesta à Persée, qui le pétrifia avec la tête de la Méduse.

[12] ...pour échapper à Anthée.

[13] Cette histoire, racontée par Ovide (*Héroïdes* XX et XXI) est rapportée de façon inexacte par Pulci. En fait Aconthius avait écrit sur la pomme: «Je n'appartiendrai qu'à Aconthius»; en lisant involontairement cette formule, Cidippe s'obligea à l'épouser malgré sa pauvreté.

si l'on avait vu nus ces membres délicats
qui brûlent tant mon âme et mon cœur blessent;
et si Narcisse avait la dame contemplée,
ne se serait de lui en lui-même scindé.

36. Et n'aurait pas été Léandre d'Abydos[14],
porté, si pauvre et lamentable chose,
de flots en flots jadis, tu le sais, Cupidon,
au pied de son aimée, par un dauphin,
s'il avait vu Anthée, que je pleure sans cesse;
ni Polyphème au rivage marin[15]
n'aurait de sa musette appelé Galathée
pleurant qu'elle aime Athis sur son sein installé.

37. Tu n'aurais pas, Thésée, emmené Hippolyte
qui fut jadis reine des Amazones;
et puis tu n'aurais pas Arianne abandonnée
sur son écueil en si grande douleur;
et ne se seraient pas Arcite et Palémon
tant disputé Emilie à Athènes[16];
et ne serait pas mort Pyrame et mille amants,
qu'ore en serait trop long faire dénombrement,

38. si en leur siècle avait vécu la demoiselle:
car je n'ai vu jamais fille plus belle,
si je regarde bien le chef éblouissant,
la sienne tête, à Vénus semblable,
la face gracïeuse, angélique et modeste,
les deux beaux yeux et les sourcils arqués,
l'attitude et les mots d'une grâce achevée,
qu'il me semblait vraiment l'entendre dire: «*Ave*».

39. Tu peux toujours, cruel, pour elle me flécher,
tu peux, Amour, tirer de moi victoire.
Que crois-tu? Que je vais mes armes préparer

[14] Léandre traversait chaque nuit l'Hellespont pour rejoindre Héro; une nuit, la tempête l'emporta. Voilà ce que dit la légende. Mais que son cadavre ait été rapporté par un dauphin à Héro est de l'invention de Pulci, comprenant de travers Ovide qui dit que Léandre a été transformé par les dieux en dauphin, ce qui est quand même plus vraisemblable!

[15] Ce récit vient également d'Ovide, là non plus pas très bien compris par Pulci: c'est Acis et non Athis qu'aime Galatée, et c'est évidemment Acis qui tient Galathée sur ses genoux et pas le contraire... La vérité, c'est que probablement Pulci n'avait pas lu Ovide, mais s'était contenté de transcrire à la va-vite les vers de son frère Luca.

[16] Il s'agit d'un épisode de la *Théséïde* de Boccace, qui raconte la guerre de Thésée contre les amazones, inspirée de Stace.

pour lui passer ma lance dans le cœur,
qu'elle me peut blesser et guérir à son gré,
comme Pélée, mais pas toi, traditeur?»
Ces paroles disait et d'autres ajoutait;
mais à la fin toujours il réclamait Anthée.

40. «Où es-tu donc? Pourquoi m'as-tu abandonné?
Ne pouvais-tu me consacrer un jour?
As-tu cru que j'irai en lice sous les armes?
Attends toujours que j'appelle du cor!
Tu m'as déjà tant pris et lié que jamais
ne reviendrai en France à mon seigneur.
Et je ne peux pas plus demeurer avec toi
ni non plus, t'ayant vue, demeurer avec moi[17].

41. Que dois-je faire? Où donc aurais-je mon royaume?
Où restera mon cœur tant esseulé?»
Roland, lequel avait conçu certain projet,
le lendemain, trouva Renaud au lit,
et avec attention écouta ces propos;
et dit: «Cousin, ne serais-tu malade?»
Baron Renaud chercha à se tirer des flûtes
en lui parlant d'un rêve, où il cherche une excuse.

42. Roland lui dit: «Ne faisons-nous comme ces frères,
dont l'un se brûle en mangeant du milliasse[18]?
L'autre voyant ses yeux de larmes se remplir
lui demanda ce qui en est la cause;
et il lui répondit: "Il n'y a plus que nous
à table et or sont enterrés les autres;
nous étions trente-quatre autrefois, tu le sais:
quand je pense à cela, je pleure sans arrêt."

43. Mais l'autre qui voyait qu'il voulait le tromper,
feignait pleurer et montrait sa douleur;
et il dit au premier qui demandait pourquoi:
"Je pleure aussi, et se brise mon cœur
que nous restions à deux", et il soupirait fort;
et tous les deux, c'étaient de vrais menteurs.
C'est ce que nous faisons, me semble-t-il, Renaud.
Que ne me dis-tu pas: "Le milliasse était chaud"?

[17] Autre lieu commun de la poésie amoureuse.
[18] Pour le milliasse, voir XVIII, 124, 4. L'origine de l'anecdote est inconnue.

44. Mais ici il s'agit d'autre chaleur vraiment.»
Renaud voulait toujours dissimuler:
«Par Dieu, mon cher cousin, je rêvais à l'instant
qu'un grand lion me venait assaillir;
ce pourquoi je criais et j'appelais les gens,
et je cherchais le frapper de Frusberte:
peut-être qu'en rêvant j'ai dit n'importe quoi
et tu m'as réveillé quand j'étais plein d'effroi:

45. et de ça je te suis, je t'assure, obligé,
parce que j'ai été si terrifié
que j'ai cru qu'on m'avait arraché de la gueule
de l'animal qui m'avait agressé.»
Roland dit: «Ah! Cousin égaré, plut au ciel
que ce que j'ai entendu fut un rêve!
Dame Lune, elle est plus haut, cousin chéri[19]!
Est-ce en rêvant que tu disais ce que voici:

46. "Ô belle Anthée, qu'est-ce que j'ai bien pu te faire?
Pourquoi m'as-tu laissé? Et tes promesses?
Où peux-tu te trouver et quand reviendras-tu?
Et n'auras-tu jamais pitié de moi,
qui t'ai toujours donné mon cœur, comme tu sais,
qui t'ai servi toujours, comme Amour voit?
C'est pourtant toi qui tant de fois m'as demandé:
– Est-ce toi qui de toi m'a fait m'énamourer?

47. C'est toi qui en beauté toute belle devance;
C'est toi qui es grand trésor de noblesse;
C'est toi qui seulement me donne la vaillance;
C'est toi du chœur éternel la lumière;
C'est toi celle qui m'a donné toute espérance;
C'est toi seule par qui je vis et meurs;
C'est toi seule qui es source de toute grâce;
C'est toi qui es mon cœur, c'est toi qui es mon âme."

48. Non, tu ne parais pas, cousin, avoir rêvé;
tu ne peux te vouloir cacher de moi:
pour ça, crois-moi, tu dois en rechercher un autre.
Ainsi tu vins en Perse afin t'éprendre
d'une païenne! Ah! tu dois avoir honte,
car ça revient à renier ton baptême.

[19] Loc. prov.: «tu me racontes n'importe quoi.»

Peut-être ton esprit serait-il aveuglé ?
Gare que contre toi le Christ ne soit fâché.

49. Où est, où est, Renaud, cette tienne vaillance ?
Où est, Renaud, ta si grande puissance ?
Où est, où est, Renaud, ton bon sens de jadis ?
Où est, Renaud, ton antique prudence ?
Où est, où est, Renaud, la tienne hardiesse ?
Où sont, Renaud, ton destrier, tes armes ?
Où sont, où sont, Renaud, ton honneur et ton âme ?
Où est, où est, Renaud, ton cœur ? Près de la dame.

50. Tu crois que le moment est vraiment bien choisi ?
Tu crois que c'est moment s'énamourer ?
Tu crois que nous avons beaucoup ou peu de temps ?
Tu crois qu'il faut encor tergiverser ?
Tu crois que le moment est calme ou agité ?
Tu crois que c'est moment de fleureter ?
Tu crois que c'est moment pour l'amour ou la lance ?
Tu crois que c'est moment de s'en aller en France[20] ?

51. Ainsi, c'est sûr, nous maintiendrons en paix le règne !
Ainsi, c'est sûr, gagnerons la couronne !
Ainsi, c'est sûr, nous jetterons à terre Anthée !
Ainsi, c'est sûr, nous nous rendrons à Bambilone !
Ainsi, c'est sûr, nous répandrons la foi chrétienne !
Ainsi, c'est sûr, on louera ta personne !
Ainsi, c'est sûr, tu paraîtras très judicieux !
Malheur à moi, qui ne serai jamais heureux !

52. Laisse donc cette idée si stupide et si vaine ;
commence à préparer tes armements,
parce que notre Christ sera à tes côtés ;
(je ne sais pas comment il peut te supporter).
Tu vois que le Soudan veut nous tomber dessus,
et si tu bats Anthée par grande chance,
tout cet entier royaume et toute la contrée,
nous les aurons à nous sans user de l'épée. »

53. Lorsque Renaud a vu qu'il était découvert
et ne pouvait cacher ce qui est clair,
en soupirant il répondit : « Certes je vois

[20] Pris au sens propre, ce vers n'a ici guère de sens. D. Puccini suppose, compte tenu de la réputation des français en la matière, que l'expression *andarne in Francia* aurait une signification érotique.

que ce sont envers Dieu graves offenses,
que je mérite, à dire vrai, lourd châtiment.
mais si n'a su un Dieu, Zeus, se défendre
contre l'Amour, pas plus que le belliqueux Mars,
que peut ici ma force ou mon âme ou mon art?

54. Puisque je l'ai promis, j'accepte entrer en lice
et porterai la lance avec l'épée.
Mais comment pourrais-je moi-même me frapper,
ou bien vaincre qui m'a déjà vaincu?
Mon esprit est aveugle; et je te le confesse,
mais on peint mon seigneur aveugle aussi[21],
et c'est l'aveugle encor qui le bigleux conduit[22]:
tu frappes le sorbier pour chasser les fourmis[23].

55. Je ne peux pas vouloir, car je ne le veux pas:
donc la laisser je ne veux ni ne peux;
je ne suis plus le tien cousin, comme j'étais,
car c'est un mal qui me tient dans les os;
si je savais me dépouiller de cette mue[24],
n'aurait été Salomon qu'une brute[25],
de même qu'Aristote et Socrate ou Platon.
Donc, mon frère, il ne faut que nous nous querellions;

56. je ne veux disputer dessus l'astrologie
avec qui ne sait ce qu'est une étoile;
je ne veux disputer dessus la chirurgie,
avec qui tout le temps broie, bêche et cloue;
je ne veux disputer de là où l'Amour gît
avec qui ne connaît qu'Aude la belle;
je prie que puisse Amour quelque moyen trouver
afin que tu me crois pour l'avoir éprouvé.»

57. Baron Roland en est resté tout défrisé,
en entendant ce que dit son cousin,
car il savait combien il était obstiné;
il va trouver Olivier et Richard,
et dit: «Notre Renaud est déjà sous les armes:
attend Anthée pour la bataille au lit»;

[21] L'Amour que l'iconographie classique représente avec les yeux bandés.
[22] Parabole de Matthieu 15, 14.
[23] Loc. prov. Des fournis qui ne veulent pas entendre. Voir XXV, 64,12.
[24] *Courez au mont vous dépouillez de cette mue...* (*Purg.* II, 122).
[25] Sous-entendu: «par rapport à moi...»

et il a raconté ce qu'il a entendu ;
à la suite de quoi tous sont tombés des nues.

58. Olivier cependant à Roland se vantait :
« S'il m'ennuie trop, j'vais lui sonner les cloches. »
« Allons, tais-toi, lui répondit vite Roland,
qu'il te dirait : « Mouch' ton tarin toi-même ! »
Pour moi, qui sur ce point suis pur de tout reproche,
comme un chïot il m'a remis en place.
Pour qui, au peigne fin, tous deux vous examine,
ni l'un ni l'autre n'est de la fleur de farine[26].

59. Je ne veux que tu cours et soulèves grand bruit,
comme en sa hâte a fait certaine abbesse,
qui s'était voulu mettre une sienne cornette,
et par erreur prit de l'abbé les chausses ;
alors la bonne sœur prise en faute lui dit :
« Ma révérende, y a vos ch'veux qui dépassent.
Votre cornette, avant, y fallait l'arranger. »
Sur quoi elle en revint à son très saint abbé[27].

60. C'est maintenant qu'il faut penser à nos affaires,
et sur la lice aller demain en armes :
ce sera moi d'abord qui défierai Anthée,
et puis après ce sera votre tour.
Je la tuerai, c'est sûr, quoi qu'il arrive ensuite ;
si le Soudan venait nous attaquer,
nous nous défendrions et Dieu nous aidera :
la dame, mon cousin, jamais il ne l'aura.

61. Mais peut-être Renaud changera-t-il d'idée,
si la Fortune ou une erreur voulait
que la dame me jette au sol de mon cheval,
(bien que je crois qu'il ne ferait qu'en rire).
Mais Christ me donnera la force et la puissance
et de sa propre main me soutiendra ;
et nous allons laisser Renaud se reposer
au lit, jusqu'à ce qu'il puisse se réveiller. »

62. Olivier à cela ne fit pas de réponse ;
ils ont levé dix mille cavaliers.
Le lendemain matin, chacun s'est vite armé ;

[26] Litt. : *farina da cialde*, la farine destinée à faire des gâteaux au moule et, selon l'interprétation malicieuse de D. De Robertis, les hosties.
[27] La strophe résume une nouvelle du *Décaméron*. (IX, 2)

ils sont partis pour le camp du Soudan;
Renaud aussi sans qu'on l'ait appelé;
au comte, il dit: «Tu sonneras du cor[28],
car tu sais qu'en jouer, ce n'est pas trop mon art,
pour appeler Anthée sur-le-champ de ma part.»

63. «Ah! tu ne parles pas, dit Roland, pour de bon!
Je le ferai, comme un sot que je suis,
car de te plaire j'ai un immense désir»;
et il se mit l'oliphant à la bouche,
et il sonna si fortement et hautement
que, quand le son eut jailli de son cor,
aussitôt il frappa les oreilles d'Anthée,
laquelle dans son cœur en fut toute attristée,

64. et a dit: «J'ai ici perdu toute ma gloire:
on croira que par peur au pavillon
suis restée endormie» et réclama ses armes,
et puis sauta en dedans les arçons.
Quand Renaud aperçut la dame, on aurait cru
qu'on a ôté sa capuche au faucon:
voilà que tout entier il s'ajuste en sa selle,
et de-ci et de-là avec Bayard sautelle.

65. Quand elle fut près d'eux, le salue d'un salut
des plus courtois qui lui perça le cœur,
puis à Roland donna ce qui lui était dû;
et Roland de douleur baissa les yeux.
La dame leur a dit: «Il vous aura paru
qu'assurément je suis bien molle et lente,
puisque je reste au lit et vous devez m'attendre:
je vois que l'art martial est vôtre seulement.

66. Prends donc du champ, mon cher Renaud, car je sais bien
que tu m'attends pour me livrer bataille
et par Dieu, ce à quoi je me suis engagée,
je m'y tiendrai, sans qu'il y manque maille.»
Renaud lui répondit: «Je viens me battre,
mais ne voudrais avoir épée qui taille.»
Fit volter son cheval comme la demoiselle.
Olivier dit: «Ils ne feront que bagatelles»;

67. et il lui a semblé que s'en moquait Anthée,
quand fit volter son cheval arabesque.

[28] Une grande spécialité de Roland: voir la bataille de Roncevaux.

Se retourne Renaud, met sa lance en arrêt,
et de Bayard il joue en barbaresque ;
mais comme il paraissait près d'attaquer la dame
voilà-t-il pas qu'un bel écu mauresque
qu'il tient, soudain, derrière lui il le jetait,
et rejetait aussi la lance qu'il portait.

68. Lorsqu'elle vit cela, Anthée, la très courtoise,
jeta aussi sur-le-champ son écu,
afin de ne sembler vile ou vilaine ;
tout ça peinait énormément Roland,
et il dit : « Le silex enflamme l'amadou !
Vraiment, tu dois être maudite, Anthée !
Or Richardet, tu vois où nous en arrivons :
maintenant il convient que les armes prenions ;

69. car quand j'ai vu Anthée faire accord si propice,
si Renaud la battait dans cette joute,
je me suis dit : « Allons, nos affaires sont faites,
c'est sûr, la ville est désormais à nous. »
Or j'ai peur qu'à la fin nous ne soyons vaincus,
puisque Renaud montre telle folie.
Il me parait que son esprit s'est égaré. »
« Il me parait aussi, » répondit Richardet.

70. Alors Baron Roland s'approcha de Renaud
et dit : « Dis-moi où as-tu étudié
ce mode de jouter ; je l'ignorais encore ;
merci beaucoup de me l'avoir appris.
Je vois que de l'amour le feu travaille en toi,
et de ce jour tu resteras honteux. »
La dame lui a dit : « L'Amour le veut ainsi :
c'est toi qui dois prendre du champ, seigneur gentil. »

71. Mais alors Olivier se mit à le prier :
« Je te supplie, de grâce, cher beau-frère,
d'accepter me laisser affronter cette dame. »
« J'en suis d'accord, lui répondit Roland,
loin de m'en supplier, tu peux me l'ordonner. »
Olivier fit volter son destrier
et il a pris du champ autant qu'il eut envie ;
la dame aussi et retourna vers le marquis.

72. Et Olivier a rencontré la demoiselle,
brisa sa lance, et ne la fit bouger,
ni même la plia dessus sa selle ;

mais elle le frappa sur son écu
tant que le fit tomber le coup de la pucelle,
et il a bien fallu qu'il se rendit;
vint aussi Richardet lui tenir compagnie,
afin que le chemin lui donne moins d'ennui.

73. Et vers son pavillon, ils furent envoyés.
Baron Renaud s'est moqué de son frère[29].
Roland lui dit: « En punition de tes erreurs,
je crois que tu auras perdu l'esprit.
Mais les saints qui là-haut ont reçu la couronne,
te tiennent en réserve un châtiment. »
Renaud qui avait mis le sien cœur en dépôt,
ne répliqua rien à Roland à ce propos.

74. À cause de cela Roland prit la colère,
et dit: « Sur notre Jésus-Christ, je jure
que si ce tien péché d'une manière ou l'autre
n'est pas puni, je ne crois plus en lui
et marquerai pour toi la fin de la partie,
qu'avec Anthée, tu ne jouteras plus:
car je lui donnerai la mort en ta présence,
et tu commenceras ainsi ta pénitence. »

75. Et il dit à Anthée: « Si tu veux, prends du champ,
car de ta mort sera cause Renaud:
je te ferai sentir, si je ne bronche pas,
un autre feu, pour sûr, que celui de l'amour[30]. »
La dame dit: « Tu ne pourras y échapper:
serais-tu bien plus dur qu'un mur, Roland,
je te ferai tomber pour ton humiliation:
ceci est mon défi; ceci, nous le jurons. »

76. Plein de rage, Roland fit volter son cheval,
et il soufflait qu'on eut dit un taureau;
et cette belle enfant aussi a pris du champ,
puis se tourna, sans attendre un instant;
elle frappa le comte en plein dans son écu,
croyant lui infliger l'ultime peine:
elle cassa sa lance et ne se mut le mur
selon ses prédictions, tant il est fort et dur.

[29] Richardet, son cousin.
[30] La brûlure de ses coups... Ou les feux de l'enfer?

77. De cela s'étonna grandement cette dame,
disant: «C'était un absurde dessein,
vouloir abattre un homme ayant un tel renom.»
Roland aussi brisa sa lance en vain,
car son écu est enchanté, et sa cuirasse.
Ils ont donc pris leur épée à la main,
et ils ont commencé à se frapper l'un l'autre,
si violemment que pour Anthée prit peur Renaud.

78. Il aurait voulu voir, tant il est amoureux,
du sang de son cousin, rougir la terre;
et quand baron Roland avait donné un coup,
retentissait en son cœur la secousse,
et il croyait sentir déchirée sa poitrine,
ainsi que fait au malade la toux;
et chaque fois contre le Christ il se fâchait
et débitait les oraisons de la guenon[31].

79. Lorsque certaines fois sur Roland l'emportait
un peu Anthée, il aurait désiré
que celle-ci le jette à terre et soupirait,
et de ses mains aurait voulu l'aider.
Vois donc combien Amour a égaré cet homme,
qui est venu de France, il y a peu
pour le tirer péniblement de sa prison,
et maintenant qui souhaitait sa destruction!

80. Ores que cet exemple à qui m'entend suffise!
Roland donnait des leçons admirables
à Anthée de l'épée; et celle-ci se défendait,
parce qu'elle a des armes enchantées,
et souvent lui en rend de la même farine;
mais ça n'est pas non plus très efficace,
vu que Roland lui-même endossait une armure
qui résiste à tous coups, tellement elle est dure.

81. Se prolongea le jour durant cette bataille,
sans qu'aucun d'eux puisse avoir le dessus,
puisqu'on ne peut briser ou fendre leurs cuirasses.
Le soleil est déjà couché à l'ouest,
et comme leur combat n'aboutissait à rien,
Roland a dit a la dame plaisante:

[31] Loc. prov.: «les oraisons de la guenon», ce sont les blasphèmes.

«Je crois qu'il est grand temps que nous nous retirions:
ce serait vilenie, si autrement faisions.

82. Point de honte à cela, car nul n'eut l'avantage;
pour cette nuit la bataille est finie.»
La dame lui dit: «Moi, je tiens pour grande honte
de ne t'avoir ici ôté la vie;
maintenant à ton gré tu peux bien t'en aller.»
Et c'est ainsi qu'ils ont quitté la lice;
et s'en est retourné Roland dans sa mansion[32],
et notre Anthée près de son père au pavillon.

83. Ils ont promis de revenir dans les trois jours
se battre et faire ainsi qu'il est d'usance.
Maintenant il nous faut traiter d'une autre histoire.
Courait le monde entier Gan de Mayence,
partout où il pensait pouvoir trouver Renaud,
mais il ne savait trop où il était.
Arrive au campement où se tient le Soudan,
et s'employa faire savoir qu'il était Gan;

84. et dit que de la cour avait été banni[33],
et que la faute en revient à Renaud,
et que depuis longtemps il parcourait le monde
de manière à lui faire enfin la peau.
le Soudan en savait beaucoup sur Ganelon,
qu'il était plus rusé que le renard,
et plus que n'est Judas méchant et traditeur;
et autant qu'il a pu, il lui a fait honneur.

85. Et il lui dit ce qui s'était passé en Perse,
et que Roland s'en était emparée,
et que Dame Clarielle avait trahi son père;
et qu'il s'était lancé dans cette affaire,
parce que c'est à lui que ce règne revient;
mais qu'il ne peut le ravoir sans combat;
mais qu'il est disposé à leur faire la guerre
jusqu'à ce qu'il leur ôte et leur vie et leurs terres.

86. Et il lui dit comment sont venus sur la lice
Renaud avec Roland et Olivier,
et comment Richardet avait été vaincu,

[32] Pulci use d'un mot très archaïque, *stanzzone,* qui désigne de façon générique le lieu de résidence.
[33] Ganelon a été chassé de la cour de Charlemagne au chant XIII, 22.

comme Olivier, sans tirer son épée,
et que sa fille Anthée les avait abattus,
qu'il les tient prisonniers en son pouvoir.
Ganelon en tira grande jubilation
et aussitôt pensa à des machinations.

87. Après avoir beaucoup et longtemps discuté,
il dit: « Soudan, écoute mon conseil.
Se battre avec Roland, c'est fumée dans le vent,
et il te reprendra tes prisonniers.
Je chercherais plutôt à les mettre à l'abri,
pour qu'ils ne s'enfuient pas hors de tes serres,
et je ne resterais plus longtemps en ces lieux
mais je regagnerais Bambilone avec eux.

88. Je suis sûr que Renaud aime tant son cousin,
comme Roland, son beau-frère Olivier,
que tu auras de lui tout ce que tu désires,
si tu lui restitues ces chevaliers.
Je lèverais bien vite au vent mes étendards,
car tes projets n'aboutiront ici. »
Et il a su si bien exhorter le Soudan
qu'il a fini par accepter lever son camp.

89. Renaud avec Roland sont revenus en Perse
et ils ont eu très vive discussion.
Roland contre Renaud s'était mis en colère:
« Je crois que tu t'es mis en oraison
afin que je sois pris et enchaîné par elle;
et quand tu vis qu'à tes intentions
n'aboutissaient ni tes idées ni tes magies,
tu récitas le chapelet du ouistiti[34]. »

90. En ça peut-être il se montrait un bon devin.
Ainsi le soir allèrent-ils dormir,
tout en se disputant de cousin à cousin.
Lorsqu'arrive le jour, Renaud se lève;
il voit qu'a disparu le camp des sarrasins,
d'un balcon d'où l'on voit les alentours:
il en est étonné et en est attristé,
car il croit que jamais ne reverra Anthée.

91. Ne se souvient désormais plus de Richardet,
ne se souvient que fut pris Olivier,

[34] Autre formulation de la loc. du vers 78, 8.

lui qui l'aimait jadis avec tant d'affection :
tant le brûle en dedans le feu d'amour !
Il se rendit en hâte au chevet de Roland,
et dit : « Sais-tu la dernière nouvelle ?
Du balcon à l'instant la plaine regardant,
je vois que le Soudan a fait lever le camp. »

92. « Ah ! dit Roland, comment cela peut-il se faire ?
Qui aurait pu, à l'exception de Dieu,
faire qu'il soit parti aussi vite d'ici ?
Ô Olivier, ô mon cher Richardet,
peut-être au cou déjà on vous a mis la corde !
Tu es content, cousin fou et méchant,
ores se vengera le Soudan de l'insulte !
Mais je les vengerai, si celui-ci les tue.

93. Il faut trouver à ça tout de suite un remède ;
ce n'est pas le moment jouer l'amant. »
Finalement en plein accord ont ordonné
que Clarïelle épouserait Balant,
et qu'ils leur laisseraient le règne à gouverner ;
et Lucïenne avec son Balugant
à Saragosse irait Marsile retrouver,
et de leur part devrait beaucoup le remercier.

94. Et Lucïenne a su et parfaitement vu
qu'elle est sortie du cœur de son Renaud :
comme on peut bien penser, elle est partie contente,
se disant à part soi : « Amour ingrat,
d'un si grand abandon, c'est ça la récompense ?
C'est ça le sort de qui croit un amant » ;
et chez son père elle est tristement retournée
avecques Balugante et avec leurs armées.

95. Quand fut en ordre la cité, s'en sont allés
Renaud, Roland et son cher écuyer,
cherchant de tous côtés par différents chemins
où se trouvaient les armées du Soudan.
Et ils ont débouché un matin dans un bois
où l'on marchait par des chemins ardus,
par des abrupts et des ravins et des fossés,
où vont malaisément des chèvres déchaussées.

96. Et quand ils ont été au milieu du désert
trouvèrent cinq géants, des assassins,
qui avaient dépeuplé toute cette contrée,

tant qu'ils n'avaient près d'eux plus de voisins.
Au milieu d'un abrupt, au sein d'une caverne[35],
ils se cachaient comme des malandrins;
et avec eux ils retenaient une pucelle,
accablée de souffrance et remplie de tristesse.

97. Lesdits géants l'avaient volée au roi Constance,
qui était le seigneur de Beaumarin;
au sein de cette grotte ils l'avaient attachée,
et lamentable était son existence.
Et lorsqu'y arriva cette notre brigade,
l'un des géants s'approcha de Renaud,
et il voulait avoir Bayard à toutes forces,
et il le menaçait, s'il n'en descendait point;

98. et dit: «Après, tu peux demeurer avec moi,
et je t'emmènerai par ces contrées:
tu m'aideras porter ce que je prends pour moi,
car tous les jours nous volons sur ces routes.»
Renaud lui dit: «Ainsi je demeure avec toi,
si après toi je marche dans ta bande?
Tu ne me parais pas très avisé, géant,
car je ne suis pas homme à être ton sergent.»

99. Et ayant dit ceci, fait avancer Bayard;
puis sur le flanc des éperons le frappe,
en sorte qu'il lui fait exécuter trois sauts,
qu'il faisait mieux que grillon ou criquet;
il abaisse sa lance et touche le géant:
dans la poitrine avec le fer le fiert,
et traverse le cœur de ce géant gaillard,
et même, après, il le renverse avec Bayard.

100. Un des autres géants s'approcha de Roland
et lui donna si grand coup dans le heaume
que s'il n'y avait eu l'armet pour l'amortir,
il lui ôtait de la tête une tranche.
Ne put pas à son gré se reprendre Roland,
qui de douleur s'est recroquevillé,
et moitié-mort on crut qu'il tomberait à terre.
Mais le géant cruel le tira de sa selle,

[35] *Luogo coperto*. On peut aussi comprendre: «en un lieu retiré, caché..»

101. et l'emmena d'un trait pendant un demi-mille,
afin de le jeter hors de la route.
Pourtant Roland a retrouvé tous ses esprits:
il se voit emporté, prend son épée,
et puis la pointe entre les yeux de ce géant,
si bien que mort, il doit dégringoler;
car par l'oreille elle est sortie sur le côté,
si bien que de ce coup le géant est tombé.

102. Térige n'avait pas cessé l'accompagner.
Or revenons à Renaud, lequel reste
au cœur de la bataille, attaqué par les autres,
qui risquaient bien de lui briser la tête,
n'eut été son cheval qui est si plein d'ardeur
qu'il mord et rue et fait grande tempête,
tant et si bien que nul ne cherche à l'approcher;
ce sur quoi un géant se mit à lui parler:

103. «Qui que tu sois, ou bien chrétien ou sarrasin,
tu ne parais homme facile à vaincre:
aussi suis mon conseil: reprends donc ton chemin,
car ton cheval est un bon compagnon.»
Renaud alors reprit la route. Et Velliantin
a tellement cherché son beau seigneur
qu'il le trouva et dessus lui monta Roland.
et s'enquit de Renaud, partout le recherchant;

104. Baron Renaud le recherchait de son côté:
ils ne se sont trouvés, qu'ils sont trop loin.
Ils ont cherché à ressortir de la forêt.
Roland entend dans le bois certain bruit:
et voici qu'à l'instant apparaît cette enfant,
qui s'agenouille et réclame merci
et raconte comment elle s'était sauvé
au moment où s'était la bagarre enflammée;

105. et de lui demander son aide et son appui.
Baron Roland sur Renaud l'interroge;
la demoiselle dit: «Je sais qu'il n'est pas mort,
mais où il est parti, je ne le sais.
Il faut aller chercher, par Dieu, quelque refuge.»
Alors Roland à Dieu se recommande;
et ils ont chevauché un jour et une nuit,
toujours par des abrupts, pentes et précipices.

106. Renaud, au petit jour, au sortir d'un vallon,
s'est retrouvé dans des lieux habités;
il rencontre un pasteur qui dans son cabanon[36],
voulait manger certaines nourritures,
et ensemble tous deux ils ont fait collation.
Après avoir mangé, Renaud s'endort,
car la nuit précédente il n'avait pas dormi;
et du pasteur, il s'est alors trouvé trahi.

107. En effet ce pasteur sur Bayard se cavale,
sitôt qu'il voit Renaud bien endormi.
Renaud s'est aperçu que son cheval lui manque
(car il s'est réveillé, ayant rêvé
qu'un gigantesque lion l'avait pris à la hanche),
et dit: «Je suis vraiment en mauvais point!»;
et il partit à pied, tout seul, du mieux qu'il put:
ni Bayard ni pasteur, il ne les a revus.

108. Le pasteur est allé gagner une cité
où le Soudan conservait son trésor.
Le maître justicier, qui habitait l'endroit,
vît ce cheval à un grossier béjaune[37],
et il lui demanda combien il en voulait.
Il réclama trois cents beaux doublons d'or;
il répondit: «Je veux le voir mis à l'essai.»
Et ce pasteur éperonna le destrier.

109. Bayard reconnaissait qui était sur son dos:
subitement dans les airs s'enleva,
et le pasteur, qui dans cet art n'était savant,
se retrouva par terre tout à coup
et dedans sa poitrine il s'est rompu deux côtes.
Le justicier, le voyant s'envoler,
dit au pasteur: «Ceci sera pour ton péché,
car je suis sûr que ce cheval, tu l'as fauché.»

110. Ensuite il lui a fait tout son argent compter.
Or revenons à Renaud qui marchait
sans trop savoir où il pourrait bien arriver;
à Olivier et Richardet pensait:
«Comment me sera-t-il possible vous aider?»;
ensuite sur Roland, s'attendrissait:

[36] Le sens du mot italien *capperone* n'est pas très clair: selon Ageno, il s'agit du cabanon; selon Puccini, d'un grand manteau, étalée sur le sol pour y manger.
[37] *Soro*: terme d'oiselleric; le jeune rapace encore mal dégrossi.

«Oh! mon cousin chéri, où t'ai-je abandonné
dans la forêt? Et moi, où donc suis-je arrivé?

111. Ô Charlemagne, en seras-tu content!
Ô Gan, en auras-tu grande allégresse!
Ô Clermont, ton orgueil est tout entier éteint!
Ô Montauban, voilà que tu t'abaisses!
Ô bon Guichard, où est partie la tienne ardeur!
Ô ma dame, où est donc ta gentillesse!
Ô mon très cher Astolf, qu'est-ce que tu feras?
Hélas, hélas, Renaud, quel chemin vas-tu prendre?»

112. Ainsi pleurant, Renaud a gagné Bambilone
en traversant de nombreuses contrées.
Quand il en fut tout près, il croisa un païen
et demanda le nom de la cité;
sur quoi le païen rit et se moqua de lui,
en le voyant en telle pauvreté:
«Tu as les éperons, où est donc le roussin?
Tu dois, lui a-t-il dit, l'avoir joué en chemin.»

113. Sur quoi s'est irrité Renaud contre cet homme;
il dit: «Par Dieu, tu vas payer la note!»;
il prit la bride et le saisit par le manteau,
et dit: «Je veux le cheval que tu as
sous toi; gardes les éperons, méchant félon!»
puis il tira Frusberte et sans rien dire,
il lui donna un grand revers à la française,
qui le fendit par le milieu à l'albanaise[38].

114. Quand celui-ci fut mort, en arriva un autre
qui paraissait être bonne personne;
Renaud l'interpella: «Dis-moi, par courtoisie,
cette cité, quel nom les gens lui donnent?»
L'autre lui répondit avecques politesse:
«C'est, sache-le, la grande Bambilone,
et elle est appelée Bambilone Majeure[39];
le Soudan de La Mecque en est le vrai seigneur.

115. Et il y a dedans la fille du Soudan,
laquelle y vit dans un grand désespoir,
parce qu'elle s'était éprise d'un chrétien,

[38] Litt.: «à la turque».
[39] Il s'agit de la Bambilone d'Égypte (Fustat, ou le vieux Caire), appelée Majeure pour ne pas être confondue avec celle de Mésopotamie.

pleurant qu'il soit parti sans la revoir:
on dit que ce serait un certain Montauban;
toujours est-il qu'elle a perdu la tête
et qu'elle est devenue tout à fait solitaire,
elle qui autrefois mettait en fête la cité.

116. Ores je t'en ai dit plus que tu ne demandes;
questionne-moi si tu veux autre chose,
je le ferai très volontiers, commande-moi,
car à te voir, tu parais gentilhomme.»
Renaud lui dit: «Tu me ferais un grand plaisir
si maintenant tu me disais ton nom.»
Le païen répondit; «Je ferai volontiers
ce que tu veux de moi: on m'appelle Gauthier.

117. Et s'il te plaît, je veux aller où tu iras
avecques toi, car je suis homme pauvre:
je n'ai affaire en route et rien à partager;
promis, juré, je te serai fidèle.»
Lorsque Renaud eut entendu dire ces choses,
il dit: «Gauthier, je t'accepte pour frère»;
comme dans l'autre chant ce sera raconté.
Que Christ vous garde et donne aide et tranquillité.

CHANT XVII

Invocation (1). Sur le conseil de Ganelon, le Soudan envoie Renaud combattre le Vieux de la Montagne, et Anthée s'emparer de Montauban (2-31).

Renaud bat en duel le Vieux, qui devient son ami (32-50,1.)

Anthée, accompagnée de Ganelon, arrive à Montauban, bat Guichard et Alard et fait mettre Ganelon en prison (50.2-73,4).

Roland, toujours accompagné d'Olive, arrive à la cour du roi Faucon: il tire sa fille des griffes de deux géants, qui la réclamaient en tribut. Puis il finit par retrouver le père d'Olive, le roi Constant, et lui remet sa fille (73,5-137).

Le Soudan décide de procéder à la pendaison d'Olivier et de Richardet et invite le roi Constant à y assister (138-139).

1. Vierge avant d'enfanter, et pendant, et toujours[1],
ô Vierge pure, ô Vierge bienheureuse,
ô Vierge qui ton fils contemple dans les cieux,
ô Vierge digne, ô Vierge sanctifiée,
Vierge qui toute chose administre et gouverne,
Vierge devant Jésus notre avocate,
Vierge qui est comblée par la grâce et la gloire,
Vierge éternelle, assiste-moi dans mon histoire.

2.[2] «Sache donc que je suis celui pour qui soupire
dans la cité la fille du Soudan;
mais la Fortune, aimant faire tourner ses roues,
me mène ici, éperons à la main[3],
et elle a fait de moi et sa cible et sa mire.
Prends maintenant cette alfane, païen,
parce que mon cheval, je l'ai perdu, Bayard,
et mon cousin, qu'il n'y en a de plus gaillard:

3. en ville tu vas vite aller la retrouver;
dis que Renaud sur la lice l'attend,
armé pour le combat, mais pas en selle,
parce qu'il veut venger ses prisonniers:

[1] Pulci ne fait que rappeler la doctrine traditionnelle de l'Église catholique: non seulement la virginité de Marie n'a pas été rompue lors de la naissance de Jésus, «conçu du Saint-Esprit», mais cette virginité est «perpétuelle», la vierge n'ayant pas eu d'autres enfants que lui. Le ton peut néanmoins sembler quelque peu irrévérencieux.

[2] Renaud poursuit au chant XVII l'entretien commencé au chant précédent avec Gauthier.

[3] En effet il s'est fait dérober son cheval.

cela lui paraîtra, c'est sûr, bonne nouvelle.»
Gauthier alors est monté sur l'alfane,
et vite à Bambilone est allé chez Anthée,
et ce qu'a dit Renaud, le lui a répété.

4. Anthée s'est exclamé: «Peut faire la Fortune
que ce soit là Renaud et qu'il soit seul,
ainsi, sans son cheval, ni compagnie aucune?»
et court vers Olivier et Richardet,
et leur dit: «Maintenant vous n'avez plus à craindre.»
(qu'elle savait qu'ils vivaient dans la crainte);
et du mieux qu'elle a pu, les a réconfortés,
car l'amour de Renaud les lui faisait aimer,

5. et elle avait traité Richardet de façon
qu'il n'ait jamais à subir de tourments:
tellement la liait son amoureuse chaîne!
puis ceci fait, alla voir le Soudan:
«Vous ne savez ce que je viens d'entendre, dit-elle:
hé bien, voici ce que j'ai entendu:
baron Renaud m'attend en dehors de nos murs,
à pied, tout seul, avec seulement son armure.

6. Le Soudan répondit: «C'est chose très bizarre
qu'un chevalier d'une telle éminence
soit demeuré ainsi sans cheval et tout seul»;
et il dit: «Qu'en dis-tu, Gan de Mayence,
qui est de toute science et vertu réceptacle?
Renaud a lui aussi grande puissance:
je ne voudrais deux fois la fortune tenter.
C'est pourquoi ton avis pour précieux le tiendrais.»

7. Peut-être Ganelon y avait-il pensé,
parce qu'il a félonies plein la tête,
et tenait toute prête une prompte réponse:
«Soudan, si nous faisons à mon idée,
nous ne mettrons au pot d'un coup tout notre avoir,
mais miserons enjeu moindre qu'Anthée.
Or si aime Renaud cette dame célèbre,
il fera, je le crois, n'importe quoi pour elle.

8. Existe un certain Vieux, un vieillard infernal[4],
lequel se tient dans les monts d'Asprecourt,

[4] Il s'agit du Vieux de la Montagne, célèbre pendant tout le Moyen Âge, pour sa cruauté et son fanatisme. Il avait fondé en Perse au XI[e] siècle la secte des assassins.

et qui fait frissonner tout entier ton royaume :
que ton enfant en paroles amènes
conclue avec Renaud le pacte que voici :
si à ce Vieux il peut donner la mort,
on lui rendra les prisonniers, et le traité
qu'en Perse tu as fait, il sera respecté. »

9. Il était, ce Soudan, homme très averti
et il comprend qu'il l'envoie sous la masse,
et se disait : « Voilà vraiment un scélérat !
Voilà un traditeur de bonne race ! »
Il lui a répondu : « J'apprécie ton conseil :
autre parti serait folie sans doute. »
Et il a proposé à sa fille d'aller
trouver son cher Renaud et le lui demander.

10. Et celle-ci répond au Soudan qu'elle est prête
et se fait belle autant que le pouvait :
et elle revêtit une superbe robe,
où flamboyait certaine étoile en or
sur champ d'azur, très bien tissée de riche soie.
Ensuite elle est montée dessus la selle,
avecques deux sergents, et ne voulut d'armure ;
et s'en alla trouver Renaud dehors les murs.

11. Lorsque baron Renaud a vu Anthée venir,
son cœur ressent tout de suite un frisson
d'amour, qui le lui a de force fait s'ouvrir :
« C'est le soleil au milieu des étoiles. »
dit-il. La dame vient, qui le faisait mourir ;
elle le voit qui s'était mis à l'ombre,
assis sous un mûrier, sur le bord du sentier,
et s'appuyant sur le pommeau de son épée,

12. et elle dit : « Mille saluts au bon Renaud !
Quelle fortune ou sort injuste veut
que tu marches tout seul à pied dans la chaleur ? »
Lorsque Renaud entendit ces paroles,
ne pouvait en son sein son cœur rester tranquille,
et il dit : « Bienvenu, mon beau soleil !
Quelle grâce t'envoie pour essuyer mes larmes ?
Mais dis, pourquoi as-tu abandonné tes armes ? »

13. Lui répondit la belle : « Ah ! Homme clair et simple !
Pour ce qui me convient[5], toute arme est bonne ;
et je devrais pour mettre un terme à mon martyr,
imiter ma Thisbé[6] de Bambilone,
puisque nous nous trouvons au pied de ce mûrier,
dont la fidélité encor résonne ;
de mon amour peut-être, aussi constant que digne,
par quelque biais le ciel exposerait le signe.

14. Je suis venue à toi parce que veut mon père
que te soit dit ce que tu vas entendre :
nous avons un méchant, grand et vieil ennemi ;
si tu le tues, tu auras tes amis,
et ce que je t'avais jadis promis en Perse.
Je ne sais pas si on t'en as parlé,
mais est très renommée sa puissance si grande,
et il est appelé le Vieux de la Montagne.

15. Et tu pourras pour tout te fier à ma parole,
si tu fais, mon Renaud, ce que j'ai dit.
Mais dis-moi donc pourquoi tu te trouves à pied,
et que n'est avec toi l'ami Roland.
Prends ce cheval car, sur ma foi, si tu n'en veux,
tu deviendras alors mon ennemi. »
Renaud lui dit : « Dedans un bois inhabité,
Roland est demeuré et le cheval me fut ôté.

16. Et du mieux que j'ai pu, me suis traîné ici :
mon amour pour Anthée me le fit faire,
et suis venu à pied et plus vite qu'au trot ;
et ne veux chevaucher autre cheval
tant que mon cher Bayard ne sera dessous moi.
Donc, car toujours tu me peux commander,
celui que tu nommas « de Montagne » ou « Forêt »,
parle-m'en donc un peu, car je ne le connais.

17. Et cet homme aurait-il une tête de fer,
pour ton amour, j'en ferai deux morceaux :
je le jure et je sais que jamais je ne manque.
Et je suis sûr que tu respecteras

[5] Ce qui convient à Anthée, c'est le suicide.
[6] Allusion à la dernière partie de l'histoire de Thisbé, voir XII, 69. Après la mort de Pyrame, Thisbé se suicide. Depuis, les fruits du mûriers prennent la couleur du sang.

tous les points de l'accord, si je le jette à terre.»
Anthée lui dit: «Avec toi j'enverrai
un de mes mamelouks, qui en ce lieu ira,
et ce chien malfaisant, il te l'indiquera.

18. Moi, je vais retourner dans la mienne cité,
qu'ores ce n'est le moment de traîner.
Quant à tes prisonniers, rien ne leur manquera,
car je les ai nuit et jour respectés;
et tous les deux seront libérés, mon Renaud,
quoi qu'il puisse arriver, à ton retour.
Que Macom t'aide!» Et puis fit volter son cheval,
car ne supportait plus regarder son visage;

19. et elle est repartie, soupirant en secret,
et répéta au Soudan toutes choses.
Ne me demande pas si Gane fut content:
dans son plaisir n'arrêtait de bouger;
et afin qu'il y eut une double traîtrise,
il dit: «Si tu voulais cueillir la rose
au bon moment et sans qu'à la main tu te piques,
il y a, cher Soudan, un autre beau parti.

20. Renaud ne pourra pas échapper à ce Vieux;
ores je suis d'avis que ta fille aille
sans plus tarder à Montauban pour l'assiéger;
suffirait d'y mener trente mille hommes,
avant que ne se soit refroidie cette ardeur.
N'y est Roland qui sauverait les choses,
mais seulement Guichard, Alard avec Maugis;
Montauban enlevé, est enlevé Paris.

21. Cet Olivier, ce Richardet, ce sont parmi
les meilleurs paladins de Charlemagne:
Charlemagne à Paris est demeuré tout seul,
et de terreur négligera le reste.
C'est un parti sans risque et d'avance gagné,
à condition de savoir décider.»
Ce projet au Soudan, ça lui a beaucoup plu,
et ce que lui dit Gan l'a vraiment convaincu;

22. et suppliait sa fille et la priait, disant
qu'il était temps d'acquérir renommée.
Mais la dame au début refusait cette idée,
car celle-ci aimait très fort Renaud;
et très habilement près du père alléguait

qu'elle mettait l'honneur avant l'utile,
et qu'elle désirait attendre là Renaud
et qu'elle honorerait ce qu'elle avait promis.

23. Son père répondit: « Avant qu'il ne revienne
de chez le Vieux ou avant qu'il le tue,
un grand nombre de jours se seront écoulés:
à Montauban tu seras arrivée
avec tes étendards et tes barons fameux;
outre ceci, Roland n'est à la cour,
non plus que Richardet, Olivier ou Renaud:
par conséquent battons le fer quand il est chaud.

24. Quand sera revenu le paladin Renaud
(car je le vois, tu en es amoureuse)
ce que tu as promis lui sera accordé
et nous l'honorerons du mieux possible,
jusqu'à ce qu'il décide en Perse retourner:
il s'y arrêtera, étant son roi.
Nous lui dirons que tu t'es à la Mecque rendue
et que sous peu de jours en sera revenue. »

25. Gane sur ce sujet prononça des paroles
qui ont été toutes dignes d'un maître.
Quand Anthée vit que le Soudan ne renonçait,
lui dit qu'elle ferait ce qu'il voulait.
On broda des drapeaux, comme c'est la coutume,
on s'apprêta pour un lointain voyage;
tentes et pavillons, on les a ressortis
et les vieux armements, on les a refourbis.

26. Je pense que jamais n'aura pu marteler,
au Montgibel, le forgeron Vulcain[7],
autant qu'il se faisait dans toute Bambilone;
ceux qui portaient le bon arc syrïen,
ont préparé les flèches et carquois;
d'autres prenaient leur cimeterre en main
et voulaient vérifier qu'il est à toute épreuve;
on faisait brides, selle ou étrivières neuves.

27. Et peu de jours après, tous sont sur pied de guerre,
et le Soudan donne bénédiction
à son enfant, et puis ils se sont dit adieu
et ont ouvert dans le vent leurs pennons.

[7] La forge de Vulcain était située sous l'Etna. Voir XIII, 38.

Anthée a regardé ces chevaliers en armes,
et ils lui plaisaient tous sur leurs arçons,
et dit : « Je vais enfin voir la chrétïenté,
leurs villes et châteaux et toutes leurs cités,

28. et leurs ports et leurs bois, et les monts et la plaine,
et le beau château, que garde Maugis,
de mon Renaud, que l'on appelle Montauban ;
et je vais voir l'église Saint-Denis ;
et je verrai le Dane, Astolphe et Charlemagne,
quand après j'irai assiéger Paris ;
et si jamais je prends à Renaud son château,
je pourrai en avoir après ce que je veux.

29. Et je pourrai aussi défier les paladins,
car Renaud reviendra, Roland aussi,
je me mesurerai peut-être avec ceux-ci :
le bruit en volera jusques aux cieux. »
Toutes ces rêveries lui échauffaient l'esprit
pendant qu'elle y pensait en chevauchant,
en femme qui n'envie rien d'autre que l'honneur
et qui a en son sein très généreux le cœur.

30. Gane en chemin parla longuement avec elle
(car il était allé l'accompagner) :
« Nous ferons ça... » et donnait mille conseils,
et il lui répétait : « En vérité,
de ce grand traditeur de Renaud, peu me chaut.
Dans pas plus de deux mois, sous votre coupe
vous tiendrez en entier le royaume de France,
sans manœuvrer beaucoup ni l'épée ni la lance.

31. J'ai des parents, j'ai des amis de tous côtés :
Charles n'a pas si fidèle cité
que je n'y puisse organiser quelque complot,
lorsqu'on verra se déclarer la guerre. »
Et Anthée se disait : « Regardez le relaps !
Qui le dit traditeur, certes il n'erre,
car si mon jugement sur celui-ci est juste,
je n'ai vu dans ma vie plus parfaite crapule ».

32. C'est ainsi que ceux-ci marchent sur Montauban.
Or retournons un peu à son seigneur.
Renaud avec le mamelouk du grand Soudan
vont chez ce Vieux sanguinaire et pécheur.
Baron Renaud disait à l'écuyer païen :

« Fais-le pour moi, monte sur cette alfane,
car tant que je n'aurai mon cheval retrouvé,
jamais ne monterai un autre destrier. »

33. Le sarrasin n'acceptait pas, par déférence ;
toujours par déférence, accepte ensuite.
Ils marchaient en parlant de la grande puissance
de cet homme méchant et implacable.
Le mamelouk lui dit : « Sois plein de vigilance :
que dessus toi il ne mette ses griffes. »
Baron Renaud lui répondit : « Tu vas bien rire,
car je suis bête encor plus bestiale que lui. »

34. Ils entrèrent ensuite en un immense bois,
trouvèrent au milieu un grand ravin
solitaire et obscur et ténébreux et sombre.
Le païen dit : « Ce chien méchant habite
le château, que tu vois : je peux le reconnaître
même d'ici, le voyant au balcon. »
et à Renaud montra cet homme qui était
à sa fenêtre et qui des yeux le bois scrutait.

35. Voyant venir Renaud, il s'écria très fort
de son balcon : « Qui sont donc ces gens-là ?
Vous deux, que venez-vous chercher ici ? La mort ? »
Et à la porte il vint en grande hâte.
Renaud lui répondit : « À toi sans nulle escorte,
sommes venus par la forêt obscure
et je viens te donner ce que tu as nommé,
pour l'infamie et déshonneur de Macomet.

36. Je sais bien que tu es du Soudan l'ennemi,
et suis venu afin tirer vengeance
de ce qu'à ce dernier tu fis au temps jadis,
car contre lui tu commis plus d'un crime. »
Le Vieux dit : « J'ai été de tous temps son ami,
à tous moments, tout le monde le sait ;
et puisque tu parais un chevalier honnête,
je te dirai comment cette chose s'est faite.

37. Ce Soudan donc un jour, après s'être endormi,
certain matin[8], eut un songe où il vit,
alors qu'il se tenait à cheval et en armes,
tomber sur lui une haute montagne,

[8] Les songes du matin se vérifient toujours : voir XIII, 30-1.

et il l'interpréta comme si la montagne,
c'était moi-même ; et m'envoya Anthée
pour se battre avec moi ; pourtant finalement
celle-ci de la joute est sortie en vaincue.

38. Cette sienne terreur fait qu'il me persécute
et comme il peut, cherche à m'ôter la vie,
sans vouloir avec moi faire trêve ou accord.
Si cet arrêt a été prononcé
au Ciel, si le Soudan ne s'éloigne de moi,
il faut qu'un jour il soit exécuté.
Si donc tu es venu afin de me défier,
attends donc seulement que j'aille m'équiper. »

39. Renaud dit : « Aussi bien je voudrais que tu ailles
mettre sur toi tout ton équipement,
car je n'ai pas coutume autre façon me battre ;
nous verrons s'il résiste à mon épée ;
je te ferai peut-être abaisser ton orgueil
et le Soudan n'aura plus rien à craindre. »
Le Vieux prit un harnois aux coups très résistant,
fait avecques le cuir dur et cuit d'un serpent,

40. et en guise d'épée, saisit un fouet muni
de trois balles de plomb au bout de chaînes,
ferré et plein de nœuds, de grand poids et bien gros ;
et vers Renaud s'en retourna de suite,
et dit : « Je te ferai changer de goût,
quand tu dégusteras de ces coups-là ;
que si jamais tu prends une balle de plomb,
de Bambilone au moins s'en entendra le son.

41. Mais je voudrais, si ça te plaît, que tu me dises
quel est ton nom et si tu es païen,
puisque tu tiens propos si vains et suffisants
et du Soudan assume la vengeance. »
Renaud lui répondit : « J'y consens volontiers.
Je suis le grand seigneur de Montauban
et pour l'amour d'Anthée, je suis venu te tuer
et je n'y manquerai avant de te quitter.

42. Et je sais que tu mens, ô Vieux, impudemment,
quand tu me dis l'avoir vaincue en duel :
ne le pourraient sept comme toi, ni tes parents !
Allons, je te défie, pour son amour ;
et j'ai à celle-ci fait millïers de serments

que sans ton chef je ne reviendrai pas;
et quand je suis parti m'a donné cette étoile[9],
qu'elle avait arrachée à ses superbes voiles;

43. et je lui donnerai en retour de cela
la tienne tête, ô maudit traditeur.»
Le visage du Vieux se troubla aussitôt,
en entendant qui était ce seigneur;
et si se retirer avait été décent,
serait parti tant lui tremblait le cœur;
mais la vergogne fit que son fouet souleva
et avecques Renaud entama le combat.

44. Renaud tenait les yeux attentifs à ces balles:
que si jamais elles se le cueillaient,
feraient bien autre chose à ses joues que des bleus;
s'en prit pourtant quelques-unes parfois,
qu'il n'avait réussi à esquiver bien vite,
tant que son heaume en sonnait la retraite:
il lui faut donc user de son habileté,
et se couvrir du bouclier et de l'épée.

45. Et dès qu'il s'aperçoit que le fouet est en bas,
du mieux qu'il peut, le pique de l'épée,
tantôt dans la barbue[10] et tantôt dans les jambes;
de l'autre bras, il maniait son écu
afin se protéger, et il s'en tire ainsi,
car la défense était sa partie forte;
mais il est difficile éviter tous les coups
et souvent devait mettre à la terre un genou.

46. Quand se furent battus une heure ou même plus,
Renaud d'un coup leva Frusberte en l'air,
afin de démontrer par ce coup sa vertu:
le galurin qu'il portait a sauté
dans les airs sous le coup, qui si terrible fut
que du talon le Vieux tapa le sol;
et qu'il tomba, comme étourneau qu'on estourbit,
si bien qu'il en resta un moment étourdi.

47. Et revenu à lui, il dit: «Ô chevalier,
à toi me rends et suis ton prisonnier,
car tu aurais bien pu à terre me tuer:

[9] Voir au début du chant les vers 10, 3-5.
[10] Un casque couvrant les joues et le menton.

dès aujourd'hui, paladin renommé,
tu pourras disposer comme tu veux de moi.»
Renaud lui dit: «J'accepte que tu sois
mon compagnon, et veux qu'en ma compagnie vienne
ta personne loyale et de dignité pleine.»

48. Le Vieux lui répondit: «Je suis très satisfait
de suivre un chevalier aussi courtois;
je veux que soit toujours à ta disposition
ce mien palais et ce que je possède,
et tout ce qui pourrait avoir du prix pour toi.»
Renaud lui dit: «Je ne dirai qu'un mot:
que tu dois t'employer nous trouver un repas,
car nous prendrait ce jour n'importe quel appât.

49. Nous avons cheminé à travers un désert,
où l'on ne peut trouver pain ni farine;
mon compagnon, je sais, aussi est affamé,
bien qu'à cheval: penses pour l'homme à pied!
Avons jeûné sans que ce soit veille de fête,
étant partis hier avec matines.»
Le Vieux leur fit accommoder des aliments
et leur en fit honneur vite et superbement;

50. et sont restés ainsi se délasser ensemble.
Or retournons où j'ai laissé Anthée,
qui s'approchait des environs de Montauban,
si bien qu'un jour se trouva sous ses murs
et avec son armée se mit dresser son camp;
et envoya, sur les conseils de Gan,
sans plus tarder un messager à la cité
au valeureux Guichard et à son autre frère[11].

51. L'envoyé s'en alla vite avec son message
et dit comment la fille du Soudan
était venue avec un fort parti païen;
et qu'ils ne devaient pas s'en étonner,
car elle avait fait ça afin de se venger
de leur Renaud sur la sienne famille:
qu'ils lui jettent en bas les clés de la cité,
ou qu'ils viennent en lice afin de la sauver.

52. Guichard à l'envoyé répondit qu'il ne sait
quelle vengeance ou bien quelle raison

[11] Il s'agit d'Alard.

avait bien pu pousser Anthée dans ce projet
et qu'il restait plein de stupéfaction ;
et que les clés que celle-ci lui demandait
il les apporterait sur ses arçons,
afin les lui donner sur le bout de la lance,
parce que telle était la coutume de France.

53. Revint le messager et fit son ambassade ;
laquelle a fait pouffer de rire Anthée.
Guichard avec Alard et tous leurs compagnons
le lendemain matin prirent les armes ;
et de la ville ils ont renforcé les défenses
et ont fermé les rues de barricades ;
et sont venus au camp, armés, dessus leur selle
là où les attendait la gente demoiselle.

54. Laquelle en les voyant qui s'approchaient ainsi,
s'est avancée vers eux douce et modeste,
et elle se disait : « Ils ne peuvent nïer
qu'ils sont parents de Renaud et des siens,
tant dessus leur cheval ils montrent leur valeur :
on croirait le voir à leur comportement » ;
et pour son cher Renaud elle eut une pensée,
et très courtoisement elle les salua,

55. et elle dit : « Toi que je vois devant les autres,
sans que tu aies à me dire ton nom,
tu es ce beau baron que l'on nomme Guichard
chez qui la courtoisie a pris logis ;
cet autre chevalier, il a pour nom Alard,
en qui revit toute antique excellence.
Mais dis-moi, aurais-tu pu oublier ces clés,
que tu disais vouloir sur la lance apporter ? »

56. Guichard lui répondit : « Ô noble demoiselle,
je ne sais la raison de ta campagne ;
mais puisque c'est ainsi, je suis monté en selle
et viens en lice afin de me défendre ;
et pour sûr tu parais une dame si belle
que me battre avec toi, cela me coûte.
S'il se trouvait que l'un des miens t'avait manqué,
sur ma foi, c'est certain que j'en serais fâché ;

57. et je voudrais savoir quel est celui qui t'a
fait un affront, et où et en quel lieu,
pour te donner après les clés de la cité ;

car je te prends, quand je te vois, pour Mars
et je n'ai vu à l'exception d'un de mes frères
et d'un cousin, qui est maître en cet art,
je parle de Roland et de Renaud d'Aymon,
personne qui soit mieux en armes sur l'arçon. »

58. Alors a répondu à Guichard cette dame :
« C'est par chevalerie et non par haine,
pour acquérir de toi renommée dans les armes,
que je viens assiéger votre cité. »
Guichard lui répondit : « Si cela se dénomme,
gentille dame, ainsi que vous le dites,
peut-être qu'en Syrie on dit "chevalerie" ;
mais cela me paraît en France vilenie.

59. Pourtant si vous voulez avecques moi combattre,
je le veux bien, mais faisons cet accord :
que vous retournerez de suite à Bambilone,
avec vos gens, si c'est moi qui vous bats :
si vous gagnez, c'est vous qui aurez le château. »
Anthée dit : « Par Macom, ainsi soit-il.
Prends donc du champ, ô mon gentil et bon Guichard,
que je vais éprouver combien tu es gaillard. »

60. Tous deux ont pris du champ et les lances baissées,
et sont venus se frapper avec force ;
et quand leurs destriers se furent accostés,
le bon Guichard fit se briser sa lance,
et beaucoup de morceaux dans les airs ont sauté ;
mais cette dame a peu senti son coup,
et a frappé Guichard d'une telle façon
qu'à la fin de tomber il prit la décision.

61. La demoiselle a dit : « Tu es mon prisonnier.
Je veux encore en défier un autre » ;
et elle a envoyé Guichard au pavillon,
et elle s'approcha alors d'Alard,
et elle lui a dit : « Prends donc du champ, baron,
puisque Guichard est sorti de sa selle. »
Alors Alard tout aussitôt s'est éloigné
et chacun d'eux a fait son destrier volter.

62. Ils vont plus promptement qu'un oiseau, qu'une flèche
lancée par un bon arc, une arbalète,
tu penses si chacun mit en arrêt sa lance,
quand il fut temps de la tenir baissée ;

et lorsque tous les deux ils se sont rencontrés,
trembla la terre (on l'eut crût effrayée),
si fort criait Anthée qui son destrier presse
qu'à l'instar d'un dragon il porte sa maîtresse.

63. Alard vers son écu a dirigé son fer
et sa lance a fait ce qu'elle devait;
mais ne servit à rien ce coup, si point je n'erre,
qu'il ne perça, bien qu'il fut très aigu,
car cet écu n'était une feuille de lierre[12];
et à la fin il resta sur le sol,
car le coup de la dame, il ne l'a soutenu,
si bien qu'aux deux la même chose est advenue,

64. et il fut pris et emmené au pavillon.
Alors s'est Ganelon approché d'elle;
La dame lui a dit: «Qu'est-ce que tu voudrais
qu'on fasse d'eux? Réponds-moi sans détour.»
Ce traître qui avait son idée toute prête,
n'a eu besoin méditer sa réponse,
et il dit: «Dame, afin ne pas risquer la mise,
moi je les ferai pendre; ainsi, pas de surprise.»

65. La fille du Soudan s'adressa aux deux hommes:
«Ne craignez rien d'Anthée, ô chevaliers:
celui au nom duquel vous gardez Montauban,
m'a combattu et je sais qu'il pouvait
de la lance me tuer, qu'en sa main il tenait;
ne l'a souffert l'amour qu'il me portait;
et par amour je veux lui rendre son bienfait
et notre Ganelon n'en sera satisfait.

66. En Perse, j'ai jouté avec votre Olivier,
et l'ai vaincu, et Richardet, pareil,
bien que je ne les ai abattus volontiers,
et j'en ressens grand deuil, je vous l'assure:
car je les ai laissés en tant que prisonniers
du roi mon père et j'ai grand-peur pour eux.
Renaud est allé tuer pour s'en sortir au mieux,
le Vieux de la Montagne, un formidable[13] Vieux;

[12] Litt. une feuille de chêne, qui est devenue du lierre pour la rime.
[13] *Antiquo*: ce terme, souvent ambigu l'est encore plus ici s'agissant du «Vieux de la montagne». Est-il très âgé, ou de vieille famille, ou particulièrement redoutable?

67. et quand cette mission aura été remplie,
ses prisonniers, les lui rendra mon père ;
et je sais que bien vite ils reviendront ici,
et de cela j'ai un très grand désir ;
et tant qu'il ne sera rentré ici[14], mon cœur
ne sera en mon sein, par Dieu, serein.
Quant à ce Ganelon, ce traître renégat,
ce qu'il a conseillé, il s'en repentira. »

68. Et à coups de bâton, lui a fait marteler
le sien gippon par quatre mamelouks ;
et jamais une cloche aussi fort ne sonna
que quand ont joué de cette batterie :
Guichard s'en réjouit tout autant que son frère.
Ces bons amis, l'ayant bien martelé,
avec ris et mépris, l'ont dressé derechef,
et ils disaient tous trois : « Des nasseri bezef[15]. »

69. Gan ne comprenait rien à cette langue-là,
mais cette dame en expliqua le sens :
« Pour leurs peines et soins, veulent les mamelouks
un nasseri pour tout coup de bâton
des coupables à qui ils infligent une peine.
Gane, vois-tu, le point est celui-ci :
trahir est pour beaucoup un plaisir soutenu,
mais le traître jamais à personne n'a plu[16]. »

70. C'est ainsi qu'a reçu (en partie) pénitence
de ses péchés le traître Ganelon ;
en vertu d'une occulte et divine sentence,
sont très souvent châtiés nos forfaits,
mais il convient le supporter avec patience
et non comme Judas désespérer.
Donc à la fin qui attendra lieu et moment,
de toutes les façons obtiendra sa vengeance.

71. Guichard a remercié, pour ce qu'elle avait fait,
la demoiselle, autant qu'il le pouvait ;
mais pourtant de douleur il se frappe le sein,
que Richardet ni Olivier n'étaient

[14] Ce singulier peut surprendre, car Anthée parlait du sort d'Olivier et de Richardet. Mais selon D. De Robertis, Anthée parle maintenant de Renaud, dont la pensée l'obséde.
[15] Le « nasseri » est une monnaie d'argent du temps de Saladin, dit 'an-nassir » le victorieux ; bezef, beaucoup, est passé dans l'argot français.
[16] Loc. prov.

sortis de leur prison, et en trempait ses joues,
craignant que le Soudan ne tienne pas parole ;
mais Anthée de son mieux leur[17] donne réconfort,
disant qu'à aucun d'eux il ne sera fait tort.

72. C'est alors que Guichard et son frère lui dirent :
« Viens, s'il te plaît, Anthée, par courtoisie,
afin d'attendre ton Renaud dans son château,
jusques à son retour de Paganie.
Inutile à présent combattre pour le prendre :
nous remettons en tes mains toutes choses » ;
de quoi fut celle-ci vraiment fort satisfaite.
Et Gan dans sa prison n'était pas à la fête.

73. Laissons Anthée qui demeurait avec plaisir
à Montauban et attendait Renaud ;
et les chrétiens, chacun autant qu'il peut le faire,
honorent fort cette dame choisie.
Baron Roland allait avec grand déplaisir,
accompagnant cette pauvre affligée,
dont nous avons parlé[18], et qui s'était enfuie
des mains de ces géants, afin sauver sa vie.

74. « Où es-tu, disait-il, ô frère bien-aimé[19] ?
Où donc m'as-tu laissé, pauvre mesquin ?
Où es-tu donc parti ? Pourquoi suis-je sans toi ?
Où m'emmèneras-tu, bon Velliantin ?
Où vais-je donc tomber ? Cela Dieu seul le sait.
Où s'achève et sur quoi notre chemin ?
Où emmener la dame à travers ces forêts ?
Où pourrai-je trouver quelqu'un qui la connaît ?

75. Oui, je maudis la Fortune contraire ;
oui, je maudis la Perse et l'Amostant ;
oui, je maudis cette mienne disgrâce ;
oui, je maudis le peuple musulman ;
oui, je maudis le Soudan de Syrie ;
oui, je maudis Anthée qui voulut un amant ;
oui, je maudis l'Amour qui en est la raison ;
oui, je maudis enfin notre affreux Ganelon. »

[17] « Leur » parce qu'Anthée s'adresse aux deux frères.
[18] Voir XVI, 105.
[19] Le mot « frère » est souvent employé pour « cousin » quand il s'agit de cousins germains.

76. La dame, en entendant ainsi se lamenter
Roland, lui vint au cœur grande pitié,
et lui dit: «Las! Il ne faut pas désespérer,
confie-toi donc à Dieu, juste Seigneur,
pour qu'il ne veuille pas ainsi nous délaisser.»
Roland lui dit: «Dame, je vous en prie,
allez un peu devant avec mon écuyer,
car je voudrais tout seul quelque temps demeurer.»

77. Térige et cette enfant sont partis en avant;
de Velliantin Roland descend alors
et à terre au milieu du chemin s'agenouille;
humblement vers le ciel il tend les bras
et à son habitude, il supplie son Jésus
et la Vierge Marie de le conduire
en pays habité, hors ces sauvages monts;
et voici comment fut cette sienne oraison:

78. «Ô très excellent Père, omnipotent et juste,
ô Vierge en qui toujours j'ai espéré,
ô toi le Rédempteur du peuple chrétïen:
du sol jamais ne me relèverai
qu'auparavant tu n'aies éclairé mon esprit:
ce mien cousin, où l'as-tu emmené,
est-il vivant ou mort ou en prison jeté,
bien portant ou blessé, où est-il arrivé?

79. Père, je te supplie par cette même grâce
que tu as accordée à Gabriel,
quand il vint annoncer que nous étions sauvés,
de me guider où se trouve mon frère[20];
et parce que je vais par des voies inconnues,
comme à Tobie envoie-moi Raphaël
pour qu'il vienne avec moi le chemin m'enseigner,
si ma prière peut de toi être agréée.

80. Par cet amour que tu portas à notre Adam,
par l'holocauste offert par Abraham,
par toutes prophéties que nous avons pu lire,
par ton David comme par ton Moïse,
par cette croix d'où est sorti notre salut,

[20] Voir 74, 1.

par ton Jacob antique et par Noé,
par les Lamentations qu'écrivit Jérémie,
par Joachim et par Joseph et Zacharie,

81. par les miracles faits aux temps anciens par toi,
accorde cette grâce à un fidèle
de me faire connaître où mon cousin se trouve:
je t'en supplie par tes saints évangiles.»
Là-dessus, paraît-il, une voix s'éleva,
très douce et paraissant venir du ciel,
disant: «Poursuis sans peur et tout droit ton chemin,
car tu retrouveras sain et sauf ton cousin;

82. et apprendras qu'il a perdu son destrier[21],
et a dompté un énorme géant[22].»
ensuite d'un seul coup s'éteignit la clarté
qui s'était à ses yeux montrée avant.
Baron Roland sur son cheval est remonté
et remercia les Très Saintes Puissances;
et il a rattrapé la pucelle et Térige
qui tous deux chevauchaient pas très loin devant lui.

83. Ils sont sortis de la forêt et arrivés
dans une grande ville, où roi Faucon
régnait et à l'auberge ont quitté leur chevaux.
On leur servit certaine collation;
deux damoiseaux à ce moment passèrent là;
et cette enfant pour sienne distraction
à la porte courut afin les regarder,
et l'un d'entre eux par les cheveux l'a attrapée.

84. Etait du roi Faucon celui-ci le neveu
et de son nom il s'appelait Calandre;
la chevelure éparse et les traits délicieux,
il les voit, et il veut se l'emmener;
et la fillette crie aussi fort qu'elle peut;
vite Térige à ses cris accourut

[21] Le sens de ce vers n'est pas absolument certain. On peut aussi comprendre (D. De Robertis): «tu retrouveras le cheval qu'il a perdu», ce qui ne correspond pas à l'histoire. Mais Pulci commet souvent de semblables erreurs.

[22] Le sens de ces deux vers n'est pas absolument certain. Nous apprenons seulement maintenant que le Vieux est un géant; ce fait, qui était précisé dans *l'Orlando*, explique la terreur qu'il inspire. Pulci avait omis de nous en parler.

et il s'est approché pour l'ôter au païen,
mais l'homme lui donna un coup des plus vilains,

85. si bien qu'il est tombé tout étourdi par terre.
Alors Roland avec l'hôte accourut,
et il sort Durandal en si grande colère
que jamais plus ne le fut ours ou tigre:
à Calandre il lâcha un grand coup de revers
qui le coupa en deux comme un trognon,
et en tombant au sol appela Macomet:
bien forcé qu'il laissât la dame s'en aller.

86. Il avait avec lui quelques troupes en armes:
subitement sur Roland ils se jettent;
mais après avoir pu goûter ses friandises,
prenant le large, ils se sont éloignés.
Les faits au roi Faucon ont été rapportés;
il vint chez l'hôte et il lui demanda:
«Qu'est-ce? Par qui Calandre a-t-il été tué?»
On lui a répondu: «Il l'avait mérité.»

87. Baron Roland au roi parla très sagement:
«Oui, c'est moi qui l'ai tué, sainte Couronne.
Cette fillette, appartenant à noble sang,
m'accompagnait, honnête, douce et bonne;
il voulut l'emmener, ce malfaisant,
et faire vilenies sur sa personne,
et l'avait entraînée contre sa volonté.
Ores tu es un sage et à toi m'en remets:

88. je sais bien que tu veux que les routes soient sûres,
et qu'à personne on ne fasse violence,
et qu'on puisse y aller sans crainte jour et nuit.»
Roi Faucon répondit: «Je suis d'accord.
Remets-donc, chevalier, au fourreau ton épée;
je loue ce que tu fis, t'en dis merci:
j'ai aimé dessus tout en tous temps la justice;
c'est mon épouse et fille et ma petite fille.

89. Je veux qu'avecques moi en ma cité tu viennes,
afin que soit réparé cet outrage.»
Regarde si cet homme était plein de bonté,
regarde s'il était roi bon et sage!
Roland lui répondit: «Nous allons tous venir;
comme je suis chevalier de passage,

tu auras bien pour nous une autre complaisance,
qui serait de payer l'hôte avec obligeance.»

90. Le roi Faucon lui répondit: «Bien volontiers!»
et de suite appela son économe
et fit régler ce qu'il devait à l'hôtelier;
puis chacun remonta sur son cheval,
baron Roland, la demoiselle et l'écuyer.
Et roi Faucon à tous rendit honneur.
Et cependant que le banquet battait son plein,
voici qu'un messager subitement s'en vint.

91. C'était un sarrasin qu'on eut dit un corbeau,
bien vilain, orgueilleux, étrange et noir,
qui était revêtu d'une peau de dragon;
quand il fut là, sur un ton dur et fier,
«Puisse, dit-il au roi, te détruire Macom,
et Jupiter, qui tient le grand empire.
Tu dois pourtant savoir que le temps est venu
où tu dois à mon maître envoyer un tribut.»

92. Se troubla tout entier Roi Faucon et il dit:
«Ô mon enfant, hélas, pauvre petite,
combien il eût été meilleur que tu mourusses,
ou mieux encor, que tu ne sois pas née!»
Roland lui demanda de lui faire connaître
ce que pouvait signifier ce message.
Le roi Faucon lui répondit: «Tu le sauras,
et je sais qu'avec moi toi aussi pleureras.

93. Il est une île au sein de cette mer de sable[23];
y vivent huit géants, qui sont tous frères:
ils sont très arrogants et montrent plein de rage,
comme fit celui-ci, qui est des leurs;
ils nous ont infligé comme peine éternelle
que chaque année, tristes et misérables,
nous donnions en tribut une de nos pucelles:
c'est tombé cette année sur la mienne fillette.»

94. Et celui-ci ne put poursuivre son discours.
Mais le géant répète son message;
alors le roi Faucon embrassa son enfant.
Roland lui dit: «Veux-tu que je lui dise

[23] Une oasis dans le désert. L'image reviendra plusieurs fois par la suite.

ce que j'en pense, en n'engageant que moi,
car il m'est dur de retenir mes larmes,
tellement j'ai de peine et pour elle et pour toi? »
À quoi il répondit: «Dis ce que tu voudras.»

95. Baron Roland a dit à l'orgueilleux géant:
«Je ne sais pas ce que ton seigneur veut,
mais toi tu me parais cruel et arrogant:
le tien discours nous ordonne et menace,
comme n'en userait le Soudan du Levant.
Dis-moi ton nom et celui qui t'envoie;
et puis je te dirai, comme cela t'est dû,
comment tu vas pouvoir recouvrer le tribut.»

96. Le païen dit: «Si ça te fait plaisir savoir
quel est mon nom, on m'appelle don Brun
et le seigneur de mon pays, c'est Salicorne.»
Lui dit Roland: «Retient de droit chacun
tout ce qu'il s'est gagné avecques son épée:
tu es d'accord? Hé bien, je suis quelqu'un
qui voudrait se gagner contre toi cette dame,
à l'aide de l'épée ou avec une autre arme.»

97. Lui répondit don Brun: «Par Dieu, ça me va bien;
allons-y donc, nous remplirons la place;
et si tu l'emportais, ça va, je te la donne.»
Roland avait endossé sa cuirasse,
et dit au roi Faucon: «Ça sera chose bonne
que je châtie des gens de cette race.»
Il se leva alors, du casque se couvrit
et dit: «Allons, païen, à l'endroit que tu dis.»

98. Tous les deux sur la place allèrent promptement
et le banquet en fut bouleversé;
grimpa don Brun dessus une grande jument,
Roland monta dessus son Velliantin.
Alors s'y rassembla une foule de gens
et la pucelle au délicieux visage
commença entrevoir sa libération,
et pour Roland faisait quantité d'oraisons,

99. mais oraisons, entendons-nous, à la mauresque:
elle priait son Macom qu'il l'aidât,
qu'il veuille avoir pitié de sa virginité,
que le géant brutal ne la violât

en ses neuves années, innocentes et fraîches.
Sur ce, les deux barons, la lance en bas,
sont partis et le sol de la place tremblait
parce que Velliantin comme foudre arrivait;

100. le peuple était émerveillé par ce dernier.
Roland visa don Brun à la bedaine,
mais son écu a bien résisté à ce coup:
cassa la lance ainsi qu'un fumeterre
et a brinquebalé ce félon sarrasin;
sa lance touche au bord le bouclier
et sous le coup partit en morceaux et éclats:
ainsi son bouclier de Roland fit grand cas.

101. Don Brun a attrapé son cimeterre,
que certains nous ont dit être enchanté,
même si notre auteur ne dit rien de cela;
je crois plutôt qu'il était bien trempé;
et il a injurié et blasphémé le ciel:
il a donné à Roland grande beigne,
en criant: «Si tu peux, garde-toi de ceci!»
et de son bouclier il a fait deux parties,

102. car Roland a voulu avec lui se couvrir.
Roland du bout qui lui restait en main
à don Brun donne un coup, qu'il lui fit bien sentir:
car à la tronche il atteint le païen,
et au dehors lui fait trois de ses dents jaillir,
et demi-mort, il tomba sur le sol;
et tout le monde fut grandement étonné
que si rapidement cette tour soit tombée,

103. et disait: «Ça serait digne du preux Roland!
Ce coup aurait mis à terre un château!»
Le païen malgré tout a retrouvé son souffle,
s'est relevé, mit la main à sa bouche,
mais il n'arrivait pas à retrouver ses crocs,
et le sang lui coulait dessus le torse:
et il se lamentait sans nulle discrétion
et il ne s'occupait que d'injurier Macom.

104. Puis il dit à Roland: «Je regrette beaucoup
mes dents et mon honneur que j'ai perdu;
pourtant il faut toujours respecter sa parole:
dis-moi ce que tu veux, cela t'est dû.»
Baron Roland lui répondit: «Deux mots suffisent:

au roi Faucon jamais plus le tribut
tu ne réclameras ; et quand tu mangeras,
ce que tu as promis, tu t'en souviendras.

105. Et je voudrais que tu te fasses bien soigner
avant de retourner chez Salicorne,
et qu'ici avec nous tu restes quelques jours. »
Ainsi don Brun est resté quelques jours ;
et chaque fois que celui-ci voulait manger,
disaient les serviteurs qui l'entouraient :
« Que n'aurait-il pu faire avec les dents qui manquent ?
De Gramolasse[24] il aurait pu manger la hanche. »

106. Puis lorsqu'il est parti, il donna sa parole
que jamais plus il ne rançonnerait
roi Faucon comme avant, car il portait le signe
qu'il s'était fait enlever par les armes
le grand tribut ; et il revint dans son pays.
Le roi Faucon en était si heureux !
Ne pouvait s'arrêter de remercier Roland,
disant que tout était à son commandement.

107. Don Brun parvint là où le vent lève le sable
en tourbillons et comme mer tempête ;
il a tout raconté avec de grands soupirs,
à Salicorne, et il en fut peiné ;
ça l'avait rendu bègue, et en grande colère
il dit : « À déjeuner comme à dîner,
toujours me souviendrai de ce que j'ai perdu.
Tu iras, Salicorne, exiger le tribut. »

108. Salicorne lui dit : « J'irai certainement,
en me moquant du ciel et de Macom.
Qui est ce chevalier qui t'amocha ainsi ?
Ce ne peut être un homme de Faucon. »
Don Brun lui dit : « Il n'y a pas dans le désert
de Barbarie un aussi puissant lion,
ni d'éléphant, ni en Lybie, aucun serpent
auquel il n'ôterait ainsi qu'à moi les dents.

109. Je ne sais pas vraiment qui est ce chevalier,
mais je sais bien qu'il est bon guérisseur,
car il est, à mon sens, bon arracheur de dents :

[24] On ne sait pas qui est ce Gramolasse ; Ageno pense qu'il s'agit peut-être de quelque statue de géant en fer.

c'est le tribut et le may[25] que j'apporte ;
si tu veux y aller, je te ferai savoir
qu'il t'en arrachera plus d'une paire.
Moi, je lui ai promis que du roi jamais plus,
si tu veux t'y tenir, tu ne voudras tribut.

110. Quant à moi, à coup sûr, je ne veux pas venir,
pour qu'il ne puisse pas m'appeler traître. »
Malgré tout Salicorne a su parler si bien
que don Brun accepta d'y retourner ;
et il fit s'équiper cinq cents de ses guerriers
des armes qui lui ont paru utiles ;
et peu de jours après s'amena chez Faucon
comme un homme bestial, dénué de raison.

111. Sans respecter ni loi ni pacte ni parole,
avec ses gens investit la cité ;
et sur-le-champ lui envoya un messager.
Et l'émissaire au roi se présenta
et dit en peu de mots précisément le fait,
comme le lui a ordonné son maître :
qu'il envoie sans traîner au camp pour sa défense
l'homme qui a son frère a fait si grande offense.

112. Et il monte une alfane et il sonne du cor
et menace le ciel et l'univers.
Roland, lorsqu'il a eu entendu Salicorne,
par Térige se fit donner ses armes ;
et la fille du roi s'est approchée de lui,
et dit : « Que Dieu t'accorde bonne chance,
et par tous les moyens te donne la victoire,
puisque Fortune encore à nouveau me menace. »

113. Baron Roland lui dit : « Ne craignez rien, madame,
car malgré tout nous resterons vainqueurs :
et à ce Salicorne, ôterons la mâchoire,
si j'ai pu à son frère ôter les dents. »
Et avec son Térige, il est monté en selle.
Mais la pucelle, avec ses serviteurs,
voulut jusqu'à la lice avec lui s'en aller,
parce qu'elle avait peur de sans lui demeurer.

[25] Voir VI, 19, 7.

114. Le géant lui a dit: «C'est donc toi, ce païen
qui sur don Brun a commis vilenies?
et celle-là, c'est donc ta souris, maquereau?»
Roland lui répondit: «Sur cette mienne tête,
c'est grande courtoisie être envers toi vilain[26]!
il en sera pour toi comme pour l'autre;
ce que je lui ai fait, ce n'était que broutille:
on ne le prendra plus à l'appât comme anguille[27].

115. Cette enfant-là, son père, il a cent serviteurs,
qui ne voudraient de toi pour serviteur,
crois-moi; et ses membres si beaux, tu les voulais
à nouveau demander comme tribut!
Et tu es arrivé avec tes escadrons!
Tu me dis «maquereau»! Mouche ton nez,
car pour avoir voulu putasses et amantes,
ton péché recevra un juste châtiment.»

116. Le géant répondit: «Une force identique,
comme tu sais, n'est donnée à chacun:
mes dents vont ressembler aux dents d'un sanglier,
et non peut-être à celles de don Brun.
nous sommes huit géants, frères selon la chair:
cinq d'entre nous[28], du val de Maleprun
sont là-bas les seigneurs; et nous trois, nous le sommes
de ces lieux où le sable ainsi que mer bouillonne.»

117. Roland lui répondit: «Et les cinq en bouillant
se sont réduits, tiens cela pour certain:
d'un coup de cette épée j'en ai fait mourir un,
et mon cousin, qui est très fort, un autre.
Autrefois ils avaient enlevé une fille
au roi Constant et vivaient dans les bois;
elle est avecques moi, très gracieuse et très belle
et je veux ramener au roi son père icelle.

118. Et si jamais je retournais en ce pays
et retrouvais dans les bois les trois autres,
je ne serais courtois comme je fus jadis,
car à tous trois je couperais la tête.»
Alors telle colère enflamma Salicorne
qu'il commença faire grande tempête,

[26] Repris d'un vers de Dante: *Enf.* XXXIII, 150.
[27] Litt.: «...avec une canne à pêcher les anguilles».
[28] Ce sont les géants que Roland et Renaud ont rencontrés en XVI, 96.

quand il entend qu'on lui a fait de si grands torts
et de quelle façon deux des frères sont morts.

119. «Ô traditeur, ô renégat, ô meurtrier,
prends donc du champ!» lui dit-il en hurlant.
Baron Roland fit prendre à Velliantin des ailes;
puis se tourna et abaissa sa lance,
qui était un entier et robuste sapin,
qu'il prit en ville avant que de partir;
et il frappa de cette lance énorme et lourde
l'autre au sein, qui pensa que c'était une poutre;

120. et il dit: «Que diable est-ce là, par Macom?
On dirait qu'il s'agit d'un mât de fuste[29].»
La lance a résisté à cette commotion,
car elle était très grosse, énorme et dure;
mais n'a pas pu la supporter ce compagnon,
ni sa jument, bien qu'elle soit robuste:
donc a été ce coup d'une telle bonté
que Salicorne et sa jument en ont chuté.

121. La fillette du roi, quand elle a vu cela,
se dit: «C'est un miracle que j'ai vu!»
Et ce géant si grand, féroce et vigoureux
dit à Roland: «Tu n'm'as pas abattu!
(et sauta sur le sol de sa selle en vitesse)
Les étriers, je n'les ai pas perdus:
c'est seulement que mon alfane a trébuché
et ta lance a commis très grande vilenie.»

122. Roland lui répondit: «Si tu n'y vois pas clair,
je pourrai t'éclairer de mon épée;
nous trouverons un bon remède à toutes choses.»
Le païen dit: «Bon Dieu, si je t'approche,
je te ferai payer ce sale coup très cher.»
Roland lui dit: «C'est toi qui vas l'payer!»
et Durandal, hors du fourreau il l'a tirée
et Salicorne, il tient sa massue bien ferrée.

[29] Voir la strophe XIV, 71 du bestiaire où Pulci énumère diverses sortes de navires.

123. Ici on entendit les vêpres et les nones;
Ici ce sont des accents douloureux[30];
Ici la tierce avant qu'il soit mâtine sonne[31];
Ici autour ne se posent les mouches;
Ici sans nul éclair on entend l'air qui tonne;
Ici Salicorne expie ses péchés;
Ici on pourra voir qui à l'épée s'entend;
Ici fait Durandal voir comment elle fend.

124. Une fois le païen souleva sa massue
et dit: «Attends, que j'vais t'fourbir l'naseau!»
Le paladin lui répondit: «Triste imbécile,
que diras-tu si mon épée l'esquive?»
et à coups redoublés il frappait sa cuirasse,
si que souvent il s'en tordait le groin;
mais ne réussissait le frapper à son casque,
vu qu'à côté de lui il semblait une fiasque.

125. Et comme Salicorne était plus grand que lui,
certaines fois la massue le manquait:
une fois il frappa avec telle vigueur
qu'en tombant dans le vide, il chute à terre.
Baron Roland voulut montrer sa courtoisie:
«Relève-toi»; et le païen se releva
et dit: «Dis-moi, ô chevalier brave à la guerre,
pourquoi ne m'as-tu pas donné un coup à terre?

126. Tu es certainement homme de haut lignage,
de noble sang, tu ne peux le nier:
tu n'as voulu au sol me frapper en manant;
si j'ai le droit de te le demander,
baron, dis-moi ton nom.» Homme courtois, Roland
lui dit: «Je suis le neveu du roi Charles,
Roland, fils de Millon, de la lignée d'Anglante,
ennemi d'Apollon comme de Trévigante.»

127. Quand Salicorne a entendu dire «Roland»,
ont commencé lui trembler cœur et main;
il dit: «Pourquoi es-tu venu, comment et quand,
ô paladin, en un lieu si lointain?

[30] L'expression est de Dante: *Enf.* V, 25.
[31] Les heures des offices dans les monastères étaient approximativement les suivantes: 3 heures: matines; 9 heures: tierces; 12 heures: office de midi; 15 heures: nones; 18 heures: vêpres; 21 heures: complies.

Je ne veux contre toi lever masse ou épée,
car, je le sais, mon bras y serait vain;
dorénavant il en sera comme tu veux,
car le combat est terminé entre nous deux.

128. On me dit que tu es la fleur des chevaliers,
et que tu fus autrefois enchanté[32].
Pour ma part je préfère aller me battre avec
ce tien cousin, qui m'est grand ennemi,
et me venger de tellement de vilenies
et je veux qu'en ami tu me promettes
que lorsqu'avec Renaud tu te retrouveras,
comme tu le pourras, tu m'en aviseras:

129. car je suis disposé à lui rompre le front,
vu qu'à jamais il est mon ennemi;
et si l'a engendré la lignée des Clermont,
moi, j'appartiens au sang des Salenfer,
et je n'entends souffrir une si grande honte:
celui de qui le nom résonne encor,
Mambrin de l'Olivant, lui aussi était né
de ce même mien sang, par chacun honoré.

130. Roland lui répondit: «Je ne sais pas où est
à présent Renaud; mais si je le trouve,
incontinent je t'enverrai un messager;
et je te laisse aller à condition
que tu ne fasses plus au roi Faucon d'ennuis;
c'est à regret que je te laisse libre;
mais, je le sais, tu tomberas dans d'autres rets
quand avec mon Renaud vous vous affronterez.»

131. Le géant sarrasin promit de délïer
de son tribut le roi complètement,
et il a fait lever tout de suite son camp.
Roland est retourné subitement
chez Faucon à la ville afin lui raconter
qu'il est sauvé, que sont libres ses gens;
et après quelques jours il prit de lui congé
et laissa celui-ci tout à fait affligé.

[32] Roland bénéficiait de faveurs particulières du ciel, qui pouvaient pour un païen s'apparenter à des enchantements.

132. Et il va chevauchant par des chemins sans fin,
sans reposer non plus soir que matin,
et il va demandant par toutes les contrées
où se trouvait le roi de Beaumarin;
si bien qu'il arriva un jour à sa cité
et cette fille admirablement belle,
Roland l'a ramenée à son douloureux père,
qui si longtemps l'avait pleurée, et à sa mère.

133. On avait revêtu de drap noir la cité;
sont le roi et les siens tous en grand deuil,
et sur les minarets ne monte plus crier,
dans son royaume, aucun talachiman;
dans les mosquées se font grandes cérémonies,
à leur façon, car ils ne savaient pas
où elle était passée au bout de tant de temps,
si bien qu'ils la pleuraient, pour morte la tenant.

134. La nouvelle parvint avec rapidité
au roi Constant qu'était réapparue
sa fille: et de cela il eut grand réconfort,
et avec sa famille il accourut;
et toute la cité se rassemble à ce bruit,
comme toujours à chaque événement:
et chacun désirait l'embrasser le premier;
si la fêta son père, on peut l'imaginer.

135. Elle lui dit: «Cet homme est le comte Roland»,
où et comment il l'avait rencontrée
et aux géants reprise, et elle lui dit quand
et de quelle façon ils l'ont volée,
et elle a raconté toute son existence,
et qu'en chemin l'a respectée Roland,
toujours, aussi longtemps qu'il l'a accompagnée.
Alors le roi Constant comme suit a parlé:

136. «Est-ce celui qui t'a libéré de la mort?
Est-ce celui qui t'a donc délivré?
Est-ce celui qui est si hardi et si fort?
Est-ce celui qui ôte aux autres tout renom?
Est-ce celui qui réjouït ores ma cour?
Est-ce celui pourquoi tu n'es en terre?
Est-ce celui qui a tué le fier géant?
Est-ce celui qui est le grand seigneur d'Anglant?

137. Ne chevaucha cheval jamais meilleur baron,
ni meilleur chevalier n'a coiffé heaume,
n'a ceint l'épée jamais un semblable champion,
ni meilleur paladin, baissé sa lance;
ni homme plus gentil ne mit les éperons»;
et avec joie il embrassa Roland,
et la reine et le roi l'ont beaucoup remercié,
ainsi que tout le peuple autour de lui rangé.

138. Ores laissons ceux-ci se réjouir ainsi.
Revenons au Soudan de Bambilone,
qui paraissait déjà ne plus se rappeler
ce qu'a promis à Anthée Sa Couronne
pour ses deux prisonniers, mais qui pensait plutôt
leur retirer tout de suite la vie,
avant que soit Renaud à sa cour retourné
de chez le Vieux, où on le sait, il l'a mandé.

139. Ce traître a envoyé convoquer le bourreau;
puis il écrit avec un grand plaisir
au roi Constant, pour lui montrer son affection,
qu'il vienne voir cette œuvre de justice;
lui disant: «Sache donc, ô seigneur renommé,
que je dois les châtier pour maints forfaits.»
Dans le beau chant suivant, la suite la dirai.
Que l'ange Gabriel vous protège à jamais.

CHANT XVIII

Invocation (1). Roland s'installe chez le Soudan de Babylone en compagnie de Constant et de Spinellon. Le Soudan inquiet fait venir le géant Salicorne (2-10). Renaud, qui a récupéré Bayard, se rend également à Babylone avec le Vieux (11-20).

Roland, après avoir visité les prisonniers, se dispute avec le Soudan, qui ordonne qu'Olivier et Richardet soient pendus (21-39). Roland, Constant et Spinellon livrent pour les libérer une grande bataille, au cours de laquelle surviennent Renaud et le Vieux; ce dernier tue le Soudan et Renaud délivre les prisonniers, mais Salicorne tue Constant et Spinellon. Mort édifiante de ce dernier (40-87). La nuit suivante, Salicorne attaque traîtreusement le camp chrétien, mais il est tué par Renaud. Les païens se retirent dans Bambilone, dont les paladins entreprennent le siège (88-109).

Cependant Morgante, lassé de la cour de Charlemagne, raccompagne Méridienne chez son père puis part à la recherche des paladins (110-111). Sa rencontre avec Margoutte: présentation de ce dernier (112-149). Le voyage de Morgante et de Margoutte: leurs exploits contre un aubergiste (150-185) et une licorne (186-200).

1. Magnifie, ô Seigneur, mon âme et mon esprit
en m'accordant ta grâce salvatrice[1]:
et toi, à laquelle a dit l'ange: «*Ave, Maria*»,
toi exultant de grâce et de vertu,
ô Mère glorïeuse, ô Vierge très pïeuse,
après les dons que tu m'as accordés,
continue à aider de ton pouvoir divin
mon récit, de façon qu'il arrive à sa fin.

2. J'ai dit que le Soudan a envoyé quelqu'un
au roi Constant, et qu'il lui a écrit
de venir voir l'exécution qu'il projetait.
Dès que le messager fut devant lui,
sans le moindre délai, le roi a lu sa lettre,
et a compris ce qu'écrivait ce traître;
il remit celle-ci dans les mains de Roland,
en lui disant: «Voici ce qu'écrit le Soudan.»

[1] La traduction que Pulci fait du *Magnificat* constitue assurément un beau contresens. Le texte de l'Évangile dit en effet: «Que mon âme magnifie le Seigneur et que mon esprit exulte d'allégresse en Dieu, mon Sauveur.» (Luc 1,46.) Ce contresens se trouve aussi dans *l'Orlando*. Pulci corrigera son erreur, en reprenant le *Magnificat* dans la strophe introductive du chant XX, mais cette fois avec son sens véritable.

3. Quand le comte Roland eut lu son contenu,
il se tourna effrayé vers Constant,
et dit: «Je me confie et à Dieu et à toi:
tu vois comment le Soudan m'a trahi;
je réclame ton aide en cette circonstance.»
Le roi lui dit: «Tu n'auras cette fois
un serviteur ingrat, Roland, mon cher ami,
parce que je viendrai, par Dieu, à ton secours.

4. Je vais en un instant faire venir cent mille
barons valant ceux de la Table Ronde,
et si tu en veux plus, encore cent mille autres:
gens et trésors, mon royaume en abonde:
n'aies donc aucune peur, tu auras ton content;
et je veux que ce traître, on le confonde.»
Il envoya des bans, sergents et messagers,
qu'ils viennent à la cour vivement et armés.

5. Furent en peu de jours ces barons à cheval,
et apprêtés les drapeaux et bannières;
et son beau gonfalon est peint en noir et jaune:
jamais ne s'étaient vues armées mieux prêtes;
il écrivit au grand Soudan qu'assurément
dans peu de jours il viendrait le trouver:
qu'il doit l'attendre en suspendant l'exécution
jusqu'à ce qu'il arrive, et qu'il est en chemin.

6. Baron Roland avait disposé les armées
lui-même, et il était rempli de liesse,
et il examinait ces troupes sous les armes
qui lui semblaient capables de prouesses.
Et cette demoiselle en paroles ornées
lui montrait qu'elle avait grande allégresse
que Roland ait reçu du secours grâce à elle;
et veut avecques lui partir la demoiselle.

7. Le roi Constant aussi y alla en personne;
et les voilà jour et nuit chevauchant,
jusqu'à ce que la troupe arrive à Bambilone;
et en dehors ont installé leur camp;
et feignant l'amitié la plus sincère et bonne,
le roi Constant avec le grand Roland
s'en vont chez le Soudan avec moult commandants,
des hommes de valeur, tous des plus importants.

8. Et lorsque le Soudan a vu ceux-ci venir,
et a vu tous ces gens dessus la plaine,
quand il entend trompes sonner, chevaux hennir,
d'emblée se prit une grande terreur,
et en homme avisé il commence à se dire :
« Tout ça, ça fait trop de gens sous mes murs. »
Mais montrait de la joie, parce qu'il était sage,
et au roi Salicorne il envoie un message,

9. (c'est celui qui s'était battu avec Roland
et qui voulait se battre avec Renaud) :
qu'il arrive au plus vite avec tout ce qu'il faut.
Et ne s'est pas arrêté Salicorne
tant qu'il n'eut rassemblé pour l'aider dix mille hommes ;
et comme ils étaient nés en pays chauds,
ils étaient noirs et ils avaient taille élevée
et ils portaient des fouets de guerre au lieu d'épées.

10. Et il se présenta au Soudan avec eux.
Or retournons à Renaud qui avait
déjà vaincu le Vieux : un beau jour le païen
qu'Anthée avait envoyé avec lui[2],
vit venir dans la plaine une foule de gens ;
et il a dit à Renaud et au Vieux :
« Qui sont ces gens et d'où peuvent-ils donc venir ?
on ne les reconnaît malgré leurs armoiries. »

11. Renaud les accosta quand ils furent tout proches
et demanda à l'un des écuyers :
« Qui sont donc ces gens-là ? Où est-ce qu'ils se rendent ? »
Il lui répond : « Le maître justicier,
qui va à Bambilon pour faire à deux chrétiens,
qui y sont prisonniers, ce qu'il doit faire ;
ce sont des paladins, l'un des deux est marquis ;
la fille du Soudan autrefois les a pris. »

12. Au moment où Renaud posait cette question,
le justicier arrivait sur Bayard.
Lorsque baron Renaud a vu son destrier,
autant qu'un lion, est devenu gaillard
et par la bride il a saisi le justicier.
Le païen dit : « N'était qu'à mon regard
tu n'apparais vraiment qu'une bête stupide,
je t'aurais enseigné à me saisir la bride ! »

[2] Il s'agit du mamelouk du chant XVII,17,7.

13. Afin de le frapper, Renaud sortit Frusberte ;
mais il a craint de ne frapper Bayard.
Là-dessus notre Vieux qui les voit s'empoigner,
subitement accourt aider Renaud ;
et avec sa massue se met s'interposer :
le justicier ne put y échapper :
car d'un unique coup il lui brise la tête
et à terre il tomba comme une poire blette.

14. Alors baron Renaud sur Bayard a sauté ;
et dès qu'il eut enfourché son cheval,
il leva vivement Frusberte dans les airs
et il frappa un païen à la tête,
lequel a de son sang la terre colorée,
et tomba mort au pied de son cheval.
Et le Vieux promptement monte le destrier
du païen, aussitôt qu'il l'a vu s'écrouler,

15. et se lance au milieu de la foule païenne,
tant que Renaud lui faisait grand éloge :
autant il en frappait de sa masse effrayante,
autant qui vont s'écrouler morts à terre.
Le mamelouk non plus, monté dessus l'alfane,
n'était planté (car il avait à faire) ;
et toute cette armée, la voilà qui s'égaille,
car plutôt qu'une armée, c'était chiourme ou canaille.

16. Et le Vieux lui aussi avec sa masse en fer
frappe et sonne et martèle et recogne,
qu'elle était dure autant que rouvre ou chêne-vert :
à chaque fois il en tue un troupeau.
Baron Renaud fonçait comme un vieux solitaire,
où il voyait les gens agglutinés
et brise et heurte et taille et broie et met en pièces
tout ce qu'il rencontrait, grâce à sa hardiesse.

17. Qui a fui en premier s'en est tiré au mieux ;
car les marquait Frusberte de son signe ;
à la foule de ceux à qui donnait le Vieux,
avec sa masse, un cadeau, il disait :
« C'est de cette façon que j'réveille qui dort »,
et relevait vite sa masse en haut ;
et ces gens en déroute en masse se sauvèrent,
disparurent plutôt comme font les éclairs.

18. C'est alors que Renaud au Vieux se mit à dire :
«Je veux aller à Bambilone vite,
parce que le Soudan va les faire mourir. »
Le Vieux lui dit : «Je suis ton serviteur :
qui commande, c'est toi, moi je veux obéir ;
et veux que nous vivions toujours ensemble :
toujours où tu iras, je serai avec toi,
un signe suffira, ou un "Viens avec moi." »

19. Ils se sont mis tous trois aussitôt en chemin,
Renaud, le mamelouk avec le Vieux.
Quand Renaud se trouva près du camp, il se dit :
«Je ne sais pas si je n'ai la berlue,
vu que je vois nombre plus grand de sarrasins
qu'il ne s'en vit au temps de Nabucco :
de tentes et drapeaux cette plaine est remplie ;
on ne sait si ce sont du Soudan les amis ;

20. mais dans le camp des assiégeants de Troie la Grande
il n'y eut la moitié de tous ces gens,
tant s'étendent au loin tentes et pavillons.
Peut-être le Soudan, dès maintenant,
veut faire aux prisonniers passer le goût du pain ;
mais palsambleu, je veux qu'il s'en repente ! »
Voilà ce que Renaud se disait en dedans
et il en devenait enragé et violent.

21. Baron Roland a dit un jour à Spinellon :
«Je voudrais aller voir nos prisonniers,
(était ce Spinellon chez Constant grand baron)
allons lui demander qu'il nous les montre,
sans même les tirer dehors de leur prison. »
Le païen dit : «À respecter vos ordres
toujours je serai prêt ; et s'il n'est pas gênant,
il faudrait y mener aussi le roi Constant,

22. car, je le sais, il lui plaira de rencontrer
deux paladins d'une telle importance. »
Roland lui répondit : «Cela me va très bien. »
Et Spinellon convie le roi Constant ;
ils vont à la cité (inutile de faire
traîner l'affaire au-delà du besoin)
et le Soudan leur a donné son agrément
et a remis les clés aux mains du roi Constant,

23. et tous les trois se sont rendus à la prison.
Lorsqu'Olivier a entendu s'ouvrir
la porte, il dit à Richardet: «Voici des gens
qui ne sont là pour nous porter la tourte:
ils viennent sûrement pour le moment fatal!»
et tous les deux très fort s'en lamentèrent;
Baron Roland, quand il a vu son Olivier
et son cher Richardet, ne pouvait plus parler.

24. Le roi Constant a dit: «Maintenant, écoutez:
si vous voulez adorer Macomet,
de la vôtre prison vous serez libérés;
sinon demain matin je vous promets
que dans le vent tous deux donnerez du talon.»
A répondu à ces mots Richardet:
«Même si nous donnait la mort votre Soudan,
mourir pour notre Dieu nous rendrait très contents.

25. Si avait été là mon cher frère Renaud,
nous ne serions arrivés à tel port,
ou le comte Roland, qui est un sien cousin.
Mais lorsque nous serons tous les deux morts,
j'espère bien qu'ils vengeront sur ce seigneur
traître et cruel, un tellement grand tort;
et de ça Bambilone en entier pleurera
parce que, je le sais, la détruira leur bras.

26. Mais j'ai grande douleur de ne pouvoir revoir
avant ma mort mon frère et mon cousin;
et pourtant près de moi je les sens constamment,
comme peut-être inspiré par mon Dieu.»
Roland ne put se retenir plus longuement,
car il désirait trop les embrasser;
et au moment où Richardet disait ces mots,
il a levé la visïère de son heaume,

27. et il dit: «Tu dis vrai: Roland est près de toi,
lui qui jamais ne t'a abandonné.»
Olivier regarda et dit: «C'est vrai, c'est lui!»,
et Richardet l'a aussi reconnu:
tout de suite il lui mit le bras autour du cou,
et Olivier embrasse son beau-frère.
Tous les deux de tendresse abondamment pleuraient;
Spinellon et le roi avec eux larmoyaient.

28. Puis se sont raconté énormément de choses;
Roland leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre,
qu'à toute chose il a trouvé le bon remède:
que chacun d'eux pouvait être tranquille;
et tous les trois ensemble au Soudan reportèrent
les clés, afin qu'il n'ait pas de soupçon,
et ils ont remercié beaucoup sa Seigneurie
de la sienne bonté et de sa courtoisie.

29. Roland n'avait encor jamais ôté son heaume,
ce pourquoi le Soudan un jour lui dit:
«Eh! Dis-moi, chevalier, qui te tiens à couvert,
pourquoi conserves-tu toujours ton heaume?
Je ne comprends pourquoi tu fais cela:
tu me ferais en prendre des soupçons.
Quoi qu'il en soit, je veux que tu me le racontes,
sinon, moi, je croirai qu'y a machination.»

30. Roland lui répondit: «Certaine inimitié
fait que je tiens mon heaume sur la tête,
afin que nul un jour n'ait la méchanceté
de me faire ma fête un jour en traître.»
Le Soudan dit: «Là-d'ssous, y d'la malignité;
tout ça ne colle pas parfaitement:
toujours les gens qui vont le visage masqué
le font ou bien par peur ou par méchanceté.

31. Moi, je suis résolu à voir quelle est ta tête,
sinon, alors il pourrait bien t'en cuire.»
Roland a dit: «En ça, je ne veux te complaire;
tu peux compter sur moi pour tout le reste.»
Le Soudan dit: «Il faut que je m'en rende compte»,
et il lança sa main vers son visage.
Baron Roland lui a filé un tel soufflet
que sa main sur la joue est restée dessinée.

32. Là-dessus le Sultan s'est levé en fureur,
et crie aux mamelouks: «Allez, nullards!»
Roland n'a pas sorti son épée du fourreau,
pour n'être pas reconnu des barons:
vers ceux-ci il se tourne avec grande furie
et s'en défend avec pesants horions
et il leur dispensait pêches dénoyautées,
tant que fuyaient tous ceux qui en avaient goûté.

33. Et Spinellon a mis en compagnon fidèle
subitement à son épée la main,
et elle répandit une mare de sang
car elle ne frappait jamais en vain.
Mais quand le Soudan vit qu'il n'y gagnerait rien,
alors il s'est dans une chambre enfui,
et comme il avait peur s'est enfermé dedans.
Baron Roland s'est retiré tranquillement;

34. Le roi Constant et Spinellon à ses côtés
se sont serrés, et ils sont ressortis
de Bambilone, et sont à leur camp retournés.
Épouvantés, les barons du Soudan,
qui par-ci, qui par-là, se sont tous égaillés,
stupéfaits par ces gens si intrépides;
et il y eut dans la cité grande rumeur
que de cette façon soit traité leur seigneur.

35. Et lorsque le Soudan se fut rasséréné,
il fit venir toute sa baronnie
et du siège royal alors il s'est levé,
et jamais ne se fit si beau discours;
et se mit à parler dans les termes qui suivent:
«Personne ne m'avait jamais touché;
pourtant je suis paré à tout événement,
et si ça vous convient, je veux être clément.

36. Le roi Constant a tant de chevaliers qu'ils couvrent,
vous le voyez, et la plaine et le mont;
je ne sais pas du tout ce qu'il a dans la tête,
mais afin fuir plus grand péril et honte,
j'avais fait profession de le voir volontiers.
Avec celui qui me frappa au front,
je crois qu'il serait bon faire peut-être trêve,
afin qu'un plus grand mal à cela ne succède;

37. et à nos jugements donner exécution,
pendant ce temps, pour les deux que je tiens,
de façon que le roi Constant et Spinellon
avec leurs gens dans leur pays retournent.
Une fois morts ces gens qui sont dans nos prisons,
autant de moins qui nous menaceront;
car à me faire un ennemi du roi Constant
je n'y vois pas un grand profit pour le moment.

38. Pendant ce temps, Anthée aura pu s'emparer
de Montauban sur les conseils de Gane.
Renaud, j'en suis certain, ne reviendra jamais :
le Vieux l'aura déjà tué, je crois.
On pourra démontrer en temps et lieu voulu
au roi Constant qu'il m'a fait une injure :
je ne veux me venger à mon désavantage,
mais attendre mon temps, comme le font les sages. »

39. Mais Salicorne a répondu à ces paroles :
« C'est jamais l'heur', pour qui attend son heure :
il ne faut nullement accepter une trêve ;
des miennes mains j'en veux tirer vengeance,
avant que le soleil plusieurs fois ne revienne.
Pour leur exécution, cela me plaît :
qu'on mette tout en place et que vite on la fasse. »
Et tous enfin se sont accordés sur cela.

40. Chez Constant un espion se rendit au plus vite,
et il lui dit ce que le Soudan trame.
Et l'a le roi Constant répété à Roland.
Roland dit : « Mettons-nous sur pied de guerre,
afin qu'aux prisonniers il ne soit fait de mal. »
Et aussitôt, se sont mis en bataille.
Et au même moment le Soudan appelait
le justicier et ordonnait ce qu'il fallait ;

41. et fit un mandement dans toutes les cités,
que tous ceux qui avaient cheval ou armes
viennent pour voir l'exécution de sa sentence,
qui aura lieu un certain jour sans faute.
Un jeune qui avait une grande valeur,
entendant ça, vint pour lui rendre hommage :
cet homme s'appelait Mariotte, un grand seigneur :
il était en effet fils de leur empereur[3].

42. Ce Mariotte avec lui menait trente mille hommes,
(et de ça le Soudan eut grande joie)
tous cuirassés étrangement de cuir bouilli.
Ont rassemblé cent mille chevaliers,
au moins, armés à leur façon à toute épreuve,
ont ordonné que sorte le cortège ;

[3] L'empereur de Mezza, avec lequel nous ferons plus ample connaissance au chant XX, 58-59.

alors le justicier alla à la prison
avec beaucoup de gens et lia les barons.

43. Puis il les attacha à cheval sur leur selle,
sur leurs destriers, avec leurs armures;
parce que le Soudan lui avait dit ceci:
« Amène-les tous deux dans leur cuirasse »;
le justicier qui n'avait rien à y redire,
lui dit: « Ainsi avais-je pensé faire. »
Ce n'était pas le justicier accoutumé,
vu que le Vieux, comme j'ai dit, l'avait tué.

44. Et à nouveau un autre espion s'envole dire
que va sortir le cortège sous peu;
Baron Roland en même temps que Spinellon
ont rassemblé rapidement leurs forces.
Le roi Constant au comte est venu pour lui dire:
« Cher seigneur, ce sera bien difficile
de les reprendre avec l'épée ou bien la lance
tellement leur destin se tient sur la balance. »

45. Ces deux barons, ils suscitaient la compassion,
quand on les entendait qui gémissaient:
« Ô cher comte Roland, ô cher Renaud d'Amon,
votre si grande force, où se tient-elle?
N'attendez plus, venez avec vos gonfalons,
car nous serons vite dans le filet[4]. »
Ceux-ci ont prononcé ces paroles très fort,
car ils avaient tous deux grande peur de la mort.

46. Déjà avaient été les drapeaux déployés;
Mariotte a pris la tête du cortège;
déjà hors de la ville, ils sont tous arrivés.
Et voilà le Soudan, qui en a grande joie
et les a en chemin sans cesse injuriés:
« Ô ribauds, traditeurs pleins de malice! »
Mais Richardet, à chaque fois qu'il l'injurie,
lui répétait: « Ta sale gueule en a menti;

47. vu que c'est toi qui l'est ribaud et traditeur;
mais de toute façon, Renaud viendra,
et de ses propres mains t'arrachera le cœur;
car tu l'avais promis et certifié
qu'à lui tu nous rendrais, effroyable pécheur. »

[4] C'est l'habituelle métaphore de la chasse aux oiseaux.

Le Soudan dit: « Tu auras vite un nœud
qui te fera cadenasser ce tien gosier;
mais d'abord te sera cette langue coupée. »

48. Baron Roland et Spinellon et roi Constant,
tous ils ont vu qu'arrivait le cortège,
et aussi qu'avec lui est sorti le Soudan;
ils tiennent tous la lance sur la cuisse[5];
les voilà devant eux; Spinellon sagement
s'adressant à Mariotte: « Ce n'est pas bien
de procéder, dit-il, à cette exécution,
car il ne faut qu'à notre Dieu nous déplaisions;

49. parce que le Soudan, d'après ce que je sais,
avait promis à Renaud de l'attendre;
et qu'il se soit aussi promptement mis en marche,
me semble à moi vraiment très condamnable.
Par dessus le marché, quand il apprendra ça,
vous tombera dessus aussitôt Charles,
et s'y ajoutera Renaud avec son frère[6],
et ils voudront sur lui grande vengeance faire.

50. Mais même si jamais il n'arrivait personne,
ça te paraît être du Soudan digne?
Qu'est devenu l'engagement de Sa Couronne,
qui, semble-t-il, tient sous lui ce pays?
Il te faut retourner, Mariotte, à Bambilone,
pour que ne sorte un scandale de ça. »
Spinellon ajoutait avec grande colère
que s'y montrait Constant absolument contraire.

51. Mariotte répondit: « Tu te trompes vraiment:
y aurait-il Charlemagne en personne,
Roland avec le frère auquel tu te réfères,
y aurait-il Hector le grand Troyen,
ou avecques sa hache, le très puissant Bourrat[7],
ils ne feraient reculer le Soudan.
Et si tu demeurais dans la tienne opinion,
alors, je te défie! En garde, Spinellon! »

[5] C'est-à-dire encore en position de repos, mais prête à être abaissée pour le combat.
[6] Comme souvent, « frère » pour « cousin »; il s'agit de Roland. Voir III, 63,3.
[7] Bourrat, dans le cycle italien d'Ogier le Danois, est un peu l'équivalent de Morgante: un bon géant converti à la foi chrétienne. Son arme préférée, c'est une énorme hache. On reparlera de ce personnage en XIX, 30,4.

52. Spinellon ne voulut continuer à parler:
vite il s'éloigne, avec son destrier,
puis le fait se tourner et abaisse sa lance,
si qu'il perça les côtes du thorax
de Mariotte, si grand a été ce coup-là.
S'est dispersée la foule à ses côtés,
et Spinellon porta la main à son épée;
lors le roi et Roland se sont vite avancés.

53. Baron Roland poussa Velliantin de façon
que le premier païen qui se présente,
sous le choc de la lance, il le jette par terre;
puis met la main à sa pesante épée,
et jamais ne manquait le coup qu'il en donnait:
qui l'attendait, gambillait jambe en l'air;
et dans cette bagarre est entré roi Constant
et a fui sur-le-champ tout le camp du Soudan.

54. Quand le Soudan a entendu ce grand tumulte,
vite se dit: «Ce que j'avais pensé,
s'est enfin vérifié, que je serai trahi
par roi Constant, comme je le craignais.»
Il voit déjà ses gens en complète déroute;
de tout cela il avait grande peur;
pourtant il s'avança, et l'épée à la main
il va donner courage à tous ses capitaines.

55. Baron Roland de-ci, de-là, court et se jette,
et où il voit une foule assemblée,
tout aussitôt il se fourrait dans la mêlée,
et de l'épée s'y ouvrait un chemin;
et malheur à celui qui attend Durandal!
qu'il va sentir si elle est affilée:
et ceux qu'il rencontrait, rejoignait ou heurtait,
à l'improviste, tous, il les rasait de près[8].

56. Or parlons de Renaud, qui s'était approché
du camp et le voyait en débandade
à cause du combat et se dit en lui-même:
«Mon Richardet, on t'aura dépêché!
Est-ce cela, Soudan, que tu m'avais promis?»
Puis dit au Vieux: «J'ai été abusé:

[8] Litt. «Il leur faisait la barbe d'étoupe». Ni le sens de la locution ni son origine ne sont très clairs.

de cela j'aperçois des indices terribles;
aussi courons là-bas le plus vite possible.»

57. En un instant ceux-ci furent dans la mêlée;
Baron Renaud ne savait pas quoi faire;
il demanda à un païen qu'il lui indique
pourquoi le camp était en plein combat.
Celui-ci répondit: «Le Soudan nous requit
pour deux barons que l'on doit justicier;
le roi Constant ne veut que soient tués ces gens:
c'est pour ça qu'on se bat et qu'on crie dans le camp.»

58. Cependant Spinellon, comme il était tombé
en recevant un coup de ce géant[9],
a vu Renaud, qui a fini par arriver,
et qui paraît de l'affaire ignorant;
il dit: «Baron, comme tu l'as appris,
est sens dessus dessous tout le Levant,
pour deux chrétiens que le Soudan à tort
a voulu l'un et l'autre aujourd'hui mettre à mort.

59. Mon seigneur, roi Constant, ne l'a pas accepté,
et nous sommes ici pour les défendre,
parce que ces barons nous font beaucoup de peine,
car de Renaud d'Amon l'un est le frère[10];
et pour ne plus te retenir par mes paroles,
se bat avec nous le fils de Mellon[11],
et il fait des exploits pour les sauver tous deux
et je combats ici en fantassin pour eux.

60. Je n'ai encor trouvé cheval à chevaucher,
car m'a désarçonné ce Salicorne.
Et tous les combattants portant un blason jaune
pour mon seigneur combattent en ce jour.»
Renaud lui répondit: «Je voudrais à tout prix
savoir quel est ton nom, vaillant baron.»
Le païen répondit: «Mon nom, c'est Spinellon:
pour Roland et Renaud, j'ai beaucoup d'affection.»

61. Alors baron Renaud cria: «Ô sarrasin,
je suis Renaud[12], et suis venu ici

[9] Salicorne.
[10] Richardet.
[11] Millon (ou Mellon) est le père de Roland: voir I, 85-6.
[12] *Ô Mantouan, je suis Sordell...* (Purg. VI, 76).

afin de retrouver Roland, le mien cousin.
Monte à cheval»; et le païen monta.
«Mène-moi donc là où se bat le paladin.»
Et Spinellon fut tout réconforté,
et lui dit: «Nous serons les vainqueurs désormais.
Allons-nous-en où ton Roland, je l'ai laissé.

62. Et tous les deux ensemble ont traversé le champ;
il le mena où combattait Roland,
lequel était couvert de sang et hors d'haleine.
Renaud lui dit: «Pose un peu ton épée;
dis-moi, les prisonniers, cousins, comment vont-ils?»
Alors Baron Roland l'a reconnu:
et il l'a embrassé et de joie a pleuré,
et du Soudan la vilenie a racontée.

63. Puis dit: «Ce n'est moment fêter nos retrouvailles;
il faut d'abord aider les prisonniers.»
Lion affamé ne rugit pas dans la forêt
plus que Renaud ne se mit à le faire,
en fracassant la tête et aux uns et aux autres,
et en faisant se disperser leurs rangs;
le comte, Spinellon et le Vieux s'élancèrent
et ils semblaient former à quatre un seul tonnerre,

64. et ils n'étaient encor arrivés dans leurs lignes
que l'on voyait se défaire les rangs:
on eut dit quatre loups au milieu d'un troupeau;
et celui qui ne fuit, il s'en repent,
vu que comme le vent, abattent toutes choses;
et vers le gonfalon, subitement,
là où est le Soudan, avec fureur allèrent:
c'est bien alors que leurs épées s'ensanglantèrent.

65. Le Soudan se trouvait sur un cheval moreau,
retranché là, avec ses mamelouks;
arrivèrent nos gens en formant un seul bloc,
criant: «À mort, ce Soudan réprouvé!»
Mais le Vieux, dès qu'il a reconnu celui-ci,
prit une lance et la mit en arrêt,
et a dit: «Je veux voir si cette tienne mort
m'est réservée par le destin ou par le sort.»

66. Quand le Soudan a vu qu'il abaissait sa lance,
lui aussi vite a lancé son cheval,
car il voit bien que ce n'est pas vaine jactance,

et il atteint le Vieux à son écu;
il a pensé qu'il percerait pansière et panse:
le bois cassa, comme voulut le ciel,
et en mille morceaux en l'air s'est retrouvé,
car ce qui est fixé, on ne peut l'éviter.

67. Enfin se vérifia le songe qu'il a eu[13],
que lui tombait dessus une montagne:
car lorsque notre Vieux atteignit son écu,
il le perça aussitôt, bien qu'épais,
et la cuirasse et le haubert et le gippon,
bien qu'en soie floche[14], et puis la chair et l'os;
et son cheval dans son élan le renversa
si bien que sur le dos du Soudan il tomba.

68. Mais le cheval du Vieux se releva bien vite;
et celui du Soudan demeure à terre,
et tous les deux gisent là morts:
ainsi du ciel les décrets jamais n'errent;
avait été ainsi tout prévu et fixé.
Alors prit fin presqu'aussitôt la guerre:
quand le Soudan fut mort, tous s'enfuient vers les portes,
en courant, affolés par une telle mort.

69. Renaud quand il a vu que tombait le Soudan,
dit au Vieux: «Par le Dieu de mes pères,
elle n'était d'un fou, la crainte qu'il avait!
Les prophéties toujours se réalisent,
tu vois! Allons, s'enfuient leurs armées en déroute:
c'est le moment montrer notre vaillance!»
Et les voilà qui accouraient où ils voyaient
les sarrasins qui refluaient et s'enfuyaient.

70. Renaud a démonté et presque mis à mort
le justicier d'un coup de sa Frusberte;
mais celui-ci lui dit alors: «Tu me fais tort:
ma bonne action ne mérite pas ça,
car j'ai donné aux prisonniers, aide et confort.»
Renaud lui dit: «Dis-moi donc où ils sont,
et de cette façon, tu sauveras ta vie;
sinon, d'auprès de moi tu n'es encor parti.»

[13] Voir XVII, 37.
[14] Voir VIII, 64,4 pour le gippon.

71. Alors le justicier a emmené Renaud
dans le coin où étaient les prisonniers,
affligés, malheureux et remplis de souffrance ;
ce jour-là, ils avaient beaucoup pleuré,
tellement que Renaud les reconnut à peine :
« Combien vous lui donnez, dites combien,
leur dit Renaud, à qui vous sauvera la vie ? »
Selon son habitude, Olivier n'a rien dit.

72. Mais baron Richardet lui a répondu : « Rien ;
nous n'avons ni argent ni rien d'autre ;
que nous soyons réduits à un si triste état
et sans espoir, l'a voulu la fortune.
Mais si Renaud était ici en ce moment,
nous n'aurions peur de nulle chose au monde,
ou si comte Roland se trouvait près d'ici,
lui qui avait promis de nous sauver la vie. »

73. Renaud lui demanda : « Êtes-vous des chrétiens ? »
répondit Richardet : « Oui, Monseigneur,
et nous fûmes jadis hauts et grands paladins. »
Renaud n'a pu se tenir plus longtemps :
sur l'heure à sa visière, il a porté ses mains
afin que tous puissent voir son visage ;
c'est pourquoi chacun d'eux l'a reconnu bien vite ;
mais malgré eux[15] n'ont pu l'embrasser tout de suite.

74. Lors Renaud les détache et puis il les embrasse
et il leur dit : « Savez-vous que Roland
se trouve ici et à ces gens donne la chasse
pour venir de la mort vous délivrer ?
Voici, me semble-t-il, ce qu'il faut que l'on fasse,
afin que vous alliez vous rétablir :
vous, vous allez partir avec votre bourreau,
gagnant le pavillon de notre roi Constant. »

75. Et tous les trois ils sont partis au pavillon.
Mais à ce moment-là, ce fier géant[16]
a tué roi Constant monté sur ses arçons,
et Roland pleura fort sur cette mort ;
et puis il abattit d'un coup ce Spinellon.
Roland survint par hasard et fortune

[15] Ils sont en effet ligotés...
[16] Toujours Salicorne.

et fit si bien que Spinellon se fit chrétien,
et il l'a baptisé avec sa propre main.

76. Et ont été tenus d'admirables propos
par Spinellon, au moment de mourir:
par grâce, je le crois, s'ouvrit pour lui le ciel,
là où bientôt devait aller son âme;
parce qu'il maintenait les yeux fixés là-haut,
qu'il lui semblait qu'il entendait les anges;
s'adressant à Roland, il a dit: «Roland, certes
je vois le paradis complètement ouvert.

77. Ne vois-tu pas là-haut tout ce que j'y vois, moi?
Qui est celui qu'ils honorent et craignent,
avec le trône et la couronne, et juste et pieux
parmi milliers de feux et diadèmes[17]?»
Lui répondit Roland: «C'est Jésus notre Dieu,
qui les nourrit de joie et d'espérance,
et qui est adoré des fidèles chrétiens.»
Et alors lui a fait grand salut le païen.

78. «Et qui est celle-là qui siège à son côté,
et qui rayonne au dessus de toute autre,
et se trouve auprès d'elle un ange des plus beaux?»
«C'est sa mère, vierge nazaréenne;
et l'ange à ses côtés, c'est l'ange Gabriel,
celui qui dit: "*Ave, gracia plena*".»
Alors le sarrasin a étendu ses bras
en croix et humblement il lui a rendu grâce.

79. Et il poursuit: «Je vois autour d'elle douze hommes,
tous couronnés et assis sur des trônes.»
Lui répondit Roland: «Cette petite troupe,
ce sont les saints apôtres glorifiés.»
«Cet autre avec la croix en une main si belle,
qui du regard ne quitte pas Jésus,
et de voir son visage il ne se rassasie?»
Lui répondit Roland: «Son cousin le Baptiste.»

80. «Et ces trois dames-là, aux côtés du Seigneur?»
Lui répondit Roland: «Les trois Marie[18],
qui avec tant d'amour allèrent au Sépulcre,

[17] Ce sont les bienheureux.
[18] La tradition désigne ainsi les trois femmes qui se rendirent au Sépulcre trois jours après la mort du Christ.

trois jours après qu'Il fut mis sur la croix.»
«Et celui qui des yeux fixe son Créateur,
comme disant: "Je t'ai désobéi"?»
Lui répondit Roland: «Notre Adam t'est montré,
dont le péché avait fait de nous des damnés.»

81. «Qui est ce doux vieillard avec si grande foi,
jamais lassé de chanter "Hosanna"
et tirant son plaisir d'être au pied de Marie?»
«Celui qui fut dans la grotte avec elle[19].»
«Et cet autre vieillard que l'on voit à côté
avec sa femme?» «Joachim et Annah,
lui répondit Roland, le père de Marie
avec la sienne mère aussi glorieuse et pie.»

82. «Et ces gens dont l'aspect est si juste et si sage,
des livres à la main, qui sont-ils donc?»
Lui répondit Roland: «Ce seront les prophètes,
ceux qui ont prédit l'annonce à Marie;
voilà David, et les autres, toujours heureux,
Moïse, le légiste, et Jérémie.»
«Et tous ces couronnés, dont je vois maints et maints?»
Lui répondit Roland: «D'autres saintes et saints,

83. et des martyrs, patriarches et confesseurs.»
«Et tant d'autres beautés que j'y contemple?»
Lui répondit Roland: «Les célestes splendeurs,
planètes et soleil, la lune et les étoiles.»
«Ces douces joies, ces suaves odeurs,
si douces harmonies, et tant et tant de flammes?»
Lui répondit Roland: «C'est la joie éternelle
et le haut don de ce Seigneur sempiternel.»

84. «Et ceux qui chantent là, qui paraissent de feu,
aux alentours du Trône, avec leurs ailes?»
Lui dit Roland: «Ici, arrête-toi un peu:
d'esprits divins[20] ce sont d'autres espèces
et chacun d'eux possède une place précise:
d'abord les Chérubins et Séraphins,

[19] Saint Joseph.
[20] Après la «famille» du Christ et les saints, voici les anges, qualifiés d'«esprits divins», ce qui n'est pas de très bonne théologie. La description de cette dernière catégorie est très inspirée de Dante, et tout particulièrement de Par. XXVIII, 98-126. Mais entre les «ordres», les «hiérarchies», les «chœurs», Pulci, plus expert en démonologie qu'en angélologie, s'est pas mal embrouillé.

et les Trônes aussi, qui à côté demeurent,
si que trois hiérarchies forment le premier chœur.

85. Ceux auxquels on arrive après ce premier chœur
des Séraphins, des Chérubins et Trônes,
forment le second chœur des Vertus et Puissances,
mais précédées par les Dominations.
Puis les Principautés, les Archanges, les Anges
paraissent tous chanter à l'unisson.»
Le païen répondit: «Ceux que tu m'as décrits,
c'est comme ça que je les vois au Paradis.»

86. «Ah! lui a dit Roland, avant qu'il soit longtemps
tu les pourras voir bien mieux dans le ciel:
dirige tes pensées, ton esprit et ta face
vers ce Seigneur avec amour et zèle;
et prends pitié de moi qui demeure empêtré
dans cet aveugle monde, au feu, au gel.»
Et puis il lui donna sa bénédictïon,
et puis s'est envolée l'âme de Spinellon.

87. À Roland amena grande consolation
la douce fin que Spinellon a faite,
et son esprit en fut grandement exalté,
tant qu'on eût dit Paul au ciel enlevé[21],
appelant morts tous ceux qui en vie sont restés.
Cependant Salicorne est arrivé
et il faisait s'enfuir ceux qu'il a devant lui.
Roland sur son cheval est remonté bien vite,

88. et leur crie: «Retournez en arrière, canailles:
c'est pas qu'un païen celui qui vous chasse?»
Ils lui ont répondu: «C'est qu'il y a dans la bataille
ce fier géant qui Jupiter menace:
il nous dévore, il ne nous blesse ou nous entaille,
c'est pour cela que nous tournons casaque.»
Roland les gourmanda et les vitupéra.
C'est alors que Renaud en ce lieu arriva.

89. Et Salicorne avait déjà interrogé:
«Où est Renaud? Je veux le retrouver.»
Le voyant s'approcher, Roland dit: «Salicorne,
ores tu peux te mesurer à lui;

[21] Dans la seconde lettre aux Corinthiens, Paul raconte qu'il a été ravi au paradis pour y avoir des révélations sur la foi.

celui que tu as tant menacé, le voici:
c'est ton Renaud, l'homme avec qui je parle.»
Et il dit à Renaud, vers lui s'étant tourné:
«Ce géant voudrait bien à toi se mesurer.»

90. Lorsque le fier géant eut contemplé Renaud,
il lui sembla quelqu'un d'aspect gaillard,
et vraiment étonné, il restait sans bouger:
regardait le chrétien et puis Bayard,
et se refroidissait, lui qui semblait si chaud;
et dit: «Baron, lorsque je te regarde,
de tous les combattants, tu sembles le meilleur,
mais tu es l'as des as de tous les traditeurs:

91.[22] tu as déjà ôté la vie parmi les miens
à ce Clariel, qui fut si renommé;
et vous avez aussi tué deux de mes frères,
et Brunamont, tu lui donnas la mort,
tu sais, avec milliers de fourberies et torts;
et ce Mambrin, né aussi de mon sang,
et Constantin, tu les as tués par trahison
et mérité déjà milliers de pendaisons.

92. Nous sommes demeurés six frères de mon sang[23];
mais je te punirai, traître fourbe, à moi seul.»
Pourtant Renaud restait à planer sur ses ailes
comme un autour, avant fondre sur lui,
et il lui dit: «Hé! Paltoquet, si t'es si bon,
comment s'fait-il qu' mon frèr' t'ait fait tomber[24]?
Tu l'appellerais donc traditeur, ce Renaud,
toi qui sais que tu es la fleur de tous ribauds?»

93. Le géant répondit: «Roland, excuse-moi,
ne peut notre nature endurer ça:
cet homme paraît peu connaître les géants;
car si je m'y mettais, pour son malheur,
je le lui fourbirais, son museau, de ma masse.»

[22] La strophe fait allusion à des événements du chant XVI ou même à des événements antérieurs que le lecteur de l'époque connaissait parfaitement: pour la mort de Clariel et celle de Brunamont, voir XVI, 14; pour la mort des deux frères de Salicorne, voir XVI, 96-101; pour Mambrin, voir III, 32; Constantin est un frère de Brunamont que Renaud a tué dans un duel.

[23] Voir XVII, 119.

[24] Comme plus haut (49,7), «frère» pour «cousin»; il s'agit de Roland et l'épisode se trouve en XVII, 119.

Renaud, qui ne sait pas ce qu'est la peur,
lui a voulu donner du gant dans la moustache;
mais le baron Roland lui rattrapa le bras,

94. et il dit: «Il faut faire un duel régulier.»
Salicorne lui dit: «J'ai combattu
tout le jour d'aujourd'hui et causé grandes pertes,
et abattu Spinellon et Constant;
donc maintenant me battre avec lui sur la lice,
ou autrement, ne serait convenable;
mais dès demain matin nous serons sur le champ,
et sûr que le spectacle, il en vaudra la peine[25].

95. Baron Renaud en fut d'accord; et Salicorne
est retourné coucher à Bambilone,
et nos amis aussi au pavillon retournent.
Le Vieux a dit: «Je ne retirerai
rien de mon armement, Renaud, jusqu'au matin:
et je te prie de faire comme moi.»
Renaud dit: «Ton conseil me paraît fort prudent.»
et ils ont refusé s'ôter leur armement.

96. En homme réfléchi, le Vieux a fait le guet
cette nuit-là avec une patrouille.
Quand Salicorne a cru endormi tout le camp,
alors, il est sorti de la cité;
et tout droit est allé du côté de Renaud,
car il voulait le prendre par traîtrise.
Mais en sortant il s'est heurté à la patrouille
de ce Vieux avisé, et commença l'embrouille;

97. et ces gens se sont mis à se taper dessus.
Vite le bruit s'en répand dans le camp;
mais Renaud pour autant ne cessait de dormir;
Bayard, lequel la nuit ne dormait pas,
a auprès de Renaud commencé à hennir;
Renaud n'entend; il casse son licou
et le voilà qui court, sans selle et comme nu,
et qui va du sabot donner dans son écu.

98. Alors Renaud a bien fini par s'éveiller
et Richardet et Olivier aussi:
et chacun s'est armé, encor tout endormi.

[25] Litt. «Ça paiera la lumière et les dés», loc. prov. qui signifie: on fera des choses qui valent le déplacement.

Roland sur son cheval vite est monté,
et il s'en est allé où le Vieux combattait,
et tout le camp s'est vite trouvé là.
Salicorne a pensé qu'il avait raté tout
et il a regretté d'avoir tenté le coup.

99. Cependant il réclame à Renaud un duel;
Renaud lui dit d'aller prendre du champ;
on voit qu'avec fureur l'un et l'autre s'assaillent;
subitement ils abaissent les lances.
Pour voir était venue la païenne canaille,
qui pensa que c'était la fin du monde
lorsque le fier géant et Renaud se heurtèrent
vu qu'alors ont tremblé les arbres et la terre.

100. Et Salicorne a mis en mille éclats sa lance;
Renaud aussi; leurs chevaux se croisèrent,
et leurs coups ont été presqu'à égalité;
aussi ont-ils à nouveau pris deux lances
et puis chacun des deux est reparti vers l'autre;
Salicorne au cimier toucha Renaud
et avecques ce coup lui délaça son casque
et lui a fait tout net s'envoler son panache.

101. Mais dans son bouclier Renaud lui a donné
un coup qui les aurait tous renversés,
si avec lui s'étaient trouvés aussi ses frères,
et il toucha la croupe de l'alfane.
Salicorne a crié: «Jamais je n'ai été
de cette façon ridiculisé.
Ô Macomet, sale cornard, chien de ribaud,
ça serait-il que t'es la nourrice à Renaud?

102. Je crois que tu t'entends avecques les chrétiens!»
et de son mieux se remet sur l'arçon,
et il saisit son fouet avecques ses deux mains;
en grande rage, il fonce sur Renaud
en criant: «Tu iras avec les autres chiens[26],
si de ma main ma masse ne se sauve,
car si tu échappais cette nuit à mes coups,
je ne retournerai jamais dedans mon trou[27];

[26] C'est à peu près ce que dit Virgile à l'Argenti, un ennemi de Dante, lorsque celui-ci cherche à le frapper sur la rive du Styx: *Allez, là-bas, avec les autres chiens...* (*Enf.*, VIII 42).
[27] La grotte (ou les rochers) où il vivait avec ses frères en XVI, 96.

103. et lui donna au flanc un si grand coup de pointe,
qu'en tressauta son heaume sur sa tête ;
et bien que fut le paladin très vigoureux,
ce coup lui infligea telle souffrance,
qu'il s'en fallut de peu qu'il ne s'évanouisse,
et il n'en eut supporté un deuxième ;
et Frusberte aurait pu de sa main s'échapper,
si ne l'avait la chaîne empêchée de tomber[28],

104. et sous le coup son heaume est sorti de sa tête.
Le sarrasin à l'instant s'est jeté
dessus lui, qu'il pensait qu'il était liquidé.
Roland, qui se tenait à leur côté
pour voir, cria : « Païen, tu es devenu fou ?
Maintenant qu'il n'a plus épée ni heaume,
toi, tu voudrais tomber dessus avec ton fouet,
comme un vile couard, que toujours a été ? »

105. et Roland le voulut frapper de son épée.
Quand le géant vit Roland en colère,
il se dit : « Ce n'est pas prudent de continuer,
car cette épée couperait du porphyre. »
Quand Renaud a compris ce qui s'était passé,
la honte fit que son cœur se brisa.
et lorsqu'il eut repris un peu de sa vigueur,
vers le païen, il s'élança plein de fureur.

106. Il se dressa dans les arçons, serra l'épée,
et frappa Salicorne en haut du heaume ;
et il a été pris d'une telle colère
qu'il le fendit comme lait le couteau :
ne me demande pas quelle rage l'habite ;
brise le crâne dur et le cerveau,
et puis le cou et la poitrine et en fit deux moitiés,
que jamais un tailleur n'a si juste coupé.

107. Le géant est tombé de l'alfane par terre :
faisant fracas, comme quand bûcheronne
un montagnard et quelque hêtre met à terre.
Les sarrasins pris dans cette bataille
de-ci de-là par les fossés dans le noir errent ;
chacun se sauve en direction des portes,

[28] À partir du XV[e] siècle l'épée est rattachée à la cuirasse par une chaîne, précisément pour empêcher ce genre d'incident.

en voyant le géant Salicorne au sol choir,
et du moins l'entendit qui ne l'aurait pu voir.

108. Ils se battaient à la lumière des lanternes
et des flambeaux de pins, en pleine nuit,
en sorte que beaucoup sont restés sur les pentes,
qui estropié, qui mort et qui blessé.
Nos chrétiens, tous les gens du peuple sarrasin
qu'ils ont pu découvrir, ils les ont tués:
tant mieux pour qui arrive à la porte en premier,
car la mort attendait tous ceux qui ont traîné.

109. En dedans la cité qui le peut se retire,
et on ferma les portes aussitôt;
et tous ont commencé à prendre des mesures
pour que les murs fussent bien défendus,
car plus n'avaient envie de faire des sorties.
Laissons ces gens et l'autre troupe en armes:
il nous faut bien un peu à Charles retourner,
parce que l'on ne peut malgré tout l'oublier.

110. Charlemagne, une fois retourné à Paris[29],
voulut que soit renvoyée Méridienne
à Carador, qui l'a tellement attendue;
et elle ne voulait rester en France,
puisque son Olivier l'avait abandonnée.
Morgante désira l'accompagner,
et puis finalement, après certain délai,
au grand roi Carador il l'a pu ramener.

111. Cependant il resta peu de temps avec elle,
car il voulait rejoindre la Syrie,
où se trouvait Roland, et demanda congé,
et tout seulet, il reprit son chemin;
au moment du départ, le pria Méridienne
de lui donner nouvelles d'Olivier,
et que de temps en temps, il vienne visiter
celle qui demeurait chagrine et esseulée.

112.[30] Arrivé certain jour à un embranchement,
au sortir d'un vallon, dans un grand bois,

[29] Après avoir été chassé par Renaud du trône impérial: voir XIII, 26,5.
[30] Ici commence un des épisodes les plus célèbres du *Morgante*. Sans lien direct avec l'action, il en répète cependant les épisodes les plus caractéristiques: combats, errances,

Morgante vit venir du coin de l'œil[31] au loin
un homme ayant bien sinistre visage.
Du bout de son battant, il donna un bon coup
par terre et dit: «Çui-là, j'le connais pas»;
s'arrêta et s'assit en dessus d'un rocher,
en attendant qu'il soit sur les lieux arrivé.

113. Morgante mesura du regard tous ses membres,
maintes et maintes fois, du chef aux pieds,
tant ils lui paraissaient hideux, choquants et laids:
«Dis-moi ton nom, lui dit-il, voyageur.»
Celui-ci répondit: «Je me nomme Margoutte;
et j'ai voulu aussi être un géant,
puis arrivé à mi-chemin j'ai renoncé:
tu vois que j'ai sept bras[32] de haut, bien mesurés.»

114. Morgante répondit: «Sois donc le bienvenu;
j'aurai enfin bonne gourde à mon flanc,
vu que depuis deux jours je n'ai encor rien bu;
et si tu veux me faire compagnie,
tu auras en chemin tout ce qui sera dû.
Mais dis-m'en plus: je ne t'ai demandé
si tu es chrétïen ou si tu es païen,
et si tu crois en Christ ou bien en Apollyn.»

115.[33] Margoutte répondit: «Pour te le dire en bref,
je ne crois pas au noir, non plus qu'au bleu[34],
mais au chapon bouilli, ou si l'on veut, rôti,
et j'crois parfois encore dans le beurre,
dans la bière, et quand j'en peux avoir, dans le moût[35],

festins... en les transposant sur un mode carnavalesque. Parodie dans la parodie, il raconte les exploits dérisoires de Morgante et de son écuyer-copain, Margoutte, une moitié de géant, mais une parfaite crapule, qui inspira à Rabelais son Panurge.

[31] *Per ispicchio...* L'expression n'est pas claire: «en le voyant par le travers, du coin de l'oeil, en clignant de l'œil...» Ageno commente: «sans bien le voir encore...»

[32] Le bras, *braccio*, mesure entre 0,6 et 0,7 m, ce qui donne à Margoutte une hauteur d'environ 4,50 m. Les gravures des premières éditions le montre arrivant tout juste à hauteur de l'épaule de Morgante.

[33] Margoutte répond en énonçant son «Credo». Ces «Credo» parodiques, que nous tiendrions volontiers pour blasphématoires, constituaient à l'époque un genre, pratiqué couramment même par des clercs. Pulci écrira un autre «Credo» en 1483, non parodique celui-là: voir XXVIII, 44,6.

[34] Loc. prov. En français, on dirait plutôt: «Je ne crois pas plus au noir qu'au blanc».

[35] Le moût ou *vinello* se boit encore communément dans la campagne toscane.

et dans le «blanc» plus que dans le «pinard»[36],
plus qu'en tout cependant, dans le bon vin j'ai foi,
et je crois bien que s'ra sauvé qui en lui croit;

116. et je crois dans la tarte et puis dans le tourteau,
l'une est la Mère et l'autre est son fiston;
et le vrai Notre Père est le foie en crépine[37],
lequel peut être et trois et deux et un,
et procède du foie celui-là tout au moins.
Et comm' j'voudrais boire avec un seillon,
si Macom interdit et blâme le pinard,
je crois qu'il est chimère ou qu'il est cauchemar;

117. et qu'Apollyn doit être une hallucination,
et Trévigan, c'est peut-être un sabbat.
La foi, elle nous fait comm' nous font les chatouilles:
tu es malin, je crois que tu m'entends.
Mais tu vas déclarer que je suis hérétique:
pour t'épargner faire de vains discours,
tu verras que ne s'est dégradée ma lignée
et que j'ne suis pas sol où la vigne planter[38].

118. La question de la foi, c'est comme on s'l'a reçue.
Tu veux l'savoir, ce que ma foi peut être,
à moi qu'ont engendré une moinesse grecque
et en Turquie, à Brousse, un papasson?
Au début de ma vie, à jouer du rebec[39]
je me plaisais car cela m'enchantait
d'chanter Hector, Achille et la geste de Troie,
pas une seulement, mais mille et mille fois[40].

[36] Il s'agit d'un vers au sens pas très clair, opposant *l'aspro*, (qui existe en italien comme adjectif, avec le sens français d'âpre, et comme substantif, où c'est le nom d'une monnaie turque d'argent) au *manguro*, monnaie de bronze. Le traducteur a opposé le blanc, à la fois adjectif de couleur et monnaie d'argent d'une certaine valeur, au pinard, qui dans son sens premier est une monnaie de cuivre représentant une fraction de blanc.

[37] Le *fegatello*: c'est un foie de porc coupé en morceaux et enveloppé pour la cuisson dans un morceau de la panse de l'animal. D'où l'image trinitaire que lui donne Pulci. Ce plat devait beaucoup lui plaire, car il en donnera la recette un peu plus loin: v. infra 125-6.

[38] Allusion à la vigne du Seigneur, dans Matthieu 21, 33-41.

[39] Instrument à trois cordes que Pulci nommera *chitarra* au vers 119, 1.

[40] Ainsi le premier métier de Margoutte a été de chanter des chansons de geste: c'était un *cantambanco*.

119. Quand je me fus lassé de jouer de la guitare,
alors j'ai pris l'arc avec le carquois.
Un jour où j'avais fait dans la mosquée bagarre
et avais tué ce mien vieux papasson,
à mon côté j'ai attaché ce cimeterre[41]
et commençé à visiter le monde;
et comme compagnons, avecques moi j'emmène
tous les péchés du turc avec ceux de l'hellène;

120.[42] et même ceux qui sont au fin fond de l'enfer:
des mortels, j'en ai bien septante-sept,
qui ne me quittent pas ni d'été ni d'hiver;
pense combien j'ai de péchés véniels!
Le monde serait-il éternel, je ne crois
qu'on puisse faire aussi nombreux forfaits
que j'ai pu en ma vie à moi seul en commettre,
et chaque item, je le connais, lettre après lettre.

121. Ne te refuse pas à m'écouter un peu:
dans l'ordre suis mon énumération.
Tant que j'ai de l'argent et que je suis au jeu,
je réponds en ami à qui m'appelle,
et je peux jouer n'importe quand et en tous lieux,
tellement que mon bien et mon renom,
je me suis tout joué, poils de la barbe inclus[43]:
vois si ça te convient, et ce n'est qu'un début.

122. Ne me demande pas ce que je fais d'un dé,
«traversin», «flamme», ou «tête» ou «chien-de-mer»,
ou «hallebarde[44]», et suis-moi bien, comme un compère,
car nous avons même poil, même peau.
Croirais-tu que tricher, ça m'embête ou répugne,
que je n'sais pas jouer singe ou guenon,
que je me vante en ruse, en «foule» ou «piperies[45]»?
De ce jeu-là je sais tous trucs et fourberies.

[41] Ce haut fait l'autorise à porter une arme noble et plus seulement l'arc, arme de manant.

[42] Après le «Credo» vient le «Confiteor», qui lui aussi constitue à l'époque un véritable genre littéraire, pratiqué par les poètes burlesques comme Burchiello. Il est articulé sur les quatre vertus cardinales (la gueule, la chair, le jeu, le vol) et les trois vertus théologales, où Pulci perd un peu le fil de son discours.

[43] Loc. prov.

[44] On ne connaît pas le sens exact de ces mots qui décrivent des coups de dés, frauduleux peut-être.

[45] Le vocabulaire de ces vers appartient à l'argot du *Quattrocento* et le sens nous en échappe.

123. C'est la gueule qui vient en suite de cet art.
Ici il faut avoir grande finesse,
savoir tous les secrets, et la page précise,
sur le faisan, la perdrix et l'chapon,
sur toute nourriture, et cela, point par point,
où se peut découvrir tendre bouchée;
sans oublier un mot, je te saurais parler
des moyens de tenir son gosier bien huilé.

124. Si je t'disais comment qu'j'arrose le rôti,
si tu voyais comment j'y vais du bras[46],
tu me dirais bien sûr que je suis un glouton;
ou à quels points obéit le milliasse[47],
qui sans être brûlé doit être bien saisi,
et n'être pas trop chaud, mais pas d'la glace,
mais tout juste au milieu, moelleux mais pas trop gras,
(j'y touche, qu'en dis-tu?) ni trop haut ni trop plat.

125. Et du foie en crépine, or j't'en dis moins que rien:
il faut cinq points (compte-les sur la main):
il faut qu'il soit tout rond, note-moi cela bien,
qu'un feu égal de tous côtés le prenne,
et que n'en tombe pas, n'oublie surtout pas ça,
c'te goutt' de gras, qui tendre le maintienne:
nous avons donc coupé en deux le premier point,
et l'un et l'autre veut recevoir même soin.

126. Qu'il soit petit, cela, c'est une vieille règle,
et fais qu'il ait une riche crépine,
parc'que c'est important, ce que je te dis là;
ni pas trop cuit, gare! te trompe pas!
car ainsi presque bleu, quand tu le goûteras,
comme une figue, il semble fondre en bouche;
mets-le moi bien au chaud, puis joue des castagnettes
avec épices, zestes et autres amusettes.

127. Je t'apprendrais ici cent bottes infaillibles;
mais le subtil, je veux que tu le croies,
c'est bien la tourte et le poisson en matelote[48]:
cela te ferait peur, une lamproie,
de combien de façons on peut la cuire en sauce;

[46] En tournant la broche...
[47] Sur le *migliaccio*, les auteurs ne sont guère d'accord: gâteau de châtaignes ou gâteau salé fait avec du foie de porc?
[48] Litt. les *tocchetti*, ce qui implique l'idée de petits morceaux.

et qui l'entend doit s'avouer vaincu :
car la gueule comprend soixante-douze points
sans compter tous ceux-là que j'ai moi-même adjoints.

128. Si on en saute un seul, est ratée la cuisine :
même le Ciel n'y pourrait remédier.
Tant de secrets, jusqu'à ce que sonne matine,
je te pourrais de cet art révéler !
J'ai été quelque temps aubergiste à Egine,
et j'ai voulu sur ces points disputer.
Mais laissons ça ; qu'il ne t'ennuie que j'te signale
autre mienne vertu, qui est si cardinale.

129. Ce que je te dis là ne nous mène qu'à l'« f » :
figure-toi quand j'en serai au « ronne »[49] !
Sache que je laboure, et ce n'est une blague,
avec l'âne et le bœuf... et le chameau[50] ;
et pour tous ces péchés, j'ai déjà mérité
mille bûchers, mille cachots, ou plus ;
où la tête ne va, c'est la queue que j'y pousse
et ce qui m'plaît le plus, c'est que l'entendent tous.

130. Envoie-moi à la danse, envoie-moi au banquet,
que j'y fais mon devoir, des pieds, des mains ;
je suis présomptueux, impudent, insolent,
et j'ai pas plus d'égards pour les miens qu'pour les aut'[51] :
des humiliations, j'en ai pris mon parti :
je reviens comme un chien, si l'on me chasse ;
pour un coup que je fais, j'en raconte bien sept,
et j'y ajoute encor un millier d'historiettes.

131. Si j'ai mené parfois des oies au pâturage[52]
ne m'le demand' pas, j'te l'dirai pas :
si je te répondais au hasard un millier,
de peu je crois que je te tromperais ;
si par malheur j'me mets à vivre au monastère,
sur cinq sœurs qui y sont, moi, j'en sors six,
pource que je les fais devenir si galantes
qu'il ne reste au couvent converses ni servantes.

[49] Le signe ronne est une abréviation que le copiste plaçait pour marquer la fin du sommaire alphabétique des manuscrits.
[50] Loc. prov. Aujourd'hui on dirait plutôt qu'il est à voile et à vapeur... Le chameau est une amplification comique, comme qui dirait un troisième sexe.
[51] Un concept exprimé déjà en XI, 20,7.
[52] Loc. prov : « sur le trottoir... »

132. Nous avons déjà vu trois vertus cardinales,
comme j'ai dit, le cul, le dé, la gueule;
voici la quatrième, et c'est la principale,
pour vider le baril jusqu'à la lie[53]:
pas besoin de crochet ou de poser l'échelle,
quand la main y suffit, je te le jure;
et des mitres de pape[54], en ai-j' déjà portées,
avec pancarte en tête, et les balais croisés[55]!

133. Vrilles et pieds de biche et limes silencieuses
tous genres de forets et rossignols,
échelles à ton choix ou en bois ou en corde,
leviers, chaussons à semelle de feutre,
qui font qu'à mon passage un chacun devient sourd,
tous travaux de ma main, beaux et soignés;
et lampe qui n'émet d'elle-même clarté,
mais, en crachant dessus, qui s'allume à mon gré[56].

134. Et si tu me voyais tout seul en une église,
j'ai plus d'ardeur à piller les autels
qu'un huissier de justice à saisir un chaudron;
je cours ensuite au coffre où est l'argent;
mais à la sacristie, toujours en premier j'vole,
et si y en a, j'aime croix et calices;
je dégarnis les crucifix sans exception,
et puis je vais plumer saints et Annonciations.

135. Si j'en ai nettoyé déjà des poulaillers!
si tu m'voyais dépendre une lessive,
tu dirais qu'il n'est pas ménagère ou valet
qui la pourrait si vite replier:
mêm'si je n'dois, Morgant', n'emporter que le «May[57]»,
toujours je vol' dans les lieux où je passe;
car distinguer le tien du mien, je ne le veux
pource que toute chose en principe est de Dieu.

136. Mais avant d'exercer mes talents de voleur,
d'abord je fus bandit de grand chemin

[53] Loc. prov.
[54] Les mitres du pape sont rondes, comme celles des condamnés, alors que celles des évêques sont à deux pointes.
[55] Ces balais attachés en croix derrière les épaules complétaient à Florence l'accoutrement des condamnés au pilori pour vol.
[56] Je n'ai pas trouvé d'explication au mode de fonctionnement curieux de cette lampe!
[57] C'est-à-dire un objet sans valeur: voir VI, 19,7.

et j'aurais détroussé le saint le plus fameux,
si y'a des saints au ciel, pour un rotin;
mais pour plus de repos et de tranquillité,
j'n'ai plus voulu fair' l'métier d'assassin;
non pas qu'à ce travail m'ait manqué volonté,
mais que souvent le vol s'y doit cher escompter.

137. Il reste à voir les trois vertus théologales.
Si j'sais truquer un livr'? Dieu te le dise:
d'un X je ferai un Y, qu'un compas
ne f'rait pas mieux, même en te fatiguant;
j'enlève des cahiers, et ensuite je fais
que l'alphabet concorde avec l'index[58],
et je te changerais, tu n'y verras d'erreur,
et titre et couverture, et lettres et auteur.

138. Les serments fallacieux tout comme les parjures
me coulent en la bouche ainsi que font
les figues de Saint-Pier'[59], quand elles sont bien mûres
ou la lasagne, ou autre chose douce;
Et je n'veux pas qu'tu crois que moi je me soucie
de tel ou tel: gare à qui se le prend[60]!
et j'ai déjà commis esclandres et émeutes,
que jamais on n'a pu en débrouiller le nœud.

139. Les bagarres toujours j'me les paie au comptant.
Blasphémateur, je ne fais différence
de blasphémer les saints plutôt que les humains,
et j'les ai tous sur mon calendrier.
De mentir, nul ne peut se vanter plus que moi:
de ce que j'dis, je fais toujours l'inverse.
Je voudrais voir le feu plus que l'eau ou la terre,
et voir et monde et ciel en faim, en peste, en guerre.

140. Quant à la charité, à l'aumône ou au jeûne,
à l'oraison, ne crois pas que j'en fasse.
Pour ne paraître fier, j'interroge tout l'monde,

[58] Margoutte est un expert faussaire en manuscrits. Ceux-ci étaient formés de cahiers, dont le nombre et l'ordre étaient attestés par une lettre apposée en bas de la première page de chaque cahier. La grande valeur des manuscrits incitait les faussaires à une fraude encore pratiquée en matière de meubles: avec un, faire deux.

[59] Les premières de l'année, que l'on mange fraîches: voir III, 41,4.

[60] Le texte dit: *Zara a chi tocca*! L'expression est tirée d'un jeu de hasard, la zara, qui se jouait avec des dés: le premier joueur criait: «*Zara*!» en lançant les dés.

et j'tiens toujours des propos qui les fâchent;
aussi envieux que vaniteux et importun:
on l'a écrit sur la première face[61];
c'est que j'avais en moi tous les péchés mortels
et les autres défauts, scélérats et cruels.

141. En sorte que je peux aller de par le monde,
chapeau baissé[62] selon mon bon vouloir;
autant qu'un vaisselier, je suis propre et bien monde[63];
là où je vais, toujours je laisse un signe
comme fait la limace, et ne le veux cacher;
je change foi et loi, amis, écailles[64],
de pays en pays, comme je vois et sens,
car encore dans l'œuf, j'étais d'jà malfaisant.

142. J'ai passé sous silence un énorme chapitre
de mille autres péchés, laissés en vrac;
que si j'avais voulu te lire chaque titre[65],
cela t'aurait paru trop grande embrouille;
et si je commençais débrouiller l'écheveau,
cela nous retiendrait jusqu'en juillet[66];
si ce n'est qu'à la fin tu entendras ceci:
Que nulle trahison jamais je ne commis.»

143. Morgante à ce discours fut des plus attentifs
plus d'une heure, et jamais ses traits ne bougent;
en réponse, il lui dit: « Hormis la trahison,
pour ce que j'ai, Margoutte, pu saisir,
je ne vis jamais homme à ce point corrompu,
et tu dis que tu n'as vidé tout l'sac:
je ne crois pas, même en prenant toutes mesures,
que te pourrait ainsi refaire la Nature,

144. ni si exactement conforme à mon dessein:
nous serons bien, liés à même laisse.
De toute trahison, il faut que tu te gardes,
car je veux que tu crois à mon battant,

[61] C'est-à-dire la première page du livre de la vie: voir 141, 8. La rime équivoque avec le vers 2 est de Dante: Enf. XXIV, 11-13: *faccia/faccia.*
[62] Ce qui était le signe à l'époque d'une conscience libérée de tous soucis.
[63] Autre rime équivoque: *mondo/ mondo.*
[64] Comme le serpent...
Courez au mont afin vous dépouillez l'écaille
Qui vous empêche voir clairement Dieu... (Purg. II, 122-3).
[65] Prolonge la métaphore du livre de la vie, commencée à 140, 6.
[66] Loc. prov.

puisque que tu ne crois pas qu'il est un Dieu au ciel;
dans le travail[67], je sais dompter les bêtes.
Pour le restant, comme tu veux, tu te gouvernes:
comme saint à l'église ou ivrogne en taverne[68].

145. Je veux qu'avecques moi, cher Margoutte, tu viennes,
et que de compagnie toujours vivions.
Je sais tous les chemins dans toutes les régions.
Nous emportons, il est vrai, peu d'argent;
mais ma règle est donner à l'hôte des marrons,
toujours en m'en allant, quand vient la note;
et jusqu'à maintenant, j'ai payé l'addition
toujours, où que je sois, à mon hôte en horions.»

146. Margoutte répondit: «Tu me plais vraiment bien;
mais toi, ça te suffit de faire ça?
Moi je vole toujours ce sur quoi j'suis tombé,
mêm' si je dois n'emporter qu'un p'tit pot;
puis quand je pars, je suis muet, mais pas boiteux.
Ne prendrais-tu qu'un globe[69] de quenouille,
toujours, où que tu sois, quelque objet tu t'emmènes;
pour gagner un jeton, je lancerais la senne[70].

147. J'ai été visiter de nombreuses contrées,
j'ai sillonné à travers toutes mers,
et j'ai toujours volé ce que je dépensais.
Va donc, Morgante où cela te plaira.»
Ils reprirent alors tout leur équipement;
pour son battant Morgante se baissa
et tout content de son nouveau copain, partit
et reprit le chemin qui va vers la Syrie.

148. Margoutte se portait capuce sur le dos
et chapeau à quartiers, fait à la turque,
si ce n'est qu'il était fabriqué tout en os,
d'où ses quartiers n'étaient quartiers de pêche
et il était très lourd et il était très gros,
tant que souvent ce chapeau le gênait;

[67] Le travail est une cage formée de poutres dans laquelle on tient les chevaux immobiles pour les ferrer.
[68] Le vers est repris de Dante: *Enf.* XXII, 14-15:
Mais à l'église avecques saints
Et en taverne avec ribauds…
[69] Le *fusaiuolo*: la boule de bois trouée où l'on introduisait la partie supérieure du fuseau pour qu'il tourne aisément, c'est-à-dire une chose sans valeur.
[70] Litt.: l'épervier, le filet du chasseur d'oiseaux, sacrifié pour la rime au filet du pêcheur.

il avait à ses pieds de jaunes bottillons,
ferrés, comme les coqs ayant des éperons.

149. Morgante lui a dit en le voyant ainsi:
«Ne serais-tu de race coquelette?
Tu as les éperons derrière» et il riait.
Margoutte dit: «C'est par précaution,
car certains très souvent, qui ne l'avaient point vu,
s'y sont laissés attrapés, je t'assure:
j'ai déjà avec eux évité moult ennuis,
et à cette glu-là beaucoup ont été pris.»

150. Ils s'en vont devisant ensemble tout le jour;
ils débarquent le soir dans une auberge
et à peine arrivés, à l'hôte demandèrent:
«N'aurais-tu pas à manger et à boire?
Paie-toi comme tu veux, sur la planche ou au four[71].»
L'hôte leur dit: «Vous vous régalerez:
car il nous reste encore un bel et gros poulet.»
Margoutte dit: «On n'en fera qu'une bouchée!

151. Il conviendrait ici avoir autre pitance:
nous sommes habitués à bonne chère.
Tu ne vois pas, cet homme-là, comme il est grand?
Ça lui serait pilule d'aloès[72].»
L'hôte lui répondit: «Qu'il mange alors des glands.
Que veux-tu que je trouve, à cette heur' ci?»
et se mit à parler avec grande insolence,
en sorte que Morgante en a perdu patience:

152. il commença de son battant le bâtonner;
l'hôte criait, ne le prenant pour jeu.
Margoutte a dit: «Laisse-le donc un peu tranquille.
Je vais dans la maison fouiller les lieux.
J'ai vu il y a peu un buffle y pénétrer:
il faut, mon hôte, allumer un grand feu,
et tu vas obéir comme au son du tambour[73];
puis de quelque façon, nous mettrons c'buffle au four.»

[71] Loc. prov.: on payait le boulanger qui cuisait le pain, soit avant la cuisson (il prélevait alors sur la «planche» une partie de la pâte), soit après, il prenait alors en paiement une partie du pain.
[72] L'aloès est un purgatif.
[73] Litt.: «au son du pipeau». Loc. prov. En France on utilise plutôt le tambour pour faire marcher les gens.

153. La peur fit allumer promptement le foyer;
Margoutte ôta du plafond une poutre;
à l'hôte qui grognait, Margoutte répondit:
«Tu veux que son battant te mette en pièces:
pour rôtir dignement une bête pareille,
que veux-tu donc prendre? Un manche de bêche?
Laisse-moi, s'il te plaît, préparer le festin.»
Et le buffle parvint être rôti enfin;

154. ne crois pas que Margout lui ait ôté sa peau:
le corps, il l'a dépecé seulement.
Il paraissait chez lui plus que n'est le balai[74]:
il crie, commande, et partout on l'entend.
Il a pu découvrir une planche très longue;
il va la mettre au dehors sur-le-champ,
et de vin et de viande et de pain la fournir,
car Morgante ne peut en la maison tenir.

155. Et ils se sont mangé le buffle tout entier,
et trois boisseaux[75] de pain, peut-être plus,
et burent comme en tonne, et ensuite Margoutte
à l'hôte dit: «Dis-moi donc, n'aurais-tu
du fromage ou du fruit pour nous l'donner manger,
que pour deux, tout cela fut piètre chère,
ou quelque autre aliment pour manger davantage?»
Écoutez à présent l'histoire du fromage.

156. Un bout de frometon par l'hôte fut trouvé,
de deux kilos, ou un peu plus, ou moins;
et un maigre panier de pommes fut porté,
moins d'un quart de boisseau, même pas plein.
Lorsque Margoutte a eu tout cela regardé,
à cet hôte il a dit: «Bête sans frein,
encore son battant va devoir se charger
de t'aider à trouver autre chose à manger.

157. Est-il de ceux que l'on nourrit au compte-goutte[76]?
Attends un peu, que je reviendrai vite,
et entre temps ici déverse tes barriques:
fais qu'au géant ne manque pas le vin,
qu'il ne remette droit ta carcasse tordue.

[74] Encore une loc. prov.
[75] Entre 20 et 30 litres, ce qui n'est quand même pas rien.
[76] Litt. «En lui mesurant la nourriture à l'once...» L'once représentait environ 25 grammes.

Moi, je ferai comme souris céans:
tu verras si je sais les choses dégoter
et faire le butin venir en quantité.»

158. Margoutte va fouiller dedans toutes les pièces;
meubles et récipients, les brise et casse
et puis démantibule et détruit chaque caisse:
tout ce qu'il peut trouver, il le fracasse;
et même une marmite, en place il ne la laisse;
du fromage et des fruits ramasse en masse,
et à Morgante en un grand sac il les porta,
et se mirent tous deux remanger à tout va.

159. L'hôte et ses serviteurs sont remplis de terreur
et au service ils sont tous attentifs;
et en lui-même, il se disait: «Il serait bon
de ne plus recevoir de tels brigands:
et ils paieront, demain matin, avec le son
de ce battant, et régleront comptant.
Ils ont autant mangé en une seule fois
que tout notre pays le pourrait en un mois.»

160. Morgante, lorsqu'il eût mangé à satiété,
à l'hôte a dit: «Nous allons nous coucher;
et puis demain matin, ainsi que j'ai toujours
coutume en route, ensemble compterons;
tu seras bien payé de toutes tes dépenses,
si bien qu'en tout nous resterons d'accord.»
Et l'hôte lui a dit de payer à son gré;
car il était pressé de le voir s'en aller.

161. Morgante s'en alla rechercher une meule
et s'y adosse ainsi qu'un éléphant[77].
Margout dit: «C'est avec mon argent que je paie;
je ne veux pas, au rebours du géant,
que mes oreilles soient pipeaux pour le mistral;
ne sais si je suis sage ou ignorant,
mais que je ne suis pas astrologue, c'est clair:
je veux avecques toi reposer à couvert.

162. Je voudrais bien, avant d'éteindre les lumières,
que tu tires encore un peu de vin,
car je ne réussis le soir à m'endormir,
si je ne siffle un fond de verre à table,

[77] Voir le Bestiaire: XIV, 73,2.

comme pour se rincer un petit peu les dents;
nous jouirons en paix d'un brin de chant:
comme ça, pour nous deux, un tonnelet suffit,
ores que le géant qui s'empiffre est parti.

163. « Vis-tu jamais, continua notre Margoutte,
homme plus beau et de telle stature,
et qui engouffre tant et qui entonne tant?
Je n'crois pas qu'en ref'ras un autre la Nature.
Et il veut, quand il va, lui dit-il, chez un hôte,
qu'en le servant, il fass' bonne mesure;
mais pour payer, plus libéral ne se peut voir:
si tu ne l'éprouvais, tu ne le pourrais croire[78]. »

164. Le moût arrive, et les voilà à deviser
et peu à peu, l'hôte se rassurait;
et Margoutte se met lancer d'une voix claire
sa chansonnette, et s'enquiert du chemin,
en disant qu'il voudrait aller à Bambilone.
L'hôte répond qu'on ne saurait trouver,
trente milles durant, de quoi vous héberger
sur un très long trajet, et qu'il y a danger.

165. Il le dit à Margout, et ce n'est à un sourd[79],
car aussitôt il a tiré son plan
et à son hôte dit: « Ça, c'est un bon conseil,
de m'avoir dit qu'on y commet des crimes.
Allons! Au lit, et nous, nous tomberons d'accord,
car je ne paie en laissant des bricoles:
c'est moi le trésorier et ce que nous devons,
je le paierai selon ta propre estimation.

166. Moi, je me tiens toujours bien remplie l'escarcelle.
Dis donc, dis-moi, tu ne l'as pas domptée,
à ce que je comprends, cette tienne chamelle
que j'ai vue attachée dans ton étable,
puisque je ne lui vois ni de bât ni de selle. »
L'hôte lui répondit: « Je tiens cachée
une selle jolie que sur elle je jette,
en la mienne chambrette en dessous de ma couette.

167. Pourquoi je fais cela, tu le comprends, je pense:
tu sais qu'ici nombre d'étrangers passent,

[78] *Qui ne l'éprouve pas, ne le peut pas comprendre.* Dante *Vita nuova*, chap XVI.
[79] Loc. prov.

pour prendre leur repas, déjeuner ou dîner.»
Margoutte dit: «Fais-moi donc voir un peu
à quoi peut ressembler cette machine-là,
puisqu'on est là, à boire et bavarder,
et que la nuit est longue ainsi qu'un chant d'aveugle.»
L'hôte lui répondit: «Je vais te l'apporter.»

168. Apporta le simplet cette petite selle:
vite Margout trame machinations
telles que ce harnais soldera tout le compte;
Il dit: «Me plaît ton ingéniosité.
Ce sera l'oreiller que j'mettrai sous ma tête;
je vais dormir ici sur cette table:
je sais que tu n'as pas un lit que je puiss' prendre
afin que tout entier je puisse m'y m'étendre.

169. Maintenant je voudrais savoir quel est ton nom[80].»
L'hôte lui dit: «Tu le sauras de suite:
Je suis par tout le monde appelé le Dormeur[81].»
«Fais ce que dit ton nom, se dit Margoutte
parlant entre ses dents, tu te réveilleras,
l'heure venue, et le butin s'ra loin».
«Qu'as-tu comme famille ou plutôt comme fils?»
Il dit: «Avec ma femme, tout seul ici je vis.»

170. Margoutte dit alors: «Que peux-tu bien tirer
de cette hôtellerie pour la semaine?
Auras-tu seulement la monnaie pour changer
quelques doublons à dépenser en route.»
L'hôte dit: «Je ne veux rester longtemps ici,
car je n'y ai gagné, je vous le jure,
en plus de quatre mois, même pas vingt pesètes[82],
qui ont été serrées dedans cette cassette.»

171. Margoutte dit: «Hé bien, en une seule fois,
avec nous, tu auras bien plus d'argent!
Tu la gardes ici: et si on la prenait?»
Dit l'hôte: «On ne me l'a jamais touchée.»

[80] Dans le monde des «grands», on ne demande pas son nom à n'importe qui, ni n'importe comment, car il s'agit d'un des usages typiques de la chevalerie. Le comique de la scène, c'est que cet usage est ici transposé dans le monde des manants.
[81] La foule anonyme des petites gens n'a pas de nom, mais seulement des sobriquets. Tout cela est très plébéien... Et accentue le comique d'une scène difficile à comprendre à notre époque, où les cartes de visite se distribuent avec facilité.
[82] Litt.: «vingt ducats...»

Margoutte d'écouter et plisser ses quinquets,
en se disant: «Cett' fois-ci, tu vas voir».
Et pour que soit la cloche en tous points achevée[83],
voici le nouveau piège hardi qu'il a trouvé.

172. «Puisque tu m'as paru en cette circonstance,
être personne honorable et affable,
lui a-t-il dit, voici mon nom: l'Écornifleur;
et notre entente est conclue à jamais.
Je me ressens un peu d'un problème de teigne,
mais au d'ssous d'ce chapeau toujours j'la cache:
donne-moi donc du beurre, un tout petit morceau,
et moi de quelques sous, je te ferai cadeau.»

173. L'hôte lui répondit: «Je ne veux rien du tout:
demande hardiment ce qui te manque,
car je donne toujours pour rien de telles choses.»
Margoutte dit alors: «C'est que j'ai honte:
tu sais, jamais la nuit, je ne me déshabille
pour ce défaut qu'en dormant je me lève[84].
Apporte-moi, veux-tu, une paire de câbles
et je m'attacherai moi-même sur la table.

174. Mais tu fermeras bien la porte de ta chambre,
pour éviter quelque coup au menton;
et si tu m'entendais par malheur me délier
et qu'au logis je fasse procession,
ne t'en vas pas sortir.» Aussitôt le Dormeur
lui dit: «Je resterai ferme au buisson[85].
De tout cela je veux ma brigade aviser,
afin leur éviter quelque horion attraper.»

175. Les câbles et le beurre à Margoutte descend,
et à ses gens parle de ce défaut:
que se garde chacun donner au traquenard
et que ne sorte aucun hors de ses plumes.
Voyez cet impudent! Voyez la ruse grecque[86]!
Le voilà seul qui reste avec la lampe
et va faire semblant de s'attacher serré,
si bien que le Dormeur s'en alla se coucher.

[83] Loc. prov.
[84] Margoutte se prétend somnambule!
[85] Expression tirée du vocabulaire de la vénerie: il s'agit de la bête qui refuse de quitter son gîte malgré le bruit fait par les rabatteurs.
[86] Rappelons-nous l'origine de Margoutte.

176. Quand il entend ronfler, pour ce qu'ils dormaient tous,
se met à faire au logis son ballot:
se rend à la cassette où se trouve l'argent,
et va poser tout ça sur la chamelle;
et lorsque quelque porte ou autre chose ouvrait,
avec ce beurre, oignait le loqueteau;
et quand il eut sorti butin et victuailles,
il a porté la flamme à un monceau de paille.

177. Puis il va vers la meule où se trouvait Morgante:
«Réveille-toi, dit-il, assez dormi.
Ne disais-tu vouloir que l'on vole au Levant[87]?
Je l'ai fait, j'en reviens; tu vas le voir.
Ne restons pas ici, tire-toi vivement,
sinon bientôt sentiras la fumée.»
Morgante dit alors: «Que diable dis-tu là?
Tu as vraiment, par Dieu, fais vite et bien cela.»

178. Et puis il s'en alla parce qu'il avait peur,
comme c'était un groupe de maisons,
qu'en entendant ce bruit, ne se lèvent les gens.
Margoutte dit: «De ce que j'ai laissé
à notre hôte, n'aurait aucun sbire à rougir:
car toujours il m'a plu faire bon poids,
et en toute occasion, en tout lieu où je suis,
me montre généreux avec le bien d'autrui.»

179. Pendant que ces deux-là s'en allaient comme ça,
tout le logis s'enflammait peu à peu:
avant que le Dormeur eut compris son malheur,
partout déjà avait gagné le feu;
et il ne voyait pas qu'il a été trompé.
et une foule accourait de cent lieux;
il put avec sa femme à grand peine échapper.
Ainsi se font souvent les benêts attraper.

180. Quand le jour se leva, lorsque l'aube apparût,
Morgante vit jusques à une râpe
et se dit en son for intérieur: «Chaque jour,
on brûle et pend des gens meilleurs que lui.
Vois quelle camelote a ramené ce type.

[87] Le jeu de mot dans le texte est un peu différent: «andare a levante», c'est aller vers le Levant, que Margoutte comprend: «andare a levare», aller soulever quelque chose, comme on dit vulgairement.

Dieu, le gibet ne s'attarde que trop !»
Margoutte dit : «J'ai pris jusqu'à la serpillière[88] :
N'en doute pas, cela, c'est mon vieux savoir-faire.

181. Nous sommes obligés d'traverser un pays
où il n'y a que ce que l'on y porte ;
et pourtant nous aurions d'l'argent pour la dépense.»
Et lui dit en détail toute l'histoire
de la cassette, et de comment il mit le feu,
quand il eut fait sortir cette chamelle,
et comment le Dormeur s'en est allé dormir,
mais que le feu l'aura du sommeil fait sortir.

182. Et Morgante s'en est décroché la mâchoire
du rire qui le prend à tous moments,
et il disait encor : «Fourches infortunées,
voyez le bon morceau, la pêche monde !
Ne vous attristez pas d'devoir attendre un peu.
Au moins pourtant il frappe à l'aveuglette[89].
Qu'est-ce que tout cela fera rire Roland,
si je dois le revoir, que je ne sais pas quand !»

183. Margoutte dit : «C'est ça qui est vraiment l'gros lot,
quand tu laiss' le copain vraiment sans un.
Tu peux toujours chercher un autre compagnon,
qui soit en tout comme moi malfaisant.
Tu n'as besoin, pour agripper, d'autre faucon
rapace ou bien gitan, perse ou arabe ;
pour ce qui est volé, tu ne dois remercier,
et tu sais, je n'en suis qu'à tirer pour les dés[90].

184. J'ai même demandé du beurre et dit à l'hôte
que je me ressentais d'un peu de teigne,
de façon à graisser les gonds et les serrures,
qu'on ne m'entende pas ouvrir les portes,
pendant le temps où je chargeais cette chamelle :
en toutes vilenies, je suis habile ;
des bleus je me protège, autant qu'il se peut faire
puis du rouge et du jaune[91] il ne me soucie guère.»

[88] Dans le texte, un seau...
[89] Sa qualité : l'impartialité.
[90] Loc. prov. «La partie commence à peine».
[91] Le jaune de la bile et le rouge de la honte ?

185. «Ah! Combien tu me plais! Margoutte, mon ami!»
lui dit Morgante. Encependant quelqu'un,
lorsqu'il a vu cette chamelle, a dit: «Par Dieu!
c'est la bossue du Dormeur, l'aubergiste.»
Margout dit: «Le Dormeur, oui, ça doit être moi!
Ne vois-tu pas, grand sot, qu'on déménage
et qu'on va habiter près d'une citadelle[92]?
Tu es plus gros bêta que n'est cette chamelle.»

186. Pendant ce jour et puis un autre, ils ont marché,
à travers des pays civilisés;
et le troisième jour sont entrés en forêt,
dans laquelle vivaient de méchants fauves;
et de ce long chemin, ils étaient fatigués,
et il ne leur restait ni pain ni vin.
Morgante dit alors: «Que ferons-nous, Margoutte?
Les choses, tu le vois, ici nous manquent toutes.

187. Allons voir en tout cas si au pied de ce mont
i'ne coul'rait pas de l'eau de quelque source,
qu'à tout le moins, si nous trouvions une fontaine,
du premier coup s'en irait notre soif;
car le discours le plus rapide ou le plus bref,
je n'l'entends pas, si j'n'ai l'gosier mouillé:
ceci m'paraît un lieu où l'eau, ça peut s'trouver.»
Ce sur quoi, ce conseil, l'a Margoutte approuvé.

188. Tellement ont cherché, qu'à la fin ont trouvé
une très claire et très fraîche fontaine:
ils s'y sont arrêtés pour s'asseoir un moment,
car c'est forcé que cheminer fatigue.
Et voici qu'apparaît au loin une licorne
qui va cherchant où apaiser sa soif[93].
Margoutte dit alors: «Si tu regardes bien,
ici pour s'abreuver cette licorne vient.

189. Voilà notre dîner qui se présente à point:
elle brûle d'aller dans nos filets;
cependant cache-toi jusqu'à ce qu'elle arrive,
qu'elle ôte à nous la faim, la soif à elle[94].»
La licorne est poussée par le désir de boire

[92] Voir 170, 5.
[93] Sur les mœurs de la licorne, voir le Bestiaire, XIV, 75, 6-8.
[94] Un bel hystéron protéron.

et ignorait le secret guet-apens.
Elle vint à la source et la corne y trempait
et au bout d'un moment tout son saoul y buvait.

190. Morgante, qui s'était dissimulé près d'elle,
abattit le battant qu'il a en main:
il lui en donne un coup avecques grâce telle
qu'elle tomba, assommée aussitôt,
et puis plus ne battit son pouls ni sa cervelle;
et fut ce coup si fort et si terrible
qu'il alla du rebond percuter un rocher,
qui étincelles fit comme un feu en ferait[95].

191. Lorsque Margoutte a vu jaillir les étincelles,
«Morgante, a-t-il dit, tout ça va gaiement:
peut-être bien que nous pourrons la manger cuite.
D'après ce que je vois, de cette pierre,
nous pourrons obtenir qu'elle crache du feu.»
Morgante dit: «Tout rocher est silex,
auquel ont accosté Morgante et son battant:
car toujours avec lui je fais comme j'entends.

192. Mais toi qui as, Margoutte, un esprit si subtil
que n'as-tu pris la pierre et l'amadou,
quand tu nous a porté ici tant d'ustensiles?»
Margoutte dit: «Dans toutes mes intrigues,
tu ne trouveras rien de noble ou de gentil[96],
mais seulement fraudes et félonies.»
Morgante dit alors: «Va prendre du foin sec,
et reviens près de moi.» Et Margoutte: «En cinq sec.»

193. Ils s'en vont au rocher et Morgante martèle,
tant qu'il aurait réchauffé un glacier,
et qu'il a de Margoutte assoti la cervelle,
si que le foin lui est tombé des bras.
Alors le grand Morgante en riant l'interpelle:
«Gar' que j'ne tire étincelles de toi!»
Margout rougit de honte et son foin a repris
et ne le lâcha point que le feu n'ait jaillit.

194. Puis il se retira du dos la pèlerine;
baraquée la chamelle, il la décharge,

[95] Parodie de parodie! C'est un coup digne de Renaud: voir V, 61.
[96] La mèche et l'amadou sont des métaphores courantes de la poésie courtoise: Margoutte n'en a rien à faire!

et débarque sur place une entière cuisine :
et aux dépens de l'hôte, il met la table,
car il avait volé jusqu'à une chopine[97],
avec des gobelets et de quoi boire ;
puis Margoutte brûla le poil à la licorne
et se fit une broche avec un grand tronc d'orne[98].

195. Il fit cuire la bête et à table ils s'amènent :
Morgante l'avala entièrement,
ou presque... Aussi Margoutte y goûta à grand peine ;
et dit : « Du sel reste en la calebasse[99] !
Par Dieu, tu mangerais une entière baleine !
Ce tien gosier n'est jamais rassasié :
en tant que compagnon, il me plairait t'avoir
pour toute chose au monde, excepté le tailloir. »

196. Morgante répondit : « C'est que j'ai vu la faim,
ainsi qu'en l'air nuage chargé d'eau[100] ;
et certes une baleine avecques ses écailles,
je me l'aurais mangée sans hésiter,
ou même un éléphant y compris tous ses poils[101].
Que tu léches le bois, ça me fait rire[102]. »
Margoutte répondit : « Si tu ris, moi je pleure
pour raison que la faim dedans mon corps demeure. »

197. « Tout ça une autre fois, c'est moi qui t'le rendrai, »
lui dit Morgan, « je t'en donn' ma parole. »
Margoute répondit : « Non, je détacherai
la part qui à mes yeux semblera juste,
et ce qui restera, je te le laisserai,
pour que puisse durer notre commerce.
Sur tous les autres points, je t'aurai révérence,
mais quant à l'estomac, j'y perds vite patïence :

198. Qui m'enlève un morceau n'est jamais mon ami,
mais chaque fois, je crois qu'on m'ôte un œil.

[97] Dans le texte : une salière ; devenue une chopine pour la rime !
[98] Dans le texte : un poirier ; devenu un orne pour le même motif...
[99] Le sens n'est pas très clair. Au sens propre, cela voudrait dire : tu as mangé si vite que tu n'as même pas pris le temps de mettre du sel dans le plat. On peut aussi prendre la « calebasse » dans le sens figuré, qu'elle a en italien comme en français : la cervelle. L'expression serait alors ironique.
[100] Cette expression populaire serait encore vivante en Toscane.
[101] Le mot employé par Pulci est de sens incertain : il peut aussi s'agir de la trompe.
[102] Loc. prov.

Pour la dernière fois, c'est moi qui te le dis :
je veux ma part de tout jusqu'au fenouil[103],
aurais-je à partager seulement une figue,
une châtaigne, un rat ou un bout de grenouille. »
Morgante répondit : « À moi tu te révèles
toujours de mieux en mieux et comme l'or t'affines.

199. Ravive un peu le feu parce qu'il est éteint. »
Margout coupa un gros monceau de bois
et puis il fait du feu, installe un bivouac.
Morgante dit : « Si ce feu ne s'éteint
cette nuit, je serai au comble du bonheur.
Tu as arrangé là cent bonnes choses,
c'est vraiment toi qui es le maître des savants[104]. »
Ils passèrent la nuit dans ce lieu en dormant.

200. La chamelle était là qui paissait alentour.
Mais quand eut fait l'aurore apparition,
à Morgante Margoutte a dit : « Voici le jour :
levons-nous donc, poursuivons notre route. »
Sur ce, ont rassemblé toute leur camelote.
Comme tout chant avec un autre joute[105],
la suite du récit sera au chant suivant
et nous louerons Dieu Notre Père en attendant.

[103] Le fenouil se mangeait à la fin du repas, comme dessert.
[104] Pour ainsi dire : le nouvel Aristote. C'est Dante qui appelle Aristote « le maître des savants » dans *Enf.* IV, 131.
[105] Les chants se disputent entre eux la matière du récit : un chant qui se prolonge indûment retire au chant suivant une partie de sa substance.

CHANT XIX

Invocation (1). Suite du voyage de Morgante et Margoutte: ils délivrent de deux géants la tendre Florinette (2-53). Leurs exploits cynégétiques et gastronomiques dans la forêt vierge: la tortue géante (54-65), le basilique (66-70), l'éléphant (71-90). Morgante et Margoutte rendent Florinette à son père, le roi Philomène (91-144,3). Mort hilarante de Margoutte (144,4-155).

Arrivée de Morgante à Babylone, où il retrouve Roland. Chute de Babylone (156-181).

1. Louez, petits enfants, louez votre Seigneur,
   louez toujours le nom de ce Seigneur[1]!
   Que toujours soit béni le nom de notre Roi,
   de maintenant jusqu'à la dernière heure!
   Ores que jusqu'ici tu m'as montré la route,
   du labyrinthe il faut que tu me sortes,
   afin que je retourne où j'ai laissé Morgante,
   avec l'appui de Ta vertu toute-puissante.

2. Nos deux héros s'en sont allés à l'aventure:
   par des pays perdus et inhumains,
   sans jamais rencontrer ni plaines ni vallons;
   n'entendent chants de coq, abois de chiens.
   Arrivèrent enfin en certains lieux obscurs,
   où ils ont entendu, venant de loin,
   des plaintes s'élever, affligées et dolentes,
   qui semblaient provenir d'homme qui se lamente.

3. Dit Morgante à Margoutte: «Entends-tu, toi aussi,
   comme je fais, le bruit réitéré
   d'une voix qui d'abord paraît se renforcer
   et puis s'éteint? Elle doit être proche.»
   Margoutte a écouté une fois et puis deux,
   «Ores, dit-il, je l'entends moi aussi.
   Ce seront des bandits qui auront attaqué
   quelqu'un qui passait là et l'auront détroussé.»

4. Morgante répondit: «Active un peu le pas;
   allons voir ce que c'est et qui se plaint:
   à mon avis, il est par là, un peu plus bas,
   il nous faut donc passer de ce côté.

[1] Les deux premiers vers sont une paraphrase du psaume 113.

Quel qu'il soit, il paraît très affligé et las,
bien qu'on n'entende pas ce qu'il raconte ;
si ce sont des bandits, tu vas bien t'amuser,
car j'en ai de ces gens bien d'autres corrigés. »

5. Quand eurent descendu un grand escarpement,
ont commencé à l'entendre de près,
car les lamentations se renforçaient sans cesse ;
c'est une enfant accablée de souffrances
qu'ils finirent par voir, échevelée, pieds nus,
qui difficilement pouvait couvrir
son beau corps, tant étaient ses habits déchirés
et qu'avec une chaîne on avait attachée.

6. Et un lion se tenait auprès de celle-ci,
qui la gardait ; et quand il les entend,
se jette au devant d'eux la bête âpre et félonne :
sur Morgante bondit furieusement
et commence à ouvrir toute grande sa gueule
et à vouloir manœuvrer griffe et dent.
Morgante sur la tête un grand coup lui donna
avec son grand battant et son chef écrasa ;

7. et lui dit : « Abruti, qu'est c'que tu croyais faire ?
Les crabes croient qu'i's'mordront les baleines[2] ! »
Puis vers la demoiselle il alla aussitôt :
lui parut noble, honnête et vertueuse ;
et il lui demanda comment il s'était fait
qu'il lui soit arrivée telle disgrâce ;
et elle de pleurer, et lui de questionner ;
elle finit pourtant par à lui se confier,

8. en disant : « Ne sois pas étonné si d'abord
je n'ai pas répondu à tes demandes,
tellement j'ai été brisée par la souffrance ;
mais si pourtant tu as pitié de moi,
alors je te dirai de mes malheurs la cause :
c'est sûr, tes pleurs voileront le soleil :
ainsi que tu le vois, j'ai passé là sept ans
d'angoisse et de douleur et d'atroces tourments.

9. Mon père, entre autres possessions, a un château
- son nom, c'est Bellefleur - voisin du bord

[2] Cette loc. prov. aura une application concrète surprenante dans la suite du poème, à la mort de Morgante, au chant XX.

du Nil, et Philomène est le nom de mon père.
Un jour me suis promenée hors les murs:
car était revenu le temps frais et joli
du printemps; tous les prés étaient en fleurs;
comme fillettes font, je m'en allais seulette,
en grand désir de faire une guirlandelette[3];

10. le soleil s'approchait des rives de l'Espagne
et réchauffait Grenade et le Maroc,
d'où il va se cacher après sous l'Océan[4];
pendant que je suivais mes sots désirs,
un rossignol allait volant de branche en branche,
pour qui mon cœur était plein de tendresse,
en pensant qu'autrefois il était Philomène;
pourtant mon pas du Nil foulait toujours l'arène.

11. Pendant que je marchais longeant ainsi la rive,
le rossignol s'enfuit en un vallon,
et moi je continuais à aller à sa suite,
cueillant pourpres et jaunes vïolettes; [5]
mais à la fin en un bosquet je suis entrée
et mes cheveux flottaient sur mes épaules,
et je m'arrête là et sur l'herbe m'assoie,
parce que sa chanson me donnait grande joie.

12. Alors que j'écoutais, nouvelle Proserpine,
sa mélodie, le sein rempli de fleurs,
en ma jeune beauté, heureuse et sans souci,
ce tendre chant en plaintes se tourna:
je vis qui surgissait, oh! pauvre misérable!
du bois, tout près de moi, un homme affreux;
et rossignol et fleurs, je laissais tout tomber,
et frappée de terreur, je me mis me sauver.

13. Je lui aurais sans doute à la fin échappée;
mais en fuyant une branche agrippa
ma belle chevelure et s'y enroula toute:
il arriva et de force l'ôta;
de moi il s'empara et ainsi, malheureuse,
comme cela, m'arracha à mon père;

[3] La guirlande, symbole de virginité.
[4] La scène se passe donc au coucher du soleil.
[5] C'est un topos de la poésie du Quattrocento. On en trouve de nombreux exemples chez Politien, que ne pouvait ignorer Pulci: voir par exemple la célèbre chanson: *I' mi trovai, fanciulle...* (*Rime*, CII.)

et puis il m'entraîna en ces lieux escarpés,
où tu vois que je dois maintenant demeurer.

14. Encore, je le crois, retentissent les bois
où je passais, quand celui-ci par terre
me traînait m'emmenant au sein de cette tombe;
si un piteux satyre en ce lieu erre,
je sais que mon malheur lui pèse sur le cœur,
ou si justice encor ses traits desserre.
Hélas! m'a déchirée alors plus d'un rameau,
si que résonne encor de mes plaintes Écho.

15. Ma belle chevelure à milliers de fourrés
resta éparpillée, tu peux le croire,
parmi bois et abrupts, les loups et les serpents,
à moi funeste autant qu'à Absalon.
Hélas! il me paraît qu'on m'arrache le cœur!
Hélas! ces joues si belles et gracieuses,
ont été des ronciers, je crois que tu le crois[6],
les trop sollicitées et délectables proies!

16. Et les étoffes d'or et tous mes vêtements
qu'une poussière aurait jadis gâtés,
je vis fanges et boues, cailloux, branches et souches
les réduire en lambeaux parmi ces pentes.
Ne crois pas que j'ai pu conserver les yeux secs,
pauvre de moi, quand je sus mon malheur;
mais toujours égarés, de larmes ruisselants,
partout où je passais, en coulaient deux torrents.

17. Et pourtant ils avaient été dans ma jeunesse
et lumière et soulas à moult amants:
qui auraient certifié et juré qu'ils étaient,
plus que soleil, lumineux et brillants;
et de nombreuses fois avecques courtoisie,
venaient la nuit avec musique et chants,
et ceux-ci exaltaient par dessus tout mes yeux,
qui étaient avenants autant que vertueux;

18. et se sont maintenant, comme tu vois, éteints:
Ah! si certains les pouvaient voir ainsi,
nul ne se montrerait si méchant et si dur
qu'il n'en soit derechef plein de pitié;
et le resterait même au cours des ans futurs:

[6] Repris de Dante: *Je crois que tu le crois...* (*Enf.* XII, 25).

car il se souviendrait qu'ils furent beaux.
Mais nul ne se soucie de moi sur cette terre,
même si l'on cherchait dans l'entier univers.

19. Et mon père chéri, de douleur sera mort,
après m'avoir vainement attendu;
et ma mère ne sait, sans avoir réconfort,
ce que je souffre en cet horrible endroit;
ne connaît ce géant qui me fait tant de tort,
et qui me bat tous les jours de sa main,
et me fait par le lion garder dans la forêt,
si que pas même moi ne me reconnaîtrais.

20.[7] Ô mon père, ô ma mère, ô mes frères et sœurs,
ô mes parents, douces amies, compagnes,
ô membres fatigués, affaiblis et dolents,
ô triste vie de misère et souffrance,
ô monde fou, astres cruels et sans pitié,
ô quel destin vraiment âpre et injuste!
Ô mort, qui est refuge encontre l'âpre vie,
pourquoi ne viens-tu pas à moi? Qui l'interdit?

21. Serait-ce là cette patrie où je naquis?
Serait-ce là mon palais, mon château?
Serait-ce là le nid où longtemps je dormis[8]?
Serait-ce là mon père et mon doux frère?
Serait-ce là le peuple à qui je plaisais tant?
Serait-ce le beau règne antique et juste?
Serait-ce là le port où trouver mon salut?
Serait-ce là le prix de toutes mes vertus?

22. Où ores sont passées mes robes purpurines?
Où ores sont parures et richesses?
Où ores sont passées des nuits d'antan les fêtes?
Où ores sont miennes délicatesses?
Où ores sont passées mes compagnes honnêtes?
Où ores sont mes fugitives liesses?

[7] Les strophes 20 à 23 présentent un superbe exemple d'anaphore. Procédé rhétorique cher aux poètes populaires, la répétition des premiers mots de chaque vers trouve ici une justification particulière dans l'expression de la douleur. On peut noter de plus que les sujets de la strophes 21 sont tous masculins, sauf dans 20,1, et ceux de la strophe 22, tous féminins.

[8] Ici Pulci pétrarquise:
Serait-ce pas mon nid
Où j'ai été nourri avec tant de tendresse? (*Rime*, CXXVIII, 82-3).

Où ores sont passées dames de compagnie?
Où sont-elles, me dis-je? Hélas, ne sont ici.

23. Où ores sont passés mes gracieux amoureux?
Où ores sont les lyres et les vielles?
Où ores sont passés ballets et grands festins?
Où ores sont romans et triolets[9]?
Où ores sont passés tous ces miens prétendants?
Où ores sont mes mille autres plaisirs?
Où sont-ils? Pour l'instant, il y a d'affreux bois,
des loups, des ours, dragons et tigres près de moi.

24. Or que fait-on dedans la cour du roi mon père?
Or que fait-on au temple et sur les places?
On donne des festins aux dames gracïeuses;
de beaux coursiers de mille bonnes races
et des lances s'essaient dans les rangs des gens d'armes;
chacun, je crois, s'amuse et se délasse;
et si sur moi jadis on versa quelques pleurs,
le temps passé a dû faire cesser qu'on pleure.

25. Malheur de moi, combien j'ai changé d'habitudes!
On m'enlevait tous les soirs mes chaussures
et on m'ôtait mes vêtements de riche pourpre,
qui plus brillaient que la sphère solaire:
Ores de mes habits ne tiennent les morceaux!
À mon service étaient tant de pucelles!
Que de riches joyaux je portais sur ma tête!
Et j'étais tout le temps en chant, musique et fêtes:

26. et maintenant, comme tu vois, je suis réduite
à ne plus voir jamais un être humain;
et mon royal palais, c'est cet escarpement,
et la nuit je sommeille au clair de lune.
Et si des fois quelqu'un se considère heureux,
que mon destin lui serve donc d'exemple:
l'épine est toujours là, qu'est jà tombée la rose[10]:
rien ne se doit juger avant la fin des choses[11].

[9] Le texte parle de *rispetti*, poème à forme fixe consacrée à la lyrique amoureuse; composé de six ou plus généralement huit vers comme le triolet, il en diffère par la répétition de certains vers.
[10] Loc. prov.
[11] Loc. prov.

27. J'avais été jadis heureuse tout mon soûl
or avec Job échangerais mes peines:
tous les jours ce brigand de géant ravisseur
me bat avec une poignée de chaînes,
sans qu'il me soit possible en savoir la raison:
c'est que, je pense, il revient de la chasse
où lions, dragons, serpents en colère l'ont mis,
et se venge sur moi des blessures subies.

28. Et il me faut manger vipères et cérastes[12],
et vile carne apportées de sa chasse;
alors qu'avant me dégoûtaient même les cailles;
sinon me bat et me fait des menaces,
en sorte que de force il faut bien que j'en mange.
Parfois ce sont des hommes qu'il abat;
puis le géant se les rôtit et se les mange
ensemble avec son frère, un dénommé Spérant,

29. lui s'appelle Beltrame; et tous les jours, ils vont
dans ces forêts, comme des malandrins.
Et très souvent ils m'ont en ce lieu apporté
serpentelets, afin m'en divertir,
en gens qui ne sauraient ce que sont mes désirs;
parfois ce sont des oursons capricieux[13].
Et afin d'empêcher quiconque m'enlever,
par le lion que voici, ils me font surveiller.

30. C'est ainsi que je suis du paradis sortie
et fus conduite en ces forêts obscures.
Déjà s'est essayé à me sauver la vie
Bourrat[14], et ne l'a pu, avec sa hache,
et de justesse il s'est tiré d'ici,
et je le sais, il s'est pris vieille peur:
il a fait tout cela car je l'apitoyais;
et il a ajouté qu'en ce lieu reviendrait.

31. Dans le premier moment que je t'ai vu paraître,
je me suis réjouie, en me disant:

[12] Pour le céraste, voir le Bestiaire (XIV, 83,1).
[13] Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Polyphème promet déjà à Galatée un cadeau de ce genre: *J'ai trouvé au sommet d'une montagne ... les petits d'une ours poilue, ... et je me suis dit: je vais les garder pour ma dame.* (XIII, 834-7.) Politien reprend le thème dans les *Stanze*: *Et il (Polyphème) lui a gardé une très belle biche, et un ourson qui déjà se bat avec le chien.* (117, 4-5.)
[14] Voir XVIII, 51,5.

« Ce doit être Bourrat, qui ne veut pas faillir
ni n'observer la parole donnée. »
Afin me libérer de si grandes souffrances,
des chevaliers errants pour mon amour,
se sont déjà battus avecques ces géants ;
mais sont restés sur le terrain morts tous ces gens.

32. Si vous croyez pouvoir me libérer d'ici,
mon père, s'il était toujours en vie
(il espère peut-être encore me revoir),
vous donnerait le fief où il demeure,
car je sais qu'il m'attend avec grande impatience :
mais si cela ne peut vous décider,
c'est moi qui vous en prie, moi qui vous en supplie. »
Pleurant et soupirant, voilà ce qu'elle a dit.

33. Morgante aurait voulu lui donner réconfort
mais ne le put, tant pitié l'assaillait.
L'enfant n'avait encor achevé son discours,
voici Beltrame, avec un sanglier,
et qui de loin se met à lui faire menaces :
sur son épaule, il se portait la bête ;
et il traînait un ours, de son bras le plus sûr[15],
et l'avaient mis en sang griffures et morsures.

34. Il vit nos deux géants et secoua la tête,
comme disant : « Tu vas me le payer. »
Et puis voici Spérant, arrivant à son tour,
et par la queue il traînait un dragon :
lui, c'est un animal plus gros et plus sauvage
que n'est son frère, aimant plus faire mal.
En tombant sur Morgante, ils ont vociféré
tant qu'il font alentour retentir les forêts.

35. Morgante contempla le formidable aspect
des deux géants et puis les salua,
qu'ils lui faisaient passer un frisson de terreur ;
mais chacun d'eux son salut accepta,
tout en se conformant pourtant à leur nature ;
et puis Beltram à parler commença :
« Que fais-tu donc ici avec ton compagnon ?
Tu pourrais en tirer triste rétribution.

[15] Le texte parle seulement de bras droit. Je me suis permis cette périphrase, tirée du Tasse, pour la rime.

36. Ce lion, je veux savoir celui qui me l'a tué.»
Morgante dit: «Ton lion, c'est moi qu'l'ai tué,
parc'qu'il cherchait, géant, à me faire du mal.»
Beltram lui répondit: «Par l'nom de Dieu,
je vais t'le fair'payer, tu peux en être sûr!
Ici tu es sur un mien territoire;
et je sais que ce lion, pour sûr tu l'as tué
pour avec elle après faire à ta volonté.»

37. Morgante dit: «On est, tous les deux, des géants:
d'avantages sur moi, je n't'en vois guère.
Nous allons par le monde en chevaliers errants,
par amour combattant dans tous les lieux:
la pucelle qui est devant moi à présent,
j'entends la libérer de tes p'tits jeux;
doncques voyons qui est de la meilleure race:
j'userai du battant et tu auras la masse.»

38. Ne garda à ces mots sa patience Spérant:
il ressaisit par la queue son dragon,
et en a dragonné un grand coup à Morgante,
en lui disant: «Mendigot plein de soupe,
tu es vraiment, comme tu dis, un homme errant,
si crois ici gagner gloire et renom.
Nos gibiers favoris, c'est des serpents, des lions,
et nous, nous aurions peur de deux pauvres fripons!

39. Tu oses nous défier, canaille, gros ribaud:
d'autres déjà y ont laissé les os.»
Et Morgante a poussé un meuglement sauvage,
quand il sentit le coup de ce dragon,
et vite se posa la main sur le visage,
que ses deux joues étaient devenues rouges;
tant la fureur l'aveugle, il jette son battant,
et se lance sur lui, impétueusement.

40. Et se sont enlacés ces deux compagnons-là
comme s'enlaceraient lions et serpents,
se mutilant en se griffant et se mordant.
Morgante lui coupa le nez des dents,
après ne fit que deux bouchées de ses oreilles,
et dit: «Tu ne vaux pas que je fasse autrement.»
C'est alors que Beltram sur Margoutte se jette
et avec son bâton ses coutures apprête[16].

[16] Le couturier aplatit les coutures en les frappant à coups répétés de massette.

41. Ne me demande pas s'il se les trouva toutes
et mieux les aplatit que gipponier;
il touche et il retouche et il frappe Margoutte,
souvent le fait tourner comme toupie,
tellement qu'à la fin les marrons le dégoûtent,
et le faisait suer en plein janvier[17]:
il aurait pour s'enfuir sauté toute barrière.
Pourtant se défendait à coups de cimeterre;

42. mais ce Beltram était si féroce et si grand
que, quand tombait vers le bas son bâton,
il écrasait Margoutte et le pliait au sol;
mais bien souvent, comme un gattomammon[18],
celui-ci se lançait de côté en sautant,
pour esquiver cette malédiction.
Cependant à la fin Margout se fit étendre
comme on fait d'un tapis et ne put se défendre:

43. c'est qu'il s'est attrapé un coup si horrifique
qu'il parut être une chouette abattue:
mit les jambes en l'air, s'est étalé par terre.
Là il s'est pris plus d'une bastonnade,
que ce bâton sonnait comme carillonnades
et lui carda toute la pèlerine.
Après qu'eurent été bien sonnés none et sexte,
Beltrame se baissa pour lui couper la tête.

44. Margoutte se voyant en mauvaise posture,
en un instant posa les mains par terre
pour ruer des deux pieds selon son habitude,
et le prit au menton des éperons,
et il a transpercé dans son palais la langue
du fier géant: dont celui-ci prit peur
et tout rempli d'étonnement se releva;
lors Margoutte d'un coup sur ses pieds se dressa:

45. il aperçoit Beltram qui se tâte la bouche,
et le sang qui déjà en jaillissait;
il lui glisse aussitôt la tête entre les jambes,
si bien qu'il put le soulever de terre,
et d'un coup le renverse à jambes rebindaines,
et cette grosse tour s'est écroulée;

[17] Loc. prov.
[18] Pour cet animal difficile à identifier, voir le Bestiaire: XIV, 80, 1.

et dans l'écroulement abat ce qu'elle approche,
comme si était chue une masse de roches.

46. Et notre coquelet lui sauta sur le dos,
qu'on aurait cru poulet sur une meule :
ce sont ses éperons qui ont sauvé Margoutte !
Et lui a détaché du cou la tête,
car de son cimeterre, il lui a taillé l'os ;
et n'a plus pu Beltram faire aucun geste,
car quand Margout le fit s'écrouler sur la terre,
tous ses membres alors, oui, tous, se fracassèrent.

47. Grande fête en a fait la jeune demoiselle.
Mais au moment où Beltram mourait,
ne s'amusait Morgante avec l'autre non plus,
voulant venger cet affront du dragon ;
mais de le terrasser, il était encor loin,
bien qu'il se soit beaucoup contorsionné ;
d'une pente se sont tellement rapprochés
que tous les deux ensemble, ils y ont déboulé :

48. et l'on a entendu un vacarme, un fracas,
jusqu'au moment où dans un ravin chutent,
comme lorsque des monts tombe dans la vallée
quelque rocher ou quelque éboulement :
et il ne subsista ni caillou ni broussaille
où est passé cet énorme fagot,
qui a tout essarté, jusqu'aux pousses plus fines ;
et de grands coups donnaient avecques leurs échines.

49. C'est en touchant le fond qu'ils se sont arrêtés ;
pourtant Morgante est resté par-dessus :
avec un caillou rond, il a cogné la tête
à ce Spérant, jusqu'à quand l'a vu mort.
Puis il est remonté par la pente essartée,
et à Margout, il a fait grande fête,
en lui disant : « Je ne pensais, Margout, mon vieux,
te retrouver vivant et j'en remercie Dieu.

50. Nous avons déboulé au fond d'un précipice,
que j'ai bien cru y laisser la cervelle
et sont tout' cabossées ma tête et mes épaules. »
Puis se tourna vers cette demoiselle,
de qui étaient les joues encor pâles et jaunes,
vu qu'avait eu doute et terreur icelle,

parce qu'elle ignorait qu'a été tué Spérante;
toutefois sans tarder le lui a dit Morgante:

51. «N'aies donc plus peur, ne pleure plus dorénavant,
réjouis-toi, mon enfant, sois en paix:
avec mes propres mains j'ai tué le géant;
j'l'ai laissé mort aux rapaces gloutons;
et tu retourneras très vite chez ton père,
qu'ores tu peux faire ce que tu veux;
qu'à nouveau cette fois triomphe le bon droit.»
Et tous les trois ensemble étaient remplis de joie;

52. et Morgante a ôté à cette enfant sa chaîne,
et dit: «Partons, maintenant, belle dame.»
Et cette demoiselle d'allégresse était pleine,
espèrant retrouver son père en vie.
Morgante constamment la mène par la main,
car elle était toute étourdie encore
et minée par la faim et par les avanies
que pendant tant d'années, la pauvre, elle a subies.

53. Et Margoutte disait: «Ce chien de traditeur,
il m'a si bien aplati les coutures,
qu'il n'aurait pas été un si mauvais tailleur:
j'en ai les reins complètement brisés.»
Morgante répondit: «Si je ne fais erreur,
il t'a donné méchante bastonnade:
car je l'ai entendu t'aplatir le gippon,
pendant qu'avec son frère aux mains nous en venions.»

54. Cette entière journée, en devisant ainsi,
ils ont marché tous trois dans le désert;
mais comme ils n'avaient pas trouvé de quoi manger,
tous ils souffraient maintenant de la faim.
Margoutte a aperçu en regardant au loin,
parce que s'est levé le clair de lune,
une grosse tortue qui montagne semblait
et point ne comprenait encor ce que c'était:

55. se demandait si c'était là chose vivante,
ou bien le fruit de l'imagination;
et ne se décidait à le dire à Morgante,
car il n'avait fixé son opinion.
Mais étant arrivé auprès de cette bête,
dit à Morgante: «Hé bien, ce compagnon,

tu ne le vois donc pas, que tu l'as sous les yeux?
Par Dieu, je l'aurais cru montagne pour un peu!»

56. Morgante répondit: «Ça, c'est une tortue:
de loin j'ai cru que c'était montagnette!»
et se mit en devoir de se la dérouiller
de son battant, et broyer sa cervelle.
Ne me demande pas s'il lui leva la peau!
L'enfant avait plaisir à le voir faire.
Les écailles brisa et les fracassa toutes,
et puis dit: «Il faudrait faire du feu, Margoutte.»

57. Et il fit d'un caillou jaillir des étincelles
comme toujours, si qu'ils eurent du feu.
C'est alors que Margoutte à l'ouvrage se mit,
disant: «Mon vrai métier, c'est maître-queue.»
Il s'occupe d'abord décharger la chamelle
et la cuisine installe peu à peu;
et puis d'un chêne-vert gros et haut il s'approche,
et il le déracine et en fait une broche.

58. Et après que Margoutte eut paré le rôti,
et l'eut rempli de certains glands et baies,
il a dit à Morgante: «Ores le moût nous manque.
Toi qui es fort, mets-toi là et puis tourne:
moi je vais aller voir si on est loin de l'eau;
pendant ce temps, tu auras soin du rôt.»
Morgante en a bien ri et puis alla s'asseoir
pour que Margoutte put leur apporter à boire.

59. S'étant un peu Margoutte écarté du chemin,
ouït au loin certain piétinement:
il s'avance pour voir ce que cela peut être;
entend un âne et gens s'entreparlant;
il veut les attaquer et leur faire leur affaire,
sur quoi ceux-ci ont fui et vivement;
ils lâchèrent la bête et deux outres de vin,
s'égayant dans les bois et perdant leur chemin.

60. Margoutte sur l'épaule a posé les deux outres,
laissant partir l'animal à son gré;
il retourne à Morgante en sautant d'allégresse,
vu qu'à l'odeur il a senti le moût.
Ils se mettent tous deux à goûter la tortue;
Margout prétend qu'il la trouve trop cuite:

de déguster le moût, il se mourait d'envie;
et puis enfin du feu ont ôté le rôti.

61. Lorsqu'ils se furent tous installés pour manger,
à cette enfant au visage angélique,
Morgante présenta un grand bol bien rempli
de vin, qui lui suffit pour son repas;
et puis il se siffla, comme qui gobe un œuf,
ce qui restait, plus vite que l'éclair;
et Margoutte ne put être si vigilant
que Morgan ne sifflât ces outres à l'instant;

62. il se mit à crier: «Halte-là! Attention!
Morgante, tu ne bois, non, tu entonnes,
et tu engouffres même, et je suis un idiot,
car j'sais qu'à tous les coups tu me possèdes.
Peut-être t'aurais pu attendre le fenouil[19]?
Tout autre aurait patienté mille années!
Tu manques, nom de Dieu, par trop d'honnêteté!
Il nous faudra l'un l'autre, et vite, nous quitter.

63. Si étaient les mouch'rons faits comme tu es fait,
on n'aurait plus besoin ni d'cuv's ni d'tonn's.
Et peut-être fais-tu de petites bouchées?
Mais ça n'est grave autant que l'est le vin.
Tu n'es pas homme à vivre au milieu de copains:
qu'une larme au copain, tu ne la laisses.
De la licorne c'est le trognon qu'j'ai mangé;
des deux outres t'as fait qu'une seule gorgée.»

64. Morgante de Margout prenait un grand plaisir,
et sans cesse de lui il se moquait:
c'est ainsi que Margout a déjeuné sans boire,
et la pucelle en riant s'en gaussait.
Margoutte dit: «Le porc déjà de bonnes poires
a pu manger[20].» et de l'œil lui faisait,
et à tous ses propos acquiesçait en riant;
mais avait grand courroux à l'égard de Morgante.

65. Quand leur dîner fut terminé, ils se sont mis
autour du feu, et s'endormirent là
et ils ont attendu que revienne le jour

[19] Le fenouil se mangeait en fin de repas; voir XVIII, 198, 4.
[20] La formule peu claire veut probablement faire allusion à de mystérieuses bonnes fortunes de Margout qui pourraient bien se répéter...

sur du feuillage et sur un peu de foin.
Le lendemain matin, ont chargé leur chameau
et sont partis reprendre leur chemin,
sans trouver nourriture ou hospitalité,
si bien que la pucelle en fut épouvantée;

66. elle disait: «Cette forêt est si épaisse,
Morgante, que je n'ose y regarder.»
Margoutte dit: «Qu'est-ce que j'entends-là? Ecoute:
je crois au loin ouïr un sifflement.»
Et ils sont arrivés où tourne le chemin,
et voici devant eux un basilique[21],
dont les yeux se sont mis à lancer étincelles.
Morgante repoussa de côté la pucelle.

67. Il lança son battant contre cet animal,
et l'atteignit par hasard juste au cou
et détacha son chef, qui de cire sembla,
et l'envoya à bien plus de vingt brasses.
Margoutte s'en alla où il a vu la tête
tomber, et vite à Morgante la porte:
et ils ont mesuré douze brasses à ce
reptile si cruel, venimeux et fallace.

68. Ils se sont demandés s'ils pouvaient le rôtir.
La demoiselle dit: «Moi, j'ai mangé
du tigre et du dragon et puis du crocodile;
j'avais, c'est vrai, tête et queue détachées.»
Margoutte répondit: «Pas besoin de le dire!
C'est un morceau joli et bien doré:
il reste seulement la queue à lui tailler
et puis à le rôtir, et à s'en régaler.»

69. Et c'est comme cela que fut rôtie la bête,
la peau sur elle, ainsi qu'elle était née,
et on la dévora, et sans pain et sans sel,
et plut à tous comme une maindechrist[22]:
mais Lucifer, sans crainte, ils l'auraient avalé.
De l'eau, tout près, se trouvait dans le bois;
ils se rendirent là pour se désaltérer.
Margoutte ne voulut cependant plus s'y fier;

[21] Encore un animal du Bestiaire (XIV, 82).
[22] Ainsi nommait-on un sirop pour adoucir la gorge.

70. et dit: «Mes positions[23], je ne les lâche plus,
que j'te crois plus, mêm' avec garantie,
Morgante, désormais pour te le dire en clair,
car sur mon dos toujours tu fais tes coups:
comme tu fis du vin, tu ferais du rôti;
c'est pourquoi je ne veux lâcher mes buts.»
Et Morgante a bien ri, l'enfant bien rigolé
tant que semblent ses dents par deux dégringoler[24].

71. Ils dormirent la nuit comme ils avaient coutume;
le lendemain, reprirent leur chemin
par d'horribles forêts et des ravins si sombres
qu'ils ne savaient où pourraient reposer.
Parfois la demoiselle arrêtait de marcher
tant ce cheminement la fatiguait.
Mais dormir en un lieu si sauvage et obscur,
cela ne semblait pas à Morgante très sûr;

72. il disait: «Je ne vois en ce lieu rien qui soit
à boire ou à manger ou pour dormir:
continuons, pour que le sort ne nous envoie
un méchant fauve afin d'nous assaillir.»
Ils marchèrent ainsi à la clarté lunaire
toute la nuit en souffrant le martyre
et quand le soir du jour suivant fut arrivé,
n'avaient encor trouvé à boire ou à manger;

73. les avait affamés, assoiffés, fatigués
et harassés la longueur du chemin.
Soudain sont à Margout les yeux sortis des trous,
qu'on aurait dit Satan le Tentateur.
Morgante dit: «Margout, qu'est-ce que tu regardes?
je le vois bien, t'as fixé tes quinquets:
aurais-tu par hasard dépisté le repas?»
Margoutte répondit: «Tout just'! Tu n'me crois pas?

74. Ici-même je vois, Morgante, s'appuyant
dessus un arbre, certain gros compagnon,
qui me semble dormir et ne remue les pattes:
c'est pas d'lui que tu f'ras qu'une bouchée.»
Morgante regarda: c'était un éléphant
et il dormait ainsi qu'un bienheureux

[23] Litt. la *bomba*: voir I, 32, 2.
[24] Loc. prov.

car il était déjà très tard, et s'appuyait
de la façon qu'on dit[25], et du grouin il ronflait.

75. Morgante dit alors: «Passe-moi donc un peu,
vite, Margoutte, en main ton cimeterre.»
Ensuite il s'approcha de l'arbre doucement;
mais n'eut pas entendu le bruit d'un char,
tellement il dormait, cet étrange animal.
Morgante alors déploya tout son bras
et abattit cet arbre en dessous de la bête,
qui ébahie tomba le cul par-dessus tête;

76. et se mit à barrir avec si grande force
qu'en résonna la contrée toute entière.
Aux jambes de Morgante il enroula deux fois
sa longue trompe, et Morgante le prit;
et avec son épée, il lui donna la mort,
si qu'en entier il s'étala par terre.
Margoutte dit: «C'est là animal tant immense
que ce soir à la fin j'm'en mettrai plein la panse»;

77. et commença à s'installer pour cuisiner.
Morgante faisait en même temps du feu
et notre demoiselle aidait à l'allumer,
parce qu'elle a dans les airs vu la faim[26].
Margout aurait voulu une broche trouver;
en regardant, il vit tout près deux pins,
qui sur la même souche étaient apparïés.
Morgante dit: «C'est Dieu qui les a envoyés»;

78. et il fit d'un seul coup l'un des deux pins tomber,
disant: «De celui-ci, tu f'ras eun' broche;
cet autre-là, nous en ferons un chandelier,
en le laissant dressé dessus la souche.»
Il leva son épée et coupa le cimier
et vite en fit tomber la chevelure,
puis il fendit le fût en quatre peu à peu
et s'employa à mettre à son sommet le feu.

79. Margoutte s'exclama: «Nous nous éclaterons!
Je vois que cette nuit se sera fête,
puisque nous dînerons à la lueur des torches;

[25] Voir le Bestiaire XIV, 73. Cette particularité avait frappé Pulci qui en parle à plusieurs reprises.
[26] Voir XVIII, 196,1-2.

et autour de ce pin, ça s'ra la salle,
et nous allons manger dessous ce lumignon.
Puisque je ne l'atteins avec l'échelle,
alors que sans sabots, Morgante, tu l'atteins,
en ôter la mouchure à toi ce soir revient.»

80. Morgante répondit: «Sur le saint nom de Dieu!
Occupe-toi, Margout, de la cuisine,
car je veux que ceci soit ma contribution.»
Vite Margoutte apprête le rôti;
puis il dit: «Tourne donc: il serait bon que moi,
j'aille chercher de l'eau, si j'trouve un trou.
Celui-là, je suis sûr que tu n'l'engloutiras,
et que, bon gré mal gré, tu m'en conserveras.»

81. Morgante sans broncher de lui dire: «Va donc,
et jusqu'à ton retour, moi j'attendrai,
et l'éléphant sera encore en entier là.»
mais ne dit: «En mon corps, j'le garderai.»
Margoutte en haut, en bas, et de ci et de là,
à chercher l'eau s'emploie du mieux qu'il peut,
tant qu'enfin il trouva un tout petit ruisseau,
et que bien vite d'eau il remplit son chapeau.

82. Margoutte ne fut pas plutôt du feu parti,
que détacha Morgante une bouchée
de l'éléphant et dit: «Il est à point rôti!»
et le mangea tout entier demi-crû,
disant à cette demoiselle: «Mon appétit
ne peut attendre, il y est mal dressé.»
mais à elle laissa sa part finalement,
ainsi qu'il convenait, mesurée sagement.

83. Margoutte s'en revient et retrouve Morgante,
lequel s'était englouti jusqu'aux os
cet éléphant, et lui, il se curait les dents
avec le tronc du pin, où il a cuit:
avec lui fourgonnait au milieu des gencives
comme aurait fait de tige de fenouil[27];

[27] On est ici en plein délire «carnavalesque», en pleine démesure, au sens propre du terme: le délire verbal l'emporte non seulement sur la vraisemblance, qui n'est pas le souci principal de Pulci, mais sur la simple cohérence que celui-ci tente le plus souvent de préserver quand il décrit les traits physiques de son héros. Pour la dimension de la bouche d'un géant, voir 106, 8.

demeuraient seulement les pattes et la tête :
et à tout le restant il avait fait sa fête.

84. Margoutte lui a dit : « Où est cet éléphant,
que tu disais me garder en entier ?
« Mais il est là tout près » lui répondit Morgante.
Dit la pucelle : « Il dit la vérité :
il se l'est tout mangé, et de la tête aux pieds,
et d'après lui, c'était moins que zéro. »
Morgante a dit : « Je n'ai rien dit de mensonger,
Margout, car je te l'ai dedans mon corps gardé.

85. Tu n'as suffisamment la logique étudiée :
je disais vrai, mais tu ne m'as compris. »
Margoutte restait là éberlué
et dit : « Je me demand' comment t'as fait :
le Ciel aurait-il fait que tu l'aies avalé ?
Je crois que tu m'aurais mangé aussi :
peut-être fut-il bon que j'ai dû te quitter,
car j'ai pu me soustraire à ta voracité.

86. Tu vas un de ces jours me manger comme l'Orque.
Voilà qui fut chose trop répugnante,
un acte assurément de glouton et de porc,
ce qu'a fait là ta gueule de ruffian !
Peut-être ne sais-tu combien je fais d'efforts
pour supporter ton abjecte nature.
Penses-tu que je fais conserves ou gelées,
où la tête et les pieds se doivent employer ?

87. Nous ne tiendrons, Morgante, ensemble que bien peu :
dorénavant il nous faudra dissoudre
notre association, si tu n'changes de jeu. »
Morgante a ri à gorge déployée ;
il but de l'eau, puis s'en alla auprès du feu.
Margout des yeux dévorait cette tête,
parce qu'il n'avait pas rassasié sa fringale,
et du mieux qu'il le peut, comme un chien se l'avale.

88. Et tout en grommelant s'installe pour dormir,
Morgante aussi, jusqu'à ce qu'en orient
le soleil et le jour commencent se montrer ;
repartent de concert finalement.
Margoutte aurait voulu se séparer de lui,
mais cet enfant lui fit prendre patience :

«Ne nous quitte, dit-elle, au milieu de ces bois,
aussi longtemps du moins que quelqu'un ne se voit.»

89. Margoutte répondit: «Moi, j'ai toujours pensé
qu'on ne devrait jamais s'moquer d'personne:
je me suis vu vilipendé et méprisé,
et il restait à se curer les dents,
comm' s'il ne m'avait pas proprement offensé.
Ça, jamais plus j'ne pourrai l'oublier:
Morgante aurait bien pu faire tout autrement
que se moquer de moi et se curer les dents.

90. Il a fait ça pour mieux me montrer son mépris,
qu'c'était m'jeter ce morceau à la tête,
comme si j'y avais été pour quelque chose:
il se souciait, tu penses, de m'attendre!»
La demoiselle dit: «Je te fais la promesse
que si tu veux m'amener à mon père,
par moi seras dédommagé bien plus encore.»
Et Margoutte s'était rasséréné alors.

91. Ils ont marché ainsi pendant plusieurs journées
sans rencontrer personnes ni maisons.
Mais enfin un beau jour, ils entendent sonner
trompettes et buccins, sans voir qui joue:
c'étaient quelques maisons, ressemblants à des fours[28],
qui formaient un hameau plutôt prospère,
placé exactement à l'orée des forêts;
on y reconnaissait pour seigneur Philomène.

92. Lorsque la demoiselle a entendu jouer,
de suite au ciel elle leva les mains;
et elle commença remercier Macomet:
elle a compris que ces sons ne venaient
de loin, et que des gens devaient habiter là,
car elle connaissait les us païens:
«Loué soit Macomet pendant l'éternité,
dit-elle, car on est de l'enfer délivrés.»

93. Avec elle Morgante a mené grande fête
de l'avoir pu ramener à son père,
car il avait été très ému par son sort,

[28] Les commentateurs ne savent pas trop comment expliquer cette comparaison, peu cohérente avec le vers suivant, qui évoque la prospérité du village où sont arrivés nos héros.

et espérait revoir bientôt Roland.
Peu à peu ils se sont échappés de ces bois
et ont gagné des endroits habités;
et à la fin sont arrivés à ces maisons,
où avaient entendu des trompettes le son.

94. Cependant cette enfant ne savait pas qu'en ce
lieu commençait le règne de son père.
Leur hôtelier, c'était un vieux dans l'indigence,
qui n'avait pas de quoi nourrir Morgante.
Margoutte dit: «Prenons le chameau pour pitance!»
et il envisagea de le manger,
et il le fit rôtir, comme à l'accoutumé,
et puis au grand Morgante il le fit amener.

95. Morgante a enfoncé ses dents en pleine bosse,
la coupa et n'en fit qu'une bouchée.
Margoutte lui lança un regard renfrogné,
disant: «On voit que tu n'es qu'un gredin
et chaq' fois tu me paies en te foutant de moi,
et tu me joues, Morgante, les bouffons,
afin pouvoir au mieux remplir ce tien jabot
et à table jamais tu ne dis un seul mot.»

96. Et puis il détacha un quart de ce chameau
et dit: «J'entends en obtenir ma part:
regarde si je coupe aussi bien qu'un tailleur.
Soyons prudents, je vois le cavalier[29];
je n'abandonne pas pour autant la partie,
qu'il ne me resterait, j'le sais, un os;
c'n'est pas chose agréable être avec toi à table:
tu n'es qu'un malhonnête, un manant misérable.»

97. Et l'hôtelier riait, la demoiselle aussi.
Margout qui fut dès les langes méchant,
sous la table faisait à celle-ci du pied,
et par dessus, c'est l'œil qu'il se rinçait.
Morgante tout à coup s'aperçut de son jeu
et dit: «Tu as la pratique des putes.»
Et cette demoiselle, honnête et vertueuse,
s'entortillait dans ses habits, toute honteuse.

98. Morgante lui disait: «Tu es vraiment mauvais,
comme tu dis, en parole et en acte.

[29] Métaphore tirée des échecs.

Je crois que c'est du vif argent ce que tu as
dans les chausses, Margout, et dans les bottes :
à partir de ce soir, quand j'arrive chez l'hôte,
afin que plus jamais tu ne le fasses,
je te ferai tenir au cuveau les deux pieds[30],
car je vois que la chose serait appropriée. »

99. Margoutte dit : « Ça s'rait pour toi eun'nouveauté
que j'suis mauvais, doté de tous les vices,
qu'à l'épreuve du feu, de la pierre ou du reste,
je suis d'un or en carats plus que fin ?
Je ne fus pas plutôt sorti dehors de l'œuf,
que je fus l'as de tous les malfaisants,
mieux encore, la fleur de tous les débauchés ;
et tu pensais que je saurais tenir mes pieds ! »

100. « N'as-tu pas vu, Margoutte, avec combien d'honneurs
je l'ai traitée en route, a dit Morgante
afin la ramener à son père, un seigneur ?
Veille à ne plus jamais faire un tel geste. »
Margoutte répondit : « On doit à tout pécheur,
de ses péchés pardonner le premier :
si j'ai fait une faute, à son pardon j'aspire ;
que je sais que j'ferai la prochaine fois pire. »

101. Morgante répondit : « Et pire trouveras.
Gare que je ne joue de mon battant !
Peut-être, mon Margout, que tu pourrais me croire,
si je t'aplatissais bien les coutures. »
Margoutte répondit : « À moins de me tenir
toujours en laisse étroitement lié,
tu verras que c'est moi qui avant toi, Morgante,
possiblement mettrai en œuvre mon battant[31]. »

102. « Courage, vas-y donc, fais comme tu voudras,
lui dit Morgante alors, plein de colère,
je sais que mon battant sera le plus solide,
et qu'il ne me faudra ni frein ni laisse. »
La demoiselle alors s'est exclamé : « J'entends
ici quelqu'un parler de Philomène.
Hôte, le connais-tu, ou sais-tu qui est-il ;

[30] L'expression est à l'ordinaire employée au sens figuré : « se tenir à sa place ». Le comique naît du fait que Morgante l'emploie ici au sens propre
[31] On voit de quel battant il s'agit.

et sur quelles contrées son règne s'étend-il?

103. L'hôte lui répondit: «Celui que tu demandes,
c'est Philomèn', sire de Bellefleur.
Pour t'éviter en vains mots te répandre,
sache qu'il est le seigneur de ces lieux
et que nous voulons tous faire ce qu'il commande
par antique confiance et vieil amour;
et il conduit son peuple heureux et apaisé
comme un juste seigneur, sérieux et avisé.

104. Il est vrai qu'il pleura pendant beaucoup de temps,
car lui avait été prise une fille,
et ne sut qui le fit; il y a si longtemps
qu'il serait étonnant qu'il la retrouve.
Après l'avoir en vain cherchée de nombreux jours,
il s'est vêtu de noir, lui et ses gens;
et puis n'a plus chanté aucun talachiman[32];
et c'est ainsi que sont passés déjà sept ans.»

105. Dessus les traits de cette enfant s'est répandue
subitement une grande allégresse
et il lui a semblé que son cœur se brisait;
elle pleurait d'un trop-plein de tendresse,
disant: «Au paradis me voici revenue,
où j'ai vécu si heureuse jeunesse.»
De bonheur celle-ci pensa s'évanouir,
lorsqu'elle a entendu que Philomène vit.

106. Morgante de cela était très satisfait
et dit: «Ce soir j'éprouve un tel bonheur
que ne me pèserait que me prenne la mort.
Ami Margout, nous ferons bonne chère;
quel bonheur de t'avoir mis dans le droit chemin.»
Margout, qui n'était pas content, a dit:
«Si ta conscience t'a à ce point fait bégueule,
sur une palme alors fais-toi coudre la gueule[33].»

107. Ne voulut la fillette encor se découvrir;
s'informait de sa mère et des parents

[32] Le muezzin.

[33] Une palme égale 25 cm, ce qui donne une bouche dont la dimension est cohérente avec la taille d'un géant de 4 ou 5 mètres de haut. Il s'agit d'une expression proverbiale, qui signifie: «Tais-toi»... Avoir bouche cousue, dit-on encore. Mais on peut aussi comprendre: «Renonce au bon repas du vers 106, 4».

et désirait avoir des nouvelles de tout,
de ses frères et sœurs et de ses gens.
C'est en ce lieu que cette nuit ils ont dormi,
puis ont quitté l'auberge tout contents.
Qu'il fut sage voler, ne le pensa Margout,
s'il voulait éviter de Morgante les coups.

108. Et l'hôtelier lui indiqua la route à suivre
s'ils désiraient aller à Bellefleur,
qu'il fallait seulement suivre le bord du Nil
et ne pouvaient se tromper de chemin
Cependant que Morgante avançait sur l'arène,
en dehors l'eau, jaillit un crocodile:
il a ouvert sa gueule et croit qu'il se l'enfile.
Margoutte s'exclama: «Et alors, crocodile?

109. Voilà qui est pour toi un bien trop gros morceau.»
Morgante met le battant dans sa gueule;
le crocodile alors resserre sa mâchoire
et y plante les dents, si fort le mord.
Morgante vite alors fit revenir à lui
ce sien battant et le tourne en sa gueule,
brisant les deux rangées de dents du crocodile;
puis il prit l'animal et le lança au Nil.

110. Il le jeta à plus d'un mille au sein du fleuve,
comme un auteur l'a couché par écrit;
s'il avait assuré sur le cou mieux sa prise,
l'aurait, je crois, envoyé en Egypte;
et il est mort sans faire un pli dans cette chute;
et ses dents ont percé ce grand battant.
Margoutte s'exclama: «D'un coup d'oeil, je le vis,
que d'être trucidé, il en brûlait d'envie.»

111. C'était le soir déjà, quand au bois ils arrivent
où cette enfant jadis fut enlevée;
a Morgante elle dit: «Je reconnais l'endroit
où j'ai été plus sotte qu'au berceau,
en ne pensant qu'au miel succède le venin[34]:
voilà le sort de qui toujours s'amuse;
il est juste que tout en vienne à mal tourner
pour qui veut assouvir ses quatre volontés.

[34] Loc. prov: voir VII, 70, 6.

112. Ô lieu que je maudis, ô détestable lieu!
Morgante, ici j'ai ouï le rossignol,
c'est par là que je fus entrainée peu à peu
par son merveilleux chant, de vol en vol.
Il me parut que l'écouter était beau jeu:
tu vois quelle douleur s'en est suivi!
Merci à toi, qui m'a raccompagnée ici
et sage ores serai, si ne le fus jadis.

113. Et je te montrerai que je ne suis ingrate;
j'aurai toujours inscrite dans mon cœur
la façon dont tu m'as tout d'abord libérée,
et avec quel amour et gentillesse,
tu m'as par le chemin ensuite accompagnée,
ce qui ne fut de tes bienfaits le moindre:
c'est en frère et aussi en généreux géant
que tu t'es comporté, et non pas en amant.

114. Tu pouvais avec moi agir comme Beltram:
ne l'as voulu; aussi, moi, c'est en frère,
comme tu m'aimes moi, qu'assurément je t'aime:
ainsi je vais au château te traiter,
et ainsi, je le veux, on traitera Margoutte,
bien que parfois il fut un peu coquin.»
Margoutte dit: «Si j'ai commis des vilenies,
tu dois penser que ce n'fut pas par félonie.»

115. Les voici arrivés tout auprès des murailles
de Philomène; or les voici dedans;
le peuple regardait la stature élevée
de ce géant qui était effrayant;
mais cette demoiselle, nul ne la reconnaît.
Oh! son père, comme il sera content!
Qu'un bonheur imprévu donne plus grand plaisir,
comme un malheur soudain fait encor plus souffrir.

116. À Philomène on dit qu'arrivait le géant
avec l'enfant et un sien compagnon,
que celui-ci vers le palais s'avance,
et qu'il semblait très insigne et très haut.
C'est à ce moment-là qu'est apparu Morgante;
Philomène se dit: «Que Dieu nous aide!
Qui est cet homme-là? Et qui est cette enfant?
Pour autant n'ôterai mes sombres vêtements;

117. je ne retrouverai pour autant mon enfant»
se disait-il, car ne l'a reconnue.
Il était étonné qu'elle soit toute seule,
disant: «Voici étrange compagnie.»
Se fixèrent ses yeux où sa pensée volait,
et s'écria: «Voici ma Florinette[35]!»
Mais cette demoiselle, en entendant ces mots,
accourut embrasser Philomène aussitôt.

118. Ores pensons-y tous, ce père malheureux,
en cet instant, quel fut son réconfort!
En entendant ce cri, la mère est accourue;
bien que de Florinette eussent changé
les membres gracïeux et les traits du visage,
du premier coup, elle l'a reconnue.
Celle-ci l'embrassa impétueusement
et de félicité perdit le sentiment.

119. Le peuple tout entier est accouru en liesse
parce qu'était fort aimé Philomène:
c'est ainsi que d'un coup la salle s'est remplie.
Morgante qui était plein d'allégresse
à Philomène a dit les paroles qui suivent:
«Ta fille, la voilà, j'te la ramène
et je suis plus content que jamais n'ai été.»
Ce pourquoi Philomène alors l'a embrassé.

120. Cependant Florinette étant allé s'asseoir
près de son père, après quelque repos,
lui a dit: «Tu voudrais connaître, ô Philomène,
ma lointaine aventure et mes souffrances,
et comment j'ai vécu et dans quelles contrées,
et pourquoi j'ai tardé tant à rentrer.
Je vais donc te parler de mes tribulations,
qui rien qu'en y pensant me donnent le frisson.»

121. Commença par le jour où elle était sortie
de la cité pour se promener seule,
en racontant comment elle a été ravie,
et entraînée, malheureuse affligée;
et combien lamentable avait été sa vie
et cette chaîne, à quoi elle était liée

[35] C'est seulement maintenant que nous apprenons le nom de cette demoiselle. Pour une explication de ce retard, voir 123,7-8.

et de quelle manière un lion la surveillait,
tellement que pleuraient tous ceux qui l'entendaient.

122. Le peuple tout entier en était stupéfait:
vers Macomet, tous élevaient les mains;
et son père et sa mère et toute sa famille,
chacun tremblait de terreur et d'horreur.
La gracïeuse enfant poursuivit son récit
et se tourna du côté de Morgante,
et avec les détails raconta la pucelle,
ce que le grand Morgante a accompli pour elle:

123. comment, pour commencer, il l'avait libérée
de ce géant, un sanglant malandrin,
et comment il l'avait tout le temps respectée,
et soutenue tout au long du chemin,
et comment par la main l'avait toujours menée,
comme aurait fait père, frère ou cousin;
qu'il avait observé si grande discrétion
qu'il ne savait rien d'elle, et même pas son nom.

124. Et sur Morgante elle a raconté tant de choses,
que tout le monde accourait en vitesse
pour aller l'embrasser et lui baiser les pieds;
Philomène eut pour lui tant d'affection
qu'il désirait absolument que le géant,
à ses côtés vive et meurt en seigneur[36].
Morgante remerciait Philomène beaucoup,
et disait: «Je serai ton servant jusqu'au bout,

125. et resterai toujours avec toi, vif et mort,
d'âme et de corps, pourvu que je le puisse.
Je désire arriver sous peu à Babylone,
et c'est pour ça que j'ai quitté la France,
car sinon à Roland je ferais trop grand tort.
Mais c'est toi qui commande, où que je sois;
si pourtant Florinette aime être avecques moi,
je resterai encor deux jours avecques toi.»

126. Florinette lui dit: «Pendant un an au moins
avecques moi tu resteras, Morgante.»
Et c'est ainsi que tous lui font de grands honneurs,

[36] Ageno comprend: «tienne un fief de lui jusqu'à sa mort», ce qui donne un sens plus fort.

bien plus, on l'adorait autant qu'un dieu.
Margoutte et Florinette connaissent bien ses goûts;
et comme elle a envie le satisfaire,
elle lui dit: « Occupe-toi de la cuisine,
qu'il y soit bien pourvu à none et à matines. »

127. Ne me demande pas si Margoutte s'affaire,
qu'il paraissait chez lui plus que le chat;
et il se dit: « Fais-toi comme un hangar[37], mon ventre!
que, ce coup-ci, j'efface tous tes plis:
tu vois qu'ici du ciel c'est la manne qui pleut! »
et de plaisir sautait comme un dément;
et demeurait repu, obèse et de gras oint,
et de l'art de manger retrouvait tous les points.

128. « À l'époque où j'étais, disait-il, à Égine,
c'était pas ça, le métier qu'je faisais?
Si seulement j'avais ici ma concubine!
Je lui mettrais des choses de côté.
Mais comme quand le chef abandonn' la cuisine,
c'est comme s'il répudiait la raison;
de même si Margout quittait cette maison,
ce serait comme mettre hors de l'eau un poisson. »

129. Et en définitive il approvisionnait
cette table de mets de qualité;
et n'importe quel plat qui sur la table arrive
toujours le goûte et le met à l'épreuve;
et il retient pour lui quelques bonnes bouchées,
et au Trésor les met, comme le sage[38].
De moment en moment, au cellier il allait
et au vin des tonneaux par la bonde goûtait;

130. et sur ce point savait mille duplicités:
ce qu'il trouvait au logis mal rangé,
le remettait en place avec ses ustensiles
en un ballot qu'il tenait de côté.
Il fit en peu de jours mille méchancetés;
aurait fait plus, s'il n'était parti vite;

[37] Loc. prov.: mais le terme italien, *capanna*, cabane, hutte... m'a semblé insuffisant au regard d'un appétit français.

[38] Entendons qu'il le met en sécurité dans son ventre. L'allusion biblique me paraît évidente: le mot employé par Pulci, *corbona*, vient de l'hébreu et signifie le Trésor du Temple: Matth. 27, 6. Il n'est pas exclu que le sage du texte se réfère à celui de l'Ecclésiaste.

il corrompit par de l'argent ou des caresses
esclaves et négros, moricauds et mauresses.

131. Sur tout ce qui passait il jetait l'épervier
et faisait tout à la mode mauresque.
La nuit à son chevet toujours tient le flacon,
et pain et vin, pour ripaille et bombance;
puis donnait la becquée souvent au rossignol[39],
et repassait, pour ne pas s'endormir,
en revue ses péchés par rubriques classés;
et à la main toujours il avait verre ou dé,

132. ou brouet qu'il suçait comme aurait fait un porc;
puis se fourrait en la bouche une plume
pour vomir, quand son sac était plein à ras bord;
puis remplissait, puis de nouveau la plume...
mais quand finalement de vin avait pléthore
et que du nez s'échappait de l'écume,
il se plantait le chef dedans le polochon
crasseux et tout graisseux ainsi qu'un berlingon[40].

133. Et il sentait le vin en soiffard qu'il était;
pense combien Margoutte a pu s'en mettre;
et quand il était ivre et s'était pris la cuite,
il jacassait comme feraient dix pies;
puis allait de nouveau rebaiser son flacon,
et répétait l'affaire du voyage,
et disait menteries tellement éhontées
que trois représentaient au moins sept charretées[41].

134. Morgante cependant voulait pourtant partir,
bien que l'enfant le priât de rester,
et il a commencé à Philomène dire
qu'il lui accorde à la fin son congé,
car de revoir Roland il a un grand désir.
Incontinent on fit un grand festin
afin de démontrer haute munificence
au grand Morgante à l'occasion de sa partance.

[39] Sens érotique: voir Boccace, *Décaméron*, V, 4.
[40] *Berlingaccio, berlingozzo*... En toscan, c'est le Jeudi Gras, dernier jour du carnaval. Le même mot désignait un gâteau qui se confectionnait surtout ce jour-là, une sorte de couronne à pâte molle et croûte dure, et un masque gras et rubicond que l'on promenait par les rues.
[41] Loc. prov.

135. Et quand ils eurent tous achevé leur repas
et échangé ensemble maints propos,
et que la demoiselle eut donné à Morgante
nombreux bijoux riches et précïeux,
et que l'eut remercié Philomène sans fin,
Morgante aussi en sage répondit
qu'il acceptait et les présents et les trésors
afin penser à eux où il se trouverait.

136. Quand Margoutte entendit la nouvelle, il se dit:
«Je veux aller m'attraper quelque chose.»
et il prit un poêlon et une lèchefrite,
teignit sa face et se fit bien balourd
et courut où était assise la pucelle,
et il joua l'effronté, le manant,
et dit: «Le chef aussi réclame son pourboire;
tout entière sinon je te peindrai la poire[42].»

137. Florinette qui a un joyau sur la tête,
dans le poêlon le jeta sur-le-champ.
Margoutte l'attrapa, et il eut la main leste,
et dit: «J'le prends, pour n'pas paraître fier.»
Morgante lui aurait à coup sûr fait sa fête,
s'il avait eu un instrument en main,
et il était honteux d'un acte si grossier,
disant: «Tu t'es à moi révélé tout entier!»

138. Margoutte retourna sur l'heure à la cuisine
et il a installé en un ballot
ce qu'il avait volé et qu'il avait caché,
et ce qu'autrefois portait la chamelle;
et comme il avait vu Morgante sur le point
de s'en aller, il a aussi pensé
que dedans l'estomac il faut qu'il s'introduise,
pour deux journées au moins, diverses gourmandises;

139. et il mange et il boit, bâfrant pour deux «Herren[43]»,
et dit: «J'vais pas trouver cuites les grives,
quand je serai dans les forêts parmi les chênes.»
Morgante alors lors semble vouloir partir,
et Dame Florinette avec lui ferraillait,

[42] Une coutume liée au carnaval en Toscane. Inutile de souligner la tonalité particulièrement «carnavalesque «de tout le séjour de Margoutte à la cour de Florinette.
[43] Les Germains, les «Herren», avaient une solide réputation de goinfrerie.

le suppliant qu'il se souvienne d'elle,
et qu'il revienne vite afin la retrouver,
et de ne point partir sans s'y être engagé.

140. Morgante répondit que cela lui allait,
qu'il reviendrait sans faute s'il le peut,
et il en fit le vœu et de grands jurements:
je ne dirai combien partir le peine;
et il a embrassé cent fois et encor cent
la demoiselle; et ne se pourrait croire
de combien d'affection il a son cœur rempli
ni combien Philomène avait d'ardeur pour lui.

141. Margoutte n'a pu dire autre chose qu' «Adieu»,
vu qu'il était plutôt que cru, cuit...é.
Morgante, dès qu'il fut en dehors du château,
dit à Margoutte: «Arrim' ton bouclier,
je veux me défouler, sale type, coquin ;
certes, tu l'es, mon chéri, mon béguin!
Comment Dieu a-il pu te faire si grossier?
Tu t'es bien révélé, mais m'a déshonoré:

142. assurément j'ai bu avec toi toute honte!
Moi, je le savais bien qu't'étais mauvais,
et voleur et canaille et père de mensonges[44],
mais pas autant que ce que j'ai pu voir:
tu es né au milieu des mitres et colliers,
comme le Christ entre l'âne et le bœuf.»
Margoutte répondit: «Et des cordes au cou
et aussi des balais: tu n'as deviné tout[45].

143. Morgante, je croyais que tu le savais bien
qu'en moi j'avais tous les péchés mortels;
et dès le premier jour, pour que tu me connaisses,
je te l'ai dit, en lettres majuscules.
Pourrais-tu m'opposer rien que je ne t'ai dit?
Tout ça, ce sont peccadilles vénielles:
laisse-moi combiner quelque grand beau forfait
et à toi je m'pourrais m'révéler tout à fait.»

[44] Pour Dante, le «père du mensonge», c'est le diable: Enf. XXIII, 144.
[45] Couronnes du traître, collier du pilori, balais du voleur, corde du pendus... Tous accessoires avec lesquels maintenant le poème nous a rendu familier.

144. Finalement Morgante a bien voulu admettre
qu'en ris et jeu s'arrangeât toutes choses
et les voilà tous deux reprenant leur chemin.
Ils se trouvaient un jour dans un bois sombre ;
comme les ennuyait cheminer plus longtemps,
Morgante s'arrêta près d'une source.
Margoutte dont le sac est encore encombré,
s'endormit comme un homme hors d'haleine et vanné.

145. Quand Morgante le vit allongé sur le sol,
il lui tira des pieds ses bottillons,
et il les lui cacha afin de s'amuser,
un peu à part, quand il s'éveillerait.
Margoutte ronfle, et l'autre est là à regarder ;
puis l'éveilla, afin qu'il enrageât.
Dès qu'il est réveillé, Margoutte se redresse
et de ses bottillons il s'avise en vitesse,

146. et il lui dit : « tu es, Morgante, un vrai sagouin :
j'le vois qu'c'est toi qui m'as ôté mes bottes ;
tu as toujours été un mufle et un vilain. »
Morgante dit : « Cherche où j'les ai cachées :
elles sont par ici, dans le coin pas très loin :
c'est pour les mille affronts que tu m'as faits. »
Margoutte regardait, et ne les retrouvait ;
et encore cherchait, et tout bas grommelait.

147. Morgante s'amusait en l'entendant se plaindre.
Margout enfin se les est retrouvées,
et voit qu'une guenon se les est adjugées[46],
les a mises d'abord et puis ôtées.
Ne me demande pas s'il a pouffé de rire,
tant que ses yeux en étaient tout gonflés
et qu'ils lui paraissaient jaillir hors de la tête ;
et ne se détachait d'une pareille fête.

148. Et petit à petit, il se laissait gagner
à ce jeu-là, et ses rires croissaient,
au point qu'il en avait la poitrine serrée,
voulait se dégrafer, n'y parvenait,
tant il lui semblait être emberlificoté.
Cette guenon se les réenfilait :

[46] Les bestiaires de l'époque insistent sur cet amour des guenons pour les bottes et en préconisent l'utilisation pour leur capture !

les rires de Margoutte alors ont redoublé,
et à la fin il a sous l'effort explosé.

149. Il sembla qu'il ait fait comme un bruit de boulet,
tant fut grand le fracas de l'explosion.
Morgante est accouru et recherche Margoutte
où il avait entendu ce vacarme,
et il a grand remords d'avoir fait cette farce,
quand par terre il le voit, tout disloqué;
et lorsque le géant la guenon découvrit,
il comprit que Margoutte était mort d'avoir ri.

150. Il ne put s'empêcher de fondre alors en larmes,
et il pensa qu'il le laissait si seul
que tout nouveau projet lui paraît vide et creux;
et du battant, se mit à faire un trou,
et au flanc d'un ravin[47] il enterra Margoutte
pour éviter que les fauves le mangent;
et grava sur le roc un récit détaillé
de comment en ce lieu le rire l'a frappé.

151. Il ne lui prit que le bijou que lui donna
Florinette au départ: tout le restant
il le mit en la fosse en même temps que lui;
et en pleurant beaucoup, il le quitta,
et pendant plusieurs jours, resta comme égaré
d'avoir perdu un frère tant aimé,
et pour l'avoir ainsi laissé dans la forêt
et pour n'avoir pas pu à Roland l'amener.

152. Ore il est un auteur pour dire sur ce point
qu'il vint pourtant là où était Roland,
et qu'après seulement il quitta Bambilone
et a fini de cette façon-là:
ce qui est sûr, c'est qu'il est mort ainsi:
sur ça, tous sont d'accord, mais sur la date,
ou avant ou après, sont maintes opinions
et de grands désaccords et beaucoup de questions.

153. Le fait est que je veux le droit sillon reprendre,
car ne se trouve au *Cantar d'Orlando*

[47] Le mot *grotta* employé par Pulci signifie le plus souvent: «escarpement, flanc de montagne, lieu escarpé...» et c'est dans cette acception qu'il a été toujours pris dans cette traduction. Selon Ageno, on peut le prendre ici dans le sens de «fosse, trou...»

rien d'écrit concernant l'histoire de Margoutte[48] :
j'en parle ici comme chose nouvelle :
parce qu'il se trouvait certain livre en Égypte,
qui confirmait l'histoire de Margoutte,
et son auteur, on l'appelait Alphamenone,
le même qui a fait : « Privilèges des dames[49] ».

154. Et on l'a retrouvé en langage persan,
traduit en chaldéen et en arabe ;
et puis fut exprimé en langue syrïenne,
et puis en grec et après en hébreu,
et puis dans ce latin antique et renommé ;
et en vulgaire enfin fut adapté :
et donc a fait le tour de la tour de Nemrod,
si bien qu'enfin en florentin on l'accommode.

155. Quoi qu'il en ait été, il connut toutes fraudes
et fut méchant bien avant d'être grand,
vu qu'il a commencé dès sa petite enfance
à convoiter les richesses d'autrui ;
et tant fut familier de toutes vilenies
que son renom s'étend encor partout ;
et sois bien sûr que ses méfaits et ses actions
ont été d'un renard et certes pas d'un lion[50].

156. Maintenant laissons-le définitivement,
car vient toujours l'heure de la justice[51].
Morgante[52] s'avançant sur une immense plaine,
de Bambilone approchait peu à peu,
au point qu'il en pouvait déjà voir les murailles ;
et il brûlait, comme fait souffre au feu,
d'une si grande envie de revoir son Roland
qu'il croyait que jamais ne viendrait cet instant.

[48] Il est exact que *l'Orlando* que Pulci cite pour la première fois comme sa source, ne parle pas de Margoutte.

[49] Bien entendu, l'auteur comme son œuvre sont de pure invention.

[50] *Quand j'étais fait de la chair et des os*
Que me donna ma mère, alors mes œuvres
N'ont pas été de lion mais de renard. (*Enf.* XXVII, 74-75).

[51] Une idée chère à Pulci : voir III 38, 6.

[52] Une fois accompli cet ultime devoir, Pulci reprend le cours de son récit. En effet ce long épisode lui a fait quelque peu perdre de vue son objectif principal, qui était de faire entrer les paladins dans Babylone. Ceux-ci, privés de l'aide décisive du géant, piétinent lamentablement sous les murailles de la ville maudite depuis 248 strophes, c'est-à-dire depuis la str. 108 du chant XVIII. Il est grand temps que Morgante reprenne le cours normal de son voyage.

157. Le séparaient du camp seulement quelques lieues,
quand ils ont aperçu ce compagnon
qui semblait le grand mât d'un bâtiment à voiles[53],
et tout le camp en eut stupéfaction.
Mais quand Roland vers lui eut tourné son regard:
« Par notre dieu Macom, voilà Morgante!
si j'ai bien apprécié la taille de ses membres,
se dit-il, car j'ai bien reconnu son battant. »

158. Il se fit amener sur-le-champ Velliantin,
et il prit malgré tout sa lance en main,
de peur que ce géant ne fut un sarrasin,
car le regard de loin peut vous tromper.
Mais Morgante aussitôt qu'il vit le paladin,
lui adressa leur signe accoutumé:
il lança le battant à cent brasses de haut,
et puis le rattrapa dans l'air avec un saut.

159. Et lorsqu'il fut plus près du paladin Roland,
tout aussitôt, il se mit à genoux.
Et Roland démonta et s'avança vers lui,
et lui ouvrit les bras, encore loin,
tant qu'il rend manifeste ainsi son grand amour,
et dit: « Relève-toi, vite, Morgante! »
et il lui mit les bras autour du cou serrés[54]
et mille et mille fois lui donna des baisers.

160. Il ne se lassait pas de fêter son Morgante,
tant que son cou, jamais ne l'abandonne,
lui disant: « Quelle est donc cette heureuse fortune?
Puisque Morgante est ici en personne,
je ne redoute plus écueils ni tempêtes:
tremblent déjà les murs de Bambilone,
j'entends même trembler et le ciel et la terre,
si bien que désormais est terminée la guerre.

161. Je ne ferais avec Alexandre le Grand,
César ou Hannibal ou Marcellus,
traité ou trêve ou paix, même à mon avantage,
depuis que tu es là, ô mon cher frère,
car jamais je n'ai eu un meilleur compagnon:

[53] « *Nave di caviglia* », dit le texte; mais on ne sait pas très bien ce que c'est. Certains prétendent qu'il s'agit d'un bateau à rames: Morgante ressemblerait à un mât de galère.
[54] Ce qui implique que Morgante reste en fait agenouillé.

qu'avec toi je croirais prendre Babel
nouvelle fois, et Troie, et cette Rome antique.
Mais je veux qu'à présent cent choses tu m'indiques.

162. Que fait mon cher Astolph et Arnaud et Ogier,
Engelier de Bayonne, et ce mien Naimes,
et aussi ce très cher et noble Bérenger?
Que fait mon Salamon, que j'aime tant?
Que font Othon, Avole, et Avine et Gautier,
Que font mes chers cousins, que nous laissâmes,
Guichard, Alard, dans la cité de Montauban?
Que fait-il donc ce traditeur de comte Gan?

163. Et quand as-tu quitté l'empereur Charlemagne?
Dis-moi si Gane a regagné Paris,
et s'il s'emploie, comme à l'accoutumée, à faire
qu'il suive ses conseils et son sillage,
afin de réussir le mener sous la masse.
Notre Maugis, a-t-il fait ses magies
ces temps derniers, et dit à quel endroit j'étais
et que grande est ici ma suzeraineté,

164. et comment j'avais pris la Perse et l'Amostant
avec, c'est vrai, grande peine et fatigue?»
Alors se releva et répondit Morgante
que Charlemagne et les preux vont bien tous;
et que Maugis en qualité de nécromant
lui avait dit tout ce qui se passait;
que Gane avait été expédié en exil
car ne le voulait plus Charles dans son concile;

165. et de quelle façon la fille du Soudan,
qu'on appelait la glorïeuse Anthée,
était avec Guichard en dedans Montauban,
et que les gens lui faisaient grand honneur;
et ce que celle-ci avait fait faire à Gan:
et de cela, Roland s'est esclaffé.
Et c'est ainsi qu'au pavillon, ils sont allés
et de nombreux sujets ce jour-là ont parlé.

166. Au pavillon, Renaud, Olivier, Richardet,
tous, ils ont embrassé leur cher Morgante.
Morgante leur donna des nouvelles de France;
puis de Margoutte, ils ont beaucoup parlé,
de comment le pauvret, il était mort de rire,
et qu'avant ils allaient de compagnie,

et il a rapporté toutes ses gentillesses,
et en avait encor des larmes de tendresse.

167. Au pavillon, ont décidé de s'emparer
de la cité, puisque Morgante est là.
Commencèrent alors préparer la bataille ;
et ce qu'ils font, les ennemis le voient :
ceux de la ville, ils se sont mis à renforcer
les murs et faire ainsi qu'il se doit faire.
Et alors commença féroce échauffourée,
et deux heures durant la bagarre a duré.

168. Morgante se rendit à la porte à la fin,
laquelle était toute en fer et très forte.
Chacun des sarrasins avec force jetait
rochers et dards afin le mettre à mort.
Mais le hardi géant s'approcha d'assez près
pour du battant frapper sur cette porte ;
mais il ne put la démolir aucunement,
bien que fut ce battant robuste et résistant.

169. Maintes et maintes fois, il frappe et il martèle ;
mais ayant vu que cela servait peu,
Morgante se pendit après l'un des heurtoirs ;
à toute force, il secouait la porte.
Mais dedans son cerveau résonnaient ces rochers,
qui des remparts pleuvaient dessus son casque :
or de l'un, or de l'autre, il se sentait touché ;
alors recommençait plus fort à secouer.

170. Sur le mur, au-dessus de la porte, il était
si grosse tour que longtemps résista,
mais lorsque le géant des secousses donnait,
nul séisme aussi fort ne s'agita[55],
si qu'il la disloquait et toute l'ébranlait,
et qu'à la fin de partout éclata,
alors qu'on la tenait pour chose inexpugnable ;
et à tous est parue sa puissance admirable.

[55] On entend dans ces vers un écho des secousses que le géant Ephialtes, enchaîné au bord du Cocyte, donne à ses chaînes dans l'Enfer de Dante :
Nul tremblement de terre ne fut assez violent
Qu'il ait pu secouer une tour aussi fort
Qu'Ephialtes ne fut rapide à se secouer. (Enf. XXXI, 106-8).

171. Roland le regardait avec stupéfaction
certaine fois ses forces rassemblant,
au point qu'il aurait fait crouler le Montgibel[56].
Soudain donne à la tour telle secousse
que jamais n'en donna Samson une semblable[57];
et tout le camp accourut voir cela;
et il la fit dégringoler de haut en bas,
que ne s'est entendu jamais si grand fracas;

172. et la poussière en est montée jusqu'aux étoiles.
Morgante se protège avec la porte,
ainsi qu'on le ferait avec targe ou écu,
que les rochers ne lui fassent du mal.
Ceux qui étaient dessus la tour, les pauvres gens,
on les voyait, qui mort et qui blessé,
qui a le bras cassé, et qui le chef ouvert,
et qui par les débris a été recouvert,

173. qui montre un pied à découvert et qui gigote,
qui les jambes en l'air est enterré,
qui est entre un rocher et un autre rocher
coincé, et comme mort est renversé,
qui le sang rend et par les yeux et par le nez,
qui est boiteux, bancal et mutilé:
il les fallait tous voir étendus sous ces ruines,
ces morts qui ressemblaient à de la gélatine.

174. Les gens de la cité qui défendaient les murs,
d'étonnement frappés, s'enfuirent tous,
et tous ils paraissaient comme morts de terreur:
tous nos chrétiens en avant se portèrent.
Chacun disait: «Nature a pu faire cela?»
Ne remua aucun trait de Morgante,
et afin que lui fut commode le chemin,
de son battant il écrasa quelques parpaings;

175. et au comte Roland cria: «Allons dedans!
Suivez-moi donc, n'ayez aucune crainte,
parce que Bambilone est à nous sans obstacle,

[56] L'Etna sous lequel la légende voulait que soit enseveli le géant Encelade, qui secouait le volcan en s'efforçant de se dégager.

[57] Allusion au dernier exploit de Samson. Prisonnier des Philistins et traîné à une fête qui se donne dans le temple de leur dieu Dagon, il secoue si fort les colonnes du temple que celui-ci s'écroule en ensevelissant sous ses débris le héros avec des milliers de fidèles (Juges, XVI, 22-31).

pour déshonneur et honte de Macom.»
Les sarrasins fuyaient, d'épouvante remplis,
à l'arrivée de ce diable maudit:
Roland et tous ses gens dedans la ville entrèrent,
et vers la place tous alors se dirigèrent.

176. Se trouvait à l'entrée un quartier de baraques,
faites, c'est vrai, de bois et de pisé:
nulle de celles-ci n'est demeurée en place
car Morgante les a toutes rasées.
Pense combien il a cassé de calebasses,
avant d'avoir tant de maisons brisées!
de-ci, de-là, abat son battant à la ronde:
et partout où il passe, toutes choses émonde.

177. Les gens de la cité ont tous été d'accord
pour leur livrer sans combat la cité,
pourvu que par Morgante ils ne soient expédiés:
ainsi ont-ils Bambilone livrée;
et se sont épargnés beaucoup de pleurs de deuil,
vu que déjà les brasiers s'allumaient
et que tous ces païens, il s'en fallut de peu
que ne les abattit le battant et le feu.

178. Roland fut au palais conduit et installé
dessus un trône avec beaucoup d'honneur,
et suivant leur coutume, il y fut couronné
de Bambilone et Soudan et Seigneur;
et par lui a été son Vieux très honoré
parce qu'il lui portait un grand amour,
et il l'a désigné Archonte de Syrie;
et quant à lui, il gouvernait la Seigneurie.

179. Un jour qu'ils s'en allaient promener dans la ville,
était monté dessus sa grosse tour,
comme c'est la coutume, un bon talachiman.
Morgante dit: «Regardez c'gros corbac
qui a fermé sa port', quand le mal était fait,
et maintenant vient remercier Macom!
Ne me demandez pas si je rigolerais
si sans user d'un arc[58] je me le descendais.»

[58] Pulci utilise un terme technique: *saeppolo*, qui n'a pas d'équivalent à ma connaissance en français. Il s'agit d'un arc utilisé pour la chasse aux oiseaux et qui lance des balles au lieu de flèches. Nouvel indice de l'amour de Pulci pour tout ce qui touchait à ce type de chasse.

180. Et ayant dit cela, son battant, l'a lancé
et il visa précisément la tête,
et là-haut le corbeau s'entêtait à brailler:
voici que le battant l'a violemment
du côté de l'oreille en plein chef attrapé,
comme voulait Morgante, en plein dedans,
et pendant qu'il braillait, la lui a écrasée
et l'envoya en l'air à plus de cent brassées.

181. Maintenant laissons-les en paix à Bambilone,
et retournons un peu à Montauban,
où il y a Anthée, qui tient en prison Gane[59],
comme j'ai dit dans un chant précédent.
Mais afin de pouvoir mieux ce récit poursuivre,
prions le Ciel nous couvrir de sa main,
et nous vous dirons tout au cours des chants futurs.
Que le fils de Joseph vous garde, le très pur.

[59] Voir XVII, 64-70.

CHANT XX

Invocation (1-2). Ganelon, relâché par Anthée part en Orient à la recherche des paladins, mais tombe entre les mains de géants, qui l'emprisonnent dans le château de leur mère Créonte, une horrible sorcière. Les paladins décident d'aller le sauver et pour arriver plus vite prennent le bateau (3-25).

Une effroyable tempête se déclenche. Sauvés par leur foi et par Morgante, les paladins débarquent à Moinesse. Etrange mort de Morgante (26-57).

A Moinesse, l'empereur de Mezza prépare une expédition pour aller venger son fils en assiégeant Paris. Les paladins refusent d'être embauchés (58-80).

Léopante, un des alliés de l'empereur, se prend de querelle avec Roland qui le tue. Pour le venger, un de ses chevaliers, Aldigier, abat successivement Richardet, Olivier, et finit par tuer le Vieux. Il est à son tour abattu par Renaud qui le blesse gravement. Mais finalement Roland et Renaud reconnaissent en lui un de leur cousins (82-115).

1. Mon âme magnifie le Seigneur Notre Dieu ;
   et en Dieu mon Sauveur se réjouit
   mon esprit pour ce Bien auquel chacun aspire ;
   car Il a reconnu dans mes vertus,
   prédestinées par Lui de toute éternité,
   l'humilité de sa pieuse servante[1].
   Comme Tu fus toujours pleine d'humilité,
   maintenant aide-moi dans ta grande pitié.

2. Mon esprit a été tellement captivé
   par le beau chant d'avant que je me suis
   égaré quelque peu hors la voie primitive[2] ;
   or me repens de la faute commise.
   Je recommence à te louer, Vierge bénie,
   par la grâce de qui j'ai pris la plume
   pour cette belle histoire, et toi tu m'aideras
   et jusques à la fin ne m'abandonneras.

[1] Les vers 1-6 constituent une nouvelle paraphrase du *Magnificat*, qui rectifie la version erronée que Pulci en avait donnée au chant XVIII, 1, 1-2. Cette nouvelle version est elle-même d'une interprétation difficile. On peut placer cette invocation dans la bouche de la Vierge, comme le fait Ramat, qui met entre guillemets les six premiers vers. On peut au contraire la faire prononcer par Pulci lui-même, comme le pense Puccini, qui reconnaît que cela n'est guère conforme à la modestie dont se targue Pulci. Qui n'en est pas à une contradiction près...

[2] Il s'agit de l'épisode de Morgante et Margoutte aux chants XVIII et XIX.

3. Gane un jour a écrit à Maugis pour qu'il prie
Anthée de bien vouloir le libérer;
car il sait qu'il ne peut retourner à Paris,
puisqu'il avait été banni par Charles;
que Renaud est parti mener un dur combat[3],
qu'un grand amour le fait aller l'aider,
que quand bien même il y devrait laisser la peau,
il en rapportera nouvelles favorables.

4. Baron Maugis, quand il eut lu cette missive,
la déchira d'abord, et s'en moqua;
puis le peina qu'il reste en prison si longtemps,
et à la fin un jour il a prié
Anthée de bien vouloir libérer Ganelon;
et par amour, Anthée y consentit.
Et ainsi Ganelon de prison fut tiré
et vers la Paganie vite s'en est allé.

5. Il s'en va traversant grand nombre de pays,
et de Roland il cherche à s'informer.
Roland et ses amis étaient tous occupés
à rendre honneur au corps de Spinellon[4],
et ils l'ont renvoyé en de riches atours
dans sa patrie, et l'ont fait embaumer,
et l'ont fait ramener par quatre chevaux blancs
chez Olive sa sœur, où celle-ci l'attend[5].

6. Et pour le roi Constance, il fit pareillement,
parce qu'il se souvient de ses bienfaits,
et il a honoré grandement tous ses gens
et donné des emplois à qui en veut.
Et pendant ce temps-là ce traditeur méchant,
le géniteur de tous les maléfices,
partout en Paganie s'en allait furetant;
mais il n'avait pas pu encor trouver Roland.

7. Gane marche en pleurant sur ses mésaventures
pendant des mois par des pays lointains.
Entré un certain jour en un vallon obscur
il y trouva quelques pasteurs païens;

[3] Avec le Vieux de la Montagne; voir XVII, 6.
[4] Il a été tué par Salicorne lors de la grande bataille sous les murs de Babylone, au chant XVIII, 75, en même temps que le roi Constance.
[5] La fille du roi Constance, qu'au chant XVI Roland a sauvé de méchants géants; c'est par l'Orlando que nous apprenons que Spinellon était son frère.

ceux-ci se lamentaient sur tout ce qu'ils endurent,
car ils étaient traités comme des chiens,
et de force spoliés par un riche pasteur
qui s'était de ces gens fait presque le seigneur.

8. Ganelon demanda qui était ce pasteur;
ils lui ont dit: « Un qui s'est enrichi
et se montre souvent très mauvais camarade:
il a trahi autrefois un chrétien
et lui prit son cheval cependant qu'il dormait,
puis le vendit; de quoi il fait son fier,
parce qu'il en obtint du maître justicier
tellement que toujours il pourra s'en payer.

9. Et ce cheval était à un certain Renaud,
un paladin de France, un du roi Charles;
et il l'a invité à manger, ce ribaud,
et n'eut pas honte après de le voler;
maintenant son argent l'a rendu tout faraud;
on s'rait tout prêt à l'payer aussi cher,
afin d'le pendre après. » Ganelon écoutait,
puis demanda où ce pasteur, il habitait.

10. Et ils lui ont montré où se trouvait cet homme.
Gane disait: « Viendrez-vous avec moi?
Ne pourrait-on trouver pour son cou une corde?
Je veux le pendre et vous allez m'aider. »
Un des pasteurs lui répondit tout aussitôt:
« Utilisons la corde du filet[6]. »
Et puis finalement ils vont chez le pasteur.
Ganelon le menace et nomme traditeur.

11. Le pasteur dit: « Jamais j'ne fus un traditeur.
Serais-je donc Ganelon de Mayence?
Qu'est c'que j't'ai fait? Qu'est c'que tu vas chercher?
Trahir, c'est pas dans ma famille usance. »
Ganelon répondit: « Tu vas l'savoir,
puisque tu parl' avec tant d'arrogance:
tu es celui qui a volé le destrier;
cela, je vais très cher te le faire payer:

12. tu l'as vendu au maître justicier. »
Le pasteur dit: « Ça, ça ne peut s'nier;
encor poulain, j'ai élevé ce destrier. »

[6] Il s'agit d'un filet d'oiseleur.

Du mieux qu'il peut, il produit ses raisons.
Ganelon à la fin l'a fait appréhender
par deux pasteurs, et lui passe la corde
et tout en haut d'un chêne-liège il l'a pendu,
et il le laissa là par le cou suspendu.

13. Et il donna de l'éperon à Fouféllon,
et il reprit la route principale.
Il rencontra certains géants dans un vallon,
qui ont voulu lui prendre son épée.
Ganelon s'écarta. Dit un des compagnons:
« Nous voudrions savoir où tu te rends,
et si tu es un sarrasin ou un chrétien. »
Tant est que Ganelon leur a donné son nom.

14. Et l'un de ces géants lui répondit alors:
« Tu es toujours la fleur des traditeurs;
tu as déjà fait tant d'abominables choses
qu'est bonne action te punir de tes fautes. »
Ganelon sans tarder met sa lance en arrêt,
et de son ire il tire son courage;
le premier des géants que Gane a pu toucher
tout de son long sur terre il l'a fait se coucher.

15. Les autres sur son dos avec leur masse tombent;
de son épée Gane d'eux se défend,
et il coupe le nez de l'un au ras de l'os.
Mais par derrière un autre alors le prend,
et l'a finalement arraché de sa selle,
tant que par force à eux Gane se rend;
et en vitesse en leur palais ils l'ont porté,
afin à l'aise à leur façon le tourmenter;

16. et tous disaient: « Vas-y, dis-nous la vérité,
Renaud ici t'envoie nous espionner;
mais le plan de Renaud, nous l'avons fait rater.
Ores voulons savoir où il se trouve;
en effet en passant par ce même sentier,
il a surpris en traître un de nos frères
et lui donna la mort de barbare façon,
mais c'est toi qui paieras pour cette trahison. »

17. Ganelon qui était astucieux et méchant,
a dit: « Je suis son plus grand ennemi,
et il y a longtemps que je ne l'ai pas vu:
c'est lui qui m'a brouillé avecques Charles;

moi, je le persécute autant que Paul, le Christ,
car nous nous haïssons depuis longtemps.
Je regrette beaucoup que Renaud t'ait fait tort
et plus encor d'avoir ton frère mis à mort;

18. mais tout ce que l'on fait afin sauver sa vie
est permis et il faut bien le comprendre:
lorsque je m'aperçus qu'on me coupait la route,
j'ai fait ça seulement pour me défendre.»
et il leur a si bien exposé son affaire
qu'il les a fait changer de sentiment;
et ils ont décidé de mener celui-ci
jusques à un château où se trouvait leur mère.

19. La mère des géants, on l'appelait Créonte;
et Ganelon est mené devant elle,
et ce qui s'est passé, chacun le lui raconte
et comment il avait tué son fils.
Et pendant qu'on discute au sujet de tout ça,
voilà qu'arrive un pasteur par hasard,
celui qui a fourni cette corde si vite,
et il a reconnu qui était devant lui.

20. Quand il a eu compris de quoi il retournait,
que l'on voulait mettre Gane en prison,
et sachant que Roland était à Bambilone,
il s'approcha autant qu'il put de lui,
et il lui dit: «Je veux, moi, te sauver la vie:
tu sais, Roland se trouve à Bambilone;
je vais le prendre et reviendrai vite avec lui:
c'est moi qui t'ai aidé à pendre ce sal' type.»

21. Ganelon fit semblant ne l'avoir entendu:
d'où nul ne remarqua qu'il eut parlé;
et Gane fut mené vite fait en prison,
pour ce qu'encore hésitait cette femme
entre le tuer ou bien le garder prisonnier.
Ce pasteur court et de nuit et de jour,
tant qu'il arrive à Bambilone auprès Roland,
et de son Ganelon lui va tout racontant;

22. et il dit à Renaud: «C'est un devoir pour toi,
à mon avis, de chercher à l'aider,
parce que grâce à moi est tombé dans ses mains
celui qui t'a volé ton destrier;
et par amour pour toi, je l'ai moi-même aidé,

et me trouvais avec lui pour le pendre ;
et de tous ces géants, il en a tué un :
ce sont aussi tes ennemis, on le sait bien.

23. Pour beaucoup de raisons demande la justice
que vous ne laissiez pas mourir cet homme ;
car il est, semble-t-il, chevalier très fameux
et a montré avoir grande vaillance. »
Ce pasteur a donc bien exposé son affaire,
bien qu'habitué à s'occuper des bêtes
et rester avec porcs et taureaux en pâtures,
car ne se peut ôter ce que donne Nature.

24. Et son discours a beaucoup plu à nos barons,
et lui ont fait chaud accueil et festins,
et ils lui ont donné cheval et autres dons,
et mieux que tout un vêtement superbe ;
et lui ont ordonné de retourner chez lui[7],
dire qu'arrivera vite leur troupe,
et de réconforter Ganelon de leur part,
que vite il sera libre et heureux et gaillard.

25. Et après discussion, ceux-ci ont décidé
que malgré tout, il fallait aider Gane ;
et toute la cité, ils l'ont organisée,
en désignant qui devrait gouverner ;
puis sont montés en un instant sur leurs chevaux,
et ont choisi de passer par la mer,
et vers la côte ensemble ils se sont dirigés ;
et le géant Morgante à leur côté trottait.

26. Et ils portaient un lion dessiné sur champ sable,
sur l'étendard et toutes leurs cuirasses :
cela avait été une idée de Renaud,
afin se mettre à la mode du coin[8].
Ils ont fini par arriver dans un port inconnu :
depuis un mois, un bateau[9] s'y trouvait ;

[7] Le mot employé par Pulci, *stazzoni*, signifie à la fois la maison, le foyer... et le parc où on met le bétail pour la nuit (voir XVI, 82,7). J'ai choisi ici la première acception, mais la seconde peut se justifier.

[8] Ce sont en effet les armes de l'empereur de Mezza.

[9] La suite du récit montre que le bateau de Sirocco et du Grec est une caravelle, navire à trois mâts et voiles latines. Dans ce passage, Pulci a joué avec le vocabulaire technique de la marine : voir F. Ageno, *Ancora sui termini marinareschi nel Morgante*, in *Lingua nostra*, XIV, 1953, p. 69-72. Le traducteur s'est inspiré des chapitres XVIII-XXII du *Quart Livre* de Rabelais pour la traduction de ces termes, dont beaucoup ont disparu du vocabulaire actuel.

ne voulait son nocher, un homme compétent,
s'en aller, attendant que se lève un bon vent.

27. L'un des deux commandants, s'appelait Sirocco[10],
l'autre, le Grec[11], homme bien élevé:
celui-ci était doux au point d'en être sot,
et le premier, méchant, tête de bois.
Baron Renaud à ce méchant n'a dit qu'un mot:
«Embarque-nous, fais ton prix, lève l'ancre.»
Mais il disait: «Le mauvais temps ne le consent.»
et refusait d'appareiller absolument.

28. Et puis voulait qu'on lui donnât «*salvum me fac*[12]»
jusques au dernier sou, avant qu'ils montent.
Morgante à celui-ci a dit du tac-au-tac:
«Homme et bateau, je vais tout mettre à sac.»
Sirocco n'en fut pas le moins du monde ému;
mais le béni-oui-oui[13], un Dumollet[14],
a dit à Sirocco: «Les emmener, c'est bien,
car je le sais, ces chevaliers sont gens de bien.»

29. Morgante a quasiment renversé le bateau,
quand il posa le pied sur le bordage,
tant il était pesant, lourd et démesuré.
Sirocco dit: «Tu es tellement grand
que ne pourraient te soutenir dix madriers.»
Morgante dit: «Attends donc le repas:
que diras-tu quand tu m'verras à ma pitance?
Il faudra qu'il y ait biscuits à suffisance.»

30. À l'heure où le soleil dans l'océan se cache,
Sirocco estima le vent propice;
et le navire a pu enfin lever les voiles;
cependant c'est le Grec qui fait la route.
La lune étincelait ainsi qu'une chandelle:
on ne voyait un flocon de nuage:

[10] Le vent du nord-est, froid et brutal.
[11] Le vent du sud-est, doux et chaud.
[12] Expression du langage juridique: «donnez-moi des garanties». Sirocco exige d'être payé comptant, ce qui est évidemment la meilleure des garanties.
[13] Lit. *Il buono e il bel*, expr. prov.
[14] Lit. *Pagol Benino*, personnage du folklore florentin qui symbolise une sottise débonnaire. On aurait pu aussi appeler à comparaître dans ce rôle Cadet Roussel:
Ah! ah, ah oui vraiment
Cadet Roussel est bon enfant.

cette nuit ils font voile avec un grand plaisir,
car ils ne savent pas, malheureux, l'avenir.

31. Le lendemain matin, le vent, ce traditeur,
prend tout à coup le bateau par la proue:
ils ont en toute hâte halé sur les écoutes[15]
et tiré des bordées une heure ou deux.
Le vent s'accroît et prend renouvelée vigueur,
la mer commence à montrer sa fureur:
commencent se montrer ouragans et éclairs,
et semblent se gâter et le ciel et les airs;

32. et l'océan se gonfle et les vagues se lèvent,
et se heurtent souvent l'une dans l'autre,
à tel point que les eaux recouvrent le tillac;
or sautent sur la proue, or sur la poupe:
ce navire est bien vieux, l'eau le secoue sans trêve,
tant que commence à en sortir l'étoupe;
les hurlements, la mer, le monde entier résonnent.
Morgante écope l'eau et les pompes actionne.

33. Les marins d'un côté puis de l'autre se jettent,
car ce n'est le moment d'être immobile.
Pendant que le navire est ainsi ballotté,
les chrétiens suppliaient bien fort Saint-Elme[16],
en priant tous que leur prière ait bon accueil[17],
et soient pour eux rempart à la tempête;
mais ni diable ni saint ne leur prête attention;
C'est alors que l'antenne avec le mât[18] se rompt.

34. Sirocco vocifère: «À l'aide, mon Macom!»
et il y met l'antenne de réserve
et il hisse un trihou[19] à mi-hauteur du mât,
et du mât de misaine[20], il fait l'antenne.
Alors un coup de mer emporte le timon,

[15] Le câble qui permet d'orienter la voile pour lui faire prendre le vent.
[16] Saint Elme est le protecteur des marins. On appelait feux de Saint-Elme les flammes qui s'allument sous l'effet d'un phénomène électrique à la pointe des mâts et qui, disait-on, annonçaient la fin des tempêtes.
[17] *...Je t'en prie / et prie encor; que ma prière en vaille mille* (*Enf.* XXVI, 65-66); Voir également: *Purg.* VI, 26; *Par.* XXXIII, 29-30.
[18] Il s'agit du grand mât au milieu du navire.
[19] Le trihou (en italien: *cocchina*) est une petite voile carrée, utilisée comme voile de secours.
[20] Le mât de misaine est le mât qui s'avance sur la proue.

et frappe au sein l'homme qui tient la barre,
si bien que ce dernier abandonna le bord,
et qu'une déferlante a emporté son corps.

35. Mais ils n'ont réussi maintenir le trihou,
parce qu'une autre lame emporte tout,
et fait boire la tasse à la voile de poupe,
bien qu'elle fut à moitié amenée.
Ils mirent à la poupe aussitôt deux flotteurs[21],
mais la mer toujours plus balaie le pont.
On n'obéissait plus aux sifflets du nocher,
comme il advient toujours dans l'extrême danger.

36. Était chose horrifiante à regarder la mer:
tant s'élevait que souvent semblait mont
qui se serait voulu égaler aux nuages;
on voyait le bateau se redresser,
et ensuite plonger sa proue dessous les eaux;
parfois si fort le secouait une vague
que l'on pouvait ouïr la coque s'entrouvrir;
à cause de l'effort, il grince et il soupire:

37. et le bateau geignait comme fait un infirme;
la mer rugit, et l'on voit des dauphins,
dont certains par moments sortaient de l'eau le dos[22],
et la prairie est remplie de moutons.
Morgante écopait l'eau sans cesse avec la pompe,
ne l'apeurait ni éclair ni tonnerre,
et il ne veut en rien à la mer obéir,
qu'il ne croit pas le ciel capable de lui nuire.

38. Roland dessus le pont s'était agenouillé;
pleuraient Renaud et Olivier tout fort;
le Vieux et Richardet en avaient fait le vœu:
s'ils pouvaient fuir un si douloureux sort,
tous les deux s'en iraient de suite au Saint-Sépulcre;
et regardaient avec crainte la mort;
mais ne servaient à rien ni prières ni vœux,
car l'océan battait la nef à qui mieux mieux.

39. Sirocco entendit qu'ils disaient: «Sainte Vierge»,
à un moment, en se joignant les mains,
et a tenu au Grec de fort méchants propos,

[21] Généralement des fagots de branchages, utilisés pour retarder la marche du navire.
[22] C'est un signe de grand péril: voir XIV, 64, 6-8.

disant: «Ainsi, ces gens sont des chrétiens!
Aussi ne s'en ira cette tempête-là
tant que seront sur notre pont ces chiens:
nous montre Macomet ces grandes turbulences
afin nous démontrer quelle est notre ignorance. »

40. Ne me demande pas si le baron Renaud
s'est pris la mouche en entendant cela;
le saisit en disant: «Attends donc, nous verrons
qui peut le plus, du Christ ou d'Apollin
ou encor de Macom, espèce de vaurien!
Tu dois savoir nager comme un dauphin:
ou bien tu sors tout seul de cette embarcation
ou je te jetterai dans la mer aux poissons.»

41. Et Sirocco a dit: «Je suis sur mon bateau.»
Dit Morgante à Renaud: «Qu'attends-tu donc?
Celui-là, il convient lui ôter sa folie:
si toi tu ne le fais, moi, je le jette.»
Renaud, lui est monté comme un agacement;
il lui donna sur le chef deux nasardes
et l'a fait dans la mer d'un seul coup s'abîmer;
et la tempête a commencé à se calmer.

42. Il n'y eut ni marin ni homme qui osât
même tourner la tête vers Renaud;
et la mer a semblé de terreur obéir,
car d'un seul coup arriva la bonace.
Vint Morgante à la proue à la place du mât[23]
et employa ses bras comme une antenne,
et il y attacha la voile de bonnette[24],
et il était si fort qu'il la tenait ouverte.

43. Le Grec en a bien ri, quand il a vu cela,
et aussitôt est allé à la proue
pour remettre de l'ordre au peu qui y restait;
et dit: «Ici, pas besoin d'autre antenne;
mais ne te convient pas peut-être ce métier?»
Roland ne pouvait plus tenir son rire
et dit: «Prenne qui veut gréements de réserve:
nous, nous avons l'antenne et le mât de misaine.

[23] Le mât de misaine, mis à la place de l'antenne, a été emporté à son tour par la tempête.
[24] Voile additionnelle que l'on ajoute par beau temps au bout de la voile latine pour prendre plus de vent.

44. Où Morgante se trouve, on ne peut pas mourir[25].»
Morgante a si longtemps porté la voile
(et le vent est très bon, car il voulait aider)
qu'il a enfin pu mener le bateau
jusqu'au point où commence à se montrer le port;
parfois, c'est vrai, il dut se reposer.
Et il les a menés tous en sécurité,
qu'il faisait fraîche brise et mer peu agitée.

45. Mais la Fortune, à qui tout bonheur est odieux,
a fait, pendant que Morgante amenait
à bon port le vaisseau et tout son chargement,
subitement surgir une baleine;
et dessus le navire elle fonce en fureur
et de son dos se met le soulever;
et aurait réussi à le faire couler
si Morgante n'avait celle-ci trucidée.

46. Il y avait des gens qui lui tiraient des bombes,
mais n'arrivaient à se défendre d'elle.
Le Grec s'est écrié: «Le bateau va couler,
et je crains fort qu'il n'y ait de remède.»
Et à nouveau le monstre à la charge revient,
au point que plus ne savaient quoi y faire,
car elle soulevait tout en haut le bateau;
mais sur le dos Morgante heureusement lui saute;

47. et parce qu'il était vraiment très près du port,
le géant dit: «Puisque j'ai amené
le bateau jusqu'ici, fut-ce au prix de la mort,
je n'entends pas qu'on le brise à la fin.»
Alors baron Renaud son battant lui apporte;
Morgante a trotté le long de son dos
et avec son battant la caboche lui pile,
et à chacun des coups il mettait dans le mille;

48. et tant et tant dessus son chef il a frappé,
qu'il le lui brise et réduit en morceaux;
après cela le monstre a lâché le navire;
et ahana comme un barbeau battu[26],

[25] Roland retourne à Morgante le compliment qu'il s'était fait à lui-même quand il était venu au secours du géant en péril lors de la bataille contre Manfred, au chant VII, 55, 8.
[26] On péchait ce poisson en tapant sur les pierres sous lesquelles il se cache, ce qui l'étourdissait et le faisait remonter à la surface, le ventre en l'air.

et mort se retourna après quelques secousses.
Parce que l'eau ne le recouvrait pas,
Morgante décida qu'il avait avantage
à descendre dans l'eau pour se rendre au rivage.

49. Le Grec a jeté l'ancre, mis à l'eau la chaloupe.
Et Roland le paya royalement,
tellement que le Grec n'a pas eu à s'en plaindre;
et à son port, il revint prestement
sous peu de jours, ayant chargé d'un fret nouveau
le bateau. Entre temps le grand Morgante
s'est petit à petit au rivage porté,
si bien que les poissons ont cessé l'escorter.

50. Mais il ne pouvait pas fuir son destin fatal:
s'était déchaussé pour tuer la baleine;
il y avait près du rivage un petit crabe;
au talon le mord; Morgante le sort:
il voit que ce n'était qu'un crabe de la mer;
ne s'en soucie, bien que la douleur croisse;
et avecques Roland il s'est mis à en rire,
en lui disant: «Un crabe aurait voulu m'occire:

51. peut-être voulait-il venger cette baleine [27],
toujours est-il qu'il m'a fait grosse peur.»
Regarde où la Fortune a conduit le géant!
Sans s'en soucier, plusieurs fois il se baigne;
et chaque jour qui passe augmentait sa souffrance,
car se durcit le tendon du mollet;
et tant de peine et de douleur s'y établit
que ce crabe a fini par lui ôter la vie.

52. Et c'est ainsi qu'est mort ce si puissant géant;
et à Roland ça a fait tant de peine
qu'il ne faisait plus rien que de pleurer Morgante,
et il disait à Renaud: «Tu l'as vu,
cet homme qui as fait jadis trembler l'Orient?
Aurais-tu cependant jamais pensé
que serait si étrange et si brusque sa mort?
Renaud dit: «Quant à moi, je n'y crois pas encor.

[27] Voir XIX, 7, 2. Dans ce passage, comme pour la mort de Margoutte, on voit un proverbe se prendre au sérieux, se transformer en action.

53. Je me souviens de lui, étant à Montauban,
le jour où fut vaincu Hermenillon[28],
qu'il a fait, le battant à la main, des exploits
qui paraissaient vraiment inconcevables.
De Manfred, tu le sais, encore nous rions,
quand il alla pour reprendre Dodone,
et qu'il l'a emballé avecques Manfredon
comme un gâteau de foie, dedans le pavillon[29].

54. Et le jour où il a défendu Méridienne
je vis autour de lui tant de gens morts
que ce n'était pas chose, à mon avis, humaine[30].
Et dis-moi donc, la porte, à Bambilone,
as-tu jamais vu faire exploits plus étonnants[31] ?
Aurais-tu cru que sa vie soit si courte ?
Morgante m'évoqua ce jour-là Jupiter
quand les géants jadis leurs forces éprouvèrent[32] ;

55. et me suis dit : « Vraiment, s'il avait été là,
toi, Jupiter, tu serais en Egypte
encore avec Bacchus sous un masque de bêtes[33],
car il t'aurait sûrement déconfit ! »
Mais ne le retiendra pour chose véridique
qui le verra écrit dans l'avenir ;
puisque moi qui l'ai vu, je le crois avec peine,
qu'il ait fait cet exploit ou tué la baleine.

56. Oh ! que maudite soit une telle infortune !
Oh ! notre vie précaire et fallacieuse ! »
C'est ainsi qu'ils pleuraient cette triste aventure.
Mais c'est Roland qui en souffrit le plus ;
et il fit ce qu'il faut pour qu'il ait sépulture,
pensant qu'au ciel sera en paix son âme ;

[28] Voir X, 45 etc.
[29] Voir VII, 22.
[30] Renaud fait à nouveau allusion aux exploits reportés en X, 45 sqq.
[31] Voir XIX, 158 etc.
[32] « *Ce superbe voulut mettre à l'épreuve*
sa force avec le très-haut Jupiter,
dit mon guide, et c'est sa récompense :
Ephialte, c'est son nom, fit grands exploits,
quand les géants effrayèrent les dieux. » (Enf. XXXI, 91-95).
[33] Ovide (*Mét.* V, 318.) fait raconter par une des Piérides que les dieux, effrayés par le géant Typhée, s'enfuirent en Égypte et se dissimulèrent à ses yeux en se transformant en animaux. Jupiter ultérieurement se débarrassa de Typhée en le frappant de la foudre. Ce qu'il n'aurait pas réussi à faire s'il avait eu affaire à Morgante.

et il voulut qu'à Bambilone on l'envoyât,
mais que soit tout d'abord embaumé son cadavre.

57. Il s'entendit si bien avecques l'hôtelier,
où plusieurs jours ils s'étaient reposés,
que ce dernier a pu leur obtenir des baumes;
on embauma ses membres en entier;
et on lui fit tenir la dépouille cachée,
et il reçut cent ducats du pays;
si bien qu'en lieu et temps voulu on l'envoya
à Bambilone, et qu'en ce lieu on l'honora.

58. On l'appelait Monac, ce port où quelques jours
est demeuré Roland avec les siens;
l'hôte dit: «Pour venger quelqu'un qu'on a tué,
tu vois qu'ici on lève grandes flottes;
et c'est la vérité qu'on lui a porté tort;
mais la vengeance arrivera, je crois.
L'empereur de Mezza de ce lieu est seigneur;
pour l'amour de ce mort il mit son peuple en deuil.

59. Un de ses fils, lequel avait pour nom Mariotte[34],
était aller porter aide au Soudan;
et quand Mariotte est arrivé à Bambilone,
un grand païen, Spinellon, le tua.
Et il se fit pour lui grandes lamentations.
C'est vrai que le seigneur de Montauban
y était, et Roland, d'autres de même engeance,
et c'est sur ces gens-là qu'ils vont chercher vengeance.»

60. Pendant que l'hôtelier avec eux bavardait,
survint celui qui rassemblait la flotte:
Chien de Chattière[35], un beau jeunot, qu'il s'appelait;
il demanda qui étaient ces gens-là.
Roland a dit à Chien, qui le lui demandait,
qu'ils étaient des persans, gens sans espoir,
qu'ils ne se connaissaient compagnons ou amis,
mais aller recherchant aventure et profit.

61. Chien leur a demandé: «Combien d'sous voulez-vous?
Renaud lui dit: «La paie de cent barons,

[34] Voir XVIII, 41, 2.

[35] Ce n'est pas une surtraduction. Pulci lui-même nous y invite: dans l'*Orlando*, ce monsieur s'appelle *Gan di Gattaia*, que Pulci a transformé en *Can*... Quant à *Gattaia*, c'est la chattière, le lieu étroit et malsain, ou la chataire, l'herbe à chat, *Nepeta cataria*.

pour chacun d'entre nous, si cela vous convient.»
Chien répondit: «La paie de cent fripons!
Par Dieu l'argent que vous me demandez,
pour vous qui me semblez cinq greluchons,
ce serait encor trop pour Renaud et le comte,
qui sont tous deux la fleur de la fleur des Clermont!»

62. Baron Renaud lui dit: «Recrute qui tu veux.»
Et retourna parler avec l'hôtesse,
car elle était jolie et elle lui plaisait
et avec lui elle causait beaucoup;
et il fit déployer un de ses étendards,
où on voyait le lion dont j'ai parlé.
Et ce lion a été aperçu en effet
et vite à l'empereur cela fut rapporté:

63. «Dans la maison d'un hôte appelé Clarillon,
sont arrivés cinq chevaliers errants,
qui portent comme enseigne un lion semblable au tien,
et nous ne savons pas s'ils sont païens.»
L'empereur ordonna à quelques serviteurs:
«Amenez-les prisonniers tous ici;
et qui refusera d'être fait prisonnier,
c'est de force qu'ici vous le ramènerez.»

64. Ont débarqué chez l'hôtelier ces sarrasins
et ils croyaient attacher cinq chevreaux,
ou bien les attraper comme autant de brebis,
sans être armés, avec des pointes de lacets:
un de ceux-ci voulut prendre aux cheveux Renaud,
et croit qu'il va accepter la capuche[36];
baron Renaud a détendu un de ses bras:
d'un coup de poing, mort, à ses pieds, il se l'abat.

65. L'autre homme, qui tenait une baguette en main,
en a donné sur la tête à Renaud,
en lui disant: «Que fais-tu donc, méchant vilain?
Ainsi tu ne crois pas, stupide fou,
qu'il convient d'obéir à l'empereur païen?»
Vite vers lui Renaud s'est retourné,
et de telle façon le serre par le cou
qu'il se l'ait étranglé sans qu'il ait pu dire ouf.

[36] Comme le fait le faucon dressé.

66. Il s'en est trouvé un pour poser les mains sur
comte Roland; Roland le regarda
un peu, et puis se détacha d'une secousse,
et lui donna un soufflet au visage
qui lui a emporté la chair jusques à l'os,
et il va voir si la salle est pavée.
Cependant Richardet qui a tout remarqué,
et le comte Olivier ont sorti leur épée;

67. Et le Vieux s'acharnait avec son fouet de guerre,
et ne brisait leurs os, les émiettait.
Finalement Roland a pris sa Durandal:
qui reste là, il s'en mordra les doigts.
Ils les jetait à bas, morts les uns sur les autres;
heureux celui qui tournait les talons!
Car ils se les taillaient en tranches comme raves,
tant que ne tiennent plus les morts dans cette salle.

68. À l'empereur on raconta tout ce beau jeu:
il part de suite en forte compagnie.
S'en était retourné Renaud auprès du feu;
Roland s'appuie à la porte d'entrée,
et parce que Renaud avait été un peu
blessé, il paraissait très tourmenté,
car ne sont habitués qu'on leur touchât le nez,
et l'histoire le fait menacer et grogner.

69. Et voici le seigneur, avec toute sa suite:
baron Roland de la porte ne bouge.
Tout aussitôt un des païens a murmuré:
« Tu vois, c'est lui qui a tué tes gens. »
Roland vers le païen a détourné son oeil
avec un effrayant regard de biais,
si bien que l'empereur en a eu grande peur,
car il lui apparut homme surnaturel;

70. et celui-ci a modifié son opinion,
car de Roland le regard est terrible,
si qu'il est un auteur pour dire et soutenir
qu'à dire vrai il était un peu bigle;
et il l'a salué et lui a dit: « Baron,
quelle vaine pensée, ou quel projet,
t'a fait venir ici afin tuer mes gens
et n'obéir à qui en a gouvernement?

71. Si tu es un persan, ainsi que tu l'as dit,
tu dois venir pour quelque trahison;
ou vraisemblablement tu es quelque chrétien,
et peut-être déjà en ai-je un signe:
tu pouvais venir prendre à pleine main de l'or
en me servant, et cela m'aurait plu.
Mais si tu es venu pour faire trahison,
sache bien qu'à la fin tu paieras l'addition.

72. Ce que tu nous as fait, j'en souffre énormément:
et punirai peut-être cette erreur
que tu fis en donnant la mort à ce païen.»
Roland lui répondit: «Fameux seigneur,
tous à ta cour nous nous serions rendus
pour t'apporter nos devoirs et honneurs,
et rendre notre hommage à ta Magnificence,
si toi tu avais eu quelque peu de patience.

73. Mais tu nous envoyas prendre dans cette auberge
comme voleurs qui ont sur eux leur vol,
sans nous laisser même deux jours pour reposer,
car nous venons d'aborder dans ton port.
Pour sûr si Macomet nous avait fait cela,
nous l'aurions tué en mordant et frappant,
plutôt que de venir ainsi que des voleurs
à ta cour entourés de tes vingt malfaiteurs.

74. Que nous soyons persans, tiens-le pour assuré:
nous voyageons pour chercher l'aventure,
et ne savons si elle est plus en lieu désert
qu'en un jardin, ou dans votre cité;
et nous avons déjà subi de grands malheurs;
nous suivons la voie que le ciel nous montre,
et ne faisons de trahisons contre personne.
Et maintenant je laisse en juger ta Couronne.»

75. À l'empereur a plu baron Roland autant
que fit jamais homme parlant en sage;
il dit: «Je crois que j'ai un peu exagéré.
Mais si vous courez après la fortune,
moi je recherche deuils, angoisses et chagrins
et plus n'espère être heureux désormais:
car j'ai perdu ce qui faisait mon réconfort
à partir du moment où le mien fils est mort.

76. Et bien que tout le monde en cet endroit arrive,
comme tu vois, pour aider ma vengeance,
car le peuple déjà s'est rassemblé ici,
et tant de nefs sont en train de s'armer,
je ne retrouverai pourtant qui j'ai perdu
malgré tous mes trésors et tous mes gens,
et je m'habillerai toujours comme tu vois,
en deuil et noir, et plus jamais n'aurai de joie,

77. à moins que je ne puisse avoir le grand bonheur
d'arracher son cœur au comte Roland:
je lui ferai subir de si grandes tortures
qu'il servira d'exemple à tout pécheur,
si du moins Macomet m'en donne l'occasion;
car on m'a dit que ce vil traditeur
se trouve à Bambilone en grand triomphe et fête;
et en habits de deuil, moi je pleure sans cesse.

78. Maintenant laissons ça; si tu veux à ma cour
venir avec la tienne compagnie
et rester avec moi jusqu'à ce que tu partes,
je te ferai, par Macom, bon accueil;
et ce que j'ai sera à toi sans discussion:
ici se fait peut-être ta fortune.»
Pour ce qu'il lui a dit, Roland l'a remercié
et retourna près de Renaud et Richardet.

79. Une enfant que leur hôte avecques lui avait,
soignait Renaud; et parce qu'elle était
vraiment jolie, Renaud lui racontait
qu'il l'a voulait prendre pour épousée.
De jour en jour la flotte et l'armée s'accroissaient:
était venu avec ses gens féroces
tous vêtus de soie floche[37] invulnérable et grosse,
certain roi du Maroc ressemblant à Minos[38];

80. Et aussi de Cavaire un farouche Amostant,
qui avaient grande armée, grande canaille,
et il était nommé par ses gens Léopant;
et tous ses cavaliers, pour la bataille,
étaient encuirassés d'ivoire d'éléphant,
plus résistant que plaques ou que mailles;

[37] Pour l'utilité de la soie floche, voir XVIII, 67, 6.
[38] Pour Minos, voir la note à II, 38, 7.

et il portait un lion rampant et plein de gloire,
comme Renaud, se détachant sur un champ noir.

81. Et le hasard voulut qu'il passa par la rue
de Clarillon, où demeurait Roland;
et, semble-t-il, le précédaient des gens sonnant
d'un instrument, selon qu'ils ont coutume:
et il a remarqué l'étendard de Renaud,
et demanda à qui il pouvait être;
et sur un char tiré par quatre destriers
plus noirs que des corbeaux, il se faisait traîner;

82. et il dit: «Clarillon, dis-moi qui est celui
qui peut ainsi porter mon étendard.»
Roland lui répondit: «Si c'est vraiment le tien,
je te le rendrai, si tu es gaillard.»
Le païen dit: «Tu dis paroles de manant.
Faire attention à ce genre de choses,
sache que c'est cela, les courtoises manières,
et que chacun ne doit porter que sa bannière.

83. Et je voudrais savoir où tu as pu trouver
cet étendard; et si tu l'as gagné,
tu peux bien le porter, parce que c'est la règle;
mais tu parais homme à l'avoir volé
plutôt que de l'avoir gagné en combattant.»
Roland lui dit: «Je l'ai conquis en Perse.
mais je voudrais répondre à ton autre propos:
je ne suis un voleur, tu mens effrontément.»

84. Répondit Léopant: «Et moi je te réponds:
que tu n'es qu'un truand, que je ne mens,
que je suis amostant, célèbre et respectable,
et plus gaillard cent fois que tu ne l'es;
et Macom ne ferait, pas plus que nul au monde
que tu puisses au vent déployer mon drapeau:
tu devras, je le veux, le gagner de ta lance,
même si tu étais un paladin de France.»

85. Roland n'aurait pas craint ni ciel ni Jupiter
quand il était entraîné par la rage;
il lui dit: «C'est plus vrai que ne l'est l'Évangile
que sur le char vont les fous comme toi[39].

[39] Cette façon de traiter les fous a déjà été citée (VIII, 74, 4); elle prend plus de saveur du fait que Léopante est effectivement sur un char.

Je veux que qui me mord il y laisse des plumes,
et après ça, je lui clouerai le bec.
Descends donc de ton char, monte dans les arçons,
et nous verrons qui de nous deux aura le lion. »

86. En grande rage est descendu le sarrasin ;
vite il monta dessus un grand cheval.
Baron Roland a fait seller son Velliantin,
et n'est resté à le tenir au mors,
mais en selle sauta du sol le paladin,
tant que chacun accourait pour le voir,
et Léopante en est resté tout étonné ;
et ils ont tous les deux mis leur lance en arrêt.

87. Richardet et Renaud, le Vieux et Olivier
se sont rangés autour avec leurs armes ;
les yeux de tous les gens fixaient ces chevaliers
avec étonnement ; tout ébaudis !
L'Amostant et Roland avec leurs destriers
pendant ce temps se sont tous deux croisés :
leurs lances ont parues deux trompettes de verre[40],
puis ayant pris l'épée, revinrent en arrière.

88. L'empereur a été informé de cela,
et est venu pour les voir s'affronter,
et il était monté dessus un beau genêt,
qui ne courait, mais bien plutôt volait.
Roland avait déjà blessé ce Léopante,
si bien qu'il en souffrait énormément ;
et cependant il continue à se couvrir,
et avec son épée ne cesse l'assaillir.

89. Et Renaud qui était un vrai diable incarné
et veut toujours voir des choses terribles,
répétait à Roland : « Tu n'es pas en colère,
ou bien tu ne fais pas tout ton possible. »
Et ce discours avait fort échauffé Roland,
et il faisait des choses peu crédibles,
en donnant au païen de coups telle tempête
que dessus les arçons il s'en tapait la tête.

90. Léopante est tombée en de terribles mains ;
ne sait que cette épée est Durandal,

[40] Selon Puccini il s'agirait d'instruments dont les enfants jouaient à Florence lors des fêtes de la *Befana*.

qui a déjà tué tellement de païens:
se repentait de sa folle entreprise;
et après quantité de coups vraiment vilains,
il voulut voir si la route était plane,
et sur le sol parmi ses gens il tomba mort:
et c'est ainsi que pour le lion il a eu tort.

91. C'est ainsi que la force a vaincu le bon droit[41],
qu'il ne faut pas défendre à tous les coups;
et le sage toujours évite la dispute:
et il est bon de comprendre le monde.
Maintenant Léopante, il le tient bien son lion,
qu'il le voulait regagner de sa lance:
sa lance, elle est rompue, ça lui coûte la vie.
Qui cherche la bagarre, il en trouve à l'envie[42].

92. D'entre les sarrasins s'éleva un grand pleur,
quand ils ont vu qu'on tuait leur seigneur,
et on le prit pour l'enterrer; et cependant
un jeunet qui avait grande valeur
se leva de son coin, seul de tous ces païens,
et dit: «Comme je fus son serviteur,
puisqu'il n'y a personne ici pour s'y risquer,
je veux de mon seigneur la vengeance assumer.

93. Aussi je te défie, baron, toi qui l'a tué.»
Roland lui dit: «J'accepte le combat,
mais parce que pour moi tu serais un peu jeune,
tu vas te battre avecques ce jeune homme;
bien que, j'en suis certain, tu pourrais bien me vaincre»;
et il a dit: «En avant, Richardet.»
Et Richardet a accepté bien volontiers,
et sans mot dire a fait volter son destrier.

94. Et ensemble ils se sont tous les deux affrontés;
mais Richardet a dû vider la selle,
qu'il n'a pu résister à son coup formidable,
si fortement il frappa son écu.
Les païens aussitôt en ont eu grande joie;
mais Olivier s'en donnait des soufflets;
il a voulu venger lui aussi Richardet
et il a défié à son tour ce jeunet;

[41] Le lion n'étant pour Roland qu'un déguisement, l'Amostant avait le droit pour lui: amère leçon!
[42] Prov. toscan.

95. et à la fin s'est retrouvé loin de Rondel.
Alors s'arma le Vieux de la Montagne,
et à la lance il a rencontré celui-ci,
et c'est la mort, c'est ça ce qu'il y gagne,
vu que le sarrasin a touché dans le mille[43],
et troue l'armure, une toile d'aragne!
Personne n'aurait pu diriger ce coup mieux,
vu qu'il a réussi tuer si fameux Vieux.

96. Lorsque baron Renaud a vu que s'écroulait
son Vieux, que dans la vie il aima tant,
il crut que de son sein son cœur se décrochait.
Son âme au ciel a réépousé Dieu[44].
Et le comte Roland, ça lui fit tant de peine
que plusieurs jours il parut égaré.
Et fut à Bambilone envoyé celui-ci,
afin d'être enterré, comme Morgante, vite.

97. Alors baron Renaud a défié ce jeunet,
qui a tué le Vieux, sans plus attendre,
avec tant de colère et avec tant de rage
qu'il a juré de tuer ce païen:
et chacun a rompu sur l'autre sein sa lance,
puis se sont affrontés, l'épée en main;
et le peuple en entier s'y était réuni,
afin voir ce duel cruel et sans merci.

98. Ce sarrasin était vraiment des plus gaillards,
et il frappa Renaud dessus son heaume
si fort qu'il est tombé sur le cou de Bayard,
et réussit à peine à se tenir.
Roland, lorsque ce coup a frappé son regard,
sua beaucoup, et il faisait pas chaud.
Baron Renaud s'est redressé finalement
et il a injurié le ciel dévotement.

99. Et fit tomber Frusberte avec tant de colère,
que si n'avait soulevé son écu
le païen, quand il vit l'épée monter en l'air,
et qu'il comprit la fureur qui la porte,
Renaud lui aurait bien alors le crâne ouvert:
elle frappa l'écu, le fendit net;

[43] Litt.: «l'a ajusté comme avec un pinceau fin».
[44] L'âme du Vieux. L'expression est de Dante: Purg. XXIII, 81.

son heaume résonna ainsi qu'une cymbale;
comme s'il était mort, de sa selle il tomba.

100. Et grand bruit se leva d'entre les sarrasins.
Renaud, quand fut apaisée sa fureur,
du sort de ce jeunet s'est beaucoup lamenté,
car il a vu en lui grande valeur,
et parce qu'ils ont tous pensé qu'il était mort;
vite il sauta à bas son destrier.
L'empereur lui cria: «Ne touche pas son corps,
ne lui fait pas d'injure, il suffit qu'il soit mort.»

101. Renaud lui répondit: «Combien, par Dieu Macom,
j'ai de regret que celui-ci soit mort,
car peut-être jamais ne prendra les arçons
homme si brave en toute Paganie.
Et je veux rechercher pour sienne guérison
quelque remède, au cas où il existe»;
comme il était couché par terre, il l'enlaça
puis l'emporta à son auberge, à bout de bras.

102. Du peuple tout entier il reçut les louanges.
Là, le posa, étendu sur un lit,
et le frotta partout où il sentait le pouls
et de même Olivier et Richardet;
tellement qu'à la fin a repris ses esprits
complètement peu à peu ce jeunet;
et revenu à lui, tendrement il embrasse
Renaud et tous les deux ils se baisent la face.

103. Et se sont demandés l'un à l'autre pardon.
Baron Roland examinait son glaive,
ainsi que font toujours les âmes magnanimes
pour voir combien il pèse et est coupant:
il lui semble adapté à quelqu'un de très fort;
puis il lui plaît regarder son pommeau;
regardant ce pommeau, des lettres y a vues,
et par amusement voilà qu'il les a lues.

104. Et ces lettres disaient comment cet homme-là
de la maison des Clermont était né;
et c'est pourquoi Roland est retourné vers lui
au lit, et demanda bien doucement
s'il avait souvenir de ses lointains ancêtres,
ceux dont parlaient les paroles gravées:

qu'il veuille les nommer, si ce n'est indiscret,
car c'est pour son seul bien qu'il veut l'interroger.

105. Il lui a répondu : « Très noble chevalier,
on appelait ma mère Rosépine,
et moi on m'a donné comme nom Aldigier,
et je suis né, dit-on[45], près de la mer.
Sur mon père je n'ai complète information,
car il n'était de souche sarrasine ;
mais d'après ce que j'ai entendu de ma mère,
c'est de Gérard de Roussillon que vint mon père[46].

106. Je ne veux demander la raison pour laquelle
tu veux le savoir, mais tu parais noble,
et je n'aurai difficulté, pour te complaire,
à contenter ton affable prière :
ma famille, c'est celle, antique, des Clermont,
et c'est un sang qui est rien moins que vil,
mais peut-être se trouve au monde le plus noble ;
et en France il détient monarchie et royaume.

107. Baron Renaud, ce grand seigneur de Montauban,
vient de ce sang, et le fameux Roland,
pour lequel Charlemagne a une telle estime,
que de rien d'autre il ne se parle au monde.
Et pendant très longtemps j'ai recherché en vain
ces deux barons et continue le faire ;
et partout tellement je les rechercherai,
qu'avant que je ne meurs, je les retrouverai.

108. Et si avait été l'un ou l'autre présent,
quand tu m'as arraché de mon cheval,
je suis sûr que de toi ceux-ci m'auraient vengé. »
Roland n'a pu l'écouter plus longtemps :
il est bouleversé tout entier de tendresse ;
et ils se sont tous mis à l'embrasser ;
ce pourquoi le païen, voyant qu'on l'embrassait,
quoi que ça signifie, il a cru qu'il rêvait :

109. et il leur dit : « Par courtoisie, dites-moi vite
quelle raison à ces embrassements ?
Et le premier de tous Roland lui répondit :
« Cher Aldigier, combien je suis content !

[45] On peut aussi comprendre : « m'a dit ma mère ».
[46] Aldigier est donc cousin de Renaud et de Roland.

En quelle paix se sont changés tous mes tourments!
Quelle douceur en mon cœur je ressens!
Les voici devant toi ceux que tu vas cherchant:
celui-là c'est Renaud, et je suis ton Roland,

110. et celui-ci, c'est Olivier, notre parent;
cet autre est Richardet, le tien cousin.»
Quand Aldigier a entendu ce beau discours,
il s'est dit: « Quelle grâce ou quel destin,
m'a accordé de les trouver ici?»
Baise Roland, le digne paladin,
Olivier et Renaud et enfin Richardet,
et dehors de son lit de joie il a sauté.

111. Il se mit à parler de notre Charlemagne
et du Danois, qu'il était fort gaillard,
car il l'avait connu, quand il était païen[47];
et se mit à parler de son Gérard[48];
et il dit: «Avant tout, j'entends être chrétien
et renïer Macom, notre imposteur,
et veux en belle France avecques vous venir,
et comme ça toujours y vivre et y mourir.

112. Et il y a parmi ces gens[49], dans ma brigade,
dix mille chevaliers, sous mon enseigne.
L'empereur est en train de lever une armée
afin venger l'affront fait à son fils,
et contre vous se lève une grande fureur.
J'ai quitté avec eux mon royaume,
car on disait que vous étiez à Bambilone,
afin me retrouver avec vous en personne:

113. je vous ai envoyé des lettres en secret
pour vous dire qu'ici se font préparatifs:
je ne sais pas si vous, vous les avez reçues,
ou si au moins, vous l'avez entendu;
comme vous le voyez, vous menacent ces gens,
comme si vous étiez dans la filasse[50].
Si nous le désirons la ville sera nôtre,
avec mes gens et la valeur qui est la vôtre.

[47] Le Danois est un sarrasin converti.
[48] Son père.
[49] Les troupes de l'empereur de Mezza.
[50] La filasse dont on se servait pour protéger les poussins du froid. Voir X, 86, 6.

114. Baron Renaud et toi, parmi tous les païens,
vous êtes si fameux et redoutés
que quand le bruit en courra dans la foule,
tous les gens s'enfuiront, épouvantés.
Ce ne sont des guerriers, mais seulement canaille :
au début, ils se sont beaucoup vantés
et faisaient du hachis avec les paladins,
mais ensuite ils fuiront comme teilleurs de lin[51].»

115. Renaud, ça lui a plu, cette proposition
et Aldigier a rassemblé ses gens.
À ce moment, est arrivé un émissaire,
qui dit que l'empereur a ordonné
que vienne sur la place en armes tout le monde ;
et le peuple en entier a pris les armes,
ainsi qu'au chant suivant cela vous sera dit.
Que vous garde du mal Jésus le tant béni.

[51] Litt. : cardeurs de laine, gens de la plèbe, inaptes au combat.

CHANT XXI

Invocation (1). Les paladins s'emparent de Moinesse ; Renaud tue l'empereur et nomme Clarillon gouverneur de la cité (2-21).

Puis ils partent tirer Ganelon des griffes de Créonte, mais restent prisonniers dans son château. Maugis, venu à leur secours avec Guichardet, Astolphe et Alard, réussit par ses enchantements à tuer Créonte et à les libérer (22-78).

Astolphe, vexé par les remarques de Renaud, se sépare du groupe, se fait voler son cheval, le reprend (79-93,4). Roland part à sa recherche. Renaud et les autres paladins ramènent Anthée à Bambilone, puis rejoignent Moinesse, où ils retrouvent le Grec et Clarillon (93,5-99) Astolphe arrive à Corneille où règne un tyran cruel et sa femme Philiberte. Il y est rejoint par Roland, qui connaît en chemin quelques aventures, et tous deux, après que Renaud ait tué le tyran, s'emparent de la ville. Astolphe en est proclamé le seigneur (100-155,1).

Philiberte vient demander son aide à Renaud contre Astolphe. Le Grec s'avère être le vrai seigneur de Corneille. Tout le monde s'y rend (155,2-172).

1. Le Seigneur te salue, Marie pleine de grâce,
que Dieu soit avec toi à tout jamais,
ô bénie, ô très sainte, ô la Nazaréenne,
Marie, entre toutes les autres femmes ;
sans le soutien de qui ma barquette s'ensable,
viens secourir mon imagination,
qui eut de toi jusqu'à ce point élan si fort ;
ne m'abandonne pas, qu'enfin je vois le port.

2. Les étrangers et tous les gens de la cité,
tous se sont rassemblés dessus la place.
Quand on la regardait, la clique des païens,
on la trouvait mi-étrange, mi-folle :
jamais l'on n'avait vu tant d'hommes surprenants,
tant de parlers et races inconnues,
Renaud dit : « Il nous faut nous rendre sur la place,
et on va balayer toute la populace. »

3. Et d'apprêter équipements et destriers.
L'empereur cependant fait un discours :
« Qui d'entre vous se chargera, bons chevaliers,
de me venger des torts que j'ai subis,
de moi aura cités qui seront des empires,

et recevra toujours en cet endroit
grands honneurs et des gens, des trésors, à son gré,
et je lui donnerai ma fille à épouser. »

4. Se redresse tout droit le grand Chien de Chatière,
et il lui dit : « C'est moi, mon empereur,
même si je devais en tuer des milliers,
qui tirerai à ce Roland son cœur. »
Et les autres, pareil : chacun crie et aboie
qu'il va tuer Roland le traditeur,
et répand en parole au moins deux pieds de sang ;
et celui qui a peur est le plus menaçant.

5. Renaud dessus la place arrive le premier,
Chien de Chatière, aussitôt qu'il l'a vu,
a dit : « Baron, (si je t'ai bien identifié,
car je t'ai reconnu à ta devise),
par Macomet, cela encore me fait rire
que tu aies crû que l'on allait te croire[1].
quand tu voulais des sous pour tes quatre couillons,
par pelletées comme du son ou du charbon[2]. »

6. Renaud lui dit : « Si j'exigeais le prix de cent,
cette fois-ci, j'en veux deux fois autant ;
et si c'est vrai ce que j'entends de tant de gens,
tu es d'entre eux le premier qui te vantes
faire telle vengeance, et tant de bruit, de vent :
si avec moi tu veux jouter, avance !
Vas-y ! » Chien de Chatière, en entendant cela,
par la rage emporté, prit une grande lance,

7. et il court sur Renaud, enflammé de colère.
Renaud se heurte à cet homme enragé :
c'est sur le gorgerin qu'il dirige sa lance
et celle-ci lui traverse le cou,
et par la gargoulette est son âme expirée.
De cela l'empereur est furïeux,
et il dit : « Trop de fois tu m'as humilïé ;
tu vas te repentir de ce que tu m'as fait. »

[1] *Je crois qu'il crut que je croyais...* (*Enf.* XIII, 25). Chien fait allusion à la scène du chant XX, 61.

[2] Loc. prov. Litt. : en réclamant des sous « mesurés comme s'il s'agissait de son ou de charbon », marchandises de peu de valeur unitaire.

8. Renaud lui répondit: «Pour ne te faire attendre,
je suis Renaud, le Renaud des Clermont,
venu à ton grand dam pour te donner l'assaut,
et lui, c'est le fameux Roland, le comte,
contre lequel, tu sais, tu n'auras de remède;
et lui, c'est Olivier, là devant toi;
et lui, c'est Richardet, lequel est un mien frère,
et voici Aldigier, un cousin à nous deux.

9. Vous allez tous mourir et en vitesse encor.»
Renaud à peine eut-il dit ces paroles
que commença s'enfuir ce peuple extravagant.
Et l'empereur, quand il s'en rendit compte,
subitement a dit en homme stupéfait:
«Peut faire ça Fortune ou Macomet?
Tu vas prendre du champ en ennemi juré,
que de plus d'un affront il me faut me venger.»

10. Renaud se retourna, tout rempli de fureur;
et revenu plus en colère encore,
se rencontra avec le susdit empereur,
qui n'estimait plus la vie ou l'empire,
et avecques sa lance il lui perça le cœur;
et il partit voir Chien au cimetière.
Toute la populace ore a fui en pagaille:
alors a commencé une horrible bataille.

11. Et Aldigier avec ses gens fonce dedans;
Roland aussi accomplit des exploits,
et Olivier ne tient son ardeur en réserve,
ni Richardet ne la cache pour sûr.
mais en très peu de temps cet élan s'est éteint,
car en voyant tant de sanglantes armes,
en entendant nommer Roland et Olivier
et le prince[3], chacun s'est enfui volontiers.

12. Et subsidiairement Roland avait tué
dans le combat le grand roi du Maroc:
c'est cela qui donna tant d'épouvante au peuple
qu'il s'est enfui, bestial et imbécile.
Chacun a retrouvé son bateau dans le port
et n'attendit ni grec ni sirocco[4]:

[3] Renaud.
[4] Les vents du NE et du SE.

c'est de cette façon que la guerre a pris fin,
et que cette cité, l'ont prise nos chrétiens.

13. Et au palais, où se tenait le gouverneur,
s'en vont Renaud, Roland et Aldigier;
et Richardet et Olivier y vont aussi,
et de Renaud un vaillant écuyer,
qui avec Aldigier doit être baptisé,
et que les preux appellent Riniher;
et ceux-ci baptisés, les preux ont décidé
qu'Aldigier deviendrait empereur désigné,

14. bien qu'Aldigier s'y refusât absolument.
Ensuite ils ont baptisé Clarillon,
leur hôte et une fille aimable qu'il avait,
qui a soigné avec tant d'affection
baron Renaud, et qu'il voulait récompenser.
Et par hasard, le Grec, ce capitaine
qui les avait conduits en mer auparavant
est arrivé, l'homme élevé correctement[5].

15. Et quand fut celui-ci descendu du bateau,
on lui a dit que les preux ont reçu
la couronne et qu'ils ont de l'empire les clés:
il n'eut regrets les avoir bien traités;
et avecques des mots simples mais distingués,
très humblement présenta ses hommages,
en leur disant, en homme amène et judicieux,
que de leur réussite il était très heureux.

16. Et ils l'ont embrassé aussi joyeusement
que s'ils avaient par le sang été frères.
À Renaud est venu l'idée rapidement
de le marier à la fille de l'hôte,
et il lui dit: «Ma chère et belle enfant,
écoute et comprend bien ce que je dis.
je t'ai certes promis que je t'épouserai:
pourtant ceci pour moi serait chose impossible,

17. car j'ai déjà laissé en France une autre femme;
mais je veux que ce Grec soit ton époux;
et je te donnerai douaire et telle dot
que tous les deux en serez bien contents.»
D'un peu de rouge s'est recouverte la joue

[5] Voir XX, 27, 2.

de cette enfant; puis elle répondit
qu'elle se rangerait à ses justes désirs:
c'est ainsi que le Grec pour femme se l'est prise;

18. mais avant de la prendre, il se la baptisa.
Après, Renaud lui donna tant d'argent
qu'il fut récompensé fort bien de ses services,
et il pourra sans naviguer bien vivre.
Par là est démontré ce que dit le proverbe
qu'aucun bienfait n'est jamais fait en vain,
et que si bien servir est sans fruit pour beaucoup,
un seul reconnaissant compense mille ingrats.

19. Puis il ont fait de Clarillon le gouverneur
du règne entier, car ils se souvenaient
que de ses pauvres biens, il leur a fait honneur.
Enfin après quelques jours de repos
à Moinesse, ils ont pris congé de Clarillon
pour secourir ce traditeur de Gane;
et ne pourrait aucune langue ou plume dire
tous les pleurs qu'il y eut au moment de partir:

20. pleurait le capitaine qui semblait abattu;
pleurait la dame avec accablement;
pleurait leur hôte à qui ça faisait peine;
pleuraient les gens tout unanimement;
pleurait Renaud et c'est à ne pouvoir y croire;
pleurait Roland et le marquis puissant;
pleurait Richard et aussi Aldigier;
pleurait enfin jusqu'à ce pauvre Riniher.

21. Mais ici les auteurs s'écartent d'avec moi:
l'un voudrait que le Grec soit gouverneur[6],
l'autre, que Clarillon le fut avec le Grec,
et que tout deux ensemble ont gouverné.
Mais selon moi ce fut Clarillon, non le Grec,
pour que Renaud récompensât chacun,
et parce qu'il était né dans cette cité
et à leurs traditions le mieux habitué.

22. Roland et ses amis sont partis tous ensemble
et les voilà près de Castel-Faucon;
et en ce lieu ils ont rencontré deux pasteurs:
l'un des deux est celui que Ganelon

[6] C'est ce que dit l'*Orlando*.

a envoyé à Bambilone ; ils lui font fête ;
ont demandé si Gane est en prison,
ou bien s'il était mort, ce qui s'est ensuivi,
s'il le savait, ou bien ce qu'il en a appris.

23. Le pasteur dit que Gane est en vie et santé
dans sa prison, mais très mal à son aise.
Puis il prit le cheval de Roland par la bride
et les mena tous ensemble au château
où vivait ce pasteur que Gane avait pendu,
disant : « Ici vivait ce malfaisant,
qui s'était emparé du coursier de Renaud :
nous l'avons occupé, après qu'il fut pendu. »

24. Là donc tous les chrétiens sont descendus de selle ;
les pasteurs ont tués quelques chevreaux,
à la broche ils ont mis certains petits cochons ;
il y avait du lait à déborder,
des petits soins pour leurs chevaux comme pour eux :
de grands sacs d'orge et de grands tas de foin.
Renaud leur dit : « Au mien, vous donnez orge et paille,
qui font, à ce qu'on dit, bon cheval de bataille[7]. »

25. Là donc ils ont mangé et se sont reposés.
À ces pasteurs a demandé alors
Roland comment on peut du château s'emparer ;
et les pasteurs leur ont décrit à fond
comment il est gardé de murs de tous côtés,
qu'il est possible y entrer par six portes,
qu'à chacun des portails, pour sa protectïon,
se trouve un formidable et sauvage lïon.

26. Et que leur mère (on l'appelle Créonte) avait,
comme un dragon, des griffes effilées ;
était barbue et louche, indiscrète et méchante
et toujours entourée d'esprits malins ;
était pleine d'orgueil, de colère et de rage,
et que par peur nul ne la regardait :
avait cheveux crépus, était noire et velue,
avec des yeux de feu et la tête cornue.

27. Jamais ne s'était vue plus horrible figure,
que l'on eût dit que c'était l'Adversaire[8],

[7] Loc. prov.
[8] Déjà nommé en V, 42, 3.

et Satanasse, il en aurait eu grande peur,
ou Tisiphone, Alecto ou Mégère;
et entrer dans les murs, ce sera périlleux
à cause de la bête épouvantable.
Et des géants ils font complète description,
de leurs actions, et puis de ce qu'en main ils ont.

28. Ores c'était cela qui plaisait à Renaud,
quand il voyait chose horrible et obscure,
et qu'il pensait se présenter quelque bagarre,
alors il se sentait proprement à la noce.
Ne me demande pas si son cœur se gonflait!
Et il dit: «Si la main ne m'est coupée,
je m'en vais les traiter comme trognon de choux:
nous verrons qui sera le plus diable de nous.»

29. Au milieu du repas, il va seller Bayard;
Roland le suit et avec lui les autres.
Et Renaud s'est rendu, sans nulle hésitation
de suite à une porte du château:
s'élança contre lui un lion fier et gaillard,
qui se croyait avaler un agneau;
Renaud et ses amis avaient tous démonté
et leurs chevaux à Riniher les ont confiés.

30. De la terre ce lion s'est élancé d'un bond,
et sur Renaud le voilà qui se rue,
et plante dans l'écu ses griffes acérées;
ouvre la gueule et secoue sa crinière.
Renaud lui appliqua un bon coup dans les pattes
et lui coupa la chair, les nerfs et l'os:
d'où le lion sur le sol de la gueule donna;
alors Renaud son coup au crâne redoubla

31. et il lui détacha la tête de son tronc,
et il est demeuré mort sur le seuil.
Aldigier dit: «À toi, je parle sans détour:
tuer l'autre, oui, c'est ça que je voudrais.»
Renaud lui répondit: «Tue-le rapidement,
qu'il ne te donne angoisses ni tourments.»
À cela Aldigier n'a ajouté paroles,
mais lui a enfilé son épée dans la gueule,

32. et en est ressortie la pointe par les reins.
Roland a dit: «Moi, je tue le troisième.»
Et voilà que le lion à sa rencontre vient,

et s'agenouille, avenant et dévot.
Roland, son épée Durandal, il la retient,
et dit: «Voilà un miracle de Dieu;
Suivez-moi, c'est le ciel qui nous pousse dedans:
des autres nous n'aurons aucun empêchement.»

33. C'est ce qui arriva: le lion s'est relevé;
les autres lions leur ont laissé la place,
et les a précédés ce lion comme une escorte.
Vers les géants Roland s'est dirigé:
ils se sont étonnés et l'un d'entre eux a dit:
«Qui sont ces gens, par où sont-ils entrés?
Le ciel a-t-il voulu qu'aucun lion ne les voit,
qu'ils se soient endormis tous les six à la fois?

34. Ceci vraiment me semble un cas des plus étranges.»
Sans plus tarder du château ils sortirent;
L'un d'entre eux s'avança, qui n'avait pas de nez[9],
et comme un fou, s'élança vers Renaud;
il avait longue barbe et la tête rasée.
Renaud a vu cette tête canine[10],
laquelle ne semblait ni d'homme ni de bête,
et dit: «À quel endroit, tu les mets, tes lunettes?

35. Avec quoi au printemps tu renifles les roses?
On te dirait chien dressé, à te voir!»
Le géant répondit à Renaud: «Malotru,
je vais bientôt te le faire savoir!»
Renaud lui a donné un grand coup sur la tronche;
comme elle aurait en deux coupé des poires,
Frusberte jusqu'aux yeux le crâne lui trancha,
tant qu'il a bien fallu que mort il se coucha.

36. Lorsqu'à terre tomba cet énorme fagot,
le second se lança contre Aldigier:
il voulut le frapper d'un sien vilain bâton;
mais il sauta qu'on l'eut cru lévrier,
en évitant le coup; et le frappa au bras
(c'est l'heure de savoir l'art d'esquiver),
et d'un coup le trancha tout ainsi qu'un melon;
et son bras tombe à terre avecques son bâton,

[9] C'est Ganelon qui lui a coupé le nez: voir XX, 15.
[10] Dante décrit ainsi la tête violacée et grimaçante des damnés pris dans la glace au chant XXXII, 70 de l'*Enfer*.

37. et après tombe aussi le géant de douleur.
Et Aldigier, quand il le vit tombé,
tout aussitôt lui a donné énorme coup:
il a frappé le géant à la gorge
et le saigna de sa tranchante épée.
Ayant vu cette scène, un autre frère,
sur Olivier se jette, enflammé par la haine,
et le prend dans ses bras et sans effort l'entraîne,

38. comme le loup ferait avec un agnelin.
En bon pasteur, Roland le secourut
et il dit: «Lâche-le, lâche-le, sarrasin[11]
lâche-le donc; tu ne croyais peut-être
que fussent alentour le garde et le mâtin.»
Lors le géant s'en mordit de colère[12],
que d'Olivier le sang il aurait voulu boire,
mais il a eu si peur qu'il se l'est laissé choir.

39. Olivier sur-le-champ s'est relevé de terre
et le frappa avec sa Hauteclaire
et d'un bon coup de pointe aux tripes il le fiert,
et dit: «Tu vas boire une mort amère»;
et avecques ce coup mort au sol il l'atterre,
et lui fallut s'en aller dans la bière.
Étaient morts trois d'entre eux, il en restait donc un,
qui était plus sauvage et vigoureux qu'aucun.

40. Roland s'est exclamé: «Cette bataille est mienne,
à moi revient le dernier qui demeure!»
et le géant brutal tout rempli de colère,
d'un fouet de guerre, il le frappe à la tête,
que de peu s'en fallut que ne tombe Roland.
Cria Renaud: «Et serait tienne aussi
la beigne, ainsi que tu l'as dit pour la bataille.
Tu n'es Roland, ou bien ton épée plus ne taille?»

41. Lors Roland rejeta son écu et appuie
le pommeau de l'épée sur sa poitrine,
et vers le sarrasin s'éperonne lui-même,
en entendant ce qu'a dit son cousin;
et il a décidé lui transpercer le corps:

[11] *Et il dit: «Lâche-le, lâche-le, l'Houspilleur!»* (*Enf.* XXI, 35).
[12] *Quand il nous vit, il s'en mordit lui-même*
comme celui que la colère accable. (*Enf.* XII, 14-15. Il s'agit du Minotaure)

et le prit au nombril, dans le haubert,
lequel était en fer ; en toute chose il entre
et il perce le foie, et la rate et le ventre ;

42. et derrière le corps, l'épée est ressortie
d'un bras ou plus, et le sang l'a rougie ;
et ce pilastre énorme en ruine s'effondra ;
peu s'en fallut qu'il ne tombât dessus,
si ce n'est que Roland s'est montré très agile ;
et on eut cru que la terre tremblait.
De tout cela s'est prise une grande colère
leur effrayante mère, Créonte la sorcière.

43. Au bruit elle accourut, comme folle furieuse,
prend Aldigier, le déchire en entier
de ses ongles ainsi qu'une bête enragée ;
ses yeux sont égarés, sa bouche ouverte :
Erichtone jamais ne fut si en furie.
Renaud l'aidait avecques sa Frusberte ;
cependant son épée n'arrivait à tailler ;
c'est alors que Renaud au cou l'a attrapée.

44. Elle avait enlacé Aldigier de si près
qu'il aurait moins risqué avec un ours,
et l'emportait de force et le tenait serré.
Roland la prit de la main aux cheveux,
mais aucun ne pouvait desserrer son étreinte ;
et Aldigier criait toujours, le pauvre :
« C'est le diable qui m'a attrapé, je le crois,
et qui dans les enfers m'entraîne malgré moi ! »

45. Alors baron Roland la frappa de l'épée,
mais Durandal a rebondi sur elle,
bien qu'elle soit solide et coupe vraiment bien.
Dit en riant cette dame païenne :
« Ces coups, vous les donnez au vent, à la rosée,
en me frappant ; car ces efforts sont vains :
vous n'arriverez pas à me faire la peau
en aucune façon, ni sortir du château. »

46. Lors Roland tout entier en a frémi d'horreur,
et il comprend que celle-ci dit vrai ;
tout poil se hérissa sur la tête de tous,
en voyant ce démon, si effroyable,
son visage brutal, enfumé et brûlé :
on ne peint pas noir à ce point le diable

que Créonte n'avait sa toison et sa couenne;
et plus terrible voix que celle d'Ismaël.

47. Et elle apercevait ses fils morts devant elle:
pense combien la pauvre avait de peine,
et quelle paix cela pouvait lui apporter,
surtout ayant ses ennemis en cage!
Puis elle se souvint de mille autres outrages
faits à ses fils, et de grande ire rage,
comme fait Salaÿ, pour la Dégringolade[13],
que quand on lui en parle, cela le rend malade.

48. Puis elle est devenue plus que Niele gentille;
plus ne sembla Salyasse ou Bérith[14]
ou Brisefer[15]; et même, elle se fit modeste;
et ne crois pas qu'elle baragouinât,
comme Boscq, car parlait bellement comme Nil;
ce n'est Sottîn, qui parlait en français,
ce n'est pas Obysin qui parle en vérité,
ou Rougiadan, qui de l'anneau s'est emparé;

49. et sa voix ne ressemble à celle de Bilette,
qui viola le mandal et ses spirales[16],
ou Astharot, celui qui est entré dans le cheval[17],
et a jeté sur un besson[18] des gouttes;
ou Oratas[19], celui qui donna les pigeons,
tant elle a bien débité son discours;
et elle abandonna Aldigier tout dolent,
et elle a commencé à parler doucement:

[13] Les vers 47, 7-49, 8 sont remplis d'allusions à des démons dont les noms sont tombés dans l'oubli, mais la brigade médicéenne, tout aussi férue de magie que Pulci, devait parfaitement les connaître. D'autres noms semblent avoir été purement et simplement inventés par Pulci. Tel semble être le cas pour Salaÿ ou Niele.

[14] Une idole de la Bible transformée en démon.

[15] En italien, *Squarciaferro;* ce nom est forgé sur le modèle du nom des démons de l'Enfer de Dante.

[16] Celui-là est un «vrai» démon, qui apparaît souvent dans les livres de magie de l'époque. Un des plus terribles puisqu'il n'hésite pas à violer le mandal, carré magique, en principe inexpugnable.

[17] Astaroth, au chant XXV, sera convoqué par Maugis pour ramener Renaud d'Égypte; c'est une divinité égyptienne, adorée par les juifs (Rois, 2,13...) Il est intéressant de noter qu'à ce stade de la rédaction du *Morgan*, Pulci avait déjà en tête le plan, au moins partiel, de la suite de son poème.

[18] Pour «besson», le «sot siennois», voir XIV, 53, 2. Le sens de l'allusion nous échappe.

[19] Oratas apparaît très souvent dans les livres de magie de l'époque. Le sens de l'allusion nous échappe également.

50. «Je vous pardonne et veux avec tous être en paix,
tellement m'a charmée votre vaillance;
et soit libéré Gan comme vous le voulez:
il me convient ne vous faire du mal.
De mes fils, même si j'en ai grande douleur,
je ne veux qu'il y ait autre vengeance,
si ce n'est que d'ici jamais ne sortirez;
et vous pouvez tenter tout ce que vous voulez.»

51. Chacun d'eux a été vraiment très étonné,
et aussitôt tirèrent de prison
Ganelon qui était dans un puits enfermé,
dans l'eau, un lieu aussi affreux qu'obscur;
et quand fut celui-ci de prison libéré,
vite il porta la main à son épée
et Créonte, à tout prix, il la voulait occire;
et après tous ses coups, Gane la voyait rire.

52. Roland et Olivier se sont réessayés,
et les autres aussi, à la tuer,
et à la dame ils ont donné beaucoup de coups:
elle riait, et ça ratait toujours!
De moment en moment ils allaient à la porte:
pour la garder, il n'y avait personne;
mais de son propre gré, quand quelqu'un s'approchait,
à sa guise s'ouvrait et puis se refermait.

53. Ceux-ci sont donc restés en dedans ce château,
tous très troublés par cet enchantement.
Pendant ce temps, Maugis, qui était leur cousin,
tirant les sorts, comme il avait coutume,
un jour, finalement a vu et a compris
que son Renaud était emprisonné,
et que cela était fait grâce à la magie;
et tout de suite à Guichardet l'a dit Maugis;

54. et bien vite il écrit à Paris à Astolphe
que sans tarder il vienne à Montauban.
Et Astolphe se mit aussitôt en chemin,
et vint toucher la main à son Maugis;
qui lui dit point par point ce qui s'était passé;
avec Guichard et Alard sur-le-champ,
ils ont tous décidé aller les retrouver;
sur quoi Anthée voulut avec eux y aller,

55. en se disant: «Je vais revoir ce mien Renaud».
Après avoir voyagé plusieurs jours,
volé plutôt, ainsi que le fait le désir,
ont rencontré trois chevaliers païens,
et les ont salués avec le nom de Dieu.
L'un de ceux-ci lorsqu'ils se sont croisés,
a beaucoup regardé d'Astolph le destrier,
et il n'a pas rougi de le lui demander.

56. Il était appelé, ce païen, Lihombrun,
un neveu de Marsil, le roi d'Espagne;
et il dit: «Des chevaux, je n'en ai jamais vu
qui n'ait porté en lui quelque défaut;
mais aujourd'hui, finalement, j'en ai vu un,
et j'entends bien qu'avec moi il demeure.»
Astolph dit: «Entends-moi cette sotte pensée!
D'autant plus tu le loues, d'autant plus il me plaît.»

57. Et voilà que chacun voudrait ce destrier!
Lihombrun dit: «Ah! Tu ne veux comprendre!»
Astolphe répondit: «Et qui te comprendrait?»
Le païen dit: «Qui te fera descendre.»
Astolphe répondit: «Meilleur que moi serait.»
«Si ne le veux donner, jouer ou vendre,
il te le faut garder avec la lance en main:
prends maintenant du champ», lui a dit le païen.

58. Sans ajouter un mot, font volter leurs chevaux,
ont abaissé les lances à la hâte;
mais afin de ne point à sa règle faillir,
se retrouva Astolphe sur l'herbette
dans mille odeurs, parmi les fleurs jaunes et rouges.
Baron Alard, en le voyant, a dit:
«Que soit maudite, Astolph, la tienne nullité!
Jamais tu n'es tombé, je pourrai le jurer[20]!»

59. Lihombrun, ce cheval, il le voulait alors.
Alard a dit: «Tu voudrais bien le prendre.
Mais tu dois faire encor chemin long et pierreux;
t'es pas une oie, et tu le piquerais?
Il te faut maintenant avecques moi jouter,
et si tu m'abattais, il serait tien;

[20] Il faut se souvenir qu'Astolphe ne manque jamais une occasion de se retrouver au tapis: voir IX, 4.

mais je ne pense pas tomber ainsi que lui,
car je ne descend pas avant l'hôtellerie. »

60. Lihombrun répondit : « Tu me dis vilenies ;
ça m'est égal, pour toi je n'ai d'estime.
Nous allons voir comment tu descends à l'auberge :
tu peux tomber plus vite que prévu.
Prends donc du champ, je te défie, car je le sais
à qui sera à la fin le cheval. »
Alard se retourna si vif et si alerte
qu'il apparaissait bien de Renaud être frère.

61. « Ah ! s'exclama Anthée, on les reconnaît bien
les qualités de ce sang des Clermont ! »
Or voici Lihombrun qui devers lui revient ;
ils se sont rencontrés avec les lances ;
mais du baron Alard le païen ne soutient
le coup, qui aurait pu percer un mont :
La lance lui passa par le milieu du cœur,
et mort enfin tomba au frais parmi les fleurs.

62. Se disaient l'un à l'autre ceux qui l'accompagnaient :
« Ceci serait digne des paladins :
ici l'on a maigre profit et moindre gain ;
ces gens ne sont certes des sarrasins :
et le mieux, ce serait leur montrer les talons
et retourner dedans notre pays. »
Ils ont agi comme ils ont dit, net et en hâte,
parce qu'ils se sont fait au plus vite la malle.

63. Astolphe s'estimait déshonoré surtout
parce qu'Anthée y avait assisté,
et du mieux qu'il a pu a excusé sa chute :
« Ce cheval, a-t-il dit, que je chevauche,
depuis un certain temps est devenu rétif :
quand je croyais jouter avec la lance,
à terre il me jeta, parce qu'il a rué ;
et je me suis sous la douleur laissé tombé. »

64. Anthée lui répondit : « Qu'as-tu besoin d'excuses ?
Je n'ai bien vu ce qui s'était passé[21].

[21] J'ai supprimé la tournure interrogative que les éditeurs donnent à ce vers en mettant un point d'interrogation à la fin. Elle ne me semble pas justifiée par la logique du discours d'Anthée, qui feint de n'avoir rien vu, ce qui entraîne la vive réplique de Guichard aux vers 6-8.

Et serais-tu tombé, c'est chose qui arrive.»
Guichard resté longtemps silencïeux,
n'a pas pu conserver encore bouche close,
et dit: «Jamais, Astolph, tu n'es tombé:
ce cheval il serait nécessaire le pendre,
parce que mille fois t'a conduit à t'étendre.»

65. Maugis a coupé court à toutes ces paroles;
sur son cheval Astolphe est remonté.
Tant ils ont chevauché sous le soleil et sous la lune
qu'au château de Créonte, ils arrivèrent.
Maugis fit à l'entrée, comme à son habitude,
quelques magies, il en a la pratique,
et en tête de tous, il assure l'escorte;
et à son arrivée s'ouvrent toutes les portes.

66. Les voici sur la place, et ils s'embrassent tous;
Maugis n'avait jamais vu Aldigier:
et ceux-ci lui ont dit comment l'ont rencontré,
et qu'ils voulaient le mener à Paris;
puis tout ce qu'ils savaient au sujet de Créonte.
Maugis a observé ses traits affreux
et elle a fait pareil; et en parut inquiète,
car les diables entre eux toujours se reconnaissent.

67. Baron Maugis a dit: «J'étais à Montauban,
et vous vis tous en grand péril ici;
j'ai envoyé chercher Astolphe tout de suite,
et avons décidé de vous aider.»
Cependant par la main Renaud tenait Anthée,
dont le visage était tout empourpré
et ressentait amer et doux et froid et chaud
et ne se rassasiait regarder son Renaud.

68. «Il vous faut le comprendre, a poursuivi ensuite
baron Maugis: – Va y avoir du boulot –
comm' le disait celui qui ferre pas les bœufs,
mais les oies, en prenant le rogne-pied[22].
Cette mauvaise, avec certains siens charmes,
(parlons plus bas, je la vois écouter)
nous a confectionné une figure en cire,
en femme qui connaît tout l'art de la magie;

[22] Un instrument pour tailler les sabots des chevaux.

69. et puis l'a mise en quelque endroit de ce palais,
et un dragon est là pour la garder.
Tant est que je serai plus qu'elle malicieux;
mais cette femme, il faudra l'attraper
et la tenir assez longtemps pour que je puisse
tout à mon aise abattre cette image;
quand j'aurai abattu cette figure horrible,
vous verrez celle-ci faire choses terribles.

70. Je prendrai seulement Renaud avecques moi,
car il me faut avoir un compagnon,
et avec son épée il tuera le dragon.
Allons, ce n'est le moment de traîner.»
Sur ce Roland s'en va s'emparer de Créonte,
qui commença jeter des étincelles
par les yeux et tracer des lettres sur la terre;
tous avec Olivier ensemble l'empoignèrent.

71. Ceux-ci ne la tenaient qu'avec difficulté:
elle poussait parfois des cris stridents
qui semblaient provenir proprement de l'enfer.
Pendant ce temps, Maugis mène Renaud
là-haut où le dragon jetait feux et venin,
et il lui dit de le tuer au plus vite.
Renaud, sans lui vouloir autre chose répondre
avecques sa Frusberte approche le dragon.

72. Ne me demande pas si le dragon se tord
et quand il voit Renaud, s'il se redresse.
Renaud frappa, et son épée trancha le cou,
si bien qu'il lui a fait passer sa rage;
qu'il n'était plus tenu que par un bout de peau,
et que la queue plus ne remue beaucoup:
ainsi c'est donc Renaud qui a tué le serpent,
et il a fait un lac de venin et de sang.

73. Baron Maugis s'est approché de cette image,
qui était faite en cire pure et belle
tirée d'un prime essaim, fabriquée avec soin[23],
sous la constellation d'une certaine étoile,
en toutes ses parties jusqu'à l'ultime côte;
sur son pied droit se dressait la statue,

[23] Le premier essaim d'une ruche, selon les recommandations de Cecco d'Ascoli dans l'*Acerba,* 3557-8, donnait les cires les plus propres à faire des charmes.

alors qu'elle tenait sa jambe gauche en l'air,
laide, horrible et crochue, tordue et de travers.

74. Son visage surtout était terrible à voir.
Maugis, sachant point par point tout le jeu.
a fait par la magie, qu'il possédait à fond,
vite apparaître un grand éclair de feu
lequel s'est attaché d'un coup à cette cire,
et la détruit et brûle peu à peu.
Et cependant qu'ainsi se dissipe la cire,
sur terre et dans les airs, toutes choses frémirent.

75. Baron Renaud, plus d'une fois est secoué
d'une terreur qui dans son cœur pénètre;
Maugis a dessiné des signes dessus lui,
et lui a dit: «N'aie pas peur de tout ça;
mais pour aucun motif tu ne dois remuer:
tu verras, cessera vite la crise.»
Mais cependant que la statue se détruisait,
d'étonnante façon notre dame agissait:

76. elle se tord, se racornit et se réduit,
puis se détend comme aspic ou serpent
puis se recroqueville et toute se ramasse,
elle se frappe et s'égratigne et crie;
et l'air en son entier d'un seul coup s'est gonflé
de pluies, de vents et tout en tonnant siffle;
tempêtes, incendies, grêles et ouragans
apparurent avec présages effrayants.

77. Roland et Olivier, et les autres aussi,
serraient très fort, bien que chacun ait peur,
cette dame, que tant dévore l'incendie
qui peu à peu la conduit à la mort:
et cependant que se détruit cette figure,
(si que bientôt les portes s'ouvriront),
il semblait que son âme à force s'en détache,
et que celle-ci brûle ainsi que Méléagre[24].

[24] *Si tu te souvenais comment se consuma*
pendant la consomption d'un tison, Méléagre (*Purg.* XXV, 22-23).
Sa vie devait durer autant que celle d'un tison que sa mère avait retiré du feu; mais quand elle apprit que son fils avait tué ses deux frères, elle rejeta le tison dans le feu et Méléagre mourut.

78. À la fin elle s'est dans la mort détendue,
dès qu'a été détruite cette image.
Alors Maugis de ce palais est descendu,
et l'air s'était déjà tout éclairci;
et chacun à Maugis grand hommage a rendu
qui a tué cette chose si laide
et les a libérés de tourments et d'angoisses.
Et pendant quelques jours les barons se délassent.

79. Un beau jour n'a pas pu se retenir Alard
de raconter ce qui s'était passé
avec Astolph, lequel faisait tant le gaillard[25].
Lorsque Renaud eut entendu cela,
il se moqua de lui et l'appela couard;
si bien qu'Astolph s'est tenu offensé,
et par grande colère et fureur emporté,
afin frapper Renaud il tira son épée.

80. Renaud s'est reculé, en disant: « T'es cinglé!
Que veux-tu faire? J'entends te ménager
comme je t'ai déjà bien souvent ménagé;
pourtant dorénavant, ne fais plus ça! »
Cela n'a pas plu à Roland, cette attitude,
et il dit à Renaud: « Tu t'es montré
très injuste, par Dieu, car nous montra toujours,
plus que n'eut fait un frère, Astolphe son amour. »

81. Il s'en fallut de peu que ne l'ait engagée
Roland avec Renaud, cette bagarre;
si ce n'est que Renaud s'est à la fin calmé,
sachant ce que vaut Roland en colère.
Astolphe s'en était tellement offusqué
que ça et là se jetait comme un lion;
et il s'en est allé la nuit qui a suivi,
et leurs desseins, il les a tous brisés, détruits.

82. Aussi ne devons-nous jamais faire un projet,
pour que n'en fasse un autre la Fortune;
elle frappe toujours le centre de la cible,
impitoyable et sans justice aucune:
elle poursuit les bons parce qu'elle les hait,
tant qu'il en reste un bout de radicelle;
rendra les fous sensés, les sages insensés
et qui voudrait prêter, elle le fait mendier.

[25] Bien qu'il soit « l'homme qui tombe ».

83. Astolph cheminait dans un endroit désert,
ça et là, comme font les égarés.
C'était la nuit; est apparue une lumière,
en un lieu où vivaient trois saints ermites
qui longtemps y avaient de privations soufferts
pour reposer aux banquets éternels;
lorsque baron Astolph a vu ce lumignon,
aussitôt chemina dans cette direction.

84. Quand il fut arrivé, il frappa à la porte
et il fut accueilli dans l'ermitage.
La même nuit, certains païens y arrivèrent;
ils les ont bâillonnés, ont tout volé
et comme le butin était des plus modestes,
d'Astolphe ont pris aussi le destrier.
Astolph s'est réveillé, et s'étant réveillé,
de sa mésaventure s'aperçut sans tarder.

85. Il dénoua leurs liens, il défit les baillons,
et demanda par où s'étaient enfuis
les gens qui les avaient si méchamment traités.
L'un de ceux-ci répondit à Astolphe:
«Laisse-les donc, qu'ils seront bien payés
de leurs péchés et de leurs graves fautes
par ce Seigneur qui pour toujours a établi
que le bien soit récompensé, le mal puni.

86. Ces gens sont des voleurs qui ont fait leur demeure
dans ces forêts, une race de brutes,
et ils nous ont déjà volé une autre fois.
Mais ne nous manque pas le pain céleste,
qui toujours des dégâts nous indemnisera.
Ils te feront du mal, si tu les trouves:
laisse-les donc aller, car Dieu solde tout compte
et à ses serviteurs il fait grâces et dons.»

87. Lui répondit Astolph: «Pour mon cheval
cette indemnisation, je n'entends l'accepter,
car je sais que sans lui je m'en irai à pied,
et le Seigneur me regardera faire.
Votre espérance et votre foi ne m'ont jamais,
à moi, donné à boire ou à manger:
aussi j'entends me retrouver mon destrier
et je le leur ferai peut-être cher payer.»

88. Se mit à les chercher tellement qu'à la fin
il les trouva, qui étaient dans un pré,
s'adonnant au repos, dessous les arbres ;
et son cheval paissait encor sellé ;
ils avaient ou la lance ou l'épée ou la hache.
Astolphe s'est de l'un d'eux approché ;
« Traître et voleur de grand chemin ! » a-t-il crié,
et fend jusqu'au menton sa tête de l'épée.

89. Un autre veut l'atteindre avec son javelot ;
Astolphe voit la pointe survenir,
et d'un seul coup d'épée il trancha net la hampe ;
et puis d'un autre coup, le fit mourir.
Il se jeta dessus ses autres compagnons,
si qu'il arrive à tous les estourbir :
et sur dix qu'ils étaient, tua quatre païens ;
et aux autres il lie le cou avec les mains.

90. Et il est remonté dessus son palefroi,
et il est retourné au monastère.
Les moines, quand ils ont aperçu ces vauriens,
furent pris pour Astolph d'admiration
et ils ont remercié leur dieu nazaréen.
Baron Astolph à dit à ces ermites :
« Je veux que vous pendiez, que ça vous plaise ou non,
ces malfaiteurs remplis de ruse et trahison. »

91. Les ermites lui ont répondu : « Notre frère,
Dieu ne veut pas qu'on se fasse justice :
pour autant c'est à vous que revient ce travail. »
Astolphe a dit : « À Dieu plaît, je le crois,
plus que l'on fasse ça que dire un « Notre Père »,
s'il a vraiment en haine les canailles.
Qu'on ôte la tunique et faites promptement,
et qu'au gibet par le licou tous on les pende. »

92. Ces ermites jouaient les esprits scrupuleux
et ils étaient, semble-t-il, horrifiés.
Astolphe qui était irrité et nerveux,
comme baudets les frappait en disant :
« Sur le cul en aura qui fera le grincheux ! »
si bien qu'ils ont fait sauter leurs cilices,
entendant Fra Bâton qui bat les vêtements
et tous semblaient savoir cet art depuis cent ans.

93. Puis Astolphe a fini par s'en aller tout seul
à travers bois, où le chemin le porte,
sans avoir de projet ou de dessein fixé.
Laissons-le donc, que son ange le guide.
Tout cela avait mis Roland très en colère,
et une nuit, celui-ci prit la porte
et il s'en est allé tout seul à la sauvette,
car il a décidé de retrouver Astolphe.

94. Durant toute sa vie jamais Renaud ne fut
désespéré autant que cette fois.
Anthée disait: «Pourquoi rester encore ici?
Tous nos espoirs, je les vois disparus.
Je vous remets aux mains de votre Dieu Jésus,
et je vais retourner à Bambilone.»
Renaud et ses amis bien vite lui ont dit
que tous ils désiraient lui tenir compagnie.

95. Et tous se lamentaient sur le comte Roland:
le regrettait jusqu'à ce traditeur
de Ganelon, lequel ne cessait de pleurer:
«Où es-tu, disait-il, mon cher seigneur?»
Et c'est ainsi qu'en chevauchant et jour et nuit,
avec Roland toujours planté au cœur,
à Bambilone ils ont reconduit Dame Anthée,
qui plus elle approchait, plus ses pleurs augmentaient:

96. elle n'y a trouvé son misérable père[26],
qu'elle a laissé heureux et satisfait;
elle n'y revit plus les siens compagnons d'armes,
et tint beaucoup de propos lamentables.
Renaud avec des mots de grande distinction
dit: «C'est ici que je te laisserai,
impératrice et reine en ta vieille patrie;
et je sais que Roland veut que je parle ainsi.»

97. En conséquence Anthée resta à Bambilone,
et de son peuple entier reçu l'hommage,
et l'on ne pourrait dire avec quelle allégresse
par ses sujets elle fut honorée;
et sur sa tête mit la couronne royale
et la cité paraît ressuscitée.

[26] Il convient de rappeler que son père, le Soudan de Bambilone, a été tué par le Vieux de la Montagne au chant XIX, lors de la grande bataille sous les murs de la ville.

Renaud s'y est encor quelques jours arrêté,
et d'elle tous ensemble après ont pris congé.

98. Et en pleurant beaucoup, ils recherchent partout
en Paganie, afin le retrouver,
Roland, et ils ne savent pas où le chercher.
Tous de concert à Moinesse ils se rendent
et ils y ont trouvé le Grec et Clarillon,
lesquels se sont inquiétés de Roland;
leur a baron Renaud répondu que son frère[27]
avait abandonné le château[28] en colère.

99. Et furent de ceci le Grec et Clarillon
fort affectés, comme la demoiselle[29];
ont envoyé pour s'informer moult émissaires
par les cités, villages et bourgades
pour voir si s'y trouvait le preux fils de Millon;
on ne parlait maintenant que de lui;
le Grec et Clarillon grandiosement honorent
Renaud et ses amis, car ils les aimaient fort.

100. Avecques Clarillon laissons-les donc un peu
se reposer de la sorte à Moinesse.
Baron Astolphe allait d'un lieu en autre lieu,
sans bien savoir où il arriverait,
comme fait le faucon qui s'envole par jeu
et décide d'aller voir du pays
et ne plus écouter du maître l'appelant[30],
comme il advient souvent pour quelque différent.

101. Ainsi se conduisait notre bon paladin,
si bien qu'en Barbarie[31] se retrouva;
en ce lieu se trouvait la cité d'un païen
qui a créé une nouvelle foi:
il ne croyait au Christ pas plus qu'en Apollyn,
n'approuvait pas Macom ou Trévigante,
se faisait adorer, car c'était un géant
d'extrême vanité, appelé Claristan;

[27] Toujours «frère» pour «cousin».
[28] Le château de Créonte.
[29] La fille de Clarillon, devenue la femme du Grec, voir 16-17.
[30] On utilisait comme appelant un bâton au bout duquel il y avait des plumes et au milieu de ces plumes de la nourriture.
[31] Rappelons qu'il s'agit de l'Afrique du Nord.

102. et la sienne cité on l'appelait Corneille,
et se nommait sa femme Philiberte:
ces deux-là s'étaient faits peindre dans la mosquée
en dieux; et là il rassemblait le peuple
et en leur faisant peur se faisait adorer.
Il voulait assouvir tous ses désirs;
de force tous les jours nouvelle vierge prend
et puis il les envoie où le bon vin se vend[32].

103. Il avait déjà fait tant de méchanceté
que tous ses gens le haïssaient à mort.
Baron Astolphe est arrivé dans la cité,
est descendu chez un hôte hors les portes,
et entendit de celui-ci la vérité:
que ce seigneur administrait sa cour
avec grande infamie, injustice et venin;
et il se reposa, qu'il en avait besoin.

104. N'abandonnons pourtant à tout jamais Roland.
Il a quitté cet endroit où Créonte
est morte; puis il est arrivé à l'ermitage,
où les voleurs ont payé leur bon coup.
L'un de ces religieux en vint à lui parler
de ces larrons (son récit est tout prêt),
comment les obligea les pendre un chevalier
parce qu'ils lui avaient volé son destrier.

105. Mais ils souffraient encor de ses coups de bâton,
car Astolph leur avait rompu l'échine,
et leur avait un peu repassé les capuces[33]:
mais pour avoir fait payer les voleurs,
ils avaient rendu grâce à sa grande valeur.
Roland s'y est reposé cette nuit,
et de leur charité, avec ce qu'il y a,
mange du mieux qu'il peut, avec eux ce soir-là.

106. Et lorsque chacun d'eux eut été endormi,
l'ange de Dieu apparût dans un songe
à un moine et il a salué celui-ci,
en lui disant: «Sache que ce baron
que vous avez logé, c'est le comte Roland:
honorez-le, car c'est notre champion.

[32] L'*Orlando* est plus explicite: «... dans les mauvais lieux».
[33] Pour la capuce, *schiavina*, voir XVIII, 148,1.

Celui qui les pendit, c'était un sien cousin,
que l'on appelle Astolphe, un autre paladin. »

107. De la même façon apparut à Roland
l'ange, qui dit: « Roland, que feras-tu ?
Sache que ton Astolphe est passé par ici,
et sain et sauf tu le trouveras vite,
avant que ne se soient même écoulés six jours.
Demain matin, tu partiras d'ici.
Ne te lamente pas, ô baron juste et pieux,
ainsi que tu le fais, car ça ne plaît à Dieu. »

108. Le lendemain matin, Roland à son réveil
mit aussitôt la selle à Velliantin.
À ce moment l'ermite à lui s'est présenté
et raconta la visite de l'ange,
comment il lui était apparu en vision,
cependant qu'il dormait dans sa cellule;
et il rendait de grands honneurs à celui-ci.
Roland l'a embrassé et puis il est parti;

109.[34] et il est descendu dans le fond d'un vallon
où il trouva un horrible serpent,
lequel en décousait avec un beau griffon[35].
Roland se mit à regarder la chose,
et cela lui plaisait d'observer leur rencontre.
Mais ce griffon eut enfin le dessous,
car le serpent avec sa queue lui entoura
en un moment le cou et sur lui la noua.

110. Ce griffon apparut à Roland si superbe
(peut-être encor n'en a-t-il jamais vu)
qu'il décida venir en aide à cet oiseau;
et avec un rameau feuillu de hêtre
il frappa le serpent et il délivra l'autre,
dont l'ennemi est tombé mort au sol:
ce sur quoi le griffon prit son vol dans les airs,
et Roland son chemin, pensif et solitaire.

111. Un peu plus loin il rencontra quatre grands lions,
et Velliantin est devenu nerveux,

[34] Les strophes suivantes constituent une espèce de fable en action, qui pourrait s'intituler *Le paladin et le griffon* et dont la morale est tirée par les strophes 114 et 115. Ces strophes renvoient d'ailleurs à une autre fable, elles-même très connue, *Le lion et le rat*.
[35] Pour le griffon, voir la note à XIV, 61, 8. Rappelons nous que Dante en fait une figure du Christ.

lorsqu'il a aperçu ces gros compagnons-là.
L'un de ceux-ci va sur Roland tout droit,
et il ouvre sa gueule, déploie ses grandes griffes.
Roland lui enfonça sa Durandal
jusqu'à la garde et au pommeau dans le côté.
Je ne te dis comment les autres l'ont chargé.

112. Roland frappait avec mesure et précision,
parce qu'il se voyait bien mal parti.
Mais voilà le griffon qui du haut du ciel tombe
avec telle furie qu'on ne le voit,
comme s'il était vent ou oiseau muni d'ailes;
et comme un lion pressait plus que les autres
le paladin Roland, il lui saisit des griffes
les deux yeux, de façon qu'il les lui fit jaillir.

113. Alors ce lion s'est retiré de la bagarre.
Roland de son épée en tue un autre;
le griffon remet ça avec le quatrième,
afin d'aider Roland, et dans l'air crie;
et enfin tout à coup il lui planta ses griffes
au crâne et serra jusqu'à le voir mort,
car il lui enfonça l'ongle jusqu'au cerveau;
doncques c'était un bon ami que cet oiseau.

114. Aucun service n'est jamais rendu en vain:
soit serviable envers tous, sans regarder
qui c'est, dit le proverbe; si tu nuis à quelqu'un,
pense qu'un jour la vengeance viendra;
sèmerait-on dans la broussaille ou les cailloux[36],
toujours enfin germe la courtoisie
et chacun doit savoir d'Ésope cette fable
dans laquelle le lion a eu besoin d'un rat.

115. Il faut rendre service aux animaux eux-même,
qui quelque jour nous rendrons la pareille,
ainsi que nous l'apprend le «Dit des moralistes[37]»;
reste obligé qui reçoit un service;
plus celui-ci est grand et plus cela est vrai:
toujours bienfait le cœur d'amour enflamme,

[36] L'image provient des Évangiles synoptiques (Matt. 13, 5-7...) mais Pulci en renverse le sens.
[37] On ne connaît pas le livre auquel fait allusion Pulci, peut-être un recueil de maximes.

et provenant d'un cœur généreux et gentil,
il retourne à la fin chez lui avec profit[38].

116. Et le griffon n'a pas frappé le lion aveugle
par courtoisie, et l'imita Roland;
et pour finir il étendit ses grandes ailes
et il partit dans les airs en volant;
c'est ainsi que Roland a repris son chemin,
comme toujours Astolphe recherchant.
Et a tant chevauché jour et nuit celui-ci
qu'il arrive à Corneille (abrégeons ce récit).

117. Et Roland descendu chez un hôte païen
voulut remettre en état Velliantin,
qui avaient plusieurs jours couru plaines et monts,
et qui s'était entraîné à jeûner.
Maintenant laissons-le reposer sain et sauf:
il nous faut retourner à notre Astolphe,
qui était chez son hôte en dehors la cité,
et qui avait beaucoup avec lui discuté.

118. Il vit à son visage un jour qu'il est troublé
et il voulut en savoir la raison;
celui-ci le lui dit sans se faire prier:
que le seigneur veut se prendre sa fille;
qu'autrement lui sera son auberge arrachée
avec sa fille, et sa vie et ses biens;
mais il préférerait mourir assurément
plutôt que d'obéir à ce commandement;

119. et de sa propre main tuer sa chère fille
avant de voir une telle vergogne,
car il sentait son cœur se fondre de douleur.
Astolphe lui a dit: «C'est inutile:
peut-être pourras-tu un jour rire de ça.
Fais demander à Claristant s'il rêve;
ou bien s'il nous envoie encor son messager,
fais-le moi voir, et laisse-moi m'en occuper.»

[38] La morale de cette fable en action n'est pas sans ambiguïté. La première partie du discours, c'est-à-dire le devoir d'assistance envers les plus faibles, fait partie de la morale chevaleresque la plus traditionnelle; mais la seconde partie est plus ambiguë: il faut respecter les faibles, car de toute façon on a souvent besoin d'un plus petit que soit. Cette ambiguïté ne cache-t-elle pas en réalité une demande de secours adressée à Lorenzo, en contre partie de quoi Pulci l'assurerait de sa fidélité?

120. Tu le sais, ô lecteur, Claristant n'attend pas:
réexpédie de suite un messager.
L'hôtelier dit: «Le messager est revenu.»
Astolphe répondit: «Toi, tu la fermes.»
Le messager a dit que cette gente fille,
on l'envoie à la cour, vite, et le répète.
Du messager Astolphe alors s'est approché
et il lui dit: «Je répondrai pour l'hôtelier.

121. Voilà ce que tu vas répondre à Claristant:
que son peuple l'avait trop supporté,
mais qu'il réussirait en faire tant et tant
qu'après serait son compte entier soldé.
On ne parle de rien partout dans le Levant
sauf de ce vil et méchant scélérat.
Vois l'impudence avec laquelle il sollicite,
comme si l'emmener était chose licite!»

122. Le messager faisait comme un stigmatisé[39],
et il a dit: «Tu dois être cinglé.»
Pour la seconde fois, Astolphe lui a dit:
«Rejoins ton maître au palais, je te dis!»
L'hôtelier se taisait et ne répondait rien.
L'envoyé dit: «Ça va de mal en pis[40]:
ce vagabond s'en prend à notre bon seigneur.
Attends que je revienne, il verra son erreur.»

123. Il court chez son seigneur comme un chat échaudé,
tout aussitôt, et se met à genoux,
ce damoiseau, et dit ce qu'il a entendu.
Le seigneur dit: «Qui c'est, ce tire-laine?
Ce sera quelque fou qui a perdu l'esprit.
Mais l'hôte n'a répondu à cet homme?»
Lui a dit le sergent: «Il pensait comme lui;
n'est non plus, ce me semble, un dément, celui-ci.»

124. Claristant répondit: «Or retournes-y vite;
dis-lui que l'hôte et lui viennent ici.
Mais lui, il se sera enfui ou bien caché.»
Et l'autre: «Il ne se sera pas, c'est sûr,
enfui, de la façon dont il m'a répondu.»

[39] Il levait les mains au ciel comme saint François au moment de recevoir les stigmates dans l'iconographie traditionnelle.
[40] Le texte est peu clair. Volpi comprend le contraire («ça va de mieux en mieux») mais ironiquement.

Astolphe était en armes et sur ses gardes;
et désespérément il cherchait le combat.
Alors de la cité l'envoyé arriva,

125. et dit: «Hé, toi qui as répondu tout à l'heure,
le seigneur dit que l'hôte et toi veniez
à la cour vivement. Allez donc! En avant»;
et voulut les chasser à coups d'balais.
Astolphe répondit: «Afin gagner du temps,
dis au seigneur qu'il m'attende à la ville,
s'il désire avec moi combattre; et dis-lui bien,
s'il ne le savait pas, que mon nom est Gallien;

126. et que je lui ferai peut-être payer cher
ce qu'il a dit! Or je viens le combattre.»
Le messager revient avec longue figure,
et dit: «Il vient vous combattre à cheval,
et dis qu'il est Gallien, si tu veux tout savoir,
(le regarder me faisait vraiment peur)
et que si vous vouliez avoir la demoiselle
il vous la faut jouter, monté dessus la selle.»

127. À Claristant parut étrange cette affaire;
il dit: «Dis-lui que vienne sur la place
afin me rencontrer, ce Gallien, à sa guise,
avec la lance ou l'épée ou la masse:
nous verrons bien qui est ce maudit vagabond,
car je ne comprend pas si folle affaire.»
L'envoyé près d'Astolphe chez l'hôte retourna.
Astolphe cuirassé à la cité alla.

128. L'hôte a trouvé Astolphe homme de qualité,
et dit: «Dieu l'a conduit peut-être ici,
mais qu'il soit ce qu'il veut, moi, dans ce mauvais pas,
je veux mourir plutôt qu'être forcé»;
et il lui dit: «Va donc, que Macom te soutienne.»
Astolphe est arrivé dessus la place,
et chacun accourait pour voir le combattant;
et au même moment s'équipait Claristant.

129. Roland, qui a déjà entendu la rumeur
que sur la place est venu un guerrier,
lequel a désiré affronter leur seigneur,
vite s'arma pour aller voir cela.
Mais l'hôte qui avait peur d'un écornifleur,
voulut qu'en gage il laissât son cheval,

car pour l'écot ne veut aux paroles se fier;
puis il en eut regret en le voyant à pied,

130. et il lui dit: «Reviens et reprends ton cheval,
comme les gens libérés de tout gage.»
Roland éclate en pleurs de douleur et de peine,
car pour payer il n'avait pas d'argent
et Velliantin tenait debout à grande peine;
cela lui fit tenir fermée la bouche:
il ne croit opportun discuter l'addition,
et il lui dit: «Par Macomet, nous te paierons! »,

131. lui qui donnait toujours du bâton ou du glaive
à l'hôtelier quand l'argent lui manquait.
Cependant que Roland traversait la cité,
les garnements de bon cœur s'en moquaient,
parce que Velliantin à chaque pas tombait,
et chaque fois les rires s'élevaient,
disant, tant qu'il ne fut sur la place arrivé:
«Qui c'est, cet oiseau-là, tellement déplumé?

132. Ce destrier aurait besoin d'un premier mai[41]
qui dure plus d'un mois, un an au moins.»
Et le baron Roland poursuivait son chemin
et comprenait tout ce qui se disait,
parce que celui-ci savait toutes les langues.
Un sarrasin par la bride le prit,
en homme qui prendrait du plaisir à mal faire,
et puis de Velliantin décrocha la gourmette,

133. et puis par dérision lui emmena la bride.
Roland ne put en supporter autant,
et d'un seul coup de poing il lui a fait sauter
la joue, le nez, les sourcils et les yeux:
tous ceux qui ont vu ça en furent étonnés,
car jamais on ne vit tel coup de poing;
puis à terre il mit pied, de colère tout plein,
et il a rajusté à Velliantin son frein.

134. L'homme à qui il restait moins du tiers de la face,
tira l'épée qu'il avait à la taille,
car il n'y avait vu matière à rigoler.
Roland l'accommoda à coups de poing:

[41] Aucun anachronisme dans la traduction: *calendimaggio*, le 1er mai, jour férié, est une des fêtes les plus antiques qui soient.

tu peux penser, s'il avait eu son gant de fer[42],
qu'il l'aurait tué avec deux grandes baffes ;
voilà que dans la tempe il lui en décoche une
qui lui a fait sortir le cerveau par la gueule.

135. Puis remonta d'un saut dessus son destrier,
tout armé, sans user de l'étrier,
si bien que tous étaient étonnés de le voir
et par terreur se mettaient de côté.
Cependant Claristant vient d'entrer dans la danse,
et s'il saura danser, nous le verrons.
Astolph lui a lancé menaces et offenses,
puis il s'est éloigné et il a pris du champ,

136. et tous deux, leur cheval, le pressent, l'éperonnent.
Le sarrasin a rencontré Astolphe :
sa lance n'a tenu, bien qu'elle fut fort bonne ;
celle d'Astolph ne fut même déviée,
et du païen tout le torse résonne,
si bien qu'à rien ne servit son écu,
et lui et son cheval, ils ont dû se coucher
et il perdit, dans cette chute, un étrier.

137. Puis il se releva vite avec son cheval.
Astolphe dit : « Tu es mon prisonnier. »
Le païen dit : « Cela, ça ne serait pas juste,
car c'est la faute à ce méchant bidet. »
Astolphe répondit : « Et qui en jugera ? »
« Celui qui de son poing tua cet homme. »
répondit le païen, qui avait vu Roland
et à qui cet exploit a plu énormément.

138. Astolphe répondit : « Que ce soit l'homme aux poings ! »
Roland a donné tort à Claristant.
Le païen s'exclama : « Teuton bouffi de lard[43],
je ne t'avais, je crois, bien regardé ;
t'as dû sucer du vin plus que de l'eau l'éponge.
Je vois que de travers tu me regardes[44] :
jamais bigleux ne fut de malice privé,
car moi je t'ai percé jusqu'au fond de l'armet. »

[42] Le mot italien, *berzo,* est peu documenté de tel sorte que le sens en est peu sûr et très discuté.
[43] Voir pour l'appétit des Allemands XIX, 139.
[44] Sur le strabisme de Roland, voir XX, 70, 2-4.

139. Roland lui répondit: «Tu me l'as demandé:
tu ne veux pas que je parle en conscience?
Tu sais bien que tu as lâché un étrier:
tous jugeront ainsi que je l'ai fait.
Mais si tu n'es, païen, tombé selon ton goût,
et a envie à nouveau retomber,
tout bigleux et mauvais que selon toi je sois,
par Macomet je jouterai avecques toi!

140. C'est vrai que mon cheval, comme chacun le voit,
est amaigri, épuisé, mal foutu;
mais nous pouvons à pied mesurer nos épées.»
Astolphe dit: «C'est ainsi qu'il faut faire»;
que soit Roland cet homme, il ne l'eut jamais cru.
Roland, lui, l'a déjà bien reconnu,
mais parce qu'il parlait le parler sarrasin,
on ne le reconnaît, ni lui ni Velliantin.

141. «Et si tu veux que je te prête mon cheval,
a dit Astolph, c'est vraiment volontiers.»
Le païen répondit: «Accepte-le, veux-tu,
nous pourrons éprouver la tienne ardeur,
vu qu'a pu me défier un vassal si minable
que des tiens j'en prendrais cent à la fois.»
Lui dit Roland: «Il suffira peut-être d'un.»
Tant et si bien qu'enfin a pris du champ chacun.

142. Claristant crût combattre un mannequin de paille,
qui se laisserait ôter le manteau,
et c'est avec fureur qu'il assaille Roland:
mais rompt son bois comme sur une tour.
Roland lui a percé la cuirasse et les mailles,
d'un coup comme n'en fit jamais Hector,
que même une girafe[45], il l'aurait transpercée;
et l'on ne disputa plus jamais d'étrier.

143. Quand se fut étalé sur le sol Claristant,
il dit: «Baron, je te demande en grâce,
qui que tu sois, chrétien ou africant,
de bien vouloir me découvrir ton nom.
J'ai enlevé à un seigneur de l'orïent,
qui pauvrement après courut les mers,

[45] D'autres écrits de Pulci laissent à penser qu'il n'avait jamais vu de girafe, animal retenu par lui comme symbole de puissance.

un dénommé «le Grec», de bonne éducation[46],
cette cité, par la violence et l'agression.

144. Et si je meurs, je crois que c'est pour ce péché,
qu'ainsi le veut la justice divine;
et c'est le Dieu Macom qui t'aura envoyé
pour punir cette faute avec les autres.»
Baron Roland de son cheval est démonté
(et le peuple alentour est plein de joie)
et à l'oreille dit à ce roi sarrasin:
«Sache donc que je suis Roland le paladin.»

145. Claristant répondit: «Tu as tout mon pardon
vu que vraiment si je devais mourir,
c'est le plus franc guerrier au monde qui m'auras
tué»; et il ne put rien dire d'autre.
Le peuple s'est levé avec un bruit de foudre,
dès qu'il fut mort, pour outrager son corps;
personne ne semblait satisfait ou content
s'il n'avait réussi lui faire quelque offense:

146. qui lui mordait le bras ou bien c'était la main,
qui le pelait, qui lui cardait le torse:
on aurait dit un lièvre entouré par des chiens
comme on en voit parfois, pris à la chasse;
c'est ainsi que mordaient celui-ci les païens:
on le piétine, on lui crache à la face,
en lui disant: «Or sont venus l'heure et le point
où ton méchant péché, traditeur, t'a rejoint.

147. Ainsi tu n'auras pas profité du pouvoir
que tu ôtas à notre maître antique,
qui sillonne les mers avec un seul bateau
depuis aussi longtemps, pauvre et mendiant.»
Or vois quelle force a une juste colère!
Ne faites de vos gens des ennemis,
car je crois qu'il y a, bien au dessus des toits,
Quelqu'un qui nos pensées, les comprend et les voit.

148. Puis de la foule il se leva grande rumeur
et fut ôté d'un coup de son cheval
Roland, et ils voulaient en faire leur seigneur.
Roland autant qu'il pût s'est rabaissé,

[46] Voir XX, 27, 2.

en disant: «Je ne suis digne de tant d'honneurs;
ce chevalier est votre vrai sauveur,
qui le premier s'en vint sur la lice se battre,
puis pour votre salut, me prêta son cheval.

149. Je ne peux même pas comme valet le suivre.»
Le duc Astolph fut ainsi emmené
dans le palais et il fut fait le leur seigneur
et avec lui toujours il veut Roland;
et était tout heureux ce peuple d'inconstants,
et Astolphe en était beaucoup aimé;
une autre fois pourtant ils le crucifieront:
«sanguinaire tyran», c'est ça qu'ils lui diront.

150. Ainsi est-il souvent bon de désespérer[47]
et par rancœur se font de grandes choses:
Astolphe maintenant reste à se reposer;
ne court les bois rudes et ténébreux.
Il ne pouvait avec Roland se rassasier
de louer ses exploits hauts et fameux,
et ne savait encor qui était celui-ci
et il s'entretenait cependant avec lui.

151. Roland lui demandait: «Je veux par courtoisie
que tu me dises si tu es païen,
et comment on t'appelle.» Astolph répondit:
«Je me fais appeler partout Gallien,
et je suis né de noble sang en Barbarie.
J'ai couru tout partout, plaines et monts,
et n'ai eu jusqu'ici que mauvaise fortune,
sauf ce qui est, tu vois, à l'instant advenu.»

152. Roland en arriva d'une parole à l'autre
finalement là où il le voulait;
il se mît à blâmer énormément Roland,
disant: «Il n'y a pas sous le soleil
homme que je voudrais détruire plus que lui.»
Astolphe s'emporta à ces paroles,
et finit par conclure avecques lui ceci:
qu'il n'avait qu'à partir de sa cour au plus vite.

153. Roland a poursuivi malgré tout son discours,
si bien qu'Astolphe était tout en furie;
à la suite de quoi, Roland ôta son heaume.

[47] «Le seul salut pour les vaincus, c'est n'espérer aucun salut» (*Énéide*, II, 354).

Et l'allégresse a fait pleurer Astolphe ;
ils se dirent chacun toutes leurs aventures,
depuis qu'Astolph les quitta en colère,
et comment ils étaient arrivés là et quand,
et mille fois Astolphe a embrassé Roland.

154. Roland a envoyé après quelqu'un chez l'hôte,
qui lui avait rendu son cheval noblement :
de Claristant il lui donna le destrier.
Fit à son hôte Astolph pareillement,
et à sa fille il fit donner un beau douaire,
pour l'avoir accueilli si doucement,
et tous ils se félicitaient de très grand cœur
de ce que l'on a tué Claristant leur seigneur.

155. Astolphe les traita avec grande largesse.
Ores laissons Astolphe avec son frère[48],
et nous retournerons un peu à Philiberte[49],
qui s'était réfugié dans un château.
Comme sa porte était laissée sans surveillance,
deux pèlerins, un jour, y sont entrés
en disant qu'ils voulaient parler à Philiberte
et qu'ils étaient venus afin la saluer,

156. et lui disaient : « Madame, il faut te montrer sage ;
ce qui te sera dit, comprends-le bien,
n'en laisse pas tomber un seul mot sur le sol.
Tous sont peinés de tes grandes souffrances :
en pleurent en tous lieux toutes bêtes sauvages ;
mais c'est pas ça qui te viendra en aide.
Dame, pour éviter de te faire languir,
nous avons estimé que tu n'as qu'une issue.

157. Ce Renaud, un chrétien, qui a si grand renom,
avec Alard, Olivier, Richardet
et Ganelon, que tout le monde appelle un traître,
Guichard, Maugis et un de leurs valets[50],
(comment cela se fait, nous n'en savons la trame)
se trouvent tous, c'est un fait, à Moinesse ;
ils parcourent le monde et tu sais qu'ils sont forts,
et ils font profession de redresser les torts.

[48] Toujours le frère pour le cousin.
[49] La femme de Claristant, voir 102, 2.
[50] Riniher, voir 13, 4-6.

158. Peut-être savent-ils qui est ledit Gallien.
Moi, j'irais vers Renaud et à genoux
je promettrais de lui donner la ville en mains,
s'il arrivait à punir ce méchant:
cet homme est tellement gentil, bénin, humain
et un si grand ami de la justice
qu'il voudra bien venir avec sa compagnie
et te restituer la tienne seigneurie.

159. Et s'il en est besoin, joue un bon tour à Apollyn
et à Macom, et ce que nous disons,
(car toute chose vient par le pouvoir divin),
pense qu'on a des raisons de le faire;
peu importe qu'on soit soldat ou pèlerin:
nous sommes vieux amis de ton lignage,
peut-être des chiriffs[51] qui allons à la Mecque.
Suffit! Je t'en ai dit assez. *Salamalech.*»

160. Et les voilà partis, ou plutôt disparus.
Philiberte en resta très étonnée
et ce conseil lui a semblé tellement bon
qu'elle partit à la fin pour Moinesse:
car celle-ci avait perdu toute espérance,
mais être sans espoir la sauvera,
comme il advient toujours: ce qu'il faut, c'est penser;
qui cherche trouve, et qui s'endort, fait que rêver;

161. et la fortune vient en aide volontiers,
comme dit un dicton que tous connaissent,
toujours aux audacieux et fuit les timorés.
Philiberte est partie pour voir Renaud,
et a été bien volontiers reçue par tous,
et elle raconta tous ses malheurs;
et celle-ci a fait tant pitié à Renaud,
que pour son plan il apparut plus qu'elle chaud.

162. Le Grec, en regardant Philiberte au visage
subitement a reconnu la dame:
«Mon royaume, crie-t-il, qui me fut arraché,
tu vois, tu ne l'as plus, ô malheureuse!
Et Claristant ne l'a longtemps gardé non plus.
J'ai traversé sur ma petite barque

[51] Voir XIV, 6-7.

nombreuses mers, en longs et périlleux trajets,
depuis que j'ai été de ma patrie chassé ;

163. et la justice ensuite a retrouvé sa place.
Ça, ton mari jamais ne l'aurait cru,
qu'il aurait occupé mon royaume si peu :
car il pensa quand il me l'eut ravi,
qu'il allait gouverner l'air, la terre et le feu,
dans son orgueil, et des mers tous les bords,
si bien que tu le sais, il se fit adorer
et se fit des statues dans toutes les mosquées.

164. il a pensé pouvoir faire comme fit Beel[52] ;
il a pensé pour toujours être Dieu ;
il a pensé anéantir Zeus et le ciel ;
il a pensé jouer les Prométhée ;
il a pensé pouvoir faire pluie et beau temps ;
il a pensé pouvoir surpasser Campanée[53] ;
il a pensé pouvoir soumettre la Fortune
et faire autant trembler le soleil que la lune.

165. L'épée qui pend là-haut, tu vois comme elle taille,
toujours en temps et lieu et justement[54] ;
tous les comptes au ciel se trouvent ajustés.
J'avais pleuré jadis sur mes malheurs,
et maintenant Fortune agite ton navire ;
il n'y a donc de choses qui soient sûres :
aussi ne faudrait-il rien faire injustement,
en cette courte vie particulièrement.

166. La justice de Dieu ne peut jamais faillir ;
là où tu vas toujours il te suivra :
où est donc maintenant ton sceptre et ta couronne ? »
Et Renaud demeurait stupéfait à l'ouïr,
et il en ressentait grande stupeur ;
et Dame Philiberte au Grec ne répondait,
et du péché commis en soi-même pleurait.

167. Renaud n'avait jamais entendu raconter
que le Grec fut de Corneille seigneur ;
il ne l'interrompit, tant qu'il le vit en veine,
afin qu'il pût se décharger le cœur ;

[52] Il s'agit de Baal.
[53] Pour Campanée, voir X, 144, 3.
[54] *Le glaive de là-haut ne coupe ni trop tôt / ni trop tard* (*Par.* XXII, 16-17).

puis il a dit au Grec : « Qui t'a fait tant de mal
qu'en toi revive une telle douleur ? »
Le Grec lui répondit : « Je veux que tu l'entendes
en sorte que de moi pitié tu puisses prendre » ;

168. et il lui a tout dit en partant du début.
Renaud lui dit : « Pourquoi ne l'avais-tu
pas dit le premier jour ? » et il lui répondit :
« Je ne voulais réveiller ma douleur,
afin que la Fortune, injurieuse et méchante,
ne puisse avoir de moi si grand plaisir. »
Renaud dit : « Cette chose, ores je l'ai comprise :
d'autant plus volontiers ferai cette entreprise.

169. Tu vois que tu n'as pas encor dégénéré,
car on ne perd les antiques vertus :
on montre des façons honnêtes et décentes,
bien que Fortune ait dévoré vos biens,
car ces vertus, elle ne peut les séquestrer
et n'éteint pas ces lumières le vent ;
par milliers de façons dans toutes nos actions
la noblesse à la fin, chez qui elle est, se montre[55]. »

170. Et il a répondu à Philiberte alors
qu'il se rendrait tout de suite à Corneille
et qu'elle aurait de lui à se louer encore ;
et décida avec Gane et les autres
qu'il fallait y aller sans plus longtemps attendre ;
et à la fin ils ressortent les rênes,
et les voilà montés à cheval tous ensemble,
et il ne leur a pas fallu beaucoup de temps.

171. Et ils ont chevauché si longtemps (mais j'abrège)
qu'un jour ils sont arrivés à Corneille ;
et ils ont envoyé, toujours en menaçant,
dire à Astolphe qu'ils avaient décidé
remettre la cité sous le gouvernement
de Philiberte, en tant que ses mandants ;
et qu'ils étaient suivis de mille chevaliers
et qu'ils voulaient absolument cette cité.

172. Ont répondu Astolphe et le comte Roland
que de leurs gens ils n'avaient nulle peur,

[55] Toute la strophe sent le plaidoyer « pro domo ». Pauvre, mais toujours noble...

et qu'ils la possédaient avec de justes titres,
qu'ils sortiraient des murs de la cité
pour se battre avec eux, car ne leur faisaient peur
ni les traits irrités ni les menaces ;
récit que pour le chant suivant je vous réserve.
Que vous garde celui près de qui est le Verbe.

CHANT XXII

Invocation (1). Les paladins sont de nouveau réunis à Corneille (2-14). Dodon les y rejoint et leurs apprend que Paris est assiégé par le roi Calavrillon. Ils décident de regagner la France (15-38).

En cours de route, ils s'arrêtent à Villefranche, où règne un certain Diliante, neveu du Vieux. S'étant pris d'amitié pour eux, Diliante leur offre de les accompagner en France. Les paladins se séparent : Renaud ira chercher du secours près d'Olive, la fille du roi Constance. Roland reste à Villefranche avec Ganelon et Aldigier, lequel s'empresse de révéler à Diliante que c'est Aldigier qui a tué le Vieux ; ils se battent et Aldigier tue Diliante. Roland et Ganelon partent pour Paris (39-109).

Les événements de France : Ganelon tue par traîtrise Aldigier mais cette mort provoque la réconciliation de Charles et de Calavrillon. Ils partent tous assiéger Gan dans Ponthierry (110-155).

Le voyage de Renaud : en chemin, Renaud affronte les guerrières de l'Arpaliste, seigneur de Saliscaille ; après les avoir vaincues, il impose à l'Arpaliste d'aller se rendre à Roland, ce qu'il fait (156-189). Arrivé à Ponthiérry, il y obtient de Charles le pardon de Gan, à condition que celui-ci aille se soumettre à Renaud. Calavrillon défie l'Arpaliste et ils s'entre-tuent (190-215,6).

À Saliscaille, un ange apparaît à Renaud et lui demande de partir pour Jérusalem, dont la route est coupée aux pèlerins par le bandit Foulichat. Renaud s'exécute et prend la mer avec un groupe de pèlerins (215,7-223). Ses aventures sur la route de Jérusalem : histoire de Blanche et Brunette (224-238), rencontre avec Gan, épisode de la reine Philisette. Il part combattre Foulichat (239-262).

1. Que soit béni celui qui descend d'Israël,
   et qui fit terre et ciel, lune et soleil,
   et puis a envoyé sur terre Gabriel,
   tant le faisait pleurer l'humaine race ;
   à ses côtés se tient toujours l'ange Michel,
   qui chante au sein des rondes angéliques :
   aussi de grâce veuille, éternel, juste et saint,
   m'aider à raconter, Père, le chant qui vient.

2. Était déjà le char de Phébus dans les eaux
   de l'océan, allant vers d'autres gens[1],
   (si vraiment il le fait, quand pour nous il se cache) ;

[1] Ce thème des antipodes sera développé très longuement par Astharot, le démon-théologien en XXV, 230, 7 etc.

déjà sortait la nuit à l'orïent;
quand j'ai laissé Astolph, lequel a répondu
au messager de Renaud violemment,
(ou bien il fit semblant, pour se faire plaisir);
et puis il sont allés, Roland et lui, au lit.

3. Le lendemain matin Astolphe s'est armé
et a dit à Roland: «Allons là-bas
nous promener, où Renaud a son campement;
je veux briser avec lui quelques lances.»
Roland lui dit: «J'ai mon cheval toujours sellé[2].
Je meurs d'envie de revoir mon Renaud.»
Ils sont sortis de la cité tout équipés
afin d'aller où ils savaient ceux-ci campés.

4. Baron Renaud a dit à son cher Aldigier:
«Celui qui vient devant, c'est Gallïen[3];
cet autre-là, qui a si maigre destrier,
j'sais pas qui c'est[4]. Allons au devant d'eux.»
Et se sont avancés Alard et Olivier,
Guichard, Maugis, le Grec et Ganelon,
et les ont salués dans la langue française;
et le comte et Astolph répondent en moresque.

5. Renaud a commencé à parler en premier:
«Si tu es Gallïen, comme je crois,
l'homme à cause de qui fut tué Claristant,
(étant l'offensé, je parle en premier)
avec quelle raison pourrais-tu justifier
(commençons par un bout, ou bien par l'autre)
qu'à bon droit Claristant a été mis à mort?
Qui ne reconnaitrait que tu lui as fait tort?

6. Mais laissons ça; tu as envoyé Philiberte,
la malheureuse, errer de par le monde:
dis-moi, qu'a-t-elle fait ou mérité, la pauvre?
Ores je veux, prévenant ta demande,
te dire que la ville avec tous les châteaux,
si tu ne veux que celle-ci y règne,
avant était le bien de l'homme que voici[5],
et que tout le royaume appartenait à lui.

[2] On peut aussi comprendre: «Je suis toujours prêt comme un cheval sellé.»
[3] C'est le nom sous lequel Astolphe, que Renaud n'a pas reconnu, se cache en pays païen.
[4] C'est Roland; voir XXI, 117.
[5] Le Grec.

7. Donc de toute façon tu ne peux conserver
cette cité, car le droit le refuse;
bien que je sois chrétien, simplement par devoir,
car je la plains, j'ai adopté sa cause.
Tu peux prendre du champ autant que tu le veux,
et maintenant qu'on cesse de parler.»
Astolphe répondit: «Attends encore un peu,
tu ne dois pas si tôt abandonner le jeu.

8. Ne dit-on pas ceci: Entends l'autre parti?
Renaud, tu dois avoir du temps à perdre;
tu viens avec un peu d'astuce, un certain art,
croyant que Gallïen ne comprend pas:
une lance toujours vaut mieux que des papiers[6].
Cette pitié, je ne sais d'où tu l'as,
à moins que ce ne soit par amour pour la dame:
la voilà, la raison qui ici te réclame.

9. Tu ne distingues pas chrétienne ou sarrasine,
et Philiberte a un oeil de lézard[7],
et a été toujours prête à la casserole;
un signe lui suffit: marché conclu!
Non, nous ne craignons pas ton armée malandrine,
bien que tu aies tête d'épouvantail.
Celui qui a tué Claristant, tu le vois;
avec toi se battra; peut-être ne le crois?»

10. Roland lui répondit: «Et même en pleine nuit,
je sortirais du lit, bien échauffé.
Voilà beaucoup de mots, peu de lances rompues:
Ne crois-tu que je sais qui est Renaud
et cette armée qu'il a amené jusqu'ici?
Car de Monac, il prit tous les ribauds:
là avec Philiberte il a mené son branle:
ores il nous veut montrer que le droit le tourmente.»

11. Lors regarder Renaud en eut valu la peine:
la fureur le faisait sortir de sa cuirasse!
Plusieurs fois sur ceux-ci il faillit se jeter
comme épervier qui voit filer le merle;
et fait volter Bayard et il reste muet,
et de rage les yeux lui sortent de la tête:

[6] Agéno comprend que Renaud recourt à la violence, faute de disposer de bonne preuves de son droit.
[7] Pour les commentateurs, l'œil du lézard serait particulièrement aguichant (?).

il ne peut plus parler, de haine suffoqué.
Roland à Velliantin ordonne de tourner.

12. Et ils sont revenus se frapper de la lance.
Ne me demande pas avec quelle furie
Renaud arrive ; et aux écus plantent les lances ;
mais ne crois pas que l'un prit l'avantage :
elle se sont rompues, et les chevaux passèrent.
Renaud ne put décharger sa fureur
avec sa lance : aussi c'est son épée qu'il prend,
et il est revenu pour attaquer Roland.

13. Baron Roland tira Durandal et cria :
« Macom peut donc faire que Philiberte,
tu l'aimes tant, cousin, que tu veuilles me tuer ? »
Renaud bien vite a retenu Frusberte,
car il a reconnu sa voix à cet appel,
et Durandal, dès qu'il l'eut découverte ;
et afin s'embrasser, tous deux coururent vite.
Renaud disait sans fin : « Comment ça se peut-il ? »

14. Et aussitôt sont retournés à la cité ;
à son palais Astolphe les mena,
et tous ensemble ils ont parlé d'un tas de choses
et discuté de ce qu'il fallait faire.
C'est de cette façon que plusieurs jours passèrent.
Voilà qu'un jour Dodon est arrivé
et les fit tous tomber dans la stupéfaction,
disant : « Quelle nouvelle amènes-tu, Dodon ? »

15. Dodon leur répondit : « Mauvaise et douloureuse » ;
et il s'assit ; puis en larmes tombant
il a dit à ceux-ci : « La Fortune en tous points,
depuis que tu quittas la cour, Roland,
avec mille avanies, déclarées ou cachées,
ton Charles va toujours persécutant ;
et elle a déclenché quand ce fut le moment
son traquenard, et tout cela, tu vas l'entendre.

16. Le grand baron Calavrillon de la Montagne,
frère du Vieux, que l'on dit être mort[8],
est arrivé en France en traversant l'Espagne
et son frère, il prétend que l'a tué
un chevalier qui ore est de ton entourage ;

[8] Voir XX, 95.

mais qu'il le vengera dans peu de temps.
Les païens qu'il amène avec lui ont été
pour cent quarante mille en effet décomptés;

17. et il a emmené un autre de ses frères,
lequel se fait appeler Arquilège,
et il est chez ces gens tenu en grande estime.
Tu penses bien, Charles ne sait quoi faire:
il te faut y aller aussi vite qu'oiseau.
Et Montauban, il faut aussi l'aider:
l'assiègent chevaliers qui sont soixante mille,
et tous les Mayençais et ceux de Ponthierry;

18. de cette armée le capitaine à Montauban,
comble de joie, Renaud, est Grifonet.»
Renaud a répondu: « Ah! Par ma barbe[9], Gan,
vraiment tu as fait fort, cette fois-ci!»
Dodon a dit: «Dedans est enfermé Vivian[10].»
Renaud a dit: «Mais n'y est Richardet[11].»
Dodon ajoute: «Y est le courageux Danois.»
Ganelon se troubla en entendant cela;

19. et répondit: «Renaud, sur tout cela tu mens,
vu que, pour moi, tout ça, c'est du nouveau:
quand est-ce que je suis sorti de ma prison?»
Renaud lui dit: «Tu parl' pas à un fou.
Toi, tu te le voudrais avaler un d'ces jours
ce Montauban, qu'ça s'rait la belle affaire!
Pourtant, quoi qu'il en soit, fourre-toi dans la tête[12],
que je suis né afin punir les tiens péchés.

20. Je parie volontiers - et pas mal de dîners -
que la venue de ce Calavrillon,
c'est ce félon qui l'a en tous points combinée,
pareil pour Montauban et pour Grifon.»
Baron Roland lui dit: «Tu es trop excessif;
il ne faut pas le dire ainsi félon:
tu ne sais pas encor comment ça s'est passé,
et nous avons toujours ensemble partie liée.»

[9] L'expression: «*Alla barba mia*», est prise ici dans un sens exclamatif différent de celui de III, 45, 5.
[10] Frère de Maugis et cousin de Renaud.
[11] Il se trouve avec Renaud à Corneille.
[12] Litt.: «Accroche-toi ça au doigt...»

21. Gane s'est accroché alors à ces paroles,
et il a dit : « Renaud, tu es un homme
que je n'arrive pas encore à bien comprendre ;
mais comme tous le Temps te domptera.
Ce que tu viens de dire à l'instant contre moi,
j'en ferai pas dans l'herbe une culbute[13] :
tu parles, je le sais, sans mesurer tes mots,
il me suffit d'avoir ma conscience pour moi.

22. Et si les Mayençais sont devant Montauban,
je serai le premier à les punir ;
et Grifonet, s'il a dressé un traquenard,
avec mes mains je lui fendrai le coeur,
parce que de cela je ressens grande honte ;
j'ai décidé que jusques à ma mort
je te serai ami juste, bon et constant,
car tu sais bien que je te suis reconnaissant.

23. Je ne suis plus le Gan que j'étais autrefois,
car le temps m'a si bien rogné les ailes
que je commence à m'accorder à ses désirs,
vu que la mort peut chaque jour me prendre ;
et puis de cette vie, qu'est-ce que l'on emporte
d'autre que ses vertus ou ses péchés ?
C'est un fruit bien mauvais, par trop vert et trop dur
celui que ne rendrait le temps à la fin mûr.

24. Ce qui me reste à vivre ici, dit ce félon,
je veux le consacrer à voyager :
je dois aller au Saint-Sépulcre, au Grand Baron[14],
et faire encor d'autres pèlerinages :
j'en avais fait le voeu quand j'étais en prison ;
je sais qu'au Christ j'ai fait de grands outrages
et me pend sur la tête énorme pénitence
et de cela en moi ai honte et repentance. »

25. Lui répondit Renaud : « Bien sûr que tu as honte !
Je ne peux plus absolument me taire.
Hein ! Dis-moi si on peut dissimuler la honte ;
tu vois combien tu as le rouge aux joues !
Avec moi il est vain de te fatiguer tant :
tu m'as pris, Ganelon, pour un ballot ;

[13] On dirait en français familier : « J'en ferai pas un fromage. »
[14] Saint-Jacques de Compostelle.

c'est ainsi que tu m'as tout le temps fait du tort.
Mais moi je te connais, Sir saint Jean Bouche d'or;

26. je sais tous tes défauts par ordre alphabétique.
Regardez voir qui me charme en miaulant!
Les petits pots d'onguent, je n'en ai rien à faire;
je n'en voudrais à cent contre une fraise.
Et je vois cependant que tu te réajustes:
que veux-tu me montrer? La mandragore?
On me duperait mieux, Gane, avec un sarment
que toi et tes serpents. Ça suffit maintenant.»

27. Astolphe lui a dit: «Je ne te crois pas, Gane,
car je le sais, tu naquis traditeur:
le contralto ne va avec le soprano,
et encor plus détonne le ténor.
Celui qui veut confondre ou menteur ou coupable
n'a qu'à le laisser à son gré parler:
voici celui qui craint tellement d'avoir honte,
que mis au pilori jusques au ciel il monte.

28. Cette conscience-là, c'est celle de Joseph
et d'Abraham, Isaac et Jacob!
À Charlemagne fit mille ruses et bernes
si bien qu'il est devenu nouveau Job;
il dit qu'il va tirer les dés[15] et dire *aleph*[16],
qu'il n'a encor jamais compris Renaud.
Celui qu'on ne comprend, c'est bien toi, triste sire,
toi le démolisseur de la foi dans le Christ[17].

29. Charles, tu l'as trahi plus souvent que Judas:
c'est ça qui veut sembler bonne personne!
Charles ne me soucie, que c'est un ramolli,
lui qui toujours tous ses secrets te donne,
et ne s'aperçoit pas d'avoir été berné,
tant qu'il se sent en tête la couronne.
Et il ne voit que le fromage est une attrape,
tant qu'il n'a entendu se refermer la trappe;

30. celui qui me soucie, c'est Roland, mon cousin,
et Olivier, qui croient tous deux en toi,
quand tu dis que le loup se fera pèlerin,

[15] Pour recommencer la partie et repartir de zéro: voir XVIII, 183, 8.
[16] Même idée: *aleph* est la première lettre de l'alphabet hébreux.
[17] C'est la seule fois dans le poème où Christ ne rime pas avec lui-même.

et que des vœux, t'en as fait tant et plus...
Si par hasard tu découvrais un agnelet,
le prendrais-tu ? Certes, pour l'avaler.
Que Dieu te vienne en aide autant que je te crois,
qu'en toi je ne croirai, serais-tu le « Je crois[18]. »

31. Puisses-tu être mis en morceaux pièce à pièce,
comme tu as monté ce traquenard :
ce n'est pas le premier, c'est le dernier peut-être.
Tu dis avoir mûri malaisément :
mais dès ton premier jour tu fus blet et pourri
de trahisons ; et si tu n'es content
de ce coup-là[19], c'est que tu meurs de jalousie
de ne pas t'y trouver pour faire cent fois pis.

32. Mais pourquoi dis-je cent ? Plus de cent mille fois !
Ça ne te semble arrangé à ton gré ?
Mais si à cette trame il manque quelques fils,
tu en as plein la bourse et le foulard,
et inlassablement ton esprit en combine
jusqu'à ce que soit la danse achevée.
Tu verras qu'à nouveau je te le redirai :
en France retournons ; là, je te châtierai ;

33. il faut que je te pende, ô ribaud renégat,
comme tu as voulu, tu sais, me pendre[20]. »
Roland après avoir écouté tout du long,
dit à Astolph : « Tu vois, tu as tout dit :
tu t'es finalement défoulé à ton gré ;
je veux que l'on en reste aujourd'hui là. »
Gan souffrait et pensait que ce n'était de jeu,
mais ce qu'il dit ne fait que d'attiser le feu.

34. Et ils ont pris la décision tous de partir.
Renaud voulut que Philiberte soit
la reine et que les gens lui dussent obéir,
et elle aurait, la vie durant, le règne ;
après sa mort au Grec il devrait revenir.
Le Grec partit avec sa compagnie,
et il s'en satisfait, et reste Philiberte
avecques du mari la couronne à la tête.

[18] Le *credo* où se trouvent résumés les principaux articles de la foi.
[19] C'est-à-dire du siège de Montauban.
[20] Voir l'épisode du chant XI.

35. Jamais Renaud ne se trouva si angoissé
durant toute sa vie que cette fois ;
et sans cesse disait que Gan l'avait trahi
pour faire mouche, en l'absence du comte.
Et c'est ainsi qu'ils ont pris la résolution
de rebrousser chemin tous vers Paris ;
et de jour et de nuit ils prennent au plus court
sans aux sentiers battus se confier toujours :

36. par les bois et forêts, sans halte et en coupant,
là où ils croient raccourcir le chemin,
comme souvent le fait une vache angoissée
qui entend son veau égaré au loin,
et branches et buissons et toute chose écrase
en mugissant jusqu'à l'avoir atteint :
ainsi faisaient ceux-ci par vallons et par plaines,
et sans cesse en criant appelaient Gane un traître.

37. Mais ils sont sur ce point très éloigné du vrai,
car n'y était pour rien Sir le Finaud,
et Maugis le disait avec grande évidence.
Attends-moi donc qu'il soit à Roncevaux ;
pourtant sa trahison, ce sera la dernière,
car il aura son châtiment de suite ;
et Charles, comme un sot, un imbécile heureux[21],
ce n'est qu'après sa mort qu'il ouvrira les yeux :

38. il pleurera trop tard dessus son cher neveu
et se repentira de toujours s'être
à Ganelon fié, en se griffant les joues.
Mais à quoi sert tardive repentance ?
Laisse doncques tourner ses tournoyantes roues
à Celle qui au ciel a tout prévu[22]
et à ce traditeur, des siennes défaillances
en son temps donnera la juste pénitence.

39. Nos gens ont aperçu une ville appelée
Villefranche, qui leur paraît très belle ;
et ils ont bifurqué, car elle était à gauche,
et pour finir, ils y ont pénétré :
les gens y paraissaient valeureux et vaillants

[21] Litt. « comme les trois fois bons et les sots ».
[22] Il ne s'agit pas de la Fortune mais de la Justice divine, qui en faisant tourner les cieux assigne à chacun son sort.

et son seigneur, il s'appelait Diliante ;
il vit les paladins qui passaient sur la place
et les fit inviter à manger à sa table,

40. car cette compagnie lui parut vraiment noble.
Renaud ne refusait aucun défi,
si bien que tous se sont jetés dans ce filet :
ils sont allé lui répliquer à table.
Il était le neveu du Vieux de la Montagne,
brave et hardi en plaine et en colline :
et celui-ci a répondu à leurs saluts :
« Vous êtes tous à tous égards les bienvenus.

41. Qui êtes-vous ? De quel endroit arrivez-vous ? »
Roland lui répondit : « Digne Couronne,
nous avons tous été bannis de notre ville
quand mourut le sultan de Bambilone ;
car nous étions ses chevaliers ; ore on nous chasse,
en ne sauvant qu'armures et personnes. »
Diliante leur a dit : « Pour vous ça me déplaît,
mais sur tout à la fin il faut faire la paix. »

42. Tous se sont mis à table afin de déjeuner.
Il y avait un bouffon, vrai ballot :
avec Renaud il commence à blaguer ;
ce bouffon à Renaud a semblé sot,
mais il se contentait de pourlécher les plats
et le seigneur riait de cet idiot[23] ;
tant et si bien que d'une blague à autre blague,
le bouffon à Renaud a demandé son plat.

43. Pourtant ce plat, Renaud, il le veut pour lui seul
et il dit à Roland : « Entends c'crètin !
Dans les bonnes maisons, on ne voit d'habitude
ces bouffons-là qu'à la fin, au fenouil. »
Et ensuite à Diliante il se mit à parler,
en conservant toujours l'œil sur son plat,
disant : « Je lui disais en tudesque parler
qu'il ne s'adresse à moi que les couverts ôtés. »

44. Ce que mangeait Renaud, c'était un plat de truffes
accommodées fort bien dans une sauce :
il n'imagina pas qu'il les lui ratiboise ;
mais ce bouffon les lui liche tout net,

[23] On peut aussi comprendre : « ... de ce passe-temps ».

et ne veut atterrir[24], bien que Renaud s'énerve.
Il se l'avale et la sauce l'inonde.
Baron Renaud s'est irrité contre ce fou
pour l'acte même et pour avoir gâté la bouffe :

45. il lui courut dessus, comme un gros chimpanzé :
«Je te ferai recracher ta pitance :
tu n'es qu'un méchant fou et non pas un bouffon ! »
Et sur la tête une pêche lui flanque
telle qu'il le jeta à plat ventre à ses pieds,
et lui ôte l'oreille avec la tempe.
Le seigneur s'est alors levé en grande rage,
car il ne fut patient comme doit l'être un sage,

46. et il dit à Renaud : « Qu'as-tu fait, misérable ?
Tu te permets de taper sur mes gens ?
D'un parfait chevalier, ce serait la coutume ?
Tu remercies ainsi ma courtoisie ! »
Renaud lui répondit : «J'ai fait ce que j'devais. »
Roland à son cousin fit des reproches.
Baron Renaud avait déjà levé la main
afin comme au bouffon faire au roi des païens.

47. Mais à la fin Diliante a retrouvé patience,
et dit : «Je veux que nous mangions en paix ;
et puis, ayant mangé, pour mienne récompense,
que sur la place allions nous mesurer,
puisque tu as pour moi si peu de révérence,
afin chasser la rage de nos têtes. »
Renaud lui répondit : «Les lances tout de suite !
Qu'attendons-nous de plus ? Quelques poires confites[25] ? »

48. Le païen lui a dit : « Chaque chose en son temps :
suffit que de jouter tu aies envie ;
il faut peut-être encore apporter le rôti :
je veux que ce repas aille à son terme
par respect pour tous ceux que j'y ai invités. »
Roland a dit : «Je consens à la joute,
car je sais que tu es homme grand et puissant ;
et ne te décevra non plus mon compagnon. »

[24] Encore une image de la fauconnerie : l'oiseau qui refuse de revenir au sol et qui garde sa proie.
[25] C'était une friandise appréciée. L'expression «Attendre les poires confites» signifiait : s'attarder indéfiniment à table.

49. Dès qu'ils eurent fini de manger, roi Diliante
fit aussitôt signe à son écuyer,
et on lui apporta tout son équipement;
et quand il fut armé selon son goût,
il est monté dessus un fier destrier gris,
et dit: « Tant pis, si j'y laisse des plumes. »
Sur la place est Renaud, sur Bayard, tout armé,
et le roi Dilïante à mort l'a défié.

50. Après s'être éloignés, puis être revenus
se sont heurtés Renaud et roi Diliante
et chacun parut bon dans l'art de bien frapper;
mais de Renaud la puissance est trop grande
et il parut au sarrasin plus fort
que du vinaigre, en sorte qu'en arrière
il est allé toucher les reins du destrier
et qu'il manifesta volonté de tomber.

51. De Renaud le pied gauche a perdu l'étrier;
et les lances dans l'air en morceaux volent;
se sont croisés les destriers comme des flèches,
comme ceux qui sont en cet art dressés.
Avec adresse enfin se redresse Diliante,
conscient d'avoir été choyé du sort;
et il s'est retourné vers Renaud tout de suite:
« Ne serais-tu pas Mars, baron? lui a-t-il dit.

52. Je n'ai jamais trouvé qui joue mieux de la lance;
Je n'ai jamais vu homme aussi puissant;
jamais ne se donna un si beau coup en France.
Hé bien, dis-moi ton nom courtoisement,
car si tu me donnais un coup sur une joue,
je te tendrais l'autre joyeusement[26]:
car je me suis de ta valeur énamouré,
et j'oublie ce qui s'est entre nous élevé. »

53. Renaud lui dit: « Je te le dis très volontiers:
hé bien, je suis Renaud; voici Roland,
et puis voici Guichard, Alard et Olivier,
et voici Richardet, pour te servir;
voici ce traditeur de Gane de Ponthier
(de temps en temps j'ai la langue qui pique);

[26] Phrase d'origine évangélique devenue proverbiale.

voici notre Dodon et cet autre est Maugis,
voici Astolph, et tous, retournons à Paris.

54. Cet autre petit jeune est certain mien cousin,
qui a été récemment baptisé ;
tu ne le connais pas, c'était un sarrasin » ;
mais Aldigier, il ne l'a pas nommé[27].
Ce traditeur de Gane a plissé ses quinquets
et aussitôt il a monté son piège.
Diliante leur a dit : « Ça m'a fait grand plaisir,
par Dieu, quoi qu'il en soit, de bien vous accueillir.

55. Mais n'es-tu pas celui, à moins que je me trompe,
qui a tué le puissant Vieux, mon oncle ?
Renaud lui répondit : « Je lui fus envoyé
par le Soudan, mais ensuite il n'a plu
à Dieu que je le tue et lui fus grand ami,
et je l'ai baptisé et puis vengé :
car j'ai tué qui le tua, un grand géant[28] ;
ainsi tu dis chose contraire au vrai, Diliant. »

56. Diliante répondit : « Je regrette beaucoup
qu'il y ait eu un tel malentendu :
je vois combien de mal il en est résulté,
car un grand feu s'est allumé en France
pour ces événements et il grossit sans cesse :
Calavrillon se tient pour offensé
et avec grande armée pour Paris est parti,
comme je suis certain que vous l'avez ouï. »

57. Mais à ce moment-là s'est levé un tumulte,
et la cité est sans dessus dessous
et le peuple en entier s'enfuyait en vitesse.
Roland a dit : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »
Et le païen lui répondit : « N'ayez pas peur :
c'est un lïon qui fait souvent ainsi :
à beaucoup dans la ville il a donné la mort
et pénètre souvent à l'intérieur des portes.

58. Et il m'afflige fort d'en être responsable,
tant que mes gens me haïssent beaucoup :
c'est que j'ai élevé autrefois un lion blanc,

[27] En effet c'est Aldigier qui a tué l'oncle de leur hôte, le Vieux de la Montagne.
[28] Ce n'est pas tout à fait vrai : voir XX, 95.

qui me semblait doux et gentil béjaune[29] ;
celui-ci s'est enfui, ce qui causa ma ruine,
car il nous fit après beaucoup de mal :
notre population est peu à peu tombée
et moi aussi je suis par ses griffes marqué. »

59. Et Renaud s'est vanté de le vouloir tuer,
car il souffrait de les voir tous s'enfuir.
Le roi païen lui dit : « Si tu faisais cela,
cette cité te tiendrait pour un dieu. »
Renaud a répété qu'il le ferait et vite :
sinon, cheval plus ne chevaucherait.
Ce lion était déjà de la ville sorti
et pour le bois où il vivait Renaud partît.

60. Baron Renaud a pénétré dedans ce bois
et le suivait un grand nombre de gens ;
mais après, tel Zacchée[30], chacun d'entre eux
a grimpé dans un arbre à l'approche du lion.
Ce fauve sanguinaire a vu baron Renaud
et a foncé sur lui pour l'attaquer.
Renaud de son cheval vivement démonta
et avec son épée ce lïon affronta.

61. Et voilà que le lion se jette sur Bayard ;
baron Renaud voulut aider Bayard ;
mais le coup, l'animal ne l'a pas attendu,
et on l'a vu tout à coup s'élancer :
il embrasse Renaud et le serre si fort
qu'il ne peut pas de l'épée se défendre ;
alors Renaud remet dans son fourreau Frusberte
sans attendre un instant et enlace la bête ;

62. et tous deux enlacés se secouaient l'un l'autre.
Ce lion le fit tomber d'un coup à terre
et sa cuirasse, il la griffait et la mordait ;
à un moment Renaud le mit sous lui
et par la gorge il étreignait cet animal.
Et tout le peuple est rassemblé pour voir
et tous les sarrasins occupaient les rameaux,
si bien qu'on aurait dit corbeaux ou étourneaux.

[29] Vocabulaire de la fauconnerie : voir XVI, 108, 4.
[30] Un personnage de l'Évangile de Luc, qui pour mieux voir Jésus monte dans un arbre (Luc, 19, 2-4)

63. Renaud avec le lion se flanquaient la peignée ;
mais après qu'il se fut beaucoup tourné,
tout à coup lui donna un si grand coup de poing
que sur sa main son gant a éclaté :
pense si un tel coup aurait chassé les mouches :
et il brisa la tête à cette bête,
qui a, après sa mort, ses pattes détendues ;
et tout le peuple en grande joie est descendu.

64. Baron Renaud est retourné à la cité,
et le suivait la foule des païens,
et les dames s'étaient à terre agenouillées :
« Que soient bénies, disaient-elles, tes mains ! »
Toutes les rues étaient complètement bondées ;
et tous les habitants l'ont adoré,
comme David, quand celui-ci tua Goliath :
pour la mort de ce lion de même joie éclatent.

65. Le roi Diliante a remercié le paladin,
disant : « Toujours je serai ton esclave ;
que te veuille bénir notre dieu Apollyn !
Je reprends mon discours où j'en étais,
poursuivit pour Renaud ce sage sarrasin,
quand s'est levé le grand bruit que tu sais :
je déplorais qu'en France on se fasse la guerre,
vu que Calavrillon se trompe au cas d'espèce.

66. Le roi Calavrillon est certain que son frère,
tu l'as tué, ou as aidé à ça ;
c'est seulement de ça qu'il voudrait se venger,
et il ne sait que tu l'as déjà fait.
Si j'le lui écrivais, il croirait qu'c'est du toc.
Vois si ce que je dis est raisonnable :
je vais te procurer trente mille barons
qui sont pour le combat bien entraînés et bons ;

67. je n'ai d'autres soldats sauf ma propre personne.
Alors écoute un peu mon autre idée :
le roi Constance a été tué à Bambilone[31] ;
et à sa fille[32] est revenu le règne,
et commande à beaucoup de soldats sa Couronne ;
ils ont quitté sous un coup de colère

[31] Le roi Constance a été tué par Salicorne en XVIII, 75,2-3.
[32] Olive, la princesse tirée des griffes des géants par Roland (XVI, 96-105 et XVII, 73-137).

Bambilon, quand Renaud l'eut donnée à Anthée,
parce que celle-ci les a fort mal traités;

68. et tous veulent, je sais, trouver à s'enrôler.
Olive, cette enfant, est ma parente:
je crois que tous feront comme je le désire;
si tu n'avais pour lever une armée
assez d'argent, j'ai ce qu'il faut pour les payer;
si j'ai bonne mémoire, ils sont cent mille;
car vous aimait beaucoup, je sais, le roi Constant,
et vouait grande haine et antique au Soudan.»

69. Et Renaud savourait du païen les paroles
si fort qu'il n'en laissait tomber aucune,
et disait: «Dilïant, je n'ai qu'un seul regret:
le soleil nous aura abandonné
sans que j'ai pu te remercier de tes bontés.
Ce que tu dis me paraît être juste,
et je dois accepter ce que tu as promis
et envoyer très vite un courrier à Olive.»

70. Baron Roland a dit alors à Dilïante:
«Cette enfant-là, qui a pour nom Olive,
je crois qu'encor de nous elle se souvient bien.
Voici pourquoi: elle fut enlevée
un jour où elle était sortie de sa cité;
certains géants s'en étaient emparée;
nous les avons tués, libéré celle-ci,
laquelle était bien mal en point, pauvre petite,

71. et l'avons ramenée au palais de son père.
C'est pour cela que vint le roi Constance
à Bambilone, avec tous les siens escadrons,
comme tu sais, car on t'a dit le reste;
et combien ses exploits ont été magnifiques,
le monde entier, je crois, est au courant;
j'ai versé à sa mort plus qu'Olive des pleurs:
que tout ce que j'ai fait, dans la plume demeure.

72. J'ai renvoyé son corps une fois embaumé,
avec honneur; pareil pour Spinellon;
je n'ai voulu laisser sans retour ses bienfaits,
et j'ai tué[33] le géant malfaisant
qui l'avait abattu, et l'ai ainsi vengé.

[33] En fait c'est Renaud qui a tué Salicorne; voir XVIII, 99.

Nous allons mettre en oeuvre ton conseil
et à Olive envoyer vite un messager.»
Renaud lui répondit: «Et c'est moi qui irai.

73. Ici pendant ce temps organisez l'armée;
et toi, Roland, tu iras à Paris,
afin désamorcer tous les pièges de Gan.»
Roland lui dit: «Je suivrai ton avis;
je crois que par la mer, vous y serez plus vite.»
Aldigier dit: «Emmenez-moi aussi.»
Renaud lui dit: «Je veux seulement Richardet
et Guichard et Alard.» Et il s'est préparé;

74. et il s'est dirigé vers le bord de la mer.
Qu'il parte donc, que bon vent Dieu lui donne!
Roland a employé tout le sien savoir faire
afin que leur projet soit mis en oeuvre,
et il organisa l'armée des sarrasins,
et pour partir fit tout le nécessaire.
Gane avait décidé au profond de son coeur
de faire ce qu'ensuite a fait ce traditeur;

75. et quand celui-ci vit que Renaud est parti,
certain jour où Roland s'est éloigné,
il se voit le champ libre, et la route facile,
mieux, pour sa ruse, une mer de Baga[34];
alors il a gagné la chambre de Diliante
et de discours courtois il le submerge;
et il lui dit: «Qui m'a, païen, fait courtoisie
jamais ne lui ferai traîtrise ou vilenie.

76. Parce que je retiens que tu m'as bien traité,
je ne peux pas ne te dire le vrai;
je le ferai aussi en partie par rancoeur,
car je voudrais t'ouvrir tout mon esprit.
Mais tu dois t'engager envers moi sur ta foi,
si toi, tu veux que je te dise tout:
tu vas jurer d'être muet sur Macomet.»
Le païen répondit: «Ça, je te le promets.»

77. «Maintenant note bien ce que je dis, Diliant:
Calavrillon gagne la France en hâte
et sens dessus dessous met Ponant et Levant

[34] Dans la géographie des poèmes épiques, une mer imaginaire, qui serait au sud-ouest de l'Angleterre.

afin pouvoir venger votre cher Vieux,
duquel je fus l'ami, comme sait Trévigant;
tel a la figue en main qui la cherche à la cime[35];
et de cela beaucoup en subiront la peine,
qui de ce Vieux ont entendu parler à peine.

78. Celui qui le tua dans ton verre il va boire,
et toujours dort, mange et parle avec toi,
et ainsi que Judas, partage ton assiette[36],
prend dans ton plat, et toi, tu ne vois rien[37].
J'avais pensé que tu feignais de ne savoir:
ce chevalier que Roland tient ici
à ses côtés, tu le connais? Tu sais qui c'est?
Et Renaud voulut-il te le dire jamais?

79. Tu sais qu'il t'a parlé vraiment de tous les autres;
sur lui se tût et trouva des défaites;
«Tu ne le connais pas...» qu'il dit, «C'est un parent...»
et c'est ainsi qu'il te ferma la bouche.
Ça me déplaît qu'ici tu te laisses tromper,
gonflé ainsi que balle ou cornemuse,
et que tu croies aveuglément en ce Renaud,
et que tu ne voies pas que te floue ce ribaud.

80. Sache donc que cet homme on l'appelle Aldigier.
Étant un jour à Monac, en joutant,
il a tué ton Vieux de grande renommée;
puis il s'est dit un parent de Roland;
et ils ont mis en scène une fable imbécile,
feignant de voir des lettres sur son glaive,
lesquelles auraient dit en parler sarrasin
qu'il était de Roland et Renaud le cousin.

81. Cela je crois que c'est vraiment la vérité:
le fait est que cela sert leur intrigue;
et il fut baptisé et leur livra la ville,
car ils avaient tout préparé par lettre,
Aldigier simulant de venir, comme on fait,
afin que puisse être vengé Mariotte,

[35] Loc. prov. (à double sens érotique).
[36] Au temps de Pulci on mangeait souvent à deux dans le même plat; voir IV, 55, 8.
[37] L'ensemble du passage se réfère à un moment de la Cène, rapporté par les évangiles synoptiques, Matth. 26, 23; Marc, 14, 20; Luc 22, 21. Le Christ dit à Judas, qui lui demandait qui le trahirait: «C'est celui qui a mis la main dans le plat avec moi», c'est-à-dire Judas lui-même.

et cette toile avait jadis été ourdie
de façon que ton Vieux dut y laisser la vie.

82. Et en premier, baron Renaud, ce grand félon,
a fait jouter son frère[38] et Olivier,
et ils se sont laissés tomber de leurs arçons,
bien que jamais tels chevaliers ne tombent;
si bien que notre Vieux fut pris à l'hameçon
et il a défié cet Aldigier:
il ne s'est pas méfié, le voyant si jeunet;
si bien que celui-ci l'a bel et bien tué[39].

83. Ce Renaud a été dès les langes méchant,
et pour le tuer il partit en personne,
et lui a demandé cela une putasse,
Anthée, qu'il a laissée à Bambilone,
vu qu'il ne pense plus que chez ell' y a gras:
vois qui a pris du Soudan la couronne!
Mais il ne l'a pas pu liquider de sa main,
parce que notre Vieux, il s'était fait chrétien.

84. La nôtre religion ne consent que celui
qui a voulu se faire baptiser,
nous le puissions tuer, sans aucune exception;
ne pouvant plus le liquider lui-même,
pour ce que je t'ai dit, en respectant le droit,
et désirant aussi plaire à Anthée,
le mit sous le merlin par cette trahison;
le savent à Monac jusqu'aux petits poissons.

85. C'est pourquoi je me suis tellement étonné
que vous puissiez vous tromper à ce point
que vous teniez pour vrai ce que Renaud a dit.
Mais pourquoi donner des leçons au maître,
surtout quand celui-ci tient l'ennemi en cage.
Je vous engage à les honorer tous
et à être surtout sur ce point très discret:
ce que j'ai dit doit entre nous rester secret.»

[38] Richardet.

[39] Ganelon raconte à sa manière les événements de XX, 92 – XXI, 13. On ne peut qu'admirer l'habileté d'un discours où le savant enlacement de demi-vérités, d'interprétations tendancieuses de la vérité, de vrai mensonges, d'affectation de bons sentiments se renforcent les uns les autres pour donner l'impression d'une absolue sincérité.

86. Et ce maudit s'en est allé en se disant:
«Si je ne suis pas fou, je suis certain
que j'ai vidé mon sac jusqu'à l'ultime miette.»
Diliante en est demeuré stupéfait:
et il a sur cela énormément pensé
pour que le piège réussisse à coup sûr,
en sorte que la loutre à l'appât reste prise;
car aux faits répondait ce que Gan lui a dit.

87. En homme réfléchi, un beau soir au repas
il a dit, car il est fin et rusé:
«Ce baron, cher Roland, comment s'appelle-t-il?
Peut-être a-t-il encore un nom païen?»
et en allant plus loin il poursuivit:
«N'a-t-il pas dit, votre Christ, à la Cène:
'Celui qui avec moi sa main au plat a mis,
me trahira, bien plus, il m'a déjà trahi'?»

88. Roland lui répondit: «Qu'est-ce que ça veut dire?»
Le païen dit: «J'ai des raisons pour ça.
Celui qui doit agir n'a coutume dormir,
mais toujours s'enquiert de son ennemi:
je connaissais ceux qui devaient ici venir:
j'ai des amis à Monac et Corneille:
cet homme qui tua notre Vieux, ce géant,
il ne me paraît pas plus grand que n'est Diliant[40].

89. Ah, croirais-tu, Roland, que je ne sache pas
pourquoi ici je vous ai invités,
et que m'a convaincu ce que m'a dit Renaud?
Si dans ces lieux vous n'étiez pas passés,
auraient été tendus un peu plus loin les rets.
Vous voilà pris dans la ratière:
et vous ne pourrez plus jamais passer ces portes,
à moins de ne donner à tous mes gens la mort.

90. Et je sais bien que Gan est l'un de ceux qui ont
trahi mon Vieux, celui de la Montagne[41].
Et si quelque étourneau aura pu m'échapper,
quand ils sont trop, ils cassent le filet.
Qu'on le laisse partir, Renaud est bien parti:
je veux pourtant que quelqu'un reste pris.

[40] Rappel ironique de ce qu'a dit Renaud en 55, 7.
[41] Est-il utile de préciser qu'il dit cela pour «couvrir» Gane?

Je parle d'Aldigier qui a tué mon parent.
Et Ganelon, je sais, y mit tout son talent,

91. en homme qui déjà en a fait tant et tant
durant sa vie, de trahisons et ruses;
mais si souvent au lard est retourné le chat,
qu'il n'a pu échapper à sa punition.»
Regarde si ce coup, c'était pas vraiment fou,
et si Gane a très bien ourdi sa trame!
Et Roland fut troublé en entendant ceci
et jugea que le coup vient de Gane, bien vite;

92. et il voulut donner la réplique au païen.
Mais Aldigier s'empressa de répondre
avant lui et lui dit: «Puisque c'est moi, Diliante,
que vise ton discours, je suis celui
qui tua ton parent et je te prouverai,
quand tu voudras, que je ne suis un traître:
de la lance je l'ai tué loyalement
et qui dit le contraire, il ment impudemment.

93. Dès maintenant, ainsi que j'ai, mon cher Diliante,
avec le Vieux livré joute à Monac
qui ne fut déloyale, et cela Dieu le sait!
je jouterai avec toi si tu veux.»
Diliante répondit: «Je le veux, moi aussi
si tu m'abats, tu seras libéré,
et tous en paix d'ici pourrez vous en aller.
et de plus avec vous mes gens emmènerez[42].»

94. «Ah, lui a dit Roland, qu'on fasse ainsi me plaît!
Mais si tu crois pouvoir nous faire outrage
de quelque autre façon, cette idée serait vaine
et ferait peu honneur à ton lignage.
C'est de cette façon que se fera la paix:
Diliante, tu as parlé en sage;
car Aldigier, c'est vrai, a tué notre Vieux,
mais le combat n'aurait pu se dérouler mieux:

95. il n'y a eu aucune fraude ou trahison
et le Vieux fut vengé, par Macomet!»
Aldigier dit: «Je sais, je m'en ressens encore,
puisque pour mort je fus porté au lit.»
«En conséquence, ô Diliante, a dit Roland,

[42] Les 33 000 hommes du vers 66, 7.

fais seulement, ainsi que tu l'as dit,
et de cette façon tu seras louangé ;
en effet ce cher Vieux reste notre obligé :

96. à Bambilone il eut grandiose sépulture,
comme à mon sens il en fut vraiment digne,
et je pleure toujours sa mauvaise fortune.
J'ai parcouru tous les règnes du monde
et par mer et par terre et souvent mon armure,
faute d'argent, je laissée en gage ;
mais tu ne trouveras que j'ai fait trahison,
fraude, engane, jamais, en aucune façon.

97. Ourdir des trahisons en France n'est coutume ;
ce qu'Aldigier t'a dit, c'est vraiment vrai,
et qui dit autrement, je dis qu'il rêve ou ment :
il est venu (c'était un étranger) ;
il ne le connaissait ; de sa lance en duel
il l'a tué, comme un bon chevalier ;
il était sarrasin et lui était chrétien :
doncques ni Aldigier ni Gan n'y sont pour rien.

98. Demain matin mesurez-vous avec vos armes,
si vous demeure encor quelque rancoeur. »
Le sarrasin a répondu : « J'ai folle envie
que nous ayons les lances en arrêt :
car je pourrais au moins ainsi me défouler. »
Gane disait en secouant la tête :
« Tu m'as appelé traître ; allons, laissons tomber :
mais n'accepterais-tu avecques moi jouter ? »

99. Le païen dit : « D'accord, avec toi jouterai :
j'ai entendu Renaud qui te donnait ce nom[43]. »
Ce traditeur de Gan menaçait de la tête :
tu peux le voir, si ce ribaud sait feindre !
Chacun s'en est allé se coucher ce soir-là,
et ainsi a été scellé l'accord ;
et quand ils ont été dans la chambre installés,
tous du côté de Gan ils se sont retournés.

100. Roland dit : « D'où qu'il tient ce secret, celui-là,
qu'on le dirait imprimé en détail,
à la page précise, en ordre alphabétique ?
Sûr qu'il y a un loup dans le troupeau.

[43] De fait, Renaud a appellé Ganelon un traître au vers 53, 5.

Ici il faut, Astolph, nous montrer très prudent:
je veux que chacun dorme avec ses armes,
un œil dessus le chat, l'autre sur l'écuelle,
parce que je suis sûr qu'on nous tend quelque piège.»

101. Astolph s'exclama: «Pourquoi tous ces 'petits, petits'!
Que ne dis-tu que Gan lui a soufflé?
Pourquoi toujours tirer le vin goutte après goutte?
Que n'as-tu pas d'un coup ôté la bonde!»
Gan lui dit: «Tu as plein de grillons dans le crâne,
tu fus toujours un fou écervelé.»
C'est alors qu'à Maugis baron Astolph a dit:
«Allons, fais de son trou notre lièvre sortir.»

102. Maugis ne voulut pas user de sortilège,
parce qu'il n'en usait qu'avec conscience,
qu'on n'y peut recourir toujours et en tous lieux:
sur tant de points il faut avoir prudence,
vêtements consacrés, avec certains grimoires
exorcisés en grande diligence,
des sceaux et des flambeaux, pentacles et carrés,
des chaudrons, des parfums, du sang et des épées.

103. C'est ça mon opinion; je sais, d'autres diraient:
«Puisque ces gens disposaient de Maugis,
il aurait dû les aviser de toutes choses:
«Un tel fait ça... Charlemagne à Paris...»
Mais celui-ci aurait donc été comme un dieu,
s'il avait su le sort de tout le monde:
les nécromants font rarement jouer leur art,
et ne disent toujours ce qu'ils peuvent savoir.

104. Ils ont passé toute la nuit à disputer:
tous voulaient Gane enfin en gélatine[44];
mais c'est surtout Astolph qui voulait l'y fourrer.
Diliante s'est levé avec mâtines
et il s'en est allé tout armé sur la place
et baron Aldigier, qui le devine,

[44] Pulci emploie le mot *gelatina*, où certains se contentent de voir une image gastronomique. D'autres, comme G. Getto, *op. cit.*, p. 164, note 21, l'enrichissent d'une référence au lac de glace que Dante place au fond des Enfers, le Cocyte, où sont plongés les traîtres:

...et tu pourras fouiller
Toute la Caïnie, tu ne trouveras ombre
Plus digne d'être fourrée dans cette glacière (*in gelatina, Enf.* XXXII, 58-60).

en lice vient; ne se saluent aucunement,
mais dès son arrivée, chacun a pris du champ.

105. Là se trouvait Roland et ses amis en armes.
Diliante fit tourner son destrier,
et a ensanglanté chacun des éperons:
le fait sauter ainsi qu'un jeune daim;
et lorsque tous les deux ils se sont rencontrés,
chacun semblait un dieu Mars, sans blaguer:
la lance du païen, on l'a vu se casser,
et celle d'Aldigier dans les airs a fusé.

106. Avec leurs deux épées ils retournent se battre:
ainsi ceux-ci ne font ça pour de rire.
Leurs écus, en morceaux se les brisent l'un l'autre;
pourtant aucun n'a vraiment le dessous:
le combat est égal pendant plus de deux heures.
Roland dit: «Je ne vois de quel côté
je devrais alourdir ou aider la balance,
qu'ils luttent à l'épée, Astolphe, ou à la lance.

107. Je jurerais que tous les deux furent Achille:
entends comme l'épée d'Aldigier siffle;
vois le païen qui fait jaillir des étincelles.»
La lutte avait déjà duré longtemps,
quand Aldigier donna un coup en valant mille
(n'aime traîner la cruelle Fortune);
du sarrasin la tête en deux morceaux coupa,
que l'on ne put après réparer à la poix[45].

108. Et c'est ainsi que tu es mort, ô Dilïante.
Tu aurais mieux fait de croire Renaud,
qui disait que le Vieux, l'avait tué un géant
et de chasser le traître Ganelon:
tu t'es vraiment conduit comme un jeune ignorant,
un emporté; maintenant tu le paies:
la vengeance aime attendre heure et lieu opportun,
car jamais dans la hâte on ne fait rien de bien.

109. Les habitants en ont entre eux délibéré,
et sont venus à cette conclusion:
«Puisque vous nous avez aussi bien délivrés
de ce méchant et superbe lïon,
par qui tant d'entre nous ont été dévorés,

[45] Utilisé comme colle.

et tirés du joug de ce Pharaon
de vil seigneur, nous voici donc vos obligés :
en France avecques vous nous allons tous aller. »

110. Ayant finalement rassemblé leur armée
en peu de jours, avec Roland ils partent
et ils portent ce lion, sur les blanches bannières[46],
que depuis Bambilone ils ont menées ;
tant que sous peu ils pourront voir Calavrillon
et son armée, qui n'en ont nulle idée ;
et ce Calavrillon faisait trembler Paris
et terre et mer et ciel, les voulait asservis.

111. Roland est arrivé en haut d'une montagne
d'où l'on voyait le camp des sarrasins
qui recouvrait ses flancs et toute la campagne,
et ils ont vu la plaine emplie de tentes.
Baron Roland disait à ceux qui l'accompagnent :
« Avec ces gens bientôt nous nous battrons. »
Et Aldigier semblait vraiment très satisfait :
il pensait au moment où dans Paris serait[47] !

112. La précédente nuit Charlemagne rêva
qu'était entré un grand lion dans Paris
par une porte et qu'il était sorti par l'autre,
et il avait dévasté tout le camp.
Baron Roland déjà s'approchait des murailles.
Charles était tout rempli d'affliction ;
on lui dit qu'arrivait une nouvelle armée,
et de douleur ne savait plus où il était ;

113. et à Naimes disait : « C'est terminé pour moi ;
cette fois, je le sais, je suis fichu :
le monde entier, je crois, nous tombe sur le dos. »
À ce moment Roland a dévoilé
ses écussons dont les quartiers sont blancs et rouges ;
tous les ont reconnus, sans hésiter ;
et le peuple en entier sortit en grande fête,
si bien que dans Paris pas un homme ne reste.

114. Et la cour toute entière avec l'empereur vint,
au devant de Roland, dès qu'on le vit :

[46] C'est une erreur de Pulci : en fait ces bannières étaient noires, voir XX, 26, 1.
[47] Autre sens possible : « Tu peux penser ce que ce sera quand il sera dans Paris pour de vrai ! »

on eût dit en voyant la cohue et le bruit,
le jour où Christ vint à Jérusalem,
quand chacun se ruait afin d'aller le voir.
Ah! le peuple si vite ingrat et dur!
C'est ainsi que ce jour il criait en courant:
«Plus de peur maintenant qu'est revenu Roland!»

115. Roland, comme d'usage, avec humilité
s'agenouilla aux pieds de Charlemagne;
ils se sont embrassés; et puis finalement
au grand palais tout le peuple est allé.
L'empereur cependant remarqua Aldigier
et demanda qui c'est, qui est son père.
Roland lui répondit qu'il était de Gérard
l'enfant et qu'il était chevalier très gaillard.

116. Puis il a demandé ce que faisait Renaud.
Roland lui dit comment il est allé,
comme un homme qui a cette entreprise à cœur,
chercher renfort, et vite reviendrait.
Puis demanda où est son cher ribaud de Gane.
Roland lui dit: «Il m'a filé devant;
m'a dit vouloir à Montauban de suite aller
pour ordonner à Grifonnet de s'en aller.»

117. Charles lui répondit: «Voilà qui est très bien:
Grifon peut-être agit contre son gré.»
Astolphe a répondu à Charles tout à trac:
«Tu me tues de douleur, ô Charlemagne,
lorsque tu crois que Ganelon a renoncé
aux trahisons et n'est plus comme avant:
en Ganelon jusqu'à la mort aie donc confiance,
et chasse seulement hors de ta cour Roland.

118. La triste vérité, tu veux que je la dise?
Je te la dis: vraiment c'est un truand,
qui se fait détester autant par l'étranger
l'ami, le frère ou le concitoyen.
Charles, tu n'es pas homme à gouverner l'empire,
et tu agis comme on dit que fait l'âne,
qui a pour habitude apprécier sa queue
quand il se l'est perdue, que les mouches le piquent.

119. Aussi longtemps que ton neveu reste à la cour,
tu cherches un moyen de l'en chasser;
et quand il n'y est plus, tu te griffes les joues;

quand tu devrais sûrement l'adorer
sachant combien celui-ci t'aime et ce qu'il peut.
Je veux que tu me croies sur ce point, Charles:
que si avait été ici présent le comte,
les païens n'auraient pas pu traverser les monts.»

120. Cependant que chacun parle d'un tas de choses,
Calavrillon apprenait dans son camp
que Roland à Paris a rejoint la Couronne;
il blasphémait le ciel, brûlant de rage;
il entend la cité qui résonne de joie,
quand il croyait avoir déjà pris Charles.
Et il fit aussitôt le camp fortifier
et ensuite au conseil Arquilège appeler.

121. Il ne se vantait plus, cet Arquilège-là,
comme il faisait sans cesse auparavant,
d'arrêter Charlemagne au sein de son palais;
chacun semblait avoir changé de camp
et se mettait agir avec grande prudence;
chacun avait déjà peur de Roland:
toujours celui qui prend les lions quand sont absents,
tu verras qu'il a peur d'un rat qui est présent.

122. Donc Arquilège n'est comme il est d'habitude.
Or retournons voir à Paris Roland.
Roland disait: «Il faut, Charles, en cet endroit
rapidement préparer toutes choses
que c'est moment d'agir et non pas de parler.
Notre Aldigier veut retrouver son père:
qu'avecque dix mille hommes, il aille à Montauban
et notre Bérenger lui montrera la route.

123. Son père Gérard est, dis-tu, en cette ville.»
Se prépara au plus vite Aldigier,
et il fut très content de ce qu'on y allât;
et avec lui vient le fier Bérenger.
Gane de Ponthierry avait, on le sait bien,
un plan tout prêt, sitôt dit, sitôt fait:
à Montauban subitement celui-ci file
avecques ses amis au nombre de vingt mille;

124. et à l'insu de tous il s'en va avec eux;
Beltram est là, un de ses Mayençais,
et aussi Poulidor, le comte de Lussan.
Ils ont espoir de prendre Montauban,

et de tromper Gérard, comme un béjaune[48],
Dane et Vivien, en feignant l'amitié.
Cependant Bérenger de loin l'a aperçu
et l'enseigne au faucon, il l'a bien reconnue[49];

125. et il a deviné, car il est bien dressé[50]
et il connaît de Gane la traîtrise,
que ce traditeur-là filait vers Montauban
afin tramer quelque machination;
et il a tellement accéléré son pas
qu'il les a joints dans une grande plaine
et leur a demandé qui est cette brigade
et celui qui commande une telle escouade,

126. si Gane est avec eux et l'endroit où ils vont.
Beltram lui fit une réponse étrange:
«Ne disent qui ils sont, car ne le savent pas;
s'ils ont pris ce chemin, c'est qu'il est plat.»
À ces mots ont ceux-ci reconnu Ganelon,
qu'il se masquait, ou jouait la Sorcière[51].
et Aldigier criait: «Si je t'ai bien remis,
n'est-tu pas Ganelon, ce traditeur maudit?

127. Traditeur malfaisant, maudit chien de truand,
Traditeur, père et chef de tout péché,
Traditeur plein de fraude et de ruse homicide,
Traditeur né afin trahir Renaud,
Traditeur méritant les flammes éternelles,
Traditeur déloyal, brute injuste,
Traditeur infidèle et de la cour banni,
Traditeur, garde-toi, à mort je te défie!»

128. et il a abaissé sa lance en grande hâte.
Gane dit: «Aldigier, tu as menti,
c'est toi le traditeur, avecques tous tes gens,
et le fûtes toujours, toi et les tiens.»
Beltram et Poulidor se jetèrent sur lui:
ils frappent tous de leurs fers affilés
Aldigier, qui en eut la poitrine percée,
qu'ils étaient trois, qu'il était seul, et bien jeunet;

[48] C'est proprement, en terme de vénerie, le jeune oiseau non éduqué.
[49] Cette enseigne est celle des Mayençais.
[50] Loin d'être un béjaune, il est bien éduqué.
[51] Le sens de ce vers n'est pas clair: il comporte une évidente allusion au carnaval.

129. et ils lui ont tués dessous lui son cheval.
Cependant Bérenger baisse sa lance :
il voit Beltram qui vient afin de l'affronter,
et d'un seul coup lui perce armure et coeur.
Quand Poulidor l'a vu qui tombait comme un plomb,
de tout son long, comme fait une pierre,
il s'est jeté sur Aldigier avec furie,
car il s'imaginait qu'était mort celui-ci[52].

130. Aldigier, le pauvret, bien qu'à terre jeté,
lui mit l'épée toute entière en son flanc,
en sorte qu'il le fit tomber mort en effet.
Ne perd son temps le noble Bérenger :
de verre aurait semblé sous ses coups tout armet,
et il pavait la route de cadavres,
et dans sa main tenait son glaive tout sanglant,
si bien que cette fois ressemblait à Roland[53].

131. Je crois que Bérenger de lui-même eut vergogne,
et qu'il n'a eu besoin d'autre éperon,
(car il n'en faut pas plus à un cœur généreux),
quand il jouta avecques Follalier,
qui le gratta là où jamais il n'eut la rogne[54] ;
et aujourd'hui il les dépasse tous :
tous ceux qu'il a touchés à terre sont tombés
morts, car en vain jamais n'a levé son épée.

132. Quel Hannibal, quel Marcellus ou quel César,
quel Africain, quel Paulus, quel Camille,
quel Hector se pourrait égaler celui-ci ?
Ceux qu'il frappait semblaient piqués d'un taon ;
il a fait lac de sang, une telle tuerie
de chevaliers que j'ai honte à le dire ;
sans cesse on voit l'éclair, et le tonnerre suit,
et sans interruption redouble sa furie.

133. Ce jour-là, c'était lui qui semblait un faucon,
pèlerin même[55], et ne semblait colombe,
parce qu'autant il en frappait avec ses serres,

[52] « Celui-ci » peut être Beltram ou Aldigier.
[53] La strophe suivante va expliquer l'allusion à ceux qui auraient oublié le rôle pitoyable qu'il avait joué devant Follalier au chant XII.
[54] *Laisse donc se gratter qui a la rogne* (Par. XVII, 129).
[55] La race la plus appréciée.

autant qui morts s'effondraient sur le sol;
parfois fondait sur eux ainsi que fait l'aronde
si bien que tous à ce bruit s'enfuyaient;
comme un lion au milieu des troupeaux il se rue,
et paraît sous ses coup dentelle toute armure,

134. et même paraissait simple toile d'aragne.
Gardez-vous bien où atteint son épée,
parce que les hauberts semblaient être lasagnes;
Gare! Ne sois piqué de cette abeille:
que tes talons soient ton écu et ta cuirasse,
car ne te serviraient onguents ni charmes;
grenouilles, sauvez-vous, car voici la vipère,
qui siffle violemment, quand l'épée tranche l'air.

135. À lui seul Bérenger avait, comme Horatius
sur le pont, soutenu ce jour la lutte,
et je ne dirai pas quel amoncellement
de morts déjà il avait tout autour.
Pour moi je ne serai fatigué ou lassé
de discourir sur ce fier paladin,
tellement en tous temps de celui-ci m'ont plu
les merveilleux exploits tout remplis de vertus.

136. Pendant que Bérenger accomplissait ces choses,
voilà Gérard, le Danois et Vivien
qui arrivent avec trois mille chevaliers
et tous les trois venaient de Montauban,
car Grifon l'assiégeait depuis de nombreux jours,
et allaient demander de l'aide à Charles.
Gérard, arrivé là, reconnut Bérenger
et demanda pourquoi il était si inquiet.

137. Bérenger raconta toute chose à Gérard,
comment ce traître, il les avait trahis.
Sire de Roussillon leur a dit: «Je regarde
celui qui a tué, étant à pied,
tant de gens alentour et paraît si gaillard.»
Répondit Bérenger: «Regarde donc
plutôt comment on peut mettre en fuite ces gens
et conduire à la mort ce traditeur méchant.»

138. Alors baron Gérard a abaissé sa lance
d'un coup; Vivien aussi et le Danois:
et c'est ainsi que la bataille a redoublé.
Mais Ganelon qui comprit le jeu vite

lorsqu'il a vu Ogier, s'est décidé à fuir,
et a pris le parti de s'en aller;
ainsi en peu de temps lui et toutes ses troupes
se sont mis à s'enfuir, écrasés, en déroute.

139. Lorsque les Mayençais se furent en allés,
notre Aldigier, sur le point de passer,
avait à haute voix appelé Bérenger,
disant: «J'ai le côté tout transpercé:
aide-moi donc, frère excellent et avisé.»
Gérard reprit: «Ce jeune preux, qui c'est?»
Ce à quoi Bérenger, qui est tout affligé
lui répondit: «C'est ton enfant, c'est Aldigier.»

140. Et Gérard, quand il eut entendu ces paroles,
mit pied à terre et alla vers son fils;
et Aldigier, qui a entendu Bérenger,
s'agenouilla et retira son heaume,
et s'efforça, blessé comme il était, le pauvre,
donner baisers à son malheureux père
et des milliers de fois le front lui embrassa:
en fontaine de pleurs celui-ci se changea.

141. Et Gérard, lui aussi pleurait de compassion;
l'interrogea sur sa mère Aubépine;
Aldigier dit: «Je l'ai laissée dans son pays,
qui était reine emmy les sarrasins.
Sache-le donc, c'est Ganelon qui m'a frappé.
Mon âme part pour son propre royaume...»
Plus outre il n'a pas pu parler de façon claire;
au pied du père, il est tombé, mort, sur la terre.

142. Ô père malheureux jusqu'à la fin des temps!
Ô père inconsolé, père affligé!
Ô père au Paradis, puis en Enfer!
Ô père qui l'avait tant désiré,
Ô père, ores tu l'as perdu à tout jamais!
Ô père, ton fils, tu l'as retrouvé!
Ô père qui jamais ne connaîtra la paix,
voici ton Aldigier qui gît mort à tes pieds:

143. jamais tu n'auras plus de bonheur dans ta vie!
Lorsqu'il a vu cette âme s'en aller,
Gérard s'évanouit sur le corps de son fils,
puis se reprit et regarda autour,
on eut dit qu'il était dément et égaré,

un homme fou et hors de son bon sens.
Le Danois et Vivien l'ont beaucoup consolé
et autant qu'ils pouvaient ils l'ont réconforté.

144. Et ils ont préparé sur quatre destriers
un catafalque où ils ont mis son corps,
et avec Aldigier sont partis pour Paris;
et son père si triste et misérable,
a fait porter son corps par-devant l'empereur;
et tout le peuple accourait pour le voir.
Baron Gérard disait, parlant à Charlemagne:
«Voici mon Aldigier: me l'a tué ton Gane.»

145. Alors pleura amèrement l'empereur Charles;
Alors pleura toute la sienne cour;
Alors aucun n'a pu réconforter Gérard;
Alors chacun a pleuré sur sa mort;
Alors Gane, chacun voulut l'écarteler;
Alors chacun maudit un sort si dur;
Alors on ordonna deuil et enterrement;
Alors s'en vint la cour et tout le tremblement.

146. Alors notre Aldigier au palais impérial
fut revêtu de pourpre richement
et de draps de Douai ornés de dessins d'or.
Calavrillon tout de suite en son camp
(et son frère Arquilège) apprend cette nouvelle,
et ce malheur le rendit tout dolent,
parce qu'il connaissait sa grande gaillardise,
car il l'avait connu là-bas en Paganie;

147. et il ne savait pas qu'il a tué le Vieux
et il l'aimait beaucoup, depuis longtemps ;
mais qu'est ce que je dis? L'aurait-t-il même su,
la vertu force à aimer l'ennemi;
et il écrit à Charlemagne afin qu'il veuille
l'autoriser venir et repartir
pour veiller dans la mort Aldigier, son ami,
vu qu'il l'avait beaucoup aimé durant sa vie.

148. Charles lui répondit en homme généreux
de venir à leur gré, lui et ses troupes,
car il était seigneur important et fameux,
chez qui il sait que grande valeur règne.
Calavrillon montrant visage douloureux,
avec les plus grands chefs de son armée

et le sien Arquilège, homme tant estimé,
vint à Paris et fut grandement honoré,

149. et il pleure beaucoup et console Gérard
et il a fait d'Aldigier cet éloge :
que si avait vécu ce jeune si vaillant
n'aurait été baron meilleur au monde,
(mais je ne sais si n'est mensonger cet éloge,
car on l'a dit de Richier de Risa[56]).
Ainsi sur Aldigier ont pleuré les chrétiens
pour ses grandes vertus ; et aussi les païens.

150. Charles sur cette mort s'est beaucoup lamenté ;
nul n'est resté qui ne versât des larmes ;
le vieux père disait des paroles à faire
pleurer rochers, monts et bêtes sauvages
et s'arrêter de compassion lune et soleil :
il n'y a coeur si dur qui ne se brise,
tellement on avait de peine et de douleur
lorsqu'on voyait cet homme accablé de malheur.

151. Et il fut enterré avecques tant d'honneurs
qu'Hector de Troie n'en eut jamais autant.
Ensuite en son palais le fameux empereur
emmena par la main Calavrillon ;
et voulut Charlemagne avoir ce grand seigneur
au côté droit ; mais le roi sarrasin
en aucune façon ne voulut l'accepter
car il était poli, courtois et distingué.

152. Quand ils furent assis, Roland a commencé
par devant tous une belle oraison ;
et avec tant de soin il orna ses paroles
que devint son ami Calavrillon
et qu'il a transformé en entier ses desseins,
comme fait sage entendant la raison,
et le persuada sur l'ensemble des faits ;
et se sont embrassés et ils ont fait la paix.

153. Il n'était pas besoin que vienne l'Arpinate[57],
Quintilien, Démosthène ou quelqu'un d'autre,
pour apprendre à Roland l'art de faire un discours.

[56] Un personnage de *l'Aspromonte* d'Andrea da Barbarino. Pulci ironise sur la tendance des poèmes épiques à multiplier les superlatifs absolus.
[57] Cicéron, né à *Arpinum*.

Et tous se sont retournés contre Gane.
Calavrillon offrit son armée sarrasine
et tout le monde a juré avec force
tirer grande vengeance de la mort d'Aldigier
et qu'il fallait aller Ponthierry assiéger:

154. tous à cette entreprise ont donné leur accord.
En l'apprenant Ganelon, ce félon,
cavala vite à Ponthierry et il a fait
de Montauban lever le siège par Grifon;
et a fait renforcer autant qu'il put sa ville.
Charles venant avec Calavrillon
apprit que Ganelon ce traître était dedans
et qu'il faisait de grands approvisionnements.

155. Avecques tous ses gens il y a mis le siège:
à chaque porte en dispose un parti
et tous ont occupé plaines, monts et collines:
chacun jura s'emparer de ce traître,
et tous avec les chiens se tiennent à leur poste;
chacun d'eux veut ce lièvre et le poursuit,
et savent tous où celui-ci s'est embusqué
et ils n'ont pas besoin perches ou lévriers[58].

156. Laissons-les faire un cercle avec Gane au milieu.
Notre Renaud poursuivait son voyage.
Le patron s'aperçut que la fureur des flots
les a poussés vers un pays hostile,
et dit: «Nous avons fait tout un jour fausse route:
il faut choisir ou peste ou choléra[59].
Sous le signe de Mars nous nous trouvons placés,
où du marin la science a peu d'utilité;

157. ou bien il faut que nous courions à notre perte,
ou bien il faut accoster dans ce port,
et si nous accostons, dès qu'on nous aura vu,
son maître est tel qu'on peut se dire mort:
je ne crois vraiment pas qu'il change de nature:
il vit de rapts et des pires rapines,
de naufrages de nefs et de choses sinistres,
et le nom qu'on lui donne est celui d'Arpaliste.

[58] Les perches servaient à fouiller les buissons pour débusquer les lièvres.
[59] Litt. «entre griffure et morsure».

158. On donne à sa cité le nom de Saliscaille :
en haut de la cité sont dans un fort
des femmes que l'on a formées à la bataille,
et toutes sont à sa disposition.
Chacune en Amazone est revêtue de mailles ;
la Nature les a faites velues :
elles ont poils et soies, sont laides, répugnantes,
mais toutes au combat se montrent fort ardentes. »

159. Roland lui répondit : « Patron, tu me chatouilles
là où vraiment cela me fait plaisir ;
car moi je sais guérir les fous de leurs lubies
et suis pressé d'être mis à l'épreuve ;
beaucoup qui ne croyaient en moi, ces hérétiques,
m'ont vu souvent faire de vrais miracles.
Accostons au plus vite et fuyons la tempête,
et ensuite n'ayons nulle crainte du reste.

160. La fureur de la mer, c'est cela qui fait peur,
car la force est contre elle sans effet ;
s'il s'agit de se battre en usant de ses armes
contre ce prince homicide et cruel,
je le ferai sauter par-dessus les murailles
et nous verrons s'il sait voler sans ailes. »
Le patron, tant l'exhorte et le menace tant
qu'à la fin il accoste et il fait mouiller l'ancre.

161. Était cette cité en haut d'une falaise
qui surplombait du côté de la mer,
pleine d'à-pics et de rochers et de broussailles,
que ne pouvaient les chèvres y aller ;
ce qui fit qu'au patron, le cœur lui a manqué.
Renaud lui répétait : « N'aie donc pas peur.
Je veux aller, patron, au port de Saliscaille,
et j'en ramènerai couverts et victuailles ;

162. fais-moi accompagner par quelques matelots. »
Le patron dit : « Pour ça, j'en suis d'accord :
quelques paires d'entre eux iront avecques toi. »
Renaud se rend en dedans la cité,
vole le cuisinier, pille le boulanger,
et puis il file et repart sain et sauf ;
et pour s'ouvrir la voie, son épée fut sa clef,
et alla retrouver le patron de la nef.

163. Et il dit: «Quand j'me suis un peu mouillé l'gosier,
sans peur j'travers' les forêts et marais;
j'me mettrais sur le dos jusqu'au mont Sinaï,
quand je suis plein de vin jusqu'à la bonde;
et j'entends bien mourir complètement bourré.»
Et se mit se remplir la gargoulette;
et pourlèche les plats, suce le barillet,
et il fait un repas comme en font les curés.

164. Voilà qu'à l'Arpaliste arrive la nouvelle
qu'un étranger met la ville au pillage;
tout de suite il a fait armer ces demoiselles
et ordonné de bien garder la porte;
pour capitaine elles avaient l'une d'entre elles,
laquelle était appelée l'Arcalide.
Renaud à la cité sur-le-champ s'en revint;
à travers sa visière il empestait le vin.

165. Arcalide se dresse en travers de la porte
et elle dit: «Où est-ce que tu vas,
toi qui n'a pas d'escorte et a tant d'assurance?»
Renaud lui dit: «Je te le f'rai savoir.
Attends que je t'enfil'; ça va être ta mort.»
Éperonna vite Alard son cheval
et vivement enfile une autre demoiselle
et se la fait tomber en dehors de sa selle.

166. Guichard est confronté à une autre d'entre elles
et la troua de sa lance en arrêt
et se l'est transpercée en dessous des mamelles,
et comme Alard la renverse et l'allonge.
Richardet en pique une au milieu des jumelles,
qui ne portera plus sabre ou quenouille.
Alors ont commencé pucelles et chrétiens
à mener parmi eux autre jeux que de mains.

167. L'Arcalide s'affronte avec notre Guichard
et à la fin se l'est fourré sous elle:
c'est qu'elle voulait voir combien était gaillard;
mais celle-ci lui a fait peu de mal;
sur elle se jeta subitement Alard,
si qu'à la fin il s'étend la pucelle,
vu qu'en son sadinet il donna un tel coup,
qu'il n'est pas de haubert qui eut valu un clou[60].

[60] Litt. «un melon».

168. Les portes ont été de tous côtés fermées,
qu'ils combattaient en pleine obscurité;
et ils ont expédié toutes ces demoiselles,
qu'ils ont jetées l'une après l'autre à terre;
et ils ont déglingué et démoli leur porte[61],
puis ont couru mettre la ville à sac.
Et pour Renaud ce fut grande félicité
de voir que se faisaient ces dames culbuter;

169. de Richard et de Guichard il se moquait:
«J'ai eu très peur que vous n'arriviez pas
à expédier quatre nanas.» Et il riait.
Alard lui dit: «Tu n'as pas essayé:
il ne faut voir une bécasse en tout oiseau
qui a long bec; le sais-tu? je ne sais;
mais ce que tu ne sais, c'est comme elles luttaient:
leurs coups, par Dieu, en l'air nous faisaient voltiger!

170. Toutes ces dames sont passées maître à ce jeu,
et il fallut déverser beaucoup d'eau
avant que nous ayons pu éteindre ce feu[62].
L'important, c'est de s'en être tiré.
Si tu t'y essayais, tu porterais un peu
plus basse après la lance et l'oriflamme:
une seule t'aurait déjà semblé de trop;
hein! si tu les avais toutes eues sur le dos.»

171. L'Arpaliste apprenant ce qui s'était passé,
y envoya son cousin Arquilaisse;
et ce fou leur a dit, lorsqu'il fut auprès d'eux:
«Que vous brise Apollyn de toutes parts!»
et sur-le-champ il défia Guichard.
À son Jésus Guichard se confia,
et ce ne fut en vain, car il fut exaucé:
bien qu'ils soient sur un mont, en bas s'est retrouvé.

172. Arquilaisse le prend et veut se l'emporter,
et comme un loup au bois il se défile.
Baron Renaud, quand il le vit, se mit à dire:
«Attends, voilà que le berger arrive.»

[61] Il s'agit d'autres portes que celles du premier vers de la strophe.
[62] «*Anima mea, s'écriait chacun d'eux,*
De l'eau, de l'eau, y a le feu qui s'étend.»
L'eau est venu et le feu s'est éteint. (Boccace, *Ninfale Fiesolano*, 310-311).

et enfin réussit à rejoindre Arquilaisse
et menaçait le frapper de Frusberte ;
ce sur quoi le païen cria : « Tu m'injuries. »
et il lâche Guichard et lui lance un défi[63].

173. Abaissèrent la lance, et les voilà rompues,
et de l'épée en viennent se frapper,
se donnant l'un à l'autre horïons de vilains.
Le sarrasin, ne voyant autre issue,
a cherché à guérir de la goutte Bayard :
lui donne un coup qui lui parut amer,
car s'il l'avait atteint un peu plus près du cou,
peut-être, je le crois, serait mort sur le coup.

174. Baron Renaud cria : « Hélas, Bayard, mon vieux,
il vaudrait mieux être avecques ces dames
qu'avecque ce païen cruel et pernicieux,
qui t'a de la sorte étrillé le poil.
Mais je te vengerai, par Notre-Seigneur Dieu ! »
Bayard des dents le prit vite à l'armure ;
et Renaud lui donna un grand coup sur la tête,
qui la lui divisa en deux parties parfaites.

175. Il faut que l'Arpaliste alors quitte son trou :
il vient couvert de sa cuirasse, et porte
une robe de soie, qui luit comme comète
ou bien soleil au milieu des étoiles.
Renaud dit, quand il vit autant de broderies :
« Voici, me semble, un homme convenable :
il amène sa robe, avecques courtoisie
afin que je la donne au patron du navire. »

176. Ensuite il dit à l'Arpalist : « Je suis venu
pour te punir de ta méchanceté :
tu as toujours vécu en commettant violences
ou pillant les bateaux qui sur ces mers
se jettent à la côte, ainsi qu'on me l'a dit ;
je m'en allais chercher où est Olive[64],
mais j'ai de ce côté détourné mon chemin,
afin d'aller châtier si méchant sarrasin ;

[63] À Renaud.
[64] La fille du roi Constance, auquel il veut demander de l'aide pour faire lever le siège de Paris.

177. car, je le sais, cela sera œuvre fameuse
et qu'aimera pour sûr Macom au ciel. »
Le sarrasin, ayant entendu tout cela,
lui dit: « Ribaud, j'en ai trop supporté
car te pendre, voilà ce qui aurait été
œuvre pieuse et juste punition,
comme l'on fait aux tiens, ces corsaires qui vont
faisant détournements, vols et déprédations. »

178. Lui dit Renaud: « Je n'ai jamais été pirate! »
et son cheval, vite il l'éperonna;
ils se sont écartés l'un de l'autre, et reviennent
pour se frapper avecques deux vraies poutres:
parce que l'Arpaliste avait pris un sapin,
disant: « Cela secoue les endormis:
avec cela j'en ai plus d'un couple éveillé,
et aujourd'hui c'est toi qui seras le dernier. »

179. Renaud au sarrasin avait dit cependant:
« À moi paraît cette lance trop lourde:
et de plus il convient par courtoisie veiller
à ne jouter avec un madrier;
si jamais tu te mets cette lance au côté,
j'irai chercher le grand mât du navire. »
Mais quand il vit que le païen ne s'en soucie,
il prit une autre lance, pareille à celle-ci.

180. À hauteur de leur sein, ces madriers férirent
si fort que leurs écus, ils les percèrent
et que les deux barons de leur selle sortirent,
vu que ces bois nullement ne plièrent,
et ce coup, ils n'ont pu vraiment le soutenir;
pourtant ils ne sont pas tombés à terre:
le sarrasin à la renverse sur la croupe
s'est retrouvé, après qu'il eut reçu ce coup;

181. Renaud s'est tout plié et s'est contorsionné
et l'étrier lui sortit du pied gauche
et il a été presque à deux doigts de tomber;
il se reprit pourtant et ne chuta.
Vite ensuite il a mis la main sur son épée
et le païen prit la sienne à son flanc;
pendant une heure ou plus de grands coups ils se portent;
l'Arpaliste pourtant résiste à toute botte.

182. Cependant à la fin, voulant parer un coup,
à un moment il lève en l'air sa targe ;
alors Renaud a vu qu'il peut faire un beau coup
et qu'il avait la main nue et sans gant :
il frappe un coup et réussit à la toucher :
sur le sol elle tombe avec l'écu ;
sur quoi grand mugissement a émis le païen,
quand il s'est aperçu qu'on lui coupait la main ;

183. et il dit : « Je me rends : tu dois me pardonner !
J'aurais perdu toutes choses d'un coup :
tu viens de me blesser, de mutiler mon corps,
et ce fut de ma faute, et m'en accuse.
Dis-moi donc, ô baron, comment sonne ton nom,
que devant toi tous mes péchés confesse.
Je suis vraiment ton prisonnier, et presque mort :
et puisque je me rends, ne me tue pas à tort. »

184. Baron Renaud lui dit : « Je suis cousin du comte
Roland, duquel tu connais le renom :
on me donne le nom de Renaud de Clermont. »
et l'Arpaliste en entendant ce nom,
avec son autre main, il s'est frappé le front :
« Te voilà satisfait, dit-il, Macom :
tu m'aurais donc ainsi conduit, chien de ribaud,
malfaisant traditeur, à combattre Renaud ?

185. Que soit maudit le fait de t'avoir toujours cru !
Que soit maudit en toi la Déïté !
Que soit maudit celui qui quelquefois t'a plu !
Que soit maudit qui voudra t'adorer !
Que soit maudit le ciel, que moi je n'en veux plus !
Que soit maudite enfin ta cruauté !
Que soit maudit qui a ton nom rend des honneurs !
Que soit maudit le jour où je naquis, et l'heure !

186. Que soit maudit mon mauvais sort qui a voulu
que je ne te connaisse avant, Renaud,
que déesse Fortune atroce et malfaisante
ne m'expédie de la cime en l'abîme !
Je mettrai ma cité sous ton gouvernement ;
de moi tu peux faire ce que tu veux.
Laisse-moi donc aller, pauvre et infortuné :
je veux chercher la mort en une autre contrée ;

187. et je ne donnerai à Macom ce plaisir
de mourir sous son règne en Paganie. »
Lui dit Renaud : « Je ne te veux garder
de force avec arrogance et mépris ;
mais ainsi qu'il se doit, je veux que tu te rendes
à mon cousin Roland, fameux et digne :
sur ceci ta parole ores me donneras
et comme tu voudras, libre tu t'en iras. »

188. L'Arpaliste lui a répondu : « Je le jure ;
j'ai toujours eu envie de voir Roland :
de toutes les façons, de cela sois bien sûr. »
Et ainsi est parti ce malheureux :
tu peux penser combien le départ lui fut dur !
Renaud a pris la ville et le château ;
et le seigneur des lieux s'en va pérégrinant
pour retrouver, ainsi qu'il l'a juré, Roland.

189. Et c'est cela que veut la justice divine ;
et ainsi vont toutes choses au monde
pour celui qui vécut de dols et de rapines.
Il a rêvé à son malheur futur,
la nuit, cet homme, alors qu'on est près de matines[65],
comme souvent il arrive à notre âme :
qu'au port de Saliscaille un serpent arrivait,
et que par peur de celui-ci il s'enfuyait.

190. Notre Arpaliste a recherché beaucoup la mort,
mais il arrive à Paris avant elle.
Charles n'y était pas ; il n'y trouve Roland,
ce pourquoi il alla à Ponthierry.
Il est tombé sur Gan, qui lui a demandé :
« Dis-moi qui t'es et je t'engagerai. »
Et il lui a parlé de son terrible sort
et comment il courait pour rechercher la mort.

191. Ganelon répondit : « Tu dois être envoyé
par Charles ou Roland pour espionner ;
et comme plus que toi je suis désespéré,
on se battra entre désespérés :
prends donc du champ et tu auras trouvé
la mort que tu cherchais continûment. »

[65] Sur les songes du matin, voir XIII, 30,1.

Et il a fait se retourner son Foufélon,
et il le menaçait et l'appelait espion.

192. L'Arpaliste sautait jusques au ciel de joie[66],
parce qu'il a trouvé un adversaire :
sans plus attendre il s'élança pour l'assaillir ;
si bien que Gan n'a pu lui résister,
et qu'il tomba de son cheval tout étourdi
(peut-être il n'eut voulu si tôt descendre),
tellement fut violent le coup de l'Arpaliste,
qui lui colla sa lance en plein dans la visière.

193. Nombreux barons de Gan remplissent cette place :
vers le païen ils tournent tous leur fer ;
mais parce qu'il était de plus que bonne race,
il se défendait avec son moignon,
si bien qu'à un grand nombre il troua la cuirasse.
Mais Gan ayant retrouvé ses esprits
a demandé à ses soldats qu'ils s'écartassent
et qu'avec le païen la lutte abandonnassent.

194. Il lui semble devoir, tant il était perfide,
donner autre pilule au sarrasin ;
et au palais avec des paroles courtoises,
il l'invita (et l'Arpaliste accepte),
en lui disant qu'il veut lui parler à son aise ;
et il a entamé un long discours :
« Qui tu es, sarrasin ou de quelle contrée,
ni si Charles t'envoie, je ne veux le chercher ;

195. comme tu me parais homme prudent et fort,
à toi je me fierai absolument.
Tu cherches, me dis-tu, la mort, mais je sais bien
que tu veux autre chose et agit prudemment.
Charlemagne déjà m'a banni de sa cour
et le voilà qui m'assiège à présent.
Toujours l'ingratitude habite les seigneurs ;
l'envie, comme tu sais, c'est chez les serviteurs.

196. Si je n'eusse existé, Charles n'aurait gardé
son règne et moi, je l'ai servi pour rien :
comme j'avais raté une mienne entreprise,
il m'appela traître, méchant et fou ;

[66] Loc. prov. Litt. : « L'Arpaliste touchait le ciel du bout des doigts ».

et les envieux font tant qu'il me prend en dégoût,
car bien caché on donne de bons coups;
pour avoir trop porté d'amour à celui-ci,
à tort il m'a traité en rebelle et banni.

197. Il garde à ses côtés certains forts chuchoteurs,
qui contre moi tendent toujours des rets:
c'est qu'ils se veulent tous pour eux les bons morceaux;
voici ses enfants, voici ses fidèles:
certains bouffons bavards, certains Maître Gnafron[67]
comme on en voit sur mille murs et vases;
c'est ça, les conseillers de Charles l'empereur;
moi, je suis le voleur, méchant et traditeur.

198. Ils l'ont amené là, comme on mène un bambin,
et cet homme a suivi leur conseil,
comme le pain salé attire un agnelin.
Parmi ses nombreux fils il est, c'est vrai,
un sage, un seul, Roland, un digne paladin;
mais il suit peu son avis, semble-t-il,
et comme moi il le bannit à tout moment,
tant et si bien qu'il court le monde tout le temps.

199. Mais moi, je suis quelqu'un qui a au bout des lèvres[68]
la vérité, un peu trop quelquefois,
et je la dis sans regarder qui j'ai touché.
Le vrai, tu sais, on l'écoute à regret:
Tu peux imaginer si l'envie se déchaîne
et si son trait fait mouche contre moi.
Je veux t'en dire plus dessus tous mes ennuis,
car jusqu'ici je n'ai, je crois, encor rien dit.

200. Tu sais que quand quelqu'un est détesté d'un autre,
il ne peut plus faire chose qui plaise:
s'il dit la vérité, on dit qu'il vous adule;
lorsqu'il vous flatte, on dit qu'il vous menace;
les petits chiots aboient tous ensemble: «Qu'il meure!».
C'est ce que font les chiens qui vont chasser:
fouettes-en donc un; quand tu l'auras battu,
les autres aussitôt lui sauteront dessus;

201. et ils font tous cela pour paraître fidèles;
qui l'a mordu le plus, te revient en premier,

[67] Parasite de l'*Eunuque* de Térence.
[68] *...ton peuple il a au bout des lèvres* (*Purg.* VI, 132).

pour que tu vois qu'il a dans la gueule ses poils.
Nul ne m'aidera ou m'excusera
parmi ces gens qui sont cruels et non fidèles;
sur un trognon, plus de mille oies se jettent;
et s'ils trouvaient ailleurs meilleures conditions,
ils t'abandonneraient en un quart de seconde.

202. Ce que je dis, c'est que, même si je fais bien,
on l'interprète à la fin comme mal,
et je subis souvent d'injustes châtiments:
vois la haine et l'envie, quelle est leur force!
Advint ces derniers jours qu'un certain Aldigier,
comme j'allais à Montauban m'a attaqué,
disant: «Le déguisé, moi je t'ai reconnu»,
comme si celui-ci, il m'avait déjà vu;

203. et il veut se venger d'un ragot que sur moi
on fit courir au sujet d'un Diliante,
ragot dont celui-ci m'avait entretenu,
en route longuement, comme un lourdaud:
il abaisse sa lance, et il était armé, en selle...
Quand je me le suis vu foncer dessus,
tu sais bien que chacun veut la mort éviter:
je l'ai tué, mais il l'avait vraiment cherché.

204. Tous les êtres vivants pour ne mourir se battent.
Et c'est pour ça que Charles m'assïège!
Et c'est pour ça qu'ici sont venus tant de gens!
Je ne veux plus, païen, te faire attendre:
je crois bien que ce fut la volonté de Dieu
que tu viennes ici pour mon salut:
je te supplie d'aller auprès de la Couronne
afin de faire une oeuvre honnête, sainte et bonne;

205. et de toi être ainsi débiteur de ma vie;
dis que je veux venir avec la corde
au cou et demander agenouillé ma grâce,
comme un enfant qui fit une sottise;
et si jamais je fis chose qui lui ait plu,
qu'il ordonne à ses gens de s'en aller;
et je veux seulement qu'il m'épargne la mort,
et jamais à sa cour ne me verra encore.»

206. Lorsque ce traditeur eut fini de parler,
le projet sembla bon à l'Arpaliste
et pour aller trouver l'empereur Charlemagne

l'homme brûlait que sa nef appareille,
et il sella tout aussitôt son destrier.
Gane disait: «Un sage juge et pèse,
et il envoie toujours à sa place un savant.
Remets mon sort entre les mains de mon Roland,

207. lequel te paraîtra homme au-dessus de tous:
en voilà un qui est bon, sage et digne
et qui a hérité de sa lignée fameuse,
et de lui seul Charles tient règne et sceptre;
et je suis son parâtre, il faut que tu le croies[69].»
Vois s'il a mis ici tout son esprit!
Et il faisait tout ça pour qu'il le lui redise,
en sorte que Roland ait pitïé de lui.

208. L'Arpaliste est parti dûment endoctriné,
et ne lui tient sa chemise à la hanche[70].
Et devant Charlemagne il s'est agenouillé,
et dit comment Gane lui a laissé
carte blanche et redit ce dont ils ont parlé,
qu'il lui semblait tombé en mains cruelles;
et point par point il répéta ce qu'il a dit
au sujet de Roland, pour que ça réussisse.

209. Et il a su si bien jouer de son pipeau
que Charles et Roland lui pardonnèrent,
à condition pourtant que Renaud veuille aussi
lui pardonner, et il devra aller
le rechercher afin à lui se présenter.
Puis l'Arpaliste en vint à raconter
comment Renaud l'avait envoyé prisonnier
près du comte Roland et ce qui s'est passé;

210. et il montra à tous l'affaire de sa main,
qui suscita beaucoup de compassion.
Puis il est retourné aussitôt près de Gane.
Gane revint et devant le conseil
il s'est agenouillé en pleurant face à Charles:
«Je trouverai, si je ne meurs avant,
Renaud et purgerai mes péchés et mes hontes:
veuillez me pardonner, toi, Charles, et le comte.

[69] Ce lien familial entre Roland et Ganelon est un des motifs profonds de la haine qui existe entre les deux hommes dans la *Chanson de Roland*; il apparaît ici pour la première fois et Pulci ne l'évoquera plus.
[70] Loc. prov. «Il ne se tient plus de joie.»

211. Devrais-je en son entier explorer notre monde,
je trouverai où se cache Renaud. »
Ainsi fut-il lavé, purifié et bien monde.
Calavrillon, voyant tout pesé et soldé,
à Charlemagne a dit : « Je ne veux pas répondre.
Mais je vais te châtier, méchant manchot,
qui est venu ici tenir tes saints discours,
pour lesquels on devrait te pendre par le cou.

212. C'est en volant que de Paris je suis venu
avec beaucoup de gens et grande hâte,
abandonnant mon différent avec Roland,
afin venir punir ce traditeur,
tant que je suis venu, levant mes mains au ciel[71] !
Prends donc du champ, païen pécheur,
esclave, vil laquais, prisonnier et manchot,
je veux de l'autre bras aussi faire un chicot. »

213. L'Arpaliste baissa la lance qu'il tenait.
Or vois comment la Fortune travaille !
Chacun des deux passa avec son destrier,
chacun des deux frappa l'autre à l'écu,
chacun des deux perça la poitrine de l'autre,
chacun des deux de sa selle tomba,
chacun de ces deux-là est mort au même instant,
que jamais ne se vit un coup si étonnant.

214. Cette bagarre donc Calavrillon vraiment
se l'est cherchée, et n'était son affaire :
voilà que la justice a voulu le châtier.
L'Arpaliste a trouvé ce qu'il cherchait :
les choses ont marché suivant la sinopie[72]
et la ligne marquée, cette fois-ci.
Et le roi Archilège a pris comme parti
de ramener ses gens dans son propre pays.

215. Charles avec la cour retourna à Paris.
Gane s'est mis à courir par le monde ;
là où il entendait discordes ou litiges
ou des combats ; « C'est Renaud », disait-il ;
c'est ainsi qu'il cherchait ses traces ou sa piste.

[71] On lève les mains au ciel pour le remercier ou le supplier.
[72] La sinopie est la terre rouge que l'on utilisait pour faire des marques. L'image est celle du menuisier qui marque le bois avant la coupe plutôt que celle du fresquiste.

Or revenons à Renaud qui avait
converti Saliscaille à la religïon
du Christ, si bien que tous avaient renié Macom.

216. Lorsque Renaud a eu baptisé les païens
et qu'il se fut reposé quelque temps
et eut reçu de grands honneurs des citadins,
lui apparut, cette nuit-là, en songe
un ange qui lui dit, (c'était un chérubin):
«Renaud, tu ne dois pas rester ici.
Voici qu'aux pèlerins on ferme le passage;
du Sépulcre on ne peut accomplir le voyage.

217. Tout ce que tu as fait, au Bon Dieu là-haut plaît;
mais or ne traîne à nouvelle entreprise.
Sache donc qu'il y a un homme très mauvais
là-bas dans le désert de Chèvrefolle;
il ne permet aux pèlerins d'aller en paix;
va donc, à pied, de montagne en montagne,
jusqu'à ce que tu aies trouvé ce fou sauvage,
qui se fait en ces lieux appeler Foulichat.»

218. Renaud, à son réveil, la matinée suivante,
dit vite à Richardet ainsi qu'aux autres
comment l'ange de Dieu lui était apparu,
et ce qu'il lui a dit, et où il va.
Chacun d'entre eux s'en est fort attristé:
non pas qu'ils nient qu'il faille écouter Dieu;
mais d'une seule chose ils se sentaient en deuil,
que l'ange ait ordonné qu'il y allât tout seul.

219. Renaud du mieux qu'il put les a réconfortés,
disant: «Occupez-vous de la cité
et redressez selon le droit toute injustice.
Et à vous tous je confie mon Bayard.
Je reviendrai bientôt, si je ne suis tué,
car d'obéir à Dieu brûle mon coeur.
Ayez, plus que de tout, souci de l'équité;
gardez la ville en paix et en prospérité.»

220. Et il fit apprêter aussitôt le navire,
car son patron n'a pas quitté Renaud
et il lui a donné la clé de tous ses biens;
et par hasard, des pèlerins arrivent;
et bien que le départ lui fût très douloureux,
avec ceux-ci il appareille enfin;

et jurent tous avant, se baisant sur la bouche[73],
pour le bien et le mal d'être unis nuit et jour.

221. C'est ainsi que Renaud s'est confié à la mer
et il tenait son armure cachée:
et ce qu'on voit de lui, c'est une pèlerine;
et il n'oublie pourtant pas sa Frusberte.
le vent est favorable et le navire avance
jusqu'aux abords des côtes barbaresques
et ils ont pris la direction d'une cité,
d'où ceux-ci poursuivront leur route après par terre.

222. Et lorsque dans le port ils eurent abordé,
Renaud a pris congé du capitaine,
et il lui dit: «D'ici un mois il sera bon
que ton bateau ait regagné ce port;
je reviendrai alors de mon pèlerinage.
Que le Christ t'aide ainsi que ta boussole,
qui n'importe pas moins que l'étoupe et la poix!»
D'où le patron sur lui grandement s'apitoie;

223. et il a dit: «Le jour où j'irai sous la terre,
mon coeur n'aura moitié autant de peine,
même à l'instant où doit l'âme du corps s'extraire[74].
Va-t-en en paix où ton chemin te mène!
Que t'assiste ton Dieu, si tu vas à la guerre,
que t'assiste Marie, de grâce pleine!
Je reviendrai ici vite avec le navire.»
Et il ne fut capable autre chose lui dire;

224. et il s'agenouilla et lui baisa les pieds.
Renaud s'en va avec ses compagnons
dedans cette cité où se trouve un émir.
Et sur la place on fait joutes et fêtes;
et l'amant d'une belle y faisait des merveilles.
Les voilà plantés là, pour regarder:
cette fille, elle était et très blanche et très belle,
et une autre, sa sœur, se trouvait très brune, elle[75],

225. et comme elle était brune, on l'appelait Brunette:
(doncques son nom ne lui disconvenait);

[73] Le baiser sur la bouche scelle une promesse de fidélité.
[74] La médecine de l'époque retenait ce moment comme étant extrêmement douloureux.
[75] L'histoire de Blanche et Brunette se trouve dans de nombreuse chanson de geste; elle est reprise de *l'Orlando*.

la première était blanche et semblait angelot,
et en ce jour se disait bien contente,
parce que son amant les mettaient tous à terre;
et poursuivait sa sœur en lui disant:
« Nul ne romprait pour toi deux tiges de fenouil,
et change mon amant toute lance en quenouille. »

226. Brunette lui disait, la pauvre malheureuse:
« Suis-je coupable de ce que fit Nature
et si je ne suis pas née belle et fortunée?
Si j'avais eu à choisir ma figure,
je l'aurais dessinée en sorte que n'aurait
été plus belle ou sculpture ou peinture.
Remercie Dieu pouvoir des amants te trouver,
et j'aurais presque dit: pouvoir les éprouver[76].

227. Je vous exhorte à bien jouter, ô chers amants,
souvenez-vous de ce que dit Brunette;
et je le dis et le répète à tous ces gens
avec la lance on acquiert la victoire,
et il y faut souvent donner coups de géants;
de son amant toute dame se vante,
et même réjouit Dame Honnête des Champs[77]
que celui-ci bien haut mette en arrêt sa lance. »

228. Et ceci dit, envoie un regard de faucon
vers ce Renaud, qui lui paraît si beau;
et elle se souvint qu'elle avait vu en songe
un pèlerin, nouvellement venu,
qui désarçonnerait en ce jour tout le monde,
et en son coeur se dit: « C'est celui-ci. »
Demande à un suivant qu'il veuille l'appeler:
« Dis à ce pèlerin que j'ai à lui parler. »

229. Renaud y est allé, sans connaître la trame.
En mots adroits elle lui raconta
son rêve et la raison pour quoi on le réclame.
Renaud dit qu'il ferait comme elle veut,
parce que ce qu'on fait pour l'amour d'une dame
est courtoisie qui se doit observer;

[76] Mais à quels joutes doivent-ils être éprouvés? Ici commence le discours à double sens de la Brunette où la lance prend un sens équivoque.
[77] Nom proverbial comportant peut-être une allusion malicieuse qui nous échappe: la dame qu'on emmène dans les champs...?

qu'il désirait pourtant s'armer secrètement,
là où cela plairait à la dame avenante.

230. La Brunette lui dit où s'armer et ordonne
à son suivant lui montrer un cheval.
Et sur elle sa sœur lançait des moqueries,
et dit: « Tu veux que cet homme-là joute? »
et riait, comme si elle lui avait dit:
« Il te rapportera des « Notre Père »
de son pèlerinage, quand sera retourné. »
Renaud dans le champ clos est revenu armé.

231. S'est exclamé l'amant de celle la plus belle:
« Est-ce que tu as vu ce triste oiseau?
Serais-tu étonné que je l'ôte à sa selle?
Au premier coup, je te l'étend à terre. »
Brunette répondit, la pauvre demoiselle:
« Oui, si tu crois que cet homme est de verre. »
Renaud a entendu ces mots à la volée
et il s'est tout entier de colère enflammé,

232. et il a défié cet homme prétentieux.
La blanche et belle exhortait son amant,
et la Brunette agit de la même manière;
tous deux se sont touchés en plein écu;
mais sous le coup fort et puissant le sarrasin
leva la jambe et tomba à cul nu
avec toute la honte que cela comportait;
et devint vérité ce que rêva Brunette.

233. Alors une clameur s'éleva alentour.
Si elle se rengorge, on l'a compris!
Elle a dit à sa sœur afin se moquer d'elle:
« Trouve de l'eau, jette-la toi aux yeux,
car ce que j'ai rêvé, fut songe du matin[78]. »
Toute marrie, la blanche se renfrogne
pour ce que son amant s'était cassé un bras.
Si Brunette en a ri, ne le demande pas!

234. Certains avec Renaud ont voulu s'essayer;
tous à la fin à terre sont tombés.
Le père de ces deux s'est fait mettre ses armes,
puis est venu sur la lice, inconnu;
baron Renaud le jette à terre et en tombant

[78] Toujours ces songes de la vérité: voir XIII, 30, 1.

il perd son heaume et il fut reconnu.
La fête terminée, quand on fut tout à l'aise,
il a mené Renaud avec lui au palais,

235. car il avait beaucoup admiré sa vigueur;
et avec lui convia ses compagnons[79],
et il a ordonné un grandiose festin;
et l'une et l'autre ont servi les convives,
et chacune des deux a regardé Renaud,
prise d'amour pour sa grande bravoure.
Puis le repas fini, en une chambre vont
et grande altercation ces demoiselles ont,

236. et chacune prétend qu'elle était la plus belle;
et que Renaud soit juge de cela,
voilà ce qui convient à chacune des sœurs.
Renaud a dit: «La Brunette!» aussitôt,
et qu'il avait donné son cœur à celle-ci;
ce qui fut tant à la blanche pénible
que celle-ci alla se pendre à un lacet
de soie, sur un balcon, dans un lieu écarté;

237. de cette chose-là tous se sont lamentés.
Roland partit avec ses compagnons,
et Brunette resta dans une grande peine,
disant: «Qu'à toi Macom montre la voie.
Où que tu sois, ô pèlerin, de ta Brunette
rappelle-toi, elle est tienne à jamais.»
et à Renaud donna un fermoir la Brunette
afin que d'elle il ait souvenir, la pauvrette.

238. Elle voulut d'abord savoir quel est son nom:
lorsqu'elle apprit que Renaud, c'était lui,
elle s'enflamma tant pour sa grande valeur,
qu'après jamais ne s'éteignit ce feu:
encor qu'elle ne dut jamais plus le revoir,
il est resté en son coeur constamment.
Baron Renaud reprend en hâte son voyage
pour en venir aux mains avecques Foulichat.

239. Il était arrivé déjà dans le désert.
Et voilà que surgit un chevalier en arme,
et il a un cheval tout recouvert de mailles,

[79] Les compagnons de Renaud, c'est-à-dire les pèlerins.

avec faucon à l'écu et partout,
tant que Renaud le reconnut sans hésiter:
c'était bien Gan, qui l'avait tant cherché,
et il s'agenouilla et demanda pardon,
et d'Aldigier parla avec grande affliction.

240. Renaud sur Aldigier a pleuré tellement
qu'il ne pouvait lui pardonner sa mort;
et il a suspendu sa réponse longtemps .
Les pèlerins se sont mis le prier:
«Puisque tu vois, baron, les larmes de cet homme,
laisse ton coeur s'attendrir humblement:
en voyant combien humble il te rend son hommage,
par le Dieu qui t'envoie faire un pèlerinage.»

241. Tellement que Renaud à la fin lui pardonne.
Gane reprit son chemin de l'aller.
Voilà que des clameurs dans les airs résonnent:
des gens qui fuient en demandant de l'aide:
devant eux un baron son cheval éperonne;
et lorsque celui-ci eut vu Renaud,
il cria: «Pèlerins, en arrière, fuyez,
vu que de ce côté, c'est interdit d'aller.

242. Avec difficulté nous avons échappé
d'entre les mains de ce démon maudit;
et moi qui fuis devant ces gens, je suis chrétien,
et j'ai au sein une mortelle plaie.»
Renaud lui répondit: «Chevalier renommé,
qui est donc ce démon, dont tu nous parles?»
Ce chevalier lui répondit: «C'est Foulichat,
et si tu vas plus loin, tu t'en apercevras.»

243. Il a fait aujourd'hui des choses incroyables.
Sous sa cuirasse il a peau de serpent,
et un glaive plus lourd qu'une épée à deux mains,
et porte un écu d'os, ce malandrin,
et il donne des coups, j'en témoigne, méchants,
et a tué déjà moult pèlerins;
et il porte un bâton que l'on dirait solive,
et qui pèse, dit-on, au moins trente-cinq livres[80].»

[80] Difficile de dire ce que cela représentait, car la livre est à cette époque une mesure très variable.

244. Il n'en dit guère plus avant de défaillir,
et il tomba comme un mort tombe au sol[81].
Baron Renaud monta sur le sien palefroi,
car il a vu qu'il est de qualité,
et à ses compagnons il dit: «Que ferons-nous?
pas loin devant je vois une cité:
allons-y donc et nous saurons réellement
où se trouve cet homme enragé et dément.»

245. Sardoine était le nom que portait cette ville,
et d'un beau fleuve elle était entourée.
Baron Renaud gagna la porte de la ville,
et regardant le haut de la muraille,
vit qu'à chaque merlin se trouvaient deux pendus;
finalement ont frappé à la porte.
Répondit une fille, qui a vu son cheval,
et qui peut-être croit que l'homme est Foulichat:

246. «Serais-tu donc ce scélérat de Foulichat?
Serais-tu donc Foulichat, l'assassin?
Serais-tu donc celui qui de nous fit carnage?
Serais-tu donc qui nous fit tant de mal?
Serais-tu donc ce loup à qui n'échappe agneau?
Serais-tu l'agresseur des pèlerins?
Serais-tu ce félon, toi qui va chevauchant?
Es-tu venu nourrir ton destrier de sang?»

247. Renaud répondit: «Non, je ne suis pas cet homme:
tu ne vois pas qu'on est des pèlerins?
Tu devrais bien savoir en outre que le loup
ne va jamais avec les agnelets.
Ouvre-nous donc, sans plus tarder, ô demoiselle,
car nous a épuisés un long chemin.»
Cette enfant, assurée qu'il dit la vérité,
est venue à la porte et les fit tous entrer;

248. et leur dit: «Pèlerins, Dieu vous donne la paix
et vous garde des mains de ce tyran
qui montre tant d'acharnement à notre encontre,
et a tué les gens qui sont là-haut!
Si cela vous convient, venez donc voir la reine.»
Et cependant qu'ils traversent la ville,

[81] Un des vers les plus célèbres de la *Comédie*: *et il tomba comme tombe un cadavre* (*Enf.* V, 142).

ils ont vu seulement des femmes en icelle,
et ils ont demandé à cette demoiselle :

249. « Où sont donc vos maris, vos frères et vos pères,
vos fils, vos serviteurs, les autres hommes ? »
Et celle-ci : « Vraiment, je dois vous les montrer ?
Regardez-les, tout là-haut, les dolents ;
nos frères, nos maris, nos pères et nos fils,
nos serviteurs, et nos autres parents :
c'est là qu'à tout jamais, morts, ils demeureront.
Et les y a pendus cet infernal démon.

250. Ne me demandez pas, car c'est chose impossible,
combien est Foulichat méchante bête :
déjà dire son nom est une chose horrible ;
on ne pourrait dire ce qu'il a fait,
et si je le disais, je ne serais crédible ;
toujours est-il qu'il a détruit l'endroit,
pris la cité, et aux merlons il a fait pendre
tous les gens que vivants il a pu faire prendre.

251. Je lui ai vu ici prendre un adolescent
que Nature jamais ne refera,
et de ses mains le coeur arracher de son sein ;
et puis le fit pendre sur la muraille.
Voyez ce mien mari, le pauvre misérable,
qu'à regarder l'angoisse me saisit.
Ici j'ai vu le sang monter plus haut que front,
tant que le fleuve en est devenu vermillon.

252. Quand je viens à penser à tant de cruauté,
lamentations, hurlements et sanglots,
femmes, filles avec le chef échevelé,
qui à grands cris se frappaient et griffaient,
d'autres mortes déjà dessus le sol traînées,
mon coeur me semble en deux se partager :
c'était chose cruelle et remplie d'épouvante,
apercevoir la terre toute entière sanglante. »

253. Cependant que disait la dame ces paroles,
les voilà sur la place, où se dressait
un homme en bronze, armé, mais qui semblait vivant,
sur un cheval, qui est tout cuirassé,
et qui portait sa lance au-dessus de la cuisse[82].

[82] Sa lance se trouvait en position de repos, dressée à la verticale.

Renaud a demandé qui il était;
La dame répondit: «L'inscription nous le dit:
il a rendu la joie à la cité jadis;

254. et était appelé chevalier de Clermont.»
Renaud lisait et répétait: «Roland
d'Angrante, en telle année, ce célèbre guerrier,
nous libéra du grand roi Galigant
lequel portait sur un champ d'or un loup-cervier;
en souvenir de cette œuvre sacrée,
faite en tuant cet ennemi cruel et dur,
le peuple lui a fait dresser cette sculpture.»

255. Renaud versa des pleurs en regardant Roland,
dans son émoi; se parlant à lui-même,
il disait: «Quel qu'endroit que j'aille visitant,
le monde entier résonne de ton nom»;
et il s'est éloigné de lui en sanglotant.
À la Couronne alla se présenter.
La reine du pays est très belle et jeunette
et elle est appelée du nom de Philisette.

256. Et elle voit Renaud, et après les saluts,
lui demanda où son chemin le porte:
car sous le pélerin, trouva le gentilhomme
et lui parut homme de qualité.
Renaud lui expliqua quelle était la raison
de sa venue, de quel pays il vient,
qu'il s'appelle Renaud et qu'il est envoyé
par l'ange qui lui a ainsi tout ordonné.

257. Philisette savait quelle était sa valeur;
en le voyant elle eut grande merveille
de sa fière attitude et de sa haute taille;
et elle dit: «Ton Roland te ressemble:
c'est pour sa cruauté que le Roi Galigante,
comme tu vois, a dû lâcher la bride:
sur la place, je sais, tu as vu sa statue,
qui est en bronze, et l'inscription, aussi l'as lue:

258. cette cité par lui a été libérée,
et pour perpétuer son souvenir
tu vois en cet endroit son image sculptée,
qui dresse à votre sang gloire éternelle.
Mais vraiment Foulichat me l'a bien fait payer,
car il a supplicié tout ce pays:

il ne veut qu'on retire aucun de ces gens-ci,
et mon mari se trouve au milieu de ceux-ci ;

259. que s'il m'était possible au moins de l'enterrer,
à Foulichat je pardonne le reste.
Il fit mourir mon peuple en d'affreuses souffrances :
fais attention, n'y va pas comme un fou. »
Roland lui répondit : « Ne te tourmente pas,
et avant tout détache ton mari ;
et avec toi mes compagnons demeureront ;
et puis je verrai bien comment les choses vont.

260. N'aie pas peur ; en effet ce que veut le Seigneur
ne peut faillir pour aucune raison.
Nous avons grand besoin de manger, Philisette,
car je le sais, nous sommes tous à jeun ;
et par amour pour moi, quand je serai parti,
tu veilleras sur chacun de ceux-ci. »
Et la reine de faire allègrement honneur
à tous ces gens avec un évident bonheur.

261. Renaud s'est reposé une seule journée ;
puis il a pris congé de ces gens-là,
et non sans de grands pleurs leur a dit au revoir,
car il voulait obéir au Seigneur ;
et par des lieux déserts, tout seul s'en est allé.
Mais Philisette avec magnificence
lui a donné la lance ayant appartenu
jadis à son mari et un très bel écu ;

262. et lui dit : « Par amour envers moi, prends ceci,
puisque ne peut plus le porter celui
qui est pendu parmi ses gens morts comme lui.
Et que Dieu t'accompagne avec ses anges,
et espère en cela et à cela fie-toi. »
Laissons Renaud poursuivre son chemin :
dans l'autre chant je vous dirai ce qu'il fera.
Que vous garde le Christ du méchant Foulichat !

CHANT XXIII

Invocation (1). Suite du voyage de Renaud vers Jérusalem : il se bat avec Foulichat. Foulichat est vaincu, mais ils deviennent amis et décident de courir ensemble l'aventure (2-14). Mort du centaure Spinard et conversion de Foulichat (15-28). Mort de Pilage d'Olivante (29-40). Ils arrivent à un ermitage, au bord d'un fleuve. Ici finissait le poème dans sa première version (41-47). Annonce apocalyptique d'un nouveau poème (48-54).

1. *Deus, in adjutorium meum intende*[1],
qui a pour nous souffert un dur calvaire,
lequel nous a rendu ta grâce et ton royaume :
ne me laisse périr près de la rade[2],
puisque nous sommes prêts de lever notre camp[3] ;
nous t'en prions sur le ton le plus humble,
comme on ne peut louer mon labeur qu'achevé :
montre-nous le chemin pour au port arriver.

2. Le paladin Renaud traversait le désert.
Jà l'océan dérobait le soleil ;
et la lune étalait son entière lumière ;
et les cadrans le cédaient aux horloges ;
quand Renaud, c'est la nuit, est arrivé au lieu
où habitait tout seul ce Foulichat,
et il frappa à l'huis de son palais immonde,
jusqu'à ce que ce traître infâme lui réponde,

3. et il dit : « Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu recherches ? »
Renaud lui dit : « C'est qu'on m'a envoyé. »
Foulichat lui ouvrit et menaçant lui dit :
« Si tu viens là pour chercher le pardon[4],
tu l'obtiendras avec la croix de mon épée. »
Renaud dit : « Je te dois la vérité.
Je ne repasserai cette porte, brigand,
sans t'avoir, sache-le, donné la mort avant :

[1] *Ô Dieu, viens vite à mon secours...* (Psaume 69,1).

[2] *Et j'ai vu un bateau d'abord droit et rapide*
Courir la mer pendant tout son voyage,
Périr enfin arrivé à la rade. (*Par.* XIII 136-138).

[3] C'est-à-dire : « Puisque nous sommes à la fin de notre entreprise... » Cette strophe a été écrite quand le chant XXIII constituait le dernier chant du poème, lors de sa première édition. Pulci ne s'est pas donné la peine de la remanier pour l'édition en vingt-huit chants.

[4] Foulichat prend Renaud pour un pèlerin.

4. je viens pour éprouver ma valeur avec toi.»
Foulichat répondit: «Tu t'en iras,
si de moi tu reçois quelque aveugle volée.
Voilà, par Dieu, le serpent de mon rêve
qui me semblait s'être noué autour de moi
et j'eus si peur que je m'en réveillai;
et je ne pensais pas pouvoir m'en dépêtrer:
et c'est toi le serpent, qui ne veut décamper.»

5. Renaud lui répondit: «Ce sera le contraire:
tu seras le serpent, moi l'épineux
qu'il avait un beau jour accepté par bêtise
dans son terrier, où demandait asile;
ensuite le serpent l'aurait voulu chasser,
car il bougeait, le piquant animal;
mais il lui rétorqua: «Pour parler carrément,
celui qui n'est content, qu'il s'en aille, serpent.»

6. Foulichat en était vraiment tout étonné:
«Quess' que c'est qu'ça? dit-il, qui est ce mec?»
Il prit à son cheval tout de suite la bride
et il frappa Renaud dessus la tête.
Sur sa selle Renaud alors a sursauté
quand il sentit qu'on lui touchait la crête:
lui lança un marron, lui arracha l'oreille,
et il fit de son sang un lac de Fouchineille[5];

7. et par terre assommé Foulichat s'abattit.
Renaud ne le toucha, quand fut au sol;
et lorsque celui-ci eut repris ses esprits,
il lui a dit: «Je crois bien que tu es
quelque diable enchanté de l'abîme sorti:
ce coup de poing m'a tout abasourdi.
Je veux pour cette nuit que nous nous reposions
et que demain matin tout deux nous combattions.

8. Tu n'as à redouter trahison ni engane.»
Renaud lui dit: «Toi non plus, ne crains rien.»
Ainsi toute la nuit ils restent face-à-face.
Et quand le jour à l'orient s'éleva,
se sont armés et sont allés dans le champ clos;
s'étant défiés et sans plus de discours,
chacun a pris du champ autant qu'il l'a voulu,
et armé de sa lance à l'ennemi courut;

[5] Il s'agit d'une zone marécageuse entre Pise et Lucques.

9. et s'étant rencontrés, les lances en morceaux
volent en l'air; le cheval de Renaud
n'y tint pas; et cafouilla des pattes de devant
(bien que lui, il ait pu rester en selle),
si qu'ils ont décidé de s'affronter à pied,
vu que Renaud, enflammé de colère,
lui a dit: «Descends donc dessus la terre plane,
ou bien je vais tuer dessous toi ton alfane[6].»

10. Foulichat démonta immédiatement.
Là, ils se sont donnés des coups de maître.
Renaud a accusé un coup qu'il a reçu;
du côté gauche a mis genoux en terre;
puis il se releva. Foulichat l'observa:
il lui sembla se relever si vite
et asséner des coups si violents et si forts
qu'il en a commencé à redouter la mort;

11. après s'être battu encore un certain temps,
il dit: «Baron, l'un de nous doit mourir.
Dis-moi quel est ton nom, afin qu'au moins je sache
qui tu es, si je dois enfin périr.»
Renaud lui répondit: «Ceci me paraît juste.
Renaud de Montauban, tel est mon nom.»
«Ah! lui dit Foulichat, tu es doncques vraiment
celui qui est de tous connu expressément?

12. Je sais que ta maison est celle de Clermont;
Je sais: tu as trois frères excellents;
Je sais: c'est toi qui as trucidé Fiéramont;
je sais: tu es la fleur des chevaliers;
je sais: tu es neveu de Bove d'Agrimont;
je sais: tu vaux plus que tous au combat;
je sais: tu as Frusberte, un glaive des plus grands,
je sais: tu es cousin du paladin Roland.

13. Ta renommée m'a fait de toi m'enamourer»;
et en dit tant que Renaud, devenu
son ami et son frère, et lié par serment,
entre dans son palais, comblé d'honneurs.
Puis ils ont convenu changer de lieux et mœurs;
et Foulichat a brûlé son palais,
en disant: «Jamais plus je ne veux que l'on vienne
à l'endroit où se tint ta forme souveraine.

[6] C'est la monture préférée des géants: voir XII, 42.

14. Allons à l'aventure où cela te plaira.»
Sur ce, un grand serpent, embusqué là,
se découvrit quand se sentit le feu au cul:
il se noua au cou de Foulichat,
lequel s'évanouit de la peur qu'il en eut.
De son épée Renaud tant s'escrima
qu'il réussit finalement l'en détacher,
non sans avoir d'abord ses chairs et os tranchés;

15. et même après la queue encore frétillait.
Foulichat, on eut dit qu'il était mort;
et de cela Renaud avait grand deuil et crainte
de rester seul; mais il pleurait à tort
car Foulichat finalement s'est relevé.
Ranimé, ayant pris réconfort,
en remerciant tous ceux qui dans les cieux se tiennent,
à travers le désert leur route alors reprennent.

16. Lorsqu'ils eurent tous deux chevauché très longtemps,
ils ont trouvé, au sein d'une forêt
deux lions morts qui gisaient au milieu de la route.
Renaud a dit: «Qu'est-ce que ça veut dire?
Ces deux lions, qui a pu ainsi les trucider?»
Mais Foulichat a compris tout de suite
et dit: «Ce sera le Spinard, c'est fatal,
lui dont on dit qu'il est mi-homme, mi-cheval[7].

17. Sur le Mont Périlleux, il a fait sa demeure:
assurément il doit être tout près;
il est toujours armé d'une fronde et trois dards.»
Renaud lui dit: «C'est certainement lui.
On peut aller rendre visite à cette bête?»
Foulichat dit: «Il a pour habitude
errer parmi ces bois pour y chercher sa proie»;
sur ce, une bannière auprès de là se voit,

18. avec certains Macom, extrêmement curieuse.
Ils se mettent alors presser le pas.
Ce Spinard habitait dedans une tanière
caché, comme un blaireau ou comme un ours;
il entend arriver le cheval et l'alfane:
de suite il met un caillou dans sa fronde,
s'empare de ses dards et s'élance à l'assaut,
et meuglait et soufflait qu'on eut dit un taureau.

[7] Le Spinard est un centaure.

19. Par tous ces meuglements l'alfane est affolée:
ne pouvait Foulichat la retenir;
puis il dit, quand il eut réussi la calmer:
«Je veux, Renaud, qu'un plaisir tu me fasses:
si j'arrive à tuer cette bête effrénée,
tu croiras en Macom, tu t'y obliges.
Si c'est toi qui la tues, ta foi l'emportera;
mais il faut m'accorder le premïer combat.»

20. Renaud a répondu que ça lui convenait.
Mais ce discours, l'entendit le Spinard;
en lui-même il a ri de tous ces bavardages,
et il frappa Foulichat de son dard;
dans le bras tout entier il le lui enfila.
Renaud s'était tiré à Beauregard[8],
et il vit Foulichat, d'épouvante saisi,
tomber de son alfane et qui s'évanouit;

21. il cria: «Traditeur de païen, qu'as-tu fait?
Tu es bestial et certes traditeur.
Mais, par Dieu, je le dis, si Foulichat est mort,
c'est de ma main que j'arrache ton cœur.»
Le Spinard à ces mots dédaigna de répondre:
lança un dard avec grande fureur,
et il passa entre les jambes de Renaud
et il siffla comme un serpent qui est en rage.

22. Renaud cria: «De ça, je vais tirer vengeance.
Si tu es fou, je ne suis Salomon.»
Ce Spinard lui jeta son troisïème dard
Renaud lança un coup de haut en bas;
du dard ayant coupé la hampe, en grande hâte
il s'élança sur lui comme un faucon
lorsqu'il a aperçu colombes ou perdrix,
ou bien comme le lion qui veut faire tuerie:

23. il a en lui telle fureur, telle tempête,
que du granit, il l'aurait mis en tranches,
et avec son épée il lui ouvrit la tête,
car le travaille emportement et rage;
là cependant Frusberte encore ne s'arrête:
fendit le cou et tout le buste avec,
jusqu'à l'endroit où l'homme à la bête se soude;
et mort dessus la terre il a fait un grand boum;

[8] Une localité auprès de Florence d'où on avait une belle vue sur la cité. Loc. prov.

24. et dans sa chute, avecques rage et amertume,
cria : « Macom, si je ne suis vengé,
que Lucifer te cède en bas sa royauté. »
Vers Foulichat, Renaud est retourné
et il lui a soigné sa plaie avec des herbes,
comme il a plu à Qui le lui apprit.
Mais Foulichat, encor qu'il ait été guéri,
on eût dit un aveugle ayant perdu l'esprit ;

25. comme un fou, le voilà qui se rue sur Renaud,
et de l'épée il le veut remercier
de son bienfait, et il lui a lancé un coup.
Renaud n'a pas attendu ce coup-là,
car il avait compris que l'homme délirait
et le laissa s'épancher à son gré.
Mais bien vite a repris ses esprits Foulichat
et il lui demanda beaucoup pardon de ça.

26. Renaud lui dit : « Demande également pardon
à ce Seigneur qui t'a fait cette grâce » ;
et il a commencé à lui prêcher la Foi,
si bien que fut convaincu Foulichat,
et il dit qu'à Jésus il croit et se confie,
et il a respecté comme promis le pacte.
À une source alla Renaud le baptiser,
et avec les docteurs se mit rivaliser :

27. un et trois, et le Père et le Fils et le Verbe,
et puis après, l'Esprit Saint incarné,
et qui a comme nous pris chair et os et nerfs,
fut crucifié, est descendu aux Limbes,
afin nous libérer du péché si amer
du premier père, à la pomme interdite ;
et puis il a parlé de Joseph et Marie
et il a répandu flots de théologie.

28. Puis sont montés sur le cheval et sur l'alfane.
À cet égard, il y en a pour croire
que Renaud le jeta en dedans la fontaine
sans réfléchir, à cause de sa force,
car ne réussissait bien maîtriser sa main :
je ne sais pas si je dois m'y ranger,
que même il y aurait, dit-on, plus d'un coup bu,
s'il n'avait par Renaud vite été secouru.

29. Laissons-les seulement poursuivre leur chemin.
Déjà avaient passé une montagne,
de nuit, et lorsqu'ensuite apparut le matin,
virent nombreux païens dans la campagne.
Renaud s'est exclamé : « Ô juste Dieu divin,
qui sont ces gens si nombreux et si fiers ?
Ores je te connais, ô mon bon Foulichat :
ne m'abandonne pas en si pénible pas. »

30. Il lui dit : « Ne crois pas que je te lâcherai :
seule la mort peut m'écarter de toi ;
à tes côtés toujours serai, où que tu ailles.
De suite allons attaquer cette troupe,
que moi, je les estime encor moins que des crabes. »
Voilà que vient leur chef à toute allure ;
ils se sont présentés devant ce capitaine,
et ils l'ont salué : et le païen a fait de même.

31. Ont demandé à ce païen quel est son nom.
Il dit : « Je suis Pilage d'Olivante.
Je vais à Saliscaille pour y monter mon camp,
puisque Renaud et ses frères maudits
m'ont offensé (et je ne peux dire à quel point)
en nous donnant mort, malheur et tourments,
et maintenant s'en vont s'ébattre avec les dames ;
mais jusqu'ici viendra le bruit de ma vengeance.

32. Par Macom, cette alfane est tout juste à ma taille ! »
Renaud a dit : « Et pour moi, ton cheval. »
Le païen dit : « Allons, gagne-le au combat. »
Renaud a dit : « Chante donc, que je danse. »
« Je veux que celle-ci me porte à Saliscaille. »
« Tu auras plus d'un cal, avant d'y être. »
« Je vais m'y rendre et aurai ma vengeance. »
Renaud a dit : « Crois-tu qu'il y ait telle urgence ! »

33. « Cet homme fut toujours un ribaud et un traître[9]. »
Renaud a dit : « Je suis très étonné :
j'ai toujours entendu parler de sa valeur :
tu n'es pas digne être son serviteur. »
« Tu voudrais prendre ainsi son parti par amour ? »
Renaud a dit : « Par amour, je le prends. »

[9] Le sarrasin parle de Renaud, qu'il a cité au vers 31, 4, ne sachant toujours pas qu'il l'a devant lui.

Le sarrasin lui répondit: « Prends donc du champ. »
Fit volter son moreau des quatre pieds balzan.

34. Renaud ne s'attarda à voir voler les mouches:
fit volter son cheval, en l'air, d'un saut,
pour donner au païen châtaignes non bouillies;
mais au moment de lui donner assaut,
soit que le cheval bronche, ou bien qu'il ait glissé,
avec lui sur le sol s'est retrouvé;
Quand Renaud s'aperçut qu'il ne se relevait,
il le tua d'un coup de poing dans sa colère.

35. « Maudit sois-tu, dit-il, minable canasson!
Maudite soit l'orge que j' t'ai donnée!
Maudit soit donc ton foin, cheval poltron!
Maudit je suis pour t'avoir étrillé!
Maudit soit donc qui fut le tien premier patron!
Maudite soit qui t'a donné le lait!
Maudite l'herbe avec laquelle on t'a nourri!
Maudit soit donc le jour où, moi, je t'ai acquis! »

36. Cependant Foulichat s'est mis crier très fort
et le voilà qui vient, lance en arrêt,
et qui défie Pilage en un combat à mort,
et il jouait bien fort de l'éperon;
et comme le voulut le destin et le sort,
lui a passé sa lance par les reins;
et Pilage est dégringolé mort sur la terre;
d'où en raison de quoi s'est allumée la guerre;

37. avec lui il avait dix mille combattants:
sur Foulichat ils se sont tous jetés.
Renaud faisait grincer ses dents dans sa colère
et vite prit le balzan de Pelage;
comme un ours irrité au milieu des troupeaux,
sur toute chose il déchaîne sa rage:
jamais plus que ce jour, il ne fut si gaillard.
Mais il se désolait de n'avoir pas Bayard:

38. « Où es-tu donc, mon cher Bayard? » se disait-il.
Et sans cesse il faisait girer l'rusberte:
cette fois il frappait comme à la mouche aveugle[10]:
malheur à qui attendait son cadeau!
Et l'on voyait sauter et les bras et les têtes:

[10] Sur ce jeu qui s'apparente à notre colin-maillard, voir II, 11, 3.

toute la terre apparaissait couverte
d'abattis découpés sur la gent sarrasine,
à pouvoir cuisiner ragoûts ou gélatines;

39. ils s'effondraient à terre en travers l'un de l'autre:
de bêtes nul n'a vu un tel massacre;
tant que le sang montait jusqu'aux sous-ventrière;
pourtant Renaud n'en était rassasié.
Déjà pour qui fuyait toute pente était plaine,
mais il ne leur laissait guère de temps;
et Foulichat en a tué des quantités,
tellement qu'ils sont tous ou morts ou ensauvés.

40. Et lorsque la bataille a été terminée,
voilà que Foulichat vit un bliaud
que possédait Pilage et se le revêtit:
sur un champ blanc, il avait un lion noir.
À Renaud il sembla tellement beau
qu'il en voulu vite pour lui un autre.
Et ont laissé ces gens ou morts ou en déroute.
et puis ils ont repris tous deux leur propre route.

41. Et pendant tout ce jour ceux-ci ont chevauché,
par bois, ravins et mille marécages,
et ils ne s'étaient rien jeté dans l'estomac;
auraient sauté jusqu'au ciel pour un pain,
qu'ils y voyaient voler, ainsi qu'un arc-en-ciel,
la faim[11]. Sur ce, ils entendent deux cloches,
et s'est montré dans le lointain un prieuré,
qui jamais ne faisait la fête sans laurier[12],

42. disons plutôt sans pain, sans fromage ou sans viande;
il avait du poisson, car était près d'un fleuve,
ils se hâtent tous deux d'aller à l'ermitage:
vu que la faim obscurcissait leurs yeux:
trouveront ces poissons meilleurs que des perdrix;
comme il se doit, ils frappent à la porte.
Un ermite est venu; dit: «*Ave Maria.*»
Lui répondit Renaud: «Si du pain il y a;

43. sinon, que soit loué cet Agneau des ténèbres.»
L'ermite dit: «Êtes-vous des chrétiens?

[11] Même image qu'en XVIII, 196, 1-2.
[12] Loc. prov.: *Qui ne veut faire la fête, qu'il ôte le laurier.* Les jours de fête on décorait les églises avec des rameaux de cette plante.

Renaud lui dit: «Cela, tiens-le pour avéré.
Pourrais-tu nous donner au moins deux pains,
ermite, au nom de Dieu? Car nous avons perdu
notre route au milieu de ces bois si lointains.»
L'ermite dit: «Pour vous, j'ai grande compassion,
car je n'ai pas de pain. Mais j'aurai du poisson.»

44. Et puis il s'est posé un filet sur la nuque,
et a dit: «Entre temps, reposez-vous,
faites du feu, tandis que moi, je fais trempette[13];
je remplirai mon filet de poisson;
je sais que vous serez tous les deux rassasiés;
pour les chevaux, vous aurez du feuillage.»
Alors ont démonté; donnèrent aux chevaux
des sarments qui étaient plus durs que des coraux.

45. Cet ermite pécha quantité de poissons,
et en remplit calebasse et couffin.
Renaud et Foulichat ont allumé le feu.
Revient l'ermite, et va tirer du vin;
un ange tout à coup est descendu du ciel
et dit: «Tu porteras au paladin,
celui qui est Renaud, cette mienne provende,
et lui dira que c'est Jésus qui la lui mande.»

46. Revient l'ermite et à ceux-ci il présenta
cette provende emplie de succulence
et il dit comment Dieu la leur a envoyée:
de quoi chacun fut rempli d'allégresse;
ça semblait bien venir du chœur sempiternel[14]:
vois que le Christ soigne bien ses fidèles!
L'ermite leur a dit: «Prenez ici vos aises.
Mais, à mon sens, vous y serez bien mal à l'aise.»

47. La chaumine, elle était misérable et minable,
ouverte au vent, et la nuit, une natte
les scintilles distille, et le toit c'était ça[15];
du pain parfois, à peine s'il en donne;
des poires possédait et quelques fruits pourris;
en puisant le pinard, il épuise la tonne,
et puis pour le poisson, alloche prise à l'aiche;

[13] L'ermite ne pèche pas d'une barque mais entre dans l'eau pour poser ses filets.
[14] Voir I, 52,8.
[15] L'ermitage n'a pas d'étage.

mais après furent faits les lits de branches fraîches.

48. Abandonnons, comme chenilles sur les branches,
Renaud et Foulichat, jusqu'au matin,
qu'ils pourront bien ainsi digérer les alloches,
le moût et ce qu'ils ont mangé le soir;
car me vient à l'esprit autre lubie[16]:
j'entends au loin qu'on m'appelle du cor ;
et qui m'appelle sonne aussi fort qu'il le peut,
car là ont commencé les accents douloureux[17].

49. Ô Richardet, en quel endroit t'ai-je laissé[18]?
Tu ne connais, las! encor le futur.
Malheur, je vois le monde entouré de ténèbres[19]!
un serpent sort hors le sein de la terre
qui crachera du feu à travers ses sept gueules[20],
et il dévorera beaucoup de gens:
il va faire trembler les remparts de Paris,
et ceux de Montauban, où seul reste Maugis.

50. Ne crois pas que du Vieux sera tirée vengeance[21]:
sortira bien de lui quelque rameau,
et quantité de gens seront pour lui tués[22];
tant que de sang tous seront saturés:
sera bouleversée toute la Paganie.
Je sens déjà de la chute le choc,
et il sera senti au fond de l'Achéron,
parce que l'on verra s'aplanir plus d'un mont;

51. on croira la trompette à Josaphat disant:
«Venez au Jugement universel.

[16] L'autre lubie, c'est de raconter la déroute de Roncevaux. Il est difficile de savoir pourquoi Pulci a soudain décidé de changer de sujet. En revanche on peut penser que l'idée n'en est pas totalement nouvelle, puisque Pulci y fait allusion dès le chant XXI, 49, 3.

[17] Le cor de Roland: voir I, 8, 1-8. Les accents douloureux sont une allusion aux paroles célèbres de l'*Enfer*, V, 25.

[18] Richardet est resté à Saliscaille après le départ de Renaud: XXII, 218, 8.

[19] Cette strophes et les suivantes décrivent en style «apocalyptique» la suite des événements terribles qui forment la matière des nouveaux chants, en paraphrasant l'Apocalypse et les textes prophétiques des Évangiles synoptiques relatifs à la chute prochaine de Jérusalem.

[20] Voir Apocalypse 13,1.

[21] Le Vieux avait tué le Soudan, père d'Anthée au cours de la grande bataille sous les murs de Bambilone, au chant XVIII.

[22] Son fils Bouillafort. Pulci ouvre une piste qu'il ne suivra pas.

Sortez des mausolées et des tombeaux; montrez
de vos méfaits et mérites la liste.»
Las! Voilà que déjà mes oreilles résonnent!
Je vois crouler toutes les constructions,
et n'en pas demeurer même pierre sur pierre,
tellement que pourrait s'effrayer Jupiter;

52. Ores je vois les lions sortir de leurs tanières,
et s'enrager tigres et autres fauves,
tant de lances voler en morceaux dans les airs,
et les filles pleurer, échevelées;
et les esprits sortir des antres de l'enfer,
et les maudits du fin fond de l'abîme.
Pourras-tu retrouver jamais la paix, chagrine
Jérusalem, hélas! si ta Sion tombe en ruines.

53. Moi, je vois toute entière en armes Bambilone
et les drapeaux déjà levés au vent:
ne suffit à Anthée avoir eu la couronne,
n'oublie pas qu'elle doit venger son père:
déjà on a levé le camp; la trompe sonne.
tu seras vite en grands tourments, ô Charles.
Ô Dieu, la terre tremble ainsi que les abysses:
Je crois que de nouveau les gens te crucifient.

54. Moi, je vois s'obscurcir le soleil et la lune,
et s'arrêter, comme pour Josué.
Oh! Quelle multitude en France se rassemble!
La Seine charriera beaucoup de sang.
S'amuse à sa façon tout son saoul la Fortune,
et rompt plus d'un mât en mer... et sur terre.
Nous dirons ce qui suit dans le nouveau poème
avecques le soutien du Seigneur «*Saint, Saint, Saint*»[23].

[23] Dans la version en vingt-trois chants, le poème se terminait par les deux vers suivants:

Ce qui suivra nous le dirons dans l'autre monde.
Que vous sauve le Christ de l'infernal tréfonds.

CHANT XXIV (I)

Invocation. Exposé de l'argument du nouveau poème(1-7).

Anthée, poussée par Ganelon, organise une expédition contre la France et fait alliance avec Marsile (8-32, 4).

L'annonce de cette coalition soulève une grande émotion à la cour de Charles : Olivier gifle Ganelon, tenu pour responsable de l'affaire. Arrivée d'Anthée accompagnée de deux géants et d'une immense armée. Roland envoie Olivier en ambassade auprès d'Anthée (32, 5-84).

Maugis se débarrasse des deux géants avec l'aide d'un diable. Duel d'Anthée et de Roland. La bataille se généralise. Défaite des païens (85-146).

Marsile envoie Falseron pour tenter de raccommoder les choses avec Charles cependant qu'Anthée prend le parti de quitter la France (147-179).

1. Il n'est mérite à commencer, est-il écrit
dans ton saint Évangile[1], ô tendre père :
en dehors de l'Égypte il faut que tu m'emmènes[2]
afin gagner le lieu de mon salut.
Le peuple des chrétiens sera vite affligé :
viens au secours de tes armées fidèles,
qu'il ne m'est pas possible éviter que je baigne
ma plume sans délai dans le sang de la Seine.

2. Bien que j'écrive à contrecœur la vérité,
je dois écrire ce qu'un autre a écrit[3],
pour n'imiter la noble épopée argïenne :
Homère loue trop l'errance d'Ulysse,
et même sur le fils fameux de la déesse[4]
je ne sais si on dit vraiment le vrai ;
finit le sage un jour démêler la vraie gloire.
Et ainsi devons-nous poursuivre notre histoire.

3. Baron Renaud et Foulichat et Richardet,
Guichard, Alard, on les retrouvera ;
(quand cela, je ne sais : je ne l'ai dit encore)
ensemble exploreront le monde entier

[1] « *...Mais celui qui saura aller jusqu'au bout, lui, sera sauvé.* » (Matthieu, 24,13).

[2] On peut comprendre au sens métaphorique : « Il faut que tu me fasses sortir du pays du mal, comme les hébreux jadis ». Mais plus prosaïquement, Pulci peut vouloir dire aussi que son récit va se dérouler ailleurs qu'au Moyen-Orient.

[3] Il va s'inspirer de la *Spagna*.

[4] Achille. C'est donc à la fois l'Iliade et l'Odyssée que vise Pulci.

(ce n'était pas, au début, mon sujet) ;
retrouveront à la fin Montauban
et finiront par y passer leurs derniers jours
(qui n'y veut retourner, qu'il n'y fasse retour).

4. Je ne sais pas si Foulichat à Montauban
arrivera : mourra peut-être en route.
J'ai commencé mon chant en chantant Charlemagne :
il faut qu'enfin ce chant arrive au port,
et que moi je châtie ce traditeur de Gan
de sa traîtrise, où je vois aussi clair
avec les yeux de mon esprit qu'en un miroir ;
de Charles j'ai pitié, qui n'est plus qu'un vieillard.

5. Ô Charles, toi qui vas bientôt monter au Ciel,
quels ennuis auras-tu au monde encore,
que rien qu'à y penser mon cœur en est glacé !
Gane revient et jour et nuit travaille,
car le vice du traître est croché dans son poil ;
Charles l'ignore et croit comme toujours
que le traître demeure en jachère et tranquille
et qu'il ne pense pas à fraudes et malices.

6. Du Vieux, autrefois haut seigneur de la Montagne[5],
restait un fils appelé Bouillafort,
et celui-ci par peur s'est enfui en Espagne,
et roi Marsil le retint à sa cour,
puisque la grande reine, heureuse et magnifique,
Anthée cherchait à lui donner la mort
et le faisait traquer par ses armées, sans trêve,
car la mort de son père la poussait à la haine.

7. Au maniement des armes, il devint valeureux,
mais fut aussi superbe et arrogant,
et en très peu de temps est devenu fameux
et fit beaucoup pour la foi des païens.
Il portait un bâton très lourd et très noueux
et il avait les membres d'un géant ;
et il était beaucoup aimé du roi Marsile,
comme plus loin le prouvera notre récit.

8. Cependant en tous lieux le grand renom résonne
de cette reine Anthée, la glorïeuse,

[5] C'est le Vieux qui a tué le père d'Anthée dans la grande bataille sous les murs de Bambilone.

qui se fait adorer des gens de Bambilone
plus que Sémiramis, se disait-il.
Celle-ci étendait son sceptre et sa couronne
sur tout l'orient et gardait la mémoire
de la mort de son père et attend le moment
pour tirer des chrétiens implacable vengeance.

9. Et chaque fois que celle-ci allait à table,
on lui posait son pain face à l'envers,
afin lui rappeler le tort fait au Soudan
et la haine enfouie dedans son cœur.
On dit: « Trop bien assis pense à mal à la fin. »
En acte elle a traduit ses pensées sottes,
car en cœur féminin peut beaucoup la rancune;
et y a Ganelon mis toute son astuce.

10. Gane était revenu ainsi que je l'ai dit[6],
et lui avait écrit beaucoup de lettres
ravivant son désir de venger le Soudan,
et que baron Renaud est en Egypte:
et comment Charlemagne est maintenant si vieux,
qu'on le peut dire accablé par les ans:
qu'il lui fallait porter son fameux étendard
en France, avec ses gens et venir dare-dare.

11. Anthée régnait sur grande cour et baronnie,
mais plus on croit pouvoir, plus on se trompe;
qui disait une chose et qui disait une autre:
que l'on devait attaquer les chrétiens;
et chacun rappelait l'iniquité commise
lorsque Morgante avait détruit la ville;
et que Roland les a assïégés à tort
et cause avait été que leur seigneur soit mort.

12. Et tous un jour enfin ont tenu un conseil;
chacun parla; la grande reine aussi;
et tous furent d'accord pour écrire à Marsile
d'ordonner à ses gens d'aller en France;
de faire s'équiper sa flotte toute entière,
et d'attaquer du côté de l'Espagne;
et alors à Paris Anthée arriverait
et chacun d'eux grande vengeance en tirerait.

[6] Au chant XXII (strophes 241 et suivantes) Pulci raconte que Ganelon a rejoint Renaud en Égypte pour lui demander son pardon.

13. À Saragosse a plu beaucoup cette entreprise ;
et comme Blanchardin était en France
en tant qu'ambassadeur pour négocier la paix
entre Marsile et notre empereur Charles,
puisqu'on avait choisi suivre un autre parti,
on lui manda un messager en hâte
afin lui demander qu'il rentre à tire-d'aile,
et il est revenu, sans tambour ni trompette[7].

14. Le roi Marsile mit le grand peuple païen
sur pied de guerre, et sur terre et sur mer ;
mais après son retour, le sage Blanchardin
se mit déconseiller cette entreprise ;
et sut en remontant au temps du roi Pépin
remémorer à Marsil tant de choses,
qu'il lui montra combien indécise est la guerre,
et enfin conseilla rester sur la réserve.

15. C'était encore un sage que le grand roi Marsile,
et il avait confiance en Blanchardin ;
et il se calme et il comprend et il écrit
à reine Anthée que ce n'est le moment,
que Charlemagne avait de bonnes intentions,
que Blanchardin le confirmait et croit
que dans très peu de temps sa Couronne très magne
accordera la paix et lui rendra l'Espagne.

16. Charlemagne s'était reconquise l'Espagne
pour la donner à son neveu et comte
avecques la Grenade et l'entier Aragon[8] ;
et Ferrahou était mort sur le pont[9] ;
mais comme cette histoire est chose très connue
et que beaucoup de récits la racontent,
nous allons retourner à notre reine Anthée
qui d'écrire à Marsile a de nouveau tenté.

17. Mais après qu'au milieu de son entier concile
sa missive eut été ouverte et lue,
la réponse a été rédigée par Marsile,

[7] Litt. : « la trompette dans le sac ».
[8] Cette idée se trouve dans la *Spagna*.
[9] Encore un épisode tiré de la *Spagna* : Roland avait tué Ferrahou, neveu de Marsile et fils de Falseron, à l'issue d'un duel qui avait duré trois jours et se termina sur un pont.

et sentit son équerre[10] et son cothurne,
et elle a beaucoup plu à son entier concile;
il dit, comme à Turnus roi Diomède,
qu'il avait repentir de ses actions passées,
car contre Charlemagne il avait peu gagné.

18. Ce sur quoi écrivit la reine à Ganelon
qu'il lui fallait aiguiser tous ses fers,
que Marsile nourrit de vaines espérances,
que Blanchardin l'égare en lui disant
que Charles lui pourrait restituer l'Espagne
et qu'il lui fait prendre des glands pour figues:
qu'il faut presser Marsil de l'aider au plus vite,
car le moment propice est vraiment celui-ci.

19. Or qui voudrait apprendre à ce grand traditeur
comment tramer quelque embuscade ou ruse,
serait comme qui veut apprendre au bon tailleur
mettre le dé au doigt ou faire un nœud:
Ganelon n'est guéri de ses péchés,
et il écrit ceci au roi Marsile:
« Tout d'abord son salut au grand seigneur d'Espagne
adresse son très cher, humble serviteur Gane.

20. Tu veux faire, Marsil, comme fait le joueur
qui jouant aux échecs pense un beau coup,
et qui l'ayant conçu, en recherche un plus beau
et ne lui suffit faire échec et mat.
Le loup voudrait faire la paix avec l'agneau,
et qu'on écrive: «À ... (tel lieu, telle date)»,
et qu'en otages soient donnés bélier et chiens:
c'est ça que vous serez, toi et tous tes païens.

21. C'est pas ça, la logique, et chacun le comprend,
sauf Blanchardin, que tu as envoyé,
qui peut-être a là-bas de l'esprit à revendre,
mais qui ici n'en rapporte à foison:
comment peut-il chanter tous ses «*et cetera*»[11]?
Puisque tu me l'avais recommandé,
j'en ai fait beaucoup plus que n'était ta requête
et lui en ai confié plus qu'il n'était honnête;

[10] Litt. «son plomb», celui avec lequel on trace les lignes sur les manuscrits (Ageno) ou le plomb du fil à plomb selon d'autres.
[11] Pulci joue ici du double sens du mot *cetera*: l'instrument de musique, la cithare; le sens tiré du latin: considérants interminables, embrouillamini...

22. je lui ai même dit de ne pas croire en Naimes
et moins encor dans le duc de Bretagne[12],
qui ont au feu la mèche et l'esche à l'hameçon.
Il croit qu'il reviendra avec l'Espagne :
il me peine qu'ici nous tous, nous en rions,
et sa paix lui courra vite aux talons,
je veux dire Roland, neveu de Charlemagne,
que tous on est d'accord pour qu'il soit roi d'Espagne.

23. Tu t'es pourtant battu si longtemps avec Charles,
que désormais tu devrais bien savoir
qu'il voudrait que lui donne un tribut le ciel même,
puisque Flave en obtint ses oriflammes[13] ;
ou Blanchardin peut-être est homme trop habile
et ne te fait voir tous les éléments :
c'est pourquoi si tu tiens pour un sage cet homme,
fais en sorte qu'aussi en sage tu raisonnes :

24. je ne tiens Blanchardin pour homme si obtus
qu'il ait cru que serait rendue l'Espagne,
et pour ça je ne peux trouver le bout du fil
avec lequel on a tissé la toile ;
mais je sais que Roland t'attaquera sous peu,
car on lui a très fermement promis
que lui serait donnée sans faute la couronne
de Grenade et d'Espagne avecques Tarragone.

25. C'est vrai, ces derniers jours j'ai entendu des choses
qui m'ont fait te juger plus que sage,
et comme Anthée voulait, cette reine fameuse,
nous envahir avec beaucoup de gens,
et que c'était le temps vouloir cueillir la rose,
précisément comme au début de mai ;
tu entendras encor[14] son bruit assourdissant :
pense avec ton appui, oh ! quel redoublement !

26. En fait Charles, depuis, a perdu sa gaieté
et je crois que Roland lui-même a peur ;

[12] Salamon.

[13] L'oriflamme, l'enseigne rouge frappée d'une flamme et d'étoiles d'or, aurait été confiée par le Christ à saint Pierre qui lui-même l'aurait transmise à l'empereur Flavien : une mosaïque du IX^e^ siècle à Saint-Jean de Latran décrit cet épisode. Dans les *Reali di Francia*, c'est un ange qui la donne à un ermite. Elle aurait été ultérieurement transmise à Charlemagne, puis aux rois de France.

[14] «Encor», car Anthée était déjà venue en France et avait pris Montauban (chant XVII).

mais il est homme habile et sait dissimuler,
et cependant s'emploie trouver remède;
et si tu veux savoir de moi tous les secrets,
tremblent déjà les remparts de Paris,
se dressent les cheveux sur la tête des hommes:
le barbare Hannibal semble marcher sur Rome.

27. Mais à l'homme prudent pas besoin de conseil.
Je sais que tu connais le Mahinet[15]:
tu l'avais à ta cour recueilli comme un fils,
et réchauffé le serpent dans ton sein:
et je vois ton royaume en danger et bientôt
tu devras attraper par son toupet
un grand lion qui pourra te sembler très vorace:
voilà ce que seront ta paix et ton Espagne.

28. Dis maintenant à Blanchardin ce que tu veux,
que je ne sais s'il te conseille ou rêve;
et tu ne dois me renvoyer autre courrier.
Ecris donc à Anthée: c'est pour ton bien,
je le sais; pense bien que si Roland arrive,
pour toi son règne est mitre[16] et pilori,
et je vois tous tes gens s'en aller en exil.
Maintenant je t'ai dit mon opinion, Marsil.»

29. Un messager porta cette lettre à Marsile,
qu'il trouve où il était, à Saragosse;
il mit genoux en terre, il lui baisa les mains,
que bientôt il voudra les avoir vues coupées.
Marsile a reconnu le sceau qu'elle portait,
et lit, et pend l'envoyé par la gorge,
car il avait compris, prudent et avisé,
ce: «Tu ne dois me renvoyer autre courrier.»

30. Et il écrit à Bambilone à reine Anthée
qu'il avait modifié son opinion
et avait ordonné au peuple sarrasin
de se ranger dessous son gonfalon;
et que certains prendraient au plus vite la mer,
et que cent mille iraient dans les arçons,
et Balugant sera de ces troupes le maître;
et il lui envoya de Ganelon la lettre.

[15] Charlemagne portait ce nom à la cour de Marsile, où il était venu se réfugier, après la mort de son père.
[16] La mitre du condamné à mort.

31. «Ah! s'exclama Anthée, tu es vraiment le maître
en trahison, Gane! Mais si je viens
jamais en France, je te mettrai la corde au cou!»
Et tous ses gens se sont levés en masse,
si bien que les archers, sans les gens à cheval,
on en a compté plus de deux cent mille,
de Perse et à peu près de toute la Syrie,
une très entraînée et belle compagnie.

32. Ne se souvenait plus reine Anthée de Renaud:
elle savait qu'il était en Égypte,
vieux désormais; ne sentait plus ce feu si chaud;
et elle poursuivait tous ses apprêts.
Gane pendant ce temps, cet obstiné ribaud,
tenait encor son oreille en alerte,
et se prenait la peur à tout ce qu'on lui dit,
car il n'est traditeur qui vive sans souci;

33. et tous les jours il ordonnait fêtes et joutes,
afin que tous dans les plaisirs s'absorbent,
et toujours le premier se montrait le plus chaud
à vouloir que Roland soit couronné:
«Le voici le champion vraiment de notre foi!»
à Charles disait-il, car il sait feindre;
et ce qu'il lui disait, en plein cœur, ça le touche,
comme si saint Matthieu lui parlait par sa bouche

34. et Luc et Marc et Jean et puis aussi le Christ[17].
Ô maudit traditeur, ô Iscariot
qui en a fait bien plus que Judas fit au Christ!
Non sans raison un proverbe nous dit:
ce n'est toujours le samedi que paie le Christ[18]:
mais à la fin ne manquera un sou:
n'est encore arrivé le moment du paiement:
Celui qui fit le temps sait le juste moment.

35. Charlemagne vivait à Paris satisfait;
il était déjà vieux, chenu et blanc;
il croit qu'en Ganelon est arrachée l'ivraie,
qu'il est sinon repu, du moins lassé;
mais Ganelon avait onguent pour chaque plaie
et au côté la dague empoisonnée,

[17] Christ rime avec lui-même comme dans Dante: voir I, 58.
[18] Voir XIV, 8,6 pour ce proverbe encore en usage en Toscane

et quittera sa peau avec tous ses instincts,
qu'empirent les défauts quand approche la fin.

36. C'est à ce moment-là qu'arriva la nouvelle
que Marsil réunit beaucoup de gens
et qu'on a déjà vu nombreuses nefs en mer
qui ont appareillé continûment;
mais on ne connaît pas la trahison de Gan:
on l'ignorait encore entièrement;
il est certain que le départ précipité
de Blanchardin a fait les sages s'inquiéter.

37. Charles fit convoquer son conseil en entier;
et monta Gane en chaire le premier,
et sut comme toujours seriner sa chanson;
et bien accommoder ses tromperies
si bien que s'y laissait encore attraper Charles.
Mais le sage Turpin troubla la danse,
et dit: «Gane, tu peux dire ce qui te plaît,
mais ne s'accordent pas tes mots avec les faits.»

38. A repris à son tour duc Naimes la parole:
il l'entraîna sur de nombreuses voies
et arriva enfin là où il le voulait,
et lui passa au crâne un bon savon.
Le duc Astolphe a fait comme il fait d'habitude:
il n'attendit que l'appelât l'appeau
et il lui dit: «Tu en fais trop, ô Ganelon,
et tu ne sais pas bien que boitent les mensonges

39. et comme ça du vrai on les peut distinguer.»
Après Astolph, le comte Roland dit:
«Ô Gane, cette hermine, on verra sa noirceur.
Mieux eut valu pour le sort de l'empire,
qu'au premier jour tu meurs ou même ne sois né[19]!
Combien de maux, de guerres et de rixes
ont été provoqués par toi, monstre effrayant,
haï de Dieu et infamie de notre temps.»

40. Puis avait à son tour le seigneur de Bretagne[20]
dit son avis: «Il faut d'abord, je crois,
sans chercher à savoir s'il y a dol ou vice,
qu'on pende Gan, ce sera toujours fait:

[19] C'est ce que le Christ dit de Judas lors de la Cène, selon Marc et Matthieu.
[20] Salamon.

nous tous un jour nous nous prendrons comme étourneaux
dans son filet, caché en quelque coin. »
Mais n'a été ce mot pas très bien entendu
(à Roncevaux il va bientôt être tendu).

41. Derrière Salamon, prit la parole Avin,
car Gane s'excusait, et dit: « Attends;
ne t'ai-je vu parler, moi, avec Blanchardin
dans le jardin, et faire la chouette[21]
de-ci, de-là? Ou tu disais laude ou matine?
Va te pendre toi-même à un gibet,
que je ne sais comment la terre t'a porté!
N'es-tu de trahisons encore rassasié? »

42. « Gane, dit le Danois, écoute-moi un peu,
ce jour où Blanchardin t'a dit: 'Tais-toi',
et t'a serré (moi, je l'ai très bien vu) la main,
tu ne parlais certes pas de la paix!
Et ça m'irrite fort que tu trahisses Charles,
qui ne connaît de Judas les baisers;
et moi je vois déjà lanternes et massues[22],
ô sale traditeur que sans cesse tu fus. »

43. Ganelon à la fin répondit au Danois:
« Je suis toujours la cible de vos tirs;
tout le monde sur moi fait ses beaux commentaires.
Ne me blâme, ô Seigneur, dans ta colère[23].
Avecques Blanchardin j'ai dit beaucoup de choses,
parce qu'un mot un autre mot attire:
du Nouveau Testament on s'élance au Premier:
tu nous as entendus car tu nous as épiés.

44. Le jour où nous étions dans le jardin restés,
là où Avin m'a vu faire la chouette[24],
il m'a parlé de ses ennuis, de ses problèmes,
comme un ami le fait à son ami
pour en avoir conseil; nous y restâmes peu.

[21] Faire la chouette, c'est hocher la tête, pour l'approcher de l'oreille de son interlocuteur afin de mieux l'entendre, ou bien pour éviter des coups, ou en signe de doute... L'expression a plusieurs sens chez Pulci.
[22] À Roncevaux se répète la scène de la trahison de Judas: « Judas vint avec beaucoup de gens avec des glaives et des massues » (Matthieu 26,47). Les lanternes viennent de Jean.
[23] Psaume 6, 2.
[24] Voir 41, 4.

Le juste n'a la manie du soupçon :
mais au pécheur toujours « un » paraît être « deux » :
et pour lui toute mouche est dans les airs un freux[25].

45. Je suis habitué, Charles, à tout souffrir
et me suis cuirassé gorge et oreille ;
et quand le faux a fait son petit tour de piste,
le vrai finit par apparaître en clair.
Que ne fut le dernier le jour où j'arrivai
à cette cour, où vieux je suis resté,
ayant quitté mienne patrie et bien des règnes,
et pour n'en retirer qu'ingratitude et haine.

46. Je m'en vais retrouver, devenu vieux, Mayence ;
et un beau jour lorsque je serai mort,
on la reconnaîtra, la leur outrecuidance
qui mille fois m'a accusé à tort.
Tu as à ces gens-là donné trop d'arrogance,
Charles, ô Charles et j'en porte la peine.
Mais la rage à la fin entre chiens restera :
j'agirai bien ; qui agis mal, mal en sera ! »

47. Olivier dit : « Ô traditeur, ô grand ribaud,
Charles, j'éclate et ne peux pas me taire.
On le voit bien que n'est plus là Renaud :
Gan te ferait avaler des couleuvres. »
et l'ire l'empêchait de se retenir plus ;
il se leva en fureur de son siège :
au comte Gane il a donné un tel soufflet
que sur sa face et dans son cœur il s'est fixé.

48. Ah ! Olivier, tu le regretteras encore
à Roncevaux, et en seras fâché !
Ce jour, c'est le jour même où Madeleine adore
et verse sur Ses pieds l'onguent précieux[26] ;
ce soufflet-là est comme un feu qui tout dévore,
que seul pourra le sang chrétien éteindre ;
tu verras ce que peut faire la haine en Gane,
tellement que le ciel en montrera présages.

[25] Litt. « une grue ».
[26] Ce jour-là Judas décida de livrer le Christ au pharisien. C'est dans Matthieu 26,7-16, que l'épisode est raconté de la façon la plus complète.

49. Était cet Olivier souventes fois superbe.
Il fallut bien que Gan prenne patience
et il dit: «Ça va bien, je te la garde au chaud.
Charles, ceci fut fait en ta présence.»
Et il partit sans ajouter un mot de plus.
Charles cria: «Quel manque de respect!
Orgueilleux, arrogant, homme bestial et fou!
je te ferai ce que tu t'es cherché, un jour.»

50. Olivier répondit: «Il te faudrait donner
tant sur le cul qu'il en devienne rouge,
et te faire fouetter par Gane, ton mignon,
qui t'a toujours traité comme un gros sot.»
Charlemagne voulut se lever de son siège,
et tire son poignard pour l'attaquer.
Heureusement Roland au marquis Olivier
fit signe qu'il devait sa colère esquiver.

51. Puis il a dit son opinion à Charlemagne:
qu'il n'est temps, à son sens, perdre du temps;
mais qu'il convient d'affronter le problème
afin que le remède arrive à temps,
et que doit le conseil revenir pour siéger
le lendemain matin, dans peu de temps,
puisque Charles, ce soir, s'était mis en colère,
car qui est en colère entendement n'a guère.

52. Et cependant beaucoup d'auteurs ont prétendu
qu'Olivier a donné la gifle à Gane
après qu'on l'eut choisi pour suivre Blanchardin[27];
il me paraît que c'est un choix étrange
que d'envoyer, rempli de haine et de colère,
faire la paix avec le roi d'Espagne
un traditeur comme l'était ce Ganelon
et mettre Blanchardin au lieu de Falseron[28].

53. C'est à ce moment-là qu'arriva à Marseille
un bateau dérouté par la tempête,
et leur a dit qu'ils sont à la triste vigile

[27] Pulci vise ici la version de la *Spagna* (XXIX, 5), qui suit de plus près la «chanson de Roland». Elle place en effet cette gifle plus tard, au moment où Ganelon est choisi comme ambassadeur auprès de Marsile à son corps défendant.
[28] Il s'agit toujours de la version de la *Spagna*, dans laquelle c'est Blanchardin qui part avec Ganelon à Saragosse, car il n'a pas été rappelé, et non pas Falseron.

sans jeûne obligé, d'une fête horrible[29]:
et qu'Anthée a déjà levé à Bambilone
et autres lieux au moins trois cent mille hommes,
et que contre la France est l'assaut proclamé
et comment sans arrêt se prépare l'armée.

54. C'est pourquoi Charlemagne avec les paladins
convoqua le conseil et les ouït;
et voici leur avis et on s'y arrêta:
on enverrait le Danois en Espagne,
car il avait jadis adoré là Macom
et connaissait du pays les coutumes;
et il y mènerait pour plus de sûreté
Astolphe et Bérenger avecques Sansonnet.

55. Et par toute la France a fortifié Roland
les villes, les châteaux, les forteresses,
jusques et y compris les rives de la mer,
pour que soit bien préparé le pays;
et il fit en tous lieux proclamer ce décret
que chacun soit vite en selle équipé,
et que les francs-archers[30] se rendent à Paris
tous devant Charlemagne au jour de saint Denis[31].

56. Et en très peu de temps ont été rassemblés
d'Ile-de-France et de la Normandie,
de Zélande et Jutland et de ses autres îles,
de Roussillon, Navarre et Picardie
et de bien d'autres lieux, cent mille hommes ou plus:
et cette troupe est venue à Paris,
de langages nombreux et de nombreux pays,
comtes, princes en quantité, ducs et marquis.

57. Mais avant que se soient les chrétiens rassemblés,
est arrivé le peuple sarrasin
dans plusieurs ports et par la force a débarqué
et occupé tout le bord de la mer:
et ensuite ils se sont vers Paris dirigés
et ils portaient les drapeaux de leur reine;
et ils couvraient les monts, les collines, les plaines,
en ravageant partout les contrées chrétïennes.

[29] Ce n'est pas la veille d'une fête religieuse, où le jeûne est obligatoire, mais la veille de la guerre.
[30] L'ordonnance créant les francs-archers est de 1448.
[31] Le 9 octobre.

58. Reine Anthée avec elle amenait deux géants
qui arrivaient du fin fond du désert,
tels que l'on n'avait vu jamais hommes si grands:
leur dos avait douze brasses de haut:
pense donc que le reste avait deux fois autant;
et ils portaient deux côtes de baleine,
et là où ils frappaient, par devant ou derrière,
toute cuirasse allait se brisant comme verre.

59. Ces géants, qui étaient extrêmement féroces,
s'appelaient Vatenguerre et Foulamerde:
les hommes à côté semblaient santons de cire[32]
et gare à qui attendait leur gourdin,
car il chassera d'eux les mouches sans problème
et cassera comme une noix[33] leur casque;
et ils venaient au premier rang de cette armée
et on eut cru sous eux voir la terre trembler.

60. Cette foule marchait, saccageant et pillant,
contre Paris, tous les biens dérobant,
bourgs, châteaux et manoirs et maisons, les brûlant,
comme toujours, et les femmes forçant,
les hommes, le bétail, les enfants, les tuant;
et de tout ça, n'est pas content Roland,
quand on lui rapporta leurs bestiales offenses,
et il a équipé en vitesse ses gens.

61. Gane disait: «Ce n'est pas moi qui cette fois
ai pu ourdir cette machination!
Fais toujours ton devoir et rends compte à toi-même.»
Ah! Traditeur, tu sais bien que tu mens!
Et toujours il était le plus proche de Charles,
en disant: «Empereur, de quoi t'as peur?
On ne craint rien avec notre comte très cher.»
Et semblait plus loyal que le *Pater Noster.*

62. Étaient déjà à quatre lieux, peut-être moins,
les sarrasins, avecques les géants
et par devant leur capitaine hardi et brave,
qui se faisait appeler Sycomore;
et leurs drapeaux portaient dessus un champ d'argent
en haut un Macomet tissé en or;

[32] Pour ces objets de cire, voir VII, 12, 3.
[33] Litt.: «... comme pistache».

et Anthée se gonflait de joie en approchant,
car elle désirait beaucoup revoir Roland.

63. Il était apparu ce jour-là grands prodiges,
cas mystérieux, miracles et présages,
signes du ciel; il plut du sang sur tout Paris;
les chiens hurlaient et de jour et de nuit.
À ce moment se trouve à Montauban Maugis,
qui a vu les chrétiens en grand péril;
il va trouver Roland et ont les sorts tirés
et les faits en question, les ont interprétés:

64. et ils en ont appris que c'est bien Ganelon
qui refaisait comme il faisait toujours
afin de voir belle tuerie comme il les aime;
mais or ne faut s'en faire un ennemi.
Cependant s'approchaient Anthée et son armée,
qui n'arrivait au nombril des géants,
que l'on voyait très au-dessus des étendards,
et qui dans le lointain paraissaient deux montagnes.

65. Baron Roland a dit: «Ces horribles géants,
Nature peut créer choses si grandes?
Par Dieu, Maugis, débrouille-toi pour les chasser,
parce qu'ils sont plus géants que les autres.»
Maugis a dit: «Tu voudrais donc que j'intervienne?
Alors n'aie pas de crainte des géants:
que dirais-tu si je les prends avec d'la glu
et si le camp entier sous le rire culbute?

66. Envoie-donc Olivier pour rencontrer la reine
et savoir la raison de sa venue
et pourquoi elle avait en France transporté
tant de païens pour y trouver la mort
(car c'est cela que dit notre science magique),
qui ne pourront repartir à leur gré;
mais garde bien pour toi, Roland, ce que j'ai dit[34]
et fais donc qu'Olivier y chevauche au plus vite.»

67. Quand Roland le lui dit, Olivier s'en alla
trouver Anthée, descendit de Rondel
et il s'agenouilla, et puis la salua;
la reine fit de même à celui-ci;
quand il se fut levé, la reine l'embrassa,

[34] C'est-à-dire son projet d'engluer les géants.

car Olivier lui semble encor très beau,
et elle a dit, quand par la main elle l'a pris :
« Que soit le bienvenu mon très noble marquis.

68. Ô Olivier, jamais tu ne vieilliras donc ;
tu es toujours aussi beau qu'une image !
Ne te souviens-tu pas lorsque je t'ai laissé
bien mal en point jadis à Bambilone[35] ?
Et de nombreuses fois j'ai soupiré sur toi,
bien que mon père y perdit sa couronne
et qu'il s'en est suivi, comme tu sais, la guerre
et que Morgante a mis cette cité à terre[36].

69. Ainsi va ce bas monde, ô mon cher Olivier.
Venger maintenant un si grand seigneur,
il paraît légitime et bon que je le fasse :
c'est pour le droit et pour un juste amour
que je combats, et pour ma foi et pour mon Dieu,
pour trouver renommée, ramener de la gloire ;
et puis il me souvient cette Sémiramis
sur laquelle le monde a tellement écrit.

70. Mais laissons ça. Qu'est devenu notre Roland ?
Car je me meurs, cher Olivier, d'envie
de demeurer un peu à parler avec lui,
tant sa valeur me fait l'aimer encor.
On me dit que Renaud erre à travers l'Égypte,
comme un mendiant, ce qui m'afflige aussi :
parce que si j'avais pu le revoir en France,
peut-être n'aurait-il encor jeté sa lance,

71. comme en ce jour[37] où tu as eu grande rancœur,
et le fils de Melon, telle colère.
Et si je me pouvais acquérir ce royaume,
je le ferais, car le veut la justice ;
mais toujours Charlemagne avec son noble titre
demeurera respecté sur son trône ;
pourtant, tout compte fait, ça ne dépend de moi ;
mais nous est imposé, Olivier, de Là-haut.

[35] Anthée l'avait laissé aux mains de son père, qui avait décidé de le pendre, pour aller assiéger Montauban (XVII, 22-25).
[36] Voir XVIII, 167-177.
[37] En XVI, 66.

72. Avant que nous, en bas, nous nous battions sur terre,
au ciel Là-haut est réglée la bataille,
et déjà entre eux deux[38] est décidée la guerre,
là où tout se rejoint en un moment unique,
qui entre le futur et le passé point n'erre.
Je regrette, Olivier (que Dieu m'entende)
d'avoir fait en chemin tant et tant de désastres;
mais tu sais bien comment en guerre ça se passe.

73. J'ai avec moi des gens de pays si nombreux
et divers, qu'Hannibal n'en mena tant
quand celui-ci alla faire aux romains la guerre,
parlant toutes les langues du Levant
sans pouvoir se comprendre entre eux, comme des chiens.
Mais, Olivier, si était là Morgante,
nous ferions s'éprouver entre eux ces compagnons,
l'un avec son battant, les autres, leurs bâtons.»

74. Et elle leur a dit qu'ils touchassent la main
à Olivier, qui est bon compagnon,
et comment il était un célèbre chrétien,
des premiers paladins de Charlemagne.
Mais ces géants, tous deux agissant en vilains,
lui ont jeté un regard de rapace,
et ils se sont baissés avec un air hautain,
et avec grand effort lui touchèrent la main.

75. Olivier rit et regarda en face Anthée,
et souleva autant qu'il put sa main,
afin que ne l'avale en entier Foulamerde,
en inclinant son bec encor plus bas,
car ressemblait sa bouche à la bouche d'un four;
et il dit: «Je connais bien des géants,
mais sont ceux-ci, Anthée, tellement excessifs
qu'ils ne me semblent pas prof' de théologie[39].

76. N'aurait pas eu besoin avec ceux-ci Nemrod
faire sa tour afin toucher le ciel,
car il aurait suffit qu'ils puissent se monter,
l'un en haut, l'autre en bas, sur les épaules;
mais n'aurait pu les soulever un cabestan[40].

[38] Le Christ et Mahomet.
[39] Litt. «bacheliers pour les moines». L'expression n'est pas des plus claires.
[40] Pour en placer un sur les épaules de l'autre.

Et puisqu'il faut ensemble discuter,
si tu veux que je parle, au plus tôt renvoie-les,
car me semblent bestiaux qu'il vaut mieux éviter. »

77. Les géants éloignés et après qu'ils se furent
beaucoup parlé, le marquis lui a dit :
« Ainsi tu viens en fin de compte afin venger
le grand Soudan, si je t'ai bien comprise.
Je ne veux t'opposer un 'il l'a bien cherché'
(la vérité, nous la connaissons tous),
vu que de le voir mort m'a fait beaucoup de peine ;
mais tu sais que c'est lui le fauteur de la guerre ;

78. Et Richardet et moi, il s'en fallut de peu
qu'il ne nous infligeât injuste peine :
toi, tu étais à Montauban en fête et jeux,
et nous étions en prison dans les chaînes
sans aucune espérance, en un lieu ténébreux
où les éclairs donnent seuls la lumière ;
je ne l'ai du Soudan estimé convenable,
d'autant que nous étions des paladins de Charles.

79. Laissons tomber cette histoire de Marcovald[41],
et les machinations de l'Amostant[42],
car tu sais bien comment de nuit le misérable
par trahison prit ton seigneur d'Angrant ;
mais, Dieu merci, vint son frère[43] Renaud.
Puisque tu dis que des saintes Puissances
proviennent nos combats de ce monde d'en-bas,
c'est ainsi que la mort du Soudan arriva.

80. Le Vieux, comme tu sais, était votre ennemi.
Et par amour, Renaud alla l'occire,
mais il ne le put pas, car il se fit chrétien[44] ;
puis son cheval et lui furent ce mont
dont on avait prédit au Soudan de tous temps
qu'il le tuerait, et nous le savons tous[45] :
donc s'il en fut ainsi ordonné par le sort,
inculpe le destin et le ciel de sa mort.

[41] Voir XII, 40-79.
[42] Voir XII, 80-89.
[43] Son cousin. L'épisode est raconté au chant XV.
[44] Un chrétien ne peut tuer un autre chrétien…
[45] Le Soudan avait vu en rêve une montagne s'écraser sur lui (XVII, 37).

81. Malgré tout si tu es tellement décidé
à vouloir à tout prix venger ton père,
ce n'est notre valeur qui se dérobera ;
et si tu veux réaffronter Roland,
je te ferai savoir le jour de la rencontre,
et sur ce point je crois te satisfaire ;
et tes salutations, je les lui transmettrai,
et si tu le veux bien, maintenant je m'en vais. »

82. Anthée lui répondit : « Je veux absolument
avec Roland me mesurer encore,
et je sais qu'à nouveau je perdrai comme avant[46] :
et le Soudan, j'entends bien le venger.
Je ne sais si à tort ou raison je le pleure :
quoi qu'il en soit, il me paraît vraiment
que je dois quelque lance au moins pour lui briser,
vu le nombre de gens que j'ai ici mené.

83. Aussi à ton seigneur tu t'en vas retourner :
tu salueras de ma part tous ces gens ;
surtout Roland et dit qu'il choisisse le jour
de ce duel et nous serons présents. »
Et ils se sont l'un l'autre à nouveau embrassés.
Mais au départ les orgueilleux géants
se sont mis à très fort les chrétiens menacer
et ont dit qu'ils voulaient que Paris soit rasé.

84. Olivier retourna avec cette réponse
et rapporta à Roland toutes choses,
et qu'Anthée serait prête à combattre à son gré
et il en vint à parler des géants,
que chacun d'eux portait sa côte de baleine,
qu'à son départ ils l'avaient menacé,
et que Nature avait matière en excédent,
lorsque celle-ci fit Tantafers[47] si géants.

85. Et quand Olivier eut raconté toutes choses,
Roland s'est concerté avec Maugis.
Maugis lui répondit : « Fais qu'au moment prévu
soient en état les troupes de Paris,

[46] En fait lors du premier duel, Anthée n'avait pas été vaincue : erreur de Pulci ou accès de modestie d'Anthée ?

[47] *Tantafera* : mot inventé pour désigner un monstre de Mardi-gras à l'aspect féroce (Ageno).

et qu'ait lieu le duel, comme on l'a déjà fait[48],
dans cette plaine auprès de Saint-Denis:
car je suis sûr qu'Anthée avec l'armée païenne
viendra poser son camp à côté de la Seine.

86. Et ces géants ils te feront bien rigoler:
tu les verras englués comme grives,
une chose qu'on n'a encor jamais pu voir.
Le moment venu, fais-m'en souvenir,
parce que je suis sûr que je t'étonnerai.
Une autre chose à ne pas oublier:
qu'il ne faut de cela à Ganelon rien dire,
pour qu'il ne puisse pas quelque malice ourdir.»

87. Et la lice a été fixée à Saint-Denis;
et au jour retenu pour le duel,
Anthée se présenta avec ses deux géants
qui faisaient peur à Mars autant qu'aux hommes.
Charlemagne se fit le signe de la croix
et dit: «Ne peut faire ça la Nature:
ces monstres sont si étonnants et merveilleux
que les moyens humains ici serviraient peu.»

88. Naimes et Salamon dirent la même chose:
«Tu dois, je crois, leur envoyer Satan.
Ecoutez mon conseil: retournons dans nos murs,
pour éviter le massacre des hommes;
il faut qu'avec Roland nous nous concertions:
si nous les laissons jouer du bâton,
qui sera si hardi qu'à leurs coups il se risque,
fut-il même l'Atlas ou bien le Stambernicque[49]?»

89. Charlemagne fit vite appeler son neveu
et dit: «As-tu pensé à ces géants,
car en les regardant, l'un et l'autre paraissent
corps fabuleux nés d'un enchantement?»
Baron Roland lui répondit: «N'aies donc pas peur,
vu que Maugis a dit à deux reprises
qu'il fallait le laisser des géants s'occuper;
et ne peut mieux qu'un diable autre diable châtier.»

[48] Il s'agit des duels de Follalier au chant VIII.

[49] Peut-être une montagne des Alpes Apuanes, comme Piétrapane, citée par Dante: *Car si le Tambernicq lui fut tombé dessus, ou Piétrapane...* (*Enf.* XXXII, 28).

90. Charles tenait toujours ses yeux sur les géants,
et volontiers rentrerait à Paris;
et en grande terreur chacun se rencognait,
car déjà sur le pré de Saint-Denys
les voilà précédant l'armée de reine Anthée.
Baron Roland s'est approché de son Maugis.
Il vit qu'il murmurait et faisait sa magie,
car de suite il voulait faire ses diableries.

91. Maugis a dit: «Attends un peu, baron Roland,
mets-toi derrière», et Roland s'écarta.
C'est alors que Maugis s'est mis à dessiner
caractères et sceaux, et préparait
bougies et Pentaclets. Mais quand sont arrivés
tous les esprits qu'il avait évoqués,
trembla la terre ainsi que sous un coup de vent
et l'air se mit à tournoyer subitement.

92. Et voici qu'au milieu de la plaine ils ont vu
un homme plus bizarre encore que Margoutte,
et boiteux et bigleux, contrefait et bossu,
et qui avait membrure de géant,
sauf que sa tête était de deux cornes pourvue;
de-ci, de-là, sautelait comme pie,
et rigole et plaisante et fait plus de grimaces
que n'en firent jamais Fracourrade et Paillasse[50];

93. Et il joue du pipeau et de la cornemuse,
et il agit comme agit un bouffon,
et il danse autour d'eux moresque échevelée,
comme babouin, il fait des galipettes
ou comme un singe il danse sarabande,
et tous ont regardé ces belles diableries
dans l'un et l'autre camp, et ont serré la bride[51].

94. Et petit à petit, faisant ainsi l'andouille,
il excitait les géants qui déraillent,
et ce pantin ainsi qu'une bougie qu'on mouille,
brille comme luciole ou bien défaille,
en sorte que se met leur tourner la citrouille,
qu'il semble que pour lui une nèfle ne vaillent

[50] Fracourrade est une marionnette «digitale» représentant un moine; l'autre est un clown jouant de la musique.
[51] Pour obliger les chevaux à rester immobiles.

et chacun se marrait en voyant ces embrouilles,
bien qu'on ne voie le but de ce qu'il tripatouille.

95. Avez-vous vu un chien avec une corneille?
Souvent berné, il la poursuit en vain:
elle se pose et puis s'envole et puis croasse;
ainsi ceux-ci ne pouvaient l'attraper.
C'est donc Maugis qui va emporter le morceau!
Et chaque fois qu'ils voulaient lui poser
la main dessus, il se sauvait et s'évadait
si bien que les géants de colère éclataient.

96. Mais lorsqu'Anthée a vu cela, incontinent
elle s'est dit: «Ces géants imbéciles
n'ont pas compris le traquenard qui est dessous:
c'est de Maugis une des manigances,
qui va certainement détruire mes projets.»
Mais le pantin continuait à faire
certains trucs et afin d'éprouver leur patience
leur montrait son derrière en toute révérence[52].

97. Vois comme Margouttin se plaît à rigoler:
pour s'en moquer, il passe entre leurs jambes;
il est plus importun que ne serait un taon.
Voici pourtant qu'apparaît un bosquet,
beau et rond, plein de glu, comme un bois à gluau[53],
non pas une illusion, mais pour de vrai:
les rameaux sont réels, la glu et les pipeaux,
et la chouette et les cris et les chants des appeaux.

98. Notre petit géant dans le bosquet se jette
comme parfois la grive ou autre oiseau;
puis se fout d'eux, leur fait pieds de nez et grimaces,
et puis soufflait de la bouche et du cul[54].
Ces géants que ces tours avaient fort irrités,
comme des éperviers, fondent sur lui;
et ça et là, par tout le bois, se sont jetés
si que tous les rameaux se les sont récoltés;

99. et ils ont ressemblé à deux grands vilains chênes
à qui le vent aurait cassé les branches.

[52] On peut aussi comprendre qu'il leur fait une révérence... à l'envers.
[53] Encore une réminiscence de cette chasse aux oiseaux que Pulci semble avoir tant aimée et sûrement pratiquée.
[54] Référence au vers célèbre: *Et de son cul faisait une trompette* (*Enf.* XXI, 139).

Ore on peut faire un bras d'honneur[55] à ces morveux
qui se sont pris aussi vite à la glu!
Ceux-ci voulaient encor frapper de leur bâton;
ne le pouvaient, étant tout ficelés;
ils poussaient hautement féroces hurlements
en sorte que leur voix étourdissait le camp.

100. Maugis a dit: «Allez, sautez-leur sur le dos,
car je ne peux mieux faire avec mon art.»
Voici pourquoi Roland s'ébranle le premier
Et après lui toute une foule part;
ils se sont approchés du gros buisson épais
et fourgonnaient avec lances et dards,
de loin, et on les voit s'activer et piquer;
mais il se fallait bien les oreilles boucher.

101. Déjà était sorti le peuple de Paris
en courant à ce bruit, afin de voir;
mais lorsque malgré tout finalement Térige
a vu que ces géants ne tombaient pas,
il agit comme un sage, et court à Saint-Denys,
et sans descendre à terre de cheval,
décrocha une lampe en vitesse, et a pris
une torche, et le feu à l'instant y a mis.

102. Or qui eut entendu mugir ces deux géants
aurait juré, tant ils étaient en rage,
qu'étaient rassemblés là vraiment tous les démons.
Mais Térige revint, comme l'éclair,
avec sa torche, et tous devant lui s'écartaient;
il s'approcha et comme à un bûcher,
il alluma le feu tout autour de ceux-ci;
et ainsi en fumée sur l'heure ils sont partis.

103. Ces gens n'auront le sort de Sidracq et Misacq[56]
(à mon avis) au temps du roi Naboucq,
car le feu de leur cul les deux miches attaque,
(Dieu l'a voulu), et en rien ne redoute
d'une cuillère user pour vider une caque[57].

[55] *Fare lima lima*: se frotter le pouce et l'index. Ce geste que nous utilisons pour dire qu'il y a de l'argent à donner ou à perdre, signifiait dans la gestuelle florentine, qu'il n'y avait plus rien à faire, que l'affaire était réglée...

[56] Ils avaient été jetés dans un brasier pour avoir refusé d'adorer une statue de Nabuchodonosor, mais les flammes s'écartèrent d'eux (Luc 1, 51)

[57] Loc. prov. *Portare l'acqua con le salimbacche*: les *salimbacche* étaient de petit instruments

Térige est donc des chrétiens le chouchou :
si les géants s'étaient sur la terre abattus,
ceux-ci auraient tué cent hommes ou bien plus.

104. Me voici à un point où il me faut peut-être
mettre en avant le vers du grand poète :
« Toujours au vrai qui a la face du mensonge »
tenir bouche cousue est le plus sage,
vu que souvent « sans faute il apporte la honte[58] » ;
mais n'ayant pas abusé le bel astre[59],
comme jadis Cassandre[60] il ne serait pas juste
que quand je dis le vrai, hé bien, je ne sois cru.
105.[61]Car de toute façon, j'ai bien vu ces géants
avec l'œil de l'esprit, et sais que j'ai
décrit précisément leurs traits et mouvements,
et n'ai parlé avec feinte et mensonge.
Que quelqu'un se présente avec ses arguments :
je le rendrai à la fin si content
et muet qu'il dira : « Ce que l'auteur écrit,
il semble que cela vient de l'Apocalypse[62]. »

106. Celui qui me dirait : « Réponds à ça un peu :
si Maugis avait su son art à fond,
il aurait pu créer, comme le bois, le feu,
et ces géants, les fondre comme cire. »
Qu'il note que cet art a ses lois, temps et lieux,
car si son opinion était fondée,
serait vraiment un homme heureux tout nécromant,
et même il régnerait du ponant au levant.

107. Mais ce Dieu qui se trouve au-dessus de tous rois
fixa un terme, un ordre et des limites
et on ne peut passer au-delà du décor[63],
car celui-ci prit soin de toutes choses ;

en bois creusés à une extrémité avec lesquelles on marquait les sacs de sel à la douane. Se fatiguer pour rien.

[58] *Enf.* XVI, 124-6.

[59] Le bel astre, c'est le soleil (expression dantesque) et donc Apollon.

[60] Cassandre avait promis à Apollon de se donner à lui s'il lui accordait le don de prophétie, ce qu'il fit. Mais celle-ci étant revenue sur sa promesse, il lui infligea comme punition de n'être jamais crue.

[61] Ici s'ouvre une digression sur les limites de la magie (strophes 105-113).

[62] « Invraisemblable mais vrai ».

[63] On ne peut pas accéder à l'essence, aller outre les apparences

et les envoûtements, magies et sortilèges
ne peuvent pas faire plus que Nature
et sont faibles les sorts comme verre au-delà,
car il a déployé la force de son bras[64].

108. Et si Paul autrefois vit *arcana Dei*[65],
certaine fin justifia cette grâce,
à savoir lui donner les moyens de confondre
les pharisiens avec sa sainte science;
mais les esprits mauvais et méchants de l'enfer
sont dépourvus de la vertu divine;
mais sachant malgré tout beaucoup de grands secrets,
par vertu naturelle il font de grandes choses.

109. Vont à travers les airs comme oiseaux voletant
certaines variétés d'esprits follets,
qui ne furent jadis ni bons ni mauvais, quand
fut établi le nombre des élus.
Je ne sais pas si mon Palmier[66] se trompe ici
en les faisant passer de corps en corps,
parce que lui piqua l'esprit de mille aiguilles
qu'Euphorbos put être ensuite Pythagore[67];

110. Et peut-être s'égare aussi le Thyanien[68],
qui se souvient, dit-il, d'avoir été pirate
et d'avoir pris en mer un autre plus méchant
et de l'avoir courtoisement traité.
Or tu pourrais ici m'avancer Asmodée:
mais moi je te réponds qu'est symbolique
le récit de la Bible[69] où celui-ci narra
comment il a tué les maris de Sarah.

111. C'est ainsi que Maugis (ou autres nécromants)
avecques les esprits nous peut tenter;
mais il ne pouvait pas occire les géants

[64] L'expression est tirée du *Magnificat*: *Fecit potentiam in braccio Suo.* (Lc 1, 51).
[65] Avant Dante, saint Paul a été enlevé vivant au paradis pour y entendre les «secrets de Dieu» (Corinthiens 2, 12, 4).
[66] *Matteo Palmieri*, contemporain et ami de Pulci, avait soutenu dans «La cité de vie», poème d'imitation dantesque, que les anges qui étaient restés neutres dans la rébellion de Lucifer avaient été condamnés à devenir des hommes. Ce qui les obligeait à se réincarner d'âge en âge.
[67] Diogène Laerce soutenait que dans une vie antérieure Pythagore avait été Euphorbos, héros de la guerre de Troie, par l'effet de la métempsycose.
[68] Apollonius de Thyane, philosophe élève de Pythagore, du premier siècle après J. C.
[69] Tobie 3, 8.

avec son art, ni les démons y mettre
le feu ; mais il pouvait évoquer devant eux
le bois ; et ceux-ci y pouvaient entrer
ou bien n'y pas entrer, qu'à personne n'est nié
le libre arbitre qui par Dieu nous fut donné.

112. Les esprits pouvaient bien y apporter le feu,
mais non pas en tirer une étincelle.
Je suis ainsi en train de dire peu à peu
que j'ai été au mont de la Sybille[70],
car pendant quelque temps ça me parut beau jeu :
me reste encore au cœur quelque désir
de retrouver ces eaux pleines d'enchantements
où Cecco d'Ascoli[71] m'avait plu jadis tant.

113. C'était le Moche alors, le Sgarbe et Marmorés
et l'os fourchu qui s'ouvre et se referme[72],
que j'y cherchais avec l'ardeur d'un amoureux.
C'était cela mon Parnasse et mes Muses ;
j'en reconnais la faute et je sais bien qu'encore
il faut qu'au grand Minos[73] je m'en excuse,
et confesse le vrai avec ces hérétiques,
pyromanciens, géomanciens, hydromantiques.

114. Maintenant revenons aux païens qui, surpris
par ces magies, ne les quittaient des yeux.
Anthée disait : « Ceux-là, où sont-ils donc partis ?
(car la fumée avait couvert les flammes)
Ces montagnes se sont si vite évanouies ? »
Et ne pouvait se former d'idées claires
encor sur les raisons de leur décès subit,
si ce n'est qu'il y a là-dessous du Maugis.

115. Mais après qu'elle eut vu l'écusson aux quartiers[74]
et eut compris que Roland était là
et qu'elle eut reconnu le heaume et le cimier,
avec ses gens elle s'avança vite

[70] Cette digression a révélé au lecteur l'intérêt de Pulci pour les choses de la magie. Il se découvre entièrement en rappelant son voyage à la grotte de la Sybille en 1470.
[71] *Cecco d'Ascoli*, professeur à Bologne, fut brûlé vif en 1327 pour hérésie. Il écrivit en vers un célèbre traité, l'*Acerba*, demeuré inachevé.
[72] Tout cela vient de l'*Acerba* (IV, 3, 3515-3532) : le nom des démons, l'os de la poitrine du poulet, qui soumis au feu, répond aux questions du magicien en s'ouvrant et en se fermant.
[73] Le juge des enfers.
[74] Voir IV, 90, 3.

et elle descendit à bas du destrier
et embrassa Roland avec mesure,
qui a de Velliantin déjà mis pied à terre
et de son heaume il a soulevé la visière.

116. Ensuite elle lui dit en paroles adroites:
«Comme est curieux le cas de ces géants!
Mais Maugis, c'est celui qui peut tout ce qu'il veut[75]
(est-il à Paris ou à Montauban?),
même arrêter au ciel étoiles et soleil;
mais ceci est peu à l'honneur de Charles:
moi, j'aurais cru qu'avec les paladins de France,
je me serais battu avec épée ou lance.

117. Je ne suis pas venu ici, comme Michel[76],
afin, Roland, combattre les esprits;
car si avec un feu infernal et cruel
tu nous détruis, il me faut te céder,
les cordes amener et affaler les voiles[77];
mais n'est certes de myrte ou de laurier
la couronne qu'ainsi à Charles tu prépares,
car il faudrait le couronner d'une autre gloire.»

118. Roland lui répondit: «Notre marquis de Vienne
m'a salué, Madame, de ta part
et il m'a raconté que tu es revenue
pour acquérir en France honneur et gloire,
et faire que le sang coule encor dans la Seine.
Voyons si juste cause ici t'appelle.
Je sais que le Soudan me peina et me peine;
mais il convient vouloir ce que voulut le ciel.

119. C'est moi, tu sais, qui t'ai conduit à Bambilone
et t'ai rendu le sceptre de ton père,
et de ma propre main t'ai posé la couronne[78],
qu'au temps jadis on donnait d'habitude
à celui qui l'avait obtenue en personne;
donc tes raisons sont frêles comme verre:
ayant reçu de moi la couronne royale,
j'en ai pensé que tu étais ma redevable.

[75] Voir II, 49, 4. Appliquer à Maugis, un magicien, la formule par laquelle Dante définit la puissance divine ne manque pas de saveur.
[76] L'archange qui a vaincu le démon.
[77] Citation de Dante (Enf. XXVIII, 81) avec une inversion de cordes et voiles pour raison de rime.
[78] Voir XXI, 94-97. En fait, c'est plutôt Renaud.

120. Et si Maugis a pu, en tant que nécromant
tuer le Vatenguerre et Foulamerde,
il aurait pu aussi les tuer au Levant,
s'ils avaient comme ici cherché querelle
et s'ils n'avaient pas eu des tailles de géant:
comme on fait par un fou punir un fou,
c'est à bon droit qu'ainsi il a son jeu mené,
en faisant les démons par un démon tuer.

121. Maintenant je te dis ce qu'Olivier m'a dit:
que tu veux que tous deux décidions de la guerre,
et que le Christ et Macomet entre eux se battent
d'abord, au ciel, et nous après sur terre;
quoi qu'il en soit, moi, je suis prêt et te promets,
par ce Dieu qui est juste et jamais n'erre,
que si tu m'abattais par le poids de ta lance,
en entier tu aurais le royaume de France.»

122. Anthée lui répondit: «Et je te jure, moi,
que je retournerai à Bambilone,
si c'est toi le vainqueur; et Dieu seul peut savoir
jusqu'à quel point j'ai désiré ce jour
afin pouvoir, Roland, éprouver ta valeur.»
Et tous deux à cheval sont remontés;
et remontés en selle, ayant tourné la bride,
l'un et l'autre d'entre eux prit du champ à sa guise.

123. Certes n'a disparu le courage d'Anthée,
Mais elle a moins de force que Roland:
chacun avait fait retourner son destrier
et sur l'écu déjà la lance éclate;
mais ils semblaient l'un et l'autre une tour,
qui défie foudre autant que force humaine:
c'est ainsi qu'à la lance est à égalité
pour leur grande valeur chacun des deux côtés.

124. Ils tirèrent l'épée et se donnèrent mille
coups sur le heaume et firent beaux exploits
et jamais ne se vit tellement d'étincelles,
qui jusqu'à Zeus certaines fois volaient;
ça valait le combat du Troyen et d'Achille,
car des arcions aucun des deux ne bouge;
si bien qu'on les pouvait l'un et l'autre louer,
parce que leur duel est très équilibré.

125. Cependant tout le camp s'est mis dans la bagarre :
de tous côtés on commence à se battre ;
il leur a bien fallu arrêter leur duel,
vu que déjà tous leurs gens sont aux prises.
Roland se jette alors parmi les escadrons
de sarrasins, frappe l'un, taille l'autre,
si bien que lui montrait chacun le bas du dos
car leurs miches à tous faisaient bravo, bravo[79].

126. Déjà Anthée était entrée dans la bataille,
quittant Roland, tombant sur Olivier,
et avec lui avait entamé le combat ;
mais de cheval on ne tombe toujours[80],
et bien qu'elle possède une armure enchantée,
elle quitta le duel volontiers ;
et elle a rencontré Ganelon de Mayence
qui se montra un lâche chien, à son usance,

127. et se laissa tomber en ribaud qu'il était.
Hein ! s'il en sait des tours de passe-passe
et comme il est toujours serpent de charlatan[81] !
Mais immédiatement il fut remis en selle.
Gauthier de Moulihon et Avold et Arnold
et Angiolin martèlent les païens ;
Avin, Othon et le seigneur de la Bretagne[82],
chacun avec plaisir dans le sang se baigna.

128. Et qui aurait pensé que Charles, ce barbon,
n'aurait pas pu se tenir en repos ?
Je crois que lui en vint de Dieu l'inspiration :
la belle épée, qu'on appelait Joyeuse,
en fendit si grand nombre au-dessus de l'arcion
que de sang se couvrit la terre et elle ;
et l'empereur de son fourreau n'a retiré
à partir de ce jour plus jamais son épée.

129. Charles avait été homme très valeureux :
Nature le voulut plein de vertus,
de grande force d'âme et d'esprit supérieur ;
il avait vu déjà beaucoup de choses,

[79] Ce qui est une façon de claquer des dents.
[80] Allusion à la chute d'Olivier devant Méridienne en VII, 57-60, puis devant Anthée en XVI, 71-2.
[81] Pulci emploie une loc. (*serpe di ceraldo*) de sens incertain.
[82] Salamon.

était de noble sang, gouverna grand royaume ;
mais ses hauts faits restèrent inconnus :
il n'a pas eu pour lui que Lucain[83] le claironne,
qu'il eut été unique ainsi que le fut Rome[84].

130. Et de même faisait le grand duc de Bavière[85],
qui est aussi du dernier jour voisin ;
mais comme sa valeur jetait ses feux ultimes,
il faisait comme fait la chandelle au matin,
et rompt, heurte et défait tous les rangs ennemis ;
et c'est jusqu'à l'archevêque Turpin
qui lui aussi massacre et fait beaucoup de mal,
mais avecques l'épée, non la croix pastorale.

131. Baron Roland, après avoir quitté Anthée,
avait du sang païen un océan
versé, lequel déjà vers le fleuve s'écoule :
tant il en a tué de ces fous-là.
Sans cesse l'on voyait s'élever son épée,
tant qu'il couvrait de morts le sol
et Velliantin parfois en avant se lançait,
heurtait beaucoup de gens et au sol les jetait.

132. Ce cheval est précisément ce Velliantin
(ceci afin que n'erre qui m'écoute)
qu'Almonte[86] posséda, ce fameux sarrasin ;
de même quand parfois[87] j'ai célébré
Bayard, n'était exagéré ce mien discours ;
car ils ne mourront qu'avec leurs seigneurs,
vu que c'est à bon droit que la grâce du ciel
protège tous ceux qui protègent l'Évangile.

133. Grands exploits accomplit en ce jour Sycomore,
le capitan qui tenait l'étendard,
qui était entre tous leur premier vavasseur,
criant aux sarrasins : « Peuple gaillard,
à mort, du sang, massacre et vengeance sur eux !
Allez-y, en avant, pas de couards !
Tous ces gens-là, taillez-les moi comme des chiens ! »
Et il donnait ainsi du cœur à ses païens.

[83] Lucain dans la *Pharsale* célébra la victoire de César sur Pompée.
[84] Sur le thème de l'incapacité des historiens de Charles, voir I, 4-7.
[85] Naimes.
[86] Sur Almonte, voir I, 13.
[87] Voir III, 46 ; XIII, 63 ; XVI, 102.

134. On voyait s'élever dans les airs tant d'épées
rouges que l'air en semblait rouge aussi ;
et comme dans les champs très souvent les avoines
se plient au vent qui souffle le plus fort,
mais un autre s'élève et tombe le premier,
ainsi paraît toujours la bataille hésiter ;
mais jusqu'à maintenant encore la Fortune
avec égalité ajuste cette lutte.

135. Les sarrasins ont fait à la fin tel assaut
que les chrétiens ne purent résister,
et que le sang monta jusqu'à deux pieds de haut,
et que Charles tomba sous leur poussée,
et qu'il se retrouva par terre dans le sang ;
et les voilà arrivés aux drapeaux,
et ici tellement s'est enflammée la guerre,
que ceux-ci ont jeté toutes choses par terre.

136. Ores Baudoin (c'était le fils de Ganelon),
lequel avait observé toute chose,
lorsqu'étendu à terre il vit le gonfalon
et que Charles était tombé de selle,
s'en est allé cherché le fier fils de Melon
et demanda si quelqu'un l'avait vu ;
et il allait de ci, de là en le cherchant,
tant que dans la bataille a retrouvé Roland ;

137. et se mit à crier avec force de loin :
« Tu dois venir secourir les chrétiens,
ou on devra s'enfuir à l'intérieur des murs :
ici on est haché comme des chiens
et chacun d'entre nous s'enfuit devant la mort,
et vers Paris accourent les païens,
et tous nos gonfalons gisent dessus la terre ;
Charlemagne est tombé et nous perdons la guerre. »

138. Ne s'élance autrement le sauvage lion,
aussitôt qu'il a vu quelque troupeau,
que Roland ne se jette au milieu du combat
vers les drapeaux, aussi vif que le vent ;
maintenant si ici Durandal pique et taille,
tu vas le voir, et si sert la pommade ;
les paladins étaient par terre tous gisant,
barbouillés dans le sang, hideux et effrayants.

139. Et Sycomor, leur capitan, tenait déjà
la belle enseigne et s'apprêtait à fuir;
baron Roland lui a tout net coupé la main,
d'où il a cru de souffrance périr,
et il s'est retrouvé étendu sur le sol,
si que Zacchée aurait pu y monter[88];
puis il se retourna contre ces gens insanes,
tant qu'il a vivement balayé la campagne.

140. Je croirais bien que Mars ce jour-là dit à Zeus:
«Tu n'avais avec toi ce paladin
lorsque les géants ont lancé l'ultime assaut,
car n'auraient vacillé ton sceptre et ton pouvoir.»
Roland dit à Baudouin ensuite: «Où m'as-tu dis
que tu laissas le fils du roi Pépin?»
Et Baudouin le mena là où se trouvait Charles,
et tous deux ils l'ont fait remonter à cheval.

141. Olivier s'était fait prendre dans une foule
de mamelouks, qui l'avaient encerclé;
mais malheur à celui qui ne fait pas la chouette[89],
car s'escrimer ne suffisait à se couvrir:
il les jetait en tas les uns dessus les autres:
on nage ici dans le sang, non le Serques[90];
et il utilisa sa force tellement
qu'il a ensanglanté la barbe à plus de cent.

142. Roland avait déjà remis à cheval Naimes
et tant de gens qui furent démontés,
alors qu'ils n'avaient pas leur écuyer près d'eux[91].
Les païens se sont mis dans le désordre
à fuir comme souvent les oiseaux dans les airs
par grêle ou vent, par éclairs ou tonnerre;
et ils ne se disaient entre eux: «Faut te presser!»
car la peur leur avait fait des ailes pousser.

143. Et l'appui de Roland augmenta tellement
la rage et la fureur de nos chrétiens,
que tous leurs escadrons se sont remis en ordre,
et chacun d'eux a retrouvé courage,

[88] Voir XXII, 60, 3. C'est dans un sycomore que monte Zacchée.
[89] Voir 41, 4.
[90] Le Serques est un fleuve qui coule près de Lucques. *Ici on nage autrement que dans le Serques…* (*Enf.* XXI, 49).
[91] Pour les aider à remonter à cheval.

et repoussé de tous côtés les sarrasins ;
et Anthée s'est trouvée souvent presqu'encerclée :
et de cette façon tous ces méchants tordus
sont allés engraisser les taons et les sangsues.

144. Et si la nuit n'était pas survenue, jamais
on n'aurait vu de païens tel massacre :
les escadrons fuyaient tous à sauve-qui-peut ;
Baron Roland avec son régiment
les pourchassait par les fossés et par les pentes ;
mais le soleil ornait l'autre hémisphère,
et il a bien fallu par force cette fois
que le rassemblement de toutes parts sonnât.

145. Et ce soir-là Anthée demanda à Roland,
pour enterrer les morts, vingt jours de trêve ;
mais il aurait fallu les brûler par le feu,
ou que démon ou fleuve les emporte,
et (il faut en finir avecques cette histoire)
Roland rentra à l'intérieur des portes ;
mais le plus mécontent c'est surtout Ganelon,
s'il n'y peut substituer nouvelle trahison.

146. Ores qui aurait vu cette sanglante arène
où se tint le combat près de la Seine,
même s'il avait eu cœur de pierre ou de lion,
lui tremblerait la plume comme à moi :
les cadavres étaient par le sang recouverts.
Un beau cadeau, Anthée, celui qu'en France
tu as fait à tes gens en les faisant mourir,
et tu ne sais ce qui pourra te survenir !

147. Abandonnons Roland, retourné dans Paris,
et revenons à Marsile en Espagne :
celui-ci en voyant arriver le Danois,
dont il savait les hautes qualités,
a bien cru que le vent lui avait arraché
et jeté ses filets sur les buissons ;
et il voulait savoir les nouvelles de France
et quel sort avait eu Anthée avec sa lance :

148. qu'il savait les dangers de sa situation ;
Gane envoya là-dessus un servant,
et celui-ci devait rapporter que Roland
ne redoutait pour sa glu les averses,
et qu'au son de l'appeau les géants sont tombés,

et qu'Anthée a le croupion presque à nu,
comme l'on fait quand dégringole au sol la grive,
dont on pèle le cul, mi-morte ou étourdie.

149. Et Marsile envoya nouvel ambassadeur
pour recoudre la paix, en France, à Charles
et dit que Blanchardin n'avait pas fait d'erreur
en s'en allant, mais en tût la raison ;
et manda Falseron, homme de grand courage,
prudent, très audacieux dans ses discours.
Il arrive à Paris et se présente à Charles,
il le salue et de cette façon lui parle :

150. « Que ce Dieu infini, que tout le monde adore,
lequel fit les substances séparées[92]
qui font tourner les astres sur nos têtes,
sauve et garde Sa Haute Majesté
Charlemagne et les gens qui honorent son sceptre,
Roland et tous, dans la félicité :
le grand Marsil, lequel est mon seigneur, te mande
son salut et à toi beaucoup se recommande.

151. La raison pour laquelle il m'envoie devant toi,
très illustre héritier du roi Pépin,
duquel tu n'as jamais en rien démérité,
c'est qu'il a cru que le roi Blanchardin,
en s'en allant, t'avait laissé déconcerté
de ce qu'il se mit si vite en chemin
(et tu n'as réussi en saisir le pourquoi),
alors que se trouvait la paix en bonne voie.

152. Or, note-le, grand empereur, en homme sage :
bonne raison fit partir Blanchardin ;
mais il n'importe dire aujourd'hui ce secret,
sans nul rapport avec notre propos :
te suffise savoir que tout te sera dit
en temps voulu et ne te déplaira :
tu sais bien que tout veut des principes et normes,
afin que soient d'accord la matière et la forme.

[92] Terminologie scolastique : il s'agit des substances sans matière, créées hors du monde sensible, les anges, par exemple qui, entre autres fonctions, servent d'intermédiaires entre un Dieu éternel et immobile et le monde de la matière entraîné par eux dans un mouvement de rotation.

153. Mais tout ceci plus tard, ainsi que je l'ai dit,
te le racontera autre trompette :
ne te demande plus pourquoi il est parti,
le texte un jour te sera expliqué.
L'important est que je dis : « *Quod scripsi, scripsi*[93] »
parce que mon seigneur m'a ordonné
de venir confirmer à votre Majesté
que la paix sera faite en bonne volonté.

154. Et il n'est pas besoin reparler de l'Espagne
pour le moment ; car Marsil dit et croit
que l'empereur voudra tenir parole,
eut-elle été donnée au mont Ida[94].
Cent mille chevaliers et beaucoup de piétons,
tu dois savoir cela, ont pris les armes
pour venir au secours de ta digne couronne,
quand débarqua cette furie de Bambilone.

155. Mais comme roi Marsile apprenait entre temps
que Sansonnet, Astolph et Bérenger
et le puissant Danois, au royaume d'Espagne
s'étaient rendus comme pour leur plaisir,
avec discernement chacun de nous comprit :
Roland tout seul suffit devant eux tous ;
et (je veux que ça reste entre nous un secret)
a été par les siens mal conseillée Anthée.

156. Je pense que tu sais comment ce Bouillafort,
le fils du défunt Vieux de la Montagne,
se trouve à Saragosse, à la cour de Marsile,
et qu'il se plaint en fait beaucoup d'Anthée :
car si son père au grand Soudan donna la mort,
c'est au combat que le tua sa lance,
comme il était fixé aux éternelles roues[95]
et il n'y est pour rien, pas plus que ton neveu.

157. Ores laissons cela ; si tu désires, Charles,
en empereur magnanime et vérace,
aimer le roi Marsil, comme celui-ci t'aime,
il faut que dans les cœurs la paix se fasse ;

[93] « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit ». Telle est la réponse de Pilate aux prêtres qui viennent se plaindre que la pancarte fixée sur la croix du Christ porte les mots : « Roi des juifs », selon Jean 19, 22.
[94] Un lieu particulièrement isolé.
[95] *Par.* I, 64.

et s'il y est resté un certain ver rongeur,
que par amour chacun dehors le chasse ;
et sort ce que je dis de sa propre poitrine,
car je ne fais ici que répéter ses mots.

158. Aurait su Blanchardin, ou n'importe qui d'autre,
faire un discours meilleur que Falseron ;
pourtant ce que je t'ai raconté, Dieu sait bien
que je l'ai fait avec grande affection ;
et comme tu le sais, j'y ai perdu mon fils,
bien qu'il ne soit vraiment mort en poltron,
mais avecques l'épée, enfermé sur le pont[96] :
aussi j'ai pardonné cette mort à ton comte. »

159. Et il ne put en dire plus, mais en pleurant
il se leva, tant la douleur l'accable,
et plusieurs fois étreint et embrasse Roland
(je ne sais pas si ces larmes sont fausses).
De Charles le visage en est tout transformé,
tant l'a frappé sage geste et langage.
Roland, s'étant mis à genoux, modestement,
alors lui demanda pardon très humblement.

160. Puis Charlemagne dit : « Très sage ambassadeur,
sois bienvenu pour beaucoup de raisons.
J'accepte de Marsil les offres et l'amour,
et suis heureux de ce qu'il me salue ;
et Blanchardin, s'il est parti en toute hâte
pour obéir, il a fait son devoir,
et je ne cherche pas la raison de ceci,
car cela ne serait chose qui soit polie.

161. Ce sur quoi nous avons tant de fois discuté,
tu le sais, je crois, et je m'en souviens :
de la paix, de l'Espagne… et ici Naimes sait
que je n'oublie jamais ce qui est juste ;
il est parti ; tu es venu ; nous acceptons,
Roland et tous les autres paladins,
que vous vous conserviez les règnes hispaniens
non pas comme païens, mais en tant que chrétiens.

162. Ce pourquoi le Danois s'est rendu en Espagne,
ce n'est pas pour Anthée ou par soupçon,
et les choses seront une autre fois comprises,

[96] Voir 16, 4.

ainsi que tu l'as dit pour Blanchardin ;
et je sais que Marsil dans ce que j'entreprends
de tout son poids me donnera son aide ;
parce que le salut pour l'Espagne et la France,
je crois que c'est la paix et que ce n'est la lance.

163. Et j'enverrai mon cher neveu ici présent
si besoin est, à Saragosse… ou Gane ;
même si à Roland ne peut qu'à moitié plaire
rendre l'Espagne, et même semble dur,
(et je sais que de toi ces choses sont connues),
à lui qui l'a acquise de sa main ;
mais je veux me conduire en frère envers Marsile,
car je sais qu'à sa cour m'éleva celui-ci.

164. Je ne veux sur Anthée rien dire maintenant :
l'issue lui montrera ce qu'elle a fait,
et à nouveau pour ça va pleurer Bambilone,
car son projet fut celui d'une folle.
À tout homme qui naît, on sait qu'il faut mourir ;
et si son père est mort et fut vaincu,
comme tu dis, au ciel fut décrétée sa mort
et Anthée ne doit pas maudire Bouillafort.

165. Sur Ferrahou, je sais que je l'ai pleuré tant
que comme toi j'en suis encor dolent ;
mais je te peux réconforter en te disant
que fut portée au ciel aux yeux des gens
par des anges son âme au milieu de grands chants,
qu'il est, comme tu dis, mort vaillamment.
Ores ne touchons plus là où ça fait souffrir ;
qu'il soit finalement fait comme veut Marsile.

166. Tu vas aller te reposer chez Ganelon ;
une autre fois, nous en reparlerons :
le moment est venu de clore le conseil ;
nous trouverons un accord, je le sais. »
Et puis Charles le fit par tous raccompagner.
Ô Charles, cette fois, je crains, ô Charles,
qu'on ne dise : *Amice, ad quid venisti*[97] ?
Rappelle-toi : *ovem lupo commisisti*[98].

[97] « Ami, pourquoi es-tu ici ». Ce sont les paroles que le Christ adresse à Judas quand celui-ci vient le livrer au Jardin des Oliviers, selon Matthieu, 26, 50.
[98] « Tu as confié la brebis au loup. » dans l'*Eunuque* de Térence (V, 1, 16).

167. Roland et les barons entourent Falseron,
lequel était homme très estimé
et l'ont accompagné jusqu'au palais de Gane
et par la main Charles l'a entraîné,
et tous les jours il a donné joutes et fêtes
pour qu'il s'en aille avec tous les honneurs
et c'est ainsi qu'il plût à tous de l'honorer
pour que de Charlemagne il contemplât la gloire.

168. Or si pour Ganelon tout baigne ici dans l'huile,
et si le sucre hors du chaudron déborde,
et s'il peut ressembler à un geai dans son nid,
sage lecteur, tu le comprends et notes.
Il avait bien la joue encore toute rouge;
mais n'aboie pas le chien quand il veut mordre;
si bien qu'il ne parlait de cela, le ribaud,
mais lançait calomnies au sujet de Renaud.

169. Et Maugis à nouveau avait tiré les sorts
et il savait ce que Gane disait,
et à Roland il prédisait: « Charlemaboule,
car qui pourrait l'appeler Charlemagne,
tous vous aurez, un jour ou l'autre, à en souffrir. »
Ce fut ainsi que l'empire troyen,
lorsqu'à sa dernière heure il en fut arrivé
en Cassandre n'a cru quand disait vérité.

170. Roland avait au cœur un grand ressentiment,
car mille fois Charles lui a promis
lui donner la couronne, un état, un royaume;
mais comme Ganelon le talonnait,
ces grands desseins étaient toujours abandonnés,
et il semblait ne plus être le même:
si bien qu'on ne croit pas ce que Maugis révèle,
puisque nous sommes tous gouvernés par le ciel.

171. Falseron un beau jour dit au baron Roland
qu'il aurait désiré revoir Anthée
et son armée, avant quitter la France;
et qu'il s'était déjà mis dans la tête
qu'il serait opportun qu'il y aille avec lui
et avec Gan, s'il en était d'accord,
et Olivier: sur ça ils se sont entendus,
et dans le camp d'Anthée ils se sont tous rendus.

172. L'ayant appris, Anthée s'en vint à leur rencontre,
car Falseron avait haute excellence,
le salua et descendit de son cheval;
et remontée, en grande révérence
salua Ganelon, Roland et le marquis;
puis les mena pour plus de déférence
dans le camp promener pour leur récréation,
et puis ensuite voir un riche pavillon.

173. Ce pavillon était chose très magnifique
et dedans s'y trouvait peinte l'histoire
de ce Vieux, et comment c'était lui la montagne
qui est tombée sur son père à cheval[99],
et que le regrettait encore Bambilone,
et que Morgante y était arrivé
et qu'il avait détruit la cité du battant
et comment lui avait fait la guerre Roland.

174. Tout cela le faisait Anthée pour conserver
la vengeance du père en sa mémoire.
Mais Falseron, cet homme plus faux qu'elle,
quand il eut bien observé cette histoire,
lui dit: «Je te dirai, si tu me le permets,
qu'en vérité, ce n'est guère à ta gloire.
Je dis en premier lieu, si ne suis aveuglé,
que tu portes ta honte avecques toi, Anthée,

175. et la portes ornée avec l'or et la soie:
or fais en sorte y peindre ta vengeance,
si jamais vient le temps où tu seras vengée.
Mais le temps ne vient pas pour qui n'attend:
la chose mal pensée réussit rarement
à qui la veut malgré tout faire en hâte.
Mais tu n'as certes pas besoin chercher l'honneur,
puisqu'ici apparaît si beau le déshonneur.»

176. Je ne sais si chacun a compris les paroles
que Falseron, ce faux-jeton, a dites,
parce que d'un côté il réprimande Anthée
et semble l'inciter à la vengeance;
ou si veulent chanter tous ses «*et cetera*[100]»
qu'en tant qu'ami il voudrait s'entremettre

[99] Voir XVII, 37, 1-6 et XVIII, 65-68.
[100] Voir note au vers 21, 5.

pour négocier la paix pour quelque sien projet;
mais je sens mon esprit ailleurs se diriger.

177. En demeura Anthée tout à fait défrisée
et acquiesce à son dire en se taisant,
vu qu'elle en a compris la deuxième version:
qu'on ne retient que ce qui vous convient;
et parce qu'elle avait une âme généreuse,
décide faire avec Charles la paix
et de s'en retourner dedans sa Bambilone:
car une âme élevée avec plaisir pardonne.

178. Falseron poursuivit en ce sens son discours:
je ne sais s'il voulait faire vraiment
ce qu'il disait ou sera faux comme toujours.
Quoi qu'il en soit, avant qu'il soit parti,
Anthée vint à Paris et fit ce qu'il voulait
et de sa main l'a bénie Charlemagne,
et tout le monde fut de la paix très content;
puis elle déploya ses bannières au vent.

179. J'oblige de Paris reine Anthée à partir
trop vite et crois la priver de sa gloire,
car je suis obligé une autre toile ourdir,
si fine que tout fil paraît trop gros,
car comme Falseron a désiré partir,
m'appelle autre trompette à Saragosse,
comme je le dirai au triste chant suivant,
où les chrétiens auront deuil et gémissements.

CHANT XXV (II)

Invocation(1). Ganelon est envoyé à Saragosse pour faire la paix avec le roi Marsile : la trahison de Gane ; signes dans le ciel (2-117).

Maugis évoque le diable Astaroth pour avoir des nouvelles de Renaud, toujours en Égypte, puis le charge de le ramener à Roncevaux. Première dissertation théologique d'Astaroth (118-170).

À Paris, Charlemagne envoie Roland à Roncevaux pour aller à la rencontre de Marsile, lequel s'avance à la tête d'une armée gigantesque (171-199).

Fabuleux voyage de Renaud et Richardet sur le dos d'Astaroth et Farfadet, transformés en chevaux. Pour raccourcir le voyage, Astaroth bavarde avec Renaud : deuxième dissertation théologique ; complément au bestiaire brodé par Lucienne. Arrivée en vue de Roncevaux, où la bataille est déjà commencée (200-310).

1. Jusques à ce moment, Ta main droite, ô Seigneur,
m'avait suffit, sans autre fil ou art,
pour me faire sortir de tous les labyrinthes ;
mais or j'arrive en des lieux si obscurs
qu'il va falloir qu'ici Ta lumière me montre
comment je peux colorer mon dessin :
maintenant tes chrétiens, je te les recommande,
mais au-dessus de tous, ce tien champion Roland.

2. Charles, tu as encor décidé d'envoyer
à ton ennemi un traître furieux,
qui t'a toujours trompé et qui est plein de rage.
Tu ne sais pas ce que peut un vieux vice
en un cœur endurci toujours dans sa traîtrise ?
Marsil, tu crois, deviendra un ami :
la paix, elle viendra du sang et de la lance,
et en larmes sera l'entier règne de France.

3. Falseron a déjà demandé son congé,
et Ganelon doit partir avec lui ;
il s'agenouille au pied du magnanime Charles
et demande s'il veut dire autre chose.
Charles lui dit : « Je me confie à ta prudence
et je suis sûr que je ne peux périr ;
tu connais le proverbe et peux à tous le dire :
au sage confie-toi et laisse-le agir. »

4. Ce traditeur ensuite a embrassé Roland,
et demanda, s'il a quelque instruction
à lui donner avant que la paix ne soit faite,
qu'il lui écrive ; et il souffle et il sue,
et hypocritement lui fait mille embrassades ;
puis il baise Olivier, comme un Judas,
et il se colle à lui ainsi qu'une sangsue,
et dit : « Ceci te dit que la paix est conclue. »

5. Il a souri et il s'est dit, le Bourguignon[1] :
« *Rabi, ave*[2]. Je sais que tu nous mens. »
Le duc Naimes, Othon, le sage Salamon
et les autres semblaient fort mécontents,
et conservaient toujours cette ferme opinion
que Gan tramait un nouveau guet-apens ;
et à Charles ceux-ci dirent leur sentiment,
qu'il ne devait l'y envoyer aucunement.

6. Mais même si chacun condamnait ce voyage,
l'empereur, lui, n'y prêtait attention ;
car quand elle est enracinée depuis longtemps,
une vieille erreur aura grande force,
et qui s'est vu toujours dans un miroir unique,
c'est sûr, se trompera même sur lui :
le temps était venu des douloureuses plaintes
que Maugis leur avait prophétisées si bien.

7. Dans son propre intérêt Charles voulait pousser
un homme comme Gan, sachant les choses,
habitué à bien dissimuler et feindre,
pour exécuter des choses ardues ;
et notre traditeur se faisait supplier,
disant qu'ore il avait le cul de plomb,
qu'il était vraiment vieux et de santé fragile,
tant que l'explication paraissait admissible.

8. Et disait : « Envoie-lui donc le fils de Millon,
afin régler les problèmes d'Espagne,
car en lui aura plus confiance Marsilion. »
Et ne disait où était la malice :
que cette grive avait le plus blanc des croupions,
et serait prise à la glu ou aux rets,

[1] Il s'agit d'Olivier.
[2] Ce sont les paroles que Judas dit au Christ avant de lui donner le baiser de la trahison (Matthieu 26, 49 et Marc 14, 45).

c'est-à-dire en prison où resterait longtemps;
et il fit avec lui plusieurs fois l'insistant.

9. Car il pensait: «Si celui-ci est pris aux rets,
Marsile aura ce qu'il veut à son gré,
sans devoir à nouveau mettre lance en arrêt,
disant qu'il a raflé un beau paquet.»
Et il a reconnu au grain l'épi de blé,
car il a vu Falseron à l'arrêt,
et Gane avait fort bien compris son intention
quand il a conseillé que s'y rendît le comte,

10. et à Charles a dit: «Le roi Marsile sait
qu'est mécontent Roland, vu que c'est lui
qui en réalité avait gagné l'Espagne
et tué Serpentin et Ferrahou[3].
Et moi je te dirai la pure vérité:
je l'enverrai sans me faire souci.
Assez parlé; tu m'as compris; envoie-le donc,
sinon pourrait en naître quelque incompréhension»;

11. et aussi quand il dit en partant à Roland:
«Je sais que mon seigneur va t'envoyer
quelque genêt ici sous peu, parce que, quand
je suis parti, il me l'a déjà dit.»
Un jour après l'autre ainsi chevauchant,
ce réprouvé part avec Falseron,
et il avait tout prêts l'arc et le trébuchet,
et il ne demandait qu'à y être invité.

12. Falseron demanda plus d'une fois comment
il s'entendait avec Roland et le marquis;
et quand il crut qu'il le tenait par les cheveux,
il n'avait pris que vent, brume et fumée:
car Gan voulait mener sa mule à Saragosse
et répondait: «Seigneur, moi albanais[4]»;
et sans cesse sautait d'Arno en Bacquillion
et qui le tente en vain, c'est lui le Boncouillon[5].

[3] Voir XXIV, 16, 4.
[4] Voir III, 48, 1.
[5] L'expression est tirée de Dante, qui l'applique à un évêque déplacé par Boniface VIII de Florence à Vicence, ville traversée par un petit affluent de la Brenta, le Bacquillion:
Celui par qui le serviteur de Dieu
fut transféré d'Arno en Bacquillon (*Enf.* XV, 113-4).
Ce même mot signifie en toscan: sot, balourd... D'où la plaisanterie un peu tirée par les cheveux de Pulci.

13. Falseron comprit bien, car c'était un malin,
que Gan s'est réservé de découvrir
seulement à Marsil le fond de sa pensée
et ruminait autre idée qu'herbe ou foin ;
et que peut-être il valait mieux se tenir coi,
car il voyait la pomme encore verte ;
le geste d'Olivier, il l'avait pris en note,
et le baiser donné, comme par l'Iscariote.

14. Il écrivit au roi Marsil qu'en ambassade
lui arrivait le seigneur de Mayence,
qui lui apporterait la palme et l'olivier :
qu'il fallait l'honorer plus que d'usance,
que peut-être ses plans arriveraient au port,
qu'il en avait encor bonne espérance,
s'il mettait diligence à suivre cette affaire ;
et qu'il ferait de vive voix son commentaire.

15. Quand Marsile entendit dire que Ganelon
lui était envoyé, en rosse habile,
afin de l'honorer il a fait rassembler
toute sa cour et les seigneurs païens.
Cependant, dépassant un coteau, une plaine,
Ganelon s'approchait de Saragosse ;
en sorte que Marsile est parti en personne,
et son entière cour a suivi sa Couronne.

16. Marsile hors de la ville a marché quinze milles
pour aller au-devant de Ganelon,
avec ses gens tous dûment sermonnés,
et tous alors ont quitté les arçons ;
et il a ordonné grandes cérémonies,
et se remit en bouche Cicéron ;
et il a démonté, quand il fut près de lui.
Mais Ganelon savait l'art de la flatterie ;

17. et il lui dit : « Marsil, qu'est-ce que tu veux faire ?
Certes ne doit envers son serviteur
faire ainsi mon seigneur, qui doit me commander. »
et descendu de sa selle au plus vite
il a voulu s'agenouiller devant Marsile ;
mais il lui dit : « Ça ne serait décent,
car tu fus envoyé par le tien empereur. »
Et il l'a embrassé avec beaucoup de cœur.

18. Tous les barons s'étant à terre agenouillés,
les embrassa Ganelon avec joie;
et lorsque tous ceux-ci furent remis en selle,
le roi Marsile a ôté son bliaud,
sur lequel ont été brodés certains faucons,
et le mit sur le dos de Ganelon
avec ses propres mains, avec munificence,
afin lui démontrer plus grande bienveillance.

19. Puis il lui dit sur le retour en bavardant:
«Charles, comment va-t-il? Et le duc Naimes?
Et Olivier? Et ce très cher ami Roland?
Et voici notre Gan, que j'aime tant;
voici ton Blanchardin.» Avait en chevauchant
toujours en bouche appât et hameçon.
Et le traître riait, le regardant en coin,
et il a embrassé plusieurs fois Blanchardin.

20. Mais quand de la cité ils ont été tout proches,
la grande reine et beaucoup de suivantes
vinrent à sa rencontre et lui firent honneurs,
et de leur selle elles sautèrent toutes.
Et Ganelon disait, ce saint Jean Bouche d'Or[6]:
«Voici, je crois, étoiles chues sur terre,
ou encor s'enfuyant, les nymphes de Dïane.»
Et la dame lui dit: «Que devient Gallcranc[7]?»

21. Le comte Ganelon répondit: «Grande reine,
Gallérane m'a confié un message:
car malgré qu'elle soit devenue parisienne,
elle n'a pas oublié sa patrie;
il se peut qu'un matin celle-ci vous surprenne
à Saragosse, quand vous ne l'attendrez;
parce que tout oiseau honnit son ennemi
et prend grande allégresse à revoir le vieux nid.

22. Et quand elle est partie me donna ce joyau;
disant qu'elle viendrait avec plus beaux cadeaux.»
À celui-ci la reine aussitôt répondit:
«Gallérane fera ce qu'elle doit
en revenant à sa patrie et à son frère:
je sais qu'après, elle mourra contente;

[6] Voir XXII, 25, 8
[7] Rappelons que Gallérane est la femme de Charlemagne et la sœur de Marsile.

ce qu'elle nous envoie sera le bienvenu,
comme celui de qui, moi, je l'aurai reçu.»

23. Dans Saragosse on fit des jeux et des ballets,
des travestissements, des feux, des danses,
et quelques-uns couraient en tête des chevaux;
jongleurs et bouffons dansaient des mauresques;
et du haut des balcons jetaient les demoiselles
sur les français des fleurs blanches et jaunes;
et les petits païens criaient en se moquant:
«Monjoie!» et «Saint Denys!» et «Charles!» et «La France!»

24. On se serait vraiment cru le jour où revint
Furius[8] dans la Cité haute et sublime,
car pour les regarder tout le monde accourait:
il ne manquait que de lancer des palmes[9].
Mais bien rapidement sera toute dolente
cette cité, qui lors semblait si calme
et qui s'imaginait que Ganelon allait
en sauveur apporter dedans ses mains la paix.

25. Se trouvait le palais de ce roi Blanchardin
pas très loin de la cour de Marsilion:
aussi le roi avec le peuple sarrasin
y ont accompagné le Ganelon,
en sorte que ce grand Satan-le-Tentateur
a tenté Gan, qui est la tentation;
ainsi va un faussaire avec autre faussaire,
puisque aussi bien Satan veut tenter Lucifer.

26. Le lendemain matin, son conseil réuni,
Marsile fit installer un fauteuil
devant le sien, afin qu'on ne puisse savoir
qui occupait le côté droit ou gauche;
et Gan y fut conduit avec beaucoup d'honneurs,
et tout le monde vint pour écouter
l'ambassadeur qui de la France était venu,
pour apporter la paix, car c'est ce qu'ils ont cru.

27. Lorsque furent assis le roi Marsile et Gan,
sont arrivés Falseron, Balugante[10],
et Blanchardin, à ses côtés, et Galléran

[8] Furius Camilla, vainqueur de Véiès.
[9] Comme on en avait lancé lors de l'entrée du Christ à Jérusalem.
[10] L'oncle et capitaine de l'armée de Lucienne. Voir XIV, 38.

et l'Arcaliffe[11] et certain amirante.
Ayant considéré le grand peuple païen,
ce traditeur, qui en savait un bout,
a retourné son chef vers le roi Marsilion,
et puis a commencé sa belle allocution :

28. « Ce vrai Dieu qui a fait la Nature et donna,
le premier jour, aux troupes angéliques
intelligence et lieu, mouvement et mesure,
puis auprès de Damas[12] fit notre père
qui ne fut pas créé, mais qui fut créature[13],
(puis nous a tous damnés la prime mère[14]),
qu'il sauve et qu'il maintienne en grand état et règne
de notre roi Marsil la belle et digne enseigne.

29. De mon seigneur la haute et glorieuse Couronne
m'envoie à toi, célèbre sarrasin,
afin faire la paix et te rendre l'Espagne,
comme il fut traité avec Blanchardin,
c'est-à-dire en restant sous ton gouvernement,
et te promet sur les os de Pépin
que celle-ci sera, puisque cela te plaît,
définitive, vrai, incorruptible paix.

30. Vu que les sarrasins descendent de Sarah[15],
qui n'observait la loi de Macomet,
ainsi que votre Bible et la nôtre le narre,
il veut que tu aies le gouvernement,
à savoir commander, ordonner et juger ;
qu'aller plus loin, ça ne serait pas juste
car qui est baptisé, on ne le débaptise,
de façon que le Christ point ne se scandalise.

31. Puisqu'au comte Roland il a été promis
de le couronner roi de ce pays,

[11] Selon la Chanson de Roland, le calife de Bagdad est l'oncle de Marsile.
[12] Certains théologiens soutenaient que Dieu créa Adam dans les environs de cette ville.
[13] Les théologiens distinguaient les êtres « créés » directement par Dieu, qui étaient immortels, et les êtres nés d'une cause « informante », elle-même créée par Dieu ; les êtres de cette deuxième espèce ne sont point immortels. Pulci a pu trouver dans Dante cette distinction (voir *Par.* VII) qui est conforme à la doctrine de saint Thomas.
[14] Ève.
[15] Certains soutenaient que les sarrasins prenaient leur nom de la femme d'Abraham, ce qui avait évidemment d'importantes conséquences sur le comportement que les chrétiens devaient avoir à leur égard.

sache que c'est Roland qui m'a prié te dire
d'un cœur ouvert, avec sincérité,
qu'il désirait vraiment que soit tien ce royaume ;
n'importe qu'au marquis il ait juré
de n'accointer la sienne épouse Alda la belle,
tant que n'aurait été couronnée reine icelle[16].

32. Marsile, tu n'as pas perdu certes ton temps
en élevant le jeune Mahinet,
parce qu'il se souvient, comme c'est son devoir,
combien tu l'as à ta cour honoré,
et il se repent fort de t'avoir combattu ;
mais il a dit : « Le temps nous amena
la gloire et nous voici chacun devenus vieux »,
et il pense que tout s'est passé pour le mieux.

33. Sous quelque aspect que tu voudras, je peux, Marsile,
prouver que Charles t'aime et qu'il t'estime,
parce que ton appui est des plus opportuns,
et d'autre part, comme j'ai dit déjà,
parce que tu l'as jadis élevé comme un fils ;
si t'amenait sur de trop hautes cimes,
le hasard des combats entre France et Espagne,
hé bien, tant pis ! tantôt on perd, tantôt on gagne ;

34. mais de toute façon on y acquiert beaucoup,
je veux dire, on acquiert de l'expérience :
Charlemagne a bien lu les textes des anciens,
et Alcuïn a fondé la Sapience[17]
et il donne leçon en toute science et art[18].
Aussi j'attesterai cette sentence :
dans les difficultés s'acquiert la renommée,
car les vertus alors sont toutes réclamées.

35. Et c'est bien pour cela que conseillait Scipion
de conserver absolument Carthage,
de manière que Rome ait une opposition
dessus la terre, et en mer, des naufrages,
afin que les romains ne restent au repos,

[16] Cette idée est reprise de l'*Aspromonte*.
[17] C'est-à-dire l'Université : rappelons-nous la célèbre université de la Sapience à Rome.
[18] Alcuin (730?-804) fut le grand artisan de la renaissance culturelle au temps de Charlemagne : Pulci lui attribue de façon erronée la *Vita Karoli* et, à ce titre, lui fait prononcer un des éloges de Charlemagne (Chant XXVIII, 68, 3-108, 8) par lequel s'achève le poème.

si surgissait un nouvel Hannibal:
il savait que ce vice abolit les vertus
et qu'il provoquerait de Rome aussi la chute.

36. Donc je dis que ta lutte et ta guerre avec Charles
ont à tous deux donné la renommée,
car c'est en combattant et vivant qu'on apprend:
alors on a honneur, gloire et royaumes;
c'est pourquoi ta grandeur lui sera des plus chères,
puisqu'elle contribue à son dessein.
La vérité, c'est que, pour le règne de France
bien plus sûre est la paix que ne serait la lance.

37. Et comme Falseron nous avait informé
que tu avais déjà mis des soldats
sur pied de guerre, en entendant parler d'Anthée,
et que s'ils n'avaient été envoyés,
c'est qu'on savait déjà le départ du Danois[19],
Charles en remercie ta Majesté
et te proposera, si tu en as besoin,
la France et la Bretagne avecques la Bourgogne,

38. l'Angleterre et la Flandre et toute sa puissance,
les paladins avec toute sa cour,
et toutes mes armées, à moi Gan de Mayence,
et en un corps, deux âmes appariées,
fraternité et amitié, paix et alliance
que ne puisse trancher rien que la mort,
alter alterius onera portando[20];
l'a confirmé également notre Roland.»

39. Ganelon dit encor quantité d'autres choses,
qui ont émerveillé ceux qui l'écoutent;
et il a rappelé tous les combats et guerres,
(il apparut ce jour-là Démosthène),
et d'où avaient tiré ceux-ci leur origine;
si bien que fut recueilli ce discours,
et par écrit, et qu'il en fut beaucoup loué
vu que leur est sa langue en la cervelle entrée.

40. Et même il éprouva Marsile sur sa foi
en lui disant: «Or un seul point te manque

[19] Voir XXIV, 155.
[20] *« Portez-vous vos fardeaux, les uns les autres. »* (Galates, 6, 2).

pour que ton âme n'aille en exil par en bas
dans les Enfers, où se tient Malebranque[21] :
à savoir confesser le vrai Père et le Fils
(vois comme il est charlatan sur les planches !)
car si tu confessais le vérace Évangile,
tu deviendrais heureux sur terre et dans les cieux. »

41. Le traditeur a fait avec art toutes choses,
car il veut sembler un vrai petit saint.
Quand Gane en vint à ce point-là, Marsil montra
être touché là où ça le grattait,
et dit : « Que chacun ici s'en tienne à son texte ! »,
car il a compris ce que disait Gane ;
et puis il fit un beau discours sur Charlemagne,
fort magnanime, et sur la paix et sur l'Espagne.

42. Et puis il inventa une petite fable :
« En une silve, auprès de Saragosse,
d'après ce que jadis on m'a dit à Tolède,
où tous les nécromants tiennent concile,
se trouve un trou, qui est très étroit à l'entrée,
et puis déploie sous terre un vaste espace,
où sont au garde-à-vous devant six grands piliers
certains gentils génies vêtus d'habits variés.

43. De ces piliers, dit-on, l'un paraît fait en or,
l'autre d'argent, puis de cuivre, et de fer ;
un autre est fait d'étain, tout pur et sans mélange,
et le dernier, sauf erreur, est de plomb.
Je n'ai pas cru pendant longtemps à ces piliers,
vu que le vrai, la raison me le dicte ;
j'y ai donc envoyé beaucoup de gens jadis :
quand ils sont revenus, voici ce qu'ils m'ont dit :

44. « Ces piliers sont placés afin représenter
les six fois[22], et d'or est le premier ;
les autres sont après, de degré en degré,
selon leur prix, plus ou moins appréciés :
se trouvent en ce lieu les signes du destin

[21] Le mot désigne chez Dante les diables de la cinquième bolge ; Pulci l'emploie pour désigner le démon.

[22] Ce serait, selon certains commentateurs, la chaldaïque, l'égyptienne, l'antique, l'hébraïque, la chrétienne et la musulmane.

dont chaque âme devra être marquée[23],
et elle va choisir en cet endroit sa foi
avant que dans un corps elle ne se déploie.

45. Et les génies qui en ce lieu montent la garde,
prient tour à tour les âmes au passage;
elles sont comme oiseaux dans les airs s'ébattant:
vont au pilier où le désir les pousse,
car simplettes encor, ne savent pas grand chose[24],
mais ne leur est nïé le libre arbitre;
le pilier qu'elle embrasse, il lui donne sa foi:
heureuse qui aura embrassé celui d'or.»

46. Je parle en parabole à l'us de qui comprend:
tu es, je sais, toujours le même Gane
à qui le blanc ne peut être vendu pour noir,
et qui n'échange pas datte pour figue[25].
Mais de toute façon renaît un grand amour
quand on revoit un vrai et cher ami;
je remercie celui qui vers moi t'a mandé,
je ne sais si c'est Charles ou du ciel un décret.

47. Et quand la conférence entre eux deux fut finie,
et fut partie la foule des païens,
comte Gane est allé avec un grand cortège
se rendre au beau château de Blanchardin.
Le lendemain matin, Marsile fit dresser
un banquet solennel dans le jardin
et Ganelon y vint et porta ce bliaud
qu'il lui avait donné, pour rehausser la fête.

48. Mais en dedans de son esprit le travaillait
une pensée amère, obscure et noire:
«Que ferai-je? Pourrais-je encor me repentir?
C'est un péché, puisque j'en suis conscient,
qui est d'autant plus grave; et déjà l'heure est proche.»

[23] Les vers 44, 5-6 ne sont pas des plus clairs: certains pensent que par «signes» il faut comprendre des caractères magiques.

[24] *L'âme simplette, qui ne sait rien…* (*Purg.* XVI, 88).

[25] *…je suis frère Albérique,*
je suis l'homme des fruits du jardin du mal,
qui reçoit dans ce lieu datte pour figue. (*Enf.* XXX, 118-119).
Le frère Albérique avait invité à un repas de réconciliation deux parents qui l'avaient offensé et au dessert il les fit assassiner par des spadassins en prononçant une phrase convenue: «Voici les fruits». La datte était beaucoup plus estimée que la figue.

Mais son âme a déjà bu le poison :
nul ne peut espérer avecques Dieu concorde,
qui a passé le seuil de sa miséricorde.

49. Ô salle du banquet, ô le lieu exécrable
où telle trahison fut perpétrée !
Il y a eu autant de mets, de fêtes et de jeux
qu'en réclamait le banquet triomphal,
et ce que je pourrais en dire serait peu ;
le traditeur cruel et homicide,
bien qu'il soit en son for intérieur tout troublé,
ce jour plus que jamais se montra enjoué.

50. Or Falseron avait rapporté à Marsile
ce que Gane avait fait durant la route,
et qu'il avait compris bien peu de ses propos,
si ce n'est qu'il avait eu l'impression
que Ganelon était des plus préoccupés
et ne montrait ce qu'il cachait en lui
et qu'il aurait voulu lui dire quelque chose,
mais qui dans son esprit était confus encore.

51. Blanchardin qui était à Ganelon très lié,
usa, afin lui extraire la dent,
de tous ses instruments et ensuite des serres
du tarabuse[26], et tout ça, vainement :
en sorte que Marsile en était très troublé,
car ne pouvait le comprendre aisément ;
mais il savait qu'il y avait ver dans le fruit
et ils ont décidé qu'il l'éprouverait, lui.

52. Après beaucoup d'amusements, ballets et rires,
chants, jeux, bouffonneries, comme d'usance,
de courses de chevaux, de cerfs et de guépards,
pour honorer le seigneur de Mayence,
Marsile a appelé certains des serviteurs
car il avait à danser autre danse,
et feignit que l'ennuie désormais le festin,
et ordonna que tous s'en aillent du jardin.

53. Quand furent restés seuls Marsile et Ganelon,
le roi se retourna, la joie au front,

[26] Tarabuse : le butor étoilé, *Botaurus stellaris*, un héron dont les serres n'ont rien de particulièrement remarquable, mais dont le bec est très fort. Selon Pulci, il se servait de ses griffes pour soigner les dents des molosses !

et dit: «Ambassadeur (il prend sa main),
tu connais le dicton: c'est bon et sain
certains jours, le matin, aller dans la montagne,
et puis le soir, aller à la fontaine.»
Il était déjà tard, au-delà de midi,
et vers une fontaine ils sont alors partis.

54. Ils s'assoient; Gane ayant regardé la fontaine
un peu, la loue, qu'elle lui plaît beaucoup,
parce que cet endroit était tout entouré
de pommiers, et les eaux claires et fraîches;
mais ces eaux ne pouvaient éteindre le grand feu
auquel son grand péché a pris naissance.
Puis commença Marsil, comme on fait entre amis,
à bavarder avecques Gan du temps jadis.

55. Il commença en remontant à Mahinet[27],
disant combien l'a aimé Gallérane
lorsqu'il est arrivé jeune encore à la cour,
si vif et sage et élégant et beau,
et comment tout de suite il avait vu qu'au cœur
de ces amants brûlait un Montgibel[28]
et que par courtoisie, souvent il s'était tu
sur ce qui lui avait en vérité déplu;

56. et qu'il considérait qu'il l'avait élevé
exactement comme son Zambouger,
un autre fils, mais lui, né de son propre sang,
qu'il le garda volontiers à sa cour,
et qu'il l'avait longtemps grandement honoré;
et qu'il lui avait fait mille plaisirs,
puis qu'il tourna vers lui la pointe de sa lance,
dès qu'il eut pris en main le sceptre de la France.

57. Et il parla encor des guerres du passé;
et des affronts que lui avait faits Charles;
avec exactitude, il les a rappelés,
disant: «Je parle avec toi en confiance»,
mais en usant de mots habilement choisis,
afin montrer qu'un ver le ronge au cœur

[27] Dans sa jeunesse, Charlemagne devenu orphelin avait été obligé de fuir Paris. Il s'était réfugié en Espagne sous le nom de Mahinet, à la cour de Galafron, père de Marsile. Il avait fini par épouser Gallérane, la sœur de ce dernier.
[28] Nom arabe de l'Etna.

en se remémorant le temps qui est passé,
et que Charles l'avait bien peu récompensé ;

58. et qu'il lui avait pris l'Espagne à trois reprises ;
et voulait même en couronner le comte ;
et rappelait à ce seigneur de Manigance,
non de Mayence, un à un ses outrages ;
et lui, afin de voir si Marsil se plaignait
pour de rire, il fixait les yeux sur l'eau,
et ce n'est lui qu'il regardait comme Narcisse,
mais c'étaient les actions et gestes de Marsile.

59. De son côté Marsile en voyant attentif
à cela Gane, a repris espérance
et en fonction du vent modifia la voilure
et changea vite et de chant et de danse
et démontra qu'il n'a perdu ses qualités,
qu'il lui restait beaucoup d'or et puissance,
et que si un beau jour Roland trouvait la mort,
cela démontrerait à Charles tous ses torts.

60. Tout cela le disait prudemment celui-ci,
afin voir si ce traître infâme et fourbe
accepterait guider vers le piège Roland,
car il se souciait peu du sort de Charles ;
mais lorsque Marsile eut joué de cet appeau,
point n'eut besoin d'exciter Gane plus,
ni de tirer la queue au point qu'elle se brise ;
et il leva son chef, plein de fraude et traîtrise.

61. C'est le dernier propos qui a été la clé
qui avec mille soins ouvrit le cœur
de Ganelon, tant doucement elle tourna[29] ;
soupira plusieurs fois le traditeur,
comme celui qui veut dire chose pénible ;
puis dit : «Ô sage, habile tentateur,
qui me contraint à dévoiler mes traquenards,
nous serons, je le vois, en un sac deux renards.

62. Tu veux que Roland meure. Hé bien, que cela soit ;
et Olivier ; et tu sais qu'à la cour
il souffleta ma joue et m'a fait un affront,

[29] *Je suis celui qui tiens l'une et l'autre des clés du cœur de Frédéric, et qui les a tournées, si doucement…* (*Enf.* XIII, 58-60).

qui est toujours inscrit sur mon visage
et dans mon cœur; et en chemin, Falseron crût
me posséder; et Blanchardin ici
a repris la chanson et dedans son palais
me conduisit pour me tenter tout à son aise;

63. et Falseron en France a fait mille baisers
au paladin Roland et les affronts
faits à son Ferrahou, il les a pardonnés,
du fond du cœur ou bien du bout des lèvres,
je ne le sais; j'ai relevé toutes vos ruses;
et qu'il a essayé plus d'une fois
de voir s'il te pouvait conduire ici Roland:
et pour cela allait de baisers le couvrant.

64. Mais comme il est fourmi vieillie dans le sorbier,
que ne peut débusquer hache ou marteau[30],
tu pourrais bien en vain attendre le corbeau[31],
qui est, tu sais, oiseau très malicieux,
et qui a envers toi l'âme si prévenue
qu'à Saragosse, il ne se rendra pas,
car il pense qu'il fut de l'Espagne spolié,
où il avait bien cru qu'il serait couronné.

65. Mais si je l'amenais vers toi à Roncevaux?
De toi ne veux de l'argent comme Jude;
mais ces machinations, il faut bien y penser,
les calculer, non une fois mais cent:
car tout ceci est lourd fardeau à mes épaules.
Et je ne veux que de traîtrise on parle,
car d'Olivier je porte au visage le signe
et la colère rend toute chose licite.»

66. Quand Marsile comprit que suivrait Ganelon
les fumées du gibier à bonne allure,
il crut venu le temps de hisser l'artimon
et relever le sien timon latin[32]
et va chercher ses Blanchardin et Falseron
par une porte occulte du jardin,
et puis revient là où le comte plein de haine,
Ganelon, l'attendait auprès de la fontaine;

[30] Pour plus de renseignements sur les fourmis qui habitent dans les sorbiers, voir XVI, 54, 8.
[31] Le fameux corbeau qu'envoya Noé à la fin du déluge et qui ne revint jamais.
[32] Le timon latin est composé de deux rames qui assurent la direction du navire.

67. et leur a répété ce qu'il lui avait dit,
car il n'avait pour eux rien de secret,
et comment il lui a ouvert cœur et poitrine ;
et chacun d'eux en a eu du plaisir.
Ô chien de traditeur, malfaisante canaille,
qui ne craint plus ni Dieu ni ses décrets !
et il a dit : « À toi, j'en ai fait tant déjà,
que celle-là, ô Christ, tu la pardonneras.

68. Mon âme, le logis où il faudra qu'elle aille,
déjà, je crois, le billet en est pris,
et l'arrêt ne peut plus être modifié.
M'a offensé tant de fois Olivier,
que peu m'importerait de vivre ou de mourir,
si je pouvais lui rendre dent pour dent ;
si je n'emporte pas avec moi cette injure,
je m'en irai content au sein du monde obscur. »

69. Gane était traditeur jusqu'au fond de son être,
prédestiné plus que Jude Iscariote,
mais nul ne peut nuire à quelqu'un sans avoir peur
de sa vengeance, et note bien ces mots,
car dans le désespoir on trouve l'assurance
et on se dit : « Si ce dessein échoue
à la fin, car parfois la Fortune s'embrouille,
peu importe ! Moi mort, morte une mouche en Pouilles. »

70. Voici la trahison que Gan a projetée :
qu'à Roncevaux devra venir Roland
pour recevoir un don qui à lui sera fait,
puis transformé en tribut éternel ;
que Charlemagne à Pied-de-Port devra l'attendre,
et se fera la paix à cet endroit,
où Marsile a désir de se rendre en personne
s'agenouiller au pied de sa sainte Couronne ;

71. et qu'il voulait enfin lui embrasser les pieds,
faire avec lui vraie et sincère paix,
et que s'il revoyait son Mahinet, dirait
ainsi que Siméon : « Comme il te plaît,
mon âme désormais, Seigneur, peut s'en aller[33] » ;
et tous propos qui paraîtront habiles,
bien calculés, examinés de part en part,

[33] Déjà cité en III, 80, 3-4, mais en latin.

avec mille industries et infiniment d'art.

72. Roland ira à Roncevaux, comme j'ai dit,
afin raccompagner le roi Marsile,
pour que semble oubliée toute vieille rancune
et recevoir le tribut qui sera
l'amer dessert du bon frère Albérique[34].
Au moment même où Gane disait çà,
s'est écroulé le siège où Marsile est assis
et le motif n'en fut ni compris ni saisi.

73. Mais ce que veut le ciel, ce n'est pas un miracle[35].
Puis sont venus grands prodiges et signes:
que se troubla d'un coup dans les airs le soleil,
que des nuées, déjà grosses de pluies,
se mirent à tonner comme elles font toujours
quand Jupiter est plus enragé d'ire;
la tempête et le vent, la grêle et l'ouragan
viennent d'un coup: oh! Dieu, quels grands événements!

74. Et alors que ceux-ci étaient épouvantés,
vint à tomber une foudre auprès d'eux,
et celle-ci frappa un laurier à sa cime
et le brûla et fendit jusqu'à terre.
Ô Apollon, ces beaux crins d'or, comment as-tu
pu accepter que la foudre les frappe?
Ainsi ce laurier, ses privilèges perd,
qui en toute saison toujours paraissait vert[36].

75. Marsile dit: «Ô Macomet, qu'est-ce que c'est?
Ça ne peut pas être privé de sens.
Ô Blanchardin, la vérité, je te la dis:
ceci pour notre règne est mauvais signe.»
C'est alors que survint un séisme violent [37]
qui secoua l'un et l'autre hémisphère.
De Falseron se trouble en entier le visage;
de même à Blanchardin n'a pas plu ce présage;

[34] Pour le sympathique frère Albérique, deux fois cité, voir 46, 4.
[35] La phrase, qu'Ageno trouve, à juste titre, «sibylline», peut vouloir dire que le ciel ne fait pas un miracle, mais délivre un avertissement.
[36] La science du temps voulait que le laurier ne soit jamais frappé par la foudre.
[37] *Jamais il n'y a eu séisme aussi violent...* (*Enf.* XXXI, 106). La trahison de Ganelon déclenche les même prodiges que la mort du Christ.

76. mais la terreur a fait qu'aucun ne remuât.
À ce moment voici qu'est apparu
dessus eux un éclair, que l'on eut dit du feu;
et ils virent les eaux qui débordaient
et s'écoulaient de la fontaine et semblaient rouges
et ce qu'elles touchaient, tout prenait feu,
si bien qu'aux alentours s'est enflammée l'ivraie,
parce que l'eau bouillait et paraissait de sang.

77. Il y avait sur la fontaine un caroubier,
(l'arbre, dit-on, où se pendit Judas[38])
c'est ça qui plus que tout rendit Gane perplexe,
qu'il exsudait et transpirait du sang;
puis d'un coup ont séché ses rameaux et son tronc,
si que sa feuille, il la perd et la mue;
et sur la tête à Gane un caroube est tombé,
ce qui a fait son crin en entier se dresser.

78. Les animaux qui dans l'enclos sont enfermés
ont commencé tous à hurler entre eux;
puis se sont affrontés museau contre museau;
et ils ont commencé à se cosser.
Et ainsi sont restés roi Marsile et les autres
longtemps troublés à regarder ces choses
et aucun ne savait ce qu'il convient qu'ils fassent
tant la rage du ciel, semble-t-il, les menace.

79. Mais bien que dans l'enclos ces sinistres prodiges
soient apparus, dehors nul ne les vit
dans la ville, ni non plus les barons au conseil:
cela confond Marsile plus que tout.
Et quand se sont évanouis ces phénomènes,
les laissant tous égarés et sans voix,
Blanchardinet se mit à les réconforter
et ces faits, à son mode, à les interpréter;

80. et il montra avec son art et son savoir
que ces faits qui semblaient si inquiétants
prédisaient l'incendie et la fin des chrétiens
et le sang que ceux-ci allaient répandre.
Mais Ganelon donnait autre interprétation
et savait bien qu'il pensait de travers
et toute cette nuit jusque au lever du jour
beaucoup d'idées ont fait de son esprit le tour,

[38] Selon les Évangiles apocryphes.

81. et avec ses penchants se battait sa raison;
mais l'emporta sa nature maudite.
Le lendemain matin, le grand roi Marsilion
à ces savants qui étaient à Tolède,
en homme qui était en grande confusion,
a ordonné venir à lui en hâte;
car en Blanchard ne se fie plus pour cette chose,
vu que ne s'accordait le texte avec sa glose.

82. À Saragosse sont arrivés tous ces gens,
pour disputer dessus cette matière,
des mages, des voyants, beaucoup de nécromants,
et des devins, des sorciers qui étaient
en grand nombre en ces temps, fameux et excellents.
Leur fit Marsile un récit exhaustif
et il leur ordonna de lui dire à lui-même
toute la vérité, comme à Nabouc, Daniel[39].

83. Ensemble se sont donc réunis les devins
et ils ont dit, après de grands débats,
qu'on pouvait comme hostile à Charles et aux preux
interpréter le sang (et tout le reste),
aussi bien que contraire à Marsile et aux siens;
sur certains faits particuliers ensuite
il y eut parmi eux diverses opinions;
pourtant ils eurent tous la même conclusion:

84. la foudre qui avait frappé le laurïer
pouvait s'interpréter facilement,
car on en couronnait ou poète ou César,
et non pas le vulgaire, anciennement;
c'est pourquoi un empire allait être abattu.
Puis dit un vieux parmi les plus savants
qu'était si singulier le cas du caroubier
qu'il le laissait à Ganelon interpréter.

85. Ce discours a plongé Gane dans la terreur
plus que ne fit en lui-même le fait:
mais je ne sais si le devin n'a dit cela
fortuitement, comme il advient souvent,
ou s'il savait que Gane était un traditeur.
Gane lui dit: «C'est dans ton intérêt

[39] Nabuchodonosor demande à Daniel de lui expliquer son rêve sans lui rien cacher, dans Daniel, 2-4.

qu'il te faut toute chose à Marsile expliquer,
qu'il faudrait autrement la langue t'arracher. »

86. Le roi Marsil réprimanda le nécromant,
et à la fin donna congé à tous ;
et ils ont décidé tous deux de mettre en œuvre
leur traquenard en toute diligence,
et que soient mis les africains sur pied de guerre
et déployée leur immense puissance.
Et chacun de ces gens avant tout s'employa
à ce que le Danois d'Espagne s'éloignât.

87. Cependant Ganelon à Charles écrivit
comment il a accommodé la paix,
qu'il était entendu que Roland se rendrait
à Roncevaux avec ses escadrons,
et parla du tribut et de chacun des points
et répéta toute sa chansonnette,
et qu'il devait venir à Pied-de-Port bien vite
où il semblait décent qu'il attende Marsile.

88. Et il lui dit : « Le roi Marsil t'envoie un don
qui serait agréé au ciel par Zeus :
une riche couronne, un tortil décoré
d'un beau rubis comme on n'en vit jamais,
et qui pendant la nuit reluit de tous côtés,
même par nuit très sombre et quand il pleut ;
et pour ta Gallérane, en plus de tout ceci
un très riche collier formé de pierreries ;

89. et lui envoie un voile entièrement brodé
d'or et de soie, et qui blanchit au feu,
et qu'on nomme pour ça tissu de salamandre
(d'où vient l'erreur de certains écrivains[40]) ;
une dent d'éléphant d'immense dimension,
et d'un dragon la corne et une griffe ;
deux sauvages lïons vraiment démesurés,
qu'en les voyant chacun est de peur accablé ;

90. et pour ton parc encor moult lestes léopards,
qui rejoignent leurs proies en peu de sauts,

[40] Certains pensaient que ces tissus incombustibles étaient faits en peau de salamandre, animal fabuleux qui vivait dans le feu (voir ce que Pulci en dit dans le Bestiaire, au chant XIV, 45, 7-8). En fait il s'agit de toile d'amiante.

des tigres, des guenons et des bisons gaillards,
crocodiles, girafes et panthères;
et il t'envoie beaucoup de stambecques[41] et dards,
des carquois et des arcs de toute sorte,
ceintures et burnous, beaucoup de cordouans[42],
faucons, gerfauts et hobereaux, et dobermans.

91. Et lorsque les chameaux eurent été chargés
de grands trésors et de choses variées
avec, pour compléter, magots et babouins,
Marsile y ajouta un dromadaire
lequel va t'apporter joyaux en si grand nombre
que n'avait pas Darius si grand trésor,
et si je le disais, je ne serais pas cru:
et cela, ce sera à jamais ton tribut.

92. Et il t'envoie encor deux esprits, des follets,
Flor et Farès, et tu leur parleras
dans le miroir où on les a contraints d'aller,
et Flor dira beaucoup de choses vraies;
et cent chevaux de robe blanche, et cents genêts
avec à tous en or selles et brides
pour ton Roland, et quantité de chargements
de draps, d'objets syriens et des équipements[43];

93. pour le comte Olivier, une superbe robe
qui est toute brodée de pierreries:
c'est dix mille séraffs[44] qu'elle vaut, plus peut-être.
Et lorsqu'on sut que la paix était faite
dans Saragosse on fit des feux et festoiements
et tous les grands seigneurs de la Grenade
sont venus à la cour pour honorer Marsile:
«Vive la paix!» et «Vive Charles!», criaient-ils.

94. C'est la grâce du ciel qui m'a, je crois, gardé
pour tant de joie, avant que je ne meure;
et je crois que le lieu où l'on a décidé
de se rencontrer, Saint-Jean Pied-de-Port,
est vraiment un endroit qui est fait pour cela.

[41] Le mot désigne certainement une arme, mais on ne sait trop laquelle... Une arme de jet, un arc selon Ageno. Le mot réapparaît en XXVI, 48, 7.
[42] Les objets en cuir de Cordoue étaient particulièrement appréciés.
[43] L'artisanat syrien, arcs, étoffes, cuirs... était célèbre.
[44] Une monnaie syrienne.

Mais j'y arriverai, je crois, bien vite ;
en attendant donne à ta cour tout son éclat,
et puis tu écriras qu'il revienne au Danois. »

95. Le messager donna cette missive à Charles,
et on ne le vit jamais plus joyeux,
et il la fit passer à tous dans son conseil,
et appela Gane sage et savant.
Mais Naimes ne s'en est nullement réjoui ;
et tous jugeaient au plus profond d'eux-mêmes
que Ganelon jetait l'épervier bien en rond
cette fois-ci et qu'il avait touché le fond.

96. Et comme était Roland parti pour la Gascogne
et ne voulait retourner à Paris,
et avait avec lui le seigneur de Bourgogne[45],
Charles lui écrivit qu'il lui fallait
vite se rendre à Roncevaux, où il devrait
attendre roi Marsile et le tribut,
et qu'il lui convenait déposer toute haine,
car ne lui manquerait ni l'état ni le règne.

97. Et il lui envoya la lettre qu'a écrite
Gane, et jura sur sa propre couronne,
puisque sont terminés ces horribles combats
et qu'Anthée est partie pour Bambilone,
(bien qu'elle ait d'elle-même abandonné la France)
qu'il lui voulait retirer en personne
et Bambilone et la Persie et la Syrie
et tout cela, lui en donner la seigneurie :

98. vu que comme il était le vrai champion du Christ[46],
il voulait qu'il gardât son Saint-Sépulcre,
qu'il avait retiré aux ennemis du Christ[47] :
donc il fallait qu'il aille à Roncevaux,
et parce que s'était tant humilié le Christ,
qu'il s'humilie aussi devant Marsile
(vois s'il était aveugle demeuré !)
et qu'il doit avec lui comte Anselm emmener,

[45] Olivier.
[46] Comme chez Dante le Christ ne rime qu'avec lui-même.
[47] La conquête de Jérusalem par Roland fait en effet partie du cycle de ses exploits. Elle est racontée dans la *Spagna*. Voir une autre allusion en XXVII, 192.

99. ce même comte Anselm dont on a dit qu'il fit
à Roncevaux des choses admirables,
et que son âme heureuse en partit pour le ciel.
Roland leur mit la lettre dans les mains.
Olivier s'opposa à cette expédition ;
mais ensuite accepta suivre Roland,
car celui-ci était son beau-frère après tout,
et il l'avait longtemps accompagné partout.

100. Voilà donc que Roland s'en va à Roncevaux
pour obéir comme toujours à Charles.
Je ne sais si sera avec lui Raphaël[48] :
je crois que oui, qu'il ne doit le lâcher,
ou peut-être que non ; mais il viendra plutôt
pour le conduire au ciel avec les autres,
où l'on attend toute âme équitable et bénie,
afin d'y recevoir la gloire des martyrs.

101. L'empereur répondit à Ganc qu'il avait
préparé toute chose, et qu'aurait lieu
au jour qu'il a fixé le départ de Paris,
et il louait la sienne diligence.
Dès que le traditeur a entendu cela,
au roi Marsil il demanda congé,
et avant de partir prépara toute chose
pour qu'en temps opportun puisse fleurir la rose.

102. Ganelon estimait qu'était si valeureux
Roland, qu'il lui parut avoir besoin
de cent mille païens pour former l'avant-garde ;
dans la seconde ligne il a placé
deux cent mille soldats ; puis en arrière-garde,
autant que dans les deux premières lignes :
car si n'est en trois jours la bataille gagnée,
alors on devra tout de Roland redouter[49] ;

[48] Roland est un nouveau Tobie.

[49] Roland bénéficie de grâces spéciales qui lui ont été accordées par Dieu de manière à accroître son efficacité de défenseur de la foi (voir XVII, 128, 2). L'une d'entre elles consistait en ce que personne ne pourrait lui résister, s'il arrivait à tenir trois jours dans un combat. Cette idée, que Pulci semble avoir tiré de l'*Aspromonte*, joue un rôle important dans le déroulement du combat de Roncevaux aux chants suivants. C'est en particulier pour aider Roland à tenir trois jours que Maugis ira faire chercher Renaud au bout du monde par des démons, lesquels devront évidemment mettre moins de trois jours pour le ramener sur les lieux de la bataille; voir 170.

103. et il dit: «Entends bien ce que je vais te dire,
Marsil: fais attention à ce point-ci:
comme il fut enchanté il y a bien longtemps,
nul au bout de trois jours ne lui résiste,
et pour ses ennemis il n'a que peu d'estime;
et plusieurs fois Charlemagne m'a dit
qu'il a été charmé dans les champs d'Aspremont
au temps de l'Agolante et de son fils Almont[50],

104. et que c'est de ses mains que l'archange Michel
lui mit au côté l'épée Durandal
et fit de lui un chevalier fidèle à Dieu
qui puisse secourir la foi chrétienne:
bien que disent certains, plus bêtes que des oies,
que c'était saint George et la fée Morgane;
mais crois-moi, il y a dans tout cela du vrai,
car ça s'est confirmé à l'épreuve des faits.

105. Baron Roland est homme à n'avoir peur de Mars,
s'il arrivait avec son étendard,
et ce jour-là fera choses surnaturelles,
car l'âme d'un César en son cœur règne.
Et il nous faut aussi nous soucier d'Olivier
puisque je crois qu'il viendra avec lui;
et peut-être aura-t-il avec lui comte Anselm,
que meilleur chevalier ne s'est lacé le heaume.

106. C'est pour ça qu'il te faut six cent mille soldats,
des plus vaillants que peut fournir l'Espagne;
et que nul ne te donne un conseil différent:
Roland, c'est sûr, serait ton deshonneur.
Je crois bon recourir à certain expédient,
et ne crois pas que ce soit songe creux:
car celui qui voudra prendre ces gens d'un coup
comme mouches à miel, doit se servir de moût.

107. Tu vas donc envoyer quantité de chameaux
chargés de vin avec des victuailles,
vu que quand ils seront quelque peu échauffés
au premier assaut, ils l'emporteront,
et les premiers païens seront taillés en pièces;
et puis de lions, ils deviendront agneaux;

[50] Voir I, 13,1.

la seconde rangée sera vaincue encore ;
mais la troisième, non ; et tu vaincras alors.

108. Mais fais qu'à Roncevaux ils arrivent à temps,
avant qu'ils n'aient agrafé leurs cuirasses,
car ainsi de s'armer ils n'auront pas le temps,
Et leur coûtera cher leur gourmandise[51] :
parce que si cela, on le fait dans les temps,
désarmés ils seront de vrais milans[52] ;
si ce n'est que feront Roland et ses amis
choses dont les lecteurs ne croiront le récit. »

109. Puis Ganelon reprit : « Il me reste une chose :
mon fils Baudouin, je vous le recommande,
parce qu'il va venir avec l'armée chrétienne,
car il veut toujours être avec Roland. »
Marsil lui répondit : « Donne-lui mon bliaud,
et dis-lui bien que je le lui envoie ;
et je veux que toujours par amour il le tienne
et qu'avec celui-ci à Roncevaux il vienne. »

110. Lorsqu'eut été organisé le guet-apens
et amené la Bible et l'Alcoran
et qu'ils eurent tous deux proféré les serments,
de Saragosse est alors parti Gan.
Marsil veut lui donner de l'or et de l'argent,
mais Ganelon n'y a pas mis la main,
et il fit bonne action, la première et l'ultime,
parce qu'il ne veut pas du sang toucher la prime.

111. Et tellement a chevauché le traditeur
qu'en peu de jours il retrouva Paris ;
et comme il arrivait là où est l'empereur,
Charles l'a embrassé, et il pleurait
presque de l'affection qui remplissait son cœur ;
puis Gan les embrassa les uns, les autres :
il semblait avoir fait quelque sainte actïon,
et toute cette cour est en ébullition.

112. Tu peux penser, lecteur, si le traître prépare
ses tours de magicien et ses mensonges,

[51] Litt. : « ils paieront cher les dattes et raisins secs » (qu'ils auront pu manger).
[52] Le milan, en toscan ancien, jouait, Dieu sait pourquoi, le rôle du héron maladroit et dégingandé.

et si tous ses serpents, mandragores et fioles,
poudres, cornets et charlataneries,
il les montre, et défait tous ses petits paquets ;
et puis voilà de la thériaque le flacon,
mais il ne montre pas, car il les a cachés,
sciemment, arsenic, phosphore et aconit.

113. Et puis il bavardait avecques Gallérane,
et lui disait comment la reine Blande[53]
attendait qu'elle vienne un jour à Saragosse,
et pour cela ne lui envoie grand chose.
Et puis à tout moment il pressait Charlemagne
de se préoccuper de son honneur,
et qu'il veuille emmener sa cour si éminente ;
et il en revenait tout le temps à Roland.

114. Charles se dépêchait qu'on l'eût cru suffoquer ;
ne dit comme à Judas : « *Ad quid venisti*[54] ? »
car Ganelon lui a porté les Évangiles,
écrits de la main des Évangélistes,
et il ne pensait pas à tant de fiel amer,
tant qu'on ne lui eut dit : « *Dirupisti*[55] :
baron Roland est mort et toute son armée,
et ta France la belle est désormais brisée ».

115. Moi, j'avais bien pensé abréger cette histoire,
mais j'ignorais que le comte Renaud
trouverait le moyen d'aller à Roncevaux ;
puis un ange du ciel m'a fait connaître
Arnaud, qui me paraît être un auteur crédible[56],
et dit : « Attends, Louis, tu dois te calmer,
car peut-être Renaud arrivera à temps » ;
et je dirai ce qu'il écrit exactement.

116. Et je sais qu'il me faut conserver la voie droite,
afin ne pas y mêler le mensonge,
car n'est pas cette histoire, histoire de fiction ;

[53] La femme du roi Marsile.
[54] Voir XXIV, 166, 7.
[55] « Tu as tout ruiné »... Le mot a une consonance biblique, et se trouve notamment dans les psaumes.
[56] L'auteur indique plaisamment que son ange gardien, « Ange » Politien, avec lequel il était très lié, lui a fait connaître une autre source, Arnaud. Il est difficile de savoir si Pulci visait un auteur précis sous ce nom. Certains ont avancé le nom d'Arnaud Daniel, poète provençal très admiré de Dante (*Purg*, XXVI, 117). Mais l'épisode semble avoir été imaginé entièrement par Pulci.

car si d'un pas je quitte le chemin,
voilà qu'on grogne et me reprend, et qu'on grommelle :
chacun après se révèle être fou ;
si bien que j'ai choisi tout seul mener ma vie,
car de ces fous la foule est vraiment infinie.

117. Autrefois mon Gymnase et mon Académie[57]
je les ai faits volontiers dans mes bois,
et l'on peut bien y voir et l'Afrique et l'Asie :
la nymphe y vient avecques ses corbeilles
en m'apportant la colocase et le narcisse ;
je fuis ainsi mille ennuis de la ville ;
car plus ne veux me rendre à vos aréopages,
vous qui de critiquer avez toujours la rage.

118. Lorsque Maugis a vu que le grand Charlemagne,
docile à son désir, comme un taureau
se laissait par le nez mener par Ganelon,
il a quitté Paris en grande rage ;
et fit à Montauban ses tours habituels
pour savoir où, en quel pays ou règne,
pouvaient bien se trouver Renaud et ses cousins,
car depuis bien longtemps d'eux ne savait plus rien.

119. Il existe un esprit appelé Astaroth,
très avisé, terrible et très féroce ;
qui se tient tout en bas des pentes infernales :
ce n'est pas un follet, lui est plus noir[58].
Maugis a évoqué celui-ci une nuit,
et dit : « Dis-moi ce que devient Renaud ;
et puis je te dirai ce qu'il faut que tu fasses.
Mais ne regarde pas avec si dure face.

120. Si tu le fais, je te promets que plus jamais
je ne t'évoque ou t'appelle de force,
et que je brûlerai à ma mort un mien livre
qui t'oblige à venir où que tu sois,
tant qu'après plus jamais tu n'y seras contraint. »
Sur quoi l'esprit fait un peu le bravache
et s'efforce de voir en jouant les terreurs,
s'il pouvait à son maître inspirer quelque peur ;

[57] « *Autrefois mon Parnasse et mon Académie* » (Pétrarque, *Tr. d. morte*, 18).
[58] « *Follet* » : voir str. 160-161. « *Plus noir* » : est-ce un écho de l'*Enf.* VI, 85 ?

121. mais quand il vit Maugis à ce point énervé
qu'il voulait exhiber l'anneau magique,
et qu'en quelque tombeau il allait l'expédier,
sans hésiter, il a cessé son jeu
et il a dit: «Tu n'as encor rien ordonné.»
Et Maugis répondit: «En quel endroit
peuvent bien se trouver Renaud et Richardet,
dis-le moi donc, et tout ce qu'ils ont fait.»

122. «Renaud est allé voir les Grandes Pyramides
d'Égypte, a répondu à celui-ci
notre démon, et si tu veux que je t'apprenne
tous leurs hauts faits, j'aurai tant à te dire
que, je le sais, tu ne pourras dormir.»
Maugis a répondu: «Des plus fameux,
je veux la relation, et ne te fais souci;
mais parle-moi plus fort, que le sommeil me fuit.»

123. «Renaud était accompagné de Foulichat,
dit Astaroth, et je te l'ai déjà
raconté quand jadis nous en avons parlé.
son Guichardet, Allard et Richardet
ont voulu visiter toutes les régions grecques,
et puis passer le détroit d'Hellespont
pour ce qu'ils connaissaient d'antique renommée
le haut mont que l'on a Olympe dénommé.

124. Après avoir trois jours durant ascensionné,
vu qu'à grimper, on sue et on halète,
comme ils s'étaient en haut une nuit endormis,
une embolie a tué Foulichat;
je crois qu'ils étaient tous tellement fatigués,
que de l'essoufflement vint l'oppression,
si que le sang au cœur fut poussé par les veines,
et que de l'entreprise il tira grande peine.

125. Renaud l'ensevelit en faisant comme il put,
et décida voir malgré tout la cime:
il vit que se tenaient sous elle les nuages;
tracées dessus le sable, il lut des lettres
qui bien longtemps avant avaient été écrites,
car ni vent ni pluie n'ébranlent la cime[59].

[59] «*À mes yeux apparaissent la puissance des Dieux et leurs paisibles demeures que n'ébranlent pas les vents, que les nuages ne battent pas de pluies.*» Lucrèce, *De natura rerum*, III, 18-22.

Après trouva sur la montagne, à la descente,
près d'une source, une chimère extravagante.

126. La tua, et ce fut une chose étonnante
(car nul jamais n'y avait échappé),
que ses yeux un instant ait pu fixer ce monstre,
sans que de son regard il l'ai tué.
Ensuite vers Le Caire il a tourné la bride,
puis vers Damas; parvenu à Jaffa,
il a voulu se rendre à la tombe du Christ.
(en fait se refusa le diable à dire «Christ»[60],

127. mais il dit: «le tombeau qui est au Mont Calvaire.»)
Après chacun laissa là son cheval
et ils ont pris qui un chameau, qui dromadaire,
et ont voulu voir le Mont Sinaï;
et parce que le vent est devenu contraire,
ils ont été tous en très grand péril
de se trouver noyés dans l'arèneuse mer[61],
qu'avec difficulté à grand peine passèrent.

128. Escaladé le Sinaï, puis descendu
de ce côté où le grand fleuve coule[62],
ils ont voulu encor voir de nombreux pays,
et où était du roi Nemroth la tour.
Puis revenus, ayant repris leurs destriers,
d'abord montés en haut du beau Tabor,
ils allèrent dans l'Inde auprès du Prêtre Jean
et là se sont battus beaucoup d'années durant,

129. aussi longtemps qu'y demeura un seul seigneur
qui ne voulut se faire baptiser
ou accepter la religion de saint Thomas.
Mais ne voulant plus longtemps y rester,
Renaud est reparti en direction de l'ouest;
du grand Atlas il voulut triompher
sans que lui fit souci la fatigue ou le gel,
pour lui peut-être ôter des épaules le ciel.

130. Puis les bornes va voir que Hercule posa
afin que soient les marins avertis
qu'il ne fallait aller plus loin et il a vu

[60] Même système de rimes que plus haut..
[61] Ils rencontrent un simoun en traversant le désert du Néguev.
[62] L'Euphrate auprès duquel était censée se dresser la tour de Babel.

dans tous ces ports des quantités de choses,
et plus il s'agissait de choses étonnantes,
plus il semblait que cela l'aiguillonne ;
et c'est dessus tout homme, Ulysse qu'il loua,
qui seulement pour voir dans l'autre monde alla[63].

131. Après finalement retourna en Égypte,
et baptisa là-bas plusieurs provinces.
Je pense qu'il avait en son cœur décidé
de ne plus retourner en Chrétienté.
Et je sais qu'il vous a diverses fois écrit,
mais ne sont pas ces lettres arrivées,
car si à ses côtés il avait eu Roland,
aurait un hémisphère à son commandement. »

132. Maugis a écouté très attentivement
plus de trois heures que parla le démon,
et dit : « N'en dis pas plus, car je vais m'endormir.
Je t'appelais pour une seule chose,
que tu ailles trouver rapidement Renaud,
et qu'avec Richardet tu le ramènes
à Roncevaux, à l'endroit où l'attend Roland ;
et je te les confie, je sais que tu m'entends. »

133. Dit Astaroth : « Ils n'auront pas confiance en moi. »
Maugis lui répondit : « Entre en Bayard :
Renaud et Richardet monteront dessus lui.
Peu importe Guichard, non plus qu'Alard :
ils n'ont qu'à retourner à Montauban tous deux.
Pourtant fais attention à cet égard :
que ne soit le chemin trop pénible à Renaud
et qu'en trois jours au plus il soit à Roncevaux.

134. Mais tu dois m'expliquer encore une autre chose,
car une idée me trouble énormément
et ne peut mon esprit à lui seul l'éclairer :
comme tu sais, Charles n'est plus en France :
de ce voyage-là, que va-t-il bien s'ensuivre ?
Sera Roland trahi à Roncevaux ?
Et ce traître de Gan, qu'a-t-il pu mettre en train
à Saragosse avec le grand roi des païens ?

[63] Évidente la référence au chant XXVI, 90-142, de l'Enfer.

135. Dit Astaroth: «Prévoir cela, pour moi, c'est dur,
même si j'y pensais toute la nuit,
et cette prédiction ne serait des plus sûres,
car les routes du ciel nous sont coupées:
grâce à l'astrologie, nous voyons le futur,
comme chez vous beaucoup de vos savants[64];
sur bêtes et humains nous aurions pu régner,
si l'on ne nous avaient les ailes tout rognées.

136. De l'Ancien Testament je pourrais te parler,
de ce qui s'est passé anciennement;
mais tout n'arrive pas jusques à nos oreilles,
car il n'y a qu'un Prime Omnipotent,
où en un seul miroir, toujours toutes les choses,
futur comme passé, sont au présent:
est seul à tout savoir Qui tout au monde fit,
en sorte que ne sait toute chose son Fils.

137. Aussi je ne peux dire, à moins d'y réfléchir,
ce qui va arriver à Charlemagne.
Sache qu'autour de nous l'air est rempli d'esprits
chacun avec l'astrolabe à la main;
et tout bien calculé, et revu l'almanach,
vous menace le Ciel d'un sort fatal,
et massacres et guerre et sang et trahison
vu que Mars se trouve à l'angle du Scorpion;

138. et pour que tu comprennes mieux, en ascendance,
se trouve en conjonction avec Saturne[65],
et sa révolution est encor plus puissante
qu'elle ne fut lors des guerres de Turne[66].

[64] Les démons ne voient pas le futur en tant que démons, mais comme les savants humains, par la science astrologique. Pulci s'écarte donc quelque peu (volontairement?) de la conception de Dante:

Nous voyons comme ceux qui ont la vue mauvaise,
dit-il, les choses qui nous sont lointaines,
dans la mesure où Dieu encore nous éclaire.
Mais quand elles s'avoisinent ou sont présentes,
notre intellect est vain. (*Enf.* X, 100-105).

[65] Cette conjonction de Jupiter et de Saturne dans le Scorpion était fort connue des mathématiciens arabes et occidentaux. Elle devait se produire le 23 novembre 1484. Le cercle néo-platonicien, Ficin, Landino, Bonincontri... était persuadé qu'elle apporterait de grands et bénéfiques changements dans l'histoire de l'humanité, mais après des catastrophes apocalyptiques. Voir sur ce sujet: A. Chastel, *Fables, formes, figures.* I. 6. *L'Antéchrist à la Renaissance.* p.170-171. Comment ne pas noter que L. Pulci mourra à Padoue en octobre 1484?

[66] Les guerres entre Énée et Turnus qui permirent au premier de s'installer en Italie.

Ceci donne à prévoir grandes tueries de gens,
faits plus affreux qu'il n'y en eut jamais,
et changements d'états et de règnes insignes,
qu'à l'ordinaire n'ont jamais menti ces signes.

139. Je ne sais si tu as ces jours-ci bien noté
ces comètes qui nous sont apparues,
qui ont pour nom Véru et Dominus Ascone,
qui font prévoir trahisons et combats
et la guerre et la mort de princes et de grands;
elles non plus ne se trompent jamais:
si qu'à ce que je vois et que je subodore
est imminent ce que je dis, et pire encore.

140. Ce qu'a pu Ganelon traiter avec Marsile
je ne le sais, car je ne m'en souciais:
je crois qu'il est ainsi qu'il a toujours été:
aussi décharge-moi de ce labeur;
et je sais que pour lui un siège est préparé,
et si j'ai bien examiné sa vie,
ses fautes pleurera pendant l'éternité
bientôt dans les enfers la sienne âme éhontée.»

141. Baron Maugis lui répondit: «Tu as tenu
divers propos qui m'ont beaucoup troublé:
à savoir que le Fils en fait ne saurait tout.
Ce que tu dis, reste pour moi obscur.»
Dit Astaroth[67]: «C'est que tu n'as bien lu la Bible,
et tu parais ne la fréquenter guère:
car questionné sur le grand Jour, a dit le Fils
que le savait le Père, et nul autre que Lui[68].

142. Ores fais attention, cher Maugis, si tu veux
que je t'expose aussi ma conception,
et ensuite demande à tes théologiens:
vous dites: «en une essence trois personnes»,
ou bien: «une substance», et nous disons ceci:
«un acte pur, qui ne comporte aucun mélange[69]»;

[67] Astaroth prononce dans le chant XXV deux dissertations théologiques: la première s'adresse à Astolphe (strophes 141-161); la seconde s'adresse à Renaud (strophes 232-244).

[68] Il s'agit du jour du Jugement dernier. Voir Matthieu 24, 36.

[69] «*Acte pur*»: ce qui est "en acte" s'oppose à ce qui est "en puissance". Astaroth répète plus ou moins clairement la leçon d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin, qu'il a pu recevoir à travers Dante, *Par.* XIX, 33 notamment.

car c'est ainsi que doit avec nécessité
se révéler celui que vous tous adorez:

143. un moteur d'où provient tout autre mouvement,
un ordre sur lequel s'appuie tout ordre[70],
une cause qui est première à toute cause,
un pouvoir duquel tout pouvoir procède,
un foyer dans lequel s'avive tout éclat,
un principe duquel vient tout principe,
un savoir dans lequel tout savoir est donné,
et un bien par lequel chaque bien est causé.

144. Voici ce qu'est ce Père et ce Monarque antique
qui a tout fait et qui peut tout savoir;
et l'on ne peut changer l'ordre que je décris,
car tu verrais s'effondrer terre et ciel.
N'étant plus son ami, comme j'étais jadis,
je ne peux plus voir dedans ce miroir[71]
où vos difficultés sont peut-être apparues,
bien que, moi, le futur, je ne l'aie jamais su.

145. Et certes Lucifer, s'il l'avait pu connaître,
n'aurait pas eu si grande présomption,
et ne serait tombé au centre de la terre
d'avoir voulu siéger dans l'Aquilon[72];
mais il n'avait pas su toutes choses prévoir,
d'où s'ensuivit la nôtre damnation;
et comme il a été le premier à pécher,
il a en Judaïe le premier culbuté[73].

146. Et nous n'aurions tenté vainement tant de gens,
qui tous au ciel ont la félicité,
si ce n'est que nous tous, ainsi que je l'ai dit,
sur les yeux de l'esprit, avons un voile;
et le grand Saint des Saints, ne l'aurait pas Satan,
comme vous l'appelez dans l'Evangile,
tenté et puis après porté sur le pinacle,
s'il avait su avant qu'il était vrai miracle.

[70] *L'ordre et l'essence ont été con-créés avec les substances.* (*Par.* XIX, 31-32).
[71] L'Esprit de Dieu.
[72] L'Aquilon, c'est le nord, où se dresse la montagne de l'assemblée des dieux: voir Isaïe, 4, 12-15.
[73] Voir pour la Judaïe, XI, 74, 6.

147. Et comme Celui-ci fait tout parfaitement
et qu'il a tout pensé et décidé
et que ce qu'il a fait lui est toujours présent
car il l'a décidé avec justice,
note que ce Seigneur jamais ne se repent;
et si l'on dit qu'il a changé d'avis,
moi, je dis que l'on prend ici le faux pour vrai,
car tout était déjà prévu dans le passé.»

148. «Dis-moi, lui répondit Maugis, ceci encore,
car tu parais un ange intelligent:
si ce premier Moteur que tout le monde adore,
connaissait votre perte en dedans lui,
et voyait clairement le moment et le lieu,
serait alors injuste son décret,
et en ce cas n'existerait sa charité,
parce qu'il vous aurait créés et condamnés,

149. prédestinés à être imparfaits et pécheurs;
et tu me dis qu'Il est juste et très bon,
bien que vous ne puissiez en rien vous racheter:
et Dieu paraît avoir favorisé
les anges qui là-haut sont restés, discernant
la vérité du faux et du mauvais,
et si la fin était maudite ou salutaire,
et qui n'ont pas suivi comme vous Lucifer.»

150. S'est agité comme un démon notre Astaroth;
il dit: «Il n'a pas plus aimé Michel
qu'il n'aima Lucifer, ce juste Sabaoth,
et n'a créé Caïn pire qu'Abel.
Si l'un a plus d'orgueil ensuite que Nemroth,
si l'autre en tout s'oppose à Gabriel,
et ne se repent pas et ne crie «Hosanna»,
leur libre arbitre est bien ce qui les condamna:

151. c'est bien cela ce qui nous a tous condamnés.
Et pendant très longtemps dans sa clémence
il nous a supportés pour ne pas nous punir,
tant qu'existait espoir de pénitence;
et nous ne pouvons plus revenir en sa grâce,
car fut émise une juste sentence;
ne nous en a ôté sa prescience le temps,
car qui fait bien reçoit toujours la grâce à temps.

152. Juste est le Père et son doux Fils, juste le Verbe[74],
et sa justice était pleine d'amour
et fut péché d'ingrats non moins que de superbes
notre péché et notre trahison ;
et n'en eut repentir notre âme corrompue ;
car ce qui naît de votre volonté,
en sachant que l'on faute, et de son propre fait,
sans qu'aucun vous tentât, n'est jamais pardonné.

153. Votre Adam n'a été conscient de son péché :
aussi fut pardonnée sa défaillance,
car il avait été tenté par le serpent ;
seule déplut sa désobéissance :
aussi du paradis a-t-il été chassé,
mais conserva de faire pénitence
la grâce, et d'obtenir le pardon de son tort,
et l'huile par surcroît de la miséricorde.

154. Mais étant corrompue la nature angélique
ne peut redevenir pure et intacte,
parce qu'elle a péché en tant qu'être omniscient,
et pour cela ensuite désespère.
Parce que si ce Sage alors ne répondit,
quand demanda Pilate ce qu'était
la vérité, c'est qu'il l'avait à son côté,
si que cette ignorance à lui fut pardonnée ;

155. si ce n'est que n'a pas celui-ci continué
à bien agir, en se lavant les mains.
Et ne se serait pas même Judas damné,
s'il s'était repenti : mais lui manqua
l'espoir, sans quoi jamais nul ne sera sauvé ;
et ne l'absout ce qu'écrit Origène[75]
et ce discours, nul ne le lui appliquera :
in diebus illis salvabitur Juda[76].

156. Il y a donc un Prime au Ciel, qui tout comprit,
par lequel sont toutes choses créées ;
nous créant ou damnant ne nous a fait offense,
mais fit tout en justice et vérité ;

[74] Habituelle confusion de Pulci entre le Verbe et le Saint-Esprit.
[75] Origène dit que le mal sera vaincu à la fin des temps et Satan réintégré dans la grâce divine.
[76] En effet cette phrase de Jérémie, 33, 16 (« Ce jour-là, Juda sera sauvé ») s'applique à Juda, la tribu d'Israël, et non à Judas, l'homme qui vendit Jésus.

et le passé et le futur lui sont ouverts :
car il est, comme j'ai dit, nécessaire
que tout se montre clair aux yeux de ce Moteur,
duquel toutes vertus informantes procèdent[77].

157. Et après que tu m'as en maître commandé
de t'exposer la cause de ma chute,
or tu voudrais savoir la raison pour laquelle
Il s'est pour rien imposé cette tâche,
puisqu'Il pouvait prévoir notre condamnation :
sache que ce chapitre est interdit
et qu'il est réservé à ce Seigneur si bon,
si bien que je l'ignore et donc ne te réponds.

158. Je ne l'ai dit pour soulever en toi un doute,
mais parce que je vois la race humaine
enrouler moult erreur autour de ce rouleau[78],
et qu'elle veut savoir (ne sachant rien)
d'où sort le Nil, pas seulement le sien Danube :
il suffit qu'Il ait fait tout justement
et que juste et loyal soit ce Seigneur d'en haut,
comme dit le Psalmiste, en tous les siens travaux[79].

159. Et poètes, philosophes et moralistes
ne savent même pas ce que je dis ;
mais des mortels la présomption veut tout savoir
des hiérarchies et de leur ordonnance.
Moi, j'étais séraphin, parmi les principaux,
et ne savais ce qu'ici-bas ont dit
Dionysius et Gregorius, vu que l'on erre[80]
voulant juger le ciel à partir de la terre.

160. Et sur ce point par dessus tout il ne convient
avoir confiance en nul esprit follet,
car ils ne te diront jamais que des mensonges
et en l'esprit t'inspirent de grands doutes
et te feraient encor plus de mal que de honte ;
et ceux-ci, comprends-le, ne sont contraints
aller dans l'eau ou le miroir[81], mais en l'air restent,
montrant toujours leur fond hypocrite et funeste.

[77] Une puissance de création dérivée de Dieu et recevant de lui son pouvoir.
[78] Il s'agit du rouleau autour duquel les tisserands enroulaient la toile qui venait d'être tissée.
[79] Voir Psaume 144, 17.
[80] Pseudo-Denys et Grégoire le Grand, spécialistes de l'angélologie, cités tous les deux par Dante dans *Par.* XXVIII, 130-135.
[81] La magie n'a pas de prise sur eux.

161. Ils vont l'un avec l'autre ensuite se vantant
d'avoir montré ce qui n'existe pas :
qui prend plaisir aller se moquant des humains,
qui prend plaisir à la philosophie,
qui s'occupe d'aller révéler les trésors,
qui du futur dire quelques mensonges ;
et voilà : je t'ai lu un mien gentil rôlet,
qu'aux enfers est aussi gentillesse appréciée. »

162. « À présent, dit Maugis, ça suffit sur ce point.
Ores dis-moi ce que fait roi Marsile. »
Répondit Astaroth : « Je te le dis, et vite :
à Saragosse il a le peuple entier
convoqué au conseil, et je vois clairement
quantité de soldats, et préparer
énorme flotte, et lui, il paraît satisfait ;
mais pourtant à personne il ne dit son secret. »

163. « Est-ce que tu pourrais me dire quelques mots
de Falseron ou de roi Blanchardin ? »
Répondit Astaroth : « Un mot y suffira :
que j'entrevois certaine trahison. »
« Restons-en là, a dit Maugis, envole-toi,
dirige-toi vers où Renaud se trouve,
et porte-le à Roncevaux, où je t'ai dit,
avecques Richardet, en allant au plus vite. »

164. Le diable répondit : « Chevauche Richardet,
d'après ce que je vois, un beau cheval,
dont lui a fait cadeau là-bas l'empereur grec,
et ne voudra pour rien l'abandonner :
si je prends Richardet en croupe sur Bayard,
ce cheval ne pourra suivre le train,
si bien qu'il nous pourrait grandement ralentir.
Mais j'ai trouvé remède afin de te servir :

165. je dirai de ta part à Rubicant qu'il porte
Richardet, ou encore à Farfadet,
qui s'emploient à tenter un seigneur du Levant,
lequel voulait se faire baptiser :
tu es un nécromant tellement prestigieux
que sans montrer ni livre ni anneau,
des cloîtres infernaux, pour faire ton bonheur,
monterait Belzébuth, qui est notre seigneur. »

166. Mais Maugis lui a dit: «S'il n'en est empêché,
pourrait vouloir cet esprit m'abuser
et s'en aller jeter Richardet dans un fleuve:
je peux, dis-moi, Astaroth, m'y fier?»
Répondit Astaroth: «Ne te fais pas souci:
tu n'as besoin d'employer d'autres armes;
et note bien ceci: que personne de sage
jamais ne fait de chose à son désavantage:

167. tu pourrais le jeter toujours en quelque tombe;
mais pas besoin, car il t'aime et t'estime,
tellement parmi nous résonne en bas ton nom;
partout il faut amis et renommée.»
Puis il partit, qu'on aurait dit comme une fronde,
quand le caillou en sort, qui dans l'air siffle;
même il sembla vraiment que c'était un éclair,
et quand il s'élança, fut ébranlée la terre.

168. Or laissons Astaroth s'en aller par les airs,
car la nuit même, il rejoindra Renaud:
notre histoire est si florissante et si variée
que je ne peux en un lieu m'arrêter;
qu'on ne m'oppose pas une opinion contraire;
Arnaud a dit beaucoup de belles choses;
qu'il dit la vérité, de la main ça se touche,
que mensonge jamais ne sortit de sa bouche.

169. Et moi je remercie ce mien cher Angelot,
sans qui j'aurais beaucoup peiné pour rien,
disons plutôt: ce chérubin, ce séraphin,
gloire et honneur de Montépolitien[82],
lui qui m'a indiqué Arnaud et Alcuin
et éclairé sur ce mien Charlemagne:
car moi j'étais entré en obscure forêt;
or je connais la route, ou le sentier, du vrai.

170. Le retour de Renaud était bien nécessaire,
sinon n'aurait Charlemagne rien pu:
car s'il n'y avait eu sa force et sa valeur
pour retarder l'issue de la bataille,
Marsil entrait avec ses gens en France,
et à la fin il aurait mis le siège

[82] Ange Politien était né à *Montepulciano* (voir strophe 115).

où Charles se trouvait, à Saint-Jean Pied-de-Port;
et il se peut que Ganelon ne serait mort.

171. D'Espagne était enfin revenu le Danois,
et Bérenger, Astolphe et Sansonet[83];
et ils ont retrouvé Charles à Pied-de-Port,
et ont parlé beaucoup du roi Marsile,
qui avait tellement honoré Ganelon
que ça leur a paru être suspect,
et qu'il lui avait fait dans le parc un banquet:
et ce qu'il avait vu, chacun l'a raconté.

172. Charles comme toujours avait confiance en lui:
alors Astolphe et Bérenger partirent,
et Sansonnet, car tous, ils voyaient Ganelon
parler sans cesse à l'oreille de Charles.
Et notre traditeur, qui en savait un bout,
veut que Beaudouin[84] aille aussi avec eux,
afin dorer et bien cacher son traquenard:
regarde si ceci n'est un coup de renard!

173. Au moment de partir, lui mit sur la cuirasse
le bliaud que Marsil lui a remis,
en disant: «Désormais ce sera ta devise,
tant est fameux celui qui l'a donné;
et tu le porteras à la guerre et aux fêtes.
Salue Roland et toute la brigade,
et dis-lui bien qu'il fasse au roi Marsile honneur,
car c'est cela qui va plaire à notre empereur.»

174. Pendant ce temps le roi Marsil prenait la route
pour attaquer avec ses gens Roland,
et chacun de ceux-ci se vantait en chemin,
très menaçant, de tuer l'ennemi.
S'exclamait un certain Arlotte de Syrie:
«Je t'offrirai, sur un ordre de toi,
la tête d'Olivier, Marsil, je te le dis,
car tu sais à quel point il fut mon ennemi.»

175. Et Falseron voulait lui arracher le cœur,
à ce Roland, qui a tué son fils:
il ne se souvient pas, ce traditeur, qu'en France,
il l'embrassa souvent, pleura et rit.

[83] Voir 94, 8.
[84] C'est le fils de Ganelon.

Et Marsilion, qui désirait trouver la gloire,
a rangé son armée ainsi qu'il suit:
et il s'est rappelé sans nul point oublier
tout le dispositif que Gan avait fixé.

176. Conséquemment la première rangée, cent mille,
il voulut qu'elle fut sous Falseron,
et il y a placé tout un rang de satrapes,
gens de valeur et haute condition,
comme celui qui veut faire une œuvre accomplie,
en homme sage et de grande raison:
et parmi eux un roi de renommée et prix,
dont je viens de parler, Arlotte de Syrie;

177. Turquillon et Fidasse et le noir Finaduste,
qui avait pour le moins sept bras de haut,
et portait un costaud de bâton gros et brut,
lequel brisait toute armure qu'il trouve:
pour un seul jour ne lui suffit un cimetière,
tant il en tue dans sa sauvagerie;
et Maldoucque de Frasse avec le roi Malprime,
je crois que, eux aussi, entrent dans cette ligne.

178. Je dis que je le crois, s'agissant de Maldoucque,
vu que Turpin le met dans la troisième,
afin que nul n'en vienne à me chercher des poux,
en me reprochant des queues de cerise,
parce qu'après les gens en font tout un fromage.
Mais dans la formation de Blanchardin,
c'est deux cent mille chevaliers qu'y distribue
le roi Marsil, encor que l'on ait dit bien plus.

179. C'est là que se trouvait un roi nommé Clarielle,
du Portugal, et roi Margueriton,
Balsamin, Fioramont et le roi Florïelle,
et Bouillafort, et grand roi Sirïon
et tant d'autres seigneurs regroupés en un corps
qu'il ne s'en vit pas tant à Ilïon.
L'ultime formation était sous Balugant,
et elle regroupait tout le reste des gens.

180. J'appelle ici Turpin pour qu'il soit mon témoin:
en troisième ligne, ils sont trois cent mille.
Là était l'Arcaliffe avec le roi Grandon,
qui comme fouet portait un gros bâton,
avec certains boulets, et semblait un démon

noir, et avec ce bâton ne riait;
et ceux qui le voyaient sans heaume sur la face,
disaient: «Voilà qui hurle et qui jure et menace.»

181. Baron Roland était venu à Roncevaux
avec des gens qui le suivaient depuis toujours,
et il y attendait Marsile et son tribut,
qui vont venir bientôt si tristement.
Le camp de tous côtés est laissé sans défense,
et se sont dispersés déjà ses gens;
et baron Roland va, pour se désennuyer,
se promener souvent avec son Sansonnet.

182. En effet Sansonnet, un des fils du Soudan,
s'était épris tant du comte Roland
que par amour de lui il s'était fait chrétien,
quand il était arrivé à La Mecque[85],
et toujours le suivait par montagnes et plaines,
tant que souvent s'étonna le Soudan.
Mais Olivier restait encore très méfiant,
et lui, il s'efforçait de fortifier le camp.

183. Le roi Marsile avait fait partir devant lui
beaucoup de chameaux et des victuailles;
et Blanchardin était arrivé avec eux,
juste le jour précédant la bataille,
et s'était employé à convaincre Roland
de la paix, et sur tout il le rassure,
et que le roi Marsil voulait être un ami,
et laisser cette fois leur haine de jadis.

184. Puis prétendit devoir aller voir Charlemagne
avec certains arguments fallacieux,
et il a réussi à rejoindre Marsile
par un autre chemin, comme les Mages[86],
pour lui faire un rapport sur Roland et son camp:
il raconta qu'il était dépourvu
de toute protection, même de tours de garde,
et que l'on n'y voyait la moindre barricade.

[85] L'histoire de la conquête de La Mecque par Roland est racontée dans la *Spagna*.
[86] Les Rois mages reçurent en songe l'ordre de ne pas repasser chez le roi Hérode, comme il l'avaient promis, et regagnèrent la Perse par un autre chemin. (Matthieu, 2, 12.)

185. Marsile a fait à tous une belle oraison,
cette nuit-là, là où ils ont fait halte,
et il a commencé[87] : « Que loué soit Macom !
car toujours je le loue, le prie, l'exalte.
Il me faut cependant vous dire le motif,
avant d'aller à l'assaut des Chrétiens,
pour lequel je vous ai amenés en ce lieu ;
je dois dire beaucoup, mais du temps, j'en ai peu.

186. Vous savez tous combien de temps j'ai combattu,
moi, contre Charlemagne et les chrétiens,
au point que maintenant je suis vieux et chenu,
et combien fut versé de sang païen ;
et jamais je n'ai pu encore avec Roland
me rencontrer sur les champs de bataille :
autrement je serais dispensé de l'épreuve
qui nous attend, pour le salut ou le malheur.

187. C'est par trois fois qu'il m'a l'Espagne retirée,
vous le savez, et un bout d'Aragon :
et je n'ai conservé qu'à peine Saragosse ;
et ore il pense à prendre la couronne
du règne de Grenade et de tous nos royaumes ;
à Roncevaux, il se trouve en personne,
et c'est Macom, je crois, qui du ciel nous le mande
et qui la sienne foi ainsi nous recommande.

188. J'ai mandé Blanchardin, et après Falseron,
pour demander la paix en France à Charles,
parce que j'avais vu la mienne destruction ;
mais ça ne plaît, je sais, à notre Dieu ;
et la réponse fut portée par Ganelon,
vous le savez, orgueilleuse et hautaine :
que ne devait l'Espagne redevenir païenne
ou soit débaptisé qui a eu le baptême.

189. Si l'on est obligé rompre un *jusjurando,*
(la parole donnée et acceptée)
César a soutenu que c'est licite quand

[87] Les théologiens de la fin du Moyen-Age avait développé la distinction du bon et du mauvais souverain. Cette harangue de Marsile, c'est typiquement le discours du mauvais roi, justifiant la trahison par la pureté des intentions, s'emparant de la Bible, puis faisant parler Mahomet en sa faveur, enfin disant à ses troupes que c'est pour elles qu'il se lance dans cette aventure.

c'est pour garder le règne ou se venger[88];
si bien que peu me chaut de trahir ce Roland;
et fut permis aussi bien à la veuve
traîtreusement à la lueur de sa lanterne
aller et ramener la tête d'Holopherne[89].

190. Je ne sais si chacun de vous est au courant
de ce miracle advenu à La Mecque,
montrant que notre Dieu se tient pour offensé:
en mai, je crois, dès le premier *alec*[90],
apparut dans les airs une boule de feu,
et on a entendu *« Salamalech »*,
et le tombeau sacré[91] s'est mis suer du sang:
ceci vous paraît-il un présage important?

191. Aussi je ne vois plus ce qu'il convient de faire,
puisque Macom s'est dans le ciel fâché,
si bien que nous allons toujours de mal en pis;
il m'est resté tout juste assez d'espace
pour que j'y puisse encor placer mon trône,
jadis loué au-dessus de tout autre;
et lui et ce tombeau tomberont dans les mains,
et bientôt, je le sais, de ces maudits chrétiens.

192. Je vous ai à travers tant de pays menés,
tant de dangers, d'errances, de fatigues:
nous sommes tous venus au monde pour mourir:
venez orner vos ultimes années:
vous en serez fort bien au ciel récompensés;
il se souvient bien de ses musulmans,
Macom, et il réserve à qui lui fut fidèle
fontaines et ruisseaux pleins de lait et de miel.

193. C'est pourquoi, chers soldats, si vous êtes toujours
ceux que j'ai pratiqués si longuement,
voici le jour où sera vôtre la victoire;
sanglant sera le tribut que Roland
attend pour lui à Roncevaux, vous le savez,

[88] Cicéron rapporte cette intéressante pensée de César dans le *De officiis*, III, 21.
[89] Dans l'épisode célèbre de la Bible, ce qui est justifié, c'est moins l'utilisation par Judith d'une ruse de guerre, que personne ne contesterait, que l'utilisation de ses charmes.
[90] Selon Volpi, l'expression signifierait: au lever du jour.
[91] Il s'agit de la tombe du Prophète à La Mecque.

comme s'il nous avait comme esclaves vendus?
Mais si taillent encor aujourd'hui nos épées,
nous allons conquérir toute la Chrétienté;

194. nous allons conquérir la France et la Bourgogne,
l'Angleterre et la Flandre et la Bretagne,
la Normandie et la Navarre et la Gascogne,
la Picardie, Provence et Allemagne;
pour moi est suffisant ce que je dois avoir:
conserver ce mien trône antique et magne;
le reste, empire, règne, est pleinement à vous;
sans vous je ne suis rien, et nous est commun tout.

195. Et puis nous enverrons à Rome Blanchardin,
au grand papasse, afin lui commander
qu'il vienne à Saragosse, au risque de sa tête;
sinon, j'emmènerai là mes enseignes,
et sur l'autel[92] que l'on répute être de Pierre,
pour montrer mieux ma haute dignité
et que le vrai Prophète est notre Macomet,
nos chevaux mangeront pour son indignité.

196. Ainsi donc que chacun mette son heaume en tête,
la lance en main, suive son étendard;
je ne sais s'il me reste autre chose à vous dire;
je crois que oui: faites tous attention,
si vous aperceviez mon bliaud endossé
par un jeunet qui est des plus gaillards:
faites que soit sauvé seulement celui-ci,
parce que ce sera de Ganelon le fils.»

197. Lorsqu'il a eu fini la sienne allocution,
et d'exhorter tous les siens chevaliers,
est remonté à cheval Marsilion,
et l'on dressa les drapeaux dans les airs.
La première rangée, la conduit Falseron
avec ses gens, qui sont tous bien armés,
et il a Belfégor dessus son étendard:
brodé sur un champ gris, il est en couleur noire.

198. La seconde rangée était à Blanchardin,
et occupait une entière montagne,
car celui-ci avait ramené avec lui
beaucoup de sarrasins venus d'Espagne;

[92] En fait c'est le trône de l'apôtre Pierre qui est censé se trouver à Saint-Pierre.

et dans le vent se déployait un Apollyn
sur le drapeau d'azur, très riche et magne;
cet Apollyn a pu tromper plusieurs écrits,
certains disant qu'un Trévigant y est inscrit.

199. La troisième rangée, la guide Balugant,
qui semble un nouveau Mars sur ses arçons;
pense que s'y trouvaient grand nombre d'amostants,
vu que dans celle-ci vient Marsilion;
et le sien étendard se montrait en avant,
où était figuré leur dieu Macom,
avec deux ailes d'or, sur champ couleur de sang.
C'est de cette façon que sont rangés ces gens.

200. Ore, il me faut abandonner Marsil, lequel
s'en est allé pour gagner Roncevaux,
car Astaroth, qui a aussi ses propres ailes[93],
en Égypte a déjà rejoint Renaud,
qui n'a encor besoin de porter des lunettes,
et qui a lu ce qu'a écrit Maugis;
et puis a demandé qui est le messager
qui a si vite pu cette route avaler.

201. Et après que Renaud l'eut de près aperçu,
comme il montrait un visage féroce,
il a ri et a dit: «Sois donc le bienvenu;»
puis appela Alard et Guichardet
et il leur demanda s'ils l'avaient reconnu.
Mais Farfadet, sans nul ménagement,
parut à ce moment sous un aspect hideux,
en sorte qu'il a fait grand peur à chacun d'eux.

202. S'attardait Richardet afin de contempler,
certaine pyramide, entourée d'or,
et ce n'était hasard si Chéops l'avait faite,
car s'y voyait le cours entier du ciel.
Celle de Mycérin, d'Harmas ou d'Amasis
ne lui semblait si belle ou remarquable;
peut-être estima-t-il la première bien laide,
celle qui fut bâtie par les douze satrapes.

203. Pourtant lorsque Renaud lui eut tout rapporté,
mourut d'envie de retrouver Roland;

[93] Comme Mahomet sur l'étendard de Marsile au vers 199, 7.

aussi leur décision fut-elle vite prise ;
Alard et Guichardet iraient au trot
à Montauban, passant par un autre chemin ;
après cela, Renaud a demandé :
« Dis-moi donc, Astaroth, ne serait-il possible
que pendant ce chemin nous restions invisibles ? »

204. Astaroth dit : « Ça peut assurément se faire :
laisse-moi donc mander en Éthiopie
un esprit qui rapporte une certaine herbette,
qui peut le faire aussi bien qu'héliotrope[94] ;
et il suffit que dessus toi tu te la mettes :
elle tient ça de sa nature propre ;
et là où fait défaut raisonnement et science,
suffit au sage avoir recours à l'expérience.

205. Et puis il se tourna vers l'un de ses servants,
et dit : « Milous, va me chercher cette herbe. »
Et Renaud regardait, mais n'arrivait à voir
à qui il s'adressait, et avait peur.
Astaroth dit : « Je comprends bien ce que tu tais :
j'n'appell'rais pas, s'il n'y avait personne :
sache que j'ai mille démons aux alentours,
qui ne me quittent pas, ni de nuit ni de jour. »

206. Renaud lui dit : « Ainsi je suis dans la tanière
des démons ! On y est : allons, qu'y faire ? »
Astaroth dit : « Ils seront tous bons compagnons,
ou bons fripons, tu le verras en route,
et chaque jour tu trouveras tout préparé
sans faute un grand festin, et le coucher,
et toi tu choisiras ton menu préféré,
et ce ne sont des glands que je te servirai.

207. Nous avons comme vous des princes et des ducs,
dans les enfers ; le chef, c'est Belzébuth :
l'un gouverne une chose ; un autre, c'est une autre,
chacun doit s'occuper de ses affaires,
mais tout doit remonter ensuite à Belzébuth,
car Lucifer a été exilé
dans le point le plus bas et de tous le dernier,
après qu'il eut cherché être au ciel le premier.

[94] Cette plante était censée rendre invisible.

208. Et si tu veux vraiment que le vrai je te dise,
ne te fie pas à nous sans garanties,
parce que notre race est hostile à la vôtre,
par jalousie et aussi par mépris.
Je te dois la corvée d'avoir à te porter;
je fus jà séraphin, plus grand que toi;
maintenant pour complaire à notre cher Maugis,
tu vois que je remplis d'un portefaix l'office.

209. Mais parce que je sais que tu feras carnage
à Roncevaux, volontiers je te porte;
et Farfadet aussi portera Richardet;
car j'y verrai pour sûr beaucoup de morts
et que chaque ruisseau sera rempli de sang,
et, tu sais, pour qui souffre est réconfort
de regarder quelqu'autre également souffrir:
c'est pourquoi volontiers d'Égypte je te tire.

210. Milousse est arrivé, portant l'herbe avec lui
et la donne à Renaud dans un sachet:
«Je l'amène, dit-il, de chez les Antipodes.»
Astaroth dit: «Qu'en prenne Richardet.»
Renaud regarde et devant lui ne voit plus rien,
et s'exclama: «Astaroth, tu dis vrai;
maintenant allons-y»; et saute sur Bayard,
qui va cette fois-ci lui paraître gaillard.

211. Quand Bayard a senti le diable dedans lui,
comme il avait déjà logé ces gens,
tout de suite il comprit de quoi il s'agissait,
et se mit à souffler comme un dragon;
et de même hennissait le deuxième cheval
et de gratter, sauter, et puis partir
avec belle furie, et Astaroth itou,
parce qu'aucun des deux ne souffre de la goutte.

212. Les voilà obligés, passées les pyramides,
de franchir de Myris le grand marais,
ce pourquoi Astaroth interroge Renaud:
«Que veux-tu que je fasse?» Renaud décide:
«À mon avis, tu dois sauter.» Et ainsi fit.
Mais Richardet a dû fermer les yeux
pour ne pas voir combien le cheval monte haut.
Toujours est-il qu'il se le passe en un seul saut.

213. Puis toujours chevauchant, en Lybie parvenu,
trouve ce lac, ce marais ou ce fleuve,
qui de la Tritonie tient son nom de Triton[95];
et puis plus loin, ayant passé Carthage,
sur sa droite il trouva le fleuve Bagradé[96],
où Attilius a tué ce serpent,
ou ce dragon, de qui on parle tant encore
et comment celui-ci manda sa peau à Rome[97].

214. Mais veut-on que Renaud chevauche sans arrêt,
et pour cela qu'il ne déjeune pas,
même si nous avons grand hâte d'avancer?
Tu sais que non, que ce ne serait juste.
Astaroth dit: «Allons, tous ici, la brigade!
Il vous convient apprêter notre table.»
Renaud a dit: «Et que le bec, on se le mouille,
puis chantant partirons, bien remplie la gidouille.»

215. Là-dessus sur un pré, voilà qu'est apparu
un pavillon que l'on eût cru en or,
et un banquet en un instant est apprêté:
ainsi ces gens ne sont des rigolos;
la table bien dressée, servie comme il convient,
et beaucoup de garçons déjà autour,
avec gestes adroits et tant de protocole
qu'ils auraient tous parus brigade pour les noces.

216. On jette la serviette, ainsi qu'en Lombardie[98],
et pour les mains on trouve eau parfumé.
Une fois tous assis, voilà qu'arrive un plat
plein de gras ortolans et de becfigues.
Tu vois que cet oiseau exista de tout temps,
pas seulement dans les pays toscans!
Et comme ici on croit qu'ailleurs il n'en n'existe,
on n'y envie à Zeus nectar ni ambroisie.

[95] Le Triton, fleuve d'Afrique du Nord. Le surnom de Minerve, Tritonie, vient du nom de ce fleuve, et non le contraire comme le croit Pulci.
[96] L'actuelle Medjerda.
[97] Une histoire racontée par Pline dans son *Histoire naturelle*.
[98] Je n'ai pas trouvé d'explication à cette coutume aussi mystérieuse que la construction grammaticale qui la régit. On peut comprendre qu'«ils» jettent «à la lombarde» les serviettes, mais qui sont ces «ils»: les serviteurs, les convives? Ou bien que ce sont les serviettes qui sont à la lombardes... Pour Fattini, le mot «lombard» a une connotation de gros mangeurs.

217. Et lorsqu'on dit: «Les ortolans», subitement
Prato paraît se gonfler d'importance;
c'est pour ça que jadis le curé Arlotto[99]
disait avoir souvent pensé à ça,
parce qu'il savait bien qu'un mystère s'y cachait,
et qu'il l'avait enfin tiré au clair:
le Christ à Madeleine est apparu en ort...
ticulteur, qui lui fut amical réconfort[100].

218. Surgirent, tel l'éclair, tant de plats que jamais
ne se fit un festin plus fastueux,
et avec tous ces plats se calèrent le ventre:
on vit jusqu'à des paons avec leurs plumes;
aux chevaux on donna de l'orge avec du foin.
Renaud a bien failli mourir de rire
et dit: «Ça me paraît relever du miracle!
Dressons ici non trois, mais bien six tabernacles[101]!»

219. Et Richardet de répliquer: «Voilà, mon frère,
me semble-t-il, un bon cantonnement,
puisqu'il y a bon hôte avec bonne pitance
et crus précieux de Vernache et Razzese[102].»
Astaroth était là avecques Farfadet,
de tabliers équipés comme un hôte,
et disaient tout le temps avecques déférence:
«Messieurs, qu'en dites-vous? Ça va, rien ne vous manque?»

220. Renaud dit: «L'important, c'est que l'hôte soit bon[103]:
la bouffe après peut venir des enfers;
car j'avais grande envie de boire et de manger!
Et je le sais, que si je fais le plein,
je pourrai chevaucher autant qu'il me plaira.»
En fin de compte ils ont bien festoyé.
Puis ils ont demandé d'où l'hôte avait tiré
les aliments qui leur avaient été portés.

[99] Le curé Arlotto Piovani qui vécut de 1396 à 1483, était célèbre pour ses mots d'esprit, dont beaucoup furent recueillis et imprimés. Pulci et lui étaient amis.
[100] Pulci joue sur le double sens du mot *ortolano* en italien: l'oiseau «ortolan», d'une qualité gastronomique célèbre et le «jardinier». Dans l'Évangile selon saint Jean il est raconté que le Christ, après sa résurrection, est apparu en jardinier.
[101] Autre allusion peu respectueuse à l'Évangile (Matthieu 17, 4) où il est rapporté que lors de la Transfiguration saint Pierre proposa d'élever trois tentes pour Jésus, Moïse et Élie.
[102] Il s'agit de vins de la rivièra ligure.
[103] On peut aussi comprendre comme de Robertis et Puccini: *Ceux-ci vraiment sont de bons hôteliers.*

221. Le diable répondit: «Cette collatïon
et tous ces plats que vous avez mangés,
ont été préparés par le grand Marsilion[104];
vous l'apprendrez, étant à Roncevaux,
car sur ça les servants ont eu altercation.
Si vous voulez que je fasse venir
ici de l'empereur la bouillie ou le rôt,
commande donc, ce sera fait, tout aussitôt.»

222. «Allons-y, reprenons vite notre chemin,
a dit Renaud, car le désir me presse
de revoir promptement mon valeureux cousin.
Tout a été, Astaroth, excellent.»
Et pendant que parlait ainsi le paladin,
disparaissaient la tente et le service;
alors sur leurs chevaux ceux-ci sont remontés
qu'était déjà passé le jour plus qu'à moitié.

223. Et comme est vraiment grand le fleuve Bagradé,
et qu'en sept bras les pluies l'avaient gonflé
et qu'il se répandait partout sur le pays,
ensemble ont dit Renaud et Richardet:
«Peut-être n'aurons-nous le temps de digérer»,
car paraissait un océan ce fleuve.
«Ce qu'il faut, c'est sauter, voilà la vérité.»
«Sautons donc au plus tôt» s'exclama Richardet.

224. Renaud a dit alors: «Ô mon noble Bayard,
jamais tu n'eus honteux comportement:
Ores je vais savoir si tu es si gaillard.
Ô Astaroth, il faut en cet endroit
aller de saut en saut ainsi qu'un léopard:
si on l'écrit, pour faux on le tiendra.»
Astaroth répondit: «Ne crains rien, cher Renaud,
dans ta selle sois ferme et tiens-toi comme il faut.»

225. Bayard était cheval courageux par nature:
n'aurait été en son corps Astaroth,
qu'encore aurait sauté et n'aurait pas eu peur
de frapper l'air comme un léger oiseau[105];
et tant qu'il se trouva dessus la terre ferme,

[104] Il s'agit du repas que Ganelon a fait préparer pour que les chrétiens l'ingurgitent la veille de la bataille et en soient alourdis.
[105] *En frappant l'air de ses plumes éternelles…* (*Purg.* II, 35).

comme une grue ou oiseau qui s'envole,
il prit d'abord le trot, puis se mit au galop ;
et puis s'est envolé, qu'il ne semblait pied-bot.

226. As-tu jamais, lecteur, vu poisson dans la mer,
de saut en saut, qui esquive la senne ?
Ainsi fit ce cheval, mais il alla si haut
qu'on eût dit : « Phaéton resta plus bas » ;
et qu'on eût cru qu'avant de retrouver le sol,
il est allé où l'air paraît d'azur.
Junon s'en indigna et fut épouvantée
et eut peur pour son sceptre et pour sa royauté.

227. Ayant passé le Bagradé comme j'ai dit,
les voilà au détroit de Gibraltar,
où cet antique grec a déposé ses bornes,
Abiléne et Calpé, pour montrer qu'erre,
non à cause d'écueils ou de vents ennemis,
mais en raison de la courbe du globe,
celui qui va plus loin, car il perd tout soutien,
si bien qu'il va tomber au monde souterrain.

228. Alors Renaud qui a reconnu cet endroit,
car il l'a vu déjà une autre fois
a demandé à Astaroth : « Dis-moi un peu,
de quel danger avertissaient ces bornes ?
Astaroth répondit : « Une erreur longue et grave,
mal éclaircie, pendant de nombreux siècles,
fait qu'on dit que ce sont les « colonnes d'Hercule »
et que beaucoup sont morts en allant au delà.

229. Sache que cette idée n'a pas de fondement,
car l'on pourrait naviguer au-delà,
vu que l'eau reste plane en toute ses parties,
malgré que soit comme une roue la terre.
Alors la race humaine était plus ignorante,
si bien que devraient s'empourprer les joues
d'Hercule pour avoir ces bornes disposées,
car les vaisseaux pourront au-delà traverser.

230. Et dans l'autre hémisphère on peut très bien aller,
vu que tout tend à tomber vers le centre,
si bien que la terre est, par un divin mystère,
pendue parmi les étoiles sublimes,
et en bas il y a cités, châteaux, empires ;
mais nos anciens ignoraient tout cela :

tu vois que le soleil presse le mouvement
vers l'endroit que j'ai dit, car là-bas on l'attend;

231. quand en Orient surgit une constellation,
s'en couche une autre, avec un art parfait,
ainsi qu'on peut le voir, ici, en Occident,
car le ciel les partage avec justice.
«Antipodes», voilà comme on nomme ces gens;
leurs dieux, c'est le soleil, Jupiter, Mars;
plantes et animaux, comme vous ils en ont,
et entre eux très souvent grandes guerres se font.»

232. Renaud lui demanda: «Puisqu'on parle de ça,
dis-moi donc, Astaroth, une autre chose:
ces gens descendraient-ils de la souche d'Adam,
et puisque là vaines choses s'adorent,
peuvent-ils se sauver comme nous le pouvons?»
Dit Astaroth[106]: «N'en demande pas plus,
car je n'ai pas le droit de t'en expliquer tant:
tu poses des questions comme un homme ignorant.

233. Donc votre Rédempteur serait intervenu
au seul profit de ce côté du globe,
et Adam pour vous seuls aurait été créé,
et pour vous seuls, Lui fut crucifié?
Sache-le, tout le monde est par la croix sauvé;
peut-être que le vrai, après longue recherche,
tous, vous l'adorerez en parfaite concorde,
et que vous obtiendrez chacun miséricorde.

234. Il suffit seulement que votre foi soit ferme,
et que la Vierge au ciel soit glorifiée.
Mais note que toujours la porte reste ouverte
et ne sera, jusqu'au Grand Jour, fermée,
et qui fera de tout son cœur la juste offrande,
sera bien accepté son holocauste;
parce que plaît au ciel beaucoup l'obéissance,
la peur et la piété, des rites l'observance.

235. Aussi longtemps que les Romains ont respecté
fidèlement cérémonies et rites,
bien qu'ils aient adoré Jupiter et Junon,
et Mars avec d'autres vaines idoles,

[106] Deuxième discours théologique d'Astaroth (strophes 232-244)

cet esprit religieux était aimé du ciel,
car c'est lui qui distingue hommes et bêtes ;
ainsi pendant un temps sans cesse ils s'élevèrent,
puis pour raison contraire en la ruine tombèrent.

236. Voici ce que je dis : les Antipodes croient
adorer bien, adorant les planètes ;
et la justice accorde, ainsi que tu le sais,
au juste, récompense, au méchant, peine :
aussi ne doit de son salut désespérer,
qui droitement a observé sa loi :
car l'intention, c'est ça qui vous sauve ou vous damne,
si trop grande ignorance au moins ne vous engane.

237. Note bien qu'il existe une obtuse ignorance,
crasse ou flemmarde, apathique ou méchante,
qui en tenant fermée la porte à l'expérience,
reçut en vain l'esprit et la vision :
celle-ci aussi bien ne trouve excuse au ciel :
« *Noluit intelligere* », dit le Psalmiste[107]
de certains à ce point bêtes et téméraires
qu'ils n'ont voulu savoir ce qu'il faut pour bien faire.

238. Tant est que qui saura bien observer sa loi
pourra toujours obtenir son salut,
ainsi qu'on l'a écrit sur les Pères des Limbes[108] ;
et que ne fait rien sans bonnes raisons
ce premier Père auquel obéit toutes choses :
aussi n'a-t-il sans humains fait ce monde,
en-bas là où tu vois descendre les planètes,
étoiles et zodiaque et tant de choses belles.

239. Ne fut par le hasard créé cet hémisphère,
et le soleil n'endure pas pour rien
si grand labeur, de jour, de nuit, d'un soir à l'autre :
car le grand Zeus n'aurait pris cette peine,
si le monde d'en-bas était demeuré vide.
Et remarque-le bien, l'être angélique[109],
puisque à toi il te plaît connaître tout à fond,
c'est de ce côté-là qu'il est tombé au fond[110].

[107] « Il n'a voulu comprendre », *Psaume* 35, 4.
[108] C'est ce que dit Virgile à Dante dans *Enf.* IV, 52-61.
[109] Lucifer.
[110] Il est tombé à travers l'hémisphère austral au centre de la terre (*Enf.* XXXIV, 121).

240. La seule qui soit vraie est la foi des chrétiens,
et juste loi, et bien fondée et sainte ;
et sont tous vos docteurs évidents et certains,
autant que l'est ce que dit l'Écriture ;
et les perfides juifs avec tous les païens,
si la grâce du ciel n'intervient pas,
seront damnés, avec les lois de l'Alcoran
et du Talmud, qui toutes sont lois de déments.

241. Regarde tout ce qu'ont proclamé les Prophètes
dessus la Vierge et son Emmanuel[111],
et tous sont demeurés muets depuis le jour
où celui-ci a retrouvé le Verbe[112] ;
les sibylles ont dit et même vos poètes
que le siècle devait devenir beau[113] :
lis Érythrée, parlant du dieu nazaréen :
elle a même prédit qu'il naîtrait dans le foin.

242. Et si la religion dépravée de ces fous
attend Messie autre encor que le vôtre,
tout en reconnaissant les miracles qu'il fit,
et qu'à Lazare il a dit : « Allez, sors »
et qu'il soignait muets, impotents et aveugles,
(qu'on ne peut nier) ; cependant elle ignore
qu'il a pu libérer les hommes et les femmes
avec l'intercession de ce haut Tétragramme[114].

243. Et nul besoin d'autre argument contre les juifs,
afin combattre Élisée ou Élie[115],
que celui-ci : s'Il nous avait dit un mensonge
en prétendant être le vrai Messie
envoyé par le Père, à qui seul plaît le vrai,
car il est Voie et Vérité et Vie[116],
il n'aurait eu pouvoir en cette qualité
de faire les nombreux miracles qu'il a fait.

[111] Le Christ : Isaïe 7,14.
[112] C'est-à-dire depuis que le Christ est ressuscité. Nouvelle confusion entre le Verbe et le Saint Esprit.
[113] Allusion à la IV^e^ églogue. Voir également *Purg.* XXII, 70-2 et 148.
[114] Le tétragramme symbolise le nom de Dieu dans les livres magiques.
[115] L'argument prêté aux juifs est que ces deux prophètes ont fait des miracles sans pour autant être d'essence divine.
[116] Jean, 14, 6 : « Je suis la voie, la vérité, la vie. »

244. Je viens de revenir sur ce que j'avais dit[117]
(et peut-être Maugis va me reprendre) :
que ne sont révélées bien des choses au Fils
en raison de la nature assumée,
mais c'est que je parlais de sa nature humaine ;
sa nature divine unie à elle,
parce que seule elle est la sagesse suprême,
contemple *ab initio* l'univers devant elle. »

245. Renaud lui dit : « Ça va, allons chercher Roland.
Après, je veux visiter ces pays
d'en-bas, puisqu'on y fait aussi la guerre,
et passer cette mer où Hercule erre,
car il convient vivre et mourir en apprenant.
Mais maintenant traversons Gibraltar.
Laisse-moi donc un peu descendre des arçons. »
Puis descendit et fit cette brève oraison :

246. « Si tu as pris la décision, ô mon Seigneur,
que j'aille à Roncevaux, aie donc pitié
de moi qui suis porté sur le dos d'ennemis
pour secourir et Roland et la Foi :
souviens-toi que la mer a été entrouverte
devant Moïse afin sauver ton peuple ;
inspire en moi ce que tout seul je ne comprends :
et in manus tuas me valde commendo[118]. »

247. Lorsque Bayard fut arrivé auprès des flots,
sembla jeter étincelles de feu ;
puis il prit son élan et s'élança en l'air ;
mais les grillons ne sautent pas si haut,
et ce n'est le moment de faire notre signe[119],
car nos magies ne plaisent aux démons.
Ô Puissance du ciel, puisqu'à Toi cela plaît,
que nous sautions ces eaux ne saurait étonner.

248. Et Richardet se prit la peur et le frisson,
lorsqu'il s'est vu soudainement si haut
qu'avecque Farfadet se trouvait dans le froid ;
trembla, quand vit le soleil au-dessous,

[117] Voir 136, 7-8.
[118] Les dernières paroles du Christ sur la croix (Luc, 23, 46) : « Entre tes mains, je me remets tout entier ».
[119] Le signe de la croix.

comme s'il se trouvait entre la voûte et lui;
et se souvint qu'Icare était tombé
pour s'être confié aux plumes encirées;
et à sa selle avec ardeur s'est accroché.

249. Renaud aurait voulu que lui permît ce saut
de prendre le soleil par les cheveux;
mais ne le put, car il passe trop haut,
vu que l'autre déjà sous les eaux plonge.
Et Bayard, lorsqu'il est retombé sur le sol,
n'ont pas semblé ses forces amoindries;
et il se soucie peu du saut qu'il vient de faire,
et léger comme un chat, retombe sur la terre.

250. Le baron Richardet a dit à Farfadet,
arrivé sur la rive: «Je te confesse
que cette fois je ne suis bon oiseau,
car le soleil m'a semblé tout changé,
lorsque je me suis vu voler par-dessus lui:
je croyais que j'étais près du Zodiaque.
Beaucoup trop haut pour moi le saut cette fois fut:
je ne rechercherai à en faire un de plus.»

251. Le destrier de Richardet, on l'entendit
ainsi hennir qu'il semblait qu'il riait,
parce que ce démon avait pris du plaisir
à ces mots qui montraient qu'il paniquait;
et ensuite il a dit: «N'aie pas peur, Richardet,
tu es aux mains d'un guide de valeur.»
«Faisons alors ce pacte, a dit baron Renaud,
que jusqu'à Roncevaux nous irons d'un seul saut.»

252. Répondit Richardet: «Un peu plus doucement!
passe au loin, Farfadet, des coins de rue[120].
Tu ne te soucies pas savoir où est le jeu,
là ou ailleurs; tu ris et puis te vantes.
De terreur je me trouve encore exténué
et sens mes sens trembler tous tout entier,
et crois que mes habits sont troussés jusqu'au front
et que je tombe à l'eau dans la bouche aux poissons.

253. La nuit venait précisément de commencer,
lorsque ceux-ci sont passés sur La Calpe,

[120] Prov.: Évite les dangers

et puis ils ont rejoint la Bétique espagnole[121],
et traversé les plaines et les alpes;
et comme ils côtoyaient la région de Grenade,
dans le noir ont plongé comme des taupes;
et de dormir avaient besoin assurément,
mais ce n'est le moment de rêver en marchant.

254. Et ils sont arrivés sur le fleuve Bétis,
en un instant, près de Cordoue l'antique,
où les historïens et les poètes disent
qu'Avicenne naquit, et celui qui
pénétra les secrets et le sens d'Aristote,
Avérohès, qui grande glose en fit[122].
Mais le sauter pour l'un et pour l'autre cheval
ce ne fut, je le crois, qu'un entrechat de bal.

255. Ainsi ceux-ci avaient décidé de sauter:
allons, sautons aussi le Guadiana[123],
autre fleuve qu'il faut encore traverser,
qui des anciens fut appelé Ana,
auprès duquel on peut Castulon admirer,
cité fameuse, à l'époque, et païenne;
et par dessus le Tage, où se trouve Tolède,
ils ont aussi sauté, lorsque le jour se lève.

256. Que diras-tu, lecteur de ce qu'un nécromant
a évoqué par hasard à Tolède
cet esprit dont déjà j'ai parlé, Rubicant[124]?
Lequel était demeuré en Égypte
afin tenter quelque seigneur ou amirant;
ayant été convaincu par son maître
de lui faire savoir ce que faisait Marsile,
à son sujet lui a beaucoup de choses dites.

257. Pendant que Rubicant parlait avec son maître,
il voit Renaud et il voit Richardet,
qui près de la cité passaient à ce moment;
et connaissant de ceux-ci tous les gestes,
il dit: «Marsile va avoir tristes nouvelles,

[121] L'Andalousie.
[122] Citation presque littérale de *Enf.* IV, 143. En fait si Averroès est bien né à Cordoue, Avicenne est un des grands philosophes de l'Islam oriental.
[123] Le Guadalquivir.
[124] Voir 165, 1-4: en fait c'est Farfadet qui a été réquisitionné pour porter Richardet et Rubicant est resté sur place.

si bien que j'ai des craintes pour son règne,
car passe ici, quand je suis là à te répondre,
le meilleur paladin qui ores soit au monde;

258. et il a avec lui un de ses nobles frères,
qui est nommé du nom de Richardet,
et Astaroth et Farfadet les portent,
comme Maugis le leur a ordonné.
Ce paladin dont j'ai parlé, c'est ce Renaud,
qui va à Roncevaux à toute allure;
et des païens fera massacre sanguinaire
si que demain sera grande fête en enfer.»

259. La ville de Tolède a toujours pratiqué
l'enseignement de la nécromancie:
en ce lieu on donnait de magie des leçons,
publiquement, et de pyromancie;
on y trouvait toujours nombreux géomanciens
et de savants experts d'hydromancie
et d'autres idioties que croient les imbéciles,
comme les sorts ou de souvent battre les cils.

260. Le nécromant lui répondit: «Es-tu certain
que c'est lui, le seigneur de Montauban?
S'il en était ainsi, il n'y a de remède.»
L'esprit a dit: «Il traverse la plaine,
puisque ces diables sont entrés dans leurs chevaux,
et passent les à-pics, et les abrupts
les traversent pareil; c'est l'éclair, dirait-on;
demain matin à Roncevaux arriveront.»

261. Le maître lui a dit: «Saurais-tu un moyen
par lequel on pourrait gêner leur route
de quelque manière et les mettre en retard?»
Rubican répondit: «Moi, je prédis
que leurs chevaux seront assaillis par la soif
dans peu de temps, en un certain endroit
où à passer un mont les amène leur course,
à la cime duquel il y a une source.

262. Je crois qu'à celle-ci ils se reposeront
et qu'ils souhaiteront boire et manger,
parce qu'ils seront pris d'un grand essoufflement:
je les pourrai alors persuader
d'abreuver leur chevaux; et si les chevaux boivent,
tu les verras marcher à pas comptés,

et ils n'arriveront à Roncevaux à temps
car le combat demain viendra rapidement:

263. c'est qu'en effet le saint qu'honore la Galice[125],
est venu autrefois à cette source,
tout essoufflé, (comme aujourd'hui seront ces gens,)
s'est reposé et lavé le visage;
ce sur quoi un berger, qui ne le reconnût,
un qui gardait les chèvres sur ce mont,
lui a dit: «Pèlerin, à tort tu es venu
auprès cette fontaine, au moins si t'y as bu.

264. Sache donc que tous ceux qui un jour y ont bu,
d'un coup semblaient d'un démon possédés:
ainsi, si tu as bu, tu t'le tiens dans le corps».
Le saint lui a répondu: «Par ma foi,
c'est sûr que ce coup-ci, tu n'auras deviné,
car je ferai qu'arrivera l'inverse,
que tous les possédés qui dans ce lieu boiront,
les esprits des démons de leurs corps s'enfuiront;

265. et sur ce, animal, retourne dans ta bauge.»
Il voulut rendre ainsi double bienfait.
Vite j'enverrai là un de mes compagnons,
avant qu'ils soient arrivés sur ce col,
Brisefer, un esprit qui est des plus malins:
nous verrons bien s'ils seront assez fous
pour se fier à lui sur l'habit et le verbe.
Tenter ne coûte rien... tu connais le proverbe.»

266. Le nécromant a dit: «Arrête bien tes points[126]:
pense que tous ont leur brin de malice:
cet Astaroth connaît la chanson point par point
sur la fontaine et le saint de Galice;
fais bien attention qu'ils ne te trompent point,
car il y a de méchants profusion;
nulle râpe jamais contre râpe ne gagne:
convient autre fromage à si belle lasagne[127]!»

267. «Je ne sais pas ce qu'Astaroth ou Farfadet,
a répondu Rubican, font ou disent;
mais souvent il paraît qu'un verrou est fermé,

[125] Saint Jacques.
[126] Vocabulaire du tailleur.
[127] Les trois derniers vers sont formés de loc. prov.

que tu n'essaies par paresse d'ouvrir,
et le pêne n'était même pas dans la gâche ;
ainsi pour n'avoir lu la clause en rouge,
l'homme peu diligent paie le coût de l'erreur ;
quand il ne fait de nœud, perd ses points le tailleur.

268. Plus que tout pèse ici seulement une chose :
que si Renaud atteignait Roncevaux,
nombreux païens mourront ce jour-là par sa main,
tant que l'enfer en aura grande joie,
vu que probablement c'est là qu'ils finiront ;
et Astaroth mènera son affaire
en sorte que Satan ne puisse le reprendre ;
je sais qu'il a méchanceté à en revendre.

269. Maintenant je t'ai dit sur tout la vérité :
laisse-moi donc aller à mes affaires,
parce que je ne peux t'éclairer sa pensée[128],
mais tout dépend de lui, en bien ou mal.
Voici précisément un gentil messager.
Note bien cependant que le temps fuit. »
Et à ce moment-là Brisefer se fait voir,
(pour ne pas retarder trop longtemps notre histoire).

270. « Courage, Brisefer, il te faut maintenant
utiliser toute ton industrie,
lui dit le maître, et proférer quelques mensonges.
Je peux de cent façons t'en remercier.
Je sais que tu le sais, ce que mon cœur désire :
Je n'ai besoin te redire les choses,
il y a seulement un mot que je te dis :
je peux être pour toi encore un bon ami. »

271. Déjà était Renaud arrivé sur la cime,
avec les deux chevaux tout essoufflés ;
le messager au bon moment est apparu
auprès de l'eau, et tu aurais juré,
que c'était bien un saint et religieux ermite,
avec bâton, visage décharné,
et puis la barbe, un chapelet et le manteau
de frère Loup, qu'on aurait dit qu'il est agneau[129] ;

[128] La pensée d'Astaroth.
[129] Matthieu 7, 15 : « Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous déguisés en brebis, mais sont à l'intérieur des loups rapaces ».

272. et il était assis à côté de la source,
et il faisait bâ bâ bâ, pssi pssi pssi,
que d'un *Miserere* il semblait revenir,
ou depuis peu avoir quitté les vêpres;
et ensuite il a dit: «Bienvenu, messeigneurs!
Par charité je vous le dis, n'allez
pas plus avant afin d'étancher votre soif,
car de l'eau aujourd'hui ailleurs n'en trouverez.

273. Ceci est bien la meilleure eau qui soit au monde,
qui ne fait mal ni aux gens ni aux bêtes;
ces chevaux-là de soif sont moribonds:
il vous faudrait vous reposer un peu.»
Et il s'est approché, Frère Bébé le Blond,
de l'eau, et il semblait la Dévotion,
et faisait jaillir l'eau comme un vrai caneton,
en sifflant aux chevaux sa petite chanson.

274. Or goûte bien, lecteur, ici ce que je dis:
qu'il serait bon que toujours, en tous lieux
chacun ait un ami, pour autant qu'il le peut,
car nul ne sait où il pourra tomber.
Cet ermite semblait un homme vénérable,
tant que Renaud aurait bien pu le croire,
d'autant plus que je crois que ce Renaud a cru[130]
que c'est par sainteté que celui-ci l'a vu,

275. car il n'était visible, ainsi que je l'ai dit.
Cependant, cher lecteur, te dis-je, note
qu'en aucun cas n'était Astaroth obligé
de révéler à Renaud la manœuvre;
personne ne doit être absolument certain,
quand il se trouve au sommet de la roue,
qu'il ne sera réduit à toute extrémité;
il doit craindre le pire et chacun respecter.

276. Presque toujours on sait l'endroit où l'on est né,
mais nul ne sait où il devra mourir.
Combien auraient gagné à mourir au berceau,
vu les malheurs qui peuvent survenir!
Combien en a tué et nourri l'Espérance[131]!
Combien de grands vaisseaux voit-on périr,

[130] Expression de Dante plusieurs fois reprise par Pulci: voir XIX, 15, 7.
[131] Un curieux hysteron proteron: combien en a nourri l'espérance pour les tuer ensuite.

dit le Poète, en pénétrant dans l'estuaire[132],
bien que ne nuise à la vertu ni feu ni fer!

277. Votre sort quelquefois dépend d'une allumette,
au coin d'un bois, et d'un peu d'amadou;
souvent peut te sauver un malheureux mendiant,
à condition qu'il se soucie de toi.
Astaroth pouvait donc traîtreusement laisser
Bayard aller s'abreuver de l'eau fraîche;
Mais parce que Renaud lui avait beaucoup plu,
il le prévint qu'il lui nuirait d'en avoir bu,

278. et il lui dit: «Arrête, arrête, Brisefer[133]!
Il ne faut pas que tu agites l'eau,
car tes ruses, tu sais, ne m'ont pas échappé;
et parce que Maugis les connaît toutes,
il te mettra la queue en quelque chêne-vert,
mais si tu veux venir à Roncevaux,
viens avec moi et nous verrons de beaux flocons[134];
ou tu peux retourner à ton maître, un vrai con[135],

279. et dis-lui que je fus méchant déjà au Ciel:
pense à ce que l'Enfer a fait de moi!
dis-lui qu'il m'avait pris pour un joli béjaune,
s'il estimait que marcherait sa ruse;
tu pensais m'égarer par ton déguisement
et que Bayard viendrait à ton sifflet:
roublard ne peut, tu sais, berner autre roublard.
Viens donc, je te le dis, pour voir cette bagarre.»

280. Quand Renaud entendit qu'on parlait, tout de suite
arrêta son cheval, vite et troublé,
tout près de la fontaine, à moins d'une coudée;
et dit: «Dis-moi ce que cela veut dire,
ô Astaroth: cette fois-ci, je suis perdu
et ne comprends la glose ni le texte;
et parce que je sais que sur les deux points j'erre,
je voudrais bien savoir qui est ce Brisefer.»

281. Dit Astaroth: «Ores tu veux te confesser?
Cet homme est, sache-le, un saint ermite

[132] Pour le collage dantesque voir XXIII, 1, 4.
[133] Citation de Dante, *Enf.* XXI, 105.
[134] Nous apprendrons au vers XXVIII, 54 ce que sont ces flocons.
[135] Un peu fort pour *fiocco/sciocco*, mais la rime s'impose... et la sonorité.

qui est venu afin te rappeler ta soif,
comme tu vois, et cet habit dévot
n'a pas été cousu des mains de vos tailleurs.»
Renaud l'a regardé de tous côtés,
puis il dit: «Frère, avec tout ça, tu es des nôtres[136].
Qui ne voudrait te croire avec tes patenôtres?»

282. Et après qu'il a eu toutes choses comprises,
dit: «Astaroth, tu es un vrai ami,
et véritablement je suis ton débiteur;
vraiment je te l'affirme et te le dis:
si jamais il était par grâce concédé
que le Ciel annulât son vieil édit,
ou bien sa loi, son jugement ou sa sentence,
je me rappellerai si grande bienveillance.

283. Je ne peux maintenant t'offrir vraiment rien d'autre:
je crois qu'aura mon âme Qui la fit;
le reste, tu le sais, doit mourir tout entier.
Ô grand amour, courtoisie inédite!»
(Il se peut bien, vois-tu, que certains croient encore
qu'a été par Pétrarque écrit ce vers[137],
et il y a longtemps que l'avait dit Renaud;
mais qui n'a maraudé, on l'appelle maraud).

284. Dit Astaroth: «J'accepte une intention si bonne.
Pour nous les clés sont à jamais perdues:
la lèse-majesté est crime sans remède.
Ô bienheureux chrétiens, vous que suffit
à blanchir une larme et le poing sur le cœur,
et de dire: «Seigneur, *tibi soli peccavi*[138]!»
Nous n'avons qu'une fois péché et à jamais
nous voici tous au fond de l'enfer relégués.

285. Si nous avions l'espoir, même après des millions
et des milliards de siècles, de revoir
de cet Amour les plus petites étincelles,
tout châtiment en deviendrait léger.
Mais pourquoi faut-il donc faire ces digressions?

[136] Comprenons: «un diable comme nous».
[137] C'est effectivement l'exacte reprise d'un vers de Pétrarque: voir *Le triomphe de l'Amour*, II, 98. Mais, dit Pulci, ce n'est pas moi le plagiaire, c'est Pétrarque qui l'a volé à Renaud.
[138] *Contre toi seul j'ai péché* (Psaume 50, 6).

Ce qu'on ne peut, on ne doit le vouloir;
Doncques je t'en supplie, si ça ne te fait rien,
je veux que nous passions à un autre entretien.»

286. «Allez, saint père, il ne faut pas que votre face,
a dit Renaud, rougisse ainsi pour ça.»
Brisefer répondit (il avait grande honte):
«N'approche pas. Mais si je t'avais eu?»
Astaroth répondit: «Ou bien baron Maugis
te châtiera avant bien peu de temps,
ou tous à Roncevaux ensemble nous irons,
et puis dans les enfers nous en retournerons.

287. Et je sais bien qu'il y aura beaucoup à faire,
vu la valeur de tous ces paladins;
tu viendras déguisé en écuyer mauresque,
et tu suivras Renaud sur son chemin.»
Brisefer répondit: «Tu vas voir ça de suite.»
Et puis d'un coup apparurent les crins
noirs et bouclés, et puis les yeux comme du feu,
et il s'est transformé en maure peu à peu.

288. Et ensuite il tourna vers Renaud son regard,
et dit: «Partons, puisque me voici parthe[139],
et je ne serai plus cet ermite trompeur:
la paix est faite»; et lui toucha la main.
Alors baron Renaud fit avancer Bayard:
et pour lui tout est plat, monts et ravins,
si bien que depuis peu le jour était levé,
quand près de Saragosse enfin sont arrivés.

289. Lorsque baron Renaud aperçut Saragosse
et le fleuve Ébre, il eut du mal à croire
qu'ait pu être la route aussi vite achevée;
il se souvint aussi de Lucïenne;
peut-être maintenant qu'il la trouvera laide[140]:
et lorsqu'il arriva dessus le fleuve,
il a dit: «Astaroth, puisque nous sommes près,
je veux que nous passions par dedans la cité,

290. et observer à fond leurs fortifications:
donne-moi donc cette satisfaction;

[139] *Andianne, ch'io sono indiano...*
[140] La phrase n'est pas très claire et on peut aussi comprendre: «peut-être ce détour paraîtra inconvenant.»

et ce que maintenant la reine Blande fait,
je t'en prie, dis-le moi, toi qui sait tout.»
Astaroth dit: «On va lui servir le repas,
et si tu veux déjeuner avec elle,
devant sa table, nous, nous te transporterons.
Je ne te dis comment nous nous éclaterons!»

291. «Or tu m'as excité l'œil et la gargoulette,
lui dit Renaud, car m'aveugle la faim,
et je n'ai plus le temps d'attendre le fenouil.
Nous resterons un peu avec les dames,
et nous allons frotter de nos pieds leurs genoux,
et entendrons milliers de fois parler
de Roncevaux, peut-être aussi du guet-apens.»
Le diable répondit: «Tu vas être content.»

292. Quand ils furent entrés en dedans Saragosse,
on n'y voyait ni bêtes ni personnes,
car seuls étaient restés les bébés moricauds;
ne s'y trouvait un échantillon d'homme,
car tout le monde était parti afin se battre
à Roncevaux avec le roi Marsile.
Dans la cour du palais ils ont mis pied à terre
d'abord, et de leurs destriers, ils s'occupèrent;

293. et Farfadet se conduisait en serviteur,
et déversait orge et foin aux chevaux.
Ce pourquoi demandait le maître de l'étable
à quelques siens valets: «Qui est cet homme?»
Et chacun répondait qu'il ne le connaissait.
Mais Farfadet avec ses deux yeux rouges
et jaunes le fixa, puis il lui a fait peur
en prenant un bâton de très grande longueur,

294. et dit: «L'Archifanfan du pays de Baldacque[141]
est arrivé pour visiter la reine.
De ce bâton si sur le dos je te matraque,
je te ferai tenir autres propos»;
et continuait à leur donner de l'orge en masse,
tant qu'il poussait cet homme au désespoir;
et pour qu'aucun d'entre eux ne quittât l'écurie,
à la porte il alla de son bâton muni.

[141] Don Quichotte cite, parmi les chefs de l'armée de moutons qu'il s'apprête à combattre, un Alifanfan au chapitre XVIII de ses aventures. Baldacque, c'est Bagdad.

295. Dans la salle du haut Renaud et Richardet
et Astaroth à l'instant sont montés :
ils voient que là se fait bon repas de gala,
et qu'on ne peut les voir[142] ni les entendre,
tellement tous ces gens tout partout bavardaient,
et le banquet commençait à chauffer ;
et Lucienne semblait encore bien plus belle,
(celle qui est voisine à la reine, c'est elle).

296. Tout au bout de la table, ils sont allés s'asseoir.
Voici un plat : Astaroth se l'attrape ;
celui qui le portait vers un autre écuyer
se retourna et avec lui se bat.
Et au même moment la reine a voulu boire,
lorsque ces gens sont en pleine bagarre ;
et Richardet s'est avancé tout doux, tout doux,
et après de la main lui a ôté la coupe.

297. Lors Renaud s'occupait à pourlicher les plats,
et sur tout ce qui est distribué
par l'écuyer tranchant se fait donner sa part :
les serviteurs à qui sont arrachés
les plats, ont commencé à batailler entre eux ;
et cependant criait la reine Blande :
« Qu'est-ce que c'est que ça ? Où est passé ma coupe ?
Vous me paraissez tous une bande de fous. »

298. Tout le monde faisait excuses à la reine,
tant qu'enfin elle en fut abasourdie.
Renaud ne voulait pas rester le bec en l'air,
et il se sert dans le plat de Lucienne ;
et Lucienne semblait remplie de confusion
et ci et là dirigeait son regard :
en son fors intérieur ne savait pas quoi dire
pour ce qu'elle voyait les aliments s'enfuir.

299. Un jour auparavant un loup était entré
dans la cité au milieu de la foule,
ce que l'on avait pris pour de mauvais augure,
car sans raison, aucun loup n'entre en ville ;
et la nuit même en songe la reine avait rêvé
qu'un grand lion ravageait sa maison ;

[142] Rappelons qu'ils sont invisibles.

et elle ne savait que le lion était là,
c'est-à-dire celui que Renaud sur lui a[143];

300. si bien que celle-ci a raconté ce rêve;
et puis voyant ces incidents étranges,
elle en était troublée dans son cœur et sa tête,
disant: «Pour les païens, c'est mauvais signe;
et très certainement quelque démon follet,
alors qu'ils sont en lutte avec Roland,
vient pour nous annoncer de mauvaises nouvelles»;
et ainsi se trouvait bouleversée icelle.

301. Et Brisefer faisait par divertissement
des croche-pieds en traversant la salle
à l'un, à l'autre, et il tombait, et il cassait
ou verre, ou vase, ou renversait les choses;
et tous ces incidents la reine les rapproche
en s'inquiétant de ces signes adverses;
et aussi ses barons autour d'elle rangés
de ces événements étaient tous étonnés.

302. Renaud ôta un fruit qu'on appelle une muse[144],
à un bouffon qu'il juge bestïole,
et avec celle-ci il lui ferma la bouche;
il regardait partout, le marïolle,
et il en accusait et la reine et Lucienne;
et Renaud lui donna une torgnolle
dessus la tête et il tomba comme une poire.
Mais un éternuement a gâté cette histoire:

303. alors que du banquet s'emparait la pagaille,
Richardet n'a pas pu se retenir
d'éternuer un coup et deux coups et trois coups;
et comme on ne pouvait voir qui fait ça,
aussitôt que ce bruit eut été entendu,
vite chacun se lève de son siège,
si bien qu'en un moment la salle s'est vidée
et heureux fut celui qui trouva l'escalier.

304. Renaud, ça lui parut le moment d'accoster
sa Lucïenne, alors qu'elle veut fuir,
et il fut très tenté de se montrer à elle;

[143] Il le porte sur ses enseignes: voir XVI, 14, 5.
[144] C'est, à l'époque, le nom scientifique de la banane; de l'arabe: «*muza*».

mais il eut peur de la bouleverser.
Lucïenne cria et voulut se lever,
mais ne put pas s'en aller assez vite
qu'il ne l'ait par deux fois baisée à la française
et chaque fois sur elle en est restée la rose[145].

305. Les chevaux se trouvaient déjà tout harnachés,
et l'écuyer, le maure, est revenu[146].
Renaud et Richardet, à cheval remontés,
s'en sont allés, s'étant bien amusés,
et ont laissé tous ces gens-là épouvantés,
qui pour s'enfuir n'attendaient le dernier,
et d'un commun accord chacun d'eux prétendit
que le palais était de démons tout rempli.

306. Après, pendant qu'ils cheminaient en bavardant,
Renaud a dit: «Lucienne est belle encore.
Ô Astaroth, je me souviens d'autrefois quand,
jeune encor, je me pris d'amour pour elle,
à Saragosse un beau jour arrivant:
pendant longtemps elle fut mon étoile,
et vint ensuite en Perse afin me retrouver
avecques Balugante et une grande armée[147];

307. et elle m'apporta un pavillon si beau
que par amour je l'ai toujours gardé,
car il fut travaillé avec un très grand art;
le feu y est figuré d'un côté:
de l'autre côté, l'air avec tous ses oiseaux;
sur terre après, toutes bêtes connues;
et les poissons dans l'eau, mais là tu dois penser
qu'on ne peut pas en faire un complet relevé[148].

308. Astaroth lui a dit: «Je vois ce pavillon,
comme si je l'avais devant les yeux,
parce qu'à notre vue ne se peut opposer
ni mont ni mur: un esprit est pensée
qui peut tout voir où il conduit son attention.
Tu visitas et Levant et Ponant:

[145] Voir VI, 9, 2 pour le baiser à la française.
[146] Le sens n'est pas clair: s'il s'agit de Brisefer, on peut comprendre qu'il revient avec les chevaux; ou bien qu'il est redevenu visible.
[147] En fait Renaud n'avait pas retrouvé Lucienne en Perse mais à Arma. Voir XIV, 35-41.
[148] L'infinie variété des poissons était proverbiale.

hé bien! à l'œil de ton esprit est accordé
de revoir les endroits que tu as visités.

309. Mais puisque tu prétends que tous les animaux
s'y voient, qu'ils soient du ciel ou de la terre,
sache qu'en sont absents nombre des principaux
de ceux qui sont dessus votre hémisphère:
aussi sera-t-il bon remettre ses lorgnons.
Pour que tu voies qu'Astaroth jamais n'erre,
c'est en ta chambre qu'est à Montauban ce tien
pavillon, lequel est, comme tu dis, très bien.

310. Renaud lui répondit: «Tu m'as piqué au cœur,
ô Astaroth, d'une si douce ortie,
que si vraiment Lucienne en sa tapisserie
a fait erreur, je veux que tu le dises;
et j'y ajouterai, dans mon amour pour elle,
que je ressens encor l'ancienne flamme;
et puis s'entretenir de quelque objet curieux
rend le chemin plus court, plat et moins caillouteux.»

311[149]. Répondit Astaroth: «La grande Libye compte
moult animaux, bien ignorés des gens,
parmi lesquels on trouve un certain amphisbène:
en arrière, en avant va ce serpent,
vu que son dos s'allonge au milieu de deux têtes;
une autre bête a trois rangées de dents
et tête d'homme; elle est manticore appelée:
puis voici les pégases, encornés et ailés:

312. leur emprunte son nom la «source de Pégase[150]».
Une autre, ayant pour nom rhinocéros,
attaque de la corne attachée à son nez
les éléphants, qui l'agacent beaucoup,
et si le hasard fait que ceux-ci se rencontrent,
il faudra bien que l'un des deux en meure;

[149] Ici commence le Bestiaire d'Astaroth, théologien mais aussi homme de science. Il ne s'achèvera qu'en vue de Roncevaux, quand la parole reviendra aux armes. Beaucoup d'animaux cités dans ce Bestiaire sont légendaires. Astaroth puise sa science essentiellement chez Pline et Albert le Grand, les deux grandes autorités du Moyen-Age en matière de sciences naturelles. Du premier venait précisément de paraître à Venise une traduction de l'*Historia naturalis* par Cristoforo Landino, et du second, à Ferrare, le *De animalibus*.

[150] D'un coup de sabot, Pégase avait fait jaillir sur le mont Hélicon la source Hippocrène.

voici le calliraphe au dos tout maculé;
et le crocute[151] naît de chiens et loups croisés.

313. Voici le leucrocute, une tout autre bête:
croupe de cerf, et cou, poitrine et queue
entièrement de lion, et gueule qui fait mal,
car en s'ouvrant, se fend jusqu'aux oreilles,
et il peut emprunter aux hommes leur langage,
parfois, par ruse et par méchanceté;
et un autre animal (c'est axie qu'on l'appelle)
est taché comme un daim, et il est très cruel.

314. Et voici un serpent appelé catoblèpe,
qui en marchant traîne au sol tête et bouche,
tant il est paresseux et rampe sur son ventre;
il dessèche herbe, avoine et ce qu'il touche,
et de son souffle il fend et brise les cailloux,
tant est brûlant le venin qu'il répand;
de son regard méchant et dangereux il tue,
mais le tue à son tour la belette menue.

315. Et voici l'ichneumon[152], animal peu connu,
qui lutte avec l'aspic, mais qui d'abord
se fabrique une armure en plongeant dans la fange;
quand dort le crocodile, il en profite
pour s'enfiler dedans comme en un vase vide,
vu qu'il est ainsi fait qu'il tient ouverte
la gueule, quand il a envie de somnoler,
et se laisse endormir par l'oiseau roitelet.

316. Voici une autre bête, appelée l'éalée,
queue d'éléphant et dents de sanglier,
et le dos tout entier de couleur jaune et noire;
le reste presque en forme de cheval;
des deux cornes qu'elle a, elle peut, c'est curieux,
orienter à son gré l'une ou bien l'autre,
comme parfois les bêtes en arrière ramènent
l'oreille ou la redresse, ou par crainte ou par haine.

317. L'hippopotame, un animal très raisonnable,
presqu'un cheval des fleuves et des mers,
qui entre dans les champs par ruse en marche arrière,

[151] La hyène (?)
[152] Nom grec de la mangouste.

et s'il estime avoir du sang en trop,
il recherche un endroit où ont été coupés
les roseaux, et se pique, c'est sa coutume,
la veine et purge alors toute l'humeur impure,
puis avec de la boue referme la blessure.

318. Et qu'il ne te paraisse une folle opinion
que de cela vint la phlébotomie,
car nous veut prodiguer la bénigne nature
tous ses enseignements, par bienveillance.
De cette bête on ne pourrait percer le cuir,
sauf quand il est mouillé, tant il est dur;
avec ses dents presque de sanglier, il peut occire,
et sa langue fourchue lui permet de hennir.

319. Voici le liontophone, animal peu connu,
qui pour le lion est mets fort vénéneux;
voici le tragélaph, comme le bouc barbu;
et le thoës[153], qui n'a toujours ses poils:
l'été, il est tout nu, l'hiver, il est velu;
le lycaon est un loup très fameux;
voici une autre bête, on l'appelle l'élan,
un cheval des forêts qui rue énormément.

320. Puis les bisons, qui sont aussi des bœufs des bois,
naissant nombreux chez les Germains et Scythes;
et voici un serpent qui s'appelle bora[154];
la chlime est animal, (le dire est fou)
qui ne peut faire jouer ses articulations,
si bien qu'il est, quand il dort, pris au piège,
puisque pour s'appuyer contre un arbre il se met,
et en coupant cet arbre, on le prend à son gré.

321. Et les cèphes aussi sont curieux animaux,
qui naissent du côté de l'Éthiopie,
par derrière ont des pieds, et par devant des mains[155],
exactement comme l'aurait un homme:
Rome jadis en vit pour la première fois
lors des jeux pompéiens, puis n'en vit plus.

[153] C'est un autre nom du chacal, déjà présenté par Pulci au chant XIV, 74, 1 sous le nom de «dippe».
[154] Pulci, qui a mal lu le texte de Landino, invente, sans s'en rendre compte, une nouvelle espèce de serpent. Il s'agit du boa.
[155] Ce sont des singes.

Et Gane récemment à Charles a écrit
et en traître qu'il est, il lui en a promis[156].

322. Et voici une bête, appelée la tharande[157],
qui revêt la couleur, là où elle est,
de chacun des objets dont elle est entourée,
et pour la voir, il faut bien regarder;
une autre bête encore est appelée salpige,
qui fait beaucoup de mal sans qu'on la voie[158];
spettaphique, arondoque et beaucoup de serpents
que Méduse n'a pas créés avec son sang[159].

323.[160] Puis voici la chélhydre, un serpent très fameux[161],
hémorrhoïs, dipsade, caphéraque,
prestaire et saourhée, qui sont tous vénéneux;
et moins connu, un genre de dragon;
des animaux cachés et mystérieux,
vivant en mer, dans les lacs et marais;
et il existe encor moult espèces diverses
de basilics, variés d'aspects et sifflements;

324 dracopopode, arménien, ironde[162] et chalcatrice
et alsordie, arache, altinanite,
centopède et cornue et serpent-rimatrice[163];
maderosse, un féroce cénobite,
le bérus, le boa, et passaire et natrice,
tous serpents qu'ignora Dame Lucie,
comme l'andrie, l'édisimon et l'arbatraffe;
et elle a oublié de même la girafe.

325. Et comme oiseaux, l'ibis, qu'on prend pour la cigogne,
car se nourrit avec œufs de serpent;

[156] Voir 90, 3.
[157] Le renne (?).
[158] Un serpent de taille minuscule, selon Albert le Grand.
[159] Selon Lucain, quand le héros Persée emmena au ciel la tête de la Méduse qu'il venait de couper, les gouttes de sang qui en tombèrent vinrent s'écraser sur le sol libyen et, en fermentant sous l'action du soleil, donnèrent naissance à de nombreuses espèces de serpents vénéneux (*Pharsale*, IX, 696-9.)
[160] Les deux strophes qui suivent présentent une énumération de noms, où l'aspect scientifique disparaît totalement au profit de l'acrobatie verbale. Tous les noms cependant viennent d'Albert le Grand.
[161] Nombreux sont les poètes qui en parlent: Virgile, Lucain, Dante...
[162] Un serpent dont la peau a la couleur de l'hirondelle!
[163] Centopède: quelque chose comme le serpent mille-pattes. Rimatrice = le farfouilleur, un serpent qui aurait l'habitude d'infecter la nourriture humaine en fouillant dedans.

il se fait un clystère avec de l'eau salée,
lorsqu'il le faut, au dire des savants,
et il se met au cul le bec comme canule ;
car la Nature avisée et prudente
entend bien enseigner, grâce à ce volatile,
l'usage aux médecins d'un semblable ustensile.

326. Et l'oiseau agothile, appelé trêlachèvre[164],
les chèvres tête, et leur pompe leur lait ;
le chithe, cet oiseau ignoré du vulgaire,
la becquée donne à ses parents âgés ;
un autre oiseau est appelé le cynamulge[165],
et qui en mange, il s'en lèche les doigts :
se garde le gourmet lui faire une ouverture,
car d'épices toujours il fait sa nourriture.

327. Les méonides sont très célèbres oiseaux
tels qu'on croit mal ce qu'on écrit sur eux,
vu que tous les cinq ans se rendent ces derniers
de leur Égypte au tombeau de Memon ;
ils s'y battent entre eux, ô grands et beaux mystères,
et montrent pleurs et afflictions d'humains,
autant que s'ils menaient deuil et enterrement ;
ensuite ils font retour en leur pays d'avant[166].

328. L'ardhéone ressemble à un héron ou presque,
il fuit l'orage au-dessus des nuages ;
et l'oiseau coreydul[167], de ce qu'il prend par chance,
mange le cœur, et le reste le laisse ;
la charite[168] en volant, et ça semble étonnant,
peut traverser le feu sans se brûler.
Je ne sais si de vous est connu un oiseau
qu'on appelle corête, ennemi du corbeau.

329. Et voici un oiseau que l'on voit en été
après la pluie, et nommé la dryaque,
que Nature créa de pattes démuni ;
et l'athylon, comme un dragon attaque

[164] *Caprimulgus*, l'engoulvent.
[165] L'oiseau qui niche dans un arbre à épice. Il est donc inutile de le vider.
[166] Des oiseaux migrateurs (du genre ciconidae) vivant en Égypte et se rendant en Turquie, où était enterré le philosophe pythagoricien Memnon.
[167] L'alouette, du grec *korydalès*, qu'Albert le Grand interprétait comme signifiant « mange-cœur ».
[168] Oiseau habitant l'île de Cariste.

tous les renards ; s'il voit un âne, il va le suivre
comme un ami et avec lui se calme ;
l'outarde est oiseau lourd[169], pas besoin de le dire
car ce vil animal se nourrit de charogne.

330. Je ne sais si tu as du caladre[170] ouï dire :
si on lui met sous les yeux un malade,
lorsqu'il est condamné, alors il se retire,
et le contraire pour une issue contraire ;
l'hibor, on peut l'entendre comme un cheval hennir ;
brille la luxidie, bel oiselet,
si bien qu'au diamant il ne le cède guère,
et que pendant la nuit le chemin vous éclaire.

331. L'incendiaire luttant avecques le hibou,
de jour l'emporte, et le hibou, de nuit.
Mais avant tout, c'est le porphyr que je louerai,
certain oiseau, qui ne craint pas la goutte :
parce que ce qu'il prend, il le mange en buvant[171],
aussi veut-il près du tonneau la huche :
il a de l'oie un pied, c'est pour souvent nager ;
et l'autre est bien fendu, afin pouvoir manger.

332. Ores si je voulais décrire les poissons
et dénombrer tant d'espèces diverses,
ce serait comme si je dénombrais en Pouilles
mouches et moucherons, et papillons.
Mais je vois les armées s'apprêter au combat,
et ne serons à temps à Roncevaux. »
Maintenant laissons-les de ces choses parlant.
Que si cela se peut, le Christ sauve Roland.

[169] *Avis (otis) tarda*, que Landino comprend comme « l'oiseau qui tarde à s'envoler », car il lui faut exécuter trois ou quatre sauts auparavant.
[170] Le pluvier.
[171] Toujours accompagner la nourriture de boisson et vice-versa semble avoir été un des grands préceptes hygiéniques de Pulci : ne nous a-il pas déjà dit : *qu'au barillet Renaud à jeun jamais ne boit* (Chant IV, 36, 8).

CHANT XXVI (III)

Invocation (1-2). La bataille de Roncevaux s'engage selon les plans stratégiques de Gan ; engagement de la première armée (3-78).

Arrivée de Renaud et Richardet. Adieux touchants avec Astaroth. En se faisant débarquer au milieu du dispositif de Marsile, Renaud met le désordre dans les rangs des sarrasins. Après avoir fait de grands massacres, Renaud et Richardet rejoignent Roland (79-110).

Marsile prend conscience de la possibilité d'un échec et lance toutes ses forces sur les chrétiens : la bataille reprend, plus âpre qu'avant. Roland est informé de la trahison de Ganelon par le fils du Vieux, Bouillafort (111-152).

1. Ô Père bienveillant, il faut que cette fois
ta bonté soit plus grande que jamais ;
envoie le tien archange avec ses compagnies,
pour que du ciel rougissent les épées :
car tant de sang sera versé à Roncevaux
qu'il remplira les fossés et les fleuves,
puisque le dernier jour est enfin arrivé,
que le baron Maugis depuis longtemps craignait.

2. Ô Charlemagne, hélas, quel sera ton chagrin
quand tu verras venir de nouveaux maux,
et que le tien neveu est mort, le paladin !
Ô tristes vers, affligés, lamentables !
Ô traître de Marsile, ô méchant sarrasin,
vont apparaître enfin tes trahisons !
Ô Ganelon, tu vas bientôt être content
d'avoir mené à bien ton dernier guet-apens !

3. Celui qui pleure encor le vol de Prométhée[1],
avait sorti sa tête à l'horizon
d'incendie et de sang, qu'il semblait que le Gange[2]
montre aux chrétiens leur future défaite ;
quand se sont dévoilées jà tout près les phalanges
du roi Marsile et des païens, en face,
et que sont apparues en haut d'une montagne,
en vagues continues les troupes de l'Espagne.

[1] Il s'agit du soleil, à qui Prométhée avait volé le feu pour le donner aux hommes.
[2] C'est-à-dire l'orient ; l'expression est de Dante.

4. Ores qui aurait vu au vent les étendards
blancs et azur, vermillons, noirs et jaunes,
les serpents et les lions, loups-cerviers, léopards[3],
et entendu le fracas des chevaux,
et leurs hennissements qu'excite la trompette,
aurait été stupéfait de les voir,
tant les païens montraient et donnaient à entendre
d'emblèmes étonnants, de curieux instruments.

5. Mais le roi Gouttebouf[4], qui était sur ses gardes
(c'était un vieux et fameux bourguignon),
tous les jours à Roland rappelait qu'il fallait
envisager d'autres dispositions,
et sans cesse ordonnait qu'on renforce le camp.
Pourtant Roland, quel qu'en fût le motif,
cette fois-là du moins n'y faisait attention
et il ne semblait pas avoir d'appréhension.

6. Olivier avait dit que le jour précédent
il avait fait un songe très horrible,
qui avait suscité en lui beaucoup d'angoisse,
et qu'il avait grand besoin d'un Daniel[5].
Roland a dit: «À qui suffit un barillet,
que ferait-il en buvant une tonne[6]!»
Ainsi lui a-t-il dit à sa façon, sans fard,
mais gentiment, qu'il rêve à cause du pinard.

7. Je pense que Roland, un homme âgé et sage,
savait déjà que sa mort était proche,
mais ne montrait ses sentiments sur son visage,
et attendait la couronne d'épine
désormais de l'Espagne, en hommage et tribut;
et elle sert à peu notre sagesse,
parce que, quand s'approche un extrême péril,
se choisir un parti est vraiment difficile.

8. Ce matin-là en hâte Olivier est allé
dessus un mont, et aussi Gouttebouf,
qui était demeuré ces nuits-là en alerte
et tous les soirs mettait des sentinelles.

[3] Les emblèmes des étendards.
[4] Gouttebouffe, roi de la Frise, apparaît dans l'*Aspromonte,* où il est également roi de Bohème.
[5] Voir XXV, 82, 8.
[6] Pour être précis, un *cogno,* c'est-à-dire 456 litres.

Et c'est alors qu'est apparue, comme j'ai dit,
du roi Marsil la première rangée,
et Olivier comprit des sarrasins le piège,
qu'ils commençaient déjà à dévaler en plaine;

9. et il a dit: «Ô Gouttebouf, voici venu
le dernier jour pour la gloire de Charles!
Et notre comte n'a jamais voulu te suivre,
quand tu voulais renforcer notre camp.
Voici Marsil, ce traditeur rempli de fraude,
qui vient pour l'attaquer par trahison;
car ce n'est pas signe de paix, me semble-t-il,
de voir sur tous ces gens leurs armes qui rutilent.

10. Ores sont de Maugis toutes les prophéties
accomplies pour toujours, cette fois-ci!
Je sens trembler Paris même depuis ici.
Ô Ganelon, tu as fait mouche enfin
et bien récompensé Charles de ses bienfaits!»
Et ceci dit, fit tourner son cheval
et descendit en galopant vite du mont,
et retourna là où il a laissé le comte.

11. Baron Roland avait tristes pressentiments
ce matin-là, et en voyant venir
Olivier qui courait sans jamais s'arrêter,
cria de loin: «Qu'est-ce que ça veut dire?»
Olivier répondit: «Rien de bon, par ma foi!
Hier encor, tu n'as voulu m'entendre:
Marsil est arrivé apportant le tribut
armé, et tout un monde est avec lui venu.»

12. Tous les barons alors ont entouré Roland
en un instant, et chacun lui disait
qu'il fallait appeler au plus vite du cor.
Vite est monté Roland sur son cheval
et aussi Sansonnet; ils grimpent sur le mont;
arrivé là, il regarde partout
et constate en effet que Marsile vient bien
pour leur donner tribut, mais de futurs chagrins.

13. Et il est retourné après à Roncevaux,
et il pleura sa malheureuse armée,
et il a dit: «Ô triste, infortunée vallée,
aujourd'hui tu vas être ensanglantée!»
Ils étaient très nombreux déjà autour de lui,

et tous lui conseillaient la même chose,
puisqu'en était arrivé là le cours du sort:
c'est-à-dire appeler au secours de son cor.

14. Étaient montés là-haut dessus cette montagne
Astolphe et Bérenger, vite, et Avin,
et chacun balayait du regard la campagne,
en y voyant tant de gens sarrasins:
«Tu dois prendre en pitié ta valeureuse armée,
disaient-ils tous, ô brave paladin:
aussi fort que tu peux, vas-y, sonne du cor,
car il n'est rien qui soit plus dur que n'est la mort!»

15. Roland leur répondit: «Si venaient maintenant,
César, Scipion, Hannibal et Marcel
et Darius et Xerxès, et encore Alexandre
et Nabucco avec toutes ses troupes,
et verrais-je la mort devant moi, tout auprès,
avec sa faux tranchante ou son couteau,
je ne sonnerai pas afin que Charles m'aide,
vu que jamais par lâcheté n'en sonnerai.»

16. Doncque s'en retourna avec ses gens Roland
et vite il fit s'équiper son armée:
à travers Roncevaux courut le mandement
que tous devaient monter vite à cheval;
et Turpin les bénit, de la croix les signant,
et il se mit à les exhorter tous,
qu'il fallait que chacun meure avec joie pour Christ,
et il leur rappelait la Passïon du Christ[7].

17. Ores qui aurait vu le camp s'armer en hâte,
sûr qu'en aurait senti pitié son cœur,
car tout apporte à qui attend chose contraire
un supplément de douceur ou terreur;
et plus d'une trompette a commencé sonner
dans Roncevaux, avec telle clameur
qu'il paraissait qu'au Jugement on appelait
dans Josaphat, et que les morts s'y réveillaient.

18. Chacun, tu penses bien, en vitesse harnachait
son destrier et regroupait ses armes;
et chacun de gronder et de frapper son page;
et étaient occupés tous les valets,

[7] Christ rime avec lui-même: voir I, 58.

et certains se mettaient les armes à l'envers,
et embrouillaient les faits et les paroles,
comme il advient souvent dans les plus grands périls,
criant: «Aux arm'! Aux arm'! S'approche l'ennemi!»

19. Et tous les paladins déjà se rassemblaient
près de Roland afin de discuter
comment pour le combat que tous ici craignaient,
il conviendrait d'organiser les troupes.
Et Roland de douleur, soupirait, gémissait,
et ne pouvait absolument parler,
de ce qu'il a conduit si misérablement
pour y trouver la mort à Roncevaux ses gens.

20. Et Olivier disait: «Hélas, mon cher beau-frère,
comme il eût été mieux que tu me crusses!
Ça fait déjà longtemps que je t'ai révélé
qu'en roi Marsil, moi, j'avais reconnu
un traditeur, avant même qu'il fût conçu;
et tu croyais qu'il portait le tribut!
Et Charlemagne attend sa chimère à Saint-Jean[8]!
Nul n'accepte, je crois, d'être dupe de Gan,

21. si ce n'est l'empereur, vu qu'il le croit encore
et les a tous à cette mort conduit.
Marsile, quant à lui, si quelqu'un l'ignorait,
outre des vices tous laids et obscènes,
a jusqu'au fond des os une envie qui le ronge,
et que ses fruits font à la fin connaître:
moi je l'ai toujours vu comme dans un miroir:
un vil et méchant fourbe, un traditeur notoire[9].

22. Maugis est bien celui qui le connaît le mieux,
et mille fois il te l'a déjà dit;
et que le camp devait demeurer en alerte,
je l'ai crié très fort, car j'avais peur:
tu ne m'as jamais cru: voici venir les temps
qu'avaient prédits tant de tristes présages;
la couronne envïée, tu l'auras sur la tête,
mais elle aura, pardonne-moi, forme de nèfle[10]!»

[8] Voir XXV, 70.
[9] *Traditor vecchio*, dit Pulci: «traditeur depuis toujours».
[10] Le fruit du néflier porte une couronne de cinq pointes qui dans l'iconographie populaire représentait la couronne des martyrs.

23. Roland ne répondit à ce que lui a dit
Olivier, car au vrai on ne répond ;
même si on trouvait une réponse à faire
vous manqueraient pour le dire les mots.
En cependant l'armée en ordre s'est rangée ;
devant Roland se mit au garde-à-vous,
et il a fait à tous faire une collation
et enfin il leur fit dernière allocution :

24. « Si j'avais pu penser que ce traître Marsil
serait venu de cette façon-là
me rendre hommage en fourbe et en pécheur,
j'y aurais préparé et cœurs et armes ;
mais comme je lui ai toujours porté amour,
je croyais qu'il m'aurait aussi aimé,
et qu'étaient enterrées toutes haines antiques :
car il advient parfois qu'on redevienne amis ;

25. sauf lui qui, semble-t-il, par lâcheté pardonne,
mais conserve l'esprit aigre et cruel.
Je lui accorde donc des traîtres la couronne,
et maintenant excuse Gane et Jude ;
car je ne trouve pas chose en lui qui soit bonne,
qu'il fait comme épervier qui mue au bois,
et tu es rassuré, il te paraît fidèle ;
puis laissé un instant, il s'enfuit à jamais[11].

26. C'est ça la loyauté d'un vrai Melchisédech[12],
lui qui as plus de langues que Babel,
digne de dire *alecsalam salamalec*[13],
autre Caïn, qui envie son Abel.
Mais peut-être serais-je un tout nouveau Lamec[14] ;
peut-être a-t-il l'esprit d'Achitofel[15],
peut-être de Marsyas se cachant dans le ciel
et qui de corps en corps fuit le seigneur de Delphes[16].

[11] Une des nombreuses images tirées de la fauconnerie qui se trouvent dans le *Morgante*.
[12] Ce roi de la Bible offrit en gage d'amitié et de fidélité le pain et le vin à Abraham. Genèse 14, 18-20.
[13] « La paix soit avec toi ».
[14] Celui qui a tué Caïn, selon la tradition hébraïque.
[15] Ce compagnon d'Absalon l'aida à se révolter contre son père David puis se suicida après l'échec de cette révolte (Samuel II, 15-7).
[16] Marsyas avait défié à la flûte Apollon (le seigneur de Delphes) ; il fut vaincu par lui et écorché tout vif. Ce qu'a voulu dire Pulci n'est pas très clair et les commentateurs ne commentent pas grand chose. Pour Ramat cependant, les « corps » seraient le corps célestes : on pourrait comprendre que même mort Marsyas continue à fuir dans le ciel son vainqueur.

27. Celui qui trompe autrui se trompe lui aussi,
et nul ne peut se mentir à lui-même,
parce que c'est bien lui qu'à la fin il condamne.
Si vous restez jusqu'à la mort fidèle,
vous récompensera avec sa douce manne
votre Seigneur de vos dures souffrances;
si vous avez mangé le pain de la douleur,
ce soir au paradis vous irez pour dîner,

28. comme avec joie l'a dit ce grec anciennement
aux siens déjà (mais il dit: «aux enfers»)[17].
Voyez Laurent dessus son gril et si patient,
afin jouir de la joie éternelle:
«Retourne-moi!» Juste amour, si ardent
qu'il ne sentait d'autre feu la brûlure!
Car une douce chose est de chercher la mort,
lorsque l'âme est rendue par Dieu constante et forte.

29. Pour ce qui est de moi, ainsi qu'un doux agneau,
je vais, comme Isaac[18], au sacrifice,
bien que je voie déjà sorti tout le couteau:
j'entends déjà le Jugement dernier,
lorsque seront jugés le loyal et le faux;
sera vite accompli le grand office:
un « *Venite, benedicti patris mei*[19] »,
et voilà aux enfers rejetés les maudits.

30. Mais pendant qu'il nous reste encore un peu de vie,
car c'est la fin qui fait le prix de tout[20],
que tous les paladins démontrent leur valeur,
afin que meure seulement notre corps;
et gardez un cœur fort sans avoir d'espérance,
car je ne sais ce qui va se passer,
et souvent, quand on croit qu'il y a peu d'issues
d'être désespéré fut à beaucoup salut[21].

[17] Cicéron rapporte (*Tusculanes* I, 42, 101) que Léonidas aux Thermopiles aurait dit à ses troupes: «Nous dînerons peut-être ce soir aux enfers».
[18] Le fils qu'Abraham s'apprête à sacrifier avec son tacite consentement pour montrer sa fidélité à Dieu (Genèse 22, 1-12).
[19] «Venez, les bénis de mon père». Ce sont les paroles que Dieu adresse aux élus le jour du Jugement selon Matth. 25, 34.
[20] Concept cher à Pulci; voir X, 68, 6.
[21] Autre concept cher à Pulci: voir XXI, 150, 1-2.

31. Et il me fait souffrir qu'en sa vieillesse Charles
voie peut-être la fin de son royaume
de France, la très belle et pleine de noblesse,
car il fut malgré tout digne empereur.
Mais ce qui monte, un jour enfin vient à descendre;
toute chose mortelle arrive à terme:
celui-ci grimpe, et l'autre est en train de tomber[22]:
peut-être arrivera cela à Chrétienté.

32. Et il me fait souffrir que mon frère[23] Renaud,
je ne le puisse voir, avant ma mort,
punir ce mécréant de ribaud traditeur;
comme celui qu'obsède image forte,
je ne peux m'arrêter sur une idée diverse,
et dans l'esprit, je crois, me réconforte
une pensée qui dit: «Il est tout près d'ici»,
et tout homme qui vient, je cherche si c'est lui.

33. Et si moi, je n'ai pas voulu sonner du cor,
c'est pour voir ce que sait faire Fortune;
je ne veux que quelqu'un puisse s'enorgueillir
de m'en avoir fait sonner par terreur:
avant, éclairera la lune le soleil,
avant, l'éclat du ciel sera ténèbres;
et j'ôterai peut-être son orgueil à Marsile;
et c'est la seule idée en quoi je veux mourir.

34. Et de toute façon, ne le permet ce lieu,
car Charles est de nous si éloigné
que ne nous servirait son secours que bien peu.
Je veux que Ganelon soit bien payé.
Avant pourtant que nous ayons quitté le jeu,
nous ferons de ces gens un tel massacre
qu'il servira d'exemple au monde pour toujours,
en sorte que je n'ai de la mort nulle peur.

35. La mort, elle est à craindre, ou la séparation,
quand meurent à la fois l'âme et le corps;
mais si au ciel on va d'une chose finie
à choses infinies, parmi les diadèmes[24],
c'est échanger sa vie pour une vie meilleure.

[22] Voir la fable du renard et du loup: IX, 73-6.
[23] Cousin.
[24] Voir pour les diadèmes, XVIII, 77, 4.

Ores ayez en Jésus tout espoir,
et mettez vie et mort dans les mains de Celui
qui a sauvé Daniel d'entre les lions jadis.

36. Un philosophe ancien qu'on appelait Thalès,
remerciait Dieu, avant toute autre chose,
de ce qu'il l'avait fait homme et non animal;
si nous l'avions été, et vous et moi,
il en résulterait que nous serions mortels;
donc le propre de l'homme, à mon avis,
c'est d'aimer comme il faut ce monde périssable,
mais au-dessus de tout son Seigneur délectable.

37. Rappelez-vous chacun de ces braves Decius[25],
qui ont fait tant pour leur seule patrie,
et quantité d'autres romains et grecs fameux
afin laisser petit renom au monde:
lequel je tiens et j'ai toujours tenu pour peu,
par rapport à gagner ce saint royaume,
où est Celui qui répandit son juste sang
afin nous libérer de ce mortel serpent[26].

38. Ne croyez que le nom d'Horatius[27] ou Curtius[28]
aura sort plus heureux que le vôtre, pour sûr,
car il sera sauvé seulement dans le monde,
mais n'y a l'âme aucun mérite ou gain.
Cependant que je parle avec vous, tout le temps
je vois, je crois, déjà le ciel ouvert
et les anges là-haut préparer dans la hâte
cet endroit qu'a perdu la bande des ingrats[29].

39. Je vois mince nuage, en l'air, une nuée,
qui vient, c'est sûr, pour vous du paradis,
et déjà de Michel on peut voir un lambeau,
que je ne peux regarder fixement;
il me semble vous voir jubiler dans le sein
de cet Amour que tout loue dans la joie,
comme ces saints déjà dans le sein d'Abraham,
et que déjà aux cieux sont heureuses nos âmes.

[25] Decius père et fils, tous deux consuls, moururent à la guerre.
[26] Le péché originel.
[27] Horatius Coclès.
[28] Il se serait selon Tite-Live précipité sur son cheval dans un gouffre ouvert sous le Forum, pour conjurer un sort qui pesait sur Rome.
[29] L'«endroit» perdu, c'est le ciel, et la «bande des ingrats», les anges rebelles.

40. Je vous accorde donc mienne bénédiction:
comme absoudra tout le monde Turpin,
au ciel est accordée la vôtre absolution.»
Ayant parlé, il saisit Velliantin
et de terre sauta tout droit dans les arçons,
et dit: «Hardi, sus au peuple païen!»
Et monté à cheval, pleura amèrement
en passant en revue l'ensemble de ses gens.

41. Il se reprit à dire: «Ô vallée malheureuse,
que d'ici peu notre fortune adverse
pour des siècles nombreux rendra des plus fameuses,
tant il faudra sur toi verser de sang:
tu seras célébrée en prose comme en vers.
Mais si jamais mortel fit juste vœu,
Vierge, tes serviteurs, je te les recommande,
et ne regarde pas aux péchés de Roland.»

42. Alors l'évêque a fait le signe de la croix
sur tous ces gens et il les a bénis,
et dit: «Je vous pardonne», et les a incités
à mourir avec joie pour leur Jésus.
C'est ainsi qu'en pleurant ils s'embrassaient l'un l'autre,
puis se sont mis à la cuisse la lance;
et le premier drapeau, c'était celui d'Almont[30],
que Roland lui a pris dans les champs d'Apremont.

43. Et voilà maintenant la chiourme des païens
que Falseron tient sous ses étendards,
et tous ensemble ils sont descendus dans la plaine;
il leur disait: «Ces Français, ces Picards,
quand nous viendrons aux mains sur le champ de bataille,
vite on verra s'ils sont vraiment gaillards!
Aujourd'hui, vengerai la mort de mon enfant[31]!
(et à lui seul il défiait comte Roland).

44. Je vous ai sans arrêt, chevaliers, à tous dit
(que de cela, chacun soit bien conscient)
que quand Roland aura décidé s'avancer,
aucun ne vienne à me couper la route:
je lui arracherai le cœur de la poitrine;
écartez-vous, cette vengeance est mienne,

[30] Pour cet épisode de l'*Aspromonte*, voir I, 13-4.
[31] Ferrahou: voir XXIV, 158-9.

parce que Ferrahou, si ne me suis trompé,
a mérité certainement d'être vengé.»

45. On entendait les plus étranges des timbales,
tant de buccins, de cors à la mauresque,
qui résonnaient de tous côtés dans les vallons,
et des enfers semble ce bruit sortir;
tellement d'étendards, tant d'étranges pennons,
tant de couleurs, une clique fantasque:
certes c'était à voir chose remplie d'horreurs,
et dont même Alexandre aurait pris grande peur.

46. Hennissements de destriers et hurlements
de païens arrivant en menaçant,
disant tous qu'ils voulaient s'avaler les chrétiens
(et Falseron, c'était surtout Roland),
on eût dit, quand la mer s'agite le plus fort,
Charybbe et Scylle aboyant de ses monstres[32]
et toute l'atmosphère est de poussière pleine,
ainsi qu'on a décrit la mer faite d'arène[33].

47. C'étaient des Bohémiens, arabes et Syriens,
de l'Éthiopie, de l'Inde et de l'Égypte,
et principalement quantité de marranes[34]
n'ayant en propre aucune religion
et gens de Barbarie et d'autres lieux lointains;
et Alcuin[35] qui conte cette histoire,
nous dit que des Gascons aussi s'y rencontraient:
cette avant-garde, hein! quelle tourbe c'était!

48. Et ils avaient aussi très curieuses armures,
et des casques curieux aussi, ces gens:
et avaient sur le dos certaines peaux très dures
de poisson, crocodile et de serpent,
fouets de guerre et massues, des hachettes et haches;
et ils confient nombre de coups au vent,
avec des dards et arcs, javelots et stambecques[36],
catapultes pouvant arracher des brindilles.

[32] Les monstres de Scylla sont cités dans le Bestiaire, XIV, 69,5.
[33] Le désert. Même expression en XVII, 93,1.
[34] Au sens propre, juifs convertis puis relaps; plus généralement gens sans foi ni loi.
[35] Sur Alcuin, voir XXV, 34.
[36] Pour cette arme, voir XXV, 90, 5.

49. Voici jà les deux camps en face l'un de l'autre :
des deux côtés on criait fortement ;
qui veut Macom bouilli, qui veut l'Autre rôti ;
tous voulaient mettre en tourte l'ennemi.
Il nous faut arriver bien vite à la bataille,
afin ne pas faire languir la mort,
laquelle avec sa faux menace et me fait signe
que je pousse la plume et les lances bien vite.

50. Roland avait parlé à ses gens comme suit :
« Nul n'est forcé d'aller à la bataille :
ne doit rester ici que parfait chevalier ;
et saint Michel sera à vos côtés. »
C'est en premier Astolph qui en fait se lança ;
vint l'affronter Arlotte de Syrie,
et ils ont abaissé l'un et l'autre leur lance,
et l'on a entendu « Saragosse ! » et « La France ! ».

51. Ores cette fois-ci, ne nous fais pas la honte :
comporte-toi, Astolph, en paladin !
Tiens-toi bien à ta planche, et si c'est nécessaire
embrasse-la comme ton petit-fils[37] !
vu que n'est un rêveur cet Arlotte syrien,
lequel survient du camp des sarrasins ;
et pour vous dire tout, en demandant pardon,
Astolphe avait en fait peu de dispositions ;

52. si bien que quand il mit la lance en position,
voici qu'a dit Olivier à Roland :
« Astolph va nous servir un plat de sa façon ! »
À cet instant précis le sarrasin
a touché son écu avec telle fureur
qu'il s'en fallut de peu que ne devine
cette fois-là le sort d'Astolph notre marquis ;
sauf que c'est de travers que la lance le prit.

53. Astolphe le frappa, lui, avec précision,
car il lui mit sa lance à la visière ;
et ce coup a été d'une telle puissance
qu'il lui flanqua un demi-pied de fer,
et bien vite envoya chez le peuple des morts
son âme, et fit tomber son corps de selle.

[37] Comme un naufragé embrasse la planche qui le supporte !

Adonc baron Astolphe a fait ce qui est dû,
puisque c'est le païen et non lui, qui a chu.

54. Alors le valeureux Angiolin de Bayonne
a dit: «Roland, je veux le second coup»;
et ayant dit ceci, son genêt éperonne,
que nul coursier n'était meilleur au monde.
Lui arrive dessus un grand porte-couronne
des plus cruels et affamés de sang,
un dénommé Maldoucq, du royaume de Frasse;
et tous deux ont laissé tomber leur lance basse;

55. et tous deux, ils se sont frappés à la visière,
car tous deux sont maître en l'art de frapper;
et le coup de Maldoucq fut si fort qu'Angiolin
faillit presque tomber du côté gauche,
mais il n'a pour autant pas perdu sa valeur:
ayant frappé le païen destrement,
il lui a fait toucher de son heaume la croupe,
si bien que du cimier s'est détachée la houppe:

56. et si ce n'est que le cheval s'est mis ruer,
quand il sentit le plumet le toucher,
si que ruant, il l'a aidé se redresser,
la corde aurait pour sûr touché la flèche[38].
En cependant Avin est entré dans la danse:
baisse sa lance et pique son coursier:
«Qui veut jouter avecques moi, crie-t-il très fort,
vienne me rencontrer, il trouvera la mort!»

57. Se détacha alors des rangs des sarrasins
roi Mazzaris, un homme fort superbe,
qui avait confessé d'abord la foi chrétienne,
puis renié Christ et le Père et le Verbe[39];
et lorsque tous les deux se sont trouvés aux prises,
fut le coup du païen des plus acerbes;
Avin pourtant lui répondit avec sa lance;
mais ce coup-ci, quant à la mort, pure jactance!

58. Olivier s'avança avecques son Rondel,
car il ne pouvait plus rester en place.

[38] L'expression est un peu obscure: selon moi, quand l'arc casse parce qu'il est trop tiré, la corde se rapproche brusquement de la flèche. Mais le sens est clair: sans la ruade providentielle, Maldoucq serait tombé.

[39] Toujours la même confusion entre le Saint-Esprit et le Verbe.

Le roi Malprime en le voyant s'est détaché,
afin le rencontrer, des rangs adverses.
Et tout de suite alors, sans prendre autre pinceau[40],
se sont mis à peindre en rouge les lances,
et les écus et la pansière et les cuirasses
et à badigeonner les harnais d'écarlate.

59. Et c'est le sarrasin qui frappe le marquis,
et dans l'écu il lui fiche sa lance,
si fortement que le fer le traverse
et lui blesse une côte à la poitrine,
car ne l'a protégé ni gippon[41], ni cuirasse;
mais la lance à la fin perd de sa force;
et Olivier se demandait s'il doit tomber
et de-ci, et de-là, plusieurs fois s'est plié.

60. Mais la sienne valeur, la sienne gaillardise
ne se cacha cette fois-là, pour sûr,
parce que ne plia ni se rompit sa lance,
mais il troua l'écu de l'adversaire,
et lui est apparue dentelle sa cuirasse,
tant que Malprime est resté sans défense,
et qu'il lui a plongé au fond du cœur sa lance,
et a vraiment montré la valeur de la France.

61. Et Falseron quand il a vu ainsi tomber
subitement, mort, de son destrier,
un tel champion, a commencé à avoir peur:
« C'est, a-t-il dit, sans erreur un miracle;
on ne joue là aux dominos ou aux anneaux[42].
Macom pourquoi l'as-tu laisser tomber? »
Et il fut de ce cas énormément troublé,
car on considérait Malprime le premier.

62. Mais Olivier n'est pas rentré dans la mêlée
des sarrasins, car souffre encore au torse.
Et maintenant Turpin met en arrêt sa lance,
et il sautait qu'on dirait un cabri,

[40] C'est-à-dire en gardant leur lance comme pinceau. Mais on peut aussi comprendre, comme Ageno, « sans faire dans le détail, sans plus attendre ».
[41] Pour le gippon, voir VIII, 64, 4.
[42] Le sens précis des mots employés par P. donne lieu à interprétations diverses. *Diminio* signifierait selon Ageno: domino, dont ce serait la plus ancienne attestation, et selon Puccini: lance dont le fer est rabattu... *Viera*: javelot, lance légère ou anneau. Mais le sens général est clair: « ce n'est pas un jeu pour rire ».

car ce n'est le moment or de chanter la messe.
Vient contre lui Turquillon, un maudit,
avec sa lance et son orgueil et sa furie,
parce qu'il veut venger de Malprim l'avanie;

63. et il l'a attrapé sur le bord de l'écu
et le brisa comme verre à miroir,
et le débarrassa du soin de le porter.
Mais Turpin, bien que vieux, sait son métier
encor, et quand le sarrasin a fait la chouette[43],
de sa lance il le cueille en pleine oreille,
lui brise heaume et chef comme à un étourneau
et de cette façon sa surdité lui ôte.

64. Baron Roland avait au sein de son armée
de Normandie le puissant duc Richard,
et Gouttebouf et comte Anselm, celui
qui a été ce jour-là si gaillard,
et Avol et Avin, Bérenger et son frère
et Sansonnet et le duc Éginhart,
et tout le reliquat des paladins de France:
tous des gens qui, chacun, porteront bien la lance.

65. Or quand Roland et son armée se sont lancés,
pense, lecteur, que le bruit, la fureur
parut être celui de la forge à Vulcain,
tant qu'en monta le fracas jusqu'à Zeus,
et que Mars, je le crois, au ciel a tressailli;
et d'un seul coup sont tombées tant de lances[44]
qu'il a semblé qu'un vent toute chose abolisse
et que tombent le ciel, le monde et les abysses.

66. Falseron qui avait tellement désiré
se retrouver en face de Roland,
est passé sur-le-champ à un autre propos,
quand il le vit venir furieusement,
qu'il aurait pu sembler Lucifer déchainé:
«Ô Appolyn, je me confie à toi:
ne me laisse, dit-il, mourir si vite ainsi;
laisse-moi de mon fils la vengeance accomplir!»

[43] Pour esquiver la lance, voir XXIV, 41, 4.
[44] Les lances qui sont portées verticalement pendant la marche, sont pointées horizontalement pour le combat, voir VIII, 82, 5.

67. Mais quand baron Roland fut près de Falseron :
« Traditeur, cria-t-il de loin, très fort.
C'est ainsi que tu tiens ce que tu as promis,
de pardonner la mort de Ferrahou ?
Maintenant on le sait clairement qu'est un traître
le roi Marsile avec toute sa cour,
et il faudrait qu'avecques toi il soit pendu !
C'est cela le tribut qui à Charles est dû ?

68. Tu n'es donc pas honteux de m'avoir tant trahi
et embrassé ainsi que l'Iscariote,
au moment où tu es de la France parti ? »
Et on ne vit jamais rageur et las[45]
Roland autant qu'on l'a ce jour-là ressenti.
Puis il laissa d'un coup aller sa lance
et en pleine poitrine il a pris Falseron,
criant : « Appelle donc ce tien chien de Macom ! »

69. Ce fut un grand miracle, au moins à mon avis,
qu'il lui perçât son écu fait de l'os
d'un poisson inconnu, ainsi qu'il plut à Dieu,
et même le plastron, très dur et gros ;
et bien que Falseron soit mort rapidement,
il ne bougea nullement de sa selle,
si bien qu'aucun n'a vu ce qui s'était passé.
Avec son destrier Roland l'a dépassé ;

70. puis il revint, car il voulait savoir
ce qui à Falseron est arrivé,
vu qu'en le dépassant il ne l'a vu tomber ;
mais quand il l'a touché de son épée,
parmi les morts de suite il tomba se coucher ;
et l'étonnant ne fut qu'il soit tombé,
mais bien que lorsqu'il fut sur la terre étendu,
son cadavre, dit-on, ait d'un coup disparu.

71. Maintenant Falseron, tu l'as eu ta vengeance
et a conduit à Saragosse Gane !
Ses gens sont accourus avec célérité,
et démontés, le fouillant de la main,
ont trouvé sa cuirasse, on eut dit carapace
par un crabe jetée, car dedans c'était vide !

[45] *Et le faucon revient, rageur et las...* (*Enf.* XXII, 132).

Ô cas étrange, ô l'étonnant prodige ;
combien Notre-Seigneur haït toute traîtrise.

72. Quand les païens ont vu le roi Falseron mort,
ils auraient pris la poudre d'escampette,
tant cela leur donna terreur et déconfort ;
mais le filet était tendu de toutes parts,
puisque le roi Marsil, afin mieux voir les choses,
était monté en haut de la montagne
et avait fait fermer toute cette vallée,
si bien qu'ils ne pouvaient s'enfuir d'aucun côté.

73. S'élança en avant ce sale corbeau noir
qu'on appelait parmi eux Finaduste,
équipé d'un bâton qui n'était pas léger ;
et ce païen avait sept bras tout juste[46].
Bérenger vit venir cette grande flamberge[47],
sans se soucier que ce fût sacrée tige,
ni du bâton, lourd, gros, en forme de massue,
mais avecques sa lance il lui courut dessus.

74. Il possédait d'une tortue la carapace,
ce malfaisant, ajustée à son goût,
et la portait comme un écu à la poitrine :
la lance la perça, bien que très dure,
et le fer en était d'une trempe si fine,
qu'il traversa les pièces de l'armure
et aussi un gippon si bourré de soie floche[48]
que même pour ce gros il ne paraissait chiche ;

75. et dans le torse il lui flanqua plus qu'à moitié
le fer : bien que n'ait pas été mortel
le coup, il lui donna pourtant un gros frisson ;
n'était que son cheval a pris des ailes,
il n'aurait plus jamais ressenti chaud ou froid ;
mais si vite n'a fui aucune flèche,
quand quitte celle-ci la corde de son arc,
que son cheval au loin vite ne l'emporta.

76. Était pendant ce temps arrivé Galleran
avec Fidasse et quantité de gens.

[46] C'est donc un demi-géant, comme Margout, dont il a la taille : voir XIV, 113, 8.
[47] Litt. « Cierge de la Saint-Jean » ; voir VII, 12, 3.
[48] Pour l'usage de la soie floche, voir XVIII, 67, 5-6.

Ore et ici vraiment s'ensanglante la plaine,
et on laisse tomber nouvelles lances[49];
s'élancent en avant tous les bons capitaines.
Roland faisait un fracas d'ouragan,
et avait près de lui toujours le comte Anselme,
lequel faisait souvent résonner quelque heaume.

77. Olivier avait pris dans sa main Hauteclaire
et retournait déjà à la bataille.
Gauthier de Moulinet entra dans la mêlée
et Baudouin s'y lance ainsi qu'un lion.
Avin, Avol, Othon, chacun d'eux taille et tranche
ainsi que des navets cette racaille,
Angiolin de Bellande et baron Gouttebouf,
donnant et recevant de solennelles baffes.

78. Marc et Mathieu que tous les gens disent du Plan
de Saint-Michel (et moi je dis: du Mont[50]),
dans la vallée de Roncevaux, l'épée en main,
en ont frappé beaucoup dessus le front.
Le duc Astolph ne restait pas comme un oisif;
Turpin poussait les brebis vers le mont[51].
Angiolin de Bordeaux de tous les preux était
le seul mort, mais c'était qu'on l'avait pris en traître.

79. Laissons-les maintenant aux prises sur la lice.
Ne souhaitons-nous pas qu'enfin Renaud
entre dans la bataille avec son Richardet?
Il arrivait avec désir si chaud
qu'à chaque pas il demandait, redemandait
ce que faisait Marsile, ce ribaud;
et Astaroth disait tout ce qui se passait
parce que le combat, sans cesse[52] il le voyait.

80. Et Richardet aussi se consume et se ronge
en entendant que le combat redouble,
et sur Roland et Olivier hautes louanges,
et que le camp des païens se débande;

[49] Voir 65, 6.
[50] Ces deux personnages apparaissent effectivement sous le nom de Marc et Mathieu du Plan de Saint-Michel dans la *Spagna*, que Pulci se donne plaisamment les gants de rectifier.
[51] L'image, tirée de la parabole du «Bon Pasteur», appliquée à Turpin, est particulièrement ironique.
[52] En l'esprit.

et bien que d'un côté ça lui fasse plaisir,
il brûlait de montrer sa propre force
et de se retrouver en plein milieu des coups
et il a jeté l'herbe apportée par Milou[53].

81. Et lorsqu'aux environs de Roncevaux ceux-ci
sont descendus des monts pyrénéens,
là où on entendait le fracas du combat,
des longs gémissements, du bruit des armes,
baron Renaud a dit: «Je crois qu'il serait bon,
(ce que je dis, je le ferais pour moi)
que l'on donne l'assaut au camp des sarrasins
en plein milieu, là où se tient le Blanchardin.

82. Astaroth lui a dit: «Blanchardin, c'est celui
qui va partout avecques ce bliaud.
Or nous allons gagner, moi-même et Farfarel,
ces cloches-là et carillonnerons
dès que nous pourrons voir que tu fais un massacre;
et Brisefer par ma voix te déclare
(*rogatus rogavi*[54], comprends ce que je dis)
qu'il veut absolument demeurer ton ami.

83. Ne crois pas que chez nous aux enfers gentillesse
n'existe pas: tu sais bien que l'on dit
que de quelque façon (c'est chez vous un proverbe)
tout arbre garde un peu de sa racine,
quand même en sortirait un fruit dégénéré.
Or ne parlons de ces temps si heureux...
Ici se tient Marsile et là combat Roland.
Conservez-vous en paix. À toi me recommande.»

84. Renaud ne savait pas trouver une parole
qui soit bien adaptée pour lui répondre,
et il veut remercier pourtant son Astaroth,
et aussi Brisefer et Farfarel;
puis il dit: «Astaroth, me peine ton départ,
autant que le ferait celui d'un frère;
et je crois avec toi qu'il y a aux enfers
courtoisie, amitié, âmes fortes et fières.

85. Et si t'était permis ce que je vais te dire,
de temps en temps, viens me faire visite,

[53] Pour cette herbe qui rend invisible, voir XXV, 210, 1-6.
[54] «Je requiers, car j'ai été requis» (formule notariale).

ainsi que Brisefer et Farfarel;
je n'ai d'autres désirs que de te plaire;
et je prie ce Seigneur qu'adore notre foi,
si ma prière avait quelque valeur,
qu'il vous pardonne et que vous tous vous repentiez,
car autrement je ne sais pas vous remercier.»

86. Astaroth dit: «Tu veux que je formule un vœu?
Je ne veux qu'une chose et tu le peux,
et après, satisfait, tu me congédieras:
fais que je sois libéré de Maugis,
prie-le pour moi par le moyen que tu voudras;
vu que toujours tu pourras m'appeler,
car te servir jamais ne me fatiguera;
tu diras «Astaroth» et cela suffira,

87. et moi, je t'entendrai du fin fond de l'enfer,
et Farfarel viendra parce qu'il m'aime.»
«Je suis ton obligé jusqu'à la fin des temps,
a dit Renaud, et l'est aussi mon frère[55];
aussi c'est un cahier et non pas une lettre
que j'écrirai avec ma plus belle encre,
et ce que je voudrai, va le faire Maugis.
Réfléchis si je peux te rendre autre service.

88. Et je lui enverrai un messager volant,
et je lui décrirai ta courtoisie;
et je ferai aussi écrire par Roland,
si agréable fut ta compagnie.»
Lui a dit Astaroth: «À toi me recommande»;
et avec ses amis s'évanouit,
qu'il sembla qu'un éclair se soit vraiment enfui,
et que se soit la terre ouverte dessous lui.

89. À Roncevaux, il y avait une chapelle,
en ce temps-là, qui possédait deux cloches:
sur elles se sont mis ceux-ci en sentinelle,
pour attraper les âmes des païens,
comme attend l'épervier au milieu des branchettes;
et il fallait que des deux mains ils jouent
et que le jour entier ils agitent leurs ailes,
afin les présenter aux juges des Enfers.

[55] Mon cousin. Il s'agit de Richardet.

90. Tu penses si ce jour ont enroulé la queue
le grand Minos, Eaque et Radamanthe[56];
Et le Satan, tu ne crois pas qu'il s'en payait?
Et le Caron, si dans sa nauf[57] il chante,
et des rames s'active et s'il cargue la voile
avec la drisse, et si les voiles tend;
et s'ils ont fait en-bas plus d'une sarabande,
au profond des Enfers, et bombances et branles!

91. Et dans le ciel aussi ils ont fait provision
de sainte manne, ambroisie et nectar;
et parce que Saint Pierre était déjà bien vieux,
il s'est, je crois, bien fatigué ce jour;
et il fallait qu'il eut une excellente oreille
tant criaient «Hosanna!» toutes ces âmes,
qui étaient transportées par les anges au ciel;
si bien qu'il transpirait de la barbe et du poil.

92. Maintenant revenons à Renaud, qui attaque
leur camp en plein milieu, et aussitôt
qu'il s'est jeté dedans, la fange devint rouge:
et ça, ce fut un vrai coup de génie,
car Marsil, ne sachant ce qui s'était passé,
redoute dans son cœur d'être trahi
et que mènent ses gens intrigues et cabales,
car l'urgence jamais ne permet d'être sage.

93. Le roi Marsile avait bien disposé son camp
et le peuple païen, et établi
l'ordre suivant lequel ils devaient attaquer;
Renaud, qui y avait aussi pensé,
connaissait le péril que court tout capitaine,
lorsque l'ordre fixé est perturbé,
parce que c'est un fait tiré de l'expérience
que tout l'art de la guerre est fait d'obéissance:

94. «Ne quitte cet endroit tant que je suis absent,
pour que je t'y retrouve, ou vif ou mort!»
«Fais comme fait au bout de Petite Ourse
la Polaire, ou la nef ancrée au port!».
Et parce que beaucoup ont jà désobéi,

[56] Pour définir la peine; voir II, 38,7.
[57] Pulci utilise un terme rare et littéraire, *cimba*.

leur commandant[58], plus malin que les autres,
a cru identifier la main de l'ennemi,
et en homme avisé prit un nouveau parti.

95. Il parut à Marsil, qui regardait d'en haut,
que les païens se combattaient entre eux
(parce qu'il ne pouvait rien savoir de Renaud)
et qu'il fallait qu'il descendît en plaine :
car il voyait ses gens qui semblaient en découdre
sans qu'il y ait enseignes de chrétiens ;
et il se dit : « Ce Gane est un malfaisant chat,
et Blanchardin, qui sait ce qu'il nous combina ? »

96. Et il craignait qu'il n'ait joué un double jeu,
puisqu'il avait revu en France Charles,
et qu'il n'ait apporté encore quelque opium
et qu'il ne veuille avec lui l'endormir ;
et il croyait déjà en entendre le bruit,
tant il se mit à imaginer fort
que dans son camp la trahison s'est introduite :
ce pourquoi il se mut avec grande furie.

97. Renaud, quand il a vu ce que faisait Marsil,
dit à Richardet : « Il descend du mont.
Demeurer plus ici serait peine perdue :
c'est le moment de retrouver le comte » ;
et parce que Renaud se trouvait attaqué
de tous côtés, par-devant et de front,
voilà que Richardet de-ci, de-là se boute
et frappe et rompt la presse et les met en déroute.

98. Baron Renaud attend que soit formé le cercle,
et quand il voit la ronde bien formée,
il fit tourner Bayard en un seul mouvement,
et voulut faire un coup à sa façon,
et lança, lame à plat, un revers de son sabre,
tel qu'il détacha net du tronc la tête
à plus de vingt soldats (si mon auteur point n'erre)
et sont tombés tous ces tronçons dessus la terre.

99. Et lorsque l'on a vu ces gens-là qui tombaient,
chacun s'est écarté d'étonnement,
et ils se disaient tous, en levant la visière :

[58] Je pense qu'il s'agit de Marsile : voir vers 1, strophe suivante. Puccini l'interprète comme une observation générique, ce qui est tout aussi possible.

« Qui est celui qui fait un tel carnage ? »
Baron Renaud voulait retrouver son Roland,
et vers son camp il a tourné la bride,
là où étaient aux mains les paladins de France,
et à un soldat proche il arracha sa lance.

100. Alors baron Roland en le voyant venir
avecques telle furie, quand il fut près,
aurait juré, à son cheval, à son ardeur
que c'était lui, pour sûr (et ça l'était) ;
en cependant il voit le lion[59] se découvrir
et d'allégresse, il ne se tenait plus ;
et fut tel son désir que son cœur s'est ouvert,
qu'il est presque tombé de son cheval à terre.

101. Et Richardet a découvert aussi ses armes.
Et Olivier est alors arrivé,
et quand il fut certain les avoir reconnus,
en un instant son cœur eut tant de joie
que ses esprits vitaux, le cœur s'étant ouvert
et jà vidé de son sang par l'artère,
se sont presque sauvés hors de leur forteresse[60],
car il advient souvent que l'on meurt d'allégresse.

102. Baron Roland a fait, revenu à lui-même,
grand festoiement enfin à son cousin,
et il le questionnait et Renaud racontait
ce qui s'était passé, leur longue route
et tout ce que Maugis avait réalisé ;
et Olivier, ses esprits retrouvés,
tout égaré encore et l'esprit ébahi,
ressemblait à Lazare du sépulcre sorti.

103. Les rangs des sarrasins s'étaient fort éloignés,
car s'étaient rassemblés les paladins
et avaient infligé à ceux-ci grands dommages,
si bien qu'enfin ils craignaient leur vigueur.
Baron Roland a embrassé milliers de fois
encor Renaud et pleurait d'allégresse,
et il reprit espoir pouvoir sauver ses gens
quand il eut regardé son cousin si puissant.

[59] Les armoiries de Renaud : VII, 8, 5.
[60] J'entendrai, volontiers cette image au sens chrétien : la *rocca*, la prison du corps où est enfermée l'âme.

104. Et il fit entre temps se reposer l'armée
et se ranger, qu'elle en avait besoin,
et l'ayant pris à part dit ensuite à Renaud:
«Ô mon cousin, je voulais tant te voir
que même après t'avoir contemplé un moment,
je crains encor de te parler en songe.
Je remercie le Ciel et ne veux rien de plus,
puisqu'avant de mourir, enfin je t'ai revu.

105. J'aurais bien préféré que tu m'aies retrouvé
en autre état à ton retour d'Égypte;
pourtant, quoi qu'il en soit, j'ai plaisir à te voir
et je crois que m'a fui toute idée triste.
Et si je ne m'en plains, je ne loue pas non plus
que tu ne m'aies écrit depuis longtemps:
encore que ce soit un double réconfort
de te revoir vivant, quand je te croyais mort.»

106. «Sache bien que je t'ai envoyé plusieurs lettres,
a dit Renaud, et aussi Richardet;
mais elles ne sont pas à bon port arrivées,
et ce démon nous a tout raconté[61].
Mais laissons de côté les paroles acerbes[62],
car je vois contre toi le monde entier.
Dis-moi, cousin, ce que tu veux que moi, je fasse,
car le temps est compté et l'orage menace.»

107. «Ce traditeur, que je ne dis plus de Mayence,
mais un Marsil, mais un autre Iscariote,
a répondu Roland, nous donna l'espérance
de faire la paix; c'était une ruse:
et c'est ainsi que sur si petite assurance
Charles l'attend à Saint-Jean, le simplet,
et moi, je viens ici pour un certain tribut,
et tu vois bien comment il nous est parvenu.

108. Lorsque tu es parti et que je suis resté,
le ciel sembla sur moi vider son ire;
et me sont arrivées si tristes aventures,
que Fortune, qui est si fort changeante,
n'aurait pu, je le crois, en imaginer plus;
de quoi toujours mon âme tant soupire,

[61] En fait c'est à Maugis qu'Astaroth a tout raconté.
[62] Pulci emploie un mot: *addentellate*, sur lequel les commentateurs ne s'entendent guère.

car je sais que me suit un énorme péché,
dont les effets depuis longtemps me font trembler:

109. C'est que depuis l'instant où j'ai tué don Clair[63],
je n'ai jamais rencontré le bonheur,
et ne crois pas que je l'ai fait avec plaisir,
mais mon seigneur me pouvait l'ordonner.
Peut-être que ce sang illustre et innocent
doit réclamer vengeance or dans le Ciel,
lequel pour Charlemagne a conçu grande haine,
car il l'avait comblé et d'honneurs et de règnes.

110. Crois-moi, mon cher Renaud, si je ne fais erreur,
tous nous mourrons dedans cette vallée;
pourtant auparavant tant de païens mourront
qu'on parlera toujours de Roncevaux.»
Renaud lui répondit: «Ne te fatigue plus.
Voilà Marsil, qui dans ton dos arrive,
avecques tous les gens de Darius et Xerxès:
ce n'est plus le moment de telles exégèses.»

111. Roi Marsile avait dit au comte Blanchardin,
en descendant en plaine avec ses gens:
«Blanchardin, tu as fait naître en moi un soupçon.
Je ne le comprends pas, ce fait étrange:
baron Roland est là, en face de mes gens;
Renaud, je sais, est en pays lointain
et actuellement il se trouve en Égypte
avecques Richardet: Gane me l'a écrit.»

112. Blanchardin répondit: «Ici sont parvenus
deux chevaliers vaillants et bien armés;
bien que nous les ayons âprement combattus,
ils ont percé par la force nos rangs,
et ils ont disparu, et ne les ai revus:
je crois qu'ils sont des diables enchantés,
parce que tous les deux sont sortis du néant,
et ils ont fait exploits passant l'entendement.

113. On voyait tout le temps leurs bras qui s'élevaient
et qui autant multipliaient les coups
que deux cloches feraient sonnant à l'unisson.
Je les ai vus se faisant encercler

[63] Le meurtre de don Clair par Roland sur ordre de Charlemagne est raconté dans l'*Aspromonte* d'Andrea da Barberino.

et il en résulta un exploit surhumain :
on entendit une épée qui sifflait
en faisant un certain revers précis et rond,
et qui à vingt soldats la tête ôta du tronc. »

114. Ce sur quoi roi Marsile a répondu alors :
« Ces gens-là, c'est la clique à Maugis.
Mais notre camp me semble en triste position,
car vient sur nous la troupe de Paris :
je vois que notre armée s'enfuit dans la déroute. »
Alors s'avance en criant Mazzaris :
« À l'aide et en vitesse ! On est en mauvais port,
le camp est en déroute, et Falseron est mort ! »

115. Aussitôt que Marsile entendit ces paroles,
il s'avança vite vers Mazzaris,
car il souffrait beaucoup du sort de Falseron,
et demanda : « Qu'est-ce que ça veut dire ? »
Mazzaris lui a répondu : « L'a voulu
Macom, qui cette fois se montre injuste ;
et pour le raconter en paroles plus courtes,
sache-le, je m'enfuis, et j'ai la mort aux trousses.

116. Baron Roland a pris à Falseron la vie ;
sont arrivés Richardet et Renaud,
et il brise le fer, écrabouille os et nerfs :
tu penses si le camp peut résister !
c'est pour ça que tes gens se sont tous enfüis. »
Marsile a dit : « Gros bouc, chien de ribaud,
ô Macom, scélérat sanguinaire et sans foi,
maudit sois-tu, toi-même, et qui peux croire en toi !

117. Je ne t'adorerai plus dans la Paganie,
traître, vaurien, rempli de tous les vices !
Ainsi le Ciel a fait que Renaud soit ici ?
Tu es venu afin l'accompagner
de pays en pays, comme un nouveau Tobie.
Ores je vais reconquérir l'Espagne !
Ores je vais pouvoir venger mon Ferrahou !
Ces gens, le Ciel et toi, maudits soyez-vous tous ! »

118. Marsil, c'était quelqu'un qui au fond de lui-même
ne croyait ni au Ciel ni aux abysses :
cet homme blasphémait, mais blasphémait tout bas ;
mais or voulut que chacun l'entendît ;
et s'il s'était montré jadis courtois et sage,

comme en un autre chant[64] je l'ai écrit,
je le dis à nouveau, et ne me contredis,
car ça n'empêche pas d'avoir un autre vice:

119. car il savait aussi jouer et simuler
chasteté, sainteté et dévotion
et de telle façon représenter sa vie
qu'en attendit un temps beaucoup son peuple.
Mais parce que je sens la bataille qui presse,
nous redirons qu'il pleurait Falseron
et qu'il a blasphémé le Ciel dévotement,
mais comme je l'ai dit, pour que chacun l'entende.

120. «Que soit maudit le jour où comte Ganelon
à Saragosse vint, ce malfaisant,
qui m'avait démontré qu'il m'ouvrirait le ciel,
où je croyais pouvoir voler sans plumes:
Charlemagne autrement m'aurait rendu l'Espagne
de bon gré, dans la paix... Oh! Si souvent
doit-on se rappeler un dicton sage et vieux,
que le seul ennemi de l'homme, c'est le mieux!

121. Ô Blanchardin, tu me l'as dit souvent,
lorsque j'ai vu se troubler la fontaine[65],
que je devais en prendre un certain réconfort,
vu que cela ne pouvait signifier
que des seuls chrétïens les ultimes sanglots[66];
tu avais dit que le sang qui coulait
et jaillissait, viendrait du cœur des chrétïens.
Mais ce sera finalement un sang païen!

122. Et moi je n'ai été qu'un fou et un simplet,
et je n'ai cru à si mauvais augures,
car quelque déité bienfaisante voulut
me divulguer les choses du futur,
sans devoir convoquer ni esprits des ampoules
ni nécromants, à saisir si obscurs!
Comme en un clair miroir m'est apparu le vrai;
hélas, je n'entendis que ce que je voulais!

[64] Voir le chant XIII et notamment le portrait que fait Pulci de Marsile aux strophes 40-43. Mais depuis, beaucoup d'années ont passé... et Pulci cherche à justifier, un peu laborieusement, le nouveau portrait de Marsile, totalement négatif depuis que le pauvre sarrasin est chargé de symboliser l'horrible «Marsile» Ficin!
[65] Voir XXV, 76 pour la prophétie de la fontaine aux eaux ensanglantées.
[66] Voir XXV, 80 pour l'interprétation de cette prophétie.

123. Ores je suis tombé en de mauvaises griffes,
je n'en peux plus, et Falseron est mort;
et au premier assaut, l'armée presqu'est vaincue,
et Charles, je le sais, aura vite bougé,
car il aura d'un coup appris la trahison:
tant que bientôt sera l'Ebre sanglante,
qu'il me paraît déjà voir dégoûter de sang
Saragosse en sanglots, en cris et hurlements.»

124. En cependant la vague immense des chrétiens
se ruant à l'attaque a mis à sac
le camp d'où s'est enfuie l'armée des sarrasins,
comme devant le lion font les troupeaux,
ou au cours des battues souvent chevreuils et daims;
tant que leurs cris montent jusqu'aux nuages;
et c'est surtout baron Renaud qui les pourchasse,
et pendant qu'il tue l'un, c'est l'autre qu'il menace.

125. Le roi Marsil, quand il a vu tourner les choses
pour son armée si misérablement,
fut repris d'une ardeur d'homme désespéré,
et il poussa en avant tous ses gens,
et dit: «Je sais qu'il me faudra mourir;
mais d'autres en seront aussi dolents!»;
et les armées se sont toutes deux rencontrées,
et de tous les côtés le bruit en résonnait.

126. Baron Renaud en arrivant dans la bataille,
crut être au ciel parmi les chérubins,
dans les chants, la musique, et au milieu s'y jette,
et insultait ces chiens de sarrasins:
«Vous allez être tous mis en morceaux, canailles!»
et il se mit à les rendre manchots,
en faisait mannequins[67], en morceaux les taillaient,
et en quartiers souvent leur carcasse tranchait.

127. Et c'est ainsi que du côté des sarrasins
se sont lancés avec le roi Marsil
tant de gens valeureux et tant de capitaines
que je ne crois qu'il soit aisé les battre;
ils tiendront leur partie devant les sopranos[68],
complèteront les romans des Français,

[67] Qui n'ont ni membres ni tête.
[68] Voir XXII, 27, 3-4.

et leur feront chanter le *sol* de Marguerite[69],
vu que tous à la fin y laisseront la vie.

128. Or Blanchardin avait avec lui Clarïel
du Portugal, un roi fameux et fort,
Fièramont de Balzie et le roi Florïel,
et Balsamin, plus méchant que la mort,
et qui sera pour les chrétiens fléau mortel;
et si je ne l'ai dit, un Bouillafort
se trouvait là, le fils de notre fameux Vieux,
qui en ne venant pas, aurait fait beaucoup mieux.

129. Brousbacq était présent et roi Margueriton,
et Matafirre, un païen si féroce
qu'on n'infligea plus grand supplice à Actéon[70]
qu'il ne fera à chacun des chrétiens;
et n'est pas demeuré en arrière Sirion,
qui se porte un bâton salement grand:
et tous ces gens étaient sous la même bannière,
celle de Blanchardin, dans la seconde armée.

130. Dans la troisième armée, marchaient au premier rang,
sous le drapeau de leur dïeu Macom,
le roi Grandin et l'Arcaliffe et Balugant,
en compagnie du roi Marsilïon,
et Zamburger[71], qui est encore un jeune enfant
et veut de Mars partager les dangers,
et grande quantité de fiers barons d'Espagne,
si bien que cette armée est des plus honorables.

131. On a pu voir alors plus vite que l'éclair
tant de lances baissées qu'il a semblé
que le terrain tremblait sous le pas des chevaux,
tant se sont mûs de gens en un moment.
Silence, l'écrivain de Trasimène et Cannes[72],
car je crois bien que Mars en a pris peur,

[69] La Marguerite, dans l'argot florentin, c'était le supplice de la corde, et plus généralement tous les supplices.
[70] Actéon avait surpris Diane au bain; pour le punir, celle-ci le transforma en cerf et le fit dévorer par ses chiens.
[71] Zamburger est le fils du roi Marsil.
[72] Il s'agit de Tite-Live, à qui Pulci ordonne la discrétion devant la tragédie qui se prépare, selon un topos banal dans la littérature médiévale. Voir par exemple Dante: *Que se taise Lucain...; que se taise Ovide...* (*Enf.* XXV, 94-97).

et qu'à sa forteresse ajouta Jupiter
en cette occasïon plus d'une poivrière.

132. Baron Roland leur dit: «Avec Marsilïon
vous me laisserez me battre en duel,
car je le traiterai comme son Falseron,
et il paiera de ses péchés l'écot,
car ne croit ce ribaud même pas à Macom,
et a renié tous les Dieux dans le ciel,
ainsi qu'un vrai marrane infidèle et maudit»;
et sans perdre de temps il cherche celui-ci.

133. Le jeune Baudouin, le fils de Ganelon,
dans la mêlée avec l'épée entra,
et parcourait les rangs de l'armée sarrasine
tout à son gré, car chacun s'écartait,
si bien que très souvent il se retrouvait seul:
et de cela lui vint étonnement,
et il ne savait pas débrouiller cette affaire,
car ce n'est sa valeur qui aurait pu le faire.

134. Ores qui aurait vu ce jour-là comte Anselme
aurait vu faits inouïs et uniques:
il avait moult païens toujours autour de lui,
et puis d'un coup, il s'en débarrassait;
et Sansonnet pouvait montrer en sa faveur
dans ce combat mille traits de valeur;
Térige aussi leur fait beaucoup d'embêtements,
car il se repaissait des restes de Roland.

135. Et Olivier souvent de l'épée fait sonner
quelque cymbale ou quelque tambourin,
et aucun des païens qui l'avaient approché,
n'avait au loin remporté sa cervelle,
vu que toutes sautaient hors de leur chef fendu;
tant que sont en excès brides et selles,
et que chacun d'eux fuit ce furïeux de Vienne[73],
qui avec son épée ce jour-là se déchaîne.

136. Fit en ce jour le valeureux duc d'Angleterre
ce qu'en beaucoup d'années n'ont pas pu faire
beaucoup de chevaliers entraînés à la guerre.
Tant de païens qu'il envoie en enfer!

[73] Olivier était marquis de Vienne, alors dans la province de Bourgogne.

Les rangs les plus épais, il les ouvre à son gré:
qui vit jamais tel carnage de bêtes!
Et Bérenger a retrouvé le Finaduste
lequel portait son gros bâton, comme de juste;

137. et bien que par rapport à lui il soit petit,
il se souvint de son ancien renom,
et comme il ne pouvait le frapper sur le heaume,
car il touchait à peine son écu,
il leva son épée jusqu'à la gorgerette;
et si tu veux, lecteur, un parler vrai,
tu verras bien que je n'en ôte on en rajoute:
il lui ôta le chef ainsi qu'à un poireau.

138. Ores le sang montait à hauteur des genoux,
et descendait déjà le val maudit;
et Richardet avec l'épée ne blaguait pas,
et parfois lâchait des coups de tranchant,
et détachait les chefs comme les panicules
du millet, du sorgho ou bien de la setaire[74],
et il ne pouvait pas se tenir au repos.
Tu peux penser ce qu'en ce jour a fait Renaud!

139. L'homme du Mont de saint Michel, Matthieu, pointa
sa lance à la visière du roi Floriel:
il l'attrapa en plein milieu d'une verrue
et ressortit derrière sa cervelle;
un coup qui aurait pu abattre même Anthée!
Tu penses, lui, s'il est tombé par terre!
Il ne pourra jamais frapper un coup plus net,
bien qu'à beaucoup encore il va trouer la tête.

140. Le comte Anselme a eu tout le temps ce jour-là
à ses côtés le bon duc Égimbard,
qui à beaucoup donna de si folles volées
et s'avança jusqu'à leur étendard,
et dit: «Qu'est-ce que tu dis, si je te le prends?»
et il en fut réputé très gaillard;
si bien que tout leur camp fut si épouvanté
que chacun le fuyait comme bête enragée.

141. On pouvait voir, là où combat baron Roland,
avant que soit arrivé à l'oreille

[74] Il s'agit de trois plantes herbacées ayant en commun de porter en haut de tiges grêles des panicules fournies d'épillets.

le bruit du coup, en l'air revenue son épée,
comme une hache ayant frappé un tronc[75].
Et de sa main crispée Turpin ne fait plus signe
afin bénir, mais de l'épée il saigne
(vu que l'heure n'est plus à déploiement de croix),
égrainant les païens au lieu de patenôtres.

142. Gauthier de Moulihon paraissait un dragon,
et Gouttebouf ne voulait pas s'enfuir,
mais de l'épée s'emploie faire monter le lac
et cherche seulement la façon de mourir.
Chacun est assoiffé de sang bien plus qu'un taon,
si bien qu'on aurait pu dire ce vers
à propos du combat et du carnage affreux
« De sang tu as eu soif, et de sang je t'abreuve[76] ».

143. Angiolin de Bayonne et celui de Bellande
frappaient tous deux très fort et vaillamment ;
et Othon parcourait de tous côtés le camp ;
Avin ne conservait l'épée au flanc ;
Renaud à Astaroth en a envoyé tant
qu'il est déjà tout courbatu et las ;
baron Avol et Marc et le puissant Richard
paraissaient tous, et c'était vrai, des plus gaillards.

144. Le combat ne cessait d'aller se renforçant,
et en tous lieux apparaissait la Mort.
Et, cependant qu'il combat ça et là, Roland
est tombé par hasard sur Bouillafort,
et sur le chef il lui donna un coup d'épée ;
comme son heaume est fortement trempé,
ou peut-être enchanté, au coup a résisté ;
mais de la tête il s'est tout d'un coup envolé.

145. Et Roland a saisi l'homme par les cheveux
et dit : « Dis-moi, sinon, moi, je te tue,
de cette trahison, le pourquoi, le comment ;
si tu le dis, je te promets la vie ;
et je veux qu'aussitôt tu me dises ton nom. »
Le païen répondit dans un grand cri :

[75] Rappelons que le son parcourt environ 350 m à la seconde dans l'air.
[76] Dante met ces paroles dans la bouche de Thamirys, reine des Scythes. Elle les adresse dans *Purg.* XII, 57, à Cyrus, dont elle vient de faire couper la tête, avant de la plonger dans une outre pleine de sang, se vengeant ainsi de ce que celui-ci avait tué son fils.

«Attends!... c'est Bouillafort... Voilà, je te le dis...
un La Montagne, un fils du Vieux, de ton ami.»

146. Roland quand il a eu entendu le jeunet,
subitement y reconnut son père:
lui lâcha les cheveux, et l'embrassa très fort
par amitié, le baisa sur le heaume
et dit: «Ô Bouillafort, tu as dis vrai:
c'était mon Vieux!» et le tirant à part:
«De cette trahison parle-moi en détail,
puisqu'il fallut qu'ainsi la fortune m'assaille.

147. Mais je te le dis bien, par la foi qui est mienne,
de combattre mes gens, tu as grand tort
et je sais que ton père, où que celui-ci soit,
ne te pardonnera, même étant mort.»
Le pauvre Bouillafort pleurait continûment;
puis il a dit: «Cher Roland, calme-toi!
Mon seigneur[77] m'ordonna à ce combat me rendre
et je dois obéir à ce qu'il me commande.

148. J'avais été banni de ma propre patrie;
mais roi Marsil m'a gardé à sa cour
et m'a promis me rendre mon état:
je vais cherchant de l'aide et du conseil,
parce que j'ai été par tous abandonné,
et c'est pour ça qu'ici je suis venu;
même si j'ai montré que bien fort je ferraille,
je n'ai tué personne au cours de la bataille.

149. J'ai entendu ta renommée de par le monde
si souvent rappelée, qu'au cœur ensuite
je t'ai toujours gardé, et suis ton serviteur;
de mon père je sais le vieil amour.
Quant à la trahison, tu peux l'imaginer:
Gan et Marsil, tu le sais, sont des traîtres;
et tu comprendras bien, en y réfléchissant
que c'est pour te tuer que viennent tant de gens.

150. Et Baudouin a mis le bliaud de Marsil,
car c'est ainsi que Gan l'a ordonné:
et tu vois bien que nul ne joute contre lui,

[77] Pulci a raconté au chant XXIV, 6-7 les raisons pour lesquelles le fils du Vieux est venu se réfugier chez Marsile.

vu que Marsil nous l'a recommandé.»
Roland lui dit: «Remets ton heaume sur la tête,
et retourne au combat comme avant.
Nous verrons bien après; mais je te dis ceci:
toujours, comme le Vieux, je t'aurai pour ami.»

151. Puis il reprit: «Attends un peu, écoute bien,
que quelque ortie cruelle ne te pique:
apprends donc que Renaud participe au combat:
garde-toi bien de lui dire ton nom,
pour qu'il n'en vienne à dire, échauffé par la lutte:
«Ainsi tu es du côté ennemi?»;
il faut donc que tu joues serré, juste et au mieux,
car il te faut ici avoir d'Argo les yeux[78].»

152. Bouillafort répondit: «Tu as fort bien parlé.
Si le combat selon tes vœux s'achève,
je montrerai que je te suis ami parfait,
comme le fut mon père, et j'en profite encore.»
Mais ayant peu de temps pour dire autant de choses,
j'arrêterai le fil de mon récit,
qui va être rempli de pleurs et de tourments,
avec l'aide du ciel, dans notre chant suivant.

[78] Ce monstre qui avait cent yeux répandus sur le corps, avait été préposé par Junon à la garde de Io, pour que Jupiter, qui convoitait cette dernière, ne puisse s'en approcher. Pulci a pu le connaître par *Purg.* XXIX, 95.

CHANT XXVII (IV)

Invocation (1-3). Suite et fin de la bataille de Roncevaux : malgré leurs prouesses, les chrétiens, écrasés par le nombre, meurent les uns après les autres (4-68). Roland se décide à sonner du cor, cependant que Renaud, Turpin et Richardet, qui sont pratiquement les seuls à être restés en vie, font un ultime massacre de païens (69-99).

Mort édifiante de Velliantin et de Roland (100-159).

Charlemagne entend de Saint-Jean-Pied-de-Port le son du cor et comprend ce qui s'est passé. Il fait emprisonner Gane et se dirige vers Roncevaux, où il fait enterrer les morts (160-233).

Vengeance de Charlemagne : il rase Saragosse ; Marsile et Blanchardin sont pendus (234-288).

1. Comment pourrais-je encor chanter rimes ou vers,
   Seigneur, toi qui m'as fait écrire choses
   qu'en verse le soleil des larmes de pitié
   et que déjà s'enténèbre son œil ?
   Tu verras dispersée toute la chrétienté
   et tant d'épées et de lances sanglantes
   que si aucun secours ici ne se fait voir
   va vraiment devenir tragédie notre histoire

2. C'est une comédie[1] que pourtant je pensais
   en fin de compte écrire sur mon Charles
   et Alcuin[2], c'est ça, ce qu'il m'avait promis ;
   mais à présent la bataille cruelle
   qui se prépare, impétueuse et vïolente,
   a pourtant mis le doute en mon esprit
   et à bon droit ici à douter je commence,
   car je ne vois moyen de sauver mon Roland.

3. Même si en renfort sont arrivés Renaud
   et Richardet, ce nonobstant j'ai peur,
   mais je ne peux encore en juger clairement,
   car il ne faut jamais exagérer.
   Marsile est un ribaud tellement acharné
   qu'il va forcer de la voile et des rames,

[1] La « comédie », histoire qui finit bien, s'oppose à la « tragédie », histoire qui finit mal : rappelons-nous la *Comedia* de Dante, qui s'achève sur la vision du Paradis et, on peut du moins l'espérer, le salut du poète.

[2] Sur Alcuin, voir XXV, 34.

car il lui va falloir ici vaincre ou mourir,
sinon pour lui douleur à honte va s'unir.

4. Lorsque baron Roland eut quitté Bouillafort,
il s'acharna à retrouver Baudouin,
qui recherchait toujours sans la trouver la mort,
et reconnaît le cheval Velliantin
au milieu des combats, et accourt promptement
où est Roland, et il dit, le mesquin :
« Sache donc que j'ai fait aujourd'hui mon devoir,
et que nul n'est venu pour s'attaquer à moi.

5. Nombreux sont les païens qu'ores j'ai fait mourir :
mais je ne sais ce qu'il en faut penser,
si ce n'est que je vois tout le monde me fuir. »
Roland lui dit : « Tu fais vraiment l'idiot !
Mais tous ces faits, si tu voulais les éclaircir[3],
te suffirait retirer ton bliaud :
et tu verras, quand tu te l'ôteras, que Gane
à Marsil nous vendit ainsi que des esclaves. »

6. Baudouin lui répondit : « Si mon père nous a
conduits ici afin de nous trahir,
si je peux aujourd'hui m'en sortir, par mon Dieu,
de cette épée lui percerai le cœur !
Mais un traître, Roland, je ne le suis pas, moi
qui t'ai suivi avec parfait amour.
Tu n'aurais pu me dire insulte qui soit pire. »
Puis son bliaud avec fureur se le déchire,

7. et il dit : « Je retourne au cœur de la bataille,
puisqu'en moi, c'est un traître que tu vois.
Je ne suis pas un traître, et Dieu m'en soit témoin !
Tu ne me reverras, aujourd'hui, sinon mort. »
Et dans l'armée des sarrasins il se jeta,
sans cesse répétant : « Tu m'as fais tort. »
Roland se repentit d'avoir ainsi parlé,
car il vit que ce jeune était désespéré.

8. Au milieu des combats a galopé Baudouin
et rencontra ce cruel Mazzaris,

[3] Ageno et Fatini coupent la phrase différemment, ce qui ne change guère le sens :
Roland lui dit : « Tu fais vraiment l'idiot
sur tous ces faits ! Si tu voulais les éclaircir…

et il lui dit : « Tu es ici, chien de païen,
pour supprimer le peuple de Paris ?
Marrane, renégat, ô maudit patarin[4],
tu seras vite au plus profond du Styx. »
Et il donna un si grand coup à celui-ci,
qu'il l'a vite expédié où il lui avait dit.

9. Marsile a fait former, en homme docte et sage,
un bataillon très réduit de païens,
mais des hommes qui tous avaient un grand courage ;
et se sont mis à presser les chrétiens,
si que dans la bataille ils prirent l'avantage :
là se trouvaient tous leurs grands capitaines,
particulièrement un infernal démon,
dont j'ai déjà parlé[5], qu'on appelait Grandon.

10. Et le hasard le fit tomber sur Sansonnet
qui se battait près du comte Roland,
et il lui fit sauter le cimier de son casque,
et lui fendit le chef comme une courge ;
et lorsque le jeunet fut tombé sur le sol,
Gauthier de Moulihon s'est avancé
par là, afin venger, s'il le pouvait, sa mort ;
mais il ne l'a pas pu, car il n'est assez fort.

11. Olivier s'approcha avecques Hauteclaire
et au païen donna beaucoup de coups,
lequel de son bâton les a pu tous parer,
et a rompu à Gauthier les épaules,
tellement qu'il tomba sous la douleur amère
et qu'il a vu la nuit avant les vêpres :
si bien que fait Grandon tuerie de sa massue,
qui vaut celle d'Hercul' quand il occit Cacus[6].

12. Roland qui combattait en un lieu différent,
n'avait pas vu le sort de Sansonnet ;
et Olivier a pris à la fin tant de coups,
qu'il lui fallut de l'aide cette fois,
car ne servait à rien sa science de l'escrime.

[4] Pour les marranes, voir XXVI, 47, 3. Les patarins constituaient un mouvement politico-mystique né à Milan dans la deuxième moitié du XI[e] siècle. En fait les trois mots : marrane, renégat, patarin, ont dans le texte un sens voisin et générique d'hérétique.
[5] Voir XXV, 180, 3-8.
[6] C'est une fois de plus Dante qui est la source de Pulci, puisqu'il fait mourir Cacus sous la massue d'Hercule (*Enf.* XXV, 32), alors que Virgile le fait étrangler par ce dernier.

À ce moment est arrivé Marsile,
lequel pousse en avant son cheval, l'éperonne
tant qu'il a rencontré le seigneur de Bayonne[7].

13. Angiolin n'avait pas à la main pris sa lance ;
aussi Marsile à l'écu lui donna
un coup tellement fort qu'il lui perça la panse.
Roland qui doit partout porter secours,
et par-ci, et par-là, à ses soldats de France,
se préoccupe enfin de Sansonnet
et demande à Térige où était celui-ci,
ne sachant pas qu'est mort le malheureux petit.

14. Térige lui a dit : « Il combattait devant,
là où tu vois cette foule serrée. »
Baron Roland poussa Velliantin en avant,
et s'élança où il voit le marquis
qui était à la fin du fin bout du rouleau,
car sont arrivés là en grande hâte
Marsile et l'Arcaliffe avecques Zamburger,
et ils se tiennent tous encerclant Olivier.

15. Lorsque Roland a vu Olivier isolé,
il admira qu'il puisse se défendre[8] ;
et Velliantin a éveillé en lui la peur,
en refusant de marcher plus avant,
afin de ne poser le pied sur Sansonnet.
Mais quand Roland a pu le reconnaître :
« Fortune, cria-t-il, comme tu m'as fait tort ! »
Olivier dit : « Ce porc lui a donné la mort. »

16. Lorsque Grandon a entendu cette chanson,
il s'est enfui plus vite que tout vent ;
Marsile et ses barons laissèrent le marquis,
car tous avaient grande peur de Roland.
Roland, après avoir quitté son destrier,
sur Sansonnet a versé de grands pleurs ;
ensuite le tira de sous le tas des morts,
de façon que Térige au pavillon le porte.

17. Astolphe galopait sur le champ de bataille,
et finit par tomber sur Balsamin ;
et pour finir, alors qu'ils s'attaquaient l'un l'autre,

[7] Angiolin.

[8] On peut aussi comprendre (Ramat, Ageno) : « il s'étonna qu'il ne fasse que se défendre », sous-entendu, « sans attaquer ».

ce chien de sarrasin à l'improviste
frappa baron Astolph, qui ne se méfiait pas,
tant que l'épée perça le gorgerin
et puis est ressortie par derrière le cou,
en sorte qu'elle l'a envoyé dans le trou.

18. Ensuite a rencontré ce maudit sarrasin
dans la bataille Angiolin de Bellande,
et avec un grand coup lui fit sonner le heaume
et l'envoya presque mort sur le sol.
Cependant sur les lieux arriva Richardet,
et Angiolin à lui se recommande,
et souffre tellement qu'il peut parler à peine;
et baron Richardet le remet sur sa selle.

19. Et pendant ce temps-là, baron Roland avait
tué Clariel, le roi du Portugal,
et fait subir à Fiéramont le même sort;
et en ce lieu ramena son cheval.
Astolphe gisait mort, le pauvre malheureux;
Avin avait vu celui-ci tomber
et s'était élancé afin de le venger,
mais ne pouvait dans cette foule épaisse entrer.

20. Roland survint et en grande furie, l'ouvrit,
et fit couler du sang païen un fleuve,
car étincelle à chaque coup sa Durandal,
tant qu'elle aurait pu allumer du souffre;
et il semblait un fier taureau piqué d'un taon,
quand il a vu Astolph gisant à terre:
car il l'avait durant sa vie beaucoup aimé;
et il se demanda comment c'est arrivé;

21. et il a bien compris que c'était Balsamin
qui a tué le duc de l'Angleterre.
Sur-le-champ s'élança contre le sarrasin,
qui lui lâcha un si fort coup de pointe
qu'il aurait pu trouer un marbre serpentin;
mais cette fois lui fit défaut sa science,
vu que baron Roland dés la première attaque,
lui fit dévier la pointe avec sa Durandal;

22. et ne lui a donné Chiron[9] enseignement
satisfaisant, car tout son art est vain:

[9] Le centaure qui a éduqué Achille, notamment dans les arts de la guerre.

baron Roland avait l'œil de tous les côtés
et décida de lui couper la main,
et lui donna un coup si juste calculé
que Balsamin n'a pas trouvé ça sain :
vu que de tous ses doigts il provoqua la chute,
sauf qu'au premier est demeuré le « gamma-ut »[10] ;

23. et ne pourra, si maintenant le voulait faire,
à cette main soulever plus d'un doigt,
ou dire sept au jeu de la mourre ou des cornes[11],
ou bien faire tirer la courte-paille.
Avin survint et lui donna de son épée
lui aussi un vieux coup dessus le heaume,
si fort qu'il l'étendit, cadavre sur la terre,
car il lui fit sauter comme à pavot la tête.

24. Baron Renaud a retrouvé ce Bouillafort[12],
qui aurait éclaté, à mon avis
s'il n'avait réussi à rencontrer la mort ;
et quand il commença à lui parler
du roi Marsil, et qu'à sa cour il se trouvait,
Renaud lui répondit, tout en fureur :
« Qui n'est pas avec moi, c'est qu'il est contre moi[13] ! »
Et il a commencé à taper sur son casque,

25. lui tira un coup droit et deux et trois,
- tant de furie !- et quatre, et cinq et six,
qu'il n'a pas eu le temps de demander pitié
et tomba mort sans avoir pu dire « ouf » :

[10] Gui d'Arezzo avait inventé un système pédagogique pour représenter l'échelle des notes, alors désignées par des lettres (d'abord le gamma grec, puis À, B, C...) associées aux syllabes solfiées sur ces notes (ut, ré, mi, fa...). Dans son système, cette succession de lettres/syllabes venait s'inscrire sur les phalanges d'un dessin représentant une main ouverte en suivant un parcours en escargot. Ce parcours partait de la phalange supérieur du pouce, où s'inscrivait le gamma-ut, notre do actuel. On peut trouver un schéma de cette représentation dans le *New Grove Dictionary of Music and musicians*, article : *Solmization*. Il me semble donc qu'il faut comprendre que l'épée de Roland sectionna les quatre doigts supérieurs de la main de Balsamin sans même toucher la première phalange de son pouce. Ce qui se produit effectivement, comme le lecteur pourra le vérifier, si l'épée frappe la main bien perpendiculairement et un peu au-dessus de la base des doigts.

[11] Le jeu de la mourre n'a pas encore disparu : il s'agit d'annoncer le chiffre formé par l'adversaire en formant des figures avec ses doigts. Les cornes étaient un jeu du même type.

[12] Le fils du Vieux. Voir XXVI, 151.

[13] C'est une phrase du Christ : Matthieu 12, 30 et Luc 11, 23.

et ainsi Bouillafort a eu son sort réglé;
et Brisefer avec ses pharisiens[14],
dès que son âme fut de son corps envolée,
on eût dit un autour qui se pique un poulet.

26. Richardet se trouvait à côté de Renaud,
et on ne peut dire ce qu'il a fait;
et où il croit qu'il peut tirer gloire ou renom,
il se jetait comme un oiseau de proie,
encor que les perdrix lui tombaient dans la main.
Turpin sautait lui aussi comme un chat,
impossible à tenir avecques cent ficelles,
et découpe les nez et jambes et oreilles.

27. Grandon s'était trouvé un magnifique jeu:
il avait un bâton, une vraie poutre,
si bien qu'il méprisait vraiment toute cuirasse;
et qui l'attend, par lenteur de nature,
entonne une chanson, qui devient défaillante,
sourde et muette et se met dérailler.
Mais il est tant allé après de tous côtés
que tout à coup enfin Roland l'a rencontré,

28. qui cria: «Garde-toi, malfaisante canaille,
qui ne pourras plus te vanter d'avoir
mis à mort Sansonnet, mon ami le plus cher,
mais en enfer iras dire ton conte.
Tu ne pouvais me faire une plus grande offense!
Chien, fils de chien, tu vas t'en repentir!
Retourne-toi vers moi; voudrais-tu donc t'enfuir?
Vil coquin de pouilleux, il te faudra mourir.»

29. Grandon, comme il avait vu s'approcher Roland,
voulut s'enfuir, car il s'estima mort,
et la peur lui a fait perdre tout son orgueil.
Mais on ne peut fuir devant Velliantin,
qu'un tigre, un léopard, voire un oiseau plumeux
n'aurait pas pu le faire cette fois;
il semblait qu'il avait compris que son seigneur
voulait alors venger de Sansonnet l'honneur.

30. Et si sur terre était descendu le dieu Mars
à ce moment, afin d'aider Grandon,
sur son cheval et cuirassé de toutes parts,

[14] Diables. Voir IV, 97, 3.

n'aurait pu le sauver en fin de compte
ni sa divinité, ni sa force ou son art,
tant se tient offensé pour Sansonnet
Roland, lequel avait empoigné son épée
et criait fortement: «Attends-moi, débauché!»

31. Quand le païen s'est arrêté et s'est tourné,
il leva son épée autant qu'il put,
et il l'a attrapé en plein milieu du heaume,
si bien qu'en deux il lui fendit la tête,
la poitrine et le corps, et son âme s'enfuit;
et puis l'épée à la selle arriva
si bien que par moitié trancha le destrier.
Mais Velliantin cette fois-ci a trébuché:

32. car l'épée est tombée avecques telle force
que de force il a dû s'agenouiller,
tellement que se sont presque rompues les rênes;
et il ne put après se redresser,
parce que Durandal le tient fixé au sol,
qu'elle est entrée d'un bon bras et demi
en plein dans un caillou que sous terre elle trouve:
c'est pourquoi Velliantin au sol tombe et s'accouve.

33. Roland la retira avec difficulté,
et il cria: «Velliantin, qu'as-tu fait?»
si bien qu'il a semblé que le cheval eût honte,
sautant des quatre fers, vif comme chat.
Et je crois que le ciel a aidé son Roland
par grâce, ainsi qu'il le fit plusieurs fois,
car il aide toujours, quand il le faut, les bons:
c'est pour cela que n'est ce que je dis mensonge.

34. Roland s'est éloigné de Grandon pour aller
vers les combats en soupirant bien fort,
parce que n'avait pas vraiment rendu la vie
à Sansonnet que cet homme soit mort;
et Roland ressemblait à une ourse acharnée
qui abat les rameaux, fonce aux taillis
et ressent de la haine envers le monde entier;
et il vengea terriblement son Sansonnet.

35. Et le voilà qui par hasard a vu Marsile,
et il arrache à un païen sa lance,
car il voulait de celle-ci lui traverser le cœur.
Mais devant lui s'est jeté quelqu'un d'autre,

et c'est lui que la lance a attrapé au sein,
si que le gland[15] est ressortie derrière,
puis traversa le corps d'un autre, et tout son bide
et ils seront donc deux à pendre à même fil.

36. Puis dit au roi Marsile: «Le temps est arrivé
de te punir de tes œuvres amères,
car tu as mérité une corde graissée[16]
dès que tu fus dans le corps de ta mère.»
Mais Zamburger, lequel a bien compris la chose,
voulut couvrir de son écu son père;
mais Durandal lui fit comme s'il était glace,
et elle lui coupa l'écu avec le bras.

37. Et Zamburger tomba de souffrance par terre,
puis fut écrabouillé, pauvre petit,
lequel, jeune conscrit, en cette occasion erre,
car lui-même n'était qu'un agneau sans malice
contre un sauvage lion, qui tous atterre.
Marsile au loin s'enfuit comme un oiseau
ou comme fait un cerf effrayé à la chasse;
et Zamburger ne fera plus le fier-à-bras.

38. Le roi Marsile fit rechercher ledit bras
de façon que cette pieuse relique
puisse être présentée dans toutes les mosquées:
je ne sais pas si mon lecteur comprend et note...
Et il a commencé blasphémer la Fortune,
(qui ne tournait selon son gré sa roue)
Apollyn, Belphégor et toute cette engeance
et il a menacé d'en obtenir vengeance.

39. Mais je ne sais comment il pourra le venger
car ce jour-là il quitta peu ses buts[17],
tant il était encore effrayé par Roland:
ce qu'il voudrait, c'est plutôt une fronde,
comme disait jadis Trason à son Gnathon[18],
pour sans danger de loin lancer sa pierre;
car plus le traditeur se trouve être subtil,
et plus sans exception par nature il est vil.

[15] Qui orne la pointe de la lance.
[16] Le nœud coulant du gibet.
[17] Il se tient à l'écart: voir I, 32, 2.
[18] Ce sont des personnages de l'Eunuque de Térence.

40. Il convient de former un cercle imaginaire
à qui veut contempler les hautes sphères[19]:
de même qui essaie de saisir cette histoire,
doit concevoir sous une chose une autre,
car ici ce ne sont chansons, fictions ou songes:
le temps est venu de philosopher;
ma barquette n'aura traversé le Léthé,
que peut-être à Misen vous vous retrouverez[20].

41. Mais parce qu'il y a de certaines cigales
que moi j'égale aux cigales indiennes[21],
qui chantent tout le temps et qui disent du mal,
vous qui lisez ces choses difficiles,
recherchez ce qui est sous le sens littéral,
et vous le trouverez par des voies simples,
car moi je n'entends rien à votre anagogique,
ou moral (ou mûral) ou bien tropologique[22].

42. Mais au même moment le roi Margueriton
ne rigolait avec son cimeterre;
et il avait à ses côtés ce grand Sirion
et son bâton, dont tous fuyaient les coups:
ce pourquoi les chrétiens tout terrifiés en sont,
comme les chiens du grelot du fouet,

[19] Il ne faut pas se limiter au sens «littéral» du poème: il peut se lire à plusieurs niveaux. C'est en cela que Pulci se rattache à la poésie médiévale. Voir sur ce point P. Orvieto, *Pulci medievale*, p. 244-283.

[20] Ici on est chez Virgile, non chez Dante. Le Léthé est bien un fleuve dont les eaux donnent l'oubli, mais il coule dans les enfers à l'entrée des Champs-Élysées, non au paradis terrestre de Dante; Misen: un cap qui doit son nom au trompette d'Enée et qui se trouve près de l'antre de la Sibylle, avant d'entrer dans l'Averne, antichambre des Enfers. On peut donc comprendre qu'après la mort de Pulci, ce dernier sera déjà presque arrivé au séjour des Bienheureux, quand ses lecteurs n'en seront qu'aux approches de ses profondeurs, qu'ils commenceront seulement à en comprendre le sens caché. Mais le passage est d'interprétation difficile.

[21] Ces cigales étaient censées chanter en toutes saisons et donc de façon inconsidérée. Pulci vise ici les membres de l'Académie platonicienne et surtout Marsile Ficin qu'il appelle dans un sonnet «le roi des cigales».

[22] La doctrine des quatre sens de l'Écriture plonge ses racines dans le haut Moyen-Âge. Pulci a pu la connaître par Dante qui l'expose dans le *Convivio*, II 1, 2-6 où il distingue le sens littéral, anagogique, moral et allégorique. Le sens anagogique est le sens spirituel. Au sens moral Pulci raccroche plaisamment un supposé «sens de la mûre», en faisant semblant de faire dériver le mot «moral» du fruit du mûrier, en italien: *mora*. Le sens tropologique n'est pas, contrairement à ce que dit Ageno, une autre déformation ironique, mais rassemble sens moral et sens anagogique: voir par exemple Hugues de Saint-Victor, cité par A. Michel, dans *Théologiens et mystiques au Moyen-Âge*, Paris, 1997, p. 333.

parce qu'on entendait les chaînes et boulets
sans cesse ce jour-là sur les armets sonner.

43. Celui-ci a tué Angiolin de Bellande,
avec un coup qui était si cruel
qu'il lui a écrasé la tête comme un gland,
et Marc de Saint-Michel, avec son frère.
Baron Renaud est arrivé de ce côté
afin aider son peuple de fidèles:
il voit cet homme-là qui frappait de sa masse
et qui cruellement beaucoup de gens terrasse,

44. Et il cria: «Hé, sarrasin, que veux-tu faire?
Tu es venu ici avec un mât
parce que tu voulais assommer tous nos gens?
Viens donc à moi, car la Mort te fait signe.»
Alors il a laissé s'abattre sa Frusberte
et troue le heaume et arrive à la couenne,
coupe le chef et le cou et lui tranche le dos
et le divise en deux ainsi qu'un melon d'eau.

45. Avec grande fureur Margueriton se jette
dessus le prince, et croit aider Sirion;
Renaud lui a tranché par le milieu le chef,
comme on coupe une noix et son cerneau;
puis l'épée dégringole avecques grande hâte,
et va frapper la tête du cheval,
tant qu'avec son seigneur tombe mort celui-ci,
car Frusberte ne coupe, elle rase, à vrai dire.

46. Blanchardin s'avança avec beaucoup de gens,
et Galléran, Matafirre et Fidasse,
l'Arcalife fameux ainsi que Balugant,
le sire de Broubaque et Maldouque de Frasse,
avec des généraux, avec des amirants;
et il s'est élevé un tel fracas
qu'on eût dit que tombait ou s'effondrait la tour
antique de Babel, tant que chacun accourt.

47. Roland est accouru aux cris, à la rumeur
et il trouva Baudouin, pauvre petit,
qui était arrivé presqu'à sa dernière heure,
et deux lances avaient percé son sein;
«Ores, dit-il, je ne suis plus un traditeur!»
et ceci dit, il tomba mort à terre:

et de cela Roland se repentit très fort,
pleurant d'avoir été la cause de sa mort;

48. et dans le pavillon il le fit emporter.
Puis se jeta où il voyait Renaud
qui avec son épée grandes choses faisait,
et où les sarrasins souffrent le plus,
à cause des combats atroces et sanglants,
(bien qu'on ne rie du côté des chrétiens).
Les uns criaient: «Massacre!» et les autres: «Vengeance!»
Du côté du fracas tout le monde s'élance.

49. Vers cet endroit accourt le bon duc Eginhard,
et Avin et Avol et Gouttebouf,
Anselme et Bérenger et Othon et Richard:
chacun voulait avoir sa part de coups;
et il semblait que Richardet soit si gaillard
que semblent gourds les meilleurs chevaliers;
et les dépassant tous, le bon Turpin de Reims
empilait les païens comme on fait des parpaings.

50. Et on apercevait tant d'épées et de mains,
et en arrêt tant de lances tombaient,
et s'entendaient telles rumeurs, tels bruits atroces
qu'on aurait dit une mer en tempête.
Sans qu'on sache qui sonne et si c'est glas ou fête,
le jour entier, les cloches ont tinté;
l'éclat sourd du tonnerre et des éclairs à sec,
et par les bois ensuite Écho rebondissait.

51. On entendait sur terre et en l'air grand raffut,
car Astharot, je ne te dis comment,
et Farfadet prenaient les âmes par la touffe:
et en tenaient un bouquet par les tiffes
et faisaient tout le temps un insensé barouf
et souvent tel ou tel entend son nom:
«Laiss'le moi, celui-là: à Belzébuth, j'le porte.»
L'autre disait: «Marsile, il est toujours pas mort?

52. Il va nous fair' marner avant d'vouloir mourir.
Renaud n'lui a encor' frotté l'museau,
qu'on lui puiss' par en bas porter l'âme et le cuir?»
Ciel, tu parais cette fois confondu!
Ô bataille cruelle, ainsi qu'à Rome ou Troie!
Certes n'a plus ce combat rien d'humain.

Le soleil paraissait ensanglanté de feu,
et l'air semblait aussi de funeste couleur.

53. Je crois assurément qu'étaient plus beaux à voir
les enfers en ce jour que Roncevaux:
parce que les païens tombaient comme des poires,
et Brisefer les emportaient par sacs;
si bien que par ces gens l'infernal ouragan[23],
et chaque rue et chaque tour, était rempli,
et les remparts et les fossés et les mosquées[24],
et toute en fête était la cité de Dité.

54. Et Lucifer avait tant de bouches ouvertes,
qu'il ressemblait à nichée de corbeaux
qui se prend la becquée, et s'enfilait par grappes
les âmes des païens qui tant pleuvaient,
qu'il semblait que tombaient des neiges monacales[25],
comme aux petits poissons tombe la manne:
ne me demande pas s'il glanait ces flocons
et les gobait comme pâtée un caneton!

55. Et on dansa ce jour tellement de cancans,
que ce que j'en dis là n'est que broutille,
(et ne dura la fête un jour, et lendemain,
surlendemain, jour d'après et sursur[26],
comme à Rome souvent les fêtes des vendanges);
résonnaient les tambours, les castagnettes,
avec les vïolons, musettes et pipeaux,
et les danseurs virevoltaient comme fuseaux.

56. Et Roncevaux semblait un énorme chaudron
où bouillonnait un grand ragoût de sang,
de têtes et de pieds et d'autres abattis,
un vrai salmigondis bien bouillonnant,
qu'on aurait dit l'infernal bulicame,
sauf qu'il n'aurait baissé devant Nessus[27];

[23] La célèbre *bufera infernale* de l'enfer de Dante, *Enf*, V, 31.
[24] Pulci reprend les termes utilisés par Dante pour décrire Dité, la cité infernale: *Enf.*, VIII, 70; IX, 63; X, 1.
[25] C'est-à-dire de la couleur sombre de l'habit des moines, noire ou brune.
[26] P. emploie une série de mots empruntés à des dialectes méridionaux et achève par un hapax: *posquacchera.*
[27] *Comme tu vois que de ce côté-là*
le bulicame va toujours en s'abaissant,
dit le centaure, aussi dois-tu savoir

et le vent fait parfois tourbillonner les jets
de sang dans l'air, et en paquets et nœuds les met.

57. Et le champ de bataille était tout empourpré,
si qu'on eut dit la tempête en mer Rouge,
où chacun s'agitait pour se montrer vivant:
on aurait pu dedans jeter la sonde
partout, tellement dans le sang on pataugeait,
puis vérifier, comme fait l'amiral
ou comme le nocher qui sait manier le plomb,
parce que débordaient les pentes du vallon.

58. Que Mars était de ce sang rassasié, je crois
que cette fois on pouvait le prétendre;
et il avait surtout le béguin pour Renaud,
qui de l'épée faisait comme toujours.
En cependant Roland est tombé sur Maldoucq
qui avait tué Othon et Bérenger:
mais cette mort aura pour lui amère odeur,
car l'épée Durandal l'a partagé en deux.

59. Et baron Olivier a rencontré Brousbacq,
qui se battait dans la foule âprement,
et il lui fracassa d'un seul coup tête et casque;
il ignorait que sa mort s'approchait:
c'est alors qu'en effet le Calif de Baldacq
tomba sur lui, par malheur ou hasard,
traîtreusement, et lui a mis la sienne épée
dedans le flanc, si qu'à la fin il l'a tué.

60. Olivier qui était droit, fier et invaincu,
se retourna et vit ce traditeur,
lequel l'avait au corps percé du côté gauche,
et cria fortement: «Cruel pécheur,
de traîtresse façon tu m'as blessé au flanc,
pour en tirer l'habituel honneur:
qu'à jamais on en fasse une belle louange
pour le grand roi Marsile et sa vile phalange.»

61. Frappa de Hauteclaire avec tant de colère
qu'il fracassa son heaume et sa cervelle,

que de l'autre côté, de plus en plus se creuse
sa profondeur... (*Enf.* XII, 127-131).
Le Bulicame est un lac d'eau minérale rouge et bouillante près de Viterbe, très fréquenté aux Moyen-Âge, mais pas toujours par des gens convenables.

tant que du sarrasin l'âme s'est envolée,
car le fendit du haut jusqu'à la selle;
sur le champ de bataille il tournoie en aveugle,
et de l'épée il frappe et il martèle,
mais il ne savait pas où son glaive retombe;
même Roland n'aurait voulu s'en rendre compte.

62. Baron Roland avait entendu le marquis,
et comme un lévrier vers ses cris court.
Olivier, de son corps tant de sang est sorti
qu'il ne voyait en quel lieu il était;
si bien qu'il a frappé Roland dessus son heaume,
qui plus jamais ne reçut un tel coup;
et Roland lui a dit: «Que fais-tu, cher beau-frère!
Aurais-tu maintenant renïé notre Dieu?»

63. Olivier lui a dit: «Tu dois me pardonner
de t'avoir frappé, ô seigneur Roland:
tu sais, je ne vois plus nulle lumière,
et je ne sais où tombe mon épée,
mais je sais qu'approchant de ma mort je délire,
tant de sang j'ai perdu et perd encore;
parce que le Calife en félon m'a frappé,
ce traditeur, mais de ma main je l'ai tué.»

64. Et Roland sur cela versait beaucoup de larmes,
car Olivier lui tenait fort à cœur,
et il voyait que la bataille était perdue,
et maudissait le païen traditeur.
Et Olivier, aveugle maintenant, disait:
«Si tu m'aimes ainsi que tu m'aimais,
emmène-moi encor dans la foule plus dense:
ne me laisse mourir sans en tirer vengeance.»

65. Roland lui répondit: «Sans toi je ne veux vivre
ce peu de vie qui encore me reste:
j'ai perdu tout orgueil, j'ai perdu toute audace,
tant que je n'ai plus aucune espérance;
et parce que je t'aime, Olivier, comme avant,
viens avec moi démontrer ta puissance:
une mort, une foi, et une volonté.»
Et puis il le mena au sein de la mêlée.

66. Olivier, quand il fut entré dans cette foule,
presse ces gens, comme à son habitude:
on le croirait couper l'herbe dessus le pré;

de tous côtés faisant aller sa faux,
parce qu'il se battait comme un désespéré :
il taille, il tond, il étête, il émonde ;
partout où il passait, faisait nette la place
vu que comme un aveugle il tournoyait sa masse.

67. Et vont tous deux ensemble au milieu de la foule
Roland et Olivier, frappant si fort
qu'ils font dégringoler nombre de sarrasins.
Mais d'Olivier la mort était voisine ;
et après qu'ils ont eu gagné le pavillon,
Roland a dit : « Je veux te ramener l'espoir :
attends-moi, je reviens près de toi, Olivier,
car je vais sur ce mont pour de mon cor sonner. »

68. Olivier dit : « Ce n'est maintenant plus utile :
mon âme veut désormais me quitter,
car elle brûle à son Seigneur s'en retourner. »
Et il ne pouvait plus former ses mots,
comme il advient souvent à qui parle en rêvant,
et ce qu'il voulait dire, il a fallu
que le baron Roland l'entende avec son cœur :
qu'il lui voulait confier la Belle Aude sa sœur.

69. Baron Roland, quand fut expiré le marquis,
il lui paraît être resté si seul,
qu'il a pris malgré tout de sonner le parti,
afin que leur malheur soit su de Charles ;
et il sonna si fort que Charles l'entendit ;
son sang sortit par la bouche et le nez,
nous raconte Turpin, et le cor se fendit,
la troisième fois qu'à la bouche il le mit.

70. Le cheval d'Olivier n'attendit plus longtemps
et retourna au milieu des païens,
se battre comme fait qui venge son seigneur ;
et mord comme trois loups ou bien six chiens,
et il a arrangé en ruant bien des gens
et il chassait de sa patte les taons.
Mais baron Richardet quand il a vu ceci,
le destin d'Olivier, aussitôt l'a compris.

71. Baron Renaud encor poursuivait le combat.
S'enfuit Marsile avecques Balugante
et Blanchardin, prenant ses jambes à son cou,
quand de Roland il entendit le cor ;

en son for intérieur, il se rongeait le sang,
car de son Zamburger il n'a pas de nouvelles ;
de fièvre ainsi le lion se ronge dans sa cage :
donc juste châtiment lui inflige sa rage[28].

72. Telle était la terreur que suscitait Roland
aux sarrasins, que beaucoup se sauvèrent
à travers la campagne et dans les forêts, quand
on entendit du cor le son terrible ;
Turpin dit que dans l'air beaucoup d'oiseaux volant
par ce tonnerre ont été assommés ;
et l'étonnant ne fut que Charles l'entendit,
car lui-même pensa que le sol se fendit.

73. Or ce que fit Renaud en cette extrémité
ne s'enhardit le raconter ma plume :
qu'on eût dit un serpent irrité de colère,
et il tue celui-ci, celui-là et un autre,
et repoussait ce peuple de ribauds,
(et ignorait le sort du duc de Vienne) ;
et déchire et découd et rompt, démaille et casse,
et en grande furie devant lui il les chasse.

74. Et Bayard se cabrant de ses pattes frappait,
et comme un ours qui écarte les chiens,
parfois il attrapait un bras ou une cuisse,
et il broyait les os de ces païens
comme pain frais du four à peine retiré :
sont moins cruels les tigres hyrcaniens ;
et avec grande rage il mord et il démembre,
tellement qu'à Hécube en furie il ressemble.

75. Et baron Richardet fit lui aussi des choses,
que ne les crut l'auteur qui les a vues :
de ce champ de bataille il fit un marécage ;
heureux celui qui peut hâter son pas,
parce qu'il ne tue pas, mais dévore à vrai dire :
jamais pirate n'a tant de bétail
abattu qu'il ne tue de sarrasins ce jour,
tellement que chacun fuyait tout alentour.

76. M'a dit celui qui a rédigé cette histoire
qu'entre Renaud, Bayard et Richardet,

[28] *nul châtiment en dehors de ta rage,*
ne punirait assez ta fureur… (Enf. XIII, 65-6).

ils en auraient tués trente mille en ce jour.
Je ne sais si c'est vrai, je le répète.
Réfléchis que Roland en a tué pas mal,
comme Olivier, Anselme et Sansonnet.
Pourtant l'épée du ciel m'est ici nécessaire,
pour qu'il ne soit injustement douté du vrai[29].

77. Qui sait si saint Michel sans se faire connaître,
comme jadis fit à Jérusalem[30],
n'en n'aura pas ce jour tué tant qu'il voulut,
qu'à chaque coup il peut écrire un M[31] ?
Peut-être l'envoya pour aider les chrétiens
ce Seigneur, qui naquit à Bethléem,
lequel de ses amis ne cesse d'avoir cure ;
et la force du ciel est certes sans mesure.

78. Et il fallait vraiment qu'il y mette la main,
car les chrétiens sont vingt mille six cents,
alors que les païens sont plus de six cent mille :
pourtant j'en ai trouvé le fondement
chez de dignes auteurs, tous modestes et clairs,
ne jetant pas les paroles au vent ;
et je sais bien que notre Heurmann comme Turpin
écrivent ce qui est le vrai et le certain.

79. Et si quelqu'un disait que Turpin fut tué
à Roncevaux[32], par sa gorge, il en ment :
je prouverai, moi, le contraire et qu'il vécut
jusqu'à ce qu'ait Charles prit Saragosse,
et que sa propre main écrivît cette histoire ;
et Alcuin a raconté la suite
et a écrit jusqu'au moment où Charles meurt
et il en a été excellent laudateur.

80. Après lui est venu le très fameux Arnaud,
qui a écrit avec beaucoup de soin,
et qui a étudié l'histoire de Renaud

[29] Pour arriver à croire les événements que je raconte, il faut bien supposer une intervention (armée, bien entendu) du ciel!
[30] Allusion à la défaite de Sénnachérib sous les murs de Jérusalem, *Rois* II, 19, 35.
[31] M en chiffre romain signifie mille.
On verra le Boiteux, roi de Jérusalem
marqué d'un I pour sa bonté
alors que le contraire aura le signe M... (*Par.* XIX, 127-129).
[32] Voir *Chanson de Roland*, 2077-98.

et des exploits qu'il a fait en Égypte,
et de la sinopie il suit le fil précis
sans s'écarter jamais du juste trait:
c'est là un don reçu avant d'être au berceau;
car sous aucun prétexte il n'aurait dit mensonges[33].

81. Roland est revenu sur le champ de bataille
fort abattu, quand Olivier fut mort,
comme qui s'en revient après les funérailles
vers sa famille, afin la consoler;
ou bien comme un bateau, qui espérait profit,
revient au port, la cargaison perdue,
et qui certes se plaint de son destin sévère,
mais pleure plus encor le bateau de conserve.

82. Il n'y a pas trouvé le bon duc Eginhard,
et Gouttebouf est mort, gisant par terre,
comme Avole et Avin et Gauthier et Richard:
aussi telle douleur l'étreint et serre,
que plus qu'à l'ordinaire elle le fit gaillard;
il dit: «Voilà ma bataille dernière;
en mon moment suprême, ô Seigneur, rends-moi fort,
afin que je te sois loyal jusqu'à la mort.»

83. Anselme et Richardet restent vivants alors,
Turpin, Roland, et encore beaucoup
de païens, lesquels gens se défendaient toujours,
bien que partout le rassemblement sonne.
Roland a retiré son épée du fourreau,
je ne sais pas si c'est l'ultime fois
(je crois que si, pour ne vous faire ici languir)
que l'épée redoutée du fourreau va sortir.

84. Ils ont beaucoup pleuré Olivier, ces chrétiens,
bien peu de gens, qui demeuraient en lice,
et ils se sont remis tuer les sarrasins,
faisant exploits pour l'ultime flambée;
si bien que s'enfuyaient les malheureux païens[34],
sans obtenir ni pardon ni salut,
(et c'est plus le moment d'dire au cul: «tu t'ramènes»).
Mais déjà la bataille en est presqu'à l'amen.

[33] Cet Arnaud, historien de Renaud, qui serait précis et impartial, est, semble-t-il, imaginaire. Voir XXV, 115, 4.
[34] *i miseri profani*... Enf. VI, 21. Le mot *profano* est pris au sens étymologique: celui qui est hors du temple.

85. Et l'on voyait sauter tellement de cervelles
que les corbeaux en auront fait bombance ;
même celui qui a la moins trouée des panses,
son corps semblait être une vraie passoire
ou semblait une poêle à cuire les châtaignes,
qu'on n'en ferait une peau à saucisse ;
et parce que Roland éclate de grande ire,
redouble à tout moment sa rage et sa furie.

86. Et devant lui il refoulait cette cohue,
tant il semblait lion superbe et farouche,
dont le rugissement et les griffes effraient ;
et dit : « Allons, c'est le dernier combat
cette fois ! » et il fait réveiller qui dormait,
ou bien dormir qui était réveillé :
car de vivre il était maintenant dégoûté,
puisqu'est mort Olivier et aussi Sansonnet.

87. Il eut ce jour vaincu César en Thessalie
et le Barquin[35] à Trasimène ou Cannes :
on l'entendait rugir au milieu des combats,
semble un verrat qui embroche chacun
et fait sauter en l'air et bras et mains et têtes,
pour achever avec honneur sa vie :
car le presse le temps et aussi son ardeur,
qu'à venger un grand tort on a grande douceur.

88. Et là où il a vu les gens se rassembler,
comme un aigle orgueilleux ferme ses ailes,
il plonge et il disperse et chasse leurs armées,
et leurs drapeaux, les jette tous à terre.
Imagine, ô lecteur, comme il trempe la plaine !
C'est comme font les Turcs, qu'il fait la guerre :
il frappe et heurte et brise et démembre et détruit,
qu'il ne reste d'espoir que pour celui qui fuit.

89. Et l'on voyait or à bâbord, or à tribord,
cet ouragan soulever la bataille :
et le camp des chrétiens lançait de grands assauts
tant la haute valeur, la grande ardeur
de Roland paraissait foudre que rien n'éteint ;
et chaque fois qu'il abattait son glaive,
derrière lui laissait l'estampille du maître,
si bien que peu de gens à sa main échappaient.

[35] Hannibal, fils d'Hamilcar Barca.

90. Et elle ne semblait ni sourde ni aveugle
certes ce jour cette vieille camarde,
qui ne cesse affûter sa menaçante faux,
l'essaie sur l'ongle, et vers Roland regarde;
de temps en temps, c'est Renaud qu'elle suit,
et là se fait à sa façon gaillarde,
car chacun s'établit là où il voit son gain;
et Richardet aussi lui semble un bon copain.

91. Baron Renaud a fait au cruel Galléran
- un coup du sort - le plus beau des moignons,
parce qu'il paraissait pour le peuple chrétien
un loup-garou enragé dans les bois;
et avecques Frusberte il l'attaque à la main:
son charme lui ôta le mal du pin,
et du hêtre et du chêne et puis du tamaris[36],
si qu'il n'eut plus jamais sur lui de panaris.

92. Et bien que les païens se sauvent à l'envie,
il en faisait bouillie de Philistins[37],
et chaque fois qu'il abattait Frusberte,
il n'en faisait tomber pas moins de six,
si bien que l'on devra ouvrir plus d'une fosse,
car, comme dit Benedetto Dei[38],
tous ceux-ci s'en iront en quelque triste trou,
afin de voir comment le blé pousse dessous.

93. Anselme, bien qu'il fût épuisé de fatigue,
montrait encor sa parfaite vertu;
mais Mattafire est survenu à son côté
et a frappé son cheval de sa hache,
tant qu'il le fit tomber à terre évanoui,
et lui sauta dessus en grande hâte,
et puis finalement lui retira son heaume:
et de cette façon tua le comte Anselme.

94. Est remonté sur son cheval ce Mattafire,
donnant des coups désespérés et forts;
Renaud l'enguirlanda comme ferait un sbire,
en lui disant: « Tu t'acquiers renommée
à ta façon, ainsi que Marcel ou que Pyrrhe,

[36] Le mal du pin, c'est le mal blanc: le reste est amplification burlesque.
[37] C'est un nouveau Samson.
[38] Cet ami de Pulci était un curieux personnage: négociant, informateur de la république de Florence, amis des arts et lettres, il voyagea beaucoup; il vécut de 1417 à 1492.

frappant sans heaume un homme évanoui»;
et lui lâcha un coup de maître sans pareil,
qui fit voler son crâne au-dessus de l'oreille.

95. Et puis dans la mêlée il rencontra Fidasse,
jouant le lièvre et se faisant petit,
et courait dans la foule, et allait tête basse
parmi les rangs, pataugeant dans le sang,
en entendant le bruit que fait Renaud qui passe,
comme en Lybie un serpent endiablé;
il fallait qu'une fois Fidasse se fît,
pour qu'à terre à jamais il se tranquillisât.

96. Le destrier de Richardet s'était cabré
si fort qu'il est tombé à la renverse,
et il lui écrasa l'arçon sur sa poitrine
et les païens tisonnaient par-dessous,
comme pour les poissons, de la lance et du dard
et serait mort sans même dire: «À l'aide»,
sauf que Roland d'un coup a les sangles tranchées
(et le cheval), et puis l'a fait se relever,

97. et il cria: «Ô Richardet, aurais-tu peur?
Prends un cheval, qu'il y en a de reste.»
Et Richardet sauta en selle d'un coup,
comme c'était des paladins l'usance,
sur un cheval avec l'entier équipement.
Mais la valeur ici n'offre d'espoir,
(bien qu'un cœur généreux ne perde tout ressort),
vu que tous les chrétiens, ou à peu près, sont morts.

98. Et des païens bien peu sont restés sur les lieux,
bien que Renaud et Turpin les pourchassent.
Ah! Turpin, cher vieillard, ah! notre bon Turpin!
Ici alors on ne parlait de trêve!
Blanchardin avait fui, vite comme l'éclair,
Marsile et Balugan se sont sauvés,
et aimeraient trouver quelque bon raccourci
qui dedans Saragosse en deux pas conduisît.

99. Térige était resté pris par un pied à terre,
entremêlé dans un monceau de corps,
et son seigneur Roland ne s'est pas aperçu,
que dans le sang il se tord et gambille,
qu'on pourrait le penser fricassée de lamproie;
mais le peuple païen, des gens maudits,

comme j'ai dit plus haut s'est déjà tout enfui,
si bien que pour cela il a sauvé sa vie.

100. Roland pour les efforts qu'il avait prodigués,
tant il avait en ce jour combattu,
ne pouvait plus souffrir son heaume sur la tête;
comme la soif le tourmentait beaucoup,
s'est rappelé l'endroit où il a déjà bu
à une source, et part à sa recherche;
et l'ayant retrouvée, au pied de la montagne,
là, tout seul, se repose et baigne son visage.

101. Velliantin, quand Roland fut descendu de selle,
tombé au pied de son seigneur, est mort,
et s'est agenouillé et demanda congé,
comme disant: «Je t'ai conduit au port.»
Et Roland à l'instant a plongé ses deux bras
dans l'eau et veut lui donner réconfort;
mais comme son cheval jamais ne se reprend,
il se lamente avec grand attendrissement:

102. «Ô Velliantin, tu m'as tellement bien servi!
Ô Velliantin, où est donc ton ardeur?
Ô Velliantin, que nul ne se pense meilleur.
Ô Velliantin, ta dernière heure vient.
Ô Velliantin, tu fais gonfler mes larmes.
Ô Velliantin, tu refuses la bride.
Ô Velliantin, si je t'ai fait jamais du tort
pardonne-moi, je t'en supplie, toi qui est mort.»

103. Turpin a dit, ce qui pour moi semble étonnant,
que quand Roland a dit: «Pardonne-moi,»
il lui parut que son cheval rouvrait les yeux,
et acquiesçait de la tête et du geste;
tellement que Roland lui a repris la bride,
pensant qu'il est revenu à la vie:
donc Pyrame et Thysbée[39] au mûrier (ou disons,
à la source), ores c'est Velliantin et le comte.

104. Mais après que Roland eut vu qu'il restait seul,
il se tourna et regarda la plaine,
et il n'a aperçu Renaud ni Richardet;
si bien que tous ces morts l'épouvantèrent,
car le sang avait fait un cloaque du val,

[39] Voir XII, 69,1-3.

et Roncevaux était horrible chose;
et chacun peut penser quelle douleur l'emporte,
quand il a aperçu toutes ces foules mortes.

105. Et il dit: «O *terque, quaterque beati,*
(comme l'a dit le Troyen si fameux[40])
et sont bien malheureux ceux qui ont survécu,
comme j'ai fait, jusqu'à la dernière heure!
Car si gisent leurs corps au sol sous la cuirasse,
leurs âmes sont là où Jésus s'honore.
Ô heureux Olivier, vous avez la vraie vie:
maintenant priez tous que je puisse partir!

106. Ores sera Maugis en la pensée de tous;
ores sera toute la France en deuil;
ores sera Paris dans les larmes et pleurs;
ores sera ma femme triste et sombre;
ores sera finie la geste des chrétiens;
ores sera délaissé Saint-Denis;
ores sera détruit Charlemagne et son règne;
ores sera heureux Ganelon en tous points.»

107. Cependant il a vu apparaître Térige,
qui comme grive est sorti du filet,
et qui a tellement recherché son seigneur
qu'il a fini par se le retrouver;
et Roland demanda ce qui est arrivé
et où Renaud pouvait bien se trouver.
Il répondit: «Je n'y ai pas fait attention;»
et il a raconté en détail ses malheurs.

108. L'histoire dit alors que Roland abattit
sur un rocher sa belle Durandal,
et encor, et encor, de toute sa puissance,
et ne la put ni rompre ni plier,
et fendit le rocher comme un éclat de bois;
et tous les pèlerins de la Galice
nous racontent toujours comme une vérité
d'avoir vu le rocher et le cor éclatés.

109. Baron Roland a dit: «Ô Durandal, si forte,
si je t'avais connue auparavant,
comme or je te connais, aux portes de la mort,

[40] Ce sont les paroles qu'Enée adresse lors de la tempête à ses concitoyens demeurés sous les ruines de Troie: «Ô trois fois, quatre fois bienheureux vous qui...» (*Énéide* I, 94).

du monde entier j'aurais fait peu de cas,
et ne serais conduit à un si triste sort.
Nombreuses fois, lorsque je m'escrimais,
ne sachant pas quelle vertu en toi réside,
je t'ai trop ménagée, ô mon épée si digne.»

110. Revenons maintenant à Renaud, qui pourchasse
les sarrasins, et ne rencontre plus
de résistance, et s'en revient, finie la chasse,
comme un chien qu'on rappelle, au grand galop,
ou bien comme un limier que ramène la trace,
souvent lassé, fatigué et boiteux,
par la fatigue et la sueur tout haletant;
si bien qu'il retrouva à la source Roland.

111. Grande fête Roland a fait à son cousin,
et demanda comment ça s'est passé.
Renaud complètement épuisé lui a dit
comment se sont les sarrasins enfuis.
Richardet et Turpin sont arrivés ensuite.
Pour que notre récit soit plus précis,
Turpin a dit que c'est le jour de saint Michel
en mai, que s'est tenue la bataille cruelle.

112. L'an qui courait était le huit cent sixième[41],
sous la planète à qui la guerre est chère[42];
et semi-bissextile a dû être l'année,
parce qu'un jour complet dessus la terre
demeura le soleil, ce sur quoi je ne sais
si l'astrologue encor sur ce point n'erre:
par «terre» comprenons notre seul hémisphère[43],
que je n'écrive pas avec encre éphémère.

113. Celui qui me lira, je ne sais pas comment
il admettra que tant de gens sont morts;
mais comme j'ai gardé en mémoire ces mots:
«Et saint Michel sera à vos côtés[44]»,
moi, véritablement je ne crois que Roland
aurait pu inventer cette imposture,

[41] Donc le 8 mai 806; en fait l'expédition aurait eu lieu en 778 et la bataille, dont l'importance et le déroulement restent des plus incertains, le 15 août.
[42] Voir XXV, 137, 8-138, 4.
[43] En effet le soleil n'a été retardé que de 12 heures, sur un seul hémisphère.
[44] Ce sont les derniers mots que Roland adresse à ses troupes avant d'engager le combat au chant XXVI, 50, 4.

mais pense qu'était là le champion tant béni.
Et puis c'était en mai, ça doit être redit.

114. Tu sais ce que l'on dit: «Nous, on n'est pas de mai[45]»,
(mais ça n'est vrai pour aucun autre mois,)
car en mai tout oiseau recommence ses chants,
et l'âne émet des braiments répétés,
si bien qu'il est en mai permis de rabâcher;
mais on ne comprend pas tous les proverbes:
ainsi dire qu'à table on ne se fait pas vieux,
signifie que celui qui mange trop vit peu[46].

115. Et pour en revenir à la mienne matière,
ou vrai ou faux, voyons ça avec calme:
si Michel est venu, qu'il soit le bienvenu;
et s'il n'est pas venu, il suffit qu'ils soient morts:
car celui qui écrit histoire ou comédie,
doit revenir à la source, ou écrite
ou orale, et ce qu'il a trouvé, qu'il le dise
sur toute matière, ou moderne ou antique.

116. Or commencent ici les accents douloureux[47]!
Roland ayant les genoux mis en terre,
et sa joue tout entière étant baignée de larmes,
a demandé à Turpin son pardon;
et il a commencé en dévotes paroles
de dire à celui-ci en confession,
tous ses péchés, et puis de faire pénitence,
car trois fautes pour lui faisaient cas de conscience.

117. Turpin lui dit: «Qu'elle est la première des fautes?»
Roland lui dit: «*Maestatis laesae,*
id est in Carlo verba iniurosa[48];
La seconde est de n'avoir consommé
mon mariage avec Aude, sœur du marquis:

[45] Cette phrase proverbiale est prononcée par ceux qui ne veulent pas se répéter: Pulci la détourne de son sens en feignant de croire qu'elle signifie que ce qui touche le mois de mai peut être répété. Ces petits jeux semblent avoir apporté beaucoup de joie aux contemporains de Pulci comme en témoigne par ex. le succès des «facéties du curé *Arlotto*».
[46] Pulci feint de comprendre de travers ce proverbe, qui signifie en réalité qu'à table «on ne voit pas le temps passer», pour expliquer par l'exemple qu'on peut commettre des contresens en utilisant des proverbes.
[47] Ces mots de Dante (*Enf.* V, 25) étaient devenus proverbiaux.
[48] «Lèse-majesté, c'est-à-dire paroles injurieuses contre Charles».

et voici envers Dieu les deux premières;
la dernière est péché qui me fut très amer,
ainsi que chacun sait : avoir tué don Clair[49].

118. Turpin dit: «Ce dernier a été fait sur ordre,
et au bon Dieu plaît tant l'obéissance
qu'il te pardonnera facilement cela.
Pour Charles et ton peu de révérence,
moi, je sais que c'est lui qui l'a toujours cherché.
Pour la Belle Aude, si dedans ta conscience
tes œuvres et pensées se sont révélées chastes,
je crois bien que cela près de Dieu suffira.

119. Aurais-tu à l'esprit autre péché à dire?»
Roland répond: «Nous sommes des humains,
orgueilleux et envieux, coléreux et avides,
faibles, gourmands, et dans nos pensées vains,
au péché prompts, au bien agir sourds et aveugles;
pour les péchés envers notre prochain,
que ce soit par paresse ou bien par incurie,
l'œuvre de charité, je ne l'ai accomplie.

120. Autres je ne connais qui soient des péchés graves.»
Turpin lui dit: «Suffit un *Notre Père*,
ou un *Miserere* ou dire un *Peccavi*,
et je t'absous en vertu des pouvoirs
reçus du grand Céphas, qui apprête ses clés[50]
pour te placer dans le cloître éternel.»
et puis il lui donna sa bénédiction.
C'est alors que Roland a fait cette oraison:

121. «Ô toi le rédempteur des malheureux mortels,
toi qui pour nous t'es tant humilié,
qui, ne regardant pas nos immenses défauts,
t'es incarné en cette Vierge unique,
ce jour où Gabriel a déployé ses ailes,
qui relevas notre humaine nature,
reprends ton serviteur, comme cela te plaît[51]:
laisse-moi, ô Seigneur, à toi venir en paix:

[49] Voir XXVI, 109.
[50] Céphas: autre nom de saint Pierre.
[51] Parmi les grâces accordées à Roland, il y avait celle de ne mourir qu'au moment choisi par lui.

122. je parle de la paix après la longue guerre,
car m'ont défait et fatigué les ans :
rends mon corps misérable à cette notre terre,
lequel tu vois déjà chenu et blanc,
alors que j'ai encor toute ma tête à moi,
et l'esprit fort, si est faible la chair[52] ;
afin me recevoir au temps d'être reçu,
car il y a moult appelés, et peu d'élus[53].

123. J'ai pour ta foi, ô Seigneur, combattu,
comme tu sais, sans en parler jamais,
aussi longtemps que j'ai vécu en ce bas monde :
m'accable maintenant cette fatigue ;
aussi comme il est juste, à toi je rends mes armes[54] ;
et toi pardonne aux cheveux d'un vieillard,
dont le devoir est désormais de contempler
ta gloire et de laisser ses armes reposer.

124. Tends la main, ô Seigneur, à ce tien serviteur,
fais-moi sortir dehors ce labyrinthe,
puisque tu es ce notre pélican
qui a prié pour qui le crucifiait[55] ;
car je connais la vanité de notre vie,
vanitas vanitatum[56], pleine d'erreurs,
car de tout ce que j'ai en ce bas monde fait,
je n'en ai à la fin rapporté que péché,

125. sauf dans le cas où il était dans ton dessein
que je devais me battre sous ton signe :
voilà pourquoi j'espère en ta miséricorde ;
même si je ne peux me pardonner
don Clair, qui prie peut-être afin que Dieu m'accueille ;
mais comme tu peux seul me pardonner,
même si je l'ai dit à Turpin à genoux,
à nouveau, ô Seigneur, à Toi me reconfesse.

126. Quand tu nous as créés, Seigneur, à l'origine,
car tu étais magnanime et très bon,

[52] Paroles des Évangiles synoptiques : Matthieu 26,41 ; Marc 14,38. Ici commence une série de citations des Évangiles.
[53] Matthieu 20,16 et 22,14.
[54] Je pense qu'il s'agit des armes enchantées, confiées à Roland pour défendre la chrétienté par Dieu lui-même.
[55] Luc 23, 24.
[56] Ecclésiaste I, 2.

tu nous donnas, je crois, cette marque d'estime,
que nous soyons tous des enfants de Dieu.
Si ce serpent avec sa sourde lime
tenta Adam, tu payas la rançon
en Seigneur généreux, n'y étant obligé,
car il était aussi de ta main modelé;

127. et tu as pardonné à toutes créatures,
quand tu as pardonné au premier père,
et puis tu as daigné assumer sa nature,
quand tu as pris sur la terre une mère
(je ne sais si je n'entre en vallée trop obscure):
ainsi ce sont les chrétiens tes vraies troupes.
J'ai toujours défendu celles-ci sur la terre,
aide-moi maintenant, mon Seigneur débonnaire.

128. La loi que tu donnas sur le mont Sinaï,
il y a très longtemps, à ton Moïse,
je lui ai à ce jour en tous points obéi,
et j'ai suivi la tienne loi vérace:
aussi, juste Seigneur, s'il doit en être ainsi,
rends la justice avec miséricorde,
car à juste Seigneur il se doit seulement
penser à adresser une juste demande.

129. Ne me mets pas, Seigneur mon Dieu, en jugement,
car devant toi ne sera justifié
jamais personne, à moins que tu ne le désires,
car nous naissons tous avec le péché,
et qui est né sur cette terre, est né aveugle,
puisque toi seul avec la vue est né:
aie pitié, ô Seigneur, de ma décrépitude,
ne me refuse pas voir le port du salut.

130. Je te confie aussi cette mienne belle Aude,
qui portera bientôt vêtements sombres,
et si elle doit prendre autre époux que Roland,
que son mariage ait un sort plus heureux.
Puisque je te demande, ô Seigneur, tant de choses,
si tu permets encore une requête,
rappelle-toi, Seigneur, ce bon vieux Charlemagne,
et ces tiens serviteurs où je vois mon image.»

131. Lorsque Roland a eu prononcé ces paroles
avec moult pleurs et soupirs très amers,
du soleil il sembla que trois traits ou trois raies

soient descendus, comme envoyés d'Iris.
Renaud et ses amis étaient comme celui
qui assiste à la mort de père ou mère,
et chacun d'eux si grand repentir exprima
qu'on eut dit saint François au moment des stigmates.

132. Cependant, empruntant ce chemin de lumière,
on entendit comme un certain murmure
suave et doux qui descendait ainsi qu'un vent
intermittent, non comme un corps pesant.
Roland se tenait là, silencieux et contrit;
l'ange apparaît qui a dit à Marie:
«*Ave*»; c'est l'envoyé des Hautes Hiérarchies,
celui qui dit jadis: « *Viri Galilei* »[57].

133. Puis il prit forme humaine et se tint dans les airs,
devant Roland qui est agenouillé,
et il lui dit ces paroles bénies: «Je suis
le messager que Dieu t'a envoyé,
je suis celui qui est venu à Nazareth,
lorsque votre Jésus s'est incarné
dans la Vierge Marie, laquelle a démontré
combien au ciel pour vous toujours elle a plaidé.

134. Comme j'ai grand amour pour la race des hommes,
te mènerai là-haut sur le soleil,
ainsi qu'il plaît à qui a fait cette planète[58],
où ton âme sera toujours heureuse,
et tu nous entendras qui chantons nos caroles;
car au monde tu fus de notre Dieu
athlète, vrai champion, parfait archimandrite[59]
de son troupeau sans toi de tous côtés en fuite[60].

135. Sache que dans le ciel fut bien examinée
ta belle et sainte oraison de latrie[61],
laquelle a plu à tous les saints et tous les anges,
et en ce lieu se trouve ta patrie;

[57] «Hommes de Galilée...» Paroles dites aux Apôtres après l'Ascension par deux anges (Actes des Apôtres 1,11); mais rien n'indique que l'un de ces anges soit l'ange Gabriel.
[58] En fait et plus logiquement il le portera dans le ciel de Mars, qui est dans le paradis de Dante le ciel des «combattants de la foi».
[59] Ces épithètes viennent de *Par.* XI et XII.
[60] *Par.* XI, 99 et XII, 56.
[61] «Oraison de latrie»: la forme la plus élevée d'adoration, qui ne peut être adressée qu'à Dieu.

et parce que tu as honoré ses enseignes
et presqu'éteint toute l'idolâtrie,
Dieu voudra t'exaucer pour les tiens grands mérites,
car des temps écoulés toute chose est inscrite[62]:

136. en effet il t'a vu lorsque tu étais jeune,
à Sûtri[63], où souvent tu as troublé
la cour de Charlemagne, en faisant tes caprices,
et ce qu'en Aspremont tu accomplis,
et puis en France et en Espagne; et Sansonnet
et tant de gens baptisés à la Mecque;
et tu as ramené au saint fils de Marie
Jérusalem avec la Perse et la Syrie;

137. et lorsque Charlemagne assiégeant Pampelune
se fut en vain très longtemps acharné,
tu vins, et on eut bien besoin de ta personne
(comme cela était déjà écrit),
autant qu'à Troie, dit-on, on eut besoin d'Achille;
et quand il fut par Macaire trompé,
il se rendit en France en suivant ton conseil
et il a retrouvé son épouse et son règne.

138. Et le roi Pantalisse et l'orgueilleux Troyen[64],
et ce que tu as fait au temps jadis,
Ferrahou, Serpentin, chaque chose après l'autre,
tout est noté; Adastre, un si grand ennemi;
et tout ce que jadis, au fin fond de l'Égypte,
tu fis, comme de Dieu parfait ami[65],
alors qu'il y avait ton Morgante avec toi,
lui dont peut-être l'âme est ici avec moi:

139. et celui-ci au ciel sera ton compagnon
comme il l'était autrefois ici-bas,
pour ce que tu l'avais conduit sur le chemin
qui l'a mené à son heureux destin.
Et comme je comprends ta demande implicite,

[62] Tout est écrit de notre passé sur le grand livre de la justice divine. Les strophes 136-138 résument la vie de Roland.
[63] Ville de Romagne où serait né Roland selon les poèmes populaires italiens.
[64] Il s'agit de personnages de l'*Aspromonte*.
[65] L'ange Gabriel évoque les exploits accomplis par Roland pendant la campagne contre le Soudan: c'est en effet l'intervention de Morgante au chant XX qui permit aux paladins de s'emparer de Babylone, dont les murailles étaient inexpugnables.

lorsque j'ai dit «Morgant'», je te réponds[66]:
tu veux savoir le sort de Margout le ribaud:
saches que Belzébut en a fait son héraut;

140. il rit encore et il rira à tout jamais,
comme toujours, mais tu ne l'as connu,
et il est aux enfers leur seul amusement.
Maintenant puisqu'à Dieu tu demandes la mort,
comme les saint martyrs autrefois l'ont pu faire,
je ne sais pas si ta plainte est fondée:
parce que c'est afin d'éprouver ta patience
qu'il a fait avec toi une ultime expérience.

141. Il convient que vers Dieu on courbe une humble épaule,
disant: «Seigneur, fais-moi constant et fort,
pour supporter toute douleur», comme fit Job,
«afin de t'obéir jusqu'à la mort»;
ce Job, quand il connut la volonté de Dieu,
fut satisfait pleinement de son sort;
et aucune richesse à lui n'était restée,
puisque Dieu lui avait sa famille ruinée;

142. et comme malgré tout sa femme se plaignait,
il dit: «Ma dame, or il faut m'écouter:
Dominus dedit: Il me l'avait donnée;
Dominus abstulit: Il l'a reprise;
sicut Deo placuit, in ea
factum est: cette fois, c'est arrivé;
et enfin: *Sit nomen Domini*, a-t-il dit:
que le nom du Seigneur tout-puissant soit béni[67].»

143. Mais si tu veux encore en ce monde rester,
Dieu pourra t'accorder des troupes neuves
et tu feras la mer et la terre trembler.
Mais comme le Seigneur ne se reprend,
ne peuvent pas les morts à la vie retourner,
car ils sont tous mélangés à présent
dans les rangs de ces saints et aux anges bénis,
et parmi les élus ceux-ci ont été pris.

[66] On entend là comme un écho des «doutes» qui venaient à l'esprit de Dante lors de son séjour au paradis: le plus souvent il n'avait même pas besoin de les formuler, car Béatrice les lisait dans sa pensée.

[67] Pulci cite presque littéralement le livre de Job, 1, 13-20, en l'adaptant pour les seuls besoins de la versification.

144. Et ne crois pas que ceux qui se trouvent au ciel
voudraient s'en retourner en bas sur terre
et soumettre leur corps au soleil et au gel;
car règne ici la paix et non la guerre
et malgré les années le poil n'y change pas.
Mais ce Seigneur duquel le vouloir n'erre,
va t'envoyer la mort, si c'est ta volonté,
dès qu'à la Cour d'en-haut je serai remonté.

145. Tu m'as recommandé ta femme Aude la belle:
tu la verras encore heureuse au ciel,
et sera installée aux côtés de l'épouse
que l'on vénère au saint mont Sinaï[68],
et qui est couronnée de roses et de lys
que n'ont créés vos Flore ou vos Bélier[69];
et gardera le voile et la robe funèbre
jusqu'à ce qu'à nouveau elle t'épouse au Ciel.

146. Charles pour sa justice et pour sa dévotion
est sûr d'aller sur les bras de la croix[70]
avecques Josué, et ses guerriers robustes,
chantant au ciel tous d'une seule voix;
tu seras avec lui comme toujours tu fus.
Vois ce soleil qui semblait si rapide:
il n'est en temps écrit dans les eaux descendu[71],
mais vingt heures durant a ton maître attendu.

147. Et comme Charlemagne ici sera sous peu,
toute l'armée sera ensevelie,
parce qu'il est parti de Saint-Jean Pied-de-Port,
en entendant ton formidable appel.
À ce traître qui a ton peuple fait mourir,
pardonne aussi, qu'il sera bien puni.
Et pour que dans le ciel le Seigneur te bénisse,
prends de la terre, elle qui est ta mère antique:

148. car avec celle-ci Dieu modela Adam,
si bien qu'on peut s'en donner communion.

[68] Sainte Catherine d'Alexandrie dont le tombeau est au mont Sinaï.
[69] Ces fleurs, qui ne sont pas soumises au cycle des saisons, apparaissent tout au long de l'année et pas seulement au printemps.
[70] Pulci se réfère à Dante, *Par.* XVIII, 34-45, selon lequel dans le ciel de Mars s'élève une croix lumineuse, où se retrouvent les combattants de la foi, parmi lesquels sont explicitement nommés Roland et Charlemagne.
[71] Comme le demandera Charlemagne en 171-6.

Renaud demeurera sur la terre après toi
pour protéger du Christ le gonfalon;
et bien vite là-haut les anges feront fête
à votre cher Turpin, plein d'affection.
Et Richardet aussi à ce mien Seigneur plaît.
Demeurez donc, ô serviteurs de Dieu, en paix.»

149. Lorsqu'il eut mis ainsi un terme à ses paroles,
s'en est allé ce messager de Dieu.
Tout le monde pleurait, et souffrait pour Roland.
Roland s'est redressé, en sanglotant,
et embrassa Renaud autant qu'il le voulut,
Turpin, d'autres aussi; puis il pria:
et on l'aurait vraiment pour saint Jérôme pris,
tellement se donnait de coups sur la poitrine.

150. Et le voir soulevait grande vénération:
«*Nunc dimittis*[72], se parlant à lui-même,
comme dedans le temple a dit le bon vieillard.
Ô mon Seigneur, quand serai-je avec toi?
Tient notre âme en prison la nôtre confusion:
libère-moi de cette aveugle monde,
certes par pure grâce et non pour mes mérites;
entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit[73].»

151. Renaud avait beaucoup son dessein combattu,
avec Turpin, Térige et Richardet,
en lui disant: «Je suis de l'Égypte venu;
pour quoi me laisses-tu, ô mon cousin, tout seul?»
Pourtant comme c'était vraiment peine perdue,
ayant compris ce qu'a dit Gabriel,
par déférence enfin chacun d'entre eux se tut:
car ce qui plaît à Dieu toujours au juste a plu.

152. Roland planta sa Durandal dedans la terre,
puis l'embrassa et il dit: «Rends-moi digne
de savoir reconnaître, ô Seigneur, la voie droite;
que mon épée remplace le saint bois,
où a souffert la chair de ce Juste fait homme,
si bien que terre et ciel l'ont proclamé,

[72] «Maintenant tu renvoies ton serviteur en paix...» C'est ainsi que commence le cantique de Siméon, dans Luc, 2, 29, lequel remercie Dieu de l'avoir gardé en vie jusqu'à ce qu'il voie le Sauveur.
[73] Les dernières paroles du Christ sur la croix, déjà citées en XXV, 246,8.

et non sans haut mystère alors tu as crié :
"*Eli, Eli*", tant de douleur a supporté[74]. »

153. Ainsi tout séraphique, avec les yeux au ciel,
il paraissait être transfiguré
et il semblait parler avec son Crucifié.
Ô douce fin, ô âme si bien née,
saint vieillard qui vécut si dignement au monde !
Et à la fin, ayant baissé la tête,
il a pris de la terre, comme on lui avait dit,
et de son chaste sein est son âme sortie.

154. Il avait disposé son corps sous son épée,
les bras en croix, le cœur près du pommeau.
Puis s'ouït tel fracas qu'il sembla que tombât
le ciel, qui s'est vraiment ouvert d'un coup ;
et pendant que, nuée, elle montait là-haut,
« *In exitu Israel de Egitto* »[75],
fut entendu chanter des anges solennels,
que l'on a reconnu au tremblement des ailes.

155. Sont ensuite apparues beaucoup d'autres merveilles,
car peu à peu cette sainte nuée
irradia tant de feux, tellement de flammelles,
que l'air semblait tout entier enflammé[76]
et sans cesse ces raies des étoiles tombaient ;
puis s'entendit le son doux et profond
de certaine harmonie d'un si suave accent
qu'elle semblait venir d'angélique instrument.

156. Telle ferveur brûlait Turpin et tous les autres,
que nul d'entre eux ne semblait plus lui-même :
parce que ce grand feu de l'éternel amour[77],
lorsque par grâce il s'approche de nous,
réchauffe et fortifie tellement âme et cœur,
qu'il vous permet de s'oublier soi-même ;
et tu peux bien penser quel a été leur zèle,
lorsqu'ils ont vu porter cette âme dans le ciel.

[74] « Mon Dieu, mon Dieu », paroles du Christ sur la croix.
[75] Pendant que l'âme de Roland, sous la forme d'une nuée, monte au ciel (*et comme une nue, elle monte là-haut*... Enf. XXVI, 39), les anges chantent le psaume de la libération. Pulci, d'après Dante, cite le psaume 113 : « *In exitu Israel de Egitto* » *chantaient-ils tous ensemble*... (*Pur.* II, 46).On chantait ce psaume aux enterrements en portant le corps au cimetière.
[76] Encore un tableau inspiré du paradis de Dante (II, 46).
[77] L'éternel amour : Dieu, dans la *Comédie*.

157. Et après une longue et douce psalmodie,
ils entendent chanter d'une voix forte
« *Te deo* », « *Salve regina* », « *Virgo alma Maria* » ;
ils regardaient en l'air comme Élisée,
quand dans les cieux il vit monter le char d'Elie ;
ou comme fut tout étonné Moïse
lorsque le grand buisson à ses yeux apparut,
jusqu'à ce qu'à la fin tout cela disparût ;

158. et voici qu'à nouveau un autre fracas gronde,
et c'était bien la porte qui se ferme.
Après on entendit un ronflement de fronde
et l'on crut voir de loin un papillon :
et voilà qu'apparaît une blanche colombe,
qui a gagné l'épaule de Turpin,
puis de Renaud, de Richardet et de Térige :
alors, ici, de joie débordent les poitrines !

159. De tout cela Turpin s'est formé l'opinion
qu'il avait vu l'âme de son Roland,
et qu'il l'avait revue avec toutes ses plumes
réellement dans sa bouche entrer, quand
Charles, le jour suivant, à Roncevaux s'en vint
et réclama le glaive éblouissant :
et il a bien fallu que Roland fût vivant,
puisqu'il s'agenouilla devant lui en riant.

160. Renaud et ses amis, restés ainsi tout seuls,
après avoir longtemps versé des pleurs,
ensemble ont décidé de rapporter à Charles
ces grands malheurs, (en fait il est en route) ;
mais Térige semblait comme mort, ou pas loin,
sous la douleur ; s'étant un peu repris
ils estimèrent tous bon qu'il remonte en selle
et qu'il aille porter cette triste nouvelle.

161. Doncques Térige a pris congé de tous les preux,
abandonnant son Seigneur Roland mort.
Maintenant retournons (qu'on ne me croit perdu)
à Charles et ses gens, à Saint-Jean Pied-de-Port,
lequel en entendant que l'on sonnait du cor
d'un coup comprit qu'il a été trahi ;
à Naimes dit et à tous ceux qui l'environnent :
« Vous entendez, ainsi que moi, ce cor qui sonne ? »

162. À ces mots, chacun d'eux s'est mis à écouter:
Gan se troubla, qu'il a bien cru l'entendre.
Baron Roland sonna une seconde fois.
Charles redit: «Qu'est-ce que ça veut dire?»
Gane lui dit: «Sans doute, il sonne le rappel,
c'est que sera la chasse sur sa fin.
Puisque chacun ici se tait, je te réponds.
Que vas-tu donc penser? Que c'est la fin du monde?

163. Il semblerait qu'encor tu ne connais Roland,
tant que tu nous aurais presque fait peur,
car tous les jours il va dans les bois en chassant
avec son Sansonnet et Olivier.
Ne te souviens-tu pas du temps d'autrefois, quand
en Agrismont, lorsqu'il était très jeune[78],
chaque jour il était avec des ours au poing,
des sangliers, des cerfs, des chèvres ou des daims.

164. Quand Roland eut sonné pour la troisième fois,
comme il sonna si formidablement
qu'il a fait s'étonner tous ceux qui étaient là,
Charles, lequel était parfois prudent,
a dit enfin: «Ce cor résonne dans mon âme
et dans mon cœur, me fait trembler l'esprit,
et cette chasse n'est une chasse en forêt:
d'avoir compris trop tard mes torts me fait regret.

165. Je me suis réveillé d'une grande torpeur,
ô Gan, ô Gan, ô Gan! dit-il trois fois,
c'est de moi-même que j'ai honte et non d'un autre,
pour n'avoir cru que ça arriverait.
D'appuis et de conseils, on a ici besoin,
car je prévois de sanglantes mêlées.
Vous êtes gens loyaux, mais pas tous, je le dis[79];
il est temps, je le crois de juger l'arbre aux fruits.

166. Allez, saisissez-moi ce sale traditeur.
Mieux eût valu qu'il ne fut jamais né[80].
Ô cruel scélérat, ô infâme pécheur!
Malheur à moi pour avoir tant vécu!

[78] Agrismont, c'est le château de Bœuf de Clermont.
[79] Jean, 13, 10: Jésus adresse ces paroles, qui visent Judas, à ses disciples pendant la dernière Cène.
[80] Ces paroles, qui visent Judas, sont tirées de Matthieu, 26,24.

Oh, combien a de force une opiniâtre erreur!
Ô cher Maugis, pourquoi ne t'ai-je cru!
Hélas, c'est toi qui fut du vrai le bon prophète!
Et c'est pourquoi le dol n'en est que plus amer.»

167. Le Danois s'exclama: «Charles, combien de fois
je te l'ai dit, et Salamon et Naimes,
qu'à Saragosse il ne fallait pas l'envoyer,
car l'hameçon se voyait presqu'à nu!
Et Olivier, quand j'ai vu Gan qui l'embrassait[81],
j'ai dit: –Judas, oh! nous te connaissons!
Ô infamie du monde, horreur de la nature!
À la fin tu seras la nôtre sépulture!–

168. Mais tu n'as pas été conseillé par nous-mêmes
comme il aurait fallu dans un tel cas,
parce que tu étais en ce temps obstiné.»
Cependant Gane avait perdu son nez[82],
et ils le déchiraient comme un renard les chiens,
et il n'a plus déjà cheveux ou cils;
et certains lui pelaient la barbe avec fureur,
et ils criaient: «Qu'on crucifie ce traditeur!»

169. Pourtant finalement on prit la décision
de le mettre en prison dans un donjon,
où de nombreux détours mènent aux souterrains,
si bien qu'il semble être un vrai labyrinthe.
Et comme il n'est plus temps de lambiner ici,
Charles partit emmenant ses barons,
(il a serré son huis quand sont faits les dégâts)
et ainsi cette troupe à Roncevaux s'en va.

170. Et il a bien compris que le grand Marsilion
était venu avecques ses armées,
selon ce qu'a organisé ce Ganelon,
et que ses gens sont en difficulté,
et que Roland sonna non sans bonne raison,
vu qu'ils avaient entre eux deux convenu
de ce signal, s'il y avait nécessité,
à condition qu'ils ne soient pas hors de portée.

[81] Voir XXV, 4-5.

[82] L'expression de Pulci (*sanza naso*) est peu claire. J'ai traduit en suivant l'interprétation de Puccini, qui retient le sens propre: on arrache le nez à Gan; Fatini comprend qu'il est débusqué et Ramat, qu'il a perdu son flair.

171. Phébus avait déjà passé la mi-journée
et commençait à descendre au Maroc,
quand Charles entendit sonner le cor,
et il partit au troisième appel,
comme l'ont conseillé duc Naimes et les autres,
et leurs pensées visaient le même but;
et parce que le temps semblait peut-être court,
Charles comme toujours à son Christ eut recours[83]:

172. «Ô Crucifié, toi qui jadis dessus la croix
obscurcit le soleil, contre Nature,
je te prie, ô Seigneur, avec d'humbles paroles,
tant que je n'ai atteint ce val obscur[84],
de bien vouloir freiner sa course frénétique,
pour qu'à tes gens je donne sépulture;
empêche-le d'aller se coucher aussi vite:
ne m'abandonne pas en un cas si tragique;

173. non pas pour mes vertus, lesquelles ne sont telles
qu'autant que Josué je le mérite,
mais comme pour mon vol mes ailes sont trop courtes[85],
pour que j'aille bien vite à Roncevaux:
que puissent des mortels les modestes prières
(ainsi ta gloire en sera plus visible)
vaincre l'ordre établi des éternelles roues[86],
et que j'aille rejoindre un neveu adoré.»

174. S'arrêta le soleil, qu'avait ému déjà
sa compassion pour le peuple chrétien,
dans l'entier univers et en toutes régions;
et quelqu'un dit (mais ça semble excessif,
bien que ce soit auteur dont il faut faire cas)
que se seraient aplanies les montagnes,
car Charlemagne aurait prié pour ça aussi.
Mais je condamne là l'auteur et son récit:

175. j'utiliserai donc le mien charriot à voile
pour rejoindre le lièvre ou le guépard[87];

[83] Cet épisode de l'arrêt du soleil se trouve déjà dans la Chanson de Roland.
[84] Roncevaux.
[85] Image souvent utilisée par Dante.
[86] Les «éternelles roues» (*Par.* I, 64) sont les cieux dans la cosmologie de Dante.
[87] Une loc. prov. sert de base à l'image: «prendre son chariot pour chasser le lièvre», mais les commentateurs ne sont guère d'accord sur son sens; la voile et le guépard sont des additions malicieuses de Pulci.

parce qu'en peu de temps se perd la renommée
des historiens, quand ils font des mensonges,
et on ne les lit plus qu'à lueur de chandelle,
le soir au feu, avec flemme et lenteur,
et sont gens vaniteux que ces écrivains-là,
et pour l'avoir été fut écorché Marsyas.

176. Mais suffit! Charlemagne ayant dit ces paroles,
de suite fut sa prière exaucée,
et la belle planète éternelle et constante[88]
n'a plus suivi son cours habituel.
Ô clémence du ciel, toi qui as arrêté
pour Charles le soleil! Amour sans fin!
Ô exemple qui a en ce jour démontré
clairement combien Dieu aime l'humanité!

177. Ayant en chevauchant passé mont après mont,
voici Térige, abattu et lugubre:
on le voit qui arrive en secouant le front.
Quand Charlemagne eut reconnu Térige,
tout de suite il a dit: «Ô mon illustre comte!
De Térige l'aspect me fait comprendre
qu'il vient pour m'annoncer une triste nouvelle»;
car il semblait figure en papier sur sa selle.

178. Puis Térige se mit à genoux devant Charles
et il dit: «Ô seigneur, *tarde venisti*:
Roland est mort, tu sais, et nous n'en pouvons plus,
et tes barons sont tous navrés et tristes.»
Charles en l'entendant de la main se griffait.
Térige dit: «Si tu avais pu voir
les anges qui là-haut l'ont emmené aux cieux,
cesserais te griffer, t'arracher les cheveux.

179. Lui-même, sache-le, a demandé mourir,
et en mourant eut telle contrition,
que du ciel Gabriel, ce très saint messager,
vint pour répondre à sa supplication;
nous avons entendu ces choses de tout près,
car nous étions tous là agenouillés.
Tu peux penser combien nous a réconfortés
voir l'ange qui a dit pour nous sauver: «*Ave!*»

[88] La «belle planète»: le soleil, Purg. I, 19.

180. Renaud et Richardet sont arrivés d'Égypte
et aujourd'hui ont accompli des choses
telles que Roi Marsil s'est enfui en déroute.
Tu vas le voir, ton misérable peuple,
à Roncevaux, et chacun d'eux dans le sang baigne
qu'en est ensanglanté le lit des fleuves:
personne en les voyant ne pourrait ne pleurer;
pleurent aussi cailloux et herbes et forêts.

181. J'ai vu Astolphe mort et aussi Sansonnet,
(qui t'eut paru aujourd'hui très gaillard),
tellement que Roland par sa mort mis en rage
à l'instant abattit leurs étendards;
et Bérenger a été tué, le malheureux,
et ton Anselme et le brave Eginhard,
Gauthier de Moulinet et Avole et Avin;
sur trois n'a survécu un seul des Angiolin.

182. Ce ribaud d'Arcalif de Baldacq a tué
notre Olivier en le prenant en traître
et avant avait fait de tes gens boucherie,
tant qu'il nous a beaucoup épouvantés;
Baron Richard est tombé mort d'épuisement,
Othon et Gouttebouf s'en sont allés,
et puis Marc et Matthieu, ceux du Mont-Saint-Michel:
jamais il ne se vit bataille si cruelle.

183. Et Baudouin qui portait un bliaud singulier
ce jour-là au combat se battit fort;
et après qu'il se l'eut ôté de dessus lui,
par un païen lui fut donné la mort:
car Roland fit tomber son heaume de sa tête
à cet enfant du Vieux, Bouillafort,
qui lui dit point par point ce qui s'était passé,
et comment c'était Gan qui les avait livrés.

184. Turpin, Renaud et Richardet, voilà les seuls
à avoir survécu de tout ton peuple,
(tout le restant de ton armée a été tué)
à Roncevaux je viens de les laisser:
vu que je suis venu quasiment en volant
pour t'apporter nouvelle si cruelle;
puisqu'il ne s'est trouvée, pour ma grande douleur,
une lance aujourd'hui pour me percer le cœur,

185. du moment que je viens de perdre mon seigneur.
Tant est que tu ne peux plus excuser
ton Gane, et tu commis grand et méchant péché,
quand à Marsil tu l'envoyas, ô Charles;
si tu veux apaiser notre Dieu dans les cieux,
fais-le écarteler. Mais en parlant,
sache-le, de la mort je sens monter le gel.»
dit Térige, et ensuite il s'en alla au ciel.

186. Charles, ayant ouï ces sinistres nouvelles,
et voyant à ses pieds Térige mort,
dans sa grande douleur tomba presque de selle,
et dit: «Que nul plus ne me réconforte.
Ô bataille pour moi si sauvage et cruelle!
Ô roi Marsil, tu m'as fait si grand tort:
parce que j'avais fait, et j'étais l'empereur,
la paix avecques toi et franc était mon cœur;

187. mais je n'ai cru qu'un roi de telle renommée,
de telle monarchie et sceptre et règne,
(un vieux proverbe dit qu'on aime qui vous aime)
ternisse ainsi sa gloire et son enseigne.
Ô Ganelon, c'est toi qui a ourdi la trame
et a conduit mon neveu sans pareil
à Roncevaux afin d'y rencontrer la mort,
que maudit soit le jour où tu vins à ma cour!

188. Qu'est-ce que nous ferons, ô Salamon, ô Naimes?
Ô ma fortune, où me conduis-tu donc?
Me mènes-tu à Roncevaux où nous allons,
pauvres errants, comme aveugles sans rênes?
Ô mort, viens à moi, viens, parce que je t'appelle:
en ne venant, tu n'es que plus cruelle;
mais si tu viens et prends une vie douloureuse,
moi-même te dirai miséricordïeuse.»

189. Le duc Naimes lui dit (et Salamon pareil):
«Rien d'étonnant si duc Roland est mort:
c'est avec ce contrat que Dieu tira de terre
Adam[89], et ne lui a fait aucun tort;
tant sillonne un bateau de sa proue l'océan,
qu'il aboutit à écueil ou à port:

[89] Allusion au passage célèbre de la Bible: «...tu retourneras à la terre vu que c'est d'elle que tu es sorti...» (*Genèse* III, 19).

la sentence est rendue avant d'être au berceau,
que la mort est la fin de tout être qui naît.

190. Voyons si dans ce temps qui nous demeure à vivre,
nous avons quelque chose encore à faire
qui soit vraiment par Dieu à l'homme demandée,
car nous sommes nés tous pour bien agir,
et ceci constitue l'opinion de tout sage.
Tu sais qu'ici j'ai perdu quatre fils[90]:
faisons que tous ces morts ne restent pas au vent,
parce que le cïel n'en serait pas content.»

191. Le Danois dit: «À Roncevaux nous nous rendrons
en premier lieu pour retrouver Roland;
et après, tous ces morts, nous les enterrerons,
pour qu'ils ne soient abandonnés aux fauves.
Puis avecques Renaud nous nous concerterons.»
Et c'est ainsi qu'ils ont consolé Charles,
et sont partis en chevauchant au grand galop,
quand ils ont rencontré autre vilain accroc.

192. Roland avait dans le passé, comme on l'a dit
bien d'autres fois en de nombreux récits[91],
repris aux sarrasins le sépulcre du Christ;
et un noble jeune homme, Ansuëis,
y fut laissé avec des gens pour le garder,
et de fait il l'a fait pendant dix ans;
puis le lui a ôté la force de la lance,
et à ce moment-là il retourna en France[92];

193. et il tomba précisément sur l'empereur.
Charles, voyant cette troupe arriver,
dedans son cœur a eu grand peur que roi Marsile
ne vienne de nouveau les assaillir;
mais il n'est pas resté longtemps dans cette erreur,
car il a vu déployer des drapeaux,
lesquels portaient sur un champ blanc une croix noire,
afin faire savoir peu allègre victoire.

194. De suite Ansuëis (afin de faire bref)
lui dit comment les Maures de la Mecque
étaient venus prendre d'assaut Jérusalem

[90] Avin, Avole, Othon et Bérenger.
[91] Il s'agit notamment de la *Spagna*.
[92] Toute cette histoire de croisade menée par Roland est tirée de la *Spagna*.

de nuit, sans dire un seul salamalec,
si bien que le sépulcre a dû être gardé
par d'autres gens que par Melchisédech[93];
et qu'il avait une opinion bien arrêtée,
c'est que Gane à ceci avait la main prêtée.

195. Charles a dit: «Mon Dieu, punis-le pour avoir
comme cela pillé le saint sépulcre!
Ce jour ne serait-il celui qu'attend le monde,
quand doit venir la terrible trompette?»
Et il se rappela la malheureuse Hécube
vieille, affligée, livrée à l'infortune,
qui lorsqu'elle eut pleuré son misérable sort,
eut encore à pleurer à la fin Polydor[94];

196. et il a dit: «Patience!» ainsi que faisait Job,
« Or sus! À Roncevaux il faut aller»,
parce qu'en homme sage il a pris son parti,
afin ne plus ennuyer le soleil,
qui ne suit plus ce jour son orbite convexe
par l'excentrique, ainsi qu'à l'ordinaire,
pour obéir à son seigneur ainsi qu'à Charles,
car Qui le fait aller peut aussi l'arrêter.

197. Et puisque nous voulons aller à Roncevaux,
que le soleil attend, comme j'ai dit,
nous arrivons à la fontaine où est Roland,
avec Turpin, Renaud et Richardet,
lesquels étaient en pleurs, tristes et misérables,
et ils veillaient ce cadavre béni.
Mais lorsqu'à Roncevaux Charles est arrivé,
il pensa que son cœur d'un coup s'était crevé;

198. et regardait ces chevaliers encuirassés,
sur la terre rougie l'un dessus l'autre,
avec enchevêtrés les hommes aux chevaux;
et beaucoup sont tombés en quelque fosse,

[93] Roi de Jérusalem au temps d'Abraham.

[94] Hécube, femme de Priam, roi de Troie, dont les grecs avaient déjà tué la fille Polyséne sur la tombe d'Achille, devint folle en voyant le cadavre de son fils Polydore sur le rivage de la mer.

Hécube triste, affligée, livrée à l'infortune,
quand elle eut vu sa Polyséne morte
et aperçu le corps de Polydore,
la malheureuse, sur la rive marine... (Enf. XXX, 15-19).

dans la terre et la boue, tête en bas enfoncés;
qui montre une blessure ensanglantée,
qui a son chef posé à quatre pas de là,
qu'il ne le trouvera sans peine à Josaphat.

199. Tant de gens démembrés, hachés et tailladés,
tant d'intestins sortis, tant de cervelles;
hommes semblant tas de copeaux, des branches mortes,
restés en selle en d'étranges postures;
par terre tant d'écus, tant de lances brisées :
oh, combien tous ces gens sont pitoyables!
Oh, combien abattu en sera plus d'un père!
Et combien affligée celle qui sera mère!

200. Charlemagne pleurait et l'horreur lui faisait
trembler le cœur et hérisser le chef;
et baron Salamon s'écarquillaient les yeux ;
Naimes et Ogier en tremblaient tous deux:
parce que l'on voyait la terre vermillon,
l'herbe toute brûlée, ensanglantée;
les arbres, les cailloux dégoulinaient de sang,
si bien que tout pouvait se dire languissant.

201. Mais lorsque Charlemagne eut bien regardé tout,
il se tourna vers Roncevaux et dit:
«Puisqu'en toi fut fauchée la fleur des chevaliers,
maudite sois-tu donc, vallée dolente,
et les monts d'alentour et leurs flancs orgueilleux!
Que plus jamais graine n'y fasse fruit !
Que pour l'éternité retombe la colère
sur toi du ciel, ô fosse, ô Caïnie d'enfer[95]!»

202. Mais lorsqu'il arriva au pied de la montagne,
à la fontaine où Renaud l'attendait,
de pleurs plus douloureux il baigne son visage
et comme mort de son cheval se jette;
il embrasse Roland et de tout son cœur pleure,
et puis il dit: «Âme juste et bénie,
écoute au moins ce que je dis, du haut des cieux,
puisque pendant longtemps j'ai été ton seigneur:

203. moi, je bénis le jour où tu es né;
moi, je bénis tes années de jeunesse;

[95] Le fond de l'enfer de Dante est formé de dix fosses concentriquement ouvertes autour du puits central, où est situé la Caïnie, le lieu réservé aux traîtres.

moi, je bénis tes honnêtes pensées;
moi, je bénis la tienne gentillesse;
moi, je bénis tout ce que tu as fait;
moi, je bénis ta grande hardiesse;
moi, je bénis tes œuvres nobles et belles;
moi, je bénis la lignée de ton père.

204. À toi, faut-il le dire? je demande pardon,
pour t'avoir, tu le sais, écrit de France,
quand tu t'es réfugié irrité en Gascogne,
d'aller rejoindre à Roncevaux Marsile
avec Anselme et le seigneur de la Bourgogne.
Je ne pensais, hélas! que tu mourrais;
combien normal est le profit que j'en rapporte,
car toi, tu es vivant, et moi, suis plus que mort.

205. Dis-moi, mon fils, as-tu oublié la promesse
jadis aux temps heureux faite et reçue?
Oh, si tu as au ciel gratitude pour moi,
comme tu eus sur terre, âme choisie,
rends-moi, si Dieu t'accorde un tel miracle,
en souriant cette épée consacrée
ainsi que tu me l'as juré en Aspremont,
quand je t'avais fait chevalier et nommé comte.»

206. Comme il a plu à Dieu, en entendant ces mots,
Roland souriant se leva sur ses pieds,
en faisant le salut qu'il faisait d'habitude,
et devant son seigneur s'agenouilla,
(pas de quoi s'étonner, quand déjà le soleil
s'est arrêté contre le cours des astres)
et puis il étendit en souriant la main
et il lui a rendu son épée Durandal.

207. Charlemagne a senti frissonner tout son corps
d'étonnement et de grande affection,
et l'a prise en son gant avec beaucoup de peine.
Roland est demeuré agenouillé,
son âme est retournée dans le royaume saint.
Charles a su qu'il était racheté[96];
mais s'il n'avait pas eu au moins ce réconfort,
Turpin a dit qu'assurément il serait mort.

[96] On peut comprendre aussi bien qu'il s'agit du salut de Charles que de celui de Roland.

208. Ils étaient tous à terre agenouillés
et ont tremblé de terreur et d'effroi,
quand ils ont vu Roland sur ses pieds se lever,
comme il advient pour tout fait hors nature :
car il était encor partiellement armé
et ses regards apparaissaient farouches ;
mais comme en souriant après s'agenouilla
devant Charles Roland, chacun se rassura.

209. Après, Renaud et Richardet piteusement
ont embrassé Charlemagne et les autres
et ils ont raconté, mais très succinctement,
cette bataille et ce qui s'est passé ;
et on fixa le lieu, pour ceux qui étaient morts,
de leur tombeau et dernière demeure.
Mais Charles n'était plus qu'un corps rempli d'angoisse
à l'idée qu'on ne puisse identifier ces gens,

210. et dit : «Ô mon Seigneur, fais-moi encor la grâce
en plus de tant que tu m'as accordées,
de reconnaître à quelque chose, à quelque signe,
tous mes gens, que tu vois ici-bas morts,
que je ne sais ni où je suis ni d'où je viens,
et comme à Josaphat, remets ensemble
jambes et bras et pieds et mains et montre-nous
par charité, qui sont les gens qui sont à nous. »

211. Et quand furent ceux-ci entrés dans la vallée,
ils ont trouvé tous les chrétiens avec
leurs membres rassemblés, la tête au ciel tournée,
car ils étaient d'Adam la bonne graine[97].
Ô Dieu, combien tu as de merveilles montrées !
Heureux qui place en toi son espérance !
Et tous les corps des sarrasins sont dispersés,
avecques vers le sol leur tête retournée.

212. Charlemagne a remercié Dieu dévotement
de lui avoir accordé telle grâce.
Or ici s'éleva orage si violent
de pleurs et deuils qu'on ne me croira pas :
qui trouve mort son fils, un ami, un parent
ou bien un frère ; et l'ayant reconnu,
il embrasse son corps et son heaume délace
et des milliers de fois l'embrasse sur la face.

[97] Voir l'expression de Dante, *Enf.* III, 115 : *La mauvaise graine d'Adam…*

213. Charlemagne se mit de souffrance la main
dessus les yeux, quand il vit mort Astolph,
et s'il l'avait pu faire, ainsi qu'un pélican
quand le serpent a tué ses petits[98],
il l'aurait bien soigné avec son propre sang.
On pleure ainsi dans toute la vallée :
Renaud pleurait et Richardet se lamentait ;
tu penses si alors Naimes aussi pleurait[99] !

214. Ici on a besoin de plus d'une charrette :
on ne peut plus retenir le soleil
qui aspire à servir Celui qui le créa.
« Ô noble foi : qui honore bien Dieu
(ô de notre Ancisan[100] les paroles choisies !)
peut arrêter le ciel d'un simple mot[101] ! »
Ô chrétiens convaincus, voici un grand effet
de notre foi qui vous est là manifesté.

215. Je crois bien que ces gens d'en bas, les Antipodes,
ont craint entre eux plus d'une fois, ce jour,
que ne soit renversée l'ordonnance des cieux,
car ne revenait la belle planète ;
ou que ce jour ne fût celui du boum final[102],
et qu'il s'en retournât au vieux séjour[103]
avant que ne se soit le grand chaos ouvert ;
et dans la peur s'est installé leur hémisphère.

216. Il a fini par regagner l'autre horizon[104],
ayant juste achevé un jour complet[105] :
peut-être que la Terre pensa que Phaéton
avait pris à nouveau le char solaire.
Charles avec ses gens demeura sur le mont
toute la nuit jusqu'au lever du jour,
et il a ordonné que soient les morts chrétiens
pour une part menés jusqu'à Aix-la-Chapelle.

[98] Voir le Bestiaire : XIV, 51, 1-2.
[99] Il a perdu ses quatre fils dans la bataille. Voir 190, 6.
[100] Né à Arezzo, Pétrarque vécut sa petite enfance à l'Incisa en Val d'Arno.
[101] Cette citation est tirée du *Tr. di fama* II, 67-69.
[102] Pulci fait ici allusion à la doctrine attribuée à Empédocle, qu'il a pu connaître à travers Dante, *Enf.* XII, 41-3. Selon Empédocle le monde a été formé par la division ou « discorde » des éléments qui auparavant formaient un tout indifférencié uni par l'amour, le chaos originel. Le retour de l'amour ramènerait donc le chaos.
[103] En orient, la demeure du soleil.
[104] L'occident.
[105] Il est resté 24 heures sur l'hémisphère nord ; voir strophe 112.

217. Et furent embaumés un grand nombre de corps,
et en premier, tous ceux des paladins;
et certains ont été à Paris envoyés,
jusques en France et jusques aux confins;
et tant de pères sont restés inconsolés,
et ont tiré tant de dames leurs crins,
et se sont déchirés la poitrine et le chef,
que jamais ne pleura tant l'Afrique ou la Grèce[106].

218. Mais a par-dessus tout pleuré Aude la belle,
se proclamant malheureuse entre toutes
de la mort d'Olivier et de Roland, pauvrette:
«Hélas, comme je fus épouse heureuse
du héros le plus grand qui soit monté en selle,
jadis, et maintenant si malheureuse!
Je n'ai certes douleur pour son bienheureux sort,
mais me lamenterai sur moi jusqu'à la mort.

219. Ô mon époux si doux, mon seigneur et mon père,
je ne te verrai plus fier et hardi,
quand tu étais en arme au milieu des soldats!
Je ne prendrai, crois-le, jamais autre mari;
et dessus ta dépouille et tes membres si beaux
(puisque ton corps est à Aix, m'a-t-on dit)[107]
va le jurer, comme Didon, Aude la Belle.»
Et c'est ainsi que fit en temps voulu icelle.

220. Charles pour le tombeau de son neveu choisit
Aix-la-Chapelle, et y plaça son corps;
et le fit honorer autant qu'il le put faire,
avant de retourner à Saragosse,
où s'entendront bientôt de douloureux accents[108];
Sur son tombeau on écrivit des lettres,
et elles empruntaient aux latins leur idiome:
«Un seul Dieu, un Roland et une seule Rome».

221. Et la France en entier a pleuré son champion,
et plus que tous, le peuple de Paris,
au point que Rome n'a autant pleuré Scipion;
et on le célébra à Saint-Denys;
et c'est en noir que s'est habillé tout le monde

[106] En raison des ravages causés par les Romains, peut-on supposer.
[107] Selon la Chanson de Roland, ce dernier fut enseveli à Blaye; selon la *Spagna*, à Paris.
[108] Expression de Dante déjà citée en XVII, 123, 2.

(on mettait pour les morts avant l'habit de bure),
comme fit Périclès jadis vêtir Athènes,
ce qui sembla prédire à tous futures peines.

222. Le corps d'Astolph fut envoyé en Angleterre,
(Othon, dit-on, avant lui était mort)
et il reçut beaucoup d'honneurs dans sa patrie.
À Sansonnet non plus ne fut fait tort,
mais un riche tombeau lui a été bâti
par Charlemagne à Saint-Jean Pied-de-Port.
Et Bérenger avec tous les siens autres frères,
tous ont eu des tombeaux à l'antique et superbes.

223. Et fut enseveli Olivier en Bourgogne,
et fit de pleurs le peuple s'enrouer.
Mais parce qu'il nous faut dire beaucoup de choses,
retournons donc un peu à Balugante,
qui cherche à s'attraper une nouvelle gale
(lui plaira-t-il après se la gratter?).
Celui-ci retrouva son armée égarée,
qui par les bois et par les monts s'était sauvée,

224. et médita de retourner à Roncevaux,
ne sachant pas si Roland était mort,
et il a décidé enterrer tous ses gens.
Quand on le vit en haut de la montagne,
d'où il voulait descendre en bas dans la vallée,
Renaud en homme astucieux et très sage,
à Charlemagne dit: «C'est Balugant qui vient:
moi, à ses armoiries je le reconnais bien.

225. Je crois bon que tes gens se rangent en bataille,
puisque Dieu nous l'envoie dans sa bonté,
afin que nous puissions commencer nous venger.»
C'est pourquoi aussitôt Charles ordonne
que tout le monde prenne en vitesse les armes.
L'aube était apparue à peine, à peine,
quand l'armée des païens descendit dans le val:
le troisième jour suivant cette bataille.

226. Et voici le conseil de Salamon et Naimes,
de Richardet, de Turpin et du Dane:
«Charles, puisqu'en ce lieu nous sommes arrivés
et que toujours les justes entreprises
plaisent à Dieu, traquons Balugante et ses gens,
tant qu'à la fin soient allumées les flammes

et que soit Saragosse au saccage livrée
et que Marsile soit par la gorge pendu.

227. Et ainsi que l'ont fait Vespasien et Titus[109],
nous vendrons ces félons en tant qu'esclaves
sur quelconque rivage à corsaire ou pirate,
car ils sont pis que des porcs ou des chiens.»
Et tel est le parti que sur-le-champ ils prirent;
et dès qu'ils ont rencontré les païens,
les chrétiens se sont mis à crier: «Tuons-les!»
Et «À mort!» et «Au sang!» et à les massacrer.

228. Et Renaud abaissa sa lance le premier,
et crie à Balugante: «Ah, traditeur!
N'est pas éteinte encor la gloire de la France»;
et il l'aurait jeté mort sur la terre
d'un coup, sauf que son fer n'effleura que la joue
et rencontra autre païen pécheur,
auquel il enfila sa lance à travers l'œil,
et il a bien fallu que mort il dégringole.

229. Charles ce jour avait en main la Durandal
et veut venger avec elle Roland,
et dit: «Bien que ma force apparaisse bien faible
auprès de ton seigneur, épée fameuse,
il ne faut pardonner à la race païenne,
car avec toi je le voudrais venger;
et si c'est en souriant qu'il t'a à moi remis,
il n'a assurément fait sans raison ceci.»

230. Ô lumière, ô miroir, gloire des temps anciens,
ô défenseur de la chrétienne foi,
ô Charlemagne saint, vieillard de belle vie,
à qui ta souche a transmis grand renom,
tu aurais à Malchus tranché les deux oreilles[110]!
Ainsi fait qui en Dieu croit et se fie;
et il a bien fallu qu'au monde tu sois mis
afin nous arracher de nouveau aux abysses.

231. Balugante est entré dans l'armée des chrétiens,
car son cheval de force l'y transporte.

[109] Lors de la destruction de Jérusalem, en 70 après J.-C.

[110] Les Évangiles rapportent que lors de l'arrestation de Jésus dans les jardins de Gethsémani, Pierre coupa l'oreille d'un des serviteurs du Grand Prêtre, Malchus. Mais Jésus reprocha son acte à Pierre et recolla l'oreille de Malchus. L'éloge de Pulci paraît quelque peu ambigu.

Charles, quand il le vit, avecques ses deux mains
leva l'épée, et telle ire l'emporte,
qu'il dit: « Tu vas aller avec les autres chiens[111] ! »
Et il tomba comme une chose morte[112];
et lorsque Balugant fut à terre tombé,
aussitôt sur le dos lui furent cent épées.

232. Et l'on n'a jamais vu à Rome plus d'épées
frapper quelque taureau, quand à la chasse
une fois détaché du char celui-ci tombe,
lorsque se tient la fête à la Testasse[113]:
tellement qu'à la fin chacun d'eux lui arrache
barbe et cheveux et son heaume délace,
et certains ont voulu lui extirper le cœur,
mais ne le pouvaient pas si grande est la fureur.

233. Et lorsque Balugant eut été trucidé,
les sarrasins s'enfuient et se débandent;
et si je n'en ai pas parlé plus jusqu'ici,
le valeureux duc Arnaud de Bellande[114]
a envoyé ce même jour à Capharnée[115],
c'est-à-dire aux enfers, nombreux païens.
Ainsi se résuma la nouvelle bataille
livrée par Balugante en un grand feu de paille[116].

234. Ces gens-là furent tous abattus promptement,
ou bien ont fui par forêts et campagnes;
et Balugante avait ainsi cueilli des fruits
qui piquaient plus qu'aiguilles de châtaigne.
Quand Charlemagne a vu qu'ils étaient écrasés,
il décida de passer les montagnes;
alors vers Saragosse ils ont tous chevauché
et ont de tous côtés dévasté ces contrées:

[111] Réminiscence de Dante; voir XVIII, 102, 5.
[112] Réminiscence de Dante; voir XXII, 244, 2.
[113] La Testasse, c'est le *Testaccio*, que Pulci a féminisé pour les besoins de la rime. Sur cette colline formée de débris de poterie (d'où son nom) se tenaient des fêtes populaires et notamment des chasses au taureau.
[114] De fait Pulci a peu parlé de lui jusqu'ici, alors qu'il est un personnage très important de l'*Aspromonte*.
[115] Cette cité ne tira aucun enseignement des nombreux miracles que le Christ y avait accomplis et pour cela devrait être traitée plus durement que Sodome au jour du Jugement. Voir Matthieu XI, 23.
[116] Loc. prov.

235. le feu, la mort, mises à sac, pillage et fuite :
les femmes, les enfants et les pucelles,
sans que nul ne trouvât moyen d'y échapper,
il les ont tués jusque dans les berceaux.
Charlemagne ordonna que l'on détruise tout,
pour que le règne et Marsil disparaissent.
Ainsi semblaient toujours pendant tout le voyage,
pirates sur la terre accomplissant carnages.

236. Aurais-tu jamais vu devant une tempête
fuir les pasteurs avecques leurs brebis ?
C'est ainsi que fuyaient une mort manifeste
ces pauvres gens que l'on avait chassés.
Et jusqu'à Saragosse aucun d'eux ne s'arrête,
de nuit, de jour, toujours ils sont en selle ;
ils ont passé plaines et vaux, coteaux et monts ;
et ils ont en tous lieux fait détruire les ponts.

237. L'Espagne avait été en partie baptisée :
beaucoup de gens furent très mécontents
en apprenant la trahison du roi Marsile,
et avec eux les Maures de Grenade,
et Saragosse fut quasi abandonnée.
Marsil n'avait dedans que peu de gens
car sont à Roncevaux les autres restés morts ;
et voilà Charlemagne arrivé à leurs portes.

238. Roi Blanchardin en apprenant cette nouvelle
dit à Marsil : « Ça doit être Renaud » ;
mais jamais ils n'auraient vraiment imaginé
que Charles soit aussi vite venu
et qu'il ait amené une aussi grande armée ;
et ce qui leur sera encor plus dur,
ils ignoraient de Balugante la déroute,
car il était resté derrière sur la route.

239. Tous étaient occupés à renforcer les murs.
Renaud à une porte a mis le feu :
or c'est cela qui fit grande peur dans la ville,
tant qu'ils ont pu y entrer peu à peu.
Cette nuit-là était nuageuse, très noire
(pense, lecteur, comme c'était beau jeu !)
et puis le vent, la pluie, la tempête et l'horreur,
et le peuple en entier levé à la rumeur.

240. Ils avaient mis le feu à quantité de rues,
et le vent soulevait très haut les flammes,
et quelques toits de temps en temps s'effondrent,
et les mosquées brûlaient et tout le reste;
et l'on voyait partout scintiller tant d'épées
que Saragosse, on aurait dit l'enfer.
Et le grand roi Marsile, il ne savait que faire;
et des issues pour lui, sûr qu'il n'y en a guère;

241. et quand il entendit qu'on criait: «France, France!
Charles, Charles!» il pensa que son cœur,
le perçait un couteau, plus encore, une lance,
tellement fut saisi par la terreur:
parce qu'il a compris qu'il avait en balance
sa vie et son état et son honneur,
et que son Blanchardin, ce renard si retors,
il avait dû cette fois-ci payer ses torts.

242. Etaient grimpés en haut de quelques minarets,
criant bien fort, certains talachimans,
disant pour ainsi dire: «Accours! Accours! Accours!
Aide, Macom, ton peuple musulman!»
Mais tout ça à la fin, c'était que du pipeau,
vu que partout tout était mis à sac,
et que l'on n'entendait que cris et hurlements,
et puis des pleurs, vraiment très misérablement.

243. Baron Renaud avait débarrassé la place.
Échevelées, les femmes, les pucelles,
toutes couraient ainsi que choses affolées,
et sous leurs pieds les gens les écrasaient;
et chacun de crier: «À mort, à mort, à mort
ce peuple de ribauds, ces renégats!»;
et c'est ainsi que tous étaient, en plein accord,
sans aucune pitié et sans miséricorde.

244. Charlemagne avec lui avait un escadron,
et tenait Durandal sanglante en main;
il courut au palais du roi Marsilïon,
criant: «Où est ce malfaisant maranne?»
Descendit de cheval sur la première marche,
et il conquit l'escalier peu à peu,
et comme un Horatius[117] il poussa grand assaut
jusqu'à ce qu'il arrive à la grand' salle en haut.

[117] Horatius Coclès.

245. Déjà n'était pas loin d'apparaître l'Aurore,
quand ils ont pris le palais de Marsile,
et le traître n'a pas été trouvé encore;
mais comme tout partout le feu prenait,
il fallut bien qu'enfin il s'amène dehors;
on le porta de force à Charlemagne.
Charles s'en empara pris d'une folle rage,
et du haut d'un balcon le jeta sur la place;

246. et il s'en vint tomber presque sur Richardet;
et Richardet, lorsqu'à terre il le vit,
cria: «Ribaud!» Et par sa touffe il l'attrapa[118],
puis lui posa sur la gorge le pied
et ainsi qu'un cabri il l'allait égorger;
mais il lui dit: «Gardez-moi la vie sauve
jusqu'à ce qu'en ce lieu Charlemagne descende
et que je lui indique où Blanchardin se cache.»

247. Or qui aurait voulu peindre la pauvre ville,
cette nuit-là, en feu et mise à sac,
il doit s'imaginer quelque forge là-bas,
dans les enfers, dans les plus noires pentes:
chacun d'eux se montrait acharné comme un chien,
car le sang leur semblait sucre de trois cuissons[119].
Ô justice de Dieu, tu étais avec eux!
Toi toujours juste, et qui aussi l'est dans les cieux!

248. Je crois bien que Turpin de ses mains en tua
deux cents ou plus, et sans exagérer:
je te dis pas si dans le sang il s'ébrouait!
Il paraissait plus fleuri, plus gaillard
que ceux qui ont la veste étroite et colorée[120],
comme si l'on avait, cette nuit-là,
en les lustrant rendu à ses poils la jeunesse,
car on ne pouvait plus le retenir en laisse.

249. C'est à ce moment-là que reine Blande fut,
avec Lucienne, entraînée devant eux.
La reine, elle n'a plus belle couronne d'or;
la reine, elle est transportée de fureur;
la reine, elle criait; la reine, elle priait
au moins d'être tuée comme une reine,

[118] La touffe du «bon croyant».
[119] Du sucre particulièrement bien raffiné.
[120] Les jeunes gens.

vu que ces façons-là n'étaient pas à l'honneur
d'un aussi magnifique et puissant empereur;

250. et elle paraissait Erichton[121] en furie,
parce qu'était son chef échevelé;
toutes ses draperies et ses jupes de pourpre
par terre avaient été au pied foulées.
Ô toi, infortunée plus que tout autre femme,
qui te retrouve au fin fond du malheur!
Et je crois qu'elle donne une excellente image
du misérable sort de l'antique Jocaste[122].

251. Renaud était déjà entré dans le palais;
et quand il vit sa belle Lucïenne,
il se mit en colère, autant que Corébon[123]
pour Cassandre, une nuit, la pauvrette,
et il a ordonné que tous les gens s'écartent,
et il tendit la main à celle-ci,
et il la libéra de si grande furie;
et ne supporta plus que quelqu'un l'injurie.

252. Et lorsque tous les gens se furent retirés:
« Charles, dit-il, je veux que tu m'accordes,
si jamais j'obtenais une grâce de toi,
pour que tu aies une plus grande gloire
(car à si grand seigneur, à sceptre si altier,
une femme est vile proie à la fin),
que me soit reine Blande, ainsi que Lucïenne,
toutes les deux confiées en garde souveraine. »

253. Charles lui répondit: «Ô mon fils préféré,
comment refuser une chose honnête?
Je veux que ce soit fait avant que ce soit dit.
Je vois qu'Amour encor te force et t'investit. »
Et pour, cher auditeur, finalement conclure,
furent sauvées seulement ces deux-là,
parmi tant d'habitants de toute la cité;
le reste, allez, au feu et au fil de l'épée.

[121] Voir II, 39, 2.

[122] Jocaste était pour les anciens l'exemple même du destin tragique: reine de Thèbes, elle engendra Œdipe, qu'elle devait épouser par la suite sans savoir que c'était son enfant; puis elle vit ses deux autres enfants, Éteocle et Polynice, s'entretuer avant de se suicider elle-même.

[123] Corébon, amant de Cassandre, tenta de la protéger lors de la chute de Troie et fut tué par Diomède: Virgile raconte cet épisode dans *Énéide*, II, 403-8.

254. Pour qui la regardait, ressemblait Saragosse,
la nuit, en feu, à Sodome ou Gomorrhe[124];
d'autant plus qu'elle était ruisselante de sang
de tous côtés s'écoulant vers le fleuve,
parce qu'on s'égorgeait ici à la française,
et brûle, ainsi que le ferait au vent
un fourré de bois sec jusques à la racine,
cette cité qui eut félicité divine.

255. On aurait dit parfois qu'en deux se séparait
une flamme d'une autre (ainsi qu'on dit
des deux Thébains jadis mis sur un seul bûcher)[125],
et puis elle sautait d'un toit sur l'autre,
comme si à ce feu était donné un but;
et que Thésiphe, Alectho et Mégère
soient là, et que Cerbère y aboie, le grand chien[126],
et que vengent ceux-ci les torts faits aux chrétiens.

256. Et l'on voyait déjà par terre les maisons
toutes brûlées, démolies, dévastées
au point qu'il n'en était resté pierre sur pierre[127].
Que de richesses sont évanouies!
Que de piliers, soubassements et pyramides
étaient tombés! Qu'ils paraissaient hideux
à voir, ces gens restés dessous, en pleine nuit,
qui ainsi que grenouille avaient été rôtis.

257. Notre Turpin me fait m'étonner quelque fois
(sauf que je vois après qu'il a dit vrai,
maintenant que j'ai bien étudié cette histoire):
tant de mères auraient au sein de l'Èbre
jeté leurs propres fils dans leur folle furie,
cette nuit-là, pour une horrible fin:
car c'est bien la fureur qui tout guide et régit,
et l'on n'y entend pas d'autres bruits que des cris;

258. et d'autres les jetaient au milieu du brasier,
pour ne tomber dans les mains des chrétiens,
ou dans les puits, ou les égouts, ou n'importe où;

[124] Les cités détruites par la colère de Dieu en Gen. 19, 24.
[125] Pour les deux Thébains, voir note au vers 250, 8; la flamme qui se divise est un détail repris de Stace mais que Pulci a pu connaître par Dante: *Enf.* XXVI, 52-4.
[126] Voir II, 39, 5-6.
[127] Allusion au grand discours eschatologique des Évangiles synoptiques où Jésus prédit la destruction de Jérusalem.

d'autres encor les tuaient de leurs mains.
Ô vengeance de Dieu, ce serait ici peu
que d'égaler la douleur des Troyens
à ces femmes vaincues et remplies d'affliction,
lorsque mentit, sur le géant cheval, Sinon[128] !

259. Je pense que Titus non plus que Vespasien[129]
n'ont pas fait pire aux juifs, si je dis vrai,
que ces gens-là n'ont fait à ce peuple païen[130] :
comme à Sagonte, ou Scipion à Carthage,
ils ont le choix entre feu, fer et eau
et le feu paraissait, comme j'ai dit[131], cuisant :
chacun se prend des trois pour lui le plus plaisant.

260. Et même si quelqu'un s'enfuyait, le mesquin,
de tous côtés, il rencontrait la Mort,
parce que Richardet, le Danois et Turpin
et Anséïs galopent tout partout.
À ce moment on a retrouvé Blanchardin,
qui s'est caché dans un ballot d'étoupe.
Alors Renaud pensa que c'était un beau jeu
que de sa propre main y allumer le feu.

261. Charlemagne lui dit : « Je lui réserve pire. »
Marsile était attaché dans la salle,
comme un chien, par la gorge à côté de ce trône,
où venait l'honorer jadis son peuple.
Et aucun de ces gens n'a pu prendre le large,
car le château était gardé partout,
de façon qu'il n'y ait nulle chose qui fuit,
en sorte que les biens et les gens soient détruits.

262. Charlemagne avec lui avait un esclavon,
depuis longtemps, que l'on appelait l'Ogre,
qui avait joui, cette nuit-là, le méchant con,
se vautrant dans le sang, comme un cochon ;
et il gardait la porte avec un grand bâton,
qu'il avait fait d'une branche fourchue ;
et qui aurait voulu aux chasseurs échapper,
il aurait d'abord dû avec l'hôte compter.

[128] Sinon est ce grec qui à force de mensonges persuada les Troyens de faire entrer dans leurs murs le fameux cheval de Troie.
[129] Voir 227,1.
[130] Là encore, *profano* pour païen, comme en 84, 5.
[131] Faut-il comprendre que Pulci se réfère à ce qu'il a dit du feu éternel en XIV, 8, 7 ?

263. On n'aurait pas pu dire ici comme Billante[132]:
«Avecques moi j'emporte tout mon bien»:
ce sont ses reins plutôt, complètement brisés
par le bâton, qu'il aurait emportés;
si quelqu'un malgré tout pouvait lui échapper,
on pouvait dire en grec: «Calô, calô»[133],
car il l'avait rendu de ses membres bien destre,
puisqu'il lui a fallu sauter par la fenêtre.

264. Toute chose semblait du verre ou de la glace,
sur quoi tombaient ses coups épouvantables.
Et quelqu'un a écrit sur ce maudit ribaud,
qu'il s'est rôti la nuit des moricauds,
qu'il se les enfila dessus son grand bâton,
puis les mangea comme porcelets cuits[134];
mais parce que le fait ne paraît convenable,
je pense qu'ignorait la chose Charlemagne.

265. Et c'est ainsi que fut cette cité dolente
toute ruinée par le feu, le pillage,
en sorte qu'en voyant ces ruines et ces gens,
on la trouvait répugnante et horrible.
Et il n'y avait pas à s'étonner vraiment
qu'elle ait été en une nuit détruite,
parce que les mosquées se renversaient par grappes,
tant sur ces gens se déversait du Ciel la rage!

266. Charles jadis avait envoyé à Marsile
Anselme puis Chiron, à ce qu'on dit [135];
l'un a été blessé, l'autre a été tué,
c'est-à-dire Chiron, en revenant [136];
et Charlemagne avait fait de grandes menaces:
«Jérusalem, Jérusalem, dit-il,
tu pleureras, ô Saragosse, ô meurtrière,
et il ne restera de toi pierre sur pierre[137].»

[132] Un des sept sages de la Grèce qui, exilé de sa cité, laissa tous ses biens derrière lui; souvent cité par les moralistes latins: Cicéron, Valère-Maxime, Sénèque...
[133] «Calò, calò», écrit en grec *(Kalos, kalos)* signifie quelque chose comme: «joli, joli...». Mais ces mots, en italien, comportent un autre sens: «il sauta, il sauta», qui forme un jeu de mot que la traduction ne rend pas.
[134] Il s'agit d'un plat traditionnel: des cochons de lait cuits en entier, en principe à la broche, et remplis d'une farce d'herbes aromatiques.
[135] Le fils de Salamon.
[136] Ces faits sont rapportés dans la *Spagna*.
[137] Déjà cité en 256, 3.

267. Et voici maintenant roi Marsil devant Charles,
et tout le peuple crie: «Crucifie-le[138]!»;
et d'autres lui disaient qu'il fallait l'empaler:
chacun veut qu'on le tue à son idée.
Charles a répondu qu'il voulait qu'on le pende
(car on confie à la corde le traître),
ainsi que l'Iscariote, au même caroubier
où celui-ci avait toutes choses nouées;

268. et il a dit: «Marsil, j'ordonne que tu meures
où tu as combiné ta trahison;
et Blanchardin, qui est père de toutes ruses,
à tes côtés s'agitera au vent.»
Turpin lui dit: «Je veux en être le bourreau.»
Charles lui dit: «Cela me paraît bien
que soit effectuée sur chacun de ces chiens
la sainte opération avec tes saintes mains.»

269. Et quand furent ceux-ci dedans le parc entrés,
Charles, voyant autour de la fontaine
le terrain calciné et les arbres brûlés[139],
s'émerveilla et sa tête changea,
et il dit: «Blanchardin, tant et tant de péchés
commis ici par tes ruses habiles!
Ô monstre scélérat, ô monstre répugnant!
Ô chose horrible, ô infamie de notre temps!»

270. Et quand Charles a vu le caroubier séché
et le laurier foudroyé par le ciel[140],
il lui sembla qu'au cœur on lui passât un pieu,
et que partout son poil se soulevait,
et il a dit: «C'est donc ici, Marsile, ô traître,
que tu commis la Grande Trahison!
Ah! Terre sans pitié, tu y as consenti
et comme Curtïus[141], tu ne l'as englouti[142]!

271. Voilà que j'ai enfin pu retrouver les preuves:
aussi que nul de la queue ne les cache[143],

[138] Nouvelle allusion aux Évangiles synoptiques, lorsque le peuple préfère libérer Barabas plutôt que Jésus.
[139] Voir XXV, 76-77.
[140] Voir XXV, 74.
[141] Déjà cité en XXVI, 38,1.
[142] *Ah, dure terre, que ne t'es-tu ouverte?* (*Enf.* XXXIII, 66).
[143] Selon les Bestiaires du temps, les lions avaient coutume pour échapper aux chasseurs d'effacer leurs traces avec leur queue.

parce que ne s'endort la justice divine,
et puis la fin est le témoin de l'œuvre ;
chacun doit y penser, quand il fait chose infâme :
l'épée du Ciel est toujours sur sa tête[144].
Si pendant quelque temps une chose se cèle,
nihil occultum est, un jour tout se révèle[145].

272. Ô Falseron, j'ai pourtant pu finalement
retrouver en ce lieu toutes tes traces :
peut-être du péché ton âme or se repent,
tant de signes ici, tant de prodiges !
Tu avais embrassé, comme un homme qui ment,
au moment où tu as quitté Paris,
hélas, trois fois hélas, mon si digne neveu,
puis tu lui as baisé les deux joues[146], traditeur.

273. Ô Blanchardin, ici, nul besoin d'un exorde,
car est venu le moment de la corde
et du licou, et non de la miséricorde ;
il est juste qu'ayant dressé ce guet-apens
près de cette fontaine, en vous mettant d'accord,
vous y donniez des coups de pied au vent,
et qu'après en enfer vous vous rendiez en couple,
car la justice ainsi, comme la faute, est double. »

274. Roi Marsil quand il vit qu'on l'avait amené
où son péché l'avait enfin rejoint,
et qu'il se retrouvait dessous le caroubier,
se rappela comment avait prévu
exactement son sort un docte nécromant,
ce qui accrut encor plus sa douleur ;
car il lui avait dit : « Tu ne couperas pas
cet arbre qui un jour ton soutien deviendra[147]. »

275. Et puis il leur a dit, ce méchant malfaisant,
qu'il ne voulait demander qu'une grâce,
c'est d'être baptisé dans la foi du vrai Dieu[148].
Turpin lui dit : « Tu mens effrontément ;

[144] L'expression « l'épée du Ciel » vient de Dante (Par. XXII, 16).
[145] « Rien ne reste caché ». C'est une expression des Évangiles. Voir Matthieu 10, 26, etc.
[146] Voir XXIV, 63, 1.
[147] On ne peut pas vraiment dire que le nécromant ait dit cela : voir XXV, 84, 6-8.
[148] C'est évidemment une ultime ruse pour échapper à la mort, puisqu'un chrétien ne peut tuer un autre chrétien ; voir XXII, 83, 7-84, 3.

précisément, ribaud, je t'attendais ici.»
Renaud lui répondit: «Et vas-y donc[149]!
Je ne veux que tu aies cet immense plaisir
de tromper notre Dieu dans la mort comme en vie.

276. Comme tu sais, l'on dit que cinq eaux sont perdues:
un, quand on lave à un âne la tête;
puis, quand l'objet lavé continue à sentir;
trois: l'eau qui dans la mer pleut et y reste;
puis là où a été un groupe de tudesques
à table: aussi est perdue celle-ci;
et la cinquième enfin, c'est l'eau que je perdrais
en faisant baptiser des marranes et judes.

277. Non, je ne le crois pas, même l'eau du Jourdain,
en quoi fut baptisé notre Jésus,
ne pourrait te laver pour te faire chrétien,
non plus que l'eau tirée de ta fontaine,
qui me semble de l'encre, ou plus horrible teinte,
par un miracle aussi venu de Dieu.
Tu penses donc ainsi qu'avec cette malice
ne s'accomplira pas cette œuvre de justice?»

278. «Avec ton Blanchardin et avec Falseron,
dans les enfers tu seras baptisé,
dit Charlemagne, avec les eaux du bon Caron,
quand tu iras dans sa petite barque.
Et je vais t'envoyer très vite Ganelon;
et tu feras nouvelle trahison,
de manière que l'art ne s'en éteigne pas,
car je sais que toujours de prêtes tu en as.

279. Et puisque le Bon Dieu a pour toi réservé
cet arbre sec qui devant nous se dresse,
auquel Judas s'était lui aussi attaché[150],
d'en haut tu montreras la plante de tes pieds.»
Marsile lui a dit: «Je me suis rappelé
ce qu'autrefois prédit un nécromant:
de ce même arbre (hélas, je n'y entendis rien)
il avait dit qu'un jour il serait mon soutien.

280. Je confesse t'avoir trahi en tant de choses
déjà depuis les temps les plus anciens.

[149] Le texte est loin d'être sûr. Autant d'éditeurs, autant de textes proposés. J'ai choisi l'interprétation d'Ageno.
[150] Ce sont les Évangiles apocryphes qui disent que Judas s'est pendu à un caroubier.

Mais puisque j'en reçois à la fin punition,
je n'aurai qu'une grâce à demander:
et je dis qu'il y a noblesse à exaucer
l'ultime vœu d'un ennemi méchant:
aie pitié de ma femme accablée de disgrâces,
car la mort toute haine et toute chose efface.

281. En effet à l'époque où tu étais jeune homme,
quand tu conquis l'affection de ma sœur,
Galaphre, le mien père, en était irrité,
et Blande répétait, cette pauvrette,
«Ô roi, que veux-tu faire à notre Mahinet?
Si ta fille est si belle, est-ce sa faute,
et s'il les abat tous en tournoi pour lui plaire?
Et notre Gallérane, il l'aime, tu le sais;

282. et à mille détails je me suis aperçu
qu'il est si embrasé pour celle-ci
qu'il ne peut résister aux flammes amoureuses,
lesquelles sont allumées par les dieux»;
toujours ainsi elle a parlé en ta faveur,
tant que tu es encor son obligé;
en vérité quand à la cour tu t'es trouvé,
de la mort elle t'a jadis souvent sauvé.

283. Galaphre mille fois a pris la décision
de te châtier pour tes nombreux péchés;
mais elle a tellement employé son esprit
qu'elle a pu à la fin l'en empêcher;
et parce que je sais qu'en homme noble et digne
tu ne veux pas ce péché sur ton âme,
je te confie, par la couronne impériale
que tu portes en tête, et elle et Gallérane.

284. De mon corps tu feras ce qu'il te semble bon;
l'âme, je sais, aux enfers est vouée.»
Turpin lui répondit: «Ne bavarde pas tant.
Certes voilà bien longue chansonnette!»
Et il s'est mis à façonner le nœud coulant
et s'est ôté son froc et sa tunique,
et il s'est approché vite du caroubier
et il l'a attaché au licou sanctifié.

285. Puis de ses propre mains arrange Blanchardin,
qu'on l'aurait cru, ce jour-là, le bourreau,
et de l'œil avisa pour servir de gibet

un néflier auprès de la fontaine ;
et tous les deux, ils se tordaient et gambillaient.
Ainsi ont-ils laissé pendus Marsil
au caroubier et Blanchardin au néflier ;
et Turpin retira dessous eux le trépied.

286. Charles ensuite a ordonné que reine Blande
soit à son père aussitôt ramenée,
et envoya beaucoup de gens l'accompagner,
car elle était du règne de Grenade.
Et après qu'eut été Saragosse en tous lieux
et jusqu'au sol complètement rasée,
le Danois rassembla son camp et tous ses gens[151]
et reprit le chemin du retour vers la France.

287. Et lorsque fut la haute et grandiose vengeance
connue et répandue dans l'Aragon,
et dans tous les pays de la terre d'Espagne,
chacun loua la Couronne de Charles ;
et ne crois certes pas qu'il soit resté un prince
qui n'aille pas l'honorer en personne ;
et chacun d'eux paraît approuver son action,
et ils ont tous ainsi blâmé la trahison.

288. Sont arrivés nombreux seigneurs de tous langages,
quand Charles prit le chemin du retour,
pour promettre tribut, fidélité, hommage.
Et puis l'armée s'est mise à chevaucher.
Pour ne causer à mes lecteurs trop grand outrage,
car bien souvent un chant trop long ennuie,
pour cette mienne histoire il faut que j'ai recours
dans le chant qui va suivre à un divin concours.

[151] Selon l'*Aspromonte*, il était devenu le chef de l'armée chrétienne.

CHANT XXVIII (V)

Invocation (1-3). Fin du récit : Supplice de Ganelon. Mariage de Lucienne. Départ de Renaud : il décide d'aller explorer les Antipodes (4-37).
Mort de Charles ; ses obsèques (38-128), à l'occasion desquelles :
Lactance chante sa vie légendaire (53-67),
Alcuin raconte sa vie historique (68-104,)
Pulci dresse son portrait (116-128).
Conclusion du poème (129-152).

1. Ne me refuse pas une dernière grâce,
car c'est la fin qui donne à tout son sens,
ô mon gentil Seigneur, car on trouve encore aigre
le fruit trop vert, cueilli avant le temps :
fais-moi doncques sembler un blanc cygne mourant,
qui doucement chante en l'extrême deuil,
que je remette en paix la dépouille mortelle
de Charles à la terre, à toi son âme au ciel :

2. car là-haut une Dame (elle écoute peut-être)
me confia cette histoire jadis[1],
et si la Grâce l'a du monde délivrée,
je sais bien que le ciel l'estime tant
que je vais arriver, louvoyant bord sur bord,
avec ma barque, en chantant ma chanson,
comme je le lui ai jadis promis, au port,
qu'elle sera de notre mer l'étoile encore.

3. Je n'ai jusqu'à présent réclamé, ô Seigneur,
ni ne réclame, une aide du Parnasse,
des Muses ou des sœurs, comme on dit, de Pégase,
même pas de Calliope ou de Clio[2] :
car pour l'ultime chant qui me reste à écrire
tant m'éperonne et vouloir et désir
que, pendant que je bats mes marins et les fouette,
je vais à ma voilure ajouter des bonnettes.

[1] Lucrezia Tornabuoni, protectrice du poète à qui elle avait passé commande du *Morgante* (voir I, 4) était morte le 25 mars 1482, alors qu'était en cours l'impression de la version en 28 chants.
[2] Les muses de l'épopée et de l'histoire.

4. Charlemagne a quitté Saragosse en ayant
brûlé la ville et vengé son outrage;
et ce traître Marsil, a été châtïé
à la fontaine où il commit son crime;
en chevauchant d'une contrée à l'autre,
un peu partout il rétablit les ponts
qu'il avait à l'aller en chemin fait détruire,
pour que nul sur ses pas ne puisse revenir.

5. Et il est retourné à Saint-Jean Pied-de-Port,
et n'accepta en aucun cas passer
par Roncevaux où son neveu trouva la mort;
et il disait sans cesse en soupirant:
«Qui va donc me donner un peu de réconfort?»
tant qu'il faisait que pleurait tout le monde.
«Que pourra faire encor cette âme en ma poitrine?
Ma vie dorénavant ne sera plus que ruines.»

6. Or sur ce point disent certains[3] que Ganelon
par quelque ruse ayant pu s'évader,
serait en lui montée une accumulation
de tels brouillards qu'il en perdit l'esprit,
et serait retourné égaré en prison,
qu'ainsi l'aurait dirigé son péché;
moi, je dis: je ne sais s'il me faut confirmer,
pour éviter paraître écrivain embrumé.

7. En cependant Renaud a conseillé à Charles,
et d'une seule voix la Cour aussi,
que soit ce traditeur soumis à la torture,
et cherchent tous la mort la plus cruelle:
à beaucoup il paraît qu'il faut l'écarteler;
d'autres parlaient de tourments plus atroces:
de la roue, de la croix, et afin l'humilier,
de mitre et pilori et balais et colliers.

8. Et après discussion, Ganelon fut mené
dans la grand' salle, en un bruit de tonnerre;
il était enchaîné comme on enchaîne un dogue;
et l'entouraient faces de pharisiens[4],
qui pensaient seulement en arracher un bout;
comme il cherchait qu'on lui pardonne encore,

[3] C'est effectivement ce que dit la *Spagna* XXXIX, 24-27 (Gianni)
[4] Diables. Voir IV, 97, 3.

et peut-être croyait que Charles le croyait[5],
Renaud l'abandonna en proie à cette foule.

9. Se leva Charlemagne afin voir cette chasse:
comme un renard qui est parmi les chiens,
chacun se l'agrippait, chacun le déchirait:
qui le mordait, qui lui tordait les mains,
et qui par dérision lui crachait au visage,
qui lui donnait d'énormes coups de poing,
qui à certains moments la gorge lui saisit,
que la fourme pour lui sentira le moisi.

10. Qui le repousse, et qui le tire, et qui le pique,
qui de la main, et qui du pied le frappe,
qui lui a déchiré de ses ongles les joues,
qui lui avait dévoré les oreilles,
qui l'insultait et criait tant qu'il peut,
qui préparait le char avec le feu,
qui avecques ses doigts dans les yeux lui farfouille,
qui la peau lui voulait ôter comme à grenouille.

11. Et lorsque fut monté sur le char ce ribaud,
le peuple autour cria: «À mort, à mort!»
Pendant ce temps le fer mis au feu a rougi:
ne me demande pas comment l'arrange
le bourreau, qu'il ne reste un doigt de peau intact,
car tout son cuir est couvert de ramages:
c'est qu'il était tombé dans les mains d'un bon maître
et qui dans son métier était tout à fait destre.

12. Le nœud coulant en or, il l'avait au collet,
et sur le chef, couronne de voleur.
Baron Renaud encor ne se disait comblé
et rugissait le peuple avec fureur:
qui lui jetait le chat, qui jetait le poulet[6],
et chaque fois touchait juste le but:
on n'a fait le portrait de Lucifer plus laid,
du chef jusques aux pieds, qu'il n'était tout entier.

13. On a fait à ce char accomplir le Grand Tour[7];
on s'ôte la savate ou la pantoufle,

[5] Voir XIX, 15, 7 pour cette citation de Dante.
[6] Il s'agit d'expressions proverbiales, dont le sens nous échappe. Le «poulet» est peut-être une amplification comique selon un procédé cher à Pulci.
[7] Pour le «grand tour», voir XI, 69.

afin de voir le traître écorché tellement
qu'on n'écorche pas plus la peau d'un chien ;
tant de tumulte et de vacarme et de clameurs,
qui résonnaient au-delà des étoiles,
criant : « Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié ! »
et le bourreau ne cessait pas de le larder.

14. Et après qu'au palais fut retourné le char,
Charles fit amener quatre chevaux ;
et quand fut à ceux-ci ce malfaiteur lié,
ce sont mis les valets les cravacher,
si bien qu'ils l'ont finalement écartelé.
Après, Renaud fit jeter ses quartiers
par vallées et forêts, broussailles et ravins,
aux corneilles et aux corbeaux, aux loups, aux chiens.

15. C'est ainsi que finit ce maudit Ganelon :
le Jugement Dernier est toujours proche,
alors même qu'on croit qu'il est très éloigné.
Mais toi, lecteur, peut-être maintenant
te demandes comment Charles s'est fié à lui.
Je te réponds : « Dieu l'a permis ainsi ;
celui-ci était né afin de le tromper
et il était écrit qu'en lui Charles croirait.

16. Note que Charlemagne était homme divin,
et que longtemps il eut à ses côtés
un sage d'ancien temps appelé Alcuin,
et qu'il apprit de lui latin et grec,
et qu'il institua le « studio » parisien ;
ores sur Gan on le croirait aveugle,
si qu'il est un auteur qui en homme averti
sur notre Ganelon n'a jamais rien écrit.

17. Et au fond de moi-même encor je me demande
en revoyant à fond toute sa vie,
comment il put persévérer en telle erreur.
Mais notre Dieu fut lui-même trahi,
et il ne l'a voulu sans raison mystérieuse,
parce que sa sagesse est infinie :
je crois que Dieu permet pour une fin bénie
les actes qui sont saints, et aussi les maudits :

18. Charlemagne en effet devait par expérience
en savoir long, parce que chez les vieux
et non dans la jeunesse, on trouve la prudence,

que l'on dessine avec triple miroir;
il possédait bon naturel et bonne science;
mais quand parlait le traître à Charlemagne,
Ganelon lui faisait croire tout à son gré,
si que je n'ai encor ma réponse arrêtée.

19. Quelquefois, et même très souvent, il arrive
que te devient un ami comme un frère,
et que tout ce qu'il fait, tu le trouves bien fait,
et peint et colorié comme au pinceau:
et ce premier lïen est tellement solide,
que si après celui-ci te déplaît,
et même s'il te fait quelque méchanceté,
tu t'en tiendras toujours à ta première idée.

20. Charlemagne déjà depuis longtemps avait
dedans sa Cour Ganelon de Mayence;
et en plus de cela en tirait avantage,
car Ganelon avait grande puissance
et lui avait été parfois bon compagnon;
et comme peut beaucoup un vieux commerce,
les liens, qui d'erreurs en erreurs se renforçaient,
faisaient que lui portait Charlemagne amitié.

21. D'autres auraient pu dire: «Allons, dis-moi un peu:
Ganelon savait bien qu'il trahissait,
et qu'à la fin pour lui s'allumerait le feu:
pourquoi n'a-t-il abandonné la Cour,
pour mieux tirer son épingle du jeu,
lui qui était si malin et futé?»
Je crois bien que je l'ai en un autre chant dit[8],
qu'on fait n'importe quoi, lorsque c'est par dépit.

22. Quand Olivier frappa Ganelon au visage,
j'ai dit alors comment il décida
de se venger, car il trouva cet acte odieux,
encor qu'il fût traditeur de nature.
Souviens-toi, ô lecteur, de Lampogne[9] et ne cherche
un autre exemple en quelque antique auteur,
et que toujours la peur te mette une cuirasse,
car le désespéré frappe un jour de la masse.

[8] Au chant XXV, 69.
[9] Andrea Lampognano tua par vengeance Galeazzo Maria Sforza le 26 décembre 1476.

23. Peut-être bien que Gan conservait l'espérance
de rattraper sa traîtrise avec Charles ;
il avait avec lui tant de gens de Mayence,
que lorsque serait mort le paladin Roland,
il pouvait espérer que sa grande puissance
lui permettrait d'élever ses bannières
avecques le soutien de Marsile et sa lance,
et prendre la couronne du royaume de France.

24. Or dans les bois laissons ce traître éparpillé,
comme j'ai dit, dans les fossés, les pentes,
parce que je suis plein de beaucoup d'idées noires :
il n'y a plus le nocher qui lança
ma barque[10] et il me faut reconnaître la terre
comme un homme qui est en pleine mer,
et retrouver le port à l'aide de la perche,
parce que très souvent peut la sonde se perdre.

25. Turpin est mort et enterré et regretté,
si que je crains, en premier examen,
de ne dévier un peu dehors de mon chemin,
car il me faut changer de timonier,
juste quand nouveau chant et lyre se préparent[11] ;
comme on avance aussi en louvoyant,
peut-être jusqu'au port mènerai-je ma nef,
qui est lourde et chargée d'un magnifique fret :

26. si bien que je recours à mon fameux Arnaud,
que jusqu'au bout il m'accompagne, et veille
à ce que je conduise en eau calme Renaud,
et qu'au timon il mette sa main droite :
quand Renaud eut écartelé Gan, ce ribaud,
c'est comme un miel qui remplit son gosier[12],
et il s'est aiguisé à neuf serres et bec,
et il s'est retiré cette écharde du cœur.

27. Et parce qu'il aimait encor beaucoup Lucienne,
en grande escorte, il l'envoie à Paris,
car celle-ci était nièce de Gallérane ;
et on la baptisa à Saint-Denis,

[10] Lucrezia Tornabuoni ; voir note 1.
[11] Pulci ne peut plus s'appuyer sur Turpin pour raconter la mort de Charles, puisqu'il est mort avant ce dernier. Il va donc recourir à Arnaud (voir note à XXV, 115, 4).
[12] Litt. : « son gosier se remplit de sucre blanc ».

et elle se rallia à la foi des chrétiens;
et elle plut au bel Anséguïs,
car elle était encore aussi jeune que belle,
tant que finalement il épousa icelle.

28. Et en sa compagnie Richardet avec elle,
fut envoyé, pour complaire à Renaud;
et le beau pavillon qu'elle lui a donné,
Renaud voulut qu'il lui soit renvoyé
pour la dédommager du temps qu'elle a perdu,
et rendre courtoisie pour courtoisie;
et toujours sur son lit ensuite l'a gardé;
et ça va comme ça pour elle et Richardet.

29. Renaud à Charlemagne un certain jour a dit
comment il désirait quitter la Cour
et parcourir le monde entier ainsi qu'Ulysse.
Charles a cru de souffrance mourir;
pourtant finalement ensuite l'a béni,
et personne n'a pu l'en empêcher:
c'est qu'il voulait, après avoir vengé Roland,
s'en aller parcourir le monde en voyageant.

30. À versé de grands pleurs la cour de Charlemagne;
Charles sentit si grande solitude
qu'il n'a plus jamais pu ensuite l'oublier:
ceci, je crois, fut sa douleur ultime;
et il ne voulait pas l'entendre rappeler,
comme le père à qui le fils est mort;
et la France en entier en fit lamentations,
de ce que pour le monde est perdu tel champion.

31. Je crois en vérité qu'il en fut bien ainsi:
car bien qu'ayant sur lui beaucoup écrit,
en raison, semble-t-il, de sa grande vaillance,
je suis comme eux affligé moi aussi;
et comme un voyageur arrêté en chemin,
qui cependant poursuit toujours sa route
par la pensée, par le cerveau et par l'esprit,
ainsi je vais toujours pensant à celui-ci[13].

32. Si je croyais pouvoir faire plaisir encore
à ma patrie, à ceux qui me liront,

[13] Il semble que Pulci ait pensé écrire un poème sur Renaud. Une lettre de 1470 à Lucrezia Tornabuoni y fait allusion (lettre XVII).

comme font ceux qui sont amoureux de la gloire,
je mettrais tous mes soins à cette histoire,
vu qu'en ignorent tout ceux qui sur elle écrivent;
mais si mes vers possèdent quelque force,
peut-être que le monde encor lira ceci
jusqu'au moment où ce sera le jour ultime.

33. Mais l'auteur susvisé, dont je suis le miroir[14],
croit, ce me semble, (et croit le vrai peut-être),
que le baron Renaud, bien qu'il fût déjà vieux,
avait encor l'âme forte et ardente
et gardait les propos d'Astaroth dans l'oreille:
que là-dessous, en cet autre hémisphère,
il y avait des monarchies, règnes et luttes,
et qu'il avait franchi les colonnes d'Hercule[15].

34. Et c'est aussi pour lui que l'archange avait dit:
« Quand Dieu le veut, toute chose est possible[16]. »
afin que celui-ci convertisse ces gens
qui adoraient vaines folies, planètes.
Et si, encor vivant, il ressortait un jour
de l'autre monde, où le soleil se lève,
parce que tellement de miracles se voient,
quoi d'étonnant? Qui plus en sait, moins il y croit[17].

35. Que ne dit-on aussi dessus l'Évangéliste[18],
même si c'est comparaison impie?
En quoi consisterait le point ou le mystère,
le sait Celui qui a fait ciel et monde:
cette notre mortelle et caduque vision
d'un voile obscur est toujours recouverte,
et souvent elle prend le vrai pour un mensonge;
puis se réveille après comme celui qui songe.

36. Au sujet du Danois, qu'il est encor vivant,
comme peut tout Qui a fait la nature,

[14] Arnaud.
[15] Voir le discours d'Astharot en XXV, 227-236 sur les Antipodes.
[16] Citation très approximative de la réponse de l'ange Gabriel à la Vierge qui s'étonnait de l'annonce de la naissance du Christ (Luc, 1, 37).
[17] Prov. toscan.
[18] La légende voulait que Jean l'Évangéliste mourût seulement à la fin des temps assignés pour la durée du monde ou soit monté au ciel avec son corps. Cela reposait sur une interprétation erronée de l'Évangile selon saint Jean (21, 21-23), suffisamment répandue pour que Dante prenne la peine de la réfuter (*Par.*, XXV, 121-123).

certains l'ont prétendu, mais mon histoire, non,
et se tiendrait en une grotte obscure[19],
et souvent en armure il irait à cheval,
si bien que qui le voit, il lui fait peur:
je ne sais si cela est penser bien ou mal;
ni non plus ce qu'on dit de l'épée Durandal,

37. et comment Charlemagne à la mer l'a jetée,
et qu'on la voit au jour anniversaire
de l'horrible bataille au-dessus l'eau flotter
et apparaître encor toute sanglante,
et que si l'on s'approche afin la vouloir prendre,
vite dessous retourne se cacher:
tout est possible: étant ce cas sans précédent,
ma plume ne l'affirme ou bien ne le défend.

38. Je suis persuadé qu'aux temps des paladins,
pour que se répandît la foi du Christ,
lorsqu'étaient très puissants les sarrasins,
pour une fin bénie, permit le Christ
beaucoup, car si n'était allé à leurs confins
Charles se battre pour la foi du Christ,
peut-être serions-nous tous mahométanistes,
ergo, Carole, in tempore tu venisti[20].

39. Je pense que Charles, Dominique et François
ont tant œuvré en faveur de la foi,
avecques la pensée ou la valeur française,
que je dirai qu'on croit peut-être grâce à eux:
car le peuple chrétien, il était frais[21];
sinon que Dieu aux bons servants accorde,
vu que par Celui-ci toute chose est prévue,
toujours en temps voulu le secours qui est dû.

40. Je me confie encore ici beaucoup à Dante,
qui n'a pas sans raison placé au ciel,
dans cette sainte croix, Charles avec Roland[22],
car avec zèle, écrivit et pensa;
et c'est pourquoi j'accuse un siècle ignorant
de ce que Charles n'eut pendant sa vie,

[19] On peut aussi comprendre: «un flanc de montagne couvert de bois».
[20] «Donc, Charles, tu es arrivé à temps...»
[21] Sic!
[22] Les combattants de la foi forment dans le ciel de Mars une croix lumineuse: *Par.* XVIII, 18, 43. Cela renvoie à I, 8, 8.

un Tite-Live, un Crispe ou un Justin[23] avec
lui, ou quelque fameux auteur latin ou grec.

41. Mais comme j'ai parlé de ça une autre fois,
quand au début j'ai commencé l'histoire,
peut-être est-il, lecteur, honnête de se taire:
ayant placé dans une telle gloire
Roland et Charlemagne, ores suffit, ça va,
afin qu'il ne paraisse orgueil ou morgue
de vouloir pénétrer les secrets de Là-haut,
sur leurs œuvres, jugeant ce qu'ils ont mérité.

42. Les justes sont toujours les premiers qu'on lacère[24]:
je ne veux plus discuter de la foi,
qu'après je me retrouve en la bouche des frères
(où vont aussi souvent bonnes lamproies),
et certains fainéants débiteurs de prières
cafardent: «Un tel dit... un tel ne croit.»
c'est pourquoi ça a fait tant de bruit quand j'ai dit:
«Au début, c'était noir, et c'est noir qu'ça finit[25]».

43. Au début a créé et la terre et le ciel[26]
Celui qui a tout fait avec sagesse,
et au soleil mettait un voile les ténèbres;
je ne sais pas ce qui se produira
quand cessera la rotation de ce grand axe[27]:
il suffit que l'Esprit juge tout;
et si j'ai pu jadis faire de vains écrits,
contra hypocritas tantum, pater[28], j'ai dit.

44. Ce n'est donc de la chaire, ou bien de la tribune
qu'on reprend le pécheur, mais quand on siège

[23] Crispe: Salluste; Justin: historien romain (III[e] s. après J.-C.), abréviateur des *Histoires* de Trogue Pompée.

[24] Les strophes 42-46 constituent une défense du poète contre les bigots, qui se greffe plutôt maladroitement sur la défense de Charlemagne. Elle se réfère aux accusations d'hérésie qui avaient été adressées à Pulci à partir des années 1474-1475 et qui s'appuyaient sur divers passages du *Morgante* et sur plusieurs sonnets, notamment le sonnet «In principio era buio...» cité au vers 42, 8, qui ridiculisait les pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de 1475. La polémique avait duré assez longtemps et était allée assez loin pour que des reproches soient faits en public à Pulci, peut-être par Savonarole lui-même dans les premières années de sa prédication.

[25] Premier vers du sonnet cité dans la note précédente.

[26] Premier verset de la Genèse.

[27] Quand cesseront de tourner les cieux, c'est-à-dire au jour du Jugement Dernier.

[28] Le texte, qui a un ton biblique, n'est cependant pas une citation: «seulement contre les hypocrites, père...»

en son confessionnal, du moins s'il a fauté ;
montez là-haut[29] avec du plomb aux pieds[30] :
la mienne foi est pure autant que l'est la tienne,
et te ferai un deuxième credo[31] ;
afin prêcher et commenter les Évangiles,
de votre Aurélïen employez la doctrine[32]

45. et si un cancanier vous susurre à l'oreille,
palpez comme Thomas, je vous en prie :
jugez d'après les mains, et non d'après les yeux,
comme le dit l'étourneau de la fable[33].
Que nul ne soit assez hardi pour me toucher,
car je pourrai toucher un monocorde[34]
ensuite et y trouver la clé et les arpèges :
je le dis à la fois pour les noirs et les beiges[35].

46. Et tous vos arguments et tous vos syllogismes,
tous vos docteurs et tous vos bacheliers,
ne feront pas avec logismes ou sophismes
que deviennent doux mes amers lupins ;
et qu'on n'aille chercher chez moi des barbarismes,
car je trouverai bien des textes qui soient clairs :
et dans votre intérêt qu'il n'en soit plus parlé ;
et l'on ne parlera après plus du sonnet.

47. J'ai quitté cette histoire à Saint-Jean Pied-de-Port,
où j'ai laissé mon Charles mécontent ;
Ores comme le but est d'arriver au port
toujours pour ceux qui se confient au vent,
nous allons réfléchir à quelque court trajet,
car maintenant une heure en paraît cent :
d'autant plus impatient se montre le désir,
que plus près de son but se trouve une entreprise.

[29] En chaire.
[30] *et que ceci te soit toujours du plomb aux pieds* (*Par.*, XIII, 112).
[31] Pulci a en effet composé un Credo (ou Confession), poème en *terza rima* de 337 vers. Ce poème a probablement été écrit en 1483 et serait donc de peu postérieur à la controverse avec Savonarole et à l'achèvement du *Morgante*.
[32] Saint Augustin
[33] Un chasseur en hiver, avait attrapé des étourneaux et les tuait en leur écrasant la tête de ses doigts. Cependant le froid le faisait larmoyer. Un étourneau dit : « Il pleure parce qu'il a pitié de nous. » Mais son voisin lui répondit : « Regarde ses mains. »
[34] Instrument de musique très ancien qui, ne comportant qu'une seule corde, servait uniquement à donner le ton.
[35] Les moines de tous « poils ».

48. Charlemagne une fois qu'il a eu puni Gane
et renvoyé en enfer ce démon
qui l'avait si longtemps éprouvé et trahi,
a fait comme toujours le sage fait,
qui de tous les malheurs sait prendre son parti ;
et ramena la cour et son gouvernement
à Aix-la-Chapelle où longtemps il vécut,
et plusieurs guerres fit avant qu'il n'y mourût.

49. Mais parce que la mort ne pardonne à personne,
n'ayant d'égard pour un tel empereur,
après que celui-ci eut gardé la couronne
quarante-sept années, comblé d'honneurs,
son âme abandonna les vanités du siècle,
et retourna à cet heureux Facteur,
qui jamais n'oublia récompenser au ciel
les justes et les bons, comme dit l'Évangile.

50. Bien qu'il ait au début accompli des exploits,
que n'ont décrits ni Heurmann ni Turpin,
je laisserai chanter avec une autre lyre,
un autre ton, ses laus à Alcuin,
qui chantera les faits de plus haute valeur,
en se taisant sur l'enfance et Pépin[36],
comme avaient l'habitude, en ces temps éclairés,
les louanges des morts les poètes chanter.

51. Ont été par beaucoup suivies ses funérailles,
et presque tous en vêtement de deuil,
et principalement toute la chrétienté,
et plus jamais la France ne fut gaie.
Cependant comme j'ai omis beaucoup de choses,
afin narrer cette histoire en entier
(pour que le docte aussi en ait satisfaction),
il convient cette fois que j'invoque Apollon.

52. Par Delphes et Délos et par ce tien mont Cynthe,
veuille accorder, je t'en supplie, ma lyre,
par ta belle Daphné et par ton beau Jacinthe ;
inspire-moi la fureur que sentirent
jadis l'Ismar, le Cyr, le Pinde et l'Aracinthe[37] :

[36] Pulci réserve à l'historien de raconter la vie de Charles empereur, cependant qu'un *cantante* chantera avant lui les « enfances » de Charles qui sont légendaires.
[37] Les montagnes que fréquente Apollon.

en sorte que ce prétentieux Thamyr[38],
ou bien Marsyas, pour notre lyre aient de l'envie,
de ce que Charlemagne encore en mes vers vit.

53. Il y avait à Aix un certain cithariste,
en ce temps-là, qu'on appelait Lactance,
qui était un très noble et très fameux artiste :
et pour cela il monta sur l'estrade[39] ;
il rassembla en un seul chant beaucoup de choses,
connaissant bien la vie de Charlemagne ;
et avant Alcuin, en chantant il a dit
ce qu'Heurmann et Turpin avaient jadis écrit.

Lactance chante sa vie légendaire[40]

54. Et il a commencé par l'enfance de Charles :
comment jadis, du royaume chassé,
à la mort de Pépin, son père, le pauvret,
il revêtit les habits d'un berger ;
comment il a été appelé Mahinet,
à cette cour où le reçut Galaphre[41] ;
comment l'avait mené à celui-ci, et quand,
son père nourricier, qui s'appelait Morand ;

55. et comment Gallérane étant prise d'amour,
au bout de quelque temps, l'a épousé,
et comment il l'avait en France ramenée ;
puis déploya ses secrètes vertus,
lorsqu'il a eu enfin sa patrie reconquise
et couronné sa tête glorïeuse :
car son père Pépin avait reçu la mort
par une trahison d'Oldorige[42], en grand tort ;

[38] Un poète qui osa affronter Apollon et fut aveuglé par lui, ce qui vaut mieux que d'être écorché vif comme Marsyas.
[39] Comme faisaient au temps de Pulci les *cantanti*.
[40] La source des premières strophes du chant de Lactance, qui racontent les enfances de Charlemagne, se trouve dans les *Reali di Francia*, dans *l'Aspromonte* et dans la *Spagna*. Puis Lactance rappelle la matière du *Morgante* : les chants XXIV, 147 à XXVII (strophe 62) et les chants XII à XIX (strophe 63). Il finit sur la « Geste d'Ogier le Danois » et la « Geste de Renaud » (strophes 64 et 65).
[41] Le roi d'Espagne, père de Marsile et de Gallérane.
[42] Un frère bâtard de Charlemagne.

56. et comment Agolant, venu en Italie
passa la mer avec beaucoup de gens,
à cause d'un bouffon auquel il avait cru;
et tout au long raconta ses batailles;
et comment, quand Almont eut vaincu Charlemagne,
Roland, lequel était encore enfant,
a pu finalement tuer ledit Almont
près d'une source, avec d'une lance un tronçon.

57. Et de Gérard et de don Bose et de don Clair,
de Rise de Richier, il chanta tout;
et comment, quand en France ils furent retournés,
à l'Espagne, plusieurs fois soulevée,
a coûté prix amer son ultime révolte,
et comment cette guerre a commencé
et Ferrahou, comment il mourut sur le pont,
et comment ils ont pris Lazzere[43] sur son mont;

58. et comment de l'Étoile ensuite Serpentin
est sorti pour se battre avec Roland,
et comment ce pauvret s'est fait tuer,
si bien que poursuivant son entreprise,
Charles vers la Navarre a repris son chemin,
à Pampelune arrivant à la fin;
et il dit les combats cruels et sans pitié,
cependant qu'il tenait assiégée la cité;

59. et puis comment Roland s'en alla en colère
et à la Mecque vint, chez le Soudan,
et comment Macquident a fini par s'enfuir,
et Sansonet après se fit chrétien;
et à Jérusalem Roland s'en est allé,
et de sa main a repris le Sépulcre;
et il a reconnu en Hugo un cousin,
et avec lui et Sansonnet il s'en revint;

60. et retourné à Pampelune auprès de Charles,
qui l'assiégeait depuis beaucoup d'années,
on lui dit que Maccaire avait pris sa couronne
et son épouse, usant de trahison,
et qu'il aurait fallu que Charles lui-même aille
récupérer le sien trône royal;

[43] Une ville d'Espagne.

et Malaquel[44] l'y a porté finalement,
de quoi Maccaire est resté tout dolent;

61. et une fois qu'il eut repris sa seigneurie,
à Pampelune en coup de vent revint;
et puis comment Desiderius, roi de Pavie,
grâce à son industrie, prit la cité ;
qu'il envoya une ambassade au roi Marsile,
où fut tué Guiron par trahison;
et comment Charlemagne avecques tous ses gens
a juré de tirer de Marsile vengeance;

62. et que finalement ceux-ci ont fait la paix;
et comment Ganelon fut envoyé
ensuite à Saragosse, ô traditeur fallace;
comment il a ourdi sa trahison
et comment Dieu lui a montré qu'il ne l'aimait;
et à Saint-Jean Charles est arrivé;
et comment est venu Roland à Roncevaux
et la bataille ainsi que je l'ai dit plus haut.

63. Et ce qui est écrit plus haut dans le «Morgante»,
tout ça l'a dit Lactance à la tribune;
comment la Perse entière et le pays d'Égypte
furent gagnés à la foi dans le Christ:
et là il a fallu prendre le fil à plomb
(peut-être ailleurs j'ai passé la mesure),
parce que l'écrivain qui composa «Morgante»
n'aurait pas su mentir dessus ces choses-là.

64. Et du Danois, comment il devint un chrétien,
et du cheval appelé Durafort;
et que l'avait gardé en prison Charlemagne,
lorsqu'à Charlet il eut donné la mort,
jusqu'au moment où vint cet horrible Bravière,
qui l'emporta sur tous les paladins,
et comment il devint de la Manche seigneur:
toutes choses les a racontées ce chanteur;

65. et ensuite comment Renaud encor jeunet
à Charles fut mandé avec trois frères,
lesquels étaient Guichard, Alard et Richardet,

[44] Un démon évoqué par Roland, qui ramène Charles à Paris sur ses épaules. Cet épisode a évidemment inspiré à Pulci son récit du chant XXV.

comment l'avait adoubé Charlemagne,
et parce qu'il l'avait plusieurs fois irrité,
il le chassa plusieurs fois de la cour;
et comment par son art a obligé Maugis
à bâtir Montauban des anges à peau bise[45].

66. Il a finalement raconté tant de choses
qu'il a fait s'étonner le peuple entier;
jusqu'à ce qu'à la fin il déposât sa lyre
et il ne put en dire autant sur Charles
que le mériteraient des œuvres si fameuses.
Ore il nous faut achever cette histoire;
en effet Alcuin, quand eut parlé Lactance,
a pris sa lyre en main et monta sur les planches.

67. Et tout le peuple était dans ses larmes perdu,
tant à chacun leur seigneur faisait deuil,
et véritablement j'excuse cette fois
celui qui pleure ainsi qu'il doit pleurer;
quand Alcuin, monté selon l'antique usage
dessus l'estrade, eut regardé ensuite
la foule en pleurs et affligée si grandement,
il accorda sa lyre à son chant gémissant;

68. et il loua beaucoup celui qui a chanté,
Lactance, et dit ces mots pour commencer:

Alcuin raconte sa vie historique[46]

«C'est moi qui fus choisi parmi tant de chanteurs
et tous sauraient mieux que moi la chanter:
si donc je commettais quelques erreurs,
reconnais, ô mon peuple, avec sagesse
que je vais réciter, ainsi que Philomène,
matière où ne suffit la faculté humaine.

69. Je chanterai la vie de ce grand empereur
et pleurerai avecques vous sa mort:

[45] C'est-à-dire des démons, par opposition aux anges à la peau blanche.
[46] Sur cet Alcuin qui prend la parole pour raconter la vie historique de Charlemagne, voir XXV, 34, 5-6. Pour ce discours (strophes 70 à 101), Pulci utilise la *Vita Caroli Magni* écrite vers 1460 par Donato Acciaioli, noble florentin, traducteur de Plutarque, mort en 1478. Dans le cadre de la politique de rapprochement avec la France, celui-ci s'était rendu en 1461 au couronnement de Charles XI, emmenant avec lui, comme cadeau de Florence au nouveau roi, cet ouvrage qu'il avait écrit pour la circonstance.

qu'il était à la fois mon père et mon seigneur
et m'a nourri si longtemps à la cour,
où or je dois manger le pain de la douleur
et des regrets, si dur et si amer;
ayant été de son vivant son obligé,
je ne veux être ingrat quand il est décédé.

70. Pépin, son père, homme fameux et vertueux,
tint le premier le sceptre et nom de roi,
et pendant quinze années gouverna le royaume:
parce qu'au grand préfet de l'Assemblée[47]
avant lui suffisait le nom et l'apparence;
mais la couronne et le trône et l'honneur
les a tenus Pépin, comme j'ai raconté,
qui par son héritage était simple préfet.

71. Une fois Pépin mort, quinze ans après qu'il fut
sur le trône monté, sont restés Charles,
qu'on nomme Charlemagne et Carloman, son frère;
mais c'est de mon seigneur que moi je parle,
car comment ils se sont partagé le royaume,
ce n'est pas mon propos le raconter:
je dirai seulement de sa haute excellence,
d'après ce que j'ai vu de ma propre expérience.

72. Il eut sa prime guerre avec les Aquitains
(note, lecteur, qu'Aquitaine est Guyenne,
car il faut quelquefois que j'explique mes vers,
là où le veut la compréhensïon).
Roi Pépin s'y était le premier appliqué,
comme jadis l'a écrit autre plume:
Charles n'en repartit que la guerre finie
et il en ramena une palme fleurie.

73. Et je sais que je n'ai besoin de répéter
chose qui est si proche à la mémoire,
et comment Hunuldus s'est enfui en Gascogne,
et comment fut cette victoire double,
quand il eut mis son ennemi au pilori:
puisque Lupus, étant duc de Gascogne,
se révéla prudent, pour son plus grand renom,
et se livra avec Hunuld sans condition.

[47] Le maire du palais, en l'occurence Chilpéric.

74. Et cependant ce beau pays des Hespéries[48],
l'occupait la fureur des Longobards,
des hommes illettrés, féroces et vaillants,
sous les drapeaux du roi Desiderius,
qui réussit tenir l'empire d'Italie
vingt-quatre années dessous ses étendards ;
et l'on n'aurait pas pu à la fin le chasser,
si Charles n'était pas venu pour y aider.

75. Elle venait des environs de l'Océan,
cette fière nation, sollicitée
par un certain Narsete, un capitaine eunuque[49] :
d'où le Saint-Père, opprimé par ces gens
(c'était en ce temps-là le fameux Hadrien),
a envoyé un messager à Charles,
afin qu'en Italie descende celui-ci,
comme firent Pépin et son Martel jadis.

76. Charles, qu'émut sa sainte et loyale prière,
quitta la France avec ses paladins,
et il a dû passer par ces cols resserrés
où passa Hannibal et ses Barquins,
parce que défendait ce peuple vigoureux
cimes et pas de ces hauts Apennins ;
mais n'y ont pas suffi cols, barrières ou ponts,
puisque finalement il a passé ces monts.

77. Et il leur envoya d'abord des messagers,
là où campait le roi Desiderius :
qu'ils devaient s'en aller avecques leurs armées ;
qu'en Italie on l'avait fait venir
pour de l'Église faire expulser les rebelles ;
qu'ils devaient bien se rappeler encore
comment dans le passé de l'épée et la lance,
ils avaient éprouvé la force de la France.

78. Et puis finalement il vint livrer bataille
où est, je crois, la plaine de Vercelles :
sur quoi Desiderius n'a pas tenu le choc,
et fut contraint de s'enfuir à Pavie,
où Charles l'a tenu quelque temps assiégé ;
et entre temps avec sa compagnie,

[48] L'Italie.
[49] Un général de Justinien.

Charles puisqu'il avait sa superbe domptée,
à Rome le pontife s'en alla visiter.

79. Le Père souverain combla de grands honneurs
Charles, heureux de leur rapprochement;
lui ayant redonné ses terres entre temps,
et ajouté Spolète et Bénévent,
et demeuré ainsi à Rome quelque temps
(de quoi était Hadrien très content),
et ayant accompli toutes ses dévotions,
il s'en alla avec plein de bénédictions.

80. Et parce qu'il avait laissé Desiderius,
comme j'ai dit, assiégé dans sa ville,
comme la foudre il est retourné en arrière;
finalement tant le presse et le serre
qu'il lui a bien fallu faire sa reddition:
et c'est ainsi que s'acheva la guerre,
et il en ramena triomphes et dépouilles
et en France le roi, ses fils et son épouse.

81. Étant ainsi la belle Italie libérée,
qui avant par les Goths et les Vandales
et par les Huns et les Héruls fut occupée,
peuples bestiaux, très cruels et sauvages,
et restaurée l'Église du vrai Dieu,
il en revint avec le saint drapeau;
et pour mieux glorifier ces légendaires lys[50]
avec lui ramena de Carloman les fils.

82. J'ai laissé quantité de hauts faits beaux et dignes,
car ne pourrait les suivre ma mémoire,
ni dans tous les endroits où furent ses enseignes
l'accompagner de victoire en victoire;
mais si la mort n'éteint avant qu'il en soit temps
le vrai flambeau révélant cette histoire,
avec un autre style, autre lyre, autre vers
elle s'éclairera pour l'entier univers[51].

83. Ores comme il advient qu'une âme emplie d'ardeur
recherche des exploits jusqu'en ses songes,

[50] Au vers précédent l'oriflamme, maintenant les lys, ce sont les cadeaux de Dieu aux rois de France. Voir note au vers 88.

[51] Pulci fait allusion à la *Carléade*, un poème en latin que son ami Ugolino Verino avait envoyé en 1480 à Poliziano pour relecture.

de même il arriva que le noôtre empereur,
quand il a eu Aquitaine et Gascogne,
et qu'il eut libéré l'Église et son pasteur,
alla frapper les Saxons hérétiques,
qui alors étaient plus qu'en toute autre région
corrompus par le culte erroné des démons.

84. Cette guerre a été plus rude que toute autre,
parce qu'étaient des sauvages ces hommes,
à qui était vraiment odieuse notre foi,
gens abusés par leurs vaines idoles,
nation impitoyable et vraiment belliqueuse,
qui abhorrait toute loi des chrétiens:
Charles avec l'armée en hâte s'y rendit
afin venger les avanies faites au Christ;

85. si bien que très souvent ramenés à la foi,
ils retombaient dans leur ancienne erreur,
quand étaient abattues leurs trompeuses idoles
par la vertu de ce grand empereur;
cependant à la fin tous furent baptisés
et tous ont reconnu le Rédempteur,
et que l'idolâtrie était pur errement:
ont combattu ainsi pendant trente-trois ans.

86. Charles a réclamé ensuite comme otages
dix mille d'entre eux, en homme prudent,
et il a ordonné que partout se dispersent
ces gens, en différents endroits de France,
et sur le littoral, en Jutland et Seeland:
Charles ayant ainsi éradiqué
enfin leur perfidie, née d'une fausse loi,
de ce nouveau troupeau le sien cheptel accroît.

87. Ô protecteur du bon Céphas sur cette terre[52],
ô défenseur des escadrons chrétiens,
ô sainte épée, prompte à châtier celui qui erre,
ô Moïse, père du peuple de Dieu,
ô Papirus Cursor, si fameux à la guerre[53],
ô Scipïon, l'ami des grands exploits,
ô fidèle miroir où tout bien se reflète,
ô renommée, ô gloire, éclat de notre siècle.

[52] Saint Pierre dans sa qualité de pape ou ses successeurs.
[53] Le vainqueur des Samnites.

88. Était en ce temps-là contaminée l'Espagne
d'une hérésie encore plus méchante[54],
lorsque cette Couronne, haute et très magnanime,
organisa les troupes et la flotte
et les fleuves passa, collines et montagnes,
avec le saint drapeau venu du ciel[55],
et il a fait trembler tous lieux, toutes cités,
quand la guerre en Espagne a été édictée.

89. Les voilà donc aux mains sur les champs de bataille,
lui et sa troupe, et le bruit s'en répand;
mais n'y ont résisté les forces espagnoles.
Seules restaient Auguste et Pampelune
à ramener de force à la foi des chrétiens:
donc le grand roi y alla en personne,
si que finalement après de longs efforts,
ils les a enlevées par l'assaut et la force.

90. Et lorsque Pampelune a été emportée,
après de grands combats et tant de deuils,
et que toute l'Espagne eut été baptisée,
renïés Macomet et les faux dieux,
Charlemagne, au retour avec ses régiments,
quand il revit les monts des Pyrénées,
avec beaucoup de morts, honteuse trahison,
tomba dans les filets tendus par les Gascons.

91. En ce lieu il y eut bataille désastreuse,
où son neveu et Anselme moururent,
à Roncevaux qui est encore si fameuse;
mais sont de vous connues toutes ces choses,
que cela ne fut pas victoire glorïeuse,
vu que par trahison on peut tout faire;
et comme Charles sut attendre heure et moment,
leur infligea, vous le savez, dur châtiment.

92. Et fut ainsi la félonie de ces Gascons
punie, quand fut l'Espagne baptisée.
Et lui a succédé la guerre des Bretons;
quand fut soumise à son tour la Bretagne,
il retourna vers l'Italie ses gonfalons;

[54] L'Islam n'est pas considéré comme une religion à «part entière» mais comme une hérésie, ce qui n'arrange rien.
[55] Voir XI, 125, 5-6 et XXIV, 23, 8.

Rome en effet se plaignait d'Arèsus[56],
lequel était de Bénévent seigneur,
et menaçait l'Eglise et son pasteur.

93. Charles venu en Italie, comme j'ai dit,
réduisit à merci ce duc insane,
si bien qu'il le rendit du pontife l'ami,
et qu'en France amena beaucoup d'otages.
Oh,combien de hauts faits je ne répète pas!
Car comme le soleil luit tout partout,
pour accomplir exploits fameux et réputés
dans tous les lieux ses gonfalons se sont montrés;

94.[57]tant que, de Rome ayant diverses fois l'empire
restauré, comme fit le bon Camille,
en France retourné, le grand duc de Bavière,
ayant levé une armée, ce Taxille,
à son beau père ayant pensé, Desiderius,
allié aux Huns sous un même drapeau,
et de sa femme ayant reçu mauvais conseils,
s'en alla provoquer ses futures souffrances.

95. L'empereur qui était déjà tout préparé,
n'attendit pas l'armée de l'ennemi,
mais alla l'affronter avec ses seuls drapeaux
jusques aux bords du fleuve qui divise
province de Bavière et pays d'Allemagne;
il a bien fallu que Taxille en vienne
à concéder enfin ce que Charles demande
et lui jurer foi et tribut et allégeance.

96. Mais les Vélatabiens[58] en ce temps oppressaient
le peuple abroditien[59], allié de Charles;
et lorsque notre roi eut châtié ces gens,
à ce moment, les Hongrois rassemblés,
peuple qu'on appelait jadis les Scythes,

[56] Arèsus, duc de Bénévent prit la tête de révoltes longobardes qui obligérent Charles à descendre plusieurs fois en Italie.
[57] Même si l'italien du quattrocento conserve une certaine pratique de l'ablatif absolu et se montre moins soucieux de l'ordre des mots que le français, cette strophe ne se lit pas facilement dans sa langue d'origine: il s'agit à mon sens d'un pastiche plus ou moins critique du langage élevé et latinisant des historiens, que la traduction devait conserver sans chercher à le rendre plus lisible.
[58] Installés sur les rives de la Baltique.
[59] Installé entre l'Oder et l'Elbe.

gens arrivés d'abord en Pannonie
des provinces les plus éloignées de la terre,
ont alors préparé contre Charles la guerre.

97. Cette guerre dura environ huit années;
Charles ayant enfin vaincu ces gens,
non sans grandes tueries et immenses dommages,
en rapporta richesses et trésors
que ces derniers avaient par la force et la ruse
jadis pillés en nombreuses régions,
en belle France avec le bruit de sa victoire,
si bien qu'en a fleuri sur tous rameaux sa gloire.

98. Et lorsque de Hongrie cette terrible guerre
fut achevée et que furent aux lys
de France assujetties Bohême et Normandie,
vaincues par son premier enfant, Charlet;
Pape Léon a envoyé une ambassade,
car il était assiégé, en péril,
et chassé de son siège, en France à Charles,
lui demandant de revenir le libérer.

99. Ainsi parti en Italie pour la troisième fois,
Charles réinstalla le saint pontife
sur le fauteuil dont on l'avait dépossédé,
avec les ornements pontificaux.
D'où le très haut pasteur, n'étant pas un ingrat,
se souvenant de son prédécesseur
et de lui-même, a ajouté un titre auguste
au nom de roi, chose bien méritée et juste.

100. Doncques Charles fut Magne et aussi empereur
de l'entier univers et roi de Rome,
et dans ses armoiries inclut, pour plus d'honneur,
le grand oiseau qu'on dit de Jupiter.
Ayant reçu congé du vénéré pasteur,
puisqu'il avait dompté les arrogants,
à son retour, pour avoir plus munificence,
il a refait et rénové l'alme Florence[60],

101. et pour qu'on s'en souvienne, y construisit des temples
et lui donna des dons et privilèges;
et retourna avec grande gloire et triomphe,
ce nôtre roi des autres rois, en France.

[60] Sur cette légende, voir I, 7, 3-8.

Cette victoire n'est la dernière victoire
d'où brille plus et reluit sa couronne :
car notre seigneur a fait tant d'autres exploits
qu'y font défaut encre et papier et son et voix.

102. Je ne peux pas tout en pleurant chanter des vers,
tant ce sont là deux choses qui s'opposent ;
et pourtant il faut bien que le cœur des pleurs verse,
quand l'y contraint une juste douleur.
Pendant des temps si longs et contrées si diverses
Charles a fait plus que ce que j'ai dit,
pour l'Evangile et pour la foi dans notre Christ,
mais tout est dans le ciel rédigé et inscrit.

103. Là on retrouvera toutes ses qualités ;
là il verra tout dans la Sainte-Face ;
là il pourra cueillir le fruit de sa conduite ;
là il sera du bon Jésus reçu ;
là sans jamais pleurer en chantant restera ;
là ne sera jamais ôté son trône ;
là goûtera au pain qui jamais ne déplaît ;
là obtiendra pour nous d'avoir la même paix. »

104. Aurait certes voulu plus en dire Alcuin,
et comment fut conquis le Saint-Sépulcre[61],
et comment il alla chez Constantin en Grèce ;
mais ne le put, car les pleurs et les larmes
du peuple qui pleurait tellement, le pauvret,
couvraient sa lyre aussi bien que son chant ;
peut-être était son bras et son archet lassés :
et c'est bien pour cela que l'estrade a laissée.

105. Et quand l'a eu cet homme sage abandonnée,
le peuple, auparavant très attentif,
a laissé échapper de très profonds sanglots,
comme le feu qui semble éteint parfois,
sans flamme se conserve allumé, puis repart
avec un peu d'étoupe ou à cause du vent :
ainsi il arriva qu'après ce si doux chant
le peuple tout entier à pleurer se reprend.

106. Là se trouvaient échevelées les jeunes filles ;
là toute la cité était en larmes ;

[61] C'est évidemment un exploit parfaitement légendaire.

là avec leur péplum se couvrent les matrones;
là chacun déchirait l'habit de deuil;
là on se répétait chacun de ses hauts faits;
là chacun louangeait sa vie glorieuse;
là chacun se battait à ce moment des mains;
là chacun s'exclamait: « *Saint, saint, saint, trois fois saint* »;

107. Ô fortuné vieillard, qui a si bien vécu!
Ô bienheureux ce juste aimé de tous!
Ô exemple et miroir éclatant de sagesse!
Ô renommée glorieuse et sans envie!
Ô ciel, c'est toi qui tend l'oreille à ses mérites!
Ô peuple réclamant son seigneur mort!
Ô bon pasteur qui veilles bien sur tes brebis!
Ô si grand roi, qui bien les guide et les régit!

108. Dedans Aix-la-Chapelle, une église majeure,
qui est dédiée à la Vierge Marie,
par le très fortuné et très bon empereur
avait été dans le passé construite:
c'est là précisément qu'avec de grands honneurs
a été installée sa sépulture,
et dessus fut dressée une arche toute en or
au sein du chœur de cette sainte basilique.

109. Et afin que les gens n'oublient jamais ses traits,
fut envers lui très généreux le peuple
et il le fit sculpter sur son tombeau;
l'épitaphe disait brièvement:
« La dépouille ici gît de ce Charles le Magne,
le très chrétien empereur des Romains. »
Relevez qu'en si brève épitaphe on le nomme
« empereur très Chrétien », « Charles » et « roi de Rome ».

110. Il s'était écoulé déjà huit cents quinze ans
depuis que nous sauva l'Incarnation;
Charlemagne comptait ses soixante-douze ans,
quarante-sept depuis son élection,
dont les quinze derniers en portant la couronne
à lui donnée par le pape Léon;
il expira la vingt-quatrième journée
de ce mois qui à Jean a été consacré[62].

[62] Charles serait donc mort, selon Pulci, le 24 juin; en fait sa mort survint le 28 de ce même mois.

111. Et avant qu'il ne meure des signes apparurent:
car là où s'élançait le beau pinacle,
la foudre s'abattit et le mit en morceaux;
le pont brûla, qui conduit à Mayence,
et de la basilique a croulé un portique:
aussi pour qui examine ces choses,
ainsi que pour César, le ciel fit là des signes
pour un autre César sur terre bien plus digne.

112. Étant sage il a fait d'abord son testament:
il donna son trésor à plusieurs villes;
il laissa après lui ses serviteurs contents,
car ils ont partagé beaucoup de choses;
et trois tables enfin, riches, faites d'argent,
entièrement sculptées, plus une en or,
travaillées et ouvrées avec un très bel art,
il les distribua, ai-je lu, en trois parts:

113. la première, où était en détail dessinée
cette grande cité nommée Byzance,
au saint autel de Pierre a été destinée;
l'autre où était gravée la douce Rome,
il voulut qu'elle fut à Ravenne envoyée.
Ô grand présent, ô riche, ô digne charge!
Ô magnanime don, mémoire et signe:
moindre n'eût convenu à homme tant insigne!

114. La troisième, ouvragée avec le plus grand art,
où était tout entier décrit le monde,
et l'autre que j'ai dite, entièrement en or,
furent données à Louis son cher enfant,
qui restait de ses fils le seul à hériter,
Charles et Pépin morts, les deux aînés,
(ainsi Louis, qui était le sien troisième fils,
était seul demeuré pour la couronne en lice.)

115. Ores que Charlemagne est enterré et mort
et jouit de la joie jubilatoire,
qui revient à tous ceux qui arrivent au port
de leur salut, de leur tranquillité,
il m'apparaîtrait faire à cette histoire tort,
si je n'ajoutais pas un codicille,
pour que puisse bénir celui qui me lira
de ma longue fatigue l'ultime résultat.

116. Nous pouvons par l'histoire arriver à comprendre
comment à Ludovic, son fils unique,
furent laissés beaucoup de villes et de règnes,
grâce à son père acquis, comme j'ai dit,
avec beaucoup de temps, d'exploits, de sorts divers:
du roi de Perse il fut même l'ami,
tant l'attira au fils, comme fait un aimant,
les hauts faits qu'opéra Charles sa vie durant;

117. Et avecques la France, Aquitaine et Bourgogne,
avec Navarre, Aragon et l'Espagne,
la Flandre et l'Angleterre avecques la Gascogne,
Dacie et Germanie et la Bretagne,
Pannonie et Bohème et pays de Saxogne,
et beaucoup de régions de l'Allemagne,
et puis l'Istrie, la Dalmatie, la Lombardie,
toutes sont demeurées dessous sa monarchie.

118. Et véritablement de son grand géniteur
n'est celui-ci le fils dégénéré;
mais comme ailleurs je me réserve en faire éloge,
en autre chant ou livre commencé[63],
il me faut retrouver mon premier empereur
sur un sujet que je n'ai pas traité,
savoir son caractère et son genre de vie,
que nous puissions tenir l'histoire pour finie.

Pulci dresse son portrait[64]

119. Disent beaucoup d'auteurs, décrivant sa nature,
ses qualités, si je les ai bien lus,
que celui-ci avait une belle stature;
large poitrail et plus larges épaules;
gravité dans son œil comme dans son allure;
grâce en sa langue, majesté sur sa face;
il avait longue barbe et le nez moins que juste;
son aspect était digne et tout en lui vénuste;

[63] Il s'agit du *Ciriffo Calvaneo*, écrit par Pulci en collaboration avec son frère Luca. Son action se déroule effectivement sous Louis le Pieux.
[64] Pulci se livre ici au «portrait-panégérique», genre hérité de l'Antiquité et devenu passage presqu'obligé pour un historien.

120. affable et indulgent, plein de magnificence,
très sage et très sincère et mesuré ;
ami ou serviteur, parent ou compagnon,
toujours partait content et satisfait :
jamais on n'entendait : « Je me plains de mon roi » ;
très juste dans ses lois et ses décrets ;
et parce que les gens, il les aimait modestes,
il donnait un exemple de coutumes honnêtes.

121. Et au culte divin il était attentif :
il édifiait dans toutes les cités
certains palais majestueux et imposants ;
il fit tant d'hôpitaux, couvents, églises,
que je crois que beaucoup nous sont restés cachés ;
en homme ouvert aux grandes entreprises,
il avait restauré villes et citadelles,
comme il a fait jadis pour Florence la belle ;

122. il a fait sur le Rhin un pont, comme j'ai dit,
de cinq cents pas dans toute sa longueur,
qui montra signe, avant qu'il ne mourût[65],
qu'avecque lui tombait toute grandeur.
Charlemagne montrait en toutes circonstances
prudence et tempérance et force d'âme,
toutes grâces que Dieu consent de rares fois
ou pour notre salut ou celui de la foi.

123. Aimait aller souvent chasser, car condamnait
toujours l'oisiveté, comme les sages,
sans craindre, bien qu'il fut par les ans fatigué,
le froid, les lieux malaisés et sauvages ;
si bien que lorsqu'il fut arrivé à ce point
après lequel il faut que l'homme baisse,
car ne possède plus complexion aussi forte,
il a pour cette cause accéléré sa mort.

124. Souvent avec plaisir il se rendait aux thermes :
là il aimait rassembler ses amis,
ainsi que l'y poussait peut-être ce pays,
où sont glacées montagnes et falaises.
Ô seigneur équitable, ô seigneur fortuné,
oh ! combien ont été heureux ces temps !

[65] Voir strophe 111.

Jamais ne sera France aussi belle ou en fête,
quelque cours que prennent étoiles ou planètes.

125. Les peuples ont pensé qu'en personne le Ciel
sur terre a envoyé un tel seigneur,
par grande charité, par justice et par zèle;
et si n'était la vieille hérésie morte,
ils l'auraient adoré comme s'il était Bel[66],
par révérence et par antique amour:
tant qu'il se peut que les auteurs ne se fourvoient
en disant qu'il avait sur l'épaule une croix.

126. Il a fait enseigner aux siens garçons et filles
tous les arts libéraux, toutes les sciences;
on n'avait pas besoin de chercher autre école,
alors, que l'Académie de Paris.
Il voulait près de lui son entière famille,
s'il chevauchait le matin ou le soir.
Ses femmes quelquefois pour fuir l'oisiveté
en travaillant la laine trouvaient à s'employer.

127. Sa mère, qui avait été appelée Berthe,
il l'honora toujours comme il fallait,
de façon que la loi par Moïse édictée
soit respectée par ce premier docteur[67];
elle était grecque et née d'une souche élevée,
fille d'Héraclius, noble empereur.
Ores disons en conclusion, cher auditeur,
que fait tout bien celui qui a peur du Seigneur.

128. A donc été loyale, équitable et très bonne
de mon Charles la vie, réellement,
et il a maintenu l'empire et la couronne
comme un noble seigneur, heureusement.
Mais comme une trompette en même temps résonne
en autre lieu (et partout on l'entend),
bien que soit cette histoire estimable et grandiose,
il faut bien qu'un beau jour finisse toute chose.

129. Et si je n'ai pas fait ce qu'il fallait pour Charles
avec mes vers et avec mon esprit,
c'est que je ne peux pas tendre plus fort mon arc

[66] Le dieu Baal.
[67] C'est Charlemagne qui est désigné par ce terme curieux, qui me paraît justifié surtout par la rime.

pour dépasser ma cible habituelle ;
je reconnais ma faute et pour la compenser
j'attends le temps de son fils estimable,
dont je ferai sur terre un plus que demi-dieu
dans le chant où sera Ciriffe Calvanieux[68].

130. Voilà que j'ai conduit à bon port mon bateau :
je ne veux plus tenter Abyle ou Calpe[69]
(parce que mon nocher plus loin ne veut aller,
pour ne pas se trouver comme une taupe[70],
ou comme celui-là qui est resté dans l'Arche),
tant que les monts et les Alpes se cachent
encor sous une nue troublée et diluvienne,
mais attendre qu'à moi le corbeau s'en revienne[71].

131. Non que je pense à l'ancre à jamais demeurer,
car si je veux aller plus loin qu'Ulysse[72],
certaine dame au ciel toujours me défendra ;
(comment penser qu'avant la fin mourrait !)
Ce sera mon étoile et mon feu de Saint-Elme[73],
et m'ayant mis la première au grand large,
en esprit bienheureux qui voit la vérité,
elle se souviendra de ma fidélité.

132. Peut-être ce serait matière appropriée,
la vie de cette dame, qui se peut comparer
avec la vie privilégiée de Charlemagne,
Lucrèce Tourne-bonne, et plus, parfaite,
rappelée à son trône assignée de tout temps
par la Vierge éternelle et bienheureuse
qui se réjouit revoir sa fidèle dévote ;
et peut-être elle chante ores ses saintes laudes[74].

133. Ores on lit sa vie de la Vierge Marie
là-haut, où est toujours ouvert son livre,
et celle de Judith, d'Esdra ou de Tobie ;

[68] Voir 118, 4.
[69] De traverser le détroit de Gibraltar.
[70] C'est-à-dire dans le noir.
[71] *Genese*, 8, 6-7 : on peut se demander si Pulci a bien compris le passage, et le traducteur, bien traduit.
[72] Voir note à XIV, 69, 7-8.
[73] Voir XX, 33, 4.
[74] Il s'agit des *laude* composées par Lucrezia qui écrivit également des biographies en vers tirées de la Bible.

là-haut on rend juste prix et mérite;
là-haut ore on comprend la haute poésie
de sa vie de saint Jean dans le désert;
là-haut chantent ses vers les anges dans les cieux,
là où l'on peut de tout juger la vérité.

134. S'employa la Nature à la faire à sa guise:
une dame célèbre en notre siècle,
qui tant s'est élevée seule au-dessus des autres
que n'y suffit aucune encre ni plume.
Ne la connut le monde aveugle et insensé
(bien que sa vraie valeur fût démontrée),
comme fit le Seigneur qui là-haut l'a placée:
qu'on l'aurait adorée au Ciel et sur la terre.

135. Que de bien elle a fait! Que de mal celle-ci
a évité lorsqu'elle était en vie!
C'est pour cela que dans sa robe nuptïale
son âme au ciel à Dieu se remarie,
en ce jour où le saint envoyé ouvrit l'aile[75],
grâce à sa charité tout infinie:
et la prie m'accepter à nouveau dans les cieux
parmi ses serviteurs au nombre des élus.

136. Et si j'ai satisfait à ce qu'elle voulait,
cela seul me suffit et me contente:
je ne demande pas autre honneur, autre prix,
autre plaisir que plaire à ma conscience.
Et je sais que là-haut il y a mon Morgante;
si donc j'entends ici quelque censeur,
même du ciel il usera de son battant
pour lui carder le poil grâce à quelque expédient.

137. Qu'au bec certains moineaux se mettent un caillou,
comme au Taurus pour ne point cacarder
font les oies, qu'autrement le faucon les prendrait[76];
je les ferai girer comme toupie
et j'ai toujours le fouet tout prêt à s'employer,
car j'ai été méchant, avant Morgante [77];

[75] Le 25 mars, jour de la mort de Lucrezia est également le jour de l'Annonciation.
[76] Bien entendu dans ce petit apologue, Pulci s'attribue le rôle flatteur du faucon, réservant à ses critiques le rôle des oies. L'observation est tirée d'Ammien Marcellin, XVIII, 3, 8-9. Le mont Taurus est un massif montagneux du sud de la Turquie.
[77] L'expression est utilisée par Margout en XVIII, 141, 8.

il ne mord pas, celui qui n'a ni crocs ni dents,
le proverbe dit ça : je ne dis autrement.

138. je ne demande pas guirlandes de laurier
dont les Grecs et Latins voulaient couronnes ;
autre stylet ne veux ni autre plume d'or
pour chanter Agannippe ou l'Hélicon[78] :
et je m'en vais, à travers bois, pur et naïf
avecques mon pipeau, qui sans fin chante ;
me suffit la faveur de Tircis et Damette[79] ;
car je ne suis ni bon pasteur ni bon poète ;

139. et je ne suis non plus aussi présomptueux
que fut jadis ce fou de cithariste
auquel Apollon a tout vif ôté la peau,
ni faune autant que le dit mon physique[80].
Il en viendra un autre avec un autre chant,
lyre meilleure, et plus parfait artiste ;
je vivrai au milieu des bouviers et des hêtres
qui ne méprisent pas les Muses des Pulci[81].

140. Et je ferai aller ma barquette aussi loin
que le permet l'eau à petite nef,
et avec ce que crée mon imagination,
j'ai le dessein de plaire à tout le monde :
il faut bien qu'il y ait au monde œuvres variées
comme il y a esprits et traits variés,
et à l'un plaît le blanc et à l'autre le pers[82],
ou les œuvres en prose ou les œuvres en vers.

141. Il est possible aussi que ceux qui me liront,
avec l'appui de si faible scintille[83]
s'enflammeront l'esprit, avec un peu d'étoupe,
pour le Parnasse ou bien pour la Sibylle ;

[78] L'Agannippe est une source sur la montagne de l'Hélicon, où vivent les Muses.
[79] Noms de pasteurs tirés des églogues de Virgile.
[80] Pulci n'était guère beau si l'on en croit ses ennemis et le portrait qu'en donne la fresque de l'église du Carmine, à Florence.
[81] En évoquant les muses des Pulci, Luigi aurait voulu associer, selon S. Carrai (*Le muse dei Pulci*, p.10), à ses choix littéraires son frère ainé Luca, poète lui aussi, qui avait entrepris la rédaction d'un poème épique, le *Ciriffo Calvaneo*, que la mort interrompit. Luigi voulut poursuivre son œuvre mais ne put la mener jusqu'à son terme.
[82] Le «*perso*», c'est la couleur des tapis persan. Pour Dante, «la couleur pers, c'est une couleur où se mêle le pourpre et le noir, mais où domine le noir.» (*Convivio*, IV, 20, 20).
[83] *une faible scintille fait naître grande flamme.* (*Par.* I, 34).

et les doctes prendront comme abeilles leur miel
dedans mes fleurs, si douceur s'en distille[84];
du surplus le grand nombre aura contentement,
et l'auteur recevra de longs remerciements.

142. Je sais bien que souvent, comme jadis Morgante,
j'ai trop laissé s'abattre ma massue;
mais s'il y a plus tard un bon juge, il verra
que j'ai œuvré pour la chambre et la place;
il advient que celui qui côtoie les géants
doit forcément en prendre quelques traits,
en sorte que j'ai fait avec autre battant
comme à la mouche aveugle ou bien à la sonnaille[85].

143. Qu'on ne donne mes vers à Varius et Tucca[86]:
suffit que Bellichon[87] les vante et loue,
les jugeant en ami sans jouer les dégoûtés.
Prendrai bons clous pour aller sur la glace;
et mettrai calebasse au-dessus des épaules
dans l'eau, liée avec des nœuds solides;
et j'agirai en tout comme agissent les sages,
en donnant mon pardon à tous ceux qui ne savent.

144. Et avec celui-ci, que vienne mon Antoine[88],
qui a rendu notre lyre si fière
du doux parler de notre mère l'Ausonie;
bien qu'il vécût dedans ce val ombreux[89],
de notre vraie lumière il sera le témoin.
Chacun ne sait que faire des critiques;
mais moi je ne sais pas si sont corbeaux ou cygnes
mes détracteurs, ou bien une engeance maligne.

145. Pourtant je ne m'attends avoir le baldaquin,
je ne m'attends fifres et parasol,
je n'enrichis les mots avecques du carmin

[84] *...presque rien ne me reste*
de cette vision, qui encore distille
en mon cœur la douceur qui jadis naquit d'elle. (*Par.* XXXIII, 62, 3 où le vers rime également avec «Sibylle»).

[85] Pour le jeu de la sonnaille voir II, 11, 3.

[86] Les philologues qui après la mort de Virgile révisèrent et publièrent l'*Énéide*.

[87] Bellincioni, poète burlesque florentin, appartenant au cercle de Lorenzo et ami de Pulci. Mort en 1492.

[88] Antonio di Guido, poète florentin, prince des improvisateurs, mort en 1486.

[89] Le couvent de Vallombreuse, à l'est de Florence.

comme je vois pour des livres parfois
de rien : quand je serai avec mon séraphin[90],
je les enrichirai de ma cervelle,
parce que va cet Ange y appliquer sa main,
né pour l'illustration de Montépolitien.

146. Le voici, ce divin et ce fameux Alcée,
à qui fut seul donné le plectre d'or,
qui rivalise avec Amphion ou le Musée,
à qui donne ombre un laurïer célèbre[91],
qui déplace les monts comme le thrace Orphée ;
qu'entoure toujours le chœur du Parnasse ;
qui arrête les eaux et meut pierres et glèbe,
et qui peut à son gré entourer de murs Thèbes.

147. Je suivrai la leçon de sa lyre fameuse,
si délicate et douce et harmonieuse,
qui ainsi qu'un aimant vers elle me ramène,
et nous retrouverons Pallante ensemble[92] ;
car si l'on nous mettait tous deux sur un bûcher,
serait le sceau de notre amour constant,
d'une mort, d'un tombeau, d'une seule épitaphe,
si l'on peut dire ainsi, la notre double flamme[93].

148. Nous nous promènerons par les rives célèbres
de l'Eurotas[94] et les sommets du Cinthes[95],
où les muses de l'Ausonie et de l'Argos
lui porteront ou narcisse ou jacinthe :
moi j'entendrai des vers plus hauts, grands et divins
que n'en ouït le Pinde[96] ou l'Aracinthe[97] ;
je conduirai Pallante à Délos ou à Delphes,
et puis il s'en ira comme Quirin au ciel[98].

[90] Il peut s'agir, avec un jeu de mot sur son prénom, d'Angelo Poliziano. Ageno pense à fra Mariano di Gennazaro, confesseur de Pulci, qui aurait ramené celui-ci à la foi.
[91] Lorenzo, à qui l'on donnait souvent le surnom d'*alloro*, le laurier.
[92] Pallante est le jeune fils d'Évandre, allié d'Énée. L'allusion n'est pas des plus claires. Peut-être s'agit-t-il du fils de Lorenzo ; ou de Lorenzo lui-même, sage comme Pallas, et qui a dans son blason la *palla* : le vers signifierait que Pulci espère se réconcilier avec Lorenzo grâce à Politien. S. Carrai pense que ce Pallante est un des fils de la maison Rucellai.
[93] Pour le symbolisme du bûcher unique, mais pris ici dans un sens opposé, voir XXVII, 255, 2-3.
[94] Un fleuve de la Laconie.
[95] Un sommet de Délos.
[96] Un sommet de la Thessalie.
[97] Un sommet de l'Étolie.
[98] Quirin est le surnom de Romulus : Pallante sera donc accueilli parmi les dieux.

149. C'est bien lui qui sera ce Pollione[99] de Rome,
c'est bien lui qui sera ce grand Mécène,
autour de qui toujours les Muses forment cercle.
Pourtant, dignes esprits, réveillez-vous,
car celui-ci fera fleurir notre langage,
si haut seront ses œuvres célébrées:
vous avez sous les yeux une matière insigne
dont la seule valeur à la louange invite.

150. Je vois toutes autour les Grâces une à une,
je vois toutes les nymphes les plus belles,
je vois Pallas qui vient s'unir à celles-ci
afin chanter ses laudes avec elles;
et contre ça ne peut s'opposer la Fortune,
car le sage est plus fort que les étoiles;
et la grâce du ciel montre par de grands signes
que cet homme est pour notre temps honneur insigne.

151. Ont jailli d'un brillant et précïeux laurïer
certains gentils rameaux, certains bourgeons,
que jà me semble ouïr de l'Inde au pays maure[100]
tant d'Apollon, tant de Mercure, et tant de lyres
que certes ce sera promptement l'âge d'or,
qui était presque au point de disparaitre:
sont revenus les temps heureux que l'on connut
au moment où régnait ce bon seigneur Saturne[101].

152. Ô siècles bienheureux, comme il en fut jadis,
revenez donc jouer sur notre lyre,
car je ne peux tenir mon imagination,
comme roue qui lancée veut continuer.
Qui pourrait refuser faire des vers à Galle[102]?
Pro re, pauca dixi[103], selon mon gré.
De notre ultime chant que soit ici la fin
avec la paix, la joie et notre salut saint.

[99] Inspirateur des *Bucoliques* de Virgile.
[100] Au Maroc.
[101] Le passage s'inspire largement de la *Bucolique* IV. Cette annonce de l'âge d'or était familière au cercle néo-platonicien. Elle se rattachait à la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le Scorpion, prévue pour le 23 novembre 1484 (XXV, 137, 8-138, 2 et note afférente) et plus généralement aux spéculations cosmologiques auxquelles ce cercle se livrait. Sur ce sujet, voir: A. Chastel. *Fables, formes, figures*. I, 6 : *L'Antéchrist à la Renaissance*: *Le platonisme et l'âge d'or*, p.167-168.
[102] *Neget quis carmina Gallo?* (*Bucoliques* X 3). Virgile se réclamait de l'amitié de Cornélius Gallus, orateur et poète, à qui est dédiée la Bucolique précitée.
[103] «J'ai dit peu de choses par rapport à la matière».

153.[104] *SALVE REGINA, MATER GLORIOSA,*
L'ESPÉRANCE ET LA VIE, SI DOUCE ET TENDRE ;
VERS TOI POUR LE PÉCHÉ DE LA PREMIÈRE ÉPOUSE,
SOUPIRANT ET PLEURANT, CRIONS : *AVE*
AU SEIN DE CE VALLON REMPLI DE TANT DE LARMES :
PUISQUE C'EST TOI QUI POUR NOUS LA CLÉ TOURNE[105],
TOURNE TES YEUX PLEINS DE PITIÉ VERS NOTRE EXIL,
ET DAIGNE NOUS MONTRER, DOUCE MARIE, TON FILS.

154. SI MA PRIÈRE EST DIGNE ET ACCEPTABLE, ACCEPTE
QUE JE TE LOUE, Ô VIERGE CONSACRÉE ;
ACCORDE-MOI GRÂCE ET VERTU ET VIF ESPRIT
CONTRE TES ENNEMIS, NOTRE AVOCATE ;
ET PUISQUE JUSQU'AU PORT TU AS CONDUIT MA NEF,
MOI JE TE REMERCIE, VIERGE BÉATE :
PAR TA GRÂCE ASSISTÉ J'AI COMMENCÉ L'HISTOIRE ;
PAR TA GRÂCE ASSISTÉ J'EN TIRERAI LA GLOIRE.

155. PAR TA GLOIRE ASSISTÉE, SAINTE VIERGE MARIE,
GARDE EN TON CIEL L'ÂME DOUCE ET VÉRACE
DE DAME LUCREZIA, TA BÉNIGNE DÉVOTE,
EN CHARITÉ PARFAITE ET EN VRAIE PAIX ;
TU PEUX BIEN EXAUCER LES DÉSIRS QU'ELLE EXPRIME,
CAR A JAMAIS VOUDRA CE QUI TE PLAÎT :
SI BIEN QUE JE LA PRIE AFIN QUE SES VERTUS
ME PUISSENT OBTENIR LA GRÂCE DU SALUT.

[104] Ce *Salve Regina* achevait déjà la version du *Morgante* en vingt-trois chants. Pulci l'a placé à la fin de la version en vingt-huit chants en le modifiant pour tenir compte de la mort de Lucrezia qui était survenue peu auparavant. La plus importante modification porte sur les deux derniers vers, ainsi rédigés dans la première version : *si bien que je te prie que grâce à ses vertus Tu lui donnes sur terre et dans les cieux salut.*
[105] Cette métaphore vient de Dante : *Purg.* X, 41 - 2.